Janvier-Mars. — Tome XXXIII

# MERCVRE

DE

# FRANCE

**Fondé en 1672**
*(Série Moderne)*




PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

MCM

Reprinted with the permission of
Mercure de France

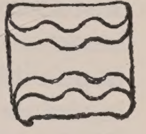
Kraus Reprint Ltd.
Nendeln/Liechtenstein
1967

Printed in Scotland



*... que les corbeaux.*

R. S.



# LES MOTS ET LES IDÉES

—

Il y a deux manières de penser : ou accepter telles qu'elles sont en usage les idées et les associations d'idées, ou se livrer, pour son compte personnel, à de nouvelles associations et, ce qui est plus rare, à d'originales dissociations d'idées. L'intelligence capable de tels efforts est, plus ou moins, selon le degré, et selon l'abondance et la variété de ses autres dons, une intelligence créatrice. Il s'agit ou d'imaginer des rapports nouveaux entre les vieilles idées, les vieilles images, ou de séparer les vieilles idées, les vieilles images unies par la tradition, de les considérer une à une, quitte à les remarier et à ordonner une infinité de couples nouveaux qu'une nouvelle opération désunira encore, jusqu'à la formation toujours équivoque et fragile de nouveaux liens. Dans le domaine des faits et de l'expérience, ces opérations se trouveraient limitées par la résistance de la matière et l'intolérance des lois physiques ; dans le domaine purement intellectuel, elles sont soumises à la logi-

que; mais la logique étant elle-même un tissu intellectuel, ses complaisances sont presque infinies. Véritablement l'association et la dissociation des idées (ou des images : l'idée n'est qu'une image usée) évoluent selon des méandres qu'il est impossible de déterminer et dont il est difficile même de suivre la direction générale. Il n'est pas d'idées si éloignées, d'images si hétéroclites que l'aisance dans l'association ne puisse joindre au moins pour un instant. Victor Hugo, voyant un câble qu'on entoure de chiffons à l'endroit où il porte sur une arête vive, voit en même temps les genoux des tragédiennes qui sont matelassés contre les chutes dramatiques du cinquième acte (1); et ces deux choses si loin, un cordage amarré sur un rocher et les genoux d'une actrice se trouvent, le temps de notre lecture, évoquées dans un parallèle qui nous séduit parce que les genoux et la corde, les uns en dessus, l'autre en dessous, au pli, sont également « fourrés » (2), parce que le coude que fait un câble ainsi jeté ressemble assez à une jambe pliée, parce que la situation de Giliatt est parfaitement tragique et enfin parce que, tout en percevant la logique de ces rapprochements, nous en percevons, non moins bien, la délicieuse absurdité.

De telles associations sont nécessairement des plus fugitives, à moins que la langue ne les adopte et n'en fasse un de ces tropes dont elle aime à s'enrichir; il ne faudrait pas être surpris que ce pli d'un câble s'appelât le « genou » du câble. En tout cas les deux images restent prêtes à divorcer ; le

(1) *Les Travailleurs de la mer*, IIe partie, livre Ier, VII.
(2) Terme technique.

divorce règne en permanence dans le monde des idées, qui est le monde de l'amour libre. Les gens simples parfois en demeurent scandalisés ; celui qui pour la première fois, selon que l'un ou l'autre des termes est le plus ancien, osa dire la « bouche » ou la « gueule » d'un canon fut sans doute accusé soit de préciosité soit de grossièreté. S'il est malséant de parler du genou d'un cordage, il ne l'est point d'évoquer le « coude » d'un tuyau ou la « panse » d'un flacon. Mais ces exemples ne sont donnés que comme types élémentaires d'un mécanisme dont la pratique nous est plus familière que la théorie. Nous laisserons de côté toutes les images encore vivantes pour ne nous occuper que des idées, c'est-à-dire de ces ombres tenaces et fugaces qui s'agitent éternellement effarées dans les cerveaux des hommes.

Il y a des associations d'idées tellement durables qu'elles paraissent éternelles, tellement étroites qu'elles ressemblent à ces étoiles doubles que l'œil nu en vain cherche à dédoubler. On les appelle volontiers des « lieux communs ». Cette expression, débris d'un vieux terme de rhétorique, *loci communes sermonis*, a pris, surtout depuis les développements de l'individualisme intellectuel, un sens péjoratif qu'elle était loin de posséder à l'origine, et encore au dix-septième siècle. En même temps qu'elle s'avilissait, la signification du « lieu commun » s'est rétrécie jusqu'à devenir une variante de la banalité, du déjà vu, déjà entendu, et, pour la foule des esprits imprécis, le lieu commun est un des synonymes de cliché. Or le cliché porte sur les mots et le lieu commun sur les idées ; le cliché qualifie la forme ou la lettre, l'autre le fond ou l'esprit. Les confondre, c'est

confondre la pensée avec l'expression de la pensée. Le cliché est immédiatement perceptible ; le lieu commun se dérobe très souvent sous une parure originale. Il n'y a pas beaucoup d'exemples, en aucune littérature, d'idées nouvelles exprimées en une forme nouvelle ; l'esprit le plus difficile doit se contenter le plus souvent de l'un ou de l'autre de ces plaisirs, trop heureux quand il n'est pas privé à la fois de tous les deux ; cela n'est pas très rare.

Le lieu commun est plus et moins qu'une banalité ; c'est une banalité, mais parfois inéluctable ; c'est une banalité, mais si universellement acceptée qu'elle prend alors le nom de vérité. La plupart des vérités qui courent le monde (les vérités sont très coureuses) peuvent être regardées comme des lieux communs, c'est-à-dire des associations d'idées communes à un grand nombre d'hommes et que presque aucun de ces hommes n'oserait briser de propos délibéré. L'homme, malgré sa tendance au mensonge, a un grand respect pour ce qu'il appelle la vérité ; c'est que la vérité est son bâton de voyage à travers la vie ; c'est que les lieux communs sont le pain de sa besace et le vin de sa gourde. Privés de la vérité des lieux communs, les hommes se trouveraient sans défense, sans appui et sans nourriture. Ils ont tellement besoin de vérités qu'ils adoptent les vérités nouvelles sans rejeter les anciennes ; le cerveau de l'homme civilisé est un musée de vérités contradictoires. Il n'en est pas troublé, parce qu'il est successif. Il rumine ses vérités les unes après les autres. Il pense comme il mange. Nous vomirions d'horreur si l'on nous présentait dans un large plat, mêlés à du bouillon, à du vin, à du café, les divers aliments depuis les viandes jusqu'aux fruits qui doivent former notre

repas « successif »; l'horreur serait aussi forte si l'on nous faisait voir l'amalgame répugnant des vérités contradictoires qui sont logées dans notre esprit. Quelques intelligences analytiques ont essayé en vain d'opérer de sang-froid l'inventaire de leurs contradictions; à chaque objection de la raison le sentiment opposait une excuse immédiatement valable, car les sentiments, comme l'a indiqué M. Ribot, sont ce qu'il y a de plus fort en nous, où ils représentent la permanence et la continuité. L'inventaire des contradictions d'autrui n'est pas moins difficile, s'il s'agit d'un homme en particulier; on se heurte à l'hypocrisie qui a précisément pour rôle social d'être le voile qui dissimule l'éclat trop vif des convictions bariolées. Il faudrait donc interroger tous les hommes, c'est-à-dire l'entité humaine, ou du moins des groupes d'hommes assez nombreux pour que le cynisme des uns y compense l'hypocrisie des autres.

Dans les régions animales inférieures et dans le monde végétal, le bourgeonnement est un des modes de création de la vie ; on voit également se produire la scissiparité dans le monde des idées, mais le résultat, au lieu d'être une vie nouvelle, est une abstraction nouvelle. Toutes les grammaires générales ou les traités élémentaires de logique enseignent comment se forment les abstractions ; on a négligé d'enseigner comment elles ne se forment pas, c'est-à-dire pourquoi tel lieu commun persiste à vivre sans postérité. C'est assez délicat, mais cela prêterait à des remarques intéressantes ; on appellerait ce chapitre les lieux communs réfractaires ou impossibilité de certaines dissociations d'idées. Il serait peut-être utile d'examiner d'abord comment les idées s'associent entre elles, et dans

quel but. Le manuel de cette opération est des plus simples; son principe est l'analogie. Il y a des analogies très lointaines : il y en a de si prochaines qu'elles sont à la portée de toutes les mains. Un grand nombre de lieux communs ont une origine historique : deux idées se sont unies un jour sous l'influence des événements et cette union fut plus ou moins durable. L'Europe ayant vu de ses yeux l'agonie et la mort de Byzance accoupla ces deux idées, Byzance — Décadence, qui sont devenues un lieu commun, une incontestable vérité pour tous les hommes qui écrivent et qui lisent, et nécessairement, pour tous les autres, pour ceux qui ne peuvent contrôler les vérités qu'on leur propose. De Byzance, cette association d'idées s'est étendue à l'Empire romain tout entier, qui n'est plus, pour les historiens sages et respectueux, qu'une suite de décadences. On lisait récemment dans un journal grave : « Si la forme despotique avait une vertu particulière, constitutive de bonnes armées, est-ce que l'avènement de l'empire n'aurait pas été une ère de développement dans la puissance militaire des Romains ? Ce fut au contraire le signal de la débâcle et de l'effondrement (1). » Ce lieu commun d'origine chrétienne a été popularisé dans les temps modernes, comme on le sait, par Montesquieu et par Gibbon ; il a été magistralement dissocié par M. Gaston Paris (2) et n'est plus qu'une sottise. Mais comme sa généalogie est connue, comme on l'a vu naître et mourir, il peut servir d'exemple et faire comprendre assez bien ce que c'est qu'une grande vérité historique.

Le but secret du lieu commun, en se formant,

(1) *Le Temps*, 31 octobre 1899.
(2) *Romania*, tome I, page 1.

est en effet d'exprimer une vérité. Les idées isolées ne représentent que des faits ou des abstractions ; pour avoir une vérité, il faut deux facteurs, il faut, c'est le mode de génération le plus ordinaire, un fait et une abstraction. Presque toute vérité, presque tout lieu commun se résout en ces deux éléments.

Concurremment à lieu commun, on pourrait presque toujours employer le mot « vérité », ainsi défini une fois pour toutes : un lieu commun non encore dissocié ; la dissociation étant analogue à ce qu'on appelle analyse, en chimie. L'analyse chimique ne conteste ni l'existence ni les qualités du corps qu'elle dissocie en divers éléments, souvent dissociables à leur tour ; elle se borne à libérer ces éléments et à les offrir à la synthèse qui, en variant les proportions, en appelant des éléments nouveaux, obtiendra, si cela lui plaît, des corps entièrement différents. Avec les débris d'une vérité, on peut faire une autre vérité « identiquement contraire », travail qui ne serait qu'un jeu, mais encore excellent comme tous les exercices qui assouplissent l'intelligence et l'acheminent vers l'état de noblesse dédaigneuse où elle doit aspirer.

Il y a cependant des vérités que l'on ne songe ni à analyser ni à nier; elles sont incontestables, soit qu'elles nous aient été fournies par l'expérience séculaire de l'humanité, soit qu'elles fassent partie des axiomes de la science. Le prédicateur qui s'écriait en chaire devant Louis XIV : « Nous mourrons tous, Messieurs! » proférait une vérité que le froncement des sourcils du roi ne prétendait pas sérieusement contester. Elle est pourtant de celles qui ont eu sans doute le plus de mal à s'établir, elle est de celles qui ne sont pas encore universelle-

ment admises. Ce n'est pas du premier coup que les races aryennes joignirent ces deux idées, l'idée de mort et l'idée de nécessité ; beaucoup de peuplades noires n'y sont pas parvenues. Pour le nègre il n'y a pas de mort naturelle, de mort nécessaire. A chaque décès on consulte le sorcier afin d'apprendre de lui quel est l'auteur de ce crime secret et magique. Nous en sommes encore un peu à cet état d'esprit et toute mort prématurée d'un homme célèbre fait aussitôt courir des bruits d'empoisonnement, de meurtre mystérieux. Tout le monde se souvient des légendes nées à la mort de Gambetta, de Félix Faure; elles se rejoignent naturellement à celles qui émurent la fin du dix-septième siècle, à celles qui assombrirent, bien plus que des faits sans doute rares, le seizième siècle italien. Stendhal, en ses anecdotes romaines, abuse de cette superstition du poison qui devait encore, de nos jours, faire plus d'une victime judiciaire.

L'homme associe les idées non pas selon la logique, selon l'exactitude vérifiable, mais selon son plaisir et selon son intérêt. C'est ce qui fait que la plupart des vérités ne sont que des préjugés; celles qui sont le plus incontestables sont aussi celles qu'il s'efforça toujours de sournoisement combattre par la ruse du silence. La même inertie est opposée au travail de dissociation que l'on voit s'opérer lentement sur certaines vérités.

L'état de dissociation des lieux communs de la morale semble en corrélation assez étroite avec le degré de la civilisation intellectuelle. Il s'agit, là encore, d'une sorte de lutte, non des individus, mais des peuples constitués en nation contre des évidences qui, en augmentant l'intensité de la vie individuelle, diminuent, l'expérience permet de dire : par cela

même, l'intensité de la vie et de la force collectives. Il n'est pas douteux qu'un homme ne puisse retirer de l'immoralité même, de l'insoumission aux préjugés décalogués, un grand bienfait personnel, un grand avantage pour son développement intégral, mais une collectivité d'individus trop forts, trop indépendants les uns des autres, ne constitue qu'un peuple médiocre. On voit alors l'instinct social entrer en antagonisme avec l'instinct individuel et des sociétés professer comme société une morale que chacun de ses membres intelligents, suivis par une très grande partie du troupeau, juge vaine, surannée ou tyrannique.

On trouverait une assez curieuse illustration de ces principes en examinant l'état présent de la morale sexuelle. Cette morale, particulière aux peuples chrétiens, est fondée sur l'association très étroite de deux idées, l'idée de plaisir charnel et l'idée de génération. Quiconque, homme ou peuple, n'a pas dissocié ces deux idées, n'a pas rendu la liberté dans son esprit aux éléments de cette vérité; qu'en dehors de l'acte proprement générateur accompli sous la protection des lois religieuses ou civiles (les secondes ne sont que la parodie des premières, dans nos civilisations essentiellement chrétiennes), les relations sexuelles sont des péchés, des fautes, des erreurs, des défaillances ; quiconque adopte en sa conscience cette règle, sanctionnée par les codes, appartient évidemment à une civilisation encore rudimentaire. La plus haute civilisation étant celle où l'individu est le plus libre, le plus dégagé d'obligations, cette proposition ne serait contestable que si on la prenait pour une provocation au libertinage ou pour une dépréciation de l'ascétisme. Morale ou immorale, cela n'a ici aucune importance,

elle devra, si elle est exacte, se lire au premier coup d'œil dans les faits. Rien de plus facile. Un tableau statistique de la natalité européenne montrera aux raisonneurs les plus entêtés qu'il y a un lien très strict, un lien de cause à effet, entre l'intellectualité des peuples et leur fécondité. Il en est de même pour les individus et pour les groupes sociaux. C'est par faiblesse intellectuelle que les ménages ouvriers se laissent déborder par la progéniture. On voit dans les faubourgs des malheureux qui, ayant procréé douze enfants, s'étonnent de l'inclémence de la vie ; ces pauvres gens, qui n'ont même pas l'excuse des croyances religieuses, n'ont pas encore su dissocier l'idée de plaisir charnel et l'idée de génération. Chez eux la première détermine l'autre, et les gestes obéissent à une cérébralité enfantine et presque animale. L'homme arrivé au degré vraiment humain limite à son gré sa fécondité ; c'est un de ses privilèges, mais un de ceux qu'il n'atteint que pour en mourir.

Heureuse en effet pour l'individu qu'elle délivre, cette dissociation particulière l'est beaucoup moins pour les peuples. Cependant, elle favorisera le développement ultérieur de la civilisation en maintenant sur la terre les vides nécessaires à l'évolution des hommes.

Ce n'est qu'assez tard que les Grecs arrivèrent à disjoindre l'idée de femme et l'idée de génération ; mais ils avaient dissocié très anciennement l'idée de génération et l'idée de plaisir charnel, comme le prouve l'institution de la pédérastie. Quand ils cessèrent de considérer la femme comme uniquement génératrice, ce fut le commencement du règne des courtisanes. Les Grecs semblent d'ailleurs avoir toujours eu une morale sexuelle fort vague, ce qui

ne les a pas empêchés de faire une certaine figure dans l'histoire.

Le Christianisme ne pouvait sans se nier lui-même encourager la dissociation de l'idée de plaisir charnel d'avec l'idée de génération, mais il provoqua au contraire avec succès, et ce fut une des grandes conquêtes de l'humanité, la dissociation de l'idée d'amour et de l'idée de plaisir charnel. Les Egyptiens étaient si loin de pouvoir comprendre une telle dissociation que l'amour du frère et de la sœur leur eût semblé nul s'il n'eût abouti à une conjonction sexuelle. Dans les basses classes des grandes villes, on est volontiers Egyptien sur ce point. Les différentes sortes d'inceste qui parviennent parfois à notre connaissance témoignent qu'un état d'esprit analogue n'est pas absolument incompatible avec une certaine culture intellectuelle. La forme particulièrement chrétienne de l'amour chaste, dégagé de toute idée de plaisir physique, est l'amour divin, tel qu'on le voit s'épanouir dans l'exaltation mystique des contemplateurs; c'est vraiment l'amour pur, puisqu'il ne correspond à rien de définissable, c'est l'intelligence s'adorant soi-même dans l'idée infinie qu'elle se fait d'elle-même. Ce qui peut s'y mêler de sensualisme tient à la disposition même du corps humain et à la loi de dépendance des organes ; on ne doit donc pas en tenir compte dans une étude qui n'est pas physiologique. Ce que l'on a appelé maladroitement l'amour platonique est aussi une création chrétienne. C'est en somme une amitié passionnée, aussi vive et aussi jalouse que l'amour physique, mais dégagée de l'idée de plaisir charnel, comme cette dernière idée s'était dégagée de l'idée de génération. Cet état idéal des affections humaines est la première étape de l'ascétisme, et

l'on pourrait définir l'ascétisme l'état d'esprit où toutes les idées sont dissociées.

Avec la décroissance de l'influence chrétienne, la première étape de l'ascétisme est devenue un gîte de moins en moins fréquenté et l'ascétisme, devenu également rare, est souvent atteint par une autre voie. De notre temps l'idée d'amour s'est rejointe très étroitement à l'idée de plaisir physique et les moralistes s'emploient à reformer son association primitive avec l'idée de génération. C'est une régression assez curieuse.

On pourrait essayer une psychologie historique de l'humanité en recherchant à quel degré de dissociation se trouvèrent, dans la suite des siècles, un certain nombre de ces vérités que les gens bien pensants s'accordent à qualifier de primordiales. Cette méthode devrait même être la base, et cette recherche le but même de l'histoire. Puisque tout dans l'homme se ramène à l'intelligence, tout dans l'histoire doit se ramener à la psychologie. Ce serait l'excuse des faits, de comporter une explication qui ne fût pas diplomatique ou stratégique. Quelle est l'association d'idées, ou la vérité non encore dissociée qui favorisa l'accomplissement de la mission que Jeanne d'Arc crut tenir du ciel? Il faut, pour répondre, trouver des idées qui aient pu se joindre également dans les cerveaux français et dans les cerveaux anglais, ou une vérité alors incontestablement admise par toute la chrétienté. Jeanne d'Arc était considérée à la fois par ses amis et par ses ennemis comme en possession d'un pouvoir surnaturel. Pour les Anglais, c'est une sorcière très puissante ; l'opinion est unanime et les témoignages abondent. Mais pour ses partisans? Sans doute une sorcière aussi, ou plutôt une magicienne. La magie n'était

pas nécessairement diabolique. Des êtres surnaturels flottaient dans les imaginations qui n'étaient ni des anges, ni des démons, mais des Puissances que pouvait se soumettre l'intelligence de l'homme. Le magicien était le bon sorcier : sans cela aurait-on taxé de magie un homme de la science et de la sainteté d'Albert le Grand? Le soldat qui la suivait et le soldat qui combattait Jeanne d'Arc, sorcière ou magicienne, se faisaient d'elle, très probablement, une idée identique dans son obscurité redoutable. Mais si les Anglais criaient le nom de sorcière, les Français taisaient le nom de magicienne, peut-être pour la même cause qui protégea si longtemps, à travers de si merveilleuses aventures, l'usurpateur Ta-Kiang, comme cela est raconté dans l'admirable *Dragon impérial* de Judith Gautier.

Quelle idée, à tel moment, chaque classe de la société se faisait-elle du soldat? N'y aurait-il pas dans la réponse à cette question tout un cours d'histoire? En approchant de notre époque on se demanderait à quel moment se rejoignirent, dans le commun des esprits, l'idée d'honneur et l'idée de militaire? Est-ce une survivance de la conception aristocratique de l'armée? L'association s'est-elle formée à la suite des événements d'il y a trente ans, lorsque le peuple prit le parti d'exalter le soldat pour s'encourager soi-même? Il faut comprendre cette idée d'honneur; elle en contient plusieurs autres, les idées de bravoure, de désintéressement, de discipline, de sacrifice, d'héroïsme, de probité, de loyauté, de franchise, de bonne humeur, de rondeur, de simplicité, etc. On trouverait finalement en ce mot le résumé des qualités dont la race française se croit l'expression. Déterminer son

origine serait donc déterminer, par cela même, l'époque où le Français commença à se croire un abrégé de toutes les vertus fortes. Le militaire est demeuré en France, malgré de récentes objections, le type même de l'homme d'honneur. Les deux idées sont unies très énergiquement; elles forment une vérité qui n'est guère contestée à l'heure actuelle que par des esprits d'une autorité médiocre ou d'une sincérité douteuse. Sa dissociation est donc très peu avancée, si l'on a égard à la totalité de la nation. Cependant elle fut, au moins pendant une minute, pendant la minute psychologique, entièrement opérée en quelques cerveaux. Il y eut là, au seul point de vue intellectuel, un effort considérable d'abstraction qu'on ne peut s'empêcher d'admirer quand on regarde froidement fonctionner la machine cérébrale. Sans doute le résultat atteint ne fut pas le produit d'un raisonnement normal; c'est dans un accès de fièvre que la dissociation s'accomplit; elle fut inconsciente, et elle fut momentanée, mais elle fut, et c'est important pour l'observateur. L'idée d'honneur avec tous ses sous-entendus se sépara de l'idée de militaire, qui est là l'idée de fait, l'idée femelle prête à recevoir tous les qualificatifs, et l'on s'aperçut que, s'il y avait entre elles un certain rapport logique, ce rapport n'était pas nécessaire. C'est là le point décisif. Une vérité est morte lorsqu'on a constaté que les rapports qui lient ses éléments sont des rapports d'habitude et non de nécessité; et comme la mort d'une vérité est un grand bienfait pour les hommes, cette dissociation eût été très importante si elle avait été définitive, si elle fût restée stable. Malheureusement, après cet effort vers l'idée pure, les vieilles habitudes mentales retrouvèrent leur empire. L'ancien élément quali-

ficatif fut aussitôt remplacé par un élément à peine nouveau, moins logique que l'ancien et encore moins nécessaire. Il apparut que l'opération avait avorté. L'association d'idées se refaisait, identique à la précédente, quoique l'un des éléments eût été retourné comme un vieux gant : à honneur on avait substitué déshonneur, avec toutes les idées adventices de l'ancien élément devenues alors lâcheté, fourberie, indiscipline, fausseté, duplicité, méchanceté, etc. Cette nouvelle association d'idées peut avoir une valeur destructive; elle n'offre aucun intérêt intellectuel.

Il ressort de l'anecdote que les idées qui nous semblent les plus claires, les plus évidentes, les plus palpables pour ainsi dire, n'ont cependant pas assez de force pour s'imposer toutes nues aux esprits communs. Pour s'assimiler l'idée d'armée, un cerveau d'aujourd'hui doit l'entourer d'éléments qui n'ont qu'une corrélation de rencontre ou d'opinion avec l'idée principale. On ne peut pas demander sans doute à un humble politicien de se faire de l'armée l'idée simple que s'en faisait Napoléon : une épée. Les idées très simples ne sont à la portée que des esprits très compliqués. Il semble cependant qu'il ne serait pas absurde de ne considérer l'armée que comme la force extériorisée d'une nation; et alors de ne demander à cette force que les qualités mêmes qu'on demande à la force. Peut-être est-ce encore trop simple?

Quel bon moment que le moment d'aujourd'hui pour étudier le mécanisme de l'association et de la dissociation des idées! On parle souvent des idées; on a écrit sur l'évolution des idées. Aucun mot n'est plus mal défini ni plus vague. Il y a des écrivains naïfs qui dissertent sur l'Idée, tout court; il

y a des sociétés coopératives qui se mettent tout d'un coup en marche vers l'Idée; il y a des gens qui se dévouent à l'Idée, qui pâtissent pour l'Idée, qui rêvent de l'Idée, qui vivent les yeux fixés sur l'Idée. De quoi est-il question dans ces sortes de divagations, c'est ce que je n'ai jamais pu savoir. Ainsi employé seul, le mot est peut-être une réformation du mot Idéal; peut-être aussi le qualificatif est-il sous-entendu? Est-ce un débris erratique de la philosophie de Hegel que la marche lente du grand glacier social a déposé au passage en quelques têtes où il roule et sonne comme un caillou? On ne sait pas. Employé sous une forme relative, le mot n'est pas beaucoup plus clair dans les ordinaires phraséologies ; on oublie trop le sens primitif du mot et que l'idée n'est qu'une image parvenue à l'état abstrait, à l'état de notion; mais aussi qu'une notion, pour avoir droit au nom d'idée, doit être pure de toute compromission avec le contingent. Une notion à l'état d'idée est devenue incontestable; c'est un chiffre, c'est un signe; c'est une des lettres de l'alphabet de la pensée. Il n'y a pas des idées vraies et des idées fausses. L'idée est nécessairement vraie; une idée discutable est une idée amalgamée à des notions concrètes, c'est-à-dire une vérité. Le travail de la dissociation tend précisément à dégager la vérité de toute sa partie fragile pour obtenir l'idée pure, une, et par conséquent inattaquable. Mais si l'on n'usait jamais des mots que selon leur sens unique et absolu, les liaisons seraient difficiles dans le discours ; il faut leur laisser un peu de ce vague et de cette flexibilité dont l'usage les a doués et, en particulier, ne pas trop insister sur l'abîme qui sépare l'abstrait du concret. Il y a un état intermédiaire entre la glace et l'eau fluide, c'est quand

l'eau commence à se façonner en aiguilles, quand elle craque et cède encore sous la main qui s'y plonge : peut-être ne faut-il pas demander même aux mots du manuel philosophique d'abdiquer toute prétention à l'ambiguité ?

Cette idée d'armée qui excita de graves polémiques, qui ne fut un instant dégagée que pour s'obscurcir à nouveau, est de celles qui touchent au concret et dont on ne peut parler sans de minutieuses références à la réalité ; l'idée de justice au contraire peut se considérer en soi, *in abstracto*. Dans l'enquête que fit M. Ribot sur les idées générales, presque tous les patients, prononcé devant eux le mot Justice, virent en leur esprit la légendaire dame et ses balances. Il y a dans cette figuration traditionnelle d'une idée abstraite une notion de l'origine même de cette idée. L'idée de justice n'est pas autre chose, en effet, que l'idée d'équilibre. La justice est le point mort de la série des actes, le point idéal où les forces contraires se neutralisent pour produire l'inertie. La vie qui aurait passé par ce point mort de la justice absolue ne pourrait plus vivre, puisque l'idée de vie, identique à l'idée de lutte de forces, est nécessairement l'idée qui s'oppose le mieux à l'idée de justice. Le règne de la justice ne pourrait être que le règne du silence et de la pétrification : les bouches se taisent, organes vains des cerveaux stupéfiés, et les gestes inachevés des membres n'écrivent plus rien, dans l'air froid. Les théologies situèrent la justice au delà du monde, dans l'éternité. C'est là seulement qu'elle peut être conçue et qu'elle peut, sans danger pour la vie, exercer une fois pour toutes sa tyrannie qui ne connaît qu'une seule sorte d'arrêts, l'arrêt de mort. L'idée de justice rentre donc bien dans la

série des idées incontestables et indémontrables ; on n'en peut rien faire à l'état pur ; il faut l'associer à quelque élément de fait ou s'abstenir d'un mot qui ne correspond qu'à une inconcevable entité. A vrai dire, l'idée de justice est peut-être dissociée ici pour la première fois. Sous ce nom les hommes allèguent tantôt l'idée de châtiment, qui leur est très familière, tantôt l'idée de non-châtiment, idée neutre, ombre de la première. Il s'agit de châtier le coupable et de ne pas inquiéter l'innocent, ce qui impliquerait immédiatement, pour être perceptible, une définition de la culpabilité et une définition de l'innocence. Cela est difficile, ces mots du lexique moral n'ayant plus qu'une signification fuyante et toute relative. Et pourquoi, pourrait-on demander, faut-il qu'un coupable soit châtié ? Pourquoi faut-il qu'un innocent ne soit pas châtié ? Il semble au contraire que l'innocent, que l'on suppose un homme sain et normal, soit bien plus capable de supporter le châtiment que le coupable, qui est un malade et un débile. Pourquoi ne punirait-on pas, au lieu du voleur, qui a des excuses, l'imbécile qui s'est laissé voler ? C'est ce que ferait la justice si, au lieu d'être une conception théologique, elle était encore, comme elle fut à Sparte, une imitation de la nature. Rien n'existe qu'en vertu du déséquilibre, de l'injustice ; toute existence est un vol prélevé sur d'autres existences ; aucune vie ne fleurit que sur un cimetière. Si elle se voulait l'auxiliaire et non plus la négatrice des lois naturelles, l'humanité prendrait soin de protéger les forts contre la coalition des faibles et de donner comme escabeau le peuple aux aristocrates. Il semble au contraire que ce qu'on entende désormais par la justice ce soit, en même temps que le châtiment

des coupables, l'extermination des puissants, et en même temps que le non-châtiment des innocents, l'exaltation des humbles. L'origine de cette idée complexe, bâtarde et hypocrite, doit donc être recherchée dans l'évangile, dans le « malheur aux riches » des démagogues juifs. Ainsi comprise, l'idée de justice apparaît contaminée à la fois par la haine et par l'envie ; elle ne contient plus rien de son sens originaire et l'on ne peut en faire l'analyse sans risquer d'être dupe du sens vulgaire des mots. Cependant on démêlerait, en y prenant garde, que la première cause de la dépréciation de ce terme utile est venue d'une confusion entre l'idée de droit et l'idée de châtiment; le jour où le mot justice a voulu dire tantôt justice criminelle et tantôt justice civile, le peuple a confondu ces deux notions pratiques et les instituteurs du peuple, incapables d'un effort sérieux de dissociation, ont aggravé une méprise qui d'ailleurs servait leurs intérêts. L'idée réelle de justice apparaît donc finalement comme entièrement inexistante dans le mot même qui figure au vocabulaire de l'humanité; ce mot se résout à l'analyse en des éléments encore très complexes où l'on distingue l'idée de droit et l'idée de châtiment. Mais il y a tant d'illogisme dans cet accouplement singulier qu'on douterait de l'exactitude de l'opération, si les faits sociaux n'en fournissaient la preuve.

Ici on pourrait examiner cette question : y a-t-il vraiment pour le peuple, pour l'homme moyen, des mots abstraits? C'est peu probable. Il semble même que, selon le degré de culture intellectuelle, le même mot n'atteigne que des états échelonnés d'abstraction. L'idée pure est plus ou moins contaminée par le souci des intérêts personnels, ou de

caste ou de groupe, et le mot justice revêt ainsi, par exemple, toutes sortes de significations particulières et limitées sous lesquelles disparaît écrasé son sens suprême.

Dès qu'une idée est dissociée, si on la met ainsi toute nue en circulation, elle s'aggrège en son voyage par le monde toutes sortes de végétations parasites. Parfois, l'organisme premier disparaît, entièrement dévoré par les colonies égoïstes qui s'y développent. Un exemple fort amusant de ces déviations d'idées fut donné récemment par la corporation des peintres en bâtiment à la cérémonie dite du « triomphe de la république ». Ces ouvriers promenèrent une bannière où leurs revendications de justice sociale se résumaient en ce cri : « A bas le ripolin ! » Il faut savoir que le ripolin est une peinture toute préparée que le premier venu peut étaler sur une boiserie; on comprendra alors toute la sincérité de ce vœu et son ingénuité. Le ripolin représente ici l'injustice et l'oppression; c'est l'ennemi, c'est le diable. Nous avons tous notre ripolin et nous en colorions à notre usage les idées abstraites qui, sans cela, ne nous seraient d'aucune utilité personnelle.

C'est sous un de ces bariolages que l'idée de liberté nous est présentée par les politiciens. Nous ne percevons plus guère, en entendant ce mot, que l'idée de liberté politique, et il semble que toutes les libertés dont puisse jouir un homme civilisé soient contenues dans cette expression ambiguë. Il en est d'ailleurs de l'idée pure de liberté comme de l'idée pure de justice; elle ne peut nous servir à rien dans l'ordinaire de la vie. L'homme n'est pas libre, ni la nature, pas plus que ne sont justes ni l'homme ni la nature. Le raisonnement n'a aucune

prise sur de telles idées; les exprimer, c'est les affirmer, mais elles fausseraient nécessairement toutes les thèses où on voudrait les faire entrer. Réduite à son sens social, l'idée de liberté est encore mal dissociée; il n'y a pas d'idée générale de liberté, et il est difficile qu'il s'en forme une, puisque la liberté d'un individu ne s'exerce qu'aux dépens de la liberté d'autrui. Jadis, la liberté s'appelait le privilège; à tout prendre, c'est peut-être son véritable nom; encore aujourd'hui, une de nos libertés relatives, la liberté de la presse, est un ensemble de privilèges; privilèges aussi la liberté de la parole concédée aux avocats; privilèges, la liberté syndicale, et demain, la liberté d'association telle qu'on nous la propose. L'idée de liberté n'est peut-être qu'une déformation emphatique de l'idée de privilège. Les Latins, qui firent un grand usage du mot liberté, l'entendaient tel que le privilège du citoyen romain.

On voit qu'il y a souvent un écart énorme entre le sens vulgaire d'un mot et la signification réelle qu'il a au fond des obscures consciences verbales, soit parce que plusieurs idées associées sont exprimées par un seul mot, soit parce que l'idée primitive a disparu sous l'envahissement d'une idée secondaire. On peut donc écrire, surtout s'il s'agit de généralités, des suites de phrases ayant à la fois un sens ouvert et un sens secret. Les mots, qui sont des signes, sont presque toujours aussi des chiffres; le langage conventionnel inconscient est fort usité, et il y a même des matières où c'est le seul en usage. Mais chiffre implique déchiffrement. Il est malaisé de comprendre l'écriture la plus sincère et l'auteur même de l'écriture y échoue souvent, parce que le sens des mots varie non seulement

d'un homme à un autre homme, mais, des moments d'un homme aux autres moments du même homme. Le langage est ainsi une grande cause de duperie. Il évolue dans l'abstraction et la vie évolue dans la réalité la plus concrète; entre la parole et les choses que la parole désigne, il y a la distance d'un paysage à la description d'un paysage. Et il faut songer encore que les paysages que nous dépeignons ne nous sont connus, la plupart du temps, que par des discours, reflets d'antérieurs discours. Cependant nous nous comprenons. C'est un miracle que je n'ai point l'intention d'analyser maintenant. Il sera plus à propos, pour achever cette esquisse, qui n'est qu'une méthode, d'essayer l'examen des idées toutes modernes d'art et de beauté.

J'ignore leurs origines, mais elles sont postérieures aux langues classiques qui n'ont pas de mots fixes et précis pour les dire, bien que les anciens fussent à même, mieux que nous, de jouir de la réalité qu'elles contiennent. Elles sont enchevêtrées; l'idée d'art est sous la dépendance de l'idée de beauté; mais cette dernière idée elle-même n'est autre chose que l'idée d'harmonie et l'idée d'harmonie se réduit à l'idée de logique. Le beau, c'est ce qui est à sa place. De là les sentiments de plaisir que nous donne la beauté. Ou plutôt, la beauté est une logique qui est perçue comme plaisir. Si l'on admet cela, on comprendra aussitôt pourquoi l'idée de beauté, dans les sociétés féministes, s'est presque toujours restreinte à l'idée de beauté féminine. La beauté, c'est une femme. Il y a là un intéressant sujet d'analyse, mais la question est assez compliquée. Il faudrait démontrer d'abord que la femme n'est pas plus belle que l'homme; que, située dans la nature

sur le même plan, construite sur le même modèle, faite de la même chair, elle apparaîtrait, à une intelligence sensible extérieure à l'humanité, exactement la femelle de l'homme, exactement ce que, pour les hommes, une pouliche est à un poulain. Et même, en y regardant de plus près, le Martien qui voudrait s'instruire sur l'esthétique des formes terrestres observerait que, s'il existe une différence de beauté entre un homme et une femme de même race, de même caste et de même âge, cette différence est presque toujours en faveur de l'homme; et que si d'ailleurs ni l'homme ni la femme ne sont entièrement beaux, les défauts de la race humaine sont plus accentués chez la femme, où la double saillie du ventre et des fesses, attrait sexuel sans doute, gauchit disgracieusement la double ligne du profil; la courbe des seins est presque toujours infléchie sous l'influence du dos qui a une tendance à se voûter. Les nudités de Cranach avouent naïvement ces éternelles imperfections de la femme. Un autre défaut auquel les artistes remédient instinctivement quand ils ont du goût, c'est la brièveté des jambes, si accentuée dans les photographies de femmes nues. Cette froide anatomie des beautés féminines a souvent été faite; il est donc inutile d'insister, d'autant plus que la vérification en est malheureusement trop facile. Mais si la beauté de la femme résiste si mal à la critique, comment se fait-il qu'elle demeure malgré tout incontestable, qu'elle soit devenue pour nous la base même et le ferment de l'idée de beauté? C'est une illusion sexuelle. L'idée de beauté n'est pas une idée pure; elle est intimement unie à l'idée de plaisir charnel. Stendhal a obscurément perçu ce raisonnement quand il a défini la beauté « une promesse de bonheur ». La beauté

est une femme, et pour les femmes elles-mêmes, qui ont poussé la docilité envers l'homme jusqu'à adopter cet aphorisme, qu'elles ne peuvent comprendre que dans l'extrême perversion sensuelle. On sait cependant que les femmes ont un type particulier de beauté; les hommes l'ont naturellement flétri du nom de « bellâtre ». Si les femmes étaient sincères, elles auraient également depuis longtemps infligé un nom péjoratif au type de beauté féminine par lequel l'homme se laisse le plus volontiers séduire.

Cette identification de la femme et de la beauté va si loin aujourd'hui, qu'on en est arrivé innocemment à nous proposer « l'apothéose de la femme » ; cela veut dire la glorification de la beauté avec toutes les promesses stendhaliennes contenues dans ce mot devenu érotique. La beauté est une femme et la femme est la beauté ; les caricaturistes accentuent le sentiment général en accouplant toujours à une femme. qu'ils tâchent de faire belle, un homme dont ils poussent la laideur jusqu'à la vulgarité la plus basse, alors que les jolies femmes sont si rares dans la vie, alors qu'au delà de trente ans la femme est presque toujours inférieure en beauté plastique, âge pour âge, à son mari ou à son amant. Il est vrai que cette infériorité n'est pas plus facile à démontrer qu'à sentir, et que le raisonnement demeure inefficace, la page achevée, pour celui qui a lu comme pour celui qui a écrit ; et cela est fort heureux.

L'idée de beauté n'a jamais été dissociée que par les esthéticiens ; le commun des hommes s'en donne la définition de Stendhal. Autant dire que cette idée n'existe pas et qu'elle a été absolument dévorée par l'idée de bonheur, et du bonheur sexuel, du bonheur donné par une femme. C'est pour cela

que le culte de la beauté est suspect aux moralistes qui ont analysé la valeur de certains mots abstraits. Ils traduisent cela par culte de la luxure, et ils auraient raison si ce dernier terme ne contenait une injure assez sotte pour une des tendances les plus naturelles à l'homme. Il est arrivé nécessairement qu'en s'opposant aux excessives apothéoses de la femme ils ont touché aux droits de l'art. L'art étant l'expression de la beauté et la beauté ne pouvant être comprise que sous les espèces matérielles de la véritable idée qu'elle contient, l'art est devenu presque uniquement féministe. La beauté, c'est la femme ; et aussi : l'art, c'est la femme. Mais ceci est moins absolu. La notion de l'art est même assez nette, pour les artistes et pour l'élite ; l'idée d'art est fort bien dégagée. Il y a un art pur qui se soucie uniquement de se réaliser soi-même. Aucune définition n'en doit même être donnée ; cela ne pourrait se faire qu'en unissant l'idée d'art à des idées qui lui sont étrangères et qui tendraient à l'obscurcir et à la salir.

Antérieurement à cette dissociation qui est récente et dont on connaît l'origine, l'idée d'art était liée à diverses idées qui lui sont normalement étrangères, l'idée de moralité, l'idée d'utilité, l'idée d'enseignement. L'art était l'image édifiante qu'on intercale dans les catéchismes de religion ou de philosophie ; ce fut la conception des deux derniers siècles. Nous nous étions affranchis de ce collier ; on voudrait nous le remettre au cou. L'idée d'art s'est de nouveau souillée à l'idée d'utilité ; l'art est appelé social par les prêcheurs modernes. Il est aussi appelé démocratique, épithètes bien choisies, si ce fut en vertu de leur signification négatrice de la fonction principale. Admettre l'art parce qu'il

peut moraliser les individus ou les masses, c'est admettre les roses parce qu'on en tire un remède utile aux yeux; c'est confondre deux séries de notions que l'exercice régulier de l'intelligence place sur des plans différents. Les arts plastiques ont un langage ; mais il n'est pas traduisible en mots et en phrases. L'œuvre d'art tient des discours qui s'adressent au sens esthétique et à lui seul ; ce qu'elle peut dire par surcroît de perceptible pour nos autres facultés ne vaut pas la peine d'être écouté. Cependant, c'est cette partie caduque qui intéresse les prôneurs de l'art social. Ils sont le nombre et comme nous sommes régis par la loi du nombre, leur triomphe semble assuré. L'idée d'art n'aura peut-être été dissociée que pendant un petit nombre d'années et pour un petit nombre d'intelligences.

Il y a donc un très grand nombre d'idées que les hommes n'emploient jamais à l'état pur, soit qu'elles n'aient pas encore été dissociées, soit que cette dissociation n'ait pu se maintenir en état de stabilité ; il y a aussi un très grand nombre d'idées qui existent à l'état dissocié, ou que l'on peut provisoirement considérer comme telles, mais qui ont une affinité particulière pour d'autres idées avec lesquelles on les rencontre le plus souvent ; il y en a d'autres encore qui semblent réfractaires à certaines associations, alors que les faits auxquels elles correspondent dans la réalité sont extrêmement fréquents. Voici quelques exemples de ces affinités et de ces répulsions pris dans le domaine si intéressant des lieux communs ou des vérités.

Les étendards furent d'abord des signes religieux, comme l'oriflamme de Saint-Denis, et leur utilité symbolique est demeurée au moins aussi grande

que leur utilité réelle. Mais comment, hors de la guerre, sont-ils devenus des symboles de l'idée de patrie? C'est plus facile à expliquer par les faits que par la logique abstraite. Aujourd'hui, dans presque tous les pays civilisés, l'idée de patrie et l'idée de drapeau sont invinciblement associées; les deux mots se disent même l'un pour l'autre. Mais ceci touche à la symbolique autant qu'à l'association des idées. En insistant on arriverait au langage des couleurs, contre-partie du langage des fleurs, mais plus instable encore et plus arbitraire. S'il est amusant que le bleu du drapeau français soit la dévote couleur de la sainte Vierge et des enfants de Marie, il ne l'est pas moins que la pieuse pourpre de la robe de Saint-Denis soit devenue un symbole révolutionnaire. Semblables aux atomes d'Épicure, les idées s'accrochent comme elles peuvent, au hasard des rencontres, des chocs et des accidents.

Certaines associations, quoique très récentes, ont pris rapidement une autorité singulière; ainsi celles d'instruction et d'intelligence, d'instruction et de moralité. Or, c'est tout au plus si l'instruction peut témoigner pour une des formes particulières de la mémoire ou pour une connaissance littérale des lieux communs du Décalogue. L'absurdité de ces rapports forcés apparaît très clairement en ce qui concerne les femmes ; il semble bien qu'il y ait une sorte d'instruction, celle qu'on leur donne à cette heure, qui, loin d'activer leur intelligence, l'engourdit. Depuis qu'on les instruit sérieusement, elles n'ont plus aucune influence ni dans la politique ni dans les lettres : que l'on compare à ce propos nos trente dernières années avec les trente dernières années de l'ancien régime. Ces deux associations d'idées n'en sont pas moins devenues de véritables

lieux communs, de ces vérités qu'il est aussi inutile d'exposer que de combattre. Elles se rejoignent à toutes celles qui peuplent les livres et les lobes dégénérés des hommes; aux vieilles et vénérables vérités telles que : vertu-récompense, vice-châtiment, Dieu-bonté, crime-remords, devoir-bonheur, autorité-respect, malheur-punition, avenir-progrès, et des milliers d'autres dont quelques-unes, quoique absurdes, sont utiles à l'humanité.

On ferait également un long catalogue des idées que les hommes se refusent à associer, alors qu'ils se complaisent aux plus déconcertants stupres. Nous avons donné plus haut l'explication de cette attitude rétive ; c'est que leur occupation principale est la recherche du bonheur, et qu'ils ont bien plus souci de raisonner selon leur intérêt que selon la logique. De là l'universelle répulsion à joindre l'idée de néant à l'idée de mort. Quoique la première idée soit évidemment contenue dans la seconde, l'humanité s'obstine à les considérer séparément ; elle s'oppose de toutes ses forces à leur union, elle enfonce entre elles infatigablement un coin chimérique où retentissent les coups de marteau de l'espérance. C'est le plus bel exemple d'illogisme que nous puissions nous donner à nous-mêmes et la meilleure preuve que, dans les choses graves comme dans les moindres, c'est le sentiment qui vient toujours à bout de la raison.

Est-ce une grande acquisition que de savoir cela? Peut-être.

REMY DE GOURMONT.



# SOIRS D'ÉTÉ

*Une flûte au son pur, je ne sais où, soupire.*
*C'est dimanche, la ville est calme et le soir bleu*
*Et l'âme ayant trouvé la paix qu'elle désire*
*Bénit ce jour qui passe et la bonté de Dieu.*

*Ah ! quel que soit le lied qu'on joue au crépuscule,*
*Là-bas, dans les jardins, ce dimanche d'été,*
*Le lied mélodieux qu'une flûte module,*
*A l'entendre mon cœur se fond de volupté.*

*J'imagine une main de femme, longue et pâle,*
*Dont les doigts ou levés ou posés sur le buis*
*Font tendrement chanter l'amour qui s'en exhale,*
*Je vois les yeux pensifs boire le ciel, et puis,*

*Songeant qu'un large mur de pierre nous sépare*
*Et que la vie, hélas! plus dure est entre nous,*
*Je mêle aux pleurs glacés dont l'Orient se pare*
*Mes pleurs d'homme, brûlants et lourds, amers et doux.*

II

*Est-ce dans le couvent voisin qui se recueille*
*Le rosaire et le bruit d'abeilles des Avé ?*
*Est-ce le vent du soir qui joue avec la feuille ?...*
*Je ne sais. Mais un jour encor s'est achevé.*

*Joignons les mains, joignons nos cœurs et bouche à bouche*
*Puisque le tendre amour nous parle, écoutons-le,*
*Rêvons. Vesper sourit, la colombe se couche,*
*Et le tilleul embaume et baigne dans l'air bleu.*

### III

*Mon enfant, mon agneau, ma colombe,*
*Le jardin s'assoupit, la nuit tombe,*
*Repose sûr mon cœur, repose,*
*Sans vouloir, sans savoir, sans entendre,*
*Toute offerte au baiser tiède et tendre*
*Qui fait s'ouvrir ta bouche close.*

*Le tilleul bercera notre idylle*
*De son ombre embaumée et mobile;*
*Aimons, aimons-nous, chaque chose*
*Nous invite à goûter sans parole*
*L'instant bref qui s'effeuille ou s'envole.*
*Aimons-nous, mon oiseau, ma rose.*

### IV

*Ainsi qu'un lierre obscur ceint le bord d'une coupe*
*La montagne en traits noirs sur le ciel se découpe,*
*Sur le ciel pâlissant et pur d'un soir d'été.*
*L'âme à la fin du jour goûte la volupté*
*D'être comme une fleur trop lourde qui s'incline.*
*La cendre de la nuit flotte sur la colline*
*Et des flocons, de cendre encor, montent des toits.*
*Aux bruits de pas se mêle un bruit confus de voix.*
*On regarde l'azur qui s'étoile sourire.*
*L'ombre est chaude, une haleine amoureuse soupire*
*Et son baiser furtif pénètre jusqu'au cœur.*
*On rêve, il semblerait qu'une même langueur*
*Oppresse le feuillage et la gorge des femmes.*
*Paix sur la terre et dans le ciel. Paix dans les âmes.*

CHARLES GUÉRIN.

# LE
# CENTENAIRE DE CLAUDE LORRAIN

—

Daignera-t-on s'émouvoir? Cela est peu probable. La mésaventure de Chardin est fort éloquente : les temps sont à d'autres manifestations. Réjouissantes, certes ; équivalentes, non.

Très tard, un jour, on s'apercevra qu'il eût infiniment mieux valu... Ce jour-là, il faudra le marquer d'un énorme caillou noir : ce sera le jour des vains mea-culpa, le jour des constatations mornes, le jour morose où on mesurera, non sans une coquetterie qui a sa saveur, le degré de veulerie atteint, sans qu'il vienne à l'idée qu'on puisse se roidir, encourir le ridicule d'une initiative...

Je me borne à faire observer aux empêcheurs d'exposer en rond, que cette fois ils n'ont pas la part belle : s'il est certain que Claude Lorrain soit né en 1600, on ignore absolument et le jour et le mois ; leur voilà donc enlevée l'excuse du trop tard.

Il est vrai qu'ils en ont tant d'autres...

§

Le plus grand paysagiste du XVII$^{me}$ siècle français ne fut ni un tendre comme Meindert Hobbéma, ni un penseur comme Jacob Ruysdaël, ni un réaliste comme Paul Potter : ce fut un paysan au cerveau étroit, à la compréhension difficile et lon-

gue, à la main malhabile, un paysan que les hasards de l'émigration firent peintre, — comme d'autres deviennent bas artisans de vulgaires métiers. Mais ce paysan-là avait un œil particulier qui, s'il était sans originalité propre pour discerner les formes extérieures et la couleur des choses, était avide d'éther, de ciel et de lumière, — un œil que le soleil fascinait étrangement, surtout aux heures magiques de ses deux manifestations les plus violentes. Et cette vision particulière, accidentelle, presque monstrueuse, cette préoccupation nouvelle et si complète de l'impondérable, constituent la géniale originalité du moins peintre des peintres.

Paysan, Claude Gellée l'est bien, avec toutes les tares et tous les signes. Malheureusement deux lui manquent : la rudesse et l'amour du sol... L'avez-vous regardé ? La tête est ronde, le front quelque peu plat sous les cheveux broussailleux, la moustache tombe des deux côtés d'une bouche sans expression et, au-dessus du cou large, la barbe s'épand en collier sous le menton. Les deux plis à la naissance du nez très péniblement dans le cerveau. Ainsi, c'est marquent la pensée lourde, qui ne se fait jour que tout à fait le rustaud hirsute rencontré parmi les précieux griffonnages de Rembrandt : seul, l'œil fixe et rond, presque un œil de ruminant, s'ouvre curieusement sous l'arc du sourcil.

Paysan, Claude Gellée l'est jusqu'à la méconnaissance, jusqu'à l'ingratitude, jusqu'à l'incompréhension.

Un val étroit au fond duquel coule la rivière bordée de roseaux, ensablée d'îles, de graviers qui miroitent sous l'eau vive ; des arbres en longs

chapelets qui découpent des prairies, grasses de sainfoin et de trèfles; des *jours* de terre clos de haies épineuses et farouches; en croix, parmi un fourré noir de charmes et de chênes, des chaumes gris : c'est Chamage.

Dans une masure qui s'étaie entre l'auvent de paille d'une porcherie et le jardin pierreux où se tordent des ceps de pinot, une femme, un homme et cinq enfants : le feu d'Anne Padoue et de Jean Gellée... Et la vie résignée de ces vilains, si pareille, si semblable, si même, si basse, si nulle, et aussi vide et aussi dure que celle des voisins miséreux qui se terrent à l'entour, la petite vie sans une parole, sans un cri, sans une larme pour agiter cette monotonie, faire luire le rayon chaud d'un espoir : ils sont tous de même pâte bise, les fils : Jean, Dominique, Denis, Michel, — et Claude qui doit être nommé lui troisième.

Cependant, au-dessus de la vigne familiale, il y a d'autres vignes qui s'étagent sur les collines lentes, des vignes où des gens courbés besognent du chavrot et de la houe, où vont des pétits ânes bâtés d'osier; puis les pâtures où vaguent les moutons, puis les grands taillis de la grûrie et la forêt profonde qui ne finit qu'à Lunéville. En face, vers Toul, c'est la montagne dans les roches de laquelle se nichent des hameaux; au sortir du village, au tourne-bride, c'est la tuilerie avec le feu vif de ses terres et l'étoile rouge de son four, et le rû du Genêt, et le chemin qui conduit vers la Vôge, le chemin où est Florémont qui a le chef de saint Crépin, où est Charmes la grand'ville du bailliage, Charmes au grand pont d'où la Moselle s'échappe pour trahir et percer, par la province, là-bas, vers le Rhin. C'est dans cette Lorraine, encore presque

intangible, sur cette bonne terre ancestrale de Rénier-au-long-col, que traversent parfois des compagnies de routiers qui suivent l'étendard aux alérions d'argent, terre du bon duc, aux larges horizons, que dort benoîtement ce petit Chamage dans l'épisode infiniment pittoresque et merveilleusement coloré de ses eaux, de ses prés, de ses bois et de ses mélancoliques coteaux.

Libre et fort, Claude a vagabondé par ce pays sans en rien voir, sans comprendre, sans être ému : il n'y avait pas d'église à Chamage.

Le temps vint vite où il fallut donner un état à chaque enfant.

Sandrart a écrit de Claude « *Scientia valde mediocri* ». Ce qui veut dire, sous la plume éminemment métaphorique du panégyriste, que Jean Gellée mit son fils en apprentissage chez un « boulanger de pâtés ». Commencement de l'exode qui devait le conduire à Rome.

Comment Baldinucci peut-il donner créance au séjour à Fribourg, au frère aîné graveur, aux premiers dessins de feuillages, à Claude élève de Jean? Cela fait bien avec le *château* de Chamage. Il est facile de se rendre compte. Il suffit de prendre le LIVRE DES ORDONNANCES *des Maîtres peintres, sculpteurs, peintres-verriers et verriers faisant partie de la Confrérie de Saint Luc*. On s'aperçoit vite qu'aucun Gellée n'a prêté serment devant l'Avoyer, les Conseils, les Bannerets et les Soixante de la ville de Fribourg...

Donc, Claude passa directement de Lorraine en Italie, incorporé, sans doute, dans une de ces « trouppes d'artisanz et d'apprentiz de cuysine » qui se dirigeaient périodiquement vers la péninsule.

§

La déconvenue de l'émigrant fut grande en arrivant à Rome : son ignorance de la langue jointe à une gaucherie naturelle, à un émoi assez explicable, n'étaient pas pour lui faciliter la trouvaille d'une condition. Il s'engagea, au petit bonheur, chez un certain Agostino Tassi, peintre, qui menait un train de grand seigneur et habitait une superbe maison, non loin de Monte Cavallo.

Ah ! celui-là, par exemple, est bien amusant, avec son allure de matamore, ses héroïques jactances, ses spirituelles et joyeuses canailleries, pimentées d'un parfum chevaleresque tout à fait d'époque. Fils d'un peaussier de Pérouse, qui a nom Buoncompagni, après avoir été page du marquis de Tassi à Rome et lui avoir volé son nom, sans doute en plus de quelques autres choses, il s'enfuit à Florence, pénètre jusqu'à Cosme II, qui l'emploie, mais se *querelle* à l'intérieur du Palazzo Vecchio si furieusement qu'il est déporté aux galères de Livourne. Pour tout autre, c'eût été l'irrémédiable fin ; pour Tassi, ce fut le commencement de la fortune. Par sa belle humeur, il séduit le capitaine des argousins, qui lui permet de laisser les corvées meurtrières pour dessiner à sa fantaisie. Et voilà que le peintre saisit et note ce monde chatoyant et prestigieux qui l'entoure : levantins, persans, tunisiens, caravelles à voiles latines, ourques de Biscaye, hauts bateaux grecs que les aventures de mer jetaient au port, — et les galères, celles-là même où il aurait dû être. Le retrouver peu après à Rome, en train de peindre en trompe-l'œil la Grande Salle du palais du cardinal Lan-

calotti, cela n'a plus rien qui puisse étonner. De haute lutte il se fait une large place, travaille pour Urbain VIII et ne sort plus qu'à cheval, l'épée au flanc, une chaîne d'or au cou, naturellement suivi d'un page.

Claude avait pour mission de soigner le cheval.

Mais l'atelier l'intéressa, l'envie le prit de peindre. Tassi consentit, et de domestique il fut promu élève. La nuance n'était pas encore très grande entre les deux états. Tassi, qui ne vivait pas comme tout le monde, — il s'en faut ! — entretenait chez lui nombre de belles filles, d'un commerce facile, à l'aide desquelles il payait les gens de sa maison. Passeri est formel : « Quelle sue femmine, li quali stando nella sua casa per enere invischiata la gioventù, ne'loro allettamenti, facera che quelle litenistero allaciati con lusinghe al servigio di lui senza chiedere alcuna mercedo. » ... J'ai dit que c'était un original.

Quand il se fut fatigué des transtévérines du Tassi, le Lorrain, ayant pris goût aux pinceaux et à la palette, chercha un autre maître. Ils n'étaient pas rares dans la Ville Eternelle! A défaut des géants dont l'œuvre séculaire était terminée, il y avait des artisans tenant écoles partout, triomphateurs du moment vers lesquels des Provinces Unies, de Bohême, de Franconie, de Basse Saxe, des marches d'Allemagne et d'Espagne, accouraient, comme on vient vers la lumière bienfaisante, tous ceux que tourmentait l'envie de peindre. Comment n'entra-t-il chez aucun de ceux-là ? Il dut peut-être cela au conseil d'un rare artiste, — ou au hasard. Mais si Bologne semble triompher avec les Carrache, avec Guido Reni, avec Zampieri, Florence, Sienne, Ravenne, Ferrare ne sont plus, la

lutte s'est déplacée : c'est à Naples que les Ecoles bataillent.

Claude s'y rend. C'est dangereux. Terriblement ombrageux, les Napolitains viennent, par leurs persécutions, de lasser le Guide, qui s'est enfui. Si à Rome on bâtonne, à Naples on tue, et, dans peu, Ribéra et il cavaliere Lanfranchi empoisonneront le Dominiquin parce qu'il a osé accepter la décoration de la chapelle de saint Janvier, au Dôme. Voilà qui engageait peu, cependant, — pas plus que la continuelle révolte sourde qui agitait la ville, agonisante sous le garrot espagnol. Néanmoins le Lorrain fait le voyage et entre chez Godefroy Walss, un Allemand de Cologne, qui lui enseigne la perspective et l'architecture.

Et Claude a vite assez de ce nouveau maître, et il repart : la sublimité qui se déroule du Pausilippe à Poggio Reale ne le retient pas ; il continue à ne pas voir...

Il remonte vers le nord, et c'est Venise. Que croyez-vous que va produire sur lui la ville de Giovanni Bellini et du Giorgione, de Carpaccio et de Titien, la Venise de Veronèse ?

Il va passer.

Ici encore la magie du décor et des personnages lui est indifférente.

Ni les canaux bleus, ni les palais roses, ni le Contarini et sa robe de pourpre, ni les nobles en leurs longs habits levantins, ni les « gentilzdonne » grandes, majestueuses et fières, ni la punaisie des Juifs, ni le peuple du pont Saint-Barnabé ; l'or et le sang en débauches géniales aux coupoles saintes et aux murs de marbre des demeures féeriques ; au dehors l'or et le sang de la vie même, cette joie, si bellement libre, sonore et harmonieuse, cette

joie de la Joie, — rien n'éveillera en lui un tressaillement, un frisson, un regret...

Impavide et froid, — je veux dire aveugle, sourd et sans pensées, — il ne s'arrète, et, par les cantons suisses, gagne enfin Nancy.

§

S'il a quitté le duché ignorant qu'il y avait pour lui une autre existence que celle que jusqu'alors il y avait menée, il rentre à même de se faire une place parmi les artistes qui s'embesognent à la cour de Charles IV et entretiennent l'intense rayonnement de ce petit foyer.

Au seuil de l'art lorrain du xvii^me^ siècle se dresse ce trio formidable : Jacques Callot, Israël Sylvestre, Claude Gellée. Trois œuvres qui conduisent au siècle de Stanislas, au capucin Benoît-Picard, au bénédictin Dom Calmet, à Hugo abbé d'Etival, à Guibal et à Cyfflé, à Héré et à Jean Lamour. Peu de pays, dans un effort fatalement circonscrit, avaient été aussi féconds. C'est à peine si l'on peut compter ses peintres, ses sculpteurs, ses graveurs, ses verriers et ses architectes. Après Ferry, et Thiébaut, et Raoul, René II roi de Sicile, le « seigneur Roy », choie les peintres : c'est Bertrand Maillet dont il pensionne la veuve, c'est Pierre Garnier à qui il paye dix-huit florins du Rhin, et combien d'autres? Dans les vieux comptes poudreux, des noms surgissent : Bernard de Lunéville, Hugo de Toul, et les enlumineurs Conrard, Henry, Georges, Jehan, auxquels ils distribue de beaux marcs d'or ; et le traité par lequel il s'attache, en 1497, Hans Sérobach, allemand, « pour se servir de luy en pièces d'art » ; et Bartholomeus Vest, son compatriote, qu'il emploie aux tables d'autel de l'église des

frères Mineurs de Nancy ; et Hans Wachelin, de Strasbourg, pour « besoigner de son mestier » ; et à Jacques Moult « painctre et ymagier de terre » à qui il donne dix francs par mois ; et ce Franz Bounier qui enluminait ses armes, ses harnois et les panneaux de ses chariots ; et ce Pierrequin Fautrel, qui fit les peintures de son mausolée en l'église des Carmes, et qui cette fois eut « mil Puis, sous le duc Antoine, à qui revient l'honneur francs »... de la Porterie de Mansuy Gauvain, sous Charles III : Hugues de la Taille, Gabriel Salmont, Médard Chuppin, Moyse Bogault, et Claude Henriet, et Rémond Constant, et Jacques Bellange... Cette Lorraine des derniers ducs sera comme la fleur, l'épanouissement de ce vieux pays studieux et artiste, de la Lorraine pensive de Chrodegand, d'Angilram le précepteur de Charlemagne, d'Alpert le moine, de la Lorraine des grands bâtisseurs de Verdun, de Toul et de Metz, de la Lorraine angevine des corporations des verriers, des presses de Jacobi, la Lorraine de la *Rusticiade* et de la *Nancéïde*, — la Lorraine du bon poète Pierre Gringore.

Quand il débarqua à Nancy, il n'était pas beaucoup plus vieux que la ville neuve.

Enserrée en ses murs réguliers, coupée en deux parties inégales rejointes par un étroit pont fortifié, la petite cité grise avait l'air d'un énorme scarabée tombé dans la rivière. Des poivrières de Notre-Dame au bastion de Haraucourt, ce n'étaient que combles fins et clochers, celui en boule de la Maison de l'Oditoire, celui, tout petit, des Minimes ; et, parmi les places vides où éclatait la poussière blanche des chantiers de pierre, l'Hôtel

Ducal, ses fontaines jaillissantes, ses parterres en broderies, les maisons de Doyens aux pignons alignés devant d'étroits jardins, les fastueux bâtiments conventuels, riches de prébendes, de cellules et de chapelles, — les quartiers noirs se massaient, aux rues torses, ruches sombres où « ouvriers travaillent en logis expressément construitz et dénommés de leurs dictz artz : architectes, tailleurs de diamants, rubis et pierreries, brodeurs, tapissiers de haulte lice fort experts — qui ouvrent en leurs maisons... ».

Descendit-il rue de la Michotte ou rue du Bon-Pays, à l'*Ange*, aux *Trois Maures*, à la *Polre d'Or*, à l'*Escut de Lorraine* ou au « Petit Enfer » où on vendait, à huis-coupé, le vin, aux gens de chevaux et aux chemineaux qui n'avaient trouvé gîte ailleurs... On ignore ce tout petit détail, aussi bien que les plus graves circonstances de son séjour. Ce qui est certain, c'est que Claude de Ruet, fraîchement arrivé de Paris où il avait fait fortune, lui confia les motifs d'architecture de sa décoration de sa voûte des Minimes. Il put mettre à profit les leçons de Godefroy Walss et habiter de palais et de colonnades les prétentieuses et lourdes compositions... Bien d'autres, à Nancy, eussent pu guider Claude : Rémy Constant, Jean Lecler revenu après vingt années d'Italie, et le plus grand de tous, Jacques Callot.

Claude ne put, ou mieux ne sut approcher de lui. C'est au malheureux caractère réservé et timide du Lorrain, que nous devons d'avoir perdu le peintre merveilleux et *national* qu'il serait devenu à ce contact.

Evidemment, entrer en relations avec Callot était particulièrement difficile. Callot est maintenant

un gros personnage : il y a beau temps qu'il est revenu, lui aussi, d'Italie, après la pension de Cosme II, et ces chefs-d'œuvre la *Foire de Florence* et les *Varie figure Gobbi;* il a même été jusqu'à Anvers où Van Dyck l'a peint les cheveux au vent, la moustache en croc, la royale insolente, l'air décidé et clair d'un de ces capitans que lui-même campait si bien. Mais il a quitté l'Escaut, Henry II lui ayant expressément assigné sur la recette de Blâmont « 900 paires de résaux, moitié bled et avoine, pour lui donner subject de s'arrêter au pays en considération de son art de graveur en taille doulce ». Et le duc actuel vient de lui faire donner deux mille francs encore, pour l'engager à ne pas accepter les offres de l'infante Claire-Eugénie; la cédule est ainsi rédigée par le trésorier : « Payé à Jacques Callot, graveur en taille doulce, 2.000 francs, que S. A., par l'effect de sa libéralité, luy a octroyé en don, pour luy donner le moyen de continuer sa demeure dans ses pays. » On le voit, toujours la même haute préoccupation. Et cela est d'autant plus méritoire au successeur de Henry II que celui-là n'est autre que Charles IV, le plus extraordinaire sinon le plus fou des princes de son temps.

C'est l'homme aux trois femmes, Nicole de Lorraine, Louise-Marguerite d'Aspremont de Nanteuil et cette Béatrix de Cosenza qu'il devait épouser du vivant de Nicole et qu'il appelait sa « femme de campagne » ; c'est le brouillon et chevaleresque lutteur, mêlé à toutes les intrigues, à toutes les querelles qui l'entourent, — peut-on les énumérer facilement? — qui rompt vingt fois avec Louis XIII, pactise avec Condé pour s'en séparer immédiatement, veut se faire élire roi des Romains, perd,

reprend et reperd son duché, s'amourache de la fille d'un apothicaire, vend ses états pour deux cent mille écus, — et fera si bien tant de folies, tentera tant d'entreprises, aura tant d'idées que c'en sera fait du chardon de Lorraine, de la croix angevine de saint André, des aiglons aux ailes étendues et des quatre royaumes : Hongrie, Deux-Siciles, Jérusalem et Aragon, qui coupent ses armes... La main puissante de Louis XIV s'abattra sur lui.

L'empêchement le plus sérieux que Claude rencontra à entrer en relations avec Callot, fut certainement la querelle grave qui éclata entre ce dernier et de Ruet. Elle naquit à propos d'une suite de fêtes que Charles donnait en ce moment à la très belle ennemie de Richelieu réfugiée à Nancy, à Marie de Rohan-Montbazon, duchesse de Chevreuse.

Celle qui eût « préféré s'abandonner plutôt à un des soldats des gardes que de ne pas tirer raison de ses ennemis » a eu vite fait de tourner la tête à Charles, avec ses longs cheveux blonds si fins et d'un ambre si chaud, ses grands yeux bleus, la moue significative de sa bouchette, sa gorge merveilleuse et les grâces éloquentes de sa personne. Veuve de Luynes, mariée à l'apoplectique Claude de Lorraine, la maîtresse de Châlais et de Holland practiquera à son loisir avec Charles, complètement subjugué. Entre deux divertissements, il sera question de l'alliance anglaise, des garanties à exiger de l'Electeur et des difficultés qu'on suscitera dans le Mantouan. Pour elle, il donne le spectacle d'un combat à la barrière dans la Salle Neuve. Le mari vient d'arriver le matin même, — pour quoi faire ? — Il y a là la duchesse douairière et M^me^ la Princesse; Tuméjus, Chastelet et Gournay seront juges du

camp, il n'y aura qu'un seul tenant, le prince de Phalsbourg, — un fils naturel du Balafré, — et Charles fera une entrée magnifique, à la mélodie de plusieurs instruments, costumé en soleil, dans « une lueur capable d'espoiter la veuë la plus pénétrante... ». Il aura le prix de l'épée, naturellement, et le marquis de Moy, sous le nom de Pirandre, celui de la picque. Mais la fête recommencera le lendemain, car il ne veut laisser respirer celle qu'il croit être sa conquête, cette fois au dehors, sous forme de joûte, sur la Carrière, la place habituelle où se font les tournois.

Israël Sylvestre en a laissé une inoubliable estampe: devant les maisons aux façades uniformes, les charpenteries massives contre lesquelles se pressent les gens avides. Et, dans la foule excitée et verveuse, parmi le grouillement amusant des groupes notés curieusement en leur vérité, ici, sur une rossinante un baladin fait ses grimaces devant les badauds ahuris qu'on friponne à l'aise ; plus loin, c'est Arlequin et ses inséparables qui bonissent; puis, des ivrognes qui se chamaillent, non loin d'autres qui mettent rapière au vent à cause d'une femme qui pleure ; cris, clameurs, rires, pleurs, hoquets, appels des mendiants, tartarelles des éclopés, geignerics des aveugles, huées qui assourdissent et se font jour au milieu du bruit de ferraille des lourds carrosses plats du sifflement des traîneaux qui s'entrecroisent, du vacarme épouvantable que fait la Machine qui s'avance et qui représente la Victoire traînée par des centaures et conduite par l'Amour. Cela, pendant qu'au loin défile lentement la théorie des tenants aux lances gigantesques, et qu'au premier plan, un patriote hurle :

Lon lon la, laissez-les passer
Les Français dans la Lorraine,
Lon lon la, laissez-les passer
Ils auront du mal assez !...

Callot avait ordonné ces spectacles, de Ruet le magnifique devait les graver sur les dessins du maître des jeux : dans sa superbe il refusa, voulant cette entreprise entièrement sienne : Callot résista ; le débat fut violent.

Je soupçonne fort le Lorrain d'avoir été quelque peu effrayé en toute cette affaire et d'être reparti au cours de la dispute, qui se termina à l'avantage de l'auteur des *Bossus*.

...Et Chamage, là, tout près?... Y retourna-t-il? Non. Ou s'il y fut, la même inconscience l'aveugla et le perdit, cette fois irrémédiablement. Personne ne lui avait soufflé, à cette heure décisive, le bon avis qui sauve, personne ne lui avait montré le danger de l'exil. Jamais peintre n'eût plus ému, ne serait allé plus haut dans la divination et dans le Beau que Claude Gellée, s'il eût réalisé l'admirable union du champ natal, — et du ciel qui lui était propre. Certains génies tiennent à la terre, à la terre seulement, uniquement. Son monde, tout son monde, c'étaient les trente-sept bailliages de Charles IV, les Evêchés et ce petit Barrois mouvant..., ce n'était rien autre. Ses drames ? la vaine pâture le long des chemins, contre les terres des seigneurs, avec les vaches aux robes bigarrées et les moutons en bandes ; ou ce pâquis avec ses arbres aux ombres bleues où, durant le midi, les troupeaux s'abritent du soleil ; ou la rivière avec la note farouche d'un train de bois et, près du cadre, un cavalier qui fait boire son cheval, — cela, noyé dans le grand air limpide, clair et mouilié qu'il avait surpris, si profond et si vif...

Les Hollandais n'ont pas fait autre chose : la *Digue*, l'*Allée de Middelharnis*, le *Bœuf*...

§

Maintenant, le poison romain va faire son œuvre.

Claude arrivera dans la ville d'Urbain VIII, le 18 octobre 1627, jour de la Saint-Luc, en compagnie d'Errard, rencontré à Marseille, d'Errard que Sublet des Noyers, le surintendant, envoyait là-bas « avec pension ». Un hasard, le cardinal Bentivoglio, séduit par une toile, lui amène la protection du pape.

Et c'est fini.

Sa vie commence, peu intéressante, pour s'écouler, monotone, de cardinaux en cardinaux, Bentivoglio, Crescenzio, Rospigliosi, Médicis, Gioro, Mellin, Barberini, Spada; de Pontifes en Pontifes, Urbain VIII, Innocent X, Alexandre VII, Clément IX, Innocent XI, — vie calme, enviée, fortunée, au cours de laquelle il produira méthodiquement ses grandes compositions vides, ces mythologies ennuyeuses et froides, il chantera ces airs de bravoure si fort à la mode, vieillots même dans leur primevère, mais où une note, une seule, constituera son actuel génie.

Il habitera des maisons ridicules où « les portes sont des bouches grimaçantes et les fenestres des yeux étonnés » ; il se liera avec Poussin, l'homme à la couleur fausse et au dramatique conventionnel; il sera l'ami de Sandrart, qui écrira : « c'était un excellent homme, excessivement droit, qui n'aimait pas les cérémonies et très digne dans son commerce avec les grands », — et de Baldinucci, qui relatera : « quant à mon ami intime et proche voisin

à Rome, le très célèbre Claude Gellée recherchait toujours des endroits retirés dans les champs, afin de pouvoir s'exercer à dessiner d'après nature, tandis que pour le coloris il avait une très grande facilité ; il nous arrivait (le dessin et les ombres ayant été indiqués au moyen de la craie noire ou du crayon) de peindre d'après nature avec des couleurs, — aux champs ensoleillés de Tivoli et dans les endroits qu'on appelle maintenant Frascati, Sobiacho, al San Benedetto et ailleurs, sur du carton dûment préparé ou sur de la toile, les montagnes, les cavernes, les vallées, les terribles chutes du Tibre, le Temple de la Sibylle et d'autres choses semblables. » Il ne sera jamais triste, et durant la peste s'enfermera pour peindre six tableaux où il croit qu'il sera question d'Ulysse et de la tendre Chryseïs, de Cléopâtre et d'Antoine et de David sacré par Samuel ; il peindra pour Monsieur de Fontenay, pour Monsieur Passart « m$^{e}$ es-compte, à Paris », pour Monsieur de Béthune, frère de Sully : Philippe IV d'Espagne voudra de ses ouvrages, Louis XIV, ce grand flaireur d'hommes, lui fera faire des invites, auxquelles il ne répondra pas, — et il rédigera le *Livre de vérité.*

Ce *Livre*-là est d'une terrible éloquence. Il décèle bien l'inquiétude paysanne, la peur de la fraude, le souci minutieux de ne perdre ni le prix d'une heure, ni le bénéfice d'une commande. Il attriste. Je ne crois guère que « désordre et génie » soient indissolublement accouplés ; mais cette préoccupation si marquée laisse une indéfinissable impression. Si tout au moins les dessins qui le remplissent étaient intéressants ! Ce n'est qu'un registre de marchand qui s'éclaire, mais combien rarement, d'un heureux croquis à la plume.

Voilà sa vie.

De cette Rome encore prestigieuse du Belvedère à la porte Latine, du « Sépulchre de Néron » au Janicule, de cette Rome merveilleuse que le Piranèse restituera magnifiquement dans le bouillonnement de son sang vénitien, en ses *Fastes Consulaires*, en ses *Triomphes*, en ses *Magnificences*, en ses *Carcères*, évocations titanesques d'une ampleur, d'une sûreté, d'une vérité et d'un pittoresque admirables, de cette Rome affolante et superbe, Claude n'aura rien vu...

Les remparts de Nancy tomberont, Louis XIV ne laissera à sa petite patrie que quatre pauvres alérions et une mince croix d'or : Claude l'apprendra et ne s'en souciera pas...

Et, un matin, on le trouvera mort, sur une planche, dans sa maison, près de l'Arc des Grecs : on ira chercher le notaire Vannius qui partagera ses biens entre ses deux neveux, et Agnès, sa fille adoptive.

§

Si les aides-mémoires du *Livre de Vérité* sont peu intéressants, les rares dessins de Claude Gellée que nous possédons sont d'une maîtrise incomparable. Il faut bien distinguer en lui l'homme des lignes et l'homme de la couleur.

Il y a, à la National Gallery, je crois, une étude à la plume qui est un véritable chef-d'œuvre, le *Troupeau à l'abreuvoir*, où se retrouvent les hardiesses et les dernières observations de nos séparatistes contemporains les plus estimables. C'est d'une robustesse, d'une sûreté, d'une largeur qu'ils envieraient, — d'une harmonie des masses qui fait songer à Courbet. Le groupement des vaches dans l'eau est d'une trouvaille et d'un bonheur bien

modernes. Toute l'Ecole de la petite salle du Luxembourg est là, — toutefois, avec ses inquiétudes réalisées, ce qui est, pour le moins, piquant. De même cette page magistrale, ces *Arbres près d'une rivière ;* de même son *Etude d'après un groupe de pins*, où le ciel, obtenu par une opposition très simple, est d'une lumière vibrante dans l'ébranchement des hauts mélèzes.

Les toiles du maître qui figuraient, au siècle dernier, dans les collections du duc de Kingston, du Dr Mead, de Sir Humphrei Edwin, dans les cabinets du Dr Newton et de Henry Hoare, empruntaient leurs belles qualités aux caractéristiques de ces dessins. Celles-là étaient les harmoniques de ceux-ci.

Et cette *Etude* du Musée des Offices, où est toute la conscience de Théodore Rousseau, et cette autre de la collection Albertine, où il y a une si curieuse recherche des contours et de leur tonalité. Et ces *Arbres*, lavés d'encre de chine et de sépia (British Museum), qui se fusèlent sur des montagnes éclairantes, dans dans le rayonnement d'une fin de jour et que, satisfait de l'effroyable difficulté vaincue, il a si visiblement signés ; et le mirage de cette autre *Etude* sur nature, à la sépia, avec des rehauts blancs (British Museum), avec l'opposition violente des bois qui prennent lourdement la moitié de la feuille, et, d'autre part, le ciel qui s'éploie, léger, infini sur les vallonnements; et ce superbe *Narcisse* du Musée de Pesth, où cette fois il a vraiment rendu l'idyllique poème; c'est à peine indiqué, le pourpre léger des arbres entrelacés sous lesquels le chasseur se repose, le chevauchement doux des arêtes, et le moutonnement des nuages impondérables.

Si ses eaux-fortes n'existent pas, s'il n'est pas maître de l'outil, si les procédés le trahissent, si c'est très mou, avec des rudesses d'ombres chinoises et des fonds cotonneux, d'une neutralité désespérante, — sa *Danse au bord de l'eau* décèle son impuissance à colorer une planche, — les dessins que je viens de citer (il en est, relevés de sépia, où il va jusqu'au japonisme) constituent une des plus durables parties de son œuvre.

Reste le peintre.

Prisonnier des fastueux amateurs qui le faisaient travailler et qu'il écoutait docilement, Claude Gellée a toujours, ou presque, disposé d'invariable façon ses compositions : un grand rectangle, meublé à droite et à gauche d'édifices en architectures sages et plates, au premier plan la mise en œuvre d'un récit antique, d'une page de la Bible, et, au fond, l'horizon très reculé des montagnes, basses sous le ciel. Les personnages, aux gestes malheureux, sont lourds, épais, noirs, pas dans l'air, d'un arrangement gauche, d'une incroyable maladresse : on les sent tellement ajoutés, ils jouent, si mal, d'ennuyeuses parodies, qu'ils sont bien grandement pénibles. Parfois des portants d'arbres remplacent les palais, parfois ce sont des vaisseaux qui garnissent les côtés; alors, c'est la mer classique, aux flots sculptés, qui s'enfonce sous la nuée. Rien n'est plus monotone, plus décevant. C'est le cas d'*Ulysse remettant Chryséïs à son père*, de *David sacré roi par Samuel*, du *Débarquement de Cléopâtre à Tarse*, et de tant d'autres qu'on ne voit même plus et qui sont à jamais perdus sous les vernis épaissis et les restaurations assassines.

Mais il ne faut passer vite devant ces toiles.

Il faut s'arrêter longuement et regarder. Bientôt disparaissent les sèches et ridicules choses qui ourlent les bords : dans un lointain très reculé, la grande équation du soleil dans le ciel se pose, magistralement; autour du disque en feu, des nuages se lisent, à peine perceptibles dans le halo, balbutiements troublants et vus, tachant déjà ce calme de fournaise ; puis, d'autres sont, quoique peu indiqués ; l'orange et le feu des rayons se décomposent plus franchement en s'élargissant, l'eau crépite, les vergues et les voiles, le fort de l'avancée, tout flambe, tandisque monte, en d'insensibles enharmonies, une modulation lente qui va jusqu'au bleu et qui enserre des nuées, plus lourdes, d'une infinie justesse et d'une témérité rare : c'est le ciel de *Cléopâtre*... D'autre fois, c'est la transparence vaporeuse d'une voute sans astre : de l'outremer du zénith à la ligne d'horizon, il n'y a pas d'accidents violents, mais une grande nappe voilée et irradiante, où l'on pressent seulement un foyer plus vif qui réchauffe les danseurs, les pierres du pont, les toits du village, le grand plumet de feuillage au milieu de la toile, la rivière qui en devient jaseuse, qui noie d'une atmosphère de joie la composition tout entière : c'est le ciel de la *Fête villageoise*... Ici, c'est l'heure neutre, sans éclats violents, où chaque chose semble avoir sa lumière propre, les pierres moussues des vieux arcs de triomphe, les colonnes polies des portiques, les façades ocreuses des palais, les murs couronnés d'arbustes qui tremblent, à peine violets, la grande ombre oblique qui se déverse sur ce champ de ruines, la grande ombre où frissonnent, en arpèges, des gammes assourdies aux roseurs pâles et

aux bleus lavés : c'est l'atmosphère de ce pur chef-d'œuvre qu'est le *Campo Vaccino*. Le Piranèse fleurira mieux l'écroulement de la Trajane et le chevet de Santa-Maria-di-Loreto ; mais il faut, pour retrouver la magie de la toile du Lorrain, franchir des siècles, passer dans la Galerie Française, et chercher le petit Corot italien.

... Avoir fait cela en plein XVII^me siècle, alors que les peintres du roi, cherchant « des effets de nature », peignaient des feuillages sur du fer découpé, pour raccorder les charmilles de Marly...

Et la vie lui aura refusé, à l'heure voulue, le viatique nécessaire. Que n'eût pas fait l'homme qui possédait un tel secret, s'il eût été à même de vivre sans soucis pesants, sur sa terre natale ? Peut-être l'eût-il comprise. Certes, son œil ne se fût agrandi, mais eût découvert d'humbles et de vibrants trésors, sources de splendeurs, d'intimités, de charmes émus, sources fraîches qui ont inspiré ce qu'il y a de plus pur et de plus haut dans les œuvres humaines.

Entre l'audace de Claude Lorrain et Turner, on ne peut mettre personne.

VIRGILE JOSZ.



# QUATRE MIMES D'HERONDAS

—

## I

## *L'ENTREMETTEUSE OU LA MAQUERELLE*

MÉTRIKHÈ, GYLLIS, THRÉISSA

MÉTRIKHÈ

Thréïssa, on frappe à la porte; iras-tu voir,
Si quelqu'un de chez nous revient des champs.

THRÉÏSSA

Qui, à la porte ?

GYLLIS

Moi.

THRÉÏSSA

Qui, toi ? as-tu peur
De venir plus près ?

GYLLIS

Bien, voici : j'approche.

THRÉÏSSA

Qui es-tu, toi ?

GYLLIS

Gyllis, la mère de Philœnios.
Annonce à Métrikhè que je suis là.

THRÉÏSSA

On t'appelle.

MÉTRIKHÈ

Qui est-ce ?

THRÉISSA

Gyllis.

MÉTRIKHÈ

Nainou Gyllis.
Fais demi-tour, esclave. Quelle Mœre t'a conseillé
De venir chez nous ? Toi, comme un Dieu chez les hommes !
Car il y a cinq mois, je ne me trompe pas,
Depuis que, Gyllis, même en songe, par les Mœres,
On ne t'a pas vue venir à cette porte.

GYLLIS

J'habite loin, ma fille ; et dans les rues
La boue monte jusqu'aux jarrets.
Et moi, j'en peux faire autant qu'une mouche ; car la vieillesse
Nous attire vers la terre et l'ombre se tient auprès de moi.

MÉTRIKHÈ

Tais-toi donc et n'accuse pas le temps :
Tu es de force à en étrangler encore d'autres, Gyllis !

GYLLIS

Moque-toi bien ; à plus jeune que nous
Cela convient.

MÉTRIKHÈ

Mais non ; que cela ne t'échauffe pas !

GYLLIS

Mais, mon enfant, depuis combien de temps déjà
Es-tu veuve, fatiguant seule ton lit vide ?
Depuis que pour l'Egypte est parti Mandris,
Il y a dix mois, et il ne t'envoie pas une ligne.
Là est la maison de la déesse ; tout,
Tout ce qu'il y a et ce qui existe est en Egypte :
Richesse, palestre, force, beau temps, gloire,

Spectacles, philosophes, or, petits garçons,
Temples des dieux-frères — le roi, excellent! —
Musée, vin, tous les biens que tu peux désirer,
Femmes en tel nombre que, par la Vierge, femme de Hadès,
Le ciel ne se glorifie pas de porter autant d'astres,
Et pareilles à voir qu'au temps où vers Pâris accoururent
Les déesses pour qu'il jugeât leur beauté — puissent-elles n'entendre pas
Mes paroles! — et toi, malheureuse, quelle âme
As-tu? tu chauffes ta chaise; ainsi sans t'en douter
Tu auras vieilli et la cendre rongera ton éclatante jeunesse.
Regarde ailleurs et change de pensée,
Pour deux ou trois jours, et deviens joyeuse
Avec un autre qui soit joyeux; un navire sur une seule ancre
N'a pas un sûr mouillage : s'il revient. . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . souvent la tempête sauvage
Fond sur nous au cours du beau temps et personne ne connaît
Notre avenir; car elle est instable,
Notre vie.

MÉTRIKHÈ

Qu'est-ce que tu veux dire?

GYLLIS

Mais n'y a-t-il personne
Près de nous?

MÉTRIKHÈ

Personne.

GYLLIS

Ecoute donc
Ce que je voulais t'apprendre en venant ici.
Le fils de Matakinè, fille de Patœkhos, Psyllos,
Celui qui a vaincu cinq fois, — enfant encore, à Pytho,

Deux fois à Korinthe, contre ceux dont le premier duvet fleurit la joue,
Et qui deux fois à Pisé a battu des hommes au pugilat, —
Riche à souhait, incapable de toucher
Un fruit de la terre — une bague vierge pour Kythéræa ! —
Il t'a vue à la descente de Misa ; ses flancs
Bondissent d'amour et il a le cœur percé,
Et ni nuit ni jour, il ne sort
De ma maison, ma fille ; mais il court après moi,
Il pousse des hélas et se meurt de désir.
Mais, mon enfant, Métrikhè, une seule
Faiblesse, donne-la-moi ; laisse-toi entraîner par le désir ;
Ne te fais pas surprendre par la vieillesse qui guette.
Double avantage ; tu passeras un moment agréable
Et tu recevras plus que tu ne penses ; réfléchis :
Ecoute-moi, je t'aime, oui, par les Mœres !

MÉTRIKHÈ

Gyllis, la blancheur de tes cheveux t'obscurcit
L intelligence ; oui, par la traversée de Mandris
Et par la bienveillante Dèmèter, d'aucune autre femme
Je n'aurais entendu cela doucement :
Boiteuse je lui aurais appris à chanter un chant boiteux,
Et à tenir pour ennemi le seuil de ma porte ;
Mais pour toi, une autre fois, ma chère, ne t'avise pas
De m'apporter ces histoires qu'il convient
Aux vieilles femmes de transmettre aux jeunes.
Et quant à Métrikhè, fille de Pythias, laisse-la chauffer
Sa chaise : personne ne peut rire de Mandris.
Mais de ces paroles même, à ce qu'on dit, Gyllis
N'a pas besoin. Thréïssa, frotte la coquille noire,
Verses-y trois setiers de vin pur,
Quelques gouttes d'eau par-dessus, et donne à boire sec.
Tiens, Gyllis, bois.

GYLLIS

Passe. Non, par le vin !
Je n'étais pas venue pour te donner des conseils, mais à cause des fêtes.

MÉTRIKHÈ

Je l'ai pour les fêtes, Gyllis, profites-en ; il est agréable.

GYLLIS

Puisses-tu, ma fille, en avoir beaucoup dans ta cuve :
Oui, il est agréable, par Dèmèter ; du vin plus agréable
Que le vin de Métrikhè, jamais Gyllis n'en a bu.
Bonne chance, ma fille ; prends tes précautions toute seule.

MÉTRIKHÈ

Et moi, je souhaite que Myrtalè et Simè
Demeurent jeunes, tant que respirera Gyllis.

## II

## *LE MAQUEREAU*

BATTAROS, maquereau, LE GREFFIER, LES JUGES, THALÈS, MYRTALÈ.

BATTAROS

Citoyens dikastes, ni notre naissance n'appartient
A votre jugement ni notre réputation ;
Et même si Thalès ici présent possède un navire
Qui vaut cinq talents et si moi je n'ai pas même de pain
En justice, il ne l'emportera pas sur Battaros qu'il a lésé.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il est métèque de la ville et je le suis aussi,
Et nous vivons, non comme nous le voulons, mais comme nous
Y obligent les circonstances ; il a pour patron Mennès
Et moi Aristophôn ; Mennès a vaincu
Au pugilat et Aristophôn en étrangle encore.
Voici la vérité : Au soleil couchant

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il vous dira peut-être. « je suis venu d'Akè
Avec un chargement de blé et j'ai fait cesser la cruelle famine. »

Et moi, je fais venir aussi de Tyr quelque chose pour le peuple.
A la vérité, il ne donne pas en cadeau
Son blé, ni moi ma marchandise.
Si sous prétexte qu'il navigue sur la mer et qu'il a
Une tunique de trois mines attiques et que moi j'habite
A terre et je traîne un manteau et des souliers percés,
Il peut emmener de force une de mes femmes sans mon consentement,
Et cela de nuit, dites adieu à la sécurité
De la ville, citoyens ; et ce dont vous triomphez,
Votre autonomie, Thalès la détruira,
Lui qui devrait, sachant qui il est et de quelle
Boue il est né, vivre comme moi
Dans la crainte des citoyens, même du dernier de tous.
Et cependant ceux qui sont les plus huppés de la ville
Et qui naquirent de votre race, ce n'est pas à sa façon
Qu'ils considèrent les lois ; et moi, étranger,
Jamais un citoyen ne m'a battu ; jamais il n'est venu
A ma porte, la nuit, ni portant des torches
N'a mis le feu à ma maison, ni ne s'est sauvé
En emmenant de force une de mes femmes ; mais ce Phryge
Qui est maintenant Thalès et autrefois était Artimmès,
Il a fait tout cela et n'a respecté
Ni loi, ni patron, ni archonte.
Cependant, greffier, prends-moi la loi
Sur les voies de fait et lis-la ; et toi, bouche le trou
De la clepsydre, mon cher, tandis qu'il parle,
Crainte qu'avec le cul, comme on dit, la couverture aussi,
C'est le proverbe, ne nous soit volée.

LE GREFFIER

Quand un homme libre violente une esclave
Ou l'enlève avec préméditation, il paiera
Le prix double du dommage.

BATTAROS

Qui a écrit cela? Kharondas,
Citoyens dikastes, et non Battaros désirant
Rencontrer Thalès en justice ; si quelqu'un enfonce une porte
Il paiera une mine, dit Kharondas; s'il frappe avec le poing,
Une autre mine; s'il met le feu à une maison
Ou viole les limites, le prix évalué
Est de mille drachmes, et s'il fait du dégât, il paiera le double.
Celui-là, Thalès, habitait une cité et toi tu ne sais pas
Ce qu'est une cité ni comment une cité se gouverne.
Tu habites aujourd'hui à Brikinderi,
Hier à Abdères, demain, si l'on
Te donne du frêt, tu t'embarqueras pour Phasélis.
Mais moi, si par ce long discours,
Citoyens, je ne vous fatigue pas avec des proverbes,
J'ai été traité par Thalès tout à fait comme mis dans la poix
Un rat; j'ai reçu des coups de poing; la porte de ma maison
A été enfoncée — je paie le tiers du loyer —
Le linteau, brûlé! Ici, Myrtalè! toi aussi
Montre-toi à tout le monde ; n'aie pas honte ;
Pense quand tu vois ces juges
Que c'est des pères, des frères que tu regardes. Voyez, citoyens,
Elle est en charpie et, du haut en bas,
Il lui a arraché tous les poils, le misérable,
Quand il la traînait et violentait. O Vieillesse,
Qu'il t'offre un sacrifice pour n'avoir pas craché son sang
Comme Philippos à Samos et une fois Brekkhos.
Tu ris? je suis un maquereau et je ne le nie pas:
Battaros est mon nom, et mon aïeul
Etait Sisymbras et mon père Sisymbriskos
Et tous deux tenaient des maisons; mais pour la bravoure,

Audacieux comme un lion ! Je te dirais bien : « Approche,
Thalès, soit ;
Tu aimes peut-être Myrtalè ; rien d'étonnant.
Moi, j'aime le blé ; donne ceci, tu auras cela.
Ou, par Zeus, si tu ressens quelque chaleur au ventre,
Mets dans la main de Battaros le prix
Et emporte ton bien pour en user à ton gré.
Cela se peut. » Citoyens, voilà ce que j'ai à dire
A celui-ci ; pour vous, en l'absence de témoins,
Selon votre juste sentiment, prononcez le verdict.
S'il requiert des corps d'esclaves
Et demande la question, je m'offre aussi moi-même :
Prends, Thalès ; attache-moi à la roue ; seulement que
l'argent
Soit déposé ici ; avec sa balance Minos,
S'il avait à juger, ne prononcerait pas mieux.
Au reste, citoyens, ne pensez pas que l'arrêt
Concerne Battaros, le maquereau ; il concerne
Tous les étrangers qui habitent la ville.
Maintenant vous montrerez ce que peuvent faire Cos et
Mérops
Et quelle gloire possédaient Thessalos et Héraklès
Et comme Asklèpios vint en ces lieux de Trikka
Et comment ici, grâce à lui, Phœbê enfanta Lêtô.
Ayez les yeux sur tout cela et qu'un sentiment droit
Indique la route à votre arrêt : en sorte que le Phryge
aujourd'hui
Battu par vous devienne meilleur, s'il y a du vrai
En ce que dit le proverbe qui nous vient des anciens.

## III

## *LA JALOUSE*

BITINNA, GASTRON, PYRRHIAS, esclave, KYDILLA,
esclave

BITINNA

Dis-moi un peu, Gastrôn, l'as-tu si saoule,
Qu'il ne te suffit plus de me secouer les cuisses

Et que tu couches avec Amphytœa, la femme de Ménôn?

GASTRON

Moi! Amphythœa, la femme de Ménôn? Est-ce que je l'ai vue,
Cette femme? Un prétexte? toute la journée tu en inventes,
Bitinna! je suis un esclave; sers-toi de moi comme tu veux,
Mais ne bois pas mon sang jour et nuit.

BITINNA

La langue aussi, mon garçon, tu l'as grande?
Kydilla, où est Pyrrhias? Appelle-le-moi

PYRRHIAS

Qu'est-ce qu'il y a?

BITINNA

Attache-le — es-tu planté là?
La courroie du tonneau, dénoue-la vite! —
Si je ne te rosse pas de façon à ce que, dans tout le pays,
Tu sois un exemple, vrai, mets que je ne suis pas une femme.
Mais ne dit-on pas: Plus on bat un Phrygien... La cause de tout cela
C'est moi, Gastrôn, moi qui t'ai mis au rang des hommes.
Mais si j'ai fait la bêtise alors, maintenant,
Une Bitinna, folle comme tu le crois, tu ne la trouveras plus.
— L'apportes-tu? Attache-le! Ote-lui sa blouse!

GASTRÔN

Non, non, Bitinna, par tes genoux, je t'en prie!

BITINNA

Ote-lui, te dis-je! — tu n'es qu'un esclave
Et je t'ai payé trois mines: il faut que tu le saches.
Qu'il n'y ait pas de bonheur pour le jour
Qui t'a amené ici. — Pyrrhias, il t'en cuira!

Je te vois tout faire plutôt que l'attacher :
Serre-lui les coudes! scie-lui la peau en l'attachant.

GASTRÔN

Bitinna, tiens-moi quitte de cette faute-là ;
Je suis homme : j'ai fauté; mais si jamais
Tu me prends à rien faire de ce que tu ne veux pas, marque-moi!

BITINNA

Bon pour Amphythœa, tout cela!
Pour elle avec qui tu te vautres et me traites de paillasson.

PYRRHIAS

Je te l'ai bien attaché!

BITINNA

Qu'il ne se délie pas sans que tu le voies. Veilles-y!
Mène-le au cachot chez Hermôn
Et dis qu'on lui administre mille coups
Sur le dos et mille sur le ventre.

GASTRÔN

Tu veux ma mort, Bitinna, sans avoir prouvé contre moi
Si la chose est vraie d'abord ou si elle est fausse.

BITINNA

Tu ne l'as pas dit tout à l'heure de ta propre langue :
« Bitinna, tiens-moi quitte de cette faute! »

GASTRÔN

Ta colère que je voulais éteindre!

BITINNA

Tu es là à me regarder toi! et tu ne le mènes pas
Où je te dis? Mets sur sa route, Kydilla, le groin
De ce brigand, et toi, Drachôn,
Tu le suivras où l'autre va le mener.
Tu lui donneras à ce maudit
Une loque pour cacher sa queue sans gloire,
Pour que sur l'agora on ne le voie pas tout nu.

Encore une fois, Pyrrhias, je te le répète ;
Tu diras à Hermôn de lui donner mille coups
Par ici et mille coups par là. As-tu entendu ?
Si de tout ce que je dis tu mets un point de travers,
Toi aussi tu paieras le principal et l'intérêt.
File, et ne le mène pas chez Mikkalè
Mais tout droit. — Mais, j'ai oublié :
Appelle-les, appelle-les ! cours, esclave, avant
Qu'ils ne soient loin.

KYDILLA

Pyrrhias, malheureux, sourd,
Elle t'appelle. Bon ! on ne croirait pas que c'est un camarade
Qu'il brutalise, mais un voleur de tombes :
Méfie-toi ! toi qui le traînes maintenant de force
A la torture, Pyrrhias, oui, toi, de ces
Deux yeux-là Kydilla te verra dans cinq jours
Chez Antidoros avec ces entraves achéennes
Que tu as laissées avant-hier, et les usant à tes chevilles !

BITINNA

Ah ? tout à l'heure reviens ici avec lui,
Attaché ainsi, comme tu l'emmènes,
Et dis-moi de venir à Kosis, le marqueur,
Et d'avoir des aiguilles et du noir. — Il faut que tu deviennes
D'un seul coup de toutes les couleurs.

KYDILLA

Oh ! non ; mais pour aujourd'hui — et qu'ainsi
Batyllis vive en santé et que tu la voies entrer
Dans la maison d'un mari et tenir des enfants dans ses bras —
Pardonne-lui, je t'en prie, cette seule faute.

BITINNA

Kydilla, ne m'ennuyez pas
Ou je m'en irai d'ici. Que je pardonne
A ce triple esclave ! et quelle femme en me rencontrant
N'aurait raison de me cracher à la figure !

Non, la vraie maîtresse... Mais puisqu'il ne sait plus
Quelle sorte d'homme il est, tout à l'heure il le saura,
Quand sur le front il aura l'inscription qu'il faut.

KYDILLA

Mais nous sommes le vingt : dans cinq jours, les Gérénies.

BITINNA

Pour aujourd'hui, je te laisse quitte, rends-en grâces à celle-ci
Que je n'aime pas moins que Batyllis
Et que j'ai élevée de mes mains que voici.
Quand pour ceux qui ne sont plus nous aurons versé des libations
Tu feras — ne t'en inquiète pas — la fête après la fête.

## IV

## *LES AMIES OU LES FEMMES DANS L'INTIMITÉ*

KORITTO, METRO, LEURS ESCLAVES

KORITTÔ

Assieds-toi — donne-lui une chaise
Et réveille-toi ; — il faut tout lui commander !
— Mais toi, malheureuse, tu ne ferais rien
Toute seule et de toi-même ; — oui c'est une pierre, pas une esclave,
Que j'ai là dans la maison ! — Si tu mesures de la farine,
Tu comptes les grains et tandis qu'ils tombent un à un,
Toute la journée tu grommelles
Et tempêtes à renverser les murs.
Maintenant tu la frottes et la fais reluire,
Quand on en a besoin, brigande ! rends grâce à celle-ci
Car je t'aurais, moi, fait goûter de mes mains.

MÊTRÔ

Ma chère Korittô, tu portes le même joug que moi ;

Moi aussi, je grince des dents jour et nuit,
Et comme une chienne, j'aboie contre ces filles sans nom.
Mais pourquoi j'étais venue chez toi...

KORITTÔ

Hors d'ici !
Peste soit de vous, gloutonnes, tout oreilles et toutes langues ;
Et pour le reste, c'est toujours fête !

MÊTRÔ

Je t'en prie, ne mens pas,
Chère Korittô, qui peut bien t'avoir fabriqué
Ce baubôn rouge ?

KORITTÔ

Où donc l'as-tu vu,
Mêtrô, où donc ?

MÊTRÔ

Nossis, la fille d'Erinna, l'avait
Avant-hier. Ah ! oui, c'est un beau cadeau !

KORITTÔ

Nossis, et où l'avait-elle pris ?

MÊTRÔ

Tu me livreras si
Je te le dis ?

KORITTÔ

Par mes doux yeux, chère Mêtrô,
De la bouche de Korittô personne n'entendra
Rien de tout ce que tu me diras.

MÊTRÔ

Euboulè, la fille de Bitas,
Lui a donné et lui a dit que personne ne s'en doute.

KORITTÔ

Les femmes ! Cette femme-là m'usera :
Elle m'a tant supplié que j'en rougissais,

Et je lui ai donné, Mêtrô, avant de m'en être servie moi-même ;
Et elle qui s'en est emparée comme d'une trouvaille, elle le donne !
Et encore à qui il ne fallait pas ; bien le bonjour à une amie
De cette espèce ! Qu'elle choisisse à ma place
Une autre amie. Le prêter encore à Nossis,
A elle ? Pas que je sache ! — je crierai plus haut qu'une femme ;
Puissé-je t'éviter Adrasteia ! — j'en aurais mille,
Je ne lui en donnerais pas un, même celui qui est raboteux.

MÊTRÔ

Voyons, Korittô, n'aie pas la bile au nez
Tout de suite, quand tu entends une parole indiscrète.
Une femme de bien supporte tout :
C'est ma faute à moi qui ai bavardé ;
Bien souvent il faudrait me couper la langue.
Mais ce dont je voulais surtout te parler,
Qui t'a fabriqué ce baubôn ? Si tu m'aimes, dis-le-moi.
Pourquoi me regardes-tu en riant ? est-ce aujourd'hui que tu vois
Mêtrô pour la première foi ? Pourquoi ces grandes manières ?
Je t'en prie, Korittô, ne me trompe pas :
Dis-moi qui te l'a fabriqué.

KORITTÔ

Eh ! pourquoi des prières ?
C'est Kerdôn qui l'a fait.

MÊTRÔ

Quel Kerdôn, dis-moi ?
Il y a deux Kerdôn, un qui a les yeux glauques,
Le voisin de Myrtalinè, fille de Kylœthis...
Mais il n'est pas bon même à faire un plektre à lyre.
Le second demeure près de la cité
D'Hermodoros, quand on vient de la place ;

C'était autrefois, c'était quelqu'un, mais il a vieilli ;
Et de lui la défunte Kylœthis en usait.

KORITTÔ

Aucun des deux que tu dis, chère Mêtrô.
Celui-là je ne sais pas s'il est de Khio ou si c'est d'Erythrées
Qu'il vient ; chauve, petit ; tu dirais que c'est
Praxinos ; pas de figue aussi pareille à une figue
Que tu puisses trouver ; sauf quand il parle tu ne peux savoir,
Que c'est Kerdôn et pas Praxinos.
Il travaille chez lui et vend en cachette ;
— Toutes les portes ont peur des fermiers d'impôts. —
Mais ses œuvres, toutes ses œuvres sont dignes d'Athènè :
C'est sa main que tu vois et non celle de Kerdôn,
Croirais-tu ; moi — il était venu avec deux, Mêtrô ! —
En les voyant, de désir, mes yeux roulaient comme les vagues :
Les hommes ne les font pas ainsi
— Nous sommes seules — droits ! Et ce n'est pas tout :
Leur douceur, un rêve ! Et les brides,
Du duvet, pas des brides ! Un cordonnier qui veuille plus de bien
Aux femmes, cherche bien, tu n'en trouveras pas un autre.

MÊTRÔ

Comment donc as-tu laissé partir le second ?

KORITTO

Ah ! Mêtrô !
Que n'ai-je fait ? Quels arguments ne lui ai-je pas
Apportés ? Je l'embrassais, je touchais sa calvitie,
Je lui versais à boire du vin doux, je le pelotais :
Il n'y a que mon corps dont je ne lui aie pas fait largesse.

MÊTRÔ

Mais il l'avait demandé aussi, il fallait le faire.

KORITTO

Il le fallait ; mais aussi que l'occasion fut mauvaise !
L'esclave de Bitas était tout à côté :
Car chez nous jour et nuit, elle tourne
Notre meule et l'amollit comme chiffe
Pour ne pas user la sienne qui ne vaut pas quatre oboles.

MÊTRÔ

Mais lui, comment a-t-il trouvé le chemin,
Chère Koritto ? Ne me mens pas non plus là-dessus.

KORITTO

Artémis l'a envoyé, la femme de Kandas,
Le tanneur ; elle lui a indiqué la maison.

MÊTRÔ

Toujours Artémis trouve du nouveau.
Mais puisque tu ne pouvais pas les sauver tous les deux,
Il fallait savoir qui lui avait donné l'autre à faire.

KORITTO

Je l'ai supplié, mais il jura qu'il ne pouvait le dire.
Là-dessous, sois-en sûre, il y avait une autre femme,
Mêtrô.

MÊTRÔ

Dis-moi le chemin maintenant pour aller chez Artémis,
Afin que je voie quel est ce Kerdôn, à mon tour.
Bonne santé, Korittô ; mange bien ; c'est l'heure de s'en
aller.

KORITTO

Ferme la porte,
Toi la vendeuse d'œufs, et compte
Si les poules sont toutes là ; jette-leur
De l'ivraie ; mais cependant ces volailles
Ravagent l'enclos, même si on les nourrit dans son sein.

PIERRE QUILLARD.

# FRUCTIDOR

—

*Voici la glèbe avec ses fruits doux et ses roses,*
*Telles qu'on n'en sentit jamais au mois de mai :*
*Leur chair blondit dans l'atmosphère des névroses*
*Qui s'exhale du sol et du soir parfumé.*

*Voici des chants de flûte impérissables, frêles*
*D'avoir conduit avec les pleureuses en deuil*
*Les funérailles du soleil parmi les grêles*
*De diamants légers qui pleuvent sur le seuil.*

*C'est la saison, ô Sybarite, des ceintures,*
*Des royaumes atteints et des fleuves domptés,*
*Le Désir redescend la croupe des montures*
*Et s'installe au chevet des plaisirs escomptés.*

*Les temps sont arrivés des maturités tièdes,*
*De lourdes grappes escaladent les coteaux,*
*Les voix pour soutenir leurs forces prennent aides*
*Auprès des instruments placés sur les bateaux.*

*Des plantes lentes s'enchevêtrent aux chevilles*
*Pour les baiser avec des lèvres d'impudeur*
*Et savourer dans l'enthousiasme des filles*
*L'hypnose du mourir suave de l'odeur.*

*Car l'odeur traîne ses langueurs de femme mûre :*
*Courtisane à Paphos et fervente à Vénus*
*La terre a trop gardé sa force ; la ramure*
*S'incline dans la plaine à cause des fruits nus.*

*Veux-tu que nous levions l'ancre de nos années*
*Pour vivre notre rêve aux confins souhaités*
*Et que nous emplissions de flèches surannées*
*Le carquois du Plaisir pour les arcs de gaîtés ?*

*Vois comme l'atmosphère est pesante et morose*
*Malgré l'étrangeté de ce beau ciel gercé ;*
*L'horizon dans les plis d'un tissu vert et rose*
*Traîne tous les ferments d'un malade bercé.*

*Le soleil moribond verse sa chevelure*
*Dans le miroir des eaux transparentes, veux-tu,*
*Belle entre les plus belles, ô chair de vertu,*
*Que nous développions la sublime voilure ?*

*Les fenêtres du port ont clos leurs yeux glacés ;*
*Toutes joies ont cessé qui froissaient les feuillées.*
*Allons ! l'automne a dit les palmes effeuillées*
*Dans les bois où les dieux paraissaient enlacés.*

*C'est avec la guirlande et la mûre sauvage*
*Qu'ont ouvert leurs concerts les premières saisons ;*
*Leur mort a désolé tout un peuple, et la page*
*Déchirée a volé par-dessus les maisons.*

*Pourtant leur cœur en gage est resté dans les glèbes :*
*Un frisson les fera reparaître vers mai,*
*Alors il passera comme un vent sur les plèbes*
*Et l'ombre s'étendra d'un guerrier tout armé*

*Qui lèvera comme un bâton sa lance claire,*
*Parlera pour le faible et le fort tour à tour,*
*Apaisera la haine au cœur et la colère*
*En discours de pitié d'une très haute tour.*

*Montrant la route aux pèlerins, désignant l'aube,*
*Les roses flamboîments de l'orient surpris,*
*Le char de la Déesse au lointain et sa robe*
*Comme un léger nuage aux célestes pourpris :*

*Il dira : Voici l'heure, ô semeur, voici l'heure,*
*Les forces de la nuit vont lutter dans le jour ;*
*Les lèvres de l'Aurore à la terre qui pleure*
*Vont offrir le miel blond des riches de l'Amour.*

*En attendant ce splendide matin, veux-tu*
*Que nous partions, ce soir, avec les hirondelles,*
*Pour les bleus paradis où sont toujours fidèles*
*Les fervents de l'Amour matinal et têtu ?*

*Une gloire promise à nos pas sur la rive*
*Là-bas éclate et monte en gerbes de cristal :*
*Des palais triomphaux où l'architecte rive*
*Notre destin s'élèvent sur un piédestal.*

*Et des fleurs, des parfums inconnus et des bouches*
*Attendent la trirème au pied des escaliers*
*Et des fruits tombent sur des feuillages en couches*
*Molles, qui font une jupe aux grands espaliers.*

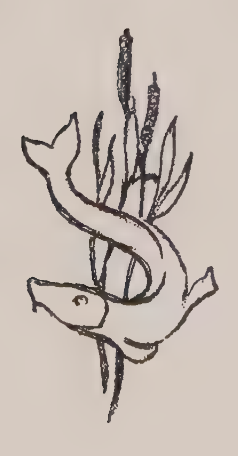
*Prends les colliers d'antan pour les futures aubes :*
*La barque bouge et s'inquiète ; il faut partir ;*
*Vois l'horizon fuyant dans la pourpre de Tyr,*
*Cette rougeur Crépusculaire sur tes robes.*

*Ne craignons pas la nuit sous le grand ciel clément :*
*Les étoiles nouvelles ont des flammes douces ;*
*Nous avons les cœurs purs comme cet élément*
*Dont les planches nous communiquent les secousses.*

*La barque au vent du large a répondu, l'Amour*
*Devant nous bat de l'aile et souffle dans la toile ;*
*Je soupèse les avirons, j'élève au jour*
*Déclinant mes mains qui sont une double étoile,*

*Toi, tu déroules tes cheveux dans l'infini,*
*Ta voix d'or fait tinter de merveilleuses stances ;*
*Le bonheur jette à bas la terreur des distances*
*Et nous voguons les yeux levés vers le Zénith.*

H.-P. HARLEM.



## *DE KANT A NIETSCHE* [1]

—

# FREDÉRIC NIETZSCHE

—

Amor fati (2).

I. — Des sources de la pensée philosophique. — Toute philosophie est l'objectivation d'un état de tempérament. — La philosophie de la Connaissance est l'objectivation de l'Instinct de Connaissance. — Nietzsche apporte aux vérités de la *Critique* la consécration d'une sensibilité. — Evolution de l'Instinct de Connaissance vers la suprématie. Caractère de cette évolution chez Nietzsche. Son moyen : l'Instinct de grandeur sous l'apparence de l'ascétisme chrétien. — La vertu morale ancienne, principe de la transformation philosophique. — Valeur immédiate et concrète de l'œuvre de Nietzsche. — II. — Philosophie de l'Instinct de Connaissance. — Négation des idées Dieu, chose en soi. — Point de cause première, ni de fin universelle, mais l'ignorance à l'origine et à l'issue du phénomène. — L'illusion du *moi* fondement de l'illusion du libre arbitre. — Impossibilité d'une loi morale universelle. Valeur purement formelle de la vérité.

## I

Tout système philosophique est l'objectivation d'un tempérament prenant conscience de ses manières d'être, de ses désirs et de ses aversions, érigeant en bien ce qui le favorise, en mal ce qui lui est contraire. Cette idée domine et éclaire toute la philosophie de Nietzsche; elle commande aussi toute appréciation valable portée sur cette philosophie.

Nietzsche a exprimé cette idée maîtresse en maint endroit de son œuvre, mais il l'a développée avec

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 112, 114, 115, 116, 118, 120.
(2) Nietszche : *Journal de 1888*, cité par M. Lichtenberger (*La Philosophie de Nietzsche*, p. 85).

une netteté particulière aux premières pages de *Par delà le bien et le mal.* « Il m'est apparu peu à peu, dit-il, que toute grande philosophie se réduisait jusqu'ici à une confession de son auteur comme en des *mémoires* involontaires et inaperçus, puis aussi que les vues morales (ou immorales), en toute philosophie, formaient le véritable germe d'où, chaque fois, la plante entière est éclose (1). » Avec insistance il ajoute : «... chez le philosophe rien d'impersonnel ; en particulier, sa morale témoigne, d'une façon décisive, — *de sa nature*, c'est-à-dire, de l'ordre dans lequel sont placées les intimes tendances de son être. (2) » Ainsi les instincts fondamentaux de l'être sont pères de la philosophie. « Toute tendance est impérieuse : comme *telle*, elle aspire à philosopher. (3) » Au principe de toute philosophie, se trouve « une suggestion », un souhait de cœur, et Nietzsche dénonce le manque de droiture des philosophes qui ne s'avouent pas cela, qui tous se réclament d'une dialectique rigoureuse et des procédés du seul instinct de Connaissance pour ériger en vérités leurs préjugés. Puis il s'aperçoit que c'est là une ruse de l'instinct particulier qui les mène, un moyen, pour cet instinct, de conquérir la puissance et d'imposer son empire. Une grande importance a été attachée en effet parmi les hommes aux décrets de l'Instinct de Connaissance ; on les a distingués des pétitions de tous les autres instincts sous le nom de *vérités*. Chaque tendance particulière, dès qu'elle aspire à dominer, se propose donc tout d'abord d'asservir

(1) *Par delà le Bien et le Mal.* Ed. du Mercure de France, p. 8, traduction L. Weiscopf et G. Art.
(2) *Par delà le Bien et le Mal*, p. 9.
(3) *Par delà le Bien et le Mal*, p. 8.

l'Instinct de Connaissance afin de le contraindre à promulguer son propre vœu, afin que son vœu intime soit sacré vérité. « Vous avez mis votre volonté et vos valeurs sur le fleuve du devenir... c'est vous, les plus sages, qui avez mis de tels hôtes dans ce canot; vous les avez ornés de parures et de noms somptueux, vous et votre volonté dominante. (1) »

Ainsi, il n'y a au monde que des instincts, dont les rapports entre eux engendrent des états de tempérament. Il n'est point de philosophie qui n'ait pour support un de ces états de tempérament.

§

Une première conséquence de ce principe est que la philosophie de la Connaissance pure elle-même a pour condition d'existence un état particulier de la sensibilité auquel elle est indissolublement liée. Elle est, comme toute autre philosophie, l'objectivation d'un instinct devenu prépondérant, elle est l'objectivation de l'Instinct de Connaissance. « Et toi aussi qui cherches la Connaissance, tu n'es que le sentier et la piste de ma volonté ; en vérité, ma volonté de puissance marche aussi sur les traces de ta volonté du vrai. (2) »

Cela n'implique pas que les principes de la science de la Connaissance soient purement subjectifs, mais qu'ils ne sont visibles, qu'ils n'acquièrent force impérative qu'autant qu'une sensibilité intéressée à les découvrir par le plaisir qu'elle en retire les matérialise et les concrète. C'est une chose de déduire une philosophie à la façon de Kant, au moyen

(1) *Ainsi parla Zarathoustra*, p. 156. Traduction Henri Albert. Ed. du Mercure de France.
(2) *Id.*, p. 159.

d'analyses abstraites et de procédés en quelque sorte algébriques où le cerveau seul intervient, et c'est autre chose de la porter empreinte dans sa sensibilité, à l'état d'intuition et d'instinct, comme ce fut le cas pour Nietzsche. La première méthode détermine la vérité scientifique, mais ne la fixe pas : car elle ne vaut que pour les esprits dépourvus de passions intéressées à contredire ses verdicts. La terre continue à demeurer immobile après la découverte de Galilée, jusqu'à ce qu'une forme nouvelle de la sensibilité l'emportant sur l'ancienne conception biblique, tolère sa course.

C'est qu'aussi la vérité n'a pas l'importance que lui prêtent les hommes depuis qu'elle est devenue l'objet de leur idolâtrie. Il est nécessaire, pour que les hommes s entendent, qu'ils adoptent à l'égard des phénomènes des interprétations pareilles, mais il est indifférent qu'ils s'accordent sur la vérité ou sur l'erreur ; c'est pourquoi ils ont pu sans inconvénient vivre et mourir pendant des milliers d'ans, d'un consentement universel, sur une terre immobile. M. Remy de Gourmont, dans ses variations sur la nature de la certitude (1), remarque qu'il n'existe pas de vérité historique, que seuls les faits indifférents ne sont pas contestés. L'un de ces faits tenus jadis pour certains cesse-t-il d'être indifférent, le voici du même coup objet de controverse et dépouillé de son caractère de vérité. Cette constatation peut être étendue en de certaines limites aux axiones de la raison. Pour devenir incontestées, pour apparaître incontestables, il est nécessaire que les réalités rationnelles aient su émouvoir une sensibilité, assez fortement, pour que celle-ci les ait faites

(1) *Mercure de France*, juillet 1899. Epilogues.

siennes, et, les mettant en lumière, les ait rendues visibles. Avant qu'une réalité passe vérité il lui faut recueillir l'adhésion de la croyance humaine. Les vérités mathématiques elles-mêmes n'ont put être remarquées par l'intelligence que lorsqu'elles se sont révélées comme indispensables pour résoudre quelque intérêt pratique. Intangibles quant à leur réalité, leur vérité ne put éclater sans un recours à l'approbation des consciences, et cette approbation dans le principe dut être partiale. La nécessité de partager des terres donna naissance sans doute à la découverte des lois qui s'appliquent à la mesure des surfaces ; mais il est vraisemblable que ces lois ne furent déterminées selon leur rigueur que le jour où deux copartageants de force égale furent contraints, par l'impuissance où ils se trouvaient de prendre avantage l'un sur l'autre, d'accepter l'arbitrage de l'Intelligence seule.

Du moins voudrait-on croire qu'une fois manifestées ces vérités mathématiques demeurèrent aussitôt évidentes pour tous. Mais il serait téméraire de l'affirmer si l'on songe que les vérités négatives de la critique philosophique, si voisines des précédentes, n'ont pas joui de ce privilège. L'exemple de Kant, si proche de nous, fut de nature à nous édifier. La *Critique de la raison pure* nous a fait assister en effet à ce hasard singulier d'une philosophie en opposition avec la sensibilité dominante du philosophe qui la formule. Il en est des vérités de la critique comme de la découverte de Galilée : elles se justifient comme phénomène de somnambulisme. Il faut, pour s'expliquer leur apparition prématurée, se figurer l'instinct de Connaissance, au temps encore de sa servitude, demeuré, durant quelque sommeil léthargique des autres instincts, seul en éveil, et

maître furtif de la puissance, célébrant ses rites, promulguant ses lois, et devançant l'époque de sa suprématie. Mais tandis que Galilée persista dans son rêve, tandis que la découverte qu'il apportait, reniée par les hommes de son temps, trouva asile dans sa conscience de connaisseur, Kant, sitôt éveillé de cet état somnambulique où il a tenu le rôle de médium du Génie de la Connaissance, Kant s'empresse de détourner l'entreprise instituée à son insu du but vers lequel elle se dirigeait. Il était arrivé ceci, que non seulement la sensibilité de Kant n'avait pas eu de part à l'élaboration de cette philosophie, mais que les conclusions de cette philosophie étaient en antagonisme absolu avec les modes de sa sensibilité. Le premier acte de Kant rendu à lui-même, retombé sous le joug de sa *suggestion* normale, et obéissant *au souhait du cœur* qui le mène, le premier acte de Kant est, ainsi qu'on l'a vu, de renverser cet échafaudage élevé sous son nom, mais en réalité sans son concours. Il imagine les noumènes. Il redevient aussitôt le professeur idéal de cette philosophie scolastique à laquelle Méphistophélès, dissimulé sous la robe du Docteur Faust, renvoie, en ces termes ironiques, le jeune étudiant qui l'interroge : « Et puis, vous devez avant toutes choses vous adonner à la métaphysique. Là, vous voyez approfondir ce qui n'est pas du ressort du cerveau de l'homme. »

On a vu comment, à la suite de Kant, cet enseignement continua durant un siècle d'être en honneur. Pourtant, aussitôt après le travail secret de l'Instinct de Connaissance imprimant sa loi sur les tables de la Critique, les principes de la raison pure possèdent la même valeur scientifique qui leur est reconnue de nos jours. Que leur manque-t-il donc

pour régner? La consécration d'un tempérament qui les adopte et leur confère la vie physiologique. Nietzsche est ce tempérament. Le fait qu'il signifie est l'acceptation et la consécration par une sensibilité du nihilisme métaphysique créé par Kant à son insu avec la *Critique de la raison pure*. Du point de vue qui domine cette étude où l'on a pris parti pour l'Instinct de Connaissance dans sa longue révolte contre la tyrannie de l'Instinct vital, c'est là l'événement le plus considérable réalisé par l'apparition du nouveau philosophe. Avec Nietzsche, l'Instinct de Connaissance est devenu à son tour maître et tyran.

§

Du plus loin que nous voyions poindre la Vie, elle nous apparaît pourvue d'un Instinct de Connaissance, car l'Instinct de Connaissance est le principe même de la vie phénoménale. Sans lui il n'est pas de représentation, puisqu'il n'est pas de spectateur. Il témoigne donc que l'activité de l'Univers s'intéresse à la représentation de sa propre exubérance, qu'une joie est attachée au seul fait de connaître. Toutefois aux origines, et pendant la plus grande partie de l'évolution physiologique, l'Instinct de Connaissance se montre subordonné à tous les autres. Il est serf; l'intellect est *moyen* au service des autres instincts. Il est dressé à les avertir des dangers à éviter, des bons coups à tenter; il parle et ment à leur guise et se tait sur leur ordre ; il est en même temps le miroir où ils jouissent orgueilleusement du reflet de leur puissance. Il est scribe aussi et compose des philosophies, des religions et des morales à leur usage, méthodes d'hygiène et remèdes destinés à prolonger leur force;

il n'est pas encore son but à lui-même. En même temps nous le voyons peu à peu acquérir une importance croissante, en sorte que l'évolution biologique semble se diriger d'un état de moindre connaissance vers un état de connaissance majeure. C'est ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple pris aux racines de la physiologie et aux premiers stades de la vie phénoménale, c'est ainsi que l'action de la lumière sur le tégument cellulaire, qui ne se révèle à l'origine que comme sensation agréable ou douloureuse, se mue et se fixe en représentations de couleurs qui diffèrent selon le degré d'intensité de la sensation primitive. La sensation se transforme de la sorte en perception, le monde extérieur se précise. Une partie de l'activité unique répandue dans l'Univers devient, pour l'autre, un spectacle. Tandis qu'elle va continuer de se diversifier en la suite des phénomènes suivant la virtualité de la cause se multipliant et se brisant en ses effets, l'Instinct de Connaissance, désertant la scène où la pièce suit son cours, va se montrer dans sa fonction supérieure sous la forme de l'activité spectatrice qui donne une raison d'être au spectacle.

Tout état de connaissance n'est autre chose qu'un rapport de position et de quantité entre ces deux modes de l'activité, dans l'Univers ou dans l'homme, selon que l'on se place à un point de vue métaphysique ou psychologique. A se tenir à ce deuxième point de vue, il apparaît que l'évolution vers la Connaissance la plus parfaite s'accomplit par une tendance du *moi* à retrancher de soi-même et à situer hors de soi en spectacle intangible une part de plus en plus grande du monde sensationnel. De même que l'œil a converti en une perception, en un fait de connaissance, la sensation lumineuse, de

même le *moi*, dans la mesure où l'Instinct de Connaissance est parvenu à le dominer, retranche de lui-même et situe en spectacle les émotions, les désirs et les craintes de tous les autres instincts. Au terme de cette évolution, une inversion complète s'est produite, un déplacement de la puissance. L'énergie unique de l'Etre qui animait d'une vie si abondante la foule diverse des instincts s'est retirée d'eux pour se concentrer dans l'Unique instinct de Connaissance. Dès lors, les vainqueurs de naguère ne sont plus à même d'imposer leur interprétation de l'existence : privés de mouvement, inertes et figés, ils sont impuissants à dissimuler, par la rapidité de leurs gestes, les feintes et les mensonges par où ils illusionnaient. C'est l'Instinct de Connaissance qui désormais donne à l'Univers sa signification, et l'Univers pour l'Instinct de Con naissance n'est rien de plus qu'un fait de perception. Les autres instincts, tandis qu'ils étaient maîtres, ont inventé des buts, qu'ils ont révérés, et, pour ces buts, des moyens qu'ils ont sanctionnés. Ces moyens et ces buts sont pour l'Instinct de Connaissance un motif d'intérêt, mais il ne voit en eux autre chose que les fictions et les intrigues propres à instituer la représentation à laquelle c'est son rôle d'assister, et dont il se dit la raison d'être. Dieu, la Vérité, la Liberté, toutes les finalités imaginées par les instincts, lui apparaissent autant de perspectives et de décors propres à faire naître l'illusion scénique et à la satisfaire. Depuis qu'il n'est plus asservi à figurer sur la scène aux côtés des autres instincts, il a acquis une vue claire de toute cette sorcellerie pratiquée par des acteurs hallucinés. C'est sa joie à lui et sa fonction, en même temps qu'il se prête au jeu du spectacle, d'en

connaître les artifices et de les décrire, c'est au prix de cette connaissance qu'il est bon spectateur, et, qu'initié à ce que le spectacle comporte d'irréel et de convenu en son principe, il ne risque pas de s'indigner mal à propos et de troubler la représentation par une intervention déplacée. Les principes de cette initiation supérieure sont contenus dans la philosophie de la Connaissance pure, dans cette philosophie qui, selon l'expression de Nietzsche, « ose classer la morale elle-même dans le monde des apparences... parmi « les illusions » comme simulacre, conjecture, préjugé, interprétation, art (1) ».

§

On vient de décrire le tempérament intellectuel qui donne naissance à la philosophie de la Connaissance. Il reste à rechercher comment ce tempérament s'est formé chez Nietzsche, à reconstituer, s'il se peut, les phases de son évolution, à préciser sa généalogie. L'avènement de l'Instinct de Connaissance à la souveraineté du *moi* comporte en effet plusieurs interprétations; il comporte peut-être aussi plusieurs origines.

La conception du monde propre à Schopenhauer fait place à quelque moment, comme celle qui vient d'être exposée, à la prééminence de l'Instinct de Connaissance. Mais ce règne de la Connaissance n'est ici que le signe annonciateur du déclin de la Vie. La Vie, mauvaise en soi selon Schopenhauer, évolue d'un état d'intensité caractérisé par un aveuglement de l'Instinct de Connaissance et par l'exubérance de tous les autres instincts, vers un

(1) Frédéric Nietzsche : *Pages choisies*, publiées par Henri Albert, Ed. du Mercure de France, p. 13.

amoindrissement d'elle-même. Au cours de cette évolution et de ce déclin, l'activité totale de l'Univers se dissipe ; en même temps, les instincts qu'elle animait se décolorent et, comme dans le paysage mental que l'on vient de décrire, apparaissaient immobilisés par la torpeur qui les gagne devant le clair regard de la Connaissance. Ce regard abolit l'illusion qui faisait croire à la réalité des apparences et, dans cette connaissance parfaite qu'elle prend de son caractère fictif, la Vie phénoménale, lassée de sa course douloureuse, trouve le motif suprême qui la détermine à se renier. La dernière parcelle d'énergie qui persistait encore dans le monde s'évanouit et l'Instinct de Connaissance, fantôme lui-même et apparence, et qui n'a fait que survivre à tous les autres instincts, détermine, en fermant son regard, la chute de l'Univers phénoménal dans le nirvana souhaité par l'yoghi et par le saint. Le règne de la Connaissance survient donc ici non pas parce que l'Instinct de Connaissance s'est fortifié, mais parce que les autres instincts se sont affaiblis. Il marque la dernière étape de la vie phénomale et, du point de vue pessimiste, le réveil du mauvais rêve de la Vie.

La conception de Nietzsche est différente. L'énergie totale de l'Univers n'évolue pas, selon lui, d'un état d'intensité vers un état d'amoindrissement, puis vers un reniement d'elle-même ; elle évolue de l'un de ses modes vers l'autre, de l'acte à la connaissance. Aucune parcelle de l'énergie répandue dans l'Univers ne se dissipe, mais toute énergie délaissée par l'activité en acte est récupérée intégralement par l'activité spectatrice. Le phénomène-vie, c'est en quelque sorte l'écoulement de l'*activité unique* de l'une vers l'autre de ses formes.

Etant donnée cette conception de l'Univers, quel va être chez Nietzsche le principe qui déterminera la transformation de l'énergie en acte en énergie spectatrice ?

La vie selon Nietzsche est instinct de puissance, elle est ce qui veut éternellement se surmonter soi-même. Or, si toute philosophie est bien une confession de son auteur et l'expression d'une physiologie, cette définition de la Vie nous livre le secret de la tendance qui est devenue, chez Nietzsche, impérieuse, elle nous révèle l'instinct qui le mène et en lequel il a situé son *moi*. Nietzsche lui-même, dira-t-on donc, est une incarnation de l'instinct de puissance, de l'instinct de grandeur, il est celui qui met sa joie dans la conscience de sa force et qui veut sans cesse s'élever au-dessus de lui-même. Et on va voir en effet que cet état de tempérament est celui-là même auquel il nous faudra sans cesse avoir recours comme principe d'explication de toute attitude mentale adoptée au cours de l'évolution de sa pensée. C'est l'Instinct de puissance qui est en lui la cause génératrice de tout mouvement et qui, par une voie logique, assure en temps voulu le triomphe de l'Instinct de Connaissance et d'une philosophie purement intellectuelle. Cet instinct de puissance s'est inventé son moyen : la cruauté envers soi-même. Comment augmenter sa force si ce n'est en la mettant aux prises avec ce que l'on connaît de plus fort, et rien n'est plus fort en tout homme que son instinct dominant. Cet instinct qui ne connaît rien de plus fort que lui-même va donc se contredire et se martyriser. Ayant vaincu tout l'extérieur, il va se mesurer avec la contradiction de lui-même afin de se vaincre et de créer ainsi à sa place quelque chose de plus haut que lui.

Nietszche a conscience de ce moyen de grandeur, il l'a découvert, il le célèbre, le préconise et l'explique. « Presque tout ce que nous appelons culture supérieure repose, » dit-il, « sur la spiritualisation et l'approfondissement de la cruauté... Ce qui agit agréablement dans ce qu on appelle pitié tragique et au fond même de tout ce qui est sublime, jusque dans les plus hauts et les plus délicieux frémissements de la métaphysique, tire sa douceur uniquement des ingrédients de cruauté qui y sont mêlés... Il y a une jouissance puissante, débordante, à assister à ses propres souffrances, à se faire souffrir soi-même. Que l'on considère enfin que le chercheur de connaissance, tandis qu'il force son esprit à la connaissance contre le penchant de l'esprit et assez souvent même contre le vœu de son cœur... agit comme un artiste et transfigure la cruauté ;...... déjà dans toute volonté de connaître il y a une goutte de cruauté (1). »

Cette cruauté à l'égard de soi-même, prise comme moyen de l'Instinct de grandeur, va nous rendre compte du lien qui existe entre l'attitude morale de Nietzsche et la morale chrétienne qui semble avoir servi de point de départ à son évolution. L'ascétisme que comporte parfois la culture chrétienne a en effet une grande ressemblance avec cette cruauté envers soi-même qui est pour Nietzsche le moyen de la grandeur, en sorte que l'on pourrait être tenté d'attribuer cette vertu du philosophe à son atavisme chrétien. Mais ce serait là une inversion de cause à effet contre laquelle il faut se tenir en garde si l'on veut conserver à l'Instinct de grandeur toute sa force explicative.

(1) *Par delà le Bien et le Mal*, p. 169.

Le Christianisme en son principe est renoncement absolu, c'est là son caractère essentiel. Religion d'Orient, il est, comme le Bouddhisme, une attitude pour mourir, attitude d'utilité immédiate pour des activités lassées. C'est sous cette forme qu'il se manifeste dans sa perfection et dans sa pureté parmi le troupeau d'esclaves assemblé par le monde romain, et, plus tard, sous sa forme idéale, dans l'Imitation de Jésus-Christ. Il est un reniement de la vie, sans esprit de retour et sans calcul. S'il comporte quelque ascétisme, cet ascétisme est passager, sans avenir et sans virtualité, il consiste à renoncer à des joies appauvries, derniers liens qui retiennent encore un malade à l'existence; il est moyen.

Le Christianisme joue dans le milieu barbare un rôle tout opposé. Il n'est plus ici son but à lui-même ; il est à son tour moyen, moyen de l'Instinct de grandeur et d'une cruauté envers soi-même dont la virtualité dépasse de beaucoup la forme chrétienne, qui n'en peut être considérée que comme une phase, à son tour, passagère. Pour toute nature excessive et violente aux actes, le renoncement au libre jeu des instincts, à l'exercice de sa force, suppose une contrainte exercée sur soi-même. Toute force prête à se projeter au dehors, à se dépenser, à s'éparpiller en ses effets est retenue au dedans, retournée contre elle-même : un pouvoir d'inhibition se constitue ainsi. Le barbare chrétien qui regorge de forces vives situe son *moi* en ce seul pouvoir d'inhibition, il ne connaît rien de plus fort que lui-même et ce qui émane de lui : c'est donc avec lui-même qu'il va lutter et c'est dans la victoire sur soi-même qu'il va éprouver le sentiment de sa plus grande force, de sa plus

grande puissance. Le christianisme, dans le milieu barbare, n'est qu'un expédient : là où se trouve une force d'impulsion trop intense, toujours prête à se gaspiller, dans la société comme dans l'homme, le renoncement chrétien pose une contrainte, crée un centre d'inhibition; loin qu'il affaiblisse l'organisme individuel ou social, il le fortifie en le coordonnant, en hiérarchisant les instincts sous le commandement d'un seul.

Mais que le barbare sache s'appliquer le remède de cette contrainte, cela suppose en lui préexistante cette disposition à la cruauté envers soi-même qui sera le moyen de sa grandeur. L'orgueil et l'amour de la force pour elle-même, voilà donc ce qu'il faut reconnaître sous le chrétien chez le barbare. Cet instinct se décèle par l'attitude de la volonté tendue toujours dans le sens du plus grand effort, par la recherche et le choix du chemin le plus difficile.

Le renoncement ordonné par le christianisme n'a donc pour le barbare aucune valeur en soi; il n'exerce une séduction que parce qu'il est à un moment donné la chose la plus difficile. S'il cesse d'être la chose la plus difficile, il perd sa valeur, représente un idéal ancien, dépassé, et s'il est devenu par l'exercice un instinct naturel, apportant joie, s'il est devenu la chose la plus facile, il est aussitôt méprisable, et ennemi, et c'est de la tendance où il s'exprime qu'il est bon désormais de triompher. Ainsi le christianisme n'est qu'une des formes passagères de l'instinct de grandeur servi par la cruauté envers soi-même, qui existe chez le barbare. Cet instinct de grandeur comporte pour la personne humaine un pouvoir d'exhaussement apte à la soulever encore vers de plus nobles cimes.

C'est en creusant ainsi jusqu'à découvrir les véritables racines de l'atavisme chrétien que l'on peut tenir compte, chez Nietzsche de cette hérédité comme d'un élément propre à expliquer l'évolution de sa pensée. A ce titre, il est intéressant pour nous d'apprendre de M. Lichtenberger que Frédéric Nietzsche, né en milieu protestant, appartient à une lignée sacerdotale et qu'il se proposa lui-même pour but, durant une partie de son enfance, de perpétuer la tradition des siens (1). Ce fait d'une culture chrétienne poussée à sa perfection marque à nos yeux le point où l'instinct de grandeur en est parvenu au cours de son évolution, lorsque Nietzsche en recueille l'héritage de la mentalité de ses ancètres. Sous l'apparence de l'ascétisme chrétien, c'est l'instinct de grandeur propre au barbare d'occident que nous verrons déjà avec Nietzsche évoluer vers de plus hauts destins.

Pourvu de ce tempérament qui trouve sa meilleure jouissance dans la cruauté exercée envers soi-même, Nietzsche, tout d'abord, reçoit de son atavisme le plus proche et accepte cette religion chrétienne que lui prescrit l'empire sur lui-même, et lui livre ses passions à dominer pour exercer sa force. Il est alors dans la situation de ces prêtres qu'il combattra plus tard, mais auxquels il conservera son admiration, en disant d'eux : « Ils appelèrent Dieu ce qui les contredisait et leur faisait mal : et, en vérité, leur adoration avait quelque chose de très héroïque (2). » C'est pour l'attitude héroïque qui lui est commandée que Nietzsche aime le Dieu chrétien et les vérités chrétiennes. Mais voici que cette atti-

(1) *La philosophie de Nietzsche* (Alcan).
(2) *Zarathoustra*, p. 123.

tude lui est devenue trop aisée, voici que les actes de renoncement commandés par l'idéal chrétien sont réalisés sans peine. Le pouvoir de se contraindre, acquis douloureusement par les ancêtres, s'exerce maintenant sans effort : l'amour du plus difficile ne trouve plus à s'assouvir en cet acte de domination qui ne rencontre plus de révolte. Aussi le même instinct de grandeur qui engendra naguère et logiquement l'attitude chrétienne va-t-il, avec une égale logique, engendrer une attitude contraire. Il va s'inventer quelque douleur nouvelle à surmonter, il va, pour s'amplifier, susciter contre lui-même l'Instinct de Connaissance, il va lui donner la liberté de distiller « cette goutte de cruauté » qu'il recèle. Ainsi il va être amené à analyser son bonheur, « à nier alors qu'il voudrait affirmer, aimer, adorer (1). » Sous la forme chrétienne il a immolé en ses ancêtres et en lui-même son bonheur immédiat à un bonheur futur situé en Dieu. Le sacrifice s'est transformé en joie; par la perfection de son attitude, il réalise *immédiatement* le bonheur qui devait consister en sa possession *future* de Dieu. L'Instinct de Connaissance va instituer un Dieu nouveau plus haut que l'ancien : la Vérité. Nietzsche désormais va soumettre à l'épreuve de la Vérité toutes ses croyances *anciennes*, ce Dieu nouveau étant seul assez fort pour lui faire ressentir la douleur qu'il convoite. « Il ne faut jamais demander si une vérité est utile, si elle peut devenir pour quelqu'un une destinée (2). » Voici quelle va être la maxime nouvelle à laquelle le philosophe va se tenir strictement attaché : c'est

(1) *Par delà le Bien et le Mal*, p. 70.
(2) *L'Antéchrist*, dans *le Crépuscule des Idoles*. Ed. du Mercure de France, p. 241.

avec elle qu'il va s'élever d'une conception utilitaire, en morale et en métaphysique, à une conception purement intellectuelle, et qu'au cours de sa recherche de la Vérité il va être amené à découvrir et à confesser la science de la Connaissance.

§

On voit donc que c'est à l'intervention d'une qualité morale que la science de la Connaissance devra sa consécration. Après les explications qui ont eu pour but de reconstituer à l'ascétisme chrétien sa véritable généalogie, la cruauté à l'égard de soi-même et la victoire sur soi-même doivent être considérées comme les vertus les plus hautes du christianisme en occident. Elles sont le principe de vie intérieure dont le christianisme est un moment la manifestation et la forme opportune. Sous cette forme chrétienne elles se nomment ascétisme.

On peut donc noter, avec M. Lichtenberger, que c'est au moyen de la vertu la plus haute du christianisme que Nietzsche surmonte le christianisme, le déisme et tous les postulats de l'instinct vital. Mais ainsi que cela a été exposé déjà, — après la *Critique de la raison pure*, — c'est précisément cette vertu morale qui seule est indispensable pour faire. resplendir les principes de la science de la Connaissance. Le soleil de la Connaissance, depuis Kant, luit sur le monde, en sorte que toutes les choses frappées et éveillées par cette lumière projettent des ombres où elles peuvent prendre conscience d'elles-mêmes. C'est le courage, c'est la vertu ascétique qui manque aux hommes pour regarder ces ombres où s'inscrivent des images si différentes des chimères qu'ils ont enfantées durant le cauche-

mar nocturne. Ils ressemblent à ces habitants d'un pays lointain (1) que M. de Gourmont nous a décrits en un conte d'un symbole si précis, aux habitants de ce pays où la coutume exige que l'on crève les yeux des nouveau-nés, où l'usage des prunelles est une infirmité, où celui qui n'a pas subi l'opération libératrice est méprisé par ses frères; car il est impuissant, en présence des spectacles réels, à percevoir les fantômes qu'une convention traditionnelle rend visibles pour tous les autres. Kant a réparé son crime d'avoir évoqué le soleil de la Connaissance, en prônant cette aiguille d'or de la foi, qui rend aux hommes, parmi le plein midi, la cécité bienheureuse. Mais Nietzsche est, dans ce pays singulier, l'être audacieux qui ose ouvrir les yeux et, malgré la douleur première de la rétine offusquée par la lumière, voyage à travers le monde des phénomènes, scrutant toutes les ombres où les choses se représentent, interrogeant sa propre ombre et acceptant sans réticence de voir tout ce qui s'offre à sa vue. Sans réticence, mais non tout d'abord sans âpreté et sans douleur. Jusqu'en 1881 et principalement avec *Humain trop Humain*, avec le *Voyageur et son ombre*, l'attitude de Nietzsche est en effet celle d'un pessimisme héroïque. Il gravit les échelons de cette « grande échelle de cruauté religieuse » qu'il a décrite lui-même (2); il en est à cette hauteur où l'homme, ayant sacrifié à son Dieu ses instincts les plus forts, « sa propre nature », n'a plus rien d'autre à sacrifier que « toute consolation, toute sainteté, toute espérance, toute

(1) *D'un pays lointain*, Remy de Gourmont. Ed. du Mercure de France.
(2) *Par delà le Bien et le Mal*, p. 68.

foi en une harmonie cachée, en des béatitudes et des justices futures ». Précisant le caractère ascétique de l'évolution de sa pensée, Nietzsche conclut : « Ne fallut-il pas sacrifier Dieu lui-même et, par cruauté à l'égard de soi, adorer la pierre, la bêtise, la lourdeur, le destin, le néant ? » Cette attitude pessimiste toutefois fera place dans la suite à une autre. Nietzsche, descendu au plus bas degré de sa vitalité, va, sous l'empire de la discipline ascétique, se mettre en état de défense contre la dépression pathologique et s'efforcer de la surmonter. « Un malade, dira-t-il, n'a pas le droit d'être pessimiste (1) » et, considérant d'un regard plus intrépide et plus froid les vérités de la critique, il s'accoutumera à ce nouveau paysage mental jusqu'à y trouver sa joie.

On va donc voir Nietzsche se prononcer sur toutes les questions soulevées par la métaphysique. Ses arrêts vont être marqués d'un caractère négatif, mais ce ne sera là en somme qu'une apparence et sa négation n'atteindra que les affirmations hasardées des philosophies précédentes. Si l'on tient ici même l'ensemble de ces arrêts pour la consécration du nihilisme créé par la *Critique de la raison pure*, c'est en considération de cette tendance qu'a l'esprit humain à se persuader que la Vie est tout entière enfermée dans la conception ancienne qu'il en a imaginée et qu'il n'y a place en dehors de cette conception que pour le néant. Du point de vue de ce préjugé, Nietzsche, ruinant l'idéal ancien, semble ruiner la Vie. En réalité, il détruit des affirmations qui étouffaient elles-mêmes sous leur ombre d'autres formes de la réalité et de la

(1) Cité par M. Lichtenberger, *La Philosophie de Nietzsche*, p. 95.

Vie, auxquelles leur foi en elles-mêmes dissimulait seule leur caractère tyrannique et destructeur. L'idée de *Dieu* n'est-elle pas une négation de l'idée *homme*, l'idée d'une *chose en soi* n'est-elle pas une négation du phénomène? L'idée de liberté n'est-elle pas une négation de l'idée de loi? L'idée de vérité ne va-t-elle point à diminuer la réalité?

§

Les professionnels de la philosophie font à Nietzsche une autre querelle. Ils lui contestent la qualité même de philosophe, parce qu'il n'emploie pas les procédés dialectiques, en usage à l'école, parce qu'il ne s'astreint pas à tout remettre en question, à reprendre pour les opposer les unes aux autres les preuves anciennes, consacrées et contradictoires. On a déjà fait état de ces attaques, lorsque l'on a dit qu'après Kant la science de la Connaissance était constituée, que dès lors la perfection de l'esprit philosophique consistait à ne plus la remettre en question. Cette perfection existe chez Nietzsche. Ses affirmations, postulats d'un tempérament purement intellectuel, valent par la façon dont elles se superposent, comme des dais de lumières, au-dessus des analyses scientifiques. Là où Kant déduit, Nietzsche contemple d'une vue directe; là où Kant fait de l'algèbre, raisonnant sur des lettres qui représentent des suites d'idées, Nietzsche manie des réalités, les idées elles-mêmes. Son don philosophique et génial se manifeste par le choix des concepts sur lesquels il pose ses affirmations et ses dénégations, par l'angle qu'il ouvre à la vision, inondant les idées d'une lumière soudaine. La philosophie, chez Nietzsche, existe à l'état d'anatomie parfaite; mais

elle se montre recouverte, ainsi que d'une chair frémissante, d'un lyrisme et d'une phrase concrète riche en images où l'abstrait se vivifie et se réalise. Et c'est aussi la merveille de cet esprit qui a plongé au plus profond des entités logiques de savoir, avec des arguments choisis, avec quelques mots dont la justesse fait éclair, montrer selon les procédés de la mentalité commune l'évidence d'une idée ou son impossibilité. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que si, grâce à ces dons, une part de son œuvre est accessible à un nombre assez considérable de lecteurs, c'est aux esprits les plus accoutumés à la spéculation abstraite qu'elle révèle sa valeur intégrale, parce que ceux-ci, initiés aux rites de la technique philosophique, sont seuls en posture d'apprécier le tour de force par lequel Nietzsche transfigure et transpose en le raccourci de la phrase, de l'image et du symbole, les problèmes les plus ardus de la métaphysique.

## II

La ruine des fictions anciennes se symbolise tout d'abord en la mort de Dieu. Pour les rationalistes qui croient encore pouvoir distraire du désastre quelques-unes des idées métaphysiques et morales pour leur faire tenir l'office du Dieu mort, la mort de Dieu peut laisser place au règne des fictions anciennes. Il leur semble qu'il n'y a rien de changé dans le gouvernement du monde, si ce n'est que la conception de l'univers s'est épurée et spiritualisée. Il leur semble que l'idée morale prise en elle-même et sans déguisement est quelque chose de plus noble que la forme divine où elle était contenue. Ils sont prêts à substituer une superstition à une autre et à tenir le préjugé nouveau pour excellent pourvu

qu'il soit utile. Mais un esprit comme celui de Nietzsche a dès longtemps interprété l'idée Dieu selon sa signification la plus profonde, la plus abstraite, la plus vaste, la plus hautement symbolique : lorsqu'une conception de cette valeur explicative vient à s'abattre sous le regard d'un tel esprit, cette chute dans l'abîme prend une importance sans seconde. Aussi Nietzsche, prodigieusement ému de la grandeur d'une pareille catastrophe, conclut-il, à lire sur les visages l'indifférence de tous, que cet événement formidable est encore ignoré. Descendant pour la première fois du sommet de la montagne où il a longtemps établi sa retraite, Zarathoustra rencontre dans la vallée l'ermite pieux qui continue d'honorer le Dieu ancien par sa solitude et par sa ferveur. « Serait-ce possible, ce vieux saint dans sa forêt n'a pas encore entendu que Dieu est mort (1) ! » Pour se rendre compte de cette ignorance générale, Nietzsche invente cette explication : dans le monde mental et au regard de l'esprit, la grandeur d'un événement tient lieu de l'éloignement des corps dans le monde de l'espace au regard des yeux. « La lumière des étoiles les plus éloignées arrive en dernier lieu aux hommes et, avant son arrivée, les hommes nient qu'il y ait là des étoiles (2). » C'est là une mesure, « un moyen de créer un rang » pour l'esprit. C'est cette mesure que Nietzsche applique dans la *Gaie science* à la mort de Dieu. « Cet événement formidable, dit-il, est encore en route, il marche, il n'est pas encore parvenu jusqu'aux oreilles des hommes. Il faut du temps à l'éclair et au tonnerre, du temps à la lumière

(1) *Zarathoustra*, p. 8.
(2) *Par delà le Bien et le Mal*, p. 244.

des étoiles, il faut du temps aux actions, même après qu'elles ont été accomplies, pour être vues et entendues (1). » C'est seulement parmi les hommes supérieurs, parmi ceux que l'élévation de l'esprit met à la hauteur des grands événements, que cette nouvelle est connue et lorsque Zarathoustra les rencontre dans sa montagne, attiré vers eux par le cri de détresse qui est monté jusqu'à sa caverne, il s'adresse avec une déférence plus grande au vieux pape qui a assisté aux derniers moments de Dieu.

Pourtant cette révérence ne cache aucune incertitude sur la réalité de l'événement. « S'il existait des dieux, s'écrie Zarathoustra, pourquoi, comment supporterais-je de ne pas être un Dieu? Donc il n'y a pas de Dieu (2). » Et sous sa forme ambitieuse ce raisonnement implique toute la sagesse panthéiste; il exprime ce qu'il y a d'inconcevable pour l'esprit en toute hypothèse dualiste formée sur l'univers, il formule l'impossibilité de la coexistence de l'homme et de Dieu, du fini et de l'infini, au point de vue de la puissance, de la justice et de l'espace, au point de vue de la moralité et au point de vue de la cosmologie.

Mais Dieu n'est que le symbole des idées métaphysiques, l'expression première sentimentale et grossière du problème. Nietzsche, au-dessous de ce symbole populaire, recherche les manifestations plus fines et plus subtiles de ces idées. Derrière Dieu, qui s'est dérobé, il trouve *la chose en soi* et, dès ses premiers ouvrages, nie la nécessité de croire à une chose en soi. Nietzsche pourtant, jusqu'à l'époque de sa conception du retour éternel, ne trou-

(1) Cité par M. Lichtenberger, *La Philosophie de Nietzsche*, p. 19.
(2) *Zarathoustra*, p. 114.

vera pas dans l'arsenal de l'esprit d'arguments pour nier la possibilité qu'elle soit. Cette conception du retour éternel, avec le phénoménisme absolu qu'elle implique, n'éveillera même en son esprit qu'une présomption très forte contre la possibilité de cette existence. Mais il s'élève dès le principe contre l'interprétation que font de *la chose en soi* les philosophes, lorsqu'ils prétendent non seulement poser son existence, mais la définir, la toucher et la saisir. Il reproche à Schopenhauer de considérer la volonté comme la chose en soi, mais il lui reproche surtout, et c'est là que son argumentation devient très forte, d'avoir cru que la volonté, prise comme chose en soi, pût s'atteindre elle-même. « Schopenhauer, dit-il, a donné à entendre que la volonté seule est connue de nous, entièrement connue, sans addition ni soustraction (1)... » « Comme si la connaissance venait à saisir son objet purement et simplement comme « chose en soi », comme si, du côté du sujet, ni du côté de l'objet, il ne survenait de falsification. Que la « certitude immédiate », la « connaissance absolue », la « chose en soi » renferment une contradiction *in adjecto* je le répéterai cent fois (2). » La conception que Nietzsche condamne ici, c'est celle d'une chose en soi qui serait connaissable pour un intellect en sorte que sa pensée, fondée sur le sentiment d'une irréductibilité essentielle entre existence et connaissance, est bien identique à celle qui fut exposée ici même en un chapitre précédent et s'exprime en cette formule : la chose en soi, dont on ne peut dire si elle est ou n'est pas, ne saurait être qu'inconnaissable pour

(1) *Par delà le Bien et le Mal*, p. 21.
(2) *Ibid.*, p. 19.

elle-même. Dès lors, il la situe dans ce domaine idéologique, « où l'indifférence est nécessaire ». « Ce qui est nécessaire, dit-il, vis-à-vis de ces choses dernières, ce n'est pas le savoir opposé à la croyance, mais l'indifférence à l'égard de la croyance et du prétendu savoir en ces matières (1) ». Il pense alors de la chose en soi ce que Zarathoustra exprime au sujet de Dieu à ses disciples : « Dieu est une conjecture, mais je veux que votre conjecture soit limitée dans l'imaginable (2). » Et à mesure que mûrit sa pensée, grandit aussi sa défiance contre le concept d'une chose en soi, cette défiance dont les raisons ont été résumées aussi par Stirner en cet aphorisme : « Du fait qu'on élève l'Etre, on rabaisse le monde phénoménal à une pure illusion. »

§

Avec la négation de la chose en soi, ou avec la conception d'une chose en soi située hors de la connaissance, — c'est tout un, au point de vue de la logique métaphysique, — s'évanouissent les idées de cause première et de finalité universelle. Il n'y a que des fins particulières, des fins déterminées par un tempérament donné. La cause et la fin n'existent que dans le monde phénoménal et le monde phénomal n'existe lui-même que dans la diversité, dans une diversité irréductible à l'unité. Toute hypothèse, ayant pour objet de réduire la diversité à l'unité par une harmonie de tous les contraires réalisée en fin dernière d'une évolution, a pour effet d'abolir le phénomène qu'elle veut expliquer. Là où il y a adaptation parfaite de tout désir à sa

(1) *Pages choisies*, p. 137 (*Le Voyageur et son ombre*).
(2) *Zarathoustra*, p. 113.

fin, tout intervalle est supprimé entre le désir et sa réalisation, il n'y a place pour aucune évolution, pour aucune représentation phénoménale. Le phénomène a donc pour support un principe de divergence irréductible, un principe d'hostilité inconciliable entre les choses, qui seul a le pouvoir de les contraindre à demeurer distinctes dans le temps et dans l'espace, qui seul les maintient en leur lieu panoramique et dans leur rôle représentatif. Toute cause première, sitôt imaginée, supprime le temps et l'espace et se confond dans l'identité de la fin dernière qu'elle implique, en dehors de toute manifestation phénoménale.

L'idée de finalité implique donc l'idée de particularité, l'idée de diversité. Hors de la diversité point de phénomène, et le phénomène, qui seul nous est donné, nous apparaît d'une manière soudaine dans sa diversité, dans sa multiplicité, issu d'une région ignorée de l'esprit et nécessairement interdite à la connaissance. Reconnaître à l'origine de toutes choses cette région ignorée, reconnaître en deçà du monde régi par les lois rationnelles un foyer de spontanéité situé dans l'inconnaissable et où s'élaborent dans le mystère les formes futures de tous les phénomènes, cela est l'unique sagesse de l'esprit explorant et fixant ses limites au cours de la recherche philosophique. Cette sagesse abonde dans Nietzsche et Zarathoustra chante son chant le plus lyrique pour célébrer ce royaume de l'Ignorance, ce royaume situé hors de la cause, de l'effet, de la conséquence et de la nécessité. « En vérité, proclame-t-il, c'est une bénédiction et non une malédiction lorsque j'enseigne. Sur toutes choses se trouve le ciel hasard, le ciel innocence, le ciel à peu près, le ciel pétulance. « Par hasard » c'est

la plus vieille noblesse du monde, je l'ai rendue à toutes les choses, je les ai délivrées de la servitude du but. Cette liberté et cette sérénité céleste, je les ai placées, comme des cloches d'azur, sur toutes choses lorsque j'ai enseigné qu'au-dessus d'elles et par elles aucune volonté éternelle ne voulait. J'ai mis en place de cette volonté cette pétulance et cette folie, lorsque j'ai enseigné : une chose est impossible partout et cette chose est le sens raisonnable (1). »

C'est de cette région ignorée que s'élèvent les créateurs de valeurs, toutes les choses et tous les êtres qui ne disent pas leur pourquoi, qui ignorent leur pourquoi et pour qui c'est assez d'être des affirmations de soi-même, des réalités. Telles sont les propriétés multiples et irréductibles des corps simples auxquelles se brisent les analyses de la chimie. Telle est dans l'homme, cette énergie indécomposable que Nietzsche signale en ces termes : « Au fond de nous-mêmes... un rocher de fatalité spirituelle, de décisions prises à l'avance, de réponses à des questions déterminées et résolues à l'avance. A chaque problème fondamental s'attache un irréfutable : je suis cela (2). »

Toute vie s'est élevée dans le passé de cette région inconnue, tout ce qui apparaît de nouveau dans la vie sort aussi de cette région. Lorsque Nietzsche, dans l'apologue des *trois transformations de l'esprit*, cherche à caractériser par un symbole le créateur de valeurs nouvelles, c'est l'enfant qu'il choisit pour tenir ce rôle, l'enfant qui « est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, une roue

(1) *Zarathoustra*, p. 235.
(2) *Par delà le Bien et le Mal*, p. 173.

qui se déroule d'elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation (1) ». Il n'existe en effet dans l'homme que ce qu'il a acquis de l'éducation et ce qu'il a reçu de l'enfant qu'il fut en naissant. Tout ce qu'il tient de l'éducation est répétition, substance remâchée déjà et digérée un nombre indéfini de fois. Mais s'il y a en lui quelque nouveauté, cela, l'éducation n'a pu le lui donner et il le tient nécessairement de l'enfant même qu'il fut jadis. C'est un goût, un appétit nouveau, un don nouveau de voir des couleurs, de percevoir des sonorités, d'éprouver des émotions qui jusqu'alors n'ont été ni vues, ni perçues, ni ressenties. Par là l'enfant crée de nouveaux aspects de la réalité, des réalités nouvelles, il donne naissance au phénomène. Ce goût nouveau n'a pas de pourquoi, il échappe à toute causalité; mais dès qu'il se manifeste, il crée une causalité, se constitue en une cause première; car s'il n'y a pas une cause première unique, il y a une infinité de causes premières, de rocs de fatalité, de propriétés indécomposables pour l'esprit, surgies de la région ignorée antérieure au phénomène, et chacune de ces causes crée un déterminisme inflexible qui la mène à sa propre fin, en laquelle elle s'évanouit et se dissipe, sans compromettre la sécurité de l'Etre et sans non plus résoudre son énigme. Ainsi tout phénomène naît spontanément, sort de la région inconnue et apparaît aussitôt distinct dans un monde où il n'y a place que pour le divers, où aucune chose n'est admise sans un déguisement; il apparaît formé de toutes pièces, déterminant et réalisant, par le seul acte de son éclosion et avec une rigueur absolue, son essence,

(1) *Zarathoustra*, p. 29.

son appétit, l'objet de son appétit et les moyens propres à atteindre cet objet, créant le monde de la relation. « Le goût, c'est à la fois le poids, la balance et le peseur (1). » Il n'y a au monde que des goûts et des couleurs. Goûts et couleurs, qui sont la Vie, surgissent directement de la région inconnue où la causalité ne s'exerce pas, en sorte que la Vie étant sans cause ne saurait avoir aucune fin. Donc à la vie phénoménale point de cause et point de fin, mais dans le cadre de la vie phénoménale, un tissu serré de causes et de fins particulières, un harnais étroit de nécessité bridant tous les phénomènes et les asservissant à leur tâche.

§

A une telle métaphysique, à une telle conception de l'Univers, du Macrocosme, Nietzsche juxtapose une psychologie, une conception de l'homme, du microcosme, non moins conforme aux lois de la connaissance. Pas plus que l'Univers, le moi n'est saisissable comme unité, et si nous avons pris la coutume de le considérer comme une substance distincte, c'est en vertu d'une fiction qui n'a de valeur que dans le langage et comme procédé pour construire la pensée. « Vouloir, dit Nietzsche, me semble quelque chose de compliqué, quelque chose qui n'est une unité que comme mot et c'est dans l'unité du mot que réside le préjugé populaire qui s'est rendu maître de la précaution des philosophes de tous temps très faible (2) ». Notre corps, que nous imaginons soumis à l'hégémonie du moi, n'est en réalité qu'« une colonie d'âmes (3) » ou pour

(1) *Zarathoustra*, p. 162.
(2) *Par delà le Bien et le Mal*, p. 21.
(3) *Ibid.*, p. 23.

préciser la lettre de cette définition au moyen d'une expression plus habituelle à Nietzsche, une colonie d'instincts. Le conflit de ces instincts, les alliances momentanées ou les associations plus durables qu'ils forment entre eux pour soutenir chacun ses intérêts particuliers, ce conflit se traduit par des décisions et par des actes. Or, c'est dans ces actes, qui constituent une résultante, que le préjugé populaire situe le *moi*. Le moi est donc visiblement une formule algébrique résumant sous un terme simple, mais pourvu seulement d'une réalité abstraite, tout un processus dont la réalité concrète est éparpillée en un très grand nombre d'éléments distincts et opposés. Le préjugé populaire accorde l'existence concrète à l'unité abstraite formée pour la commodité du langage et de la pensée. Un fait est pris pour une substance. Erigé en substance, considéré comme une entité réelle, ce fait, qui est une résultante et un effet, devient cause, cause du fait qu'il est en réalité, — *causa sui*. Ainsi la conception du *moi* en psychologie consiste, comme la notion Dieu en métaphysique, en une réalisation d'abstraits. Une création abstraite de l'intellect est considérée comme une création de la nature. Et cela se fait au moyen d'une interversion de l'effet en cause, de la conséquence en principe que le langage consacre. « Les mots et les idées nous mènent maintenant encore à nous représenter constamment les choses comme plus simples qu'elles ne sont... Il y a cachée dans le langage une mythologie philosophique qui à chaque instant reparaît, quelques précautions qu'on prenne (1). » Dans l'esprit du vulgaire, qui ne perçoit plus, sous l'u-

(1) *Pages choisies*, p. 132 (*Le Voyageur et son ombre*).

nité du mot, la complexité du phénomène vivant, le langage fonde ainsi la superstition populaire. L'homme moderne croit à la réalité du moi, représentation fictive et résolution momentanée du conflit engagé entre la multiplicité des instincts, comme le grec ancien croyait à la réalité du dieu Fan, symbole de la diversité infinie des forces de la nature.

Le quiproquo que l'on vient d'expliquer engendre avec nécessité, cela se conçoit maintenant, tout l'imbroglio de la morale, avec la croyance au libre arbitre, au mérite, au démérite, à la responsabilité, avec le remords ou le contentement intérieur qui l'accompagnent, toute cette fable de la morale, singulière, émouvante, risible et pitoyable, tragique, bouffonne et douloureuse, dont les hommes ne se lassent pas d'être les acteurs candides et convaincus. Une telle initiation entraîne un état de connaissance qui dépasse la négation du libre arbitre, puisqu'il montre la piperie et le malentendu au moyen desquels s'en forment naturellement l'illusion. Ne voit-on pas en effet que lorsqu'un instinct s'est rendu maître de tous ceux qui forment colonie dans le même corps et a accompli l'acte de son choix, il s'empare en même temps comme du drapeau de la colonie du *moi* qu'il fait flotter sur l'acte accompli et sur ses conséquences. Il est libre naturellement puisqu'il est le plus fort. Mais la liberté a ici son sens usuel, elle n'est pas libre arbitre. La liberté est ici, ce qu'elle est partout, le privilège du plus fort, la conséquence d'un fait de domination. Qui est libre ici ? C'est l'instinct particulier qui domine tous les autres, non le *moi*, enseigne et drapeau, dont cet instinct s'est emparé, et qui appartiendra bientôt à un autre instinct si le précédent tyran est détrôné par

un rival. Car ce rival s'emparera à son tour du *moi* symbole du pouvoir. Le *moi* revendiqué toujours par l'instinct le plus fort apparaît toujours en vainqueur et, de cette circonstance, naît l'illusion du libre arbitre chez qui réalise en une substance ce simulacre et cette enseigne.

Nietzsche, dans *Aurore*, nous fait assister à cette lutte des instincts, se disputant la suprématie dont la possession du moi est l'emblème. Il constate que la volonté de refréner un instinct, que les moralistes nomment empire sur soi-même, ne manifeste pas autre chose que l'entrée en scène d'un autre instinct luttant contre le premier. « Tandis que nous croyons nous plaindre de la violence d'un instinct, c'est au fond un instinct qui se plaint d'un autre instinct (1). » Et ce nouvel instinct attaque l'autre, au moment qui lui convient, avec les armes propres dont il dispose, et avec sa tactique particulière, en sorte que « la volonté de combattre la violence d'un instinct est en dehors de notre puissance, tout aussi bien que la méthode sur laquelle on tombe et le succès que l'on peut avoir dans l'application de cette méthode (2) ».

§

Voici donc abolies dans la philosophie de Nietzsche, de la façon la plus radicale, les conditions d'une morale universelle, voici fermées hermétiquement toutes les fissures par lesquelles l'idée morale pouvait tenter de se glisser dans la science de la Connaissance. En métaphysique, point de chose en soi, pas de finalité de l'univers enseignant aux hommes ce vers quoi ils doivent tendre, leur signi-

(1) *Pages choisies*, p, 160.
(2) *Pages choisies*, p. 160.

fiant ce qui est bien en soi et ce qui est mal ; ainsi, pas de souverain bien, en sorte que si les hommes possédaient un libre arbitre, ils ne sauraient à quelle fin en user. En psychologie, pas de *moi*, mais des instincts luttant entre eux pour la puissanee ; pas de libre arbitre, — le mot même étant dépourvu de toute signification, puisqu'il serait la propriété d'un fantôme imaginaire, d'une abstraction, *le moi*, et non d'une volonté — en sorte que, s'il existait un souverain bien, les hommes ne seraient pas libres de l'atteindre, en sorte que les hommes ne seraient point responsables de tout ce qu'ils entreprendraient à l'encontre de l'idée du souverain bien ou en faveur de cette idée.

Nietzsche ne manque pas de tirer de ces prémisses métaphysiques et psychologiques les conclusions expresses qu'elles comportent et toute sa philosophie s'élève, tantôt avec violence, tantôt avec ironie, contre l'idée kantienne de l'Impératif catégorique. « En vérité, proclame Zarathoustra, les hommes se donnèrent tout leur bien et tout leur mal. En vérité, ils ne le reçurent point, ils ne le trouvèrent point, il ne tomba pas comme une voix du ciel (1) », et Nietzsche, sans l'intermédiaire de son héros, exprime dans *Aurore*, d'une façon analytique, la même pensée, disant : « Jusqu'à présent la loi morale devait être placée au-dessus de notre gré : proprement on ne voulait pas se donner cette loi, on voulait la prendre quelque part (2). » C'est-à-dire que l'on prétendait assigner aux instincts une loi étrangère, différente de leur propre loi. Or les déductions de la métaphysique et de la morale ont

(1) *Zarathoustra*, p. 76.
(2) *Pages choisies*, p. 157.

établi qu'il n'existe aucun être à qui demander cette loi ou de qui la recevoir, et qu'un instinct n'obéit pas, en dehors d'une contrainte imposée par un autre instinct, et qui le brise et l'opprime, à une loi autre que la sienne.

Que reste-t-il donc debout dans le monde des activités humaines ? Des instincts issus d'une origine inconnue, mais pourvus d'une forme, d'une tendance déterminées, distincts les uns des autres, doués de plus ou moins de puissance. Dans l'intérieur de chaque être humain, de chaque groupe, de chaque race, une colonie d'instincts. Dès qu'une race, un groupe, un homme vivent, persistent dans la durée, ils témoignent par là qu'une hiérarchie s'est formée entre les divers instincts qui les habitent, assignant à chaque instinct sa place et son rang parmi tous les autres. Lá description des rapports hiérarchiques qui se sont ainsi établis entre ces divers instincts formule un ensemble de manières d'être ; il est permis d'appeler cette description un morale. Mais on voit d'une part que cette morale n'a pas par elle-même de vertu, qu'elle ne semble impérative qu'en raison d'un équilibre de forces qui se tiennent les unes les autres en respect dans la limite où elles peuvent. Cet équilibre offre une certaine constance historique par où il peut illusionner, mais il ne comporte aucun caractère surnaturel. Il est le résultat d'un conflit d'activités en jeu et non une cause vivante et impérative, située en une région supérieure à des activités qu'elle commanderait. On voit d'autre part qu'au lieu d'une morale commune à tous il existe autant de morales sociales que de groupes sociaux, autant de morales individuelles que d'individus. « Celui-là, dit Zarathoustra, s'est découvert lui-même qui dit : Ceci

est *mon* bien et *mon* mal. Par ces paroles, il fait taire la taupe et le nain qui disent : Bien pour tous, mal pour tous (1) »... « Cela est maintenant *mon* chemin, où est le vôtre ? Voilà ce que je répondais à ceux qui me demandaient « le chemin ». Car *le chemin*, le chemin n'existe pas (2). »

De la façon la plus absolue, point de morale universelle, point de morale au sens convenu du mot, telle est la conclusion de la science de la Connaissance telle que Nietzsche la formule sans restriction. Il est essentiel, en enregistrant ces conclusions nihilistes, de se remémorer leur origine religieuse. Nietzsche a de cette origine une entière conscience : il considère l'athéisme comme la forme, la dernière apparue de l'idéal chrétien. Pour lui le principe du christianisme consiste avant toutes choses en la notion de sincérité à l'égard de soi-même. Or qu'est-ce qui a ruiné le Dieu chrétien ? C'est « la notion de sincérité appliquée avec une rigueur toujours croissante ; c'est la conscience chrétienne, aiguisée dans les confessionnaux et qui s'est transformée jusqu'à devenir la conscience scientifique, la propreté intellectuelle voulue à tout prix (3). » Le même principe qui a eu raison du *dogme* chrétien doit avoir raison de la morale chrétienne. « La volonté de vérité, une fois consciente d'elle-même, ce sera — la chose ne fait nul doute, — la mort de la morale (4). » Ainsi c'est la notion de sincérité incluse dans la morale chrétienne qui a donné naissance au savant actuel, athée et négateur ; c'est ce savant qui doit être considéré comme le représentant le plus parfait

(1) *Zarathoustra*, p. 275.
(2) *Zarathoustra*, p. 277.
(3) Frédéric Nietzsche : *Aphorismes et fragments choisis*, par Henri Lichtenberger, p. 141 (*Généalogie de la morale*) (Alcan).
(4) *Ibid.*, p. 142.

de la culture chrétienne. Ses attaches manifestes avec l'idéal ascétique consistent en ce trait commun, qu'à la façon de l'ascète chrétien qui immolait ses nstincts à Dieu, lui s'est créé un Dieu nouveau auquel il immole toutes choses : ce Dieu, c'est la Vérité.

Nietzsche va dépasser cet idéal nouveau. Il soumet à l'analyse le concept même de *vérité*, considéré jusque-là, à la manière dont le fût longtemps le Dieu ancien, comme supérieur à toute critique. Sous l'action de l'analyse, le concept de vérité se décompose et se dissout, le concept de vérité du moins, tel que l'envisageaient les savants objectifs. Ceux-ci le tenaient pour une mesure applicable à la substance des choses, pouvant servir à classer entre eux les phénomènes, à décider de leur prééminence et de leur bonté propre, à les atteindre dans leur réalité. Or c'est précisément là l'idée à l'égard de laquelle Nietzsche, d'instinct, se montre le plus hostile : « Il appartient au peuple, dit-il, mais non au philosophe, de croire que reconnaître soit connaître jusqu'au bout (1). » Il parle de son invincible méfiance à l'égard de la connaissance de soi, méfiance, dit-il, « qui m'a conduit si loin que je considérais même comme une contradiction *in adjecto* l'idée de la connaissance immédiate que les théoriciens se permettent : (2) » ; et il estime ailleurs cette connaissance adéquate « cause de ruine (3), » ce qui s'accorde avec cette formule à laquelle aboutit toute sa philosophie, « le non-vrai pris comme condition de vie ».

Quelle est la base philosophique de ce parti pris?

(1) *Par delà le Bien et le Mal*, p. 19.
(2) *Ibid.*, p. 241.
(3) *Ibid.*, p. 49.

Cette idée qui a été exposée au chapitre deuxième de cette étude et qui, d'un point de vue métaphysique, laissant place à l'hypothèse de l'existence *d'une chose en soi*, a été exprimée sous cette forme : La chose en soi, unique en son essence, ne pouvant prendre connaissance d'elle-même qu'en se divisant en objet et en sujet, brisant son unité pour se saisir dans la diversité phénoménale, se conçoit nécessairement autre qu'elle n'est. De ce point de vue métaphysique, le mensonge de toute représentation apparaît comme inhérent à la nature des choses. A cela les anti-métaphysiciens répondent que ce mensonge n'est établi que par rapport à une chose en soi dont ils ne reconnaissent pas l'existence. Cela est juste, mais supprimée cette chose en soi, il ne reste plus qu'une suite de phénomènes dont on ne saurait dire s'ils sont mensonges et s'ils diffèrent quant à leur objet de la signification qu'ils prennent pour le sujet, puisqu'ils n'existent d'une façon certaine que comme phénomènes et qu'on ne saurait, sans tomber dans l'illusion populaire, leur accorder une existence purement objective. Ici donc il n'est plus question d'une équation, on ne trouve plus en présence deux termes entre lesquels estimer un rapport de différence ou de ressemblance, on ne rencontre plus un objet et son image, mais seulement un phénomène qui est ce qu'il est. Dès lors la notion même de vérité est supprimée d'une façon plus radicale encore que dans la précédente hypothèse métaphysique. Les mots objet et sujet sont de pures fictions, et il n'existe au monde que des faits de conscience indécomposables.

Les faits de conscience sont les seules réalités, ils sont tous des réalités au même degré, et il n'y

a pas à distinguer entre eux s'ils sont plus ou moins vrais les uns que les autres, une telle préoccupation n'aurait plus aucun sens. La seule opération qu'il soit possible d'instituer à leur sujet consiste à réunir sous un même groupe les réalités pareilles, c'est-à-dire les faits conçus identiques par toutes les consciences et cette similitude n'existe, d'une façon complète, qu'entre ceux qui intéressent le mécanisme même du fait de conscience. En détournant le mot de son sens métaphysique, la philosophie critique a nommé *vérités* les faits de conscience de cet ordre : ils forment la catégorie des vérités logiques, mathématiques, géométriques. Nietzsche ne s'est pas attaqué à cet ordre de faits, il n'a pas contesté leur propriété d'être perçus d'une façon identique par toutes les intelligences. Mais cette notion nouvelle de *vérité*, limitée au mécanisme du fait de conscience, perd toute application à l'égard du fait de conscience lui-même. Il y a plus, c'est à travers l'appareil de ces vérités logiques, mathématiques, géométriques, sous l'action de la cause et de l'effet, du temps et de l'espace que les réalités acquièrent leur aspect multiple, énigmatique, changeant, qu'elles se diversifient, se montrent irréductibles les unes aux autres, et que, rebelles à tout pourquoi, elles dissimulent leur origine. C'est par la vertu même de cette forme universelle du fait de conscience que le savant s'engage dans le labyrinthe sans fin de l'enchaînement causal ou se heurte à des réalités inflexibles, telles les propriétés atomiques qui ne permettent pas qu'on les dépasse, et se tiennent comme des gardes inflexibles sur le seuil du mystère, sourdes, muettes, incorruptibles, ne donnant d'elles-mêmes aucune justification, sinon qu'elles sont cela.

Ainsi sous l'action de cette double analyse, du point de vue métaphysique comme du point de vue phénoméniste, la vérité perd son intérêt, son prestige, et sa divinité. Du premier point de vue, elle implique contradiction, du deuxième, elle ne régit qu'une catégorie de réalités indifférentes à l'humanité. Tout ce qui passionne, tout ce qui est objet de désir ou d'aversion, tout ce qui vit, est irréductible à la notion de vérité de par les lois mêmes de la Connaissance, les seules sur lesquelles les hommes se rencontrent en un accord universel. En morale plus qu'en toute autre matière, la notion de vérité doit être écartée pour faire place à la notion de réalité, car c'est dans ce domaine que le fait de conscience se montre sous son aspect le plus insaisissable.

Telle est la conclusion dernière de Nietzsche, et sa dernière paraphrase du nihilisme de la Critique se trouve en des chants d'amoureux adressés par Zarathoustra à la Vie, à la Vie sans cause, à la Vie sans but, à la Vie enveloppée tout entière dans l'étoffe capricieuse de sa seule réalité (1).

JULES DE GAULTIER.



(1) *Zarathoustra*; *le Chant de la danse*, p. 147; *l'autre Chant de danse*, p. 319.

# DIE WEBER[1]

*Im düstern Auge keine Thræne,*
*Sie sitzen am Webstuhl und fletschen die Zæhne :*
*« Deutschland, wir weben dein Leichentuch,*
*Wir weben hinein den dreifachen Fluch —*
*Wir weben, wir weben!*

*« Ein Fluch dem Gœtzen, zu dem wir gebeten*
*In Winterskalte und Hungersnœthen;*
*Wir haben vergebens gehofft und geharrt,*
*Er hat uns geæfft und gefoppt und genarrt —*
*Wir weben, wir weben!*

(1) De cette stridente imprécation que Heine lança à la tête de la trinité : Dieu, Roi, Patrie, peu après la révolte des tisserands de Peterswaldau et Langenbielau dans la Silésie prussienne — les 4 et 5 juillet 1844, —il n'est pas à ma connaissance qu'une traduction française ait été faite. Du moins n'ai-je nulle part pu en trouver trace.

Dans la version française, par M. Jean Thorel, du drame de Gerhart Hauptmann : *Die Weber*, une adaptation a été faite de ce

# LES TISSERANDS

—

*Sans larmes les yeux, le regard brûlant,*
*Assis au métier ils grincent des dents:*
*« O Allemagne !*
*C'est ton linceul que nous tissons,*
*Tissu de triple malédiction —*
*Nous tissons, nous tissons !*

*« Maudite soit l'Idole* (1) *par nous implorée,*
*Mourants de froid et affamés ;*
*En vain avons-nous attendu, espéré,*
*Elle nous a trompés et bernés et nargués —*
*Nous tissons, nous tissons !*

poème, adaptation qui cependant ne rappelle que d'une façon tres vague le texte de Heine.

J'en ai fait la version que voici. J'y fus incité par la recente condamnation d'un publiciste allemand qui, plus d'un demi-siècle après la publication première du poème de Heine, encourut quelques semaines de prison pour l'avoir reproduit dans son journal.— A.C.

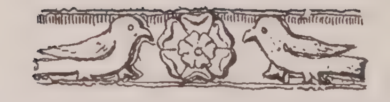
(1) *Dem Goetzen*. Dans la première version de « Die Weber » il y eut : *dem Gotte* = le Dieu. Plus tard Heine substitua *Goetzen* à *Gotte*.

*« Ein Fluch dem Kœnig, dem Kœnig der Reichen,*
*Den unser Elend nicht konnte erweichen,*
*Der den letzten Groschen von uns erpresst,*
*Und uns wie Hunde erschiessen læsst —*
*Wir weben, wir weben!*

*« Ein Fluch dem falschen Vaterlande,*
*Wo nur gedeihen Schmach und Schande,*
*Wo jede Blume früh geknickt,*
*Wo Fæulniss und Moder den Wurm erquickt —*
*Wir weben, wir weben!*

*« Das Schiffchen fliegt, der Webstuhl kracht,*
*Wir weben emsig Tag und Nacht —*
*Altdeutschland, wir weben dein Leichentuch,*
*Wir weben hinein den dreifachen Fluch —*
*Wir weben, wir weben! »*

HENRI HEINE.



*« Maudit soit le Roi, le roi des richards,*
*Qui nous prend notre dernier liard,*
*Que nos souffrances n'ont pas touché,*
*Et qui comme des chiens nous fait fusiller —*
*Nous tissons, nous tissons!*

*« Maudite soit notre fausse Patrie,*
*Terre de honte et de vilenie,*
*Où toute fleur est tôt flétrie,*
*Où d'ordure et de boue la vermine se nourrit —*
*Nous tissons, nous tissons !*

*« La navette vole, le métier gémit,*
*Nous tissons sans cesse, jour et nuit—*
*O vieille Allemagne !*
*C'est ton linceul que nous tissons,*
*Tissu de triple malédiction —*
*Nous tissons, nous tissons !* »

ALEXANDRE COHEN.

Schiermonnikoog, 25-26 mai 99.



LA

# GUERRE DES MONDES

(*Suite* [1])

—

## XIV

### A LONDRES

Mon frère cadet se trouvait à Londres quand les Marsiens tombèrent à Woking. Il était étudiant en médecine et, absorbé par la préparation d'un examen imminent, il n'apprit cette arrivée que dans la matinée du samedi. Ce jour-là, les journaux du matin contenaient, en plus de longs articles spéciaux sur la planète Mars, sur la vie possible dans les planètes et autres sujets de ce genre, un bref télégramme rédigé de façon très vague, mais, à cause de cela même, d'autant plus frappant.

Les Marsiens, contait le récit, alarmés par l'approche d'une foule de gens, en avaient tués un certain nombre avec une sorte de canon à tir rapide. Le télégramme se terminait par ces mots : « Formidables comme ils semblent l'être, les Marsiens n'ont pas encore bougé du trou dans lequel ils sont tombés, et ils semblent même à vrai dire incapable de le faire : ce qui serait dû probablement à la pesanteur relativement plus grande à la surface de la terre. » Et les chroniqueurs

(1) Voyez *Mercure de France*, nº 120.

s'étendaient à loisir sur ces derniers mots rassurants.

Naturellement, tous les étudiants qui assistaient au cours de biologie auquel mon frère se rendit ce jour-là étaient extrêmement intéressés, mais il n'y avait dans les rues aucun signe de surexcitation anormale. Les journaux du soir étalèrent des bribes de nouvelles sous d'énormes titres. Ils n'apprenaient rien d'autre que des mouvements de troupe aux environs de la lande, et l'incendie du bois de sapins entre Woking et Weybridge. Mais vers huit heures, la *St James's Gazette*, dans une édition spéciale, annonçait simplement l'interruption des communications télégraphiques, en attribuant ce fait à la chute de sapins enflammés en travers des lignes. On n'apprit rien de plus de la lutte ce soir-là, le soir de ma fuite à Leatherhead et de mon retour.

Mon frère n'éprouva aucune inquiétude à notre égard ; il savait, d'après la description des journaux, que le cylindre était à deux bons milles de chez moi. Il décida qu'il viendrait en hâte coucher à la maison cette nuit-là, afin, comme il le dit, d'apercevoir au moins ces êtres avant qu'ils ne fussent tués. Il m'envoya vers quatre heures un télégramme qui ne me parvint jamais, et alla passer la soirée au concert.

Il y eut aussi à Londres, le samedi soir, un violent orage, et mon frère se rendit à la gare en voiture. Sur le quai d'où le train de minuit part habituellement, il apprit, après quelque attente, qu'un accident empêchait les trains d'arriver cette nuit-là jusqu'à Woking. On ne put lui indiquer la nature de l'accident; à dire vrai, les autorités compétentes ne savaient encore à ce moment rien de

précis. Il y avait très peu d'animation dans la gare, car les chefs de service, ne pouvant imaginer qu'il se soit produit rien de plus qu'un déraillement entre Byfleet et l'embranchement de Woking, dirigeaient sur Virgina Water ou Guilford les trains qui passaient ordinairement par Woking. Ils étaient, de plus, fort occupés à faire les arrangements que nécessitaient les changements de direction des trains d'excursions pour Southampton et Portsmouth organisés par la Ligue pour le Repos du Dimanche. Un reporter nocturne, prènant mon frère pour un ingénieur de la traction auquel il ressemble quelque peu, l'arrêta au passage et chercha à l'interviewer. Fort peu de gens, sauf quelques chefs, ne pensaient à rapprocher de l'irruption des Marsiens l'accident supposé.

J'ai lu dans un autre récit de ces événements que, le dimanche matin, « tout Londres fut électrisé par les nouvelles venues de Woking ». En fait, il n'y avait rien qui pût justifier cette phrase très extravagante. Beaucoup d'habitants de Londres ne surent rien des Marsiens jusqu'à la panique du lundi matin. Ceux qui en avaient entendu parler mirent quelque temps à se rendre clairement compte de tout ce que signifiaient les télégrammes hâtivement rédigés, paraissant dans les gazettes spéciales du dimanche que la majorité des gens à Londres ne lisent pas.

L'idée de sécurité personnelle est, d'ailleurs, si profondément ancrée dans l'esprit du Londonien, et les nouvelles à sensation sont de telles banalités dans les journaux, qu'on put lire sans nullement frissonner des nouvelles ainsi conçues : « Hier soir vers sept heures, les Marsiens sont sortis du cylindre, et, s'étant mis en marche protégés par une cuirasse

de plaques métalliques, ont complètement saccagé la gare de Woking et les maisons adjacentes et ils ont entièrement massacré un bataillon du régiment de Cardigan. Les détails manquent. Les Maxims ont été absolument impuissants contre leurs armures. Les pièces de campagne ont été mises hors de combat par eux. Des détachements de hussards ont traversé Chertsey au galop. Les Marsiens semblent s'avancer lentement vers Chertsey ou Windsor. Une grande anxiété règne dans tout l'ouest du Surrey et des travaux de terrassement sont rapidement entrepris pour faire obstacle à leur marche sur Londres. » Ce fut ainsi que le *Sunday Sun* annonça la chose. Dans le *Referee*, un article en style de manuel habilement et rapidement écrit compara l'affaire à une ménagerie soudainement lâchée dans un village.

Personne à Londres ne savait positivement de quelle nature étaient les Marsiens cuirassés et une idée fixe persistait que ces monstres devaient être lents : « se traînant, rampant péniblement » — des expressions semblables revenaient dans presque tous les premiers rapports. Aucun de ces télégrammes ne pouvait avoir été écrit par un témoin oculaire de leur marche. Les journaux du dimanche imprimèrent des éditions diverses à mesure que de nouveaux détails leur parvenaient, quelques-uns même sans en avoir. Mais il n'y eut en réalité rien de sérieux d'annoncé jusqu'à ce que, tard dans l'après-midi, les autorités eussent communiqué aux agences les nouvelles qu'elles avaient reçues. On disait seulement que les habitants de Walton, de Weybrige et de tout le district accouraient vers Londres, en foule, et c'était tout.

Mon frère assista au service du matin dans la

chapelle de Foundling Hospital, ignorant encore ce qui était arrivé le soir précédent. Il entendit là quelques allusions faites à l'invasion et une prière spéciale pour la paix. En sortant, il acheta le *Referee*. Les nouvelles qu'il y trouva l'alarmèrent et il retourna à la gare de Waterloo savoir si les communications étaient rétablies. Les omnibus, les voitures, les cyclistes et les innombrables promeneurs vêtus de leurs plus beaux habits semblaient à peine affectés par les étranges nouvelles que les vendeurs de journaux distribuaient. Des gens s'y intéressaient, ou s'ils étaient alarmés, c'était seulement pour ceux qui se trouvaient sur les lieux de la catastrophe. Ce ne fut qu'à la gare qu'il apprit que le service des lignes de Windsor et de Chertsey était maintenant interrompu. Les employés lui dirent que, le matin même, les gares de Byfleet et de Chertsey avaient télégraphié des nouvelles surprenantes qui avaient été brusquement interrompues.

Mon frère ne put obtenir d'eux que des détails fort imprécis.

— On doit se battre, là-bas, du côté de Weybridge, fut à peu près tout ce qu'ils purent dire.

Le service des trains était maintenant grandement désorganisé ; un grand nombre de gens qui attendaient des amis venant des comtés du sud-ouest encombraient les quais. Un vieux monsieur à cheveux gris s'approcha de mon frère et se répandit en plaintes amères contre l'insouciance de la compagnie.

— On devrait réclamer, il faut que tout le monde fasse des réclamations, affirmait-il.

Un ou deux trains arrivèrent, venant de Richmond, de Putney et de Kingston, contenant des gens qui étaient partis pour canoter et qui avaient

trouvé les écluses fermées et un souffle de panique dans l'air. Un voyageur vêtu d'un costume de flanelle bleue et blanche donna à mon frère d'étranges nouvelles.

— Il y a des masses de gens qui traversent Kingston dans des voitures et des chariots de toute espèce, chargés de malles et de ballots contenant leurs affaires les plus précieuses. Ils viennent de Molesey, de Weybridge et de Walton, et ils disent qu'on tire le canon à Chertsey — une terrible canonnade — et que des cavaliers sont venus les avertir de se sauver immédiatement parce que les Marsiens arrivaient. A la gare de Hampton Court, *nous*, nous avons entendu le canon, mais nous avions cru d'abord que c'était le tonnerre. Que diable cela peut-il bien vouloir dire? Les Marsiens ne peuvent pas sortir de leur trou, n'est-ce pas?

Mon frère ne pouvait le renseigner là-dessus.

Peu après, il s'aperçut que le vague sentiment d'alarme avait gagné les voyageurs du réseau souterrain et que les excursionnistes dominicaux commençaient à revenir de tous les *lungs* du Sud-Ouest, — Barnes, Wimbledon, Richmond Park, Kew, et ainsi de suite — à des heures inaccoutumées; mais tous n'avaient à raconter que de vagues ouï-dire. Tout le personnel de la gare terminus semblait de fort mauvaise humeur.

Vers cinq heures, la foule qui augmentait incessamment aux alentours de la gare fut extraordinairement surexcitée quand elle vit ouvrir la ligne de communication, presque invariablement close, qui relie entre eux les réseaux du Sud-Est et du Sud-Ouest, et passer des wagons-trucs portant d'immenses canons et des wagons bourrés de soldats. C'étaient les canons qu'on envoyait de Wool-

wich et de Chatham pour protéger Kingston. On échangeait des plaisanteries.

—Vous allez être mangés!

— Nous allons dompter les bêtes féroces!

Et ainsi de suite.

Peu après cela, une escouade d'agents de police arriva qui se mit en devoir de dégager les quais de la gare, et mon frère se retrouva de nouveau dans la rue.

Les cloches des églises sonnaient les vêpres, et une bande de Salutistes descendit Waterloo Road en chantant. Sur le pont, des groupes de flâneurs regardaient de nombreuses masses d'une curieuse écume brunâtre qui descendait le courant. Le soleil se couchait, et la Tour de l'Horloge et le Palais du Parlement se dressaient contre le ciel le plus paisible qu'il soit possible d'imaginer, un ciel d'or, coupé de longues bandes de nuages pourpres et rougeâtres. On parlait d'un cadavre qu'on aurait vu flotter. Quelqu'un, là, qui prétendait être un réserviste, dit à mon frère qu'il avait vu les taches de l'héliographe trembloter vers l'ouest.

Dans Wellington Street, mon frère rencontra une couple de vigoureux gaillards qui venaient juste de quitter Fleet Street avec des journaux encore humides, et des placards où s'étalaient des titres sensationnels.

— Terrible Catastrophe! criaient-ils l'un après l'autre en descendant la rue. Une bataille à Weybridge! Détails complets! Les Marsiens repoussés! Londres en danger!...

Il dut donner six sous pour en avoir un numéro.

Ce fut à ce moment, et alors seulement, qu'il se fit une idée de l'entière puissance de ces monstres et de l'épouvante qu'ils causaient. Il apprit qu'ils

n'étaient pas seulement une poignée de petites créatures indolentes, mais qu'ils étaient aussi des intelligences gouvernant de vastes corps mécaniques, qu'ils pouvaient se mouvoir avec rapidité et frapper avec un tel pouvoir que même les plus puissants canons ne pouvaient leur résister.

On les décrivait comme de « vastes machines semblables à des araignées énormes, ayant près de cent pieds de haut, pouvant atteindre la vitesse d'un train express et capables de lancer un rayon de chaleur intense ».

Des batteries, principalement d'artillerie de campagne, avaient été dissimulées dans la contrée aux environs de la lande de Horsell, et spécialement entre le district de Woking et Londres. Cinq de leurs machines s'étaient avancées jusqu'à la Tamise et l'une d'elles, par un caprice du hasard, avait été détruite. Pour les autres, les obus n'avaient pas porté et les batteries avaient été immédiatement annihilées par les Rayons Ardents. On mentionnait de grosses pertes de soldats, mais le ton de la dépêche était optimiste.

Les Marsiens avaient été repoussés, ils n'étaient pas invulnérables. Ils s'étaient retirés de nouveau vers leur triangle de cylindres, dans le cercle de Woking. Des signaleurs, munis d'héliographes, poussaient en avant vers eux, dans tous les sens. On amenait des canons, en grande vitesse, de Windsor, de Portsmouth, d'Aldershot, de Woolwich — et du Nord même ; entre autres, de Woolwich, des canons de quatre-vingt-quinze tonnes à longue portée. Il y en avait actuellement, en position ou disposés en hâte, cent seize en tout, pour protéger Londres. Jamais encore, en Angleterre, il

n'y avait eu une aussi vaste et soudaine concentration de matériel militaire.

Tout nouveau cylindre qui tomberait pourrait, espérait-on, être détruit sur-le-champ par de violents explosifs, qu'on manufacturait et qu'on distribuait rapidement. Nul doute, continuait le compte rendu, que la situation ne fût des plus étranges et des plus graves, mais le public était exhorté à éviter toute panique et à se rassurer. Certes, les Marsiens étaient déconcertants et terribles à l'extrême, mais ils ne pouvaient guère être plus d'une vingtaine contre des millions d'humains.

Les autorités avaient raison de supposer, d'après la dimension des cylindres, qu'il ne pouvait y en avoir plus de cinq dans chacun — soit quinze en tout. Et l'on s'était déjà débarrassé d'un au moins — peut-être plus. Le public devait être à temps prévenu de l'approche du danger et des mesures sérieuses seraient prises pour la protection des habitants des banlieues sud-ouest menacées. Et de cette manière, avec l'assurance réitérée de la sécurité de Londres et la confiance que les autorités tiendraient tête à la difficulté, cette quasi-proclamation se terminait.

Tout ceci était imprimé en caractères énormes, si fraîchement que le papier était encore humide, et on n'avait pas pris le temps d'ajouter le moindre commentaire. Il était curieux, dit mon frère, de voir comment on avait bouleversé toute la composition du journal pour faire place à cette nouvelle.

Tout au long de Wellington Street, on pouvait voir les gens lisant les feuilles roses qu'ils tenaient déployées et le Strand fut soudain empli de la confusion des voix d'une armée de crieurs qui suivi-

rent les deux premiers. Des gens descendaient précipitamment des omnibus pour s'emparer d'un numéro. Certainement cette nouvelle excitait les gens au plus haut point, quelle qu'ait pu être leur apathie préalable. Les volets de la boutique d'un marchand de cartes et de globes, dans le Strand, furent ouverts, raconte mon frère, et un homme encore endimanché, ayant même des gants jaune-citron, parut derrière la vitrine, fixant en toute hâte des cartes du Surrey après les glaces. En suivant le Strand jusqu'à Trafalgar Square, son journal à la main, mon frère vit quelques fugitifs arrivant du Surrey. Un homme conduisait une voiture telle qu'en ont les maraîchers, dans laquelle se trouvaient sa femme, ses deux fils et divers meubles. Ils venaient de la direction du pont de Westminster et, suivant de près, arriva une grande charrette à foin contenant cinq ou six personnes à l'air respectable avec quelques malles et divers paquets. Les figures de ces gens étaient hagardes et leur aspect contrastait singulièrement avec l'aspect très dominical des gens montés sur les omnibus. D'élégantes personnes se penchaient hors des cabs pour leur jeter un regard. Ils s'arrêtèrent au Square, indécis du chemin à suivre, et finalement tournèrent à droite vers le Strand. Un instant après parut un homme en habit de travail monté sur un de ces vieux tricycles démodés qui ont une petite roue devant; il était sale et son visage tout pâle.

Mon frère se dirigea du côté de la gare de Victoria et rencontra encore un certain nombre de fuyards. Il avait l'idée vague qu'il m'apercevrait peut-être. Il remarqua un nombre inusité d'agents assurant la circulation des voitures. Quelques-uns des fuyards échangeaient des nouvelles avec les

voyageurs des omnibus. L'un déclarait avoir vu les Marsiens.

— Des chaudières, sur de grandes échasses, comme je vous le dis, qui courent comme des hommes.

La plupart d'entre eux étaient animés et surexcités par leur étrange aventure.

Au delà de Victoria, les tavernes faisaient un commerce actif avec les nouveaux arrivants. A tous les coins de rue des groupes de gens lisaient les journaux, discutant avec animation, en contemplant ces visiteurs inaccoutumés pour un dimanche. Ils semblaient augmenter à mesure que la nuit venait jusqu'à ce qu'enfin les rues fussent, comme le dit mon frère, semblables à la Grand'Rue d'Epsom le jour du Derby. Il posa quelques questions à plusieurs des fugitifs et n'eut d'eux que des réponses insatisfaisantes.

Aucun ne put lui donner de nouvelles de Woking, excepté l'un d'eux, pourtant, qui lui assura que Woking avait été entièrement détruit la nuit précédente.

— Je viens de Byfleet, dit-il; un homme à bicyclette arriva ce matin de bonne heure dans le village et courut de porte en porte nous dire de partir. Puis ce fut le tour des soldats. Nous sortîmes pour voir ce qui se passait et il y avait des nuages de fumée et pas une âme ne venait de ce côté. Ensuite nous entendîmes la canonnade à Chertsey, et des gens arrivèrent de Weybridge. Alors j'ai fermé ma maison et je suis parti.

Il y avait à ce moment dans la foule un profond sentiment d'irritation contre les autorités, parce qu'elles n'avaient pas été capables de se débarrasser des envahisseurs sans tout cet encombrement.

Vers huit heures, on put distinctement entendre dans tout le sud de Londres le bruit d'une sourde canonnade. Mon frère ne put l'entendre dans les voies principales à cause de la circulation et du trafic, mais, en coupant vers le fleuve par des rues écartées et tranquilles, il pouvait le distinguer très clairement.

Il revint à pied de Westminster jusque chez lui, près de Regent's Park, vers deux heures. Il était maintenant plein d'anxiété à mon propos et bouleversé par l'importance évidente de la catastrophe. Son esprit, comme le mien l'avait été la veille, était porté à s'occuper des détails militaires. Il pensa à tous ces canons silencieux et prêts au feu; à la contrée devenue soudain nomade; il essaya de s'imaginer des *chaudières* sur des échasses de cent pieds de haut.

Deux ou trois voiturées de fugitifs passèrent dans Oxford Street, et plusieurs dans Marylebone Road; mais la nouvelle se propageait si lentement que les trottoirs de Regent's Street et Portland Road étaient pleins de leurs habituels promeneurs du dimanche après-midi, bien qu'on parlât de l'affaire dans des groupes; aux environs de Regent's Park il y avait en promenade autant de couples silencieux que d'habitude. La soirée était chaude et tranquille, bien qu'un peu lourde; le canon s'entendait encore par intervalles; et après minuit le ciel fut éclairé vers le sud comme par des éclairs de chaleur.

Il lut et relut le journal, craignant qu'il ne me fût arrivé les pires choses. Il ne pouvait tenir en place et après souper il erra de nouveau par les rues, au hasard. Il rentra et essaya en vain de détourner le cours de ses idées en revoyant ses résu-

més d'examen. Il se coucha un peu après minuit et fut éveillé de quelque lugubre rêve, aux premières heures du lundi matin, par un bruit de marteaux de porte, de pas précipités dans la rue, de tambour éloigné et le son des cloches. Des reflets rouges dansaient au plafond. Un instant, il resta immobile, surpris, se demandant si le jour était venu, ou si le monde était fou. Puis il sauta à bas du lit et courut à la fenêtre.

Sa chambre était mansardée, et comme il se penchait, il y eut une douzaine d'échos au bruit de sa fenêtre ouverte, et des têtes parurent en toutes sortes de désarroi nocturne. On criait des questions.

— Ils viennent ! hurlait un policeman, en secouant le marteau de la porte. Les Marsiens vont venir ! et il se précipitait à la porte voisine.

Un bruit de tambours et de trompettes arriva des casernes d'Albany Street et toutes les cloches d'église à portée d'oreille travaillaient ferme à tuer le sommeil avec un tocsin véhément et désordonné. Il y eut des bruits de portes qu'on ouvre et l'une après l'autre les fenêtres des maisons d'en face passèrent de l'obscurité à une lumière jaunâtre.

Du bout de la rue arriva au galop une voiture fermée, dont le bruit, qui éclata soudain au coin, s'éleva jusqu'au fracas sous la fenêtre et mourut lentement dans la distance. Presque immédiatement suivirent quelques cabs, avant-coureurs d'une longue procession de rapides véhicules, allant pour la plupart à la gare de Chalk Farm, d'où les trains spéciaux de la Compagnie du Nord-Ouest devaient partir, pour éviter de descendre la pente jusqu'à Euston.

Pendant longtemps mon frère resta à la fenêtre à considérer avec ébahissement les policemen heur-

tant successivement à toutes les portes, et annonçant leur incompréhensible nouvelle. Puis derrière lui, la porte s'ouvrit et le voisin qui habitait sur le même palier entra, vêtu seulement de sa chemise et de son pantalon, en pantoufles et les bretelles pendantes, les cheveux ébouriffés par l'oreiller.

— Que diable arrive-t-il? Un incendie? demanda-t-il. Quel satané vacarme!

Ils allongèrent tous deux la tête hors de la fenêtre, s'efforçant d'entendre ce que les policemen criaient. Des gens arrivaient des rues transversales, et causaient par groupes animés à chaque coin.

— Mais pourquoi diable tout cela? demandait le voisin.

Mon frère lui répondit vaguement et se mit à s'habiller, courant avec chaque pièce de son costume à la fenêtre afin de ne rien manquer de l'excitation croissante des rues. Et bientôt des gens vendant des journaux extraordinairement matinaux descendirent la rue en bâillant.

— Londres en danger de suffocation! Les lignes de Kingston et de Richmond forcées! Terribles massacres dans la vallée de la Tamise.

Tout autour de lui — aux étages inférieurs dans les maisons de chaque côté et en face, derrière dans les terrasses du parc, dans les cent autres rues de cette partie de Marylebone, dans le district de Westbourne Park et dans St Pancras, à l'ouest et au nord, dans Kilburn, St John's Wood et Hampstead, à l'est dans Shoreditch, Highbury, Haggerston et Hoxton, en un mot, dans toute l'étendue de Londres depuis Ealing jusqu'à East Ham — des gens se frottaient les yeux, ouvraient leurs fenêtres pour savoir ce qui arrivait, s'interrogeaient au hasard et s'habillaient en hâte quand

eut passé à travers les rues le premier souffle de la tempête de peur qui venait.

Ce fut l'aube de la grande panique. Londres, qui s'était couché le dimanche soir stupide et inerte, était réveillé aux petites heures du lundi matin par la sensation ardente du danger.

Incapable d'apprendre de sa fenêtre ce qui était arrivé, mon frère descendit dans la rue, au moment où le ciel, entre les parapets des maisons, recevait les premières touches roses de l'aurore. Les gens qui fuyaient à pied ou en voiture devenaient à chaque instant de plus en plus nombreux.

— La fumée noire ! criaient incessamment ces gens ; la fumée noire !

La contagion d'une terreur aussi unanime était inévitable. Comme mon frère demeurait hésitant sur le seuil de la porte, il aperçut un autre crieur de journaux qui venait de son cêté, et il en acheta un numéro immédiatement. L'homme continua sa route avec le reste, vendant en courant ses journaux un shilling pièce — grotesque mélange de profit et de panique.

Dans ce journal, mon frère lut la dépèche du général commandant en chef, annonçant la catastrophe : « Les Marsiens se sont mis à décharger, au moyen de fusées, d'énormes nuages de vapeur noire et empoisonnée. Ils ont asphyxié nos batteries, détruit Richmond, Kingston et Wimbledon, et s'avancent lentement vers Londres, détruisant tout sur leur passage. Il est impossible de les arrêter. Il n'y a d'autre salut devant la Fumée Noire qu'une fuite immédiate. »

C'était tout, mais c'était assez. L'entière population d'une grande cité de six millions d'habitants se mettait en mouvement, s'échappait, s'enfuyait :

bientôt elle s'écoulerait en masse vers le Nord.

— La Fumée Noire ! criaient d'innombrables voix. Le Feu !

Les cloches de l'église voisine faisaient un discordant tumulte ; un chariot mal conduit alla verser, au milieu des cris et des jurons, contre l'auge de pierre du bout de la rue. Des lumières d'un jaune livide allaient et venaient dans les maisons, et quelques cabs passaient avec leurs lanternes non éteintes. Au-dessous de tout cela, l'aube devenait plus brillante, claire, tranquille et calme.

Il entendit des pas courant de ci de là dans les chambres, en haut et en bas, derrière lui. La propriétaire vint à la porte négligemment enveloppée d'une robe de chambre et d'un châle. Son mari suivait, en grommelant.

Quand mon frère commença à réaliser l'importance de toutes ces choses, il remonta précipitamment à sa chambre, prit tout son argent disponible — environ dix livres en tout — et redescendit dans la rue.

## XV

### LES ÉVÉNEMENTS DANS LE SURREY

Pendant que le vicaire, l'air égaré, tenait ses discours incohérents, à l'ombre de la haie dans les prairies basses de Halliford ; pendant que mon frère regardait les fugitifs arriver sans cesse par Westminster Bridge, les Marsiens avaient repris l'offensive. Autant qu'on peut être certain, d'après les récits contradictoires qu'on a avancés, la plupart, affairés par de nouveaux préparatifs, restèrent auprès des carrières de Horsell ce soir-là jusqu'à neuf heures, pressant quelque travail et produisant d'immenses nuages de fumée noire.

Mais assurément trois d'entre eux sortirent vers huit heures ; ils s'avancèrent avec lenteur et précaution, traversant Byfleet et Pyrford, jusqu'à Ripley et Weybridge et se trouvèrent ainsi contre le couchant en vue des batteries en alerte. Ils n'avançaient pas ensemble, mais séparés l'un de l'autre par une distance d'environ un mille et demi. Ils communiquaient entre eux au moyen de hurlements semblables à la sirène des navires, montant et descendant une sorte de gamme.

C'étaient ces hurlements et la canonnade de Ripley et de St George's Hill que nous avions entendus à Upper Halliford. Les canonniers de Ripley, artilleurs volontaires et fort novices qu'on n'aurait jamais dû placer dans une pareille position, tirèrent une volée désordonnée, prématurée et inefficace, et se débandèrent à pied et à cheval à travers le village désert ; le Marsien enjamba tranquillement leurs canons sans se servir de son Rayon Ardent, choisit délicatement ses pas parmi eux, les dépassa et arriva inopinément sur les batteries de Painshill Park, qu'il détruisit.

Cependant les troupes de St George's Hill étaient mieux conduites ou avaient plus de courage. Dissimulés derrière un bois de sapins, il semble que le Marsien ne se soit pas attendu à les trouver là. Ils pointèrent leurs canons aussi délibérément que s'ils avaient été à la manœuvre et firent feu à une portée d'environ mille mètres.

Les obus éclatèrent tout autour du Marsien, et ils le virent faire quelques pas encore, chanceler et s'écrouler ; tous poussèrent un cri, et avec une hâte frénétique rechargèrent les pièces. Le Marsien renversé fit entendre un ululement prolongé ; immédiatement un second géant étincelant lui répondit

et apparut au-dessus des arbres vers le sud. Il est possible qu'une des jambes du tripode ait été brisée par les obus. La seconde volée passa au-dessus du Marsien renversé, et simultanément ses deux compagnons braquèrent leur Rayon Ardent sur la batterie. Les caissons sautèrent, les sapins tout autour des pièces prirent feu, et un ou deux artilleurs seulement, protégés dans leur fuite par la crête de la colline, s'échappèrent.

Après cela, les trois géants durent s'arrêter et tenir conseil et les éclaireurs qui les épiaient rapportent qu'ils restèrent absolument stationnaires pendant la demi-heure suivante. Le Marsien qui était à terre se glissa péniblement hors de son espèce de capuchon, petit être brun rappelant étrangement dans la distance quelque tache de rouille, et se mit apparemment à réparer sa machine. Vers neuf heures, il eut terminé, car son capuchon réapparut par-dessus les arbres.

Quelques minutes après neuf heures, ces trois premiers éclaireurs furent rejoints par quatre autres Marsiens, qui portaient un gros tube noir. Chacun des trois autres fut muni d'un tube similaire, et les sept géants se disposèrent à égales distances en une ligne courbe entre St George's Hill, Weybridge, et le village de Send, au sud-ouest de Ripley.

Aussitôt qu'ils se furent mis en mouvement, une douzaine de fusées montèrent des collines pour avertir les batteries de Ditton et de Esher. En même temps, quatre de leurs machines de combat, armées aussi de tubes, traversèrent la rivière, et deux d'entre eux, se détachant en noir contre le ciel occidental, nous apparurent, tandis que le vicaire et moi, las et endoloris, nous nous hâtions sur la route qui monte vers le Nord au sortir de Halliford. Ils avançaient,

nous sembla-t-il, sur un nuage, car une brume laiteuse couvrait les champs et s'élevait jusqu'au tiers de leur hauteur.

A cette vue, le vicaire poussa un faible cri rauque, et se mit à courir ; mais je savais qu'il était inutile de se sauver devant un Marsien et, me jetant de côté, je me glissai à travers des buissons de ronces et d'orties au fond du grand fossé qui bordait la route. S'étant retourné, le vicaire m'aperçut et vint me rejoindre.

Les deux Marsiens s'arrêtèrent, le plus proche de nous debout en face de Sunbury ; le plus éloigné n'étant qu'une tache grise indistincte du côté de l'étoile du soir, vers Staines.

Les hurlements que poussaient de temps à autre les Marsiens avaient cessé. Dans le plus grand silence ils prirent position au long de la vaste courbe de leurs cylindres, sur une ligne de douze milles d'étendue. Jamais, depuis l'invention de la poudre, un commencement de bataille n'avait été aussi tranquille. Pour nous, aussi bien que pour quelqu'un qui de Ripley aurait pu examiner les choses, les Marsiens faisaient l'effet d'être les maîtres uniques de la nuit ténébreuse, à peine éclairée qu'elle était par un mince croissant de lune, par les étoiles, les lueurs attardées du couchant, et les reflets rougeâtres des incendies de St-George's Hill et des bois en flammes de Painshill.

Mais faisant partout face à cette ligne d'attaque, à Staines, à Hounslow, à Ditton, à Esher, à Ockham, derrière les collines et les bois au sud du fleuve, au nord dans les grasses prairies basses, partout où un village ou un bouquet d'arbres offrait un suffisant abri, des canons attendaient. Les fusées-signaux éclatèrent, laissèrent pleuvoir leurs

étincelles à travers la nuit et s'évanouirent, et tous ceux qui servaient ces batteries furent surexcités par l'attente. Dès que les Marsiens se seraient avancés jusqu'à portée des bouches à feu, immédiatement ces formes noires d'hommes immobiles seraient secouées par l'ardeur du combat, ces canons aux reflets sombres dans la nuit tombante cracheraient un furieux tonnerre.

Sans doute, la pensée qui préoccupait la plupart de ces cerveaux vigilants, de même qu'elle était ma seule préoccupation, était cette énigmatique question de savoir ce que les Marsiens comprenaient de nous. Se rendaient-ils compte que nos millions d'individus étaient organisés, disciplinés, unis pour la même œuvre ? Ou bien, interprétaient-ils nos jaillissements de flamme, les vols soudains de nos obus, l'investissement régulier de leur campement, comme nous pourrions interpréter dans une ruche d'abeilles dérangée un furieux et unanime assaut ? (A ce moment personne ne savait quel genre de nourriture il leur fallait.) Cent questions de ce genre se pressaient en mon esprit tandis que je contemplais ce plan de bataille. Au fond de moi-même, j'avais la sensation rassurante de tout ce qu'il y avait de forces inconnues et cachées derrière nous vers Londres. Avait-on préparé des fosses et des trappes ? Les poudrières de Hounslow allaient-elles servir de piège ? Les Londoniens auraient-ils le courage de faire de leur immense province d'édifices un vaste Moscou en flammes ?

Puis, après une interminable attente, nous sembla-t-il, pendant laquelle nous restâmes blottis dans la haie, un son nous parvint, comme la détonation éloignée d'un canon. Un autre se fit entendre plus proche, puis un autre encore. Alors, le Marsien qui

se trouvait le plus près de nous éleva son tube et le déchargea, à la manière d'un canon, avec un bruit sourd qui fit trembler le sol. Le Marsien qui était près de Staines lui répondit. Il n'y eut ni flammes ni fumée, rien que cette lourde détonation.

Ces coups de canon successifs me firent une telle impression qu'oubliant presque ma sécurité personnelle et mes mains bouillies, je me hissai par-dessus la haie pour voir ce qui se passait du côté de Sunbury. Au même moment une seconde détonation suivit et un énorme projectile passa en tourbillonnant au-dessus de ma tête, allant vers Hounslow. Je m'attendais à voir au moins des flammes, de la fumée, quelque évidence de l'effet de sa chute. Mais je ne vis autre chose que le ciel bleu et profond, avec une étoile solitaire, et le brouillard blanc s'étendant large et bas à mes pieds. Et il n'y avait eu aucun fracas, aucune explosion en réponse. Le silence était revenu Les minutes se prolongèrent.

— Qu'arrive-t-il? demanda le vicaire qui se dressa debout à côté de moi.

— Dieu le sait! répondis-je.

Une chauve-souris passa en voltigeant et disparut. Un lointain tumulte de cris monta et cessa. Je me tournai à nouveau du côté du Marsien et je le vis qui se dirigeait à droite au long de la rivière, de son allure rotative si rapide.

A chaque instant je m'attendais à entendre s'ouvrir contre lui le feu de quelque batterie cachée; mais rien ne troubla le calme du soir. La silhouette du Marsien diminuait dans l'éloignement, et bientôt la brume et la nuit l'eurent englouti. D'une même impulsion, nous grimpâmes un peu plus haut. Vers Sunbury se trouvait une forme sombre, comme si une colline conique s'était soudain dressée, cachant

à nos regards la contrée d'au delà; puis, plus loin, sur l'autre rive au-dessus de Walton, nous aperçûmes un autre de ces sommets. Pendant que nous les examinions, ces formes coniques s'abaissèrent et s'élargirent.

Mû par une pensée soudaine, je portai mes regards vers le nord, où je vis que trois de ces nuages noirs s'élevaient.

Une tranquillité soudaine se fit. Loin vers le sud-est, faisant mieux ressortir le calme silence, nous entendions les Marsiens s'entr'appeler avec de longs ululements; puis l'air fut ébranlé de nouveau par les explosions éloignées de leurs tubes. Mais l'artillerie terrestre ne leur répliquait pas.

Alors, nous ne pouvions pas comprendre ces choses, mais je devais plus tard apprendre la signification de ces sinistres kopjes qui s'amoncelaient dans le crépuscule. Chacun des Marsiens, placé ainsi que je l'ai indiqué, et obéissant à quelque signal inconnu, avait déchargé, au moyen du tube en forme de canon qu'il portait, une sorte d'immense obus sur tout taillis, coteau ou groupe de maisons, sur tout autre possible abri à canons qui se trouvait en face de lui. Quelques-uns ne tirèrent qu'un seul de ces projectiles, d'autres, deux, comme dans le cas de celui que nous avions vu; celui de Ripley n'en déchargea, prétendit-on, pas moins de cinq, coup sur coup. Ces projectiles se brisaient en touchant le sol — sans faire explosion — et immédiatement dégageaient un énorme volume d'une vapeur lourde et noire, se déroulant et se répandant vers le ciel en un immense nuage sombre, une colline gazeuse qui s'écroulait et s'étendait d'elle-même sur la contrée environnante. Le contact de

cette vapeur et l'inspiration de ses âcres nuages étaient la mort pour tout ce qui respire.

Elle était lourde, cette vapeur, plus lourde que la fumée la plus dense, si bien qu'après le premier dégagement tumultueux elle se répandait dans les couches d'air inférieur et retombait sur le sol d'une façon plutôt liquide que gazeuse, abandonnant les collines, pénétrant dans les vallées, les fossés au long des cours d'eau, ainsi que fait, dit-on, le gaz acide carbonique s'échappant des fissures volcaniques. Partout où elle venait en contact avec l'eau, quelque action chimique se produisait; la surface se couvrait instantanément d'une sorte de lie poudreuse qui s'enfonçait lentement, laissant s'en former d'autre. Cette espèce d'écume était absolument insoluble et il est étrange que, le gaz produisant un effet aussi immédiat, on ait pu boire sans danger l'eau dont on l'avait extraite. La vapeur ne se diffusait pas comme le font ordinairement les gaz. Elle flottait par nuages compacts, descendant paresseusement les pentes, récalcitrant au vent, elle se combinait très lentement avec la brume et l'humidité de l'air, et tombait sur le sol en forme de poussière. Sauf en ce qui concerne un élément inconnu donnant un groupe de quatre lignes dans le bleu du spectre, on ignore encore entièrement la nature de cette substance.

Lorsque le tumultueux soulèvement de sa dispersion était terminé, la fumée noire se tassait tout contre le sol, avant même sa précipitation en poussière, si bien qu'à cinquante pieds en l'air, sur les toits et aux étages supérieurs des hautes maisons et sur les grands arbres, il y avait quelque chance d'échapper à l'empoisonnement, comme les faits le prouvèrent ce soir-là à Street Cobham et à Ditton.

L'homme qui échappa à la suffocation dans le premier de ces villages fit un étonnant récit de l'étrangeté de ces volutes et de ces replis; il raconta comment, du haut du clocher de l'église, il vit les maisons du village ressurgir peu à peu hors de ce néant noirâtre ainsi que des fantômes. Il resta là pendant un jour et demi, épuisé, mourant de faim et de soif, écorché par le soleil, voyant à ses pieds la terre sous le ciel bleu, et contre le fond des collines lointaines, une étendue recouverte comme d'un velours noir, avec des toits rouges, des arbres verts, puis plus tard, des haies et des buissons, des granges, des remises, des murs voilés de noir, se dressant ici et là dans le soleil.

Ceci se passait à Street Cobham, où la vapeur noire resta jusqu'à ce qu'elle se fût absorbée d'elle-même dans le sol. Ordinairement, dès qu'elle avait rempli son objet, les Marsiens en débarrassaient l'atmosphère en dirigeant dessus un jet de vapeur.

C'est ce qu'ils firent avec les couches de fumée noire qui s'étaient déroulées auprès de nous, comme nous pûmes le voir, à la lueur des étoiles, derrière les fenêtres d'une maison déserte d'Upper Halliford où nous étions retournés. De là, aussi, nous apercevions les feux électriques de Richmond Hill et de Kingston Hill fouillant la nuit en tout sens; puis vers onze heures les vitres résonnèrent et nous entendîmes les détonations des grosses pièces de siège qu'on avait mises en batterie sur ces hauteurs. La canonnade continua par intervalles réguliers pendant l'espace d'un quart d'heure, envoyant au hasard des projectiles contre les Marsiens invisibles à Hampton et à Ditton; puis les rayons pâles des feux électriques s'évanouirent et furent remplacés par de vifs reflets rouges.

Alors le quatrième cylindre — météore d'un vert brillant — tomba dans Bushey Park, ainsi que je l'appris plus tard. Avant que l'artillerie des collines de Richmond et de Kingston n'ait ouvert le feu, une violente canonnade se fit entendre au lointain, vers le sud-ouest, due, je pense, à des batteries qui tiraient à l'aventure avant que la fumée noire ne submergeât les canonniers.

Ainsi, de la même façon méthodique que les hommes employaient pour enfumer un nid de guêpes, les Marsiens recouvraient toute la contrée, vers Londres, de cette étrange vapeur suffocante. La courbe de leur ligne s'étendait lentement et elle atteignit bientôt, d'un côté, Hanwell et de l'autre Coombe et Malden. Toute la nuit, leurs tubes destructeurs furent à l'œuvre. Pas une seule fois, après que le Marsien de St-George's Hill eut été abattu, ils ne s'approchèrent à portée de l'artillerie. Partout où ils supposaient que pouvaient être dissimulés des canons, ils envoyaient un projectile contenant leur vapeur noire, et où les batteries étaient en vue, ils pointaient simplement le Rayon Ardent.

Vers minuit, les arbres en flammes sur les pentes de Richmond Park et les incendies de Kingston Hill éclairèrent un réseau de fumée noire qui cachait toute la vallée de la Tamise, et s'étendait aussi loin que l'œil pouvait voir. A travers cette confusion, s'avançaient deux Marsiens qui dirigaient en tous sens leurs bruyants jets de vapeur.

Les Marsiens, cette nuit-là, semblaient ménager le Rayon Ardent, soit parce qu'ils n'avaient qu'une provision limitée de matière nécessaire à sa production, soit qu'ils aient voulu ne pas détruire entièrement le pays, mais terrifier et anéantir l'opposition qu'ils avaient soulevée. Ils obtinrent assuré-

ment ce dernier résultat. La nuit du dimanche fut la fin de toute résistance organisée, contre leurs mouvements. Après cela, aucune troupe d'hommes n'osa les affronter, si désespérée eût été l'entreprise. Même les équipages des torpilleurs et des cuirassés qui avaient remonté la Tamise avec leurs canons à tir rapide refusèrent de s'arrêter, se mutinèrent et regagnèrent la mer. La seule opération offensive que les hommes aient tentée cette nuit-là fut la préparation de mines et de fosses, avec une énergie frénétique et spasmodique.

Peut-on s'imaginer le sort de ces batteries d'Esher épiant anxieusement le crépuscule? Aucun des hommes qui les servaient ne survécut. On se représente l'attente réglementaire, les officiers alertes et attentifs, les pièces prêtes, les munitions empilées à portée, les avant-trains attelés, les groupes de spectateurs civils observant les dispositions d'aussi près qu'il leur était permis, tout cela, dans la grande tranquillité du soir ; plus loin, les ambulances avec les blessés et les brûlés de Weybridge ; enfin la sourde détonation du tube des Marsiens, et le bizarre projectile tourbillonnant par-dessus les arbres et les maisons et s'écrasant au milieu des champs environnants.

On peut se représenter aussi le soudain redoublement d'attention, les volutes et les replis épais de ces ténèbres qui s'avançaient contre le sol, s'élevaient vers le ciel, et faisaient du crépuscule une obscurité palpable, cet étrange et horrible antagoniste enveloppant ses victimes ; les hommes et les chevaux à peine distincts, courant et fuyant, criant et hennissant, tombant à terre ; les hurlements de terreur ; les canons soudain abandonnés ; les hommes suffoquant et se tordant sur le sol, et la

rapide dégringolade du cône opaque de fumée. Puis, l'obscurité sombre et impénétrable — rien qu'une masse silencieuse de vapeur compacte cachant ses morts.

Un peu avant l'aube, la vapeur noire se répandait dans les rues de Richmond, et le gouvernement affolé et désorganisé faisait connaître, en un dernier effort, à la population de Londres la nécessité de fuir.

## XVI

### LA PANIQUE

Ainsi s'explique l'affolement qui, comme une vague mugissante, passa sur la plus grande cité du monde à l'aube du lundi matin — les flots de gens fuyant, grossissant peu à peu comme un torrent et venant se heurter en un tumulte bouillonnant autour des grandes gares, s'encaissant sur les bords de la Tamise en une lutte épouvantable pour trouver place sur les bateaux, et se précipitant par toutes les voies vers le Nord et vers l'Est. A dix heures, la police était désorganisée, et aux environs de midi, les administrations de chemins de fer, complètement bouleversées, perdirent tout pouvoir et toute efficacité, tout leur service compliqué sombrant dans le soudain écroulement du corps social.

Les lignes au bord de la Tamise et le réseau du Sud-Est, à Cannon-Street, avaient été prévenus dès minuit et les trains s'emplissaient, où des gens, à deux heures, luttaient sauvagement, pour trouver place debout dans les wagons. Vers trois heures à la gare de Bishopsgate, des gens furent renversés, piétinés et écrasés ; à plus de deux cents mètres des

stations de Liverpool Street, des coups de revolvers furent tirés, des gens furent poignardés et les policemen qui avaient été envoyés pour maintenir l'ordre, épuisés et exaspérés, cassèrent la tête de ceux qu'ils devaient protéger.

A mesure que la journée s'avançait, que les mécaniciens et les chauffeurs refusaient de revenir à Londres, la poussée de la foule entraîna les gens, en une multitude sans cesse croissante, loin des gares, au long des grandes routes qui menaient au nord. Vers midi, on avait aperçu un Marsien à Barnes, et un nuage de vapeur noire, qui s'affaissait lentement, suivait le cours de la Tamise et envahissait les prairies de Lambeth, coupant toute retraite par les ponts dans sa marche lente. Un autre nuage passa sur Ealing et entoura sur Castle-Hill un petit groupe de fuyards vivants, mais incapables de s'échapper.

Après une lutte inutile pour trouver place à Chalk Farm dans un train du Nord-Ouest — les locomotives, après avoir fait leur provision de charbon à la gare des marchandises, labouraient la foule hurlante, et une douzaine d'hommes robustes avaient toutes les peines du monde à empêcher la foule d'écraser le mécanicien contre son fourneau — mon frère déboucha dans Chalk Farm Road, s'avança à travers une multitude précipitée de véhicules et eut le bonheur de se trouver au premier rang lors du pillage d'un magasin de cycles. Le pneu de devant de la machine dont il s'empara fut percé en passant à travers la glace brisée ; néanmoins il put s'enfuir sans autre dommage qu'une coupure au poignet. La montée de Haverstock Hill était impraticable à cause de plusieurs chevaux et véhicules renversés et mon frère s'engagea dans Belsize Road.

Il échappa ainsi à la débandade et, contournant Edgware Road, il atteignit Edgware vers sept heures, fatigué et mourant de faim, mais avec une bonne avance sur la foule. Au long de la route, des gens curieux et étonnés sortaient sur le pas de leur porte. Il fut dépassé par un certain nombre de cyclistes, quelques cavaliers et deux automobiles.

A environ un mille d'Edgware, la jante de sa roue cassa et la machine fut hors d'usage. Il l'abandonna au bord de la route et gagna le village à pied. Dans la grand'rue, il y avait des boutiques à demi ouvertes, et des gens s'assemblaient sur les trottoirs, au seuil des maisons et aux fenêtres, considérant avec ébahissement les premières bandes de cette extraordinaire procession de fugitifs. Il réussit à se procurer quelque nourriture à une auberge.

Il demeura pendant quelque temps dans le village, ne sachant plus quoi faire ; le nombre des fuyards augmentait et la plupart d'entre eux semblaient, comme lui, disposés à s'arrêter là. Nul n'apportait de plus récentes nouvelles des Marsiens envahisseurs.

La route se trouvait déjà encombrée, mais pas encore complètement obstruée. Le plus grand nombre des fugitifs étaient à cette heure des cyclistes, mais bientôt passèrent à toute vitesse des automobiles, des cabs et des voitures de toute sorte, et la poussière flottait en nuages lourds sur la route qui mène à St Albans.

Ce fut peut-être une vague idée d'aller à Chelmsfond, où il avait des amis, qui poussa mon frère à s'engager dans une tranquille petite rue se dirigeant vers l'est. Il arriva bientôt à une barrière et, la franchissant, il suivit un sentier qui inclinait au nord-est. Il passa auprès de plusieurs fermes

et de quelques petits hameaux dont il ignorait les noms. Il n'aperçut que très peu de fugitifs jusqu'à ce que, dans un chemin de traverse aux environs de High Barnet, il trouvât par hasard les deux dames dont il fut, dès ce moment, le compagnon de voyage. Il les rencontra juste à temps pour les sauver.

Il entendit leurs cris de frayeur et, se hâtant, il vit du coin de la route deux hommes qui cherchaient à les arracher de la petite voiture dans laquelle elles se trouvaient, tandis qu'un troisième maintenait avec difficulté le poney effrayé. L'une des dames, de petite taille et habillée de blanc, se contentait de pousser des cris ; l'autre, brune et svelte, cinglait avec un fouet qu'elle serrait dans sa main libre l'homme qui la tenait par le bras.

Mon frère comprit immédiatement la situation, et répondant à leurs cris, s'élança sur le lieu de la lutte. L'un des hommes lui fit face; mon frère comprit à l'expression de son antagoniste qu'une bataille était inévitable, et, boxeur expert, il fondit immédiatement sur lui et l'envoya rouler contre la roue de la voiture.

Ce n'était pas l'heure de penser à un pugilat chevaleresque, et mon frère le fit tenir tranquille en lui assénant un solide coup de pied. Au même moment, il saisit à la gorge l'individu qui tenait le bras de la jeune dame. Il entendit un bruit de sabot, le fouet le cingla en pleine figure, un troisième antagoniste le frappa entre les yeux, et l'homme qu'il tenait s'arracha de son étreinte et s'enfuit rapidement dans la direction d'où il était venu.

A demi étourdi, il se retrouva en face de l'homme qui avait tenu la tête du cheval et il aperçut la voiture s'éloignant dans le chemin, secouée de côté et d'autre, tandis que les deux femmes se retour-

naient. Son adversaire, un solide gaillard, fit mine de le frapper, mais il l'arrêta d'un coup de poing en pleine figure. Alors comprenant qu'il était abandonné, il prit sa course et descendit le chemin à la poursuite de la voiture, tandis que son adversaire le serrait de près et que le fugitif, enhardi maintenant, accourait aussi.

Soudain il trébucha et tomba ; l'autre s'étala de tout son long par-dessus lui, et quand mon frère se releva, il se trouva à nouveau en face d'une couple d'antagonistes. Il aurait eu peu de chances contre eux si la dame svelte ne fût courageusement revenue à son aide. Elle avait été pendant tout ce temps en possession d'un revolver, mais il se trouvait sous le siège quand elle et sa compagne avaient été attaquées. Elle fit feu à six mètres de distance, manquant de peu mon frère. Le moins courageux des assaillants prit la fuite, et son compagnon dut le suivre en l'injuriant pour sa lâcheté. Tous deux s'arrêtèrent au bas du chemin, à l'endroit où leur compagnon gisait inanimé.

— Prenez ceci, dit la jeune dame en tendant son revolver à mon frère.

— Retournez à la voiture, répondit-il en essuyant le sang de sa lèvre fendue.

Elle se retourna sans un mot — ils étaient tous deux haletant — et ils revinrent à l'endroit où la dame en blanc tâchait de maintenir le poney.

Les voleurs en avaient évidemment assez, car mon frère, jetant un dernier regard vers eux, les vit s'éloigner.

— Je vais me mettre là, si vous le permettez, dit mon frère, et il s'installa à la place libre, sur le siège de devant.

La dame l'examina à la dérobée.

— Donnez-moi les guides, dit-elle, et elle caressa du fouet les flancs du poney. Au même moment, un coude de la route cachait à leur vue les trois hommes.

Ainsi, d'une façon tout à fait inespérée, mon frère se trouva, haletant, la bouche ensanglantée, une joue meurtrie, les jointures des mains écorchées, parcourant en voiture une route inconnue en compagnie de ces deux femmes. Il apprit que l'une était la femme et l'autre la jeune sœur d'un médecin de Stanmore qui, revenant au petit matin de voir un client gravement malade, avait appris à quelque gare sur son chemin l'invasion des Marsiens. Il était revenu chez lui en toute hâte, avait fait lever les deux femmes — leur servante les avait quittées deux jours auparavant — empaqueté quelques provisions, placé son revolver sous le siège de la voiture (heureusement pour mon frère) et leur avait dit d'aller jusqu'à Edgware, avec l'idée qu'elles y pourraient prendre un train. Il était resté pour prévenir les voisins. Il les rattraperait, avait-il dit, vers quatre heures et demie du matin. Il était maintenant neuf heures, et elles ne l'avaient pas encore vu. N'ayant pu séjourner à Edgware à cause de l'encombrement sans cesse croissant de l'endroit, elles s'étaient engagées dans ce chemin de traverse. Tel fut le récit qu'elles firent par fragments à mon frère, et bientôt ils s'arrêtèrent de nouveau aux environs de New Barnet. Il leur promit de demeurer avec elles au moins jusqu'à ce qu'elles aient pu décider de ce qu'elles devaient faire, ou jusqu'à ce que le docteur arrivât, et afin de leur inspirer confiance il leur affirma qu'il était excellent tireur au revolver — arme qui lui était tout à fait étrangère.

Ils firent une sorte de campement au bord de la route, et le poney fut tout heureux de brouter la haie à son aise. Mon frère raconta aux deux dames de quelle façon il s'était enfui de Londres et il leur dit tout ce qu'il savait de ces Marsiens et de leurs agissements. Le soleil montait peu à peu dans le ciel; au bout d'un instant leur conversation cessa pour faire place à une sorte de malaise et ils furent envahis de pressentiments funestes. Plusieurs voyageurs passèrent, desquels mon frère obtint toutes les nouvelles qu'ils purent donner. Les phrases entrecoupées qu'on lui répondait augmentaient son impression d'un grand désastre qui survenait à l'humanité, et enracinèrent sa conviction de l'immédiate nécessité de poursuivre leur fuite. Il insista vivement auprès des dames sur cette nécessité.

— Nous avons de l'argent, commença la jeune femme — et elle s'arrêta court.

Ses yeux rencontrèrent ceux de mon frère et son hésitation cessa.

— Et j'en ai aussi, ajouta-t-il.

Elles expliquèrent qu'elles possédaient trente souverains d'or, sans compter une banknote de cinq livres, et elles émirent l'idée qu'avec cela on pouvait prendre un train à St Albans ou à New Barnet.

Mon frère leur expliqua que la chose était fort vraisemblablement impossible, parce que les Londoniens avaient déjà envahi tous les trains, et il leur fit part de son idée de s'avancer à travers le comté d'Essex, du côté d'Harwich, pour, de là, quitter tout à fait le pays.

Mrs Elphinstone — tel était le nom de la dame en blanc — ne voulut pas entendre parler de cela et

s'obstina à réclamer son George ; mais sa belle-sœur, étonnamment calme et réfléchie, se rangea finalement à l'avis de mon frère. Ils se dirigèrent ainsi vers Barnet, dans l'intention de traverser la grande route du Nord, mon frère conduisant le poney à la main pour le ménager autant que possible.

A mesure que les heures passaient, la chaleur devenait excessive ; sous les pieds, un sable épais et blanchâtre brûlait et aveuglait, de sorte qu'ils n'avançaient que très lentement. Les haies étaient grises de poussière et, comme ils approchaient de Barnet, un murmure tumultueux s'entendait de plus en plus distinctement.

Ils commencèrent à rencontrer plus fréquemment des gens qui, pour la plupart, marchaient les yeux fixes en murmurant de vagues questions, excédés de fatigue et les vêtements sales et en désordre. Un homme en habit de soirée passa près d'eux à pied, les yeux vers le sol. Ils l'entendirent venir, derrière eux, parlant seul et, s'étant retournés, ils l'aperçurent, une main crispée dans ses cheveux et de l'autre menaçant d'invisibles ennemis. Son accès de fureur passé, il continua sa route sans lever la tête.

Comme la petite troupe que menait mon frère approchait du carrefour avant d'entrer à Barnet, ils virent s'avancer sur la gauche, à travers champs, une femme ayant un enfant sur les bras et deux autres pendus à ses jupes ; puis un homme passa, vêtu d'habits noirs et sales, un gros bâton dans une main, une petite malle dans l'autre. Au coin du chemin, à l'endroit où, entre des villas, il rejoignait la grande route, parut une petite voiture traînée par un poney noir écumant, que conduisait un jeune homme blême coiffé d'un chapeau rond, gris

de poussière. Il y avait avec lui, entassés dans la voiture, trois jeunes filles, probablement des petites ouvrières de l'East-End, et une couple d'enfants.

— Est-ce que ça mène à Edgware par là ? demanda le jeune homme aux yeux hagards et à la face pâle.

Quand mon frère lui eut répondu qu'il lui fallait tourner à gauche, il enleva son poney d'un coup de fouet, sans même prendre la peine de remercier.

Mon frère remarqua une sorte de fumée ou de brouillard d'un gris pâle, qui montait entre les maisons devant eux, et voilait la façade blanche d'une terrasse apparaissant de l'autre côté de la route entre les villas. Mrs Elphinstone se mit tout à coup à pousser des cris en apercevant des flammèches rougeâtres qui bondissaient par-dessus les maisons dans le ciel d'un bleu profond. Le bruit tumultueux se fondait maintenant en un mélange désordonné de voix innombrables, de grincements de roues, de craquements de chariots et de piaffements de chevaux. Le chemin tournait brusquement à cinquante mètres à peine du carrefour.

— Dieu du ciel ! s'écria Mrs Elphinstone, mais où nous menez-vous donc ?

Mon frère s'arrêta.

La grand'route était un flot bouillonnant de gens, un torrent d'êtres humains s'élançant vers le nord, pressés les uns contre les autres. Un grand nuage de poussière, blanc et lumineux sous l'éclat ardent du soleil, enveloppait toutes choses d'un voile gris et indistinct que renouvelait incessamment le piétinement d'une foule dense de chevaux, d'hommes et de femmes à pied, et le roulement des véhicules de toute sorte.

Mon frère entendit des voix qui criaient :

— Avancez ! avancez ! faites de la place !

On aurait cru marcher, pour gagner le point de rencontre du chemin et de la grand'route, dans l'épaisse fumée d'un incendie ; la foule mugissait comme les flammes, et la poussière était chaude et suffocante. A vrai dire, et pour ajouter à la confusion, une villa brûlait à quelque distance de là, envoyant des masses de fumée noire à travers la route.

Deux hommes passèrent auprès d'eux, puis une pauvre femme portant un lourd paquet et pleurant ; un épagneul perdu, la langue pendante, tourna, défiant, et s'enfuit, craintif et pitoyable, au geste de menace de mon frère.

Autant qu'il leur était possible de voir sur la route dans la direction de Londres entre les maisons de droite, un flot tumultueux de gens était resserré entre les murs des villas qui bordaient la route. Les têtes noires, les formes pressées devenaient distinctes en surgissant de derrière le pan de mur, passaient en hâte et confondaient de nouveau leurs individualités dans la multitude qui s'éloignait et qu'engloutissait enfin un nuage de poussière.

— Avancez ! avancez ! criaient les voix. De la place ! de la place !

Les mains des uns pressaient le dos des autres ; mon frère se tenait à la tête du poney, et, irrésistiblement attiré, il descendait le chemin lentement et pas à pas.

Edgware n'avait été que confusion et désordre, Chalk Farm un chaos tumultueux, mais ici, c'était toute une population en mouvement. Il est difficile de s'imaginer cette multitude. Elle n'avait aucun caractère distinct. Les personnages passaient inces-

samment et s'éloignaient le dos tourné au groupe arrêté dans le chemin. Sur les bords, s'avançaient ceux qui étaient à pied, menacés par les véhicules, culbutant dans les fossés, se bousculant les uns les autres.

Les chariots et les voitures de tout genre s'entassaient et s'emmêlaient les uns dans les autres, laissant peu de place pour les véhicules plus légers et plus impatients qui, de temps en temps, quand la moindre occasion s'offrait, se précipitaient en avant, obligeant les piétons à se serrer contre les clôtures et les barrières des villas.

— En avant ! en avant ! était le seul cri. En avant ! ils viennent !

Dans un char-à-bancs se trouvait un aveugle vêtu de l'uniforme de l'armée du Salut, gesticulant avec des mains crochues et braillant à tue-tête ce seul mot : Eternité ! Eternité ! Sa voix était rauque et puissante, si bien que mon frère put l'entendre bien après qu'il l'eut perdu de vue dans le nuage de poussière. Certains de ceux qui étaient dans les voitures fouettaient stupidement leurs chevaux et se querellaient avec les autres cochers; d'autres restaient affaissés sur eux-mêmes, les yeux fixes et misérables ; quelques-uns, torturés de soif, se rongeaient les poings, ou gisaient prostrés au fond de leurs véhicules; les chevaux avaient les yeux injectés de sang et leur mors était couvert d'écume.

Il y avait, en nombre incalculable, des cabs, des fiacres, des voitures de livraisons, des camions, une voiture des postes, un tombereau de boueux avec la marque de son district, un énorme fardier surchargé de populaire. Un haquet de brasseur passa bruyamment avec ses deux roues basses éclaboussées de sang tout frais.

— Avancez! faites de la place! hurlaient les voix.

— Eter-nité ! Éter-nité ! apportait l'écho.

Des femmes au visage triste et hagard piétinaient dans la foule avec des enfants qui criaient et qui trébuchaient ; certaines étaient bien mises, leurs robes délicates et jolies toutes couvertes de poussière, et leurs figures lassées étaient sillonnées de larmes. Avec elles, parfois, se trouvaient des hommes, quelques-uns leur venant en aide, d'autres menaçants ou farouches. Luttant côte à côte avec eux, avançaient quelques vagabonds las, vêtus de loques et de haillons, les yeux insolents, le verbe haut, hurlant des injures et des grossièretés. Il y avait de vigoureux ouvriers, se frayant un chemin à la force des poings ; de pitoyables êtres, aux vêtements en désordre et paraissant être des employés de bureau ou de magasin, se débattaient fébrilement. Puis mon frère remarqua au passage un soldat blessé, des hommes vêtus du costume des employés de chemin de fer et une malheureuse créature qui avait simplement jeté un manteau par-dessus sa chemise de nuit.

Mais malgré sa composition variée, cette multitude avait divers traits en commun : sur les faces se peignaient la douleur et la crainte, et la peur semblait les poursuivre. Un soudain tumulte, une querelle entre gens voulant prendre place dans quelque véhicule leur fit hâter le pas à tous, et même un homme si effaré, si brisé, que ses genoux ployaient sous lui, sentit pendant un instant une nouvelle activité l'animer. La chaleur et la poussière avaient déjà travaillé cette multitude; ils avaient la peau sèche, les lèvres noires et gercées ; la soif, la fatigue et leurs pieds meurtris les accablaient.

Parmi les cris variés, on entendait des disputes, des reproches, des gémissements de gens harassés et à bout de forces, et la plupart des voix étaient rauques et faibles. Par-dessus tout dominait le refrain :

— Avancez ! de la place ! Les Marsiens viennent !

Aucun des fuyards ne s'arrêtait et ne quittait le flot torrentueux. Le chemin débouchait obliquement sur la grande route par une ouverture étroite et avait l'apparence illusoire de venir de la direction de Londres. Cependant une sorte de remous était produit à son entrée par les plus faibles, qui étaient repoussés hors du courant, mais qui pour la plupart ne s'arrêtaient qu'un instant avant de s'y replonger à nouveau. A peu de distance dans le chemin, un homme était étendu à terre avec une jambe nue enveloppée de linges sanglants, et deux compagnons se penchaient sur lui. Celui-là avait le bonheur d'avoir des amis.

Un petit vieillard, la moustache grise et de coupe militaire, vêtu d'une redingote noire crasseuse, arriva en boitant, s'assit, ôta sa botte et sa chaussette ensanglantée, retira un caillou et se remit en marche clopin-clopant; puis une petite fille de huit ou neuf ans, seule, se laissa tomber contre la haie, auprès de mon frère, en pleurant.

— Je ne peux plus marcher! Je ne peux plus marcher!

Mon frère s'éveilla de sa torpeur, la prit dans ses bras et, lui parlant doucement, la porta à Miss Elphinstone. Elle s'était tue, comme effrayée, aussitôt que mon frère l'avait touchée.

— Ellen! cria dans la foule une voix de femme éplorée, Ellen! Et l'enfant se sauva précipitamment en répondant : Mère!

— Ils viennent! disait un homme à cheval en passant devant l'entrée du chemin.

— Attention, là! braillait un cocher haut perché sur son siège; et mon frère vit une voiture fermée qui s'engageait dans l'étroit chemin. Les gens s'écartèrent, en s'écrasant les uns contre les autres, pour éviter le cheval. Mon frère fit reculer contre la haie le poney et la chaise; la voiture passa et alla s'arrêter plus loin auprès du tournant. C'était une voiture de maître, avec un timon pour deux chevaux; mais il n'y en avait qu'un d'attelé.

Mon frère aperçut vaguement à travers la poussière deux hommes qui soulevaient quelque chose sur une civière blanche et déposaient doucement leur fardeau à l'ombre de la haie de troënes.

L'un des hommes revint en courant.

— Est-ce qu'il y a de l'eau par ici? demanda-t-il. Il a très soif, il est presque moribond. C'est Lord Garrick.

— Lord Garrick! répondit mon frère, le Premier Président à la Cour?

— De l'eau? répéta l'autre.

— Il y en a peut-être dans une de ces maisons, dit mon frère, mais nous n'en avons pas, et je n'ose pas laisser mes gens.

L'homme essaya de se faire un chemin à travers la foule jusqu'à la porte de la maison du coin.

— Avancez! disaient les gens en le repoussant. Ils viennent! Avancez!

Alors l'attention de mon frère fut distraite par un homme barbu à la face d'oiseau de proie, portant avec grand soin un petit sac à main, qui se déchira, au moment même où mon frère l'apercevait, et dégorgea une masse de souverains qui s'éparpilla en mille morceaux d'or. Les pièces roulèrent en tous

sens sous les pieds confondus des hommes et des chevaux. Le vieillard s'arrêta, considérant d'un œil stupide son tas d'or; le brancard d'un cab, le frappant à l'épaule, l'envoya rouler à terre. Il poussa un cri, et une roue de camion effleura sa tête.

— En avant! criaient les gens tout autour de lui. Faites de la place!

Aussitôt que le cab fut passé, il se jeta les mains ouvertes sur le tas de pièces d'or et se mit à en ramasser à pleines mains et à en bourrer ses poches. Au moment où il se relevait à demi, un cheval se câbra par-dessus lui et l'abattit sous ses sabots.

— Arrêtez! cria mon frère, et, écartant une femme, il essaya d'empoigner la bride du cheval.

Avant qu'il n'ait pu y parvenir, il entendit un cri sous la voiture et vit dans la poussière la roue passer sur le dos du pauvre diable. Le cocher lança un coup de fouet à mon frère qui passa en courant derrière le véhicule. La multitude des cris l'assourdissait. L'homme se tordait dans la poussière sur son or épars, incapable de se relever, car la roue lui avait brisé les reins, et ses membres inférieurs étaient insensibles et morts. Mon frère se redressa et hurla un ordre au cocher qui suivait; un homme monté sur un cheval noir vint à son secours.

— Enlevez-le de là, dit-il.

Et mon frère, l'empoignant de sa main libre par le collet, traîna l'homme jusqu'au bord. Mais il tenait toujours son or et jetait à mon frère des regards courroucés, lui martelant le bras de son poing plein de monnaies.

— Avancez! avancez! criaient des voix furieuses derrière eux. En avant! en avant!

Il y eut un soudain craquement, comme le brancard d'une voiture heurtait le fiacre que l'homme à cheval avait arrêté. Mon frère tourna la tête, et l'homme aux pièces d'or, se tordant le cou, vint mordre le poignet qui le tenait. Il y eut un choc : le cheval du cavalier fut envoyé de côté, et le cheval de la voiture fut repoussé avec lui. Un de ses sabots manqua de très près le pied de mon frère. Il lâcha prise et bondit en arrière. La colère se changea en terreur sur la figure du pauvre diable à terre, et mon frère, qui le perdit de vue, fut entraîné dans le courant au delà de l'entrée du chemin et dut se débattre de toutes ses forces pour revenir.

Il vit Miss Elphinstone se couvrant les yeux de sa main et un enfant, avec tout le manque de sympathie ordinaire à cet âge, contemplant avec des yeux dilatés un objet poussiéreux, noirâtre et immobile, écrasé et broyé sous les roues.

— Allons-nous-en! s'écria-t-il. Nous ne pouvons traverser cet enfer; et il se mit en devoir de faire tourner la voiture. Ils s'éloignèrent d'une centaine de mètres dans la direction d'où ils étaient venus, jusqu'à ce qu'ils ne vissent plus la multitude. Au tournant du chemin, mon frère vit dans le fossé, sous les troënes, le moribond affreusement pâle, la figure couverte de sueur, les traits tirés. Les deux femmes restaient silencieuses, blotties sur leur siège et frissonnantes. Au delà du tournant, mon frère s'arrêta de nouveau. Miss Elphinstone était blême et sa belle-sœur, effondrée, pleurait, dans un trop pitoyable état pour réclamer même son George. Mon frère était épouvanté et perplexe. A peine avaient-ils commencé leur retraite qu'il

se rendit compte combien il était urgent et inévitable de tenter de traverser le torrent des fuyards. Soudainement résolu, il se tourna vers Miss Elphinstone.

— Il faut que nous passions par là, dit-il. Et il fit de nouveau retourner le poney.

Pour la seconde fois, ce jour-là, la jeune fille prouva son courage. Pour s'ouvrir un passage dans le torrent des gens, mon frère s'y jeta en plein, maintint en arrière le cheval d'un cab, tandis qu'elle menait le poney par la bride. Un chariot les accrocha un moment et arracha un long éclat de bois à leur chaise. Au même instant ils furent entraînés en avant par le courant. Mon frère, la figure et les mains rouges des coups de fouet du cocher, sauta dans la chaise et prit les rênes.

— Braquez le revolver sur celui qui nous suit, s'il nous presse de trop près — non — sur son cheval plutôt, dit-il en passant l'arme à la jeune fille.

Alors il attendit l'occasion de gagner le côté droit de la route. Mais une fois dans le courant il sembla perdre toute volonté, et faire partie de cette cohue poussiéreuse. Ils furent entraînés avec le torrent à travers Chipping Barnet et ils firent un mille de l'autre côté de la ville avant d'avoir pu se frayer un passage jusqu'au bord opposé de la route. C'était un fracas et une confusion indescriptibles. Mais dans la ville et au dehors, la route se bifurquait fréquemment, ce qui, en une certaine mesure, diminua la poussée.

Ils prirent un chemin vers l'est à travers Hadley et là, de chaque côté de la route et plus loin encore, ils trouvèrent une multitude de gens buvant dans les ruisseaux, et quelques-uns se battant pour approcher plus vite. Plus loin, du haut d'une colline près

de East Barnet, ils apercurent deux trains avançant lentement, l'un suivant l'autre, sans signaux, montant vers le nord, — des trains fourmillant de gens et il y en avait même de grimpés sur les tenders. Mon frère suppose qu'ils avaient dû s'emplir hors de Londres, car à ce moment la terreur affolée des gens avait rendu les gares terminus impraticables.

Ils firent halte près de là pendant tout le reste de l'après-midi, car les émotions violentes de la journée les avaient, tous trois, complètement épuisés. Ils commençaient à souffrir de la faim : le soir fraîchit, aucun d'entre eux n'osait dormir. Dans la soirée, un grand nombre de gens passèrent à une allure précipitée sur la route, près de l'endroit où ils faisaient halte, des gens fuyant des dangers inconnus et retournant dans la direction d'où mon frère venait.

## XVII

### LE « FULGURANT »

Si les Marsiens n'avaient eu pour but que de détruire, ils auraient pu, dès le lundi, anéantir toute la population de Londres pendant qu'elle se répandait lentement à travers les comtés environnants. La même cohue frénétique débordait sur la route de Barnet, mais aussi à Edgware et à Waltham Abbey et au long des routes qui vers l'Est vont à Southend et à Shoeburyness, et au sud de la Tamise à Deal et à Broadstairs. Si, par ce matin de juin, quelqu'un se fût trouvé dans un ballon au-dessus de Londres, au milieu du ciel flamboyant, toutes les routes qui vont vers le nord et vers l'est et où aboutissent les enchevêtrements infinis de rues eussent semblé poin-

tillées de noir par les innombrables fugitifs, chaque point étant une agonie humaine de terreur et de détresse physique. Je me suis étendu longuement, dans le chapitre précédent, sur la description que me fit mon frère de la route qui traverse Chipping Barnet, afin que les lecteurs puissent se rendre compte de l'effet que produisait à ceux qui en faisaient partie ce fourmillement de taches noires. Jamais encore dans l'histoire du monde une pareille masse d'êtres humains ne s'étaient mis en mouvement et n'avaient souffert ensemble. Les hordes légendaires des Goths et des Huns, les plus vastes armées qu'ait jamais vues l'Asie se fussent perdues dans ce débordement. Ce n'était pas une marche disciplinée, mais une fuite précipitée, une terreur panique gigantesque et terrible, sans ordre et sans but, six millions de gens sans armes et sans provisions, allant de l'avant à corps perdu. C'était le commencement de la déroute de la civilisation, du massacre de l'humanité.

Immédiatement au-dessous de lui, l'aéronaute aurait vu, immense et interminable, le réseau des rues, les maisons, les églises, les squares, les places, les jardins déjà vides s'étaler comme une immense carte avec toute la contrée du sud barbouillée de noir. A la place d'Ealing, de Richmond, de Wimbledon, on eût dit que quelque plume monstrueuse avait laissé tomber une énorme tache d'encre. Incessamment et avec persistance chaque éclaboussure noire croissait et s'étendait, envoyant des ramifications de tous côtés, tantôt se resserrant entre des élévations de terrain, tantôt dégringolant rapidement la pente de quelque vallée nouvelle, de la même façon qu'une tache s'étendrait sur du papier buvard.

Au delà, derrière les collines bleues qui s'élèvent au sud de la rivière, les Marsiens étincelants allaient de ci et de là; tranquillement et méthodiquement, ils étalaient leurs nuages empoisonnés sur cette partie de la contrée, les balayant ensuite avec leurs jets de vapeur quand ils avaient accompli leur œuvre et prenant possession du pays conquis. Il semble qu'ils eurent moins pour but d'exterminer que de démoraliser complètement et de détruire toute opposition. Ils firent sauter toutes les poudrières qu'ils rencontrèrent, coupèrent toutes les lignes télégraphiques et détruisirent en maints endroits les voies ferrées. On eût dit qu'ils coupaient les jarrets du genre humain. Ils ne paraissaient nullement pressés d'étendre le champ de leurs opérations et ne parurent pas dans la partie centrale de Londres de toute cette journée. Il est possible qu'un nombre très considérable de gens soient restés chez eux, à Londres, pendant toute la matinée du lundi. En tous cas il est certain que beaucoup moururent dans leurs maisons, suffoqués par la Fumée Noire.

Jusque vers midi, le *pool* de Londres fut un spectacle indescriptible. Les steamboats et les bateaux de toute sorte restèrent sous pression, tandis que les fugitifs offraient d'énormes sommes d'argent, et l'on dit que beaucoup de ceux qui gagnèrent les bateaux à la nage furent repoussés à coups de crocs et se noyèrent. Vers une heure de l'après-midi, le reste aminci d'un nuage de vapeur noire parut entre les arches du pont de Blackfriars. Le *pool,* à ce moment, fut le théâtre d'une confusion folle, de collisions et de batailles acharnées; pendant un instant une multitude de bateaux et de barques s'embarrassèrent et s'écrasèrent contre une arche du pont de la Tour,

et les matelots et les mariniers durent se défendre sauvagement contre les gens qui les assaillirent, car beaucoup se risquèrent à descendre au long des piles du pont.

Quand, une heure plus tard, un Marsien apparut par delà la Tour de l'Horloge et disparut en aval, il ne flottait plus que des épaves depuis Limehouse.

J'aurai à parler plus tard de la chute du cinquième cylindre. Le sixième tomba à Wimbledon. Mon frère, qui veillait auprès des femmes endormies dans la chaise au milieu d'une prairie, vit sa traînée verte dans le lointain au delà des collines. Le mardi, la petite troupe, toujours décidée à aller s'embarquer quelque part, se dirigea, à travers la contrée fourmillante, vers Colchester. La nouvelle fut confirmée que les Marsiens étaient maintenant en possession de tout Londres: on les avait vus à Highgate et même, disait-on, à Neasdon. Mais mon frère ne les aperçut pour la première fois que le lendemain.

Ce jour-là, les multitudes dispersées commencèrent à sentir le besoin urgent de provisions. A mesure que la faim augmentait, les droits de la propriété étaient de moins en moins respectés. Les fermiers défendaient, les armes à la main, leurs étables, leurs greniers et leurs moissons. Beaucoup de gens maintenant, comme mon frère, se tournaient vers l'est, et même quelques âmes désespérées s'en retournaient vers Londres avec l'idée d'y trouver de la nourriture. Ces derniers étaient surtout des gens des banlieues du nord qui ne connaissaient que par ouï-dire les effets de la Fumée Noire. Mon frère apprit que la moitié des membres du gouvernement s'étaient réunis à Birmingham et que d'énormes quantités de violents explosifs

étaient rassemblées pour servir à établir des mines automatiques creusées dans les comtés du Midland.

On lui dit aussi que la compagnie du Midland-Railway avait suppléé au personnel qui l'avait quittée le premier jour de la panique, qu'elle avait repris le service et que des trains partaient de St Albans vers le nord pour dégager l'encombrement des environs de Londres. On afficha aussi dans Chipping-Ongar un avis annonçant que d'immenses magasins de farine se trouvaient en réserve dans les villes du nord et qu'avant vingt-quatre heures on distribuerait du pain aux gens affamés des environs. Mais cette nouvelle ne le détourna pas du plan de salut qu'il avait formé, et tous trois continuèrent pendant toute cette journée leur route vers l'est. Ils ne virent de la distribution du pain que cette promesse; d'ailleurs, à vrai dire, personne n'en vit plus qu'eux. Cette nuit-là, le septième météore tomba sur Primrose Hill. Il tomba pendant que Miss Elphinstone veillait, ce qu'elle faisait alternativement avec mon frère. Et elle vit ainsi sa chute.

Le mercredi, les trois fugitifs, qui avaient passé la nuit dans un champ de blé encore vert, arrivèrent à Chelmsford, et là un groupe d'habitants, s'intitulant le Comité d'approvisionnement public, s'empara du poney comme provision et ne voulut rien donner en échange, sinon la promesse d'en avoir un morceau le lendemain. Le bruit courait là que les Marsiens étaient à Epping ; et l'on parlait aussi de la destruction des poudrières de Waltham Abbey, après une tentative vaine de faire sauter l'un des envahisseurs.

On avait posté des hommes dans les tours de

l'église pour épier la venue des Marsiens ; mon frère, très heureusement, comme la suite le prouva, préféra pousser immédiatement vers la côte plutôt que d'attendre une problématique nourriture, bien que tous trois fussent fort affamés. Vers midi, ils traversèrent Tillingham qui, assez étrangement, parut être désert et silencieux, à part quelques pillards furtifs en quête de nourriture. Passé Tillingham, ils se trouvèrent soudain en vue de la mer et de la plus surprenante multitude de bateaux de toute sorte qu'il soit possible d'imaginer.

Car, après que les marins ne purent plus remonter la Tamise, ils s'approchèrent des côtes d'Essex, à Harwich, à Walton, à Clacton, et ensuite à Foulness et à Shoebury,pour faire embarquer les gens. Tous ces vaisseaux étaient disposés en une courbe aux pointes rapprochées qui se perdaient dans le brouillard vers le Naze. Tout près du rivage pullulait une multitude de barques de pêche de toutes nationalités, anglaises, écossaises, françaises, hollandaises, suédoises, des chaloupes à vapeur de la Tamise, des yachts, des bateaux électriques; plus loin des vaisseaux de plus fort tonnage, d'innombrables bateaux à charbon, de coquets navires marchands, des transports à bestiaux, des paquebots, des transports à pétrole, des coureurs d'océan et même un vieux bâtiment tout blanc, des transatlantiques nets et grisâtres de Southampton et de Hambourg, et tout au long de la côte bleue, de l'autre côté du canal de Blackwater, mon frère put apercevoir vaguement une multitude dense de bateaux trafiquant avec les gens du rivage et s'étendant jusqu'à Maldon.

A une couple de milles en mer se trouvait un cuirassé très bas sur l'eau, semblable presque, sui-

vant l'expression de mon frère. à une épave à demi submergée. C'était le cuirassé *le Fulgurant*, le seul bâtiment de guerre en vue ; mais tout au loin, vers la droite, sur la surface plane de la mer, car c'était jour de calme plat, s'étendait une sorte de serpent de fumée noire, indiquant les cuirassés de l'escadre de la Manche, qui se tenaient sous vapeur en une longue ligne, prêts à l'action, barrant l'estuaire de la Tamise, pendant toute la durée de la conquête marsienne, vigilante, et cependant impuissante à rien empêcher.

A la vue de la mer, Mrs Elphinstone, malgré les assurances de sa belle-sœur, s'abandonna au désespoir. Elle n'avait encore jamais quitté l'Angleterre ; elle disait qu'elle aimerait mieux mourir plutôt que de se voir seule et sans amis dans un pays étranger, et autres sornettes de ce genre. La pauvre femme semblait s'imaginer que les Français et les Marsiens étaient de la même espèce. Pendant les voyages des deux derniers jours, elle était devenue de plus en plus nerveuse, apeurée et déprimée. Sa seule idée était de retourner à Stanmore. Il ne s'était jamais rien produit de tout cela à Stanmore. On retrouverait George à Stanmore....

Ils eurent les plus grandes difficultés à la faire descendre jusqu'à la plage, d'où bientôt mon frère réussit à attirer l'attention d'un steamer à aubes qui sortait de la Tamise. Une barque fut envoyée, qui les amena à bord à raison de trente-six livres (neuf cents francs) pour eux trois. Le steamer allait à Ostende, leur dit-on.

Il était près de deux heures lorsque mon frère, ayant payé le prix de leur passage, au passavant, se trouva sain et sauf, avec les deux femmes dont il avait pris la charge, sur le pont du steamboat. Ils

trouvèrent de la nourriture à bord, bien qu'à des prix exorbitants, et ils réussirent à prendre un repas sur l'un des sièges de l'avant.

Il y avait déjà à bord une quarantaine de passagers, dont la plupart avaient employé leur dernier argent à s'assurer le passage ; mais le capitaine resta dans le canal de Blackwater jusqu'à cinq heures du soir, prenant des passagers, jusqu'à ce que le pont fût presque dangereusement encombré. Il serait probablement resté plus longtemps, s'il n'était venu du sud vers ce moment le bruit d'une canonnade. Comme pour y répondre, le cuirassé tira un coup de canon et hissa une série de pavillons et de signaux; des volutes de fumée jaillirent de ses cheminées.

Certains passagers émirent l'opinion que cette canonnade venait de Shoeburyness, jusqu'à ce qu'on se fût aperçu que le bruit devenait de plus en plus fort. Au même moment, très loin dans le Sud-Est, les mâts et les œuvres mortes de trois cuirassés montèrent l'un après l'autre hors de la mer sous des nuées de fumée noire. Mais l'attention de mon frère revint bien vite à la canonnade lointaine qui s'entendait dans le sud. Il crut voir une colonne de fumée monter dans la brume grise. Le petit steamer fouettait déjà l'eau, se dirigeant vers l'est de la grande courbe des embarcations, et les côtes basses d'Essex s'abaissaient dans la brume bleuâtre, lorsqu'un Marsien parut, petit et faible dans la distance, s'avançant au long de la côte et semblant venir de Foulness. A cette vue, le capitaine, plein de colère et de peur, se mit à sacrer et à hurler à tue-tête, se maudissant de s'être attardé, et les aubes semblèrent atteintes de sa terreur. Tout le monde à bord se tenait contre le bastingage ou sur les bancs du pont, contemplant cette forme lointaine, plus haute que les

arbres et que les clochers, qui s'avançait à loisir en semblant parodier la marche humaine.

C'était le premier Marsien que mon frère voyait et, plus étonné que terrifié, il suivit des yeux ce Titan se lançant délibérément vers les embarcations et, à mesure que la côte s'éloignait, s'enfonçant de plus en plus dans l'eau. Alors, au loin, par de là le canal de Crouch, un autre parut, enjambant des arbres rabougris, puis un troisième, plus loin encore, enfoncé profondément dans des couches de vase brillante qui semblaient suspendues entre le ciel et l'eau. Ils s'avançaient tous vers la mer comme s'ils eussent voulu couper la retraite des innombrables vaisseaux qui se pressaient entre Foulness et le Naze. Malgré les efforts haletants des machines du petit bateau à aubes et l'abondante écume que lançaient ses roues, il ne fuyait qu'avec une terrifiante lenteur devant cette sinistre poursuite.

Portant ses regards vers le nord-ouest, mon frère vit la large courbe des embarcations et des navires déjà secouée par l'épouvante qui planait; un navire passait derrière une barque, un autre se tournait, l'avant vers la pleine mer. Des paquebots sifflaient et vomissaient des nuages de vapeur ; des voiliers larguaient leurs voiles; des chaloupes à vapeur se faufilaient entre les gros navires. Il était si fasciné par cette vue et par le danger qui s'avançait à gauche qu'il ne vit rien de ce qui se passait vers la pleine mer. Un brusque mouvement que fit le vapeur pour éviter d'être coulé bas le fit tomber, de tout son long, du banc sur lequel il était monté. Il y eut un grand cri tout autour lui, un piétinement et une acclamation à laquelle il lui sembla qu'on répondait faiblement. Le bateau tira une embardée et il fut de nouveau renversé sur les mains.

Il se remit debout et vit à tribord, à cent mètres à peine de leur bateau tanguant et roulant, une vaste lame d'acier qui, comme un soc de charrue, séparait les flots, les lançant de chaque côté, en énormes vagues écumeuses qui bondissaient contre le petit steamer, le soulevant, tandis que ses aubes tournaient à vide dans l'air, le laissant retomber au point de le submerger.

Une douche d'embrun aveugla mon frère pendant un instant. Quand il put rouvrir les yeux, le monstre était passé et courait à toute vitesse vers la terre. D'énormes tourelles d'acier se dressaient sur sa haute structure, d'où deux cheminées se projetaient, crachant un souffle de fumée et de feu dans l'air. Le cuirassé *le Fulgurant* venait à toute vapeur au secours des navires menacés.

Se cramponnant contre le bastingage pour se maintenir debout sur le pont malgré le tangage, mon frère porta de nouveau ses regards sur les Marsiens : il les vit tous trois rassemblés maintenant et tellement avancés dans la mer que leur triple support était entièrement submergé. Ainsi amoindris et vus dans cette lointaine perspective, ils paraissaient beaucoup moins formidables que l'immense masse d'acier dans le sillage de laquelle le petit steamer tanguait si péniblement. Les Marsiens semblaient considérer avec étonnement ce nouvel antagoniste. Peut-être que, dans leur esprit, le cuirassé leur semblait un géant pareil à eux. *Le Fulgurant* ne tira pas un coup de canon, mais s'avança seulement à toute vapeur contre eux : ce fut sans doute parce qu'il ne tira pas qu'il put s'approcher aussi près qu'il le fit de l'ennemi. Les Marsiens ne savaient que faire. Un coup de canon, et le Rayon Ardent eût envoyé immédiatement le cuirassé au fond de la mer.

Il allait à une vitesse telle qu'en une minute il parut être à moitié chemin entre le steamboat et les Marsiens — masse noire qui diminuait contre la bande horizontale de la côte d'Essex.

Soudain le plus avancé des Marsiens abaissa son tube et déchargea contre le cuirassé un de ses projectiles suffocants. Il l'atteignit à babord et l'obus glissa avec un jet noirâtre et ricocha au loin sur la mer en dégageant un torrent de Fumée Noire auquel le cuirassé échappa. Il semblait aux gens qui du steamer voyaient la scène, ayant le soleil dans les yeux et près de la surface des flots, il leur semblait que le cuirassé avait déjà rejoint les Marsiens. Ils virent les formes géantes se séparer et sortir de l'eau à mesure qu'elles regagnaient le rivage; l'un des Marsiens leva le générateur du Rayon Ardent qu'il pointa obliquement vers la mer, et à son contact des jets de vapeur jaillirent des vagues. Le Rayon dut passer sur le flanc du navire comme un morceau de fer chauffé à blanc sur du papier.

Une soudaine lueur bondit à travers la vapeur montante, et le Marsien chancela et trébucha. Au même instant il était renversé et une volumineuse quantité d'eau et de vapeur fut lancée à une hauteur énorme dans l'air. L'artillerie du *Fulgurant* résonna à travers le tumulte, les pièces tirant l'une après l'autre, et un projectile fit éclabousser l'eau non loin du steamer, ricocha vers les autres navires qui fuyaient vers le nord et une barque fut fracassée en mille morceaux.

Mais nul n'y prit garde. En voyant s'écrouler le Marsien, le capitaine poussa des hurlements inarticulés, et la foule des passagers sur l'arrière du steamer poussèrent un même cri. Un instant

après, ils poussaient une autre acclamation, car, surgissant par delà le tumulte blanchâtre, quelque chose de long et de noir s'avançait, des flammes s'élançaient de ses parties moyennes, ses ventilateurs et ses cheminées crachaient du feu.

Le cuirassé n'avait pas été détruit : le gouvernail, semblait-il, était intact, et ses machines fonctionnaient. Il allait droit sur un second Marsien et se trouvait à moins de cent mètres de lui quand le Rayon Ardent l'atteignit. Alors, avec une violente détonation et une flamme aveuglante, ses tourelles, ses cheminées sautèrent. Le Marsien chancela par la violence de l'explosion, et, au même instant, l'épave enflammée, lancée par l'impulsion de sa propre vitesse, le frappait et le démolissait comme un objet de carton. Mon frère poussa un cri involontaire. Tout apparut de nouveau dans un tumulte bouillonnant de vapeur.

— Deux! hurla le capitaine.

Tout le monde poussait des acclamations. Le steamer entier d'un bout à l'autre trépidait de cette joie frénétique qui gagna, un à un, les innombrables navires et embarcations qui s'en allaient vers la pleine mer.

Pendant plusieurs minutes, la vapeur qui s'élevait au-dessus de l'eau cacha à la fois le troisième Marsien et la côte.

Les aubes du bateau n'avaient cessé de frapper régulièrement les vagues, s'éloignant du lieu du combat ; quand enfin cette confusion se dissipa, un nuage traînant de Fumée Noire s'interposa, et on ne distingua plus rien du *Fulgurant* ni du troisième Marsien. Mais les autres cuirassés étaient tout près maintenant, se dirigeant vers le rivage.

Le petit vaisseau continua sa route vers la pleine

mer, et lentement les cuirassés disparurent vers la côte, que cachait encore un nuage marbré de brouillard opaque fait en partie de vapeur et en partie de Fumée Noire, tourbillonnant et se combinant de la plus étrange manière. La flotte des fuyards s'éparpillait vers le Nord-Est ; plusieurs barques, toutes voiles dehors, cinglaient entre les cuirassés et le steamboat. Au bout d'un instant et avant qu'ils n'eussent atteint l'épais nuage noir, les bâtiments de guerre prirent la direction du nord, puis brusquement virèrent de bord et disparurent vers le Sud dans la brume du soir qui tombait. Les côtes devinrent indécises, puis indistinctes parmi les bandes basses de nuages qui se rassemblaient autour du soleil couchant.

Soudain, hors de la brume dorée du crépuscule, parvint l'écho des détonations d'artillerie, et des formes se dessinèrent, d'ombres noires qui bougeaient. Tout le monde voulut s'approcher des lisses d'appui afin d'apercevoir ce qui se passait dans la fournaise aveuglante de l'Occident. Mais on ne pouvait rien distinguer clairement. Une masse énorme de fumée s'éleva obliquement et barra le disque du soleil. Le steamboat continuait sa route, haletant, dans une inquiétude interminable.

Le soleil s'enfonça dans les nuages gris, le ciel rougeoya, puis s'obscurcit, l'étoile du soir tremblota dans la pénombre. C'était la nuit. Tout à coup, le capitaine poussa un cri et tendit le bras vers le lointain. Mon frère écarquilla les yeux. Hors de l'horizon grisâtre quelque chose monta dans le ciel, monta obliquement et très rapidement dans la lumineuse clarté, au-dessus des nuages du ciel occidental, un objet plat, large et vaste qui décrivit une courbe immense, diminua peu à peu, s'enfonça

lentement et s'évanouit dans le mystère gris de la nuit. Quand il eut disparu, on eût dit qu'il pleuvait des ténèbres.

H.-G. WELLS.

*Traduit de l'anglais par* HENRY-D. DAVRAY.

*(A suivre.)*



# REVUE DU MOIS

—

## *ÉPILOGUES*

La généreuse Angleterre. — Contre l'intelligence. — Le mécanisme psychologique de la conversion. — Une définition du socialisme. — Une princesse. — Hélène, Cléopâtre et Victoria.

**La généreuse Angleterre.** — L'attitude des rares journaux français hostiles au magnifique effort des Boers est moins singulière qu'on ne croit et moins inexplicable. L'Angleterre est une nation généreuse; elle a toujours eu des partisans jusque parmi ses ennemis déclarés. Comment s'y prend-elle ? C'est son secret. On ne veut donc pas s'étonner pour si peu. Cependant pourquoi ne pas conseiller à ces courtisans de la générosité de ne pas mentir plus que n'osent le faire les journaux anglais eux-mêmes? Le journal qui, mettant en parallèle la déconfiture du général Gatacre et la destruction d'*un* canon boer par les Anglais de Ladysmith, affirme: ces deux petits faits d'armes se compensent ; ce journal abuse du droit qu'on a d'être partial pour ses amis. Il ne faut pas être excessif. Le « pas de zèle » d'un homme qui, lui aussi, connaissait la générosité d'Albion, est ici particulièrement recommandable. On pourrait aussi rappeler, puisque nous sommes dans l'histoire, le « tu me déguises trop » du régent. Il faut déguiser la vérité, sans doute, la débarbouiller, la farder, la poudrer, l'habiller, la parer, mais il y a une mesure et une limite aux travestissements permis. Je sais bien qu'il est absolument nécessaire de faire monter les mines jusqu'au chiffre fixé par le syndicat à la hausse et de retarder jusqu'à ce qu'elles soient passées aux mains des gogos l'effondrement des actions de la Chartered; les affaires

sont les affaires; mais le mensonge demande à être exploité avec une habileté voltairienne.

Il est difficile de savoir si les lecteurs de ces journaux se laissent convaincre; cela ne ferait encore qu'une tache à peu près invisible sur la robe ingénue de l'opinion française. Il y a un désir unanime de voir les Boers sortir victorieux d'une lutte qui est devenue de moins en moins inégale, et ce désir n'est déterminé ni par des sympathies de race, ni par des sympathies de religion. En oute autre circonstance, les Boers nous seraient parfaiement indifférents. Ils ne forment pas un peuple aimable; leur civilisation est élémentaire, leur intelligence est grossièrement religieuse. On récite en leur parlement des paraboles bibliques qui en France paraîtraient des charges, et cela émeut ces cœurs simples. Il n'y a presque rien d'européen, si ce n'est les canons, dans ce pays qui n'a pas beaucoup dépassé la période pastorale, et cependant c'est avec une émotion fraternelle que nous songeons à ses destinées. Peut-être que le Transvaal et l'Orange nous donnent en ce moment le plaisir d'une fable ou d'une tragi-comédie. C'est messire Ysengrin se faisant rompre la mâchoire par le cheval qu'il cuidoit dévorer, ou le seigneur Matamoros contraint à en découdre et proprement déconfit; c'est quelque chose comme l'Ours et le Lion ou l'Anglais pris à son propre piège. Ils sont vraiment bien amusants, il faut l'avouer, ces généraux anglais qui se laissent infatigablement prendre à la même tactique (le geste du vieux Krüger, ouvrant en mâchoire ses deux mains réunies : le crocodile des ombres sur les murs) et qui avouent si drôlement leur sottise en de lamentables dépêches! Et cet état-major du War-Office qui ignorait rigoureusement que les Boers eussent des canons! Les Anglais ne font jamais les choses à demi; quand ils se mêlent de faire leurs preuves d'ignorance et de stupidité, ils agissent royalement. La géographie qu'ils croient connaître les a leurrés. En dénommant le Cap colonie anglaise, ils oublièrent de noter que cette Nouvelle-

Angleterre est, hormis les grandes villes du littoral, presque uniquement peuplée de Hollandais. Ils se croyaient chez eux : on leur signifie brusquement qu'ils sont chez les autres. Le brave général Gatacre n'en est pas encore revenu; il n'en reviendra peut-être jamais.

Ce qui peut arriver de plus heureux aux Anglais, c'est d'être battus promptement, car s'ils doivent être victorieux, la victoire leur aura coûté tellement cher que les mines d'or elles-mêmes ne pourront la payer. Leur but, maintenant avoué, serait d'exterminer les Boers et les Africanders jusqu'au dernier (on ne parle pas des femmes et des enfants, cela va par-dessus le marché) et de conquérir ainsi un beau désert tout neuf et d'y régner en maîtres sur les sauterelles et les vipères cornues. Bien que les journaux dévoués à la généreuse Angleterre aient discuté ce plan avec aménité, il ne sémble pas jusqu'ici avoir été pris au sérieux même par ceux qui voulurent bien l'élaborer. C'est encore une fable, celle de la peau de l'ours. Est-ce que les Anglais vont devenir un peuple comique? Avec quoi la peupleraient-ils cette Afrique ramenée à sa virginité première? L'Angleterre n'a plus d'émigrants que les Irlandais, ces autres Boers. Sa population diminue. Elle est même, avec la Nouvelle-Angleterre, le pays du monde où le taux de la natalité a le plus diminué dans la dernière période : il est passé de 36 à 30 (1), ce qui est le saut le plus violent qu'on ait constaté depuis qu'on s'occupe de démographie. Cet arrêt dans les naissances témoigne certes d'un bon état de civilisation, mais non d'une aptitude particulière à peupler le globe. M. Gonard, que je viens de citer et qui est un grand partisan de la fécondité humaine, le dit nettement, d'après M. Leroy-Beaulieu : « La croyance vulgaire à la prolificité exceptionnelle des Anglo-Saxons ne repose que sur un vieux préjugé. »

La guerre entreprise par l'Angleterre serait donc pu-

(1) René Gonnard, *la Dépopulation en France*, Lyon, 1898.

rement destructive si on véritable but n'était l'accaparement des mines du Transvaal. Elle se laisse prendre à ce mirage, comme jadis l'Espagne, sans songer qu'i n'est pas un pays minier qui vaille un pays de labour ou même de pâturage et que les troupeaux de bœufs des Boers sont des mines plus sûres que les épuisables trous du Rand.

Mais les Anglais, le premier mouvement de vanité passé, retrouveront leur sang-froid et leur sens pratique. Ils n'attendent peut-être que d'avoir débloqué M. Cecil Rhodes pour faire des avances de paix, et il n'y aura rien de changé dans l'Afrique du Sud, sinon que les Boers connaîtront leur force et sauront, même sans faire voyager leurs canons monstres, dicter leur volonté. A moins que l'Empereur allemand qui encourage et entretient la résistance des Boers avec une hypocrisie délicieuse et mystérieuse, ne se tienne pour satisfait, que lorsque le dernier biniou écossais aura repassé les océans. L'histoire, qui ne connaît plus les nuances, appellera peut-être cette guerre la guerre anglo-allemande! Souvent le futur se passe dans le présent.

La grande aventure africaine sera peut-être mémorable à un autre titre. Il semble en effet que les soldats anglais y aient inauguré un curieux système de résistance passive à la force. Dans la bataille où s'illustra à jamais le brillant Gatacre, les pertes britanniques furent en effet de 2 tués et de 700 prisonniers. Les deux décès sont dus sans doute à des imprudences, à des chutes, quelque faux pas sur un terrain dangereux ; le drapeau blanc flottait d'avance, la colonne s'avança joyeuse rêvant déjà des bonnes siestes à l'ombre sous les beaux arbres de Prétoria. Voilà des prisonniers qu'il sera facile de garder. Ce système, qui se ressent peut-être des enseignements de Tolstoï, est appelé, s'il se généralise, à simplifier beaucoup les futures batailles européennes. Il suffirait de le régler pour éviter les conflits. Trois jours par semaine les soldats de l'armée A se rendraient aux soldats de l'armée B et réciproquement pour les

trois autres jours : le dimanche on se reposerait de tant d'émotions fraternelles. Si ce n'est pas un jeu, les Boers seraient des tacticiens de premier ordre. C'est bien possible. Voilà d'ailleurs près de vingt ans qu'ils se préparent à la guerre sous les yeux des Anglais qui n'ont pas su le voir. Pendant des années le chemin de fer de Lourençô-Marquès a charrié des canons et des obus sans que la moindre nouvelle de ce trafic parvînt au War-Office! Cependant M. Chamberlain se propose de donner une leçon à la France, peut-être de conquérir Montmartre où se retranche Willette.

Mais si les canons boers sont supérieurs aux canons anglais, ce marchand de coton devrait être fixé sur la valeur de ceux qui défendent nos côtes : ce sont les mêmes. Willette peut continuer et aussi Léandre. Les Anglais en sont à la période où on prête à rire, un rire horrible ; nous les verrons peut-être à celle où on inspire de la pitié. Willette n'est pas méchant, il sera clément. Et je songe, car il faut toujours considérer à part les peuples et les gouvernements, à cette pensée de Joubert : les Anglais sont des gens bien pour leur propre compte et gens sans foi pour le compte de leur pays. Il y a assez d'esprits aimables en Angleterre, assez d'intelligences, assez de belles imaginations pour que nous consentions à la voir représentée dans l'idée européenne par ses médiocres hommes d'État et ses généraux ridicules. Un de ses romanciers, M. Wells, qui nous donne en ce moment des sensations prodigieuses et inattendues, est en train de conquérir le monde, qui se laisse faire; c'est une plus belle entreprise que celle du Transvaal.

**Contre l'intelligence**. — Naguère une armée sentimentale se fit appeler modestement « les Intellectuels ». L'intelligence, comme M. Jules de Gaultier l'expliqua fortement ici même, n'avait en aucune façon déterminé l'attitude de cette troupe bienveillante; l'intelligence n'exige pas la vérité, quoiqu'elle la cherche, mais sans espoir, avec un détachement nietzschéen, ni la justice,

parce que l'idée de justice est vraiment trop paradoxale; l'intelligence regarde, observe, analyse, compare, déduit et comprend si elle peut. Dès qu'on se mêle à la vie publique, dès qu'on s'agite autour des questions sociales, dès qu'on se passionne, enfin, on quitte l'attitude intellectuelle. Cela arrive aux esprits les plus élevés et les plus enclins à l'abstraction. Newton se mit en colère une fois pour une question de théologie. Au-dessous de l'intelligence il y a tout le reste; au-dessus, il n'y a rien. Ce n'est pas l'opinion de M. Brunetière qui proféra ceci en son récent discours sur les prix de vertu : « Qui sait si l'intelligence ne serait pas le grand péché contre l'humanité! » Cette façon de parler sied peut-être à un Pascal. On ne voit pas bien les droits qu'aurait M. Brunetière à nous répéter : abêtissez-vous. Quelle méprise et que le moment est mal choisi quand on voit, comme une épouvantable peau de chagrin, l'intelligence se rétrécir de jour en jour et se racornir! Le conseil est bien inutile, ou plutôt j'ai peur qu'il ne soit accueilli avec trop de joie par une humanité lasse de penser et qui se laisse couler à la torpeur. Est-ce donc maintenant, quand la civilisation s'amollit dans une pitié gâteuse pour les faibles, les humbles, les petits, tous les déchets, qu'il faut venir opposer et sacrifier l'intelligence à la charité? « Nous ressouvenir que la vraie mesure de la valeur des hommes, c'est leur dévouement aux intérêts de l'humanité? » Détestable maxime qui tendrait à détourner de leur véritable devoir les hommes supérieurs, si la supériorité même ne consistait pas à fermer l'oreille à ces appels à une vaine pitié. La plus grande valeur humaine, non la seule, est dans l'intelligence, et c'est aussi l'exercice de l'intelligence, qui est la plus grande charité humaine. Quels dons de soi, quels dévouements, quelles aumônes valent cent vers de Virgile? Qui donc donnerait Racine pour saint Vincent de Paul? Mais comment réfuter un sermon autrement qu'en disant : je n'ai pas la foi? M. Brunetière a la foi et il a prêché l'Avent sous la coupole.

**Le mécanisme psychologique de la con-**

**version**. — Comme M. Brunetière et M. Coppée, comme M. Huysmans qui donna le bon exemple, voilà que M. Bourget a recouvré la foi. Est-ce atavisme, retour aux impressions d'enfance, esprit de contradiction, sens social ? On ne sait. Ces diverses influences peuvent se trouver combinées dans la conversion d'un homme intelligent et réfléchi ainsi que M. Bourget. Il est certain que la qualité intellectuelle de ceux qui à cette heure se sont institués les successeurs de Voltaire et de Michelet n'incite pas beaucoup à persévérer dans leur communion. Mais le sein de l'Église n'est pas davantage devenu un refuge de bonne compagnie; on y rencontre une société vraiment un peu mêlée. Peut-être que la meilleure explication doit être demandée à la psychologie. M. Ribot a formulé cette loi : la mémoire s'abolit du présent au passé; les dernières acquisitions disparaissent d'abord ; un moment vient où les impressions d'enfance demeurent les maîtresses du cerveau. Les sentiments survivent à l'intelligence. « C'est qu'ils sont ce qu'il y a en nous de plus profond, de plus intime, de plus tenace. Tandis que notre intelligence est acquise et comme extérieure à nous, nos sentiments sont innés... Ils sont l'expression immédiate et permanente de notre organisation. » Or, la religion fait partie du domaine des sentiments et de celui des impressions d'enfance. Vers la cinquantaine, au moment où le moi qui s'est fait lentement commence à se défaire, les dernières couches d'impressions s'amincissant pour ainsi dire et devenant peu à peu transparentes, le fond du lac devient visible et nous retrouvons tous les souvenirs que nous y avons jetés dédaigneusement au cours de notre vie. Le moment est critique. Les faibles cèdent à l'attrait du passé. Ils sont perdus. Les forts résistent, repoussent la tentation, qu'ils retrouveront au lit de mort plus violente et souvent irrésistible. Il est assez curieux que la loi de M. Ribot ait été très clairement exposée, il y a près d'un siècle, par Joubert ; il est vrai que Joubert, esprit assez restreint, avait des dons supérieurs de pénétration, d'observation intime. Sa

pensée a une précision quasi-scientifique : « Avec l'âge, il se fait comme une exfoliation dans la partie morale et intellectuelle du cerveau ; l'esprit se décrépit ; les notions et les opinions se détachent, comme par couches, de la substance médullaire ; et les premières impressions, qui y sont plus intimement unies, revivent et reparaissent, à mesure que les autres s'en séparent et les y laissent à découvert. » Et voilà pourquoi M. Bourget est redevenu catholique ; je ne pourrais l'en blâmer que s'il était en même temps devenu croyant. Espérons qu'il ne finira pas, comme Taine le prédisait dans l'intimité, « en suivant les processions un cierge à la main ».

**Une définition du socialisme.** — Il y eut un moment, dans l'empire romain, où l'on accueillait avidement toutes les histoires qui concernaient les barbares et peignaient leur caractère ; cela n'empêcha pas la catastrophe finale, mais cela permit aux survivants de mieux connaître leurs vainqueurs et de les dominer, vaincus, par l'usage adroit de l'intelligence. On aimera donc à retenir ce mot précis de M. Vaillant définissant l'action socialiste : « la dictature de la classe ouvrière ». Le mot est intéressant, mais il est imprudent ; c'est pourquoi je le livre aux méditations des socialistes honoraires, afin qu'ils se demandent s'il est bien utile à leur bonheur propre d'exciter contre la civilisation la férocité des petits Attilas du drapeau rouge. En faisant appel à l'égoïsme, on est sûr d'avoir une réponse.

**Une princesse.** — Les autoresses se sont, paraît-il, livrées, à la suite des mâles, au jeu du couronnement. Elles ont élu une « princesse ». J'ai oublié son nom, mais je suis sûr que ce ne fut pas Judith Gautier Le beau hasard que des femmes de lettres eussent pensé à un écrivain véritable ! Mais à quoi bon un suffrage vain ? Je crois bien que Judith Gautier est quelque chose comme notre Arioste, un Arioste venu trop tard pour avoir l'ingénuité d'écrire en vers son poème romanesque ; mais le *Dragon impérial* est d'une prose si limpide, si pure, si cristalline ! L'histoire est d'un tragique si

simple, si naturel, si souriant! Que les féministes, quand nous les raillons (oh! sans aucune jalousie), nous opposent Judith Gautier, et nous serons très embarrassés. Cependant on ne parle jamais d'elle. Elle est gênante.

**Hélène, Cléopâtre et Victoria.** — Non, Willette n'a pas voulu l'enlever; il n'en aurait pas la force. Mais il a eu pour elle des attentions qui ont choqué ses sujets très fidèles. Alors on songe à la guerre de Troie, à l'Egypte, à la belle Hélène, à Cléopâtre, dont le profil a l'œil d'Osiris...

REMY DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

Catulle Mendès : *Les braises du cendrier*, Fasquelle, 3,50. — Maurice Olivaint : *Fleurs de corail*, Lemerre, 3,50 — Jacques Madeleine : *Le Sourire d'Hellas* (250 ex. numérotés), Maurice Bourges, Fontainebleau.

**Les Braises du cendrier.** Ainsi les antiques aèdes s'assuraient la bienveillance des Muses en célébrant d'abord les louanges d'un dieu ou d'un héros : au seuil du livre nouveau, comme une palme d'or dressée vers une effigie triomphale, M. Catulle Mendès dédie une offrande lyrique à la gloire très haute et très pure de Léon Dierx, son ami fraternel, notre maître pensif au grave sourire. Très justement, sans arrogance ni feinte modestie, il adjoint, dans son prélude, à Léon Dierx longuement et magnifiquement chanté, ses compagnons dans la lutte pour le Beau contre la tourbe des mauvais poètes, trop spirituels et trop pleurnicheurs, qui déshonoraient les lettres françaises vers la fin du second empire. Il revendique l'épithète, maintenant historique, de « Parnassien », encore que certains des plus récents poètes se soient plu, intolérants et acrimonieux, à lui donner derechef une signification presque infamante: ceux-ci parfois, dans la première, délicieuse et touchante ivresse d'avoir bu à des sources vierges encore, croyaient-ils, traitèrent indistinctement leurs aînés immédiats avec une hargneuse férocité, selon une loi déjà connue et décrite dans l'histoire des littératures. Envers M. Catulle Mendès, par privilège spécial, ils témoignèrent d'une remarquable injustice; ils oublièrent que nul n'aima son art avec plus de fougue et de conscience et que son œu-

vre, nombreuse et diverse, imparfaite sans doute en quelques endroits, il la voulait absolue et qu'il n'en est pas une ligne, pas une syllabe qu'il ait tracée, avant de l'avoir estimée avec des scrupules inquiets et une soupçonneuse probité ; et l'exemple est rare d'un poète qui, après trente-six ans (*Philoméla*, 1863, Hetzel), à travers la vie cruelle et douce, est resté fidèle à la règle qu'il s'était donnée, adolescent.

Sous ce titre, *les Braises du cendrier*, mélancolique comme le refrain de François Villon

Autant en emporte le vent,

M. Catulle Mendès a réuni des poèmes de ton très différent, ingénieusement reliés par un poème en prose qui commente en phrases brèves chacune des quatre parties. Ici encore, obstiné au rêve dont il n'est point dupe, douloureusement et gaîment, il exalte, appréhende et regrette

Les anciens bonheurs qui n'ont jamais été.

Il est semblable à son Don Juan qui vit Dieu en songe et, au lieu de l'adversaire « saignant des beaux clous de la croix » ou de Jéhovah « sublime et fulgurant », rencontra Sganarelle et s'attriste de trouver ridicule le fantôme qu'il s'était créé formidable et superbe. Mais n'ayant foi que dans la seule puissance de la parole, il érige pour les morts Leconte de Lisle, Baudelaire, Gautier, Villiers de l'Isle-Adam, Théodore de Banville et pour Puvis de Chavannes, encore debout, de fastueux bûchers funèbres qui se dispersent dans le soir en lambeaux de pourpre et de fumée, également vaines ; puis il cueille l'heure, aspire le parfum de volupté qu'il lui prêta, prend le masque de Gilles ou de Léandre, mais surtout atteste :

Moi, poète, et non pas le moindre
En un poème encor sans pair
J'ai vu frémir, rosir et poindre,
Comme une aube, Vesper.

C'est à bon droit qu'il se glorifie d'*Hespérus* et chérit entre toutes la plus mystérieuse de ses œuvres ; mais les dieux lui départirent de n'être pas l'homme d'un seul livre et voilà que jamais lassé d'un perpétuel labeur, il nous a offert libéralement en un même recueil toutes les fleurs éclatantes et sombres de sa pensée ondoyante comme la vie.

**Fleurs de corail.** Il est douteux que les conquêtes coloniales soient très avantageuses aux indigènes des pays occupés, le soin ordinaire des « races supérieures » étant de les détruire

par des procédés variés, soit qu'on les boucane dans des cavernes ou qu'on les massacre à coups de fusil ou que plus bénignement on leur inocule la syphilis et la tuberculose. Mais elles nous ont valu, dans les plus anciennes possessions d'outre mer, d'admirables poètes qui comprirent la beauté des choses environnantes et tels paysages de terres lointaines ne sont pas les moins belles œuvres de Leconte de Lisle ou de Léon Dierx; et maintenant quelques-uns de ceux qui s'expatrient et ne se laissent pas énerver et endormir par la torpeur des ciels trop doux aiment à dire la grandeur ou le charme des pays exotiques. Déjà M. Sébastien Charles Leconte, dans les *Bijoux de Marguerite* avait indiqué divers aspects des contrées océaniennes. Aujourd'hui, M. Maurice Olivaint, auteur d'un premier volume paru en 1894, *Fleurs du Mékong*, avec beaucoup plus de maîtrise que dans ses vers de début, évoque Tahiti, l'île heureuse, mais l'île muette, d'où les oiseaux se sont envolés depuis le jour où le bateau de Wallis y aborda, et sauve de l'oubli, tandis qu'elles survivent encore sur les lèvres de quelques vieillards, les légendes polynésiennes sur l'origine du monde et les dieux maintenant reniés; c'est affaire aux mythographes de distinguer ici les contaminations chrétiennes, très probables dans la légende du déluge par exemple. Il suffit aux poètes que les mythes soient ingénieux ; et n'est-ce pas une rencontre fortunée, à travers les espaces, que celle des Maoris et des Hellènes disant la louange de la cigale et de M. Maurice Olivaint, qui la répète en un sonnet d'élégante sobriété :

LA SAUTERELLE

Dans la case à treillis qu'ombrage un palmier frêle,
Sous un toit maori facile à l'étranger,
Aux piliers de bambous si tu vois voltiger,
Souple en sa gaine d'or, la vive sauterelle,

Oh ! ne pose jamais ta main lourde sur elle !
Laisse-la se complaire en son essor léger ;
Ami, la sauterelle est douce à protéger :
eut-être une âme anime et dirige son aile.

Bien souvent, le sais-tu ? l'âme des enfants morts,
Choisissant pour asile un de ces petits corps.
Erre aux lieux où le deuil courbe une mère en larmes;

Ton hôtesse a perdu son enfant l'an passé :
Si tu faisais jaillir de l'insecte blessé
Le cri de l'être cher, oh ! pense à ses alarmes !

**Le sourire d'Hellas.** Un hymne homérique, le huitième, bref comme une épigramme, honore Aphrodite :

. . . . . . . . . . . . sur son désirable visage
Toujours elle sourit et elle porte la désirable fleur.

M. Jacques Madeleine a pu, sans téméraire vanité, inscrire au-dessous du titre les paroles grecques du poète inconnu et entrelacer à ses strophes les textes mêmes qui les ont inspirées. Il sied de garder la mesure quand je veux avouer quel délice fut, imprimé pour un trop petit nombre d'élus par un artiste de Fontainebleau, à l'orée de la forêt, ce volume exquis entre tous; et cependant, à ne point mentir, il faut affirmer que jamais, sauf par les compagnons de la Pléiade et André Chénier, Hellas ne revécut ainsi en syllabes françaises, avec son sourire et sa grâce, « plus belle encore que la beauté ». Ne cherchez point ici la farouche terreur qui émane de la grande tuerie Odysséenne, ni la tragique grandiloquence d'Eschyle, ni le rire énorme et obscène d'Aristophane, mais la simplicité, la bonhomie presque, la sensualité délicate, l'amour de la lumière, la clémence d'un monde heureux, la divine eurhythmie des gestes et des attitudes naturelles et nobles. Dans une invocation à Daphné, M. Jacques Madeleine réclame gentiment « un brin du grand Laurier » :

O divine Daphné, le Sourire chéri
Qui sur ta bouche adorable a fleuri
Comme un bouquet de Roses,
Le Sourire va mal à nos lèvres moroses :
Car nous sommes, hélas ! nés sous de rudes cieux,
Des cieux âpres et soucieux
Qu'Apollon, ton amant à la crinière blonde,
A trop sevrés de sa clarté féconde.
Et notre vie est dure et n'a point de loisir
Pour la Musique et le Plaisir.
Nous peinons, haletants, sur nos glèbes arides,
Et rentrons souvent les mains vides.
Morne et triste est la route où nous montons
Dans l'ombre, las, nous allons à tâtons,
Et ce n'est qu'en nous souvenant que nous chantons.
Mais, ô chère Daphné, puisqu'enfin j'osai dire
Au pied de l'Arbre en fleur la fleur de ton sourire
Et si j'ai travaillé comme un bon ouvrier,
Si j'ai cru de mes doigts toucher la lyre
Dis ! n'en aurais-je pas un brin, du grand Laurier?

Un brin, non, mais tout un vert rameau des arbres saints qui dans la poudreuse Attique triomphent toujours près de l'Ilissos desséché ou qui s'inclinent, les soirs de printemps, vers les femmes de Mégare dansant au crépuscule, sinueuses, aimables et fières comme leurs aïeules du temps d'Hélène et

comme les libres strophes de M. Jacques Madeleine en leurs savantes et souples évolutions.

PIERRE QUILLARD.

## *LES ROMANS*

Villiers de l'Isle-Adam : *Histoires souveraines*, Deman, Bruxelles, 10 fr. — Claire Albane: *L'amour tout simple*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Edmond Jaloux: *L'agonie de l'amour*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Camille Mauclair : *L'ennemie des rêves*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Jules Bois: *Une nouvelle douleur*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Perdiccas: *Le bréviaire des courtisanes*, Simonis Empis, 3 fr 50. — Jean Richepin: *Lagibasse*, Charpentier, 3 fr. 50. — Anatole France: *Clio*, Calmann Lévy, 6 fr. — Hugues Rebell : *La Câlineuse*, Revue Blanche, 3 fr. 50. — Eugène Vernon: *La demeure enchantée*, Revue Blanche, 3 fr. 50. — Marcel Boulanger: *Le Page*, Revue Blanche, 3 fr. 50. — Nonce Casanova : *Le Baiser*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Antonin Mule: *La maison de Jean Fourcat*, Charpentier, 3 fr. 50. — Louis Riballier: *Philibert*, Plon, 3 fr. 50. — Jean Psichari : *L'Epreuve*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Pierre Gauthiez : *La dame du lac*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Samuel Cornut: *L'Inquiet*, Perrin, 3 fr. 50. — Maurice Montégut : *L'ami d'enfance*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Henri Ardel: *L'heure décisive*, Plon, 3 fr 50. — Maurice Choppy : *Bonheur*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Paul Giraud: *Maître Claude Delarche*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Victorien du Saussey : *Jeune fille avec tache*, Offenstadt, 3 fr. 50. — Marc Langlois: *Par devoir*, Vanier, 3 fr. — François Soury : *Fleur d'abîme*, Société libre d'éditions, 3 fr. 50. — René Bazin : *Croquis de France et d'Orient*, Calmann Lévy. 3 fr. 50. — Comte Tolstoï : *Résurrection*, Perrin, 3 fr. 50. — P. F. Rist : *Jonathan Larsen*; Maisonneuse, 3 fr. 50. — Matilde Serao : *La conquête de Rome*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Rudyard Kipling : *Le Naulahka*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Giovanni Verga : *Les Malavoglia*, Ollendorff, 3 fr. 50.

**Histoires souveraines**, par Villiers de l'Isle-Adam. Voici un livre d'étrennes, un beau livre d'étrennes littéraires à offrir, soit à une jeune femme aimant sincèrement la lecture, soit à un jeune homme amoureux d'art. L'éditeur, Edmond Deman, sous une couverture de soie vert-myrthe, un titre d'or, a réuni les vingt fleurons d'une couronne, en effet, *souveraine*, pour tous ceux qui ont le respect des lettres françaises. Il se trouve que cet éditeur est belge. Ne disons pas ceci à la louange des éditeurs français. (Que deviennent, hélas ! les tombeaux de Baudelaire, les bustes de Verlaine, et toutes les bonnes volontés... impérissables ?) Le peintre Van Rysselberghe a encadré, des lignes souples de son talent, cet album précieux où se reflètent, comme en un austère miroir ancien, une eau verte d'abîme, les filles farouches, les héroïnes d'amour, les guerrières inquiétantes, les chevaliers de légende

et les grâces ironiquement prophétiques du terrible esprit de Villiers. Le choix de ces contes fut dirigé par le grand poète Stéphane Mallarmé — gloire sur gloire — et comprend : *Véra — Vox Populi — Duke of Portland — Impatience de la foule — L'Intersigne — Souvenirs Occultes — Akëdysséril — L'amour suprême — Le Droit du Passé — Le Tsar et les Grands Ducs — L'aventure de Tsë-i-la — Le tueur de Cygnes — La Céleste Aventure — Le jeu des Grâces — La Maison du Bonheur — Les Amants de Tolède. — La Torture par l'Espérance — L'Amour Sublime — Le Meilleur Amour — Les filles de Milton.*

C'est-à-dire les meilleures pages d'une œuvre glorieuse. On n'attend pas de moi un éloge quelconque de ce livre ? Je suis, en présence des premiers symbolistes, ou des derniers romantiques, un peu comme le chien devenu enragé après le départ des maîtres, tournant furieusement autour de la maison vide en hurlant la mort, et qui croit, cependant, tout au fond de son instinct de naïve bête fidèle, que c'est du silence et des ténèbres que se forment... *les dieux !*

**L'Amour tout simple**, par Claire Albane. Chaque fois que j'ouvre un livre nouveau écrit sur l'amour par une jeune femme, je me demande : « Voyons un peu quelle forme de chapeau on adoptera cet hiver ? » Car c'est généralement cela que l'on trouve dans les livres d'amour des très jeunes femmes, qu'elles soient ou non des écrivains, qu'elles se classent ou non dans la joyeuse et nombreuse famille des dames *féministes*. Pour ce volume-ci, je suis déçue. On y parle de l'amour en un langage fort naturel... et bien par hasard français, de la bonne race de France qui ne déguise ni ne daigne y aller par les quatre chemins d'usage (Mme Tinayre appelle ça : les quatre cheveux, ou le cheveu qu'on coupe en quatre, je crois !) C'est l'amour tout simple... et un brin forcené, car il recule devant le mariage de raison, pour en revenir à la simple raison du plus fort : *celle des sens !* J'en suis fâchée pour les femmes qui s'imaginent qu'on peut choisir... et qu'on détermine ses actes d'amour par des réflexions motivées. L'héroïne de ce roman, une institutrice pourtant, une femme très universitaire, ne choisit pas, elle subit et elle retourne... comme dirait la brutale *Écriture*, à son vomissement. (Il est d'ailleurs très joli garçon !) Entre temps, il y a bien Montaigne, Pascal, Vigny, et le *Trésor des humbles* qu'on feuillette pour se faire une philosophie, mais ça n'est là que pour une

aimable réclame au *Mercure*, car le joli garçon arrivé, on se déshabille! Corbleu! Mesdames les jeunes femmes du nouveau siècle, ce n'est ni la pudeur ni la... grâce de 1830 qui vous étouffent, mais bien plutôt les vêtements. A la bonne heure! je me frotte les mains. Moi, pour ce que j'aime la littérature des *féministes*, je suis toujours ravie quand je vois tomber, dans leur plat de choux pour enfants syndicataires, une jolie bonne femme d'héroïne, qui leur déclare que ce que l'on veut d'abord, c'est *le baiser*. Le reste? Des flûtes! Foin de l'amour compliqué pour *crépuscule d'âme* et zut! pour l'amour *classique* gouverné par la sagesse d'une classique philosophie. On couche, d'abord avec le même, ensuite... Ah! La suite au prochain numéro! Et allez-y, Mesdames, vous n'êtes pas mes filles, heureusement! Mais ces jeunes personnes un peu fougueuses, les unes blâmant les *crépuscules d'âme*, les autres n'admettant que la froide raison, pourraient-elles me dire ce qu'elles, pardon, ce que *leurs héroïnes* deviendront vers la trentaine?... Si elles se résignent si difficilement et si elles s'émancipent de si bonne heure, si elles n'entendent, n'écoutent, dès l'aube, que la voix de leur belle passion bien portante et frénétique, qu'est-ce que ce sera donc, le soir, durant leur automne? Je demande à regarder de près ces héroïnes-là lorsqu'elles auront l'âge des... *crépuscules d'âmes!* Voyez-vous, mes chères petites sœurs de la nouvelle école d'amour, la *pudeur*, le *renoncement*, et la *tenue*, la fameuse *tenue* dont parlaient nos mères de 1850 à 1860, ce n'étaient qu'autant de jolis secrets de beauté, les *secrets professionnels*. Il ne s'agissait pas de vertu. (Je vends la mèche... nos grand' mères sont sorties!) Il s'agissait : *de conserver ses seins droits le plus longtemps possible!*

**L'Agonie de l'Amour**, par Edmond Jaloux. C'est une gageure? Cette année qui part aura vu, à ma seule connaissance, éclore 65 volumes portant le titre: *Amour!* Mais après celui-ci, comme c'est l'*agonie*, nous n'allons plus en voir, les lauriers seront coupés... par M. Edmond Jaloux. Son roman est l'histoire d'un jeune homme de lettres : Luc d'Hermany qui, naturellement, s'analyse beaucoup trop, comme tous les hommes de lettres jeunes ou vieux, pour pouvoir aimer simplement. Mais de ce qu'il aime avec complication, il *aime* et il ne faut pas demander à un arbre de Judée de porter des pommes en lieu de fleurs noires et roses. Un joli type de jeune fille passionnée et bien élevée fait la conquête de ce jeune

homme et il l'aime... Qu'il ne regrette pas, ce beau ténébreux de Luc d'Hermany, d'aimer avec toutes les difficultés de la litérature, cela lui double certainement ses jouissances si toute forte émotion est toujours passagère... Quand sa fiancée meurt de la phtisie galopante, Luc se croit perdu... et il se retrouve en une autre passante d'amour à qui va son désir ressuscité. Un homme n'aime jamais uniquement. Et si une femme ne peut réellement se donner entièrement qu'une fois, un homme... redisons-le sans cesse, ce n'est pas la même chose... d'où l'impossible égalité des sexes ! Ce roman d'amour est joli, très bien écrit, en une langue pimentée de réflexions sceptiques. Mais je le crois très sincère, parce qu'il est extrêmement chaste dans ses descriptions voluptueuses... et d'autant plus voluptueux. N'en déplaise aux femmes de lettres, les seuls hommes savent parler vraiment d'amour... et quand ils se doublent d'un cœur un peu féminin, c'est-à-dire d'un cœur d'artiste, combien ils sont plus intéressants pour les lectrices féminines !

**L'ennemie des rêves**, par Camille Mauclair. A mon humble connaissance, ce sera la cinquième évolution littéraire en le cinquième volume du même auteur. C'est beaucoup... d'évolutions ; tour à tour *narcissiste*, *symboliste*, *fantaisiste*, *réaliste*, *socialiste*, voici que Mauclair devient... *féministe*. Second Jules Bois, beaucoup moins occulte, mais d'un esprit aussi cultivé, écrivant certainement mieux, l'auteur de *l'Ennemie des rêves* découvre enfin Baruch et les femmes d'automne pour petits jeunes gens ! Son héroïne, Marthe Eyriès, a trente-deux ans et quelque fortune. Son héros, Maxime (qui en cache vraiment de bien bonnes, quoique peu de La Rochefoucauld, dans son sac) s'éprend d'elle, et c'est fort concevable, car cette dame est charmante. Où c'est un peu noir de texte, c'est dans la préface de seize pages d'une écriture serrée sur l'avènement du socialisme féminin. Je sais bien que l'auteur a les honneurs d'une tartine au lunch de la Fronde, mais comme dirait Marie-Anne de Bovet : *ça ne vaut pas un tabouret à la cour !* Le roman est d'une excellente tenue, la tenue de soirée chez la dame où l'on couche, cependant il sent la rhétorique. Ce Maxime, d'une naïveté merveilleuse, énonce, en un langage extrêmement académique, des vérités furieusement premières. J'espère que le *féminisme* ne sera pas la dernière évolution de Mauclair. Camille Mauclair est de naissance un excellent écrivain, s'il voulait être une bonne fois lui même sans théo-

rie, ça nous ferait plaisir... ou, alors, qu'il nous serve le testament de Mallarmé, le testament littéraire. Moi j'attends ça avec ma simplicité d'âme habituelle !

**Une nouvelle douleur**, par Jules Bois. L'auteur des *Demi-vierges* préfacie celui là et il a raison, car Jules Bois est le glorieux inventeur de la *demi-vieille*, la dame âgée, moitié sorcière, moitié femme de lettres. Jules Bois est en littérature ce qu'on appelle un beau mâle (je ne le connais pas et ne l'ai jamais aperçu qu'au théâtre). Il parle directement aux sens de ses lectrices. Il caresse, violente, s'échappe dans l'au delà et montre la lune à qui veut la voir de près. Je m'amuse beaucoup à le lire. Il a confié à une de ses meilleures amies que je lui *volais* ses idées de temps en temps. Je suis très flattée, car il en a... seulement ç'a n'a aucun rapport avec ce que je fais, différence totale de points de vue. Je travaille dans une nuit sombre sans foi, ni loi ; lui croit à des choses extraordinaires et jongle avec les étoiles en prêchant les femmes... L'avenir de la femme, c'est le sien, il en joue, il en cause et je pense, heureusement pour l'occultiste, qu'il s'en moque. Encore un jeune homme arrivé qui ferait bien d'écrire pour lui... au lieu d'écrire pour *elles ! La nouvelle douleur*, en amour, c'est que la femme va, paraît-il, se livrer à l'humanité pour s'occuper de son bonheur et que l'homme restera tout seul... (Un ! deux ! trois !) « *Avec son déshonneur !* » Il y a deux femmes qui ne croiront jamais ça, Monsieur, Jeanne d'Arc... et Sophie Arnould ! Maintenant... il est vrai que de leur temps vous n'écririez pas.

**Clio**, par Anatole France. Un beau livre illustré par Mucha. Très joli cadeau à ne pas faire à un enfant, bien entendu. Dictionnaire du beau langage et de la pureté des lignes.

**Le Bréviaire des Courtisanes**, par Perdiccas. « *La division des fortunes a vulgarisé tout produit de luxe et il n'est stagiaire, aujourd'hui, des Droits réunis qui ne trouve chaussure à son pied, comme il achète des ananas dans du fer blanc.* » Le produit de luxe, c'est la courtisane... ou la femme d'amour, et Perdiccas, dans un bréviaire contenant quelques contes hardis, propose d'améliorer la race... Combien je l'approuve ! .. Il est bien amusant ce livre à tournure *vieux jeu*. Il semble écrit à la fin de l'empire dernier, mais il est encore *moins* rosse que les livres d'amour du jour et il sent davantage le parfum de la bonne compagnie. Seulement, je signale une amélioration redoutable à Perdiccas...

Mme Liane de Pougy écrit des livres!... Le croisement de races ! Ces dames, de croisements en croisements, finiront peut-être comme les sloughis d'Afrique qui, jadis, chassaient le lion, elles chasseront *le lapin !*

**Lagibasse**, par Jean Richepin. L'histoire curieuse et bien documentée d'un descendant de très vieille noblesse, Valentin Leloup de Marcoussy de Lagibasse, qui pourrait peut-être représenter, sans que Richepin le veuille, celle de ce pauvre Stanislas de Guaita. Le jeune homme un peu naïf, très droit de caractère, mais faible de cervelle, pense couvrir de gloire nouvelle son vieux blason en s'occupant de magie. A Paris, il loge chez une folle qui s'appelle Mme d Amblezeuille, trouve là un abbé momifié dans ses calculs d'algèbre et qui pratique le *haschich*, une petite créole, Zenaïde, maladive et crédule, des gens fourbes ou dupes. L'éducation sentimentale du jeune homme s'en ressent. Au lieu de la gloire, c'est la démence qui vient et il tue sa petite bien-aimée Zénaïde. Cette histoire, plus triste et plus sombre qu'elle ne le paraît, loin des violentes péripéties que Richepin a la coutume de nous tordre fièrement sous ses poignes, contient une jolie page délicate : le conte de la petite fille au collier d œufs de corneilles.

**La Câlineuse**, par Hugues Rebell. Un roman bien parisien, ultra parisien; après la *Nichina* et la *Femme qui a connu l'Empereur*, celui-là vient en son temps et il est beaucoup plus amusant que les autres. Il contient cette merveilleuse vérité qu'on ne saura jamais trop redire : « Les gens de lettres font tous guignol avec leurs sentiments. » L'histoire de Mlle Juliette, la fille, est simplement le récit des banales aventures d'une fille, rien de plus, rien de moins... vous direz ce que vous voudrez, mais avec du linge soulevé, sinon des toges, on fera toujours plaisir à des tas de gens ! Alors on peut laisser crier des petits camarades... d'autant que les bons petits camarades crient *en dedans*... Demain, M Rebell pourrait bien devenir le Zola du roman d'amour ! du train dont il marche ! Ça ne serait pas prudent de crier trop fort : « Un peu *cochon*, mais très gentil ! »

**La demeure enchantée**, par Eugène Vernon. Autre livre d'amour. Tout autre roman de plaisir. Ce jeune auteur (je veux le supposer jeune) découvre, vers la fin de l'histoire, qu'il faut vieillir pour mieux aimer et être aimé. C'est joli comme paradoxe, seulement c'est cynique parce que, rapproché de la préface du livre, cela indiquerait cette étrange conclusion,

que l'auteur voit dans l'Amour une chose indépendante de son objet... et c'est, cet auteur, probablement quelqu'un qui se donne la peine de *penser* avant d'écrire. Il y a des libertinages un peu bien poussés là-dedans et du snobisme... oh ! ça, comme s'il en pleuvait, mais de jolies phrases et des sculptures sur chairs pourries qui sont drôles. Maintenant, la préface fera certainement croire à Paul Adam qu'il a eu le tort de ne pas l'écrire lui-même. Elle contient d'inquiétantes ironies pour le cher Maître.

**Le Page**, par Marcel Boulenger. Un monsieur fait une cour qu'il croit ingénue à une jeune fille qui se croit ingénue. Dès qu'il avoue sa pauvreté... de page, la jeune fille est obligée de réfléchir et elle réfléchit si longtemps qu'elle en accueille un autre, valse avec lui sans trop d'indifférence. Puis, arrive le moment décisif. Le page, comme un preux de jadis, monte à cheval pour se mesurer dans la lice... avec son rival... mais, pas du tout comme un preux... il le tue. Alors (c'est en ceci que Marcel Boulenger semble connaître les femmes un peu mieux que les auteurs à tirades sentimentales) la jolie fiancée lui donne à entendre que c'est... l'assassin qu'elle préfère !..

**Le Baiser**, par Nonce Casanova. Ça ressemble à une pâtisserie orientale, c'est même terriblement *sucre de coco*, mais cela contient, en essence, plus de piments, de cantharides et de vraie puissance future que tous les romans d'amour de cette année. Quant à la littérature ?... La littérature... c'est du métier. Et Nonce Casanova l'apprendra comme tout le monde, hélas !... s'il pouvait ne rien apprendre du tout et écrire un peu moins vite. Ah ! qu'il va donc vite, monsieur Casanova !

**La maison de Jean Fourcat**, par Antonin Mule. Ou la manière de se bâtir soi-même une bonne maison solide quand on est un bon ouvrier têtu et honnête. Il y a même des devis. C'est fort instructif.

**Philibert**, pages de la trentième année, par Louis Riballier, journal d'un jeune homme qui essaie de recommencer sa vie, mais trouve qu'il est inutile parce que la vie, sociale, ou amoureuse, est trop pleine de goujats. Il a des étonnements naïfs qui prennent leur source dans une grande honnêteté de conscience et quelques réflexions tendant à prouver que si l'armée est néfaste, c'est qu'elle contient plus de couards socialistes que de courageux aristocrates. Voilà une dure vérité !

**L'Epreuve**, par Jean Psichari. Une œuvre très forte

contenant, dans un récit très condensé, un peu sombre de style, un violent parfum d'amour, comme un coffret hermétiquement clos pourrait laisser échapper une odeur très exquise. La trame de ce roman est fort simple : un père intercepte des lettres écrites par un amoureux à sa fille, et celle-ci ne les reçoit qu'à la mort de son père, c'est-à-dire lorsqu'elle est mariée et mère de famille depuis longtemps. Très poignant.

**La dame du Lac**, par Pierre Gauthiez. Il est difficile de dire pourquoi ce roman, d'allures sérieuses, bien écrit, est cependant plus émouvant et plus passionné que d'autres plus tendres ou *plus près de la peau*, mais ce livre est attachant, d'une lecture qui donne envie de relire, parce que l'auteur *sait son monde*, il connaît les gens et les endroits dont il parle.

**L'inquiet**, par Samuel Cornut. Histoire touchante de deux êtres de dévouement. Il est regrettable que l'on sorte de l'intimité de ces deux êtres, sur la fin, pour monter sur des barricades... d'étudiants, pas dramatiques au fond.

**L'ami d'enfance**, par Maurice Montégut. L'histoire d'une femme entre deux maris... ou l'amant légitime. Il a fallu pas mal de talent pour développer cette thèse hardie. Mais celui qui meurt pour léguer sa femme à l'autre *revient*... et c'est, au fond, celui qui a la meilleure part.

**L'heure décisive**, par Henri Ardel. Roman pour femme de lettres. Des concerts, des bals, des histoires de chanteurs dont la voix fait perdre la raison à des *snobs* et à l'amoureuse, qui, venue *l'heure décisive*, refuse un noble époux sous le spécieux prétexte qu'il l'aime... et en accepterait un moins bien qui l'aime aussi ! Les artistes sont fantasques : elle prend son parti d'être une artiste simplement.

**Douleur**, par Maurice Choppy. L'auteur, dans une longue préface, nous déclare que son roman ne ressemblera pas aux autres. Il s'agit de l'histoire d'une femme mariée qui s'ennuie avec son mari et elle voit, un jour, au théâtre, le grand romancier-poète qui... celui que... alors .. Cela se passe comme d'habitude et cela finit aussi mal. Seulement, le roman est plus long... que d'habitude. Ce qu'on y ratiocine sur l'amour et froidement!

**Maître Claude Delarche**, par Paul Guiraud. Autre histoire d'adultère, moins longue. Le mari soupçonne et pardonne sans aller aux preuves, en grand philosophe qu'il est.

**Jeune fille avec tache**, par Victorien de Saussay. Roman illustré de gravures fort agréables. Ce qu'on s'aime et se

le prouve dans cette histoire... que de taches pour une seule jeune fille! Tout finit honnêtement par un mariage.

**Par devoir**, par Marc Langlois. Roman où se glorifie le bien, le beau et, la suite, dans des nouvelles patriotiques.

**La Fleur de l'abîme**, par François Soury. Où l'on s'embrasse entre ciel et terre sur une montagne et avec une grande dame slave encore... sans tomber, d'ailleurs.

**Croquis de France et d'Orient**, par René Bazin. Très amusant récit à détacher de ses jolies nouvelles, intitulé: *L'avant-dernière lionne*. Une chasse au Sahara où l'on a peur avec simplicité de madame la lionne survenue trop tôt... ou trop tard, l'enthousiasme une fois refroidi.

Maintenant à signaler les traductions parues des romans suivants: *Résurrection,* par le comte Tolstoï; *Jonathan Larsen,* par P. F. Rist; la *Conquête de Rome,* par Matilde Serao; le *Naulahka*, par Rudyard Kipling, et les *Malavoglia* par Giovanni Verga.

RACHILDE.

## *SCIENCE SOCIALE*

*Les Origines de la France contemporaine,* par Taine (Hachette), 8 vol. — *La Coopération des Idées*, revue. — Fondation de l'*Université populaire* du Faubourg Saint-Antoine et de celle de Belleville. — Ouverture de l' *Ecole des journalistes.* — La *Psychologie des sectes* de M. Gustave Le Bon. — Publications socialistes. — La fin du XIXe siècle.

Ce fut une heureuse idée, à l'approche d'un nouveau millésime, de réimprimer en un format commode **les Origines de la France contemporaine.** Parmi les quelques rares ouvrages que tout Français devrait avoir lus, celui-ci reste le plus grave, le plus salutaire, le plus angoissant aussi par la lueur qu'il jette sur le mal dont peut-être nous mourons. L'œuvre du grand Taine, cette admirable marche vers la lumière, y trouve son rayonnement suprême, et de volume en volume grandissant. Son *Ancien Régime* complétait celui de Tocqueville, mais sans le faire oublier, tandis que sa *Révolution* écrase toutes ses devancières; au sortir d'elle, Carlyle seul garde son flamboi; mais les autres, tous les autres! Et le *Régime moderne* est plus profond et plus puissant encore. Quel portrait que celui de Napoléon! quelles pages que celles sur l'Ecole et sur l'Eglise! Pourquoi fallut-il que ce grand homme n'ait pu achever son œuvre? Trois ans, deux ans

peut-être lui auraient suffi ! Ah, s'il s'était moins attardé dans ses fouilles de la Terreur, s'il s'était arraché à la fascination de cette effroyable époque pour écrire ces derniers chapitres absents, perte irréparable, sur la Famille, l'Association, la Foi nouvelle !

Hélas ! cela aurait-il changé quelque chose à ce qui est ? Combien peu ont lu les *Origines* et combien moins les ont comprises ? D'ailleurs, mal connu est loin d'être guéri. Les peuples, comme les individus, se paient de sophismes. Quel Français aura le courage de s'avouer que c'est de la syphilis jacobine que nous pourrissons ? Nous préférons nous étourdir et nous enorgueillir, transformer nos roséoles en auréoles et entonner, même après Sedan, même après Fashoda, l'inévitable couplet sur la grande République, la Cité Lumière, les Principes de 89 et les Géants de 93. Et nous ne voyons pas la réalité : la France s'affaiblissant, s'appauvrissant, se dépeuplant, se criminalisant, s'affolant, et ne gardant en somme sa supériorité qu'en alcoolisme.

§

Heureusement nul mal social n'est désespéré ; tout malade qui veut guérir guérit. La Norwège est bien en train de se désintoxiquer de l'alcool. Notre poison à nous est plus facile encore à éliminer : l'envie et la haine ; il suffirait d'un peu de bonne volonté ; une fois le courage, l'optimisme, et le dévouement implantés dans les âmes, tout serait sauvé. Aussi faut-il applaudir à toutes les tentatives de coopération et d'harmonie. Justement la *Coopération des idées* vient de fonder la première des **Universités populaires** et la création mérite d'être annoncée à voix très haute, car peut-être est-ce une grande ère qui s'ouvre.

L'apôtre est, ici, un jeune ouvrier, M. Deherme, qui, tourmenté du désir de rénover le prolétariat, fonda, il y a quatre ans, une petite revue qu'il rédigea et imprima longtemps seul, la *Coopération des idées*. Je suis fier, très fier, d'être alors allé à lui, et d'avoir été le premier à lui proposer cette création d'Universités populaires sans savoir qu'il en mûrissait silencieusement le projet. Aujourd'hui, son œuvre vit ; un vaste local, 157, faubourg Saint-Antoine, ancien beuglant symboliquement devenu musée et salle de cours, réunit chaque soir plusieurs centaines d'auditeurs ouvriers, autour d'un savant ou d'un artiste. Puissent les germes de synergie sociale qui vont être semés là croître un jour en une futaie vivace !

L'œuvre doit être d'avenir, car elle a déjà des imitateurs. D'une part un groupe de jeunes gens de la Sorbonne vient de commencer à Belleville une œuvre d'extension universitaire dans le genre des *Toynbee-halls* anglais, les étudiants résidant en plein quartier ouvrier. D'autre part, le *Sillon*, revue de jeunes catholiques, annonce toute une organisation, 3, rue de Bagneux, de salles de travail, de promenades, de réunions, mais à ne rien céler, je crains que l'esprit rigoureusement confessionnel, dans lequel cette dernière tentative est faite lui ôte de ses chances de succès ; personne, ouvriers pas plus qu'intellectuels, n'aime à être trop guidé, trop conseillé dans ses lectures, et je crois que, même à leur point de vues, ces Messieurs auraient mieux fait de conjuguer leurs efforts avec ceux de M. Deherme, quelque désagréables que leur fussent certains voisinages; nul exemple de concorde n'aurait été meilleur.

Je crois en effet que la raison profonde du succès de l'Université populaire est la largeur de son appel. Toutes les opinions y sont représentées. « Nous n'excluons que l'exclusion», a dit le fondateur. Il serait regrettable que cette tradition se perdît, et malheureusement le dernier n° de la revue contient une phrase équivoque sur ce point : en ne proclamant sa tolérance qu'envers « toute doctrine laïque et sociale », le Comité de rédaction qui succède à M. Deherme s'écarte de sa pensée. Pourtant celui-ci avait souvent montré que la tolérance sans réserves est conciliable avec la discussion libre, et à dire vrai je connais peu de polémistes plus solides, d'écrivains plus nerveux, et aussi d'esprits plus sages et plus instruits que ce modeste enfant du faubourg Saint Antoine. Combien de plus huppés officiellement pourraient prendre modèle sur lui, et que de penseurs sociologues, du plus haut bateau normaleux ou institutique, ne seraient pas à même d'écrire, entre bien d'autrés, son article de septembre dernier sur les trois socialismes, allemand, belge et français !

§

Il est vrai qu'ils auraient maintenant la ressource de se mettre à l'**Ecole des journalistes**. Cette création, qui sent le vieux répertoire, me semble tout à fait réjouissante. Quel dommage que je ne brigue pas l'honneur d'entrer dans la carrière! J'aurais été m'asseoir aux pieds des maîtres pour boire à longs traits leur parole ruisselante de sagesse. M. Henry

Fouquier enseignant l'art d'accommoder les restes, ou M. Cornely l'art d'assurer le repos de la vieillesse, ce doit être un beau spectacle. Ah, que ce noble institut ne tarde pas à rendre à la Grande Profession ce prestige que les méchantes langues disent lui manquer. Il y a des gens si mal intentionnés! Cavour, une fois l'unité italienne faite, quand il demanda je ne sais combien de millions à son parlement, n'eut-il pas le mauvais goût de dire que c'était pour payer les journalistes transalpins, et Bismark ne se vanta-t-il pas de s'être fait déclarer la guerre simplement en supprimant du jour au lendemain les fonds qui jusqu'alors récompensaient nos feuilles? De nos jours, il est vrai, nous avons vu aussi bien dans d'autres genres, le Panama, les Cuivres, la Dynamite, les Grands Cercles, l'affaire Lebaudy, l'autre Affaire? Qui sait, en dépit de l'*Ecole des journalistes*, si la génération prochaine montrera le génie de ses devancières?

Car il n'y a pas à dire, il faudra trouver autre chose, puis qu'un journal ne peut pas, inexorablement pas, faire ses frais. Un esprit subtil, supputant par l'écho très attardé la fanfare originaire, avait proposé la revision du procès de Judas. C'était une grande idée. Que de choses doivent dormir dans ton sein, ô Affaire Iscariote? Enfoncés les trois ans et les trente-deux millions, pâlis les anciens incidents devant les nouveaux exhumés: les révélations de Ponce-Pilate, la démission du premier président Caïphe, l'interview de Véronique la femme voilée, l'avis de Nicodème, la tentative de Barabbas à la caserne du Temple!

Je ris, mais cela est trop bon au sortir d'un demi lustre si cauchemardant! C'est d'un œil hilare maintenant que je contemple l'amas des brochures et des livres dont le chroniqueur de science sociale du *Mercure* aurait pu parler et dont il n'a, remerciez-le, rien dit. Et pourtant son opinion devinée n'en a pas moins, paraît-il, exaspéré certains d'ici. Serait-ce sa peau à lui qu'on aurait, par hasard, réclamée? Hélas, ce cuir serait celui d'un impénitent final. Voilà beaux jours qu'à l'*Ermitage* j'ai essuyé, en haussant les épaules, les imprécations des haschichins de Ravachol, pas davantage ne m'émouvront les anathèmes des mamelouks de l'ex-capitaine (au fait, pardieu, ce sont les mêmes!) Je ne répercute même pas: si la variété disparaissait du monde, ce serait au *Mercure* qu'il faudrait la retrouver, et il est, ma foi, louable que toutes les cloches ici aient sonné; fais-je erreur, il me semble que de l'autre côté,

elles ont eu le même son, en dépit de la haine de l'uniforme, alors qu'on ne saurait, en vérité, confondre les nôtres, celle de Rachilde, celle de Remy de Gourmont ou la mienne.

Tirons seulement la moralité de cette sotie. Il y en a plusieurs. La première c'est que pendant trois ans tout ce qui aurait été en France capable d'œuvrer pour le beau s'est décarcassé la cervelle pour savoir si des jambages étaient hébreux ou hongrois, et si des freins étaient hydrauliques ou hydro-pneumatiques. Heureux s'il ne nous reste rien de cette loufoquerie de trente-six lunes ! Pendant ces trois ans la pensée chez nous a été à peu près nulle : pas un chef-d'œuvre, pas une découverte, pas un beau livre, baisse absolue, en quantité et en qualité. Si la décadence de notre « magistrature » en Europe se confirme et se définitise, il sera facile d'en dater le début.

La seconde, c'est que d'autres choses aussi dateront de là, peut-être un peuple nouveau, l'algérien ; pour bien moins a commencé l'indépendance des Etats-Unis (encore un bout de patrie qui s'effiloque !) et sûrement un empire nouveau, l'Afrique anglaise du Delta au Cap. La France ! ton café qui continue à f... le camp !

La troisième, c'est que l'Affaire est capable, ce serait drôle, de tuer le christianisme. Car qui sait si chaque poire de bon chrétien ne s'est pas dit : « Tout de même, si on avait monté à nos pères, pour Jésus de Nazareth, le bateau qu'on vient de nous monter pour Dreyfus de Carpentras » ! Quel rêve, le dreyfusisme se substituant au christianisme, tous les aryens convertis, pour que, leurs convertisseurs restant insociables, ce soit, dans quelques générations, au nom de N. S. A. D. qu'on leur chante pouille !

La quatrième — quittons les hypothèses, — c'est qu'on se trompait rudement sur nous. Ne nous regardait-on pas comme un peuple intelligent, mais peu moral ? Il se trouve que nous poussons la scrupulomanie jusqu'au frénétique (ce qui n'est pas, je l'accorde, la vraie moralité) et la niaiserie jusqu'à l'héroïque : la Babylone moderne est en réalité une cité de puristes jobards. Car que se soient armés pour la querelle ceux qui y étaient intéressés, israélites, gallophobes et anarchistes, ou même ceux qui s'y croyaient (sottise déjà) intéressés, protestants et économistes parlementaires, cela peut se comprendre, mais que la lumière du chemin de Damas ait fait voir trente-six millions de chandelles à tant de braves gens d'intellectuels,

vieux autochtones et par ailleurs ni alcooliques ni syphilitiques, c'est ce qui ne peut s'expliquer que par un genre spécial de bécassonnerie compatible d'ailleurs, nous le savons mieux que personne, nous autres écrivains ou artistes, avec toutes les peaux d'ânes et tous les fauteuils d'immortels possibles. S'il fallait même tirer une cinquième moralité du procès de Rennes, ce serait celle-là : la banqueroute de notre aristocratie intellectuelle et la prodigieuse montée des cours de notre collective culotte de peau, car quels types admirables qu'Esterhazy, Picquart et Dreyfus eux-mêmes ! Qui expliquera cela, Horatio ? Peut-être M. Gustave Le Bon dans sa *Psychologie des sectes ?* Attendons. Quant à essayer de déjobardiser les jobards, non, non, raisonne t-on avec les fakirs (1)?

§

J'aurais eu à parler de plusieurs publications socialistes, livres ou revues, mais il me reste si peu de place, et elles sont toujours si la même chose, et là aussi le dreyfusisme a sévi si implacablement ! *Revue socialiste, Mouvement socialiste, Jeunesse socialiste*, on ne pouvait ouvrir vos fascicules sans marcher sur la queue de l'Affaire, et quels miaulements ! Dieu soit loué, le sabbat est fini. Cette année et ce siècle peuvent goûter leur repos éternel. C'est quelque chose, c'est beaucoup; mais, tout de même, avoir commencé par Marengo et finir par Fashoda, avoir commencé par le *Génie du Christianisme* et finir par *Fécondité*, avoir commencé par l'Arc de l'Etoile et finir par la Tour Eiffel, avoir commencé par refaire la Pologne et finir par voir défaire les républiques sud-africaines, avoir commencé par délivrer du Turc l'Egypte et finir par lui livrer l'Arménie, avoir commencé par les Codes et fini par l'Affaire, avoir commencé par le Premier Consul et finir par M. Loubet, triste !

N'importe, à l'œuvre, 1900 ! Et en avant par-dessus les tombeaux, par-dessus les sépulcres blanchis !

HENRI MAZEL.

*P. S.* — J'avais écrit cette chronique au début de novembre. Aujourd'hui, fin décembre il semble bien que les Boers

(1) Sixième moralité, à l'usage des protestants. Se sont-ils assez agités, ces frères lypémaniaques, en faveur des juifs : « Après eux, ce serait à nous à y passer ! » Hélas, voici qu'ils y passent, au Transvaal, les plus sincères et les plus admirables des protestants, et ce sont les juifs du Stock-Exchange qui les y font passer !

ne sont pas près d'y passer. Mille fois tant mieux; je ne tiens pas à mes pronostics. D'ailleurs on me fait remarquer que l'an 1900 fait partie du xixe siècle encore, et que tout mon dernier paragraphe anticipe : suspendons-le donc douze mois.

## *QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES*

J.-K. Huysmans : *Pages catholiques*, préface de M. l'abbé A. Mugnier, Stock, éditeur, 3 fr. 50.— Ernest Renauld : *La Conquête protestante*, Victor Retaux éditeur, 3 fr. 50. — Gabriel Aubray : *L'Allée des Demoiselles*, librairie Plon, 3 fr. 50. — L. Jacquet : *Alcool-Maladie-Mort*, rapport sur l'alcoolisme dans les hôpitaux parisiens, Carré et Naud editeurs, brochure, 1 fr. — A propos du Congrès général des Socialistes.

**Pages catholiques**, par J.-K. Huysmans, préface de M. l'abbé A. Mugnier. — Des « pages catholiques » de Huysmans, ce si exceptionnel catholique, et des pages présentées comme catholiques par M. l'abbé Mugnier, premier vicaire de l'église Sainte-Clotilde, cela est à lire. Ou même à relire. Car le volume ouvert, nous y reconnaissons tout simplement du déjà vu, des morceaux d'*En route* et de la *Cathédrale*, la *Préface* de la 15e édition d'*En route* et une autre préface écrite pour le *Petit catéchisme liturgique* de l'abbé Dutilliet, auquel s'est ajouté un *Catéchisme de chant ecclésiastique*, par M. l'abbé Vigourel, directeur de chant et maître des cérémonies au séminaire de Saint-Sulpice.

Que d'abbés dans l'affaire, grands dieux! Les voilà qui se sont emparés du maître écrivain, de ses récits de conversions et de confessions, de ses élévations de pieux artiste, de ses études et critiques liturgiques. Ils en ont fait leur chose. Huysmans se laisse très bien arranger par ses confesseurs, directeurs et maîtres de conscience. Il joue, sans apparence de peine, les catholiques de prie-Dieu et de banc-d'œuvre, humblement soumis aux prêtres. C'est très curieux!... Jusqu'à consentir, lui si rigoureux artiste, qu'on patouille et tripatouille, pour les besoins de quelques couventines ou de quelques pudibondes vieilles filles, ses chefs-d'œuvre qui valent surtout par leur ensemble de grâce onctueuse et d'âpreté outrancière ! Des « morceaux choisis » pour les petites dirigées du « faubourg », et choisis par leurs gentils directeurs! Pauvre Huysmans !... Nous pourrons croire cette fois qu'il est vraiment converti.

Son confesseur, M. l'abbé Mugnier, fit jadis d'élégantes et piquantes conférences pour nous persuader de cette conver-

sion. Malgré tout, un doute nous était resté. L'auteur d'*En route* et de la *Cathédrale* avait pensé, jugé, parlé en homme libre, disant ses franches irrévérences à l'égard des prêtres et de maintes misères de l'Eglise. Songez donc ! il avait dit du clergé : « Après cela, ce sont ces médiocres-là que réclame la poignée de dévotes qui les écoute. Si ces gargotiers d'âmes avaient du talent, s'ils servaient à leurs pensionnaires des nourritures fines, des essences de théologie, des coulis de prières, des sucs concrets d'idées, ils végéteraient incompris des ouailles. C'est donc pour le mieux, en somme. Il faut un clergé dont l'étiage concorde avec le niveau des fidèles ; et certes, la Providence y a vigilamment pourvu. » Vous pensez bien que ceci n'est pas dans les « morceaux choisis » des *Pages catholiques*. Mais enfin Huysmans avait ainsi prononcé la plus cruelle sentence contre le clergé. Et nous savons bien que le clergé, ce n'est pas la religion. Dans le catholicisme, pourtant, il est malaisé et dangereux de distinguer. Un catholique qui parlait en si libre langage des prêtres, des confesseurs et « gargotiers d'âmes » ! C'était pour nous une surprise et des motifs de méfiance.

Aujourd'hui M. l'abbé Mugnier écrit : « Ceux qui doutent encore de la conversion de M. Huysmans finiront peut-être par y croire, quand ils auront sous les yeux, non plus isolément, mais rapprochées et comme fondues, les pages où cette foi s'affirme... On ne joue pas à ce point le repentir! On ne fait pas jaillir artificiellement de telles larmes ! Décrire, avec cette précision, les effets de certains sacrements, c'est les avoir ressentis, à deux genoux, comme un croyant. Et il faut être encore pratiquant pour se plaire aux mystiques, pour se nourrir de la liturgie, pour s'approprier la pensée des saints, pour glorifier l'Eglise avec des accents qui n'appartiennent qu'à ses fils. » De quoi il apparaît que le premier vicaire de Sainte-Clotilde ne soupçonne guère les malices dont sont capables ces diables d'artistes. Ils savent leur affaire en snobisme et en dilettantisme, et ils se sont longtemps exercés à la « piperie des mots ». Ce n'est pas le cas de l'auteur d'*En route*, dont plusieurs abbés et confesseurs attestent la sincérité. Soit. Et encore pourrait-on dire que les artistes sont sincères là où le vulgaire ne saurait l'être, en jouant un rôle de toute leur âme et en faisant de l'art qui, en somme, est toujours de l'artifice.

Mais M. l'abbé Mugnier veut que son pénitent soit converti, et il le prouve en mettant sous nos yeux, « rapprochées et comme fondues, les pages où cette foi s'affirme, » et donc en éliminant les autres. Encore, encore c'est assez inquiétant qu'un écrivain soit catholique à certaines pages et pas à d'autres qu'il faut retrancher de son œuvre. Renan a dit, justement pour ce cas de catholicisme tripatouillé : « Ils (ces catholiques) en prennent et ils en laissent ; ils admettent tel dogme, repoussent tel autre, et s'indignent après cela quand on leur dit qu'ils ne sont pas de vrais catholiques. Quelqu'un qui a fait d ela théologie n'est plus capable d'une telle inconséquence. Tout reposant pour lui sur l'autorité infaillible de l'Écriture et de l'Église, il n'y a pas à choisir. Un seul dogme abandonné, un seul enseignement de l'Église repoussé, c'est la négation de l'Église et de la révélation. Dans une Église fondée sur l'autorité divine, on est aussi hérétique pour nier un seul point que pour nier le tout. Une seule pierre arrachée de cet édifice, l'ensemble croule fatalement. » Oserions-nous demander à M. Huysmans s'il croit au Saint-Père infaillible, au *Syllabus*, à l'Immaculée-Conception, au Sacré-Cœur, à tout ce qui ne fut la foi ni de Pascal, ni de Nicole, ni de Bossuet? Mais passons là-dessus, non sans nous dire que les vicaires faciles ont des accommodements ingénieux avec la sincérité et que ces accommodements ressemblent un peu aux restrictions mentales des bons Pères. M. l'abbé Mugnier le veut : son pénitent Huysmans est converti.

C'en sera-t-il bien fini cette fois avec le grave problème de la conversion de M. Huysmans qui a tant agité les cénacles de dévotion et les cénacles de lettres? *En route* et la *Cathédrale* sont encore plus « pouillés », dans les *Pages catholiques*, que l'âme du converti Le rêve que fit Renan de voir un recueil des meilleures pages de son œuvre — des pages catholiques peut-être — entre les mains fines d'une femme en prière et en extase devant Dieu, le premier vicaire de Sainte-Clotilde l'a réalisé pour Huysmans. Qu'il soit content ! A nous tout cela importe moins que de savoir si l'écrivain et l'artiste, même après confesse, fait de beaux livres. Et pour déclarer tels les livres non « pouillés » de Huysmans, il y a, heureusement, d'autres juges que les vicaires.

**La Conquête protestante**, par Ernest Renauld. — Aucun livre ne pourrait mieux que celui-là, que ce livre de sec-

taire stupide et sauvage, servir nos idées de liberté religieuse et philosophique. Faisons-lui un peu de réclame. Passants, regardez l'ilote ivre.

Voici le franc avertissement de ce mangeur de pasteurs : « Edouard Drumont, le grand penseur, l'apôtre immortel de la Délivrance, s'est chargé du Juif; de vaillants écrivains fustigent le franc-maçon ; avec l'aide de Dieu, j'essaierai de me charger du protestant. » Cela nous assure une jolie impartialité. Tout simplement on se charge du protestant. L'aide de Dieu ne saurait manquer à d'aussi bonnes dispositions, surtout quand on se met en ligne avec le « grand penseur » Drumont. Bon appétit, Messieurs !

Le repas des fauves commence. Luther ne fait qu'une bouchée. Il était franc-maçon ! Comme Mélanchton et tous les réformateurs, du reste ! C'est dit par l'« historien » Renauld. Et Luther ne réforma l'Église que parce qu'il avait senti « l'aiguillon de la chair ». L'image est évocatrice. Luther, tout bonnement, voulut se marier, avec une religieuse échappée de son couvent. « Il ne faisait pas plus de cas de la virginité que d'une savate, » dit notre grand penseur et écrivain. Quant à Calvin, il ne se maria pas, mais « il mourut de la syphilis ».

Pourquoi diable, soit dit en passant, ces terribles historiens catholiques s'entêtent-ils à penser ou du moins à dire que quiconque se sépare d'eux, de l'Eglise et de sa foi, ne peut le faire (surtout s'il est moine ou prêtre) que poussé par « l'aiguillon de la chair »? Enfin, voyons, on n'est pas si bête, même étant moine ou prêtre. Le célibat et la chasteté, cela n'est rien quand il y a la sacristie et le confessionnal. Et on se ferait dupe à plaisir de courir hors de l'Eglise pour chercher la femme, quand il est bien plus commode de la trouver dans l'Église, sans la chercher beaucoup, parce que c'est elle qui vous cherche, moine ou prêtre. Etrange obstruction des esprits catholiques qui ne peuvent admettre qu'un homme subisse des crises tragiques d'intellectualité et de conscience !

S'élevant comme il peut, M. Ernest Renauld prononce ensuite qu' « un des points fondamentaux de leur système (de Luther et de Calvin) est précisément la négation de la liberté humaine ». On ne saurait mieux parler du libre examen. Les raisons patriotiques et nationalistes sont naturellement invoquées. « Qui dit protestant dit Anglais ou Allemand. » Et voilà, ô cosmopolites ! Les protestants, en 1870, se félicitèrent

de l'invasion prussienne, et nul n'ignore que ce sont les pasteurs qui firent venir les Prussiens. Un excellent homme, M. Doumergue, a voulu polémiquer un jour avec Ernest Renauld. L'autre lui a tout aussitôt envoyé ça, que sa femme est prussienne, prussienne de Berlin.

Et ça continue de la sorte pendant un charriage énorme de 600 pages. Si encore dans tant de mauvaise foi il y avait un peu de foi! Si dans tant de mauvais style il y avait un peu de tempérament et de colère, comme dans la *France juive!* Mais rien. L'imbécillité toute pure, et la flatuosité du monsieur qui fait sous lui les plus putrides mensonges! Il y a donc des catholiques pour écrire de si odieuses crapuleries, et il y a des catholiques pour les lire avec délectation. Le joli monde!...

**L'Allée des demoiselles**, par Gabriel Aubray. — Ils ont Ernest Renauld, les catholiques; mais ils ont aussi Gabriel Aubray, l'auteur de l'*Allée des Demoiselles*, au si joli titre. Que celui-ci même me pardonne le moindre rapprochement que le hasard me fait faire. Il a, lui, du style et du meilleur, de la grâce, de la finesse, de l'ironie aimable et seulement un peu prolixe ou insistante, parfois. Son livre, sous forme de lettres à une cousine, est une douce critique du féminisme exaspéré et une gentille leçon de féminité sage. C'est bien un peu réactionnaire, conservateur, vieux jeu, comme il convient à tout écrivain catholique, qui se respecte et qui, parlant d'éducation des jeunes filles, d'amour, de fiançailles, de mariage, de femmes savantes, ne peut guère dépasser Fénelon ou Dupanloup. Mais c'est agréable à parcourir, peut-être à discuter : car on sent que l'auteur a entendu, de sa retraite d'Église, le tapage féministe et qu'il est homme d'esprit assez libre, quoique catholique, pour en causer.

**Alcool-Maladie-Mort**, par L. Jacquet. — Rien d'Alphonse Allais. Rapport sinistre d'un médecin des hôpitaux qui tire des observations médicales, des chiffres, des statistiques, la plus froide et la plus horrifiante éloquence. M. Jacquet a ses preuves. Nous devons admettre ses constatations d'alcoolisme. Mais n'y aurait-il pas à contester les procédés qu'il indique pour la propagande anti-alcoolique? Mettre sous les yeux des ouvriers les abominations de l'alcoolisme, ces planches ignobles qui exhibent des poumons et des tripailles épouvantablement ravagés, ou leur glisser dans la poche des « mémentos » qui énumèrent des tas d'horreurs, c'est pratiquer la méthode d'éducation par le *laid*, méthode pessimiste et tou-

jours un peu humiliante. Pourquoi ne pas exalter plutôt *en beauté* la vie saine, la vie sportive, la boisson hygiénique et le bon coup de bon vin après de vigoureux exercices physiques ? Les meilleurs antialcooliques ne seront-ils pas le « vélo » et le « coup de l'étrier » du vieux temps, changé tout bonnement en « coup de la pédale » ?

**A propos du Congrès général des Socialistes.** — On pourra diversement juger, au point de vue politique, le Congrès général que tinrent les Socialistes au Gymnase Voltaire, du 3 au 8 décembre. Il reste, en tout cas, que ce fut une puissante manifestation d'énergies intellectuelles et morales. Les colères mêmes et la violence des « attrapades » furent la révélation de superbes tempéraments révolutionnaires que pourtant mène toujours l'Idée. Et Jaurès, dominant la houle tumultueuse de sa voix et de son geste de tribun, représenta la Pensée inspirant et dirigeant la Force. Sur une question qui jusqu'à présent agita et divisa tant les malins de la politique bourgeoise et bourgeoisante, l'entente des Socialistes fut établie sans la moindre discussion : c'était chose réglée et acquise. Nous voulons dire la question religieuse ou des rapports de l'Eglise et du Peuple. La séparation, la cassure est bien faite entre les vieilles traditions cléricales et la conscience populaire. Pas de cléricalisme dans le socialisme ; ce fut visible. Si les propagandistes de l'idée socialiste savent annoncer aux travailleurs déclérícalisés un idéal de dignité humaine en même temps que l'idéal de justice sociale, ils feront le salut de la race. Des maîtres d'éducation et d'exaltation populaire tels que Jaurès, Fournière, Rouanet, sont hommes à le comprendre.

VICTOR CHARBONNEL.

## *ARCHÉOLOGIE, VOYAGES*

E. Bard : *Les Chinois chez eux*, Armand Colin, 4 fr.

La Chine, on le sait sans doute, est redevenue d'actualité depuis la guerre japonaise, c'est-à-dire depuis que les peuples d'Europe ont repris espoir de la morceler et de l'exploiter à leur profit. La résistance opposée durant la guerre du Tonkin, la mésaventure de Langson, pour un temps avaient donné à réfléchir ; dans les « milieux politiques » on avait vu naître quelques doutes ; réorganisé à l'occidentale, éduqué, pourvu d'une marine de guerre, d'arsenaux, de troupes armées et

exercées selon les dernières méthodes du militarisme, l'immense Empire du Milieu apparaissait redoutable. — La facilité avec laquelle les Japonais — peuple batailleur s'il en fut — menèrent leur expédition, la déconfiture de l'escadre chinoise à la bataille du Yalu, firent enfin comprendre que rien n'était changé dans ce pays où rien ne change. Les Chinois achetaient bien des navires, des canons et tous les engins modernes de destruction et de défense, mais seraient éternellement incapables d'en faire un sérieux usage. — De fait, les troupes là-bas sont encore pourvues d'immenses étendards multicolores, un par huit hommes, dont l'effet est aussi pittoresque que possible, et nul ne négligerait en campagne le parapluie de toile cirée qui se porte en bandoulière. A la bataille de Pingyang, la pluie vint à tomber et les Chinois s'empressèrent d'ouvrir leurs parapluies. — Vers 1895, la France se chargea de réorganiser l'arsenal de Fou-Tchéou ; on trouva les ingénieurs indigènes, formés à Paris, occupés à construire une machine de bateau ; on leur demanda pour quel bateau, et ils n'en savaient rien ; entre temps, ils faisaient, à la main, des clous ordinaires.

Le mirage de la puissance chinoise ainsi évanoui, les convoitises européennes se réveillèrent. La Russie ayant terminé le transsibérien et parqué ses Cosaques dans la Mandchourie, entend civiliser le nord de l'Empire. L'Angleterre, qui a toujours les dents longues et les yeux plus grands que le ventre, a réclamé des compensations, s'est dépensée en intrigues et a organisé, croit-on bien, la révolution de Palais qui a coûté si cher au petit empereur Kouang-su ; sous prétexte d'étendre le territoire de Hong-Kong, elle a surtout mis la main sur le commerce de Canton. La France, l'Allemagne, enfin, se sont fait céder à bail, vaguement, des territoires. L'Italie s'est mise sur les rangs — point guérie encore de la fièvre d'expansion coloniale par son échec d'Abyssinie. Il n'est point jusqu'aux Etats-Unis, mis en goût par le rapt des Philippines, qui ne prétendent aussi imposer leur civilisation aux Chinois qu'ils traquent en Amérique, et se donnent le soin d'entretenir de ce côté une escadre qui n'a point certes pour unique destination de montrer leur nouvelle puissance. Toutefois, la Chine est un bien gros morceau, — ce qui est une chance pour la paix du Monde — et s'il est bien utopique de demander avec *la Chine Nouvelle*, revue de M. Francis Laur, que les Etats européens s'entendent pour maintenir l'intégrité

du territoire impérial, nous ne pensons pas en voir de sitôt le démembrement ; on ouvrira quelques nouveaux ports s'il en reste à ouvrir, on concédera des chemins de fer, des zones d'influence, des entreprises diverses, et en retour les Chinois, nés malins, nous emprunteront de l'argent. Ils ont pour eux la force d'inertie. Point n'est besoin de savoir s'ils veulent ou ne veulent pas de notre civilisation — on ne penserait même pas à le leur demander — car hormis quelques mandarins remuants qui préconisent les réformes en espérant gagner des emplois et des grades — le Chinois sait à peine que nous existons. Le long des côtes et sur les fleuves où les Anglais apportent leur sale opium et toute la pacotille des mercantis, le peuple plus ou moins a été en relations avec les « diables rouges » et d'ailleurs les méprise cordialement ; mais dans la plus gran de partie des provinces, qui recèlent des espaces immenses, il n'en a, peut-on dire, jamais entendu parler. La meilleure preuve en est la curiosité hostile qui se manifeste à l'égard de l'Européen dès qu'il s'aventure dans l'intérieur ; il est la bête anormale et dangereuse. — Obstacle bien autre à « notre pénétration », le Chinois constitue un peuple avec lequel nous n'avons quasiment nul rapport moral. Il conçoit la vie, le temps, la civilisation, la société selon des notions totalement opposées aux nôtres ; c'est non seulement un peuple d'une autre époque, mais c'est le peuple d'un autre monde, — un monde certes bizarre, curieux, méritant l'étude comme toute manifestation humaine, — mais qui s'est toujours suffi à lui-même, qui a vécu à l'écart, isolé, dédaigneux, et qu'on ne changera point, à qui on ne donnera jamais les idées, les vues, les ambitions, les manières de sentir et de comprendre que nous pouvons avoir.

Cela ressort d'ailleurs très excellemment, — qu'il l'ait cherché ou non, — du livre que M. Bard, négociant à Shanghaï et ancien président du conseil d'administration municipal de la concession française, vient de publier chez Colin : **Les Chinois chez eux.** M. Bard a vécu suffisamment là-bas, s'est trouvé en relations journalières assez intimes avec les commerçants indigènes et les autorités chinoises pour avoir pénétré le caractère de ce peuple unique. Il nous donne ses observations en un fort volume abondant de détails, appuyé sur des faits, présentant jusqu'à des tableaux de statistique dénotant l'homme d'affaires et e commerçant ponctuel, et qui se trouve être à la fois un livre de lecture et un des meilleurs ouvrages et des plus exacts qui aient été publiés sur la Chine ces dernières années.

Trois choses principalement, dit M. Bard, nous choquent dans le caractère chinois : c'est le dédain de la précision et de la sincérité, l'indifférence au confort, le mépris du temps. — Le Chinois ne peut admettre que deux et deux font quatre ; il tâchera toujours de vous persuader que cela fait trois ou cinq, et comme toute contestation amène l'intervention d'arbitres obligeants, disposés à concilier les choses, deux et deux feront trois et demi. — En voyage, si la distance est désignée en milles, il faut s'assurer de leur longueur. Cela dépend des difficultés du chemin. En descendant, il y aura 40 milles d'un point à un autre : pour revenir, en montant, le Chinois vous dit qu'il y en a 60. C'est une manière à lui de faire calculer son salaire selon la facilité de la marche. — Les mesures de longueur ou de superficie, tout en ayant le même nom, ont une étendue différente suivant qu'elles s'appliquent à une chose ou à une autre. Le pied chinois qui mesure le bois n'est pas le pied qui mesure la pierre. Le *fun*, le *chan*, le *mow*, mesures agraires, varient à l'infini selon la localité, et quand on essaie de les traduire en mètres ou en pieds anglais on est exposé aux plus plaisantes confusions. Les dénombrements de la population sont faits avec une approximation si extraordinaire que nul ne connaît au juste le nombre des habitants de la Chine, pas même et surtout le gouvernement. Lorsqu'on discute un marché avec un Chinois, il n'y a pas d'effort qu'il ne tente pour qu'il reste une place à l'équivoque. Dès qu'il y a une difficulté en affaires, nous recevons la visite d'amis de l'intéressé ; il ne vient pas lui-même de peur d'être cloué de suite par les arguments de l'Européen, qui n'aime pas à perdre son temps, ou d'avoir à prendre un engagement précis. L'emploi d'intermédiaires permet de prolonger la chicane. — Aussi le Chinois, avec une telle tournure d'esprit est passé maître dans la fraude ; il n'est pas une marchandise chinoise qui ne soit truquée, maquillée. Le mensonge n'est pas considéré comme déshonorant, et bien que l'amour de la vérité soit recommandé par les *Livres sacrés*, la tromperie passe plutôt pour une preuve d'intelligence, d'habileté, de malice. Cela fait partie de l'éducation et si l'on prend un Chinois en flagrant délit de mensonge, on peut le lui dire net ; il ne se fâche pas ; il se contente de remarquer en riant que vous êtes plus habile que lui. — Pour les mêmes motifs, il a deux balances, l'une pour acheter, l'autre pour vendre ; il cherchera toujours à filouter sur le poids ; dans les payements il commence par donner du mauvais argent, et quand

on s'en aperçoit, il en donne du meilleur. Il trichera encore sur le compte si vous n'y prenez garde.

Mais voyons le Chinois au point de vue du confort et simplement dans les rapports de vie publique. — Les cités chinoises sont toutes environnées de murs crénelés circonscrivant leur superficie sans égard pour l'augmentation possible de la population. L'entassement y est incroyable, les rues extraordinairement étroites. Celles ou deux chaises à porteurs peuvent se croiser sans qu'on soit obligé de faire passer l'une au-dessus de l'autre sont rares. La rue principale est généralement dallée et pourvue d'un caniveau central pour l'écoulement des eaux ménagères et autres liquides ; ce caniveau recouvert lui-même de dalles branlantes est une source d'infection. Les autres rues, non dallées, sont des cloaques abominables. — Pékin, capitale de l'empire, en est probablement la ville la plus sale. Il y a ici de larges avenues, mais dont le sol a été rehaussé d'une manière continue depuis des siècles par les immondices, en sorte que les maisons primitives sont aujourd'hui en contre-bas. Des échoppes et des installations de tout genre sont venues usurper la chaussée et la circulation y est aussi malaisée que dans les autres cités chinoises. Les voies anciennement dallées sont recouvertes d'une couche de poussière qui se transforme en marécage dès la moindre pluie ; chars et charrettes y enfoncent jusqu'au moyeu des roues ; dans la rue où se trouvent les légations, il faut affréter une voiture pour aller d'une maison à l'autre. — Au reste, dans toutes les villes chinoises il y a un véritable débordement sur la rue de toutes les industries et de toutes les occupations privées. La portion de ruelle devant chaque porte est considérée par l'habitant comme sa propriété, au détriment de tous. Pour ce qui est de l'entretenir, c'est autre chose. Non seulement le Chinois ne s'intéresse pas à ce qui pourrait être propriété publique, mais si cette propriété est utilisable, il la transfère chez lui, simplement. Les pavés de la route, les murailles d'un cimetière sont enlevés jusqu'au dernier morceau, jusqu'à la dernière brique s'il n'y a pas de gardien préposé à leur conservation. L'état extraordinairement mauvais des voies de communication s'explique encore par ce fait que le sentier par lequel tout le monde passe ne cesse pas d'être la propriété de celui dont il traverse le champ ; il en paye la taxe comme pour les parties cultivées. Il réduit donc la route à sa plus simple expression, et si c'est un chemin creux, il en enlève la terre végétale.

Les jours de pluie la route devient un canal de fange, et lorsque deux charrettes se rencontrent il faut, comme pour les chaises à porteurs, en enlever une à bout de bras et la faire passer par-dessus l'autre. — Pour la question de l'éclairage dans les villes, elle est assez bien résumée par cette histoire qui circule parmi les étrangers, en Chine : — On attribuerait paraît-il, 80.000 taëls à l'éclairage de Pékin. Le fonctionnaire chargé de cet important service en distribue 40.000 à des subordonnés en leur donnant ses ordres; ceux-ci en distribuent 20.000 à d'autres sous-verges, et de distribution en distribution, la somme se trouve réduite à quelques sapèques remises à un coolie pour aller acheter un peu d'huile et une mèche, que l'on pose dans un plat de terre sur la voie publique. Passe un mendiant qui avale l'huile et la mèche : c'est l'éclairage de Pékin.

Reste le travers qui cause le plus d'irritation à l'Européen. Le temps n'a aucune valeur pour le Chinois, non seulement le sien, mais celui des autres. Jamais on ne verra un Chinois exact au rendez-vous donné. Il viendra plus tard, à n'importe quel moment, et ne croira pas avoir manqué de parole. De même il est impossible d'en obtenir qu'il fasse connaître dès l'abord l'objet de sa visite. Il bavarde, boit du thé, fume des pipes, et ce n'est qu'au moment de partir qu'il parle incidemment de son affaire. — Le Chinois qui travaille chez lui commence sa journée n'importe quand, l'interrompt n'importe à quel moment, et il n'est pas rare de le voir besogner la nuit après avoir dormi tout le jour. Pour lui, les divisions du temps sont suffisamment indiquées par les mots matin et soir. — Il est des Chinois qui ont des montres, mais c'est parce que le tic-tac les amuse ; ils oublient fort bien de les remonter, et ne comprennent pas que l'Européen compte les minutes et s'impatiente quand on lui en fait perdre. Un ouvrier dans un chantier ne pensera nullement à prendre une brouette pour aller plus vite et tranporter d'un coup sa charge de matériaux ; au lieu d'un voyage, il en fera dix et emportera chaque fois trois briques ou de la terre plein son chapeau.

J'ai cité ces observations diverses de M. Bard, non pour le seul plaisir du pittoresque, mais parce qu'elles peuvent faire entendre combien les Chinois sont aux antipodes de nos coutumes et de nos mœurs. Il faut lire en entier le livre qu'il leur consacre, car il contient nombre de choses curieuses et des chapitres très documentés sur les questions les plus actuelles de l'Extrême-Orient, le journalisme chinois, les finances de la

Chine, l'armée et la marine chinoises, le socialisme en Chine, le « péril jaune », les traités de commerce, l'organisation des douanes et des concessions étrangères. Un abrégé d'histoire, peut-être un peu sec, termine ce tome, illustré de photographies d'ailleurs reproduites avec soin.

Memento — Le manque de place, cette notice étant déjà longue, m'oblige à remettre le compte-rendu des dernières publications. — J'ai remis également plusieurs fois de parler de la *France de Demain ;* je dois bien quelques lignes à cette publication courageuse et j'espère m'acquitter dans une prochaine chronique.

CHARLES MERKI.

## *BIBLIOPHILIE, HISTOIRE DE L'ART*

J. Imberdis, S. J. : *Papyrus sive Ars conficiendæ Papyri* (1693). Avec traduction française par Augustin Blanchet. Paris, Ch. Béranger, éditeur, in 8°. — *Répertoire du Sonnet.* Bibliographie des sonnets français du XIXe siècle, d'après les documents réunis par les VII Amis du Sonnet, et mis en ordre par Hugues Vaganay. Fasc. I. Abadie Banville. Louvain, imprimerie Polleunis et Centerick, in-4°, 5 fr. — *Poésies de Théophile Gautier mises en musique,* par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul (Bulletin du Bibliophile, 15 août). — Roger Peyre, *Répertoire chronologique de l'histoire universelle des Beaux-Arts,* depuis les origines jusqu'à la formation des écoles contemporaines : Vérification des dates ; concordance de l'histoire des Beaux Arts chez tous les peuples Paris, Henri Laurens, éditeur, pet. in-4°, 6 fr. — *Stanislas de Guaita et sa Bibliothèque occulte,* par René Philipon, Librairie Dorbon, in-8°. — Villiers de l'Isle-Adam : *Histoires souveraines.* Bruxelles, Edm. Deman, éditeur, in-4°, 10 fr.

Les Jésuites, qui excellèrent dans la poésie française avec le P. Pierre Le Moyne, l'une des plus intéressantes figures littéraires du grand siècle, n'eurent guère jamais chez nous aucun rival dans la poésie latine et surtout dans la didactique. Le P. Imberdis n'est pas un Rapin ou un Vanière, ni même un La Rue, mais il a son mérite : une certaine élégance et le souci de la précision. Né à Ambert (en 1667), le jeune poète voulut par sa première œuvre contribuer à la renommée de sa patrie, et il célébra les merveilles du moulin à papier. Louis XIV n'écrivait que sur du papier d'Auvergne ; les mémoires rédigés de sa main en témoignent. « La pièce intitulée *Mémoire donné au Roy d'Espagne en partant* est tracée, dit M. Blanchet, sur un papier superbe portant en filigrane d'un côté le monogramme de Louis XIV surmonte de la couronne royale, et

de l'autre les armes de Le Tellier et la Marque de I. Chabrier, qui avait ses moulins à Thiers. » La faveur du papier d'Auvergne dura jusqu'à la fin du dernier siècle et même jusqu'à notre époque, jusqu'à l'incendie des derniers moulins de Thiers qui ne furent pas reconstruits. On n'a donc pu réimprimer le poème d'Imberdis sur du papier d'Auvergne ; le Dauphiné y a suppléé en fournissant à cet opuscule irréprochable son admirable vélin de Rives. De la première édition du *Papyrus* un seul exemplaire semble connu ; on le trouvera ici exactement reproduit par la gravure.

Un moulin à papier se doit établir dans un climat tempéré, et en un site qui ne soit exposé ni à la sécheresse ni aux inondations ; l'eau convenable est celle de la rivière à fond de cailloux que recherchent les truites. Le moulin installé, on accueille le marchand de chiffons, celui qui crie dans les rues :

> Pamilego pannos, pannos, si forte supersunt,
> Feste citi ; redduntur acus ligulaeque vicissim.

C'est ce marchand qui clamait au XIIIe siècle :

> L'aiguille pour le vieux fer ai.

Quand les moulins à papier commencèrent à ronronner, il troqua aussi ses aiguilles contre

> Le vieux fer, vieux drapeaux.

Les vieux drapeaux étaient de chanvre ou de lin, d'où deux sortes de papiers, le rugueux et le fin, celui qui enveloppera les chandelles et celui dont la noble destinée est d'être transformé en livre, *charta sacris quaerenda libellis.*

L'ouvrier en papier est fort laborieux durant l'été, il se repose l'hiver en invoquant Bacchus. Le jour que le maître embauche un compagnon, le moulin chôme aux dépens du nouveau venu, et pendant qu'on prépare le festin qu'il paiera, on danse le long de l'eau ou l'on pêche à la ligne.

Comment le chiffon dissous dans l'eau devient une feuille de papier, c'est un prodige. A peine la forme de fils de cuivre a-t-elle plongé dans la cuve, à peine a-t-elle été habilement secouée, que « le papier apparaît, porteur du sceau léger qui lui est propre » le sceau représente un serpent, une rose, une grappe de raisin, une petite cloche, un coq (1).

Le papier de très grand format fut inventé par le sieur

(1) D'où les noms de certains formats, raisin, cloche, écu, coquille, etc.

Colombier, qui réussit à obtenir des feuilles de « deux fois trois palmes en largeur sur huit en longueur (1) ».

Le papier a deux grands ennemis : la mésange qui vient sous les séchoirs le cribler de coups de bec, et le rat qui le ronge dans les greniers. On ne saurait donc trop prendre de soins pour préserver de leurs attaques cette précieuse denrée que tous les pays du monde reçoivent avec reconnaissance.

Ce petit poème est d'une exactitude technique parfaite ; sa lecture peut être utile aux rares fabricants qui consentent encore à faire du vrai papier, du papier qui, jeté au feu, sent le linge brûlé, et qu'on peut laver « comme à ru telles ».

§

Dresser le répertoire de tous les sonnets qui furent publiés en langue française pendant quatre siècles, voilà certes une enterprise considérable et qui témoigne chez M. Vaganay et ses collaborateurs d'un noble désintéressement. Ne plus voir dans la vie que des scarabées, des monnaies ou des sonnets, c'est être arrivé à une sorte d'ascétisme intellectuel, c'est avoir compris que tout acte est également beau ou utile,ou inutile. Voilà donc en un premier fascicule le titre et le premier vers de quelque trois mille sonnets du XIXe siècle, depuis Auguste Abadie jusqu'à Théodore de Banville (non achevé) ; combien faudra-t-il de pages pour arriver au nom de M. Zola qui, lui aussi, fit des sonnets? Plus le dictionnaire sera gros, plus il sera respectable. Nous avons le regret de constater quelques omissions dans cette première partie. Entre Auriac et Autran, il manque Aurier. G. Albert Aurier a publié plusieurs sonnets dans le *Mercure de France;* il semble que cette revue aurait dû être dépouillée avec plus de soin.

§

Théophile Gautier, qui détestait la musique, c'est-à-dire la mauvaise musique, ou mal jouée, celle qui rend les salons si redoutables, a été la proie des musiciens. Cent soixante-treize de ses poèmes ont été ornés d'un petit air langoureux ou martial par des musiciens sans pitié ou sans pudeur. Il est même arrivé que, la matière Gautier leur faisant défaut, ces mes-

(1) C'est-à dire 184 × 138. Le nom du sieur Colombier désigne toujours un format, mais plus modeste. Le colombier actuel est à peu pres le quart du colombier primitif. Le plus grand papier à la forme est aujourd'hui le Grand Aigle (72×104)

sieurs attribuèrent à l'excellent poète des rapsodies de tel Ponsard ou tel Augier. M. de Lovenjoul s'indigne de voir signés Gautier des vers de Ponsard; il s'indigne peu si c'est de l'Augier : « Du moins, ce n'est pas déshonorant. » Est-ce que M. de Lovenjoul estimerait Emile Augier?

§

L'ouvrage de M. Roger Peyre est d un grand intérêt. Etablir la chronologie des principales œuvres d'art qui ont subsisté ou dont le souvenir nous est parvenu, c'est par cela même dresser le plan d'une histoire de la civilisation dans ce qu'elle a donné de moins périssable. Les littératures passent et s'obscurcissent; si elles ne meurent pas tout entières avec les langues qui les portaient, ce qu'il en reste demeure difficilement appréciable. Il faut plusieurs années d'étude pour goûter avec une sécurité qui n'est jamais complète une odelette d'Anacréon; il ne faut qu'une minute pour jouir de toute la grâce d'une statuette de Tanagra. Mais la revanche des littératures, c'est qu'elles se peuvent rassembler en un petit espace; les œuvres d'art restent dispersées ou, si on en rassemble les morceaux en des palais, elles perdent presque tout ce qui demeurait de beauté dans leurs ruines. Quant à celles qui sont restées attachées au sol ou aux murs primitifs, c'est un grand travail d'aller les voir toutes, et il faudrait peut-être les voir toutes pour les comprendre chacune en particulier. L'analogie suppléera aux voyages.

Voici, pour faire comprendre le travail de M. Roger Peyre, quelques années de sa chronologie; avec des coupures :

« xe siècle (avant J.-C.)

Chine. — L'empereur Mon-Ouang (1001-946) voyage jusqu'à l'extrême occident de ses états et ramène en son pays des artistes et des ouvriers assyriens et chaldéens qui élèvent en pays chinois des tours à étages comme à Babylone.

Egypte. — xxiie dynastie. Statuette de la reine Koromama.

600'

Amérique. — Développement de la civilisation des Colhuas qui, vers le xe siècle, ont succédé aux Chichimèques dans la domination du Mexique. Monuments de Palenque et de Mayapan que certains américanistes reculent jusque vers l'an 1.000 av. J.-C.

Ethiopie. — Stèle dite de l'excommunication...

Monde Grec. — Activité industrielle et artistique de Co-

rinthe. Célébrité de sa métallurgie. Jupiter colossal en plaques d'or repoussé consacré à Olympie par les Cyprélides. — A Sparte... — A Sélinonte... — etc.

950 (ap. J.-C.)

Allemagne. — Naiss. de Bernward, peintre, sculpteur, orfèvre, architecte, etc.

Angleterre. — Eglises de Sompting. — Eglises Saint-Jean, à Chester, etc.

Chine. — Hoang-Tsan, surnommé Ya-Chou, paysagiste, peintre de fleurs et d'oiseaux... Mie-Hing-Ise, peintre de chevaux et de combats de coqs.

Espagne. — Couvent de San-Palayo, à Oviedo.

France. — Saint-Nicolas de Gand. Saint Spire de Corbeil. L'archit. Hugo construit le crypte d'Apt. — Façade de la Basse-Œuvre à Beauvais, etc.

Perse. — Mosquée de l'Emir Koumar-Tach, à Kazbin. »

M. Peyre s'arrête à 1819. Cette année : le *Radeau de la Méduse*, de Géricault ; le *Freischütz*, de Weber ; les *Méditations*, de Lamartine ; les *Poésies* d'André Chénier ; la naissance d'Offenbach ; la *Sémiramis* de Meyerbeer. Cornelius quitte Rome et s'établit à Munich ; Turner, revenu d'Italie, cesse de se préoccuper de Claude Lorrain et commence son œuvre veritable ; Lawrence fait les portraits de *Pie VII* et de *Consalvi ;* Constable peint la *Rivière de Stour*. Thorwaldsen exécute son groupe des *Grâces*. Naissance de Jongkind. Ingres peint *Roger et Angélique* et l'*Odalisque couchée* (récemment entrée au Louvre) ; Guérin, le *Sacrifice de Jephté ;* Ary Scheffer, la *Veuve du Soldat ;* Gros, l'*Embarquement de la duchesse d'Angoulême*. Débuts de Pradier et naissance de Courbet, d'Harpignies, de Chassériau, de Carlotta Grisi, de Pasdeloup. Canova sculpte le tombeau des Stuarts à Saint-Pierre de Rome et Rossini fait jouer la *Donna del Lago*. Cette année tient cinq colonnes dans le livre de M. Roger Peyre.

Que se passait-il l'année du Cid, en 1636 ? C'était, en art, Alonzo Cano, Zurbaran, Rembouts, Rubens, Ph. de Champaigne, Simon Vouet, Claude Lorrain, Rembrandt. En 1793 ? L'invention de la lithographie par Senefelder, à Munich ; le premier pont en fer, en Angleterre ; en France, « la destruction totale ou partielle de plusieurs des monuments les plus beaux de notre sol », mais ces monuments, églises, monastères, châteaux étaient méprisés de tous au point de vue esthé-

tique et nul, hormis Lenoir, n'eut peut-être alors cette sensation de vandalisme idiot qui nous épouvante. Malgré le décret du 24 octobre, l'année suivante on continuait les ravages patriotiques par la destruction du réfectoire de Saint-Germain-des-Prés qui était une merveille. C'était le moment de la grande floraison de Hokousaï. Deux ans plus tard paraissaient les premiers *Caprices* de Goya et les premières *Sonates* de de Beethowen.

Mais il faut fermer un livre qui prête à trop de rapprochements, à trop de remarques.

§

On a déjà signalé dans cette revue le catalogue de la bibliothèque Guaita que précède une excellente Préface de M. Philipon. Son intérêt n'est pas moindre pour les bibliophiles que pour les occultistes, car beaucoup de livres mentionnés là sont des plus rares, quelques-uns littéralement introuvables. En feuilletant ce catalogue, on constate une fois de plus combien les bons livres sont chers, et combien de réimpressions il y aurait à faire si le goût de la science et de la littérature pouvait se développer un peu. N'est-il pas désolant que le *Gnosticisme* de Matter, les Paracelse, les Postel, les Saint-Martin, les Wronski, les Kircher et tant d'autres bons auteurs soient aussi rares ? Quand il y a tant de gens prêts à se liguer pour proférer des sottises et se faire mettre en prison, ne pourrait-on pas trouver quelques centaines de curieux qui s'associeraient pour rééditer certains livres qui valent la peine d'être lus ? Il y a bien des Académies de bibliophiles, mais cela serait très différent.

§

Parmi les plus beaux livres destinés à réjouir à la fois l'amateur de littérature et l'amateur de papier bien imprimés il faut signaler les *Histoires Souveraines*, qui augmenteront encore la bonne réputation de l'éditeur Ed. Deman.

R. DE BURY.

## *ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME*

Comité de la Société dialectique de Londres : *Rapport sur le spiritualisme*, trad. par le Dr O. Dusart, in-8 br. Leymarie, 5 fr. — W. Stainton Moses Oxon) : *Les Enseignements spiritualistes*, in-8, br. Id. 5 fr. — Adrien Majewski : *Médiumnité guérissante par*

*l'application des fluides électriques magnétiques et humains*, 24 fig. hors texte gr. in-8, br. Id. 3 fr. — Albert de Rochas : *Recueil de documents relatifs à la Lévitation du corps humain*, in-8, br. Id. 2 fr. 50. — Le même : *L'Extériorisation de la sensibilité*, in-8 br. Chamuel, 7 fr — Henri Constant : *Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'Avenir*. in-f. vol. in-18 br. Société d'Editions. — Mme de Bézobrazow : *Les Femmes et la vie*, t. Ier, in-18 br. Francis Laur, 3 fr. 50. — Emmanuel Swedenborg : *Du ciel et de ses merveilles et de l'Enfer*. trad. Le Bois des Guays, in 8 br., Fischbacher, 6 fr. — Saint-Martin : *Tableau naturel*. in-8 br. Chamuel, 6 fr. — Dr Th Pascal : *La Théosophie en quelques chapitres*, broch. in-18, Publications théosophiques, 0 fr. 50. — Memento.

**Les enseignements spiritualistes** reçus par William Stainton Moses sont d'une très grande élévation morale et témoignent d'une assez grande indépendance à l'égard des religions. Néanmoins ils inclinent vers un christianisme idéal, où il n'y aurait presque plus de dogmes et plus de cérémonies inutiles. Ils confirment, sur certains points, les données de la théosophie et de l'occultisme.

L'individualité qui se manifeste sous le nom d'*Impérator*, prétend que l'homme doit tout aux esprits : religions, sciences, arts. Cette prétention me paraît grandement exagérée. Les grands penseurs et les inventeurs ne passent pas généralement pour être des médiums. On me répondra peut-être qu'ils l'étaient à leur insu, mais alors comment se fait-il que les enseignements que l'on attribue précisément aux esprits ne nous apprennent rien de nouveau ? En tout cas, ceux d'*Impérator*, malgré leur élévation, n'infirment pas mon dire.

§

**Le Rapport sur le spiritualisme**, publié par le Comité de la Société dialectique de Londres, est connu depuis longtemps. Ses auteurs l'ont souvent cité et en ont même publié des extraits, on s'étonne qu'il n'ait pas été traduit plus tôt.

Il contient une collection de faits des plus variés et des mieux observés. Il présente, comme le dit fort bien le traducteur, « une sorte de bilan de l'état du spiritisme vers 1870 ».

Les observations, les expériences et les découvertes qui ont été faites depuis ont démoli, il est vrai, une partie des théories, mais elles ont montré, par contre, l'exactitude de tous les faits.

C'est avec de tels documents que les spirites finiront par s'imposer au monde savant, non avec des théories plus ou moins fantaisistes. Une théorie n'est bonne que lorsqu'elle

est en complet accord avec tous les faits, sans exception.

§

M. Albert de Rochas, sous la direction duquel a été traduit et publié ce *Rapport*, est un de ceux qui ont le plus fait pour l'avancement des sciences psychiques. Chacun de ses ouvrages, à son apparition, a fait sensation en France et à l'Étranger. Spirites, occultistes et théosophes lui doivent beaucoup. Il confirme, par ses expériences, nombre de leurs enseignements.

Il vient justement de publier un **Recueil de documents relatifs à la Lévitation du corps humain** et de rééditer un de ses ouvrages : **L'Extériorisation de la sensibilité**. Cette édition a été augmentée et mise à jour.

Comme je n'ai pas encore eu l'occasion de parler de cet ouvrage très remarquable aux lecteurs du *Mercure*, j'en dirai quelques mots.

M. Albert de Rochas démontre l'*objectivité* des effluves qui se dégagent des cristaux, des aimants, des yeux, des oreilles, du nez, de la bouche et des extrémités des doigts. Pour cela, il s'est servi d'un sensitif, dessinateur de profession, qui dessinait et peignait ce qu'il voyait à l'état hypnotique.

Il démontre également, toujours au moyen de sensitifs, que la sensibilité s'extériorise selon certaines lois et que l'envoûtement est possible dans des conditions bien définies.

Il dit ensuite ce qu'est la poudre de sympathie, raconte quelques-unes des cures merveilleuses que le chevalier Digby, au dix-septième siècle, obtint avec cette poudre, traite de la guérison magnétique des plaies par la transplantation, d'après l'abbé de Vallemont et les Drs Babinsky et Luys, et expose les théories de Maxwell, qui, avant Mesmer, parla du magnétisme animal.

Il termine par de nombreuses notes très intéressantes qui, en même temps qu'elles servent de commentaire à son ouvrage, défendent, atténuent et justifient, devant les savants, la hardiesse de ses expériences et des déductions qu'il en tire.

— Dans son opuscule sur la *Lévitation*, il accumule les documents. Il emprunte à l'Orient et à l'Occident, aux anciens et aux modernes, aux hagiographes et aux profanes. Il rapproche les faits qu'il a ainsi rassemblés de faits analogues, tels que les phénomènes de répulsion produits par les cou-

rants alternatifs et de transport d'objets inanimés et de personnes vivantes par la foudre.

M. Albert de Rochas ne se prononce pas sur la cause des phénomènes de Lévitation. Il émet toutefois l'hypothèse qu'ils pourraient être dus à l'électricité.

§

Dans sa **Médiumnité guérissante**, illustrée de 24 planches hors texte, M. Adrien Majewski traite principalement de la thérapeutique magnétique et publie les attestations légalisées de quelques-unes de ses guérisons. Il y a joint le compte rendu des expériences qu'il a faites avec Mlle Majewska et M. David, chimiste aux Gobelins, plus les communications de ce dernier et du Dr Luys à la Société de Biologie. Ces expériences et ces communications sont relatives à la *photographie*, soit des étincelles produites par l'électricité dynamique et l'electricité statique, soit des effluves qui se dégagent des organes des sens. On voit que la photographie corrobore une partie des expériences du colonel Albert de Rochas, dont nous venons de parler.

§

**Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'Avenir** est dû à la plume d'une haute personnalité militaire qui signe Henri Constant. C'est un excellent ouvrage, original par endroits, intéressant toujours.

M. Constant fait deux parts dans l'enseignement du Christ : l'une *permanente*, philosophique et morale, l'autre *accidentelle*, inspirée par les passions et les besoins du moment. Ces deux enseignements montrent que Jésus fut premièrement un rédempteur pacifique, secondement un conspirateur, un réformateur agressif. Il réussit, par ce dernier moyen, à entraîner à sa suite une grande multitude d'hommes, de femmes et d'enfants. Mais comme il tenta alors de se faire passer pour le *fils de Dieu*, la plupart de ses disciples l'abandonnèrent. Il ne put reculer. C'était trop tard. Il fut pris. Les Juifs le condamnèrent comme blasphémateur, et Pilate, comme insurgé.

Dans la seconde partie de l'ouvrage M. Constant oppose les divers évangiles, pour en faire ressortir les contradictions, résume rapidement l'histoire du christianisme, en insistant plus particulièrement sur l'une de ses formes, le catholicisme,

et cherche à démontrer qu'il n'y a rien de commun entre celui-ci et les enseignements du Christ et des apôtres.

Dans la troisième, il dit ce que sera — à son point de vue qui est également celui de la plupart des spirites — la Religion de l'avenir et en définit les divers objets : Dieu, l'âme, le périsprit, l'évolution, les vies progressives et la prière.

Un nombre considérable de notes historiques et critiques doublent son ouvrage. Elles étayent puissamment ses affirmations et ses déductions, les éclairent et les commentent. Ce sont des blocs de faits dont il accable le catholicisme.

Sur bon nombre de points, nous ne sommes pas de son avis. Nous ne les énumérerons pas, mais nous nous permettrons de recommander à M. Constant, la lecture de la *Loi de l'Histoire*, de la *Religion de la Science et de l'esprit pur* et de *Jésus et l'Ere de la Science* par Strada. Ces ouvrages lui fourniront de nouveaux arguments pour la défense de ses idées et modifieront, sans nul doute, sa manière de voir sur bien des questions.

Cette remarque n'enlève rien à la valeur du livre de M. Constant. C'est une œuvre substantielle et d'assainissement moral et religieux.

§

Sous la fiction du conte et du roman, Mme de Bézobrazow soulève les plus hauts problèmes religieux et sociaux et tente de les résoudre à sa manière. Elle s'intéresse surtout à la question féministe. La femme, synthétiquement envisagée, étant l'équivalente de l'homme, elle réclame pour elle des droits équivalents. C'est justice.

Dans la *Dernière des Druidesses*, la *Femme nouvelle*, le *Triomphe de l'âme* et l'*Acropole*, qui constituent le sommaire du premier volume de ses *Essais de Féminisme spiritualiste*, Mme de Bézobrazow évoque la fin de la nationalité et de la religion gauloise, expose et critique les doctrines nihilistes, lutte contre l'égoïsme, prophétise la révolution et dit les peuples en marche vers l'Humanité-Une.

Mme de Bézobrazow est une âme généreuse, éprise d'un noble idéal. Mais nous craignons qu'à côté de belles entrevisions du futur ne se mêlent quelques rêveries, délicieuses sans doute, mais utopiques.

§

L'ouvrage de Swedenborg fut publié pour la première fois

à Londres en 1758, sans nom d'auteur. Il était écrit en latin. Le Boys des Guays le traduisit en français et y ajouta un index analytique. C'est cette traduction qui vient d'être rééditée.

Swedenborg admet l'existence d'un ciel, d'un enfer et d'un monde intermédiaire, le monde des esprits, semblable, par certain côté, au purgatoire des catholiques et au *kama loka* des Hindous. Il divise le Ciel en deux royaumes et trois cieux qui comprennent de nombreuses sociétés d'anges, classés selon leurs mérites. L'Enfer fait équilibre au Ciel, par suite il lui est symétrique. Néanmoins, Swedenborg laisse entendre qu'il y aura beaucoup plus de sauvés que de damnés.

Le monde des Esprits ne comprend que trois degrés. Les deux premiers sont occupés également par ceux qui sont destinés au Ciel et ceux destinés à l'Enfer. Le troisième constitue, en quelque sorte, le vestibule du Ciel, la classe préparatoire des candidats aux béatitudes divines.

Les chapitres les plus curieux sont ceux relatifs à la forme du Ciel et des sociétés angéliques, à la langue et à l'écriture des anges, aux mariages célestes et à la science des correspondances. On trouve dans cet ouvrage beaucoup de puérilités à côté d'idées remarquables. Swedenborg me semble abuser de l'analogie.

§

Les ouvrages du *Philosophe Inconnu* étaient devenus introuvables. Une réédition s'imposait. C'est ce qu'a très bien compris l'Ordre martiniste, qui devait d'ailleurs cet honneur et cet hommage à celui dont il se réclame et dont il a pris le nom.

Un seul ouvrage de cette réédition a paru : c'est le *Tableau naturel*. C'est une des premières œuvres de Saint-Martin. Elle date de 1783.

Le célèbre philosophe mystique y expose, avec beaucoup de talent et une grande profondeur d'analyse, les rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers. Elle contient des pages admirables. Mais nous devons faire quelques réserves au sujet de certaines de ses théories, par exemple celle du mal, qui nous paraissent plus ingénieuses que justes. Le *Tableau naturel* est un ouvrage qu'on doit lire.

§

La brochure du Dr Pascal débute par de très intéressantes

considérations sur la prière, la vérité, l'esprit et la lettre, les religions et la révélation. Elle continue par l'exposition des trois principes essentiels de la théosophie (l'unité spirituelle des êtres, la loi de Causalité ou Karma et la loi d'évolution qui a pour corollaire la Réincarnation) par la description des principes de l'homme et de sa vie *post-mortem ;* elle dit ensuite le but des univers et des vies successives, la libération des âmes, après des renaissances sans nombre, et elle termine par des renseignements sur les Maîtres et la Société Théosophique.

La doctrine théosophique serait très belle, si elle n'était panthéistique, c'est-à-dire souillée par un Dieu antinomique, qui est à la fois le Bien et le Mal. Elle vaut pourtant mieux que les religions occidentales qui adorent également un Dieu antinomique et qui admettent un enfer éternel.

§

Memento. — L'espace nous fait défaut pour parler des revues. Aussi nous contenterons-nous de signaler la réapparition de la *Revue d'études psychologiques* de Barcelone, de la *Thérapeutique intégrale,* publiée sous la direction du Dr Gérard Encausse (Papus) et la naissance de l'*Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas* (Directeur Varney, 3, rue de Savoie). Nous souhaitons longue vie à ces nouveaux confrères. — Nous devons encore signaler la *Revue de l'Hypnotisme* (14, rue Taitbout), dont je n'avais pas encore eu l'occasion de parler. Elle a pour directeur et principaux collaborateurs les Drs Bérillon, Paul Farez, Félix Regnault, Bourdon, Babinsky, Barety, Bernheim, Briand, et MM. L. Dauriac, Manouvrier, Boirac, A. de Rochas, Jules Soury, Jules Bois, etc., etc.

JACQUES BRIEU.

## *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES*

*The works of Shakespeare.* — Les Systèmes monétaires : *Histoire monétaire des principaux Etats du monde anciens et modernes.* — *La Grande Encyclopédie,* livraisons 610 à 644.

**The works of Shakespeare.** — *The tragedy of Hamlet,* edited by Edward Dowden Methuen and Co., London., 1899. — Premier volume d'une édition complète des œuvres de Shakespeare publiée sous la direction de M. Dowden, professeur à l'université de Dublin.

Cette édition, imprimée en beaux et gros caractères, sur

excellent papier, contient les principales variantes et des notes en *bas de page*, heureuse innovation enfin osée par un éditeur de Shakespeare. M. Dowden dans une substantielle introduction a résumé la « généalogie » d'Hamlet. Il a eu tort de ne pas y comprendre *La Reine châtiée*, conte gascon recueilli par M. Bladé en 1886 (*Contes populaires de la Gascogne*, Paris, Maisonneuve). C'est la seule forme connue de la légende d'Hamlet dans le folklore; et sa présence en Gascogne ne s'explique que par l'occupation anglaise de la Guyenne pendant la guerre de Cent ans. Le professeur D. expose très-bien l'attitude d'Hamlet vis-à-vis d'Ophélie. Les conjectures pour l'interprétation des passages en controverse sont moins heureuses. — Hamlet jure par St Patrick, non parce que St Patrick a chassé les serpents de l'Irlande, mais à cause du Purgatoire de St Patrick; mais le professeur D. rejette cette théorie, exposée par Tchischvicz. L'explication du nom français Lamord par *le mors* (graphie de Cotgrave : *mords*) semble peu justifiée ; on y verrait aussi bien une pointe de Laerte qui dit : « *On my life Lamord* (*death*). — Les exemples cités pour expliquer pourquoi Polonius considère l'escrime (*fencing*) comme une occupation déshonorante semblent mal choisis : ils doivent se rapporter à *fencer* terme de « slang » qui signifiait *recéleur* dès 1700. — Acte I, Sc. I, 79. Il faut lire avec le folio de 1623 :

MARCELLUS
... Who is't can inform me ?

HORATIO
That can I.
At least the whisper goes so : our last king, etc.

Mais ce sont là de petites critiques de petits détails. Sur un sujet aussi difficile, un éditeur ne peut contenter tout le monde. Il suffit de reconnaître que l'édition d'*Hamlet* de M. Dowden apporte au lecteur les plus récentes recherches des savants sur l'histoire de la pièce et sur son texte, et qu'elle résume les meilleures notes de la grande édition *variorum* publiée par Furness à Philadelphie.

MARCEL SCHWOB.

**Les Systèmes monétaires. Histoire monétaire des principaux Etats du monde anciens et modernes.** Recueil des expériences et tentatives faites sur la Monnaie par les différents peuples, tiré des Lois, Coutumes, Traités, règlements monétaires, Législation minière, Jurisprudence,

Histoire, Archéologie, Pièces de monnaie, Systèmes de numéraire, et autres sources de renseignements, par Alexandre del Mar. Traduit sur les éditions anglaises et américaines par A. Chabry et C. Bessonnet-Favre. Paris, Ligue nationale bimétallique, 14, rue de Grammont; gr. in-4, 5 fr.

Le titre qui vient d'être transcrit est fort explicite et il expose presque aussi bien qu'un rapide compte-rendu l'abrégé des matières contenues dans cet énorme volume presque in-folio de 248 colonnes de petit texte. Ainsi comprise, l'histoire monétaire n'est pas simple, mais elle devient très intéressante, précisément par la quantité des détails, des faits précis accumulés, et elle s'adresse non seulement aux numismates et aux économistes, mais aux historiens et je dirai même aux littérateurs. Rien de plus curieux, par exemple, que ce fait des disettes périodiques de monnaies précieuses dans l'Inde, dues tantôt à des influences religieuses tantôt au pillage des conquérants. Une première disparition de la monnaie se constate vers 1650-1367 avant notre ère; cette date approximative correspondrait aux guerres chantées dans le Mahabarata. En tout cas il est difficile d'imputer aux bouddhistes cette disette quasi-préhistorique; les dix commandements de la Vissaya n'avaient été encore ni formulés ni même songés. L'Inde ayant fini par substituer aux bœufs (monnaie courante sans doute, mais encombrante) le dharana d'or et le siccal d'argent, survinrent Darius, puis Alexandre et Seleucus qui la dépouillèrent de ses métaux, au point que de ces siècles jusque vers 1540 son système monétaire dut être presque constamment basé sur le cuivre. Cependant cette pénurie de l'or provoqua les Indiens à commercer avec les étrangers et du temps de Pline ils tiraient de Rome de cinquante à cent millions de sesterces d'argent; cet argent était payé en marchandises et pour une petite partie en or monnayé dans l'Inde même au type de l'aureus romain : des Jules César à l'Etoile, des Marc-Antoine en Osiris, des Auguste fils de Dieu, des Claude, — un Claude frappé en commémoration de sa conquête de la Bretagne, du pays alors ignoré de l'Inde et qui maintenant la possède.

Je n'essaierai pas d'expliquer comment la substitution par les Anglais de l'étalon argent à l'étalon cuivre dans le système monétaire des Indes ruina l'Angleterre et l'Europe (hormis la France qui alors pillait l'Europe); c'est une histoire bien curieuse et plus simple qu'on ne le croit. L'auteur qui est

bi-métalliste nous prédit une crise pareille pour le jour où on démonétiserait l'argent; M. del Mar protège l'argent, mais un de ses traducteurs, M. Chabry, est membre de la Ligue pour la défense de l'Or et il nous prédit dans sa préface la mort prochaine de l'Argent. Pour moi, si j'avais une opinion en cette matière, je serais plutôt, il me semble, polymétalliste puisque toute monnaie est une marchandise et toute marchandise une monnaie.

Il nous est impossible de donner ici, comme nous l'avons fait pour l'Inde, un aperçu même très sommaire de l'histoire monétaire de chacun des grands et petits peuples passés ou présents, empires et royaumes, sultanats et duchés que passe en revue M. del Mar, mais le chapitre intitulé *Caractère sacré de l'or* ne peut être passé sous silence. On y voit comment le droit de frapper des monnaies d'or a toujours été symbolique de la puissance suprême, si bien que les princes chrétiens jusqu'au commencement du XIII^e siècle ne firent fabriquer chez eux que des monnaies d'argent : « Jules César avait érigé la frappe de l'or en *privilège sacerdotal ;* cette prérogative resta attachée au Souverain-Pontife et à ses successeurs, non comme empereurs, mais comme *prêtres suprêmes* de Rome. De ce droit jouit chaque Basileus, qu'il fût païen, maître des Empires réunis ou celui de l'Orient seul, depuis la conquête d'Alexandrie par Julien, jusqu'à la destruction papale de Constantinople (1). Les pièces portaient les effigies auréolées des Césars déifiés, et quelques-unes d'entre elles la légende « Theos Sebastos ». Quand le culte de l'Empereur fut remplacé par le christianisme, elles portèrent l'effigie de Jésus-Christ (2). Ç'eût été un sacrilège puni de torture, mort et anathème pour tout prince autre que l'Empereur-Souverain-Pontife, de frapper des monnaies d'or; c'eût été également un sacrilège de donner cours à d'autres pièces; aussi aucun prince chrétien, pas même le Pape de Rome ni le souverain de l'occident n'essayèrent de monnayer l'or tant que vécut l'ancien Empire. »

Jamais, croyons-nous, ce fait, si intéressant pour la psychologie politico-religieuse, n'avait été encore signalé; du

(1) Cela veut dire, d'après le contexte, la fondation de l'empire latin de Constantinople par Baudoin (1204).

(2) Pas avant Justinien II (685 71), qui fit frapper la première monnaie de ce type, un solidus d'or. Cf. Sabatier, *Monnaies Byzantines*, II, 22.

moins ne le trouve-t-on ni dans Gibbon, ni dans Hallam. Parmi les plus anciennes monnaies d'or européennes, on note les augustals de Frédéric II (Naples, 1225); les ducats d'Alphonse (Léon, 1225), curieuse monnaie par ce qu'elle témoigne d'anarchie dans les croyances, les usages, les dates, car elle porte l'inscription suivante en arabe: « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Dieu est un. Celui qui croit et qui est baptisé sera sauvé. Ce dinas fut frappé à Medina Toleitda, en l'année 1225, mois de Saphar; les pavillons d'or de Saint-Louis (1226) et ses agnels d'or (1250); les sequins ou florins de Florence (1232); les pennys ou maravedis de Henri III (Angleterre, 1257); les mantelets d'or de Flandre (1265). Les Papes n'eurent pas de monnaie d'or avant les sequins de Jean XXII (Avignon, 1316), ni l'Allemagne avant les ducats de Louis IV (1325), ni le Danemark-Norvège avant les pièces de huit marks de Jean (1496).

L'or fut sacré. Il est toujours sacré. Superstition immortelle, puisque, comme d'ailleurs presque toutes les superstitions, elle correspond à une réalité invincible.

Ce livre des *Systèmes monétaires* est peut-être aussi un cours de philosophie.

REMY DE GOURMONT.

**La Grande Encyclopédie**. Paris, 61, rue de Rennes. Livraisons 610 à 644, OPTION à PIGEON. — On est surpris de ne trouver au mot *Oraison* aucune définition de l'oraison en mysticisme. Il y a sept degrés d'oraison : l'oraison vocale, l'oraison mentale, l'oraison de recueillement, l'oraison de quiétude, l'oraison d'union, l'oraison de ravissement, —et un état sans nom, au delà de l'extase, que M. Ribot appelle le monodéisme *absolu*. C'est en effet à l'auteur de la *Psychologie de l'attention* que j'emprunte cette nomenclature, au lieu de recourir à Sainte-Thérèse elle-même. M. Ribot voit dans l'extase le dernier terme de l'attention.

*Articles organiques*. — Sous cette rubrique, on trouvera une assez bonne histoire ecclésiastique depuis 1789, mais où le protestantisme tient une place sans rapport avec son importance. On nous apprend qu'il y a en France, Algérie comprise, environ 639 835 protestants de diverses confessions, dont la presque totalité, appartient à l'Eglise réformée (calvinistes). Ces petites églises se contentent d'un budget qui paraît modeste, mais si celui de l'église catholique était établi

sur les mêmes bases proportionnelles il monterait à près de *cent millions ;* or le budget total des cultes n'atteint pas 44 millions.

Généalogie de l'*orgue :* la syringe, laquelle engendra la cornemuse. Au XIe siècle, l'orgue de Magdebourg, qui marquait un progrès notable, n'avait encore qu'un clavier de 16 notes.

*Orthographe.* M. Paul Giqueaux montre que notre orthographe n'est ni phonétique, ni étymologique, ni analogique, ni logique ; elle est irrégulière et capricieuse. Parmi les causes de cet état : imperfection de l'alphabet qui contient beaucoup moins de lettres qu'il n'y a en français de sons et d'articulations ; habitude de conserver aux mots leur forme quand la prononciation a changé ; enfin, et surtout, intervention maladroite des savants de la Renaissance qui surchargèrent les mots purs et nus du vieux français de lettres étymologiques sans valeur orale, et dont quelques-unes comme le *p* de *dompter* (latin : *domitare*) n'ont existé que dans leur imagination.

M. Giqueaux est partisan d'une réforme qu'il ne précise pas, d'une simplification. Comme argument il attribue à ces difficultés le recul du français à la Nouvelle-Orléans, par exemple. Je ne sais si M. Giqueaux sait l'anglais ; si oui, qu'il réfléchisse un instant et il sera surpris d'avoir proféré une telle énormité. Puis-je lui suggérer *enough* et *plough* ou peut-être les trois *th* que possède cette langue si facile à prononcer et à écrire correctement ? L'orthographe anglaise n'est pas moins diabolique que la nôtre. *A* = *é*, exemples : *bad*, *mad*, *sad ; e* = *i*, ex. : *red*, *Fred ; i* = *aï*, exemples : *grim*, *Jim ; o* = *o*, exemples : *to do ; u* = *iou*, exemples : *drum*, *thumb*, *run*. L'argument de M. Giqueaux a la valeur de celui par lequel on présente le système métrique comme facilitant les relations commerciales, exemple : l'Angleterre. Quand on raisonne, il faut avoir bien présents à l'esprit tous les termes du raisonnement, et sous leur forme concrète et dans tous leurs détails. La question de l'orthographe sera résolue, quand on aura posé ce principe : l'orthographe s'apprend par l'usage mais ne s'enseigne pas.

Un petit complément anonyme sur l'orthographe dans les langues étrangères dit ceci : « En Angleterre où la divergence est plus grande qu'ailleurs entre la prononciation et l'orthographe... » Dans une œuvre comme la *Grande encyclopédie* la liberté des collaborateurs devrait s'arrêter en deçà de la contradiction.

*Ossian*. Article excellent de M. J. Douady. Après l'histoire des œuvres de Macpherson, qui ne sont pas sans mérite, l'auteur note l'influence européenne de la littérature ossianesque. Bonaparte lisait Ossian. Madame de Staël échafauda sur Ossian tout un système de littérature. Chateaubriand, Lamartine, Musset furent touchés diversement par Ossian. Le *Saule* est une imitation du thème initial des *Chants de Selma*. Macpherson est peut-être le véritable père du romantisme : « Pour que toute cette mélancolie eût un théâtre fait pour elle, dit Goethe, Ossian nous avait attirés dans la lointaine Thulé, où, parcourant l'immense bruyère grisâtre, parmi les pierres moussues des tombeaux, nous voyions autour de nous les herbes agitées par un vent horrible, et sur nos têtes un ciel chargé de nuages. La lune enfin changeait en jour cette nuit calédonnienne ; des héros trépassés, des beautés pâlies, planaient autour de nous ; enfin, nous croyions voir dans sa forme effroyable l'esprit même de Loda. » Retrouvé à la même époque, le vrai Ossian n'aurait eu sans doute aucune influence.

*Pàganisme*. — M. E. H. Vollet dit avec raison : « En réalité, le paganisme ne fut jamais détruit parce qu'il est indestructible. » Il montre, très sommairement, comment le paganisme survit dans le Christianisme et affirme que la description extérieure du catholicisme actuel répond plutôt à l'image du culte païen au temps où mourait Jésus, qu'à celle du culte chrétien aux âges apostoliques. Mais c'est cela précisément qui fait l'intérêt du catholicisme et aussi sa noblesse. Le paganisme fut dans la religion des esclaves une véritable infusion de sang bleu. C'est d'une ancienne statue de Jupiter que les pèlerins baisent l'orteil à Rome ; le baptême de ce bronze fut de remplacer par des clefs les carreaux de foudre, d'esquisser une auréole, de mettre à la place de l'aigle un coq. Le travail des protestants est de purifier le christianisme des superstitions païennes : le travail des catholiques devrait être de purifier le catholicisme païen de la superstition chrétienne.

*Palafox*. — Il n'est fait aucune allusion à ses admirables romans mystiques.

*Paléographie*. — L'article, signé A. Giry et E. D. Grand, est un véritable petit traité de la matière illustré d'exemples bien choisis. L'écriture la plus harmonique fut sans doute la minuscule byzantine (IX[e], XII[e] siècles) ; rien ne lui est comparable, si ce n'est peut-être certaines semi-onciales latines ;

mais cela donne deux écritures de genres fort différents. On a fondu en ces dernières années des caractères grecs choisis dans les manuscrits en minuscule byzantine ; quel fondeur nous donnera, pour remplacer nos maigres caractères, diminuée comme il convient, la belle semi-onciale latine du v^e^ siècle ? La semi-onciale anglo-saxonne du viii^e^ siècle serait également un bon modèle.

*Palestine.* — Il subsiste encore en Palestine une quantité de dolmens, menhirs, cromlechs et cairns, témoins d'une religion plus ancienne que le culte, assez récent, de Jéhovah. — Il n'y a pas, à proprement parler, d'art judaïque. La Palestine subit constamment une influence, égyptienne, assyrienne, gréco-romaine.

*Panthéisme.* — Le mot semble avoir été créé par l'anglais Toland; on le trouve en 1705 dans son *Véritable socinianisme,* puis en 1720 dans son *Pantheisticon* où il est à peu près synonyme de matérialiste, Dieu n'étant que l'âme du monde, et cette âme, une abstraction. Ce n'est que bien longtemps après sa mort qu'on découvrit que Spinoza avait été panthéiste, et c'est bien plus tard encore que le mot prit un semblant de signification philosophique. Pour Bayle, Spinoza est tout simplement athée. Cousin n'a jamais pu se hausser à comprendre le panthéisme allemand. Pour lui, comme pour les théologiens et les spiritualistes, le mot est une sorte d'injure; il se croit obligé de « *laver* Xénophane de l'accusation de panthéisme ».

*Pape.* — Pour pouvoir être élu pape, il suffit d'être baptisé, âgé de trente ans et en possession des facultés viriles, ce qui se vérifie au moyen de la *sedia probatoria.* (Ceci ne figure pas dans l'article de M. Vollet.) Les cardinaux peuvent passer outre à toutes les autres conditions, qui ne sont que d'usage.

*Papier.* — Est d'invention chinoise. Le premier papier nous vint de Chine par l'intermédiaire des Arabes, vers le viii^e^ siècle. Le papier était à peu près aussi commun au Caire au xi^e^ siècle qu'en Europe de nos jours; les marchands du bazar enveloppaient de papier tous les objets qu'ils vendaient. Jusqu'au xii^e^ siècle, l'Europe ne connut que le papier arabe ; il venait de Damas (la *charta Damascena* était le papier de luxe de ce temps), de Fez où il y eut jusqu'à 400 moulins à papier, de Xativa, en Espagne, d'où la fabrication fut importée sur les bords de l'Hérault, par l'évêque de Lodève.

en 1189. La connaissance de cette industrie n'arriva pas avant 1320 en Allemagne, à Mayence. A cette date le papier de Fabriano (Ancône) et plus tard, de Ravensbourg (Allemagne) furent les plus recherchés. Au XVIIe siècle les papiers d'Auvergne passaient pour la première marque de l'Europe. Le Hollande actuel n'a aucune supériorité sur les papiers de cuve fabriqués en France, si ce n'est son prix excessif et sa vogue.

*Parole,* par G. Beaulavon. — Cet article, qui est un bon exposé de la question, soulève trop de problèmes pour pouvoir être analysé ici.

*Pascal.* — M. Gustave Lanson rejette l'opinion des protestants Vinet, Chavannes, etc., qui ont voulu voir dans Pascal « un protestant en formation ». Loin de là, « Pascal est catholique, absolument catholique... mais la forme de son catholicisme est assurément le jansénisme... Les dogmes qui sont comme les pivots de sa démonstration sont les dogmes jansénistes, chute, grâce. » Sur son génie : « Tout ce que Pascal a touché prend un caractère de précision et de profondeur qui étonne... Sur l'esthétique, il n'a que deux mots (VII, 24-25), et dans leur concision obscure ils sont féconds. Pascal saisit l'identité des valeurs esthétiques dans leurs apparences hétérogènes, et, devançant en quelque sorte Taine, il fait comprendre que la toilette des femmes, l'architecture des palais, le style et la poésie peuvent être les expressions équivalentes d'un goût unique. »

*Paul* (*Saint*), par M. Vernes : « Paul appartient à la classe dangereuse des passionnés et des fanatiques. Les communautés et les groupes qui se sont particulièrement réclamés de lui, tels que les Eglises protestantes, ont pris à son contact des allures d'étroitesse et de rigueur, faites pour écarter les esprits sensés et pratiques. Dans le progrès croissant des idées philosophiques dont le premier dogme est le respect de l'individu et de sa dignité, il apparaîtra de plus en plus comme une figure digne de curiosité et d'admiration plus que de sympathie et de tendresse. »

Il nous faut remettre à un prochain article l'examen des livraisons 629 et suivantes.

J. DREXELIUS.

## *LES REVUES*

*Revue des Revues :* Franc-maçon et Jésuite; saint Ignace de Loyola, tributaire de l'islamisme. — Les femmes romantiques. —

*Anthologie-Revue*: un article sur Mme Rachilde. — *L'Ermitage :* un poème de M. Saint-Pol Roux. — *La Vogue :* Van Dijck.

On a signalé l'intervention des jésuites aux périodes agitées de notre histoire contemporaine. Il est fort justement question d'eux, en ce moment. Leur empreinte a paru si évidente, dans les derniers événements de notre vie nationale, que ceux-là qui souriaient naguère de l'intransigeance des Homais, ont reconnu le bien fondé de certaines craintes. L'anticléricalisme a inspiré une rhétorique assez grotesque pour éloigner de ses idées beaucoup de ceux qui les eussent servies avec fruit. Des statistiques adroites ont heureusement suppléé à l'insuffisance de la dissertation. Elles ont dévoilé comment les Pères réussissaient à former le contingent majeur des élèves de nos écoles militaires et navales. Voilà une influence de premier ordre, puisqu'elle s'exerce sur des sujets appelés à un véritable patriciat en temps de guerre. Il faut donc savoir si l'enseignement de la compagnie de Jésus est sain.

Il est excellent, si l'on considère l'intérêt même de cette association, son point de développement, sa puissance en politique et très certainement dans plusieurs branches du commerce, comme les transports maritimes, par exemple. Mais, il faut considérer que l'intérêt d'une confrérie de cette sorte peut contrarier celui du pays. Elle accumule des forces qu'elle a la sagesse de ne répartir qu'après en avoir distrait les plus propres à son amélioration. Ces forces sont temporelles et spirituelles. Les règles de l'ordre en ont prévu la captation et l'usage avec une prudence scrupuleuse.

C'est un moyen de polémique d'opposer à la compagnie de Jésus, la Franc-Maçonnerie. Au fond, le jésuite sourit du franc-maçon. Il en a le droit. A cette affiliation laïque, on attribue de grands mouvements. Elle aurait permis à la bourgeoisie de se dénombrer et de s'unir pour préparer la Révolution. En 1830 et surtout en 1848, les loges ont été secondées par d'autres associations. Aujourd'hui, la franc-maçonnerie n'a plus d'importance qu'aux yeux de ses adhérents et de M. Quesnay de Beaurepaire ; et M. Jules Lemaître lui décoche son dernier trait d'ironie.

D'elle, il est impossible d'attendre des choses importantes. Ce que peut toujours accomplir une agglomération nombreuse et organisée, est ici disséminé pour contenter des ambitions particulières. Elle fait des sénateurs, des députés, des ministres, des présidents. Le président préside et les ministres, que font-ils ?

Saint Ignace de Loyola devait être un merveilleux connaisseur d'hommes, — un amateur d'âmes plus fort que l'expression de M. Maurice Barrès, alors qu'il montrait de la délicatesse.

Le fondateur de l'Ordre a basé sa méthode sur l'anéantissement de l'individu dans la collectivité, de manière qu'il y participe sans rien réserver de soi-même. C'est le but de la règle d'où rayonnent les « exercices », les ordonnances corollaires, tout un système méticuleux qui ne se désintéresse même pas de l'attitude ni des gestes.

*Les Exercices de Manrèze*, si aptes à transformer l'entendement, deviennent, lorsque la lecture a cessé d'en être dangereuse, un passe-temps de choix et un moyen de comparaison parfait, pour quiconque est curieux des effets d'une gymnastique appliquée à la raison.

Que ce merveilleux livre — dont il faudrait réserver la connaissance à très peu de gens — soit l'œuvre de dom Garcia de Cisneros où saint Ignace aurait pillé, cela n'importe point. Le plagiaire est un véritable créateur quand son génie d'application peut transformer un recueil de « méditations mystiques » en cette arme redoutable que sont devenus *les Exercices de Manrèze.* Conservés dans le couvent de Montserrat, ils eussent discipliné quelques âmes égalisées déjà par la constance des pratiques religieuses, au lieu qu'ils se sont répandus pour en façonner une quantité prodigieuse dans le monde.

M. Victor Charbonnel (**Revue des Revues**) n'insiste pas tellement sur l'identité des règles d'ascétisme de dom Garcia et des « exercices » de saint Ignace — quel plaisir on prend à écrire « saint » Ignace, en pensant à saint François d'Assise qui était candide ! — que sur la relation des *Exercices* avec les règlements des confréries musulmanes. Ce travail la montre d'une intimité si essentielle que M. Charbonnel a licence d'appeler son étude : *l'Origine musulmane des Jésuites.* Disons tout de suite que saint Ignace ne nous paraît nullement répréhensible d'avoir pris un enseignement chez les Mores d'Espagne et fait un pèlerinage à Jérusalem, moins par dévotion catholique, que pour se rapprocher des Musulmans de Palestine et étudier l'organisation de leurs sectes, les Chadelyas, les Quadryas, etc. Les textes rapprochés montrent des analogies absolues et fréquentes. Y en eût-il moins, — il suffirait de celle-ci qui réside dans le commandement fondamental des deux doctrines, pour établir leur parenté :

*Textes musulmans*

Tu seras entre les mains de ton cheikh COMME LE CADAVRE ENTRE LES MAINS DU LAVEUR DES MORTS. (*Livre de ses appuis*, par le cheikh Si-Snoussi; traduction de Colas; livre antérieur aux *Exercices* et aux *Constitutions* d'Ignace).

Les Frères auront pour leur cheikhh une obéissance; ils seront entre ses mains COMME LE CADAVRE AUX MAINS DU LAVEUR DES MORTS. (Dernières recommandations dictées à son successeur par le *Cheikh Aliel-Djemal*, de la congrégation des *Derquaouas*, branche des *Chadelyas*.)

*Textes de Loyola*

Que ceux qui vivent dans l'obéissance se laissent conduire par leur Supérieur COMME LE CADAVRE QUI SE LAISSE TOURNER ET MANIER EN TOUS SENS. (*Constitutions de la Compagnie de Jésus*; part. 6e, ch. I. — La formule islamique est simplement la traduction de la métaphore musulmane.)

Je dois me remettre aux mains de Dieu et du Supérieur qui me gouverne en son nom COMME UN CADAVRE QUI N'A NI INTELLIGENCE NI VOLONTÉ. (Dernières recommandations dictées par Ignace de Layola, peu de jours avant sa mort, comme son « testament spirituel ». Bartoli, *Ignace de Loyola*, tom. II, p. 534.)

Et M. Charbonnel de crier « au plagiat »! Le mot est un peu vif pour l'adresser à un saint. Il ne s'agit point de l'auteur pauvre qui puise chez autrui, — mais d'un organisateur de premier ordre, comprenant la nécessité d'employer des moyens éprouvés pour ne pas perdre des années en nouvelles expériences. Il pourrait y avoir un bénéfice singulier à pousser plus avant cette étude comparative. Les associations juives antérieures au mahométisme ont pu transfuser quelque chose de leurs règlements dans ceux des confréries musulmanes. L'esprit qui anime la lettre talmudiste n'est pas d'une spéciosité très différente de l'habile arrangement du texte des *Exercices* du bon saint Ignace. Prouver, scientifiquement, que la doctrine judaïque, inspiratrice du catholicisme et de l'islamisme, se retrouve dans la tradition de la Compagnie de Jésus, — cela intéresserait beaucoup de gens.

§

M. Raoul Deberdt essaie de découvrir aux lecteurs de la

même revue l'*intimité des dames romantiques*. Par galanterie rétrospective, il accorde pas mal de génie à ces dames dont quelques-unes avaient de la beauté et toutes un cœur vaste, des sens, des amants, ce qui est fort recommandable. On y retrouve le nom de Mme de Montolieu « l'ardente suissesse, toujours à l'affût des *pétards* les plus récents du roman anglais ou allemand », de Mme Pipelet de Lenry qui fut l'élégante comtesse de Salm, de Mme de Bawr, — et Sophie Gay ! Mais le nom exquis, que celui de « la charmante Adélaïde de Cueillet d'Aiguillon », pour peu que l'on oublie le sujet du *Voile*, un de ses « très curieux ouvrages » : « l'histoire d'une dame sentimentale qui *allaite elle-même son amant*, pâle jeune homme faible de la poitrine, et à qui le médecin a formellement interdit le lait de vache. »

Par politesse sentimentale envers les dames romantiques, M. Deberdt risque d'être injuste à l'égard de certains auteurs.

« Victor Hugo, — écrit-il, — qui menait une correcte et pondérée existence de bourgeois du Marais ou de commandant de la garde-nationale, peut avoir été un merveilleux écrivain, mais il n'appartient déjà plus au grand romantisme proprement dit, si spontané, si effervescent, et qui d'ailleurs fut bien antérieur à l'auteur de *Notre-Dame*. En cette fin de siècle où, de toutes parts, s'élabore anxieusement une nouvelle morale sentimentale ou sexuelle et une codification des droits ou devoirs de la femme libre, de l'individu libre, il est tout particulièrement opportun de reconstituer l'histoire et l'œuvre de ces hardies pionnières qui, il y a environ cent ans, expérimentèrent la vie indépendante, l'exercice logique et raisonné des passions. La biographie de ces deux ou trois cents généreuses exaltées qui, de 1800 à 1830, cultivèrent avec une foi profonde le roman à thèse et la pratique de l'amour intégral, est bien plus intéressante pour l'étude profonde des sentiments de la race, que la bataille d'Hernani ou que tels gros tapages éphémères organisés par des groupes d'écrivains en quête de publicité. »

Cela pourra sembler excessif, — non moins que cette appréciation :

« Le sec et méchant roman de Benjamin Constant, *Adolphe*, si ridiculement prôné et surfait après coup par nos modernes professeurs d'impuissance morale, n'obtint pas un gros succès, lors de son apparition, malgré la grande notoriété politi-

que de l'auteur ; on lui préférait de beaucoup les ouvrages sentimentaux de l'oncle de Benjamin, Samuel Constant de Rebecque : *Laura*, *Camille...* »

§

Il est curieux que la critique s'exalte, perd toute mesure, si elle s'applique à l'ouvrage d'une femme. Avant d'écrire son article, l'auteur devrait s'astreindre à lire quelques pages (*les Hommes et les Œuvres*) de Jules Barbey d'Aurévilly. L'outrance y peut être excessive sans que le goût perde ses droits. Il en a, partout, d'imprescriptibles, — d'autant plus respectables si on a recherché l'honneur périlleux d'analyser l'œuvre d'une femme de lettres.

Si vraiment, M. Marinetti (**Anthologie-Revue**) a lu la *Tour d'Amour* de Madame Rachilde, « à la pointe extrême d'un promontoire d'ébène, à pic sur des vagues d'améthyste où rampait le plus désespéré des crépuscules... », — il pouvait en faire la confidence avec plus de simplicité. Faute de simplicité, l'excellente intention dans laquelle il a composé cette étude sur les romans de Mme Rachilde, n'est plus sensible qu'à condition d'indulgence. Il faut savoir n'être ni « lyrique », ni cela qui y ressemble, quand on se fait « critique ». M. Marinetti est jeune ; son article est daté du mois de juillet, *Isola della Gorgona*. C'est une explication. On est tenté de la donner, car s'il y a, dans la forme de cette étude, une exagération défectueuse, l'esprit en est excellent et elle montre une fougue, une passion d'art, un généreux enthousiasme, qui garantissent la sincérité de M. Marinetti.

§

**L'Ermitage** publie son « second supplément poétique ». Les noms de MM. Dujardin, Fontainas, Herold, Mithouard, Pilon, de Régnier, Saint-Pol-Roux et de Souza, se rencontrent au sommaire.

M. Saint-Pol-Roux — de qui vient de paraître l'extraordinaire *Dame à la Faulx*, œuvre souvent admirable — a bien rarement collaboré à « nos » revues depuis quelques années. *La Magdeleine aux Parfums* est un poème d'une grande beauté.

Au repentir de la courtisane, un miracle métamorphose toutes choses dans la nature :

Etrange vision de candides miracles!
Brebis enseignant à bêler aux loups gloutons;
Ventres de monstres, purs comme des tabernacles;
Torrents à pic, plus doux que des dos de moutons.

Pâle, un corbeau roucoule un vieil air des légendes;
Une colombe endeuille ses plumes de lys;
Les serpents ne sont plus que flexibles guirlandes
D'oiseaux bleus aspirés par les faims de jadis.

Rompus, des tournesols, orphelins de ton charme,
O Magdeleine, effarent l'herbe d'encensoirs.
Là-bas, près d'un tronc mort, une tombe sans larme
Recèle, au lieu d'un corps, un rire et des miroirs.

Puis, c'est Jésus qui parle à la pécheresse :

Or je veux d'ici-bas, rosier des allégresses
En humiliation devant mon front d'azur,
Je veux, avec les roses qui sont tes caresses,
Composer ta couronne d'archange futur.

Car j'applaudis à la détresse non pareille
Qui fait jaillir deux océans de tes grands yeux.
O Fille au nom joli comme un pendant d'oreille,
Et dont le corps sera le diamant des cieux!

Ta beauté ne pouvait sombrer dans la tempête,
O tragique symbole de la charité.
Cueille donc une palme au palmier de ma fête,
Etre belle, vois-tu, c'est de l'éternité!

Souris! Par le chemin léger de ton haleine
Un ange s'est blotti sous ta peau de baiser.
Retourne vers le peuple et dis-lui, Magdeleine,
Qu'une larme a suffi pour te diviniser!

Dans **la Vogue**, il faut lire : les contes Populaires traduits de l'irlandais et de l'écossais par Mlle Marguerite Moreno, les vers de M. Fernand Gregh et un article de M. André Fontainas sur l'exposition Van Dijck à Anvers.

M. Fontainas — grand admirateur du peintre, — ne lui ménage pourtant pas les critiques :

« Je m'arrête — écrit-il — à un double portrait : fleurs malsaines d'élégance méprisante et stérile, voici les lords John et Bernard Stuart, en vêtement d'apparat où triomphe le splendide ajustement des soies chatoyantes de bleus divers, des jaunes chevelures, des dentelles et des rubans. Tout l'art de Van Dijck tient trop, le plus souvent, à la grâce des modes qu'il rendait avec exactitude; les paysages mêmes, la peau de ses modèles, les boucles étalées des amples chevelures claires se différencient à peine de la matière des belles étoffes qu'il aimait tant. Très peu de ses modèles humains ont, sous sa main, pris une vie assez intense, assez expressive pour que

nous nous souvenions d'eux autrement que pour les atours qui leur ont créé une beauté singulière. Au reste il peignit, durant les dix dernières années de sa vie, à Londres (1632-1641), une foule de portraits si innombrables qu'on ne peut qu'être stupéfait de la facilité prodigieuse, aussi du manque évident de conscience où la plupart furent brossés. Van Dijck, doué nativement comme nul autre peintre peut-être, se prodigua dans le vertige de sa vie de gentilhomme hâtif et sensuel, à tel point, comme il apparaît nettement, si l'on examine son œuvre, que jamais il n'a rien cherché de nouveau, fût-ce en la superbe série de ses portraits à l'eau-forte; il s'est laissé aller magnifiquement, emporté par l'excès de son habileté, sans souci de l'invention ni de l'ordonnance. Ce qu'on admire en lui, c'est un spécial tour de main d'une délicatesse voluptueuse et énervée, ce n'est jamais la profondeur d'une pensée dominatrice ni la grâce tendre d'un sentiment subtil. Il s'est peint lui-même, tel qu'il voulait et devait être, mieux qu'au portrait du Louvre, en ce *Van Dijck au Tournesol* (collection du duc de Westminster), si empreint d'une sensualité à la fois vorace et délicate, si fervente et si prompte. »

Voilà une très juste perception du génie de Van Dijck. Mais les restrictions sont-elles permises, si le peintre a fait précisément *ce qu'il a voulu?* Les lords John et Bernard Stuart, hautains et séduisants, caractérisent si parfaitement la cour anglaise au XVIIe siècle, qu'il est impossible de reprocher à l'artiste, dans ce double portrait, de manquer d'une profondeur étrangère à ses modèles...

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Jules Soury (*Le Journal*, 24 novembre). — La correspondance d'Alexandre Dumas fils (*L'Eclair*, 14 décembre). — L'histoire selon Michelet (*Le Gaulois*, 11 décembre). — Le livre des dépenses du même (*Le Journal*, 6 décembre). — Le cœur de Madame Dorval (*L'Intermédiaire*, 30 novembre). — Les Revues indépendantes (*Le Rappel*, 12 décembre). — Un Latude inconnu (*Le Temps*, 7 décembre). — Versailles ravagé par Louis-Philippe (*L'Echo de Paris*, 12 décembre).

M. Barrès s'est plu à retracer un juste éloge d'un des hommes de ce temps les plus remarquables à la fois par ses travaux scientifiques, ses études littéraires et la position de son esprit, indépendant entre tous. Il s'agit de M. Jules Soury. Rien de ce qu'a publié cet écrivain, maintenant voué

tout entier à la science et qui s'occupe d'abord à « couper des cerveaux », n'est indifférent : ni sa *Vie de Jésus*, d'une forte franchise matérialiste, ni ses *Portraits de femmes*, d'une solidité de dessin qui n'exclut pas la grâce, ni ses études sur le système nerveux et les localisations cérébrales. Il aima la diversité et les couleurs avant de se vouer tout entier à la matière grise. Il aurait pu être un historien hardi, un critique aigu de la littérature, il s'est voulu physiologiste; il a choisi d'étudier, au lieu des productions du cerveau, le cerveau lui-même. Cette étude ingrate et obscure a aussi quelque chose de mystérieux pour les profanes, et Jules Soury est apparu à M. Barrès un peu comme un magicien et, sans doute faute de trouver un mot meilleur, il en fait un poète. Je sais bien que tout mot, ou presque, peut exprimer toute idée; les catégories du verbe ne sont pas précisément étanches, comme le croient toujours les naïfs grammairiens et les logiciens de la bonne tradition; mais tout de même Jules Soury serait, il semble, mieux qualifié par l'appellation de critique. Il ne faut pas lui refuser ce titre, à lui qui a fait de l'esprit critique, qu'il juge l'esprit supérieur par excellence, le plus magnifique éloge.

Voici un fragment de l'étude de M. Barrès :

« La solitude même où se trouve nécessairement cantonné, loin des curiosités et des compréhensions de la foule, le savant qui travaille à son œuvre d'éternité, renferme une puissante fontaine de grâces. Peut-être devons-nous nous féliciter des injustices qu'a subies de ses contemporains M. Jules Soury. Elles semblent avoir favorisé ses magnifiques dégoûts. Nul n'a manifesté avec plus de force et d'éclat le dédain qui remplit un être clairvoyant au milieu de ce monde « où il faut être dupeur ou dupé, où l'effronterie et l'impudence sont un avantage, la sincérité et la droiture un défaut, où le mérite se mesure au succès, et où l'homme médiocre, non seulement l'emporte, mais seul a le droit d'exister ».

» Mais ce qui fait le grand ressort, les plus belles couleurs, les feux et les nuits de son œuvre, c'est sa (1) théorie de la connaissance. Ce savant, cet artiste affamé de vérité, ressent chaque jour, comme une découverte nouvelle et avec la plus sombre indignation, notre déplorable condition qui est de ne jamais enregistrer que des symboles et des images. Les arbres, les animaux, les hommes et les astres ne sont que des

(1) Il ne faudrait pas prendre trop à la lettre cet adjectif possessif.

ombres de la caverne de Platon. L'homme n'est pas un animal qui puisse jamais connaître. Qu'est-ce que la vérité ? et qu'est-ce que la science ?

» Dans des entretiens pour moi inoubliables, M. Jules Soury m'a bien souvent marqué, depuis dix-sept ans que j'ai l'honneur de le connaître, sa conception de ces grandes choses. Les gens du monde, et même des savants, confondent la science avec l'enseignement primaire et secondaire. Ils croient qu'elle consiste en renseignements à posséder sur des articles de programme; ils la tiennent pour une réalité, une chose existant en dehors de l'esprit et dont on prend possession. — Elle est une vue sur laquelle s'accordent les hommes. Elle n'est rien qu'une entente des esprits. Une vérité est vraie, tant qu'on la croit vraie.

» M. Taine vivait avec les meilleurs professeurs de l'Ecole de médecine. En 1870, son volume de l'*Intelligence* était la vérité; à peine avait-il paru, qu'il devint une erreur (1) : Fritsch et Hitzig venaient de rendre manifeste, au moyen de l'électricité, l'excitabilité de la substance cérébrale, et ils permettaient l'excitation ou la destruction de centres fonctionnels, suivie de la production ou de l'abolition d'une fonction psychique déterminée. Quand des méthodes plus perfectionnées encore nous permettront de poursuivre plus avant nos investigations, les théories et les doctrines qui sont, aujourd'hui, la vérité, auront le sort de celles qu'elles ont remplacées et passeront au rang des erreurs, sans que jamais nous puissions enregistrer autre chose que nos sensations.

» Voilà les idées qui animent les conversations, l'enseignement et l'œuvre écrite de M. Jules Soury ; et la force d'une telle philosophie, qui féconde M. Soury et qui pourrait annihiler des esprits plus faibles, entraînerait des commentaires qui feraient tout un livre, quand je dois me borner à un article de journal. Nul n'a chanté l'*Ignorabimus* avec plus d'autorité et d'une voix qui jamais ne se lasse. Il y a, chez cet historien-philosophe des doctrines, une verve tragique, une amertume et quelque chose d'inassouvi : c'est de n'étreindre jamais que des ombres et de poursuivre une tâche insensée. »

§

M. Gaston Jollivet, qui appelle Alexandre Dumas fils un demi-dieu, ni plus ni moins, réclame la publication de sa

(1) Lisez : erronée sur quelques points secondaires.

correspondance. Elle est sans doute très considérable, car il écrivait à tout le monde, au premier venu, avec une prolixité fâcheuse. J'ai eu entre les mains des paquets de ces lettres. Comme littérature, c'est fort médiocre; c'est la lettre du Monsieur qui écrit des lettres pour passer le temps et pour remplacer le sommeil. Que de sottises le sommeil, le goût de la lecture ou du plein air épargne aux gens d'esprit. Alexandre Dumas fils se levait à quatre heures et il écrivait des lettres; il écrivait tant de lettres qu'il en adressa à M. Claretie de quoi bonder la reliure de deux gros volumes in-8°. Mais écoutons l'excellent thuriféraire :

« La correspondance de Dumas fils ! j'ai eu l'occasion d'en parler dernièrement avec M. Jules Claretie. L'administrateur de la Comédie-Française a le légitime plaisir de posséder assez de lettres signées Dumas fils, pour avoir pu s'être donné, par surcroît, l'agrément de les relier en deux tomes in-octavo. Voilà déjà de copieuses richesses ignorées du grand public. Mais il y en a bien d'autres. Si j'accorde que Dumas ait eu de fréquentes occasions de correspondre avec l'administrateur de la maison où se sont repris le *Demi-Monde*, l'*Ami des Femmes*, où va se reprendre *Diane de Lys*, où l'*Etrangère*, *Denise*, *Francillon* ont vu pour la première fois la lumière de la rampe, de tous côtés j'entends dire que l'heureuse chance de M. Claretie est partagée, à un degré encore très appréciable, par des centaines, presque par des milliers de contemporains. Homme d'habitudes réglées et qui, de plus, considérait les devoirs de politesse comme un doux servage, Dumas fils consacrait une bonne partie de sa matinée à répondre aux épîtres et aux suppliques des moindres grimauds du monde et de la littérature. En outre, il ne lui déplaisait pas de se montrer « ami des femmes », à la façon de son héros de Ryons. Il donnait par lettre des conseils aux actrices qu'il connaissait pour la conduite de leur vie. »

§

M. François de Nion, dans un article trop court, mais intéressant et qui devrait donner l'idée d'une bonne étude sur les mensonges de cet historien fanatique, a dévoilé quelques-unes des fraudes documentaires les plus impudentes de Michelet.

« Il nous montre le chancelier de Lamoignon contraint de quitter les sceaux. Ce magistrat avait tout sacrifié au principe royaliste; sa lutte contre les Parlements lui avait valu la

haine de sa compagnie, la carrière héréditaire de ses enfants à jamais perdue dans la robe, un très riche mariage manqué pour son second fils. « A cinquante-deux ans, dit Besenval, il était mort civilement. »

» On lui donne quatre cent mille francs, payables en deux fois, pour solder ses dettes, contractées au service de la Cour ; c'était bien le moins. Michelet ne s'arrête pas à ce chiffre, répété, établi par tous les contemporains, il inscrit *quatre millions.*

» Là, son imagination seule agit, impose; il n'a pas même un libelle pour étayer son dire.

» Mais c'est dans l'*Affaire du collier* que sa verve diabolique s'allume, s'excite, éclate, grave en traits de feu une histoire à l'envers, celle que les bas ennemis de Marie-Antoinette écrivaient dans des gazettes infâmes, ou répandaient par la voie des brochures secrètement élaborées dans les officines à libelles. De cette escroquerie habile à force de stupidité, d'un vol commis par une aventurière au détriment d'une dupe, Michelet fait, après Fouquier-Tinville, l'acte d'aecusation de la reine, il la recondamne à mort. »

Il y a beaucoup d'étourderie dans Michelet, mais beaucoup de fanatisme, donc beaucoup de mauvaise foi. Au fond, c'est un romancier, un Dumas bien moins amusant, mais de bon style. On n'a jamais pu savoir, par exemple, sur quels documents il a étayé la première partie de sa *Sorcière ;* on connaît ceux de la seconde partie, qu'il a seulement falsifiés, mais son histoire de Satan au moyen-âge est d'un fantastique absolument ridicule. Loin d'être tragique, le satan de cette période est un grotesque; c'est le *gracioso* des drames espagnols, la perpétuelle dupe. La peur du diable est une création de la Réforme ; on le craignit quand on eut ôté au peuples les armes de magie religieuse avec lesquelles il était toujours victorieusement combattu. Luther incarne la peur du diable.

Cet historien dévergondé était un homme d'ordre. Ses comptes de ménage étaient fort bien tenus, beaucoup mieux sans doute que la bibliographie de ses sources historiques. M. Claretie en a donné un aperçu:

« En mai 1824, entre un abonnement au *Constitutionnel* et un achat des *Considérations sur l'analyse organique,* par Chevreul, il inscrit :

| | liv. | sous. |
|---|---|---|
| Pantalon à raies noires | 15 | » |
| Bas de soie noire | 12 | » |
| Alliance | 9 | » |
| *Jeudi 20.* — Bans à l'église | 8 | » |
| Cravate, jabot, gants | 9 | 10 |
| Epithalame | 5 | » |
| Contrat de mariage | 40 | » |
| Mariage à l'église | 39 | 10 |
| *Mariage à l'église* | | |
| Prix du mariage | 18 | » |
| Offrande | 10 | » |
| Témoin | 3 | » |
| Bedeau et suisse | 3 | 50 |
| Chaises | 1 | » |
| Pauvres et fermeture de la portière | 2 | » |
| Fiacre | 2 | » |
| | 39 | 50 |
| *Mariage à la municipalité* | | |
| Bulletin pour l'église | 1 | » |
| Enregistrement de pièces | » | 75 |
| Fiacres | 3 | 50 |
| | 5 | 25 |
| Total des totaux | 44 | 25 » |

§

M. Philibert Audebraud a fait à l'*Intermédiaire* une curieuse communication dont voici la partie importante — pour l'histoire anecdotique :

« **Alfred de Vigny et Mme Dorval.** — On demande qui a succédé à Alfred de Vigny dans le cœur de Mme Dorval. Il faut convenir qu'il s'agit là d'un objet qui touche aux choses les plus délicates de la conscience...

» La grande actrice qui a créé le rôle de Kitty Bell dans *Chatterton* avait le cœur très sensible et c'était ce qu'on devinait aussitôt qu'on la voyait apparaître en scène. Au Théâtre-Français, lorsqu'elle y joua Dona Sol, elle avait une manière de dire : « Mon Hernani » qui donnait le frisson à toute la salle. Elle a aimé toute sa vie, et qui donc oserait l'en blâmer? Après sa rupture ou plutôt son refroidissement avec le chaste poète qui a chanté Eloa, la sœur des anges, ayant eu à faire une assez longue tournée à travers les provinces de l'Ouest (elle se disait vendéenne et était fort royaliste), elle y avait été distinguée par un jeune et beau romantique de ces pays-là. De là entre les deux personnages une correspondance

assez volumineuse. Ces lettres, confiées par elle à Mme O*** O***, son intime, m'ont été, plus tard, après son décès, communiquées à moi-même, à titre de curiosité littéraire, et j'ai pu constater qu'elles étaient fort enflammées et, en tout, d'accord avec le langage lyrique de ces temps éloignés.

» Je l'ai dit, le *patito* était jeune ; il montait à cheval ; il faisait des vers ; il avait des moustaches blondes en croc ; l'allure d'un gentilhomme des Espagnes ; de l'emportement : raisons pour lesquelles lui trouvant des ressemblances avec un héros d'Alfred de Musset, l'actrice l'avait surnommé : *Don Paëz.* — Age d'or de la *Ballade à la Lune,* comme vous êtes loin de notre âge d'argot ! — J'ai restitué la correspondance à qui me l'avait prêtée et je ne saurais dire ce qu'elle est devenue. Tombera-t-elle dans la hotte du chiffonnier ou revivra-t-elle sous la forme d'un charmant in-18 ? *Habent sua fata libelli.* »

§

Dans le *Rappel,* où il publie des études de critique littéraire, M. A. Retté apprécie ainsi le rôle des revues indépendantes :

« *Revues indépendantes,* c'est le titre convenable pour ces périodiques qui, les uns, depuis dix à douze ans, les autres, depuis moins longtemps, travaillent, non sans succès et pour la gloire des lettres françaises, à la création d'une morale nouvelle et à l'abolition des divers préjugés sociaux, religieux et artistiques par où l'esprit de notre race demeure encore à moitié enlisé dans les idées du passé. En effet, aucun d'eux ne se présente comme l'organe d'un parti, d'une coterie ou d'un groupe de gens d'affaires. Les théories les plus opposées s'y rencontrent ; des œuvres conçues d'après les systèmes philosophiques les plus adverses s'y publient ; on y trouve des poèmes rédigés selon la technique habituelle, d'autres selon la libre prosodie que nous fûmes quelques-uns à instaurer. On y lit des romans dont le style ou le sujet épouvante ou scandalise les gardiens patentés de la médiocratie. Des articles contradictoires y paraissent côte à côte où des écrivains de tempéraments différents exposent, sans entraves et sans vaines restrictions, leur façon de concevoir la beauté. Il en résulte que ces revues, n'ayant à compter avec personne, ne cherchant à faire prédominer nul chef d'école, mais accueillant quiconque montre du talent dans l'affirmation de sa personnalité, ces revues, aussi vivaces que des arbres nourris d'une

sève vigoureuse, épanouis en plein soleil, font plus pour la littérature, l'art et la sociologie que tels recueils pesants et grisâtres dont les rédacteurs remâchent, à l'usage de leurs lecteurs somnolents, des concepts surannés. »

Ces vues paraîtront peut-être optimistes, mais le présent recueil étant en question, on se borne à présenter aux lecteurs du *Mercure* l'appréciation de M. Retté. Pour ma part, je n'aime pas beaucoup les classifications et je ne vois pas bien pourquoi je ne goûterais pas des pages de M. Fouillée dans la *Revue des Deux Mondes* ou le *Nietzsche* de M. Pierre Lasserre dans l'*Action française* ou tel roman de M. Boylesve dans la *Grande Revue*. A celle-ci cependant je reprocherais volontiers de s'intituler « la plus grande revue mensuelle » ; c'est peut-être vrai comme poids matériel, mais alors cela n'intéresse que l'administration des postes qui en bénéficie. Quant à l'appellation de « petite revue », contre laquelle proteste justement M. Retté, je la trouve très drôle appliquée à une publication qui se présente sous la forme d'un volume in-8° de 300 pages.

§

Je ne puis pour finir que signaler deux articles excellents : l'un, de M. G. Lenôtre, conte l'histoire de M. de Saint-P..., qui, emprisonné en 1787 dans une maison de santé par lettre de cachet, pour irrévérences à la reine, y resta volontairement jusqu'en 1837. A cette date, il eut la fantaisie de dédier une étude sur le Bas-Empire à S. M. Louis XVI. Son imprimeur dut le détromper, et ainsi il apprit en dix minutes de conversation une histoire de France assez mouvementée dont il n'avait jamais ouï parler. L'histoire est authentique ; elle est certifiée par un jugement en main-levée d'interdiction rendu le 14 mai 1837.

L'autre article est des frères Margueritte. Il raconte les déprédations que l'horrible Louis-Philippe fit subir au château de Versailles et les soins que prend aujourd'hui M. de Nolhac pour réparer de scandaleux outrages :

« On sait l'étrange manie du roi bourgeois, détruisant les restes précieux du palais, arrachant, coupant, noyant de colle épaisse ces boiseries où s'était efforcé l'art de deux siècles. Les larges cheminées chargées de bronzes uniques, les hautes glaces dans leurs cadres de feuillages dorés, enlevez cela, remisez cela, au rancart ! Au grenier ! A la place, de la pein-

ture, encore de la peinture, toujours de la peinture! Mais de la peinture fraîche! Quand on découvrait quelque ravissant panneau, encore tout fleuri des élégances d'antan, vite une bonne couche de badigeon par là-dessus! Et des steppes de portraits médiocres, des étendues de prétentieux épisodes s'étalèrent, où parlaient encore les murs lambrissés d'un or mat, témoin des amours et des gloires ancestrales.

» C'est ainsi que les grands appartements du Dauphin, ceux de Madame de Pompadour, les grands appartements de la reine, chefs-d'œuvre de splendeur et de goût d'un art spécial, furent recouverts de toile peinte, ainsi que l'appartement de Madame de Maintenon et tous ceux des princes furent abattus et détruits pour faire place à de froides galeries où des mètres de tableaux, à défaut de tableaux de maîtres, pussent se dérouler à l'aise. La Révolution avait commencé de dévaster l'intérieur du château, Louis-Philippe acheva. »

Napoléon Ier, qui avait en littérature le goût d'un sergent-major et en art le goût d'un banquiste, rêvait, dit le *Mémorial*, d'arranger ainsi les jardins de Versailles :

« De ces beaux bosquets, je chassais toutes ces nymphes de mauvais goût, ces ornements à la Turcaret, et je les remplaçais par des panoramas, en maçonnerie, de toutes les capitales où nous étions entrés victorieux, de toutes les célèbres batailles qui avaient illustré nos armes. C'eût été autant de monuments éternels de nos triomphes et de notre gloire nationale, posés à la porte de la capitale de l'Europe, laquelle ne pouvait manquer d'être visitée par force du reste de l'univers. »

R. DE BURY.

## *LES THÉATRES*

Comédie Française : *La Conscience de l'Enfant*, comédie en quatre actes, de M. Gaston Devore (11 decembre). — Odéon : *France... d'abord*, drame en quatre actes, en vers, de M. Henri de Bornier (9 décembre). — Vaudeville : *Le Faubourg*, comédie en quatre actes, de M. Abel Hermant (23 novembre). — Théatre Antoine : *La Peur de souffrir*, comédie en un acte, de M. André Rivoire (11 décembre). — Palais Royal : *Coralie et Cie*, pièce en trois actes, de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin (30 novembre). — Variétés : Reprise de *la Belle Hélène*, opéra bouffe en trois actes, d'Henri Meilhac et M. Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach (25 novembre). — Athénée : *La Mariée du Touring club*, vaudeville en quatre actes, de M. Tristan Bernard (8 décembre).

La pièce de M. Gaston Devore, **la Conscience de l'En-**

**fant**, n'est pas sans mérite. Deux problèmes curieux y sont posés, et il s'y trouve des situations fortes, et qu'on a voulu traiter avec vigueur, sans aucune tendance à les esquiver ou seulement à en amoindrir la difficulté.

Le défaut de *la Conscience de l'Enfant* est que deux problèmes y soient posés ; de là, dans la pièce, un fâcheux manque d'unité, car le second problème n'est pas un corollaire nécessaire du premier. Un homme, même d'une haute vertu, a-t-il le droit de diriger à sa guise la conscience d'un enfant, — surtout quand l'enfant dont il s'empare n'est pas le sien ? Telle est la première question posée par M. Devore ; et la seconde est celle-ci : Un homme, même pour le triomphe de la morale, a-t-il le droit d'enlever à autrui des illusions qui donnent un peu de joie, — ce que Relling, dans *le Canard sauvage*, appelle « le mensonge vital » ? D'ailleurs, les conclusions de M. Devore restent incertaines. Au dénouement de la pièce, Cauvelin, l'homme rigide qui a eu longtemps un pouvoir absolu sur l'esprit de Germaine Montret, sa petite-fille, et qui a tué le mensonge vital grâce auquel son fils Emmanuel était heureux, est abandonné de tous : il semble donc que M. Devore conclue contre lui. Et pourtant, à maints détails de la pièce, il semble que la sympathie de l'auteur aille à Cauvelin. *La Conscience de l'Enfant* a toutes les apparences d'une pièce à thèse ; et, quand on l'étudie, on ne peut pas voir quelle thèse y est soutenue.

Aussi est-il possible, après tout, que M. Devore n'ait voulu que nous intéresser à un cas psychologique singulier, celui de Germaine Montret. Germaine, fille d'un spéculateur hardi, qu'on jugeait indigne de s'occuper d'elle, et petite-fille d'un magistrat austère, qui l'a élevée d'après ses idées, a, pour ainsi dire, une double conscience, une conscience morale et une conscience sentimentale, qui luttent l'une contre l'autre. Elle aime son père sans l'estimer, et elle ne connaît le calme et le bonheur que le jour où, en même temps qu'elle a pu donner à ce père un peu d'estime, elle a senti toute l'affection qu'elle a pour lui.

Cette situation est interessante, et M Devore en a su tirer quelques scènes qui, bien qu'amenées assez lourdement, n'en sont pas moins d'une incontestable énergie.

*La Conscience de l'Enfant* est merveilleusement jouée par M. Georges Berr, acteur toujours excellent, et honorablement par MM. Worms, Silvain, Paul Mounet, Duflos, Mmes Barretta, Pierson, Lara, Wanda de Boncza.

M. Henri de Bornier eut, dans sa vie, une chance singulière : entre la réception de *la Fille de Roland* à la Comédie-Française et sa représentation, éclata la guerre de soixante-dix : ce drame, patriotique et quelconque, se trouva plein d'allusions aux récents malheurs de la France : le public se fit un devoir de l'applaudir, pendant des soirées nombreuses ; *la Fille de Roland* fut un chef-d'œuvre, et M. de Bornier un noble poète. Il semble d'ailleurs que M. de Bornier fût destiné à devenir poète patriotique : sa langue est des plus pauvres et sa versification des moins habiles. Mais son patriotisme est honnête et courtois, et à M. de Bornier doit répugner l'arrogance encombrante et ridicule des hommes à longue redingote. En somme, on n'aurait guère lieu de s'occuper de lui si, de temps à autre, n'était affiché pendant quelques soirs, à la Comédie-Française ou à l'Odéon, le titre d'une pièce nouvelle signée de son nom.

Les pièces de M. de Bornier s'oublient vite : qui songe aux *Noces d'Attila* ou au *Fils de l'Arétin ?* Qui, bientôt, songera à **France... d'abord**? C'est un drame patriotique (le titre suffit pour qu'on s'en doute), et qui se passe à une époque où n'existait guère l'idée de patrie. La manière de M. de Bornier rappelle la manière de Casimir Delavigne ; M. de Bornier pourtant s'effraierait des audaces de *Louis XI* et de *la Fille du Cid.* On voit paraître dans *France... d'abord* Louis IX et Blanche de Castille, Robert Sorbon et Thibaut de Champagne ; le comte Hugonel y est un bien méchant traître et la comtesse Aliénor y donne de curieux exemples de patriotique héroïsme. Si l'on veut jouer au petit jeu des réminiscences, on peut trouver, dans *France... d'abord*, des souvenirs du *Cid*, de *Bérénice,* de *Ruy Blas*, de *la Reine Margot*, de *Michel Strogoff*. On n'a pas de surprises à la représentation de *France... d'abord*. M. de Bornier ne se préoccupe guère d'être original : il sait sans doute que l'élévation de ses idées est telle qu'elle le dispense de toutes les autres qualités. Car il paraît que M. de Bornier a des idées très élevées.

Je plains les courageux artistes que leur mauvais sort oblige à jouer le triste drame de M. de Bornier : Mme Segond-Weber, Mlle Laparcerie, Mlle Marthe Régnier, M. Chelles, M. Albert Lambert, M. Marquet.

Ce sont des êtres quelconques qui s'agitent dans **le Faubourg** ; M. Abel Hermant a le mérite de ne se faire aucune illusion sur la valeur intellectuelle et morale des personnages

qu'il met en scène. Quelle influence sociale pourrait avoir cette duchesse douairière de Verneuil, si attachée aux convenances de son monde qu'elle se glorifie d'avoir pour ancêtre un bâtard royal, et ne peut souffrir l'éventualité d'un divorce dans sa famille, — ou cette comtesse de Prégilbert, pour qui c'est presque déchoir que d'avoir des notions d'orthographe, — ou cette chanoinesse de Tournus, pour qui c'est être de race médiocre que de n'avoir pas d'aïeux antérieurs au XII^e siècle, — ou encore ce duc de Verneuil, qui ne prise, comme écrivains, que les amateurs titrés, — ce marquis d'Escrennes, explorateur sans enthousiasme, et parce que les noces l'ont ruiné, et candidat sans convictions excessives, — et ce Donatien de Prégilbert, jeune dégénéré sportif et grossier. Tous ces gens seraient vraiment sans importance, et il n'y aurait qu'à les laisser cultiver en paix le ridicule de leurs manies, si de temps à autre ne se glissait parmi eux un Havin, homme habile et intelligent, celui-là, qui fait mouvoir, à son gré, qui est le gré de l'Église romaine, les ficelles de ces nobles pantins, et appuie sur la force de leur capital la puissance de l'idée cléricale. La conception du personnage d'Havin et la manière claire et franche dont il est présenté sont tout à l'honneur de M. Abel Hermant. Je voudrais pouvoir citer le remarquable couplet où ce jésuite laïc, qui est loin d'être un ignorant et un imbécile, démontre à des fossiles entichés de noblesse qu'ils sont maintenant de la même classe que les riches bourgeois qu'ils affectent de dédaigner, où il affirme qu'il n'y eut jamais d'aristocratie que l'aristocratie des possédants, et où il proclame que l'Eglise ne peut être que du parti des possédants, qui, par instinct comme par intérêt, sont conservateurs, respectueux et obéissants. C'est par de tels couplets, très nets, c'est par quelques répliques, d'une précision telle qu'elles deviennent des formules, que vaut surtout la pièce M. Abel Hermant. Elle vaut aussi par l'invention d'une scène très tragique, qui clot le troisième acte.

Le prince d'Entragues, second fils de la duchesse de Verneuil, a échappé à l'influence délétère du milieu détestable où il est né. Il veut vivre une vie saine, et vraiment active ; il a travaillé, il s'est instruit, et il a compris tout le vain d'une lutte torpide pour le triomphe du royalisme, tout l'odieux d'une lutte féroce pour la gloire du cléricalisme. Un jour, il a rencontré une jeune hongroise, Margit de Nandor-Eperjès, qui l'a charmé : Margit est moins composée que les femmes

parmi lesquelles il vit, et plus libre d'allure. Il l'a épousée. Mais les déceptions sont vite venues. Margit ne se plaît guère qu'à des joies banales, et la voici qui s'amourache d'un jeune sportsman, lutteur et cycliste, le comte Galland (de Limoges). Le prince d'Entragues ne veut pas surveiller Margit; il la laisse sortir et rentrer à sa guise. Mais il la surprend, au moment même de l'aveu, avec le comte Galland: le moyen dramatique qu'emploie M. Hermant pour amener la surprise est, il faut en convenir, assez maladroit. Peu importe, d'ailleurs, car la scène entre le prince et Margit est fort intéressante. L'état d'esprit du prince y est très complexe et M. Hermant a su le montrer avec vigueur et clarté. Le prince proclame la volonté qu'il a désormais de contraindre Margit à une obéissance passive. L'ancien amour n'est pas tout à fait mort; il y a de la jalousie dans la colère du prince; et peut-être, au fond, est-ce la jalousie qui le pousse, surtout, à ne pas souffrir que Margit reprenne son indépendance. Mais il veut trouver à ce qu'il fait des raisons dignes de l'homme cultivé qu'il croit être : et ces raisons, il les trouve dans la morale qu'on lui inculqua jadis, et qu'il avait rejetée; les idées de sa caste lui reviennent sur les droits et la toute-puissance du mari; l'atavisme lui donne des arguments. Il soumet Margit à toute la rigueur de sa loi : il faudra qu'elle recommence la vie commune avec lui, il refuse la liberté à celle qui est devenue son esclave. La scène est forte et rapide ; l'analyse psychologique n'y nuit pas au drame, les acteurs ne s'y attardent pas à s'analyser eux-mêmes ; et c'est un rare mérite que d'avoir su, sans lourdeur et sans langueur, suggérer les motifs multiples qu'ont les personnages de parler et d'agir comme il font.

Le dénouement du *Faubourg* est simple. Margit et le prince n'ont pas pu s'accorder de nouveau. Le prince songe à divorcer : sa mère, effarée à la seule idée d'un pareil scandale, intervient pour l'en empêcher. Mais Margit s'en va, et cette fois le prince la laisse partir.

Mêlées, malheureusement, à des gaucheries et à des répliques trop facilement spirituelles, il y a des parties excellentes dans le *Faubourg*, et que fait valoir le soin avec lequel est jouée la pièce. M. Guitry (le prince d'Entragues) est parfait; il joue en grand acteur la scène du troisième acte: il y est d'autant plus terrible qu'il y est plus simple. M. Lérand (Havin) est, à son ordinaire, plein de goût et de naturel.

MM. Grand, Nertann, Riche, Mmes Daynes-Grassot, Cécile Caron, Marie Samary, Archainbaud participent à l'agrément de la distribution; mais Mme Raphaële Sisos est, en Margit, un peu insuffisante.

C'est un joli acte que la **Peur de souffrir**, début dramatique de M. André Rivoire. M. André Rivoire est un poète élégant et subtil : aussi ne faut-il pas s'étonner que la *Peur de souffrir* soit une étude psychologique brève et d'un extrême raffinement. La comédie se joue toute entre deux personnages. François et Lucienne s'aiment tendrement ; et pourtant ils ne se sont jamais confié l'un à l'autre le profond de leurs pensées. François garde à l'égard de Lucienne un peu d'ironie ; on dirait qu'il craint de se laisser trop prendre au charme de sa maîtresse, et sans cesse il parle de l'instant fatal de la rupture. Et voici que, doucement, l'imprudente Lucienne provoque les confidences sentimentales. Si François a, parfois, des paroles de scepticisme, c'est qu'il a compris que sa liaison avec Lucienne ne pourra pas durer toujours, puisque Lucienne est mariée, est contrainte au mensonge, et n'est pas à lui seul. Le jour où ils devront se quitter, François a peur de souffrir, s'il s'est laissé aller à tout son amour. Et peu à peu il avoue à Lucienne combien il est épris d'elle : il souffre, en somme, mais une petite souffrance, et qui, croit-il, lui évitera une grande souffrance. Et Lucienne, aussi, a peur de souffrir : elle ne sera pas à François tout seul : car elle ne veut pas quitter un mari affectueux et qui croit en elle ; elle juge qu'elle ne peut pas faire ce sacrifice : son mari souffrirait, et elle aussi souffrirait. François et Lucienne n'auraient pas dû songer au sérieux de l'amour; ils n'auraient pas dû se confier le secret de leurs sentiments. Voici l'heure de la rupture.

La délicate comédie de M. Rivoire charme, et l'on y sent une douce émotion. Elle a été jouée par Mlle Mellot avec une grâce exquise, et par M. Dumény avec un tact intelligent.

Transposer certains des épisodes principaux d'une affaire qui, naguère encore, faisait quelque bruit par le monde, en incidents de vaudeville est une idée peut-être singulière. Cette transposition est, avec la machinerie, assez ingénieusement imaginée, au second acte (celui des quiproquos) la seule originalité de **Coralie et Cie**. Pour le reste, c'est l'éternelle aventure du mari qui se croit trompé par une femme fidèle et

de la femme qui se croit trompée par un mari fidèle, mêlée à la non moins éternelle aventure du mari qui est trompé par une femme qu'il croit fidèle et de la femme qui est trompée par un mari qu'elle croit fidèle. Là, MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin ont embrouillé, puis débrouillé les événements avec ce qu'il faut d'adresse et de gaieté pour que la pièce n'ennuie pas. Elle est d'ailleurs fort bien jouée par Mmes Cheirel, Leriche, Bordo, Derville et par MM. Raimond, Boisselot, Lamy et Gorby.

« Je te dis.... qu'Hélène n'était pas si belle qu'on pense. Car je l'ai vue, pâle, et avec un long cou, en sorte qu'on se l'imaginait fille d'un cygne. D'ailleurs elle était fort vieille, presque du même âge qu'Hécube.. » Voilà en quels termes, au paragraphe XVII du *Coq*, Lucien de Samosate, sceptique aimable, parle de la divine Hélène. Il lui nie la beauté suprême et l'éternelle jeunesse. Cela est d'un singulier irrespect, et qu'il est juste de blâmer. S'ils avaient connu ces lignes, qu'en auraient dit ceux qui, en 1864, quand **la Belle Hélène** était une œuvre nouvelle, s'indignaient des joyeuses plaisanteries de Jacques Offenbach, d'Henri Meilhac et de M. Ludovic Halévy ?

Eux ont respecté la légende : leur Hélène reste la plus belle des femmes, celle qui ne vieillira pas, et ses chansons n'ont que de la grâce et de la volupté. Leur Hélène est une amoureuse, et ils ne l'ont pas chassée de son trône merveilleux. Qu'importe qu'ils l'aient entourée de personnages bouffons ? Il n'y a pas là de sacrilège. Les anciens ne respectaient pas toujours les Dieux et les Héros. L'admirable Aristophane nous montre, dans *les Grenouilles*, un Dionysos peureux et un Héraklès glouton qu'on ne peut guère adorer, et quand, dans *les Oiseaux*, Poseidôn, accompagné du même Héraklès et d'un Dieu barbare, vient en ambassadeur des Immortels affamés, il discourt sans grande dignité. Le célèbre « Trop de fleurs » de Calchas n'a rien qui puisse scandaliser, et les écrivains antiques n'ont pas hésité à railler la gourmandise et la cupidité des prêtres. Les plaisanteries qui consistent à faire les héros homériques parler d'automobiles (dans le texte de 1864, il y avait *locomotive*) et de timbres-poste sont évidemment d'un goût médiocre, mais elles passent presque inaperçues dans une pièce d'une gaîté vraie, d'une ingéniosité constante, et qu'éclaire l'exquise et joyeuse musique d'Offenbach. Tous les morceaux de *la Belle Hélène* sont célèbres,

les tendres comme les bouffons, et leur célébrité est juste.

A cette reprise, *la Belle Hélène* est somptueusement mise en scène ; les décors sont beaux, et les costumes ingénieux et riches. Mme Simon-Girard chante joliment le rôle d'Hélène, et le joue correctement ; M. Brasseur est un Ménélas étonnamment gâteux, et M. Baron un Calchas plein de verve. Et puis, c'est Mlle Lavallière qui est Oreste, et elle parle, et elle chante, et elle danse, et, quoi qu'elle fasse, elle est spirituelle et charmante.

Voici une grande pièce de M. Tristan Bernard, la première qui soit représentée : **la Mariée du Touring club**. C'est un vaudeville, mais dont la facture est très neuve et très ingénieuse, et qui est plein d'une vérité fantaisiste.

M. Tristan Bernard pose clairement la situation initiale de la pièce. Le jeune Léon se désole : il aime sa cousine, Lucie Rebuteau ; Lucie aime Léon, mais M. Rebuteau, homme pratique et cruel, a refusé Lucie à Léon, parce que Léon n'a pas de position : il doit bien être chef de cabinet de son oncle, le jour où le dit oncle sera ministre, mais la nomination se fait par trop attendre. M. Rebuteau a donc fiancé Lucie à un riche industriel, Le Hotois, candidat futur à la députation. Le mariage aura lieu le lendemain, et il sera purement civil, Le Hotois prévoyant le cas où il lui faudrait être candidat radical. Les supplications de Léon et celles de Lucie sont vaines, M. Rebuteau est inflexible : le mariage ne sera pas remis ; le lendemain, Lucie sera Mme Le Hotois.

Mais voici qu'un premier hasard intervient : près du château où habite M. Rebuteau passe un ami de Léon, Serpenteau, automobiliste farceur et désœuvré : il est accompagné de deux autres automobilistes et d'Yvonne, jeune artiste dramatique qui n'a joué qu'une fois dans sa vie, et qui est leur amie commune. Serpenteau console Léon : l'affaire est très simple à arranger : il suffit de gagner du temps, et pour cela, de rendre nul le mariage du lendemain. Un nouveau hasard favorise les projets de Serpenteau : le maire a dû s'absenter, et c'est à son adjoint qu'il a confié le soin de la cérémonie nuptiale. Or, pas plus que Le Hotois, Rebuteau, installé depuis peu dans le pays, ne connaît l'adjoint. Serpenteau se substituera à l'adjoint et le tour sera joué.

Au second acte, c'est le faux mariage. Cet acte est d'une irrésistible gaieté. Sans cesse, M. Tristan Bernard imagine des incidents bouffons. Il faut se débarrasser des fâcheux :

du vrai adjoint d'abord, puis du garde champêtre, puis d'un fermier de Rebuteau, venu pour la noce. On fait croire à l'adjoint que le mariage est rompu, on envoie le garde champêtre se faire photographier dans les champs. Puis, quand Serpenteau croit qu'il en a fini avec tous les personnages qui le gêneraient, voici qu'un malheureux hasard amène avec la noce un vieil ami de Rebuteau, M. Lepetit-Nenfant, qui fut pendant vingt-neuf ans adjoint au maire de Clamecy, et qui signale toutes ses erreurs au faux adjoint. Il faut écarter M. Lepetit-Nenfant, et, pendant sa courte absence, les formalités du mariage sont accomplies avec une rapidité vertigineuse.

Au troisième acte, il y a des incidents nouveaux, qui résultent logiquement, d'ailleurs, de ceux qui ont précédé. Le Hotois a emmené Lucie à Angers, dans un hôtel, sitôt après le mariage. Par de subtils procédés, Yvonne est substituée à Lucie, pour la nuit de noces.

De ces incidents divers en résultent d'autres encore, au quatrième acte. Il y a là des quiproquos imprévus et inénarrables où sont fatalement mêlés tous les personnages. Avec une adresse légère et une merveilleuse élégance, M. Tristan Bernard a combiné les événements de sa pièce pour qu'ils aboutissent, en ce dernier acte, à une situation très compliquée et très claire à la fois, — une des plus compliquées et des plus claires qu'on ait vues, depuis longtemps, au théâtre. Par une méthode autre que celle de presque tous les vaudevillistes, c'est le dernier acte de la *Mariée du Touring club* que M. Tristan Bernard a fait le plus gai et le plus ingénieux, et il sied qu'on l'en loue hautement. Puis quand, de la situation bouffonne, ont été tirés tous les effets possibles, le dénouement arrive, rapide et prévu : Léon, nommé chef de cabinet de son oncle, enfin ministre, épousera Lucie. M. Tristan Bernard a eu le bon goût de négliger les explications vaines qui alourdissent la fin de tant de vaudevilles.

Et les personnages de *la Mariée du Touring club*, tout en restant fantaisistes, ainsi qu'il est décent à des héros de vaudeville, ne sont pas de grotesques fantoches, comme ceux que, le plus souvent, on se plaît à nous montrer. Lepetit-Nenfant est un type excellent de vieux bourgeois méticuleux, administratif et régulier, et le Hotois un type, non moins excellent, de jeune bourgeois fat, vaniteux et imbécile. Léon est un bon jeune homme, prompt au désespoir, comique et tou-

chant. Une conversation entre le garde champêtre et l'adjoint est d'une gaieté singulière, et, de temps en temps, paraît une tante de Le Hotois, confidente sourde et attendrie de son neveu, qui est bien divertissante.

Et partout, dans *la Mariée du Touring club*, il y a l'aimable philosophie, la sagesse douce et joyeusement résignée qui marque le rare génie de M. Tristan Bernard.

Ce vaudeville excellent est bien joué par MM. Francès, Rozembert, Mondos, Modot, Sèverin et par Mmes Schmidt, Bignon et B. Richard.

A.-FERDINAND HEROLD.

## *MUSIQUE*

Théâtre de l'Opéra : *La Prise de Troie.* — Théâtre lyrique de la Renaissance : *Iphigénie en Tauride* — Opéra-Comique : *Proserpine.* — Nouveau Théâtre : *Tristan et Isolde.* — Concerts.

Lorsque de nouveaux administrateurs prennent possession d'une de nos scènes musicales, lorsqu'un directeur audacieux tente de créer un théâtre lyrique, leur premier soin est d'annoncer avec pompe qu'ils s'attacheront avant tout à réparer les injustices consacrées; et, invariablement, ils inscrivent en tête de leur programme les *Troyens*, et parmi les opéras de Gluck *Iphigénie* ou le plus souvent *Armide*. Mais depuis trente ans nous avons dû nous accoutumer à considérer comme platoniques ces promesses que — tel le grand complot — n'a jamais sanctionnées le moindre commencement d'exécution; et, tandis que peu à peu s'installait en vainqueur dans notre pays

Le Dieu Richard Wagner irradiant un sacre,

nous nous sommes résignés à aller hors de France entendre les chefs-d'œuvre de l'école française. Mais voilà que, en cette dernière année du dix-neuvième siècle, un miracle s'est produit, sous l'influence peut-être du grand mouvement nationaliste actuel, et coup sur coup il nous a été donné d'applaudir, à Paris, après *Tristan et Isolde; la Prise de Troie* et *Iphigénie en Tauride!* Miracle non moins stupéfiant : cette double représentation est un double succès. Rendons grâces aux directeurs, aux artistes, et aussi au public. .

Lors de son voyage à Aulis, la fille d'Agamemnon, par le sacrifice de sa vie auquel elle s'était résignée pour apaiser les dieux — qui ensuite se contentèrent d'une biche — permit le

départ des Grecs, et la prise de Troie. On pourrait dire de même que Gluck a quelques droits sur Berlioz, et que la préface d'Alceste a permis les *Troyens*. Le grand maître romantique n'a cessé lui-même de le proclamer : il a fait siens tous les principes de son illustre devancier, il en a hérité les formes extérieures, les divisions en récitatifs et airs que les jeunes d'aujourd'hui se hâtent trop peut-être de mépriser, oubliant qu'un système ne vaut que par la manière dont il est employé, et que d'impérissables ouvrages ont été fondus dans ce moule. Il en a adopté les préceptes au sujet du rôle de l'orchestre, réglant l'emploi des instruments selon le degré de passion des personnages ; comme lui il a « cherché à réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus ». Peut-être même, à vouloir trop profondément pénétrer le secret d'une déclamation inimitable, n'a-t-il pas su toujours protéger son inspiration contre son influence, et en a-t-il transporté dans ses drames quelque inconscient écho. Il est impossible de ne le pas reconnaître à comparer le style mélodique de la *Damnation de Faust* ou de l'*Enfance du Christ* et celui des *Troyens*. Enfin, à l'imitation de leurs prédécesseurs du XVIIIme siècle, ses héros, plus grands que nature, sont de réalité humaine dans la seule mesure nécessaire à ne pas nous laisser étrangers à leurs passions. Aussi est-ce un personnage divin, divinisé par lui-même, que seul il a trouvé digne de recevoir la dédicace de sa partition : ce poème épique, qui chante leurs exploits porte sur sa première page : DIVO VIRGILIO. Le Panthéon contemporain contient des divinités de fraîche date peut-être plus éphémères.

Ces héros, ceux qui ont fait leurs « humanités » les connaissent, car nous les voyons mettre en action le récit d'Enée à Didon au 4me livre de l'Enéide.

« Après dix ans passés dans ses murailles », nous contemplons le peuple de Troie ivre du bonheur de respirer l'air pur des campagnes, et, par des danses et des chants, célébrer le départ simulé des Grecs ; nous entendons les lamentations de Cassandre dont les vaines prédictions se mêlent aux cris d'allégresse ; nous assistons à l'entrée dans la ville du cheval « immense, colossal », à l'irruption des guerriers d'Ulysse, à l'incendie des temples et des palais, et à la catastrophe finale, alors que la prophétesse inécoutée se frappe pour échapper à

la profanation et à l'esclavage. Toute l'antiquité surgit devant nos yeux rajeunis avec nos souvenirs de classe de troisième, évoqués par ces mots géographiques dont les désinences charmaient Boileau : le détroit de Sigée, les rives du Scamandre, le cap de Tenedos... et la douce rêverie où nous plongent ces pensées de jadis nous rend presque incapable de critique. Il est vraiment trop tard pour discuter cette œuvre vieille de quarante ans, dont l'auteur, membre de l'Institut cependant, commandeur de la Légion d'honneur, est mort sans l'avoir entendue — ( quelle leçon pour les jeunes arrivistes ) – et qui n'a jusqu'à ce jour trouvé l'hospitalité que sur les scènes allemandes. A quoi bon signaler les vulgarités du chœur d'introduction; après tant d'autres, de déplorer dans le duo la phrase :

« Quitte-moi dès ce soir »

si personnelle cependant, et où se retrouve d'une manière touchante la mélodie de la femme aimée dans la *Fantastique*, et le long ottetto avec chœur, commentant sans intérêt le groupe de Laocoon? Ne vaut-il pas mieux aujourd'hui nous contenter d'admirer l'air de Cassandre, d'une si émouvante déclamation, la première partie du duo avec Chorèbe, la marche solennelle du second acte, et par-dessus tout la pantomime d'Andromaque? Même dans la salle de l'Opéra, si frivole pourtant, qui donc ne devient pas attentif quand, vêtue de longs vêtements de deuil, la veuve d'Hector, tenant par la main le petit Astyanax, traverse lentement les groupes joyeux devenus soudain muets à son aspect, tandis qu'une clarinette pleure son immense douleur, et que de la foule attendrie sourdent seuls quelques murmures de pitié. Une angoisse poignante étreint tous les cœurs à ce moment, et on songe involontairement à la phrase de Goncourt : « la bêtise même des femmes rêvait... »

Ce respect que nous inspire l'œuvre du grand maître français, on l'a connu aussi à l'Opéra, peut-être même en a-t-on, en un certain sens, exagéré l'expression. La liturgie enjoint aux célébrants de prononcer dans les cérémonies religieuses les paroles sacrées avec une solennité d'autant plus grande que la fête est plus auguste. A l'Académie nationale de musique, en l'honneur de Berlioz, on a officié pontificalement. Le duo du premier acte particulièrement a été exécuté avec une pompe, une lenteur telles que le sens mélodique disparaissait presque. On sait cependant avec quelle minutie Berlioz mar-

quait au métronome les moindres fluctuations de mouvement. A ce détail près, il faut reconnaître que, selon son désir, son ouvrage a été joué tel qu'il l'a écrit. On lui a épargné toute collaboration posthume. Pour que le principe en fût sauvegardé sans doute, on s'est contenté de répéter quelques mesures de la marche à un moment où il n'avait pas jugé utile de le faire. Quant à la mise en scène, elle est réglée avec intelligence. Le cheval monstrueux qui, facilement, eût pu être ridicule, a bien l'aspect d'une idole barbare qui convient, et son entrée à travers la brèche des murs qu'assombrissent les teintes violettes du crépuscule, sous l'effort d'un peuple entier attelé aux cordes qui le tirent, offre un spectacle d'impressionnante fatalité. Des lutteurs célèbres à la foire de Neuilly ont, avec une grande sûreté de rythme, faussé toutes nos idées sur le combat du ceste qu'ils ont traduit par une série de cravates américaines, torsions de bras, écrasements de vertèbres cervicales et autres coups inconnus à la cour d'Hécube et de Priam, et en honneur dans nos actuels championnats athlétiques. Ces anachronismes n'ont cependant pas obtenu le *bis* que l'administration avait, dit-on, prévu. Mais les applaudissements furent unanimes à saluer M. Renaud, un Chorèbe plein d'élégance, Mlle Flahaut qui, en Andromaque, semble une belle statue qui marche et M. Lucas, un très vaillant Enée. De Mlle Delna il est devenu superflu d'admirer la magnifique voix. Mais ne la force-t-elle pas trop visiblement vers l'expression tragique? Pourquoi en outre ses mains sont-elles constamment crispées, et pourquoi a-t-elle adopté cette démarche saccadée, tout d'une pièce, qu'elle avait inaugurée déjà dans Orphée, et qui, de l'antiquité grecque, évoque pour nous le seul souvenir du colosse de Rhodes?

Que n'a-t-elle pu voir Mme Raunay dans *Iphigénie en Tauride*, au théâtre de la Renaissance? Elle eût appris d'elle à

> haïr le mouvement qui déplace les lignes,

et la science des belles attitudes, et la noblesse des gestes rares et des plis sculpturaux. Ce rôle de prêtresse de Diane, avec quelle grandeur l'inoubliable Guilhen de Ferval l'a recréé! Soit que au premier acte, parmi le fracas de l'orage, elle conte le songe qui la terrifie, soit qu'elle implore la Déesse, soit que, pleurant sur elle-même, elle exhale son cri sublime

> O malheureuse Iphigénie

qu'accompagne une symphonie de sanglots; soit que, enfin, tragique sous son voile rouge, sombre et éclatant, elle s'apprête

à accomplir le sacrifice auquel la condamnent ses redoutables fonctions.

Encore qu'il soit émaillé de vers un peu surannés comme :

J'allais jouir de ses embrassements

et que les « objet touchant » ou « digne objet d'un service si rare » y reviennent fréquemment, il est bien fait ce poème inspiré par Euripide à Guilliard, poème original entre tous, qui chante l'amitié. C'est Oreste et Pylade qui en sont les héros, et le sentiment qui les lie a inspiré à Gluck ses plus touchants accents. Est-il en effet une mélodie plus émouvante que l'air

Unis dès la plus tendre enfance...

C'est là une inspiration que le temps n'atteindra jamais, car ce qui vient directement du cœur ne vieillit pas. En toute justice on a glorifié l'immortel auteur d'*Iphigénie* pour son constant souci de la déclamation expressive. Mais, comme l'a fort judicieusement observé M. R. Hahn, il s'est conformé à cet égard aux traditions de l'école française, et s'est contenté de marcher, en homme de génie, dans la voie ouverte par les maîtres qui l'avaient précédé. Mais ce qu'il a tiré de lui-même, ce qui appartient à lui seul, ce sont ces chants si beaux que, après un siècle, ils nous ravissent encore par l'éclat et la spontanéité jaillissante de leur éternelle jeunesse.

J'ai dit quelle absolue artiste était Mme Raunay; ses partenaires sans doute demeurent loin derrière elle, cependant M. Cossira a interprété son rôle de Pylade avec beaucoup de charme et M. Soulacroix chante la partie d'Oreste d'une voix bien timbrée, mais se montre un peu remuant sous la tunique grecque — certainement il se trouve plus à l'aise dans la redingote de Schaunard. — A M. Ballard est échu le rôle ingrat de Thoas, trop élevé pour sa voix, comme du reste pour toutes les voix de basse. A ce sujet il est bon de remarquer peut-être une fois de plus que le diapason a monté depuis Gluck, et que, sans manquer au respect de la lettre, on devrait parfois se permettre certaines transpositions. Les chœurs de femmes sont composés de voix fraîches et justes, l'orchestre est bien discipliné sous la baguette de M. Danbé, auquel je reprocherai seulement trop de précipitation dans les ensembles des Scythes. Bref, cette remise à la scène d'un chef-d'œuvre qu'on s'était depuis trop longtemps habitué à considérer comme un chef-d'œuvre de bibliothèque fait le plus grand honneur à

MM. Milliaud, dont on ne saurait trop louer l'esprit de suite et la clairvoyance artistique.

Ils auront contribué à remettre Gluck à la mode. Bientôt son nom se lira sur toutes les affiches. Après avoir repris *Orphée*, l'Opéra-Comique nous fera à son tour entendre cette même *Iphigénie*. En attendant, MM. Carré et Messager ont remonté *Proserpine*. Je veux espérer que la musique de M. Saint-Saëns défiera les ans comme celle de Gluck, en dépit du poème de M. Vacquerie qui contient lui aussi certains vers tels que

> Tu me paieras l'affront que je viens de te faire

un peu démodés déjà comme ceux d'*Iphigénie*.

Fort bien interprétée par Mme de Nuovina, Mlle Mastio si exquisement XVIe siècle, M. Clément, et M. Vieulle, basse à la voix souple et à la diction précise, cette œuvre a bénéficié en son ensemble du succès éclatant de ses deux premiers actes. Le second surtout, mis en scène avec un goût rare, est exquis de grâce légère et de charme discrètement ému.

Cette revue des théâtres de musique ne saurait être complète si le nom de Wagner n'y apparaissait. Ajoutons donc que, dans la salle de la rue Blanche, après plusieurs inoubliables soirées où M. Chevillard a tenu le bâton d'un bras magistral et passionné, une dernière fois l'infâme Melot (ne pas imprimer Melcot) a bassement dénoncé le preux loyal et fier, et, magnifiquement pleuré par Isolde-Litvinne, le héros Tristan est mort, tandis qu'une longue clameur d'apothéose s'échappait de toutes les poitrines vers l'œuvre, vers les artistes, et vers l'incomparable directeur chef d'orchestre M. Lamoureux.

§

Au concert, parmi des reprises, nous devons signaler deux fantaisies pour piano : une de M. Périlhou jouée au Châtelet par M. Diémer, et une de M. d'Olonne jouée au Château-d'Eau par M. Cortot, œuvres agréables, la seconde principalement, mais qui n'apportent l'une ni l'autre la révélation d'un tempérament novateur.

Après M. Th. Dubois et son concerto de violon interprété par M J. Thibaut, et après M. Widor et son concerto de violoncelle confié à M. Baretti, M. Charpentier a clos la série des compositeurs auxquels M. Colonne a confié son orchestre, tandis qu'il recueillait des lauriers à Barcelone. M. Charpentier est un moderne, il est même à la dernière mode, il porte l'ha-

bit et surtout le gilet rouge de 1830. C'est un romantique qui veut « épater les bourgeois ». Berlioz, son modèle évident, se contentait jadis dans son exubérante fantaisie, *d'encanailler* — il le dit lui-même — *quelques mesures d'une mélodie.* M. Charpentier, comme tous les disciples, est moins réservé que le maître de son choix. Mais il est bien tard pour parler encore de la *Vie du poète* qui, accueillie deux fois au Châtelet par de très vifs applaudissements, est déjà pour lui presque une œuvre de jeunesse. Il y a fait preuve de talent, cela est incontestable — du reste, prix de Rome, il en a reçu le brevet officiel — et son tempérament ne saurait non plus être mis en doute — la partie intitulée *Impuissance* est certainement la moins bien réussie de son œuvre. — Mais ce talent, ce tempérament, ne les appliquera-t-il jamais à la peinture de la vie dans son sens général et éternel ? Fera-t-il toujours de la musique anecdotique, spécialisée dans le temps et le lieu ? Depuis trop longtemps M. Charpentier nous raconte la fête du boulevard Rochechouart. On attend de lui une révolution. Qu'il descende de Montmartre.

PIERRE DE BRÉVILLE.

Avant même que fussent parues ces lignes où je me plaisais à rendre hommage une fois encore à M. Lamoureux, une mort soudaine est venue frapper le maître chef d'orchestre, à peine huit jours après la dernière représentation triomphale de Tristan, et alors que son infatigable activité rêvait déjà de nouveaux projets.

Tous ceux auxquels, depuis trente ans, il a, avec une opiniâtreté rare comme son désintéressement, révélé les suprêmes chefs-d'œuvre, tous ceux auxquels il en a su imposer l'administration, tous les musiciens qui songent avant tout à l'intérêt général de leur art, et dont certains lui doivent la joie personnelle d'inoubliables exécutions, conserveront un souvenir reconnaissant à cet artiste probe et loyal.

P. B.

## *ART MODERNE*

Société Internationale de Peinture et de Sculpture. — Expositions A. Lebourg, H. Héran. — Memento.

Il sied de reconnaître à l'annuelle exposition de la **Société Internationale de Peinture et de Sculpture,** ouverte, comme à l'ordinaire, dans la Galerie G. Petit, outre le souci

coutumier de réunir les banales sucreries fondantes où s'arrête charmée la friande convoitise de mainte mondaine jolie, l'effort de se justifier d'être, avec un groupement de quelques œuvres sûres, provenues de M. Whistler, de M. Constantin Meunier ou de M. Besnard, comme aussi de tentatives robustes et saines de plusieurs artistes parmi les jeunes.

Ce ne sont pas ici, à coup sûr, le lieu est trop hanté par le frôlement soyeux des élégances de salons, les déchirements séditieux des nuages académiques et les secousses de tempêtueuses révolutions; non, plusieurs, discrètement, avec une sincérité louable, s'essaient à rénover, sans heurt, dans le moule, de conventionnelles traditions (qui furent, certaines, des audaces peut-être, si l'on veut se souvenir, autrefois !..) Sans doute les formules sont usées, leur vérité s'épuise, l'usage en accuse la pauvreté d'artifice, elles ont perdu leur fraîcheur d'expression et la spontanéité par quoi se constitue la marque personnelle d'un maître, mais, encore que d'une valeur ainsi réduite, elles peuvent suffire à signifier l'émotion d'art de quelques-uns qui, sans se prétendre des créateurs, aspirent à traduire avec leur simple probité, les élans plus disciplinés ou tendres de leur vision ou de leur pensée.

Un jeu facile assignerait à chacun de ces peintres un maître dont le métier, rigoureusement étudié et adopté avec candeur, vient soutenir son œuvre, mais une insistance telle désobligerait sans profit. Il suffit que l'on se sache en présence d'œuvres secondaires, qui, selon leur mérite envisagées, révèlent plus de talent que de natif tempérament.

Si MM. Saint-Germier, Bouchor, Prins (en dépit de la délicatesse avec laquelle il sait faire trembler les couleurs des automnes aux détails des arbres dépouillés), si MM. Bompard, Réalier-Dumas, Legoût-Gérard, Grimelund, Humphreys-Johnston, etc., ne sont que des paysagistes ordinaires, je trouve dans la sobriété de **Mlle Delasalle** des mérites de justesse, d'éclairage en la lumière crépusculaire de la banlieue parisienne qu'elle a su observer habilement, aux deux paysages exposés; M. **Alexandre Harrisson**, avec sa note souvent monotone de nocturnes paisibles sur la mer, exprime avec un charme bien spécial la mort lumineuse des ondes le long des sables ou leur réveil aux caresses d'une aube rose ; M. **Chudant** baigne dans la douceur chancelante des eaux violettes, aux soirs de la rivière, tout l'automne en reflets d'or frais des grands feuillages dressés sur la rive, et, aux toiles

de M. **Robinson-Douglas**, s'alanguit un calme de crépuscule solitaire, un peu humide et apaisé, où n'étonne pas de surgir la forme demi-nue d'une baigneuse chimérique sans l'éclat brusque des blancheurs déconcertantes.

M. **Bartlett**, de tous ces peintres assidus et habiles, assurément s'avère le plus intéressant. Non que j'aie apprécié, dans sa facture cependant large, la scène maternelle, brutale quoiqu'à peine expressive, dans cette forêt trop figée avec la crudité de ses verts, mais *les Foins* révèlent de saines qualités d'émotion, et, surtout, ses aquarelles, où l'artiste a su mettre à des paysages désolés et à des attitudes de travailleurs de champs tristes un air de mélancolique et de quotidienne grandeur, sans la surcharge de futiles ornements qui alourdissent l'expression.

A côté des paysagistes purs, rien, le portrait est désolant : l'anecdote, le convenu veule des commerciales chromos, avec le léchage de chairs et d'étoffes qui constitue le parfum d'aristocratie en art. Rien, sinon les effarantes images de M. **Franz Stuck**, avec les habitudes de tragique allemand, agrandissant les yeux pour donner une impression de terreur, crispant les sourcils et montrant les dents dans un assemblage criard de couleurs juxtaposées sans harmonie et revêtues de cette couche cireuse, comme vitrifiée, où presque ; en se penchant, il semble qu'on se pourrait mirer.

Parmi les maîtres, invités ou membres d'honneur, voici, le premier, **M. Besnard**. M Besnard déploie, à son ordinaire, une virtuosité à satisfaire d'un dessin large et traditionnel, la confrontation gênante à son metier académique de velléités, je crains, factices de révolte. En toutes les toiles presque de cet artiste s'établit de la discordance, s'il n'est emporté par le chatoiement des lumières violentes dispersées : je songe au Port d'Alger, du Luxembourg, — mais je n'ai pas trouvé ici, même en ce matin d'éclat roux qui s'épand jusqu'à la plage où un bateau de pêche est délaissé, l'équivalent, ni au portrait, en harmonie trop souvent par lui traitée la même (cheveux de cuivre roux assombrissant la saveur incarnadine des joues d'une jeune fille à qui s'apparie l'éclat d'une touffe de roses), non pas même au portrait d'enfant, campé prétentieux en la pose d'atelier, parmi la discrète lueur tamisée aux rideaux de la vitre du fond, qui coule son reflet au parquet et allume, un peu, comme une torche, la tombée ample des cheveux.

Combien de cette réussite diffère l'art subtil et exquis de

**M. Whistler** ! D'abord arrête devant lui le sentiment de sûreté. Celui-là ne laisse rien au hasard ; de son métier comme des ressources qu'il y pourra puiser, celui-là a tout approfondi, tiré le parti le plus judicieux et le plus exact. Il dit ce qu'il veut, avec précision.

M. Whistler suprêmement est un peintre coloriste. D'une scène, d'un site ou d'un visage il n'a rien vu avant l'harmonie des couleurs qui le relie et le subordonne à ce qui l entoure, à moins, inversement, qu'il n'y surprenne le secret des tons dominants au moyen desquels son sujet s'est dispersé, échos et lueurs, dans ce qui l'entoure, ou s'y est propagé et établi. Répercussion continue et stricte, elle se résume en une sorte de brume d'or ou d'argent fin qui baigne l'œuvre, la colore foncièrement, lui donne un ton indéfinissable et précis. Légèrement, d'ici, de là, s'élève, issue d'elle, une palpitation comme une aile, d'un ton qui s'y apparie, s'affirme ou s'atténue selon la courbe multiple et savante de mainte arabesque par place interrompue, se fond en la diversité de ses propres nuances et des couleurs étrangères, à qui il impose en passant, on dirait, la saveur discrète de son chant pour mieux se dissoudre encore et se résorber à nouveau dans le fond premier de la brume.

Le goût de l'harmonie des tons gouverne l'art de M. Whistler; ses procedés souvent, d'une habileté déconcertante et dédaigneuse, paraissent impénétrables; aussi est-ce une joie pour qui l'admire d'avoir ici trouvé ces deux merveilles, je veux croire, anciennes, où, avec la même autorité, sa facture s'accuse ouvertement volontaire, dans l étrange parallélisme des traînées du pinceau, avec l'obstination finale du coup de pouce comme par un sculpteur dans son argile, et dans le sommaire qui, sauf à distance voulue, annule le détail.

M. Whistler, ici, certes, original et autre, avoue une étude des grands Japonais, surtout en ce qui est de l'agencement des lignes générales ou de la composition, et aussi une influence première de Manet, quant à la robustesse rénovatrice de son métier.

Le plus souvent, il serait impossible de discerner aux toiles de M. Whistler la moindre filiation. Et ici même, ceux qui le connaissent un peu l'ont reconnu, encore, d'emblée, à l'élégance hautaine et fine de ses figures, à la fusion parfaite des éléments de sa symphonie. Et puis, le *Philosophe*, le petit pastel *bleu et or*, le *Rose et argent* surtout, cette femme nue sous

sa chemise transparente, droite en la pose d'une danseuse, et ce fond brouillé, incertain, dont la profondeur est révélée par l'apparition, on dirait, presque surnaturelle, là-bas à gauche, d'une bergère en tons discrets d'argent glacé, et à droite des bras nus et de la robe pâle d'une comparse assise, ces merveilles vraies n'ont pas besoin de la marque illustre, le *papillon*, signature du maître, pour être, entre toutes, reconnues et admirées.

**M. Constantin Meunier** a envoyé cinq bustes : une étrange *tête d'enfant*, un *buste de vieil ouvrier*, un buste qu'il intitule *Cérès :* c'est une haute figure de femme, simple et grave, aux lèvres souriantes et résignées des sensuelles maternités; une harmonieuse figure décorative, *Mélancolie* penchée et accoudée sous l'ample pli de sa draperie, surtout une énergique *tête d'étude*. L'ouvrier, comme M. Meunier a su le surprendre et le représenter, — et ce n'est pas une des moindres grandeurs de ce temps d'avoir deviné et rendu au travail la conscience de sa force et de sa beauté, d'avoir puisé les motifs d'une sculpture nouvelle, où le geste, guidant sa signification entière, impose son pli tragique au sommaire vêtement, dans la forge, la minière ou dans les docks du port, — l'ouvrier ploie, se raidit, se révolte ou succombe. M. Meunier a saisi le mouvement véhément des labeurs, des lassitudes et des patientes résignations, il a traduit de la vie toute son âpreté, l'entêtement de la renonciation, la vie animale et obstinée.

O cette peau endurcie et tannée d'un visage où la souffrance a tiré des rides et fait ressortir en bossèlements vigoureux les transparences osseuses, les oreilles sèches, le front fané, les pauvres yeux las et tristement attentifs, la bouche découragée, anxieuse, qui se souvient d'avoir été friande, et tous ces creux, ce martèlement des muscles, au col maigre, aux omoplates, où s'inscrit la longue patience de la douleur subie et aussi l'énergie des forces résistantes!

C'est, on le doit observer, un buste tout fruste et véridique tout autant qu'il est troublant; l'emphase d'un héroïsme de convention n'en altère et n'en corrompt pas le sens profond, l'œuvre provient d'une savante main, experte à réaliser les motifs de son émotion.

§

A la galerie Bernheim, une bonne exposition de ses œuvres montre dans le peintre **A. Lebourg** un paysagiste assidu et

divers, également ému par les sites et les saisons. Je crois impossible de rien reprendre dans sa manière sobre et très probe, tout y est bien établi, solide et sûr ; je n'y surprends pas le sursaut d'une grande qualité originale ou personnelle.

§

De M. **Henri Héran**, avant cette exposition chez Hessèle, je redoutais un art d'emphase outrée et d'effet déclamatoire. Sans doute, en plus d'une eau-forte, lithographie, pastel ou bois, on reconnaît ces moyens insupportables par quoi les Allemands volontiers croient atteindre la grandeur tragique ou la profondeur métaphysique. M. Héran y prétend évoquer, avec des yeux démesurés et la bouche vociférante, des créatures de cauchemar ou de fumeuses rêvasseries ; il en est ainsi jusqu'au *portrait* angoissé et crispé de *Beethowen,* traité dans un métier de lithographe sûr néanmoins et si solide, mais je lui préfère le beau *portrait* simple, franchement bon, je dirais presque bourgeois, de *César Franck*, ou, encore, où l'artiste ne leur a pas donné l'apparence d'apparition diabolique comme au *Strindberg* du *Mercure,* le *portrait* grave et rude de *M. Stefan George* ou le *portrait* plus mélodieux et insinuant de *M. Arthur Symons.*

Quoi qu'il en soit, M. Héran est un graveur et un dessinateur excellent, à qui, à coup sûr, aucune des ressources de son art n'est étrangère.

§

Memento. — *A la Société d'Editions littéraires et artistiques*, librairie Ollendorff, exposition d'œuvres du peintre **Lévy-Dhurmer**, peintures, pastels, dessins, plus un bas-relief, le tout de cette ennuyeuse manière abstraite et pleine de prétention plus que de profonde réticence, commune à tous les artistes trop préoccupés de l'effet de *la Joconde.* — *Les Boulangers,* mur en briques de grès flammé, par M. **Alexandre Charpentier**, installés dans le petit square, au coin de la rue de l'Abbaye, innovent une décoration vive et harmonieuse, dont l'usage apparaît souhaitable. — Inauguration, avenue du Bois de Boulogne, d'un monument de M. **Dalou** à la gloire d'Alphand. Le directeur des travaux de Paris est représenté debout, dans un mouvement animé, expliquant des projets à ses seconds groupés autour du socle, MM. Huet, Bouvard, Roll, et Dalou lui-même, tandis que, le long d'une frise en hémicycle, travaillent jardiniers, terrassiers, etc...

Composition, en dépit de son apparente rigueur, en fait, un peu désordonnée et d'un mauvais équilibre.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *PUBLICATIONS D'ART*

Les Livres : Eugène Guillaume : *Etudes sur l'histoire de l'Art*, Perrin, 3.50. — Jules Breton : *Nos peintres du Siècle*, Société d'édition artistique, 4 fr. — F. Bac : *Le Triomphe de la Femme*, Simonis Empis, 5 fr. — Hermann-Paul : *Deux cents dessins*, « La Revue Blanche »,3 fr.50. — Marescotti : *Erreur Judiciaire* (trad. par Henri Charrel), Golio, Milan. — Les Revues : *Les Maîtres du Dessin ; Les Maîtres de l'Affiche ; L'Estampe et l'Affiche ; La Chronique des Arts ; La Revue d'Art ; La Plume ; Journal des Artistes ; Revue des Arts graphiques ; Le Rire ; Le Courrier Français ; Le Studio ; The Artist ; Deutsche Kunst und Dekoration.* — Affiches récentes.

Les Livres. — Il apparaît de plus en plus qu'il n'y a rien de moins difficile qu'écrire. On aura bientôt honte de se dire *Un tel, homme de lettres*, lorsqu'on ne trouvera plus le moindre rapin qui n'ait dans les loisirs de son métier pondu autant de lignes que Dumas père. Aujourd'hui nous avons à nous occuper des productions littéraires de trois artistes, très différents, quant à leur situation et à leur talent, MM. Eugène Guillaume, Jules Breton, tous deux membres de l'Institut, et M. Ferdinand Bac.

Les **Etudes sur l'histoire de l'Art**, par M. Guillaume, font penser à sa sculpture froide et asservie au respect exagéré de la tradition. Dans une langue trop académique, avec une clarté professorale, M. Guillaume dispose des documents et traite du Panthéon d'Agrippa, des ruines de Palmyre, de Dante considéré comme artiste, de Bacchus, d'Apollon, de Cérès, du Costume, de la Coiffure, des Bijoux et d'autres choses encore. On tourne ces pages comme celles d'un dictionnaire bien fait, sans être arrêté jamais par une idée rare ou par une image inattendue. Il est dit dans la préface que « les jeunes artistes trouveraient dans ce livre les indications dont ils ont le plus besoin pour aborder les sujets qu'ils ont à traiter dans leurs études ». Je crois, moi, qu'en dehors de leur métier, ce qu'il faut apprendre aux « jeunes artistes », c'est bien moins le détail des mythologies et de l'histoire, que de savoir regarder et sentir. M. Guillaume a beaucoup trop de sécheresse pour appeler jamais l'émotion.

M. Jules Breton est plus agréable à lire. **Nos peintres du siècle** sont présentés, au milieu de piquants souvenirs

personnels, avec beaucoup d'aisance et de charme, par un de leurs confrères en lequel j'ai trouvé plus d'impartialité qu'il en reste à bien des critiques de profession. Je ne suis pas toujours d'accord avec M. Jules Breton, mais je ne puis que le féliciter d'avoir su comprendre des méthodes d'art très différentes de la sienne et de s'être placé pour en écrire au-dessus des coteries d'atelier.

Ce volume est le premier d'une série qui promet d'être, sous la direction de M. Paul Gaultier, brillante et dirigée avec une grande compréhension de l'art et des mœurs. Sous le titre général *L'Art et les Artistes*, ils formeront une collection dont nous aurons à reparler ici.

Dans le **Triomphe de la Femme**, M. Bac s'essaye à des lyrismes qui lui sont peu coutumiers. « Demandez! la conversion de M. Bac au symbolisme! 5 francs! » C'est pour rien, étant donné ce que c'est drôle. Des anges et des divinités casquées veillent, dans des chromos qu'on dirait allemands, sur de jeunes et pures bourgeoises que nous retrouvons tour à tour dans les diverses situations d'une existence banale. La seule extravagance que se permettent les héroïnes de M. Bac, c'est de torcher les gargouilles de Notre-Dame avec des billets doux. Il est vrai qu'un dévergondage comme celui-là peut compter dans une vie chaste! Chacune des petites images de piété de l'album s'accompagne d'un commentaire peu réjouissant, ni charmeur. Et cependant, bien que M. Bac se paye facilement de mots, je préfère encore sa littérature à son dessin. Il y a quelque chose de risible et de triste dans l'union de cette prose mystico-fleur-d'orangéiste et de ces fêtardes et fêtards accommodés au goût de Saint-Sulpice. M. Empis, c'est du toc!

Les **Deux cents dessins** d'Hermann Paul sont dans cette manière qui vise à l'exécution large, mais qui manque souvent d'effet parce que le trait est lâche et court à la fois. La réduction exagérée subie par certains dessins n'est d'ailleurs point pour masquer les défauts de l'auteur.

Un patricien milanais, dans son admiration pour son compatriote Emile Zola, vient de lui offrir une statue de M. Richard Ripamonti, intitulée **Erreur Judiciaire**, bien que son exécution remonte à 1891. M. Marescotti publie une reproduction de cette statue, accompagnée d'un texte dont je préfère ne point parler, puisqu'il me suffit de citer pour qu'on en juge. Voici le début :

« La France, comme un formidable Titan à l'exubérance vitale, alterne des pensées cruelles et coupables à d'autres suaves et vertueuses, au point que les massacres de tigres et les repentirs simulés de Louis XI se marient parfois admirablement bien avec les généreux délires de Jeanne d'Arc. — Si ce n'est que, étant terrestre, elle succombe toujours sous cette loi fatale des antithèses, qui gouverne fatalement la terre. Et c'est déjà un privilège merveilleux si, dans de terribles vicissitudes, elle sait imiter le fleuve qui réjouit Genève, d'abord azuré, ensuite disparaissant pour reparaître, puis, revêtu des couleurs des plus séduisantes, embellissant la forêt et fécondant la terre. Il était donc naturel que cet immense cerveau du monde laissât échapper les étincelles initiales d'un droit social, dont l'éclat électrique se répandit rapidement dans toute l'Europe, ayant comme couronnement une représentation nationale française, qui, entraînant la liberté chancelante dans les excès du sang, laissa le champ libre à la savante tyrannie d'un empire glorieux et conquérant, qui devait s'affirmer à Marengo, s'ébranler à Waterloo, et s'éteindre à Sedan, en restituant de nouveau le gouvernement suprême à une liberté actuelle, qui arriva, même dans le tumulte de passions intestines, à se constituer en République juste et progressive... »

Après cet interminable déroulement de tripes, cette définition de Zola :

« Zola est la réparation immédiate, dégorgeant (*sic*) de la plume qui accuse et gagnant pour son propre pays plus de batailles que ne peuvent gagner les épées tranchantes d'une armée entière. »

Plus loin l'auteur affirme le contraire de ce qu'il veut dire :

« Et ce génie, inspiré et compris de sa haute mission, oubliant son intérêt personnel, son aisance acquise et sa renommée bien affermie, s'éleva, non soucieux d'une popularité déjà conquise; *il s'éleva avec force pour combattre et vaincre glorieusement la cause de l'humanité*, en sauvant, en face du monde, la dignité de sa nation. Et la France peut ainsi se vanter aujourd'hui d'avoir, avec le trio Zola, Picquart et Scheurer-Kestner, les vrais apôtres de l'humanité. — Gloire à eux! Et si Rome antique est fière de son Horace, la France aujourd'hui peut vanter son Zola. »

Je m'excuse de m'être étendu si longuement sur une insignifiante pantalonnade, mais j'ai voulu égayer cette chronique où l'on a rarement l'occasion d'être folâtre.

Les Revues. — **Les Maîtres du Dessin** (octobre). — Sommaire : *Les Souvenirs,* par C. Chaplin ; une très belle *Etude,* par E. Delaunay ; les *Infortunés,* par J. Geoffroy, et un portrait de *Constantin Meunier,* par A. Legros.

(Novembre). — *Bretonnes,* par Dagnan-Bouveret ; *Danseuse nouant son brodequin,* par Degas ; *La Nichée,* par Eva Gonzalès, et une remarquable sanguine de Puvis de Chavannes, *Etude pour le repos.*

**Les Maîtres de l'Affiche** (novembre). — Sommaire : *Les Magasins du Louvre,* par Chéret ; les *Motocycles Comiot,* par Steinlein ; *La Place Clichy,* par René Péan, et le *Théâtre royal de Turin,* par un italien, G. Boano.

Ce fascicule termine la quatrième année de cette publication qui ne durera plus qu'un an.

(Décembre). — Un dessin de Chéret et son panneau de *La Danse; Exposition Charlet,* par Willette ; *Linge Monopole,* par Rœdel ; *Savon Starlight,* par H. Meunier. Préface, par Roger Marx.

**L'Estampe et l'Affiche** (15 octobre). — Loys Delteil publie sur Théophile Chauvel, le graveur pénétrant de tous nos paysagistes de l'Ecole de Fontainebleau, un article documenté et qui rend justice à un artiste fier et consciencieux.

**La Chronique des Arts** (4 novembre). — Je cite en entier ce *Propos du Jour,* auquel je m'associe de grand cœur en admiration d'un véritable maître :

« Un groupe de peintres autorisés vient de prendre une initiative opportune et généreuse : sachant qu'un des leurs, un vieux maître dont l'énergie a faibli, s'abandonne à ce découragement qui, parfois, terrasse les forts tout d'un coup, ils ont résolu de réchauffer sa détresse par un hommage exceptionnel ; ils demandent au ministre que la salle de l'École des Beaux-Arts leur soit prêtée pour y ouvrir l'exposition de l'œuvre du maître et faire assister celui-ci à son propre triomphe.

« Or, il s'agit d'Alfred Stévens.

« Le grand peintre, né en Belgique, a jeté sur l'art moderne un indéniable éclat, et nous n'aurons pas souvent un pareil hôte à honorer. Sa vie d'artiste s'est écoulée en France ; c'est nous qui avons consacré ses succès et mis hors de pair son merveilleux talent ; c'est à nous qu'il appartient de faire oublier aujourd'hui qu'il n'est pas tout à fait notre concitoyen.

« L'art de Stévens ! Il est d'une spontanéité devenue sans

exemple. C'est le *genre* dans toute la noblesse intime que les écoles hollandaise et flamande lui avaient donnée; c'est l'observation des objets familiers haussée jusqu'à la plus rare poésie. C'est surtout l'intelligence et l'émotion suprêmes vivifiant le métier, animant la matière d'une flamme mystérieuse et pure. Nul n'a peint comme Stévens parmi les peintres vivants; l'exposition projetée anticipera le choix certain des musées de demain.

« Nous souhaitons que l'autorisation ministérielle soit acquise d'emblée à la requête des artistes français qui ont mûri le projet. Cette grande salle sévère, dont les portes sont si rarement ouvertes à l'art véritable, paraît faite pour être concédée à des entreprises telles que celle-ci. S'il en était autrement, l'opinion aurait vite dressé la double liste des occasions où l'École des Beaux-Arts est restée close assez mal à propos et des occasions où elle s'est prêtée à d'assez futiles spectacles. »

**La Revue d'Art** (nos 1 à 6). — *Le Moniteur des Arts,* s'étant adjoint *La Revue des Beaux-Arts et des Lettres* et *La Revue populaire des Beaux-Arts*, se transforme, sous la direction de notre confrère Maurice Méry, en une publication illustrée et luxueuse, titrée *La Revue d'Art.* Les six premiers numéros rassemblent déjà les noms de MM. Roger-Milès, Franz Jourdain, Henri Frantz, Léon David, Pascal Forthuny, Gustave Babin, Maurice Méry, E. Williamson, Polti, Oelsner, de Saint-Mesmin, etc. Cette collaboration, qui doit s'augmenter de celle de nos principaux critiques, assure à *La Revue d'Art* l'estime des artistes, et la faveur d'un public intelligent.

**La Plume** (1er nov.). — Articles de M. Octave Uzanne sur *Un peintre des Quiétudes Rustiques, M. Firmin Maglin,* et du vicomte de Colleville sur *l'Exposition Van Dyck à Anvers.*

**Journal des Artistes** (5 nov.). — A lire une lettre de Jean Baffier, qui devient collaborateur du journal.

(3 décembre). — Étude de M. Guyon-Verax sur *Jules Breton, romancier, critique et poète.*

**Revue des Arts graphiques** (28 octobre). — Articles sur *la reconstruction de l'Imprimerie Nationale* et sur l'*Imagerie scolaire* instaurée par M. Leygues.

**Le Rire** (passim). — Dessins de Léandre, Abel Faivre, Doës, Hermann Paul, Huard, etc.

(23 novembre) *V'là les English !...* numéro exceptionnel,

par Willette. Le succès considérable autant que mérité de ces dessins synthétiques me dispensent d'en parler plus longuement.

**Le Courrier Français** (passim). — De Willette : — « Tenez, Bérenger, vous qui voulez une Exposition convenable, une idée ; montrez les plaies de la France. »

**L'Art Moderne** (10 décembre). — Justes attaques indignées de M. Octave Maus contre la Commission des Musées royaux de Belgique, qui vient de refuser d'accepter une partie des achats faits au Salon de Gand par le directeur des Beaux-Arts. Les artistes exclus sont Claus, Verhaeren, Meyers, Charles Cottet, Ménard, Laverey, Paterson et Zuloaga. C'est donc en tous pays que les commissions centralisent avec un rare bonheur l'incompréhension et la bêtise.

**Le Studio** (octobre). — L'*Art de Puvis de Chavannes*, par Gabriel Mourey (5 illustrations), et une étude sur l'*Art Décoratif anglais en 1899*, par Aymer Vallance (34 illustrations).

**The Artist** (novembre). — Un compte-rendu de *The Arts and Crafts exhibition* (exposition des Arts et métiers), par Mabel Cox.

**Deutsche Kunst und Dekoration** (novembre). — Une bonne étude sur *Max Seliger*, par Otto Schulze-Koln.

**Innen Dekoration** (décembre). — Un article de M. R. Davis Benn sur l'art appliqué en Angleterre.

Affiches récentes. — Après une période d'évolution riche en efforts originaux et divers, voici que l'affiche semble un peu délaissée par ceux qui furent les initiateurs d'un mouvement important dans l'histoire artistique de notre époque. L'affiche, sur nos murs, apparaît, d'une manière générale, assez soignée mais médiocre. Il y a progrès sur la quantité des annonces dénotant un souci artistique, si mince soit-il, mais les belles pièces signées Chéret, Grasset, Willette, Steinlein, etc., se font rares. Cela tient, je crois, à la désaffection du public pour la mode des collections d'affiches. Les appartements et les cartons encombrés refusent le nouveau papier, et la spéculation qui vivait de la vente d'affiches des maîtres, ne soutient plus la production, n'ayant plus à en profiter.

Etant donné cet état de choses, je ne signalerai plus que les meilleurs documents. Depuis quelques mois, il n'y a guère à retenir que les huit affiches pour l'*Andalousie au temps des Maures*, une petite femme de Chéret pour le *Pippermint*, et par René Péan *La Place Clichy*.

Yvanhoé Rambosson.

## *CHRONIQUE DE BRUXELLES*

Le Salon des Aquarellistes, qui s'est fermé au commencement de décembre, aura été un des plus remarquables qu'on ait vus depuis les quarante ans d'existence de nos colorieurs de Whatman. M. Jacob Smits exposa une *Salomé*, une *Fuite en Egypte*, un *Repas de paysans* et un *Portrait d'enfant* à classer parmi ses maîtresses œuvres. Ce probe artiste, dont j'eus plus d'une fois l'occasion de vous entretenir, suit depuis quelque temps une voie crânement progressive. Sa couleur, tant celle à l'huile que celle à l'eau, s'harmonise, se dépouille de certaine dureté ou contrainte, acquiert du moelleux, du velouté et de la vibration. Pour s'affirmer coloriste, le peintre n'a plus recours à de trop faciles oppositions d'ombres opaques et de rougeoyants clair-obscur, il semble aussi avoir renoncé à de puérils soucis de procédés néo-rembrandtesques. Actuellement il marque au premier rang des peintres belges ou plutôt des peintres du Nord, car bien que calé depuis longtemps en terre flamande, Jacob Smits est de nationalité néerlandaise.

Au même Salon on admira des aquarelles extraordinairement robustes et ressenties, — quais de villettes au port dormant, béguinages, portails d'églises vétustes, — dues à Mme Kathi Gilsoul, la femme du réputé paysagiste; puis de belles compositions de M. Gaston La Touche (*Vision antique, Maison des Champs, Soir d'automne*), recommandables surtout par de merveilleuses colorations; de non moins brillants mais plus intenses Van der Waay; des impressions très caractéristiques rapportées de Hollande par M. Ch. W. Bartlett; des Mellery nerveux et cambrés, austèrement païens, et qui font songer à des projets de décoration pour un temple de la farouche Diane; des Khnopff au charme non moins aristocratique, mais plus profanes et plus soucieux de plaire; des Eugène Smits et des Delaunay, d'ordre très élevé aussi, sans omettre les habiles virtuoses : Staquet, Uytterschaut, Cassiers, Binjé, Hagemans, Marcette, Abry, etc., etc.

Notre petit monde de peintres a été mis en effervescence comme une fourmilière saupoudrée de poivre, par le séjour que fit ici, vers la fin de l'automne, M Bénédite, le directeur du Musée du Luxembourg. On n'avait pas tardé à savoir que ce fonctionnaire de goût et d'initiative se propose de réunir peu à peu dans votre grand Musée moderne une représentation aussi complète que possible des peintres et statuaires belges

marquants. Vous devinez ce qu'on s'est remué et enfiévré dans le monde des ateliers, à quel luxe d'intrigues, à quelles ruses d'apaches nos broyeurs de couleurs ont eu recours pour amorcer ce personnage providentiel jusque devant leurs chevalets! Saint Nicolas et le bonhomme Noël, apporteurs de nanan, ne sont pas attendus avec plus de convoitise par la marmaille que M Bénédite l'était par nos barbouilleurs de toutes les catégories.

Il faut dire à la louange de celui-ci qu'il a montré beaucoup de tact, de goût, de flair et de prudence. Il n'est entré en rapport qu'avec des peintres ayant autre chose pour eux qu'un sordide esprit de lucre et qu'une malice d'industriels réclamiers. Jusqu'à présent, il a fait l'acquisition d'un très beau paysage de M. Victor Gilsoul, *Soir de temps gris*, d'un *Vieux Quai en novembre* de M. Albert Bartsœn, et du *Zonneschijn* (temps ensoleillé) de M. Emile Claus M. Eugène Lærmans, le peintre si personnel et si merveilleusement autochtone dans son pathélisme plastique et coloriste, comptera sans doute parmi les prochains élus introduits au Luxembourg, où figuraient déjà Léon Frédéric et Constantin Meunier.

Depuis quelque temps nous avions à nous louer des procédés de notre Commission des Musées royaux de peinture. Ce collège semblait se laisser guider par les plus jeunes et aussi les plus compétents de ses membres, et elle marchait d'accord aussi avec M. Ernest Verlant, le meilleur directeur des Beaux-Arts, je crois, depuis que lesdits Beaux-Arts sont officiellement dirigés. Mais voilà que les vieux commissaires viennent de commettre une de ces gaffes pour lesquelles ils s'étaient fait si souvent conspuer autrefois. C'est l'*Art Moderne*, toujours jeune et militant, qui nous révèle cette incartade. Au Salon de Gand, sur la proposition de M. Verlant, l'Etat avait fait choix d'une douzaine de toiles destinées à notre Musée moderne. C'étaient entre autres une composition d'Emile Claus, une nature morte d'Alfred Verhaeren, le truculent coloriste, cousin du poète, une superbe toile de Charles Cottet, le maître breton, une lumineuse composition de René Ménard, l'esquisse si admirée au dernier Salon du Champs-de-Mars : la *Nuit après la bataille de Langside*, et enfin le *portrait du Maire de Riomoro et de sa femme*, par le peintre espagnol Zuloaga, etc., etc.

« Ce fut avec joie, dit M. Octave Maus, que les artistes et le public saluèrent cette consécration officielle de l'art indivi-

dualiste, cet aboutissement de vingt années de luttes ardentes enfin closes par un triomphe décisif. »

Mais les fossiles et les tardigrades de la Commission des musées ont tenté un dernier effort pour enrayer le mouvement victorieux de l'art neuf. Ils ont sournoisement *refusé* d'accueillir au Musée les œuvres que je viens de citer, ou du moins n'ont-ils consenti à recevoir que cinq toiles sur les treize acquisitions du gouvernement. Cet acte de sénile arbitraire provoque une grande indignation dans nos cercles artistiques et M. Octave Maus va jusqu'à réclamer la révocation des « obstructionnistes ». Au fait, ces vieillards maussades et quinteux ont fait leur temps et nul ne regretterait de les voir rentrer dans la vie la plus privée pour laisser le champ libre à l'intelligente action de leurs collègues plus jeunes, MM. Cardon, Wauters et Robie, à qui on adjoindrait des personnalités de leur trempe et capables de les seconder.

L'abus d'autorité commis par les vieux refusards est d'autant plus criant qu'il se produit au moment même où, comme je vous le disais, l'Etat français montre pour les peintres belges des dispositions si accueillantes. A l'heure où MM. Claus, Baertsoen et Gilsoul, entre autres, voient leurs œuvres entrer au Luxembourg, il est — comme le constate M. Maus — d'un suprême bon goût et d'une courtoisie exquise de jeter au nez de deux artistes français universellement admirés les portes du Musée de Bruxelles !

Je vous ai souvent fait l'éloge de M. Charles Buls, notre bourgmestre ou notre *mayeur*, pour me servir d'une expression locale. C'était un homme de goût, cachant sous des dehors secs, frigides et jansénistes, des sentiments élevés et même ardents, un lettré chérissant sa bonne ville de Bruxelles et la voulant non seulement florissante, proprette et cordiale, mais tenant surtout à la voir décorative et belle. Ainsi on lui doit la restauration et l'achèvement de cette Grand'Place de Bruxelles qui fait notre joie esthétique et l'admiration de tous les étrangers. Or, M. Buls, las et je crois même dégoûté de de la vie politique et administrative, a donné sa démission de premier magistrat communal pour entreprendre un long voyage d'études dans l'Extrême-Orient. Les artistes d'ici, qui lui doivent tant, n'ont pas voulu le laisser partir sans lui offtir un témoignage public et durable de leur estime et de leur gratitude. A cet effet, ils ont fait ciseler par l'un deux, M. Victor Rousseau, un jeune sculpteur de fière et bien per-

sonnelle valeur, une plaque commémorative en bronze dont ils ont revêtu une des maisons de gildes réédifiées, sur le Grand Marché, par les soins du bourgmestre démissionnaire. Cette plaque, encadrée de deux branches d'acacia, porte au centre une Renommée dont le bras élève une cassolette fumante et qui se détache sur un fond architectural représentant la maison du Roi (*Broodhuis*) et quelques pans de façades de la place. L'ensemble est d'un gracieux et sobre effet. Une inscription reconnaissante rapproche le nom de Charles Buls de ceux des maîtres architectes brabançons des XVe, XVIe et XVIIe siècles qui construisirent l'Hôtel de ville, et les autres hôtels réparés ou totalement rebâtis sous l'administration de notre dernier *mayeur*. Cette plaque a été inaugurée le mois dernier au milieu d'un grand concours d'artistes et en présence de M. Charles Buls. En des termes bien trouvés, vibrants et pittoresques, M. Edmond Picard a dit la signification et la dédicace de cette œuvre. « Si elle va administrativement à la Ville, c'est à vous seul, M. le bourgmestre, qu'affectueusement elle est destinée, a constaté l'éloquent interprète des artistes. Car, a-t-il continué, vous, le premier, avez compris que, à côté des grandes forces sociales, l'industrie, le commerce, le droit, et tant d'autres, il en était une autre encore, jusqu'à présent plus négligée, l'Art, qui devait prendre place sinon en tête de celles-là, du moins au même rang. Et vous avez non seulement compris, mais vous avez proclamé par votre exemple que l'art n'est pas un simple amusement, mais une force sociale qu'il faut aimer, honorer, servir et répandre à l'égal des autres puissants facteurs qui font croître et progresser les humanités. »

Les théâtres, très florissants, ne nous convient qu'à de rares spectacles artistiques. Le théâtre de la Monnaie a repris avec un gros succès la *Princesse d'Auberge* de MM. Jan Blocka et Nestor De Tièce, et il nous offrira sous peu un *Thyl Uilenspiegel* du même musicien, avec paroles de MM. Lucien Solvay et Cain. Nous avons eu de fort jolies représentations de *Cendrillon*, de Massenet, avec MMmes Landouzy, Maubourg, Lala Miranda, Homer et M. Gilibert dans les rôles principaux, et des soirées vraiment belles consacrées au *Tannhauser* de Richard Wagner, et où le ténor Imbart de la Tour, le baryton Séguin, MMmes Ganne et Claessens se maintinrent à la hauteur souhaitable. Puis la Brema est venue nous chanter *Orphée* et... l'*Attaque du Moulin* de cet aigre et ranci Monsieur Bruneau.

Le Théâtre Molière a brillé au tout premier rang de nos scènes de comédie avec de superbes représentations de la *Nouvelle Idole* de M. de Curel, encore plus admirée et goûtée ici que chez vous. Il est vrai que l'interprétation n'aurait pu être plus magistrale. Henry Mayer, rappelé, depuis, à Paris, nous donna une impression de grand art que nous n'avions plus éprouvée depuis bien longtemps, et il fut merveilleusement secondé par Mlle Anne Radcliffe, la plus en vue de nos comédiennes. Après la *Nouvelle Idole,* M. Munié, l'avisé directeur du Molière, nous fit entendre l'*Avenir,* la pièce rosse d'Ancey, et les *Gaités de l'Escadron*, les tableaux bonsenfants de Courteline.

Le théâtre du Parc, concurrent loyal et très actif du Molière, avec lequel il partage le premier rang, nous a gratifié de quelques bons spectacles classiques, puis du *Torrent* de Maurice Donnay, qui n'eut pas à Bruxelles un succès moins franc qu'à Paris. M. Emile Verhaeren fit récemment, au Parc, une substantielle et bien neuve conférence sur Racine, dans laquelle il établit que le poète d'*Andromaque* n'était ni le poète pédagogique, ni le poète élégiaque et féminin, ni même le poète courtisan que nous ont représenté les grammairiens, les pions, les posticheurs ou même de grands esprits, comme Hippolyte Taine Peut-être Verhaeren, en contestant la « théorie des milieux » de celui-ci en ce qu'elle a d'un peu absolu et exclusif, a-t-il plutôt justifié cette théorie? En effet, si les talents correspondent au milieu dans lequel ils naissent, les génies sont aussi les produits de ce milieu par l'opposition, l'antithèse même que leur œuvre présente avec celle des esprits conformes. En ce sens Rembrandt, tragique et poignant,,est une protestation contre la matérialité ou la basse sensualité de la peinture hollandaise du XVIIe siècle, tout comme le noble et presque hiératique Puvis de Chavannes s'explique par réaction contre l'art chic, virtuose et névrosé de ces temps. Qu'on le déteste ou qu'on l'affectionne, on est toujours influencé par son milieu. Et ce n'est point soutenir un paradoxe que d'affirmer qu'à ceux qu'elle aura indignés et révoltés jusqu'aux éclairs du génie, une contemporanéité oppressive et même persécutrice aura précisément été le plus salutaire et providentielle. Pour ne parler que de notre petite Belgique et de ces derniers temps, j'entretiens la ferme conviction que c'est le prosaïsme et la vulgarité ambiante, la paludéenne et torpide abjection intellectuelle de ce pays jusque vers l'an 1880, qui a

fait surgir dans nos opaques ténèbres cette superbe et véhémente pléïade poétique dont Verhaeren fut une des constellations les plus inattendues!

Puisque je vous parle de Verhaeren, apprenez encore qu'on représentera très prochainement au théâtre du Parc son *Cloître*, avec, comme lever de rideau, la *Mort aux Berceaux*, ce mystère d'Eugène Demolder, le plus luxuriant de nos conteurs. dont la *Route d'Émeraude* affriande ses compatriotes autant qu'un opulent festin.

Au théâtre des Galeries, après une fort agréable opérette de MM. Garnir, Vierset et Lanciani, l'*Amour au Moulin*, on retourne à Offenbach, au dieu même, au créateur du genre Bouffe, et au moment où vous recevrez cette chronique *Orphée aux Enfers* fera retentir ses bacchanales et trépigner ses chahuts échevelés.

A l'Alhambra, c'est un défilé de tous les mélodrames célèbres depuis l'ère de Victor Séjour et Anicet Bourgeois jusqu'à Dennery et Pierre Decourcelle. Flattant l'actualité et l'opinion publique, très emballée ici pour les Transvaaliens aux prises avec les Mercenaires des « Chartered Companies». ce théâtre nous représentera la guerre des Boers en pièce à grandissime spectacle...

Ah ! s'il n'y avait que d'innombrables théâtres! Mais nous sommes bourrés, saturés de musique. Les séances de musique de chambre, les quatuors sévissent dans les moindres salles où l'on puisse loger quelques amis complaisants et attirer quelques compte-rendeurs bénévoles. Il n'est si mince échappé du conservatoire ou si contestable élève d'Ysaye qui ne s'improvise quartettiste en chef et n'organise non pas une séance mais une série de soirées à programme ambitieux! Ce n'est plus Euphonia, la ville musicale créée par Berlioz, mais bien Cacophonia! Heureusement à côté de cette musique encombrante et arriviste il y a quelques vraiment beaux concerts. Les grandes matinées Ysaye et Dupont ainsi que les concerts du Conservatoire demeurent les plus relevées de ces fêtes musicales. Aux concerts Ysaye nous avons applaudi la *Symphonie* n° 3 de M. Alberic Magnard et le prélude de *Sancho* de M. Jacques Dalcroze. Mme Litwinne vint nous chanter, en interprète passionnée, la fin de *Tristan* et celle du *Crépuscule des Dieux*. Au Conservatoire, le père Gevaert, le vieil empereur comme l'appelait à la fois respectueusement et familièrement Henri Maubel, nous prépare une audition d'*Alceste* de son tant adoré Gluck.

J'aurai probablement à vous entretenir, dans ma prochaine chronique, de *Quentin Massys*, un drame lyrique de deux artistes d'ici, MM. Raphaël Verhulst, poète et romancier flamand, et Emile Wambach, un des meilleurs compositeurs sortis de l'école nationale fondée et dirigée par Peter Benoît. La première de cette œuvre aura lieu au théâtre lyrique d'Anvers. M. Wambach débuta il y a quelque vingt ans comme violoniste, et je me rappelle le triomphe qu'il remporta dans un concert consacré à l'œuvre de Saint-Saëns et où il joua, en présence de ce maître, le solo si avantageux dans le prélude du *Déluge*. Saint-Saëns l'embrassa, l'exalta et lui promit le plus brillant avenir. Dans la suite, M. Wambach, qui est aussi un consciencieux organiste, s'adonna à la composition et, devenu maître de chapelle à la cathédrale d'Anvers, il écrivit de nombreux morceaux religieux, ainsi que des cantates, des drames, des mélodies et des airs concertants. Il est actuellement, malgré ses quarante-cinq ans, un des « jeunes » les plus en vue du groupe musical d'Anvers.

Dans ma dernière chronique, je vous parlais du bon poète Emmanuel Hiel La mort vient d'emporter un autre écrivain flamand de réel mérite, l'abbé Guido Gezelle, décédé à Bruges. C'était un poète et un érudit qui se servait du dialecte west-flamand, c'est-à-dire du flamand de la Flandre Occidentale. Il a publié des œuvres didactiques et une série de poèmes dont quelques-uns, tels *Kerkhofblœmen* (Fleurs de cimetière), sont des chefs-d'œuvre. Il dirigeait aussi des revues littéraires et prenait une part active et très profitable aux travaux de l'académie flamande, créée il y a quelque dix ans pour répondre au vœu d'une notable partie de la population lettrée du pays.

GEORGES EEKHOUD.

*P.-S.* Au moment de vous envoyer cette chronique j'apprends la mort de Joseph Dupont, l'éminent chef d'orchestre, professeur d'harmonie et directeur des Concerts Populaires.

## *LETTRES ITALIENNES*

Alfredo Oriani : *Vortice*. — Ugo Valcarenghi : *Politica conjugale*. — G. Grimaldi : *Maternità*. — J. V. Brusa : *Il fiume rosso*. — G. Lipparini : *L'elogio delle acque*. — G. Anastasi : *La Salvezza*. — J. Gelli : *I duelli mortali del Secolo XIX*. — G. Antona Traversi : *La Scuola del marito*. — *Traductions*. — *Revues*. — *Memento*.

**Vortice**, roman, par Alfredo Oriani, un auteur qui, quand

l'Italie n'avait pas encore salué l'apparition des romanciers qu'on s'obstine à appeler les jeunes, — a eu ses jours de vogue. Ce roman raconte la dernière journée d'un petit bourgeois résolu à s'effacer du monde, à cause d'un billet à ordre dont il a falsifié la signature. Le malheureux tient parole, et il se fait écraser sous un train, probablement en retard, comme d'habitude. Roman minutieux et cruel, avec un sens de minutie psychologique très étrange ; toutefois, il compte de belles pages, et s'il n'est pas trop gai, il porte l'empreinte d'une étude consciencieuse. La langue assez inégale, selon la mode des jours où M. Oriani était presque célèbre.

**Politica conjugale**, par Ugo Valcarenghi. Recueil de nouvelles dont il faut parler, parce que ce Valcarenghi est un type, dans son genre. Il fonde un grand journal politique ou il écrit un grand roman comme on boirait un verre d'eau ; et l'un et l'autre sombrent, comme deux et deux font quatre. Il y a toute une littérature de Valcarenghi ; personne ne connaît son public ; et toutefois il ne manque ni de talent ni d'esprit d'observation. Ses livres sont opaques, sans éclairs, sans frisson ; ce recueil est né et mort presque le même jour sous cette guigne qui semble accompagner toutes les œuvres de cet écrivain.

**Maternità**, par Giulio Grimaldi, poésies nobles et remarquables pour la simplicité du ton et la facilité heureuse de l'image et du vers. On y parle de mères et d'enfants avec une tendresse qui ne glisse jamais au conventionnel, et on y revit la gaîté, les petites détresses, les câlineries de cet âge. Bon livre, bonne langue, bonne intention presque complètement atteinte.

**Il fiume rosso** (*le fleuve rouge*), par J. V. Brusa, — par un jeune homme qui a besoin de perdre maintes illusions sur les autres et sur soi-même, — nous arrive avec une lettre de son auteur, toute pimpante d'orgueil et presque d'outrecuidance juvénile. Il croit, évidemment, avoir une voix de jeune coq incomparable, ce qui est loin de la vérité ; nous en avons entendu d'autres, jeunes et vieux, qui chantaient comme celui-ci, et qui à moitié de leur chemin ont été atteints d'aphonie. Quoique sa lettre, qui prétend donc à révéler un chef-d'œuvre, méritât la plus grave des punitions pour les vaniteux, le silence, — je suis assez indulgent pour annoncer aux Rois et aux peuples que M. Brusa a donné le titre de *Fiume Rosso* à un petit livre de poésies ; lesquelles ont le but exclusif de stigma-

tiser la guerre et de jouer l'éternel refrain de l'union fraternelle entre toutes les Nations. Je remarque que ces jeunes gens modernes qui tremblent à la voix du canon, au son d'une trompette, ne représentent pas, à mes yeux, l'idéal de la jeunesse vraie, saine et alerte.

**L'elogio delle acque** est le travail minutieux et savant d'un jeune homme, M. G. Lipparini, qui s'est plu à construire une prose cristalline, trop travaillée, et souvent trop archaïque; une prose de réaction contre les tendances de démocratie littéraire qui nous ont affligés jusqu'à l'humiliation. L'argument de ce petit livre si soigné en tous ses détails est un hymne à la Nature; une idylle gracieuse se développe sur le fond des bois et parmi le chuchotement des ruisseaux; mince argument, qui ne semble que le prétexte à un patient exercice de forme. M. Lipparini y ajoute *le discours d'Aristagoras aux citoyens de Corinthe*, une plaidoirie supposée en faveur d'un amant qui a tué sa fiancée; encore une reconstruction archaïque, comme on voit, mais très élégante et mesurée. Tout en reconnaissant les qualités poétiques de ces travaux d'une portée strictement littéraire, je me garde d'encourager sur cette voie M. Lipparini, qui nous doit une œuvre puissante pour le fond autant que pour la forme.

**La Salvezza**, roman, par Guglielmo Anastasi. — Si je me connaissais en fait de femme, j'aurais probablement des observations à adresser à l'auteur de ce roman, que je n'aurais pas supposé si *philogine* ou *ginophile*. Le symbole suranné de la femme qui éloigne à jamais l'artiste de son chemin est ici présenté à rebours. L'auteur place la scène dans un milieu d'artistes lyriques, de musiciens, d'*impresarios*, de critiques, de journalistes, qu'il doit connaître à ravir; il nous semble revoir et entendre bon nombre de ces artistes, vrais et faux, qui pullulent à Milan, où plus qu'ailleurs en Italie l'art du *bel canto* a ses exploiteurs, ses parasites, ses *imbroglioni* et ses disciples sérieux et passionnés. Parmi cette foule, que M. Anastasi rend courageusement dans tous les détails les plus curieux et les plus odieux, son protagoniste Emilio Almaura travaille depuis longtemps, en s'affaiblissant chaque jour dans la recherche spasmodique d'une perfection surhumaine : il poursuit son chef-d'œuvre, et la fièvre de l'émulation l'énerve, le mine, le tue lentement. Il est sourd à tous les conseils; il ne s'aperçoit pas que sa mère malade va mourir, que près de lui sa cousine, cette délicieuse figure de jeune fille

qui soigne la mère, est devenu l'esclave de ses caprices cruels. Des amis qui l'entourent, les uns tombent sur la voie âpre de l'art; les autres montent rapidement, inconcevablement à la renommée, peut-être à la gloire. Emilio Almaura travaille, détruit son œuvre, la reprend, la détruit encore; on le dépasse, on l'abandonne, on l'oublie. Il ne connaît que ces préoccupations et ces surménages ; l'amour est pour lui un mot ironique, l'expression d'une faiblesse banale. Or, de l'amour justement doit lui venir le salut, *la Salvezza;* parce que Silvia, cette cousine qu'il embrassait mécaniquement sans un frisson pour sa jeunesse, sans un regard pour sa beauté, veille sur lui. Et lorsqu'il va accomplir son dessein, le suicide, qui le délivre enfin des tourments dont il a été tenaillé jusqu'à hier, Silvia se présente et lui parle un langage si vrai, si ému, si inattendu, qu'il s'arrête. Ce chapitre, le dernier, est dans le roman de M. Anastasi absolument admirable ; chaleur, conviction, mouvement, il y a tout ce qui fait une page d'art puissant. Mais pour le salut du jeune homme, Silvia doit risquer gros jeu, et, en effet, elle lui sacrifie « sa virginité radieuse, en étouffant dans un dernier sanglot, l'angoisse de sa pudeur déchirée ». Le fantôme de la mort a disparu, et parmi les ténèbres de cette nuit, les deux âmes jeunes et aimantes voyaient surgir et s'approcher l'image d'une Foi nouvelle... Je ne donne de ce roman que le squelette, en négligeant une foule de détails précieux ; on pourrait, je le repète, chicaner sur le sens moral et philosophique du livre, mais à quoi bon, si je peux me réjouir d'avoir enfin rencontré un romancier qui connaît toutes les ressources de son art, et qui, à mon avis, est appelé à un avenir brillant et sûr ? Cette *Salvezza* marque sur ses travaux précédents un progrès inappréciable : je le constate avec plaisir, et je fonde sur ce livre un de ces espoirs qui n'admettent pas de déceptions.

**I duelli mortali del Secolo XIX**, par J. Gelli. — Le Commandeur J. Gelli, dont l'autorité en matière chevaleresque est universellement reconnue en Italie, a redigé ce livre curieux, où il raconte avec leurs détails tous les duels à mort de ce siècle, depuis 1801 jusqu'en juin 1899. Il est incroyable qu'on se tue si lestement chez les peuples soi-disant civilisés : le sabre, l'épée, le fusil, le pistolet, le revolver, tout est bon ; ce qui apparaît absolument impuissant à déraciner ce genre de sport, c'est la loi. Je ne sais pas trop si la lecture de ce livre diligent conseillera quelque bretteur à ne pas embrocher son

prochain ; l'impression qu'on en tire, c'est avant tout une indulgente commisération pour la bêtise humaine, tellement colossale que souvent on est tenté d'en rire. L'étude de M. Gelli est louable, et elle a été sympathiquement accueillie par la presse, et précisément par ces journalistes qui demain se feront consciencieusement tuer pour un adjectif déplacé. Dans une nouvelle édition, l'auteur comblera sans doute quelque lacune, comme celle du duel du poète russe Lermontow, tombé, à l'instar de Pouchkine, sous la balle d'un de ses amis.

**La Scuola del marito**, par Giannino Antona-Traversi, est cette comédie spirituelle et hardie qui a remporté un succès éclatant sur toutes les scènes d'Italie, notamment à Rome et à Milan. L'auteur la fait paraître maintenant en brochure, et je constate, après lecture comme après la représentation, que le public cette fois avait raison de saluer un maître du genre dans notre populaire Giannino. Rien de plus fin et de plus vrai que cette pièce, qui sait dire tout, tout faire comprendre, et qui ne s'arrête ni sur le seuil de l'alcôve .. ni sur le bord du lit. La corruption d'une jeune femme tombée dans les mains d'un mari insatiable, dont le but unique du mariage paraît être celui de créer une idole magnifique pour sa luxure blasée, cette corruption pénible et dangereuse, lente et inguérissable, M. Antona-Traversi a eu la tranquille audace de l'étudier et de l'anatomiser dans une comédie qui est l'effort d'un talent point vulgaire ; il a bravé la pruderie de son public, et il l'a vaincu par la grâce dont il sait tout présenter de la manière la plus irréprochable. Il n'est que trop juste qu'après le succès de cette pièce originale et individuelle on ait placé l'auteur parmi les Maîtres de notre théâtre contemporain, et qu'on attende avec le plus vif intérêt la suite d'études qu'il va préparer sur la haute société italienne.

Traductions. — Chez l'éditeur Barbèra, de Florence, vient de paraître en deux volumes la traduction italienne, par Mme Emma Boghen-Conigliani, de *les Pères et les enfants au XIXe siècle*, par M. Legouvé. L'œuvre est (ou a été) trop connue en France pour que je puisse m'y arrêter : la traduction, très élégante, décèle chez Mme Conigliani l'habitude du travail littéraire ; et en effet nous sommes redevables à cet auteur de plusieurs travaux critiques indéniablement remarquables.

Revues. — Je dois signaler parmi les nouvelles revues *Flegrea*, qui, sous la direction savante et énergique de M. Ric-

cardo Forster, acquiert continuellement plus de diffusion et d'importance. Chaque livraison renferme des articles d'auteurs en vue, tels que Matilde Serao, Giovanni Pascoli, Raffaele De Cesare, Corrado Ricci, Pompeo Molmenti, Diego Angeli, Domenico Tumiati, Adolfo Albertazzi, etc., etc. (1). Cette élite donne à *Flegrea* un cachet du plus haut bon goût; paraissant à Naples, la revue embrasse les manifestations intellectuelles de toute l'Italie, où lentement mais sûrement elle se crée un public choisi. Il faut surtout féliciter M. Forster, qui a su soustraire sa revue aux influences étroites des écoles et des cénacles.

Dans les derniers numéros de la *Vita Internazionale*, dont le refrain pour la paix universelle finit par devenir assommant, cette revue prend décidément une attitude boérophile et anglophobe. A remarquer une poésie de M. Lipparini pour le vieux Krüger, dont les yeux — dit le poète — ont des reflets d'or. Il n'est que trop naturel!...

LUCIANO ZUCCOLI.

*Nota.* — Nous prions les Editeurs et les Directeurs de Revues de vouloir bien envoyer *directement à notre collaborateur Luciano Zuccoli, Modena (Italie)*, les livres et publications dont ils désirent qu'il soit parlé dans notre Revue, sous la présente rubrique.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

Bibliographie. — Hugues Vaganay : *Répertoire du Sonnet;* Bibliographie des sonnets français du XIXe siècle, d'après les documents réunis par les VII amis du Sonnet, et mis en ordre par Hugues Vaganay (fasc. I. Abadie-Banville); Louvain, Polleunis et Centerick, 5 fr.

Critique musicale. — Willy : *La Colle aux quintes;* Simonis Empis, 3.50.

Féminisme. — Gabriel Aubray : *L'Allée des Demoiselles* (*Lettres à ma cousine*, 2e série); Plon, 3.50.

Généalogie. — F.-U. Wrangel : *Les maisons souveraines de l'Europe;* Stockholm, Hasse. W. Tullberg, 75 fr. l'ouvrage complet.

Histoire. — F. Corréard : *La France sous le Consulat;* May, 4 fr. — Paul Gaffarel : *Les Colonies françaises;* nouv. ed., Alcan, 5 fr. — Antoine Guilland : *L'Allemagne nouvelle et ses historiens;* Alcan, 5 fr. — Karl Marx : *Le Dix-huit brumaire de Louis-Bonaparte;* Schleicher, 3.50. — Casimir Stryiensky : *Deux victimes de la Terreur;* Girard et Villerelle, 3 fr.

Littérature. — Bossuet : *Le Panégyrique de Saint François*

(1) M. Remy de Gourmont est le correspondant parisien de *Flegrea.*

*de Sales*, d'après le manuscrit autographe publié par Dom Benoit Mackey, Bénédictin de la congrégation d'Angleterre; Retaux, 1 fr. — E. Champion : *Introduction aux « Essais » de Montaigne;* Colin, 3.50. — J. Dornis : *La Poésie italienne contemporaine;* Ollendorff. 3.50. — Emile Faguet : *Politiques et Moralistes du XIX*e *siècle* (3e série); Soc. franç. d'impr. et de libr., 3.50. — Eugène Guillaume : *Discours et Allocutions;* May, 3.50. — H. Lyonnet : *Le Théâtre en Italie;* Ollendorff, 3.50. — Mme E. Quinet : *Cinquante ans d'amitié : Michelet-Quinet, 1825-1875;* Collin, 3.50. — E. Séménoff : *Alexandre Pouchkine;* Stock, 2 fr. — Ernest Tissot : *Les sept plaies et les sept beautés de l'Italie contemporaine;* Perrin, 3.50. — J. J. Weiss : *Molière*, Calmann Lévy, 3.50.

Littérature religieuse. — E. Renauld : *La Conquête protestante;* Retaux, 3.50.

Morale. — P. Malapert ; *Aux jeunes gens, quelques conseils de morale pratique;* Colin, 2 fr.

Philosophie. — C. Horion : *Essai de Synthèse évolutionniste ou moraliste;* Alcan, 7 fr.

Poésie. — Alfred Joubert : *La Charmille d'Or;* Vanier, 3 fr. — Mécislas Golberg : *Vers l'Amour,* statues, suivi de trois nouvelles; Albert Wolff, 3 fr. — Jean Le Guillou: *Songes d'Armor;* « Revue de France », 2 fr. — Catulle Mendès : *Les Braises du cendrier;* Fasquelle, 3.50. — O.-W. Milosz : *Le Poème des Décadences;* Girard et Villerelle.

Roman. — Pierre d'Alheim : *La passion de Maître François Villon;* Ollendorff, 3.50. — A. Bellessort : *En escale;* Perrin, 3.50. — Alfred Capus : *Qui perd gagne;* Ollendorff, 3.50. — Félicien Champsaur : *Poupée japonaise;* Fasquelle. 3.50. — Abel Hermant : *L'Empreinte;* Ollendorff, 3.50. — Abel Hermant : *Les Confidences d'une aïeule;* Ollendorff, 3.50. — E. Ibemi : *Myriam;* Flammarion, 3.50. — Gustave Kahn : *Les Fleurs de la passion;* Ollendorff, 3.50. — J. Kaiser : *Notre père qui êtes aux cieux;* Perrin, 3 50. — Camille Lemonnier : *Le Pain;* Ollendorff, 3.50. — Camille Lemonnier : *Au Cœur frais de la Forêt;* Ollendorff, 3.50. — Maurice Léon : *Le Livre du petit Gendelettre;* Ollendorff, 3 50. — Leroux-Cesbron : *Maître Lardent, notaire;* Plon, 3 50. — Jean Lorrain : *Histoire de masques;* Ollendorff, 3.50. — V. Mandelstamm : *Autre Guitare;* Ollendorff, 3.50. — Marc Mario : *Le Déserteur;* Ollendorff, 3.50. — Camille Mauclair : *L'Ennemie des rêves;* Ollendorff, 3.50. — Guy de Maupassant : *Le Colporteur;* Ollendorff, 3.50 — Hugues Rebell : *L'Espionne impériale;* Borel, 3.50. — Jean Reibrach : *A l'aube;* Ollendorff, 3.50. — L. Riballier : *Philibert;* Plon, 3.50. — Jean Richepin : *Lagibasse;* Fasquelle, 3.50. — André Ruyters : *Les Escales Galantes;* Libr. Internat., 3.50. — Bernardin de Saint-Pierre : *Paul et Virginie,* ill. de Maurice Leloir; Charavay, Martin, 0.75. — E. A. Vaille : *Contes de la Belladone;* Lyon, « Germinal », 1.25. — Vicomte E. M. de Vogüé : *Le Rappel des Ombres;* Colin, 3.50, — Voltaire : *Candide,* ill. d'Adrien Moreau; Charavay Martin, 0.75.

Sciences. — A. Cotton : *Le Phénomène de Zeeman;* Carré et Naud, 2 fr. — Dr Victor Nodet : *Les Agnoscies, la cécité psychique en particulier;* Alcan, 4 fr. — E. Trélat : *La salubrité;* Flammarion, 3.50.

SOCIOLOGIE. — E. Bernstein : *Socialisme théorique et Social, démocratie pratique*, trad. d'Alexandre Cohen ; Stock. 3.50. — C. Bouglé : *Les Idées égalitaires ;* Alcan, 3 75 — Albert Delvallé : *La Botte russe ;* Chamuel, 0 75. — Edmond Demolins : *Boers et Anglais, où est le droit?* Firmin Didot, 1 fr. — Juan Enrique Lagarrigue : *La Vraie destinée de Paris*. Lettre à M. Agathon de Potter (2 broch. de la Religion de l'humanité) ; Chili, Santiago. — M. : *La Guerre, l'Armée ;* Bordeaux, Féret et fils.

THÉATRE. — Emile Bergerat : *Théâtre ;* Ollendorff, 3.50. — Francis de Croisset : *Qui trop embrasse :* Ollendorff, 2 fr. — Félix Hémeguy : *Le Sphinx : Pantheia ; Miriam ; Tenella ;* Alcan, 3,50.

VOYAGES. — E. Lafont : *Trois mois de chasse sur les côtes d'Albanie ;* Plon, 4 fr. — Jean-Arthur Rimbaud : *Lettres* (*Egypte, Arabie, Ethiopie*), avec une introduction de Paterne Berrichon et le fac-similé d'une lettre de Ménélick à Rimbaud ; « Mercure de France », 3.50.

DIVERS. — Dr L. Azoulay : *Oh ! les jolies histoires d'animaux* planches de H. Daudet et T. Vardon ; Schleicher. — Désiré Greffier : *Manuel des Signes de la correction typographique ;* Muller, 0.75. — R. Lafon : *Pour devenir avocat ;* Schleicher, 1 fr. — *Annuaire de l'Association des Etudiants, 1899-1900 ;* Paris, 43, rue des Ecoles.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Dr Heinrick Boos : *Geschichte de rheinischen Stædtekultur*, ill. von J. Sattler, Band III ; Berlin, Stargardt. — André Gide : *Filoktètes*, trad. par Arnost Prochazka ; Prague, Chrysanthem. — Gianès A. Kampysès : *Sta Syanepha ;* Athènes, « E Technê », 2 dr.

TRADUCTIONS. — Hartwig Derenbourg : *Nàbiga Dhobyàni, œuvres inédit.*, Maisonneuve ; 5 fr. — Rudyard Kipling et W. Balestier : *Le Naulahka ;* Ollendorff, 3.50. — Longus : *Daphnis et Chloe*, ill. de Raphaël Collin ; Charavay Martin, 0.75. — Alexandre del Mar : *Les Systèmes monétaires : histoire monétaire des principaux Etats du monde anciens et modernes*, trad par A. Chabry et C. Bessonnet-Favre ; Ligue Nationale bi-métallique, 5 fr. — Dr J.-C. Mardrus, trad. : *Le Livre des Mille Nuits et une Nuit*, t. III ; « Revue blanche », 7 fr. — L. Morel : *Poèmes divers Tennyson ;* Hachette, 3 fr. — Frédéric Nietzsche : *Humain, trop Humain*, 1re partie, trad. par A.M. Desrousseaux ; « Mercure de France », 3 50. — Frédéric Nietzsche : *Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antechrist*, trad. par Henri Albert ; « Mercure de France », 3.50. — Henry S. Salt : *Les droits de l'animal considérés dans leur rapport avec le progrès social*, trad. de l'anglais par L. Hotelin ; Welter. — Giovanni Verga : *Les Malavoglia*, trad. par Edouard Rod ; Ollendorff, 3. 50. — Zorrilla : *Don Juan Tenorio*, trad. de H. de Curzon ; Fischbacher, 3.50.

MERCVRE

---

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7



*Ce désert des tombes mornes sous la neige.*

A. F.



# CINQ CONTES DE MULTATULI

—

## DOM ALONZO RAMIREZ

Cela se passe à Valladolid. J'ignore si le lecteur connaît cette ville, et le bon curé ALONZO RAMIREZ, le chanoine de la cathédrale, qui possède une si belle galerie de tableaux, qui est un si fin connaisseur et qui est si entiché du brun MURILLO.

C'est de lui que je veux raconter quelque chose, mais si je commets des erreurs dans l'orthographe des mots espagnols j'en demande pardon, car... je ne connais l'histoire que pour l'avoir entendu raconter et non par CERVANTES.

— Il existe des gens qui se montrent grands dans les choses petites, mais qui sont mesquins dans les grandes occasions. Rarement nous proportionnons d'une façon judicieuse nos efforts, nos sensations, notre jugement, et notre conduite. Nous dépensons des forces considérables pour des vétilles et nous croyons pouvoir écarter de sérieux obstacles sans grand effort. La vraie moralité consiste en l'appréciation scrupuleuse de la nature des

choses. Nous gâchons notre âme à des futilités et nous faisons banqueroute lorsque des traites nous sont présentées par quelque chose de réel. Vous-même, Dom Alonzo — bien qu'un excellent homme et pas plus sot que d'autres — vous vous trompez constamment dans le dosage de votre indulgence et de votre indignation.

Tel était le raisonnement qu'un gentilhomme espagnol, qui s'occupait de philosophie et de morale, tenait à son ami, le bon curé Alonzo Ramirez.

Dom Alonzo protesta en disant qu'il n'avait pas conscience du défaut que son ami lui imputait.

— Moi, je doserais mal mon indulgence et mon indignation? Moi, chanoine de la cathédrale? Encore faudrait-il me le démontrer! Trois réaux d'or à qui m'en fournit la preuve, Dom Pedro.

— Hm... C'est trop peu. Pour trois réaux et demi je m'en charge, mais pas pour un maravédis de moins. Si vous acceptez le pari, je m'engage à vous surprendre encore aujourd'hui à vous buter à des frivolités, tandis que vous passerez avec indifférence sur des choses importantes. Vous vous rendrez coupable, d'une part, d'injustifiable légèreté et, de l'autre, d'indignation exagérée... c'est-à-dire d'immoralité! Car, croyez-m'en, Dom Alonzo, la moralité vraie consiste en un dosage juste.

Le bon curé accepta le défi et quitta son ami Dom Pedro avec la conviction absolue que bientôt il serait plus riche de trois réaux et demi d'or, perspective qui lui était fort agréable, car il avait besoin de subsides pour ses pauvres. Il se promit d'apprécier méticuleusement toute chose qui se présenterait, et de ne dépenser, pour quoi que ce soit, que juste autant d'âme que le comporterait la circonstance. Homme de grande bonté, il pensait

que cela ne lui serait pas très difficile, puisqu'il n'aurait qu'à obéir aux impulsions de son cœur. Et comme en outre il était bien élevé et intelligent, il n'eut pas besoin de longtemps réfléchir, pour savoir combien de politesse il devait dépenser pour l'alcade de Valladolid qu'il rencontra sur son chemain, pour le docteur MUYSAVANT, le professeur de zoologie comparée, pour DOM PASQUALE, chez qui il dînait une fois par semaine et pour l'épouse du commandant de la ville, dame aimable et influente. Aux pauvres et aux humbles aussi l'honnête DOM ALONZO paya scrupuleusement leur dû. La vieille bancale MARIQUITA reçut de lui un salut, accompagné, outre d'une bénédiction, de quelque monnaie de billon... non le moins important des trois présents. A BEMMO, le menuisier ivre, il donna le conseil d'aller faire un somme, la meilleure des choses pour un homme saoul, et il s'abstint de faire remarquer à la servante de DOÑA DOLOREZ qu'une serviette flottait à la fenêtre de sa maîtresse. « C'est peut-être un télégramme ! » se disait l'excellent ecclésiastique, et il n'était ni un rabat-joie, ni un trouble-fête. Si DOÑA DOLOREZ s'adonnait à des télégraphies subversives, il le saurait bien à confesse et il serait toujours temps alors de prendre des mesures correctives.

De retour à la maison, il gronda, en de justes proportions, sa vieille bonne, qui avait laissé brûler une *olla*. S'il l'avait grondée plus fort, il eût été trop sévère. « Car, se dit-il, moi aussi j'oublie parfois quelque chose,... personne n'est parfait, et ... trois réaux et demi d'or sont une belle somme ! » S'il lui en avait dit moins, il se fût rendu coupable d'une trop grande indulgence, ce qui eût pu avoir pour conséquence d'exposer à la carbonisation toutes

les *ollas* futures. Peut-être même eût-il été obligé de mettre un jour sa ménagère à la porte. Tout bien considéré elle n'était pas trop insupportable, et trois réaux et demi d'or...

— *Moi!* je n'observerais pas les justes proportions, s'écria-t-il. Cela m'étonnerait fort! Je n'ai fait que cela toute ma vie durant! Mon ami PEDRO peut tenir prêts ses trois réaux et demi d'or. Pourvu que *ses* balances soient justes et *ses* poids. *Moi* ne pas garder les proportions!...

Voilà qu'une mouche le piquait, qui s'était mise en tête — un jour maigre encore, *per todos los Santos!* n'était-ce pas une honte? — d'extraire son dîner de la joue droite de DOM ALONZO. La première impulsion de cet homme indigné et piqué fut de se donner une gifle retentissante, plus vigoureuse à vrai dire qu'il ne faudrait pour tuer une mouche...

— Hm! avec trois réaux et demi d'or je peux faire beaucoup de bien, se dit-il. Vous ne me pincerez pas, DOM PEDRO.

Et il tua la mouche modérément.

Le lecteur voudra bien admettre que les chances de DOM PEDRO n'étaient pas brillantes.

L'heure du confessionnal approcha. Le bon ALONZO écouta avec un intérêt bien proportionné les confessions de ses pénitents et donna à chacun son dû. Il distribua une certaine dose de mansuétude sur un quantum convenable de sévérité et tout le monde fut content... excepté le DIABLE, du mécontentement de qui on n'a pas à se préoccuper.

Voilà qu'un étranger approcha. Il était drapé dans l'insondable manteau qui, depuis des éternités, joue un rôle si important dans les romans et maintenant aussi dans cette histoire. L'homme confessa... des choses effrayantes! Pour commencer :

il avait — un vendredi saint! — volé le trésor de la cathédrale de Saragosse.

— Ce n'était pas bien, certes, mon fils, proclama Dom Alonzo. Mais Là-Haut il y a de la miséricorde. Rendez les objets volés, et ensuite...

Il imposa au voleur une pénitence ecclésiastique. Mille « salutations angéliques » pour l'abominable vol. Et pour avoir profané le plus sacré des vendredis, mille et une. Le pécheur continua. Il avait eu le malheur de vendre son fils unique aux Maures, pour dix sequins...

— Ce n'était certes pas bien, mon fils, disait Dom Alonzo. Mais Là-Haut il y a de la miséricorde. Allez au Maroc, rachetez votre fils, et puis...

Suit, la pénitence : une couple de douzaines d'*ave* ou quelque chose d'analogue.

Le marchand d'enfants, dans un moment d'enthousiasme démesuré, avait tué père et mère.

— Certes, ce n'était pas bien, mon fils, opina Dom Alonzo. Mais Là-Haut il y a de la miséricorde. Faites dire trois mille messes pour le salut de vos parents bien-aimés, promettez-moi que vous ne le ferez jamais plus, et puis...

Suit, la pénitence : deux autres douzaines d'*ave* ou quelque chose dans ce genre.

— Et maintenant, mon fils, allez-vous-en et ne péchez plus! Relevez votre âme meurtrie de son humiliation et ayez foi en la miséricorde infinie du Sauveur qui est mort pour vous aussi. Regardez là-bas, contre le mur, son image, peinte avec des teintes ensoleillées et pour le réconfort des fidèles, par Murillo, l'unique...

— Révérend père... ça un Murillo? Cette croûte?

— Coquin! Cela je ne te le pardonnerai de ma vie!

– Mon cher Alonzo, veuillez me remettre trois réaux et demi d'or, disait Dom Pedro en jetant son manteau.

— Caramba ! s'écria le curé, en se voyant roulé. J'ai perdu, mais — et encore une fois : Caramba ! — si j'avais su que l'affaire finirait ainsi, j'aurais, pour le même prix, mieux tancé ma cuisinière.

(*Idées, 1874.*)

## AMOURETTES FLUVIALES

La Moselle est magnifique, mes chers co-millionnaires ! Allez donc lui rendre visite, à cette chère Mosella, et dites-moi ensuite si n'est pas vrai ce que Ausonius — au troisième siècle, je crois, mais je ne puis l'affirmer, car je me réjouis d'une bienfaisante et totale absence de livres ! — auteur païen nous raconte de cette gracieuse personne qui, après tant de voluptueux méandres décrits depuis Trèves, finit, en affectant toute sorte de pudiques scrupules, par se jeter, radieuse, dans les bras du mâle et vigoureux Rhin, à Coblentz...

A *Confluentes !* Vous entendez, vous autres, philologues et co-millionnaires : *confluentes !* Là s'unissent les *Schicksale* — je ne sais pas si ce mot se pluralise, mais que nous chaut, à nous richards, la grammaire ! — les destinées définitives du fiancé helvétique et de la promise luxembourgeoise. Timide, elle l'était... mais, en même temps, impatiente. Toujours elle semble fuir... mais il est bien visible que sa fuite est affectée, gracieusement feinte, fémininement caressante, à la fois pudique et folâtre, voluptueuse et pudique. Bien sûr qu'elle voyait venir de loin le Rhin ! Évidemment elle savait qu'ils étaient destinés l'un à l'autre !

Et les riverains de l'eau, de *la* (1) grande eau, du MASCHASCHABE germanique... comme des parents soucieux du bonheur de leur enfant ils se demandaient si leur grand gaillard de fils n'allait pas se marier.

— Il est trop jeune, disaient les Suisses. C'est à peine s'il peut porter une pirogue qu'un chamois ferait chavirer. Mais, tout de même, il est fort pour son âge !

— Fort ? Oui, passablement ! disait un autre. Mais sauvage et impétueux. Il faut bien que jeunesse se passe. Il se corrigera avant...

Avant quoi ? je demande. Avant sa mort ? Avant Emmerich et Lobith, où l'on trouve encore toujours en 1870 — je puis le prouver avec témoins à l'appui — des bureaux avec des gens en uniforme qui fouillent vos malles et vos valises ? Avant Katwyk (2) ?

O HELMERS (3) ! A vrai dire, je ne vous aime pas, mais je trouve gentil de votre part que vous regrettiez — même en rime — de voir une telle enfance et une semblable virilité sombrer dans une telle vieillesse.

Mais ils ne savaient pas cela, les Alsaciens et les Badois témoins de la transformation en adolescent de ce robuste jouvenceau, et qui vraiment ne pouvaient pas se plaindre de son manque de vigueur, bien qu'ils commérassent un peu sur la manière

(1) *Rhin*, plus correctement *Hrin* (¿), signifie, comme *Ruhr*, *Rhon*, *Rhoon*, *Arno*, *Aar* et tant d'autres noms de rivières : *le* fleuve. Ce mot est une onomatopée que l'on retrouve chez tous les peuples.
N. d. l'A.

(2) Petite ville de la Hollande septentrionale, où le Rhin glisse dans la mer du Nord. N. d. T.

(3) Rimeur patriotard hollandais. N. d. T.

dont, de temps à autre, en vrai gamin, il gaspillait cette force...

— A moi toutes les jolies filles ! clama le Rhin, sans trop se préoccuper des laides parmi ces belles.

Comme tous les jeunes gens encore ! Appétit passe pour goût à cet âge. Après on devient plus difficile. Plus tard encore, blasé. Finalement dégoûté ! Et cet état de gâtisme est généralement attribué à un raffinement du goût ! Mais je n'en crois rien. Nous ne quittons jamais nos vices ; c'est eux qui nous quittent ! Ma foi, si j'étais un vice j'en ferais tout autant. Ce doit être une tâche bien ingrate que de gouverner les hommes, et le roi Vice, pour toutes ses peines, est encore injurié par tous les moralistes.

— A moi toutes les jolies filles ! disait le Rhin en faisant son Don Juan. « *In jedem Städtchen find' ich mein Mädchen...* »

Une ? Cent, mille... des millions.

— Viens donc, ma chère Anna-*brünnchen*. Par ici, Mariechen-*bach ! Wo bleibt denn mein allerliebstes Waldquellchen !* Pauvre petite, tu étais si à l'étroit dans ce *Schlucht ?* Pauvre enfant — je t'adore, cela va sans dire — c'est exprès pour toi que j'ai fait tout ce voyage depuis les montagnes... Viens avec moi en Hollande !

Et *Waldquellchen* tombe dans le piège et s'aperçoit vite qu'elle n'est pas mariée du tout, mais seulement la mille-et-unième dans le harem de son polisson d'amant.

Telle une éléphante apprivoisée, elle aide à capturer d'autres éléphants — bien que ce ne soient pas des mâles, comme à Ceylan.

Chaque jet d'eau, chaque source, chaque ruisseau — d'abord se lamentant comme Elvire l'a-

bandonnée — chante bientôt dans le chœur universel :

*Reich mir die Hand, mein Leben*
*Komm auf mein Schloss mit mir...*

Oh, ces proxénètes !

Et mademoiselle Mosella attend !

— Viendra-t-il ?

— Je ferai comme si je ne voulais pas le rencontrer...

Et elle tourne à droite.

— J'aimerais pourtant bien savoir s'il approche !

Un regard en arrière.

— Il ne faut pas qu'il croie que j'ai besoin de lui...

A droite !

— Mais où donc reste-t-il ? C'est insupportable...

A gauche !

— Mais qu'est-ce qu'il s'imagine donc ? Croit-il que je ne puisse pas trouver le chemin de la mer toute seule ?

A droite encore, encore à gauche, en arrière, en avant, de travers, en courbe, en biais, vers l'est, vers l'ouest.

... Oh, cette pauvre amoureuse demoiselle Mosella !

Tantôt elle espère tout, tantôt plus rien. Elle est toute joie... il va venir... vite maintenant, sans crainte, dans ses bras !

Hélas !

— Vous savez que le vilain s'est encanaillé avec cette sale Mein ! N'est-ce pas une honte ?

Voilà ce que de mauvaises langues lui avaient répété, et elle en fut au désespoir pendant au moins trois kilomètres.

Ce fut en vain qu'un des aïeux de mes enfants — un Winneberg-Beilstein, je crois — la consola :

— Il est jeune, chère Moselle. Je suis sûr que cette Mein ne vous fera pas de tort. Elle a des manières de Bourse — cela vient de Francfort — et cela me plaît à la longue. Ne vous désespérez pas et restez belle, et vous aurez encore des chances...

La Moselle voulut se noyer. Mais une rivière n'y parvient pas aisément. Et d'autres non plus ne le font pas vite ! Il y a très peu d'amours malheureux... à moins qu'on n'y comprenne — et c'est peut-être bien ce qu'on devrait faire — les ennuyeux non-malheureux.

Mosella — mais pour tout au monde ne le répétez pas ! — se vengea en coquetant un peu avec ses voisins.

Elle devait pourtant prendre soin de ne pas sécher avant que le vrai fiancé ne vînt, n'est-ce pas ?

Encore une nouvelle ! *Die Frau Schneidermeisterin* avait « *am Brunnen* » — cette bourse, ce corso, ce forum des nourrices allemandes — raconté à *Frau*... Autre-chose-*in* que le Lovelace si longtemps attendu s'était oublié avec la Lahn...

Oui, voilà, chère Mosella !

*Res est solliciti plena timoris amor.*

Enfin ce fut fête à Coblentz, et, au baisser du rideau, le brave vieux tuteur, en bénissant les jeunes gens, dit : (*se retournant vers le public*) « ainsi l'on voit que l'amour fidèle est toujours récompensé. »

(*Études millionnesques, 1870.*)

## LE QUARTIER JUIF D'AMSTERDAM

Comment décrire cette rue ? A en juger sur la densité de cette grouillante population, qui — tou-

jours avec l'allure particulière de gens sortis en voisins — s'écrasait dans la rue, toutes ces maisons devaient être vides, des caves jusqu'aux étages derniers. Toujours encore régnait dans ces rues l'ordre, ou le désordre, d'une tribu errante dans le désert. La toile des tentes s'était transformée en bois et en pierre, et à la place du sable des landes — car les déserts se présentent à l'œil comme des landes — ces nomades au repos se contentaient de pavés et de cailloux. Ce qu'on leur donnait au lieu des luxuriantes herbes des oasis, je l'ignore. Mais, sans même la moindre compensation pour les quelques rares beautés de leur ancien séjour, ce fut toujours la rue elle-même, et non la tente en pierre et en bois qui était leur demeure d'élection. Les taudis qu'ils étaient censés habiter — des coups de poing à la face de la civilisation — étaient, au plus, suffisants pour dormir dedans, et même pas sans réserve. Aussi bien, dès que les jours estivaux se prêtaient à l'illusion ou l'encourageaient, que de nouveau on se trouvait dans les terres héréditaires des ancêtres, l'étrange peuplade prit cela pour un signal annonçant le retour à la vie en plein air et aux mœurs préchananéennes... exception faite toutefois pour la combativité depuis bien longtemps évanouie. Ils passaient la plus grande partie du jour entre les rangs de tentes. Là ils s'asseyaient, s'étendaient, dormaient. Là ils mangeaient, buvaient et travaillaient... c'est-à-dire trafiquaient. Là ils *vivaient*.

Mais cette existence était bizarre et échappait, dans ses moments principaux, à l'observation de leurs concitoyens d'origine différente et de croyances convenables. Bien entendu, si on visitait ces parages en contemplant, avec une nonchalance niaisement

prétentieuse, toutes ces choses étranges, on n'en voyait que les dehors bien connus.

Tout ce monde était là pour faire du commerce, ou, plus exactement, pour, si possible, vendre quelque chose. Car rien de plus mystérieux, sur cet extraordinaire marché, que les acheteurs. Est-ce que ces marchands de la rue s'achetaient les uns aux autres leurs marchandises? Echangeaient-ils entre eux leurs fripes, leurs chiffons et leurs clous rouillés! Et si oui, que mangeaient-ils? Ou mieux : quelle marchandise produisait l'excédent de capital couvrant les frais de la victuaille? Et du loyer? et des vêtements, point pauvres du tout les jours de fête?

Il faut que je vous dise que cette histoire date d'avant la découverte de l'économie politique. C'est probablement cette particularité qui explique comment à cette époque personne ne se demandait qui donc pouvait bien consommer les produits exhibés ici dans d'infinies rangées de petites baraques. Les mots « rangées » et « baraques » sont un peu emphatiques. Il n'y avait ordre ni règle : tout était jeté et étalé là pêle-mêle. Et pour ce qui est de baraques, la plupart des marchands avaient supprimé ce luxe et exhibaient leurs produits sur un morceau de toile. D'autres dédaignaient même cette précaution et se servaient des pavés boueux comme comptoir et comme éventaire. Et ce qu'on y trouvait! Il y avait là de la ferraille... non, ce n'est pas ainsi que notre honnête marchand intitulait sa denrée. Il se disait : marchand de vieille rouille. L'homme ne prétendait pas vendre *du fer*. Il vendait de la *rouille* de fer. Et pas même de la rouille fraîche. Il vendait de la vieille rouille, ou des choses vieilles et rouillées. De ci-devant objets, rongés

par une rouille de vieille date. Et combien humble notre marchand! Il avait pris le nom du produit qu'il vendait et ne trouvait pas du tout bizarre quand on l'abordait lui-même comme l'oxyde poudreux d'un feu clou. Il s'appelait Vieille-Rouille. Est-il possible d'être plus modeste?

Il y avait donc là des poêles troués, des demi-poêles, des fragments de poêles, des trépieds bipèdes, protestant contre l'amputation subie par un muet appel à la classique signification de leur nom. Des grils sans verges, des écrous sans vis, des vis sans écrous... NIOBÉS et orphelines. Il y avait là de solitaires moitiés de pincettes et des lames de ciseaux cruellement arrachées à leurs jumelles. Et des clous décapités, des scies édentées, des gouges sans tranchant, des serrures sans pêne, des clés sans cadenas, des crochets sans œillet, des œillets sans crochet, des boucles sans languette. Et des charnières, des cerceaux, des pivots, des crampons, des anneaux, des boutons de porte, des espagnolettes, des verroux, des sabres, des baïonnettes, des haches, des marteaux, des tisonniers, des pelles à charbon, des casseroles, des pots, des marmites, des couvercles. Il y avait là tout ce qui, à travers les âges, avait pu être fabriqué en fer et qui était devenu à jamais impropre à l'usage originel — tordu, crevé, fendu, contortionné, incomplet, et surtout : rouillé! Cette dernière qualité paraissait d'ailleurs être la *conditio sine qua non* de ce genre de commerce. Peut-être bien que le marchand y était tenu par une clause de sa patente, où il était coté pour de la rouille, et non pour du fer.

Jusqu'ici je n'ai parlé encore que des objets pourvus d'un nom ou qui, à un moment donné, en avaient

porté un. Et nous ne nous sommes arrêtés un instant que devant l'étalage du seul Vieille-Rouille. La description du reste du « marché » défie, davantage encore mon talent que celle de l'inventaire de ces ci-devant ferrailles. On pouvait y acheter — mais qui donc achetait quelque chose? — il y avait donc là : des cornichons au vinaigre, du bœuf, des rognons, du poumon, du veau, et d'autres aliments encore, cuits et crus, avec ou sans sauce. On y colportait de vieux chiffons et des guenilles, et des débris de cuir, et des os, et des chapeaux retraités, et des bandes de feutre, et des tableaux sans cadre, et des cadres sans tableau, et des gravures, et des livres. Et des feuillets sans reliure, et des reliures sans feuillets, et des cartes géographiques, coupées, non sans recherche de symétrie, en quatre ou en six, pour être vendues en détail, au cas où l'achat d'un pays ou d'une partie du monde tout entiers dépasserait le budget de l'acheteur. Et des vêtements usés, et des chaussures rapiécées, pour ne pas parler des non-rapiécées. Il y avait là des jouets d'enfant, portant les traces d'une existence agitée, entre un tumulus de choucroute et un trophée de sabots de cheval et de cornes. Là-bas il y avait une brouette chargée de pots de pommade et de dissertations latines, d'almanachs défraîchis d'années passées et de silhouettes de *dominés* (1). Et il y avait aussi des meubles. Et de la porcelaine, et de la verrerie, et de la vaisselle, et des ustensiles de cuisine... Que n'y avait-il pas? Et tout cela était boiteux, raccommodé, peu alléchant, incomplet, et apparemment impropre à tout usage pour tout le monde. Et pourtant il n'en pouvait être

(1) Pasteurs protestants.

ainsi, puisque tout ce monde vivait du trafic de ces débris, et : *ab esse ad posse valet illatio.*

Mais, je l'ai dit déjà, cette vie était bizarre. Et j'ai parlé aussi de la présomption sotte de qui en tout cela ne trouve nulle matière à réflexion. Déjà ce que l'on *voit* pourrait y inciter, et le peu que j'en ai dit le démontre amplement. Mais que serait-ce si de notre œil spirituel nous y pénétrions un peu plus profondément ?

Les habitants de cette fourmilière sont... des êtres humains. Le *nil humani alienum* peut ne pas constituer, dans un sens philosophique, un article de leur catéchisme habituel, il leur est cependant absolument applicable dans sa signification matérielle et sociale. Et psychologiquement parlant aussi ce serait une entreprise ridiculement risquée de leur dénier les sensations que le mi ou mal-civilisé aime tant à faire croire l'apanage exclusif de la « classe aisée ». Ces marchands de la rue ont des désirs et des tristesses. Ils connaissent la joie, l'espérance, la déception... l'ambition peut-être. Ils savent — du moins aussi bien que d'autres, et pourquoi pas? — ce que c'est que l'amour.

Je vous assure, il y a quelque chose d'humain dans ce Vieille-Rouille et dans cette petite aïeule, là-bas, avec sa brouette de cornichons et de concombres marinés. Elle débite aussi des figues. Voyez combien méthodiquement elle les a piquées, cinq par cinq, sur des petits bouts de bois. La jeunesse les achète au prix d'un *duit* (1) la brochette. Le profit est considérable, car tout le panier est un cadeau involontaire de l'épicier qui l'a jeté hors de sa boutique, quand le sucre, après vingt années

(1) Ancienne monnaie de billon hollandaise.

de services de conservation, commença à se transformer en quelque chose comme de l'alcool et du levain âcre. Oui, le profit est énorme... si la jeunesse achète ces brochettes. Si! Car — et voici la cause de mes préoccupations politico-économiques — d'où viennent les *duits?* Les pères et les mères, qui devront les fournir, débitent, immédiatement à côté de la marchande de figues et de cornichons, de la noix-de-coco rance, et des cacaouettes. Est-ce que l'argent que leur enfant dépense à ces figues ne doit pas être gagné d'abord — et même par delà le strict nécessaire pour vivre — sur leur propre marchandise? Et qui l'achète, cette marchandise-là? Combien de morceaux de *klapper* (1), combien de ces menus haricots de l'Inde occidentale les petits-enfants de la marchande de cornichons devront-ils acheter au voisin, pour mettre celui-ci à même de régaler *sa* progéniture avec les figues de la vieille? Et combien de figues doit-*elle* avoir fournies aux mioches du voisin avant de pouvoir disposer du *duit* dont *ses* petits gourmands indemniseront le marchand de cacaouettes? Oh, insondable mystère de la connaissance et de la compréhension du quartier juif d'Amsterdam!

Mais le mystère de ce *duit* pérégrin n'est pas ici la seule chose étrange qui mérite notre attention. Pourquoi, par exemple, ces pauvres nomades ne renient-ils pas constamment leur Jéhovah, ce qui pourtant, à en juger d'après les dispositions ancestrales, devrait être — à côté de leur goût prononcé pour l'ail, le trafic et les sucreries — leur péché de prédilection?

*(Idées, 1874.)*

(1) *Klapper*, correctement : *klappa* = nom malais de la noix de coco — N. d. T.

## TOMBÉ DES NUES (1)

Adolphe jurait comme un impie. Ma plume refuse ses services pour reproduire ces jurons. Je n'en avais d'ailleurs compris qu'une petite partie. C'était quelque chose comme : *Gottsollmirseligdreiundachzigtausendmillionenmalsiebendoppelschockmerinoschaefe gebenmitsaeuglammchen jedesn'blaugoldseidenesbaendchenamhalse..... und ein Schwert !*

— Oui... *Ein Schwert*, continua-t-il après avoir repris haleine. *Ein Schwert*... et le bon Dieu pourra garder ses moutons. *Ein Schwert*, pour ces chiens... Dis-moi un peu. — As-tu déjà voyagé en ballon ?

— Hélas ! non, Maître. Cela manque encore à mon expérience.

— Comme si, à cela près, elle était complète ! Saurais-tu t'imaginer ce qui se passe dans l'âme d'un aéronaute lorsqu'il a perdu tout contrôle sur les mouvements ascendants et descendants de son ballon? Lorsque la soupape qui doit retenir le gaz ne ferme pas? Lorsqu'il ne reste plus d'autre lest à jeter que l'aéronaute lui-même ? Or, cela arriva un jour à Cassel, à l'époque où un de mes nombreux neveux trônait encore là, un Electeur.... Annexé depuis. Dis-moi donc un peu de mal de ce neveu, ou de sa famille.

— Maître, lorsque l'Amérique se battit pour son indépendance, l'Angleterre eut besoin de soldats,

1) L'auteur, pendant un séjour à Wiesbade, visite les ruines du Sonnenberg. Il y tombe dans une trappe et parvient ainsi dans un souterrain, habité par des gnomes qui le présentent à leur maître. Ce maître n'est autre qu'un défunt duc de Hesse-Nassau, du nom d'Adolphe, et qui avec l'intrus commence un dialogue sur les choses de la terre. N. d. T.

de beaucoup de soldats, et surtout de cette espèce qui se rue, aveugle, au devant du danger...

— Des « Hessois aveugles », parfaitement! Je vois, tu sais l'histoire. Infâme, n'est-ce pas, d'ainsi vendre ses sujets? On composerait des chants de malédiction là-dessus. J'ignore si cela a jamais été fait. Je suppose que non. Et pourquoi pas?

— Peut-être bien parce que les chants de malédiction sont moins généreusement rétribués que les odes triomphales, Maître.

— Pas mal! Mais retournons à notre aéronaute. Dans la résidence de mon neveu, tout le monde était accouru pour voir ce ballon. Il était presque hors de vue, mais point complètement encore. Tout à coup on s'aperçut que quelque chose clochait et que l'aéronaute était moins encore que d'habitude maître de son embarcation. Il jeta tout son sable par-dessus bord et le ballon descendait, descendait... en balançant terriblement. L'homme essaya de grimper le long d'une des cordes qui attachaient la nacelle au ballon, probablement avec l'intention manifeste de fermer la soupape, qui était dérangée ou cassée. Il s'embarrassa le pied dans les cordes qui allaient de ci de là dans l'air... lâcha — paralysé sans doute par l'angoisse, car le ballon descendait avec une rapidité croissante — ce qu'il tenait de ses mains... tomba, et... resta suspendu par une jambe, au-dessous de la nacelle. Et maintenant continue, toi... auteur! Raconte un peu ce qu'on ressent quand on est là, dans l'air, suspendu par une jambe.

— Effroyable! Le voilà, balancé dans l'espace infini...

— J'ai déjà dit cela moi-même. Et puis, point de *pathos, wenn ich bitten darf!*

— Je ferai de mon mieux, Maître.

Le voilà donc suspendu par une jambe, et il se sent tomber, tandis que de tous côtés l'horizon arrive sur lui, menaçant, et qui se ferme comme la gueule broyante d'un monstre. Tout à l'heure encore sa vue embrassait nombre de principautés. Il ne voit plus, à présent, que le seul pays de Hesse. De seconde en seconde le cercle des points sur lequel il planait se rétrécit, et en cercles se mue ce qu'il vit comme des points. L'ensemble se resserre, tandis que les parties deviennent de plus en plus énormes. La netteté progressive avec laquelle les contours se dessinent au-dessous de lui épelle, cruellement exacte, sa sentence, et le torture, narquoise, de la proximité de l'exécution. Chaque point devient tache. Chaque tache devient cercle. Les cercles prennent des formes irrégulières, lents et bizarres d'abord comme hésitant à arrêter leur choix, mais bientôt se transformant avec rapidité, comme irrévocablement décidés à se montrer sous leur aspect véritable. Ce qui semblait être courbe est devenu angle. Ce qui est droit se tord et ce qui est lisse s'ébrèche. Les pentes douces deviennent anguleuses. Ondulations et sinuosités se changent en lignes brisées. Le graduellement-accidenté devient précis. Le vague, exact. Ce qui était rompu se rejoint, et ce qui semblait uni s'éventre. Des millions de points, dilatés par des poussées mystérieuses parties de leur centre, bondissent, frénétiques, vers et par-dessus leurs contours, et ensuite par-dessus l'horizon qui de plus en plus se rétrécit. Et chaque point essaye de devenir figure avant de disparaître; et chacune de ces tentatives enfante d'autres points, s'envolant du milieu pour s'évanouir aux bords, ou bien — juste au-dessous du pauvre

homme — prenant une forme réelle qui, impatiente et sanguinaire, s'étale pour faire de la place pour l'écrasement final.

Et tout en tombant il reconnaît Cassel, Wilhelmshöhe, la *Casseler Aue*... cette chère poétique Aue! Est-ce là que doit s'exécuter la terrible sentence? Là?

Jusqu'ici il se rend compte de sa situation. Point de bienfaisante syncope qui l'empêche de voir cette tache sombre... là... au-dessous! Le marché...

Hélas! peu d'instants auparavant il n'aurait pas pu distinguer un comté tout entier d'une place remplie d'un peuple en liesse.

Et toujours il descend! Déjà il commence à distinguer les palais des autres maisons. Comme la terre doit être proche pour qu'une telle différence se remarque! En vérité : la destinée est près de s'accomplir!

Tout d'abord il avait craint que le nœud qui, par un caprice atroce, avait emprisonné son pied, ne se défît par une lubie également cruelle. Maintenant il ne redoute plus cela. Mais cela ne l'avance guère d'être débarrassé de cette première frayeur. Car il est perdu, avec ou sans nacelle. Il tombe avec le ballon qui, après avoir perdu tout son gaz, est livré, flasque et clapotant, à l'inexorable loi de la pesanteur, sans autre contre-poids qu'une insuffisante friction contre l'atmosphère. Car celle-ci, courtisane inconstante et qui tout à l'heure éleva jusqu'aux nues le fier géant non encore blessé, se laisse fendre maintenant sans résistance.

De plus en plus vite il tombe. La loi de la chute des corps est en jeu dans toute sa force vertigineuse. Point de merci, plus vite encore, plus vite toujours, jusqu'à l'extrême limite de la rapidité.

Quelques instants encore et il s'écrasera. Ce sont des églises... c'est une église... l'église... des toits... des cheminées... une foule. Encore un instant et il pourra distinguer les individus : les femmes des hommes, un homme d'un autre homme, un enfant d'un autre enfant!

Et il tombe!

Et toujours encore il a conscience de son état. La compréhension de ce qui l'attend ne l'a pas encore abandonné. Mais la vision n'en est plus assez nette pour lui faire désirer ce qui probablement arrivera: l'évanouissement avant le terme du terrible parcours.

Il voit et il entend encore. Le nœud à la jambe ne le serre plus. La corde qui l'attachait à la nacelle s'est détendue. Le panier, qui n'est plus supporté par le ballon presque vide de gaz et qui s'approche de la terre aussi rapidement que lui-même, tournoie à côté de lui, ou au-dessous, ou autour de lui. Tout bourdonne et tremblote. Il entend le sifflotement aigu de l'air qu'il déplace dans sa chute et qui en vain rase ses lèvres impuissantes et nargue ses poumons contractés qui s'efforcent en vain à l'aspirer. Le bruit sourd qui sort de la foule frappe son oreille. Cela devient de plus en plus précis. Bientôt il pourra distinguer certaines voix dans le bourdonnement monotone qui lui dit la proximité d'une foule humaine. Il sent la tiède exhalaison du peuple...

Et il tombe encore!

Encore un clin d'œil et...

Parvenu au niveau des plus hautes maisons, le vent le lance contre le toit du théâtre...

Disloqué, meurtri, blessé, il lui reste encore assez de force pour comprendre l'ordre que lui dicte l'instinct de la conservation : cramponne-toi! cramponne-

toi! Et aussi pour y obéir. Il brise quelques ardoises, empoigne les traverses, résiste au choc du ballon dégringolant qui veut l'en arracher... il est sauvé!

— Pour un homme qui ne tomba jamais des nuages ta description n'est pas mal, dit sèchement Adolphe. A ma satisfaction tu y as mis plus d'optique que de sentimentalité. J'ai remarqué, non sans plaisir, que tu as passé sous silence les enfants et les épouses enceintes du bonhomme. En effet, c'était assez bien! Continue ainsi. Efforce-toi de comprendre et de *faire* comprendre. Le sentiment vient ensuite tout seul... le vrai, bien entendu. Quant au faux... il ne sert à rien... Non!... *Trainbub!* Celui qui prescrit des sentiments ne les éprouve pas lui-même et les gens qui ont besoin de ces choses... bah, des sots!

A propos d'optique! Tu as oublié de remarquer comment chaque point, perpendiculairement au-dessous du pauvre homme, semblait monter jusqu'à lui et se présentait comme la pointe d'un poignard en raccourci, tel que Doré dessine ces choses... Ce Doré a plus d'habileté que de goût. — Ce saltimbanque plaît apparemment aux gens de chez vous. — Un aéronaute qui tombe croit devoir être empalé. Ah! vous autres hommes, il vous est bien difficile de vous faire une idée exacte de ce que c'est que de tomber, tant que vous avez la terre ferme sous les pieds! Familiarise-toi un peu avec cette idée. Cela te sera utile quand tu seras devenu procureur-général, grand-magasinier de la morale publique... Hm!

Et dis-moi maintenant ce qui advint de cet aéronaute casselois?

— Je pense que le peuple poussa des exclamations de joie, Maître.

— Peuple, peuple, toi avec ton peuple! Le peuple criait,comme il le fait à toute occasion. Le peuple s'était amusé. Ne me parle pas d'exclamations de joie. Cela ne signifie *gar nichts.* Le peuple jubilait aussi lorsque Néron jouait la comédie et incendia Rome.

Je te dirai ce qui arriva.

Le premier souhait de bienvenue que reçut le pauvre naufragé, lorsqu'il se fut frayé un passage à travers le toit et qu'il tomba évanoui dans les combles du *Hoftheater* fut une injure et une menace. L'intendant du théâtre l'appela : *'nen frechen Hund*, qui avait porté une main sacrilège *an einem Kurfürstlichen Gebaeude!* Il le ferait poursuivre devant les tribunaux pour : *Beleidigung der Königliche Majestaet* .. oui, *Königlich!* Comment cela s'accorde avec l'Electorat? Demande cela aux Metternich et consorts de 1815. Ce qui ressort du traitement qui échut à notre pauvre Phaëton, c'est que l'ancien Electeur, dont les sujets furent vendus à l'Angleterre, avait eu absolument tort de conserver au pays les deux grands-pères qui, aidés par une couple d'aïeules, avaient produit cet intendant. Ma parole, à contempler l'espèce de gens qui restèrent invendus, on se sent pris de pitié pour les acquéreurs des autres. Ces Hessois se sont bien battus en Amérique, je le sais! Mais l'affaire en soi n'en devient pas plus propre... Qu'est-ce qui est plus révoltant : la vente elle-même ou la basse indolence avec laquelle on se laissait vendre? Avec une minime parcelle de la bravoure déployée contre les héros de l'indépendance américaine, on aurait pu chasser dix Électeurs. Mais cela ils ne l'osaient pas... La vieille histoire de l'Onction! Je ne suis pas aveuglé par le népotisme et je ne prends

vraiment pas parti pour un Electeur parce qu'il est mon neveu; mais j'aime encore mieux l'avoir, lui, dans ma famille que d'être le grand-oncle de cet intendant et d'une foule d'autres individus qui ressemblent *allerunterthaenigst* à cette créature. Ce sont eux qui font les princes indignes. Un prince n'est pas une colonne de sel et ne saurait, lui seul, rester sain, quand tout autour de lui est pourri...

(*Etudes millionnesques, 1870.*)

## UN JUGEMENT EXEMPLAIRE

(FRAGMENT D'UNE « LETTRE AUX ÉLECTEURS »)

Lorsque je fus magistrat d'Amboine et dépendances, je découvris bientôt que j'avais affaire à une population qui — bien que possédant nombre de bonnes qualités — était assez querelleuse. Et je m'aperçus aussi que beaucoup d'entre les indigènes se cherchaient dispute pour la dispute même, parce que, dans les villages de l'intérieur, on considérait comme une chose fort honorable : d'avoir été pour une affaire devant ces messieurs du Tribunal.

L'origine de ces querelles était d'habitude on ne peut plus futile, et je vous amuserais certainement si je prenais le temps de vous en citer quelques échantillons. Mais mon but n'est pas de vous amuser.

L'injure jouait généralement un rôle considérable dans les procès des Amboinais. Ils ne se comprennent pas s'ils ne s'injurient. Ils sont chrétiens et ils jurent, le plus souvent, en hollandais, tout comme les Javanais des grandes villes qui, bien que non encore éclairés par la lumière de l'Evangile, sont plus en contact avec vos compatriotes et core-

ligionnaires que les stupides habitants de l'intérieur.

Quoi qu'il en soit, le rôle bi-hebdomadaire du tribunal de police était toujours pour trois-quarts rempli de : *hhal makki-makki*, autrement dit : affaires d'injures.

— M'sieur, Joseph a dit que j'étais un chien.

J'écoutais avec cette même imperturbabilité que vous avez dû constater, ô Electeurs, dans ma présente lettre, les douze ou vingt témoins, qui avaient entendu proclamer par Joseph qu'Abraham — ou Ezéchiel — était un chien. (Les Chrétiens amboinais portent, pour la plupart, des noms bibliques.)

— Voyons, Joseph, as-tu dit qu'Abraham — ou Ezéchiel — était un chien?

— Oui, m'sieur l'Assistant-Résident. Mais Abraham — ou Ezéchiel — a dit que j'étais un cochon.

Et alors j'écoutais avec une même impassibilité les témoins qui, en leur âme et conscience, déclaraient avoir entendu Abraham — ou Ezéchiel — traiter Joseph de cochon.

Mon verdict?... Très simple :

— Vous avez parfaitement raison tous les deux, ô Joseph et Abraham — ou Ezéchiel — et maintenant soyez satisfaits et rentrez chez vous!

Le plus souvent ils me demandaient alors un « petit papier » pour faire voir dans leur village qu'ils avaient été « devant ces messieurs » et qu'ils étaient tous deux dans leur droit.

Voici mon « petit papier », ô « Libre-Travailleurs » et « Culturiens » (1)... Vous avez parfaitement rai-

(1) Dénomination de partis politiques, partisans de différents systèmes de culture dans les colonies néerlandaises des Indes Orientales. — N.d.T.

son, tous deux ! Maintenant, soyez satisfaits et rentrez chez vous — comme JOSEPH et ABRAHAM... ou EZÉCHIEL.

(*Lettres d'amour.*)

MULTATULI.

*Traduit du néerlandais par* ALEXANDRE COHEN.



# MUSIQUES DANS LE PARC

## I

*Tu passeras le long de ma vie,*
*Les yeux baissés pour ne savoir pas*
*Que sur le chemin où tu t'en vas*
*Des yeux sont ouverts qui t'ont suivie.*

*Tu passeras le long de ma joie,*
*Beau lac stérile, sans y puiser,*
*Ni du bout de l'orteil sur l'eau glauque poser*
*Le sourire argenté d'une ride. Et ta voie*

*Longera la forêt sombre de mon désir.*
*Mais inquiète à l'aventure d'y cueillir*
*Le fruit brûlant de la joie humaine,*

*Tu t'enfuiras, ô mon âme, car tu as peur.*
*Et je vais où ta fuite me mène,*
*Portant la peine de mon cœur.*

## II

*L'ambre vivant du grand soleil harmonieux*
*Baignait le parc profond où s'égarait leur rêve,*
*Et la brise, envolée au fil de l'heure brève,*
*Buvait l'extase en fleur qui perlait à leurs yeux.*

*Des arbres roses souriaient aux flancs des pentes ;*
*Des terrasses tombait comme une volupté*
*L'âme des clairs lilas pâmés dans la clarté*
*Et toute la douceur des choses indolentes.*

*Voici qu'un grand bonheur trop lourd sur eux pesait*
*Et mettait à leurs fronts comme un battement d'ailes.*
*Une angoisse de songe étreignait leurs cœurs frêles,*
*Douloureuse, et pourtant très douce, et les brisait.*

*Était-ce trop pour eux de cette joie humaine ?*
*L'air vif des libertés leur était-il amer ?*
*Les coteaux ondulaient au loin comme la mer...*
*Mais comme ils étaient las, hélas ! qu'il t'en souvienne.*

*Fuyantes heures ! Sœur, douce amie, écoutez,*
*L'heure chante ; c'est l'ombre et le banc solitaire.*
*Fiançailles des mains, aveux qu'on ne sut taire,*
*Où donc le vent de mai vous a-t-il emportés ?*

III

*J'ai bu l'angoisse à même tes beaux yeux,*
*Au balcon, un soir de mai, sous la lune douce.*
*J'ai goûté la douleur aux lignes de ta bouche*
*Frémissante, et j'étais joyeux.*

*Je me suis enivré de tes larmes, et même*
*Ta détresse me fut bonne en ce calme soir,*
*Parce que je sais bien maintenant que tu m'aimes...*
*Des mouettes riaient au fond du jardin noir.*

*Vous êtes ma sœur d'inquiétude, ma sœur*
*Du soir mélancolique ; et je salue*
*En la rosée amère de vos pleurs*
*L'espoir de l'aube en fleur dont vous êtes l'élue.*

IV

*C'est la bruyère, la bruyère désolée.*
*Une âme y rôde, un jour échappée à l'orgueil*
*De vivre, et puis en la solitude en allée.*

*C'est la bruyère, la bruyère désolée,*
*Sous la paix monacale du ciel et son deuil.*

*O mort de l'horizon qu'un crucifix de pierre*
*Consacre, estompé d'un vieil if sanguinolent !*
*Dans le silence adore un pâle rosier blanc.*
*Dans le silence, au pied du crucifix de pierre,*
*Chère âme de tristesse, est-ce pas ta prière ?*

*Mais quand, sur la lande violette-améthyste,*
*Les bons pavots du soir tombent en rythme lent,*
*S'émane un fin parfum de géranium-triste.*

*Et l'âme errante, ainsi qu'une brise apaisée*
*Les bons pavots du soir tombant en rythme lent,*
*Recueille sa mémoire au cœur du rosier blanc*
*Dont la fleur se fleurit de larmes en rosée.*

V

*Tes yeux sont clairs et frais comme une belle source*
*Au bois d'automne roux, sous tes cheveux dorés,*
*Et, voyageur pensif, je m'attarde en ma course,*
*Etonné d'y mirer mes rêves ignorés.*

*Je médite, incliné sur leur onde polie,*
*Un rayon y sourit, baisant l'azur du ciel*
*Qui s'y reflète, et le miroir essentiel*
*Berce dans son cristal mon image embellie.*

*Car c'est avec des yeux d'amour que tu me vois,*
*O fontaine des visions miraculeuses.*
*Mes rêves arrondis comme des mains pieuses*
*Puisent à tes yeux clairs ton âme que je bois.*

LOUIS DENISE

## *DE KANT A NIETZSCHE* [1]

—

# FRÉDÉRIC NIETZSCHE

—

III. — La morale propre à la philosophie de la Connaissance : une esthétique. — Le monde justifié comme phénomène de beauté : Schopenhauer et Nietzsche. — L'art Apollinien et l'art Dionysien. — Les vaniteux et les méchants, bons acteurs de la Vie. — Le vertueux est le spectateur. — IV. — La philosophie de l'Instinct de grandeur ; le surhumain pris comme symbole. — La cruauté à l'égard de soi est l'unique vertu, mais engendre des pratiques diverses. — La morale de circonstance adoptée par Nietzsche ; condamnation de l'attitude esthétique. — Condamnation du Christianisme. — Contre l'eudémonisme. — La morale des maîtres et la morale des esclaves. — Caractère plus général de la doctrine : son efficacité.

### III

« Vraisemblance mais point de vérité, apparence de liberté, mais point de liberté, c'est par ces deux faits que l'arbre de la science ne risque pas d'être confondu avec l'arbre de la Vie (2). » Cette remarque, dans *le Voyageur et son ombre*, révèle le triomphe définitif de l'Instinct de Connaissance, chez Nietzsche. Elle va à sanctionner, comme une nécessité, l'intervention, au principe de toute manifestation vitale, du mensonge et de l'illusion. Or qui a conscience de cette nécessité s'est déjà retiré de la Vie. Le propre de l'illusion est de ne point se reconnaître pour telle, mais de se tenir pour vérité.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 112, 114, 115, 116, 118, 120, 121.
(2) Frédéric Nietzsche : *Pages choisies*, publiées par Henri Albert. Ed. du Mercure de France, p. 122.

Il n'est possible, d'autre part, d'avoir pleinement conscience des conditions fatales de l'acte volontaire que lorsque cet acte s'accomplit dans des conditions de faiblesse et de lenteur qui permettent à l'esprit de décomposer son mécanisme.

Quelle va être l'attitude du philosophe privé du pouvoir de s'illusionner, dominé entièrement par l'Instinct de Connaissance ? A quels actes, à quelle pratique sera-t-il déterminé logiquement ? Une morale étant l'ensemble des actes commandés par une conception donnée de la vie, quelle sera la morale propre à l'état de connaissance pure?

On peut procéder ici par élimination et si, après avoir écarté tous les modes d'activité qu'exclut l'état de connaissance pure, il reste quelque mode qu'il tolère et contre lequel il n'ait pas d'arguments, il y aura lieu de penser que cette activité spéciale, qui échappe à son analyse et qu'il ne peut détruire, est celle-là même qui anime l'Instinct de Connaissance et sans laquelle il n'y aurait pas de connaissance possible. Or l'esprit qui accepte dans ses dernières conséquences les conclusions de la science de la Connaissance sait que tous les phénomènes, une fois apparus, s'enchaînent selon le mécanisme inflexible de la cause et de l'effet; il sait que ces phénomènes s'élèvent de l'inconnaissable, qu'il est impossible de les susciter, ni, une fois qu'ils sont apparus, de les modifier ; il sait que le moi est lui-même un de ces phénomènes, en sorte que toute ingérence, par où il prétend intervenir, est elle-même impliquée dans la série fatale des effets et des causes ; il sait enfin que ces phénomènes ne souffrent point d'être comparés entre eux au point de vue d'un mètre de vérité, ou de bonté. Quel intérêt de nature à lui donner conscience de lui-même, à le déterminer

lui-même comme phénomène, quel intérêt pourra prendre un tel esprit à considérer cet écoulement des phénomènes? Tous les autres mobiles ayant été écartés, il n'en demeure qu'un, à savoir que cet esprit, à qui la science de la Connaissance défend de jamais intervenir, s'intéresse à la vie comme à un spectacle. Il reste alors ceci : que la Vie, inexplicable au point de vue de la raison, se justifie par sa valeur représentative. Que la Vie soit un spectacle pour un spectateur, ceci en effet peut être le mot de l'énigme, ceci est le mot de l'énigme pour celui en qui l'Instinct de Connaissance a conquis la suprématie.

Or quelle qualité est-on en droit d'exiger d'un spectacle? C'est qu'il soit beau, et il se trouve aussi qu'au regard du connaisseur qui a passé au crible de la critique tous les concepts de finalité, de bien suprême, de vérité, de justice, qui les a éprouvés sans consistance et inconciliables avec la vie, un seul concept demeure intact et c'est aussi celui de la beauté. N'en faut-il pas conclure que le sentiment du beau est celui-là qui demeure dans l'esprit, en face des phénomènes, après que l'esprit a reconnu le caractère illusoire de tout effort tenté pour les influencer, après qu'il a cessé d'être dupe de sa propre activité et a rompu entre lui et les choses tous les liens ordinaires, tous les rapports d'utilité matérielle ou morale? La beauté donc, devra-t-on dire, est la sensation attachée à l'exercice de l'Instinct de Connaissance pure. Elle est la sensation de joie qui rend la perception possible, celle qui a le pouvoir de mettre le connaisseur en relation avec l'univers et de faire surgir pour lui le monde comme représentation.

On a noté déjà que la conception de la Vie comme

phénomène esthétique est commune à Schopenhauer et à Nietzsche. Lorsque celui-ci se l'approprie sur le seuil de sa propre pensée philosophique, il tient Schopenhauer pour un éducateur, son admiration pour le grand homme ne s'est pas encore atténuée, il est encore pessimiste. Que le monde n'ait pas de but, que l'aspiration du désir ne puisse se reposer en un souverain bien, que la vie soit dédiée à la lutte, à l'écrasement des faibles par les forts en vertu d'une loi fatale, tout cet ensemble de pensées est perçu par lui en douleur. Mais à la différence de Schopenhauer, l'interprétation du monde comme phénomène esthétique, en lui donnant une explication, le sauve du pessimisme, engendre chez lui une attitude contraire : l'amour de la vie. C'est ici que les deux philosophes se séparent. Pour Schopenhauer le sentiment du beau, c'est la joie engendrée par la découverte du caractère illusoire de la vie ressentie comme douloureuse. La vie douloureuse en son essence, c'est là son point de départ ; et pour lui comme pour les Hindous, la vie illusoire, telle est la contre-partie et le contre-poison de cette première proposition. La science de la Connaissance, en révélant le caractère illusoire de la vie, détermine donc nécessairement une joie profonde et intense chez celui qui, ressentant la vie comme une souffrance, la croyait en même temps réelle. Avec Schopenhauer, avec les Hindous, la Connaissance réveille toujours le dormeur au moment d'un cauchemar, en sorte que la joie esthétique est la joie même qu'il éprouve à reconnaître, en ce qu'il prenait pour une réalité torturante, une fiction et un spectacle.

L'inversion de la douleur ressentie par la volonté agissante en la joie qu'elle éprouve dès qu'elle

se fait spectatrice de sa propre action est aussi pour Nietzsche le principe de la joie esthétique. « Et voici ce que je me suis souvent dit en consolation, s'écrie Zarathoustra. Eh bien : allons, vieux cœur ! Un malheur ne t'a pas réussi, jouis-en comme d'un bonheur (1). » — C'est-à-dire : toi qui as pâti comme acteur, jouis maintenant comme spectateur. Mais pour Schopenhauer l'émotion de beauté n'est qu'un sentiment de transition. A la joie de la délivrance fait place, chez l'être que la vie a meurtri, la résolution de ne pas se prêter à un jeu nouveau : il renie le désir qui une première fois l'a induit à vouloir la Vie et le renoncement absolu détermine en lui la fin de la vie phénoménale, le nirvana hindou ou l'anéantissement en Dieu du chrétien. Pour Nietzsche, au contraire, le sentiment esthétique compense chez celui qui l'éprouve toute souffrance endurée, au cours du drame représenté par les instincts. La beauté est rédemptrice de toute douleur.

§

C'est ce point de vue qui a donné naissance chez Nietzsche à la conception de l'esprit Apollinien et à celle de l'esprit Dionysien. Dans une critique de soi-même, écrite dans les dernières années de sa vie, il oppose ces deux conceptions, développées seize ans plus tôt dans son premier ouvrage, à l'idéal chrétien. « Le christianisme, dit-il, est par principe essentiellement et radicalement satiété et dégoût de la vie pour la vie, qui se dissimulent, se déguisent seulement sous le travesti de la foi en

(1) *Zarathoustra,* traduction Henri Albert. Ed. du Mercure de France, p. 202.

une autre vie, en une vie meilleure (1). » Le christianisme essentiel, comme le Bouddhisme, conclut à l'anéantissement. Or le Grec, selon Nietzsche, ressent, avec une sensibilité aussi vive que l'Hindou ou le chrétien, la douleur de vivre. Il a entendu la réponse de Silène, le compagnon de Dionysos, au roi Midas, lui demandant quel est le plus grand bien pour l'homme. « Race d'éphémères misérables, fils du hasard et de la peine, pourquoi me contrains-tu à dire ce qu'il ne te sera pas agréable d'entendre ? Le bien suprême à jamais inaccessible pour toi c'est de n'être pas né, de n'être pas, de n'être rien. Le bien qui vient ensuite, c'est pour toi de mourir bientôt (2). » Mais en vertu d'un don de vitalité supérieur, le Grec surmonte la douleur que comporte la vie et pour cela il se crée un moyen : l'art.

Entre la réalité blessante et sa sensibilité trop vive, il interpose le monde de la représentation plastique et voici l'art Apollinien. Avec l'art Apollinien, le soupçon du caractère fictif de la vie phénoménale s'insinue en libérateur dans l'esprit de l'artiste. C'est dans le rêve, selon Nietzsche, que les images des dieux qu'il gravera dans le marbre se manifestent pour la première fois à son esprit. Il prend l'habitude d'observer son rêve : il y voit flotter le reflet de ses joies, mais aussi de ses terreurs et de toutes les menaces qui pèsent sur lui. « Ces scènes il les vit et les souffre — et cependant sans pouvoir écarter tout à fait cette impression fugitive qu'elles ne sont qu'une vision (3). » Ce soupçon d'irréalité suffit pour qu'il s'intéresse à son rêve, pour qu'il veuille le continuer,

(1) *Pages choisies*, p. 14.
(2) Friedrich Nietzsche : *Aphorismes et fragments choisis*, par Henri Lichtenberger, p. 3.
(3) *Pages choisies*, p. 20.

pour que ce rêve devienne pour lui spectacle. Lorsqu'il le transpose et le fixe ensuite dans le marbre, il le situe, par là même et complètement, hors de la vie, hors de toute atteinte possible de la douleur. Par ce caractère d'irréalité qu'il lui impose, plus fortement que dans le rêve, il rend propre à susciter l'idée seule de la beauté, même lorsqu'il représente les gestes de la souffrance et de l'angoisse. C'est par là que l'art Apollinien délivre l'homme de la douleur, — par la victoire sur la douleur, en convertissant la douleur en joie, — au lieu de le délivrer par la fuite hors de la vie à la manière de la morale chrétienne. « Prendre la vie comme un jeu », voici ce que l'Art a appris aux Grecs. « Le sérieux, dit Nietzsche, leur était trop connu pour une douleur,... et ils savaient que, par l'art seul, la misère même pouvait devenir jouissance (1). » L'art tient donc ici la place que tient la morale dans la conception socratique, puis dans la conception chrétienne. « C'est l'art et non la morale, dit Nietzsche, parlant de son premier livre, qui est représenté comme l'activité essentiellement métaphysique de l'homme (2). »

Au moyen de l'art Apollinien les Grecs ont appris à enchaîner les réalités les plus redoutables dans la pesanteur, dans l'immobilité du marbre, dans les liens d'une représentation plastique où ils ont pu les contempler sans danger. Ils ont su jouir comme d'un spectacle de la beauté des choses les plus terribles. L'art Dionysien leur a appris quelque chose de plus ; il a soulevé pour eux le voile de la Maïa hindoue. Sous l'empire d'une ivresse sacrée, le sentiment s'éveille chez l'homme de toutes les formes

(1) *Humain, trop humain,* traduit p. A. M. Desrousseaux. Ed. du Mercure de France, p. 189.
(2) *Pages choisies*, p. 12.

de l'Univers et la joie de cette initiation s'exhale dans le chant des hymnes. Tandis que dans l'art plastique l'homme reproduit, par la ligne et le contour, les déguisements multiples sous lesquels la Vie se manifeste à lui dans les formes extérieures, l'art Dionysien résorbe en un mode d'expression unique le chant humain, l'infinie diversité des phénomènes: ainsi il brise le mirage de leur dissemblance et les réduit à l'unité du sujet qui les perçoit comme visions, les éprouve comme sensations, et, à ce double titre, les crée. Ce que l'art Dionysien ajoute à l'art Apollinien, c'est la conscience chez l'artiste de l'identité du spectacle et du spectateur. Dès lors l'homme se conçoit comme le propre créateur de toute la douleur dont l'univers regorge. C'est lui qui la subit, mais c'est lui-même aussi qui la contemple, et c'est là pour lui la justification de la Vie. Initié au mystère de son identité avec toutes les choses, la beauté du drame de la vie lui compense désormais intégralement la souffrance qu'il assume comme acteur de la représentation.

C'est l'union de l'esprit Apollinien et de l'esprit Dionysien qui, selon Nietzsche, a donné naissance à la tragédie grecque. La conception pessimiste de la vie qui s'y manifeste, l'inéluctable destin que l'on y voit peser sur tous les actes, qui marque d'un sceau religieux les événements les plus cruels, qui incline toute morale sous le faix de la nécessité et divinise l'horrible, cette conception pessimiste « chez les Grecs de l'époque la plus forte, la plus vaillante » (1), s'explique par l'initiation dionysienne. C'est elle qui permet au Grec d'affronter le réel. Il sait grâce à elle percevoir le caractère fictif des maux les plus atroces

(1) *Pages choisies*, p. 8.

et il exprime dans la représentation tragique cette conscience par où il asservit la douleur à être pour lui motif de joie contemplative.

Avec le Grec, tel que Nietzsche l'a imaginé, afin de l'instituer le protagoniste de sa propre pensée, l'intelligence libérée de sa servitude à l'égard de la vanité du but, des mirages de l'espace et du temps, de l'illusion de la diversité, manifeste, par la production de l'art, qu'elle a pris possession du sens de la Vie comme phénomène esthétique. Par la production de l'œuvre d'art, elle annonce qu'elle s'est retirée de la scène où elle agissait sous l'empire de l'illusion et qu'elle s'est fixée en spectatrice sur les rives du devenir, au bord du fleuve où les barques, chargées de masques et de valeurs inventées par la folie de Maïa, continuent de descendre le courant parmi tous les bruits de la Vie. — Cette conception, attribuée par Nietzsche au Grec de la période tragique, est aussi celle-là même qui a été développée en une précédente étude sur le Bouddhisme en Occident (1) : on a montré alors comment la révélation de l'irréalité du phénomène, principe du suicide chez une race déprimée, est le prétexte d'une vie nouvelle chez l'occidental pourvu d'une surabondance d'énergie. On a montré, avec l'exemple particulier de Jean Lahor et de ses beaux poèmes dédiés à l'Illusion, comment une sensibilité d'occidental, qui percevait la vie en douleur, se transforme, à la suite de cette initiation, en une sensibilité esthétique, avide de perpétuer le spectacle, de le décrire, de l'évoquer et qui, avec la même ardeur dont, aveugle, elle maudissait la Vie pour sa cruauté, avertie maintenant et reçue dans la confidence, adore et célèbre la Vie pour sa beauté.

(1) *Mercure de France*, février 1898.

§

Ainsi l'œuvre d'art est la suprême explication de la Vie. Là où l'idée de bien, là où l'idée de vérité ont échoué et ont dû confesser leur inanité, le concept de la beauté réussit à résoudre l'énigme. A l'heure la plus claire, à l'heure du plein midi, la sérénité esthétique, dominant l'illusion de toute douleur, éveille dans l'âme du connaisseur le sens et l'amour de la vie. La morale du connaisseur sera donc entièrement opposée à celle des hommes encore en proie à l'illusion de Maïa. Ceux-ci, en dernier ressort, voudront la justice, la paix, la douceur, la fraternité entre les hommes, tout ce qui est propre à diminuer dans la Vie l'intensité de la douleur, à faire les hommes pareils entre eux. Inconsciemment, d'un vœu secret pour eux-mêmes, ils recherchent les attitudes pour mourir ; ils préconisent tout ce qui est propre à mettre fin à la diversité , tout ce qui tend à plonger la Vie dans le sommeil de l'identité des êtres et des choses. Croyant perfectionner la Vie, la rendre meilleure et plus humaine, ils travaillent à l'abolir.

Le connaisseur au contraire aimera voir la Vie, et la vie humaine aussi, stimulée de plus d'ardeur, de plus de vanité, de plus d'amour de soi, de plus de frénésie, comme un lecteur de roman est avide de plus d'intrigues, de plus d'aventures, et se dégoûte de ces proses plates où rien n'arrive. Qu'il y ait des instincts tributaires de la joie et de la douleur physique, de la joie et de la douleur morale, que l'illusion de la justice et des concepts de l'idéologie vienne fausser, fomenter, embrouiller et attiser le jeu des instincts primitifs, l'Instinct de Connaissance s'en réjouit, car il est bon que le drame qu'il

contemple soit intense et varié. Il est bon aussi que les acteurs soient dupes de leurs personnages afin que le drame soit bien joué, afin que le but de la Vie, être applaudie par le spectateur, soit réalisé. C'est pourquoi le connaisseur aime les vaniteux. « Pour que la vie soit bonne à regarder, dit Zarathoustra, il faut que son jeu soit bien joué : mais pour cela il faut de bons acteurs. J'ai trouvé bons acteurs tous les vaniteux : ils jouent et veulent qu'on aime à les regarder ; — tout leur esprit est dans cette volonté. Ils se représentent, ils s'inventent ; auprès d'eux j'aime à regarder la vie, — ainsi se guérit la mélancolie. C'est pourquoi je ménage les vaniteux, puisqu'ils sont les médecins de ma mélancolie et puisqu'ils m'attachent à l'homme comme à un spectacle (1). » Mais le connaisseur aime surtout les méchants. « Ceci, dit Zarathoustra à ses disciples, est ma troisième sagesse humaine, que je ne laisse pas votre timidité me dégoûter de la vue des *méchants*. Je suis bien heureux de voir les miracles que fait éclore l'ardent soleil : ce sont des tigres, des palmiers et des serpents à sonnettes. Parmi les hommes aussi il y a de belles couvées d'ardent soleil et chez les méchants bien des choses merveilleuses (2). »

La vie étant un spectacle qui veut un spectateur, la vertu du philosophe consistera tout entière à être ce spectateur. Tout son effort ira à hypertrophier en lui les qualités du spectateur. Il lui faudra mettre entre lui et la scène où le drame se déroule le recul nécessaire, il devra détacher son moi de tout ce qui n'est pas joie contemplative,

(1) *Zarathoustra*, traduction Henri Albert, p. 202.
(2) *Zarathoustra*, p. 203.

s'abstraire de toute joie directe prise aux actes, retrancher de lui-même tout appétit destiné à satisfaire un instinct autre que l'Instinct de Connaissance. Aussi doit-il s'interdire tout appétit de moralité où assouvir les désirs de son cœur aussi bien que tout appétit passionnel. Car tous ces instincts dépassés ne peuvent être traités par lui que comme les moyens d'un plaisir plus raffiné. Ils sont les acteurs de son théâtre : et s'il les applaudit pour la perfection de leur jeu, il ne peut être dupe de leurs plaintes, ni de leurs soupirs, ni de la présomption de leurs pensées et des mille petits buts qu'ils assignent à la Vie. « Je ne suis que variable et sauvage et femme en toutes choses, dit la Vie, je ne suis pas une femme vertueuse, quoique je sois pour vous autres hommes la « profonde » ou la « fidèle », l'« éternelle », la « mystérieuse ». Mais vous autres hommes, vous nous prêtez toujours vos propres vertus, hélas ! vertueux que vous êtes (1). » Le Connaisseur qui a entendu cet aveu de la Vie s'en tient à la contempler dans son inépuisable variété. Il ne lui demande plus autre chose que d'être belle et de réaliser la beauté dans une intensité d'énergie toujours croissante.

Le moment où le connaisseur s'élève jusqu'à la perfection esthétique en laquelle consiste toute sa moralité a pour cause déterminante la concentration de l'énergie totale dont il est doué dans le seul Instinct de Connaissance. L'évolution de l'activité universelle de l'un vers l'autre de ses modes dont les phases ont été précédemment décrites, à défaut d'un accomplissement métaphysique, reçoit ici une consécration psychologique ; elle s'achève et

(1) *Zarathoustra*, p. 148.

se parfait dans l'esprit du spectateur. Toute l'énergie qui l'anime a déserté maintenant celui de ses modes où elle se dépensait en actes. Et voici que peu à peu ces activités qu'elle engendrait et qui figuraient sur la scène du monde perdent leur pouvoir d'illusionner. Leur jeu se ralentit, la dernière force qui les animait les délaisse, la cause anémiée n'a plus le pouvoir de s'objectiver dans le devenir en de nouveaux phénomènes. Tout mouvement s'arrête et l'ensemble des activités passées et futures se fige dans l'immédiat présent en la pose immobile et souveraine de l'œuvre d'art. Le spectateur, jouissant, à l'heure de la plus grande clarté, de la connaissance la plus parfaite, initié aux artifices de la représentation phénoménale, délivré de l'illusion et libre de toute crainte, contemple avec une joie entière, parmi les perspectives de l'espace, parmi la fable de la durée, l'immense tableau des activités groupées chacune dans le costume de son rôle, figurant avec des gestes feints d'une admirable précision, dans le décor infiniment varié des formes matérielles, le jeu suprême de l'âme, émouvante en tous ses rôles, soit qu'elle mime le déchaînement des instincts, la contrainte des morales ou l'effort de la pensée vers les philosophies. En présence d'un spectacle aussi sublime, le spectateur est bien loin de l'attitude de renoncement conseillée par Schopenhauer. Gonflé de toute la sève de l'Univers, dans la jouissance plénière de son instinct de connaissance, loin qu'il songe à faire cesser le spectacle, il veut le contempler toujours; il applaudit, il exulte, il veut que le spectacle recommence sans cesse, qu'il dure toujours. Il veut la vie éternellement et telle qu'elle est. Il est toute une salle debout, et soulevée d'enthousiasme, exigeant de ses

bravos et de ses cris que le drame recommence.

Ainsi, d'un tel point de vue, l'Univers phénoménal trouve son explication dans le phénomène lui-même et en dehors de toute métaphysique. Le seul phénomène esthétique supporte et retient tous les autres prêts, sous l'action de la douleur, à s'abîmer dans le néant. Il rachète même le passé, le « ce fut » à quoi se heurtent « le grincement de dents et la plus solitaire affliction de la volonté » (1). La volonté assigne au passé une valeur esthétique ; elle lui donne un sens ; à la manifestation de ce pouvoir, par où elle intervient, elle reconnaît dans le passé son œuvre ; à ce signe elle se reconnaît elle-même créatrice de tout le passé. C'est pourquoi Zarathoustra enseigne : « La volonté est créatrice. Tout ce qui fut est fragment et énigme et épouvantable hasard, jusqu'à ce que la volonté créatrice ajoute : « Mais c'est ainsi que je le veux. C'est ainsi que je le voudrai (2). » En dernière analyse, la morale de la science de la Connaissance se formule donc en un principe de stricte esthétique : Devenez, promulgue-t-elle, bon spectateur de l'Univers, que l'Univers soit pour vous un spectacle. Sachez transmuer toute sensation en perception, retirez votre moi de toutes les sensations étrangères, non pour renier la Vie, mais pour la percevoir en une sensation unique de beauté, mais afin de l'aimer et de la vouloir pour sa beauté : *amor fati*. Ceci en effet n'est plus de la résignation : c'est de la joie, c'est le chant d'ivresse de Zarathoustra. C'est le rire et la danse de Zarathoustra au-dessus de toutes les choses délivrées de l'esprit de lourdeur, délivrées de la servitude du but, de la conséquence et de la nécessité. Le renoncement

(1) *Zarathoustra*, p. 197.
(2) *Zarathoustra*, p. 19.

de l'acteur devenu l'égoïsme du spectateur, veut et soutient l'Univers dans le ciel de la beauté.

## IV

Avec les premiers développements de la pensée de Nietzsche, tels qu'ils viennent d'être exposés, l'Instinct de Connaissance a rencontré le philosophe qui devait, le rendant maître de la puissance, interpréter le monde selon sa volonté. Mais il faut rappeler ici qu'au début de cette étude, et tout en faisant l'aveu d'un parti pris en faveur de l'Instinct de Connaissance, on prophétisait, au nom même de la Connaissance, le triomphe nécessaire de l'Instinct vital, créant toujours sur les ruines des mensonges anciens les modalités d'une illusion nouvelle. Nietzsche lui-même a pris soin de justifier cette prévision. Promulguer les lois de la science de la Connaissance pure, les aimer pour leur cruauté d'abord, puis pour leur beauté, ce n'est là qu'un premier état de sa pensée philosophique. Il a depuis évolué vers une autre conception ; il a pris parti pour l'Instinct vital, dont il semblait avoir compromis l'existence, et s'est ingénié à le fortifier. On dira plus loin les raisons et les motifs qui justifient ce changement. On va d'abord rechercher sa cause physiologique.

Toute philosophie, a-t-on dit avec Nietzsche, est l'objectivation d'un tempérament qui a pris conscience de lui-même. C'est un paysage mental, que fait surgir, dans un décor de motifs, un état physiologique donné. L'état de tempérament particulier à Nietzsche, a-t-on ensuite observé, est celui qui est caractérisé par la suprématie de l'Instinct de grandeur, servi par la cruauté à l'égard de soi-même. Jusqu'ici cet instinct a été, chez le philoso-

phe, le principe du mouvement de sa pensée, il l'a transporté d'un lieu vers un lieu plus élevé, et c'est au cours de cette émigration vers des régions toujours plus cruelles et plus froides qu'il a rencontré, aimé et décrit la région où l'arbre de la Connaissance croît dans la solitude. Mais cet instinct de grandeur n'a pas jusque-là pris conscience de lui-même ; il ne s'est pas décrit, il n'a pas encore glorifié en une philosophie sa propre tendance. C'est maintenant ce qu'il va accomplir. Au lieu donc de nous faire le récit des coutumes et des mœurs propres aux contrées qu'il traverse, il va dire son propre mécanisme, exposer le rythme même du mouvement qui l'anime. Le moyen de la grandeur, ce par quoi on s'élève au-dessus de soi-même, ce par quoi on marche au-dessus de sa propre tête, le pouvoir de se contraindre et de se contredire soi-même, voici ce que Nietzsche va célébrer maintenant au cours de cette philosophie épique qui trouve dans le *Zarathoustra* son expression parfaite.

Quel moyen l'homme emploie-t-il pour élever les eaux des fleuves au-dessus de leur propre niveau? Il forme des barrages qui s'opposent à leur courant et le contredisent. Aussitôt les eaux, qui s'écoulaient vers le bas selon la pente naturelle du sol, dirigent vers le haut leur effort ; elles s'amassent et s'élèvent continûment pour surmonter la digue qui fait obstacle à leur cours. Comme ces écluses qui exhaussent la surface des eaux, créant pour le bateau une profondeur artificielle et le soulevant jusqu'à lui faire surmonter les collines, la contradiction de soi-même rassemble des réservoirs et des lacs d'énergie qui soulèvent la volonté au-dessus d'elle-même. C'est par ce pouvoir d'endiguer l'exubérance des instincts, c'est par cette science d'ingénieur habile à cons-

truire des écluses pour la volonté, que Nietzsche s'est élevé d'une conception de bonheur épurée déjà, située hors du temps présent dans un pouvoir d'imaginer créateur de la foi, jusqu'à une conception de vérité qu'il a surmontée encore pour se fixer en un état de Connaissance pure.

Mais cette dernière étape, commencée dans la peine et dans l'effort, comme les précédentes, comme les précédentes aussi s'est achevée dans la joie. Toute la douleur que comportait pour Nietzsche l'abandon des idées morales anciennes étant épuisée, la force qui le soulevait est aussi dépensée et le voici immobile sur le plateau de la joie esthétique qu'il vient d'atteindre, se reposant en toute sérénité dans la contemplation de la beauté. Dans un tel état, l'instinct de grandeur qui l'anime ne trouve plus son emploi et comme il est maître véritable de cette colonie d'instincts qui composent le moi du philosophe, comme c'est lui qui tour à tour a délégué la puissance à l'instinct religieux, à l'instinct de vérité, puis à l'Instinct de Connaissance, il va retirer cette puissance au dernier de ses représentants et régner lui-même sous son nom. La cruauté envers soi-même va s'exercer maintenant sans feinte, non plus sous couleur de réaliser le vœu de quelque instinct particulier, mais pour servir le seul instinct de grandeur dont l'aspiration unique est de s'élever et après qu'il s'est élevé, de s'élever de nouveau, encore et toujours. Sitôt donc que se manifestera dans le moi quelque instinct joyeux, l'instinct de grandeur posera sur cette joie la contradiction d'elle-même comme une marche vers la hauteur, puis guettera aussitôt quelque joie nouvelle pour l'immoler encore et faire de sa dépouille un nouveau degré. Car l'Instinct de grandeur ne monte pas vers un but, il

monte vers la hauteur, continument et sans limite, vers la hauteur qui ne peut jamais faire défaut à son aspiration. La vie est « ce qui doit toujours se surmonter soi-même ». Tel est le principe et tel est le sens unique de la dernière philosophie de Nietzsche. Zarathoustra se montre le réalisateur et le héros de cette tendance de la Vie. « Je suis cela, dit-il, dès l'origine jusqu'au fond du cœur, tirant, attirant, soulevant et élevant, un tireur, un dresseur et un éducateur (1)... »

Tel est aussi le sens unique du surhumain. Le surhumain n'est pas quelque but particulier : comme le royaume de Dieu, annoncé par Jésus, le surhumain est un symbole. Tout chrétien qui réalise en lui-même un état de renoncement parfait possède déjà le royaume de Dieu. Mais tout homme qui fixe pour tâche à sa volonté l'effort de s'élever sans cesse au-dessus d'elle-même, réalise en lui le surhumain. « La vie est ce qui doit toujours se surmonter soi-même, » c'est par application de ce principe que Zarathoustra enseigne : « Le surhumain est le sens de la terre (2) », et toute la valeur de cette définition est dans le *sursum* qui assigne à l'homme sa direction. « Ce qu'il y a de grand dans l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but (3). » Dans le surhumain, c'est l'aspiration vers la hauteur qui seule est glorifiée, mais l'espèce supérieure que, par le moyen de cette aspiration fervente, l'homme pourrait engendrer, cette espèce supérieure ne marquerait pas l'accomplissement de la destinée ; elle serait elle-même et de nouveau soumise à la loi morale de gravitation vers la hauteur. Il lui faudrait

(1) *Zarathoustra*, p. 335.
(2) *Zarathoustra*, p. 8.
(3) *Zarathoustra*, p. 11.

disparaître à son tour et faire place à une forme plus haute.

Le surhumain, selon M. Lichtenberger, serait l'état réalisé par l'homme après qu'il aurait détruit et remplacé par une autre la table des valeurs qui fixe actuellement le rang parmi les choses et détermine la hiérarchie des vertus. C'est en effet le but actuel que Nietzsche propose à l'humanité, mais ce n'est qu'un but de circonstance; sitôt atteint, ce but confessera sa vanité, et un but plus lointain, contraire peut-être, s'offrira à l'effort pour tendre de nouveau le ressort de la volonté. C'est par là que la philosophie de l'Instinct de grandeur se différencie de toutes les conceptions précédentes : elle ne comporte aucune présomption de finalité. Elle est la glorification épique de l'un des modes essentiels de la Vie; du mode selon lequel la Vie évolue sans cesse vers le futur. La Vie, pour Nietzsche, consiste uniquement dans ce mouvement sans terme, dans le fait même de cette évolution. C'est dans cette allure, dans cette démarche et dans cette danse qu'il parvient à entrevoir l'essence et l'âme de la Vie. C'est de cette grâce, de ce caprice et de cette ardeur qu'il s'éprend, et sa philosophie de l'Instinct de grandeur s'élance à la poursuite de cette course dont le but n'est nulle part, sinon dans une accélération sans fin de son propre élan et dans une frénésie toujours croissante.

§

Il n'est pas, a-t-on dit, de morale universelle, mais toute volonté engendre son désir et sa répulsion, toute chose vivante se crée ainsi son bien et son mal. Qu'est-ce donc que le bien pour l'Instinct de grandeur et qu'est-ce que le mal? Le bien c'est

tout ce qui est propre à tendre la volonté, à la rendre plus forte, à la soulever vers le haut. « Notre chemin, dit Zarathoustra, va vers en haut, de l'espèce à l'espèce supérieure (1). » Le mal, c'est tout ce qui est de nature à affaiblir la volonté, c'est tout ce qui décèle un amoindrissement de l'énergie. « Quelle chose, demande Zarathoustra, nous semble mauvaise et la plus mauvaise de toutes? N'est-ce pas la dégénérescence (2)? »

Il n'est pas pour l'instinct de grandeur d'autre bien et d'autre mal que ceux-là. Il n'est pas d'autre vertu que celle qui consiste à accroître la puissance de la volonté, et le moyen par lequel on accroît la volonté, c'est, ainsi qu'on l'a dit, l'exercice de la cruauté à l'égard de soi-même. « Devenez durs », dit Zarathoustra aux hommes supérieurs. Ainsi la cruauté à l'égard de soi-même est l'unique vertu. Mais cela posé, on voit qu'une telle vertu va commander aux hommes des actes très différents, selon les circonstances extérieures qui les environnent, et selon l'état intérieur et individuel de leur volonté. L'instinct de grandeur commande une attitude commune, mais il ne peut spécifier quels actes déterminés devront être accomplis par tous. Car le même acte, vertueux pour celui-ci, parce qu'il implique contradiction de sa tendance dominante, sera vicieux pour celui-là parce qu'il implique, dans son cas particulier, un laisser-aller et une mollesse. Dans des circonstances pareilles, un timide remporte une victoire sur lui-même et accomplit un acte de vertu en exprimant avec force sa pensée et sa volonté, un arrogant accomplit le même acte de

(1) *Zarathoustra*, p. 101.
(2) *Zarathoustra*, p. 101.

vertu en tenant une conduite contraire. Il appartient donc à chacun de se créer sa moralité propre, c'est-à-dire de discerner quels actes comportent pour lui l'effort le plus grand, quels actes sont de nature à le surélever, afin de se prescrire ensuite ces actes.

§

Nietzsche, de son point de vue particulier, a formulé une morale-particulière. Il la donne pour ce qu'elle est, il ne lui attribue pas une valeur universelle, mais il la signale comme pouvant convenir à ceux qui, gouvernés par l'instinct de grandeur, sont parvenus au même stade de l'évolution que lui-même, et sont entourés d'un paysage pareil de circonstances morales. Pour apprécier la valeur de cette morale, il faut donc rechercher l'état mental et philosophique sur lequel elle se fonde et en vue duquel elle se prescrit certains actes de préférence à d'autres.

Or, Nietzsche réalise, au début de sa vie morale, en vertu de son atavisme et de son éducation, l'idéal chrétien : le renoncement est pour lui l'acte le plus facile. La science de la Connaissance à laquelle il est parvenu, en le privant de l'illusion de la liberté, a fortifié d'un appoint intellectuel cette disposition morale. Enfin un état pathologique, engendrant la souffrance et réduisant sa vitalité à son minimum, lui montre en cette philosophie du renoncement la justification et l'interprétation la plus avantageuse de son inaptitude à vivre. Tout ce qui ruine et déprécie la Vie, qui en lui est amoindrie et qu'il ressent comme une douleur, doit être pour lui cause de joie et d'apaisement. Ce bilan étant établi, il est

aisé de formuler la morale particulière que va prescrire la cruauté exercée sur soi-même à l'encontre d'une semblable disposition intérieure. Toutes les postures qui comportent contradiction de sa sensibilité vont devenir pour Nietzsche des vertus; elles seront pour lui, et pour tous ceux qui lui ressemblent, le moyen d'atteindre le surhumain.

Tout d'abord la vie que sa sensibilité de malade renie, il la veut plus intense. Pour qu'elle devienne telle, il émet le vœu que la concurrence entre les êtres se fasse plus redoutable, que les hommes soient plus différents les uns des autres, qu'ils instituent entre eux une lutte plus âpre pour la puissance. Voici donc aussitôt créée une morale en antagonisme absolu avec la morale esthétique d'une part que formula la science de la Connaissance, avec la morale chrétienne d'autre part. En réaction contre le pessimisme, symptôme moral du mal physique qui l'a déprimé, obéissant à l'instinct de conservation qui lui interdit « une philosophie de l'indigène et du découragement », Nietzsche va créer en lui et en l'homme la volonté d'aimer la Vie.

Dans sa peur de malade qui a vu la Vie près de s'éteindre, il lui faut condamner cette attitude contemplative du spectateur, — artiste ou savant — qui fut l'attitude vertueuse et triomphante de sa philosophie précédente, alors que l'Instinct de Connaissance, maître de sa pensée, interprétait l'univers selon le despotisme de son désir. C'est qu'en effet le spectateur ne fait rien pour le spectacle : il attend tout des acteurs. La science de la Connaissance elle-même n'a-t-elle pas d'ailleurs appris à Nietzsche que, pour instituer l'intrigue de la vie phénoménale, connaître n'est rien, vouloir la vérité n'est rien? Qu'est-ce donc qui vaut pour la Vie? Le *non-vrai*,

répond la science de la Connaissance, le mensonge créateur du réel. Quel est le héros réclamé par la Vie? Celui qui apporte des goûts et des couleurs, qui met des valeurs dans les choses. C'est celui-là que Nietzsche appelle maintenant le philosophe.

Il faut lui accorder sa terminologie, tout en signalant en quoi elle diffère de celle dont on a coutume de faire usage: Pour Nietzsche, parvenu à cette dernière période de sa vie de penseur, celui qui découvre et décrit la science de la Connaissance pure, Kant entre tous, est un critique. Le philosophe, au contraire, est un homme d'action, il est celui qui impose à l'Univers une signification nouvelle. Interprétant cette conception de Nietzsche, M. Lichtenberger a dit excellemment : « Rien,... dans la Nature, n'a de valeur *en soi*, le monde de la réalité est une matière indifférente qui n'a d'autre intérêt que celui que nous lui donnons. Le vrai philosophe est donc l'homme dont la personnalité est assez puissante pour créer « le monde qui intéresse les hommes (1) ». C'est, en effet, selon cette interprétation que Zarathoustra définit le rôle du philosophe : « Vous appelez volonté de vérité ce qui vous pousse et vous rend ardents, vous les plus sages. Volonté d'imaginer l'être, c'est ainsi que j'appelle votre volonté (2). »

La vertu du philosophe est donc d'engendrer des illusions fortes ; car de telles illusions donnent naissance à des appétits, à des désirs, à des aversions, à ce monde de la réalité qui intéresse les hommes. C'est de ce point de vue qu'il faut interpréter ces poèmes du *Zarathoustra* sur les *savants*

(1) *La Philosophie de Nietzsche*, par Henri Lichtenberger. Alcan, p. 158.
(2) *Zarathoustra*, p. 159.

et sur l'*Immaculée Connaissance*, où le Créateur de valeurs nouvelles s'élève avec mépris contre le *Connaisseur* dont toute l'énergie s'est concentrée dans le regard et qui refuse de prendre part au jeu de la Vie. Le connaisseur c'est cette oreille ou cet œil hypertrophiés auxquels est attachée une forme humaine minuscule, presque privée de vie, et Nietzsche nous montre ces savants objectifs, ces contemplatifs, ces consciencieux de l'esprit attendant « bouche béante les pensées des autres (1) », se glorifiant de ce qu'ils n'altèrent la réalité par l'apport d'aucune illusion. « Nous sommes entièrement réels, » disent-ils, « sans croyances et sans superstition. » « Vous êtes », leur répond Zarathoustra, « des réfutations mouvantes de la foi elle-même et la rupture de toutes les pensées. Etres éphémères ; c'est ainsi que je vous appelle, hommes de la réalité... Vous êtes stériles, c'est pourquoi vous manquez de foi (2). »

§

Mais si telle est la réprobation de Nietzsche, à l'époque où il formule la philosophie de l'instinct de grandeur, à l'égard des contemplatifs dont le crime est de ne pas participer à enrichir la vie de goûts et de couleurs, de passions et de désirs nouveaux, on conçoit quelle doit être sa réprobation à l'égard d'une entreprise qui attente contre la puissance même de la vie, qui, comme le Christianisme, tend à ruiner et à amoindrir la vie.

Du point de vue auquel Nietzsche s'est placé, il doit donc logiquement instituer une morale qui s'oppose en tous points à la morale chrétienne, perpé-

(1) *Zarathoustra*, p. 175.
(2) *Zarathoustra*, p. 166.

tuée, que l'on y songe, si l'on veut distinguer où vont les sympathies et les aversions de Nietzsche, perpétuée, sous sa forme la plus pure, dans le protestantisme, puis dans la conception plus récente de l'esprit encyclopédique et révolutionnaire. En effet, et en hostilité immédiate, le premier principe de cette morale Nietzschéenne, c'est l'inégalité entre les hommes. « Ainsi me parle la justice, dit Zarathoustra : les hommes ne sont pas égaux. Ils ne doivent pas non plus le devenir. Que serait donc mon amour du surhumain si je parlais autrement? C'est sur mille ponts et sur mille chemins qu'ils doivent se hâter vers l'avenir et il faudra mettre entre eux toujours plus de guerres et d'inégalités : c'est ainsi que me fait parler mon grand amour (1). »

Proclamer l'inégalité entre les hommes, c'est faire simplement une constatation scientifique. Dans son amour pour ce qui est, en raison d'une déduction purement intellectuelle, Nietzsche doit donc prendre parti pour cette réalité, et il en résulte une condamnation logique prononcée contre la pitié dont l'effet va à combattre l'inégalité naturelle. L'instinct de grandeur, qui contraint Nietzsche à la cruauté à l'égard de soi-même, le détermine donc à prescrire également la cruauté envers autrui. « Devenez durs, tous les créateurs sont durs. » La pitié est l'écueil le plus redoutable auquel se puisse briser l'homme au cours de son ascension vers le surhumain. Toutefois, en dehors de cette contrainte logique, il est une autre explication plus profonde de cette condamnation de la pitié qui tient une si grande place dans l'œuvre de Nietzsche et blesse si vivement la sensibilité moderne. La contradiction

(1) *Zarathoustra*, p. 137.

de soi-même, qui est le principe de toutes les déterminations du philosophe, nous renseigne encore ici sur le mobile qui le décide. Concevons que Nietzsche proscrit la pitié parce qu'il ressent trop vivement la pitié, parce qu'il réalise trop parfaitement l'idéal de la culture chrétienne. Parvenu à triompher de sa propre souffrance, il demeure sans force contre la souffrance d'autrui. Sa sensibilité s'est transposée ; elle a maintenant ses racines dans les nerfs et dans le cœur du prochain. C'est là qu'il va falloir le torturer et qu'il faudra triompher d'elle.

C'est donc une nécessité, en quelque sorte physiologique, qui transforme la cruauté envers soi-même en une cruauté à l'égard d'autrui. Cette cruauté a pour principe une sensibilité trop aiguisée pour ce qui touche la souffrance du prochain. C'est le pitoyable qui redoute la pitié; mais celui qui est réellement dur n'a pas à se prescrire de le *devenir ;* il n'a pas à se mettre en garde contre la pitié, il l'ignore.

D'ailleurs pourquoi la cruauté, utile pour soi-même comme moyen de puissance, n'aurait-elle pas pour les autres la même efficacité? La faiblesse, la douceur trop grande, le pessimisme et la résignation nihiliste que Nietzsche a constatés en lui-même, à l'époque où sa vitalité descendit à son minimum, il en découvre les symptômes autour de lui et il leur donne pour cause commune le *phénomène chrétien.* Dès lors le christianisme lui apparaît comme une menace pour la vie. « Ce qui veut toujours se surmonter soi-même, » la Vie — est arrêtée dans son élan vers la hauteur par la morale chrétienne. Le Christianisme, aux yeux de Nietzsche, est une maladie de la Vie, il est la plus grave des maladies de la Vie,

car il compromet sa croissance : sous l'influence du Christianisme, la taille de l'homme va diminuant sans cesse. La médication qu'il avait adoptée d'abord pour lui seul, Nietzsche va donc la prescrire à l'humanité. Il va formuler pour l'humanité la loi de l'instinct de grandeur, et dénoncer comme mauvaises et dangereuses toutes les aspirations contraires à cet instinct.

§

L'aspiration la plus propre à mettre en péril la grandeur de l'homme, c'est l'aspiration vers le bonheur, puisqu'elle est incompatible avec le moyen de la grandeur, la cruauté à l'égard de soi : Nietzsche, après Carlyle, mais avec une bien autre violence, condamne tout eudémonisme. Au début du *Zarathoustra*, il trace le tableau le plus méprisant des derniers hommes, qui ont inventé le bonheur, qui « ont abandonné les contrées où il était dur de vivre (1) ». « Donne-nous le dernier homme, » clame aussitôt la populace, car le bonheur est l'idéal de la populace. Mais les vertueux aussi sont une populace. « Vous voulez encore être payés, ô vertueux ! Et maintenant vous m'en voulez de ce que j'enseigne qu'il n'y a ni rétributeur, ni comptable? Et en vérité je n'enseigne même pas que la vertu soit sa propre récompense » (2), et traversant la foule de ces hommes qu'il a vainement tenté d'élever au-dessus d'eux-mêmes, et jusqu'à lui, Zarathoustra constate : « ils sont devenus plus petits et ils continuent toujours à devenir plus petits: c'est leur doctrine du bonheur et de la vertu qui en est cause (3). »

(1) *Zarathoustra*, p. 15.
(2) *Zarathoustra*, p. 126.
(3) *Zarathoustra*, p. 238.

Cet eudémonisme qu'il condamne, Nietzsche le trouve dans le Christianisme, soit qu'il se trahisse d'une façon grossière dans la mentalité de l'esclave par l'espoir de félicités supra-terrestres, soit qu'il se montre chez l'ascète sous une forme négative, dans le fait du renoncement à la vie, dans une fuite loin de la douleur. « Ce qu'il y a de plus terrible maintenant, c'est de blasphémer la terre et d'estimer davantage les entrailles de l'impénétrable que le sens de la terre (1). » Ainsi parle Zarathoustra.

C'est donc ici comme ailleurs en réaction contre la sentimentalité chrétienne que s'élève la méthode d'endurcissement préconisée par Nietzsche, toute cette thérapeutique propre à susciter les énergies de la Vie et à les porter à leur paroxysme : nécessité de la douleur qui contraint l'homme à augmenter sa force pour dominer le mal, nécessité de la douleur, moyen du surhumain, et pour qu'il y ait beaucoup de douleur dans le monde, nécessité de la méchanceté, de la méchanceté de l'homme, moyen de douleur. « L'homme, dit Zarathoustra, doit devenir meilleur et plus méchant; c'est ce que j'enseigne moi. Le plus grand mal est nécessaire pour le plus grand bien du surhumain (2). » Et Dionysos pense et s'exprime de même, Dionysos le dieu grec qui s'est pris à aimer l'homme pour son audace et son génie. « Je lui veux du bien, dit-il, je songe souvent aux moyens de le pousser en avant et de le rendre plus fort, plus méchant et plus profond qu'il n'est. » « Plus fort, plus méchant et plus profond? » interroge le confident du Dieu. « Oui plus fort, plus méchant et plus profond — et aussi plus beau », répond Dionysos (3).

(1) *Zarathoustra*, p, 9.
(2) *Zarathoustra*, p. 407.
(3) *Par delà le bien et le mal*. Ed. du Mercure de France, p. 251.

§

Dans ce système où la cruauté et la dureté sont des vertus, le vice le plus dangereux demeure donc la pitié, la pitié, avec toutes les vertus égalitaires préconisées par le Christianisme et admises parmi le troupeau des esclaves, telle cette douceur des faibles, qui « sont prévenants envers chacun et lui font du bien », « afin que personne ne leur fasse mal (1) ». Voici condamnée toute cette morale du renoncement, de la justice, de la peur qui rend de jour en jour les hommes plus petits, plus souffreteux, plus bas et convertit le monde en une demeure de malades. C'est sa pitié pour l'homme qui a tué le Dieu ancien. Pour que le surhumain soit, la pitié doit être surmontée. Que ceux-là meurent donc qui doivent mourir, que ceux qui souffrent et qui redoutent la Vie disparaissent de la Vie, ainsi du moins ils accomplissent leur destinée.

Le même point de vue engendre aussi la double conception d'une morale des maîtres et d'une morale des esclaves. La morale des maîtres est, d'un mot, celle des hommes qui affrontent la lutte instituée par la Vie pour la puissance. Le maître sait qu'il n'y a pas d'autre mesure entre les activités que la force ; il sait que la force fixe le rang et le degré de bonté. Il a, en tant qu'individu animé de désirs et de passions, une conception particulière de la Vie ; cette conception est sienne, il ne peut l'estimer selon le mètre d'aucun idéal précédemment inventé, mais nécessairement, parce qu'elle est sienne, il l'affirme à l'encontre de toute autre. La guerre décidera entre lui et ceux qui possèdent des concep-

(1) *Zarathoustra*, p. 240.

tions différentes. La guerre est la bonne épreuve, le seul concours impartial et juste, à vrai dire le seul imaginable. C'est pourquoi Zarathoustra exige de ses guerriers qu'ils se réjouissent encore si leur ennemi a triomphé d'eux, car par ce triomphe le vœu de la Vie est accompli, la puissance appartient au plus fort, le meilleur se réalise. « Vous devez chercher votre ennemi et faire votre guerre, une guerre pour vos pensées. Et si votre pensée succombe, votre loyauté doit néanmoins crier victoire (1) ! » Pour que l'épreuve soit concluante, il faut que la guerre soit sans merci et exempte de pitié. Les seules vertus sont la bravoure et la cruauté, l'audace, la ruse, l'intelligence, toutes les manières d'être qui, selon les circonstances et l'âge des civilisations, sont les mieux qualifiées pour signifier *la force*. L'important c'est que l'être le plus fort impose sa pensée, sa conception de l'univers et que soient éliminés tous les faibles, les malades, tous ceux pour qui la vie serait souffrance et opprobre, *les mauvais*. « La guerre et le courage ont fait de plus grandes choses que l'amour du prochain. Ce n'est pas votre pitié, mais votre bravoure, qui sauva jusqu'à présent les victimes (2). »

En regard de cette morale des maîtres, voici le principe de la morale d'esclaves. Une faiblesse qui veut vivre contre la loi de la Vie se révolte contre la loi de grandeur instituée par la Vie. L'esclave est donc tenu de falsifier et d'intervertir toutes les valeurs. Ce n'est plus la force qui crée le bien; le bien existe par lui-même, et nécessairement il consiste en le contraire de la force, sans quoi l'esclave, qui est le plus faible, ne pourrait s'en emparer. La

(1) *Zarathoustra*, p. 58.
(2) *Zarathoustra*, p. 59,

Vertu n'est donc plus de se précipiter au combat pour la conquête des choses les meilleures et de sacrifier sa vie pour les posséder. Les faibles seraient vaincus dans ce combat; la vertu est de renoncer aux choses les meilleures, afin que tous y renonçant, tous puissent ensuite se les partager *également*, afin que chacun en possède une petite part. La vertu c'est de supporter les offenses, de les pardonner, d'être humble, de se soumettre, afin que cet idéal du vertueux et du bon venant à prédominer dans l'humanité, l'état de guerre prenne fin où le plus faible est écrasé. Ainsi la morale d'esclaves tend à retrancher de l'humanité tout type supérieur au point de vue de la force; elle tend à rapetisser la taille de l'homme, à faire en sorte que la Vie, qui veut toujours se surmonter soi-même, aille toujours s'affaissant en dessous de soi-même. Interprétant d'une façon péjorative la morale chrétienne, Nietzsche a vu dans le Christianisme le type de la morale d'esclaves, et c'est pourquoi il a tourné contre elle toute sa haine d'amoureux de la grandeur de la Vie.

§

Ainsi, parti de cette conception d'un état actuel d'affaiblissement de la Vie manifesté ou causé par le phénomène chrétien, Nietzsche condamne la pitié et propose à l'homme supérieur, comme conséquence de la cruauté envers soi-même, la dureté à l'égard du prochain. Il est temps de rappeler ici que cette morale n'est, du point de vue de la philosophie de l'instinct de grandeur, qu'une morale de circonstance. La cruauté à l'égard d'autrui n'est, chez un être gouverné par l'instinct de grandeur, une conséquence de la cruauté à l'égard de soi qu'autant que

cet être est parvenu au point de mettre sa meilleure jouissance dans le bonheur d'autrui, d'endurer sa plus vive douleur dans la souffrance d'autrui. La contradiction de soi-même exige alors la contradiction d'autrui et le plus grand danger pour l'être, individuel ou social, dont la sensibilité s'est ainsi extériorisée, est la pitié qui a causé la mort de Dieu. Mais le même principe exige une moralité toute contraire de celui dont les instincts sont entièrement tendus à leur assouvissement : à celui-là, que la considération de la douleur d'autrui ne retient pas dans son élan vers la puissance, la contradiction de soi-même, moyen de la grandeur, ordonne la bonté. « Que ta bonté, dit Zarathoustra, soit ta dernière victoire sur toi-même. Je te crois capable de toutes les méchancetés, c'est pourquoi j'exige de toi le bien (1). »

Cette remarque est de la plus grande importance pour dégager de la philosophie de l'instinct de grandeur la morale véritable qu'elle comporte et pour ne pas confondre cette morale supérieure avec l'application particulière que Nietzsche en a faite aux circonstances de son temps. L'attitude propre à l'Instinct de grandeur comporte en effet, à la fois, et cette morale de la dureté que Nietzsche a exposée avec insistance, et une morale de renoncement engendrant un système de vertus fort semblables à celles que commande le Christianisme. Si Nietzsche a si violemment attaqué les vertus chrétiennes, c'est qu'en raison de l'appréciation qu'il porte sur l'humanité de son temps, elles lui paraissent avoir pour origine, non pas une énergie trop tendue, qui s'exhausse et s'accroît en se refrénant, en se cons-

(1) *Zarathoustra*, p. 164.

truisant des écluses, mais une faiblesse qui s'humilie pour éviter des combats trop rudes, non pas l'excès d'une force assez saine pour se coordonner, mais une anémie et une dégénérescence. Le précepte que l'on vient de citer sur la bonté imposée à celui qui est capable de toutes les méchancetés, ce précepte, qui n'est pas unique dans l'œuvre de Nietzsche, montre que la bonté et la pitié mêmes pourraient s'expliquer par une généalogie toute contraire à celle qu'il leur attribue dans le milieu actuel, et que, si elles se développent de nos jours parmi le troupeau des esclaves, elles pourraient surgir également, en vertu d'une autre filiation, dans le milieu des maîtres. Il en est de même du renoncement. Ce que veut l'homme, dit Nietzsche, « sous l'influence de la violente émotion, c'est toujours le grand, le violent, le monstrueux, et remarque-t-il par hasard que le sacrifice de soi-même lui donne autant ou plus encore de satisfaction que le sacrifice d'autrui, il choisit celui-là (1) ».

Ainsi conçue dans son essence, cette morale de l'instinct de grandeur comporte partout une application. Mais cette application exige un discernement préalable. Qu'il s'agisse d'un individu, d'un groupe humain, d'une race, il n'est plus question de lui imposer, en guise de panacée, un traitement uniforme tel que celui de la morale chrétienne; mais il faut rechercher quel degré d'énergie vitale, c'est-à-dire d'égoïsme, anime cet être ou cette collection d'êtres; il faut ensuite, dans la mesure de cette évaluation et en raison de l'excès ou du défaut qui a été constaté, instituer une méthode

(1) *Humain, trop humain*, traduction de A.-M. Desrousseaux. Ed. du Mercure de France, p. 170.

propre à rétracter l'énergie sur elle-même ou à la développer contre l'extérieur. C'est ce que fait l'inconscient de chaque peuple ou de chaque race avec la religion qu'il adopte à l'époque de sa puberté : il mesure alors la puissance du frein qu'il se donne à la force de l'impulsion qui le meut. Par la suite, le frein s'use et laisse du jeu à la machine sociale, à mesure que l'énergie de la race, ayant intégré dans la coutume les actes d'utilité sociale, a moins besoin d'être contenue dans des limites auxquelles elle se restreint spontanément. D'où le danger de substituer dans une race un frein religieux construit pour un autre organisme à celui qu'elle s'est choisi en la période divinatoire de l'Instinct. Ceux-là seuls peuvent en douter qui, au lieu de considérer les religions et les morales comme des phénomènes physiologiques, leur supposent, qu'ils le confessent ou non, une origine surnaturelle.

§

A apprécier la philosophie de l'Instinct de grandeur en dehors de toute utilité particulière, fût-elle nationale ou ethnique, on voit qu'elle objective en une épopée l'une des deux tendances qui, se contredisant, constituent la vie phénoménale et sa représentation. Elle est le principe même du mouvement, d'une ascension sans limite et sans arrêt vers la hauteur. Si cette tendance existait seule et sans contrepoids, la vie, emportée dans un vertige vers le futur, ne s'objectiverait en aucun paysage, en aucun présent. Le phénomène serait aboli par la vitesse. Mais une autre tendance existe. Zarathoustra la nomme mon ennemi né, l'*esprit de lourdeur*. L'esprit de lourdeur, c'est la force d'inertie propre à tout ce qui est immobile et veut demeurer.

Par l'effet de l'esprit de lourdeur combattant l'effort de l'Instinct de grandeur, la vie phénoménale s'attarde devant l'appareil de la conscience, où, à la faveur de ce ralentissement, s'inscrivent les paysages de l'histoire.

L'esprit de lourdeur a donc son rôle utile dans la représentation cosmique. Aussi a-t-il son protagoniste en tout esprit que satisfait l'heure présente. La philosophie de Nietzsche objective la tendance contraire. C'est là ce qu'il faut savoir pour en tirer parti et l'appliquer utilement. Partout où le mouvement de la vie se ralentit, partout où se manifeste une déperdition de l'énergie, cette philosophie est propre à relever le pouls défaillant des activités. Elle apporte avec elle un principe d'accélération et un pouvoir de frénésie, elle est le moyen d'exaltation le plus efficace et le plus admirable. Elle est la chanson de gestes de la Vie célébrant la beauté, la force et l'agilité de son élan sans fin, enseignant le mécanisme de son ascension vers la hauteur et comment elle édifie par la contradiction d'elle-même les écluses où elle amasse son propre flux au-dessus du niveau ancien.

JULES DE GAULTIER.



# L'ENFANT MALADE

—

Cinq ans, six ans et sept ans, la joie...

Un jour de septembre, lorsque j'avais sept ans, j'eus mal aux dents. Mal aux dents, c'est triste. Cela prend les idées et les comprime jusqu'à ce qu'elles souffrent comme des bêtes et ne sachent plus que dire : J'ai mal aux dents. Maman faisait la lessive. Je rôdais autour d'elle, inquiet, je marchais en me plaignant. On dirait que nous promenons notre douleur afin de l'égarer, pour qu'elle se perde dans un coin et ne puisse plus nous retrouver. Maman s'interrompant me regardait avec de bons yeux. Les souffrances d'un enfant sont des souffrances imméritées. Le Destin martyrise quelqu'un qui se plie et qui pleure avec tant de faiblesse que l'on pense : Nature tu es forte, mais tu es bien injuste. Maman m'embrassait : « Mon pauvre petit, tu as mal aux dents ! »

Le lendemain, j'eus encore mal aux dents : Mon garçon nous la ferons arracher ce soir. Le médecin prend des pinces très dures et malfaisantes comme une âme d'acier. On ouvre la bouche, quelque chose s'arrache, on crie. Ça y est.

Le surlendemain, j'eus encore mal aux dents : « Tu n'as pas de chance, mon enfant. Qu'est-ce que c'est donc ce mal aux dents qui ne veut pas finir ? » Je m'asseyais sur une chaise et je penchais la tête, pour voir si pencher la tête ne me soulagerait pas.

Je ne promenais plus mon mal comme au premier jour, car il était tel que rien ne pouvait le distraire. Assis sur une chaise et penché, voyez-vous cet enfant : quelque chose est sur lui, trop lourd pour ses petites forces. Il pleure, il invoque sa mère, il invoque Dieu et toutes les puissances qu'il connaît : quelque chose est sur lui, terrible comme un châtiment. La mère pense : « Mon enfant ne vous a jamais offensé, mon Dieu, et moi que vous ai-je donc fait pour que vous vouliez le punir ? Mon Dieu, c'est à moi que vous auriez dû donner cette souffrance. »

Il y eut une fluxion. Elle croissait, on fit venir le médecin qui la tâta, la pressa, n'y connut pas grand'chose et dit : « C'est sans doute un abcès, nous le percerons dans quelques jours. Ces visites du médecin vous rassurent un peu et l'on souffre avec plus de calme, en vue de la guérison.

Le médecin revint. Ce n'était pas un abcès. Quelque chose : une grosseur, une tumeur, on ne sait quoi... Ma pauvre tête entière était malade. Je sentais cela sur mon front, sur mes cheveux, dans mon cerveau, sur ma nuque, comme une grosse main appuyée qui me faisait courber la tête. Le médecin ordonna une pommade. Pommade, pommade, tous les matins et tous les soirs le mal se riait de vous et vous restiez là, inoffensive et ridicule. Pommade, pommade, tous les matins et tous les soirs votre pot de pommade désemplissait un peu, mais vous étiez, blanche, aussi vaine qu'une belle dame auprès d'un accident.

Un jour succède à l'autre pendant qu'une douleur succède à une autre douleur. Voici les jours noirs qui naissent avec un matin fatigué. Huit heures et la soupe sont tristes comme un remède à ceux qui n'ont pas d'appétit. Neuf heures, dix heu-

res, onze heures, la Douleur habite votre cerveau, votre mâchoire, vos tempes et votre sang. Vous n'êtes plus vous, cet enfant aux regards et aux idées, car la Douleur vous bouche les yeux et remplace vos idées. Et midi, en vous offrant ses bons plats de campagne, vous fait souffrir encore. Enfin l'après-midi s'étend comme une plaine de sable où l'on est perdu avec l'Ennui, avec le Soir et avec la Mort.

Et le médecin revint. C'était un gros bourgeois de province qui mangeait, chassait et buvait et visitait les malades avec un vieux reste de science qu'il apporta de Paris. Brave homme et bon cœur, qui s'apitoyait comme un ignorant et disait : « Pauvre petit bougre ! » Du reste il n'osait pas pratiquer d'opération chirurgicale, par crainte de faire souffrir le pauvre monde. Je pense que c'est surtout parce qu'il n'était pas sûr de lui-même. Il ne comprit jamais rien à ma maladie. Son savoir fut épuisé lorsque, après la pommade, quelques remèdes amers et dépuratifs me fatiguèrent bien plus.

Je m'affaiblissais chaque jour. Vous voyez un enfant dont le corps s'en va, qui sent partir sa chair et dont l'âme anime seulement quelques tissus frêles et qui dépériront encore. Il y a des pommettes pointues, des mains translucides et osseuses, et sous ses habits il y a douze côtes saillantes qui semblent l'intérieur d'une maison de misère. Cependant que cette grosseur de la joue grossit, s'accroît de tous les malheurs d'alentour et veut demeurer à jamais, comme un parasite installé chez un pauvre homme.

Le médecin alors se tourna du côté de la chirurgie qu'il n'aimait guère, mais il fallait me sauver. Il feuilleta des livres, car il avait de la bonté, si bien qu'un matin il osa faire une incision. Et la souf-

france et la peur se joignaient en moi, pareilles à deux mains qui s'unissent et pressurent un cœur.

L'incision fut faite, après laquelle il y avait une plaie suppurante et dont on entretenait la suppuration. Je fus à cette époque un enfant de sept ans qui, la tête cerclée d'un bandeau, offrait à l'air un visage pâlissant dans les linges. Tout le jour, ma petite chaise et moi, au pied du lit, au coin du feu, formions un meuble immobile et geignant. Parfois maman changeait les pansements avec ses bons doigts, mais un toucher, une caresse, en passant, remuent la vie douloureuse d'un malade et l'agitent. Alors elle me prenait sur ses genoux et me berçait. Or, il y avait en son sein une chaleur qui m'endormait, le soir, loin des abcès cruels, auprès d'une mère dont les deux ailes me recouvrent.

Cet abcès ne termina rien. Un jour il se ferma, et la grosseur de ma joue subsistait. Le médecin encore me tâta, me fit ouvrir la bouche, examina toute chose, réfléchit une dernière fois et dit : « Décidément je n'y comprends rien. Un nouveau médecin vient de s'installer ici : vous devriez le voir afin qu'il essaye aussi de guérir votre enfant. »

C'est ainsi. Il y a des étudiants en médecine qui s'amusent à Paris et qui étudient afin d'être docteurs. Et puis ils sont riches et s'établissent dans un coin de province où ils doivent guérir les malades. Leur vie est joyeuse auprès des gentilshommes campagnards alors qu'ils mangent et qu'ils boivent. Ils courent un peu les filles, ils chassent et ce sont des bons vivants. Ils parcourent la campagne et font leur métier pour augmenter leurs revenus. On les aime parce qu'ils sont gais et parce qu'ils se portent bien. On leur ouvre les portes et on les accueille dans les maisons comme on accueille la gué-

rison. Et enfin, lorsqu'ils ont fait plusieurs visites à deux francs, la maladie s'est aggravée et ils vous disent : « Je ne comprends rien à votre enfant et vous déclare que vous ferez bien de le montrer à un autre médecin. »

Le second médecin ressemblait au premier. Fils d'un paysan riche, il voulait s'enrichir encore et brillait de manière à contracter un beau mariage, mais c'était un bon jeune homme d'alcool et de gaieté qui s'agitait et savait me faire rire. Nous allons à son cabinet, le jeudi matin, lorsque nous traversons la place du Marché. Il y a des gens, le jeudi matin, qui font leurs affaires en vendant des œufs : maman fait ses affaires en conduisant son petit au médecin. Vendre des œufs, c'est gagner de l'argent ; soigner son enfant, c'est gagner de la vie. Lorsque nous entrons, plusieurs personnes attendent et nous attendons notre tour en causant tout bas pour faire passer le temps. Maman dit : « Savoir ce qu'il va bien nous dire, aujourd'hui. C'est peut-être cette fois-ci qu'il te guérira. »

Petit cabinet du médecin avec des fauteuils, des tables et des livres, je vous revois. Vous me sembliez plein de luxe parce que vous étiez plein de tapis, vous étiez silencieux aussi pour accueillir les malades, et à cause de vos livres vous aviez l'air savant comme votre maître. Petit cabinet du médecin, vous étiez une petite chapelle où le Bon Dieu accueillait les blessés. Nous entrons ici pour connaître notre destin. Maman, un peu pâle, me tient par la main. Vous étiez très bonne, petite chapelle, lorsque le Bon Dieu me disait : « Assieds-toi. » Il me

tâtait en demandant : « Est-ce que je te fais mal, mon petit bonhomme? » Il me regardait dans la bouche aussi et c'était drôle parce qu'il disait : « Allons, ouvre le bec. » A la fin il y avait tel ou tel remède à prendre, qui faisait battre notre cœur : C'est peut-être le vrai remède. Et quand nous sortions, le médecin me caressait et me donnait de la joie parce que je savais répondre à ses questions : « Qui est-ce qui a succédé à François Ier ? »

Nous remontions chez nous, le jeudi matin. Un enfant et sa mère ont descendu cette rue en ne sachant pas, voici qu'ils la remontent en souriant. Les nouveaux médecins sont pareils aux nouvelles amantes qui nous donnent un nouveau bonheur. Et vous, jeudi matin, avec cette clarté, vous embellissiez la semaine. Jeudi matin, je vous aime, et maintenant vous êtes encore pour moi un matin d'espérance.

Pendant longtemps les remèdes se suivirent. Nous courons chez le pharmacien et je les utilise immédiatement. Il ne faut pas laisser au mal un seul des instants qu'on peut lui soustraire. Les premiers jours j'étais bien naïf. Chaque potion amère fut un divin liquide inventé pour le bonheur humain. Je la bois, je la sens en moi, je gesticule en criant : A présent je suis guéri !

Un peu plus tard j'espérais au lendemain. Celui qui se couche plein de souffrance, la nuit le prend entre ses mains et le caresse et le repose. Demain matin, la fatigue s'en est allée ; le sommeil vous a lavé la tête, et la grosseur de votre joue — vous souvenez-vous ? — eh bien ! elle n'est plus là.

Un peu plus tard encore j'espérai dans la fin de la semaine. Plusieurs jours sont nécessaires pour que ce remède entre dans votre sang. Tout d'abord

vous ne sentez rien parce que son travail ne s'est pas fait, mais bientôt, lorsqu'il a pénétré votre chair, toute votre chair se transforme, les humeurs, dissoutes, s'en vont et se perdent. Peut-être bien que la prochaine visite au médecin sera la visite de guérison.

Mais hélas! espérances décevantes, belles espérances de mes jours qui m'avez trompé, je vous ai vues partir l'une après l'autre, comme les fleurs du jardin qui n'ont pas laissé de fruit. Vous étiez plusieurs à mes côtés. La première était la plus belle, elle est partie d'abord. Sa sœur était un peu moins belle et m'a quitté bientôt. La troisième était modeste et douce. Elle se tenait devant moi, et lorsqu'elle me regardait il brillait dans ses yeux un peu de mon âme. Je vois bien maintenant que celle-ci était la meilleure. Je lui tendais les mains et nous jouions ensemble à cache-cache derrière les bosquets où sont les plantes vertes et noires. Un jour elle s'est trop bien cachée et je n'ai jamais pu la découvrir.

Ah! oui, nos caractères savent se plier! Facultés d'assimilation : pauvres cerveaux et pauvres nerfs, vous en jouez de vos facultés d'assimilation pour vous habituer au malheur! Quand les trois espé rances eurent franchi mon seuil, je vécus côte à côte avec mon mal. Je vécus à côté de mon mal comme un homme à côté d'une personne qu'il connaît. C'est une mauvaise personne qui vous gronde et vous bat. Elle s'assied sur votre chaise, elle prend place à votre table, elle se couche dans votre lit, elle voudrait entrer dans vos pensées. Mais nous savons garder nos pensées des mauvaises personnes. Nous les enfermons au fond de nous-mêmes, là où sont nos sentiments les meilleurs. Elles vivent, elles se

blottissent au nid, elles sont de bonnes pensées tièdes et frileuses. Mélancoliques pensées des malades, pensées bonnes et fines, l'âme à son tour prend un peu de votre forme, et bienheureux les enfants malades, car ils auront de la finesse et de la bonté.

Maman, qui me voyait dépérir, ne s'habituait pas à mon mal. Il y avait un enfant qui ressemblait aux autres enfants avec sa vie saine et son bonheur. J étais beau comme un travail qu'elle avait fait. Je représentais une partie de sa chair et de son sang et sur mes idées on sentait que ses mains avaient passé. Or cet enfant qui jouait s'assied dans un coin pour souffrir. Ce travail que l'on a fait, ce bel objet qui vous avait coûté tant de peine, qu'un souffle passe encore : il sera brisé ! Et la chair de votre chair se corrompt, le sang de votre sang s'amasse en un endroit de la joue et devient du pus et de la douleur. Oui, ses idées sont bien ce que j'en avais fait, mais les idées dans ce corps maigre tremblent et pâlissent, jusqu'à ce qu'elles meurent, mon Dieu !

Alors, puisque le médecin n'y pouvait rien, maman s'arrangea pour me guérir elle-même. Les médecins qui ont fait des études connaissent beaucoup de maladies, mais pour guérir un malade il faut le soigner avec cet instinct que donne une grande bonté. Dans les hôpitaux, de vieux chirurgiens et de jeunes internes pratiquent toute la science des écoles, or beaucoup d'hommes meurent parce qu'on ne sait pas les soigner avec amour. La Bonté est plus forte que la science humaine. Il faudrait que la médecine fût un sacerdoce et que chaque médecin pratiquât son métier comme on accomplit un grand devoir. Loin des plaisirs du monde; dans sa pensée et dans son cœur, il faudrait que le médecin

restât chaque jour afin de se recueillir et de se fortifier. Un cerveau, c'est bien, pour connaître les maladies, mais un cerveau et un cœur cela suggère les miracles. Vous devinez ce que vous n'aviez pas compris et votre amour, dépassant vos idées, vous guide dans tous les dédales. Isaac Newton découvrit la gravitation, non pas parce qu'il était savant, mais parce qu'il avait une âme poétique.

Les médecins qui parcourent les campagnes avec leur gros sang et leurs idées sereines passent dans les maisons et regardent les maladies comme un conducteur des ponts et chaussées regarde un remblai qu'il faut combler. Les hommes sont de simples matières où l'on exerce son métier. Or la médecine n'est pas une science que l'on applique aux hommes comme celles que l'on applique aux pierres.

Maman s'arrangea donc pour me guérir elle-même.

La vie est une duperie : ce sont les gens maigres qui ne peuvent pas manger. La soupe réconfortante du matin, les haricots et le vin de midi, la soupe encore du soir me donnent des haut-le-cœur et je m'enfuis sur ma petite chaise, dans mon coin, là où l'on ne mange pas. J'aimais pourtant les biscuits qui, trempés dans le vin, fondent avec un goût de sucrerie. Mais ce n'est pas une nourriture, et puis dans nos campagnes saines on ne veut pas dépenser son argent à des biscuits. Maman cherchait quelque aliment réconfortant et qui me tentât comme une friandise. Elle finit par penser au chocolat. Tous les matins, tous les midis et tous les soirs, avec une belle couleur lilas et une odeur chaude, le cho-

colat au lait m'appelait comme un ami. Je fus tenté dès la première fois. Petit gourmand je m'approchais. Or une force agitait ma cuiller et jusqu'à la fin, maman, j'ai mangé mon chocolat. On finit même par mettre du pain dedans. Je ne mourus pas d'inanition. Chocolat au lait, je vous serai toujours reconnaissant parce que vous m'avez sauvé la vie.

Celui qui mange, la nature le fait rentrer dans ses lois. Un repas, une digestion et la faim qui les suit sont des phénomènes essentiels. C'est un nouveau sang qui se forme, une nouvelle chair aussi, et puis il semble que de nouvelles idées se forment en même temps. Vous participez à la vie ordinaire qui se compose de changements. Vous êtes en mouvement comme le vent, comme les hommes et comme toutes les forces naturelles. Un malade se renferme et se replie vers le passé. Sa pensée se souvient et revit les anciens instants tandis que son corps absorbe et boit les anciennes substances. Or il arrive, en ce temps-là, que sa pensée s'étiole et que son corps s'amaigrit parce que les anciens instants sont passés et parce que les anciennes substances sont épuisées.

Maman se dit qu'elle devait faire revivre mes idées comme elle avait fait revivre mon corps. Elle me fit retourner à l'école. Ça me distraira. Certainement, et lorsque je descendais avec mes cahiers sous le bras je pensais à des choses de l'école. Je devenais studieux. L'histoire de France m'emplissait la tête de ses actions de rois et de ses batailles. Je connus des bruits d'armures que frappaient les épées alors que Duguesclin, Jeanne d'Arc et les Anglais habitaient mon âme avec force comme ils

avaient habité ce monde. Histoire de France aussi, vous m'avez sauvé la vie.

C'est à cette époque qu'une vieille mendiante avec son enfant passa devant notre maison. C'était une vieille femme, habitant à quelques lieues de là qui, tous les mois, venait dans notre petite ville où les riches bourgeois avaient l'habitude de lui faire des dons. On la voyait passer, tenant son panier d'une main et son enfant de l'autre main. Son panier contenait les choses de sa vie : des œufs, des légumes, du vin et son porte-monnaie, et son enfant contenait tout son bonheur. Chaque mois on la voyait passer avec ses vêtements propres, son bonnet blanc et son visage couleur de grand air. Elle habitait, sur la lisière d'un bois, une petite cabane qu'entouraient les champs jaunes du Berry et la forêt profonde de mon pays. Mais jamais on ne l'avait aperçue dans sa cabane. Les gens en passant disaient : C'est ici la maison de la mère Henri, et les contrevents étaient fermés, et la porte barrée. Voyages de vieilles mendiantes, voyages souvent lointains de celles dont la besogne est par les routes ! Les voyages forment l'esprit, car on récolte dans les champs, dans les maisons et sur les chemins presque toutes les connaissances de la vie. C'est ainsi que la mère Henri apprit à faire, avec des plantes, une eau que l'on appelle l'eau rouge et qui soulage de toutes sortes de maux. Elle guérissait aussi de la « loubée ». Je n'ai jamais su ce que c'était que la « loubée », mais la mère Henri guérissait de la « loubée ». Si elle avait été plus vieille, solitaire et sale, on aurait cru qu'elle était

sorcière. Mais elle avait un enfant comme les autres femmes, elle était propre comme les autres femmes encore, elle causait ainsi que tout le monde, et l'on croyait simplement qu'elle avait appris le long des routes quelques-uns des secrets des plantes.

Depuis quelque temps, maman la guettait à passer. Il y a des espérances inavouées que nous plaçons sur les vieilles têtes du hasard. Maman pensait que la Vérité qui voyage peut rencontrer ceux qui rôdent. Et puis il y a toujours des voisins qui connaissent le cousin d'une personne qu'une vieille mendiante a guéri. Enfin le succès appartient à ceux qui le cherchent partout, même où ne s'arrêtent guère les succès.

Maman appela la mère Henri : nous pouvons toujours essayer, disait-elle. Mère Henri, je vous vois encore lorsque vous arriviez lentement, avec votre bon air, comme ceux que l'on attend. Vous m'avez aperçu, la tête entourée d'un bandeau et vous avez dit : En effet, l'on m'avait appris qu'il était malade votre petit. Votre enfant était avec vous. Maman, tout de suite, vous raconta que c'était un mal qui ne voulait pas s'en aller. Et parce qu'elle était impatiente de ce que vous lui diriez, elle défit bien vite le bandeau. La grosseur était là. Vous l'avez touchée du bout des doigts, par crainte de me faire mal. Ensuite vous avez dit : « C'est sans doute de l'humeur, et vous nous avez regardés. » Vous avez ajouté : « Il faudrait mettre là-dessus un saint-bois. Un saint-bois c'est une petite écorce qui attire l'humeur et la fait sortir en dehors. On en trouve chez tous les pharmaciens. »

Alors maman, pour vous remercier, vous offrit de manger du pain et du fromage en buvant un verre de vin. Vous avez accepté et votre enfant

s'est assis auprès de vous sur la petite chaise. Voilà, mère Henri. Je me souviens de votre amour pour votre enfant. Vous lui donniez à manger et à boire en disant : « Mange bien, bois bien, mon petit. » C'était un enfant bien élevé qui mangeait proprement parce qu'il avait l'habitude de manger comme cela, chez des gens aisés qui n'aiment pas que les pauvres laissent des miettes. Vous le regardiez. Mère Henri, aussi longtemps que durera ma mémoire je me souviendrai des regards que vous donniez à votre enfant. Vous étiez une vieille malheureuse, dans une cabane, et qui voyage pour aller tirer les sonnettes par tous les temps de pluie et de soleil. Votre main brune, l'hiver pressait votre sein où glissait le vent gelé, et vos pas d'été, pleins de sueur, marchaient au soleil sur les routes sans nombre qui usent vos jambes pour vous donner du pain. La pauvreté vous entourait le corps, comme une grosse corde, et vous traînait ainsi qu'un maître traîne une bête pour la montrer aux portes des maisons. Mère Henri, quand vous regardiez votre enfant l'on sentait que vous étiez une femme heureuse. Vous regardiez votre enfant comme Jésus doit regarder ceux qu'il a mis au monde et qu'il fait souffrir. Mais surtout vous le regardiez comme on regarde son bonheur. Votre enfant vous semblait beau comme un château avec un parc. Le maître s'arrête et contemple en pensant qu'ici c'est sa vie : la richesse, l'aisance et la beauté. Votre enfant était meilleur que la chaleur des bons foyers, que les baisers des amoureux et que la viande que l'on mange en buvant du vin. De toutes ces choses il vous tenait lieu. Alors vous l'admiriez. Ce jour-là il tombait de la pluie. Votre petit garçon dit : « Il pleut. » Dans nos pays on parle très mal et l'on dit :

Ça pluit. Vous le fîtes remarquer à maman : « Voyez-vous, Madame, mon petit garçon ne dit pas : Ça pluit, mais il dit : Il pleut. » Votre petit garçon sourit : « Voyez donc, Madame, disiez-vous, comme il a de belles dents ». Et quand vous vous êtes levée pour partir, maman vous a dit : « Il a l'air bien intelligent, votre petit. » Alors, mère Henri, j'ai vu vos deux yeux comme deux âmes profondes dans lesquelles l'amour est tombé.

Puis vous êtes partie, entre votre panier et votre enfant. Votre panier contenait votre vie, mais votre enfant contenait tout votre bonheur.

Un saint-bois. Maman n'osa pas l'appliquer. Sur ma joue, au siège du mal, il ne faut pas des remèdes de bonnes femmes. Un saint-bois peut être bon, mais la prudence conseille de ne pas s'en servir. Maman ressemblait aux vieux paysans malades qui appellent un médecin. Le médecin dit : Ce n'est rien, il faut prendre tel ou tel médicament facile. Alors on l'écoute parce que si cela ne fait pas de bien, cela ne peut du moins pas faire de mal. Mais si le médecin commande une médication compliquée, le vieux hoche la tête et pense : Il se trompe avec tous ses remèdes de pharmacien et mon mal partira comme il est venu. Les médecins sont pareils aux conseillers que l'on écoute lorsqu'ils sont de notre avis.

Ma mère pourtant était ébranlée. C'est une pente irrésistible, sur les routes irrégulières et qui nous précipite jusqu'à sa fin. Tu as interrogé la science d'une commère : tu l'as comprise et tu voudras la compléter. La curiosité se joint à l'espoir et nous

pousse. Pour maman, l'espoir surtout la poussait. Un saint-bois agit parce qu'il attire l'humeur. Pourquoi ne la transporterait-il pas à l'endroit que l'on aurait choisi ? Sur un bras de mon enfant si je mettais un saint-bois, par ce moyen on verrait toute l'humeur s'en aller, et celle de la joue aussi. Maman fit part de ce raisonnement à toutes nos voisines et chacune l'approuva : « Moi, à votre place, j'essaierais. » Pendant quelques jours encore, maman retourna cette idée dans sa tête et, l'ayant bien appréciée, résolut, un samedi, de l'expérimenter pour une durée de huit jours.

Hélas ! vous, saint-bois, entre deux samedis qui restâtes sur mon bras, pauvre remède de bonne femme, vous nous avez trompés. Nous étions habitués aux déceptions depuis les temps de la pommade et de l'incision et de plus nous ne laissions croître que de toutes petites espérances afin que leur départ ne fît pas en nous trop de vide. Mais vous, saint-bois, remède de bonnes femmes, humble remède de gens comme nous, vous n'auriez pas dû tromper les vôtres. Nous vous avons pardonné : nous avons même cru que c'était parce que nous n'étions pas assez hardis. Maman dit : « Ce saint-bois, il faudrait le mettre sur ta joue, mon petit, mais je ne l'ose pas. La mère Henri avait peut-être raison, qui voulait que l'on attaquât le mal en son endroit. »

Ensuite le temps passa, comme passe le temps des malades. Nous n'avions pas parlé de notre femme au médecin, parce que les médecins sont des gens savants qui n'aiment pas la concurrence. Le temps se

levait chaque matin et traînait des jours gris dans notre maison, le long des rues de l'école et parmi les livres. On le voyait se dresser pendant des heures et poser ses poings lourds sur ma tête. Nous allions souvent chez le médecin, et ces jours-là le temps de notre vie semblait un peu plus clair et plus léger. On dirait que les médecins nous guérissent du temps. Nous allions chez le médecin. Aide-toi, le ciel t'aidera. Ah ! oui, nous nous aidions, mais le ciel mettait bien longtemps à nous aider. En avons nous usé de la patience, maman ! Lorsque nous nous donnions la main en descendant chez le médecin, nous pensions : Il y a bien longtemps déjà que nous connaissons ce chemin. Et nous remontions tous deux en pensant : Il y a bien longtemps déjà que le médecin ne connaît rien à ce mal.

Le temps passa, tout habillé de fer, comme un guerrier dangereux qui ne veut pas passer.

Une fois le temps s'arrêta auprès de nous. C'est parce que le médecin croyait que deux cautères pourraient me guérir. Oui, le médecin dit un jour : « Il faudrait lui poser deux cautères. Ça ne sera pas grand'chose et çà le soulagera certainement. » Il me demanda : « Et comment écris-tu cautère ? — *C o-t e r r e.* — Mais non, répondit-il, parce que ça ferait coterr...re. Il faut l'écrire *C a u t è r e.* » Savoir écrire leur nom me rendait les cautères familiers. *C a u-t è re,* vous ressembliez à mes bêtes familières, à Jeanne d'Arc et à Napoléon et vous veniez à moi, comme eux, à travers ma jeune science pour faire du bien à mes maux. Pendant huit jours, *c a u t è r e,* nous vous attendions comme un bienfait : moi parce que je vous connaissais et maman parce qu'elle espérait en vous. Je crois que jamais, cautère de mon

enfance, vous ne fûtes ainsi reçu chez les hommes par un fils et sa mère qui vous attendaient.

Certes nous avions expérimenté bien des remèdes, mais tout nouveau remède est doué de propriétés particulières dont la meilleure est d'entretenir l'espérance. Les médecins vous promènent à travers les connaissances humaines.

Le matin des cautères je ne m'attendais pas a ce qui allait arriver. Connaissant ma maladie, mon cerveau l'avait domestiquée et l'associait à ma vie sans crainte de rébellion, mais un jour il s'aperçut que cette bête domestique était une bête parce qu'on agissait avec elle comme avec une bête. En effet les cautères prennent la chair et la rongent furieusement. On voit ainsi une bande de chiens de chasse dévorer un sanglier des bois. Le médecin opérait, maman me tenait la tête et moi je me plaignais, longuement, avec des geignements égaux. Je revoyais cette grosseur que Dieu posa sur ma joue et qui me traînait depuis si longtemps déjà, sur sa route ardue où mes forces se lassaient. Je demandais compte à toutes les puissances humaines ou divines de leur malédiction. Vous m'avez blessé, moi qui n'ai rien fait. J'allais à l'école tous les matins et j'accomplissais tous mes devoirs lorsque vous m'avez blessé. Et vous m'avez blessé au visage afin que la blessure fût visible et pour que le châtiment fût profond. Ma joue se creuse sous deux cautères et c'est une marque infâme que vous m'imposez à jamais. Mais, au moins, laissez-moi guérir. Entrez votre poing dans ma chair, et que j'en souffre, mais au moins laissez-moi guérir.

Quelques jours plus tard, lorsque le médecin enleva les deux cautères, il y avait deux trous que nous devions faire suppurer. Jusqu'ici j'avais bien

su que j'étais malade à cause de mes souffrances, de mes remèdes et de nos visites, mais ces maladies élégantes restent à notre surface comme des douleurs aristocratiques. Presque du bonheur est sur elles. On se dit : Je suis malade, pour se distinguer des autres hommes, et l'on sent que la maladie est une supériorité parce qu'elle affine les malades. Mais si la chair se rompt, la maladie se montre par deux trous et devient une maladie honteuse. Alors le malade est un homme blessé qui laisse ses pensées dans ses blessures où elles se corrompent à leur tour et vivent avec des plaies.

J'avais perdu mon calme et mon accoutumance. A l'école, mécaniquement, les choses entrent dans ma tête. Il y a deux parts dans mon esprit : l'une où viennent les connaissances du monde malgré moi, parce que j'ai des sens, et l'autre où sont deux trous que mon âme habite. Moi, c'est la seconde part, c'est mon âme recroquevillée qui pense et qui pleure. Un jour que je n'écoutais pas ses observations, l'instituteur me donna une gifle. Alors on vit baver deux filets de pus sur ma joue, qui étaient une tare cachée qui se montre et par laquelle on comprend qu'il ne faut pas toucher à cet enfant puisque sa chair se décompose. Ces deux filets de pus me séparaient du monde.

Mes nuits étaient noires et rudes. Un sommeil implacable me gardait, pieds et poings liés, sans connaissance et sans pensée. De toute ma fatigue venait cet accablement et tout mon corps y participait, par ses sens, par ses membres et par ses organes qui ne pouvaient plus agir parce que le mal les avait usés. Mais un ronflement marquait ma vie et ce ronflement encore était de la fatigue. Je ronflais comme on râle, avec une respiration qui vou-

lait jaillir, mais qui devait traverser des marécages. Quand parfois je m'arrêtais, maman pensait : Sa respiration peut-être n'avait pas pu sortir, et elle me tâtait pour voir si je n'étais pas mort. Je m'éveillais le matin, amer, et la bouche pleine d'un pus qui semblait aussi gagner mon cerveau où des idées s'épaississaient.

Il y eut un jour où je ne pouvais pas fermer la bouche : quelque chose, comme une dent de sagesse, pointait pour la tenir entrebâillée. Le médecin dit : « Mais voilà, c'est l'os qui sort. Je comprends maintenant sa maladie. Voyez-vous, Madame, c'est l'os qui était gâté. Je m'en étais toujours douté. »

Il prit une pince et enleva le morceau d'os ainsi qu'on enlève une dent. Le voici. Nous le regardâmes, maman et moi, comme une partie de nous-mêmes et avec une grande crainte. Nous avions peur parce qu'un os gâté doit ressembler à une plaie et nous pensions la voir et souffrir à cause de sa profondeur et de son pus. Mais non et c'était simplement un petit os poreux un peu plus gris qu'il n'aurait dû. Alors nous fûmes bien étonnés de ce que si peu de chose pût produire tant d'effet.

Nous l'enveloppâmes dans du papier de soie pour le conserver, mais nous n'étions pas rassurés. Ça commence par un petit os de la mâchoire, de même qu'une carie d'os commence par une fluxion légère, et ça se poursuit longtemps comme un mal qui ronge. C'est une fraction et c'est une autre et puis c'est tout un os qui disparaît. Et d'autres os s'en vont qu'a corrompus un mauvais voisinage car les

maux gagnent de proche en proche avec la mort pour but. On comprend que l'humanité est faite pour les maux lorsqu'on voit leur naissance et leur déloppement. Un os de ma mâchoire sort par ma bouche et nous nous demandions si tous les os de ma tête n'allaient pas sortir par le même endroit.

Ah! les semaines qui suivirent! Je sentais ma mâchoire en travail qui se désagrégeait seconde par seconde comme le temps se désagrège et avec cette assurance égale que donnent les grandes forces. Voilà ce que je croyais sentir. Lorsque mon sang avait un peu plus de vie, alors qu'un peu de calme semblait revenir, cela accélérait encore la vitesse du mal. C'est une marche vers la mort. Dieu parfois la rend agréable et rapide, mais c'est afin de mieux nous tromper, pour que nous arrivions plus tôt à sa fin. Et j'étais un pauvre enfant plié. Je m'asseyais sur ma chaise, je me couchais dans mon lit, j'étendais mes bras en croix comme l'autre, qui avait tant souffert, et je n'aurais pas voulu souffrir, et je n'aurais pas voulu mourir.

Les actions de la vie me semblaient superflues. Ah ! c'est la fin de l'été et c'est un peu de l'automne, et il y a un beau soleil blanc dans le ciel bleu. Que m'importaient ces choses ! Et que m'importaient le travail, les paroles et les visites du médecin ! Mes idées habitaient deux trous de ma joue auprès des os de ma mâchoire, dans un pays où l'on ne vit plus qu'une vie maigre et pourrie. Le monde est malsain, les médecins ne savent pas guérir les malades et le travail et les paroles sont superflus puisque l'on doit mourir.

Ma pauvre maman me prenait la main et m'entraînait. Il faut une grande persistance dans nos espoirs et suivre courageusement le Destin où il

nous conduit. Le Destin nous conduisait encore au cabinet du médecin. Maman le suivait, égale et forte comme les forces qui nous poussaient et le suivait jusqu'au bout en me traînant par la main. Je m'en allais avec des petits pas de laine et la tête baissée, et je sentais en moi toutes les défaillances d'un vaincu : « Aie du courage, mon petit enfant. Les médecins qui nous enlèvent nos os ne nous font pas souffrir longtemps. Et puis je t'achèterai des biscuits. Tu les mangeras avec du vin, et tu sais qu'ils sont bons comme des bonbons et qu'ils fortifient le cœur des enfants malades. »

Une autre fois, elle me dit : « Si tu es bien sage et que tu ne cries pas, je t'achèterai un crayon rouge et bleu. » Un crayon rouge et bleu, je voulais le gagner, parce qu'il sert à composer de beaux dessins. Ce jour-là le médecin aurait pu m'enlever bien des os sans me faire crier. Un crayon rouge et bleu possède une grande puissance à cause de ses deux couleurs qui rappellent l'uniforme des soldats. Je le voyais devant mes yeux doué d'une grande beauté. Il faut souffrir pour le posséder, mais la possession en est si bonne qu'il semble qu'on ne pourra plus mourir.

Le médecin dut faire un voyage à Paris. Avant de partir il nous dit : « Je vais emporter un des petits os que nous avons arrachés pour le montrer à l'un de mes anciens professeurs. » Et quand il revint, voici ce qu'il nous apprit : « C'est bien une carie d'os, comme je l'avais dit. Il aurait fallu pratiquer une opération et gratter la partie malade, mais nous ne le pouvons plus maintenant à cause

de la faiblesse de cet enfant. Laissons, et le mal s'en ira seul. »

Nous laissâmes. La résignation des pauvres gens s'étend sous le ciel comme une bête blessée et regarde doucement les choses dont elle ne peut point jouir.

Auprès du médecin, mon mal s'accrut, parce que c'était dans ma destinée. Il aurait fallu une opération chirurgicale, mais nous n'en voulions à personne en pensant que nous étions de pauvres gens. Les ouvriers savent que la vie est pénible puisqu'il faut travailler chaque jour, et les maladies leur montrent qu'elle est plus pénible encore puisqu'on ne conserve pas toujours cette vie pour laquelle on a travaillé. Les médecins sont riches et leur fortune les éloigne de nous. Ils passent en voiture, leur regard s'arrête à peine sur nos humbles maisons et leur esprit les considère un instant, puis s'en va. Nous restons penchés sur nos besognes et nous acceptons les lois naturelles : le travail, les maux et la richesse. Nous disons simplement : Nous n'avons pas de chance. Et c'est la formule dernière de nos cerveaux, grâce à laquelle nous pourrions vivre dans le malheur éternel.

Il arriva que le dernier morceau d'os sortit de ma mâchoire. Je fus guéri, et nous en étions étonnés.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.



# LES VEILLEUSES

—

*Les Veilleuses des prés ont des lueurs si douces*
*Qu'on craint, en les cueillant, d'entendre leur soupir*
*Et le souffle d'adieu, qui se perd dans les mousses,*
*De leur âme au bon sol qui les faisait fleurir.*

*Et comme une paupière où le baiser se pose,*
*Fait de couleurs d'aurore et de teintes du soir,*
*De tristesse choisie et d'éphémère espoir,*
*Leur calice léger est transparent et rose.*

*Pour veiller sur la mort exquise des splendeurs,*
*Par son charme épuisant chaque jour effacées,*
*Leur prêtant un sourire et les privant d'odeurs,*
*L'Automne les voulut pâles et nuancées.*

*Et l'amour menacé de la saison dernière,*
*Se promenant aux champs par ces fleurs étoilés,*
*Demande à la pitié de leur faible lumière*
*Sa fin mélancolique et des chagrins voilés.*

*Mais notre cher amour aux caresses heureuses*
*Exalte notre cœur de vivaces parfums,*
*Et pour pleurer le deuil de ses étés défunts,*
*Il n'arrachera pas les tiges des Veilleuses.*

RENÉ ALBERT FLEURY.

# A LA TOMBÉE DU RÊVE

—

Tout à l'heure, nous nous sommes quittés. Peut-être n'avons-nous pas osé nous dire que c'était pour toujours : mais nos cœurs silencieux savaient bien qu'une vie étrangère allait alors pour chacun d'eux s'ouvrir.

Je n'ai pas su si j'étais triste. Le passé que je laissais auprès de vous était encore si proche qu'il semblait se mêler à l'avenir où j'allais tomber loin de vous, à cet avenir encore incertain et déjà menaçant qui sépare la route où nous avions marché ensemble jusqu'alors.

Par cette matinée d'hiver, où la terre durcie semblait sonore sous mes pas à croire qu'elle était vide, j'ai senti qu'une même destinée de froid allait crisper mon cœur, pour l'endurcir peut-être aussi, et qu'elle y traçait déjà des crevasses profondes, pour que tout l'amour en sortît, et que la douleur de vivre y trouvât plus d'échos.

Cependant un soleil d'hiver laissait encore jouer quelques rayons blonds sur la terre ; et j'ai songé aux claires farandoles que de doux et gracieux souvenirs allaient mener en moi. Mais les ombres de pensées qui tremblaient sur le fond de mon âme étaient alors si vagues et si lointaines que j'attendais encore venir le moment où me pencher vers elle pour les mieux reconnaître.

J'ai passé sur mon front ma main. Était-ce pour

dégager mes pensées de la mêlée qui les obscurcissait ? Je me souviens que votre main venait de quitter la mienne et que nos doigts avaient gardé longtemps l'étreinte des adieux.

En mettant ma main sur mon front, j'ai pensé peut-être y poser la vôtre ; et c'est, je crois, votre caresse qui m'a mis le front en repos.

De même que mon souvenir demeurera longtemps agenouillé devant votre pensée, je voudrais que ma main gardât longtemps l'étreinte que vous lui aviez donnée, et qu'elle crût la sentir encore, malgré qu'elle se soit dénouée. Hélas ! vos doigts câlins ne pourront plus serrer les miens. Et les étreintes prochaines, c'est la Vie qui me les donnera, pour rayer votre souvenir avec les griffes qu'elle cache.

Comme cette vie me fait peur, maintenant que je ne vous y sens plus à mes côtés ! C'est aujourd'hui que, le rêve clos, la vie va s'ouvrir devant moi : mais, demain, ce sera déjà trop tôt de la bien connaître ; et il me semble savoir d'avance ce qu'elle sera...

Avant d'y entrer, que je regarde votre Souvenir : il me regarde peut-être aussi et tandis qu'il recule dans le passé, je vais me plaire à garder les yeux tournés vers lui, pour que vous ne disparaissiez pas à jamais, sans que je vous aie vue disparaître.

— Je sens qu'une grande tristesse va tomber sur moi. Mais le moment est encore si proche où je vous ai quittée qu'il me semble que je suis encore auprès de vous ; et je m'attarde aux étangs de mélancolie, avant que la tristesse ne déferle en mon âme.

Laissez-moi songer au passé : c'est vous qui me l'avez donné, alors qu'en semant l'amour dans

mon cœur, vous ne saviez peut-être pas quels destins y germeraient et quelles fleurs s'y épanouiraient, pour être, hélas ! sitôt brisées !

★

Toujours il me souviendra de ce pays où je vous connus, et que j'ai tant aimé, pour la rencontre qu'il m'avait donnée de vous. Aujourd'hui, je voudrais presque le maudire d'avoir été le berceau tout fleuri de roses où balbutia mon amour. C'est là que je vous ai vue, penchée sur lui, pour surprendre son premier sourire et le recevoir dans le vôtre. Ainsi, vous écartiez les rideaux de la vie, pour laisser mon regard flotter dans le ciel du rêve : et, m'ayant mis le cœur en espoir, c'est à vous que vous l'avez conduit, bien qu'il dût par vous se briser un jour.

Pourtant, ce pays qui me semble nôtre, tant je vous y crus mienne, je n'ose pas le maudire encore de nous avoir tous deux accueillis ensemble : si le chemin d'amour que j'y ai trouvé m'a conduit vers un sort douloureux, du moins il a passé par des journées radieuses ; et, plusieurs fois, j'ai senti qu'il traversait le bonheur. Vous aussi, vous l'avez aimé, ce petit pays où déjà nos cœurs vivaient l'un dans l'autre. Je vous y ai vue plusieurs fois avant de vous connaître ; mais peut-être mon cœur vous connaissait-il avant que je ne vous y eusse vue......

Un soir, vous m'avez parlé : et il me sembla doux que cette voix, dont la douceur déjà m'avait de loin enchanté, laissât couler vers moi les sources qui chantaient en elle.

Puis, d'autres soirs nous ont rapprochés. Je ne me doutais guère alors qu'un destin d'amour dût plus

tard nous unir, et que votre approche ouvrît une ère dans mon cœur.

Nos premiers entretiens furent égrenés par ces soirs d'été, que la mer élargissait de son souffle. Un soir, vous contempliez le ciel constellé; et vous me confiiez qu'un regard aux étoiles, c'était un songe vers l'avenir. Et moi, j'ai compris que c'était un songe vers l'amour. Comme je vous le disais, vous m'avez semblé, avec un sourire éclairci d'espoir, affecter d'en être déjà au retour du rêve d'aimer. Cependant, chacun de nous trouvant, à se sentir auprès de l'autre, un charme que nous ne savions pas encore, nos paroles ont suivi la pente ineffleurée de nos pensées; et, à pénétrer dans les allées mystérieuses de l'âme et du cœur, nous avons mis, sans nous en apercevoir, l'étonnement inavoué de notre âme et de notre cœur.

Nos lèvres ont essayé le récit d'amour avant que nos baisers en fissent le voyage.

Et, comme si nous avions déjà le pressentiment de cet amour qui nous guettait, nous nous sommes avoué le doute et la méfiance que nous inspirait le danger d'aimer.

— Pourtant, il fallait bien qu'après avoir ainsi tant parlé d'amour, pour le maudire, il nous advînt d'en éprouver un peu, pour l'aimer. Effarouchés peut-être, nos cœurs se sont tus d'abord, jusqu'au jour où leurs battements ont mis à nos lèvres des paroles tremblantes. Ce jour d'été, nous nous sommes l'un près de l'autre assis sur l'herbe; et j'ai lu dans vos yeux la promesse des jours heureux dont l'attente semblait illuminer vos regards. — J'ai senti, le soir, en m'endormant, glisser des bruits de robes dans mes rêves. A mon éveil, et

désormais, ce fut, en mon âme, comme si le pli de mes pensées eût gardé celui de vos robes.

Le lendemain, il a fallu que je vous revisse. Je n'osais pas encore espérer que vous reprendriez avec moi la route d'un jour nouveau; mais aurais-je eu peur d'espérer, si déjà je n'espérais pas? Ce jour encore, vous avez laissé venir à vous les élans craintifs de mon cœur d'enfant. Et mon émoi vous a peut-être ému. Le soir, j'ai voulu vous retrouver sur la plage; et je ne vous y ai d'abord pas aperçue. Mais tout de suite j'ai senti que si vous vous étiez d'abord dérobée à ma vue, ce n'était que pour me chercher vous-même, en venant à moi. — Vous m'avez demandé si je voulais descendre plus près de la mer. Et je vous ai suivie, pensant descendre aussi plus près de vous.

De tous ceux que nos amours auront laissés en moi, nul souvenir ne me viendra aussi délicieusement effleurer l'âme que celui de ce premier soir d'amour où nous dérivâmes l'un à l'autre... Nous étions à l'écart du monde; et, devant la mer, vous vous étiez assise tout près de moi, si près de moi, je m'en souviens, que mon bras glissa sous le vôtre. Nous n'entendions plus de ce monde que le vaste battement des vagues à nos pieds; et les étoiles regardaient nos yeux. J'étais ému : était-ce de sentir l'infini devant nous si loin, ou de vous sentir si proche à mes côtés? Votre main nue, en se rapprochant de vos lèvres, vint près des miennes en même temps ; et je l'ai prise, pour la baiser. Jamais je n'oublierai les délices où me laissèrent vos doigts quand, posée sur mes lèvres, votre main, en s'ouvrant, m'admit enfin au seuil de vos baisers. Et devant l'espace étoilé où montaient nos premiers frissons, j'ai senti qu'une attente déjà battait en

vous : car vous voulûtes aussitôt recevoir de moi la promesse que je retournerais à vous, quand nous aurions quitté ce rivage complice. — Le bonheur que j'emportais de cette soirée, respirée à travers votre âme, j'ai voulu vous en remercier, lorsque nous dûmes l'interrompre ; mais vous avez regretté qu'il ne m'en restât au cœur que de la reconnaissance ; et c'est alors que je vous ai confié l'amour que vous veniez, à l'instant, d'éveiller. — Vous avez souri, pour l'encourager, et pour vous plaire sans doute aussi, puisque vous m'aviez plu...

Si la fièvre ne m'a pas pris, j'ai dû en mettre cependant en légende autour de mon cœur, pour que, le lendemain, dans la campagne brûlante d'été, je vous aie tendu la soif de mes lèvres à désaltérer dans les vôtres. Pour la première fois, j'eus votre bouche alors. Ma tête s'était renversée dans votre bras ; et vos lèvres se penchaient doucement sur les miennes, sans cependant y tomber trop vite. Je les ai appelées ; et peut-être parce que j'étais en prière vers vous, il m'a semblé, quand vos lèvres sont descendues sur les miennes, qu'il tombait du ciel en mon cœur, et que ses gouttes y ouvraient des calices pour les recevoir. De ce moment, je me sentis l'âme embaumée ; et vous en fûtes le parfum. Mon âme était éclose ; et votre odeur s'en exhalait. Peut-être n'eus-je d'âme qu'au moment de vous respirer, et vous n'avez eu de parfum qu'au moment où mon âme fut éclose...

Et nous ne voulûmes plus désormais cueillir la vie que sur nos lèvres.

Chaque jour, pour mettre nos pas hors du sillage humain et notre joie à l'abri des sourires du monde, nous allions, en des solitudes, retrouver nos lèvres et nous donner l'âme. L'heure alors

s'épandait sur nous sans hanter nos cœurs de son ombre; et nous ne l'entendions plus tomber, durant que nos cœurs chantaient, comme si chaque minute se fût suspendue à notre baiser. Et si vite avait fui le temps qu'il semblait s'être évaporé. Aussi, quand arrivait le moment de nous séparer, nous semblions toujours surpris que la vie mît ainsi une île entre nos rêves.

Pourtant, comme les fleuves vont vers la mer, plus précipités dans leur cours quand ils ferment de leurs bras joints la boucle qu'ils avaient formée, nous savions bien que nos deux âmes, entraînées par le même cours, se jetteraient vite au golfe de nos bras, pour fermer la vie en se rapprochant.

Et dans nos bras ainsi se sont bercés nos rêves.

Lorsque les vôtres se dénouaient, pour m'abandonner à la vie, il me semblait qu'un réveil maussade eût soulevé les franges du songe où je dormais. Et comme je voulais toujours vous donner mon cœur à bercer, bientôt vous me le repreniez, pour en remplir vos bras fatigués d'être vides.

Ce fut pour nous l'époque bleue où sur nos rêves ne glissèrent que des reflets de ciel et de mer. Nous avions l'âme transparente; et nos baisers étaient limpides. — Quand la nuit était venue, l'ombre même nous semblait bleue; et les étoiles palpitaient au fond lointain de notre cœur. Nous allions alors nous asseoir sur les galets, au pied de la haute falaise, dont chaque pli semblait dresser un cierge d'ombre vers le ciel; et nous aimions rêver ainsi, presque couchés parmi la mer, dont les vagues semblaient soulever nos poitrines ardentes et ne battre qu'avec nos cœurs. — Parfois aussi, nous montions tout en haut de la grande falaise, pour dominer son ombre, ainsi qu'elle nous

avait dominés. La mer était alors au-dessous de nous; et il nous semblait que le ciel y fût aussi, avec ses étoiles plues.

Ce fut alors que nous connûmes ces clairs-de-lune enchanteurs, où des halos venaient envelopper nos âmes. Tant de clarté flottait autour de nous qu'en y déployant votre chevelure brune il me semblait que la Nuit fût blonde. Surtout, il nous semblait qu'il fît en nous clair d'âme.

Nous regardions autour de nous les reflets de lune songer; et nous nous imaginions attendre que le silence enfin dormît. A le veiller ainsi, nos cœurs se penchaient l'un sur l'autre; et chacun ne se taisait plus que pour mieux sans doute écouter l'autre. Une brise parfois soulevait une vague d'ombre en vos cheveux épars et entr'ouvrait l'étoffe où frissonnaient vos seins. Et mes doigts flottaient dans le vent,pourqu'il les enlaçât à Vous. Le vent courbait les hautes herbes de la falaise ; et notre désir le suivait, pour nous coucher parmi les herbes.

Vous souvient-il de ces clairs-de-lune ? Le souvenir en est pour moi si clair qu'il n'a pas dû s'obscurcir en vous. — Et nous nous souvenons de nos clairs d'âme.

...Cependant vint le jour où nous dûmes laisser la plage qui l'un vers l'autre nous avait attirés.

— L'automne venait. Et il n'y avait plus de roses aux murs qu'ensemble nous avions frôlés, lorsque nos pas ensemble cheminaient.

Votre départ nous attrista un peu, parceque malgré nous notre mémoire songeait au poème qui dit l'adieu :

Partir, c'est mourir un peu ;
C'est mourir à ce qu'on aime.

On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu...

Déjà nous allions mourir à ce petit pays, où nous avions appris si vite à nous connaître, et qui nous avait sans doute ouvert l'âme, afin que nous pussions y lire. Déjà nous y laissions, c'est vrai, un peu de nous-mêmes. Mais dans la tristesse de l'adieu souriait déjà un espoir prochain : car nous allions bientôt nous retrouver dans la ville où tous deux nous aurions émigré. Nous étions morts à ce que nous aimions. Mais nous allions aussi renaître ailleurs, songeant déjà à nous reprendre ; et nous savions bien qu'en d'autres heures, en un autre lieu, nous mettrions beaucoup de nous-mêmes.

Cet espoir déjà avait empêché que des fils d'angoisse n'assombrissent un peu la claire tapisserie des jours que nous brodions. Et nous nous étions approchés de ce jour, la main dans la main, sans que tremblât jamais, dans l'étreinte de nos doigts, le frisson du prochain adieu.

Pourtant, au bord de cette mer où je ne m'étais pas lassé d'accompagner votre âme, je me sentis en solitude, et comme en un pays d'exil, dès que vous en fûtes partie. Déjà j'aspirais à fuir ce rivage où mes rêves n'abordaient plus. Et je ne songeais guère alors aux souvenirs que vous laissiez, le songe tourné déjà vers les promesses que vous emportiez avec vous.

★

Quelques jours seulement, nous fûmes séparés. — Rentré dans la grande ville, où nous allions moins bien nous retrouver, mais mieux aussi nous perdre ensemble, je suis allé aussitôt vers vous, de qui l'attente semblait alors sacrer ma venue.

En la demeure où s'abritait l'intimité de votre vie, il ne m'émut pas moins d'entrer qu'il ne m'avait ému de pénétrer en votre cœur. Car j'ai senti que je n'allais plus seulement traverser vos pensées, mais que votre être tout entier allait s'ouvrir à mes caresses, et que nos corps allaient ensemble se mettre en lierre autour de nos amours.

Puisque déjà mon cœur était tombé en vous, il fallait bien que mon corps aussi roulât au vôtre, pour vous tenir toute...

Je vous ai prise. Vous m'avez encore mieux senti. Et il nous a semblé alors que les vagues de notre sang, en affluant les unes aux autres, atteignaient le souffle de nos pensées.

... Ainsi nous nous sommes mêlés. Et chacun de nous n'a plus su où il s'en allait, sinon qu'il se perdait en l'autre.

Nous n'avons plus connu que nos baisers ; mais nous ne sûmes plus les reconnaître. Et de nos deux désirs rapprochés, nous oubliâmes aussitôt quel fut la vague et quel fut l'anse, tant ils se comblèrent ensemble et se confondirent !. . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

★

— Ces temps ne sont plus.

J'aurais cru que, si doucement liés l'un à l'autre, nous ne nous déprendrions plus, et que nulle fleur ne tomberait de la guirlande d'amour qui nous tenait. Ayant si tendrement cheminé ensemble, j'aurais cru que plus rien ne viendrait dérouter nos cœurs. Et les échos qu'ils éveillaient en eux, j'aurais bien cru qu'ils ne finiraient pas.

Hélas ! une destinée est finie !

Ce n'est pas la mienne ; et ce n'est pas non plus la vôtre : mais c'est la nôtre !

Ensemble, nous avions été cependant si heureux !

Nous nous étions regardés ; et nous n'avions plus vu la Vie. A l'orée de mes jeunes années, vous m'êtes apparue ; et, comme j'hésitais encore, derrière le seuil de mon enfance, vous m'avez pris la main, afin que je vous suive ; et, me cachant les routes sombres du destin, vous m'avez mené doucement sous les allées claires du jardin d'amour. Plus loin, je savais qu'il y avait des broussailles au travers desquelles s'avançaient des foules. Mais j'ai voulu les oublier ; et je me suis blotti en vous.

Vous cependant, un peu lasse déjà d'avoir meurtri vos pas aux ronces de la vie, ne vous reposait-il pas de border la route neuve où je passais, et de m'ouvrir une clairière dans les taillis qui m'entouraient ? — Quand nous nous sommes rencontrés, il m'a semblé que vous m'attendiez, comme il vous sembla que je vous cherchais.

C'est que, du voyage de votre vie, quelques étapes étaient déjà passées ; et vous n'espériez plus en les détours de la forêt pour sentir descendre des arbres quelque ombre neuve sur votre âme. Alors, vous vous étiez retournée, sentant que je vous allais apparaître ; et, n'éprouvant plus de surprise au passage du décor terrestre, il vous a plu d'être vous-même le clair décor de ma surprise.

Nul spectacle des choses ne distrayait plus vos regards déçus : et, comme vos yeux étaient las, ils ont voulu boire en mes yeux la rosée fraîche de mon âme. N'ayant plus foi en des chimères, votre désir fut que j'y crusse, pour que vous fussiez celle dont j'allais devenir épris.

Dès lors, il vous a semblé que le ciel vous serait moins sombre, si vous pouviez me l'éclaircir ; que votre vie serait moins fade, si vous pouviez embaumer la mienne. De nouveaux voyages ne vous tentaient plus; mais vous vous prîtes à souhaiter qu'il me tentât de voyager en vous. Et c'est ainsi que dans votre âme j'ai passé...

★

Mais rien ne dure, de ce qu'on aime! Et ce cher amour qui nous unissait, nous l'avions trop aimé sans doute pour qu'il n'en coulât pas de larmes.

Nous n'avons pas encore pleuré, trop enfouis dans notre bonheur, et trop attachés à notre passé pour nous en sentir exilés si vite. Mais nous allons pleurer bientôt ; car le temps va nous éloigner, sans que plus tard nul avenir ne doive jamais nous rapprocher.

Pourquoi faut-il que nous nous quittions, et qu'après nous être avec joie trouvés, nous devions chercher désormais à nous oublier ? Je voudrais bien ne pas le savoir. Mais se peut-il que je l'ignore?

Hélas ! j'avais fait un beau songe; et vous l'aviez avec moi songé !

Mais, tôt ou tard, ne faut-il pas que les plus hauts d'entre nos rêves choient sous les flèches de la Vie?

Et nous voici tombés du ciel sur la terre.

— Vous voulez vivre, n'est-ce pas ? Et votre âme déjà se sent essoufflée de son vol hâtif à travers le rêve. Déjà vous rejoignez la sombre mêlée où s'agitent les vanités humaines, ne sentant plus monter assez d'essor en vous, pour planer loin au-dessus d'elles. Tandis que je m'étais enfui hors de l'ornière triste où s'acharnent les troupeaux d'hommes,

vous jetiez encore à la dérobée des regards soumis et serviles vers les paillettes qui miroitent aux oripeaux de la parade humaine.

Vous n'avez pas méprisé la vie, malgré ses bruits faux et ses reflets trompeurs. Et dans vos plus lointaines envolées, il a fallu que votre existence gardât l'appui de ses coussins profonds.

C'est que la vie toujours vous fut douce, et que jamais nulle misère n'en ternit pour vous la surface lisse.

Jamais les choses ne vous ont heurtée ; et vous avez eu toutes choses, dès l'instant que vous les aimiez. Vous vous y êtes habituée, et elles vous tiennent aujourd'hui, malgré qu'elles ne vous tentent guère.

Ce sera peut-être la tristesse de votre vie que vous vous sentiez ainsi retenue, tout en ne tenant plus à rien.

Plus ne vous soucient les richesses. Mais vous en auriez le regret si désormais elles vous manquaient; et si vous ne pouvez y trouver la joie, du moins faut-il que vous les ayez, pour y rester indifférente.

Or, je n'ai pu vous les donner ; et, si je fus l'enfant où se posa votre tendresse, il ne se peut que je remplisse tous les caprices de votre luxe. J'ai trop vécu encore dans le rêve pour bien savoir déjà la vie ; et je ne me suis pas assez aventuré en celle-ci, pour vous en rapporter un butin digne de vous.

Donc, vous me quitterez. Donc, vous m'avez quitté. Les seuls palais que je vous aie ouverts, c'étaient, je le sais bien, d'illusoires palais de rêve ; et ils ne s'élevaient jamais que dans l'encens de mon amour. Certes, vous les avez aimés ; et, pour consentir à la vie, il vous peine sans doute de devoir renoncer au rêve. La nostalgie ne vous viendra-t-

elle jamais de celui où nous nous aimâmes? Ne pouvant lui sourire toujours, vous aimerez peut-être à le pleurer longtemps ; et, bien souvent, je crois, un frisson d'autrefois mettra de doux murmures aux roseaux de vos souvenirs. . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Cependant, les bruits de la vie couvrent sans cesse le chant du Rêve; et l'appel qui en jaillit à vos pieds entraîne votre destinée au long du vieux courant humain...

D'autres que moi, sur ce courant, pavoiseront la barque où descendront vos jours. Et la descente de la vie continuera d'être pour vous sans récifs ni surprises.

Je ne vous accompagnerai plus cependant. Je laisse aux hommes courbés par la vie le soin de prosterner devant vous le seul orgueil de leurs richesses. Vous les remercierez peut-être ; mais vous ne leur sourirez pas. Et peut-être vous souviendrez-vous, avec quelque émotion, que j'avais incliné vers vous le frais calice de mon âme. Laissez-moi croire qu'un moment vous y avez bu, non sans quelque enchantement, et que votre âme en fut moins lasse...

★

Maintenant, allez au fil de la vie...

Je serai triste de ne plus vous sentir, comme jadis, doucement penchée sur les sources pures de mon âme. Votre image chère ne viendra plus s'y refléter. Et je regretterai le temps où, pauvre enfant bercé d'amour, je ne connaissais de ce monde que le bandeau dont me couvraient vos doigts.

... Je suis seul à présent au milieu de la forêt

sombre, où vous m'avez laissé en pleurs. Votre voix ne me répond plus; et c'est à peine si j'entends encore les derniers murmures que votre départ a soulevés parmi les feuilles mortes. Vous êtes assez loin déjà pour que mes frissons d'enfant ne remuent plus votre âme en allée... Et j'ai peur...

... J'ai peur qu'il y ait pour moi bien des forêts à traverser encore, avant qu'enfin je ne voie apparaître le doux rivage de la Mort!...

LOUIS LESTELLE.

Janvier 1899.



# LE GÉNIE ET LE BONHEUR
## DANS L'ŒUVRE D'IBSEN

—

« Hvad jeg har digtet har ikke været digtet ud fra nogen bevidst tendens. »

« Ce que j'ai écrit, n'a été écrit sous l'influence d'aucune tendance déterminée »

Henrik Ibsen. *Discours prononcé à l'association féministe de Kristiania, le 27 mai 1898.*

Just Bing, dans un amusant article paru la veille de la mise en vente du nouveau drame d'Ibsen (1), a essayé de dire d'avance le sens des différents mots qui en composent le titre : *Quand nous nous réveillons d'entre les morts*, y compris le mot *nous*, qui l'étonne. Il croit y voir l'annonce d'une confession d'Ibsen, « qui a eu le talent de mener une vie d'homme mort, pour se réveiller tous les deux ans en des œuvres où semble concentrée toute la force de vivre ». L'opposition « morts » — « réveillons » paraît à J. Bing suffisamment expliquée par un grand nombre d'œuvres antérieures, l'existence ne devenant vraiment digne du nom de vie que lorsqu'elle conduit au haut de quelque tour de Solness, « où il y a des sons de harpes dans l'air ». Suivant cette interprétation, il aurait pu dire que les hommes paraissent à Ibsen comme des morts, dont quelques-uns seulement, et rarement, se réveillent; de là, peut-être, l'invariable composition de tous ces drames, depuis *Une maison de poupée*, suivant laquelle nous est présenté précisément, en grand détail, un de ces courts moments de réveil du personnage principal. Continuant, il aurait pu ajouter que le nouveau titre semble en partie justifier cet autre titre, satirique invention d'un journal berlinois, qui annonça

(1) *Verdens Gang*, 18 décembre 1899.

en 1896 que l'œuvre alors attendue s'appellerait *Odeur de cadavre*. Ce fut *John Gabriel Borkman*.

Cependant J. Bing, dans ce même article, rapporte le souvenir d'un fait personnel, où, dit-il, lui est apparu le véritable Henrik Ibsen, au lieu du Docteur Ibsen, connu de tous, à la redingote impeccable et au chapeau luisant, couvert d'ordres variés, parfait chambellan. Il avait fait une conférence sur Musset, à laquelle assista Ibsen, où il montra comment, en Lorenzaccio, l'idéal s'amoindrit, sans disparaître tout à fait, au point de réduire une œuvre d'homme à un brutal travail de poignard. « Je dois pourtant vous dire, répliqua l'illustre auditeur après la conférence, que celui en qui reste une étincelle d'idéal, n'est pas encore tout à fait perdu. » Ce fut dit avec passion, ce n'était pas le chambellan qui avait parlé, et J. Bing ajoute que, depuis ce jour, il sait que Henrik Ibsen a les yeux bleus.

On est habitué à avoir Ibsen plus exigeant, et l'indulgence envers les déchéances humaines ne semble pas chez lui coutumière. Même, peu à peu, les nombreuses gloses en ont fait une sorte de moraliste étrangement absolu, un juge devant qui tous seraient condamnés pour crime de lâcheté. Mais, s'il décrit sans pitié les faiblesses de ses héros les plus intrépides, il faut aussi se rappeler comme il semble reconnaissant à tous de tout effort. Et pourquoi affirmer qu'il ne blâme pas la rigueur de Brand, alors que l'on affirme si certainement qu'il n'a que sévérités pour les mensonges et la légèreté de Peer Gynt ? Tout ce qui est vie, sentiment, émotion, action, il l'exalte et l'admire, même chez les plus humbles. La grande vertu est la sincérité. La bonne tante Julienne Tesman est étudiée avec autant de soin que Hedda Gabler.

Ce n'est pas, en effet, une force égoïste, impassible et vaine, qu'il admire. Pour des *sur-hommes*, il n'aurait sans doute qu'une curiosité peu sympathique. Il peint des hommes, qui aiment et qui souffrent. En cela la langue norvégienne traduit, par son opposition avec

celle de Nietzsche, l'opposition même des idées, de la manière la plus heureuse, en baissant d'un degré les expressions du poète allemand. Tandis qu'aux « hommes » vulgaires, celui-ci oppose le « sur-homme » superbe de dédain, la langue norvégienne attache au mot *homme* un sens nullement méprisant, et qui devient magnifiquement élogieux par contraste avec les hommes ordinaires, les « demi-hommes ». Cette différence peut paraître peu importante ; j'y vois, pour ma part, la marque d'un sens de la réalité, ordinairement très vif chez les Norvégiens, même ceux qui ont des tendances mystiques. L'homme idéal est donc celui qui sent humainement, et les autres lui sont inférieurs, précisément parce qu'ils ne sont pas complètement hommes. Il y a certainement, entre les expressions nietzschéennes et norvégiennes, malgré cette grande différence, une dangereuse analogie, qui peut produire confusion. Il est vrai que, dans toute la littérature scandinave actuelle, Nietzsche ayant conquis une grande influence, cette confusion est aujourd'hui presque constante, et le mot « homme » y prend souvent un sens quasi-divin. Mais je crois qu'il est bon de souligner la différence, surtout à propos d'Ibsen, écrivain avant tout réaliste et humain, — il n'emploie d'ailleurs pas ces expressions, — et qui a su aussi bien glorifier le dévouement de Solvejg que la fièvre indépendance de Stockmann.

Ibsen l'a dit, au banquet qui lui fut offert en l'honneur du 70e anniversaire de sa naissance : ce qui le plus l'intéresse, c'est « la description des hommes ».

Il est, certes, permis d'interpréter ses œuvres. Même s'il est vrai qu'il les ait écrites sans plus d'intention qu'il ne le dit, il est possible de dégager les idées fondamentales qui y sont contenues. Et je crois qu'on peut le faire plus objectivement que lui-même ne le pense. Dans le même discours dont un mot vient d'être cité, il ajoute que les lecteurs sont des collaborateurs, qu'en lisant ils témoignent parfois d'une imagination poétique, même supérieure à celle du poète, et qu'enfin ils savent y re-

trouver leurs propres idées. Pour que ceci fût tout à fait vrai, pour que rien des idées d'Ibsen ne pût être retrouvé dans son œuvre, il faudrait que l'on fût, non devant un auteur, qui a écrit avec son esprit particulier, mais devant la nature elle-même. Or, si merveilleusement vivants que soient les personnages créés par lui, si subtilement complexes qu'il les ait formés, nous pouvons voir quel aspect des hommes il a plus spécialement décrit, et comment il l'a fait.

Et je crois que ceci nous indique la bonne méthode pour faire une analyse sérieuse, — et objective, quoi qu'il en ait, — de son œuvre. Il faudrait prendre les personnages qu'il a créés, un par un, et les étudier comme on étudierait un homme vivant, que l'on a vu, et sur qui on a réuni quelques renseignements. On formerait ainsi une galerie, qui nous représenterait le monde tel qu'il le voit. Beaucoup de choses échapperaient, en se limitant à cette méthode ; il faudrait ensuite rapprocher, combiner les indications qu'elle donnerait, et la part du subjectif resterait grande dans le travail achevé. Qui sait, cependant, si Ibsen lui-même, en analysant ainsi ses propres œuvres, n'y découvrirait pas telle idée, qu'il ne s'était pas formulée ? Car ce n'est sans doute pas toujours un parti pris conscient et réfléchi qui lui a constamment fait unir telle disposition à tel trait de caractère, comme, par un exemple, le doute à la création artistique.

La mauvaise méthode, au contraire, est celle qui abuse des formules, même — et surtout peut-être — de celles que l'on pourrait tirer de son œuvre. Car ce serait chercher toujours l'intention du poète. Et comment pourrait-il avoir semblables intentions, lui — c'est précisément une de ses formules — qui trouve déjà vieille une vérité qui aurait duré dix ans.

Et, en effet, malgré certaines tendances indéniablement affirmées dans son œuvre, Ibsen a toujours connu le doute. Déjà, dans les *Prétendants à la Couronne*, le skalde Jatgejr dit que l'on peut devenir poète par

le don de la douleur, de la foi, de la joie, ou du doute· « Mais il faut alors que celui qui doute soit fort et sain. » Et, bien que ce soit par la souffrance que lui-même est devenu poète, lorsque le roi Skule lui demande : « Es-tu à chaque instant tellement sûr, que tu es skalde? » Jatgejr n'ose répondre.

Falk, dans la *Comédie de l'Amour*, se moque de tout et de tous, mais se moque aussi et doute de son art. Il crie bien fort qu'il est poète, comme pour se l'affirmer à lui-même, et en même temps il appelle à l'aide, et il semble à Svanhild comme un cerf-volant ridiculement inerte, par terre, attendant la main charitable qui voudra le lancer.

De même, l'empereur Julien. Il est à la fois artiste et homme d'action. Comme César, comme empereur, il se montre intrépidement résolu. Comme penseur et poète, le doute l'assaille et l'arrête. Lui aussi, rêve d'une femme qui l'aiderait, — la femme pure! — et son imagination, fugitivement, donne à cette femme les traits de Makrina, la sœur de Basile de Césarée, qu'il ne connaît pas.

De même encore, le constructeur Solness, jaloux d'avance de ses successeurs, attristé, inquiet; dans sa solitude, lui aussi désire en secret la femme qui l'aiderait à vaincre sa « peur de la jeunesse », et lui fait accueil, quand Hilde se présente.

Ainsi, tous les artistes doutent de leur œuvre. Le sculpteur Rubek, le principal personnage du nouveau drame, doute aussi, tout en se révoltant contre son propre doute :

Rubek. — ... Lorsque j'eus créé mon chef-d'œuvre .... car *le Jour de la résurrection* est un chef-d'œuvre! ou l'était, au commencement. Non, ce l'est encore. Ce sera, sera, sera un chef-d'œuvre.

Maja. — Mais Rubek,... tout le monde le sait.

Rubek. — Tout le monde ne sait rien! ne comprend rien!

Maja. — Les gens sentent bien au moins quelque chose....

Rubek. — Quelque chose, qui n'y est pas du tout. Quelque chose, qui n'a jamais été dans ma pensée. Oui, voilà ce qui les met en extase!

Il y a là à la fois l'expression du doute, et d'une grande présomption.

Comme Falk, Rubek se sent incapable de réaliser aucune œuvre nouvelle, si la femme ne vient à son secours: il a en lui un précieux écrin, mais Irène en a emporté la clef. Comme Falk, il se venge par l'ironie, — une ironie seulement moins bruyante et toute secrète, — et il se moque de la réputation de ressemblance frappante acquise par ses bustes, — seuls travaux qu'il exécute maintenant, dans lesquels il s'amuse à marquer la ressemblance animale de chacun. Il a même eu des heures de découragement, où il n'a pas douté seulement de soi, mais de l'art même; et cela, après sa grande œuvre achevée; alors « toutes ces histoires de vocation artistique, d'œuvre d'art... et tout cela... commença à m'apparaître si creux, et vide, et insignifiant, au fond. » Jamais artiste, — vivant dans l'œuvre d'Ibsen, — n'avait encore à ce point perdu la foi dans son art.

Remarquons que Falk (1863) est jeune, que Solness (1882) est d'âge mûr, et Rubek, un homme âgé. Si le doute de soi leur est commun, ce doute n'est pas pareil chez chacun d'eux, et ils sont profondément différents par nature, et par ce qu'ajoute l'âge aux différences naturelles. Ils forment pourtant un groupe, que l'on pourrait appeler le groupe des vocations artistiques, et qui s'oppose remarquablement au groupe des vocations d'action: Haakon Haakonssœn, Brand, Stockmann, John Gabriel Borkman. (J'ai déjà dit que Julien participe des deux.) Tous ceux-ci, encore que l'angoisse du doute ne leur soit pas à tous absolument épargnée, se signalent surtout par la fermeté de leur croyance à la bonté de leur œuvre.

L'opposition entre les deux groupes est bien plus vive encore si l'on examine les relations avec la femme dans chacun. Sauf Borkman, qui a sacrifié l'amour à l'ambition, et qui d'ailleurs est à part dans le groupe des hommes d'action en ce que son ambition est égoïste, on voit les trois autres mariés et aimés, et chacun d'eux se montre affectueux envers sa femme, tout en poursuivant son œuvre sans être ni gêné par elle, ni aidé, — du moins sans que l'idée d'une aide ou d'une collaboration quelconque existe entre lui et elle. Au contraire, dans le groupe des artistes, la séparation de Falk et de Svanhild est, pour celle-ci, presque un suicide. Les relations de Hilde et Solness aboutissent à une catastrophe, de même que celles de Rubek et d'Irène. Il semble que chacune d'elles devrait être pour l'artiste une sorte de collaborat ice. Au contraire, elle le tue ; du moins il en est ainsi pour les deux derniers.

Nulle part, cependant, l'union de l'artiste et de la femme pour réaliser une œuvre en commun n'a pu être imaginée plus intime que celle de Rubek et d'Irène, et il est impossible de distinguer plus nettement leurs parts dans le travail. L'œuvre s'achève, et la vie de tous deux est brisée.

Irène était une jeune fille qui se passionna pour Rubek et l'œuvre qu'il rêvait ; le *Jour de la résurrection* devait être figuré par « une jeune femme qui s'éveille du sommeil de la mort.... la plus noble, la plus pure, la plus idéale femme de la terre.... Elle ne devait être surprise de rien de nouveau, d'inconnu, d'impressenti ; mais pleine de la joie sainte de se retrouver inchangée, — elle, la femme terrestre, — en des régions plus hautes, plus libres, plus radieuses, — après le long sommeil de mort sans rêve ». Irène quitta pays et famille pour suivre Rubek jusqu'auprès de quelque lac de Bavière, et fut son modèle, ou plutôt, « la source même de sa création ». On travaillait toute la semaine, et le samedi, ils jouaient au bord de l'eau, comme des enfants, effeuillant des fleurs, et dans leur langage, ces feuilles devenaient

oiseaux, barques, eux-mêmes ; un nénuphar avec sa grande feuille verte était pour Rubek le cygne Irène traînant sa barque de Lohengrin. Rubek, pourtant, absorbé par son œuvre sans doute, plus que par le modèle, craignant aussi, par une superstition d'artiste, de souiller son esprit et de gâter son œuvre s'il profanait le modèle, sut se maîtriser assez pour ne pas toucher Irène. Et la statue fut achevée, telle qu'il la voulait. Chaleureusement, il la remercia, disant qu'elle avait été un délicieux « épisode » dans sa vie. Blessée, Irène le quitta alors brusquement, sans laisser de traces.

La vie de Rubek, après le départ du modèle, est morne. Il devient célèbre et riche. L'enthousiasme ancien décline et fait place à une expérience attristée. Il ne travaille plus à aucune œuvre importante. *Le Jour de la résurrection* se transforme en un groupe, où la figure primitive, à l'expression de joie maintenant plus voilée, est reculée au second plan ; devant, rampent des hommes et des femmes « tels que la vie les lui a fait connaître », dont les visages cachent des faces animales ; lui-même, enfin, il s'est représenté dans son effort pour se détacher de la terre, et essayant, auprès d'une source, de se purifier. Il appelle sa propre image : « le regret d'une vie brisée ». Tard, Rubek a épousé une jeune femme et s'est bientôt aperçu qu'il n'a rien de commun avec elle. Le sentiment de sa solitude en est devenu plus lourd.

Irène a couru le monde. La vierge trop respectée s'est montrée à la foule dans des tableaux vivants, a eu de nombreux amants, s'est fait épouser par l'un d'eux, qu'elle a rendu fou, s'est remariée, est devenue folle à son tour, a été enfermée ; — Cesare Lombroso dira de plus en plus que les drames d'Ibsen sont des études de psychiatrie. — Elle peut sortir enfin, mais accompagnée d'une garde qui la suit constamment. Elle dit d'elle-même qu'elle est sans âme, — Rubek la lui a prise, — qu'elle est morte. Et, lorsqu'elle retrouve Rubek, elle s'aperçoit bientôt « qu'il est mort, lui aussi ».

Peu importe que ces deux « morts » se réveillent un

instant, puisque ce n'est que pour mourir tout à fait. Et cette fin est fatale dans les drames d'Ibsen. L'amour-passion ne se réalise que dans la mort.

Ainsi, le sort de l'artiste serait de douter de son œuvre, après avoir sacrifié son bonheur pour elle. Gardons nous toutefois d'énoncer en principe général ce que suggère un exemple particulier qu'il a plu à Ibsen d'étudier. Peut-être pense-t-il, aussi, qu'une vie comme celle de Rubek a eu assez d'heures heureuses. Mais on peut rappeler ses propres paroles, dans un discours déjà cité : «... j'aurais pu détruire cette fausse conception, — qu'un sentiment de bonheur sans restriction serait lié au sort fabuleux qui a été le mien : trouver la renommée et répandre son nom dans tous les pays... » et si un pareil sort est lourd à porter, cela tient à l'isolement : « celui qui s'est conquis un foyer dans tous les pays... ne se sent, dans les profondeurs les plus intimes de son être, nulle part tout à fait chez soi,... pas même en son pays de naissance. » Et cette impression, de n'être pas chez soi, même dans son propre pays, est aussi ressentie par Rubek :

Maja. — Es-tu vraiment heureux, maintenant que tu es revenu au pays?

Rubek. —Non... à parler franchement...pas tout à fait heureux...

... J'ai peut-être été trop longtemps absent.

Ibsen aussi fut longtemps absent de son pays, et il s'est exprimé à ce sujet à peu près comme Rubek. On trouve ainsi, semés çà et là dans plusieurs de ses œuvres, quelques traits autobiographiques, qui doivent être relevés avec soin par Georg Brandes. Mais le grand critique danois ne nous transmet pas ses réflexions. Dans son article (1) sur le nouveau drame, il donne un compte rendu développé, clair et fidèle, il y ajoute quelques observations sur la nature des relations entre le modèle et l'artiste, puis conclut un peu vite, en disant que l'on

(1) *Verdens Ganj*, 28 décembre 1899.

n'épuise pas de suite tout ce que suggère un nouveau drame d'Ibsen, dont les œuvres, de même que certains hommes intéressants, gagnent à vieillir.

Ainsi, le grand artiste n'est pas heureux, parce qu'il est seul. C'est donc l'intimité, la communication facile, — à égalité, — avec ses semblables, qui lui manque. Il a le malheur d'être un homme à part. Il est le Moïse de Vigny. On voit encore ici combien la conception ibsénienne s'éloigne de celle de Nietzsche, pour qui la solitude serait plutôt une bénédiction. On voit aussi combien il est réaliste et humain, malgré les apparences apocalyptiques qu'une critique hâtive et confuse, et une légende superficielle lui ont données. Il sait bien que le bonheur humain ne peut exister qu'en vivant dans la communauté humaine, et Stockmann ne vanterait pas la force que donne la solitude, s'il n'avait autour de lui une famille unie. Ibsen n'a aucune conception sociale déterminée, c'est entendu. Il ne voit le progrès que dans l'élevation des individus qui composent la Société. Mais il est aussi éloigné que possible des conceptions anti-sociales, contre Nietzsche et certaines façons de comprendre l'individualisme.

Une objection vient naturellement à l'esprit : faut-il donc abandonner l'art, et la vie vulgaire, librement vécue, est-elle préférable? Telle est l'alternative, telle qu'elle est présentée dans ce nouveau drame.

« Je veux mettre la vie à la place de tout le reste, » dit Maja.

« Je me suis aperçu que tu étais mort, toi aussi, » dit Irène.

Ainsi les formules répondent aux formules. Et c'est la vie de Maja qui remplacera tout le reste, et c'est le grand artiste qui est mort.

Dès longtemps, Ibsen nous a habitués à voir ses personnages en vive opposition. Dans la nouvelle pièce, ces contrastes sont aussi violents que jamais, et accentués matériellement. A Irène, blanche et droite, aux yeux sans regard, toujours suivie de sa diaconesse noire, s'op-

pose Ulfheim, « le tueur d'ours », éternel chasseur, friand de tout gibier, ours, femme ou loup. Son exubérance de vie séduit Maja, personne élégante et vulgaire, d'une psychologie tout élémentaire. Rubek, au contraire, le sculpteur, est un homme réfléchi, dont la personnalité plus fine se modifie avec l'âge, l'expérience et les circonstances. Un auteur qui aurait présenté ce ménage, et qui écrirait sous l'influence de certaines idées dont Ibsen a passé autrefois pour un des représentants, n'aurait pas manqué de nous montrer Rubek s'affranchissant, même brutalement, de la vie commune, et s'enfuyant avec Irène, tandis que Maja, — fidèle ou non — eût protesté au nom des usages. Tout au contraire, c'est ici Maja qui paraît affranchie des préjugés et égards ordinaires, et qui exprime avec précision les propositions timides mal formulées par Rubek. Rubek a imaginé d'aller vivre dans son château entre Maja et Irène, et cette idée, qui ne pourrait le satisfaire, il n'ose même l'énoncer nettement, par crainte de blesser la susceptibilité de sa femme. Elle, incapable de comprendre un sentiment délicat, exprime crûment son souhait, et lui montre combien il est insuffisant.

Qu'on se rappelle alors l'ancienne formule ibsénienne : « Sois toi-même », qui semblait frappée en médaille, avec la face : *Brand*, et le revers : *Peer Gynt*. Ne semble-t-elle pas singulièrement contredite par la double opposition Maja-Rubek, puisque c'est le personnage vulgaire qui est le plus « lui-même » ?

S'il y avait contradiction entre la pensée d'Ibsen alors, et sa pensée aujourd'hui, cela n'empêcherait pas de rechercher cette pensée dans son mouvement même. Mais je croirais plus volontiers que l'apparente contradiction aura pour effet de rectifier l'erreur commise en prenant trop à la lettre la devise des hommes, selon le vieux de Dovre, et la rapprochant d'autres formules naguère à la mode. Il y a grande chance de se tromper, en prenant ainsi une parole, ou même un drame isolé d'Ibsen, et essayant de construire sur cette base une thèse morale.

Chaque œuvre précise toutes les autres, et c'est l'œuvre totale qu'il faut interroger. Qu'on se rappelle seulement, en France, qu'Ibsen fut d'abord considéré comme un naturaliste, puis, comme le grand maître de l'école symboliste. Et la nécessité de voir son œuvre d'ensemble s'impose encore plus pour lui que pour un autre auteur, car il est peu de plus grands contrediseurs, et c'est toujours en se contredisant lui-même, qu'il s'explique.

Mais c'est en suivant l'ordre chronologique, que l'œuvre d'Ibsen peut être comprise ; lui aussi a nécessairement subi cette « loi de transformation », qui préoccupait Allmers, le père du petit Eyolf, en 1894. Valdemar Vedel, dans son très ferme et sévère article (1), dit : « Puisque le poète a voulu expressément que la nouvelle pièce fût comprise comme un épilogue à toute sa production des vingt dernières années, il s'impose presque, devant les bustes de Rubek, où se cache quelque chose de satirique, de penser aux tableaux critiques de la société, peints par Ibsen, et d'interpréter le regret de Rubek vers son ancien idéalisme romantique, comme celui du poète lui-même. » Cela est possible ; mais on ne revient pas en arrière, on ne redevient plus ce que l'on a été. Le passé, Irène l'appelle justement : « l'irréparable ».

D'où vient l'opposition entre le groupe des vocations artistiques, et le groupe des vocations d'action ? La volonté de faire une œuvre et l'énergie peuvent être les mêmes chez les uns et les autres. Peut-être la différence vient-elle de la nature des relations avec les autres hommes, — non que ceux-ci soient généralement plus méfiants ou plus dociles en aucun des deux cas, — mais parce que l'artiste, isolé, ne communique souvent avec ses semblables que par l'intermédiaire de son œuvre, tandis que l'homme d'action, au contraire, est, pour son œuvre même, en communication constante avec eux. Ce serait, alors, la malsaine tour d'ivoire, d'où viendrait le

(1) *Tilskueren,* janvier 1900.

mal. Pourtant Ibsen ne s'y est jamais enfermé, que pour y monter, et pour y mieux voir, d'en haut.

Ibsen n'a jamais eu, du moins, n'a jamais exprimé l'idée que l'art soit une forme d'activité supérieure à aucune autre. Même, autrefois, il voyait dans l'art un moyen d'action.

Oui, il y a peut-être chez Ibsen une perte de foi, non pas de sa foi en soi, ni dans son œuvre, mais dans l'art lui-même, dans l'action que son œuvre peut exercer. Remarquons la gradation, depuis Falk, qui se sépare de Svanhild en chantant, jusqu'à Rubek, impuissant, mort.

Il est donc naturel de rapprocher l' « épilogue », des paroles prononcées par Ibsen dans un banquet, à Stockholm, peu de temps après l'apparition de *Empereur et Galiléen :*

« ... Je crois qu'un temps est proche, où la conception politique et la conception sociale, dans leurs formes actuelles, cesseront d'exister, et que d'elles sortira une unité, qui provisoirement renfermera les conditions du bonheur de l'humanité. Je crois que poésie, philosophie, religion, se fondront en une nouvelle catégorie et une nouvelle puissance de vie, dont nous, hommes d'aujourd'hui, ne pouvons d'ailleurs nous former une idée claire.

» On a dit que je suis pessimiste. Et je le suis, en ce que je ne crois pas à l'éternité des idéals humains. Mais je suis aussi optimiste, en ce que je crois fermement à la puissance de développement des idéals.

» Notamment, je crois que les idéals de notre temps, en même temps qu'ils se détruisent, penchent vers celui que, dans mon drame *Empereur et Galiléen*, j'ai indiqué sous le nom de « Troisième empire ».

» Permettez-moi donc de lever mon verre à l'avenir,... à ce qui vient. C'est un samedi soir qui nous trouve réunis. Ensuite vient le jour de repos, le jour de fête,... comme on voudra.

» Pour ma part, je serai satisfait de ma semaine de tra-

vail, si ce travail peut servir à préparer les esprits pour demain. Mais surtout je serai satisfait, s'il peut contribuer à fortifier les esprits, pour la semaine de travail, qui viendra après. »

Maintenant, la devise qu'il propose est : Culture et discipline. « Voilà ce qui doit être fondé parmi les hommes, pour que le peuple puisse être élevé plus haut. »

Il ne faut donc s'étonner qu'Ibsen nous annonce une nouvelle série de ses œuvres, dans laquelle il traitera d'autres sujets, et sans doute dans une autre forme.

PEER EKSTRÆ.



LA

# GUERRE DES MONDES

(*Suite* [1])

—

## *LIVRE SECOND*
## LA TERRE AU POUVOIR DES MARSIENS

### I

### SOUS LE TÂLON

Après avoir raconté ce qui était arrivé à mon frère, je vais reprendre le récit de mes propres aventures où je l'avais laissé, au moment où le vicaire et moi étions entrés nous cacher dans une maison d'Halliford, dans l'espoir d'échapper à la Fumée Noire. Nous y demeurâmes toute la nuit du dimanche et le jour suivant — le jour de la panique — comme dans une petite île d'air pur, séparés du reste du monde par un cercle de vapeur suffocante. Nous n'avions qu'à attendre dans une oisiveté agonisante et c'est ce que nous fîmes pendant ces deux interminables jours.

Mon esprit était plein d'anxiété en pensant à ma femme. Je me la représentais à Leatherhead, terrifiée, en danger, et me pleurant déjà comme un homme mort. J'allais et venais à travers cette maison, pleurant de rage à l'idée d'être ainsi séparé d'elle, songeant à tout ce qui pouvait lui arriver en mon absence. Je savais que mon cousin était assez brave pour affronter toute circonstance, mais il n'était pas homme à mesurer les choses d'un coup

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 120, 121.

d'œil et à se décider promptement. Ce qu'il fallait maintenant, ce n'était pas de la bravoure, mais de la réflexion et de la prudence. Ma seule consolation était de savoir que les Marsiens s'avançaient vers Londres et ainsi s'éloignaient d'elle. Toutes ces vagues craintes me surexcitaient l'esprit. Bientôt je me sentis fatigué et irrité des perpétuelles jérémiades du vicaire. Son égoïste désespoir m'impatientait. Après quelques remontrances sans effet, je me tins éloigné de lui dans une pièce qui contenait des globes, des bancs et des tables, des cahiers et des livres et qui était évidemment une salle de classe. Quand enfin il vint m'y rejoindre je montai au sommet de la maison et m'enfermai dans un débarras afin de rester seul avec mes pensées douloureuses et mes misères.

Pendant toute cette journée et le matin suivant, nous fûmes absolument cernés par la Fumée Noire. Le dimanche soir nous eûmes des indices que la maison voisine était habitée : une figure derrière une fenêtre, des lumières allant et venant, le claquement d'une porte qu'on fermait. Mais je ne sus qui étaient ces gens ni ce qui advint d'eux. Nous ne les aperçûmes plus le lendemain. La Fumée Noire descendit, en flottant lentement, vers la rivière, pendant toute la matinée du lundi, passant de plus en plus près de nous, et disparaissant enfin sans s'avancer au delà de la route devant la maison où nous étions réfugiés.

Vers midi, un Marsien parut au milieu des champs, déblayant l'atmosphère avec un jet de vapeur surchauffée qui sifflait contre les murs, brisait toutes les vitres qu'il touchait et brûla les mains du vicaire au moment où il quittait précipitamment la pièce de devant. Quand enfin nous nous

glissâmes hors des pièces trempées et que nous jetâmes un regard au dehors, il sembla qu'une tourmente de neige noire avait passé sur la contrée vers le nord. Tournant nos yeux vers le fleuve, nous fûmes surpris de voir d'inexplicables rougeurs se mêler aux taches noires des prairies desséchées.

Pendant un moment nous ne sûmes nous rendre compte du changement apporté à notre position, sinon que nous étions délivrés de notre crainte de la Fumée Noire. Bientôt je m'aperçus que nous n'étions plus cernés, que maintenant nous pourrions nous en aller. Aussitôt que je fus sûr qu'il y avait moyen de s'échapper, mon désir d'activité revint. Mais le vicaire restait léthargique et déraisonnable.

— Ici, nous sommes en sûreté, répétait-il ; en sûreté, en sûreté !

Je résolus de l'abandonner — que ne l'ai-je fait ! Plus sage maintenant et profitant de la leçon de l'artilleur, je cherchai à me munir de nourriture et de boisson. J'avais trouvé de l'huile et des chiffons pour mes brûlures; je pris aussi un chapeau et une chemise de flanelle que je découvris dans l'une des chambres à coucher. Quand le vicaire comprit que j'allais partir seul, que j'étais décidé à m'en aller sans lui, il se leva soudain pour me suivre. Et tout étant calme dans l'après-midi, nous nous mîmes en route vers cinq heures, autant que je peux le présumer, nous dirigeant vers Sunbury, au long du chemin tout noirci.

Dans Sunbury, et par intervalles sur la route, nous rencontrâmes des cadavres de chevaux et d'hommes, gisant en attitudes contorsionnées, des charrettes et des bagages renversés et couverts

d'une épaisse couche de poussière noire. Ce linceul de cendre poudreuse me faisait penser à ce que j'avais lu de la destruction de Pompéi. L'esprit hanté de ces spectacles étranges, nous arrivâmes sans mésaventure à Hampton Court, et là nos yeux eurent un réel soulagement à trouver un espace vert qui avait échappé au nuage suffocant. Nous traversâmes le parc de Bushey, où les daims et les cerfs allaient et venaient sous les marronniers, et à une certaine distance, des hommes et des femmes — les premiers êtres que nous ayons rencontrés encore — se hâtaient vers Hampton Court ; nous passâmes ainsi à Twickenham.

Au loin, les bois, par delà Ham et Petersham, brûlaient encore. Twickenham n'avait souffert ni du Rayon Ardent ni de la Fumée Noire, et il y avait encore dans ces localités des gens en grand nombre, mais personne ne put nous donner de nouvelles. Pour la plupart, tout le monde, comme nous, profitait d'une accalmie pour changer de quartiers. J'eus l'impression qu'une certaine quantité de maisons étaient encore occupées par leurs habitants épouvantés, trop effrayés même pour essayer de fuir. Les signes d'une débandade hâtive abondaient le long du chemin. Je me rappelle très vivement trois bicyclettes brisées et enfoncées dans le sol par les roues des voitures qui suivirent. Nous traversâmes le pont de Richmond vers huit heures et demie, fort précipitamment, car on s'y trouvait trop exposé, et je remarquai, descendant le courant, un certain nombre de masses rouges. Je ne savais pas ce que c'était, n'ayant pas le temps d'examiner longuement, mais je me fis à leur propos des idées beaucoup plus horribles qu'il ne fallait. Là, encore, sur la rive du Surrey, s'étalait

la poussière noire qui avait été de la fumée, et des cadavres—en tas aux abords de la station, — mais nous n'aperçûmes rien des Marsiens jusqu'à ce que nous fussions arrivés près de Barnes.

Dans la distance, parmi le paysage noirci, nous vîmes un groupe de trois personnes descendant en courant un chemin de traverse qui menait vers le fleuve, autrement tout semblait désert. Au haut de la colline, les maisons de Richmond brûlaient activement, mais hors la ville il n'y avait nulle part trace de Fumée Noire.

Tout à coup, comme nous approchions de Kew, des gens passèrent en courant, et les parties hautes d'une machine marsienne parurent au-dessus des maisons à moins de cent mètres de nous. L'imminence du danger nous frappa de stupeur, car si le Marsien avait regardé autour de lui nous eussions péri immédiatement. Nous étions si terrifiés que nous n'osâmes pas continuer, mais nous nous jetâmes de côté, cherchant un abri sous un hangar dans un coin, pleurant en silence et refusant de bouger.

Mon idée fixe de parvenir à Leatherhead ne me laissait pas de repos et de nouveau je m'aventurai au dehors, dans la nuit tombante. Je traversai un endroit tout planté d'arbustes, suivis un passage au long d'une grande maison qui avait tenu bon sur ses bases et je débouchai ainsi sur la route de Kew. Le vicaire, que j'avais laissé sous le hangar, me rattrapa bientôt en courant.

Ce second départ fut la chose la plus témérairement folle que je fis jamais, car il était évident que les Marsiens nous environnaient. A peine le vicaire m'eut-il rejoint que nous aperçûmes la première machine marsienne, ou peut-être même une autre, au loin par delà les prairies qui s'étendent jus-

qu'à Kew Lodge. Quatre ou cinq petites formes noires se sauvaient devant elle, parmi le vert grisâtre des champs, car selon toute apparence le Marsien les poursuivait. En trois enjambées, il eut rattrapé ces pauvres êtres, qui se mirent à fuir dans toutes les directions. Il ne se servit pas du Rayon Ardent pour les détruire, mais les ramassa un par un; il dut les mettre dans l'espèce de grand récipient métallique qui faisait saillie derrière lui, à la façon dont une hotte pend aux épaules du chiffonnier.

L'idée me vint alors que les Marsiens pouvaient avoir d'autres intentions que de détruire l'humanité bouleversée. Nous restâmes un instant comme pétrifiés, puis tournant les talons et escaladant une barrière qui fermait un jardin clos de mur, nous tombâmes heureusement dans une sorte de fosse, où nous nous terrâmes, jusqu'à ce que la nuit fût noire, osant à peine échanger quelques mots à voix basse.

Il devait bien être onze heures quand nous prîmes le courage de nous remettre en chemin, ne nous risquant plus sur la route, mais nous glissant furtivement au long de haies et de plantations, le vicaire épiant à droite et moi à gauche, essayant de pénétrer les ténèbres, de crainte des Marsiens qui, nous semblait-il, allaient surgir à chaque instant autour de nous. Un moment, nous piétinâmes dans un endroit brûlé et noirci, presque refroidi alors et plein de cendres, où gisaient des corps d'hommes, la tête et le buste horriblement brûlés, mais les jambes et les bottes presque intactes; et aussi des cadavres de chevaux, derrière une rangée de canons éventrés et de caissons brisés.

Sheen paraissait avoir échappé à la destruc-

tion, mais tout y était silencieux et désert. Nous ne rencontrâmes là aucun cadavre, et la nuit était trop sombre pour nous permettre de voir dans les rues transversales. Soudain, mon compagnon se plaignit de la fatigue et de la soif, et nous décidâmes d'explorer quelqu'une des maisons de l'endroit.

La première où nous entrâmes, après avoir eu quelque difficulté à ouvrir la fenêtre, était une petite villa écartée et je n'y trouvai rien de mangeable qu'un peu de fromage moisi. Il y avait pourtant de l'eau dont nous bûmes et je me munis d'une hachette qui promettait d'être utile dans notre prochaine effraction.

Nous traversâmes la route à un endroit où elle fait un coude pour aller vers Mortlake. Là s'élevait une maison blanche au milieu d'un jardin entouré de murs; dans l'office nous découvrîmes une réserve de nourriture — deux pains entiers, une tranche de viande crue et la moitié d'un jambon. Si j'en dresse un catalogue aussi précis, c'est que nous allions être obligés de subsister sur ces provisions pendant la quinzaine qui suivit. Au fond d'un placard, il y avait aussi des bouteilles de bière, deux sacs de haricots blancs et quelques laitues; cet office donnait dans une sorte de laverie, d'arrière-cuisine, où se trouvait un tas de bois et un buffet qui renfermait une douzaine de bouteilles de vin rouge, des soupes et des poissons conservés et deux boîtes de biscuits.

Nous nous assîmes dans la cuisine adjacente, demeurant dans l'obscurité — car nous n'osions pas même faire craquer une allumette — et nous mangeâmes du pain et du jambon et nous vidâmes une bouteille de bière. Le vicaire, encore timoré et

inquiet, était d'avis, assez étrangement, de se remettre en route sur-le-champ; j'insistais pour qu'il réparât ses forces en mangeant, quand arriva la chose qui devait nous emprisonner.

— Il n'est sans doute pas encore minuit, disais-je, et au même moment nous fûmes aveuglés par un éclat de vive lumière verte. Tous les objets que contenait la cuisine se dessinèrent vivement, clairement visibles avec leurs parties vertes et leurs ombres noires, puis tout s'évanouit. Puis il y eut un choc tel que je n'en entendis jamais auparavant ni depuis. Suivant ce choc de si près qu'elle parut être simultanée, une secousse se produisit avec, tout autour de nous, des bruits de verrerie brisée, des craquements et un fracas de maçonnerie qui s'écroule; au même moment le plafond s'abattit sur nous, se brisant en une multitude de fragments sur nos têtes. Je fus renversé sur le plancher contre la poignée du four et restai étourdi. Je demeurai inanimé pendant longtemps, me dit le vicaire; quand je repris mes sens nous étions encore dans les ténèbres et il me tamponnait avec une compresse, tandis que sa figure, comme je m'en aperçus après, était toute couverte du sang d'une blessure qu'il avait reçue au front.

Pendant un certain temps, il me fut impossible de me rappeler ce qui était arrivé. Puis les choses me revinrent lentement, et je sentis à ma tempe la douleur d'une contusion.

— Vous sentez-vous mieux? demanda le vicaire à voix très basse.

A la fin, je pus lui répondre, et cherchai à me redresser.

— Ne bougez pas, dit-il; le plancher est couvert de débris de vaisselle. Vous ne pouvez guère

remuer sans faire de bruit et je crois bien qu'*ils* sont là, dehors.

Nous demeurâmes un instant assis, dans un grand silence et retenant notre souffle. Tout semblait mortellement tranquille, bien que de temps en temps autour de nous quelque chose, plâtras ou morceau de brique, tombât avec un bruit qui résonnait partout. Au dehors et très près, s'entendait un grincement métallique intermittent.

— Entendez-vous? demanda le vicaire, quand le bruit se produisit de nouveau.

— Oui, répondis-je, mais qu'est-ce?

— Un Marsien! dit le vicaire.

J'écoutai de nouveau.

— Ça ne ressemble pas au bruit du Rayon Ardent, dis-je, et pendant un moment j'inclinai à croire que l'une des grandes machines avait trébuché contre la maison, comme j'en avais vu une se heurter à la tour de l'église de Shepperton.

Notre situation était si étrange et si incompréhensible que, pendant trois ou quatre heures, jusqu'à ce que vînt l'aurore, nous bougeâmes à peine. Alors la lumière s'infiltra, non pas par la fenêtre, qui demeura obscure, mais par une ouverture triangulaire entre une poutre et un tas de briques rompues dans le mur derrière nous. Pour la première fois nous pûmes vaguement apercevoir l'intérieur de la cuisine.

La fenêtre avait cédé sous une masse de terre végétale qui, recouvrant la table où nous avions pris notre repas, arrivait jusqu'à nos pieds. Au dehors le sol était entassé très haut contre la maison; dans l'embrasure de la fenêtre, nous pouvions voir un fragment de conduite d'eau arrachée. Le plancher était jonché de quincaillerie brisée; l'extrémité de

la cuisine, accotée contre la maison, avait été écrasée, et comme le jour entrait par là il était évident que la plus grande partie de la maison s'était écroulée. Contrastant vivement avec ces ruines, le dressoir net et propre, teinté de vert pâle — le vernis à la mode — était resté debout avec un certain nombre d'ustensiles de cuivre et d'étain ; le papier peint imitait des carreaux bleus et blancs et une couple de gravures-primes coloriées flottait au mur de la cuisine, au-dessus du fourneau.

Quand l'aube devint plus claire, nous pûmes mieux distinguer, à travers la brèche du mur, le corps d'un Marsien, en sentinelle sans doute auprès du cylindre encore étincelant. A cette vue, nous nous retirâmes à quatre pattes avec toutes les précautions possibles, hors de la demi-clarté de la cuisine, dans l'obscurité de la laverie.

Brusquement, me vint à l'esprit l'exacte interprétation de ces choses.

— Le cinquième cylindre, murmurai-je, le cinquième projectile de Mars est tombé sur la maison et l'a enterrée sous ses ruines.

Un instant le vicaire garda le silence, puis il murmura :

— Dieu aie pitié de nous !

Je l'entendis bientôt pleurnicher tout seul.

A part le bruit qu'il faisait, nous étions absolument tranquilles dans la laverie. Pour ma part, j'osais à peine respirer et je restais assis, les yeux fixés sur la faible clarté qu'encadrait la porte de la cuisine. J'apercevais juste la figure du vicaire, un ovale indistinct, son faux-col et ses manchettes. Au dehors commença un martellement métallique, puis il y eut une sorte de cri violent, et ensuite, après un intervalle de silence, un sifflement pareil à celui d'une

machine à vapeur. Ces bruits, pour la plupart problématiques, se continuèrent par intermittences et semblèrent devenir plus fréquents, à mesure que le temps passait. Bientôt, des secousses cadencées et des vibrations qui faisaient tout trembler autour de nous firent sans interruption sauter et résonner la vaisselle de l'office. Une fois, la lueur fut éclipsée et le fantastique cadre de la porte de la cuisine devint absolument sombre ; nous dûmes rester blottis là pendant maintes heures, silencieux et tremblants, jusqu'à ce que notre attention lasse défaillît...

Enfin, je m'éveillai, très affamé. Je suis enclin à croire que la plus grande partie de la journée dut s'écouler avant que nous ne nous réveillions. Ma faim était si impérieuse qu'elle m'obligea à agir. Je dis au vicaire que j'allais chercher de la nourriture et me dirigeai à tâtons vers l'office.

Il ne me répondit pas, mais dès que j'eus commencé à manger, le léger bruit que je faisais le décida à bouger et je l'entendis venir en rampant.

## II

### DANS LA MAISON EN RUINES

Après avoir mangé, nous regagnâmes la laverie, et je dus alors m'assoupir de nouveau, car, quand bientôt je m'éveillai, j'étais seul. Les secousses régulières continuaient avec une persistance pénible. J'appelai plusieurs fois le vicaire à voix basse et me dirigeai à la fin du côté de la cuisine. Il faisait encore jour et je l'aperçus à l'autre bout de la pièce contre la brèche triangulaire qui donnait vue sur les Marsiens. Ses épaules étaient courbées, de sorte que je ne pouvais voir sa tête.

J'entendais des bruits assez semblables à ceux de machines d'usines, et tout était ébranlé par les vibrations cadencées. A travers l'ouverture du mur, je pouvais voir la cime d'un arbre teintée d'or et le bleu profond du ciel crépusculaire et tranquille. Pendant une minute ou deux, je restai à regarder le vicaire, puis j'avançai pas à pas et avec d'extrêmes précautions au milieu des débris de vaisselle qui encombraient le plancher.

Je touchai la jambe du vicaire et il tressaillit si violemment qu'un fragment de la muraille se détacha et tomba au dehors avec fracas. Je lui saisis le bras, craignant qu'il ne se mît à crier, et pendant un long moment nous demeurâmes blottis là, immobiles. Puis je me retournai pour voir ce qui restait de notre rampart. Le plâtre, en se détachant, avait ouvert une fente verticale dans les décombres et, me soulevant avec précaution contre une poutre, je pouvais voir par cette brèche ce qu'était devenue la tranquille route suburbaine de la veille. Combien vaste était le changement que nous pouvions ainsi contempler.

Le cinquième cylindre avait dû tomber au plein milieu de la maison que nous avions d'abord visitée. Le bâtiment avait disparu, complètement écrasé, pulvérisé et dispersé par le choc. Le cylindre s'était enfoncé plus profondément que les fondations, dans un trou beaucoup plus grand que celui que j'avais vu à Woking. Le sol avait éclaboussé de tous les côtés sous cette terrible chute — « éclaboussé » est le seul mot — des tas énormes de terre qui cachaient les maisons voisines. Il s'était comporté exactement comme de la boue sous un violent coup de marteau. Notre maison s'était écroulée en arrière; la façade, même celle du rez-de-chaussée, avait été

complètement détruite ; par hasard, la cuisine et la laverie avaient échappé et étaient enterrées sous la terre et les décombres ; nous étions clos de toutes parts sous des tonnes de terre, sauf du côté du cylindre ; de ce côté, nous nous trouvions exactement sur le bord du grand trou circulaire que les Marsiens étaient occupés à faire ; les sons sourds et réguliers que nous entendions venaient évidemment de derrière nous et, de temps en temps, une brillante vapeur grise montait comme un voile devant l'ouverture de notre cachette.

Au centre du trou, le cylindre était déjà ouvert ; sur le bord opposé, parmi la terre, le gravier et les arbustes brisés, l'une des grandes machines de combat des Marsiens abandonnée par son occupant se tenait debout, raide et géante, contre le ciel du soir. Bien que, pour plus de commodité, je les aie décrits en premier lieu, je n'aperçus d'abord presque rien du trou ni du cylindre ; mon attention fut absorbée par un extraordinaire et scintillant mécanisme que je voyais à l'œuvre au fond de l'excavation, et par les étranges créatures, qui rampaient péniblement et lentement sur les tas de terre.

Le mécanisme certainement frappa d'abord ma curiosité. C'était l'un de ces systèmes compliqués, qu'on a appelés depuis Mains-Machines et dont l'étude a donné déjà une si puissante impulsion à l'invention terrestre. Telle qu'elle m'apparut, elle présentait l'aspect d'une sorte d'araignée métallique avec cinq jambes articulées et agiles, et autour de son corps un nombre extraordinaire de barres et de leviers articulés, et de tentacules qui touchaient et prenaient. La plupart de ses bras étaient repliés, mais avec trois longs tentacules elle attrapait des tringles, des plaques, des barres qui garnissaient

le couvercle et apparemment renforçaient les parois du cylindre. A mesure que, les tentacules les prenaient, tous ces objets étaient déposés sur un tertre aplani.

Le mouvement de la machine était si rapide, si complexe et si parfait que, malgré les reflets métalliques, je ne pus croire au premier abord que ce fût un mécanisme. Les machines de combat étaient coordonnées et animées à un degré extraordinaire, mais rien en comparaison de ceci. Ceux qui n'ont pas vu ces constructions et n'ont pour se renseigner que les imaginations inexactes des dessinateurs ou les descriptions forcément imparfaites de témoins oculaires, peuvent difficilement se faire une idée de l'impression d'organismes vivants qu'elles donnaient.

Je me rappelle les illustrations de l'une des premières brochures qui prétendaient donner un récit complet de la guerre. Evidemment, l'artiste n'avait fait qu'une étude hâtive des machines de combat et à cela se bornait sa connaissance de la mécanique marsienne. Il avait représenté des tripodes raides, sans aucune flexibilité ni souplesse, avec une monotonie d'effet absolument trompeuse. La brochure qui contenait ces renseignements eut une vogue considérable et je ne la mentionne ici que pour mettre le lecteur en garde contre l'impression qu'il en peut garder. Tout cela ne ressemblait pas plus aux Marsiens que je vis à l'œuvre, qu'un poupard de carton ne ressemble à un être humain. A mon avis, la brochure eût été bien meilleure sans ces illustrations.

D'abord, ai-je dit, la Machine à Mains ne me donna pas l'impression d'un mécanisme, mais plutôt d'une créature assez semblable à un crabe, avec un tégu-

ment étincelant, qui était le Marsien, actionnant et contrôlant les mouvements de ses membres avec ses délicats tentacules et semblant être simplement l'équivalent de la partie cérébrale du crabe. Je perçus alors la ressemblance de son tégument gris-brun, brillant, ayant l'aspect du cuir, avec celui des autres corps rampants environnants, et la véritable nature de cet adroit ouvrier m'apparut sous son vrai jour. Après cette découverte, mon intérêt se porta vers les autres créatures, les Marsiens réels. J'avais eu d'eux déjà une impression passagère, et la nausée que j'avais ressentie alors ne revint pas troubler mon observation. D'ailleurs, j'étais bien caché et immobile, sans aucune nécessité de bouger.

Je voyais maintenant que c'étaient les créatures les moins terrestres qu'il soit possible de concevoir. Ils étaient formés d'un grand corps rond, ou plutôt d'une grande tête ronde d'environ quatre pieds de diamètre et pourvue d'une figure. Cette face n'avait pas de narines — à vrai dire les Marsiens ne semblent pas avoir été doués d'odorat — mais possédait deux grands yeux sombres, immédiatement au-dessous desquels se trouvait une sorte de bec cartilagineux. Derrière cette tête ou ce corps — car je ne sais vraiment lequel de ces deux termes employer — était une seule surface tympanique tendue, qu'on a su depuis être anatomiquement une oreille, encore qu'elle dût leur être presque entièrement inutile dans notre atmosphère trop dense. En groupe autour de la bouche, seize tentacules minces, presque des lanières, étaient disposés en deux faisceaux de huit chacun. Depuis lors, avec assez de justesse, le professeur Stowes, le distingué anatomiste, a nommé ces deux faisceaux des *mains*. La première

fois même que j'aperçus les Marsiens, ils paraissaient s'efforcer de se soulever sur ces mains, mais cela leur était naturellement impossible, à cause de l'accroissement de poids dû aux conditions terrestres. On peut avec raison supposer que dans la planète Mars ils se meuvent sur ces mains avec facilité.

Leur anatomie interne, comme la dissection l'a démontré depuis, était également simple. La partie la plus importante de leur structure était le cerveau qui envoyait aux yeux, à l'oreille et aux tentacules tactiles des nerfs énormes. Ils avaient, de plus, des poumons complexes, dans lesquels la bouche s'ouvrait, ainsi que le cœur et ses vaisseaux. La gêne pulmonaire que leur causaient la pesanteur et la densité plus grande de l'atmosphère n'était que trop évidente, aux mouvements convulsifs de leur enveloppe extérieure.

A cela se bornait l'ensemble des organes d'un Marsien. Aussi étrange que cela puisse paraître à un être humain, tout le complexe appareil digestif, qui constitue la plus grande partie de notre corps, n'existait pas chez les Marsiens. Ils étaient des têtes, rien que des têtes. Ils étaient dépourvus d'entrailles. Ils ne mangeaient pas et digéraient encore moins. Au lieu de cela, ils prenaient le sang frais d'autres créatures vivantes et se l'*injectaient* dans leurs propres veines. Je les ai vus moi-même se livrer à cette opération et je le mentionnerai quand le moment sera venu. Mais si excessif que puisse paraître mon dégoût, je ne puis me résoudre à décrire une chose dont je ne pus endurer la vue jusqu'au bout. Qu'il suffise de savoir qu'ayant recueilli le sang d'un être encore vivant — dans la plupart des cas, d'un être humain — ce sang était transvasé au

moyen d'une sorte de minuscule pipette dans le canal récepteur.

Sans aucun doute, nous éprouvons à la simple idée de cette opération une répulsion horrifiée, mais, en même temps, réfléchissons combien nos habitudes carnivores sembleraient répugnantes à un lapin doué d'intelligence.

Les avantages physiologiques de ce procédé d'injection sont indéniables, si l'on pense à l'énorme perte de temps et d'énergie humaine qu'occasionne la nécessité de manger et de digérer. Nos corps sont en grande partie composés de glandes, de tubes et d'organes occupés sans cesse à convertir en sang une nourriture hétérogène. Les opérations digestives et leur réaction sur le système nerveux sapent notre force et tourmentent notre esprit. Les hommes sont heureux ou misérables selon qu'ils ont le foie plus ou moins bien portant, ou des glandes gastriques plus ou moins saines. Mais les Marsiens échappaient à ces fluctuations organiques des sentiments et des émotions.

Leur indéniable préférence pour les hommes, comme source de nourriture, s'explique en partie par la nature des restes des victimes qu'ils avaient amenées avec eux comme provisions de voyage. Ces créatures, à en juger par les fragments ratatinés qui restèrent au pouvoir des humains, étaient bipèdes, pourvues d'un squelette siliceux sans consistance — presque semblable à celui des éponges siliceuses — et d'une faible musculature ; ils avaient une taille d'environ six pieds de haut, la tête ronde et droite, de larges yeux dans des orbites très dures. Les Marsiens devaient en avoir apporté deux ou trois dans chacun de leurs cylindres, et tous avaient été tués avant d'atteindre la terre. Cela valut aussi

bien pour eux, car le simple effort de vouloir se mettre debout sur le sol de notre planète aurait sans doute brisé tous les os de leurs corps.

Puisque j'ai entamé cette description, je puis donner ici certains autres détails qui, encore que nous les ayons remarqués par la suite seulement, permettront au lecteur qui les connaîtrait mal de se faire une idée plus claire de ces désagréables envahisseurs

En trois autres points, leur physiologie différait étrangement de la nôtre. Leurs organismes ne dormaient pas, pas plus que ne dort le cœur de l'homme. Puisqu'ils n'avaient aucun vaste mécanisme musculaire à récupérer, ils ignoraient le périodique retour du sommeil. Ils n'avaient, semble-t-il, que peu ou pas le sens de la fatigue. Sur la terre, ils ne purent jamais se mouvoir sans efforts et cependant ils conservèrent jusqu'au bout leur activité. En vingt-quatre heures, ils fournissaient vingt-quatre heures de travail, comme c'est peut-être le cas ici-bas avec les fourmis.

D'autre part, si étonnant que cela paraisse dans un monde sexué, les Marsiens étaient absolument dénués de sexe et devaient ignorer, par conséquent, les émotions tumultueuses que fait naître cette différence entre les humains. Un jeune Marsien, le fait est indiscutable, naquit réellement ici-bas pendant la durée de la guerre; on le trouva attaché à son parent, à son progéniteur, partiellement retenu à lui, à la façon dont poussent les bulbes de lis ou les jeunes animalcules des polypiers d'eau douce.

Chez l'homme, chez tous les animaux d'un ordre élevé, une telle méthode de génération a disparu; mais ce fut certainement, même ici-bas, la méthode primitive. Parmi les animaux d'ordre inférieur, à

partir même des Tuniqués, ces premiers cousins des vertébrés, les deux procédés coexistèrent, mais finalement la méthode sexuelle l'emporta sur l'autre. Pourtant, sur la planète Mars, le contraire s'est apparemment produit.

Il est intéressant de faire remarquer qu'un certain auteur, d'une réputation quasi-scientifique, écrivant longtemps avant l'invasion marsienne, prévit pour l'homme une structure finale, qui ne différait pas grandement de la condition véritable des Marsiens. Je me souviens que sa prophétie parut, en novembre ou en décembre 1892, dans une publication depuis longtemps défunte, le *Pall Mall Budget*, et je me rappelle à ce propos une caricature, publiée dans un périodique comique de l'époque ante-marsienne : *Punch*. L'auteur indiquait sur un ton presque facétieux que le perfectionnement incessant des appareils mécaniques devait finalement amener la disparition des membres, que la perfection des inventions chimiques devait supprimer la digestion, que des organes tels que la chevelure, la partie externe du nez, les dents, les oreilles, le menton, ne seraient bientôt plus des parties essentielles du corps humain et que la sélection naturelle amènerait leur diminution progressive dans les temps à venir. Le cerveau restait une nécessité cardinale. Une seule autre partie du corps avait des chances de survivre, et c'était la main « moyen d'information et d'action du cerveau ».

Beaucoup de vérités ont été dites en plaisantant, et nous possédons indiscutablement dans les Marsiens l'accomplissement réel de cette suppression du côté animal de l'organisme par l'intelligence. Il est à mon avis absolument admissible que les Marsiens peuvent descendre d'êtres assez sembla-

bles à nous, par suite d'un développement graduel du cerveau et des mains — ces dernières se transformant en deux faisceaux de tentacules — aux dépens du reste du corps. Sans le corps, le cerveau deviendrait naturellement une intelligence plus égoïste ne possédant plus rien du substratum émotionnel de l'être humain.

Le dernier point saillant par lequel le système vital de ces créatures différait du nôtre pouvait être regardé comme un détail trivial et sans importance. Les micro-organismes, qui causent, sur terre, tant de maladies et de souffrances, étaient inconnus sur la planète Mars, soit qu'ils n'y aient jamais paru, soit que la science et l'hygiène marsiennes les aient éliminés depuis des âges. Des centaines de maladies, toutes les fièvres et toutes les contagions de la vie humaine, la tuberculose, les cancers, les tumeurs et autres états morbides n'intervinrent jamais dans leur existence, et puisqu'il s'agit ici des différences entre la vie à la surface de la planète Mars et la vie terrestre, je puis dire un mot des curieuses conjectures faites au sujet de l'Herbe Rouge.

Apparemment, le règne végétal dans Mars, au lieu d'avoir le vert pour couleur dominante, est d'une vive teinte rouge-sang. En tous les cas, les semences que les Marsiens — intentionnellement ou accidentellement — apportèrent avec eux donnèrent toujours naissance à des pousses rougeâtres. Seule pourtant, la plante connue sous le nom populaire d'Herbe Rouge réussit à entrer en compétition avec les végétations terrestres. La variété rampante n'eut qu'une existence transitoire et peu de gens l'ont vue croître. Néanmoins, pendant un certain temps, l'Herbe Rouge crût avec une vigueur et une luxu-

riance surprenantes. Le troisième ou le quatrième jour de notre emprisonnement, elle avait envahi tout le talus du trou, et ses tiges, qui ressemblaient à celles du cactus, formaient une frange carminée autour de notre lucarne triangulaire. Plus tard, je la trouvai dans toute la contrée et particulièrement aux endroits où coulait quelque cours d'eau.

Les Marsiens étaient pourvus, selon toute apparence, d'une sorte d'organe de l'ouïe, un unique tympan rond placé derrière leur tête, et d'yeux ayant une portée visuelle peu sensiblement différente de la nôtre, excepté que, selon Philips, le bleu et le violet devaient leur paraître noir. On suppose généralement qu'ils communiquaient entre eux par des sons et des gesticulations tentaculaires ; c'est ce qui est affirmé, du moins, dans la brochure remarquable, mais hâtivement rédigée — écrite évidemment par quelqu'un qui ne fut pas témoin oculaire des mouvements des Marsiens — à laquelle j'ai déjà fait allusion et qui a été, jusqu'ici, la principale source d'information concernant ces êtres. Or, aucun de ceux qui survécurent ne vit mieux que moi les Marsiens à l'œuvre, sans que je veuille pour cela me glorifier d'une circonstance purement accidentelle, mais le fait est exact. Aussi je puis affirmer que je les ai maintes fois observés de très près, que j'ai vu quatre, cinq et une fois six d'entre eux, exécutant indolemment ensemble les opérations les plus compliquées et les plus élaborées, sans le moindre son ni le moindre geste. Leur cri particulier précédait invariablement leur espèce de repas ; il n'avait aucune modulation et n'était, je crois, en aucun sens un signal, mais simplement une expiration d'air, nécessaire avant la succion. Je peux prétendre à une connaissance au moins élémentaire de

la psychologie et à ce sujet je suis convaincu — aussi fermement qu'il est possible de l'être — que les Marsiens échangeaient leurs pensées sans aucun intermédiaire physique, et j'ai acquis cette conviction malgré de fortes préventions. Avant l'invasion marsienne, comme quelque lecteur se le rappellera peut-être, j'avais essayé de réfuter avec quelque véhémence les théories télépathiques.

Les Marsiens ne portaient aucun vêtement. Leurs idées sur le décorum et les ornements extérieurs étaient nécessairement différentes des nôtres, et ils n'étaient pas seulement beaucoup moins sensibles aux changements de température que nous ne le sommes, mais les changements de pression atmosphérique ne semblent pas avoir sérieusement affecté leur santé. Pourtant, s'ils ne portaient aucun vêtement, d'autres additions artificielles à leurs ressources corporelles leur donnaient une grande supériorité sur l'homme. Nous autres, humains, avec nos cycles et nos patins de route, avec les machines volantes Lilienthal, avec nos bâtons et nos canons, ne sommes encore qu'au début de l'évolution, au terme de laquelle les Marsiens sont parvenus. En réalité, ils se sont transformés en simples cerveaux, revêtant des corps divers suivant leurs besoins différents, de la même façon que nous revêtons nos costumes, et prenons une bicyclette pour une course pressée ou un parapluie s'il pleut. Rien peut-être, dans tous leurs appareils, n'est plus surprenant pour l'homme que l'absence de la *roue*, ce trait dominant de presque tous les mécanismes humains. Parmi toutes les choses qu'ils apportèrent sur la terre, rien n'indique qu'ils emploient le cercle. On se serait attendu du moins à le trouver dans leurs appareils

de locomotion. A ce propos, il est curieux de remarquer que, même ici-bas, la nature paraît avoir dédaigné la roue, ou qu'elle lui ait préféré d'autres moyens. Non seulement les Marsiens ne connaissaient pas la roue — ce qui est incroyable — ou s'abstenaient de l'employer, mais même ils se servaient singulièrement peu, dans leurs appareils, du pivot fixe ou du pivot mobile avec des mouvements circulaires dans un seul plan. Presque tous les joints de leurs mécanismes présentent un système compliqué de coulisses se mouvant sur de petits appuis et des coussinets de friction superbement courbés. Pendant que nous en sommes à ces détails, il est remarquable que leurs leviers très longs aient été, dans la plupart des cas, actionnés par une sorte de musculature composée de disques enfermés dans une gaine élastique. Si l'on faisait passer à travers ces disques un courant électrique, ils étaient polarisés et assemblés étroitement et puissamment. De cette façon était atteint ce curieux parallélisme avec les mouvements animaux qui était chez eux si surprenant et si troublant pour l'observateur humain. Des muscles du même genre abondaient dans les membres de la machine que je vis en train de décharger le cylindre, lorsque je regardai la première fois par la fente. Elle semblait infiniment plus animée que les réels Marsiens gisant plus loin en plein soleil, haletant, agitant vainement leurs tentacules et se remuant avec de pénibles efforts, après leur immense voyage à travers l'espace.

Tandis que j'observais encore leurs mouvements affaiblis, et que je notais chaque étrange détail de leur forme, le vicaire me rappela soudain sa présence en me tirant violemment par le bras. Je tournai la tête pour voir une figure renfrognée et des lèvres

silencieuses mais éloquentes. Il voulait aussi regarder par la fente devant laquelle on ne pouvait se mettre qu'un à la fois, et je dus, tandis que le vicaire jouissait de ce privilège, interrompre pendant un moment mes observations.

Quand je revins à mon poste, l'active machine avait déjà assemblé plusieurs des pièces qu'elle avait retirées du cylindre et le nouvel appareil qu'elle construisait prenait une forme d'une ressemblance évidente avec la sienne ; vers le bas à gauche se voyait maintenant un petit mécanisme qui lançait des jets de vapeur verte en tournant autour du trou, fort occupé à régulariser l'ouverture, creusant, extrayant et entassant avec méthode et discernement. C'était là la cause des battements réguliers et des chocs rythmiques qui avaient fait pendant longtemps trembler notre refuge. Tout en travaillant, il faisait entendre une sorte de sifflement incessant. Autant que je pouvais m'en rendre compte, la machine allait seule, sans être nullement dirigée par un Marsien.

## III

### LES JOURS D'EMPRISONNEMENT

L'arrivée d'une seconde machine de combat nous fit abandonner notre lucarne pour nous retirer dans la laverie, car nous avions peur que, de sa hauteur, le Marsien pût nous apercevoir derrière notre barrière. Plus tard, nous nous sentîmes moins en danger d'être découverts, car, pour des yeux éblouis par l'éclat du soleil, notre refuge devait sembler un impénétrable trou de ténèbres ; mais tout d'abord, au moindre mouvement d'approche, nous regagnions en hâte la laverie, le cœur battant à tout rompre.

Cependant, malgré le danger effrayant que nous courions, notre curiosité était irrésistible. Je me rappelle maintenant, avec une sorte d'étonnement, qu'en dépit du danger infini où nous étions de mourir de faim ou d'une mort plus terrible encore, nous nous disputions durement l'horrible privilège de voir ce qui passait à l'extérieur. Nous traversions la cuisine à une allure grotesque, entre la précipitation et la crainte de faire du bruit, nous poussant, nous bousculant et nous frappant, à deux doigts de la mort.

Le fait est que nous avions des dispositions et des habitudes de penser et d'agir absolument incompatibles ; le danger et l'isolement dans lequel nous étions accentuaient encore cette incompatibilité. A Halliford j'avais pris en haine les simagrées et les exclamations inutiles, la stupide rigidité d'esprit du vicaire. Ses murmures et ses monologues interminables gênaient les efforts que je faisais pour réfléchir et combiner quelque projet de fuite, et j'en arrivais parfois, de ne pouvoir y échapper, à un véritable état d'exaspération. Il n'était pas plus qu'une femme, capable de se retenir. Pendant des heures entières, il se mettait à pleurer et je crois vraiment que, jusqu'à la fin, cet enfant gâté de la vie pensa que ses larmes étaient en quelque manière efficaces. Il me fallait rester assis, dans les ténèbres, sans pouvoir, à cause de ses importunités, détacher de lui mon esprit. Il mangeait plus que moi, et je lui disais en vain que notre seule chance de salut était de demeurer dans cette maison jusqu'à ce que les Marsiens en aient fini avec leur cylindre, et que dans cette attente probablement longue, le moment viendrait où nous manquerions de nourriture. Il mangeait et il buvait par accès, faisant

ainsi de gros repas à de longs intervalles, et il dormait fort peu.

A mesure que les jours passaient, sa parfaite inscuciance de toute précaution augmenta tellement notre détresse et notre danger que je dus, si dur que cela fût pour moi, recourir à des menaces et finalement à des voies de fait. Cela le mit à la raison pendant un certain temps. Mais c'était une de ces faibles créatures, toutes de souplesse rusée, qui n'osent regarder en face, ni Dieu ni homme, pas même s'affronter soi-même, âmes privées de fierté, timorées, anémiques, haïssables.

Il m'est infiniment désagréable de me rappeler et de relater ces choses, mais je le fais quand même pour qu'il ne manque rien à mon récit. Ceux qui n'ont pas connu ces sombres et terribles aspects de la vie blâmeront assez facilement ma brutalité, mon accès de fureur dans la tragédie finale; car ils savent mieux que personne ce qui est mal, et non ce qui devient possible pour un homme torturé. Mais ceux qui ont traversé les mêmes ténèbres, qui sont descendus au fond des choses, ceux-là auront une charité plus large.

Tandis que dans notre refuge nous nous disputions à voix basse, en une obscure et vague contestation de murmures, nous arrachant la nourriture et la boisson, nous tordant les mains et nous frappant, au dehors, sous l'impitoyable soleil de ce terrible juin, était l'étrange merveille, la surprenante activité des Marsiens dans leur fosse. Je reviens maintenant à mes premières expériences. Après un long délai, je m'aventurai à la lucarne et je m'aperçus que les nouveaux venus étaient renforcés maintenant par les occupants de trois des machines de combat. Ces derniers avaient apporté avec eux certains appa-

reils inconnus qui étaient disposés méthodiquement autour du cylindre. La seconde Machine à Mains était maintenant achevée et elle était fort occupée à manier un des nouveaux appareils que l'une des grandes machines avait apportés. C'était un objet ayant la forme d'un de ces grands bidons dans lesquels on transporte le lait, au-dessus duquel oscillait un récipient en forme de poire, d'où s'échappait un filet de poudre blanche qui tombait au-dessous dans un bassin circulaire.

Le mouvement oscillatoire était imprimé à cet objet par l'un des tentacules de la Machine à Mains. Avec deux appendices spatulés, la machine extrayait de l'argile qu'elle versait dans le récipient supérieur, tandis qu'avec un autre bras, elle ouvrait régulièrement une porte et ôtait de la partie moyenne de la machine des scories roussies et noires. Un autre tentacule métallique dirigeait la poudre du bassin, au long d'un canal à côtes, vers un récepteur qui était caché à ma vue par le monticule de poussière bleuâtre. De cet invisible recepteur montait verticalement, dans l'air tranquille, un mince filet de fumée verte. Pendant que je regardais, la machine, avec un faible tintement musical, étendit, à la façon d'un télescope, un tentacule, qui, simple saillie le moment précédent, s'allongea jusqu'à ce que son extrémité eût disparu derrière le tas d'argile. Une seconde après, il soulevait une barre d'aluminium blanc pas encore terni et d'une clarté éblouissante, et la déposait sur une pile de barres identiques disposées au bord de la fosse. Entre le moment où le soleil se coucha et celui où parurent les étoiles, cette habile machine dut fabriquer plus d'une centaine de ces barres et le tas de poussière bleuâtre

s'éleva peu à peu, jusqu'à ce qu'il eût atteint le rebord du talus.

Le contraste entre les mouvements rapides et compliqués de ces appareils et l'inertie gauche et haletante de ceux qui les dirigeaient était des plus vif, et pendant plusieurs jours je dus me répéter, sans parvenir à le croire, que ces derniers étaient réellement des êtres vivants.

C'est le vicaire qui était à notre poste d'observation quand les premiers humains furent amenés au cylindre. J'étais assis plus bas, ramassé sur moi-même et écoutant de toutes mes oreilles. Il eut un soudain mouvement de recul, et, croyant que nous avions été aperçus, j'eus un spasme de terreur. Il se laissa glisser parmi les décombres et vint se blottir près de moi dans les ténèbres, gesticulant en silence; et pendant un instant je partageai sa terreur. Comprenant à ses gestes qu'il me laissait la possession de la lucarne et ma curiosité me rendant bientôt tout mon courage, je me levai, l'enjambai et me hissai jusqu'à l'ouverture. D'abord, je ne pus voir aucune cause à sa terreur. La nuit maintenant était tombée, les étoiles brillaient faiblement, mais le trou était éclairé par les flammes vertes et vacillantes de la machine qui fabriquait les barres d'aluminium. La scène entière était un tableau tremblotant de lueurs vertes et d'ombres noires, vagues et mouvantes, étrangement fatigant à la vue. Au-dessus et en tous sens, se souciant peu de tout cela, voletaient les chauves-souris. On n'apercevait plus de Marsiens rampants, le monticule de poudre vert bleu s'était tellement accru qu'il les dissimulait à ma vue, et une machine de combat, les jambes repliées, accroupie et diminuée, se voyait de l'autre côté du trou. Alors, par-dessus le tapage de

ces machines en action, me parvint un soupçon de voix humaines, que je n'accueillis d'abord que pour le repousser.

Je me mis à observer de près cette machine de combat, m'assurant pour la première fois que l'espèce de capuchon contenait réellement un Marsien. Quand les flammes vertes s'élevaient, je pouvais voir le reflet huileux de son tégument et l'éclat de ses yeux. Tout à coup, j'entendis un cri et je vis un long tentacule atteindre, par-dessus l'épaule de la machine, jusqu'à une petite cage qui faisait saillie sur le dos. Alors quelque chose qui se débattait violemment fut soulevé contre le ciel, énigme vague et sombre contre la voûte étoilée, et au moment où cet objet noir était ramené plus bas, je vis à la clarté verte de la flamme que c'était un homme. Pendant un moment il fut clairement visible. C'était un homme d'âge moyen, vigoureux, plein de santé et bien mis ; trois jours auparavant il devait, personnage d'importance, se promener à travers le monde. Je pus voir ses yeux terrifiés et les reflets de la flamme sur ses boutons et sa chaîne de montre. Il disparut derrière le monticule et pendant un certain temps il n'y eut pas un bruit. Alors commença une série de cris humains, et, de la part des Marsiens, un bruit continu et joyeux...

Je descendis du tas de décombres, me remis sur pieds, me bouchai les oreilles et me réfugiai dans la laverie. Le vicaire, qui était resté accroupi, silencieux, les bras sur la tête, leva les yeux comme je passais, se mit à crier très fort à cet abandon et me rejoignit en courant...

Cette nuit-là, cachés dans la laverie, suspendus entre notre horreur et l'horrible fascination de la lucarne, j'essayai en vain, bien que j'eusse cons-

cience de la nécessité urgente d'agir, d'échafauder un plan d'évasion ; mais le second jour, il me fut possible d'envisager avec lucidité notre position. Le vicaire, je m'en aperçus bien, était complètement incapable de donner un avis utile ; ces étranges terreurs lui avaient enlevé toute raison et toute réflexion et il n'était plus capable que de suivre son premier mouvement. Il était en réalité descendu au niveau de l'animal. Mais néanmoins je me résolus à en finir, et à mesure que j'examinai les faits, je m'aperçus que, si terrible que pût être notre situation, il n'y avait encore aucune raison de désespérer absolument. Notre principale chance était que les Marsiens ne fissent de leur fosse qu'un campement temporaire ; ou même, s'ils le conservaient d'une façon permanente, ils ne croiraient probablement pas nécessaire de le garder et nous avions quand même là une chance d'échapper. Je pesai soigneusement aussi la possibilité de creuser une voie souterraine dans la direction opposée au cylindre ; mais les chances d'aller sortir à portée de vue de quelque machine de combat en sentinelle semblèrent d'abord tròp nombreuses. Il m'aurait, d'ailleurs, fallu faire tout le travail moi-même, car le vicaire ne pouvait m'être d'aucun secours.

Si ma mémoire est exacte, c'est le troisième jour que je vis tuer l'être humain. Ce fut la seule occasion où j'aie vu réellement un Marsien prendre de la nourriture. Après cette expérience, j'évitai l'ouverture du mur pendant une journée presque entière. J'allai dans la laverie, enlevai la porte, et me mis à creuser plusieurs heures de suite avec ma hachette, faisant le moins de bruit possible ; mais quand j'eus réussi à faire un trou profond d'une couple de pieds, la terre fraîchement entassée contre

la maison s'écroula bruyamment et je n'osai pas continuer. Je perdis courage et demeurai étendu sur le sol de la laverie pendant longtemps, n'ayant même plus l'idée de bouger. Après cela, j'abandonnai définitivement l'idée d'échapper par une tranchée.

Ce n'est pas un mince témoignage en faveur de la puissance des Marsiens que de dire qu'ils m'avaient fait, dès le premier abord, une impression telle, que je n'entretins guère l'espoir de nous voir délivrés par un effort humain qui les détruirait. Mais la quatrième ou la cinquième nuit, j'entendis un bruit sourd comme celui que produiraient de grosses pièces d'artillerie.

C'était très tard dans la nuit et la lune brillait d'un vif éclat. Les Marsiens avaient emporté ailleurs la machine à creuser et ils avaient déserté l'endroit, ne laissant qu'une machine de combat au haut du talus opposé et une Machine à Mains qui, sans que je puisse la voir, était à l'œuvre dans un coin de la fosse immédiatement au-dessous de ma lucarne. A part le pâle scintillement de la machine à mains, des bandes et des taches de clair de lune blanc, la fosse était dans l'obscurité et de même absolument tranquille, hormis le cliquetis de la machine. La nuit était belle et sereine ; une planète tentait de scintiller, mais la lune semblait avoir pour elle seule le ciel. Un chien hurla et c'est ce bruit familier qui me fit écouter. Alors j'entendis distinctement de sourdes détonations, comme si de gros canons avaient fait feu. J'en comptai six très nettes, et après un long intervalle, six autres. Et ce fut tout.

## IV

### LA MORT DU VICAIRE

Le sixième jour, j'occupai pour la dernière fois notre poste d'observation où bientôt je me trouvai seul. Au lieu de rester comme d'habitude auprès de moi et de me disputer la lucarne, le vicaire était retourné dans la laverie. Une pensée soudaine me frappa. Vivement et sans bruit je traversai la cuisine : dans l'obscurité je l'entendis qui buvait. J'étendis le bras et mes doigts saisirent une bouteille de vin.

Il y eut, dans ces ténèbres, une lutte qui dura quelques instants. La bouteille tomba et se brisa. Je lâchai prise et me relevai. Nous restâmes immobiles, palpitants, nous menaçant à voix basse. A la fin, je me plantai entre la nourriture et lui, lui faisant part de ma résolution d'établir une discipline. Je divisai les provisions de l'office en rations qui devaient durer dix jours. Je ne voulus pas le laisser manger plus ce jour-là. Dans l'après-midi, il tenta de s'emparer de quelque ration ; je m'étais assoupi, mais à ce moment je m'éveillai. Pendant tout un jour nous demeurâmes face à face, moi las, mais résolu, lui pleurnichant et se plaignant de la faim. Cela ne dura, j'en suis sûr, qu'un jour et qu'une nuit, mais il me sembla alors, et il me semble encore maintenant que ce fut d'une longueur interminable.

Ainsi notre incompatibilité s'était accrue au point de se terminer en un conflit déclaré. Pendant deux longs jours nous nous disputâmes à voix basse, argumentant et discutant âprement. Parfois, j'étais obligé de le frapper follement du pied et des poings ; d'autres fois je le cajolais et tâchais de le convaincre, et j'essayai même de le persuader en lui laissant

la dernière bouteille de vin, car il y avait une pompe où je pouvais avoir de l'eau. Mais rien n'y fit, ni bonté ni violence : il n'était accessible à aucune raison. Il ne voulut cesser ni ses attaques pour essayer de prendre plus que sa ration, ni ses bruyants radotages ; il n'observait en rien les précautions les plus élémentaires pour rendre notre emprisonnement supportable. Lentement, je commençai à me rendre compte de la complète ruine de son intelligence, et m'aperçus enfin que mon seul compagnon, dans ces ténèbres secrètes et malsaines, était un être dément.

D'après certains vagues souvenirs, je suis enclin à croire que mon propre esprit battit aussi la campagne. Chaque fois que je m'endormais, j'avais des rêves étranges et hideux. Bien que cela puisse paraître bizarre, je serais assez disposé à penser que la faiblesse et la démence du vicaire me furent un salutaire avertissement, m'obligèrent à me maintenir sain d'esprit.

Le huitième jour, il commença à parler très haut et rien de ce que je pus faire ne parvint à modérer son ton.

— C'est juste, ô Dieu ! répétait-il sans cesse. C'est juste. Que le châtiment retombe sur moi et sur les miens. Nous avons péché ! Nous ne t'avons pas écouté ! Il y avait partout des pauvres et des souffrants ! On les foulait aux pieds et je gardais le silence ! Je prêchais une folie acceptable par tous — mon Dieu ! Quelle folie ! — alors que j'aurais dû me lever, quand même la mort m'eût été réservée, et appeler le monde à la repentance... à la repentance !... Les oppresseurs des pauvres et des malheureux !..... Le pressoir du Seigneur !...

Puis soudain, il en revenait à la nourriture que je maintenais hors de sa portée, et il me priait, me

suppliait, pleurait et finalement menaçait. Bientôt il prit un ton fort élevé — je l'invitai à crier moins fort ; alors il vit que par ce moyen il aurait prise sur moi. Il me menaça de crier plus fort encore et d'attirer sur nous l'attention des Marsiens. J'avoue que cela m'effraya un moment ; mais la moindre concession eût diminué dans une trop grande proportion nos chances de salut. Je le mis au défi, bien que je ne fusse nullement certain qu'il ne mît sa menace à exécution. Mais ce jour-là du moins il ne le fit pas. Il continua à parler, haussant insensiblement son ton, pendant les huitième et neuvième journées presque entières, débitant des menaces, des supplications, au milieu d'un torrent de phrases où il exprimait une repentance à moitié stupide et toujours futile d'avoir négligé le service du Seigneur, et je me sentis une grande pitié pour lui. Il finit par s'endormir quelque temps, mais il reprit bientôt avec une nouvelle ardeur, criant si fort qu'il devint absolument nécessaire pour moi de le faire taire par tous les moyens.

— Restez tranquille, implorai-je.

Il se mit sur ses genoux, car jusqu'alors il avait été accroupi dans les ténèbres, près de la batterie de cuisine.

— Il y a trop longtemps que je reste tranquille! hurla-t-il, sur un ton qui dut parvenir jusqu'au cylindre. Maintenant je dois aller porter mon témoignage ! Malheur à cette cité infidèle! malédiction!. Malheur ! Anathème ! Malheur ! Malheur aux habitants de la terre : à cause des autres voix de la trompette... !

— Taisez-vous ! Pour l'amour de Dieu ! dis-je en me mettant debout et terrifié à l'idée que les Marsiens pouvaient nous entendre.

— Non! cria le vicaire de toutes ses forces, se levant aussi et étendant les bras? Parle! Il faut que je parle! La parole du Seigneur est sur moi.

En trois enjambées, il fut à la porte de la cuisine.

— Il faut que j'aille apporter mon témoignage. Je pars. Je n'ai déjà que trop tardé.

J'étendis le bras et j'atteignis dans l'ombre un couperet suspendu au mur. En un instant j'étais derrière lui, affolé de peur. Avant qu'il n'arrivât au milieu de la cuisine, je l'avais rejoint. Par un dernier sentiment humain, je retournai le tranchant et le frappai avec le dos. Il tomba en avant de tout son long, et resta étendu par terre. Je trébuchai sur lui et demeurai un moment haletant. Il gisait inanimé.

Tout à coup je perçus un bruit au dehors, des plâtras se détachèrent, dégringolèrent, et l'ouverture triangulaire du mur se trouva obstruée. Je levai la tête et aperçus, à travers le trou, la partie inférieure d'une Machine à Mains s'avançant lentement. L'un de ses membres agrippeurs se déroula parmi les décombres, puis un autre parut, tâtonnant au milieu des poutres écroulées. Je restai là, pétrifié, les yeux fixes. Alors je vis, à travers une sorte de plaque vitrée située près du bord supérieur de l'objet, la face — si l'on peut l'appeler ainsi — et les grands yeux sombres d'un Marsien cherchant à pénétrer les ténèbres, puis un long tentacule métallique serpenta par le trou en tâtant lentement les objets.

Avec un grand effort je me retournai, me heurtai contre le corps du vicaire et m'arrêtai à la porte de la laverie. Le tentacule maintenant s'était avancé d'un mètre ou deux dans la pièce, se tortillant et se tournant en tous les sens avec des mouve-

ments étranges et brusques. Pendant un instant, cette marche lente et irrégulière me fascina. Avec un cri faible et rauque, je me réfugiai tout au fond de la laverie, tremblant violemment et à peine capable de me tenir debout. J'ouvris la porte de la soute à charbon, et je restai là dans les ténèbres, examinant le seuil à peine éclairé de la cuisine, écoutant attentivement. Le Marsien m'avait-il vu ? Que pouvait-il faire maintenant.

Derrière cette porte, quelque chose très doucement se mouvait en tout sens; de temps en temps cela heurtait les cloisons, ou reprenait ses mouvements avec un faible tintement métallique, comme le bruit d'un trousseau de clefs. Puis un corps lourd — je savais trop bien lequel — fut traîné sur le carrelage de la cuisine jusqu'à l'ouverture. Irrésistiblement attiré, je me glissai jusqu'à la porte et jetai un coup d'œil dans la cuisine. Par le triangle de clarté extérieure, j'aperçus le Marsien dans sa machine aux cent bras examinant la tête du vicaire. Immédiatement, je pensai qu'il allait inférer ma présence par la marque du coup que j'avais asséné.

Je regagnai là soute à charbon, en refermai la porte, et me mis à entasser sur moi dans l'obscurité autant que je pus de charbon et de bûches en tâchant de faire le moins de bruit possible. A tout instant je demeurais rigide, écoutant si le Marsien avait de nouveau passé ses tentacules par l'ouverture.

Alors reprit le faible cliquetis métallique. Bientôt, je l'entendis plus proche — dans la laverie, d'après ce que je pus en juger. J'eus l'espoir que le tentacule ne serait pas assez long pour m'atteindre; il passa, râclant légèrement la porte de la soute. Alors il y eut un siècle d'attente presque in-

tolérable, puis j'entendis remuer le loquet. Il avait trouvé la porte ! Le Marsien comprenait les serrures !

Il ferrailla un instant et la porte s'ouvrit.

Des ténèbres où j'étais. je pouvais juste apercevoir l'objet, ressemblant à une trompe d'éléphant plus qu'à autre chose, s'agitant de mon côté, touchant et examinant le mur, le charbon, le bois, le plancher. Cela semblait être un gros ver noir agitant de côté et d'autre sa tête aveugle.

Une fois même, il toucha le talon de ma bottine. Je fus sur le point de crier, mais je mordis mon poing. Pendant un moment, il ne bougea plus : j'aurais pu croire qu'il s'était retiré. Tout à coup, avec un brusque déclic, il agrippa quelque chose — je me figurai que c'était moi ! — et parut sortir de la soute. Pendant un instant, je n'en fus pas sûr. Apparemment, il avait pris un morceau de charbon pour l'exáminer.

Je saisis l'occasion pour changer de position, car je me sentais engourdi, et j'écoutai. Je murmurais des prières passionnées pour m'échapper.

Soudain j'entendis revenir vers moi le même bruit lent et net. Lentement, lentement, il se rapprocha, râclant les murs et heurtant le mobilier.

Pendant que je restais attentif, doutant encore, la porte de la soute fut vigoureusement heurtée et elle se ferma. J'entendis le tentacule pénétrer dans l'office ; il renversa des boîtes à biscuits, brisa une bouteille et il y eut encore un choc violent contre la porte de la soute. Puis le silence revint qui se continua en une attente infinie.

Était-il parti ?

A la fin, je dus conclure qu'il s'était retiré.

Il ne revint plus dans la laverie, mais pendant

toute la dixième journée, dans des ténèbres épaisses, je restai enseveli sous les bûches et sous le charbon, n'osant même pas me glisser au dehors pour avoir le peu d'eau qui m'était si nécessaire. Ce ne fut que le lendemain seulement, le onzième jour, que j'osai me risquer à chercher quelque chose à boire.

## V

### LE SILENCE

Mon premier mouvement, avant d'aller dans l'office, fut de clore la porte de communication entre la cuisine et la laverie. Mais l'office était vide — les provisions avaient disparu jusqu'aux dernières bribes. Le Marsien les avait sans doute enlevées le jour précédent. A cette découverte, le désespoir m'accabla pour la première fois. Je ne pris donc pas la moindre nourriture, ni le onzième ni le douzième jour.

D'abord ma bouche et ma gorge se desséchèrent et mes forces baissèrent sensiblement. Je restais assis, au milieu de l'obscurité de la laverie, dans un état d'abattement pitoyable. Je ne pouvais penser qu'à manger. Je me figurais que j'étais devenu sourd, car les bruits que j'étais accoutumé à entendre avaient complètement cessé aux alentours du cylindre. Je ne me sentais pas assez de forces pour me glisser sans bruit jusqu'à la lucarne, sans quoi j'y serais allé.

Le douzième jour, ma gorge était tellement endolorie que, au risque d'attirer les Marsiens, j'essayai de faire aller la pompe grinçante placée sur l'évier et je réussis à me procurer deux verres d'eau de pluie noirâtre et boueuse. Ils me rafraîchirent néan-

moins beaucoup, et je me sentis rassuré et enhardi par ce fait qu'aucun tentacule inquisiteur ne suivit le bruit de la pompe.

Pendant tous ces jours, divaguant et indécis, je pensai beaucoup au vicaire et à la façon dont il était mort.

Le treizième jour, je bus encore un peu d'eau; je m'assoupis et rêvai d'une façon incohérente de victuailles et de plans d'évasion vagues et impossibles. Chaque fois, je rêvais de fantômes horribles, de la mort du vicaire ou de somptueux dîners; mais endormi ou éveillé, je ressentais de vives douleurs qui me poussaient à boire sans cesse. La clarté qui pénétrait dans l'arrière-cuisine n'était plus grise, mais rouge. A mon imagination bouleversée, cela semblait couleur de sang.

Le quatorzième jour, je pénétrai dans la cuisine, et je fus fort surpris de trouver que les pousses de l'Herbe Rouge avaient envahi l'ouverture du mur, transformant la demi-clarté de mon refuge en une obscurité écarlate.

De grand matin, le quinzième jour, j'entendis de la cuisine une suite de bruits curieux et familiers, et, prêtant l'oreille, je crus reconnaître le reniflement et les grattements d'un chien. Je fis quelques pas et j'aperçus un museau qui passait entre les tiges rouges. Cela m'étonna grandement. Quand il m'eut flairé, le chien aboya.

Immédiatement, je pensai que si je réussissais à l'attirer sans bruit dans la cuisine, je pourrais peut-être le tuer et le manger, et dans tous les cas il vaudrait mieux le tuer de peur que ses aboiements ou ses allées et venues n'attirent l'attention des Marsiens.

Je m'avançai à quatre pattes, l'appelant douce-

ment; mais soudain il retira sa tête et disparut.

J'écoutai — puisque je n'étais pas sourd — et je me convainquis qu'il ne devait plus y avoir personne à la fosse. J'entendis un bruit de battement d'ailes et un rauque croassement, mais ce fut tout.

Pendant très longtemps, je demeurai à l'ouverture de la brèche, sans oser écarter les tiges rouges qui l'encombraient. Une fois ou deux, j'entendis un faible grincement, comme de pattes de chien allant et venant dans le sable au-dessous de moi, et il y eut encore des croassements, puis plus rien. A la fin, encouragé par ce silence, je regardai.

Excepté dans un coin, où une multitude de corbeaux sautillaient et se battaient sur les squelettes des gens dont les Marsiens avaient absorbé le sang, il n'y avait pas un être vivant dans la fosse.

Je regardai de tous côtés, n'osant pas en croire mes yeux. Toutes les machines étaient parties. A part l'énorme monticule de poudre gris-bleu dans un coin, quelques barres d'aluminium dans un autre, les corbeaux et les squelettes des morts, cet endroit n'était plus qu'un grand trou circulaire creusé dans le sable.

Peu à peu, je me glissai hors de la lucarne entre les herbes rouges et je me mis debout sur un monceau de plâtras. Je pouvais voir dans toutes les directions, sauf derrière moi, au nord, mais nulle part il n'y avait la moindre trace des Marsiens. Le sable dégringola sous mes pieds, mais un peu plus loin les décombres offraient une pente praticable pour gagner le sommet des ruines. J'avais une chance d'évasion et je me mis à trembler.

J'hésitai un instant, puis dans un accès de résolution désespérée, le cœur me battant violemment,

j'escaladai le tas de ruines sous lequel j'avais été enterré si longtemps.

Je jetai de nouveau les regards autour de moi. Vers le nord, pas plus qu'ailleurs, aucun Marsien n'était visible.

Lorsque, la dernière fois, j'avais vu en plein jour cette partie du village de Sheen, c'était une route bordée de confortables maisons blanches et rouges séparées par des jardins aux arbres abondants. Maintenant j'étais debout sur un tas énorme de gravier, de terre et de morceaux de briques où croissait une multitude de plantes rouges en forme de cactus, montant jusqu'au genou, sans la moindre végétation terrestre pour leur disputer le terrain. Les arbres autour de moi étaient morts et dénudés, mais plus loin un enchevêtrement de filaments rouges escaladait les troncs encore debout.

Les maisons avaient toutes été saccagées, mais aucune n'avait été brûlée; parfois leurs murs s'élevaient encore jusqu'au second étage, avec des fenêtres arrachées et des portes brisées. L'Herbe Rouge croissait en tumulte dans leurs chambres sans toits.

Au-dessous de moi, était la grande fosse où les corbeaux se disputaient les déchets des Marsiens; quelques autres oiseaux voletaient çà et là parmi les ruines. Au loin j'aperçus un chat maigre qui s'esquivait en rampant le long d'un mur, mais nulle trace d'homme.

Le jour, par contraste avec mon récent emprisonnement, me semblait d'une clarté aveuglante. Une douce brise agitait mollement les Herbes Rouges qui recouvraient le moindre fragment de sol. Oh! la douceur de l'air frais qu'on respire!

H. G. WELLS.

*Traduit de l'anglais par* HENRY-D. DAVRAY.

*(A suivre.)*

# REVUE DU MOIS

## *ÉPILOGUES*

L'Université, les Protestants, les Jésuites et la liberté. — La mort de Ruskin.

**L'Université, les Protestants, les Jésuites et la Liberté.** — Je n'ai pas beaucoup plus de goût pour une Université nationale que pour une pâtisserie nationale ou une cordonnerie nationale. Mes instincts ne sont pas socialistes ; je mourrai parmi les derniers défenseurs de la liberté, raillant également les cléricaux de sacristie et les cléricaux d'oratoire, le dévot et le mômier, l'homme à la truelle et le médaillé de S. Benoît, celui qui gratte l'échine du porc de S. Antoine (1) et celui qui jure par la barbe du Grand Architecte, le serf blanquiste et le serf jésuite, le spirite funiculaire et le spiritualiste universitaire, le gogo de la philosophie morale, le jocrisse des Droits de l'Homme, le petit Mariste, le petit Guesdiste, le petit Déiste, le petit Piétiste et toutes, quoi qu'elles se dénomment, les formes humiliées de l'humanité. Voici donc un esprit qui sera impartial dans la querelle, puisqu'il met sur le même plan le catéchisme de l'Impératif catégorique et les monitoires tirés des quatre évangiles. Qu'un enfant soit élevé selon la Bible ou selon Kant, puisque le poison est le même, pourquoi des querelles ? S. Paul et Cousin, S. Ignace et Tolstoï, tous ministres du saint Evangile, distillent, pour les cervelets qu'il faut paralyser, la même morphine et la même morale.

(1) Ce n'est pas le même S. Antoine, mais le peuple, des deux, n'en fait qu'un.

Parmi les plus singulières erreurs que propagèrent les médiocres historiens qui ont en notre siècle corrompu l'histoire, celle ci nous amuse : que la Réforme fut un proprès intellectuel sur la Renaissance; qu'elle fut une libération, qu'elle prépara les négations futures. Cela est risible en effet, car nulle épithète ne peut mieux caractériser Luther que celle d'affirmateur. Luther est l'affirmateur de la foi. Luther, plus qu'aucun pape de Rome, haïssait l'intellectualisme et ce libre examen dont on l'a fait le héros. C'est un apôtre grossier et brutal de la vérité révélée; c'est le paysan à la fois matois et crédule qui ruse avec l'autorité immédiate et tremble devant les prophéties de l'almanach. Il est tellement sûr de la vérité qu'il la défend volontiers par le mensonge; il devance Loyola dont il est le modèle et le père; ses calomnies contre la magnifique et dédaigneuse Rome païenne représentent l'envie dévotieuse du cuistre de couvent contre l'élégance épiscopale et la morgue cardinalesque; mais il a l'adresse, ou l'instinct, comme jadis les apôtres, de donner pour idéal au peuple sa bassesse elle-même et d'ériger en vertus supérieures l'impuissance devant la force, la paresse devant la vie, la lâcheté devant Dieu. Son fond est la crédulité. Ses prétentions critiques échouent devant les textes de la religion les plus anciens, donc les plus douteux. Il croit éperdument à tout ce qu'il y a d'apocryphe dans le christianisme; la partie historique, par sa grandeur même, échappe à la mesquinerie de son intelligence.

L'attitude, devant la réforme, d'Erasme, de Rabelais et de tous les hommes de valeur d'Italie et dè France, les seuls pays alors civilisés, est très caractérisque. Ils la méprisent parce que, du premier jour, ils l'ont jugée. Ils la tiennent pour ce qu'elle est, un mouvement piétiste, une négation nouvelle de la liberté et de la beauté. Les réformés sont pour eux, qui regardent de haut, une nouvelle horde de cordeliers ou de minimes; Rabelais ne fait aucune distinction entre ces deux sortes de canailles et il leur ferme indifféremment les portes de Thélème. Il

faut considérer la phrase qui suit comme un aphorisme indestructible : « Si l'Italie et la France ont résisté à la Réforme,c'est qu'elles étaient parvenues à un degré supérieur de civilisation. » Leur évolution était, et est encore, de plusieurs siècles en avance sur l'évolution de presque tout le reste de l'Europe. Au delà des Alpes la propagande luthérienne se heurta au sourire des femmes de Léonard et de Luini ; la France, moins ironique, fut touchée d'une blessure qui s'est rouverte plus d'une fois et qui laisse encore aujourd'hui passer quelques gouttes de sang.

Le dix-huitième siècle français jusqu'au temps de Jean-Jacques ne fut contaminé par aucune infiltration calviniste. Mais Genève et l'Angleterre nous donnèrent le déisme, maladie prémonitoire, et autour de l'idée Jéhoviste,qui avait presque disparu de la France,un christianisme hypocrite germa comme une moisissure. L'université, sitôt rénovée, se trouva pleine de défroqués qui de leurs préjugés n'avaient retenu que les plus présentables, ceux qui se conciliaient avec un voltairianisme modéré ; quand cette vaste congrégation se mit à fermenter au contact des nouvelles philosophies, il se forma, et alors, sous le regard supérieur de Cousin,un état général d'esprit très favorable à la culture protestante. Dieu et une douzaine de principes surnagèrent au-dessus de la cuve,éléments de cette « religion naturelle »dont on versa l'incolore fadeur dans tous les verres que tendaient des mains tremblantes de doute et de honte. Tout protestant est prêtre; la vocation naturelle d'un huguenot convaincu est d'être ministre du Saint Evangile; mais comme cette carrière est en France fort limitée, les protestants français s'étaient rejetés vers l'Université. Au moment où se déployait la farce de la religion naturelle, ils se trouvèrent en force et ils accaparèrent tous les premiers rôles. Doués d'une hypocrisie supérieure, fruit des vieilles persécutions, ils dissimulèrent leurs vraies croyances avec une admirable désinvolture. Quand la religion naturelle dut être retirée de l'affiche, ils promurent au rang de

culte universitaire la Libre pensée, qui se joue toujours, et ils furent les maîtres et les prêtres. Tout le monde a été dupe jusqu'à ces derniers temps de l'attitude vraiment jésuitique des protestants de l'Université. Ils furent admirables, laborieux ouvriers de Christ, allant jusqu'à professer l'athéisme et un certain immoralisme pour mieux ameuter contre une religion rivale la fureur des sectaires et des sots.

Il y a trois ou quatre ans, quelques confidences dévoilèrent au public les mystères de cette lourde mystification. C'est de cette époque que date la crise de l'Université. La France souffre volontiers, aujourd hui comme sous l'ancienne monarchie, que l'Etat la protège contre les excès du cléricalisme, mais, pas plus aujourd'hui que sous Henri IV, elle ne désire changer de religion. Sortir du cléricalisme des jésuites pour entrer dans le cléricalisme des calvinistes ne la séduit aucunement. Elle sent sans trop de frayeur son vieux manteau religieux lui tomber des épaules, mais elle se fâche contre qui lui présente la souquenille du pasteur protestant (le type de Willette, si heureusement populaire). Pas de religion du tout; peut-être; mais tout plutôt que le protestantisme. Tout, — et peut-être même les jésuites!

Car la fausse libre-pensée protestante a obtenu ce résultat imprévu. Devant la sombre hypocrisie des Rabier et des Buisson, la silencieuse compagnie apparaît presque comme un modèle de franchise et de bonne humeur. On se trouve du moins en présence de gens qui avouent leurs croyances et pratiquent jusqu'au bout, sans peur, leur foi. Ils peuvent être détestables; ils n'apparaissent plus méprisables.

Cela serait cependant une erreur de croire que les membres de l'Université soient personnellement entachés de protestantisme. Ils ont pour la plupart l'esprit libre; ils jugent les programmes qu'on leur impose et parfois ils les corrigent. Quel professeur de philosophie n'a gémi devant les douloureuses niaiseries qu'on le contraint d'inculquer à d'innocentes intelligences qui en demeureront

peut-être à jamais blessées? Qu'est-ce que les jésuites peuvent donc bien enseigner de plus néfaste que la morale kantienne? Mais le bon vouloir des maîtres ne peut suffire à transformer en réalités raisonnables les idéologies factices dont la démonstration leur est imposée. On m'apprit au lycée que le catholicisme est pour les peuples une cause de décadence. Est-ce une notion assez protestante Quel esprit dégagé de préjugés religieux decouvrirait, au cours de longues méditations, une telle « vérité » ? Quelle foi ! Quelle confiance dans les destinées absolues du protestantisme! Les jésuites, qui ne m'auraient pas enseigné cela, m'auraient sans doute induit en d'autres erreurs, mais je suppose que je me serais débarrassé des unes aussi bien que des autres.

Cette remarque me conduit à dire que toutes les éducations sont peut-être mauvaises, excepté celle qu'on se donne soi-même. Et encore, que de tâtonnements avant d'arriver à saisir dans la vie quelques indices de certitude! L'éducation développe un esprit, elle ne le crée pas. En quelque terrain que vous semiez un grain de blé, il poussera du blé, s'il pousse quelque chose. Il faut protéger la libre venue des esprits; cela seul est important. L'université n'est pas ce laboureur modèle qu'elle pourrait être. Elle aussi, elle veut déformer, et elle déforme. Quand la graine a germé, elle intervient avec toutes sortes d'outils métaphysiques; elle se livra trop souvent à la mauvaise besogne du sarcleur aveugle et elle gâte ces racines de l'esprit qui auraient dû lui être sacrées. Les Jésuites à ce point de vue ne sont pas défendables. Ils sont des malaxeurs adroits et terribles. Cependant quelques-uns de leurs plus rudes ennemis sortirent de leurs propres mains. Alors on ne sait plus. Le monde est un musée de contradictions. L'infini des actes réagit perpétuellement sur les centres d'activité et l'on pense un jour très logiquement le contraire de ce que l'on pensait la veille; cela arrive par la tendance à la différenciation qui est le principe même de la vie.

Les auteurs du projet de loi sur les fonctionnaires sont

des sots, s'ils n'ont pas l'arrière-pensée de ruiner les concurrents de l'Etat ; mais s'ils ont cette arrière-pensée, leur attitude n'est pas très digne. Le nom des Jésuites a servi à former des qualificatifs dont leurs adversaires se revêtent si naturellement que cela fait sourire! Mais, par une curieuse ironie, les Jésuites ne seraient pas les victimes de cette loi jésuitique. Je ne sais comment ils la tourneraient, mais ils la tourneraient ! Ils sont beaucoup plus intelligents que les lourds protestants contre lesquels ils sont d'ailleurs particulièrement organisés. Leur finesse romaine se jouera encore une fois des grosses ruses de l'ours de Berne, et cela amuse toujours un peu la galerie : Monod contre Loyola, le joli combat de bêtes ! Ah ! ne tentons pas de les séparer; aguichons-les au contraire l'un contre l'autre. Il faut qu'ils combattent à mort. Nous étranglerons le survivant.

**La mort de Ruskin.** — John Ruskin avait apporté aux hommes une idée noble et presque de rédemption ; il leur avait appris que la beauté est inséparable de la vie, que l'art est fait, non pas pour les musées, mais pour les besoins quotidiens de notre existence. Il est important sans doute qu'il y ait au Louvre de beaux tableaux dans de beaux cadres, et tout cela dans un admirable palais; mais il est plus important encore que nous buvions notre vin dans un verre aux formes délicates, et que le jour de nos fenêtres nous arrive à travers de douces fleurs, et que nos maisons soient avenantes et claires, et que de tous nos contacts avec la vie il nous reste, à la fin, une impression d'harmonie et d'unité.

Ces idées de Ruskin, ou déduites de son enseignement, quelques hommes les aimèrent, mais pas assez fortement. Les résultats ne sont pas nuls, mais ils sont insuffisants. Au moment où j'écris, un Comité, dont j'ai reçu la protestation, est en lutte, à Venise, avec les barbares qui veulent faire de la cité intangible une ville moderne pareille à Roubaix et à Cardif, ces idéaux de toutes les municipalités. Être sale, être noir, être puant, et être riche; avoir beaucoup de tramways à vapeur pour

transporter éternellement des milliers d'imbéciles et de femmes hystérisées par le mouvement. Il s'agit de relier Venise à la terre ferme par un large pont et de combler, sans doute (c'en est la conséquence), tous ces canaux prétentieux. Ruskin a écrit les *Pierres de Venise;* le temps n'est pas loin où, ce livre à la main, les amants affolés de la beauté chemineront en pleurant au milieu des usines insolentes : les pierres de Venise seront des moellons.

Les livres de Ruskin resteront pour le plaisir de quelques-uns; son œuvre meurt déjà. Il avait compris que dans une vraie civilisation, il n'y a pas d'un côté l'artiste, de l'autre l'ouvrier. Il voyait ces deux castes fondues, comme jadis, en une seule, l'artisan. Ce rêve ne peut se réaliser. Le passé sans aucun doute redeviendra le présent, puisque le nombre des combinaisons de l'activité humaine n'est pas infini; mais un état stable de beauté n'est pas possible. Il y a des siècles sacrifiés, dont nous sommes. Cependant, il ne faut pas nous plaindre. La vie, malgré la haine croissante de l'Etat contre la liberté et la beauté, est moins étroite et moins laide aujourd'hui qu'il y a quarante et soixante ans. L'art du second Empire soulève le cœur; les porcelaines de ce temps prennent sur l'épigastre, en vérité. A cette heure, des formes moins rudes, des couleurs moins ternes nous sont offertes. L'ameublement aussi s'est un peu relevé de sa bassesse. On peut acquérir des rideaux tolérables; on peut tendre des murs avec des étoffes où il y a une consolation.

Tout cela nous le devons à Ruskin. Il faut donc méditer avec tristesse sur cette mort d'un héros. Il a fait pour nous plus que nous ne pouvons faire pour nous-mêmes; il a eu plus d'idées que nous ne sommes capables d'en réaliser. Son œuvre est un trésor que l'humanité n'épuisera jamais.

REMY DE GOURMONT.

## *LES ROMANS*

Maurice Léon : *Le Livre du petit Gendelettre*, Ollendorff, 3 fr.50.

— François de Nion : *Les derniers Trianons*, « Revue Blanche », 3 fr. 50. — Alfred Capus : *Qui perd gagne*, Ollendorff, 3 fr. 50.— Pierre d'Alheim : *La passion de maître François Villon*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Abel Hermant : *Le Char de l'État*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Félicien Champsaur : *Poupée japonaise*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Jean Reibrach : *A l'Aube*, Ollendorff, 3 fr. 50.— Isabelle Kaiser : *Notre père qui êtes aux cieux*, Perrin, 3 fr. 50. — Vigné d'Octon : *Le Pont d'amour*, Lemerre, 3 fr. 50. — Eugénie Pradez : *La Revanche du Passé*, Perrin, 3 fr. 50. — F. Pauty : *Le Supplice de Tantale*, Perrin, 3 fr. 50. — Leroux-Cesbron : *Maître Lardent*, Plon, 3 fr. 50. — Camille Lemonnier : *Au cœur frais de la forêt*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Camille Lemonnier : *Le bon amour*, Ollendorff, 2 fr. — André Ruijters : *Les escales galantes*, Librairie internationale, 3 fr. 50. — Henri Gaillard : *Contes de la vie silencieuse*, « République de demain », 2 fr. — Liane de Pougy: *Myrrhille*, Per Lamm, 3 fr. 50.

**Le livre du petit Gendelettre**, par Maurice Léon. Dans une préface, fort subtile, Paul Adam nous présente l'œuvre posthume de ce jeune homme, à peine âgé de vingt ans, qui mourut en l'honneur de l'*Idée pure* comme autrefois Werther en l'honneur de Charlotte. Il est très délicat de parler de ce livre. Si Paul Adam a voulu le dresser sur une tombe en monument expiatoire de toute une race, il me semble cruel d'y ajouter la moindre pierre, et si on n'en dit pas sincèrement tout ce qu'on en pense, on lui fait une injure grave, car il semble un véritable défi jeté à la sincérité du lecteur. Je vais d'abord essayer de résumer son contenu. Un ambitieux, doué de toutes les facultés artistiques, constate ses nombreuses ambitions et désire se réaliser en art comme Napoléon Ier put se réaliser en conquêtes. « *Mathématicien, anatomiste, sociologue, créateur des États-Unis d'Europe, fondateur de l'Amoralisme ; voilà les missions que ce jeune homme s'impose au seuil de l'âge actif. Vision de triomphe qu'espère sa triple personnalité de petit enfant sage, de français clair et méthodique, de sémite amant de l'effort, chercheur confiant et obstiné.* » Et ce jeune *gendelettre* de vingt ans, en s'apercevant qu'il n'a pas de... *génie*, se suicide. On le trouve mort un matin avec un revolver à côté de lui. Hum !.. Pour faire avaler en douceur les terribles analyses psychologiques de ce Maurice Léon, Paul Adam n'aurait-il pas eu, purement et simplement, le génie... *de l'inventer?* Je ne connais qu'un esprit doué de toutes les facultés énoncées plus haut, c'est celui du jeune maître que l'on vient de décorer... (le gouvernement éprouvant quelquefois le besoin de se réhabiliter aux yeux des vrais artistes !) Seul, un Paul Adam, jeune Balzac des

temps nouveaux, sait parcourir, au gré de notations d'aspects confus, tout un cycle, avec cette sûreté de détail et cette puissante vision d'ensemble. Mais, comme il n'a pas du tout l'âme d'un sémite, il timbre les choses les plus futiles de son cachet personnel et il compose un roman, c'est-à-dire un livre écrit *cependant pour tous*, avec un dur traité de philosophie d'une lecture très âpre. Maintenant ce que j'avance ici est une opinion toute personnelle. Je me trompe probablement. Maurice Léon a existé, il a écrit à vingt ans un livre extraordinaire, et, furieux de constater : *qu'il comprenait tout et ne sentait rien*, il s'est logé une balle dans la tête. C'est possible. Je n'arrive pas à le croire. J'ai lu attentivement cet ouvrage, j'ai très bien reconnu l'âme que l'on voulait ouvrir toute grande... mais il m'a semblé que ce jeune homme, le long de ses notes, élaborait en même temps sa préface et savait où il allait aboutir. Croyant ce que j'avance, j'ajouterai que Paul Adam a eu tort de tuer ce héros. Il eût été amusant de lui faire écrire successivement tous les livres que les nouvelles écoles ont encore à publier. En tout les cas, le *Livre du petit Gendelettre*, qu'il soit d'un petit ou d'un grand Gendelettre, est destiné aux jeunes hommes chercheurs de vérités et de tares. Dans sa sécheresse un peu hautaine (on dirait le *faux-col* de son préfacier!) sa conception merveilleuse, tous ses coins d'âme obscurs brusquement éclaircis, sa manière *jaune* d'envier, de dénigrer et de rêver fortement *mieux*, son style coupant, une certaine vision *militaire* des questions et surtout la théorie de tous les courages expliqués par la foncière lâcheté de l'homme, il représente une œuvre extraordinaire. Honneur au sémite qui aurait eu la poigne de l'écrire, mais, je renonce à m'imaginer un sémite se suicidant parce qu'il se sent conscient...du génie qu'il ne peut avoir. Ils savent trop que le talent suffit et même supplée !

**Les derniers Trianons**, par François de Nion. Le roman tragique et joli des dernières heures de Marie-Antoinette. Mlle d'Arraines, chanoinesse, servante de Dieu et femme de chambre de la malheureuse princesse autrichienne, nous conte, en des feuillets épars dans un meuble de Boule, toute l'histoire d'une fin de règne qu'il est toujours très intéressant de reconstituer. Deux amoureux, l'un frivole et brave officier de ce temps où l'on s'occupait d'un costume pour mourir, l'autre citoyen du Tiers, futur héros des révolutions où l'on se déguise en *tricoteuse* pour aller sauver un ami, se disputent le cœur

de la chanoinesse et, symboliquement, frappent à coups redoublés sur celui de la reine. La France, en blouse de linon et coiffée *à l'enfant*, attend le moment du sacrifice avec simplicité. Mais une France un peu allemande, en Gretchen, trop occupée des menues tartines à distribuer à ses favoris pour se souvenir beaucoup de son peuple : « *S'ils n'ont pas de pain qu'ils mangent de la brioche!* » L'écriture de ce livre, celle de son auteur devrais-je dire, est particulièrement bien adaptée à son sujet : un peu cherchée, se cassant en attitudes mièvres et galantes à tous les angles trop durs de la grammaire, elle plaît comme un costume de cette époque tourmentée, où le masque des conspirations vénitiennes s'alliait aux manteaux de cour tout fanfreluchés des femmes et au collet sévèrement monacal des nouveaux prêcheurs des droits de l'homme. Le livre se termine par la fuite en exil de la jolie chanoinesse qui laisse derrière elle les cadavres à peine refroidis de ses amoureux... tués par ou pour la reine. Cet ouvrage consciencieusement composé, écrit très curieusement avec une rare délicatesse dans les détails et un habile choix de documents, est peut-être l'un des meilleurs de François de Nion après la *Peur de la mort*, une fort belle chose non oubliée.

**Qui perd gagne**, par Alfred Capus. Si ce roman n'était pas illustré, de très jolies gravures, du reste, il gagnerait certainement aux yeux des philosophes un peu dédaigneux *du moyen d'arriver* en littérature, mais comme il perdrait le grand public, amateur d'images de *petites femmes sur un lit en désordre*, ce serait dommage pour l'instruction des classes moyennes! Je ne connais rien de plus amusant, de plus spirituel et de plus franchement *humain* que l'histoire de Fargeolle journaliste, entretenu par sa blanchisseuse avant et après son mariage. Pas de théories ni de décors inutiles, du bon théâtre réaliste tout le temps. La scène du dîner de gendelettres financiers où une femme mariée se fait passer pour une cocotte afin d'être *prise au sérieux*, l'arrivée du commissaire pour le flagrant délit, le chèque final offert en sacrifice d'amour au mariage et maintes observations faites simplement, sans y attacher la moindre importance et si bien saisies sur le vif, tout est admirablement en place, parisien, français, universel! C'est un livre délicieux et sinistre... dans sa candeur bon enfant.

**La passion de Maître François Villon**, par Pierre d'Alheim. Gros effort à tenter que de faire vivre une figure

si peu connue en un roman plus près de l'œuvre psychologique, certes, que du roman d'aventures, et avec les poésies d'un homme de ce temps lointain lui restituer une vie amoureuse et sociale, plutôt anarchique vraiment que sociale. L'auteur s'est tiré de ce colossal travail à son honneur. Il nous a donné un personnage doux, une sorte de Christ précurseur de toutes les poésies en révolte contre les sociétés. Ce Villon n'a rien du vaurien ni du bateleur qu'on entrevoit dans l'histoire. Il nous déconcerte, heureusement. On nous en offre un visage atténué par une sorte de fatalité, comme le serait l'effigie du Dieu sur le lin de Véronique. Les femmes qui essuyèrent la sueur de cette face durent la recréer plus tendre et toutes ces prisons subies lui coulèrent en les membres le plomb mystérieux de la philosophie. La langue de ce livre est soignée mais point trop moyenageuse à lire. Et puis (qu'on se le répète) c'est le roman de toutes les passions de Maître Villon, un Dieu ! Tout ce qui vient de lui est sacré.

**Le char de l'État**, par Abel Hermant. Les souverains transformés en bons bourgeois des Batignolles, buvant, mangeant, faisant l'amour, se trompant et de temps en temps, pour qu'on se souvienne qu'on marche... sur les traces du *char de l'État*, le petit frisson antisémite, côté peuple, aristocratique, côté... souverain. C'est toujours très spirituel, très amusant, seulement on sent trop que l'auteur fait cela sans y penser et c'est peut-être le plus grand art de ce genre de littérature. Il y a dans ce train-train *je m'enfoutiste* du char en question un certain Sylvère, bien *Monsieur Vénus*, qui est des plus réussis. A signaler l'entretien du dit Sylvère avec sa sœur Théodora et Phili. Oh ! oh !... D'un raide ! Quant à la légende du syndicat chauffant la marquise Castelli Romani, c'est du meilleur tonneau : « *une juive... qui recevait la pluie avec cette endurance particulière à sa race !* » Et il y en a comme ça tout le long de la .. pièce ! Mais vraiment la créature du type de la comtesse d'Eschenbach suffirait, je crois, à immortaliser Abel Hermant, sinon l'*Affaire*.

**Poupée japonaise**, par Félicien Champsaur. Je n'ai jamais été bien tendre pour la littérature... passionnée de l'auteur, je lui dois donc cette vérité : il vient d'écrire certainement son meilleur livre. L'histoire de cette petite courtisane exotique qui monte sur un trône en passant par toutes les marches fleuries de l'autel de l'amour est fort gracieusement

contée. Ce n'est pas les Mousmès de Pierre Loti aux mélancolies fatalistes comme il était à craindre, et c'est cependant assez documenté pour être un peu de la vie des... vrais paravents. Sameyama s'éprend du beau Français qui la... *déjaponiaise.* Puis on se quitte, l'amant est remplacé par le vieux mari très riche ou le jaloux quémandeur très pauvre. Genso 'est supplicié avec toutes les délicatesses d'usage. Il meurt et la petite Sameyama ramasse autour de lui quelques corolles épanouies sous une rosée de sang. Le tableau est assez terrible tout en demeurant bien potiche. Le beau Français revient, on s'aime encore, puis le *messsage impérial...* et la petite, figée dans un dernier geste d'idole, s'évanouit parmi l'or et les guirlandes comme un sujet d'éventail.

**A l'Aube**, par Jean Reibrach. Un roman sur le *féminisme*, qui ne prend point parti, et ne conclut pas. Les femmes y sont les femmes ordinaires. La directrice de l'*Aube* est sujette aux mêmes petites crises de nerfs et d'ambition qui bouleversent les personnes de son sexe. Elle est tout aussi bêtement sentimentale qu'une M^me^ de Lestral qui n'ose pas se libérer de très vieux préjugés : la fidélité par exemple. Et M. de Lestral, député chargé de la cause, obéit aux mêmes petits instincts mâles selon les hasards des surprises de ses sens. On devine que le féminisme est là comme la mode inquiétante des manches *ballons :* plus elles auront fait de grands et gros bras au début, plus les épaules, redevenues nature, paraîtront plates. Un joli type de femme que celui de M^me^ Lestral. Celui qui a le plus de chance de reconquérir les avocats des causes... tapageuses par son éloquent silence.

**Notre Père qui êtes au cieux**, par Isabelle Kaiser. Un roman bien moral dont tous les chapitres sont écrits sous l'invocation des paragraphes de la grande prière, et malgré cet appareil un peu sermoneur, il est intéressant, assez près de la vie normale pour attendrir, surtout dans les scènes enfantines. Un type de jeune femme, Mona-Lise, est charmant de simplicité naïve et la mort de la petite fillette que Dieu prête pendant dix ans à sa mère est un morceau destiné à faire battre d'émotion tous les cœurs qui croient à la nécessité... morale de la souffrance.

**Le Pont d'Amour**, par Vigné d'Octon. Mœurs champêtres pas très réelles, mais pleines de cette grâce de convention que les poètes admettent comme étant très *couleur locale.* Le pont d'amour sur lequel on passe est semé de tessons

de bouteilles et d'épines pour le héros qui porte une jeune femme dans ses bras. Son *doux* fardeau aidant, il en meurt plus tard. De jolis paysages, au début, qui servent de décor à la récolte des châtaignes.

**La Revanche du passé**, par Eugénie Pradez. Une œuvre assez singulière, autant par la froideur calme du style que par la composition serrée. Une mère méprisée toute sa vie par un enfant, une fille, qu'elle a mis clandestinement au monde. Cette silhouette de créature craintive, encore belle, peinant et tremblant pour cette fille absolument insignifiante, inspire une très grande pitié, d'autant plus grande qu'elle ne se plaint guère et plus tard, quand la fille, blessée à son tour dans son amour pour un homme, lui revient toute entière, la mère presque abrutie par sa dure existence de privation ne *comprend* plus. Il y a là quelques pages très poignantes.

**Le supplice de Tantale**, par F. Pauty. Un inutile rêve d'épouser une bonne et belle jeune fille qui consent par pitié et pour ce renoncement mystique dont le germe est au fond de toutes les âmes passionnées, ivres de n'importe quel idéal. Après s'être approché de très près du bonheur, le pauvre diable devine que cet amour n'est pas l'amour, mais un reflet de la charité des religieuses, une suprême indifférence, tellement, en effet, on est loin de la passion vraiment humaine, et il fuit... fort noblement.

**Maître Lardent, notaire**, par Leroux-Cesbron. M. Lardent est un notaire naïf qui se laisse flouer par des citadins peu honnêtes. Il essaye de se tuer, se rate, et va chercher fortune loin de son pays, défiguré et honteux de sa conduite, qui est pourtant celle d'un bon homme de campagnard point retors. Etude d'un caractère de paysan déclassé, essayant de revenir aux mœurs rurales par ses amours timides avec une petite campagnarde comme lui, mais... trop tard.

**Au cœur frais de la forêt**, par Emile Lemonnier. C'est, en plus *gosse*, la même histoire que celle d'*Adam et Eve* du même auteur. Par conséquent, c'est la répétition d'une jolie chose.

**Le bon amour**, du même. Un mari et une femme divorcés se retrouvent longtemps après, lui médecin, elle infirmière au chevet des malades, et ils sont repris d'une tendresse profonde l'un pour l'autre. Leur nouvel amour fait d'apaisement et de souvenirs, va jusqu'à l'union éternelle. Ils achèvent de vieillir ensemble et cette lampe-veilleuse allumée au feu de leurs anciennes *passions* brûle du plus pur éclat.

**Les Escales galantes**, par André Ruijters. Des polissonneries tout à fait effrayantes écrites dans le style de Fénelon. Cela forme le contraste le plus bizarre qui soit. Entre nous, M. Ruijters a beaucoup de talent, mais à propos d'"*escales, Escal-Vigor* n'est pas plus poursuivable par la pudeur belge, et peut-être le serait-il moins, que ces *Escales galantes*. N'en déplaise au style de Fénelon, la scène où l'on représente la danse des petits garçons est absolument... pétrifiante! Ils vont bien les voyageurs qui instruisent la jeunesse. Enfin, c'est écrit selon les rites classiques et il n'y a rien à défendre aux bons artistes... pas même les images violentes.

**Contes de la vie silencieuse**, par Henri Gaillard. Meilleures pages que celles des *Passions*, un peu anciennes comme style, du même auteur. Les silencieux observant la vie ont des sensations aiguës, peut-être souvent mal définies, mais quelquefois curieuses dans la crudité naïve de leur notation toujours trop directes... j'allais dire *digitées*. Henri Gaillard, bon socialiste et têtu fervent de la cause, dirige une Revue, la *République de demain*, où l'on trouve *la chose* féministe plus utilement démontrée et plus près du peuple que nulle autre part.

**Myrrhille**, par Liane de Pougy. J'ai gardé pour la bonne bouche ce roman de timide pensionnaire qui s'essaye aux premiers balbutiements avec le fiancé. La timide pensionnaire, c'est l'auteur, et le fiancé c'est... le journalisme. Je suis ébloui, charmé, je me confonds... absolument comme le préfacier M. Busnach et sans doute aussi le photographe! Mais je n'arrive pas à comprendre, surtout devant le portrait de l'auteur, pourquoi une très puissante et une très belle femme d'amour peut désirer devenir une médiocre femme de lettres. Pour les écrivains du sexe de M^me^ de Pougy, la littérature n'est qu'un alibi. On est souvent très heureux d'avoir le masque d'un talent quelconque qui permet de conquérir le droit, sinon la liberté de savoir de quoi il est question dans un roman d'amour. Seulement, quand on a pleinement cette liberté-là, en plus une beauté célèbre, je me demande s'il est bien utile de rechercher la gloire littéraire ? C'est certainement la mauvaise part, chère M^me^ Liane, que la littérature!... A moins que ces dames d'amour se soient enfin aperçues que... c'est encore nous *qui sont les princesses*... même dans leur profession !

Maintenant, une petite rectification et une humble proposi-

tion de loi : dans mon dernier article, parlant de *Fleur d'abîme* de M. François Sauvy, on a mis *Soury*. Il est toujours regrettable d'estropier un nom, et c'est une impolitesse dont il faut toujours s'excuser, bien qu'elle soit involontaire. Passons à la proposition de loi : il me semble que lorsqu'il s'agit d'un livre de nouvelles portant le titre de la première dans l'ordre du volume, on doit avoir le droit de ne lire *que celle offerte officiellement aux comptes-rendus*. Le fait seul de titrer un ouvrage de cette façon indique, de la part de l'éditeur ou de la part de l'auteur, l'intention formelle de la voir dominer *littérairement* les autres. Si M. René Bazin, par exemple, intitule son livre *Croquis de France et d'Orient,* j'ai le devoir de choisir moi-même. Mais quand M. François Sauvy me désigne *la fleur de l'abîme*, j'ose m'en tenir là. J'ajouterai, sans autre casuistique, que des auteurs ne se doutent pas du travail que ce peut être de lire *tous les livres,* sans en excepter un, envoyés à un lecteur qui, comme moi, s'efforce à la plus entière loyauté. En imitant les critiques plus éclairés que moi qui se croient *le droit du choix* et qui opèrent un triage avant de lire, je ferais sans doute des articles plus intéressants au seul point de vue de ma réputation de chroniqueur, mais alors... combien de jeunes auteurs, ou simplement d'auteurs oubliés, ne seraient jamais lus! Le principe de toutes les sociétés de lettres est de parler *seulement* de ceux dont on parle! J'ai voulu et je veux encore lutter de toutes mes forces contre cet abus... social. Je continuerai à lire tout... sinon je passerai la main, mais qu'on m'excuse si je ne lis que ce que l'auteur lui-même me désigne.

RACHILDE.

## *LITTÉRATURE*

*Lettres à l'Etrangère,* par H. de Balzac (1833-1842), (Œuvres posthumes), Calmann Lévy. —*Les Œuvres et les Hommes*, IIe série, par Barbey d'Aurevilly (Les philosophes et les écrivains), Alphonse Lemerre. — *Philoctète, Le Traité du Narcisse, La Tentative amoureuse, El Hadj,* par André Gide, « Mercure de France ».

Au commencement de 1832, le 28 février, jour qui apporta à Balzac une lettre signée « l'*Etrangère* » avec le cachet de la poste d'Odessa, les facilités de correspondre n'étaient pas si grandes qu'un jeune romancier de trente-trois ans qui, après les *Scènes de la vie privée* et la *Peau de chagrin,* venait d'entrer dans la notoriété, dût dédaigner pareil hommage.

Aujourd'hui même, nous connaissons tel et tel auteur qui, malgré l'assaut banal des correspondances, se rengorgerait assez facilement à recevoir quelque féminine missive exotique. Balzac, lui, fut ravi. Il exultait, il montrait sa lettre aux intimes. Au bout de quelque temps, tout à coup, il se tut. D'autres lettres avaient suivi la première, et lorsque, dix-neuf ans plus tard, il épousa la comtesse Eveline Hanska, nul ne sut (excepté sa sœur Mme Surville) qu'il s'était uni à « l'Etrangère ».

La satisfaction vaniteuse de l'écrivain s'expliquait donc un peu. Mais que renfermaient ces lettres pour que pût se substituer un sentiment à cette petite jouissance d'amour-propre?

Or c'est là que nous n'allons plus comprendre.

L'archivisme sagace et patient de M. de Lovenjoul, auquel les lettres françaises pour tant de fructueuses recherches doivent une juste reconnaissance, a produit sous le titre d'*Un Roman d'amour* le commentaire le plus instructif des **Lettres à l'Etrangère**. Et dans son étude, M. de Lovenjoul avoue que la principale lettre qui nous soit restée des débuts de la correspondance de Mme Hanska encore inconnue du romancier « ne nous semble guère justifier l'impression causée sur l'esprit du maître par celle (la première) dont le texte est perdu ». De fait, on y rencontre des phrases dans ce goût : « Votre génie me paraît sublime, mais il faut qu'il devienne divin ; la vérité seule doit vous y conduire ; je vous vois d'âme et vous pressens de même ; voilà mon seul talent ! Il peut tout ; pur, colossal, sa source est divine, sa vérité sacrée... Je sus aimer, et j'aime encore ; nul n'a pu comprendre l'âme de feu qui embrasait tout mon être. »... etc... etc... Pour terminer ce bouquet : « Une vérité éternelle m'anime, je le sens ; elle m'enflamme ; vous seul pouvez le comprendre et décrire ces battements d'amour, purs, sacrés, qui me font aimer pour vivre et vivre pour aimer ; qui, avec un enthousiasme calme et résigné, me font envisager un avenir que je sens qui sera bonheur et joie pour l'homme s'il peut saisir cette étincelle électrique, qui me semble vérité éternelle, et qui, unissant la nature, l'amour, la vérité, doit révéler à l'homme son harmonique existence et lui dire : voilà ce que tu es, voilà ce que tu dois être ! »

Ouf ! Dire que Balzac n'a pas dit ouf !

Balzac, au contraire, dès qu'il peut correspondre régulièrement autrement que par les annonces de la *Quotidienne*,

écrit à son inconnue exactement sur le même ton : « Je me suis plu à vous comprendre parmi les restes presque toujours malheureux d'un peuple dispersé, peuple semé rarement sur cette terre, exilé peut-être des cieux, mais dont chaque être a un langage et des sentiments qui lui sont particuliers, qui ne ressemblent point à ceux des autres hommes.. Il y a quelque chose de saint jusque dans leur exaltation *et du calme dans l'ardeur*... »

Il est évident qu'aujourd'hui jamais écrivain ni femme lettrée ne se serviraient pareilles tartines. Si l'un commençait, l'autre serait tout de suite en défiance. A la réception d'un de ces petits poulets, toutes ailes au vent, notre écrivain pressentirait aussitôt une de ces femmes à imagination moins enflammée que creuse, qui se repaissent sempiternellement de romans sans jamais les comprendre, qui en même temps ne les trouvent jamais dignes de leur profondeur, infinie en effet comme le vide, qui surtout ne peuvent supporter que l'auteur puisse continuer plus longtemps ses combinaisons passionnelles sans qu'elles pivotent autour de leur âme supérieure à celle de toutes les héroïnes. Finalement, ce beau feu aboutit à découvrir l'homme sous l'auteur, et à le dévorer *nature*, en robe de chambre et à la croque au sel.

C'était bien à peu près le cas de la comtesse Eve. Châtelaine perdue d'ennui au fond de l'Ukraine avec un mari plus âgé qu'elle de trente ans, elle ne voit pas autre chose que l'exaltion de la femme dans les études de mœurs du grand homme, exaltation qu'elle pense immédiatement concentrer sur elle seule, pour tromper sa faim, combler le vide de ses journées, avant tout jouer un rôle.

A part l'admiration vague, née plutôt de sa solitude que de sa compréhension, rien d'intellectuel ni de désintéressé ne l'a poussée vers Balzac. On voit dans les lettres de ce dernier, par les défenses qu'il oppose, toutes les chicanes qu'elle lui cherche, et sur ses œuvres, et sur sa vie. Déjà, elle veut le régenter. Elle n'entend pas entrer dans le tourbillon de son génie ; elle ne veut qu'un tourbillon à sa manière, naturellement à la plus grande gloire de la femme, cet ange, cette créature céleste, cette émanation divine, etc... Elle lui fait des scènes. Elle lui défend d'aller chez Mme Récamier, chez Mme de Girardin. A son amour, elle semble dénier toute grandeur romanesque, tellement qu'il finit par lui répondre : « Cher ange aimé, j'ai la conviction de faire plus encore en

venant à Neuchâtel que n'ont fait tous ces héros d'amour dont vous me parlez, et j'ai l'avantage sur eux de n'en rien dire. »

Lui, de son côté, ne paraît s'enflammer que par vertu lyrique. Le ciel et la terre, Dieu et l'éternité entre dans toutes ses phrases, quand il ne vide pas une écritoire de méchancetés sur ses contemporains, afin de ressortir bien blanc, bien pur, aux yeux de l'adorée. Comme beau et noble caractère, il cite Scribe. Il a soin de n'élever moralement que des non-valeurs littéraires. Et notez qu'il ne la connaît encore que par son petit nom ! Il flaire seulement une grande dame ; son enfantine, prodigieuse vanité s'allume de ce qu'il veut croire de l'amour. Pendant ce temps-là, il se laisse cajoler, dorloter par la marquise de C***, la duchesse de F***, Madame de B***, et il est sur le point d'être père de par une certaine Maria, restée inconnue, qui était venue se jeter à sa tête avec ces simples mots : « Aime-moi un an, je t'aimerai toute ma vie ! »

Si l'on continue à suivre jusqu'au dénouement la liaison avec l'*Etrangère*, il apparaît bien qu'elle se développe selon la logique de ces mauvaises prémisses.

Première rencontre à Neuchâtel : Balzac, gros, petit, vulgaire; désillusion fatale pour un esprit comme celui de Mme Hanska Mais on a fait six cents lieues pour arriver à ce résultat. Le romancier est célèbre ; le mari toujours aussi vieux ; le vide de la vie aussi grand. Allons, marchons ! on envoie Hanski chercher le déjeuner et l'on s'embrasse derrière un gros chêne. On reste cinq jours ensemble là-dessus, entouré du mari, des enfants et de l'institutrice. On trouve un petit coin pour se promettre, après la mort du vieux, les épousailles. Balzac radieux s'en revient dans l'ivresse : grande dame, yeux noirs, volupté, peau brune !...

A partir de Neuchâtel, Balzac aime sincèrement : précipité de vanité, d'imagination aveugle, d'enthousiasme sincère, plus tard d'intérêt, — jeux du mystère, de l'éloignement, après une possession intense et brève, inapaisante (*Genève*, *janvier 1834*), — enfin débordement naturel d'expansion multanime. Mme Hanska qui est de ces femmes préférant plutôt mourir que de s'être trompée, qui sent d'ailleurs qu'elle peut exercer une domination, que le mystère de l'aventure ravit, déploie des ruses et une énergie des plus polonaise pour se soutenir dans l'exaltation primitive. La célébrité toujours grandissante de l'écrivain y contribue, et les dédicaces, et les autographes, et le se-

cret flatteur de cette admiration soumise adroitement ébruité dans l'entourage, et la conviction qu'elle est l'esprit des neiges, invisible, qui du fond de l'Ukraine guide, et morigène, et *spiritualise* le gros ouvrier, là-bas, qui peine. Lui, s'abandonne de plus en plus, heureux de prendre des forces en cet amour caché, de se confesser, de vider son cœur de ses misères intimes pour qu'on le console, et qu'il oublie. Mais elle ne fait trêve un instant à ce que Balzac appelle ses « *grondes* »; il doit se défendre sans cesse contre ses lettres de « *mauvaisetés* ». « Il y a dans vos lettres, dit-il une fois, de ces plaintes, de ces doutes, de ces accusations polies qui me désespèrent. (*Paris*, 1er *déc.* 1834.) Quinze jours après : « Oh voici bien longtemps que je n'ai vu de votre écriture! Suis-je donc retombé dans votre disgrâce ? » Il finit un jour par lui écrire : « Mon Dieu ! comment avec un aussi grand front avez-vous des petitesses? » (*Chaillot*, 18 *juillet* 1835.) Et cela continue presque sans arrêter jusqu'à la mort de M. Hanski, à la fin de 1841. De cette même année 1835 est daté un court billet, pendant son séjour à Vienne, en mai, avec cette suscription significative : « Billet d'un homme sale et sans soins. » Ces quelques mots, répondant à une critique lors des douloureuses entrevues de Vienne (si différentes, après une année, de celle de Genève), en disent long sur les sentiments de Mme Hanska (1), Peu à peu, elle le laisse sans nouvelles des deux, trois, six, dix mois, à mesure qu'il souffre davantage, qu'il se débat dans des situations effroyables dont le récit la fatigue plus qu'il ne l'attendrit.

Malgré tout, d'ailleurs, elle reste subjuguée par la volonté de Balzac, sans laquelle, tant d'années plus tard, en 1850, le mariage ne se serait jamais fait. Il suffit, pour s'en convain-

(1) Autres extraits non moins instructifs :

« J'ai souri en pensant que Mlle Eve Hanska a qui *Séraphita* est dédiée, jouait au lansquenet, et que cette personne si solitaire tombait dans toutes les mondanités .»

(*Paris, 20 mars 1836.*)

« Je vous vois bien accueillie, fêtée, ce qui sera partout où vous irez. Mais ce plaisir-là est-il bien le plaisir ? Vous en étiez fatiguée à Vienne? et vous recommencez à Kiew ? »

(*23 mars.*)

« Si vous m'aimiez un peu, vous m'écririez toutes les semaines une fois. La rareté de vos lettres me semble un véritable symptôme de dissipation. Moi, mon excuse est le travail et le chagrin de n'avoir à vous rien dire de neuf, car travail et constance, tout est là. »

(*Même date.*)

cre de lire attentivement la *Correspondance* du grand romancier, publiée en 1876. On y retrouve les éléments troubles qui dès le début, avaient corrompu cette union, et l'assurance que Mme Hanska n'avait jamais, au fond, aimé Balzac, qu'elle ne l'avait jamais compris; — et c'est ce que son neveu, le comte Rzewuski nous a presque avoué un jour dans un article du *Gaulois*, paru, si je me souviens bien, en l'automne de 1894.

Hôte à Wierzchownia de la famille Hanski, pendant deux ans avant son mariage et sa mort, — depuis la fin de 1848, — Balzac y était horriblement malade, vieilli, déformé. Mme Hanska était devenue forte et massive. Elle souffrait de la goutte; « ses pieds et ses mains enflaient au point de ne pas lui permettre de marcher ni de remuer les doigts. » Ils étaient donc l'un et l'autre en de singulières conditions physiques pour réaliser leur promesse de Neuchâtel. Aussi n'y mettait-elle qu'un médiocre empressement. « *On* ne veut même pas d'union, — écrivait Balzac à sa mère, — que toutes les dettes de la maison ne soient payées, et une personne de 40 ans bien passés n'est pas une jeunesse folle, et *on* ne veut pas une cause de trouble à la profonde tranquillité dans laquelle *on* veut vivre. » (*9 avril 1849.*) Mais il n'abdiquait pas à poser des causes où l'amour tenait peut-être la seconde place, témoin ces lignes d'une lettre à sa sœur Mme Surville : « Va, Laure, c'est quelque chose, à Paris, que de pouvoir, quand on le veut, ouvrir son salon et y rassembler l'élite de la société, qui y trouve une femme polie, imposante comme une reine, d'une naissance illustre, alliée aux plus grandes familles, spirituelle, instruite et belle; il y a là un grand moyen de domination. On compte avec une maison ainsi établie, et bien des gens des plus haut placés l'envieront, surtout lorsque ton cher frère n'y apportera que gloire et très habile esprit de conduite. » (*22 mars 1849.*)

Le mariage a donc lieu. Les époux arrivent à Paris. Trois mois après, Balzac meurt, sans autres personnes des deux côtés de son lit que sa mère, une domestique, une garde.

Mme Hanska, devenue même Mme Honoré de Balzac, était au fond restée pour le grand homme, et jusqu'à ses derniers moments, « l'Etrangère ».

§

Rien, vraiment, n'est plus insupportable, plus médiocre plus vide, dans sa violence, que la critique non pas systéma-

tique mais personnelle et sectaire. Seulement, elle nous laisse sur les écrivains de race qui la commettent des documents dont l'intérêt égale parfois leurs œuvres véritables. Lorsque le temps surtout a passé qui leur enlève toute action nocive, les feuilles de cette critique reverdissent au moins de l'éclat extérieur à leur objet, et une réimpression est toujours désirable.

C'est à ce titre que la continuation, par une troisième série de **Les Œuvres et les Hommes**, de Barbey d'Aurevilly, est intéressante, infiniment.

Il n'est pas obligatoire d'ailleurs qu'un sectaire ne s'oublie point quelquefois ; et à chaque instant, lorsqu'il a épuisé ses flèches de polémiste, il lui suffit d'être un grand écrivain pour être juste. Barbey lui-même s'oublie, comme tout intuitif puissant, en des pensées qui le condamnent. « La critique, dit-il, qui connaît son devoir et sa limite, n'a rien à opposer à la nature humaine et à l'individualité d'une œuvre. Elle ne doit examiner que deux choses : le talent dont l'œuvre est la preuve et la justice de son succès. » (p. 155.)

Mais quand on les détache définitivement de leur objet, quelles pages subjuguantes de vie et nourrissantes par la seule force du verbe que ces critiques de Barbey d'Aurevilly! Quelle incomparable langue, haute et familière! Sans rien de ce tendu uniforme de ses disciples, avec des éclairs en coups de fouet cinglant le galop à larges foulées de phrases, et parfois un petit flottement de rubans cramoisis au vent de la course cavalière! Il y a des styles qui marchent, des styles qui sautent, des styles qui trottent, Barbey a le style qui galope, moins en *furia* comme à la charge, qu'avec une fougue aisée comme à l'appel de l'hallali. Et que d images saisissantes! Parlant des hérésies qui font d'autant mieux reconnaître la vérité : « Comme ces Scythes aveugles condamnés à battre le lait des vainqueurs, elles ont assez battu le lait de la bonne doctrine pour qu'il se répande, par-dessus leurs mains insensées, en torrents féconds sur le monde. » (p. 49.)

Ce nouveau volume sur *les Œuvres et les Hommes* renferme, de toutes les époques, concernant *les philosophes et les écrivains religieux* des articles déployés, comme autant d'oriflammes de guerre ou de triomphe sur les bonnes têtes de Crétineau-Joly, de l'abbé Brissot, de l'abbé Christophe, du Père Augustin Theiner, de Dargant, de Chastel, Doisy, Mézières, etc. Michelet et Taine y sont traités de bien amusan-

te façon. Quant à discuter, ah non! Et puis, comme dit Barbey lui-même : « On rend plus difficilement compte d'un livre de critique que d'un autre livre... C'est alors de la critique sur de la critique, une pulvérisation infinie ! » (p. 303.

§

**Philoctète**, *ou le traité des trois morales*, **Le traité du Narcisse** (*théorie du symbole*), **La tentation amoureuse**, *ou le traité du vain désir*, **El Hadj**, *ou le traité du faux prophète*, — tels sont les titres complets qui, sous l'unique de **Philoctète**, commandent ce petit volume trop plein de 176 pages où M. André Gide, est tout entier renfermé.

Il n'est point d'écrivain de notre génération plus troublant et plus multiforme que M. André Gide Il n'y a pas à nier qu'un certain malaise en est pour ses libres admirateurs la conséquence. Pourquoi ? Parce que M. Gide ne s'est pas suffisamment épuisé lui-même en chacun de ses avatars. Il semble que chacun de ses livres appelle une signature nouvelle qu'on s'attendrait à revoir paraître sur l'œuvre qui compléterait la première. Mais non, chaque livre se ferme et reste clos sur l'idée qui l'a suscité et qui y reste naissante, isolée d'entre ses sœurs.

Ces remarques seraient peu judicieuses si les pages de M. André Gide étaient réellement des poèmes, c'est-à-dire sans solution de continuité entre la matière sentie et la matière pensée, alors au contraire qu'il n'est pas une de ses œuvres qui ne soit à revêtement ou à dessous didactiques. Ce n'est pas que ce didactisme ne soit très spécial, qu'il n'ait même le raffinement de sourire de lui-même. Il semblerait bien que ce sous-titre de « traité » fût une élégante ironie, appliqué à des compositions où tant de sensations touchantes de pure nature se cristallisent en mille reflets sur l'idée. Cependant il n'en est pas ainsi : le sous-titre est plus vrai que le titre. Il importe peu que le didactisme qu'il croit railler n'obéisse pas aux ordinaires formules, il suffit que l'idée ne se contente pas d' « être », mais à travers la féerie des voiles, tende, comme Narcisse, à « se prouver ». Néanmoins l'auteur s'efforce de tenir cette preuve aussi peu que possible ; il l'écarte, il l'éloigne, — pour l'approfondir davantage sans doute, — et si bien que l'idée même si fortement imposée, fuit, se dérobe sans plus jamais reparaître, épanouie, au livre qu'on attend. L'œuvre alors ayant été retenue dans ses tendances réelles

perd de sa vigueur de toutes les beautés qui la parent et qui pourtant la portent si haut.

A l'encontre du *Traité du Narcisse* qui éprouve les plus grands dommages de cette manière, *Philoctète* est, de toutes les parties de l'ouvrage, celle qui en triomphe le mieux. Cela tient peut-être moins à la volonté de l'auteur qu'à la forme dramatique employée et qu'instinctivement, du reste, il semble désormais préférer. Les idées se dénudent plus loyalement, entièrement, sous les mains adverses du dialogue, et l'action, tout intellectuelle qu'elle soit, la garde sensuelle et vivante.

Il n'est pas utile que j'expose les « trois morales » de Néoptolème, d'Ulysse et de Philoctète, — ni la contemplation par laquelle le poète retrouve le paradis, — ni les trois saisons que jusqu'à l'hiver le « vain désir » d'amour traverse, — ni les mirages sur les longs sables où le « faux prophète », l'âme sans foi, guide la servile espérance du peuple ; mais il importe que je constate que M. André Gide est l'égal des tout premiers écrivains.

Une sorte de lyrisme raisonneur, « brûlant et calmé » comme il dit quelque part de son âme ; une syntaxe nullement unie, d'une hardiesse extrême sous des apparences flottantes ou coulantes comme négligées, logique avec des incises d'une acuité particulière ; un sens très neuf — enfin ! — de l'inversion, sans laquelle ne s'est jamais opéré un véritable renouvellement de la langue ; une place des mots pour accuser moins le relief que l'action, le mouvement ; des formes naïves et chantantes, populaires ou bibliques, traversées de ce que j'appellerais, d'un sourire, le souci doctrinaire des conjonctions ; surtout, surtout, l'abondance et le choix le plus complexe, le plus raffiné des coupes rythmiques par lesquelles seules, souvent, il dessine l'image ; le temps des verbes toujours choisi pour le prolongement de l'impression et qu'elle s'enveloppe de ses résonances ; un jeu continuel, un abus d'assonances voulues et jamais cherchées, c'est-à-dire rencontrées au courant des sons les plus usuels, ce qui provoque un incessant tintement monophone en é, et en è ; telles sont les particularités, les manières qui composent principalement un des styles les plus savants, les plus originaux et heureusement les moins simples de notre génération.

Il est facile de sentir que M. André Gide croit concentrer dans sa prose toutes les ressources métriques et rythmiques, combinées ailleurs par plus de différenciations. L'examen de

ce en quoi il se trompe et comment ces ressources restent en partie virtuelles dépasserait la limite de ces courtes analyses où je n'ai voulu que rendre hommage à un écrivain dont la mobilité ne vient pas d'une altération de la conscience,— tout au contraire, — dont la sensibilité, quoique des moins comprises, est une des plus subtiles et une des plus agissantes de ces temps.

ROBERT DE SOUZA.

## *HISTOIRE, SOCIOLOGIE*

Edmond Demolins : *Boers et Anglais. Où est le droit?* Firmin Didot, 1 fr.

La guerre actuelle fournit à M. Demolins l'occasion de formuler une de ces lois sociales qu'il est coutumier de découvrir : une loi, dit-il lui-même, aussi inéluctable que la loi de la chute des corps. Car n'oublions jamais que M. Demolins — Newton, Lavoisier d'une science nouvelle — envisage les faits si imprécis, si relatifs, si rebelles à une mesure commune, les faits de l'histoire et de la sociologie, comme les phénomènes qui servent de champ d'expérience à la physique ou à l'astronomie. On ne saurait trop se réjouir d'une telle découverte, qui,menée à bout, permettrait d'écrire l'histoire d'avance comme on calcule les mouvements des étoiles. Malheureusement on peut se demander si la méthode a toute la rigueur désirable.

M. Demolins rappelle avec beaucoup de raison que les Boers ont dépossédé du Transvaal les Cafres qui l'habitaient: dépossession accomplie avec une férocité qui n'est certes pas sans exemple dans l'histoire des colonisations, mais qui ne le cède à aucune en horreur. Il dépeint cette profonde caverne, large de 100 à 150 mètres, remplie d'ossemenis humains, même de cadavres entiers boucanés et fumés comme jambons, cadavres de femmes, d'enfants,d'hommes. Les Boers ont prétendu longtemps que c'était un repaire de cannibales,on sait maintenant que c'était le refuge d'une tribu vaincue, qui y fut enfermée et congrûment enfumée. Le procédé est classique chez les héros des conquêtes coloniales. Je ne crois pas que Pélissier l'ait inventé, mais la magistrale façon dont il le décrivit en attacha la gloire à son nom. En 1896, à Balimonaké, l'illustre capitaine, commandant,lieutenant-colonel Marchand

le reprit avec un entier succès contre le chef Matiala et les siens (1).

M. Demolins n'en conclut pas moins que l éviction des Cafres par les Boers fut justifiée, comme le sera celle des Boers par les Anglais.

Car le sol n'appartient pas au premier occupant, mais à celui qui possède la supériorité sociale. « Si l on nie cette loi, dit l'auteur, il ne reste qu'à proclamer que nous autres, Européens, nous sommes des monstres épouvantables, dignes d'être mis au ban de l'humanité. Nous devons être traités comme des animaux de proie par tous les peuples sauvages, barbares ou simplement moins avancés en civilisation que nous avons injustement et brutalement dépossédés. »

Plusieurs personnes se résoudraient volontiers à cet aveu, mais M. Demolins n'en est pas, car il faudrait « renoncer à rien comprendre à l'histoire du monde et déclarer que l'œuvre divine est une monstrueuse iniquité ». C'est cette dernière considération, plus théologique que scientifique, qui fixe la croyance de M. Demolins à l'absolu de sa loi. Mais entendons-nous bien ; il ne s'agit point seulement de supériorité matérielle ; si on nous disait : « lorqu'une race plus forte se trouve aux prises avec une race plus faible elle l'élimine ou l'absorbe et cela est juste par ce que cela est », on pourrait en effet envisager cet axiome comme une loi naturelle, qu'il suffirait de vérifier, tous les termes en étant précis, pondérables et mensurables à une commune mesure. Mais M. Demolins spécifie expressément que la domination durable n'appartient qu'à la supériorité sociale : celle qui est fondée sur la seule suprématie militaire est éphémère. Ici intervient un élément impondérable et par conséquent réfractaire aux méthodes scientifiques. La supériorité sociale est chose mal aisée à définir. On n'établit pas l'échelle des races comme l'échelle du thermomètre Où ceux-ci voient hiérarchie et supériorité, ceux-là ne voient que diversité. Je conçois parfaitement que la civilisation hindoue est différente de la civilisation anglaise, et la civilisation annamite différente de la civilisation française, mais je me garderais d'affirmer qu'elles leur sont respectivement inférieures. Je serais au contraire porté à croire que, pour les Hindous et les Annamites, elles étaient préférables, puisque ces peuples s'en accommodaient de temps immémo-

(1) Louis Guétant : *Marchand-Fachoda*, p. 42, note.

rial et s'en accommoderaient encore de préférence à celles qu'on veut leur imposer. L'auteur cite des exemples compromettants pour sa thèse : « Les sociétés du moyen âge, dit-il, ont été supérieures aux Grecs et aux Romains, car elles ont élevé plus haut la valeur morale et sociale de l'homme. » Je ne puis imaginer en quoi saint Louis l'emportait en valeur morale et sociale sur Marc Aurèle, ou en quoi Gilles de Rais le cédait à Néron. Mais en outre c'est un véritable jeu de langage, et condamnable, que de représenter les sociétés du moyen âge comme se substituant aux sociétés grecque et latine. M. Demolins sait pourtant que l'intervalle fut de plusieurs siècles, et que les barbares qui renversèrent l'empire romain n'étaient pas d'une civilisation supérieure. Il sait que les Franks ne l'emportaient que par la force sur les Gallo-Romains. Si la société du moyen âge s'est constituée, c'est par une réaction de la race vaincue et conquise sur la race conquérante, par la conversion de celle-ci au christianisme : or toute la force moralisatrice et civilisatrice du christianisme tient dans un petit faisceau d'idées judéo-grecques. A qui persuadera-t-on que les Turks de Mahomet II avaient sur les Byzantins une autre supériorité que la supériorité militaire ? Cependant leur domination s'est maintenue, et après plus de cinq siècles, Abdul Hamid fait encore sentir aux Arméniens combien il leur est, socialement, supérieur.

Quand même la loi, ainsi extorquée un peu violemment aux faits historiques, serait exacte, est-il légitime de l'appliquer, comme le fait M. Demolins, au différent anglo-boer? A l'aide de quelques phrases habilement découpées çà et là dans la géographie de Reclus et ingénieusement rapprochées, l'auteur montre que les Anglais, dans le Sud-Afrique, représentent la race supérieure. Il n'est pas douteux que la civilisation anglaise, en Angleterre, ne soit supérieure à celle des Boers, et certes je préférerais habiter Londres que Prétoria. Mais dans les vastes plaines du Transvaal, qui démontre que l'état social des Boers n'est pas supérieur à celui des Anglais ? C'est une question d'adaptation au milieu. D'après Reclus, depuis de longues années le journalisme et l'éducation des enfants sont aux mains des Anglais, dans les républiques unies. L'énergie unanime de la résistance actuelle, la volonté d'indépendance et l'aversion pour l'Anglais rendent cette affirmation bien peu vraisemblable. S'il en était ainsi, la guerre aurait été inutile. Ce n'est pas un signe manifeste de supériorité sociale que de recourir au canon, même quand on s'en sert mal.

Bien que les républicains du Transvaal et de l'Orange aient prévu et préparé la guerre, qu'ils l'aient même déclarée, on ne peut dire qu'ils l'aient voulue, ils la subissent. Or il serait temps de dire assez haut qu'il n'y a pas de considération d'aucun ordre, patriotique ou économique, pour absoudre ou excuser ceux qui ont voulu une guerre. Il ne suffit pas de dire, comme M. Demolins, que la guerre est une très vilaine chose et de passer ensuite à des spéculations soi-disant plus hautes. Il s'agit de représenter la guerre telle qu'elle est, dans toute l'horreur de sa criminelle sottise, et de faire en sorte que lorsque les enfants de nos enfants entendront prononcer ce mot, ils aillent se cacher avec des cris d'épouvante.

Dans l'aventure présente, le grand peuple anglais a été la dupe de quelques gredins de gouvernement, qui ont voulu un cataclysme pour couvrir de honteux tripotages. Mais s'il a pu être dupé ainsi, c'est qu'une bonne partie de l'opinion publique était infatuée de ce patriotisme déplorable qui est fait d'une niaise croyance à la supériorité de sa race et du dédain des races étrangères. Quand un peuple laisse ce genre de patriotisme pénétrer sa mentalité, il devient pareil à un taureau orné d'un anneau dans le nez : les premiers malfaiteurs d'État venus peuvent le conduire où ils veulent, et c'est généralement à l'abattoir. A ce point de vue, nous avons assez de réflexions à faire sur nous-mêmes pour être sobres de blâme ou de raillerie à l'égard de nos voisins. Souhaitons seulement, sans trop l'espérer, qu'ils écoutent les voix qui, chez eux, s'élèvent en faveur de la raison et de la justice. Et surtout gardons-nous d'ériger en nécessités sociales, organiques, ou en fatalités économiques des fléaux aussi monstrueux que la guerre.

L'homme qui dit, ou plutôt qui répète : la guerre est un mal, mais c'est un mal nécessaire ; il y a toujours eu des guerres et il y en aura toujours ; tant qu'il y aura deux hommes sur la terre, ils se battront, etc... cet homme-là, pour sa petite et infime part, devient responsable du sang que les grands criminels historiques feront encore verser dans l'avenir.

Memento. — Vicomte de Caix et Albert Lacroix : **Histoire illustrée de la France**, Ollendorff. — On ne peut que signaler ce premier volume d'un grand ouvrage d'ensemble sur l'histoire de notre pays. D'après le plan que les auteurs exposent en leur avant-propos, il doit en comprendre vingt. Ils ont remarqué que la plupart des histoires générales de la

France ont été publiées ou conçues avant le renouvellement et le perfectionnement des méthodes historiques. Ils se proposent de combler cette lacune. Le volume paru ne permet pas de juger ce que sera l'œuvre. Il comprend une histoire de la formation du sol français, résumé dë la science géologique, paléontologique et préhistorique : puis une histoire du peuple gaulois puisée tout entière dans Tite-Live, Polybe, Diodore de Sicile, Plutarque et César. On ne peut pas reprocher aux auteurs la pénurie des sources ; mais il semble que bien des assertions de César auraient pu donner lieu à une discussion critique.

L'illustration du livre est double. La partie documentaire est intéressante, la partie pittoresque tout à fait inférieure. Que font dans un ouvrage qui veut être sérieux les fantaisistes Gaulois de feu Philippoteaux, déjà vus dans les magasines de notre enfance ?

Louis d'Haucourt. — **L'Hôtel de ville de Paris à travers les siècles**, Giard et Brière, 25 francs. — C'est un ouvrage d'un grand poids. On y trouvera des notices biographiques intéressantes sur tous les personnages chargés de l'administration municipale, depuis le prévôt des marchands Etienne Boileau et les échevins contemporains de saint Louis, jusques et y compris les deux préfets, les conseillers généraux et municipaux qui font le délice de l'heure présente. Quantité de plans, de reproductions d'estampes, de portraits seront regardés avec fruit.

Paul de Rousiers. — **La vie américaine. L'Education et la Société**, Firmin Didot, 3.50. — C'est le second volume que l'auteur consacre à la vie américaine. Dans le premier il avait étudié les diverses manifestations de l'activité humaine aux Etats-Unis. Il analyse à présent l'éducation qui prépare ce peuple à agir et les habitudes sociales et morales qui résultent de cette éducation. A côté de vues personnelles d'un homme qui a observé lui-même ce qu'il dépeint, on retrouve avec regret quelques lieux communs : exemple le couplet sur la sécurité dont la jeune fille livrée à elle-même jouit aux Etats-Unis. Nul désagrément, nulle aventure à redouter pour elle, tandis qu'en France : « Voyez-vous, dit l'auteur, une jeune personne perdue au milieu de deux cents Français. On l'honorerait peut-être comme une divinité, mais comme une divinité païenne ! » Il ne faudrait pourtant pas nous dépeindre comme un peuple de Priapes. Si c'était vrai, il conviendrait

d'en triompher avec quelque modestie, mais ce n'est même pas vrai.

Paul Gaffarel. — **Les Colonies Françaises**, Félix Alcan, 5 francs. — Ouvrage de vulgarisation, rempli de renseignements sur la géographie ethnographique et économique des pays que nous nous sommes attribués. La partie historique est écrite par un homme convaincu de la légitimité de l'expansion coloniale.

F. Corréard. — **La France sous le Consulat**, L. H. May, bibliothèque d'histoire illustrée. — C'est un exposé utile des faits et institutions du consulat, mais où revit un peu trop l'esprit admiratif de M. Thiers Quand il serait vrai que l'état matériel de la France, à la fin du Directoire, eût été si misérable que le dépeignent les écrivains de cette époque, et que le coup de baguette du 18 brumaire eût instauré une prospérité subite, ce résultat eût encore été trop chèrement acheté. La fin du livre est consacrée à des peintures de la société à la manière des Goncourt. Illustration intéressante, faite d'estampes judicieusement choisies à la Nationale. Il est seulement à regretter que l'auteur ait reproduit si peu de caricatures, plus instructives souvent que les images officielles.

Léonce Grasillier. — **Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire**, par P. M. Desmarets, Garnier frères, 3.50. — M. Grasillier a été on ne peut mieux inspiré en réimprimant ces mémoires, pleins d'anecdotes curieuses et de détails peu connus sur des faits notoires, comme l'attentat de la rue Saint-Nicaise, la conspiration de Malet, et surtout les menées des généraux qui durant la campagne de France méditaient de faire disparaître Napoléon, en le tuant et l'enfouissant eux-mêmes au plus épais d'un bois. A signaler, des détails imprévus sur Fouché.

Zo d'Axa. — **Les Feuilles**, Société libre d'édition des gens des lettres. — C'est une excellente fortune de retrouver réunies, avec leurs remarquables dessins, ces feuilles dont chaque fois qu'elles paraissaient nous avons goûté la mordante ironie, et la fantaisie, gouailleuse ou flétrissante, toujours personnelle et imprévue. L' « honnête ouvrier, le Candidat de la feuille, Mort aux Vaches, les Tuyaux de la Patrie », etc., sont les plus amusants pamphlets, et le « Biribi des gosses », la plus saisissante invective.

MARCEL COLLIÈRE.

## *PHILOSOPHIE*

*Les philosophies négatives*, par Ernest Naville ; in-8°, 263 pages ; Alcan, 5 fr. — *Revue philosophique* (n° d'août à décembre 1899) ; Alcan, 3 fr. le numéro. — *Le crépuscule des Idoles*, par Fréderic Nietzsche ; traduit de l'allemand par Henri Albert ; in-8°, 355 p., « Mercure de France », 3 fr. 50. — *Humain trop humain*, par le même ; traduit par A. M. Desrousseaux ; in-8°, 496 p., « Mercure de France », 3 fr. 50.

« La philosophie, dit M. Naville, est la recherche de la détermination d'un premier principe à partir duquel on puisse fournir une explication rationnelle des données générales de l'expérience. La tentative peut-elle aboutir ? » Non, répondent les **Philosophies négatives**. Les unes n'admettent pas que l'esprit humain puisse atteindre aucune vérité et professent un doute universel. D'autres acceptent la valeur des sciences particulières, mais déclarent la raison incapable de rien savoir au delà des bornes de l'expérience. D'autres enfin ont des croyances relatives au principe et à la fin du Monde, mais leurs croyances ont une origine autre que la raison, dont elles nient la valeur pour des questions de cet ordre.

Ces philosophies se ramènent à sept types : le *Scepticisme*, le *Traditionalisme*, le *Positivisme*, le *Dualisme*, le *Criticisme*, le *Mysticisme* et l'*Eclectisme*. Dans l'examen impartial, mais, semble-t-il, un peu sommaire, sinon un peu superficiel, qu'il en fait, M. Naville s'attache principalement à montrer que toutes ces doctrines ont été incapables d'atteindre leur but, qui était de supprimer à jamais la métaphysique positive, produit d'un instinct indestructible de la pensée. Le rôle des philosophies négatives a été d'épurer progressivement les méthodes employées à la recherche des solutions positives des problèmes métaphysiques et elles n'ont fait, en somme, qu'accroître l'inquiétude qu'ils provoquent et aiguiser le désir de les résoudre.

En ceci, les philosophies négatives ont rendu à la philosophie un inestimable service. Le scepticisme, d'abord, a mis le premier en évidence la possibilité pour la raison de douter de sa propre valeur, et cette question, capitale désormais, se trouve sur la route de toute spéculation. Une doctrine qui ne l'aborderait pas demeurerait incomplète.

La traditionalisme attire l'attention sur le rôle de la tradition dans la formation de la pensée et il met en garde contre l'isolement métaphysique, contre la prétention cartesienne de trouver en soi seul la vérité.

Le positivisme rappelle la nécessité de considérer l'expérience comme la seule base sur laquelle puissent s'élever des doctrines sérieuses. Le dualisme s'oppose aux tentatives inconsidérées du monisme, produit des synthèses fallacieuses reposant sur des inductions précipitées. Le criticisme, en renonçant à la solution rationnelle du problème philosophique, attire l'attention sur le sentiment du devoir.

Le mysticisme, par la puissance de son élan vers un monde supérieur à l'expérience, rappelle les bornes de la science humaine et impose à cette science la nécessité d'admettre la réalité de quelque chose qui la dépasse.

L'éclectisme enfin délivre la pensée de dispositions étroites, lui ouvre de vastes horizons et, par son impuissance même, conduit à la recherche d'une vérité centrale qui peut seule permettre de reconnaître les éléments de la vérité partout où ils se trouvent.

C'est ainsi, conclut M. Naville, que les philosophies négatives renferment des données précieuses pour la construction d'un système vrai. Observations justes, mais, à notre avis, insuffisantes. Les philosophies « négatives » sont toutes en un sens positives, et la question est de savoir si leurs affirmations ne dépassent pas précisément les philosophies dites positives et ne les enveloppent pas, comme un point de vue supérieur de la réflexion dépasse et enveloppe un point de vue inférieur. Il semble d'ailleurs erroné de traiter sur le même pied les limitations imposées à l'esprit humain par le positivisme, par le criticisme et par le mysticisme, par exemple. Le positivisme n'est pas proprement l'adversaire du rationalisme, comme le croit l'auteur ; il en est au contraire une forme inférieure, non encore dégagée des limbes de la pensée empirique. S'il défend les droits de l'expérience contre les prétentions des constructions *a priori*, ce n'est en réalité que parce que le rationalisme ainsi entendu est infidèle à sa véritable mission. L'expérience est quelque chose de plus que l'observation brute, et ce quelque chose de plus a son principe, non dans le positivisme qui se sert de l'expérience sans la comprendre, mais dans le rationalisme lui-même, qui considère comme un problème la possibilité de la science et de l'expérience même.

C'est d'avoir agité cette question de la possibilité de la science qui fait le mérite du criticisme, tout autant que la doctrine de l'impératif moral. Et le criticisme est actuellement

le plus haut degré que le rationalisme ait atteint, parce qu'il implique une idée de la raison plus vaste, plus complexe, plus réfléchie, en un mot plus consciente de soi, que les systèmes antérieurs de la métaphysique et de la psychologie soi-disant rationnelle. Sans doute, c'est une tentative insensée de vouloir « construire l'univers au lieu de l'observer ». Mais comprendre n'est pas construire et l'observation seule n'est pas toute la compréhension, car elle demande elle-même à être comprise; or le criticisme a le premier essayé de résoudre ce problème, qui est devenu aujourd'hui le problème philosophique par excellence.

Les négations du criticisme sont, par conséquent, d'un tout autre ordre que celles du mysticisme. Les premières exaltent la dignité de la raison, tandis que les secondes la rabaissent et vont jusqu'à la nier absolument. Les premières découlent de la « docte ignorance » d'un Socrate et d'un Descartes ; les secondes sont inspirées par l'ignorance passionnée ; et entre ces deux attitudes il y a tout l'intervalle qui sépare la réflexion de l'extase, l'abîme entre l'enthousiasme de la raison et le délire du sentiment. C'est sur ce point qu'il eût été bon d'insister et de mettre en garde contre les assimilations inexactes.

§

De M. Milhaud, dans la Revue philosophique, une excellente leçon intitulée **Mathématiques et Philosophie**, traitant de l'influence exercée par la culture mathématique sur les principaux philosophes grecs. M. Milhaud montre que la pensée grecque a dû à l'éducation mathématique sa tournure dogmatique et sa tendance idéaliste. La sophistique et le scepticisme semblent au premier abord faire exception à cette règle, puisque ce sont les produits de la philosophie grecque dans ce qu'elle a peut-être donné de plus subtil et de plus raffiné, mais la vérité est que ni « les sophistes ni les sceptiques n'ont jamais possédé profondément l'ensemble des connaissances rationnelles qui constituent chez les Grecs les sciences mathématiques ».

Le rôle qu'a joué la mathématique dans l'histoire de la philosophie s'est continué dans les temps modernes ; mais, comme l'indique M. Milhaud, en se compliquant par les progrès mêmes de la science. Il s'est produit alors une sorte d'effet d'opposition et de réaction. Le dynamisme a pris naissance

par opposition au mécanisme et la philosophie de la qualité a été une conséquence naturelle de réaction contre le mécanisme et la géométrie. La culture mathématique a ainsi contribué indirectement, pourrait-on dire, au progrès de la philosophie, en même temps que par la généralisation de la notion de *fonction*, d'origine purement mathématique, l'idée de cause a reçu de précieux éclaircissements. Or l'analyse de la causalité a été, comme l'on sait, le point de départ du mouvement critique, et, par suite, de presque toute la philosophie actuelle; le phénoménisme de Hume ayant seul fait sortir Kant de ce qu'il appelait lui-même « son sommeil dogmatique ».

— M. Marillier a achevé son travail critique sur l'**Origine des dieux** et sur l'ouvrage que M. Grant Allen a consacré à cet important sujet. M. Marillier combat l'évéhmérisme, sur lequel au contraire M. Grant Allen fait reposer toute sa théorie. Il semble bien que M. Marillier soit dans le vrai, que l'évéhmérisme, si à la mode parmi les évolutionnistes anglais, à commencer par Spencer, ne soit la plupart du temps qu'une généralisation hasardée, une induction inexacte, une fausse interprétation des coutumes religieuses. Après avoir lu M. Marillier, on est tout près d'être convaincu et de considérer comme définitivement réfutée la théorie de l'origine humaine des divinités, au moins en ce qui concerne les dieux principaux et les personnifications des forces naturelles.

— M. Paulhan fait une longue description de l'**Esprit d'analyse** et des analystes, une analyse de l'analyse, assez exacte et apparemment complète. Il n'y a pas, d'après lui, un type unique, général, de l'analyste; il y en a une innombrable quantité. La prédominance de l'analyse peut s'associer avec des formes mentales très différentes, avec des tendances intellectuelles très diverses et des qualités fort variées. Aussi ne peut-on guère faire un portrait d'ensemble un peu précis et poussé de « l'analyste » en soi et faut-il, pour le définir, s'en tenir à des propositions générales, précises sans doute, mais très abstraites. Même difficulté pour l'apprécier. Les jugements varieront selon les cas; mais, considéré en lui-même, le type de l'analyste apparaît comme n'ayant pas en soi sa raison d'être. Il est le premier membre d'un couple, dont le second est l'esprit synthétique. L'équilibré seul forme un tout qui, relativement, se suffit. Mais ce n'est pas une critique du type analyste que de dire qu'il est, pris en soi, incomplet. Il y a là seulement un cas de division du travail et de différenciation.

§

Deux nouvelles traductions de Nietzsche : le **Crépuscule des idoles**, suivi de trois autres opuscules, le *cas Wagner*, *Nietzsche contre Wagner*, l'*Antéchrist*, par M. Henri Albert, et la première partie de **Humain, trop humain**, par M. A.-M. Desrousseaux.

Le *Crépuscule des idoles* est l'introduction à ce que l'on peut appeler proprement la philosophie de Nietzsche, dont nous ne possédons, malheureusement, qu'une ébauche dans l'*Antéchrist*, premier livre du grand ouvrage que projetait le philosophe et qui devait résumer systématiquement sa doctrine, la « Transmutation de toutes les valeurs ». Quant à *Humain trop humain*, c'est un inestimable trésor de pensées, que Nietzsche s'était d'abord proposé — et ce n'était pas une ironie — de dédier à la mémoire de Voltaire en commémoration de l'anniversaire de sa mort. (L'ouvrage parut en mai 1878.)

« *Humain, trop humain*, dit Nietzsche, est le monument commémoratif d'une crise. Je l'ai intitulé un livre pour les esprits *libres*, et presque chacune de ses phrases exprime une victoire ; en l'écrivant, je me suis débarrassé de tout ce qu'il y avait en moi d'*étranger* à ma vraie nature. Tout idéalisme m'est étranger. Le titre de mon livre veut dire ceci : « Là où vous voyez des choses idéales, *moi* je vois des choses humaines, hélas ! trop humaines ! » Je connais mieux l'homme. — Un « esprit libre » ne signifie pas autre chose qu'un esprit *affranchi*, un esprit qui a repris possession de soi-même... A cet égard, il est dans l'ordre que ce soit le centenaire de la mort de Voltaire précisément qui serve, en quelque sorte, d'excuse à une publication de ce genre en 1878 déjà. Car Voltaire est, par contraste avec tout ce qui écrivit après lui, avant tout un grand seigneur de l'esprit ; ce que je suis, moi aussi. — Le nom de Voltaire sur un écrit de moi, c'est là en réalité un progrès — vers *moi-même*. — Si l'on y regarde de plus près, on découvre un esprit impitoyable qui connaît tous les recoins où s'abrite l'idéal, où il a ses oubliettes et son dernier refuge. Armé d'une torche, mais dont la flamme ne tremble pas, il projette une lumière crue dans ce monde *souterrain* de l'idéal. C'est la guerre, mais la guerre sans poudre ni fumée, sans attitudes guerrières, sans gestes pathétiques, ni contorsions — car tout cela serait encore de l'*idéalisme*. »

Ce recueil d'aphorismes ne se résume, ni ne s'analyse ;

l'appréciation qu'en donne Nietzsche lui-même est la seule notice bibliographique qu'il soit possible, qu'il soit décent d'en faire. Qu'il nous suffise de dire qu'il est, de tous les ouvrages de Nietzsche, celui qui donne le mieux un aperçu d'ensemble sur la multiplicité des directions de sa pensée, parce que « tout l'homme » y est éprouvé au feu de son impitoyable dialectique : la philosophie et la dialectique elle-même ; la morale, la religion et l'art ; la femme, la société et l'Etat ; enfin l'homme seul avec lui-même, dernier essai d'une réforme suprême de la philosophie édifiée sur des ruines philosophiques.

LOUIS WEBER.

## *SCIENCE SOCIALE*

M : *La Guerre, L'Armée*, Bordeaux, Féret et fils.— C. Bouglé: *Les Idées égalitaires*, Alcan. — Henri Coulon : *De la Réforme du Mariage*, étude suivie d'un projet de loi, Marchal et Billard. — Max Stirner : *L'Unique et sa Propriété*, traduction et préface d'Henri Lasvigne, « Revue Blanche ». — Ed. Bernstein : *Socialisme théorique et socialdémocratie pratique*, traduit par Alexandre Cohen, Stock. — Autres ouvrages de sociologie. — Le Mouvement des revues. — La nomination de M. Tarde au Collège de France.

**La Guerre. L'Armée.** — Ces deux mots ont fait dire tant de sottises à tant de gens depuis tant de mois qu'on se méfie d'un livre qui les a pour titre. L'anonymat de l'auteur rassure. Les moules tiennent à ce que leur nom soit moulé. Et de fait ce livre est appréciable. Il est l'œuvre d'un officier jeune, d'une jeunesse un peu ardente, et instruit, d'une lecture un peu brouillonne (ne prend-il pas au sérieux ce pauvre Izoulet ?), de plus, original, car il fallait l'être, naguère encore, pour douter de l'irrésistible des gros bataillons. En ce moment la guerre anglo-boer bouscule un peu les idées reçues. Avec les nouveaux avantages de la tactique défensive (poudre sans fumée, fusils à répétition, efficace des légers épaulements et des simples fils de fer tendus) il est possible que ceux qui préconisent des armées moins nombreuses mais plus solides soient dans le vrai. De là le projet de notre anonyme : une armée de couverture d'environ 200.000 hommes entraînée au plus haut point, et derrière, les grosses masses d'ailleurs bien exercées et bien encadrées aussi. C'est de cet idéal que se rapproche, dit-on, l'armée allemande actuelle, et c'est celui qu'aurait réalisé, ironie des choses! notre armée de

1870,si l'Opposition avait laissé le maréchal Niel organiser la garde mobile. Mais de ce que nous nous sommes trouvés alors avec un simple cordon de première ligne, et celui-ci stupidement ou criminellement mené aux désastres, cela ne prouve pas contre le système complet.

Mais à vrai dire « l'équation de la victoire » est un de ces raisonnements contre lesquels rien ne prouve guère. Il y a trop d'éléments d'abord ; on sait que douze personnes s'asseyant autour d'une table n'auraient pas, en travaillant depuis le commencement de l'ère chrétienne, épuisé les combinaisons possibles ; or il y a plus de douze quantités dans le problème de la guerre : nombre, santé, alimentation, courage armement, munitions, exercice, cadres, position, génie du chef, confiance des combattants, ressources du pays, etc., etc., et chacun de ces éléments se subdivise encore, les ressources du pays belligérant, par exemple, en militaires, matérielles, alimentaires, financières, que sais-je ? Et ces éléments sont tissés d'inconnues, sans compter la grande $x$, Sa Sacrée Majesté le Hasard, toutes ces $x$ étant de celles que les meilleurs polytechniciens ne peuvent réduire (nous l'avons vu en 1870, hélas !) Tout ce qu'on peut dire, un peu grossièrement, c'est qu'à égalité de tous les autres éléments, la très forte supériorité de l'un d'entre eux décidera de la victoire ; mais déjà avec une infériorité même moindre sur un autre point, tout est remis en question, une armée moins nombreuse mais mieux exercée l'emportera-t-elle ? On admet que de vieilles troupes ne peuvent pas résister à des gardes nationaux quatre fois plus nombreux, à égalité d'armement et du reste ; qu'en sait-on ? On admet que des cohues barbares ne peuvent vaincre des troupes européennes ; la bataille d'Adoua a prouvé le contraire, coutelas d'un côté, fusils et 76 canons de l'autre, pourtant. On admet qu'une troupe ne peut pas résister après avoir perdu 10 o/o de son effectif ; les uns résistent après, toutefois, et d'autres lâchent pied bien avant la permission des statisticiens. Et qu'est-ce quand intervient l'impondérable, le génie du général en chef, qui est lui-même à la merci d'un coryza attrapé sur le Niemen ou d'une indigestion le soir de Dresde, ou la confiance de l'armée qui est alors du pur inconscient, de l'absolu mystérieux, une armée de cerfs commandée par un lion valant mieux, comme disent les Arabes, qu'une armée de lions commandée par un cerf ? En vérité le problème est trop obscur, il y aurait trop à dire

contre tout ce qu'on pourrait avancer, en n'importe quel sens, à propos de Santiago de Cuba, de Modder River, d'Adoua, à plus forte raison de Plewna, de Metz ou du Potomac; je passe la main à mon ami Paul Valéry.

§

M. C. Bouglé appartient à cette catégorie redoutable d'idéologues dont M. Durkheim est le type. Où le maître est si féru d'enfoncer méthodiquement des portes ouvertes ou de verrouiller à double tour le vide, ce serait miracle que le disciple ne se ressentît pas un peu du mauvais exemple. Hélas, le temps des miracles est passé; aussi M. Bouglé écrit-il 250 pages sur les **Idées égalitaires** pour démontrer que si les idées égalitaires naissent dans telles sociétés, c'est uniquement parce que ces sociétés sont à un certain juste point populeuses, denses, compliquées, unifiées, etc. Mais qui ne voit l'artificiel et l'insignifiant de ce rapport? est-ce que l'idée démocratique ne s'est pas manifestée dans des populations rurales clairsemées aussi bien que dans des populations urbaines condensées, et si on veut la voir aussi intense dans les fourmilières d'Orient que dans celles d'Occident, ne restera-t-il pas que la démocratie chinoise ou hindoue n'est pas la même que l'anglaise ou la française? En poursuivant leur chimère de sociologie pure, c'est-à-dire en cherchant partout des phénomènes sociaux qui ne dépendent ni de la psychologie ni de la physiologie, mais uniquement de strictes conditions démographiques (est-ce que ces conditions elles-mêmes ne dépendent pas du sol et des âmes?), tous ces Messieurs tombent dans l'idéologie, creuse et vaine. La vérité, c'est qu'il y a cent sortes d'idées égalitaires, que l'égalité *lato sensu* est indispensable à toute société (*amongst unequal no society*, disait déjà Milton), que l'égalité *stricto sensu*, celle de nos sectaires jacobins, est affaire d'envie et de haine, enfin que l'égalité qu'on pourrait *medio sensu*, celle dont parle M. Bouglé et qu'il concilie dès l'abord avec une inégalité très sensible (défiez-vous des champions de l'égalité, ils ont toujours une hiérarchie en poche, un peu comme les défenseurs de l'aristie et de l'autorité sont le plus souvent des doux, des cordiaux et des courtois) tient plus encore à des conditions ethniques ou psychologiques qu'à des conjonctures purement sociales. Quand il y a conquête, invasion, superposition de races, il y a inégalité; quand il y a conversion à des doctrines d'a-

mour, il y a égalité. Pour les autres conditions, densité de la population, complication des intérêts, centralisation du pouvoir, elles ne viennent qu'en second ordre; d'ailleurs elles sont, suivant les cas, effets ou causes, naissent des idées égalitaires aussi souvent qu'elles les font naître. Et tout cela est banal à force d'évidence. Mais le propre du durkheimisme est de suer sang et eau à propos de banalités, soit pour, soit contre. M. Bouglé, si j'en juge par son livre antérieur sur les *Sciences sociales en Allemagne*, valait mieux que ce sisyphisme, mais aussi que diable allait-il faire dans cette galère ?

§

Le projet de **Réforme du Mariage,** tel que le présente M. Henri Coulon, a au moins un avantage : il supprime 160 articles du Code civil, et ce sera pain bénit pour les étudiants de droit. Au lieu de quatre régimes, deux seulement restent à choisir, la communauté universelle et la séparation de biens; et autant, en fait, annihiler le premier; tous ceux qui auront un livret de caisse d'épargne seront forcés de « choisir » l'autre. Il n'y aura donc plus que des séparés de biens; et pas d'évasion ! L'article 1387, qui proclame aujourd'hui la liberté des conventions matrimoniales, est abrogé. Bonnes âmes d'avoués et de notaires, rassurez-vous ! Le nouvel article 1537 spécifie : « Chacun des époux contribue aux charges du mariage suivant les conventions contenues en leur contrat. » Et voilà que le doux nid à procès est garni de tout son duvet, et d'autre part qu'un suffisant article 1389 est réinstallé dans la place, subrepticement. Au fond, ça me suffit, je ne tiens pas tant que ça (oh mon Dieu, non !) aux chinoiseries des biens meubles et immeubles, et des dotaux et paraphernaux. Je vote donc le projet de M. Henri Coulon. J'y gagnerais toujours 160 articles !

§

Je disais dans une de mes dernières chroniques que Karl Marx avait tiré son collectivisme de certains théorèmes admis par les économistes de son temps. Depuis lors, on s'est aperçu que ces économistes s'étaient trompés de fond en comble, et les successeurs se sont consolés de la mésaventure des prédécesseurs en pensant que le marxisme croulait aussi. Le marxisme n'a nullement croulé parce que les marxistes

se préoccupaient fort peu des sorites subtils et vigoureux du maître, toute doctrine sociale étant d'ailleurs fille du sentiment et non du raisonnement ; mais parmi ces disciples, quelques-uns, logiciens exigeants eux aussi, finissent par sentir la nécessité de reviser la doctrine et d'en donner une « édition revue, corrigée, et mise au courant de la science ». D'où ce qu'on a appelé la crise du marxisme. Un des chefs de la secte, M. Ed. Bernstein, ayant attaché le grelot, cedit grelot fut sonné à toutes volées par les amis, par les ennemis ; le congrès d'Erfurt en fut quelque peu troublé ; je ne sais au juste si le novateur y fut excommunié, l'hérésiarque prétend que non, comme tous les hérésiarques, les autres assurent que si. Mais qu'il reste dans la pure orthodoxie ou qu'il s'hérétise, on peut être assuré que le socialisme ne mourra pas, il répond trop aux besoins profonds de l'âme populaire, et chose admirable pour l'observateur désintéressé, à la fois à ses besoins bons et mauvais, d'une part aux pensers d'envie, de haine, de cupidité qui bouillonnent dans le bas-fonds des âmes humaines, d'autre part aux désirs de concorde loyale, de dévouement fraternel, de noble et haute coopération qui s'éclairent aussi, comme des autels sur les hauts-lieux, de ces mêmes âmes. Ceux d'ailleurs qui s'intéresseraient à ces dissentiments théoriques au sein du marxisme pourraient lire le livre de Bernstein dont une traduction vient de paraître : **Socialisme théorique et socialdémocratie pratique.**

§

Quand on vient de parler du socialisme, il ne faut pas oublier son frère jaloux et hostile, l'anarchisme. Justement un des livres sacrés de la Cause vient d'être traduit lui aussi : **l'Unique et sa propriété** de Max Stirner. Depuis longtemps on s'en entretenait à demi voix, des articles paraissaient, Max Stirner, par ci, Max Stirner par là ; on prévoyait, à l'horizon, une thèse sorbonique d'un Andler ou d'un Henry Michel quelconque. Nietzsche venait de nous être révélé par l'admirable labeur de M. Henri Albert, et l'on faisait crédit à ce Max Stirner dont le nom avait été si souvent accolé au sien, de tous les éclairs dont ne pouvait se passer le frère, même cadet, de Zarathoustra. Hélas, l'*Unique et sa propriété* est livré aujourd'hui au public, et nul ne peut nier l'évidence : ce livre est illisible ; peut-être, en allemand, le style le sauve-t-il, mais en français, l'indigence du fond s'étale par trop naïvement.

Car qu'un monsieur vienne me démontrer pendant 471 pages qu'il a le droit absolu de faire ce qu'il lui plaît, qu'il est l'Unique, et que sa propriété est Tout, qu'est-ce que cela peut me faire, sinon me donner envie de lui répliquer : « Morbleu, j'ai mon Unique moi aussi, et autant propriétaire que le vôtre ! » Le théoricien anarchiste fait toujours l'effet d'un poivrot qui veut vous prouver qu'il a le droit de vous roter au visage. Qu'on ouvre les fenêtres et que le grand souffle de Nietzsche entre !

§

Encore une refonte de la société : **De la production industrielle**, *association du travail et du talent*, par M. Paul Coilley (chez Alcan), écrite dans un esprit louable d'ailleurs. Une étude historique et législative du **Paiement du salaire en nature**, chez Chambefort à Lyon, que l'auteur, M. Recorbet, nous montre pouvoir être tour à tour très *philanthropic style* ou très *sweating system*. Des **Estudios sociales** de M. Victor Arreguine (Buenos-Aires), parmi lesquelles un curieux essai sur la part de l'imagination dans l'épopée des conquistadores. Des plaquettes de M. Juan Enrique Lagarrigue : **La Vraie Destinée de Paris**, et **Lettre à M. Agathon de Potter** (à Santiago du Chili) Un tiré à part de M. Edmond Demolins qui tombe à pic : **Boers et Anglais, où est le droit?** Ces impertinents afrikanders qui poussent l'irrespect de la *Science sociale* (celle de M. Demolins) jusqu'à ne pas se laisser tailler en pièces par raison démonstrative ! Et des revues, et des articles, et des informations, et des discussions, fourré où l'on n'ose s'engager ; coupons court et finissons par une bonne nouvelle : la nomination de M. Tarde au Collège de France ; chaire de philosophie moderne, mais qu'importe, est-ce que la philosophie moderne par excellence n'est pas la sociologie ?

HENRI MAZEL.

## *SCIENCES*

La surdité de J.-J. Rousseau. — Les superstitions de l'agonie et de la mort. — Les tatouages chez les prostituées. — L'illusion sexuelle à Madagascar.

Jean-Jacques Rousseau ne fut pas précisément gâté par la nature. On a en ces derniers temps, insisté particulièrement sur les infirmités plus ou moins singulières qui l'affligèrent et

sur lesquelles d'ailleurs il se montre de la plus grande franchise dans ses *Confessions*. Franchise... est-ce bien franchise qu'il faudrait dire? Enfin passons.

Je parlerai un jour ici de la plus intéressante de ces infirmités, de celle qui fit de lui un anormal psycho-physique de haute envolée, et chercherai, à l'aide des documents qui ont paru en ces derniers temps, à expliquer l'influence de sa monstruosité sur la modalité de son génie... Aujourd'hui, à propos d'un travail que M. Courtade vient de présenter à l'Académie de médecine, je raconterai comment et pourquoi J.-J. Rousseau, qui était déjà passablement myope, devint, à 24 ans, subitement sourd.

Comment il le devint, il le raconte lui-même : « Un matin que je n'étais pas plus mal que d'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied, je sentis dans tout mon corps une révolution insolite et presque inconcevable. Je ne saurais mieux la comparer qu'à une espèce de tempête qui s'éleva dans mon sang et gagna dans l'instant tous mes membres. Mes artères se mirent à battre d'une si grande force que, non seulement je sentais leur battement, mais que je l'entendais même, et surtout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignait à cela, et ce bruit était triple ou plutôt quadruple, savoir : un bourdonnement grave et sourd, un murmure plus clair comme une eau courante, un sifflement très aigu, et le battement que je viens de dire et dont je pouvais aisément compter les coups sans me tâter le pouls, ni toucher mon corps de mes mains.

» Ce bruit interne était si grand qu'il m'ôta la finesse d'ouïe que j'avais auparavant, et me rendit, pas tout à fait sourd, mais dur d'oreilles, comme je le suis depuis ce temps-là.

» On peut juger de ma surprise et de mon effroi. Je me crus mort. Je me mis au lit, le médecin fut appelé, je lui contai mon cas, en le jugeant sans remède. Il m'en fit de longs raisonnements, où je ne compris rien du tout ; puis en conséquence à sa sublime théorie, il commença, *in anima vili*, la cure expérimentale qu'il lui plut de tenter. Elle était si pénible, si dégoûtante et opérait si peu que je m'en lassai bientôt ; et au bout de quelques semaines, voyant que je n'étais ni mieux ni pis, je quittai le lit et repris ma vie ordinaire avec mon battement d'artères et mes bourdonnements qui depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis 30 ans, ne m'ont pas quitté une minute. »

Il est évident que le médecin n'y comprit rien, mais ce qui eût été étonnant c'est qu'il y comprît quelque chose, car si M. Courtade a fait un diagnostic rétrospectif exact, Rousseau fut atteint d'un *épanchement labyrinthique*, maladie qui ne fut décrite qu'en 1861 par Ménière, et qui porte d'ailleurs son nom.

Cette lésion de l'oreille interne ne survient pas d'ordinaire à un aussi jeune âge. Mais il faut dire qu'à cette époque Rousseau se livrait à du surmenage cérébral et qu'ainsi l'accident devient plus explicable. Il veut apprendre l'arithmétique seul, il se livre avec furie à l'étude du dessin et il passe ses nuits à copier de la musique et à organiser des concerts chez Mme de Warens; le jour il était employé au bureau du cadastre; enfin, pour comble de malchance, il s'empoisonne au cours d'une expérience pour faire de l'encre sympathique. Hébété par une telle vie, maigre et jaune, il avait l'air d'un déterré, comme il le dit lui-même. Vers la fin de 1736 il va habiter aux Charmettes pour pouvoir prendre du lait, mais il ne peut le supporter et se met au régime de l'eau ; mais cela avec une telle extravagance qu'il en boit jusqu'à deux bouteilles le matin : c'est alors que survint l'accident qui le rendit sourd.

« Des troubles cardiaques assez intenses, dit M. Courtade, pour produire des crachements de sang et une sensation de battements artériels quand le malade se baissait, suffisent amplement à expliquer l'apparition d'une lésion labyrinthique des deux oreilles, à un âge où elle survient rarement ; il faut ajouter que, depuis plusieurs mois, Rousseau s'était fortement surmené pour apprendre seul le jeu d'échec, au point dit-il, qu'il en était hébété. Ce surmenage cérébral ne faisait qu'ajouter son influence fâcheuse à celle des troubles fonctionnels du cœur et appeler la localisation de la congestion sur les centres céphaliques et les oreilles, dont les connexions vasculaires et même pathologiques sont assez étroites. »

Tous ces menus détails, — si l'on peut appeler menu détail un incident qui peut avoir sur la vie d'un homme une influence aussi grande — ne sont pas inutiles à connaître quand il s'agit de gens qui, par leur *caractère*, et conséquemment par leurs écrits, ont agi avec telle intensité sur leurs contemporains. Si la critique n'a pas besoin d'être aussi minutieusement documentée que le veut M. Toulouse, il n'en est pas moins vrai que pour bien comprendre et les hommes et leurs

œuvres, il faut pouvoir et savoir éclairer certains recoins de ces historiques existences que l'histoire et la critique telles qu'on les a jusqu'ici comprises ont volontairement ou involontairement laissés obscurs (1).

§

Cette revue si documentée de mon ami Cabanès ayant demandé à ses correspondants s'ils savaient pourquoi on croit qu'un malade va mourir quand un chien aboie à la mort, M. Coulon, de Cambrai, lui écrit qu'à son avis « cette croyance doit avoir pris naissance avec le culte d'Hécate, reine des enfers et des morts. Les Romains avaient l'habitude, pendant la nuit, de sacrifier à cette déesse des chiens dont les hurlements plaintifs écartaient, disait-on, les esprits malfaisants. Depuis, les cris prolongés du chien ont été considérés comme signe de mort. »

Ce qui est original, ce sont les diverses superstitions qui ont été révélées à cette occasion concernant l'agonie et la mort.

Le regretté Aubry, de Saint-Brieuc écrit qu'en Bretagne on connaît le *chariot de la mort* appelé aussi la *brouette de la mort*. Quand, la nuit, on entend le bruit fait par ce véhicule mal graissé, en roulant, on peut être sûr de n'être pas loin de son heure dernière.

Mlle de V. H. rappelle qu'en Maroué, sur la route de Noyal à Lamballe, se trouve une petite chapelle dédiée à la Vierge. Quand un malade est sur le point de mourir, et que l'agonie se prolonge outre mesure, on y porte une bougie que l'on allume ; au moment où elle s'éteint, le moribond s'éteint également.

Le docteur Coulon en a envoyé toute une série :

Lorsqu'on approche d'un agonisant, on doit s'agenouiller près de son lit, puis jeter une poignée de sel dans le son pour empêcher que le diable n'emporte son âme.

Dans les campagnes du Périgord, il est d'usage de placer un joug sur la tête des agonisants pour les empêcher de souffrir.

Dans la même contrée, lorsqu'un malade est à l'agonie, on

(1) Au moment où paraîtront ces lignes sera publié dans la *Chronique médicale* un article de M. Régis combattant la théorie de M. Courtade et mettant la surdité de J.-J. Rousseau au compte d'une otite scléreuse, et faisant de l'auteur d'*Emile* un neurasthénique artério-scléreux. (A. P.).

met près de son lit un seau rempli d'eau pour que son âme puisse s'y purifier en quittant ce monde.

Une chouette ou une pie perchée, le soir, sur le toit d'une maison, annonce par ses cris lugubres qu'une personne mourra bientôt dans cette demeure.

Lorsqu'on aperçoit une pie faire le tour d'une maison, un de ses habitants mourra dans l'année.

Le feu follet annonce la mort d'un proche.

Ne vous avisez jamais d'éteindre la lumière placée près d'un mort, vous vous exposeriez à mourir dans l'année.

Les taches en forme de croix sur le linge ou dans un appartement sont des signes de la mort prochaine d'un parent ou d'un ami.

En Bretagne, lorsqu'une mère a un enfant malade, elle jette un voile blanc dans l'eau : s'il s'enfonce, c'est un signe que l'enfant ne reviendra pas.

Quand on coupe le gâteau de la fête des Rois et que l'on met de côté la part des absents, c'est pour l'un d'eux un signe de mort prochaine si cette part vient à se gâter.

Si l'œil gauche d'une personne décédée ne se ferme pas, un de ses parents sera sous peu visité par la mort.

Si un porc meurt de mort naturelle, son maître ne tardera pas à mourir ; on tire le même présage d'une poule qui imite le chant du coq.

Mettre une chemise le vendredi saint, c'est s'exposer à mourir dedans.

Celui qui, en pleine santé, voit en rêve son médecin est menacé de mort prochaine.

M. Coulon a gardé pour la fin cette perle qu'il a tirée d'un manuscrit du XIII[e] siècle :

« Si vous volés savoir se uns hom mora u non, quand il est malades, prendes sen orine et se le metés en un vaisiel, et faites une feme ki nourise un oir malle dégoûter de son lait eus ; se vous vées le lait floter, il mora, et se li lais se melle avec l'orine, si puet bien warir. Et a le feme s'elle est malade, prendès le lait d'une femme aussi com devant ki nourisse une puciéle. »

Tout ça, c'est tout simplement de gros morceaux de la vie d'un peuple.

§

Le tatouage est une branche de l'art populaire dont les

floraisons innombrables ont maintes fois attiré l'attention du criminaliste et excité la curiosité du collectionneur. J'avais fort envie -- et cela je le réaliserai un jour — de reprendre les différents travaux publiés sur ce sujet et de fouiller les collections connues... ou inavouées. Je n'en ai pas eu le temps et pourtant l'occasion s'offre aujourd'hui sous la forme d'un petit livre de MM. Le Blond et Lucas, qui ont recueilli, à Saint-Lazare, chez les *prostituées*, un joli assemblage des tatouages particuliers à ce milieu. Je ne veux pas déflorer aujourd'hui mon projet de plus tard et ne ferai que recommander au curieux cet intéressant opuscule.

Pourtant une tentation me vient de signaler ce joli cas que je trouve au hasard des pages.

MM. Le Blond et Lucas ont trouvé sur le bras d'une femme le portrait d'un souteneur son amant : le fait n'est pas rare, et le type reproduit est bien celui qu'on s'imagine : mais ce qui est plus original c'est l'usage que cette fille en faisait. Elle racontait à qui voulait l'entendre qu'elle ne quittait de cette façon jamais son amant, même en prison, et que, pour ainsi dire elle le faisait vivre auprès d'elle. En effet, *en se pinçant et en se tirant la peau*, elle le faisait sourire, ou grimacer selon qu'elle le voulait tendre ou menaçant.

La voilà bien la photographie animée.

§

Pour les collectionneurs de « *Hors Nature* », je découpe sans y ajouter aucun commentaire, ce chapitre d'une étude sur les Sakalaves parue dans le dernier numéro des *Annales d'hygiène et de médecine coloniales*. Il s'agit d'un cas de *perversion sexuelle* assez répandu à Madagascar chez les Sakalaves et chez les Hovas.

« En Emyrne, les individus qui se font illusion sur leur sexe s'appellent *Sarimbavy* (*sar*, portrait, *vary*, femme) ; chez les Sakalaves ils s'appellent *Secatra*. Chez ces derniers les Secatra ne se contentent pas de ressemblances extérieures avec la femme, ils vont beaucoup plus loin dans les rapprochements intimes.

» Les Secatra sont des hommes normalement constitués, mais dès leur jeune âge, probablement à cause de leur aspect plus délicat ou chétif, on les a traités comme des fillettes, et peu à peu ils se sont considérés comme de véritables femmes, en prenant le costume, le caractère et toutes les habitudes.

L'auto-suggestion qu'ils ont subie leur a fait oublier leur véritable sexe, et ils sont devenus incapables d'une érection et d'un désir à côté d'une femme. Ils prennent grand soin de leur toilette et de leur costume, tout habillés de lambas et de robes, portent les cheveux longs et nattés, terminés en boule ; leurs oreilles sont percées et reçoivent des disques avec pièce d'argent, sur l'aile gauche du nez ils ont une piécette ; aux bras, aux jambes ils portent des colliers ; pour pousser plus loin la ressemblance, ils mettent sur leur poitrine quelques chiffons qu'ils recouvrent d'un lamba et qui figurent les seins ; ils sont épilés avec soin, ont l'allure déhanchée de la femme et finissent par en avoir la voix. Quand un homme leur plaît, ils lui donnent de l'argent pour coucher avec lui, et le font coïter dans une corne de bœuf remplie de graisse qu'ils se placent entre les jambes ; parfois ils se font pédérer. Ils ne se livrent à aucun travail pénible, s'occupent du ménage, de la cuisine, font des nattes, ne gardent pas les bœufs, ne font jamais la guerre. Leur condition de sexe n'étonne personne, on la trouve très naturelle et nul ne s'avise d'une réflexion, car le sekatra pourrait se venger en jetant un sort et en rendant malades ceux qui discutent son cas. »

ALBERT PRIEUR.

## *ROMANIA, FOLKLORE*

Léon Bollack : *La Langue Bleue* (Bolak), langue internationale pratique. I. Théorie complète. II. Grammaire abrégée. Paris, Editions de la Langue Bleue, in-8°, 10 fr. et 1 fr. 25. — A.-B. de Liptay : *La Possibilité d'un idiome international sans grammaire.* Paris, 26, boulevard Poissonniere, in 12. — *Praeco latinus, folia gentium latina menstrua, litteraria ac critica ad propagandum sermonem latinum, necnon ad fovendum litteras latinas.* Philadelphia, 1328, Spring Garden Street. — *La Tradition au pays Basque. Ethnographie, Folklore, Art populaire, Hagiographie.* Lucien Gougy, libraire éditeur ; gr. in-8°, 10 fr. — Auguste Théret : *Littérrature du Berry. Poésie. Les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles : François Habert, Michel Baron, Gabriel Bounyn, Guimond de la Touche.* Francis Laur, éditeur ; in-8°, 10 fr. — Jules Baissac : *Les Origines de la Religion*, nouvelle édition. Félix Alcan, éditeur ; 2 vol in 8°, 12 fr.

L'Académie des Sciences s'est, depuis longtemps, interdit tout examen des mémoires dont on l'accable touchant la découverte du mouvement perpétuel. Il faut, en linguistique, prendre la même attitude vis-à-vis des inventeurs de langues universelles. Ce jeu laborieux a duré assez longtemps. L'encourager,

c'est risquer de donner à quelque commis ambitieux l'idée de se soumettre à l'un des régimes préconisés sous le nom de *Volapuk, Esperanto, Langue Bleue.* Dans le temps que le malheureux eût mis à s'assimiler les 480 pages in-8° de la grammaire complète de M. Bollack, il eût appris « commercialement » les deux ou trois langues étrangères dont les éléments peuvent lui être utiles. Il est vrai que M. Bollack et les autres sont persuadés, chacun en particulier, que leur invention particulière est en train de conquérir le monde; qu'à leur avis, sans aucun doute, apprendre le jargon qu'ils préconisent ne saurait être, bien au contraire, du temps perdu. Je ne prétends pas enlever ses illusions à M. Bollack, bien que le Dr Schleyer, le père du célèbre Volapuk, ait probablement déjà perdu les siennes, ni lui expliquer pourquoi il travaille en vain. Tous ceux qui savent ce que c'est qu'une langue souriraient que l'on prenne la peine de telles objections; pour ceux qui ne le savent pas, il faudrait de très longues explications. J'aime mieux emprunter à M. Bollack lui-même un tableau fort instructif qu'il a publie en appendice à sa grammaire complète; c'est l'historique des projets de langue universelle, la liste des martyrs de cette idée singulière. Il paraît que le premier inventeur qui, dépassant la théorie, accoucha d'une grammaire et d'un vocabulaire, fut un certain Lucien de Rudelle, de Bordeaux; il baptisa sa trouvaille du nom de *Pantos-Dimou-Glossa* (1859). Avant lui, il n'y avait eu que des tentatives partielles, comme celle de Sudre, qui était une langue philosophique, écrite et parlée au moyen de notes de musique; cela s'appelait le *solrésoldomido* (1827); comme celle de Matrata (1834), la *genigrafia;* comme celle du Niethammer (1808), la *pasilalie;* comme celle de Wilkins, qui remonte à 1641, le *Mercury,* système de représentation des mots par signes conventionnels.

Après Rudelle, les essais de langues artificielles se multiplient. Sinibaldo de Mas (1863) propose l'emploi des idéogrammes chinois; Dyer invente la *lingualumina* (1875); Meriggi, la *blaia zimendal* (1878); Schleyer, le *volapuk* (1880); Sturmhoefel, le *neue latin* (1883); Steiner, la *pasilingua* (1885); Maldant, le *chabé abané* (1886); Verheggen, le *nel bino* (1886); Lauda, le *kosmos* (1886); Sivartha, le *visona* (1887); Samenhof, l'*esperanto* (1887); Saint-Max, le *bopal* (1888); Chancerel, le *oïdapa* (1889); Bauer, le *spelin* (1889); Hoinix, l'*anglo-franca* (1889); Stempfl, le *myrana*

(1889); Gasté, le *nov-latin* (1890); Dormoy, le *balta* (1893) Heintzeller, l'*universala* (1893); Stempfl, la *communia* (1894); Marchand, le *dilpok;* Bollack, le *bolak.*

Ce qui a pu encourager tous ces inventeurs, c'est l'attention que donnèrent à cette idée plusieurs grands philosophes, Bacon, Descartes, Leibnitz, Kant et de bons esprits tels que d'Alembert, Condorcet, Sicard, Volney, Comte. Ne voit-on pas, de nos jours, un homme de valeur, M. de la Grasserie, proposer une langue internationale basée sur les racines grecques?

Il est sans doute maintenant inutile que je réponde à la question de M. Liptay : une langue internationale est-elle possible? M. Liptay est l'inventeur de la langue *catolica.*

Voici d'ailleurs pour nous mettre d'accord une revue qui représente la seule langue universelle souhaitable et possible, le *Praeco latinus,* de Philadelphie. Avec quelle aisance ces excellents latinistes rédigent les annonces des plus modernes inventions ! Lisez :

HENRY D*** AND SONS

fabricant Serras { rotarias, fabriles baltearias, jugales, manuales, dorsales, etc.

*perinde atque*

Limas { omnis normae et speciei, subtiles quoque pro chiropodis

*porro*

Perpendicula et planaria, regulas ad rectangulum et in obliquum, etc.

---

TYPOSCRIPTORIUM H***ANUM

Machinula quaeque scribit typis specie diversis variisque linguis.

---

PILEI ST*** IANI

Capillacei coactiles sunt praestantissimi omnium qui usquam in orbe fiunt.

---

PH... T... et CO
fabricatores
clavorum e ferrofilo

*Ferrofila*

plana, galvanata, stannata et cuprata.

*Bullae*

stannatorum, pro lacubus, pontibus, carris, loris, etc.

*Clavi*

normales, librales, ornatorii clavuli. — Clavis nostris barbatis par est nihil. — Patentati 30 nov. 1896.

---

TUBULATIO FLEXIBILIS METALLICA

Parcimonia et securitas omnium interest qui utrium seu tubulorum gummeorum usum capiunt, praesertim ad vaporem, aerem aut pressuram hydraulicam transvehendum.

Il n'y a pas un collège, en pays civilisé, où un enfant de dix ans ne puisse traduire de telles annonces. Il doit y avoir de par le monde quatre à cinq millions d'hommes comprenant le latin élémentaire. Quel plus solide commencement de clientèle pour une langue internationale ?

§

La Société d'Ethnographie nationale et d'Art populaire poursuit le cours de ses utiles publications, et voici la *Tradition au Pays basque*. Le volume, illustré de gravures et de musique, comprend comme principaux chapitres : la *Race basque*, par le Dr R. Collignon ; les *Basques ont-ils une histoire ?* par A. Planté ; les *Pastorales basques*, par Wentworth Webster; les *Mascarades souletines*, par J.-D.-J. Sallaberry ; *Proverbes, sentences et dictons basques*, par l'abbé Haristoy; la *Musique populaire des Basques*, par Charles Bordes ; la *Langue basque*, par Arturo Campion ; et plusieurs communications d'un grand intérêt sur des points particuliers de l'histoire et de la biographie du pays basque. L'étude de M. Campion, qui est une grammaire raisonnée, m'a paru le morceau capital du recueil. La langue basque est peu connue hors du pays pour ces deux causes : qu'elle est d'une absolue inutilité pratique et qu'elle est la langue la plus difficile du monde. Elle appartient à la division (fort arbitraire) des langues agglutinantes, mais on lui reconnaît des tendances polysynthétiques; elle tiendrait donc le milieu entre le groupe ouralo-altaïque et les groupes américains. D'après la classification ordinaire, elle en est au second degré de l'évolution verbale, le premier étant bien représenté par le chinois, qui est une langue isolante. Seulement, toutes les langues sont plus ou moins isolantes et chinoises : on ne voit pas bien l'abîme qui sépare l'anglais *mankind* du chinois *gin-tu*, tous deux voulant dire une grande quantité d'hommes (1). Le basque qui est agglutinant est donc aussi un peu isolant et même un peu flexionnel. Dans les langues de ce groupe les mots sont invariables et inaltérables; les relations des parties du discours s'expriment par la position des mots ou par l'intercalation entre ces mots ou à l'intérieur de ces mots de suffixes et « mots vides » également invariables. Cette inaltérabilité des mots est toute théorique : les consonnes et les voyelles réagissent les unes sur les autres de telle sorte que le même mot

(1) *Gin*, homme ; *tu*, quantité.

peut se présenter dans la même phrase sous plusieurs formes assez différentes (*edoi, odei,* nuage ; — *nagusi, nabusi,* maître ; — *seme, semia,* fils ; — *beor, bior,* jument). — Mais ces variations sont régulières, quoiqu'on n'ait pu encore en déterminer toutes les lois, si bien qu'il n'y a pas une différence morphologique essentielle entre le basque d'aujourd'hui et ce qui a été conservé du basque du XIIe siècle.

M. Campion, qui est violemment *euskarazale* (1), se sert de la logique primitive, c'est-à-dire très compliquée du basque, pour écraser ce qu'il appelle les patois environnants. Mais une langue n'est pas d'autant plus belle qu'elle est plus régulière, ni d'autant plus riche qu'elle possède un plus grand nombre de combinaisons possibles. C'est le génie d'un peuple qui fait la beauté d'une langue. Le basque, et cela donnera une idée de sa complication, ne possède pas de conjugaison. Chaque acte représenté exige un mot nouveau, si bien que le verbe ne revêt pas moins de 264 formes différentes par temps. Mais comme en basque il y a au moins 35 temps (toutes les nuances), il faut en théorie dix mille combinaisons verbales pour exprimer ce que le français dit avec vingt formes, et l'anglais avec sept. Dans la pratique beaucoup de ces mots sont répétés plusieurs fois et bien des nuances ne sont jamais exprimées. Cela n'en est pas moins redoutable.

§

L'ouvrage de M. Théret est une utile contribution à l'histoire littéraire de la France. Les livres de ce genre ne seront jamais trop multipliés. Ils sont aussi d'un bon exemple pour les érudits de province qui ont trop négligé les choses de l'esprit pour de souvent vaines discussions archéologiques. Le glossaire pour servir à l'intelligence des poètes berrichons du XVIe siècle qui est joint à ce volume est assez bon, mais il contient des erreurs dans les références au latin. *Geline* n'est pas le latin *gallina,* ni *viage* ne représente *via.* Dans une note M. Théret rapproche *luictons* (les *lutins*) de *luctus.* C'est de l'étymologie à la mode du XVIe siècle. Le lutin, luton, luicton, n'est autre chose que notre vieux dieu Pluton.

§

La nouvelle édition des *Origines de la Religion* de

(1) Bascophile ; *euskara,* basque, et *zale,* aimant. Le basque, au moins, est une langue pure et cela nous fait envie, à nous qui ne pouvons exprimer certaines idées qu'en gréco-latin.

M. Baissac montre avec quelle faveur a été accueilli cet ouvrage considérable, trop bien documenté pour n'être pas çà et là paradoxal. M. Baissac, qui sait tout, rapproche tout. La méthode est dangereuse. Je recommande à ce point de vue son explication de la légende de Sainte Marthe. Elle me séduit d'ailleurs et je la voudrais exacte, car cela flatterait mon goût pour la perpétuité des dieux. Le culte de Marah ou Marth, la Dame (*Martha-na*, Notre-Dame) fut apporté à Marseille par les Phéniciens. Les premiers apôtres chrétiens en abordant en Provence y trouvèrent donc une Marthe qu'ils identifièrent aussitôt avec celle de l'Evangile. Madeleine ne serait que le dédoublement « hétaïrique » de cette Marthe, qui semble aussi être devenue l'Artemis grecque.

M. Baissac donne du monothéisme juif une explication purement verbale qui est à retenir. Les Juifs appelaient indifféremment tous leurs dieux, n'osant dire leurs véritables noms, le Seigneur, Adonaï. Ils les confondirent ainsi par le langage en un dieu unique. On substituera cela avec avantage au mot de Renan, qui n'est qu'un mot : le désert est monothéïste. D'ailleurs l'invention en question n'est pas précisément de celles dont l'humanité ait le droit d'être fière. La connaissance de son origine n'effacera pas le mal irréparable qu'elle a fait au monde, la tare dont elle a marqué l'intelligence de l'homme.

J. DREXELIUS.

## LES REVUES

*La Revue bleue :* Des lettres d'Alfred de Vigny à Marie Dorval. — *La Revue blanche :* Un Ubu allemand ; le poète Morts-aux-Rats « en travail ». — *La Revue de Paris :* La nouvelle pièce d'Ibsen. — Memento. — Naissances : 2.

Peu d'hommes autant qu'Alfred de Vigny furent soucieux de cacher l'aventure sentimentale de leur vie. La sienne a été douloureuse. Elle lui inspira un des plus beaux poèmes français : pourquoi la *Colère de Samson* ne suffirait-elle pas aux artistes et à la critique ? Celle-ci cherche moins la raison de la beauté dans l'œuvre, ce qui exige des qualités d'intelligence et la logique du savoir, que le document indiscret. Le poète d'*Eloa* s'est éloigné sous les voiles d'une ombre dont il avait préparé la clarté mystérieuse. Le souvenir nous l'a maintenu dans une attitude qu'il convenait de ne jamais déranger, parce qu'elle reflète la pureté, l'émotion, l'ordonnance gra-

cieuse et la hauteur de ses écrits. C'est à travers leur courant limpide qu'il voulait transmettre l'héritage de sa mémoire. Ils devaient la protéger parmi sa descendance spirituelle. Son légitime orgueil serait affreusement déçu aujourd'hui : le tact apporté par M. Louis Ratisbonne à la publication du *Journal d'un poète* n'a pas influencé le goût de M. Léon Séché.

Ainsi, nous retrouvons l'un près de l'autre (**la Revue bleue**) le nom d'Alfred de Vigny et celui de Marie Dorval, qui fut bien une grande actrice, mais femme d'une exceptionnelle cruauté à l'égard du génie le plus sensible et le plus aristocratique dont se réclame la littérature du XIXe siècle.

« *Je t'aime tant et avec une inquiétude si continuelle* », lui écrit-il, méconnaissant que cette femme lui demeurait inégale en délicatesse. Et, à la manière d'une intrigue conduite pour régaler la curiosité des amateurs de rébus, M. Séché expose les amants désunis en faveur d'un M. Gustave, bellâtre et cabotin, qui devient Mélingue. Mélingue? Le *grrr*and Mélingue que nos mères applaudissaient sur les scènes du boulevard du Crime, — oui !

Marie Dorval le découvre à Rouen où l'a conduite une tournée. Il porte la moustache en croc et monte à cheval. Cela suffit. L'élégance du comte de Vigny, l'élévation de son âme, sa gloire, ni même la tendresse, l'exquise sentimentalité de ses épanchements, — le nouveau Buridan triomphe aisément de tout cela.

M. Séché parle d'une lettre — « d'un fou ou d'un malade », observe-t-il sans autre précaution, — que le poète aurait adressée à son amie dans un accès de sensualisme ; et s'il ne la publie point — « elle ne pourra l'être qu'à Genève ou Bruxelles », remarque encore le délicat chroniqueur, — il est impardonnable déjà d'en avoir signalé la nature.

A la femme qui lui arrache ce mot désespérant : « *Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie* », Alfred de Vigny se confiait avec tendresse au moindre éclair de joie qu'elle lui donnait :

« Hier, j'ai revu ton âme tout entière, et après nos quatre heures de baisers et d'amour, elle s'est rouverte, comme tous les jours tes bras. Je t'en rends grâce mille fois, mon ange, ma chère belle, je t'ai retrouvée. Ton tendre repentir a effacé tout, mon enfant ; je te confie à la garde *de ton amour, de ton honneur et de ta bonté!* N'oublie jamais cela. Cependant ce qui reste dans mon âme de tout cela et de ton départ surtout

est plus que de la tristesse, c'est du malheur, c'est du découragement mortel. Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie. Les mots que je me suis fait effort pour prononcer hier m'ont outragé, plus que je ne puis le dire. Je me coupais moi-même au tranchant de mon arme et en me vengeant, je me blessais...Il est affreux pour moi que cela soit arrivé et c'est pour moi seul que cela est douloureux ! »

Ces lettres témoignent d'une sensibilité presque ingénue. Elle émeut en soi et aussi parce qu'elle n'a point touché le cœur qui l'éveillait.

Elles seraient si bonnes à lire sans commentaire! L'intervention de M. Léon Séché est quelquefois par trop lourde : « Il (Vigny) est allé chez elle le soir; ils sont restés *trois ou quatre heures en tête à tête*, et en rentrant chez lui, à une heure du matin, *il a pris une plume* et s'est mis à lui écrire. » Le renseignement ne se trouvait-il pas dans ce triste billet :

« *Jeudi 4 juillet.* (En rentrant de chez toi, à une heure).

» Je rentre le cœur navré mille fois plus que tous ces derniers jours. Que tu m'inquiètes, que tu m'affliges, ô ma chère ange ! Ma pauvre chère belle, que tu me désoles ! Mais quoi? Tu penses à me faire écrire par Louise quelquefois? Songe que si tu veux me faire mourir de chagrin, tu n'as pas d'autre chemin... Non, non, non, il me faut ton écriture, il me faut la trace de ton bras sur le papier, et tous les jours de ma vie, tous les jours, ton écriture, et elle seule, et point d'autre qui s'en mêle !...

» Ah ! quelle cruauté que de m'accuser, moi, moi! de ne pas t'avoir assez servie dans ton théâtre! Tu sais ma vie, le pouvais-je? Tu vas voir à présent, si tu me donnes confiance en toi, ce que je ferai alors pour toi aussi... »

Elle le tourmentait en maîtresse et en comédienne. Vigny aime et implore :

« Je t'en supplie, ma belle Marie, au lieu de m'effrayer et de me menacer comme tout à l'heure, ne fais plus autre chose que de me rassurer sur l'avenir, afin que je puisse *penser et écrire pour toi*. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« *Vendredi matin.* — Je tombais de fatigue hier et je me suis endormi pesamment. Je me suis étonné de trouver mon oreiller, mes joues, mes yeux remplis de larmes. J'avais rêvé à je ne sais quel chant triste qui me faisait sangloter. Tu

m'as fait mal hier au soir, ô mon bel ange, c'est bien toi qui ne dois pas être jalouse. Je t'aime tant et avec une inquiétude si continuelle! »

Il la conseille, s'intéresse à ses succès, à ses moyens d'actrice, tente de la maintenir au niveau supérieur de l'art où l'a élevée momentanément la représentation des héroïnes qu'il a conçues :

« Tu seras toujours tragédienne, quand tu jouerais cent comédies aussi parfaitement que tu joues *Jeanne Vaubernier* et la *Jeune Femme colère*. Mais, je te l'ai dit, la première ressemble trop à un vaudeville, l'autre à une parade où l'on souffre de voir que tu daignes faire rire avec des coups de pied et des coups de poing.

» C'est une nécessité à laquelle je n'aime pas te voir soumise. La gravité de ta voix, de tes traits, de ta démarche, la tristesse naturelle qui est en toi, tout t'a créée tragédienne ne pense plus qu'à cela. »

Ailleurs, c'est encore une plainte d'un accent si résigné qu'il fait mal : « Tu fais de la jalousie et de la colère pour avoir l'air bien plus occupée de moi que tu ne l'es. »

Et il la supplie : « N'est-ce pas que tu vas être bien douce quand tu reviendras?... Une maîtresse! une maîtresse, quel mot charmant on a fait là! ne vas-tu pas m'apporter la mienne, dis-moi? »

Même, en supportant l'idée d'une certaine exagération chez Alfred de Vigny, qui allégerait la responsabilité de Marie Dorval, — il lui a fallu souffrir profondément par elle pour exprimer sa douleur en termes aussi poignants (3 avril 1835) :

« Toutes les heures de mes jours et de mes nuits se passent depuis quatre ans à chercher comment te rendre heureuse et pendant ce temps-là tu sembles t'occuper à trouver comment tu m'affligeras et quelle peine nouvelle tu me réserves pour le lendemain. Le contraste devient trop douloureux à présent.

» Je savais bien, l'été dernier, lorsque j'étais malade et que, te voyant pleurer de voir ta destinée tourner si mal au théâtre, je savais à quelles attaques j'allais m'exposer en essayant de te sauver, quelle eût été la gravité d'une défaite dans ce combat, combien j'avais d'ennemis et combien peu d'amis. Tu te plaisais alors à m'affliger et à me tourmenter de toutes manières par des familiarités qui m'effrayaient.

» J'étais sérieusement malade et cependant je passais les nuits à écrire pour toi. Je souriais encore en te voyant et ne

parlais pas même de mes travaux, de mes douleurs, de peur de m'en faire un mérite.

» Que faisais-je donc pour moi? Était-ce une grande gloire que de me mettre au théâtre une idée de l'un de mes livres? c'était pour toi, tu l'as oublié...

» Ne conduis pas tes offenses plus loin que ne pourraient aller mon amour et ma bonté! Je les sens toujours en moi veillant sur toi, mais en vérité je commence à ne plus savoir comment les employer tant tu me reproches et tant je suis las de cette lutte continuelle! »

Après la rupture, Mme Dorval, désireuse de rentrer à la Comédie-Française, demande au poète son appui auprès de M. Buloz. C'est en 1841. A la date du 14 février, Alfred de Vigny écrivit la lettre que voici (*l'Amateur d'autographes*)

« En vérité, Madame, jusqu'à trois heures j'ai cru pouvoir me rendre chez vous avant-hier. Voyant que je n'en avais pas le temps, je vous ai écrit à la hâte un billet très innocent, que je ne me rappelle plus, mais où j'ai peine à comprendre que vous ayez trouvé la moindre ironie : elle était loin de mes idées, très graves en ce moment. Lorsque je parle de représentations où vous pourriez paraître, je suis accoutumé à me figurer toujours cet éclat si vrai, si sérieux, qui vous accompagne partout.

» Vous avez bien raison, en effet, lorsque l'année dernière vous avez désiré jouer deux de mes ouvrages, je ne les regardais pas comme autre chose que deux costumes de votre toilette et j'ai mis tous mes soins à ce qu'il n'y manquât rien. Vous me trouverez toujours aussi prompt à vous être utile. Mais j'ai voulu seulement, en vous parlant de ma répugnance pour le théâtre, vous empêcher de compter trop immédiatement sur une pièce nouvelle de moi. Je me serais trouvé coupable si je vous avais laissée dans une fausse attente qui pouvait changer vos calculs et vos plans. Je pensais être mieux compris de vous. Je ne me souviens pas que M. Buloz m'ait dit un seul mot à votre sujet depuis bien longtemps, et vous me connaissez assez pour bien savoir que jamais je ne parle de vous que de manière à seconder vos projets, et si par hasard j'étais consulté, ce qui arrive rarement, je conseillerais tout ce qui serait dans vos intérêts. Il serait bon seulement de me les faire connaître, car je vous le répète, je ne sais rien de ce qui se passe à la Comédie-Française, mais personne ne désire plus que moi d'apprendre que vous vous y trouvez établie d'une façon durable et qui vous rend heureuse. »

§

Christian-Dietrich Grabbe fut, dit-on, avocat et fieffé ivrogne. Allemand, contemporain de Gœthe, il osa railler le Jupiter de Weimar, composa des tragédies, malmena la critique, et mourut à 35 ans, après beaucoup de désordres, en 1836, laissant la réputation d'un grand poète. Il aurait écrit une pièce en trois actes : *Scherz, Satire, Ironie und tiefere Bedeutung* dont M. Alfred Jarry, — s'appuyant sur l'excellence de Rabelais : « Silènes estoient jadis petites boîtes... », — traduit avec concision et liberté le long titre, par : **les Silènes**.

Entre le Diable du poète de Dettmold et le gidouillard Ubu, il existe un cousinage du second degré pour le moins, — et l'on conçoit la satisfaction qu'a dû éprouver M. Jarry à traduire en français la saveur comique de cet Allemand (**la Revue Blanche**, nº du 1er janvier).

Un naturaliste trouve le Diable gelé, par une journée d'août où la chaleur est accablante. Il le tire par le col, l'étend sur une table et l'examine avec le concours de trois confrères. Chacun donne son opinion sur le « cadavre énigmatique ». L'un avance :

« Remarquez ce nez à l'envers, cette gueule large et lippue, — remarquez, dis-je, cet inimitable trait de grossièreté divine, qui est moulé sur toute la face, et vous ne douterez plus que vous ne voyiez étendu devant vous un de nos actuels critiques, et à coup sûr, un authentique. »

Le deuxième opine :

« Il y a quelque chose d'une joliesse de jeune fille là-dedans ! les sourcils touffus, surplombants, indiquent cette délicate pudeur féminine, qui s'efforce de cacher même ses regards, et le nez, que vous appelez *à l'envers*, semble bien plutôt s'être détourné par courtoisie, pour laisser au languissant amant une grande place au baiser. — C'en est assez, si tout ne me trompe pas, cet être humain gelé est la fille d'un pasteur. »

Pour le troisième qui « présume que c'est le Diable », — il s'attire cette remarque irritée :

« C'est *ab initio* impossible, car le Diable ne s'adapte point à notre système. »

Le quatrième naturaliste, qui serait fort bien M. Alfred Jarry s'il n'était l'authentique Grabbe, affirme avec une galanterie du meilleur aloi :

« Considérez l'énorme laideur que nous hurle en plein chaque mine de cette figure, et vous êtes à coup sûr contraints de me

concéder qu'une telle caricature ne saurait du tout exister, s'il n'y avait point de femmes de lettres allemandes.»

Interpellé, le Diable, qui s'est ranimé à la faible chaleur d'une lumière, se récrie :

« Femme de lettres? Qu'est-ce que cela veut dire? De telles femmes, le Diable les tourmente, mais Dieu préserve le Diable qu'elles fussent le Diable lui-même ! »

Il faut lire la scène féroce entre le Diable-Ubu et le Margrave, et le marchandage de la fiancée « spirituelle, belle et noble » — comme toute fiancée !

Mais, à deux fins, la place du monologue de l'esthète Mort-aux-Rats est dans un recueil de littérature :

### La chambre de Mort-aux-Rats

« Mort-aux-Rats (*est assis à une table et veut composer*). — Hélas, les pensées ! les rimes sont là, mais les pensées, les pensées ! Je m'assieds là, je bois du café, je mâche des plumes, j'écris, je biffe, et je ne peux trouver aucune pensée; aucune pensée ! Ah ! comment saisir cela ? Halte, halte ! Quelle idée me vient ? Somptueux, divin ! C'est précisément sur cette pensée que je ne puis trouver de pensées, que je vais faire un sonnet, et vraisemblablement cette pensée sur le manque de pensée est la plus géniale pensée qui pouvait s'offrir à moi. Je vais incontinent sur ce sujet, que je ne puis composer, composer un poème. Que piquant, qu'original ! (*Il court devant la glace.*) D'honneur, j'ai bien l'air génial ! (*Il s'assied à une table.*) Maintenant, je commence !

(*Il écrit.*)

Sonnet

» J'étais assis à ma table et mâchais ma plume,
Ainsi que —

» Qu'est-ce qui est assis maintenant dans tout l'univers, avec le même air que j'ai, si je mâche ma plume ? D'où tirerai-je une heureuse image ? Je vais sauter à cette fenêtre et voir si je n'aperçois rien qui me ressemble !

(*Il ouvre la fenêtre et regarde dans le vide.*)

» Là-bas est accroupi un jeune homme contre le mur, en train de — Non, ça ne ressemble pas ! — Mais là, sur le banc de pierre, est assis un vieux mendiant, et il mord dans un morceau de pain dur. — Non, ce serait trop trivial, trop ordinaire !

(*Il ferme la fenêtre et marche par la chambre.*)

» Hem, hem! Rien ne me convient donc? Je vais une bonne fois énumérer tout ce qui mâche. Un chat mâche, un putois mâche, un lion — Halte! un lion! — Que mâche un lion? Il mâche ou un mouton, ou un bœuf, ou une chèvre, ou un cheval. Halte! un cheval! Ce qu'au cheval est la crinière, les barbes le sont à une plume, et ainsi les deux paraissent assez analogues — (*Poussant des cris de joie.*) Triomphe, c'est bien l'image! Hardi, neuf, caldéronien!

« J'étais assis à ma table, et mâchais ma plume,
Ainsi que le lion, quand l'aube blanchit d'effroi,
Mâche le cheval, sa plume rapide...

(*Il lit ces deux vers encore une fois à voix haute et claque de la langue, comme ravi de leur goût.*)

» Non! non! une telle métaphore, il n'y en a pas! J'ai peur devant ma propre puissance poétique! (*Humant confortablement une tasse de café.*) Le cheval une plume de lion! et l'épithète « rapide »! Que c'est frappant! Quelle plume pourrait être plus rapide que le cheval? Et les mots : « Quand l'aube blanchit d'effroi », que purement homériques! Ils ne conviennent pas ici, mais ils rendent l'image indépendante, ils en font une épopée en petit! Oh, il faut que je coure encore devant la glace! (*S'y contemplant.*) Par Dieu, visage au plus haut point génial! Il est vrai que le nez est un peu colossal, mais c'est de situation! *Ex ungue leonem*, au nez on reconnaît le génie!

(*Le Diable entre.*)

» LE DIABLE. — Bonjour, monsieur Mort-aux-Rats!

» MORT-AUX-RATS. — Tout-Puissant! le Diable...

(*Il cherche à passer à côté de lui et à gagner la porte.*)

» LE DIABLE. — Ne vous effrayez pas! J'ai lu vos œuvres. »

§

**La Revue de Paris** publie la dernière pièce d'Henrik Ibsen traduite par M. le Comte Prozor : *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, — « épilogue » en 3 actes de la série de drames inaugurée par *Nora*. On peut dire de cette pièce qu'elle contient en quintessence la philosophie, ou plutôt la morale de ses devancières. L'art du dramaturge s'y est con-

centré pareillement, réduit à une simplicité dont il ne sera possible de dire si elle mérite l'admiration qu'après une représentation sur le théâtre. C'est une expérience à tenter. Elle prouvera si l'*idée pure* s'accommode de la scène ; s'il est supportable d'y entendre quatre personnages s'entretenir deux à deux de leurs crises morales passées, — sans autre action que d'une main cherchant de temps à autre un stylet dont la lame finit par briller tout entière et ne frappe point ; sans autre mouvement qu'une avalanche entraînant un couple, tandis que l'autre y échappe, la femme chantant. A la lecture, l'émotion est des plus fortes et la pensée, sensible.

MEMENTO. — **Revue des Deux-Mondes.** — *La Nuit des Dieux*, poème par M. Henri de Régnier. — (No du 1er janvier.) *Le Doge maudit. La contre-légende de Marino Falier*, par M. Paul Hervieu, très compacte étude qui devra lui assurer le suffrage des historiens à la prochaine élection académique.

**L'Ermitage.** — *Le Poète et l'oiseau*, poésie par M. Francis Jammes ; un conte de fées : *Le Miroir Magique*, par M. E. Ducoté ; et un fragment, — la scène du « pelleversage » entre autres, — du beau drame de M. de Faramond, *la Noblesse de la Terre*.

**L'Effort.** — *L'Adieu*, poème par M. Maurice Magre ; — *Le Poème du Deuil et de l'Espoir*, par M. E. Gaubert.

**La Revue d'Europe.** — *Ballades d'Herzégovine*, par Mme la Comtesse Colonna.

**La Revue hebdomadaire.** — *Paul Déroulède raconté par lui-même*, évangile recueilli par M. H. Galli. Que simple !

**La Nouvelle Revue.** — *La Princesse pâle*, conte dramatique par M. Louis Tiercelin.

**La Grande Revue.** — *Le Rôle d'Henry*, étude historique par M. Joseph Reinach. — *Le Pont*, nouvelle par M. Paul Adam.

**Revue encyclopédique Larousse.** — *La Pile électrique, son évolution depuis Volta*, par M. Jacques Boyer.

NAISSANCES. — **Gallia** vient de paraître à Gaillac (Tarn). Revue décentralisatrice : « Il fut un temps où Paris seul avait le privilège d'attirer..., etc..., etc... » air connu ; air juste.

**La Grande France**, de très petit format, présentée par MM. J.-H. Rosny, publie *Passion Noire*, d'excellentes pages de M. Jean Rodes et la critique littéraire de M. Marius-Ary Leblond, aiguë, solide, spirituelle : « M. Paul Bourget, académicien et pair de France... »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Le Persiflage académique (*Le Temps*, supplément du 29 décembre). — La langue des Boers (*Le Petit Temps*, 5 janvier). — L'origine de la Fantine de Victor Hugo (*L'Intermédiaire*, 22 décembre). — Une drôlerie (*L'Echo du Public*, 2 décembre).

Sainte-Beuve fit jadis un joli article sur le persiflage académique. Il eût vivement goûté le ton de la dédaigneuse réponse que fit M. Costa de Beauregard au discours de M. Lavedan. On dit que cette réponse n'a été ni prononcée ni imprimée telle qu'elle avait d'abord été rédigée ; le ton dut en être adouci. Quel dommage! Telle qu'elle est, elle restera comme un délicieux modèle de la « Manière de traiter comme ils le méritent » les petits chroniqueurs du genre de M. Lavedan. Car ce n'est qu'un chroniqueur en dialogue, et l'un des plus fades, des plus ennuyeux, des moins spirituels qui soient. A côté de lui, une dame Marni, qui pourtant n'a aucune sorte de talent, apparaît comme pétillante de drôlerie. Elle met d'ailleurs un peu mieux l'orthographe et elle ne croit pas, comme l'auteur de *Leur beau physique* (quel titre!) que *casuel* veuille dire *fragile*. Et voilà les maîtres qui sont recrutés soi-disant pour travailler au Dictionnaire de la Langue! Mais on dirait que l'Académie (qui représente encore un peu la littérature française) a eu, dès le lendemain de cette élection, honte de son choix; en encourageant la malice de M. de Beauregard, elle s'est pour ainsi dire rétractée. M. Lavedan serait de l'Académie comme s'il n'en était pas. C'est le quatorzième convive du festin, appelé par la fenêtre, et à qui personne ne parle plus dès qu'il a pris place à table.

Un mélange de Berquin et de Pigault-Lebrun, voilà l'idée que M. de Beauregard nous donne de sa victime. Encore Pigault-Lebrun avait-il une certaine verve libertine. M. Lavedan ignore également la verve et le libertinage ; on sent toujours en lui « le bon petit enfant de Mgr Dupanloup », et son œuvre oscille des grossièretés « de la langue verte aux gazouillements de la Bibliothèque rose ». Après cela, je n'aurais plus rien trouvé à dire sur cette littérature si complètement inexistante. M. de Beauregard, forcé de feindre quelque attention pour des pièces déjà oubliées et plus vieilles, après deux ans, que les arlequinades d'il y a deux siècles, s'en tire ainsi :

« Le succès d'*Une famille* s'annonçait triomphal... Et voilà que vos amis virent leurs espérances encore dépassées. Au lieu d'une pièce, vous en aviez fait deux. »

Cela est fort joli. Le mot durera, et peut-être avec lui le titre de la pièce. Les bonnes épigrammes sont des embaumeuses.

§

Comment doit-on prononcer le mot *Boers?* En pays de langue flamande ou hollandaise, à Anvers, à Amsterdam, à Colesberg ou à Prétoria, il faudrait prononcer à la mode du pays, quelque chose entre *bourses* et *borses* (1). En France, il faut dire *Boères,* parce que le peuple prononce ainsi, parce que, dès qu'un mot étranger entre en France, il doit se nationaliser ou disparaître. Les crieurs de journaux disent *Boères.* Malherbe n'en aurait pas demandé davantage (2).

Voici quelques détails sur la langue des Boers et des Africanders (mot auquel le *k* est absolument inutile en français):

« Parlé par les gens de couleur, c'est naturellement un patois que les habitants de la Haye ont quelque peine à comprendre et où se mêlent des mots d'origines diverses. Tel qu'on l'entend chez les *Boers*, de la montagne de la Table aux rives du Limpopo, c'est un dialecte ne différant guère plus du hollandais littéraire que celui-ci du haut allemand ou le frison du néerlandais classique. La prononciation peut dérouter l'oreille et l'orthographe les yeux ; mais un Allemand ou un étranger sachant bien l'allemand, avec quelque habitude des comparaisons philologiques, arrive très vite à lire de l'*afrikaans,* sinon à s'exprimer en cet idiome. Certaines modifications furent apportées dans la grammaire, presque toujours avec avantage : en se simplifiant, la langue a plus gagné que perdu au point de vuè de la clarté et de la logique. Ainsi les déclinaisons irrégulières sont devenues régulières, le pluriel se forme plus naturellement : tantôt le singulier a été mis en harmonie avec le pluriel; tantôt, c'est le pluriel qu'on a rapporté au singulier (3). On a supprimé le subjonctif. Autre changement, il n'y a plus qu'un article pour le masculin comme pour le fémi-

(1) On entend dire *Boûr*, au singulier comme au pluriel, ce qui est du moins un compromis.

(2) Il y a d'ailleurs un précédent : *Boerhave* se prononce *boèrave.*

(3) Exemples : en hollandais, *ei* (œuf) fait, au pluriel, *eieren*, et *kœ* (vache) *kœien*. En afrikaans, on dit, au singulier, *eier, kœi,* et au pluriel, *eiers, kœie,* ce qui est plus régulier. En hollandais, *smit* (forgeron) fait *smeden*, — *lit* (personne, individu) fait *leden* (gens). En afrikaans, on a des formations plus simples : *smit, smits; lit, litte,* et ainsi de suite.

nin, et le genre n'existe pas. Les Afrikanders demandent avec raison pourquoi une chaise serait plus féminine qu'un tabouret ou un banc. Cet article unique n'a pas de pluriel. L'influence de l'anglais est ici évidente. Dans la structure des mots on a laissé choir beaucoup de sons durs comme le *g* guttural pareil au *j* espagnol. *Wagen,* voiture, devient *wa; dragen*, porter, *dra; krijgen,* acquérir, *kry*. On élide même, comme trop rude, le *v* entre deux voyelles, ou bien on l'adoucit en *w;* on dit *o'eral* pour *overal,* partout; *morre aand* pour *morgen avond,* demain soir*; skrywe* pour *schrijven,* écrire, etc. Quant au vocabulaire, il est resté très pur, très germanique, beaucoup moins chargé de scories étrangères que celui de la littérature néerlandaise, et cela se comprend. Les Hollandais austraux vécurent longtemps séparés du monde, comme en Crète, les Sphakiotes qui parlent encore le vieux dialecte dorien. Les huguenots perdirent de bonne heure toute influence sur la langue, puisqu'on défendit l'usage du français. Nous ne compterions peut-être pas, en *afrikaans*, douze mots d'origine française. *Kleur,* couleur, et *kleurling,* homme de couleur, *rivier*, rivière, existaient déjà en hollandais avant de paraître dans l'Afrique du Sud : *kombuis,* cambuse ou cuisine, ne vient pas de chez nous, car c'est nous qui avons pris cambuse aux marins des Pays-Bas. En revanche, on peut citer *poort*, col de montagnes, port; *vley,* étang, dérivé de vallée; *fontein* dans le sens de *bron*, source ou puits; *plaats*, place, dans le sens de ferme, domaine; *karmnatje,* carbonade, plat du Midi qui, peut-être, ne figure pas dans le dictionnaire de l'Académie, mais qui figure dans *Port-Tarascon*. Nous avions cru trouver un emprunt plus frappant dans le redoublement de la négation, la répétition de *ni*, qui semblait imitée de notre *ne pas*. Exemple

John Mackensie
Moe ni grens ni.
(Vers du président Reitz.)

« John Mackenzie, ne te mêle pas de la frontière. « Or il paraît que cette double négation se rencontre déjà dans le gothique ; elle vient probablement d'un sous-dialecte hollandais. Quand les Afrikanders ont fabriqué des mots pour désigner des choses nouvelles, ils en ont toujours demandé les éléments à la langue mère, restant plus fidèles au hollandais que les Hollandais d'Europe : ils ont inventé notamment *vuurwa*, voiture à feu, pour *locomotief*, et *ysterpaard,* cheval de fer;

une allumette, pour eux, n'est pas un *lucifer,* mais un *vuurhoutje* (brin à feu). Enfin, *verkleurmannetje* (petit homme aux couleurs changeantes) est un heureux synonyme de *caméléon.* »

§

L'*Intermédiaire* donne comme inédite cette page de Victor Hugo :

« V. H. quitta d'assez bonne heure Mme de Girardin. C'était le 9 janvier. Il neigeait à flocons. Il avait des souliers minces, et quand il fut dans la rue, il vit l'impossibilité de revenir à pied chez lui. Il descendit la rue Taitbout, sachant qu'il y avait une place de cabriolets sur le boulevard au coin de cette rue. Il n'y en avait aucun. Il attendit qu'il en vînt.

Il faisait ainsi le planton, quand il vit un jeune homme, ficelé et cossu dans sa mise, se baiser, ramasser une grosse poignée de neige et la planter dans le dos d'une fille qui stationnait au coin du boulevard et qui était en robe décolletée. Cette fille jeta un cri perçant, tomba sur le fashionable et le battit. Le jeune homme rendit les coups, la fille riposta, la bataille alla crescendo, si fort et si loin que les sergents de ville accoururent.

Ils empoignèrent la fille et ne touchèrent pas à l'homme.

En voyant les sergents de ville mettre la main sur elle, la malheureuse se débattit. Mais, quand elle fut bien empoignée, elle témoigna la plus profonde douleur. Pendant que deux sergents de ville la faisaient marcher de force, la tenant chacun par le bras, elle s'écriait : — Je n'ai rien fait de mal, je vous assure, c'est le monsieur qui m'en a fait. Je ne suis pas coupable : je vous en supplie, laissez-moi. Je n'ai rien fait de mal, bien sûr, bien sûr ! Les sergents de ville lui répliquaient sans l'écouter : — Allons, marche ; tu en as pour tes six mois. — La pauvre fille, à ces mots : *Tu en as pour tes six mois,* recommençait à se justifier et redoublait ses suppliques et ses prières. Les sergents de ville, peu touchés de ses larmes, la traînèrent à un poste rue Chauchat, derrière l'Opéra.

V. H., intéressé malgré lui à la malheureuse, les suivait, au milieu de cette cohue de monde qui ne manque jamais en pareille circonstance.

Arrivé près du poste, V. H. eut la pensée d'entrer et de prendre parti pour la fille. Mais il se dit qu'il était bien connu, que justement les journaux étaient pleins de son nom depuis

deux jours et qùe se mêler à une semblable affaire, c'était prêter le flanc à toutes sortes de mauvaises plaisanteries. Bref, il n'entra pas.

La salle où l'on avait déposé la fille était au rez-de chaussée et donnait sur la rue. Il regarda ce qui se passait, à travers les vitres. Il vit la pauvre femme se traîner de désespoir par terre, s'arracher les cheveux; la compassion le gagna, il se mit à réfléchir, et le résultat de ses réflexions fut qu'il se décida à entrer.

Quand il mit le pied dans la salle, un homme qui était assis devant une table éclairée par une chandelle et qui écrivait se retourna et lui dit d'une voix brève et péremptoire : — Que voulez-vous, Monsieur ? — Monsieur, j'ai été témoin de ce qui vient de se passer; je viens déposer de ce que j'ai vu et vous parler en faveur de cette femme. — A ces mots, la femme regarda V. H. (il venait d'être élu à l'Académie française) muette d'étonnement, et comme étourdie. — Monsieur, votre déposition, plus ou moins intéressée, ne sera d'aucune valeur. Cette fille est coupable de voies de fait sur la place publique, elle a battu un monsieur, elle en a pour six mois de prison.

La fille recommençait à sangloter, à crier, à se rouler. D'autres filles qui l'avaient rejointe lui disaient : « Nous irons te voir. Calme-toi. Nous te porterons du linge. Prends cela en attendant. » Et en même temps elles lui donnaient de l'argent et des bonbons.

— Monsieur, dit V. H., lorsque vous saurez qui je suis, vous changerez peut-être de ton et de langage et vous m'écouterez.

— Qui êtes-vous donc, Monsieur?

V. H. ne vit aucune raison pour ne pas se nommer. Il se nomma. Le commissaire de police, car c'était un commissaire de police, se répandit en excuses, devint aussi poli et aussi déférent qu'il avait été arrogant, lui offrit une chaise et le pria de vouloir bien prendre la peine de s'asseoir.

V. H. lui raconta ce qu'il avait vu, de ses yeux vu, un monsieur ramasser un paquet de neige et le jeter dans le dos de cette fille; que celle-ci, qui ne voyait même pas ce monsieur, avait poussé un cri témoignant d'une vive souffrance; qu'en effet, elle s'était jetée sur le monsieur, mais qu'elle était dans son droit; qu'outre la grossièreté du fait le froid violent et subit causé par cette neige pouvait, en certain cas,

lui faire le plus grand mal; que, loin d'ôter à cette fille — qui avait peut-être une mère ou un enfant — le pain gagné si misérablement, ce serait plutôt l'homme coupable de cette tentative envers elle qu'il faudrait condamner à des dommages-intérêts; enfin, ce n'était pas la fille qu'on aurait dû arrêter, mais l'homme.

Pendant ce plaidoyer, la fille, de plus en plus surprise, rayonnait de joie et d'attendrissement. — Que ce monsieur est bon! disait-elle. Mon Dieu, qu'il est bon! Mais c'est que je ne l'ai jamais vu, c'est que je ne le connais pas du tout!

Le commissaire de police dit à V. H : — Je crois tout ce que vous avancez, Monsieur; mais les sergents de ville ont déposé; il y a un procès-verbal commencé. Votre déposition entrera dans ce procès-vercal, soyez-en sûr. Mais il faut que la justice ait son cours et je ne puis mettre cette fille en liberté.

— Comment! Monsieur, après ce que je viens de vous dire et qui est la vérité, — vérité dont vous ne pouvez pas douter, dont vous ne doutez pas, — vous allez retenir cette fille? Mais cette justice est une horrible injustice!

— Il y a qu'un cas, Monsieur, où je pourrais arrêter la chose, ce serait celui où vous signeriez votre déposition; le voulez-vous?

— Si la liberté de cette femme tient à ma signature, la voici.

Et V. H. signa.

La femme ne cessait de dire : Dieu! que ce monsieur est bon! Mon Dieu, qu'il est donc bon!

Ces malheureuses femmes ne sont pas seulement étonnées et reconnaissantes quand on est compatissant envers elles, elles ne le sont pas moins quand on est juste. »

§

L'*Echo du Public*, journal hebdomadaire par demandes et par réponses, est un *Intermédiaire* plus familier, plus accessible au commun des lecteurs. Nous y relevons cette jolie trouvaille, qui sera un excellent mot de la fin :

Extrait d'un roman d'Alfred Assolant, republié en feuilleton par le *Courrier de la Creuse :*

« ..... Cette fois, le doute n'était plus possible. Le gros Francis vit bien que son adversaire cherchait une querelle sérieuse. Il regarda autour de lui comme pour chercher un

appui ; les joueurs de billard se rapprochèrent *tenant leur queue à la main pour mieux entendre.* »

R. DE BURY.

## *LES THÉATRES*

VAUDEVILLE : Reprise de *Ma Cousine,* comédie en trois actes, d'Henri Meilhac (30 décembre). — THÉATRE ANTOINE : *En paix,* drame en cinq actes et six tableaux, de M. Louis Bruyerre (8 janvier). — PORTE-SAINT-MARTIN : *Les Misérables,* drame en deux parties, trois actes, un prologue et un épilogue et dix-sept tableaux, de Charles Hugo et M. Paul Meurice, d'après le roman de Victor Hugo, musique de M. André Wormser (27 décembre). — ŒUVRE : *Monsieur Bonnet,* pièce en quatre actes, de M. Maurice de Faramond (6 janvier). — ESCHOLIERS : *Marguerite et Margot,* pièce en trois actes, de M. Henri de Saussine (28 décembre). — Représentations allemandes de Mme Agnès Sorma.

Une des dernières comédies d'Henri Meilhac fut **Ma Cousine** : la première représentation en date d'il y a une dizaine d'années. La pièce fut alors jouée pendant de nombreux soirs ; bien vite, elle devint célèbre, et il n'y a pas lieu de nous étonner qu'on la reprenne aujourd'hui. Ceux qui verront *Ma Cousine* y goûteront, je crois, un grand plaisir : cette comédie élégante et légère n'a rien perdu de son charme. La donnée, certes, n'en est guère qu'ingénieuse, et la trame en est ténue : mais les détails délicats y abondent, et presque toutes les scènes y sont conduites avec une adresse subtile et une grâce qui sont du meilleur goût. La pantomime intercalée au second acte de *Ma Cousine* est une invention fort amusante et fort habile, et le dénouement de la pièce est amené bien spirituellement. Riquette, comédienne bienfaisante, et qui, finement providentielle, rétablit l'harmonie entre Raoul d'Arnay-la-Hutte et Clotilde, sa femme, est une héroïne séduisante et gaie ; elle a l'esprit, le tact et la sensibilité, elle est bonne et jolie, et à qui ne plairait-elle pas ? Champcourtier, homme du monde et auteur dramatique amateur, est d'une sottise touchante et d'une vanité qui apitoie, et le traître Raoul est d'une prétention si naïve qu'on lui pardonne de méconnaître une jeune femme aussi simplement délicieuse que Clotilde. *Ma Cousine* est une petite comédie pleine d'agrément.

Mme Réjane a créé Riquette, et l'on comprend qu'elle ait tenu à jouer de nouveau ce rôle spirituel, où elle est parfaite. M. Numès est un remarquable Champcourtier, et MM. Gauthier et Numa, Mmes Daynes-Grassot et Thomassin méritent des éloges.

M. Louis Bruyerre a écrit une œuvre courageuse : c'est un drame qu'il intitule **En paix.** Le sujet en est grave : il s'agit de l'internement des fous. La pièce est austère : c'est en vain qu'on y chercherait rien qui prêtât à rire. Et il faut louer hautement M. Bruyerre de n'avoir pas cédé à la tentation possible d'agrémenter de comique le terrible drame qu'il avait conçu : y introduire la moindre gaieté eût été une erreur singulière.

Un négociant, Varambaud, a, pendant un voyage, confié à des proches le soin de ses affaires. On abuse de sa confiance, à son retour, il trouve tout en mauvais état. De là, des accès de colère et des accès de découragement, que justifient les faits constatés Ceux qui ont mal géré la maison de Varambaud, et qui ne veulent pas que leurs fautes soient découvertes, profitent de ces alternatives de colère et de découragement. Des médecins examinent, très rapidement, l'état mental de Varambaud; ils fournissent les certificats légalement nécessaires, et le malheureux est interné dans une maison de santé privée — pour quelques jours, lui dit-on.

Les mois, puis les années se passent. Varambaud ne sort pas de l'asile du docteur Collas. Malgré l'intervention d'une de ses filles, malgré l'intervention de son frère, Varambaud ne peut obtenir une heure même de liberté. Et quand, enfin, les magistrats commis à cet effet viennent l'examiner, il se trouve qu'il est devenu vraiment fou; et le drame se termine au moment où, vêtu de la camisole de force, il est emmené à la douche.

C'est par l'étude attentive du personnage de Varambaud que vaut surtout le drame de M. Bruyerre. Elle me semble, autant que j'en puis juger, tout à fait remarquable. En somme, le caractère de Varambaud ne change pas : à la fin du drame, comme au commencement, Varambaud est un homme facilement irritable, incapable, dans certaines circonstances, de garder son sang-froid, et en qui aux moments d'irritation succèdent des périodes d'affaissement physique et moral. Mais, tant qu'il n'a pas connu les ennuis et les horreurs de la maison de santé, il ne s'irrite et ne se décourage que pour des raisons graves : il peut encore modérer l'effet de ses colères. Après des années passées chez le docteur Collas, les colères de Varambaud sont plus fréquentes, elles sont moins justifiées : il a des idées fixes; certains mots, certaines présences suffisent pour le mettre hors de lui; et puis, ses irri-

tations dégénèrent en fureur. M. Bruyerre clot le premier, comme le dernier acte, en nous montrant des colères de Varambaud : au premier acte, il a découvert un vol commis par un de ses employés ; il chasse l'employé infidèle, il ne garde pas, sans doute, tout le sang froid qu'il faudrait : cela n'est pas de son caractère ; mais il n'en vient pas aux voies de fait ; il n'y a rien, dans ses paroles ni dans ses actions, qui soit d'un fou. Au dernier acte, il suffit d'un mot prononcé par un des magistrats qui l'interrogent, mot où Varambaud croit voir une allusion à une passion incestueuse dont on l'accuse, pour qu'il se précipite sur le magistrat, prêt à l'étrangler. Par maints détails, M. Bruyerre a su nous montrer que la folie de Varambaud est, maintenant, réelle : et c'est à l'internement qu'est due cette folie. Si l'on n'avait pas privé Varambaud de toute occupation normale, si on ne l'avait pas condamné à un constant désœuvrement, si on ne l'avait pas forcé à vivre en compagnie de maniaques et de gâteux, il eût été sauvé ; son irritabilité et sa mélancolie n'auraient pas dégénéré en délire de la persécution.

Il est vrai que le docteur Collas, chez qui est interné Varambaud, n'est guère l'homme qu'il faut pour soigner des aliénés. Ce médecin n'est pas un savant ; il est de la race de l'immortel Diafoirus, qui louait si fort son fils Thomas de s'attacher aveuglément aux opinions des anciens, et de ne vouloir « comprendre ni écouter les prétendues découvertes et expériences touchant la circulation du sang ». Le docteur Collas méprise les idées nouvelles. M. Bruyerre qui, en des circonstances récentes, a su faire preuve d'un remarquable esprit scientifique, a rendu le docteur Collas quelque peu odieux. Il a une tendance à charger le personnage. Je ne crois pas cependant qu'il ait depassé les limites du vraisemblable. Le docteur Collas manque de conscience ; il classe ses malades dans des catégories qu'il juge indestructibles, mais sa mauvaise foi n'est pas absolue ; il ne s'est pas donné la peine d'examiner sérieusement l'état mental de Varambaud ; il le tient, dès l'abord, pour un fou méchant, et, le traitant en fou méchant, et par des procédés cruels, il le conduit peu à peu à la folie furieuse.

Je ne crois pas que M. Bruyerre prétende que tous les aliénistes soient pareils au docteur Collas, ni que tous les internements soient arbitraires. Il n'a voulu que nous montrer un cas particulier. Cela n'amoindrit en rien la portée de la pièce.

Une législation grâce à laquelle est possible l'aventure de Varambaud est une législation mauvaise. Et, d'ailleurs, le drame de M. Bruyerre n'est pas un de ces drames qui ne valent que par la thèse juridique qu'on y soutient ; les personnages en sont vivants, les situations en sont émouvantes et tragiques, et les principales scènes en sont rigoureusement conduites. Il sied d'applaudir à cette œuvre saine, sobre et vigoureuse, et dont l'auteur a méprisé les petites adresses et les séductions faciles.

*En paix* est très bien jouée par MM. Antoine, Gémier, Janvier et Arquillière.

L'adaptation scénique des **Misérables** est un curieux travail. Dans l'admirable roman de Victor Hugo, il y a matière à vingt drames ; les adaptateurs se sont efforcés de n'en faire qu'un seul, où se retrouvent tous les épisodes du livre, et l'étrange est qu'ils y ont réussi. Ils ont négligé, d'ailleurs, toutes les préparations et tous les développements, et je ne crois pas qu'il y ait, dans toute la pièce, un seul tableau qui dure un quart d'heure. Les scènes les plus célèbres se jouent en quelques minutes; les plus fameux dialogues sont réduits à quelques répliques. On ne reprochera pas aux *Misérables* dramatisés de manquer de mouvement; mais on pourra observer que souvent il est difficile d'y comprendre les raisons d'agir qu'ont les personnages ; si la « tempête sous un crâne » n'a pas été très raccourcie, c'est, je pense, que M. Coquelin aime à dire des monologues. En un temps très court, nous voyons l'arrivée de Jean Valjean à Digne, le vol des couverts de l'Évêque et le don des flambeaux, la rencontre de Fantine et de la Thénardier, l'arrestation de Fantine par Javert, l'apparition subite de Jean Valjean devant la cour d'assises d'Arras, la mort de Fantine, le mensonge héroïque de sœur Simplice, la délivrance de Cosette, l'escalade des murs de Picpus. La seconde partie est peut-être, dans le roman même, moins directement émouvante que la première. Aussi, dans le drame les événements s'y précipitent-ils avec une rapidité qui stupéfie. A peine est on sorti du bouge de Thénardier, qu'on court à la barricade de la rue de la Chanvrerie ; et Jean Valjean, après avoir sauvé Marius, ne nous fait guère attendre sa mort. Le travail de découpage a, en somme, été fait avec quelque soin et quelque adresse ; la pièce n'est pas le moins du monde ennuyeuse, et comme, de temps en temps, elle est de Victor Hugo, il s'y trouve de beaux morceaux et des scènes émouvantes.

M. Coquelin joue Jean Valjean avec toute la connaissance qu'il a de son métier. Mlle Bady est excellente dans le rôle de Fantine, et Mme Nau a toute la hardiesse qui sied dans le rôle d'Eponine.

M. Maurice de Faramond vient de nous donner **Monsieur Bonnet**, pièce intéressante, et où il y a beaucoup à louer. Monsieur Bonnet est un jeune professeur; son père, bourgeois influent dans Albi, préside une loge maçonnique. Monsieur Bonnet s'est épris de Cécile, fille du boucher Victor : il l'enlève. Tous deux s'aiment profondément, et Bonnet donne à Cécile toute la force de son intelligence. De l'intime et libre union de celui qui pense, — descendant de privilégiés, — et de la fille du peuple, amoureuse ardente et travailleuse que n'effraie pas la peine, résulteront les tâches fécondes et puissantes. Les amants transformeront des pays mal mis en valeurs; le monde, grâce à eux, connaîtra des bien-êtres nouveaux. Vainement se dressent contre eux les forces du passé : le vieux Bonnet, pour qui c'est déchoir que de s'allier à une fille du peuple : à ses yeux un bourgeois doit épouser une bourgeoise; — et le boucher Victor, rude et brutal, qui ne comprend pas la beauté et l'amour, et qui croit sa fille déshonorée vraiment parce que Bonnet l'a enlevée. Le vieux Bonnet refuse à son fils l'argent nécessaire pour tenter les grandes entreprises : il le force à abandonner Cécile et à prendre pour femme légitime une jeune fille quelconque. Cécile, dont, par l'amour, a grandi l'intelligence, travaille, et, seule, elle accomplit les rêves de son amant. Une cité nouvelle se dresse, riche et prospère. Bonnet est arrivé à la puissance politique. Il vient revoir le pays où jadis il aima Cécile : il le trouve transformé. Où c'était presque la mort, c'est maintenant une activité constante. Et Bonnet rencontre Cécile : il n'a jamais cessé de l'aimer; et puis leur union fut féconde; un fils en est né, — un fils qui ne connaît pas son père, et qui lui jette une pierre. Le mariage de Bonnet et de la femme que lui a choisie le vieux bourgeois fut stérile, au contraire. Mais voici que passe le boucher Victor, vieilli, silencieux; il reconnaît Bonnet; il n'a jamais pardonné l'enlèvement et l'abandon anciens, et de ses mains encore vigoureuses il étrangle Bonnet. Cécile gémit, elle n'oubliera pas celui qui l'aima, celui par qui elle est devenue intelligente, et qui, en mourant, lui a, pour ainsi dire, légué une tâche nouvelle à accomplir. Elle sait vers quoi diriger ses efforts et, dans

l'avenir, le pays d'amour sera plus riche encore et plus beau.

M. de Faramond sait de personnages contemporains, qui vivent, en somme, de notre vie, qui ont nos passions et nos pensées, nos amours et nos haines, nos vices et nos vertus, faire des héros épiques. Il faut l'en louer d'autant plus qu'il n'y arrive pas en donnant aux hommes qu'il met en scène de ces caractères faux et absolus tels que n'en eurent jamais des vivants. Les héros de M. de Faramond ne sont ni tout à fait bons ni tout à fait mauvais ; les pires ont des moments de tendresse, les meilleurs ont des moments de cruauté. Les plus hardis ont des accès de faiblesse, les plus faibles des accès de hardiesse. M. Bonnet aime Cécile, et il semble libéré des préjugés de sa classe : il cède pourtant à son père. Le vieux Bonnet a l'orgueil inflexible d'un bourgeois riche et puissant : et pourtant il est une minute où il est douloureusement attendri par les prières de son fils. M. de Faramond sait aussi exprimer par quelques mots — quelquefois par un simple geste — des idées intéressantes et de vastes conceptions, et il sait faire agir et parler les foules.

Deux actes, dans *Monsieur Bonnet*, sont excellents : le premier, où sont montrés, avec une force et une vie singulières, les sentiments de la foule qui apprend l'enlèvement de Cécile, et le troisième, où, en des scènes intimes, discutent Bonnet, son père, le boucher Victor, et les amis du vieillard. Il y a, d'ailleurs, dans le reste de la pièce, de très bonnes scènes : la rencontre de Bonnet et de Cécile, au dernier acte, est d'une émouvante sobriété. On doit attendre de M. de Faramond des œuvres hautes et hardies.

M. Lugné-Poe a joué parfaitement le rôle du vieux Bonnet ; M. Léon Pollet a été éloquent dans celui de Bonnet, Mlle Marie Marcilly tendre dans celui de Cécile. La pièce a un grand nombre de petits rôles, et il n'en est pas un qui n'ait été convenablement tenu.

C'est une pièce élégante et fine que **Marguerite et Margot**, de M. Henri de Saussine. Marguerite, fille d'Henri II et de Catherine de Médicis — celle qu'ont illustrée déjà tant de romans, de drames et d'opéras-comiques — est la maîtresse du duc de Guise ; mais, pour des raisons politiques, il faut qu'elle épouse le roi de Navarre. Elle ne consent à lui donner que sa main : elle restera pour lui Marguerite ; elle ne sera Margot que pour le duc de Guise. On n'ignore pas, à la cour, la manière dont vit

la princesse ; on sait quelles sont les relations qu'elle a avec son mari ; et c'est pourquoi elle peut le sauver, la nuit de la Saint-Barthélemy. Au gentilhomme qui le cherche dans sa chambre, elle se montre en déshabillé, comme sortant du lit. Quelle vraisemblance que le roi de Navarre soit dans la chambre de la reine, quand la reine est au lit ? Le gentilhomme s'en va, riant de sa méprise : or, Henri de Navarre était dans la chambre de Marguerite, — qui ne s'était déshabillée qu'en entendant le gentilhomme frapper à sa porte.

Plus tard, nous retrouvons Marguerite au temps où Henri de Navarre est devenu Henri IV, roi de France. Henri IV n'a pas d'enfant ; Gabrielle d'Estrées, qu'il avait songé à faire reine, après avoir divorcé d'avec Marguerite, vient de mourir; il a toujours eu pour sa femme une tendre sympathie : pourquoi ne consentirait-elle pas à être enfin Margot, pour lui aussi ? Car il y a longtemps, déjà, que le duc de Guise a été assassiné, et Margot n'est pas morte avec lui : beaucoup l'ont connue. Aussi Marguerite refuse-t-elle le rapprochement que désire le roi : le peuple croirait-il jamais à la légitimité d'un dauphin, fils de Margot ? Elle-même sollicitera du Pape la rupture de son mariage, et Henri épousera Marie de Médicis.

Je ne sais si la comédie de M. de Saussine est bien rigoureusement historique. Mais qu'importe ? Elle est d'une jolie fantaisie ; elle est gracieuse et subtile. Le dernier acte surtout en est plaisant : les scènes entre Marguerite et Henri y sont d'un charme doucement attendri.

Parmi les interprètes de *Marguerite et Margot*, il faut citer M. Burguet, qui a spirituellement joué Henri de Navarre.

Mme Agnès Sorma est une actrice illustre en Allemagne ; elle a donné à Paris des représentions de *Nora*, titre que le traducteur allemand a imaginé pour la pièce d'Ibsen que le traducteur français, plus scrupuleux, a appelée *Maison de poupée.* Mme Agnès Sorma est, incontestablement, une excellente actrice : son jeu est simple et naturel, et, dans le rôle complexe de Nora, varié à souhait. Au premier acte, quand elle cause avec Helmer ou avec Mme Linde, elle est gracieuse et gaie, et elle a une manière charmante de bavarder avec ses enfants. Dans la scène avec Krogstad — pourquoi, dans la version allemande, ce personnage s'appelle-t-il Günther ? — elle évite les effets trop faciles et trop violents. Aux actes suivants, elle sait fort bien montrer l'angoisse où elle vit, et

c'est peut-être dans la scène finale de la pièce que son jeu est le plus intéressant : elle n'y est pas solennelle, elle n'y prend pas le ton d'un prédicateur. Mme Agnès Sorma a beaucoup de talent. Les acteurs qui jouaient avec elle étaient tous consciencieux, et M. Ludwig Stahl, entre autres, a bien interprété le rôle, si émouvant, du docteur Rank.

Et puis, c'est toujours une joie d'entendre une belle pièce, et *Maison de poupée* est une belle pièce. Quand Mme Réjane la reprendra-t-elle ?

A.-FERDINAND HEROLD.

## *MUSIQUE*

Théâtre lyrique de la Renaissance : *L'Hôte*, pièce lyrique de MM. Michel Carré et Missa. — Opéra Comique : *Orphée*. — Concerts. — Bibliographie : *Histoire de la musique en Suisse* et *en Espagne* par M. Soubies (Flammarion). — *Musiciens et Philosophes* (J. Alcan) par M. Kufferath.— *L'anneau du Nibelung* (Charles); *Tannhœuser* (Fischbacher) ; *Tristan et Isolde* (Firmin Didot) ; par M. Nerthal. — *Richard Wagner* (Perrin) par M. H. S. Chamberlain.

Un drame, dont le dernier acte nous montre le traître découvert et puni, ne peut manquer, actuellement, de causer à la très grande majorité du public une satisfaction sans mélange, ou plutôt toute mélangée d'arrière-pensées. MM. Michel Carré et Missa ont sans doute compté sur ce sentiment patriotique, légitime à coup sûr, pour assurer à leur ouvrage une durable fortune. Il n'en a rien été.

> L'amour de la Patrie est le premier amour,
> Et le dernier amour après l'amour de Dieu,

a dit Verlaine. C'est vrai, mais on peut ajouter, sans sortir de l'actualité, que s'il est louable d'aimer son pays, « il y a la manière ». La manière de MM. Carré et Missa n'est pas aussi ferme que la conviction certaine, à laquelle je me plais à rendre hommage, qui les a inspirés. L'*Hôte* est une œuvre indécise qui accueille indifféremment les procédés les plus connus de l'opérette et du mélodrame. Sans chercher à établir une hiérarchie entre ces deux genres, à la façon des anciennes grammaires qui décrétaient — chapitre de l'accord des adjectifs avec les noms — « le masculin est plus noble que le féminin.....», on ne peut que déplorer leur commune, et aussi commune, influence sur la pièce lyrique représentée à la Renaissance. Si « la fête du houblon », fâcheuse valse avec chœurs

plaqués sur des onomatopées avant la traditionnelle reprise générale appartient à l'une, c'est à l'autre que le musicien a emprunté les constants appels de trompettes par lesquels il symbolise trop facilement toutes les choses militaires : le drapeau, ou le petit carnet du sous-officier contenant des « renseignements utiles à la défense nationale ». C'est ainsi que jadis une musique naïvement adaptée accompagnait la représentation des *Misérables* — M. Wormser a heureusement changé tout cela ; — on ne pouvait, sur la scène, faire la moindre allusion à l'évêque, à ses chandeliers d'argent, aux choses religieuses, au mobilier de l'évêché ou au vol de Jean Valjean sans qu'un cornet à pistons se mît à jouer immuablement le thème du *stabat* de Rossini.

L'*Hôte* fut d'abord représenté, sous forme de pantomime. C'était alors, pour l'espion, la mort sans phrases, ..celles que lui a confiées M. Missa sont d'une inspiration mélodique vraiment trop abandonnée pour que l'œuvre ait gagné à cette transformation. Et cependant M. Missa, qui a consciencieusement appris son métier — n'a-t il pas failli obtenir le prix de Rome ? — qui possède une assez enviable vivacité primesautière pourrait certainement écrire une musique plus réfléchie, plus elevée, que la courante improvisation qui constitue sa partition actuelle. On est en droit d'espérer de lui cet effort.

Malgré le sujet de l'*Hôte*, malgré le talent des interprètes Mlle Frandaz et M. Soulacroix, MM. Milliaud ont donc subi une déconvenue. Mais ils ne se découragent pas et forment de nouveaux projets ; leur ténacité trouvera fatalement sa récompense. N'ont-ils pas déjà à leur actif le succès éclatant d'*Iphigénie en Tauride!*

A l'Opéra Comique, c'est Gluck encore qui est acclamé. Deux artistes ont organisé son triomphe, et on ne sait lequel il faut louer davantage de M. Messager, qui dirige le chœur des flûtes et des hautbois, ou de M. A. Carré, qui a décoré le char du maître de mille guirlandes aux teintes harmonieusement atténuées.

Cette reprise d'Orphée, où Mlle Gerville Réache manifeste quelque inexpérience et aussi de rassurantes qualités, demeurera un des spectacles les plus exquis auxquels nous ayons été conviés. L'acte des Champs-Elysées avec sa pantomime à peine estompée dans le lointain des feuillages, ses danses de « molles ombres bleues », et la musique divinement incertaine

et bruissante qui accompagne l'extase d'Orphée est le plus délicat des enchantements.

Quant à la remise à la scène de l'*Irato*, de Méhul, elle aura appris à la plupart des auditeurs que cette bouffonnerie française, imitée de l'italien, ne se compose pas uniquement d'un quatuor, comme beaucoup le supposaient jusqu'au mois dernier.

Et maintenant, comme dit M. le P. G. Octave Bernard j'arrive aux concerts. Quelques œuvres nouvelles y ont été exécutées, et d'abord un fragment de *Mudarra*, drame musical de M. Le Borne, qui fut bien accueilli. Joué à Berlin l'an dernier, cet ouvrage reçut le suffrage de l'Empereur — confrère de tous les musiciens, puisqu'il est l'auteur de l'hymne à Œgir — mais fut sévèrement jugé par la presse. Certain journaliste, qui refait toujours le même article, ne s'avisa-t-il pas de traiter M. Le Borne comme il avait traité Saint-Saëns, Chabrier et beaucoup d'autres, et de déclarer qu'il n'y avait dans sa partition ni mélodie, ni harmonie, ni rythme, ni contre-point... Le prélude du premier acte contient à lui seul cinq thèmes qui marchent ensemble ; sans doute il faut pour les reconnaître une oreille singulièrement exercée, mais enfin leur existence peut être prouvée, et cela, c'est une péremptoire réponse à cet insolent et peu avisé musicographe, n'est-ce pas? Puis M. Chevillard, aidé des doigts agiles de M. Falke, nous a fait connaître un concerto de piano de M. Gédalge qui, respectueux du genre, est forcément correct et un peu froid, et M. Colonne un *Andromède* de M^lle^ Holmès, poème symphonique précis comme une pantomime, tumultueux, et d'un héroïsme parfois un peu trop expansif.

Plus sage est le quatuor de M. de Saint-Saëns, interprété aux jeudis de M. Colonne par le quatuor J. Thibaud et à la Société nationale par le quatuor Parent. On peut discuter la nature des idées de M. Saint-Saëns, regretter que son premier morceau contienne un trait principal emprunté au XIII^e^ de Beethoven, que le développement fasse souvent songer à des divertissements sans joie de fugue, et que le finale s'attarde à d'inutiles virtuosités de 1^er^ violon, et se termine par un trait de concerto très déplacé. Mais un musicien ne peut méconnaître le charme élégant et fluide de l'introduction, avec sa subite variation très particulière au maître, la fantaisie si fine du scherzo et le charme de retour de l'idée dans l'andante. Il appréciera pardessus tout la fermeté de l'écriture, la facilité avec laquelle se meuvent les diverses parties, dont rien n'est perdu, et

que l'auteur, écrivant un quatuor, ne demande pas plus aux instruments que ce qu'ils peuvent lui accorder, et demeure constamment dans le domaine de la musique pure et de la musique de chambre.

A cet égard, à d'autres aussi, M. Vreuls est très loin derrière M. Saint-Saëns. Il semble qu'il n'ait pas assez du violon, du violoncelle et des dix doigts du pianiste pour exposer tous les thèmes qu'il veut faire entendre à la fois, et son trio donne souvent l'impression d'une réduction d'orchestre. C'est une œuvre laborieuse, parfois confuse par défaut de construction, mais ce n'est pas une œuvre indifférente et sans mérite. Un sentiment intense se dégage du second morceau, le début du finale est vraiment musical, et je suis persuadé que si, à l'avenir, M. Vreuls consent à vouloir moins prouver, il prouvera infiniment plus. D'agréables mélodies de Mlle Ducourau et des morceaux de piano de M. Jemain, interprétés avec un talent supérieur par M. Ricardo Vinès, complétaient ce programme où se coudoyaient comme il convient des œuvres de maîtres présents, et, souhaitons-le, futurs.

Empruntant une dernière fois à M. le P. G. Octave Bernard son procédé de transition, j'arrive maintenant aux livres nombreux parus depuis plusieurs mois, et traitant de sujets musicaux. Mais il me reste tout juste la place de les mentionner ; aussi bien vaut-il mieux peut-être conseiller de les lire que les analyser.

Ce sont d'abord les monographies si instructives de M. Soubies, consacrées à la musique en Suisse et en Espagne ; puis l'ouvrage de M. Kufferath, *Musiciens et philosophes*, où l'éminent critique belge entre à son tour en lice avec Tolstoï, et s'attache à réfuter ses étranges paradoxes sur l'art. Mais le grand écrivain russe n'est pas le seul avec lequel discute M. Kufferath, il s'attaque aussi à Schopenhauer, à Nietzsche, et reproche à M. Houston Stewart Chamberlain, que très justement il appelle le plus pénétrant des commentateurs récents de Richard Wagner, d'avoir subordonné chez l'auteur de Parsifal le musicien au poète; et les arguments dont il appuie son opinion semblent de nature à convaincre ses lecteurs.

Avec cette question, qui n'est qu'accessoire dans le volume de M. Kufferath, nous nous acheminons vers la littérature wagnérienne toujours si féconde, et nous trouvons M. Nerthal qui à propos de *Tannhaeuser*, l'*Anneau du Nibelung* et

*Tristan et Isolde,* étudie la conscience, l'or et la passion. Ce sont de curieuses et subtiles fantaisies à côté.

Mais voici le si longtemps attendu *Richard Wagner, sa vie et ses œuvres* de M. Houston Stewart Chamberlain. Plus qu'aucun c'est là le livre à lire, un des évangiles; — les autres sont d'Alfred Ernst et de M. Lichtenberger. On peut regretter que l'auteur n'ait pas jugé les Français capables de le comprendre en entier, et ait supprimé de nombreuses pages dans la traduction qu'il a fait faire pour eux. N'importe, tel qu'il est, il peut encore à plus d'un révéler la vraie doctrine, car il n'en est pas de plus clair, de plus attachant, de plus convaincant.

De même qu'il se trouve «des gens qui se disent Espagnols, et qui ne sont pas du tout Espagnols, en étudiant sérieusement cet ouvrage, si documenté, où M. Chamberlain nous a peint la pensée même de Wagner, — car il s'est attaché à faire avant tout œuvre objective, — beaucoup s'apercevront, qui se croyaient wagnériens, que jusqu'alors ils n'étaient pas du tout wagnériens.

PIERRE DE BRÉVILLE.

## *ART MODERNE*

Eugène Delacroix, et quelques autres, à l'Exposition Universelle. — Memento.

De vagues rumeurs, depuis un temps, circulent d'ateliers en ateliers touchant l'organisation de la section des Beaux-Arts à l'Exposition Universelle. Un mécontentement général parmi les artistes se prépare. Déjà l'on voit les étrangers, peu satisfaits des emplacements médiocres qui leur sont délaissés, disposés à envoyer à Berlin plutôt qu'à Paris : peut-être les Français encore devront-ils émigrer, cette année, pour se faire connaître et apprécier !

Une commission — plusieurs commissions ou comités, subdivisés, sans doute, comme il sied, en sous-comités avec présidents, secrétaires, etc... tout ce qu'il faut pour donner une importance officielle à des gens qui n'en sauraient acquérir d'autre, je ne sais quelle réunion, je veux croire, compétente de messieurs décorés, chargée de préparer l'exposition des Beaux-Arts, de façon à faire voir d'ensemble les caractéristiques de l'art français au XIXe siècle, émet, paraît-il, la prétention singulière de choisir, selon ses préférences, et d'exclure. Le tout sous prétexte que la place fait défaut!

On peut pressentir les résultats : à quelle date commencez-vous? — Supposons, je ne me suis pas mis au courant des règlements administratifs — supposons 1800 : David, Gros, Géricault, Prud'hon, Gérard; Fragonard ne meurt qu'en 1806, on peut songer à lui; ensuite, avec Ingres, Flandrin, et, pourquoi? Heim, Scheffer, Schnetz, etc...; avec Delacroix, Devéria, Chassériau, Decamps, Daumier peut-être, Diaz...; les rénovateurs du paysage : Th. Rousseau, Corot, Millet, Daubigny, Chintreuil; les orientalistes, et des noms, des noms qui survivent à des œuvres, tout cela au hasard et sans sélection, soit! c'est une époque, il n'y a, là, rien à redire, et Courbet même en sera.

Plus récents, pêle-mêle, figureront. je suppose, académiques et révolutionnaires (révolutionnaires, encore!) les peintres dont les œuvres ornent le Luxembourg : Manet? sans doute! discrètement, Monet aussi, et Renoir, Pissarro, — le triomphe serait invraisemblable de détenir un ou deux Degas (on pourrait piller la maison Durand-Ruel, à la rigueur?) — Berthe Morisot, sans doute. Caillebotte, encore. Puis? — rien ne s'oppose à introduire, entre deux Damoye ou deux Billotte, un simple Guillaumin; entre deux Friant ou deux Louis Deschamps, une étude de maternité de Mary Cassatt. Il y aura d'ailleurs Fantin-Latour, Carrière, Besnard et, j'oubliais, Puvis de Chavannes.

Oui. Mais Cézanne? Odilon Redon? et, plus jeunes, Gauguin (van Gogh était hollandais!), Vuillard, Bonnard, Seruzier, Ranson, E. Bernard, Roussel, Maurice Denis? — (Denis? oh! Denis a été admis au Champ de Mars), et... et, oserais-je m'y risquer? Seurat, Signac, Luce, Cross (van Rysselberghe est belge!), de Groux?

— En vérité, la responsabilité des comités organisateurs se trouverait, s'ils accueillaient des noms aussi entachés d'audace, étrangement compromise. Si la foule s'ameutait? Si l'on allait rire? Vraiment leur gloire est, jusqu'ici, bien peu assise, ces noms ne rayonnent pas encore avec une certitude établie, et, déjà, en tolérant, sans restriction, l'admission, avec des œuvres prudemment choisies, de tout l'art impressionniste, ne montrons-nous pas notre bonne volonté conciliatrice, notre respect des tendances les plus avancées, notre insouci de ce que le public, encore mal préparé, ne peut comprendre ni aimer? — Il faut bien supporter, en retour, que nous le satisfassions par un ample déballage de Bouguereau, de Tat-

tegrain et de Detaille, blaireautages cireux et patriotismes d'occasion, relevés, au reste, par ce que la foule peut avoir de bon goût lorsqu'elle s'éprend du sentimentalisme breton de Cottet, ou de l'admirable héroïsme d'un Anquetin.

Donc, fussent-ils les pires oseurs, fussent-ils les plus rances académiques, nous acceptons tout ce qui tient, de près ou de loin, à ce qu'on a si victorieusement, si décisivement dénommé les saines traditions françaises. Ah! les jeunes gens d'aujourd'hui ont bien du talent, mais quels casse-cou! quels casse-cou! Qui est sûr du lendemain? Si nous allions recevoir quelque ouvrage d'un mauvais plaisant, à qui plus tard nulle gloire n'est réservée? Que de risées, et c'est nous, messieurs officiels et graves, qui, responsables d'une telle mystification, resterions compromis à tout jamais, en pure perte! Donc, de la prudence, beaucoup de prudence, et, puisqu'en réalité un trop petit emplacement nous a été concédé, nous userons là d'une excuse facile et péremptoire pour exclure tous les gêneurs. Voilà!

— Calcul vraiment exquis! adorables prévisions, chère prudence! Quoi : Vous êtes élus, vous, par un gouvernement sagement éclectique, vous, gros messieurs de la critique ou de l'art, à l'exclusion des tapageurs et des casseurs de vitres, pour faire une besogne utile à tous, impartiale et réfléchie. Votre premier soin est de sauvegarder votre réputation, en éteignant toute flamme d'enthousiasme et de colère, en vous composant, simples délégués par qui devrait éclater aux yeux de tous le triomphe de la pure lumière et des chatoyantes couleurs dans l'art français, un programme neutre, gris et bitumeux. Oui, il y a quelque part de l'audace, de la jeunesse, de la ferveur virile et de l'enthousiasme; vous ne nierez pas que ceux à qui ces qualités sont départies ne déploient un curieux, un lumineux talent, sans doute? Eh bien, de quel droit leur fermez-vous la porte? de quel droit les chassez-vous? de quel droit même, s'ils ne viennent pas à vous, ne les recherchez-vous pas, ne les forcez-vous pas d'entrer?

C'était là votre rôle vrai et je m'étonne,— car on prononce parfois les noms des membres de cette étrange commission,— que certains de ceux qu'elle a accueillis dans ce qui doit lui tenir lieu de *sein*, bien connus par les gages sûrs qu'ils ont donnés déjà aux promesses d'un art libre et nouveau, ne se soient pas insurgés, n'aient pas violemment rejeté les prétentions des stériles et des sots, n'aient pas su imposer, sinon

l'admiration des efforts loyaux et ardents, le respect et la tolérance. Ne pas se compromettre! quand c'était se compromettre, précisément, qu'il fallait oser, et dire hautement : Voici l'art de tradition académique, ici, puéril et avachi, comprenez donc : erreurs ou folie? systématique outrance de déplorables innovations? Pourquoi, de l'autre côté, tout ceci vibre-t-il, chatoiements des lumières, et palpite-t-il, souffles d'air large qui circule?

On eût enfin assisté à la confrontation nécessaire, mieux qu'aux salles ennuyeuses du Luxembourg, où toute étude impartiale forcément reste incomplète : les morceaux des maîtres les plus réputés, les plus importants sont absents, il s'y faut trop souvent contenter de trop peu de chose! Vous aviez, à votre disposition, pour quelques mois, les collections particulières, les magasins Durand-Ruel, Bernheim jeune et Vollard! vous n'allez pas en profiter, vous allez refaire l'exposition de 1889, au risque de laisser entendre que l'art, en France, n'a pas bougé, que nulle tendance neuve, que nul nom, depuis dix ans, ne s'est produit!

Et quand donc la lutte a-t-elle été plus vivace, plus acharnée? quand les tendances plus diverses et plus désintéressées? quand les moyens plus réfléchis? les sensibilités plus affinées ou plus ardentes? Songez-y, si vous ne le proclamez pas, c'est prendre position dans les bastions adverses parmi les négateurs aveugles, et rejeter tout ce qui n'est pas du passé, tout ce qui n'est pas encore, à coup sûr, acquis, toute recherche, toute nouveauté. Vous serez les adorateurs des gloires consacrées, et les contempteurs fougueux des volontés audacieuses et franches. La victoire, vous vous en faites les vils hérauts, et c'est le combat acharné vers la conquête de demain qui seule importe!

Mais vous vous abaissez au devant, au contraire, des triomphes déjà indigents, si vous ne vous inclinez même, avec un respect feint, devant les habiletés sournoises qui les singent!

Ah! je vous aimerais mieux, inébranlables et obstinés entièrement! Soyez sans merci pour les jeunes, non parce qu'ils sont, dans le monde officiel, les plus faibles aujourd'hui, mais parce que vous ne voulez admettre qu'un art d'ennui pompeux et stérile, conforme à des visées d'institut! Soyez sans merci aux jeunes, rejetez les novateurs quels qu'ils soient, et, parmi leurs aînés encore, les révoltés, les réfractaires.. Plus d'*impressionnisme*, plus de sincérité, qui, vocifératrice,

bouscule l'art. Tenons-nous-en à de saines normes : jardins de Le Nôtre, colonnades de Perrault, qui ont d'ailleurs aussi leur charme, architectures déchues (quoi ? la Bourse !) et toi, David, Ingres enfin, régissez tous nos efforts !

Plus d'impressionnisme, plus de libres accès d'héroïsme ou de vérité ; la convention, la routine. Là on est sûr de soi comme des autres, on sait en vertu de quels principes estimer ou dédaigner un peintre, la méthode est établie, pourquoi, si elle a fait ses preuves, la renier ou la fuir ?

Donc, Manet, Degas qui peint d'un procédé si unique, Monet, et Courbet, et les autres paysagistes, Corot et Rousseau, des révoltés, méprisons-les, et de tous le plus froidement penseur, Delacroix, si chaud, si emporté, que faudra-t-il qu'on dise de lui ?

Encore, jadis, le pouvait-on supposer en proie à son déplorable tempérament maladif et bilieux. On savait, en musique, en littérature, ses goûts posément classiques, on regrettait les incartades de son génie inquiet et instinctif. Depuis qu'ont paru les trois malheureux tomes de son *Journal*, l'opinion a dû changer. Delacroix recherchait la vie, sciemment, la couleur éclatante et pure, la lumière ; il ne reculait devant aucun des procédés les plus haïssables, et la division par touches contrastées et menues de ses teintes dans maints endroits de son *Massacre de Scio*, de sa *Barque de don Juan*, etc., constitue moins une erreur d'un instant que le résultat d'une patiente recherche de l'effet et de l'expression, une très volontaire, une mûre audace ! Alors faudra-t-il admettre comme des chefs-d'œuvre le *28 juillet 1830*, où tient déjà toute une manière de Manet ? les *Femmes d'Alger dans leur appartement*, qui précèdent et justifient par avance l'art purifié et frais de Renoir ? — Bien plus : dans ce fâcheux *Journal*, M. Paul Signac, ce *pointilliste*, on sait ! n'a eu qu'à puiser au hasard pour échafauder habilement une précise et vigoureuse justification des recherches et des tendances du groupe de peintres auquel il appartient.

Il faut exclure Delacroix.

.... Depuis quelques mois, existe à Paris un *syndicat de la presse artistique*. Ce syndicat a de l'argent, puisqu'il s'occupe, louablement, à réunir pour le prochain printemps une belle exposition d'Antoine Watteau. Ne pourrait-il, généreusement, sans parti-pris, ni acception de personnes ou d'écoles,

organiser, en face des bâtiments officiels, une réunion des refusés ou des exclus, une vraie exposition, complète et impartiale, de toutes les tendances de l'art français au XIX^e siècle, depuis Ingres et Delacroix ?

Memento. — Exposition, dans les salons Georges Petit, de la *Société des Femmes Artistes*; chez Durand-Ruel, de l'*Américan Art Association of Paris*, avec attributions de prix par un riche Américain. Je crois que cela ne peut faire de mal à personne.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *ART ANCIEN*

La galerie Borghèse.

Le gouvernement italien vient de déposer sur le bureau des Chambres un projet de loi tendant à lui permettre l'achat de la galerie Borghèse. La famille voulait aliéner ; elle a passé un compromis avec l'État, aux termes duquel, moyennant le payement d'une somme de 3.600.000 lire, elle cède à celui-ci la célèbre collection de la villa. Avant que de fixer ce chiffre, le ministre a recouru à l'expertise de M. Gaucher, du professeur Wilhelm Bode et du critique Piancastelli. Et rien n'est plus amusant que le résultat des trois estimations. Alors que M. Piancastelli évalue à 5.739.250 lire l'ensemble des toiles, le directeur du musée de Berlin les estime 7.294.930 lire, et notre compatriote trouve qu'elles valent 11.903.585 lire.. Y a-t-il quelque chose de plus vain que ce jeu-là ?... Je reviendrai, quelque jour, sur l'étrangeté de cette manie, sur le curieux entêtement de vouloir peser en or des œuvres hors de toute estimation et sur le non-sens et le ridicule de cette coutume. Quoi qu'il en soit, c'est M. Léon Gaucher qui me semble être dans le vrai.

Voilà donc bien national cette célèbre galerie privée : les ministres du roi Humbert ont fait là une heureuse opération. L'histoire de ce Cabinet est curieuse et fournirait aisément la matière d'un volume, — au cours duquel il y aurait, certes, maints passages piquants, et plus d'une anecdote joyeuse...

§

Les Borghèse, originaires de Sienne, et qui s'allièrent si heureusement aux Salviati et aux Aldobrandini, ne commencent réellement leur prodigieuse fortune qu'avec Camillo, qui fut

pape sous le nom de Paul V. Ce fut Scipion Caffarelli, neveu de Marc'Antonio qui, le premier, aménagea la villa hors les murs, près la porte du Peuple. C'est ce Scipion, alors cardinal-ministre, qui écrivit à François II, capitaine, marquis et duc de Mantoue, la caractéristique lettre suivante :

« Mon Sérénissime Seigneur très honoré,

» Pierre-Paul Rubens, peintre flamand, pour se conformer à l'ordre qu'il dit avoir eu de Votre Altesse, retourne à Mantoue. Mais, comme il laisse imparfait le tableau qu'il faisait ici pour la nouvelle église, en ce sens que, jusqu'à présent, il n'a pas été placé où il devra l'être, et comme cette opération nécessite la présence du peintre pour qu'il puisse retoucher et conduire à perfection, je supplie Votre Altesse, lui permettre qu'une fois expédiées les choses de son service il revienne de nouveau à Rome à cet effet, au moins pour quelques jours. Que Votre Altesse soit persuadée que je tiendrai cette permission en particulière grâce. Et je lui baise les mains.

» De Rome, le 11 juin 1607.

» De Votre Altesse
» Le très affectionné serviteur,
» LE CARDINAL BORGHÈSE. »

Et, sans cesse fidèle à la ligne tracée, les Borghèse se succèdent, enrichissant sans relâche le trésor, — toutefois, jusqu'à ce Camillo Ludovico Borghèse, qui vendit ses antiques à son beau-frère Napoléon, et dont l'effigie de sa femme se dresse encore, en son indiscrète nudité, dans une des salles de l'antique demeure, le corps si aimé et si caressé de Pauline : la *Vénus* de Canova.

Naturellement, c'est en maîtres italiens que le musée Borghèse est surtout incomparablement riche.

Les Lombards, les Toscans, les Ferrarais, les Vénitiens y sont en foule : le Sodoma et Lucas Signorelli, Benevenuto Garofalo et le Titien, Girolamo Genga et Nicolo Appiani, Lotto et Cesare da Cesto, Dosso Dossi et Solario, Francia et Andrea del Sarto. Puis viennent en foule Giampietrino, Boltraffio, Marco d'Oggione, Bernardino Luini, Vinci, Gaudenzio Ferrari, Predis, Bernardino da Conti, Sofonisba Anguissola, Francia Bigo. Du Sodoma, c'est une *Pieta* superbe; de Luini, une femme au sourire franc, au regard profond, à la chevelure étoilée de fleurs, où le grand fresquiste se retrouve. Botticelli a une *Vierge* absolument merveilleuse qui rappelle le chef-

d'œuvre des Uffizi : la mère du Christ se penche dans un mouvement de joie calme ; tranquille dans son infini bonheur, elle semble s'endormir en approchant sa tête de celle de l'enfant-Dieu ; les lys qui fleurissent par toute la composition, en parfument le sentiment simple, grand et haut que troublent à peine, à gauche, les yeux vifs d'un des chérubins aux cheveux bouclés... Lorenzo di Credi s'y retrouve avec sa joie enluminée et poupine, Andrea del Sarto, avec une *Vierge* admirable, d'une émotion supérieure.

Dosso Dossi a une *Circé* très décorative, Palma le vieux une œuvre copieuse, et avec eux Lotto, Licinio, Antonello da Messina, Giorgione et Giovanni Bellini. L'Antonello de Messine est de tout premier ordre : c'est bien toujours la même face blanche et pleine ; cette fois l'œil est très fin. Et c'est une époque, une classe sociale qui se révèlent sur ce petit panneau, dans cette figure si curieusement et si durement sertie entre le chaperon lourd et l'habit qui garrotte au cou, et qu'amenuise à peine la valeur étrangement voulue d'un mince pli de la chemisette. De Giovanni Bellini, c'est l'*Adam* et c'est l'*Ève*, l'homme avec ce grand coup de lumière sur la jambe gauche et, derrière lui, ce lapin comique entre les fûts des arbres sur le ciel dur, — *Ève* grasse, au galbe régulier et aux formes pleines d'une plantureuse milanaise ; puis, le même modèle en *Vierge* et un portrait d'homme assez mou.

Et encore, oubliés dans mon énumération, un *Homme qui louche* du Bronzino, un Guerchin très heurté, une *Vierge* de Fra Bartolommeo, un Pinturicchio archaïque et mouvementé, aux couleurs tranchées et aux silhouettes dures, à l'arrangement amusant, une longue histoire en plusieurs actes aux scènes naïves et franches, — un second plus magistral, où est, au premier plan, une figure de femme dont les lignes de la robe rappellent l'enveloppement de gazes légères du *Printemps* de Botticelli ; un portrait noir du Puntormo ; une *Vierge* de Carlo Dolci à la grâce maladive ; un Ghirlandajo d'une beauté et d'un calme rares ; une réplique de Rubens ; un Téniers qui ressemble à un Pieter de Hooch et un Pieter de Hooch qui ressemble à un Téniers ; d'autres que j'oublie, — et enfin les trois œuvres, les trois joyaux : le Raphaël, le Corrège et le Titien.

§

La *Mise au tombeau* n'est pas une des meilleures œuvres de Sanzio ; c'est le dernier tableau qu'il peignit dans sa ma-

nière florentine, avant que d'aller à Rome. Il est contemporain de la fresque de San Severo, de la *Jardinière* et de la *Madone* du Grand-Duc. Il lui fut commandé par Atalante Baglioni pour sa chapelle de saint François des Conventuels de Pérouse (1). L'ordonnance en est sèche, très sèche; le dessin d'une dureté absolue et le coloris froid. Et puis il y a vraiment trop du Pérugin dans cette œuvre encombrée d'ornements d'or et fatigante de glacis. Dans son exécution réfléchie cette œuvre n'émeut pas, et la grâce infinie et puissante du géant ne se dégage cette fois... Il est vrai qu'elle a dû subir plus d'un remaniement et que c'est à peine un Raphaël qu'on a devant les yeux.

D'Antonio Allegri, c'est la *Danaë*. Un pur chef-d'œuvre. La robustesse lascive du maître, cette morbidesse qui lui est particulière sont là avec cette femme couchée la bouche entr'ouverte par la surprise et le plaisir. L'art profond des raccourcis lui a fait trouver la si curieuse et audacieuse ligne qui va de la pointe du sein à la naissance de la cuisse; la poitrine, le giron, modelés en pleine pâte sont d'une maîtrise inégalable et ont cette particulière éloquence de la chair qu'il sait relever d'un autre désir supérieur et noble qui lui est propre, — et que seul il sait exprimer dans ces belles batailles d'amour.

Mais l'orgueil de ce Musée Borghèse, ce sont ces *Deux femmes assises auprès d'une fontaine où se mire un enfant*, du Titien.

C'est une des très rares grandes choses qui soient en peinture.

L'homme qui a fait cela a à peine trente ans. Il vient de quitter, dans les marches allemandes sauvages et montueuses, pays de vignerons et de bûcherons, un village isolé, Pieve di Cadore : il en laissera le *Bois dans la montagne* (Offices de Florence) et les rudes *Moissonneurs* du Louvre. Il vient d'arriver à Venise. Voyez-vous ce paysan dans la cité des doges, dans la ville dont Commynes, qui ne s'étonnait faci-

(1) Ce tableau était couronné d'un tympan, selon l'usage de l'époque, et dont on rencontre de fréquents exemples dans les peintures d'autel de l'Ombrie et de la Marche d'Ancône : c'était un petit tableau carré représentant le Père Eternel, à mi-corps. Il avait aussi un gradin à trois compartiments, offrant chacun une figure de la *Foi*, de la *Charité* et de l'*Espérance*, peintes en grisaille sur un fond vert.

lement, dit : « C'est une maisonnée au milieu de l'eau,... c'est la plus triumphante cité que j'aye jamais vue et qui plus faict d'honneurs à ambassadeurs et estrangiers et qui plus saigement se gouverne... » Il est entré chez Giovanni Bellini, — Gentile, celui que la République avait député à Mahomet II, l'ayant mis à la porte, — et pour compagnons d'atelier il a Jacopo Palma et un grand diable à la belle allure, à la verve endiablée, aimant la vie de plaisir autant que le travail, ardent et élégant dans la débauche, assidu et patient à l'académie et que ses superbes aventures font appeler le grand Giorgio, — il Giorgione.

Eh bien, regardez attentivement après que l'irradiant éblouissement de la première vue se sera un peu dissipé .. Vous allez retrouver toute cette jeunesse et toute cette vie du Titien, contée là sur cette toile : au fond, dans l'heure indécise du crépuscule, les horizons de Pieve di Cadore s'embrûment, des cavaliers regagnent le château, des chasseurs rallient les chiens et des villageois poussent devant eux les troupeaux vers l'étable ; c'est la campagne qui se vide aux approches de la nuit. Ce crépuscule ajoute à l'antithèse puissante de cette femme, toute lumière sur les frondaisons alourdies, de cette femme en robe de satin blanc, les cheveux égayés de jasmins, qui rêve, l'œil fixe et profond, accoudée sur le marbre où jouent des nymphes et des papillons... A l'autre extrémité de la fontaine où se mire le bambin, cette autre femme, toute splendeur dans sa nudité aux lignes harmonieuses, c'est la réalité merveilleuse qui tient de l'insaisissable toutes les perfections, c'est humanisée, chaude de sang, de soleil et de passion, la Déesse... Et cette figure-là, vous l'avez vue, au Louvre, dans le Salon Carré : c'est la femme du grand Giorgio, celle du *Concert champêtre* de Barbarelli...

Ce Titien-là, avec l'énigme de son ordonnance, le vouloir, à jamais caché, qu'il exprime sûrement, et que nous ne déchiffrerons jamais, vaut à lui seul les millions que l'Italie, — pauvre, mais toujours artiste, — va donner pour acquérir la galerie entière.

VIRGILE JOSZ.

## *PUBLICATIONS D'ART*

Les Livres : Paul Flat : *Le Musée Gustave Moreau*, Société d'édition artistique.— Henri Frantz : *Les Salons Anglais en 1899*, Gazette des Beaux-Arts. — Job : *Tenue des Troupes de France*,

32 fr. par an. — Les Revues : *Les Maîtres du Dessin; Les Maîtres de l'Affiche; L'Estampe et l'Affiche; La Chronique des Arts; Le Journal des Artistes; Art et Décoration; La Revue d'Art; La Grande Revue de l'Exposition; Le Rire; L'Art Moderne; Le Studio; Innen-Dekoration.*

Les Livres. — La Société d'Edition Artistique vient de publier un très riche album sur le **Musée Gustave Moreau.** M. Paul Flat a accompagné les dix huit excellentes héliogravures d'un texte concis et donnant de Gustave Moreau, de son œuvre et de son influence, une idée très nette et très complète. Moreau fut pour beaucoup de jeunes artistes — dont quelques-uns ont déjà fait leur trouée originale — un initiateur de génie et un guide de sûr conseil. Son art d'une parfaite noblesse, si consciencieux dans son charme, si synthétique dans son fouillis de détails pittoresques, aura eu une grande influence sur la production picturale contemporaine. M. Paul Flat a brillamment résumé l'apport du maître.

M. Henri Frantz qui connaît fort bien la peinture anglaise et qui publie chaque année une brochure sur les **Salons Anglais** vient de publier son compte-rendu pour 1899. C'est là une sorte de rapport d'une langue parfaite et d'une critique aussi brève qu'avisée.

Je note une publication qui ne paraît pas en volume, mais qui doit former plus tard un tout agréable à consulter pour les collectionneurs : **Tenues des Troupes de France** dont les aquarelles de Job s'accompagnent d'un texte par les membres de la Sabretache.

Les Revues : **Les Maîtres du Dessin** (décembre). — Au Sommaire : le *Bénédicite*, de Henri Royer; *Etude*, de Burne Jones; le *Portrait de l'Aquafortiste Legros;* d'Albert Besnard; un fusain de Lhermitte, la *Baignade*, et, enfin, la reproduction de l'aquarelle de Gustave Moreau : *le Jeune Homme et la Mort.*

(Janvier). — *Enfants*, par le peintre belge Léon Frédéric; le pastel célèbre de René Gilbert, le *Repriseur de tapisseries;* un *Paysage du Jura*, fusain de Pointelin, et l'étude de Cormon pour son *Tableau de Caïn*, du Musée du Luxembourg.

**Les Maîtres de l'Affiche** (janvier). — Au sommaire : Le panneau sans texte de Jules Chéret : la *Musique;* la composition de Moreau Nélaton pour *Notre-Dame du Travail;* le *Palais Indien*, de De Feure, et une affiche américaine de Louis Rhead, pour le journal *The Sun.*

**L'Estampe et l'Affiche** (15 décembre). — Un article documenté de Raymond Bouyer : les *Graveurs sur bois de fil au canif.*

**La Chronique des Arts** (23 décembre). — Quelques lignes fort justes sur les nouveaux modèles de timbres :

« Embellir l'école par l'imagerie murale, remplacer une vignette vide d'art et de sens, réformer un type monétaire désuet et anachronique n'ont point paru ici des initiatives négligeables ou qui dussent prêter à sourire. Le spectacle d'une beauté partout épandue et en quelque sorte obligatoire au regard ne saurait être que bienfaisant. Ce serait même une question de décider si l'on n'en peut pas attendre davantage « pour l'amélioration du goût des masses », que de l'examen accidentel, hâtif, intermittent dans un musée diurne ou nocturne. Toutefois, les initiatives dont il s'agit ne valent qu'à la condition expresse de satisfaire les apparitions qui les dictent. Ainsi en a-t-il été pour la monnaie, — c'est justice de le reconnaître. La même fortune ne semble point réservée au timbre, et pourtant, — on l'a rappelé avec raison, — il ne fallut jadis à Prud'hon que quelques centimètres pour créer des chefs-d'œuvre. Souhaitons que le ministre intéressé songe à les faire placer sous son regard avant d'agréer définitivement le modèle nouveau reproduit par les quotidiens. Mieux vaudrait mille fois s'abstenir et ne rien changer que confesser en public l'impossibilité de mettre un terme à l'insignifiance et à la laideur. »

(6 janvier). — A citer en entier ce *Propos du Jour* qui intéresse tant d'artistes novateurs, hardis et dont nous devons soutenir les efforts :

« Une question, qui ne laisse pas d'être intéressante, se trouve en cet instant soumise au verdict du jury chargé de l'admission des œuvres à l'Exposition universelle. Sied il ou non de recevoir les gravures en couleurs et les estampes à reliefs ? La consultation des précédents ne saurait point ici « fournir les éléments » d'une réponse. A regarder ce qui se passe aux Salons annuels, on observe qu'une Société s'est prononcée en faveur de l'admission, tandis que l'autre a opté résolument pour la négative. Il ne serait guère équitable de tirer argument de la règle suivie en 1889 par le simple motif que l'Exposition dernière devançait la restauration de l'estampe polychrome et la naissance de l'estampe modelée. Cette constatation suffit, ne vous semble-t-il pas, à indiquer au jury

le sens de l'arrêt à rendre ? Une exposition n'a, par sa définition même, d'autre objet que d'*exposer* l'évolution de l'art durant une certaine période. Si la gravure s'est, depuis dix années, distinguée par la reprise des anciennes techniques et par l'extension des procédés, il importe de ne point céler les résultats de ces retours ou de cette émancipation. Et qui sait si ce n'est point à de pareilles initiatives, imprévues ou curieuses, que le département des estampes, jadis un peu sévère, devra, en 1900, le meilleur de sa nouveauté, le plus vif de son attrait ? »

**Le Journal des Artistes** (14 janvier). — M. Guyon-Verax écrit quelques pages heureuses sur Cézanne et sur son exposition ouverte chez Vollard. J'en détache ces lignes caractéristiques :

« Il ne nous semble pas que Cézanne ait jamais cette préoccupation de généraliser. Ce qu'il vise avant tout, mais avec une rare intuition des moyens nécessaires, c'est l'expression individuelle, et toujours il la fixe avec une extraordinaire intensité. Seulement, en tout système — qu'il vienne du tempérament ou qu'il soit raisonné — il y a forcément une part d'intransigeance, celle-ci inconsciente le plus souvent. Cette sorte d'intransigeance apparaît çà et là dans l'œuvre de Cézanne, et l'on ne saurait s'en étonner. Du moment qu'il veut surtout fixer la réalité dans toute sa rigueur d'aspect et nous impressionner dans ce sens, il est porté, non pas à exagérer, mais à accentuer le plus possible, au point de paraître excéder la vérité. Et c'est ainsi que parfois il pourra arriver que le regard soit déconcerté quelque peu, si l'on n'a pas pris soin de se familiariser avec la conception comme avec la manière des artistes. »

**Art et Décoration** (janvier). — D'un article captivant de M. Léon Bénédite sur Henri Martin je tiens à citer cette conclusion :

« Après Gustave Moreau, après Puvis de Chavannes, quelle est donc la signification que Henri Martin a voulu donner à cet emblème rajeuni de la Lyre et à ces figurations symboliques revivifiées des muses ?

» De même que, pour ces maîtres, elles prennent chacune pour lui un sens d'abord mystérieux et obscur qui se précise à mesure qu'il pénètre plus au fond de son rêve.

» Pour lui, la Lyre c'est l'emblème de l'inspiration, des enthousiasmes généreux, du génie fécond et créateur. C'est

aussi, comme chez G. Moreau, l'emblème de l'ordre, de la mesure, du rythme, de l'harmonie, c'est elle qui dirige le chœur universel des mondes. Mais c'est plutôt, comme chez Puvis de Chavannes, le signe d'une sorte de religion naturelle, contemplative et panthéiste, d'adoration et de communion avec toutes les splendeurs de l'Univers et de la Vie.

» De même, les Muses représentent aux yeux de son esprit les émanations de tout ce qui est beau dans la vie ; elles sont la quintessence même de la vie. C'est pourquoi elles sont douces et mélancoliques, car leur être n'est exprimé de la vie que par la douleur. Elles ont une grâce un peu résignée à leur sourire, car elles savent que la vie est triste, mais elles nous disent que le rêve est permis.

» Leur peintre leur a donné la mission de pourvoir à l'enchantement de nos yeux et de nos âmes. A travers leur mélancolie, tout le Midi sonore, clair et joyeux chante en elles. Elles éveillent au fond de notre esprit, dans leur sensualisme délicat qui se mêle à leur grâce austère, dans leur geste expressif, toujours juste et mesuré, dans leur vol silencieux, toutes sortes de résonances lointaines.

» Elles nous parlent des figures ailées du couvent de San-Marco, à Florence, et surtout de ces exquises et étranges figures allégoriques de la chapelle des Espagnols, qui sont assises, graves et souriantes, en leur fière élégance, dans la musique délicate de leurs robes doucement bariolées.

» C'est par elles, par les Giottesques à la philosophie ironique et douce du Campo Santo de Pise, que Henri Martin s'est trouvé, sans le vouloir, sur le chemin illuminé de Puvis de Chavannes.

» Un jour, au Salon, devant une des œuvres de Henri Martin, ce grand maître regretté déclara tout haut, après un examen attentif : « Celui-là sera mon héritier. »

» L'ambition de Henri Martin sera de réaliser cette glorieuse prophétie. Nul de nous n'a manqué de la répéter devant sa dernière œuvre, si large, si consolante et si apaisée, mais son honneur est d'avoir pu faire naître cette formule d'adoption sur les lèvres mêmes d'un tel juge. »

**La Revue d'Art** (30 décembre). — *Les décorations de Jules Chéret à l'Hôtel-de-Ville* par Frantz Jourdain.

(6 janvier). — Appréciation fort justes et perspicaces de M. Roger-Milès sur le très évocateur *Monument aux morts* de Bartholomé.

**La Grande Revue de l'Exposition.** — Revue d'information dont les premiers numéros viennent de paraître.

**Le Rire** (16 décembre). — La *Haute Cour*, numéro spécial, dessins de Léandre, texte de Bergerat.

**L'Art Moderne** (24 décembre). — Excellent discours au Sénat belge par M. Edmond Picard au sujet du refus par la commission des Beaux-Arts de sanctionner les achats faits au salon de Gand par le directeur des Beaux-Arts et comprenant notamment des œuvres de Charles Cottet, Ménard et Zuloaga.

**Le Studio** (décembre). —*L'œuvre de Sisley*, étudiée par Burnley Bibb, et un article extrêmement curieux et documenté de Osman Edwards sur l'illustration religieuse au Japon.

**Innen-Dekoration** (janvier). — Article documenté sur les meubles d'Henry van de Velde de Bruxelles par M. Max Osborn.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

## *LE MEUBLE ET LA MAISON*

Boutiques. — Avenue de l'Opéra : *l'Argentier moderne*, *Butterick*. Boulevard des Italiens : *Piccadilly*, *Roddy*. — Servitude et grandeur de l'Art décoratif.

Presque toujours, dans la composition d'une « maison à loyers » située en un quartier d'affaires, l'architecte néglige la devanture des magasins : simplement, parmi les pierres blanches, une ouverture reste béante. Vienne l'occupant du rez-de-chaussée : ce commerçant courra chez un autre commerçant, le menuisier abâtardi de nos temps ou l'élégant *ébénisse ;* il commandera une devanture comme il achèterait un pardessus, et obtiendra telle plate hideur, qui n'aura même pas l'avantage de trancher sur celle de ses voisins, de ses rivaux.

Or, quelle influence la face du Mercure nouveau ne doit-elle pas avoir sur le Passant? Tout boutiquier vous le dira. Elle attire ou repousse, invite à tourner le bec de cane ou laisse s'éloigner, inattentif. Retenir quelques ondins du fleuve de la rue, ah ! c'est le rêve : le marchand y prostitue jusqu'au sourire de sa femme, et de son commis. Non seulement le cadre de la vitrine fait enseigne, mais par lui vaut ce qu'il entoure, au moyen de savantes harmonies ; il amorce, et il donne, encore, suggestion des trésors de l'intérieur. La vraie, la directe et efficace réclame est un tel cadre, vous dis-je.

Vous rappelez-vous le maigre Claude combinant l'étalage de Lisa, reine des terrines? mais, naturaliste, il se borna aux victuailles, aux denrées. Du reste il est mort.

Notre décorateur, à nous, remaniera les panneaux, les portes, les glaces, les marches, les comptoirs. Aussi donnons-nous absolument raison à l'architecte de n'avoir rien imposé d'avance. Une montre de libraire n'eût point convenu à l'orfèvre possible ou au futur épicier : le microcosme mercantile devait s'établir indépendamment de la vision générale qu'eut de la maison son auteur.

Indépendamment, oui, mais en toute harmonie avec elle.

Et de nouveau l'artiste, ainsi, rentre en scène : relier la fin particulière où vise l'ambition du boutiquier à l'originaire pensée du constructeur, voilà sa tâche.

§

Las! la mode est au Louis XV. On fait du Louis XV.

Acides et fraîches étoffes modernes, objets destinés à nos précis besoins de 1900, il faut que vous rentriez, bon gré mal gré, en cet archaïque et évanoui décor; après tout ce n'est pas le « presseux » qui s'absinthe ci-contre, ni le traîneur de boulevards, qui y regarderont de si près. Tristes travaux dont Paris est travesti, tous plus laids les uns que les autres, courant le carrousel du mauvais goût richard!

Parfois, cependant, le décorateur triomphe. Plus difficiles ses victoires et mieux il sied de les louer; que les autres arts paraissent faciles auprès du sien : il faut de nos jours de l'homme d'État et du stratège en lui!

Par exemple, dans l'avenue de l'Opéra, voici l'*Argentier moderne*. A coup sûr, l'ensemble est d'un trop monotone rouge d'acajou; nous y cherchons en vain le pittoresque rêvé, les saillies curieuses, la chose amusante à quoi la lumière s'accroche et qui met au cœur cette joie que distribue toute bonne composition. Donc, les naïfs impatients qui réclament immédiatement de la nouvelle architecture la richesse de Saint Séverin ou les grâces de l'Erechtéion pivoteront dédaigneusement sur leurs talons vernis et hausseront encore ici leurs suffisantes épaules. Nous, qui savons par quelles lenteurs un art aussi durable que le nôtre commence, nous qui *nous contenterions* (!) d'égaler, avec une autre voix, les premiers balbutiements du XIe siècle, voire de la très primitive Egypte, nous demeurerons sur ce trottoir, pour reconnaître

les mérites d'une ordonnance sage, volontairement dénuée de ces affreux « ornements « que réclame, avant toute chose, l'âme moderne, encore si corrompue : le bois s'employa franchement pour ce qu'il est, dans des formes rappelant trop, à vrai dire, le fer forgé, mais selon une donnée nouvelle et cherchée.

En remontant la même avenue, *Butterick* ne nous jette-t-il pas, par contraste, le luxe le plus hardi de couleurs, et du staff en quantité, et des formes batailleuses? Mais l'effet, trop peu étudié, se montre moins heureux...Ne soyons pas injustes: apprécions un grand effort, un essai qu'il ne faut pas laisser passer inaperçu. Il y a mérite à n'avoir point tenté de dissimuler les colonnes où s'appuie le portail chargé de soutenir le mur de façade : mieux encore, on leur a demandé un aspect décoratif, en les entourant de sculptures : que ne sont-elles moins maigres (vertes sur le fond blanc), les longues tiges de chardons, qui, s'échappant des bases, viennent s'épanouir aux montants des côtés!

Boulevard des Italiens, le cossu fait vacarme : quels amas de sculptures entassées sans pondération. Baissez les yeux : nous passons au pied de la New-York. Nous ne vous arrêterons que devant un seul cas, — et vous en aurez bien assez. Que de matériaux à *Piccadilly!* Marbre, — staff — mosaïque — bois, — cuivre, — bronze, — vitraux, — le tout empilé dans quel désordre! il y a de quoi installer plusieurs boutiques, — et il resterait encore des « ornements »...

Heureusement, un essai nous console au coin de la rue Drouot : âme, laisse s'exhaler ta gratitude. *Roddy*, par une composition en même temps simple et riche, présente enfin de l'intérêt. Un but a été proposé, et atteint; la couleur n'a pas détruit la forme, mais l'a mise en valeur. Enfin, je ne sais quoi vous retient à cet angle de rues. On a su abandonner la principale importance aux grandes glaces derrière lesquelles sont exposées les marchandises : ce qui n'empêche pas le cadre d'être luxueux comme celui d'un superbe, mais intelligent miroir. Le bronze y joue un rôle important; les grilles qui protègent le verre des portes d'entrée sont (chose rare) attirantes, prenantes. Remarquez aussi ces trous d'aération formés par des tôles ajourées : le regard s'en amuse.

...Maintenant, fuyons : voici cinq heures. Voici les barbares! Partout des réclames, en horribles caractères typographiques, s'allument, s'éteignent, se rallument, indéfiniment, avec un

clignement d'œil de camelot. Et les badauds sont dans la joie.

LES XIII.

P. S. — Nos plus humbles excuses à, d'une part, MM. Legros, et d'une autre, MM. Maistrasse et Berger, pour l'article publié dans la « Revue d'Art » par deux d'entre nous (*le Sourire du Beau jusque dans l'hôpital*) : les alinéas consacrés aux deux hôpitaux furent entremêlés à l'imprimerie et ont rendu nos descriptions follement incohérentes. Nous en aurions donné les errata dans la « Revue d'Art » elle-même, si elle n'était pas, sur ces entrefaites, décédée.

## *CHRONIQUE DU MIDI*

Les Deux Midi. — Provence et Gascogne. — L'idée de patrie.

Monsieur Xavier de Cardaillac vient de publier sous le titre de *Propos gascons* un volume d'études consacrées au pays d'Aquitaine. Je n'ai jamais eu le plaisir de rencontrer M. Xavier de Cardailhac. Par deux fois j'ai failli déjeuner avec lui, une fois à Bordeaux, à la table hospitalière et charmante du directeur de la *Gironde*, et une autre fois à Mont-de-Marsan, en compagnie du matador Mazzantini, dont M. de Cardaillac parle avec enthousiasme dans le volume précité. La première fois je ne pus me rendre à l'invitation de notre hôte; la seconde fois, ce fut l'auteur des *Propos Gascons* qui fit défaut.

Une troisième fois, à Bayonne, dans une de ces courses de taureaux qui réunissent plus de douze mille spectateurs dans les arènes, on me le montra à la sortie du spectacle, et j'étais sur le point de l'atteindre, quand un remous de foule me fit perdre sa piste, et je ne l'ai jamais rencontré depuis.

Et pourtant, j'eusse aimé connaître M. Xavier de Cardaillac. Il est, à en juger par son esprit autant que par la fière sonorité de son nom, le type parfait de ces vrais cadets de Gascogne, toujours les mêmes depuis Henri IV, et qu'il ne faut pas confondre avec les journalistes parisiens qui font, chaque trois ans, le voyage de Toulouse. Il aime son pays avec je ne sais quoi de tendre et de menaçant à la fois; il est simultanément souriant et farouche; et l'allure de ses phrases rappelle l'attitude de ces terribles et galants mousquetaires dont on ne savait jamais si la main nerveuse et crispée s'agitait pour croiser le fer ou pour tendre un bouquet de fleurs.

Aussi M. de Cardaillac est il populaire en Gascogne. Il in-

carne la race par son côté le plus pittoresque et aussi par ses défauts les plus charmants ; et à vrai dire, ce que j'aime encore de plus en lui, c'est cette exagération radieuse dans l'éloge comme dans la critique qui est comme le gonflement tumultueux d'une débordante sincérité.

Je conseillerai donc volontiers à ceux qui se complaisent aux études régionales de lire le livre de M. de Cardaillac. Non pas qu'ils y doivent trouver une observation précise touchant le caractère des Gascons, ni une analyse minutieuse des éléments qui constituent la race ; mais ils y rencontreront bien mieux : j'entends la manifestation de cette race même dans sa vivacité remuante, sa faconde superbe, son ombrageuse indépendance et son optimisme rayonnant. M. de Cardaillac n'étudie pas la Gascogne, il la vibre. Il a sur tous les portraits possibles la supériorité du modèle vivant.

Cela dit, en toute franchise, je suis bien à l'aise maintenant pour chercher querelle à mon aimable compatriote, d'autant plus qu'à ne rien dissimuler, je suis tout aussi gascon que lui, ma famille, de père et de mère, étant de longue date originaire du Condomois et du Néraçais, et remontant jusqu'aux pays basques.

Et certes, si M. de Cardaillac possède quelques-uns des défauts de notre race, assurément j'en ai plus encore; tandis que je ne suis nullement certain d'en avoir les vertus.

On s'imagine volontiers, à Paris, que le Midi, pour employer un mot devenu célèbre, forme un *bloc;* et que de Bayonne à Nice, de Cahors à Narbonne, une même pensée anime des hommes au langage identique et au visage offrant des traits pareils.

A la vérité, lorsqu'il importe de lutter contre la centralisation parisienne, et de s'opposer à l'accaparement du pouvoir central, on voit l'Océan et la Méditerranée se rejoindre, et s'apaiser les rivalités locales.

Mais que renaisse le calme et que les beaux pays de soleil soient rendus à la joie sereine de leurs fêtes et de la belle vie au plein air, comme bientôt se réveille l'irréductible esprit autonomique des cités et des régions! Qu'il y ait de la haine entre vallées différentes, entre Gascogne et Provence, entre Garonne et Rhône, cela, jamais. Ces races allègres ignorent la haine ; mais elles se complaisent dans une atmosphère fiévreuse d'émulation et de rivalité ; on retrouve au fond des

caractères le vieux levain des libertés liguriennes et ibériques du temps que chaque vallon formait un état libre et que chaque ville était un camp indépendant.

Leur amour vivace du sol natal semble avoir besoin, pour se manifester, de comparaison avec le sol immédiatement voisin. Et tout le monde sait que l'esprit de comparaison aboutit toujours à la préférence pour soi en tout ce qui touche à soi, et au dénigrement pour autrui : « Quand on se compare on s'estime », comme dit un célèbre dicton.

De là vient que si vous parlez du midi à un Landais ou à un Provençal, le premier vous dira que le vrai Midi est au bord de l'Adour, et le second qu'il n'y a plus rien, passé Beaucaire.

Mais que dis-je, de région à région? c'est souvent même de commune à commnne que j'ai vu éclater et durer les querelles les plus plaisantes.

On connaît, par Daudet, la fameuse rivalité surgie entre Tarascon et Beaucaire, depuis que le Rhône les sépare, c'est-à-dire depuis bien longtemps. Si j'en crois certaines chansons populaires, dont il serait difficile de donner une traduction décente, les gens d'Arles n'épargnent pas les gens d'Avignon, non plus que ceux-ci les habitants de Valence. Marseille et Aix ont fait retentir l'histoire de leurs griefs réciproques; Carcassonne et Narbonne s'envoient toujours des quolibets; et Saint-Gaudens n'a pas encore pardonné à Toulouse.

N'essayez pas de louer Pau devant Bayonne; et gardez-vous bien de dire aux gens de Villeneuve que la prune est d'Agen. Mais surtout, quand vous voyagerez dans les Landes, évitez d'intervenir entre Dax et Mont-de-Marsan; car voilà plusieurs siècles qu'ils ne sont pas réconciliés. Pourquoi? Je l'ignore.

A parler franc, toutes ces luttes n'ont jamais été sanglantes. Je crois même que les femmes de Beaucaire épousent volontiers les hommes de Tarascon, et les Montoises s'unissent fréquemment aux gars de Dax. Et, à tout prendre, c'est peut-être bien parce qu'ils se marient les uns aux autres qu'ils se contrarient si résolument.

Or, M. Xavier de Cardaillac, qu'il le veuille ou non, paraît animé dans tout son ouvrage de cet esprit éminemment régionaliste mais peut-être un peu exclusif.

Il se campe sur sa phrase comme un cadet aux gardes sur son cheval de guerre, et la main sur la plume semble crier à la cantonade : « Ohé! là-bas! la Provence, faudrait voir? »

Il me faut songer à cet excellent d'Esparbès, aussi splendidement Gascon, qui pour célébrer je ne sais plus quels exploits de France ne trouva rien de mieux que de pousser le même appel de Gavroche héroïque vers les Romains et les Grecs.

Il y a, dans cette attitude, un si joli mouvement de sincérité spontanée, que j'ai quelque peine à combattre l'esprit qui la suscite.

Et cependant, il faut bien le dire, c'est là une des plus détestables manifestations de l'amour du sol natal. Et puisque je trouve l'occasion d'en parler à propos d'un écrivain de tous points sympathique, et que, dans l'espèce, on ne pourra pas m'accuser de partialité contre une race qui est la mienne et dont j'aime tout jusqu'aux défauts, je voudrais exprimer ici la véritable conception de la patrie, « terra patria », telle qu'elle doit éclore et grandir dans une âme aimante et généreuse, dégagée de toutes les haines inconscientes déposées en nous, hélas ! par les luttes séculaires où ont saigné tant de générations.

L'homme n'est pas un pur esprit, ni une âme indépendante sans lien avec le corps, ni un ange en exil dans le limon de la terre. Il a un corps et des sens, et dans le développement de son existence terrestre, il doit tenir compte de ce corps aux miraculeuses harmonies, et de ses sens par qui lui est révélé l'univers visible bien avant que son âme ait la divination de tout le reste.

Or ce corps, fait du même élément que la terre, flore et faune suprêmes de la planète, subit toutes les influences sensibles et occultes de l'astre où il est attaché. De là vient qu'il varie en ses apparences suivant les variations de la planète : climat, latitude, saison, etc. De là vient surtout que les races qui se perpétuent en un même point du globe se différencient par toutes leurs manifestations extérieures à mesure qu'elles avancent dans la conscience de leur mission.

Dès lors, de même que l'humanité en général ne peut pas ne pas aimer la terre dont elle est le plus haut épanouissement, de même chaque homme en particulier ne peut rester indifférent au coin du globe sur lequel il a grandi. D'insensibles chaînes lient son âme à l'âme des fleuves et des collines, et ses yeux ont été nourris différemment suivant que les cieux étaient d'un gris tendre ou d'un chaud azur.

Et si lui-même, entraîné vers la vie errante, s'est détaché

de son sol originaire, il en garde l'empreinte indélébile déposée en lui par les couches successives des générations, et conservée parfois pendant des siècles à travers le mystère des races.

Voilà pourquoi, sans qu'il fût besoin d'inventer des mots abtraits et des sentiments officiels, l'homme a toujours aimé sa patrie, c'est-à-dire la terre de ses pères, la terre à laquelle il était lié par la loi de la filiation.

Que si, jusqu'à ce jour, cet amour si naturel et fondamental s'est traduit, à l'encontre, par la haine des patries et des races voisines, c'est que d'après une loi du destin que je ne puis examiner ici, les hommes n'ont connu encore de la patrie que le besoin de la défendre, une force mauvaise les ayant toujours poussés les uns vers les autres comme les flots d'une mer agitée.

Mais cette loi n'est pas inéluctable et le jour vient de dégager tout l'amour profond que porte en soi cette idée de patrie, et d'en chasser toute la haine qu'elle a acquise au cours des siècles de gestation.

On a souvent cité cette triple formule du poète Félix Gras :

J'aime mon village plus que ton village,
J'aime ma Provence plus que ta province,
J'aime la France plus que tout.

Eh bien, quelque affection que je porte au somptueux poète du *Romancero provençal* je n'hésite pas à m'élever contre cette formule qui ne doit pas, qui ne peut pas être celle du Félibrige universel. Et volontiers je la changerais ainsi : « J'aime mon village ,comme tu aimes ton village ; j'aime ma province, comme tu aimes ta Provence ; j'aime la France, comme l'Allemand aime son Allemagne ; et je t'aime aussi toi qui aimes ton village, et toi qui aimes ta Provence, et toi qui aimes ton Allemagne, car tous nous aimons, sous des aspects divers, la terre sacrée dont le destin est confié à l'évolution de nos cerveaux et de nos cœurs. »

Vous ne m'en voudrez pas, mon cher compatriote gascon, de ce petit cours de morale ; mais je n'ai pas encore trouvé meilleure occasion de l'exposer qu'à propos de vous dont j'aime la franchise, et dont je partage tous les enthousiasmes.

Permettez-moi de vous demander ici, sans plus y insister, de croire à mes paroles. Elles ne sont pas seulement la vérité de demain ; elles sont la vérité de toujours, et je n'en suis que le très humble gardien.

Aimez donc, aimons donc notre belle Gascogne; éveillons tout ce qui dort de splendeur et d'amour au fond de son antique race, dont l'idéal sommeille, depuis que nos aïeux lointains, les Basques, vinrent déposer en nous le secret d'Atlantis.

Mais ne jugeons pas les races voisines; aimons que le Provençal exalte sa Provence, que le Breton chante sa terre de granit; que le Catalan défende sa Catalogne; que l'Allemand se glorifie de Gœthe, et l'Italien de Dante et l'Espagnol de Cervantès. Par l'amour de notre patrie, élevons-nous jusqu'à l'amour de l'humanité; et s'il doit exister une terre élue, ce sera la plus généreuse. Et nous ne saurions mieux terminer, mon cher Cardaillac, qu'en citant ce beau vers de Mistral, un poète que vous admirez bien qu'il soit de Provence :

A la Santo Concordo, à touti li patrio!

JEAN CARRÈRE.

## *LETTRES ALLEMANDES*

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES. — *Die Zukunft.* — *Neue Deutsche Rundschau.* — *Die Insel.* — *Die Kunst.* — *Die Romanwelt.*

Mme Foerster-Nietzsche reprend dans la **Zukunft** (6 janvier) la série des études qu'elle consacre à la personnalité et au caractère de son frère. Je tiens à signaler ici brièvement ces articles à mesure qu'ils paraissent, bien qu'il y ait lieu de s'y arrêter davantage. On pourra le faire quand Mme Foerster aura terminé le troisième volume de sa belle biographie de Nietzsche où elle groupera, je pense, dans un tableau d'ensemble, toutes ces intéressantes esquisses. Quelle est l'origine de la maladie du philosophe? On se l'est souvent demandé sans pouvoir trouver à ce sujet des renseignements précis, et des critiques malintentionnés ne se sont pas fait faute de publier, pour étayer leurs thèses, des assertions aussi erronées que ridicules. Maintenant encore, après les émotionnantes pages de Mme Foerster, si nous connaissons toutes les étapes du lent envahissement de la maladie, son caractère n'en reste pas moins mal défini et ce sera la tâche des spécialistes de nous renseigner plus amplement. On savait déjà d'après la *Biographie (Das Leben Friedrich Nietzsches,* vol. II, 1. p. 40) par quel événement la santé robuste du philosophe reçut sa première atteinte : Une dysenterie des plus malignes, contractée pendant la guerre de 1870 en soignant des blessés, fut mal guérie, puis l'abus des médicaments, la fatigue, la

nervosité. Pour combattre la migraine et le manque de sommeil, dans les dernières années, le chloral. Puis, après des mois de santé parfaite, la crise finale. Les médecins appellent la maladie de Nietzsche « une forme *atypique* de la paralysie ». Mais pour considérer comme certaine l'intoxication par le ch'oral, il nous faudrait connaître d'autres exemples de ce que quelques aliénistes ont, je crois, appelé la « chloralite », afin de pouvoir les comparer au cas de Nietzsche. Quoi qu'il en soit, des événements extérieurs ont certainement précipité la crise. Mme Foerster en cite deux, il y en a peut-être eu d'autres. Dans la solitude complète où vivait Nietzsche, le moindre signe de sympathie ou d'antipathie venant de l'extérieur prenait pour lui une importance énorme. Délaissé par tous ses amis, peu compris par ceux que la curiosité faisait s'intéresser à lui, il crut un moment à une brouille avec sa famille. Sa sœur était loin, mariée au Paraguay. Il était seul, absolument, et au moment où il allait enfin donner la formule entière de sa philosophie, le sentiment qu'il était un abandonné s'empara de lui... Sa sœur essaie de déterminer le moment exact de la crise : « On n'a pas pu établir quel jour se manifesta extérieurement le trouble de son esprit ; ce fut en tous les cas dans les derniers jours du mois de décembre 1888. Il s'est effondré soudain pendant une sortie dans le voisinage de son domicile, sans qu'il lui fût possible de se relever tout seul. Son hôte le trouve et le ramène à grand peine jusque dans son logement. Il reste pendant deux jours étendu sur un divan, sans pouvoir se remuer, sans prononcer une seule parole. En se réveillant de cet état léthargique, il porta distinctement les traces d'exaltation et de trouble cérébral. Il se parle à lui-même, se met à chanter très fort et à jouer du piano, il perd la notion de la valeur de l'argent... Il rédige sur des feuilles volantes les fantaisies les plus bizarres... Ses amis et ses proches sont devenus des ennemis qui l'ont déchiré. Ces feuilles sont dirigées contre Richard Wagner, Schopenhauer, Bismarck, ses amis les plus intimes : le professeur Overbeck, Peter Gast, Mme Cosima, mon mari, ma mère et moi. Pendant ce temps il signait toutes ses lettres « Dionysos » ou bien « le Crucifié ». Il y a encore dans ces pages des endroits qui surprennent par leur beauté, mais en somme elles sont le produit d'un état fiévreux et maladif que les psychiatres appellent folie des grandeurs et de la persécution. Dans les premières années qui suivirent la maladie de mon frère, lorsque

nous nous adonnions encore au faux espoir qu'il pourrait un jour se rétablir, ces feuilles ont été détruites pour la plus grande partie. Le cœur aimant de mon frère et son bon goût auraient été profondément blessés si plus tard de pareilles élucubrations avaient passé sous ses yeux... Quelques-unes des lettres de mon frère signées « Dionysos » et « le Crucifié » inquiétèrent au plus haut point M. Overbeck, professeur à Bâle, et le décidèrent à partir pour Turin dans les premiers jours de janvier. Il ne put que constater chez son ami la crise cérébrale et l'emmena à Bâle où il fut mis dans un établissement. L'état d'extrême irritabilité et d'hallucination (les deux choses provoquées, selon moi, par l'abus des soporifiques) dura environ un an que mon frère passa à Bâle et à Iena... » Maintenant la maladie a perdu toutes ses formes aiguës, mais en même temps s'est évanoui aussi tout espoir de guérison. — Mme Foerster annonce au cours de son étude la publication prochaine des fragments autobiographiques *Ecce Homo,* dont il fut souvent parlé.

§

Non sans solennité quelques revues saluent le commencement du nouveau siècle. En cette affaire l'Allemagne aura eu du moins l'avantage d'entrer la première dans une ère nouvelle, et c'est là une façon comme une autre de prendre dans le siècle la première place. Dans la **Neue deutsche Rundschau** (janvier) M. Theobald Ziegler, professeur à l'Université de Strasbourg, jette un regard sur le passé de l'Allemagne et « au seuil d'un nouveau siècle » fait quelques considérations sur l'avenir. Il y est naturellement beaucoup parlé du progrès et de démocratie. « On voit clairement ce qui nous a manqué il y a cent ans, à nous autres Allemands: l'Etat et la conscience de l'Etat, la cohésion en un seul peuple et le sentiment national, patrie et amour de la patrie. Comment nous sommes redevenus un peuple, c'est là en peu de mots l'histoire allemande du dix-neuvième siècle. » De Gœthe et Napoléon à la plus grande Allemagne : quelle étape! et qui aurait le courage de choisir? « Le monde est démocratique, l'opinion publique est puissante, son organe, la presse, s'est rendue maître de nous. Dans cette prédominance du sentiment de la masse se trouve le danger, surtout pour les domaines qui ont besoin du travail tranquille et silencieux... Il sera encore plus difficile d'en finir avec la grande contra-

diction de l'époque qui oppose l'individualisme au socialisme, comme s'ils se livraient un combat de vie et de mort. Pendant un temps on a pu croire au succès du premier. Maintenant il en est autrement, car on a fini par se rendre compte que tous deux étaient unis à la racine et que le socialisme d'aujourd'hui, lui aussi, est une lutte pour l'émancipation de l'individu, un besoin de différenciation et d'individualisation. » D'autre part M. Ziegler tient certain individualisme pour identique à l'égoïsme et le voilà qui part en guère contre la morale aristocratique, pour défendre son cheval de bataille, la morale libérale, celle que vous savez...

**Die Insel**, cette nouvelle publication mensuelle que MM. O. J. Bierbaum, A. W. Heymel et R. A. Schroeder dirigent avec tant de soin et de goût, vient d'achever son premier trimestre, et c'est le moment de jeter un coup d'œil sur ses intéressants fascicules. Constatons d'abord une valeur littéraire très haute avec de l'éclectisme, sans une recherche affectée du précieux. L'*éditorial* en tête du premier numéro rappelle la discussion entre l'Eternel et Abraham, rapportée par le premier livre de Moïse, au sujet des justes dans Sodome, et espère justifier l'entreprise de la *Insel* si elle réussit à découvrir au moins « dix justes » qui veuillent y aller de leur abonnement... Mais j'espère qu'ils ne seront pas dans Sodome. Après une invocation en vers à Gœthe signée R. A. Schroeder, voici un choix de lettres de l'abbé Galiani habilement introduites et choisies par W. Bley. Un joli début! Un poème dramatique de Bierbaum, l'introduction à une esthétique moderne de Meier-Graefe, une réédition de Brentano, des vers, beaucoup de vers et signés des noms les plus estimés, il y a là de quoi trouver un public qui dépasse de beaucoup les « dix justes dans Sodome ». Je n'aime pas du tout les caractères gothiques du texte et je crois qu'à la longue, avec les sympathies pour le « *modern Style* » qu'affirme la revue il y aura là des rapprochements fâcheux et de terribles dissonances. Mais je reviendrai à parler de l'aspect extérieur des éditions allemandes à propos de quelques volumes de vers publiés par les éditeurs de la *Insel* dont je rendrai compte la prochaine fois.

**Die Kunst** avec ses deux parties d'art pur et d'art appliqué continue à être la plus intéressante des revues d'art allemandes. A signaler dans les derniers fascicules de nombreuses reproductions d'après des artistes de Munich et de Darmstadt, accompagnées de bonnes études et un article de M. Meier-Graefe sur Manet.

Deux numéros de Janvier de **Die Romanwelt** contiennent une excellente traduction de *Jours heureux*, le beau conte de Henri de Régnier, que M. von Oppeln-Bronikowski a mis en allemand.

HENRI ALBERT.

## *LETTRES ANGLAISES*

Stephen Phillips : *Paolo and Francesca*, 8°, 120 p., 4 s. 6 d., John Lane. — Robert Bridges : *Poetical Works*. Vol. II, 8°, 300 p. 6 s., Smith Elder. — Laurence Housman : *Rue*, 8°, IX-95 p., 3 s. 6 d., Unicorn Press. — T. W. H. Crosland : *Other People's Wings* et *Fifty Fables*, 31 et 32 p., 6 d., Unicorn Press. — H. G. Wells : *Tales of Space and Time*, 8°, 358 p., 6 s., Doubleday and Mc Clure, New-York. — Walter Besant : *The Orange Girl*, 8°, 444 p., 6 s., Chatto and Windus. — George Gissing : *The Crown of Life*, 8°, 329 p., 6 s., Methuen. — Laurence Alma Tadema : *The Fate Spinner*, gr. in-8°, 79 p.. Mortlock. — Charlotte Bronte : *Villette* (Haworth Edition) 8°, XXV-594 p., 6 s., Smith Elder. — Charles Lamb : *Essays of Elia*, 2 vol. illustrés par Charles E. Brook, introduction par Augustine Birrell : in-8°, XXII-294 p. et XI-254 p., 7 s. 6 d., J. M. Dent. — Frederic J. Crowest : *Beethoven*, avec illustrations et portraits, 8°, X-319 p., 3 s. 6 d. net, J. M. Dent. — A. B. Walkley : *Frames of Mind*, 8°, VII-286 p., 5 s., Grant Richards. — William Archer : *Study and Stage*, 8°, XI-250 p., 5 s., Grant Richards. — Frederick Wedmore : *On Books and Arts*, 8°, VIII-286 p., 6 s., Hodder and Stoughton. — Mrs Lynn Lynton : *My Literary Life, Reminiscences*, 8°, 103 p., 3 s. 6 d., Hodder and Stoughton. — Frederic Harrison : *Tennyson, Ruskin, Mill, and other literary estimates*, 8°, VIII-322 p., 8 s. 6 d., Macmillan. — *The Bibelot*, Th. B. Moster, Portland. — REVUES. — *Fortnightly Review*. — *Cornhill Magazine*. — *The Bookman*. — *The Dome*. — *The Chord*. — *Contemporary*. — *Blackwood's*. — *Nineteenth Century*. — *National Reviev*. — *Review of Reviews*. — *Outlook*. — *Saturday Review*. — *Literature*.

Il est certain que les événements du Sud-Afrique ont eu un contre-coup fâcheux sur la librairie et l'édition. L'incendie d'une des plus importantes imprimeries de Londres a retardé la publication d'un grand nombre de volumes annoncés. Les éditeurs remettent « à la fin de la guerre », date quelque peu incertaine, la mise en vente de leurs nouveautés. Néanmoins tout cela n'empêche pas qu'une vingtaine de volumes attendent sur un coin de table le moment d'être lus, examinés et appréciés. Aussi laissant de côté les réflexions que peut inspirer la noble attitude d'un grand peuple en train de perdre, sous les coups de la fortune adverse, un prestige qu'on aurait pu croire si formidablement solide ; méprisant d'applaudir lâchement à des revers et à des malheurs supportés avec une dignité et un

courage admirables; gardant à la patrie de Shakespeare et de Milton, de Keats et de Shelley, de Newton et de Darwin, la reconnaissance de ce que l'humanité lui doit, nous avons le juste espoir, n'est-ce pas, Verhaeren? que l'Angleterre va grandir, dans l'esprit des plus hostiles.par son courage dans l'épreuve et sa ténacité dans le malheur.

Comment ceux qui connaissent sa littérature n'auraient-ils pas pour l'Angleterre une sympathie fidèle et profonde? N'y a-t-il pas, au-dessus des circonstances politiques, un domaine où les esprits qui ne sont ni étroits ni superficiels peuvent se rencontrer? Les magnifiques poèmes de Swinburne, les superbes œuvres de Meredith, les vivants récits de Kipling ne donnent-ils pas à tous la même joie? C'est cette joie que j'ai ressentie récemment à la lecture du beau drame de Mr. Stephen Phillips : **Paolo and Francesca**. Ni Tennyson, ni Swinburne, et encore moins leur sous-imitateur John Davidson, n'ont su composer un drame vraiment jouable. Et voici qu'un jeune poète, avec une tranquille assurance, débute dans la carrière dramatique avec une œuvre extrêmement remarquable. Il ne faut peut-être pas crier au chef-d'œuvre, Mr. Stephen Phillips pourrait nous en railler. Sans doute on pense parfois à Mæterlinck, et la scène chez l'apothicaire nous ramène à *Roméo et Juliette*, mais il faut louer Mr. Phillips d'avoir su, à l'encontre de ses illustres prédécesseurs, rompre la tutelle trop autoritaire des Elizabethans et de retourner, par eux et la tragédie française, à la tradition classique du drame grec. L'histoire est celle de Paolo et de Françoise de Rimini que Mr. Phillips développe avec netteté et rapidité; son moyen d'expression, le vers blanc, est d'une très réelle beauté, simple sans jamais être trivial. C'est la tragédie de la jeunesse et de l'amour, et les personnages, conformes en réalité à la nature humaine, ne sont guère des individus, mais plutôt des types universalisés, des symboles. L'espace manque pour parler longuement de ce drame. S'il est encore un public pour entendre un bon drame en beaux vers, l'œuvre de Mr. Stephen Phillips aura à la scène un considérable succès.

Le second volume des **Œuvres poétiques** de Mr. Robert Bridges parut il y a quelque temps, contenant, réunis, les *Shorter Poems* qui eurent de successives et peu nombreuses éditions, et les *New Poems*, publié pour la première fois. J'ai eu de précédentes occasions de parler du talent de Mr. Bridges. Sa réputation n'est pas allée au delà des milieux littéraires, mais

son œuvre attire et attirera encore plus l'attention de ceux qui aiment la poésie. Mr. Bridges reste fidèle à un classicisme sobre et châtié; son lyrisme est correct et sévère. Mais malgré les exigences d'une technique qu'il veut aussi parfaite, ses dons poétiques conservent une expression attrayante et les qualités de son émotion sont remarquables. Il a voulu son œuvre telle et il l'a accomplie telle.

Si Mr. Laurence Housman a voulu, dans son dernier volume **Rue**, donner l'impression de la mélancolie et même de la monotonie, il y a singulièrement réussi. Il ne pourrait guère en être autrement — quatre-vingt-quinze pages et plus de deux cent cinquante quatrains de vers de huit et six syllabes alternativement, du même ton et du même style, ne saurait donner une impression de variété et de diversité; il y a dans cette « repentance », malgré des obscurités et des négligences, des qualités très grandes, remarquées déjà dans les œuvres précédentes de ce poète, des passages d'une délicatesse charmante et d'une réelle beauté.

Mr T. W. H. Crosland exerce, à propos de l'actualité, son talent sarcastique et ironique et donne à des publications hebdomadaires, des parodies en prose et en vers, des épigrammes spirituelles et parfois méchantes. Il a réuni dans **Other Peoples Wings** et **Fifty Fables** un certain nombre de ces pièces dont quelques-unes sont de fort amusantes satires.

Pendant ces derniers mois, il y eut en Angleterre pénurie de romans; l'attention est ailleurs et la fiction n'a pas grande chance de plaire. Pourtant, Mr. H. G. Wells a réuni sous le titre de **Tales of Space and Time**, *Récits du Temps et de l'Espace*, certaines de ses nouvelles les plus captivantes. Les lecteurs du « Mercure » ont pu lire une version française de *The Cristal Egg*, *L'œuf de Cristal*, et de *The Man who could work Miracles*, *L'Homme qui pouvait faire des Miracles*. Une autre, *The Star*, *L'Etoile*, parut dans un quotidien. Deux séries de récits complètent le volume : *A Story of the Stone Age*, *Récits de l'Age de Pierre*, où l'auteur raconte les amours de Yough-Lomy et d'Eudena, comment fut faite la première hache de pierre, comment furent mis à mort pour la première fois un ours des cavernes et un lion, comment pour la première fois l'homme galopa sur le dos d'un cheval; *A Story of the Days to come*, *Une histoire des Jours à venir*, se déroule au XXII$^{e}$ siècle et l'imagination de Wells y est des plus précises et des plus heureuses.

Avant le début de la guerre avec le Transvaal, parut une nouvelle œuvre de Sir Walter Besant : **The orange girl**. L'érudit historien de Londres donne, dans ce roman, une idée très exacte de la vie et de la société londonniennes au XVIII^e siècle ; certains tableaux et certains aspects sont des plus attrayants ; la prison de Newgate, Old Bailey, Soho Square, St Martin's Lane en l'année 1760 sont très vivement reconstitués aux yeux du lecteur ; on pourrait trouver que trop souvent l'auteur oublie qu'il est romancier pour redevenir l'érudit, le savant, l'historien ; mais l'on ne saurait s'en plaindre. L'œuvre, au point de vue imaginatif et littéraire, y perd, peut-être, tandis que les incidents et les détails se multiplient sans fatigue.

Les précédentes œuvres de Mr. George Gissing lui avaient acquis un rang enviable parmi les meilleurs romanciers actuels en Angleterre. Il savait avec un singulier bonheur décrire le genre de vie et de sentiments de ce qu'on appelle les « lower middle-classes », et ses personnages étaient d'une vérité frappante. Dans son dernier livre, **The crown of life**, il a changé de sphère. Ses personnages n'habitent plus des faubourgs et des banlieues, mais un quartier des plus « fashionable » et ce sont d'importants hommes d'affaires, des membres du Parlement, des financiers. Malgré cela son livre a été assez froidement reçu ; il semble pourtant avoir les mêmes qualités que les autres : exactitude d'observation et de description, pénétration et finesse psychologiques ; mais l'auteur n'y cache pas son manque de sympathie pour la fièvre d'impérialisme qui a amené les récents revers, et c'est là, peut-être, actuellement le principal défaut de son œuvre.

Après avoir écrit de beaux poèmes, des nouvelles et deux romans, après avoir traduit les *Aveugles* et *Pelleas et Mélisande* de Maeterlinck, miss Laurence Alma Tadema donne aujourd'hui un curieux triptyque : **The fate-spinner**. En trois tableaux : Clotho, Lachésis et Atropos, elle expose la vie d'une femme, pauvre créature sans volonté et sans perspicacité, jetée impuissante dans la vie ; elle donne à une autre le bonheur qu'elle pouvait avoir et quand elle ne l'a plus, elle le désire ; conflits d'amours fort habilement présentés, et fort courageusement aussi, car l'auteur est femme et écrit en anglais. On sent nettement la sympathie de l'écrivain pour ceux qui s'aiment illicitement, mais en toute ardeur et en toute sincérité — c'est presque une thèse de la liberté de l'amour.

L'histoire, qui se termine très tragiquement à la façon d'un conte de Miss Macleod, est rapidement et simplement développée, les trois personnages du drame sont fermement et clairement dessinés, et quelques pages fort belles font de ce court récit une œuvre des plus intéressantes.

L'éditeur Smith Elder continue la publication, par volumes mensuels de la « Haworth édition », des œuvres des sœurs Bronte. Le dernier volume paru est **Villette**. La première édition de ce livre est de 1853; il était signé Currer Bell et paraissait quatre ans après *Shirley* et deux ans avant la mort de l'auteur. Mrs Humphry Ward prétend dans son introduction que c'est là le chef-d'œuvre de Charlotte Bronté, bien que *Jane Eyre* soit plus généralement lu, et qu'on préfère *Shirley*. Mais quelle que soit l'opinion à ce sujet, on ne peut discuter que *Villette* soit une œuvre capitale, et elle souleva comme les deux précédentes une admiration générale. Il faut la lire et la relire dans la superbe réimpression qu'en offrent maintenant Messrs Smith Elder, qui publièrent l'édition originale.

Charles Lamb, modeste et simple, si effacé même, a rendu, sans réclame, son nom immortel avec les **Essays of elia.** Mr. Augustine Birrel, qui écrivit une introduction pour la réédition qui nous occupe s'excuse avec raison de ne pouvoir louer ce que tout le monde admire, et tous ceux qui ont connu la douce intimité de l'imaginaire Elia et de sa cousine Bridget comprendront son embarras. Les *Essays*, qui parurent d'abord dans le *London Magazine*, furent réunis pour la première fois en volume en 1823; une seconde série parut en un second volume dix ans plus tard. Sans apprécier autrement ces pages admirables, nous nous bornerons à indiquer la très artistique édition qu'en ont récemment publiée Messrs Dent. L'impression est parfaite et le papier excellent, de fort jolies illustrations par Charles E. Brook s'adaptent exactement à la physionomie de l'œuvre et ces deux beaux volumes, si soignés et si peu coûteux, feront la joie du lecteur délicat.

Chez les mêmes éditeurs vient de paraître le premier volume d'une série nouvelle qui s'appelle *The Master Musicians*. **Beethoven** fait le sujet de cette étude qui est due à Mr. Frederick J. Crowest. Des illustrations nombreuses et des portraits admirablement reproduits ajoutent à l'intérêt de cette très complète biographie du plus grand des musiciens. Une partie du volume est consacrée à l'étude technique des prin-

cipales œuvres de Beethoven ; et l'auteur a ajouté à son travail une bibliographie très étendue des ouvrages écrits sur Beethoven et ses œuvres ; une liste de ses œuvres musicales, avec leur date, le ton dans lequel elles sont composées et pour quels instruments ; un tableau chronologique des principaux événements de la vie de Beethoven ; un appendice concernant les *personalia* et *memoranda* du compositeur, et un index fort utile. Après ce volume, la série se continuera par Wagner.

Mr. A B. Walkley est un des critiques les plus fins et les plus sûrs du théâtre et parfois de la littérature. Il a jugé bon de réimprimer en un très agréable volume, **Frames of mind**, une partie de ses articles de l'année écoulée, et c'est là, malgré les objections faites à ce genre de recueil, une lecture fort intéressante. La variété n'y fait pas défaut, on y parle de Shakespeare et de St Augustin, de Sarah Bernhardt et de George Eliot, de Tolstoï et de Balzac, de Flaubert et d'Anatole France, de Maeterlinck et de Jane Austen, du mariage, de la misogynie, de la timidité, de l'esthétique du vêtement, des menus et de la table ; l'auteur raconte aussi de très délicates impressions de voyage et de flânerie. Son confrère, de même valeur et aussi sympathique, Mr. William Archer, connu déjà par les magistrales pages que lui consacra l'an dernier M. Augustin Filon dans les *Débats*, donne, lui aussi, un choix d'articles réunis sous le titre de **Study and stage**. Tandis qu'avec Mr. Walkley on se laisse aller à la grâce, à la légèreté, à l'aisance presque françaises de la phrase et de l'argumentation, avec Mr. Archer on part en guerre, sans brutalités ni violence certes, mais en donnant des coups mérités et sensibles. Mr. Archer s'occupe ici indifféremment du théâtre et des livres. Il parle fréquemment et longuement de Shakespeare, et aussi de M. Brieux et de Cyrano de Bergerac, de Mr. Shaw et de Sarah Bernhardt, de Maeterlinck et du théâtre en Amérique ; il dit aussi d'excellentes choses de Carlyle et de Burns, des poèmes de Mr. Henley et de Mr. Hardy, de Mr. George Moore et de d'Annunzio. En somme ces deux volumes d'une valeur égale et de qualités différentes font singulièrement honneur à leurs auteurs.

Encore un recueil de contributions occasionnelles à des revues et des journaux. Mr. Frédéric Wedmore réimprime un choix judicieux d'articles **On Books and arts** où se trouvent en grand nombre des opinions intéressantes et des jugements pleins de goût. D'abord une dissertation sur la « nouvelle »

rappelle que Mr. Wedmore a écrit le délicieux conte *Orgeas et Miradou*, et il faut lire les pages intitulées *My few things*. Les livres et les auteurs dont il parle sont Balzac, George Eliot, *Thérèse Raquin, The Duchess of Malfi*, les *Lyrical Ballads* de Wordsworth ; les sujets de ses dissertations sur l'art sont : Rembrandt, Velasquez, Chardin, Gainsborough, lord Leighton, Millais, Burne Jones, Henner, Francis James etc. Il y a au cours de cette collection excellente, maint passage remarquable, paradoxes ironiques et élans de sincérité. C'est un livre à consulter sans crainte d'être égaré.

Trois chapitres d'un livre que se proposait d'écrire Mrs. Lynn Lynton sous le titre de **My literary life**, ont été publiés récemment avec une préface de Beatrice Harraden. Le premier chapitre : *My first London Friends* renferme des souvenirs sur G. H. Lewes, Samuel Laurence et Thornton Hunt ; le second, sur Landor, Dickens et Thackeray, et dans le troisième : *A first meeting with George Eliot*, se trouvent quelques très intéressantes pages sur l'auteur d'*Adam Bede*. Ces fragments font regretter l'œuvre que Mrs. Lynton n'a pu achever.

Les cinquante pages que Mr. Fréderick Harrison consacre à Tennyson dans son recueil de **Literary Estimates** renferment quelques-unes des rares choses vraiment et justement critiques qui ait été dites sur le grand poète. Tennyson sut garder jusqu'à la fin un prestige énorme et la critique, de ce fait, fut en mauvaise posture pour le juger. La postérité commence pour lui ; non pas que Mr. Harrison se livre à un « éreintement », au contraire, mais il s'est dispensé d'être dithyrambique, formulant nettement et simplement des opinions basées sur une étude longue et attentive de l'œuvre entier de l'ex-Lauréat. Par ces mêmes qualités de jugement net et sûr se recommandent les autres essais sur John Ruskin, sur Matthew Arnold, sur John Addington Symonds, sur Lamb et Keats, sur Gibbon, Froude, Freeman et John Stuart Mill. Ce n'est plus ici seulement de la critique occasionnelle et rapide, mais chacun des articles ainsi réimprimé est un véritable essai, une étude sérieuse et approfondie.

Les élegantes réimpressions publiées par Th. B. Mosher furent récemment deux essais de Walter Pater, une vieille légende du XIIe siècle, *Our Lady's Tumbler*, et *Adonais*, l'élégie que Shelley écrivit à la mort de Keats.

Les revues semblent surtout préoccupées des questions

d'actualité et les articles sur les colonies du sud de l'Afrique abondent. Dans la *Fortnightly Review* de décembre un bon article de Richard le Gallienne sur Grant Allen. Dans le *Cornhill Magazine*, les *South African Reminiscences* de sir John Robinson. Dans le *Bookman* des portraits de Thomas Hardy, de Ruskin, de Wells, de Walkley, de Grant Allen, etc. D'intéressants articles sur les lettres de Stevenson, sur Grant Allen, sur les romans de Thomas Hardy, et sur George Eliot. Avec *The Dome*, l'Unicorn Press publie maintenant une fort élégante et intéressante revue musicale trimestrielle : *The Chord* Le texte est dû à des érudits et des critiques autorisés : Vernon Blackburn, R. R. Terry, John, F. Runciman, E. E. Ziegler, etc., et le numéro de décembre reproduit deux groupes d'anges par Jan et Hubert Van Eyck. L'espace nous manque pour signaler d'importantes contributions parues dans la *Contemporary Review*, *Blackwoods Magazine*, *Nineteenth Century*, *National Review*, *Review of Reviews*, *The Outlook*, *Saturday Review ;* dans le numéro du 16 décembre de *Literature*, un précieux fragment de Marcel Schwob sur les poèmes de François Villon.

HENRY-D. DAVRAY.

## *LETTRES ESPAGNOLES*

LITTÉRATURE CATALANE. — Groupes politiques, artistiques et littéraires Barcelonais : *L'Avenç* (années 91-92, 93) ; *La Catalonia* (nos I à XVIII). — *Poésies de Joan Maragall.* — *Natura :* poésies de J. Masso Torrents. — *Alades*, poésies de E. Guanyabens. — *Contribucio a la gramatica de la Llengua Catalana*, per Pompeu Fabra. — *Pensant-hi*, une brochure de Joaquim Casas Carbo. — *Les prisons imaginaires*, un vol de Pere Corominas. — *Quan jo era noy* et *Crisantémes*, 2 volumes de Alexandre de Riquer. — *Fructidor* et *Foc follet*, 2 drames de Ignasi Iglesias. — *Jardins abandonats*, un acte inédit de Santiago Rusinol. — *Cançons Catalanes harmonisades per Enric Morera* (tous ces ouvrages sont édités par la typographie l'*Avenç*, Ronda Universitat Barcelone). — Les Revues : *Pel et Ploma* (no 22. Revista de l'association artistico-archéologico Barcelonesa (no 16).

Les objections que les contribuables barcelonais ont cru devoir opposer à un pouvoir central plus soucieux de récolter l'impôt que de réaliser des améliorations devaient mettre à l'ordre du jour... les articles sur la question catalane. Nos journaux en ont donc parlé.

Malheureusement le sujet est complexe : α (DOSSIER ANCIEN) La Catalogne jadis comté vassal de la couronne d'Aragon

s'unit à la Castille par un libre mariage, au temps où le Maure n'avait pas encore quitté l'Espagne. Un coup de fortune donna en moins de trois générations aux monarques castillans l'empire du monde et les rendit oublieux d'obligations envers de loyaux sujets. Une décision politique discutable réserva au commerce méditerranéen les provinces catalanes qui furent exclues de l'Amérique jusqu'au règne de Charles III. Entre temps, la main royale faisait sentir sa vigueur à une région où vivait une race hétérogène ayant langue et droit distincts, et qui passait, à tort ou raison, pour faire de l'opposition au régime absolutiste et centralisateur de la toute puissante monarchie.— $\beta$ (Dossier moderne). Durant les guerres de l'Indépendance, le Catalan reste sourd aux proclamations que les généraux de Napoléon lui font en catalan. L'heure n'est pas venue de se confier librement. Et voici qu'en 1833 une simple poésie écrite dans le dialecte régional éveille tout un mouvement politique, artistique et littéraire qui va s'accentuant jusqu'en 1868 — mouvement idéaliste où la restauration des *Jeux Floraux*, due à l'illustre Balaguer, comptera comme une victoire — prologue certes non négligeable d'une lutte plus terre à terre. De là, sortent le général Prim, qui rêva une Espagne modernisée ; — M. Pi y Margall qui agrandissant l'idéal catalan va en faire le programme du parti fédéraliste et républicain espagnol ; — M. Valentin Almirall, qui fut, en ce qui concerne spécialement la question catalane, un politicien radical et convaincu de la priorité du problème autonomiste sur le problème fédéraliste.

De ceci appert que la question n'est pas une. — La résistance toute récente du contribuable fut un terrain heureusement choisi pour faire témoigner une région entière de son idéal autonomiste : on s'est compté, voilà tout, on n'a pas parlé. Pour rendre toute son amplitude et sa variété à la question catalane, il faut étudier l'un après l'autre chacun des groupes qui ont été les porte-flammes du catalanisme depuis ces vingt dernières années. L'absence de chefs mis en évidence compliquera un peu nos explications : mais le compagnonnage étant de mise ici, il nous faut respecter cette belle forme d'association. Chose curieuse : les théories les plus radicales sont sorties les premières, témoin les audacieuses doctrines de *l'État indépendant* qui en 1868, sous la présidence de Pi y Margall, tentèrent de faire échec aux *pronunciamentos* en liguant le peuple et le soldat. Depuis, le mouvement a éprouvé

des alternatives. En 1881, il subit une heureuse poussée avec la création du *Centro Catala* et du *Diari*, à la suite du congrès organisé par M. V. Almirall. Cette phase résume heureusement toutes les doléances du passé et toutes les espérances de l'avenir : elle aboutit au célèbre message que Verdaguer, Guimera et Soler remirent au roi Alphonse XII en 1885.

A propos de l'Exposition barcelonaise de 1892, une scission s'opère : deviennent les porteurs du feu, les membres de *la ligue de Catalogne* qui ont pour organe *la Renaixensa* et pour lieu de réunion, la ville de Manresa où ils célèbrent chaque année une assemblée générale. Ce groupe fit de violentes attaques aux ministères Canovas de Castillo, et Sagasta, qui ripostèrent l'un par une sévérité excessive, l'autre par des promesses non réalisées. Le parti d'Almirall va diminuant et devient *l'association régionaliste catalane*, ayant pour organe la *Nation Catalane;* citons encore la *Veu de Montserrat*, publication hebdomadaire à tendance rétrospective, et la *Veu de Catalunya*, périodique devenu hebdomadaire depuis la guerre de Cuba, lequel prôna la candidature du général Polavieja et fit une adaptation du régionalisme à un idéal qui n'est pas celui de M. Pi y Margall. Un autre groupe a fait parler de lui; l'étude de son programme à la fois politique artistique et litteraire, offre un intérêt; on le nomme le parti de l'**Avenç** ou de la *Catalonia*. *L'Avenç* est à la fois une revue et une maison d'éditions.

La première apparition de la revue date de 1882; publication modeste et de petit format, elle était rédigée par Masso, Casas et Santiago Rusinol : elle vécut environ deux années.

Cinq ans plus tard, elle reparaît en grand format; dans la liste de ses rédacteurs politiques nous trouvons Ramon D. Perès, qui préconisait un catalanisme libéral, reflet de celui de V. Almirall, et à côté de lui Apeles Mæstres, l'artiste écrivain et poète, J. Casas Carbo, le grammairien Pompeu Fabra, élucidant des questions orthographiques, des poètes comme Masso, Maragall, Guanyabens, des prosateurs délicats comme Santiago Rusiñol.

En 1891, Pompeu Gener et Jaume Brossa viennent renforcer une rédaction déjà très nourrie, le premier en initiant ses confrères au mouvement d'idées philosophiques européen, le second par ses remarquables polémiques : à côté d'eux citons le nom de M. Alexandre Cortada, qui mieux que personne a établi le but philosophique, social et politique de *l'Avenç*.

A propos d'un article de Xavier de Ricard sur *l'autonomisme fédéraliste dans le Sud-Ouest de la France*, M. Cortada publie une paraphrase où il exalte les grands individualistes du Nord, et où il trace certaines règles destinées à empêcher le régionalisme de tomber entre les mains de la réaction : « La France, dit-il, avec une généreuse inexactitude, la nation qui a réalisé toutes les réformes avancées de ce siècle, est l'unique pays qui puisse mettre en bon chemin et donner tout le modernisme désirable à l'idée fédéraliste. »

Dans un article sur le *nouvel autonomisme catalan*, il établit le programme de la Jeune Catalogne, à qui il conseille de chercher à l'étranger un sentiment d'individualisme qui doit être basé avant tout sur la culture moderne. Coup sur coup, Renan, Taine, Nietzsche, Maeterlinck, sont étudiés. On publie en français Verhaeren, Kahn, Viele-Griffin. Les *Revenants* d'Ibsen sont représentés, et l'*Intruse* figure au programme d'une fête moderniste donnée à Sitjes sur l'initiative de Rusinol.

Cinq années se sont écoulées durant lesquelles *l'Avenç* a cessé de paraître : voici son succédané, la revue de **Catalonia**, où nous retrouvons le petit groupe augmenté de M. Jorbâ, Glosios, Alomar, etc.

Dans ses *Nouveaux horizons pour la Catalonia*, M. Cortada cherche la place que pourra tenir la Catalogne dans l'histoire de demain : déjà elle éxiste littéralement, artistement et idéalement ; le cours des événements lui donnera la place qui lui est due : aux compagnons de la *Catalonia*, à travailler à son intellectualité moderniste.

Un dernier article que nous avons déjà signalé à nos lecteurs est intitulé *la France et la confédération occidentale :* « Pour sauver l'Europe, c'est autour de la France, représentante de la civilisation européenne, que doivent se grouper les petites nationalités les plus intéressées à ce qu'elle ne perde pas l'influence française dans un monde désormais en butte aux guerres inutiles et fratricides décrétées par l'ambition égoïste des grands états, foyers de réaction et d'opinions arriérées. Tant que la France vivra, vivra l'Europe : le jour où elle disparaîtra, les autres états se trouveron tsans guide et sans noyau d'unification. » Tout l'article est admirable : il témoigne chez le groupe de *l'Avenç* d'une merveilleuse compréhension des idées françaises. On a parlé d'idées séparatistes : vraiment, c'est tout simplement une calomnie : la *Catalonia* fut avant tout

une revue littéraire ; à côté des articles de Brossa, exilé en Angleterre, et de Casas Carbo, également adepte francophile, nous trouvons les délicieuses nouvelles de Rusinol, une traduction d'*Iphigénie* par Maragall, les *Perses* de Masriera, des poésies, des proses et de la musique : car, *l'Avenç* avait trouvé son musicien dans Enric Morera et la *Catalonia* l'a conservé.

Nous avons choisi trois volumes de poésies dans la bibliothèque de *l'Avenç :* le premier intitulé, modestement **Poésies de Joan Maragall**, est composé d'inspirations diverses : à signaler *le Voyage en Italie; le Triptyque de l'année,* dont chacun des panneaux est une fête régionale, et les *Paysages pyrénéens.*

Ce sont ces derniers qui donnent aussi au livre de M. Masso Torrents un parfum de terroir, dans **Natura** : il y a d'exquises choses dans ce tout petit volume de poésies ; derrière le peintre des choses, sommeille le catalan : « Soleil, verse-nous la chaleur, emplis de sang nos veines — pour affranchir la patrie et pour rompre nos chaînes. »

Il y a dans ces deux premiers volumes une note mâle et épique que nous ne trouvons pas dans **Alades** de M. E. Guanyabéns : elles sont filles d'un poète lyrique, « ces fourmis ailées », et sœurs de nos cigales méridionales ; elles furent couronnées dans des concours et vulgarisées par la musique. Dans la *Catalonia*, les trois poètes ont continué à écrire des poèmes qui seront réunis quelque jour.

De Marian Aguilo y Fuster, nous parlerons en nous occupant de poètes Mayorquins. Disons seulement qu'il fut un des écrivains régionalistes les plus curieux du siècle.

**La Grammaire**, de M. Pompeu Fabra, est certainement un des ouvrages qui ont rendu le plus grand service à la cause catalane : il est d'usage en Espagne de dire que le éatalan écrit n'est pas encore bien formé, qu'il n'a pas de syntaxe propre. Nous recommandons ce petit livre si clair et si précis à tous ceux qui s'occupent de la langue catalane.

La brochure **Pensons-y**, de J. Casas-Carbo, servira à ceux qui veulent connaître l'arrière-pensée des Barcelonais : la lutte entre les régions atlantides et méditerranéennes de l'Espagne y est fort joliment mise en relief.

Le groupe de *l'Avenç* avait été mis trop en avant pour qu'il n'arrivât pas malheur à l'un des siens. Pere Corominas, l'auteur des **Prisons imaginaires**, fut à tort ou à raison mêlé dans les poursuites anarchistes et subit à Montjuich une

rude captivité. C'est le récit de sa vie intérieure durant sa captivité qui forme la trame de son livre, où la réalité brutale s'enveloppe de rêveries douloureuses.

Les deux volumes de M. Alexandre de Riquer offrent cette particularité qu'ils sont à la fois écrits et illustrés par lui : les artistes barcelonais, comme ceux de la Renaissance italienne, sont volontiers experts dans deux ou trois branches de l'Art. Le premier livre est une série d'impressions infantiles qui rappellent un peu les contes de Narcisse Oller ; la langue est jolie, le sujet habilement traité, l'illustration ingénieuse. Mais c'est au second que nous reconnaîtrons toutes les qualités d'un petit bijou : les proses délicates où s'évoquent en phrases choisies les divers aspects de la nature y sont rehaussées d'illustrations exquises et teintées ; le tout est enfermé dans une couverture artistique. L'art du livre n'a rien fait de plus réussi à ma connaissance à Barcelone.

Chaque mouvement catalaniste a eu son théâtre et, par une rare fortune, un dramaturge : Soler, a suivi Almirall, Guiméra a donné des chefs-d'œuvre au théâtre Catalan, tout en restant un des chefs de *l'Union Catalaniste ;* avec le parti de l'*Avenç*, apparaissent Iglesias et Rusinol. Ignasi Iglesias est un des auteurs sur lesquels on peut fonder un grand espoir : c'est avant tout un dramaturge populaire ; il a le mouvement, le dialogue, le sens du théâtre et la fécondité ; pendant longtemps la tragédie était restée en honneur à Barcelone ; Balaguer et Guimera en écrivirent de fort belles et ce fut une concession au goût du public qui amena ce dernier à s'essayer dans le drame moderne ; Ignasi Iglesias au contraire est né pour la pièce moderne.

Des deux pièces que nous avons de lui, la première, **Fructidor**, fut représentée sur un théâtre d'essai, la seconde **Feu follet**, au *Théâtre Catalan* dirigé par Enric Borras. Ajoutons que la *Reselosa* a eu ces jours derniers beaucoup de succès.

A côté du *Théâtre Catalan* le *Théâtre principal* joue également en catalan, et M. Adria Gual s'occupe activement du *Théâtre intime* qui prépare *la Coupable*.

C'est sur cette scène que sera vraisemblablement joué l'acte de M. Santiago Rusinol que nous avons lu sur épreuves. En peignant à Grenade la série de ses *Jardins d'Espagne*, dont on a pu admirer le mois dernier l'exposition chez Bing, l'artiste conçut l'idée de **Jardins abandonats** : il a voulu peu-

pler ces villas ruinées, évoquer une âme en harmonie avec la tristesse des buis et des cyprès, supposer la créature qui vivait là quand les jets d'eau se sont taris ; un brin d'anecdote qu'il rapporte à la fin de la première scène lui a suffi pour peupler ces cadres où, pendant plusieurs années, le peintre littérateur chercha une nouvelle réalisation d'art : dans sa peinture comme dans son théâtre, Rusinol est avant tout un sensitif délicat ; son âme, une âme exquise d'artiste, palpite et fraternise avec qui sait aller vers elle. Il suppose que là vivent une vieille marquise et sa petite fille : elles ont depuis longtemps l'habitude de ces ruines et la mélancolie ne les effraie pas ; autour d'elles sont groupés d'autres êtres rattachés à la vie et qu'un des sentiments directeurs de l'humanité agite tour à tour ; ils s'éloignent : la jeune femme préfère ses jardins et renonce à tout ce qui peut l'en distraire :

Signalons également dans la collection de *l'Avenç* la première série des **Chansons catalanes** de Enric Morera. Le jeune et célèbre auteur de la *Fada* (dont le livret poétique est de M. Masso) et de la symphonie *Catalonia* est le directeur de la société musicale *Catalunya nova*. C'est là qu'il faut entendre ces chansons populaires où revit l'âme du peuple catalan, le terrible *Ils Segadors* qui semble avoir conservé son refrain d'une jacquerie : « Bon coup de faulx, travailleurs de la terre. Bon coup de faulx », *Plany*, la légende de *Saint Raymon; Rossinyol que vas a França la Mala Nova* où se trouvent des réminiscences de Marlborough, *Montanyes du Canigo*, etc.

Parlons aussi d'un périodique illustrée, **Pel et Ploma**, dont le dernier numéro était consacré à l'exposition que le peintre Casas, bien connu à Paris, vient de faire à Barcelone. Au sommaire de la *Revue de l'Association artistico-archéologique Barcelonaise* des études sur l'église San Francisco de Barcelone, sur les mosaïques d'Elche et sur le palais de Santas Creus, etc.

EPHREM VINCENT.

## *LETTRES NÉERLANDAISES*

Hélène Lapidoth-Swarth : « *Profieltjes* » (*Petits profils*), Amsterdam, P. N. Van Kampen & Zoon. — J. Eigenhuis : « *Eenvoudige Zielen* » (*Ames simples*), La Haye, Loman & Funke. — J. Eigenhuis : « *Uit Waterkerk* » (*de Waterkerk*), La Haye, Loman

& Funke.— Jeanne Reyneke van Stuwe : « *Hartstocht* », *Haagsche Roman* (*Passion, roman de la Haye*). La Haye, N. Veenstra (2 vol).

Hélène Swarth se plaît à continuer la série de ses nouvelles en prose. Si ses sonnets et ses quatrains nous séduisirent par leur harmonie suave, par la profondeur des pensées, ces simples récits ont pour nous un charme particulier. D'allure fort modeste, ils se présentent comme de simples croquis, pris sur le vif et ébauchés à la faveur de l'impression spontanée. Ils ne dénotent pas le moindre effort, pas la moindre recherche ; ils semblent jaillis d'un seul jet, sortis de la plume sans aucune hésitation, et par là même ils ne manquent jamais de produire l'effet voulu.

C'est toujours cette âme passionnée, tournée à la mélancolie, que nous retrouvons dans ces récits d'Hélène Swarth. Le petit volume qu'elle vient d'éditer en contient quatre : *Tentation, Zielie, Consolation de malade, une Plume d'or*, et partout nous retrouvons cette même langueur, cette profonde tristesse qui colore ses vers de teintes délicates, mais qui dans sa prose cesse d'être subjective, pour pénétrer dans l'âme des personnages qu'elle nous présente.

Oh ! ces intérieurs bourgeois, aux fenêtres donnant sur les tristes jardins ! ces appartements aux murailles étroites, aux plafonds pesants qui resserrent l'âme avide d'air et de soleil ! ces prisons d'autant plus terribles qu'elles étalent un luxe vain, simulacre d'un bonheur qui n'a jamais existé ! Ce sont ces douleurs profondes et ces mélancolies rongeantes qu'Hélène Swarth découvre, et elle les analyse avec d'autant plus de maîtrise, qu'elle les a éprouvées elle-même avant de les chanter dans ses vers.

Tantôt elle nous décrit les pénibles hésitations de la fille vivant seule et se vouant entièrement à l'art, devant la réponse à donner à celui qui la demande en mariage, lutte à laquelle les circonstances donnent un caractère tout spécial ; tantôt les remords d'un mari dont la conscience ne s'éveille qu'après la mort de sa femme ; puis c'est la malade qui se meurt d'ennui et de solitude plus que de son mal, parmi le luxe de ses appartements ; enfin la femme usant une vie de dévouement et de souffrances silencieuses, bercée parfois de douces illusions qui s'anéantissent impitoyablement. Partout nous entendons ces accords en sourdine, ces mélodies dolentes qui éveillent le souvenir de chagrins récents ou anciens, de tristesses vagues ou précises, de mélancolies tendres ou mor-

dantes. Le poète y déploie toute la richesse de son style, toute la maîtrise de la forme.

Et cependant, malgré tout le bien que nous venons de dire du présent volume, nous avons éprouvé un vague regret en nous ressouvenant des beaux rythmes de ses vers passionnés... Le petit jeu où s'amuse l'auteur en écrivant ces simples nouvelles ne semble-t-il pas un peu futile pour son talent? Il serait difficile de répondre à cette question avant de connaître les œuvres de même nature qu'Hélène Swarth, sans doute, nous réserve.

§

Voici deux livres d'un débutant, tous deux dans le goût pastoral. Nous nous trouvons dans ces vertes prairies de la Hollande, s'étendant à perte de vue et coupées par force rivières et canaux, qui ont cette stupéfiante particularité d'être de niveau supérieur au terrain environnant.

Sur les digues, qui, de tous côtés, protègent chaque polder comme d'un rempart vert, s'appuie l'immense voûte du ciel, chargée de pesants nuages blancs et gris. L'atmosphère, toute saturée de vapeur, avive les rouges des toits, les blancs et les bleus des murailles, et ce soleil sournois, qui fut la joie des maîtres du XVIIe siècle, allume des paillettes étincelantes à la surface de toutes les eaux tranquilles.

C'est dans ces paysages que M. Eigenhuis a placé les héros de ses nouvelles, et ce n'est certes pas un mince mérite que d'en avoir évoqué la vision dans ses simples récits. Dans **Ames simples**, un petit roman, il nous raconte la vie d'un jeune homme, aux idées avancées, qui ne s'associe qu'à contre-cœur aux pratiques de la dévotion un peu étroite des braves villageois. Il s'ensuit des conflits. Ayant passé ses examens, notre héros devient instituteur à Amsterdam. Sa conscience cependant le tourmente et vainement cherche-t-il le repos et la tranquillité jusqu'à ce qu'enfin il rencontre l'épouse qui fera son bonheur.

Les âmes simples, ce sont ses parents, sa petite sœur et tous ces braves gens qui l'aiment, mais qui s'alarment de ses idées qu'ils ne sauraient comprendre.

En mainte page M. Eigenhuis se montre bon styliste et fin observateur. On a l'impression que ce récit a été réellement vécu ; il a plutôt le caractère d'une autobiographie que d'un roman de pure invention. Nous n'aimons pas beaucoup cepen-

dant le procédé adopté par l'auteur, et qui consiste à isoler chaque nouveau chapitre du précédent en le commençant par une description ou un dialogue sans rapport direct avec ce qui précède. On s'en trouve, parfois, un peu dépaysé, et avant de s'être orienté on a perdu le fil du récit.

**De Waterkerk** — nom d'un petit village que l'on pourrait traduire littéralement par *Eglise dans l'Eau* -- est un recueil de quatre nouvelles développées dans la gamme de l'ouvrage précédent. Ce sont des scènes de campagne, le récit des amours et des haines, des passions et des douleurs de simples gens.

L'auteur a sensiblement progressé, tant au point de vue de la composition que du style. Il ne parvient pas, cependant, à nous communiquer de grandes idées ou de profondes émotions ; il n'y vise pas d'ailleurs. Son but nous apparaît bien nettement : il fait du « plein-airisme », il peint la réalité avec le seul souci d'être aussi véridique que possible, sans négliger, toutefois, d'y mêler discrètement la note sentimentale.

En tous points son talent est semblable à celui des paysagistes hollandais modernes, si habiles à rendre les effets de lumière et de brouillard, les clairs-obscurs d'intérieurs, mais qui n'ont aucune idée, aucun sentiment d'ordre élevé à nous communiquer. Par le seul charme de leur extérieur, cependant, ces œuvres nous séduisent, et nous n'hésitons pas à placer M. Eigenhuis d'ores et déjà au rang des plus agréables nouvellistes néerlandais.

§

**Passion.** *Haagsche Roman!* Voilà une définition bien intraduisible ! Si tel rapprochement pouvait se faire, nous dirions que c'est l'équivalent, pour la Hollande, de « roman Parisien ». — Et cependant un *Haagsche Roman* est encore tout autre chose ! Il faut connaître La Haye, coquette, tâchant de dissimuler son caractère de petite ville en se donnant de grands airs ; il faut connaître cette rivalité un peu mesquine entre la résidence et la capitale de ce royaume en miniature, gouverné comme dans les contes par une toute jeune reine ; il faut connaître la vie mondaine de la noblesse et de la bourgeoisie pour se rendre compte, exactement, de ce que c'est qu'un *Haagsche Roman*.

Et comme il s'en trouve parmi nos meilleurs auteurs qui en ont fait, les *Haagsche Romans* constituent un élément dont il convient de tenir compte dans nos lettres contemporaines.

Celui-ci, cependant, s'écarte en plusieurs points du type consacré. — Mlle Reyneke van Stuwe s'y est permis des hardiesses qui choqueront, bien sûr, ses lecteurs tout pénétrés des principes de Calvin. Elle y raconte la vie d'un jeune homme, qui, après avoir terminé ses études en droit, rentre à La Haye chez sa mère et sa sœur. Le jeune avocat, cependant, trop habitué à faire la fête et trop riche pour s'établir par nécessité, quitte bientôt le logis pour aller s'installer dans un appartement qu'il partage avec un camarade. Dès lors, ce ne sont que fêtes, soirées et bambochades, sans cesse ni répit, que l'auteur nous raconte avec une minutie par trop scrupuleuse. Mais malgré cette vie toute faite de plaisirs, notre héros s'ennuie à mourir.

C'est précisément l'occupation sérieuse et régulière qui lui fait défaut. C'est à cause de cette oisiveté qu'une mère lui refuse conditionnellement la main de sa fille, en laquelle il croyait avoir découvert, enfin, la compagne idéale pour la vie.

Lui, l'irrésistible séducteur, enfant chéri de la fortune, est très irrité de ce refus. Il s'est résigné à s'y soumettre, cependant ; mais le voilà malade ; le mal germait depuis longtemps ; il en avait déjà découvert les symptômes lors de sa dernière aventure, racontée tout au long, où il accompagnait à Paris et à Nice certaine dame fort jolie dont il avait fait la connaissance à La Haye. — Le médecin ordonne le grand air. Il s'installe pour quelque temps à la maison de campagne qu'un ancien ami habite avec sa sœur, une jeune fille toute naïve et innocente. La fatalité veut qu'elle s'éprenne de lui. Sa faible constitution ne résiste pas à la trop violente émotion qu'elle éprouve à son départ, et lui succombe à son mal, peu de temps après.

Ce récit de six cents pages n'est pas, certes, sans intérêt, mais on s'y perd parfois en détails futiles. L'œuvre nous semble manquer aussi d'unité. Nous serions portés à croire que le plan de l'ouvrage n'a pas été conçu en une fois ; qu'il y a des parties ajoutées après coup, comme, par exemple, tout le dénouement, qui ne correspond pas trop bien au début.

Ne soyons cependant pas trop sévère. L'auteur nous a captivé, en mainte page, par une souplesse de style et une justesse d'observation peu ordinaires. Elle possède, certes, les qualités d'une romancière de mérite.

PAUW.

## *LETTRES SCANDINAVES*

Johan Boejer : *Den evige krig, en samfunds roman.* L'éternelle guerre, roman social, Olaf Norlis Forlag, Kristiania. — *Ord och Bild.* — *Samtiden.* — *Tilskueren.*

Bien que la Norvège soit très à la mode, et qu'elle le soit devenue en grande partie grâce à ses gloires littéraires, il est curieux que cette cause ait été presque oubliée, tandis que son effet grandissait. Le public qui suit, en France, le mouvement littéraire scandinave, demeure très restreint, presque autant, sans doute, qu'à l'époque récente où l'on découvrit Ibsen, et où le bruit de son nom, partout répété, semblait devoir exciter d'autres curiosités que celles des touristes.

Auprès de ceux qui lisent les quelques œuvres déjà traduites d'auteurs scandinaves, et à qui cela même ne suffit pas, je dois m'excuser de les avoir si peu renseignés cette année. Mais j'avoue avoir un peu délaissé la littérature depuis quelques mois. Jamais je n'ai aussi peu senti le besoin de lire roman, poème ou drame. Le drame aujourd'hui n'est plus l'anecdote, — bruyant fait-divers ou histoire imaginée, — arrivée à tel ou tel. Le drame, nous le vivons tous, et nous en sommes tous les comparses intéressés. Il est devenu la vie générale. Ou plutôt, ce grand drame de la vie existait déjà, mais ceux qui étaient le plus conscients de son importance et de sa beauté n'ont jamais si fortement senti sa puissante domination sur chacun de nous. Aussi, l'effort pour analyser et comprendre me paraît, aujourd'hui, plus intéressant que l'effort d'invention littéraire. Plus difficile, aussi.

Il me semble, d'ailleurs, que je suis d'accord avec un grand nombre d'écrivains scandinaves. Bjoernson, tout intuitif, avait pressenti, depuis 94, ce qui s'est révélé depuis. Holger Drachmann, le poète danois, fut des premiers à prendre parti. H. Ibsen, moins absolu, se prononce comme eux, avec des formes plus dubitatives. Gunnar Heiberg est venu en France, pour voir de plus près. En Suède, le mouvement d'opinion fut peut-être plus divers qu'ailleurs; cependant les derniers numéros de *Ord och Bild* contiennent un historique de l'affaire Dreyfus, par Carl G. Laurin, d'une information détaillée et précise, avec un heureux choix de caricatures. L'influence de l'esprit clérical y est bien indiquée. Il est curieux toutefois de voir que Jaurès y est mentionné à peine une fois, et que le parti socialiste n'y est cité qu'à propos des défaillances de ses élus.

Cela tient, sans doute, à ce que l'auteur de ces articles, et avec lui la plupart de ceux qui, dans les pays scandinaves, suivent les événements de France, n'y a encore vu qu'une lutte pour et contre certains principes de droit ou de morale, en sorte que les hommes qui prirent part à cette lutte se classent un peu trop simplement en bons et en méchants. On pourrait faire mieux. Sans aller jusqu'aux études proprement sociales, ce qui ne serait plus de la littérature, mais de la science, et en se restreignant aux analyses psychologiques, combien il serait plus intéressant de prendre toute l'histoire de ces deux dernières années, et d'étudier, soit quelques hommes connus, soit, mieux, quelques groupes, dans leur mentalité et leur action collective; ou bien, par exemple, avec, comme texte, les dépositions des différents procès de l'Affaire, le procès de la Haute Cour, et les journaux, de faire, après les Provinciales, une étude nouvelle sur l'art de mentir. Il faut constater les progrès, et les curieux changements de méthode dus à la publicité; il faut constater toutes les possibilités d'incohérence que l'on se réserve par l'usure systématique du sens de certains mots, toute la nouvelle logique des contradictions. N'a-t-on pas vu jusqu'à des anti-patriotes nationalistes?

En cette époque troublée, marquée chaque année de guerres ou de massacres, les Scandinaves ont eu leur part de tourments : le coup d'état de Finlande, l'oppression des Danois du Slesvig, le grand lock-out danois. La Norvège et la Suède, en relation moins directe avec les grands états continentaux, se querellent, et la Suède prend parfois des attitudes de grande puissance menaçante vis-à-vis de la petite Norvège. A ce sujet, je note l'appréciation d'un écrivain suédois, Ellen Key, qui concilierait, si c'était possible, un individualisme conçu selon Nietzsche, avec le féminisme et l'esprit démocratique : elle pense et ose dire que la Norvège est aujourd'hui le plus grand des deux pays, par ses grands hommes, par sa liberté politique, et par la supériorité de ses lois sociales.



Plusieurs œuvres littéraires, depuis quelques années, furent écrites avec une expresse intention d'analyse sociale. Mais la plupart, quelles que fussent les tendances personnelles de leur auteur, n'ont pas atteint leur objet, ou bien ont glissé du sujet social primitif, à une pure étude psychologique. C'est un peu le cas de la seconde partie de *Au-dessus des forces,* beau drame, pourtant, où Bjoernson a essayé de réserver les grands

rôles à ces deux personnages collectifs : les patrons, les ouvriers.

Dans son roman, l'*Eternelle guerre*, qui vient de paraître, bien que la publication n'en soit achevée dans le *Verdens Gang*, Johan Boejer a complètement évité cet écueil, et cela d'une façon bien simple : son « roman social », comme le porte le sous-titre, n'est qu'un roman psychologique, dont les personnages sont mêlés à la vie politique active ; c'est, si l'on veut, un roman politique. A aucun moment, une question sociale n'est même débattue entre ces politiciens. Nulle part, des milieux sociaux ne sont présentés comme opposés, par les intérêts, ou le tempérament différent de ceux qui les composent. Toute l'action se passe uniquement entre bourgeois : propriétaires, journalistes, artistes, hommes d'affaires, et l'inévitable pasteur. Il y a bien l'ouvrier Hansen, mais dont l'existence fut tout à fait exceptionnelle, et qui semble n'avoir pas de relations avec ses pareils.

Je me garderai bien de reprocher à Johan Boejer d'avoir écrit un roman plutôt qu'un autre ; mais ce que j'ai le droit de noter, c'est cette confusion, d'ailleurs fréquente, entre la politique et les questions sociales. Et le développement même du roman me semble montrer la suite naturelle d'une telle confusion. Pour Johan Boejer, l'idéal de chacun est indifférent. L'un veut réformer le gouvernement, un autre veut exprimer son rêve sur la toile, un autre veut construire des chemins de fer, qui rapprochent les hommes ; tous ces désirs si divers sont, en quelque sorte, équivalents, en tant qu'ils sont une passion, un but de vie ; à ceux qui sont possédés de tels désirs s'opposent naturellement ceux qui vivent sans but. D'ailleurs, tout cela n'est qu'une vaine agitation, qui fait le malheur de chacun, et le seul homme sage est ce vieux radoteur de maître d'école, sans élèves, qui occupe son temps à planter des arbres à fruits. Ce retour à la terre nourricière n'est qu'une simplicité de blasé, et la vieille idée de la vanité de tout, si intéressante qu'elle soit, me semble la plus contraire qui se puisse imaginer à toute préoccupation d'analyse sociale.

Ce roman est écrit d'un style alerte. Les courts chapitres se succèdent rapidement. Ils sont d'une variété extrême : querelles de famille, diverses déclarations d'amour, prêche du pasteur qui voudrait s'avouer coupable, jalousie entre frères, descriptions, dialogues diplomatiques, scènes d'amour maternel, meetings, conciliabules, correspondance, suicide, scènes

d'hôpital, intrigues parlementaires, élections, il y a de tout. Les scènes entre le vieux conservateur Brandt et son fils Samuel, qu'il voit forfaire aux traditions de famille en s'affirmant radical, et la mort du vieillard me paraissent les plus vraies et les plus belles.

§

Dans **Ord och Bild** (Stockholm), revue aux illustrations variées et soignées : un intéressant article de Karl Madsen, sur les *Expositions de Rembrandt*, dont il étudie les œuvres en suivant à peu près l'ordre chronologique ; il trouve les plus belles dans la période de 1650 à 1661, et montre l'importance de Rembrandt comme peintre de paysage. — De E. G. Folcker, *Art industriel*, avec reproductions de meubles et de tapis suffisamment « art nouveau », les tapis surtout. — De G. Pauli, étude sur Rodin.

§

Dans **Samtiden** (Bergen) : *Esther*, scène dramatique par S. Obstfelder, au dialogue serré et saisissant, mais où la pensée reste un peu confuse. — Excellente traduction de la *Salome*, d'Oscar Wilde. — *Le spectre*, poème intéressant, de Marna Aas, où plusieurs légendes sont habilement fondues. — Une curieuse étude de Jens Thiis, sur la *Nature égyptienne dans l'art égyptien*, où l'auteur compare le sentiment de la nature dans l'Inde, la Grèce et l'Egypte anciennes.

§

**Tilskueren** (le Spectateur) est la principale revue danoise. Dans le numéro de décembre, on trouve : une nouvelle de S. Schandorff ; un article de M. Galschiœt sur le Transvaal, contenant une excellente histoire de la formation de l'Etat boer, et mettant bien en évidence ce fait, que la conception sociale des fermiers boers est presque également menacée par toute autre solution du conflit que par la domination anglaise ; enfin, une série de lettres de Friedrich Nietzsche à G. Brandes, de décembre 1887 à janvier 1889.

G. Brandes rappelle que son article *Radicalisme aristocratique*, paru il y a plus de douze ans, fut la première étude développée sur Nietzsche. Il se défend d'être un adepte du « philosophe » allemand, et répète à ce propos, — ce qui caractérise bien en effet sa critique : — « Je vais tout droit, à travers le livre, à l'homme qui est derrière. Et ma première

question est celle-ci : cet homme a-t-il une valeur, est-il intéressant ou non? » Aussi les lettres de Nietzsche sont-elles très renseignantes, étant surtout des réponses aux questions de son curieux ami. Il lui adresse même une histoire de sa vie, et son insistance à se dire polonais, et non allemand, amuse Brandes. La dernière lettre est écrite en grandes lettres, sur du papier quelconque, réglé au crayon :

« A l'ami George.

» Après que tu m'eus découvert, ce n'était pas merveille de me trouver ! La difficulté était de se débarrasser de moi...

» Le crucifié ».

PEER EKETRÆ.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

Bibliographie. — R. de Quizielle : *Bio-Bibliographie des Ecrivains anciens du Bourbonnais ;* Durel, 10 fr. — Anonyme : *Les Petites Revues,* Essai de Bibliographie, préface de Remy de Gourmont ; « Mercure de France », 2 50.

Histoire. — Louis d'Haucour : *L'Hôtel de Ville de Paris à travers les siècles;* Giard et Brière, 25 fr. — Maurits Josson : *Notes sur le Transvaal;* Gand, Vanderpoorten.

Littérature. — Abbé Georges Bertrin : *La Sincérité religieuse de Châteaubriand;* Lecoffre, 3. 50. — Ferdinand Brunetière : *Discours de Combat;* Perrin, 3. 50. — H. Dacier : *La Femme, d'après Saint Ambroise;* Amat, 3. 50. — Téodor de Wyzewa : *Le Roman contemporain à l'étranger* (3e série); Perrin, 3. 50.

Morale. —Julien Benda : *Dialogues à Bizance* (affaire Dreyfus); « Revue Blanche », 3 50.

Pédagogie. — Alexandre Ribot : *La Réforme de l'Enseignement secondaire;* Colin, 3. 50.

Philosophie. — Douhéret : *Idéologie,* discours sur la philosophie première; Alcan, 1. 25. — L. Errera : *Une Leçon élémentaire sur le Darwinisme;* Bruxelles, H. Lamertin, 0. 75.

Poésie. — René d'Avril et Paul Briquel : *De Messidor à Prairial ;* Nancy, Grosjean-Maupin. — Albert Fleury : *Confidences;* « Mercure de France », 2 fr. — Paul Nagour : *A la gloire d'Isis;* Leroux. — Yvanhoé Rambosson: *Actes;* Verneuil, imprimerie Gentil. — Henri de Régnier : *Les Médailles d'argile;* « Mercure de France », 3 50. —Jehan Rictus : *Doléances (Nouveaux Soliloques),* frontispice de A. Jungbluth ; « Mercure de France », 2 fr. — Francis Vielé-Griffin : *La Légende ailée de Wieland le Forgeron,* couverture en couleur de Théo van Rysselberghe ; « Mercure de France », 3 50.

Romans. — Jean Bach-Sisley : *Contes à ma Belle ;* Ollendorff, 3 fr. — Henry Bleu : *Cabrioles;* Charles, 3. 50.— Léon Donnay : *La Besace;* Librairie Intern., 3. 50. — Henry de Fleurigny : *La*

*Fêlure*; Ollendorff, 3 50. – Pierre Louys : *Les Chansons de Bilitis*, ill. par Notor; Fasquelle, 3 50. — E. de Perrodil : *La Cascari;* Flammarion, 3. 50. — Liane de Pougy : *Myrrhille;* Per Lamm, 3. 50. — Rachilde : *La Jongleuse;* « Mercure de France », 3 50. —Henri de Régnier : *La Double « Maîtresse*, Mercure de France », 3.50. — Louis de Robert : *Ninette*, illustr. de Dutriac; Ollendorff, 2 fr. — Cte A. de Saint-Aulaire : *Plus fort que l'amour;* Calmann Lévy, 3 50.

Sciences. — J. Boyer : *Histoire des mathématiques;* Carré et Naud. — Georges Dary : *A travers l'Electricité:* Nony. — H. Nimier et Ed. Laval : *Les armes blanches, leurs actions et leurs effets vulnérants;* Alcan, 4 fr. — A. de Rochas ; *Les sentiments, la musique et le geste;* Grenoble, Falque et Perrin, 30 fr.

Sociologie. — Franck Alengry : *Essai historique et critique sur la sociologie;* Alcan, 10 fr. — Paul Lafargue : *Pamphlets socialistes. Le droit à la paresse. La religion du Capital. L'appétit vendu. Pie IX au Paradis;* Giard et Brière, 1. 50. — Baron Charles Mourre : *D'où vient la décadence économique de la France;* Plon, 3 50.

Théâtre. — Emile Verhaeren : *Le Cloître;* Bruxelles, Deman. — Lucien Wahl : *Le Suicide;* pièce sociale en 1 acte; Librairie du Théâtre du Peuple, 0.60.

Voyages. Archéologie. — Emile Berr : *Au Pays des Nuits Blanches ;* Ollendorff, 2 fr. — A. Fournier : *Les Vosges;* Ollendorff, 12 fr. – G. Sansrefus : *A travers les pays scandinaves;* Soc. Lib. d'Edit., 10 fr. — R. Vallette : *A travers la Vendée, Sainte-Hermine et son canton*, Notes d'histoire et d'archéologie; Lechevalier, 1. 50.

Divers. — Adrien Yvon : *Les « Mercredis » devant l'histoire*, ill. de Victor Guétin; hors commerce.

Littérature étrangère. — Scipio Sichele : *Co stolesi umira*, prekl. Arnosta Prochazký; Prague, Kosterka, 75 kr. — Otto Spielberg : *Die moral der freien Mamesart;* Zürich, Speidel, 4 fr. — Otto Spielberg : *Lebensweisheit eines alten Sokratikers;* Zürich, Speidel, 4 fr. — Félix Stevens : *Una Moglie*, 3 atti ; Naples, Gemaro et Morano. — Thérésah : *Notte di passione;* Rome Voghera, 3 l. — Vetle Vislie : *Solvending*, trad. du norvégien par Sten Byelke et Sébastien Voirol; Maisonneuve, 3. 50. — Jan Z. Wojkowicz : *Poésie ;* Prague, Wiesner.

Traductions. — William Shakespeare : *La tragique histoire d'Hamlet* (traduct. d'Eug. Morand et M. Schwob); Fasquelle, 3. 50.

MERCVRE.

## *ECHOS*

Léon Deschamps. — Une lettre de M. Francis Vielé-Griffin. — Le Théâtre populaire à Paris. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Le Médaillon de Charles Colinet. — Décorations. — Un avis. — Nouveau-nés et naissances prochaines. — Des Titres. — Epigramme.

**Léon Deschamps**, qui fut fondateur de *La Plume* et qui

la dirigea pendant dix ans, vient de mourir. Les récentes générations littéraires ne peuvent que garder un souvenir ému de l'aimable camarade qui, parmi les premiers, contribua à canaliser les efforts de jeunes gens qu'unissaient certaines passions communes et un même souci d'art plus digne et plus haut. L'activité de Léon Deschamps et son dévouement à l'œuvre entreprise ont largement contribué au succès de quelques-unes de nos idées et de quelques-uns des nôtres. Il faut, en gratitude, parer de sincères regrets sa mémoire.

Personnellement, il publia trois volumes, dont un livre de vers: *A la Gueule du Monstre*, et un roman : *Le Village*. Mais il n'attachait pas grande importance à ces productions, ayant compris que son rôle était plutôt d'un homme d'action que d'un écrivain.

Nous regrettons sincèrement le confrère et l'ami, et nous envoyons à sa famille nos vives condoléances.

§

**Une lettre de M. Francis Vielé-Griffin**

« Paris, le 1er janvier 1900.

» Mon cher Vallette,

» On lit, à la page 185 de votre dernier numéro, cette phrase étrangement osée :

« ... Ceux-ci (les plus récents poètes)... traitèrent INDISTINCTEMENT leurs aînés immédiats avec une hargneuse férocité... »

» M. Quillard ignore-t-il que la génération dont nous sommes discerna, avec infiniment de bonne foi, de désintéressement et, semble t-il, de justesse critique, la valeur littéraire alors méconnue des Verlaine, des Mallarmé, des Léon Dierx, et lesexalta par-dessus les Coppée, les Sully-Prudhomme déjà glorieux? Ne sait-il le sort enviable que l'on fit d'emblée au livre de M. de Heredia? M. Quillard ignore-t-il que cette « mise au point » des choses de l'Art fut l'une des œuvres les plus saines de cette génération turbulente, œuvre qui n'aurait pu s'accomplir si sa critique « hargneuse » peut-être, « féroce » sans contredit, avait assailli « INDISTINCTEMENT » ses aînés? C'est la justesse et le discernement de cette critique qui la fit redoutable et mortelle — « féroce » : la passion fort vive y servit un jugement assez sûr.

» J'insiste : les jeunes hommes qui, guidés par leur seule foi dans l'Art, s'en furent chercher Verlaine, au fond de la cour Saint-François, blottie sous le chemin de fer de Vincennes,

pour l'escorter de leurs acclamations vers la gloire haute que donne l'élite; ces jeunes hommes qui montèrent, chaque semaine, la rue de Rome, porter l'hommage de leur respect et de leur dévouement à Stéphane Mallarmé hautainement isolé dans son rêve; qui entourèrent Léon Dierx d'une déférence sans défaillance et firent à Villiers de l'Isle-Adam, courbé par la vie, une couronne de leurs enthousiasmes; ces jeunes hommes n'ont pas attaqué INDISTINCTEMENT leurs aînés.

» Ce dévouement envers de grandes âmes bafouées, envers ces hommes riches de cœur et de génie, mais pauvres d'or et d'influences,ne nous a valu ni la « gloire » ni le lucre; au moins nous a-t-il mérité le ressentiment impuissant des parvenus et des arrivistes.

» A tout prendre, M. Quillard, dont nous estimons le caractère, devra regretter d'avoir écrit trop légèrement cette phrase étrange; car il est mauvais pour un critique d'encourir le démenti des faits, et, si son blâme est immérité, sa louange peut être futile.

« Cordialement votre,

» FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. »

§

**Le Théâtre populaire à Paris.** — La *Revue d'Art dramatique* a mis au concours, avec prix de 500 francs pour le mémoire qui traiterait le mieux tout ou partie de la question, le projet d'un Théâtre Populaire à Paris. Il est regrettable que nous ayons reçu trop tard le programme pour l'insérer le mois dernier, car, à moins de prorogation de ce délai, la date extrême de remise des mémoires est fixée au premier février.

Il s'agit, dit le programme,de trouver pour ce théâtre nouveau les moyens de se fonder rapidement et un plan d'organisation pratique. Il est fait appel, pour une œuvre qui sera celle de tous, à l'imagination, aux labeurs et aux ressources de tous.

Ceux qui voudront s'occuper de résoudre les difficultés d'une entreprise qui n'a point encore eu chez nous de modèle, et participer au concours ouvert par la *Revue d'Art dramatique,* devront méditer et résoudre les principales questions suivantes :

I. — FONDATION.

A. — Bases financières. — A quelles ressources faire ap-

pel de préférence ? Souscription nationale, subventions de l'Etat et de la Ville, spéculation, émission de bons, etc., etc.

B. Le Théâtre populaire peut-il s'accommoder des édifices actuellement existants à Paris ? Dans l'affirmative, de quel édifice de préférence ? Raisons du choix, et moyens d'adaptation. Dans la négative, quelle forme nouvelle de construction réclame un théâtre populaire ?

II. — Fonctionnement.

1° *Conditions matérielles :*

A. Sera-t-il gratuit ou payant ? Tarif ? Unique ou divers ? — Les représentations quotidiennes, hebdomadaires, ou à espaces éloignés et solennels ? — Mode de représentation ? Troupe d'acteurs fixe. Contrats. Appointements. Troupes se succédant par périodes régulières (Italie). Participation effective du peuple au spectacle (province française, Suisse, Bavière).

B. Mode d'administration d'un théâtre populaire ? Collectif ou unitaire ? Mixte ? Elections, pouvoirs, durée des pouvoirs des directeurs, des comités, etc., etc.

2° *Conditions artistiques :*

A. Répertoire. Existe-t-il un répertoire dans le passé ? Lequel ? Sera-t-il uniquement français ? ou les traductions étrangères y auront-elles droit de cité ? Comment constituer un répertoire nouveau ? Notre théâtre doit-il prendre parti dans l'action politique ? ou s'ouvre-t-il à tout idéal ?

B. Le choix des œuvres. Les divers systèmes actuellement employés pour la lecture et le choix. N'y aurait-il pas lieu de créer un système nouveau, de faire participer le peuple au choix ? Par des concours publics ? De quel genre ?

C. Le théâtre populaire sera-t-il uniquement littéraire ? ou n'y a-t-il pas lieu de faire une place à la musique ?

§

La Jongleuse, roman, par Rachilde, 3.50.

Doléances, *Nouveaux Soliloques*, par Jehan Rictus, frontispice de A. Jungbluth, 2 fr.

Les Petites Revues, *Essai de Bibliographie*, préface par Remy de Gourmont, 2.50.

Confidences, poèmes, par Albert Fleury, 2 fr.

Odes et Poèmes, par Albert-J. Brandenburg, 2 fr.

§

**Le Médaillon de Charles Colinet.** — Un Comité s'est formé dans le but d'offrir, en avril 1900, à Charles Colinet, le continuateur de Denecourt, son médaillon en bronze, à l'occasion de ses travaux dans la Forêt de Fontainebleau, depuis vingt-cinq ans.

Ce médaillon, œuvre de Léo Gausson, sera placé sur un rocher, proche de la Ville ; au-dessous, sur une plaque, sera gravé un sonnet d'Adolphe Retté.

§

**Décorations.** — Nous enregistrons avec plaisir la nomination dans la Légion d'Honneur de MM. Paul Adam et Leandre.

§

**Un avis.** — M. Ernest Gaubert nous prie d'annoncer qu'il est chargé de la chronique des « Lettres françaises » à *Zycie* et à *Moderni-Revue*, de Prague ; les livres et les revues doivent lui être adressés, 11, rue Lemercier, Paris.

§

**Nouveau-nés et naissances prochaines.**

*L'Action Humaine*, journal bi-mensuel, paraissant à la fin de chaque quinzaine. Directeur-Rédacteur : Charles Morice. Un an : 5 fr. ; six mois : 3 fr. ; un numéro : 10 centimes (361, chaussée de Boendael, Ixelles-Bruxelles).

*Le Livre des Légendes* renaît sous ce titre : *L'Hémicycle*, et promet de jolies images et de bons contes. Directeur artistique : André des Gachons. Publication mensuelle. Un an : 6 francs (Lille, 68, rue Jacquemart-Giélée).

*La Vie*, revue d'art, de littérature, de sociologie et d'actualité. Principaux collaborateurs : Laurent Tailhade, Vigné

d'Octon, Ernest Gaubert, Jean de la Hire, Marc Varenne, P. Hortala, Louis Payen, etc. (11, rue Lemercier, Paris).

*Les Droits de la Femme,* journal bi-mensuel (49, rue Vaneau, Paris).

§

**Des titres.** — On nous prie d'annoncer les ouvrages en préparation suivants :

Charles Guérin : *L'Inquiétude du Siècle,* poésies.
A. Gilbert de Voisins : *Jolie Personne,* roman.
G. Binet-Valmer : *Le Gamin tendre,* roman.

§

**Epigramme.**

Lorsque Gallus se livre à la critique,
On dit : Oh ! oh ! mais faites donc des vers !
Lit-on ses vers, on dit, tout à l'envers :
Ah ! ah ! c'est bon, faites de la critique.

Qui est Gallus ?... On insérera les réponses « honnêtes » et signées...

MERCVRE.

---

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7



*Les guerets morts ont fait trop vastes les contrées*
*Qu'encore les pluies vont laver.*

A. G.



# DÉFINITION DE L'HUMOUR

—

Il y a un art d'intituler tel ouvrage philosophiquement ennuyeux et technique d'une préface folâtre pour égayer les alentours. Il y a un art opposé. Ne sied-il pas mieux profiter de l'amusement par où un ouvrage sollicite, pour glisser à l'oreille et s'il est possible au cœur du lecteur bénévole quelques vérités pédantes dont il puisse faire son profit?

Et que dire, quand le sujet annoncé, précisément par son essence, si gai soit-il, requiert avec autorité les pensées graves? Il n'est rien de plus triste que le rire, et rien qui donne plus à songer. Il se manifeste par des convulsions qui n'ont pas beaucoup de lointain de l'épilepsie ou des analogues maladies nerveuses. Encore voit-on des hommes, après avoir traversé une vie laborieuse, consacrée au bien de leurs semblables, atteindre une vieillesse honorée sans avoir jamais ressenti les attaques de l'épilepsie. Mais qui pourrait se vanter de mourir sans avoir eu d'accès de rire? — Pour ce que rire est le

propre de l'homme. Certains même sont morts de rire, s'il faut en croire des légendes. Il n'est pas, en tout cas, d'homme si austère qui n'ait éclaté un jour en voyant un âne brouter des roses, comme il advint à ce sage, qui ne put survivre. C'est que le rire est, dans la vie régulière et morne, l'invasion de l'absurde et de la ligne folle. C'est un aveu soudain de notre impuissance à voir le rapport et l'harmonie. Tout rire naît d'un contraste, et fuse par une fêlure dans la cloison logique de notre cerveau.

S'il est vrai, comme le dit M. Taine, que le Français se plaise aux idées distinctes et suivies, le rire étant fait d'imprévu, les auteurs comiques, semble-t-il, ne seraient point notre droite balle, et nous leur préférerions les philosophes. Le caractère de notre race manque en effet de fantaisie. Nous recherchons la clarté et la logique. Et notre goût est des plus faibles pour l'imprévu de l'esprit. Mais comme, tout en désirant la clarté, nous manquons, d'autre part, de profondeur, les philosophes non plus, dans notre histoire littéraire, n'eurent pas beau jeu. Nous en sommes réduits à nous vanter d'un philosophe latin, traduit en français, qui passa la moitié de sa vie à réfléchir, enfermé dans un poêle, pour arriver à cette découverte sublime que ce qui existe existe, et que ce qui n'existe pas, n'existe pas. Pascal, seul, était une sorte de penseur puissant et neuf. Mais ne pouvant raisonner avec le cerveau de sa race il n'eut d'autre ressource que la folie. C'est la retraite des philosophes, après des années de dur labeur.

Mais quoi! Le don d'assimilation est, dans la vie usuelle, plus précieux que le génie. L'esprit nous est venu comme aux filles, par la rencontre

d'autres esprits. Notre pays, par paresse, est un vaste port où affleurent tous les produits étrangers. Le vieil Ibsen envoya par mer, soigneusement arrimés, des ballots de philosophie. Tolstoï emballe en des caisses son élixir de vie heureuse, supérieur aux produits de Cagliostro. Le Japon nous adresse des vases et des paquets de fleurs jaunes, beaucoup moins gracieuses que nos tournesols. Et c'est de toutes ces choses que se forme notre personnalité.

Du moins devons-nous savoir gré à ceux qui enseignent des façons décentes d'exprimer nos sentiments. Il n'est pas très indispensable d'avoir des meubles anglais, incommodes, vernissés et durs. Mais avec des gestes parmi ces meubles, ou d'autres, de la Régence, il convient de savoir se lamenter ou rire, se distraire ou s'ennuyer suivant la mesure. Racine nous apprit à pleurer avec grâce. Je ne sache pas que nous ayons des rieurs convenables à présenter. L'histoire du Rire, en France, à de trop fréquentes périodes, se mêle fâcheusement à celle de la plus grossière scatologie.

Quelle misère que celle de l'homme, puisque le problème de la vie, lui-même, le plus auguste et le plus séduisant, a été sali par ce que certains appellent l'esprit français. Ce sont les mêmes sans doute qui dénommèrent le mal français, ce que d'autres croient être le mal italien. L'esprit français, ainsi conçu, eut pour mère la plaisanterie gauloise, ce jeu infiniment méprisable, consistant à s'amuser des deux gestes naturels, — celui qui conserve l'individu, et celui qui garde l'espèce, la nutrition, la reproduction. Les choses du ventre et du bas-ventre sont d'inépuisables sujets. Un homme pris de coliques nous distrait infiniment. Je supplie

qu'on dise pourquoi. — Un mari trompé par sa femme fait tordre notre lippe joyeuse. Argan, cocu, résume le summum de l'hilarité. Je demande à deux genoux — qu'on veuille m'expliquer pourquoi.

Il ne faut point s'y tromper. Toute la gauloiserie française est fondée sur ce tourner en ridicule les deux actes essentiels de la vie.

L'acte de la reproduction et ses organes furent honorables dans l'antiquité. La pudeur est une invention moderne à peine antérieure, pour les yeux des siècles, à celle du téléphone ou de la machine à vapeur. Le tube digestif, au contraire, fut toujours un peu méprisé. C'est que nous avons une âme férocement jalouse du corps et qui ne perd pas une occasion de l'humilier. On peut, dans tous les cas, trouver légitime que tel admire Eros, marbre nu, et méprise la femme accroupie. Mais faire de l'un comme de l'autre un sujet de rire grossier! Souhaiter chez un peuple un tel esprit, c'est être digne des cafés-concerts, où quelque poitrine croulante, en des vers d'un patriotisme paillard, conseille de faire des enfants, afin que, si la guerre éclate, ils puissent un jour marcher vaillamment à la frontière pour aller gaudrioliser avec les jupes des pays voisins.

C'est une si vieille habitude que scatologie et pornographie sont les deux sœurs laides et sales. On invite l'une quand l'autre ne peut décemment venir. Le vieux curé, à qui ses vœux défendent la causerie sur l'acte obscène, se rattrape avec l'acte sale qui fournit un thème inépuisable à de joyeux hoquets de dessert.

Ce rire fondé sur la saleté ne fait plus rire. Il a toujours répugné. Puisque l'homme, et ce fut sans doute une suite du péché originel, est condamné à

s'égayer, n'est-il pas permis de rêver une gaîté de meilleur ton, discrète, que la Sagesse pourrait avouer, comme une amie folle, mais bien élevée? Il y a eu certes des écrivains, et de toute antiquité, qui ont su plaire sans se salir. Aristophane est cent fois plus chaste qu'une chanson du Caveau ou qu'une strophe de Béranger. Voyons-nous qu'on ne puisse garder une tenue dans l'affolement? Le sourire n'est-il pas souvent supérieur même au rire inextinguible des dieux? Serait-il impossible enfin de distraire la détresse humaine, sans coucher les hommes dans le ruisseau?

Il n'est pas probable, et si bien s'est éprouvé ce désir de rire avec propreté et de façon vraiment spirituelle, que les vieux mots eux-mêmes de gauloiserie et de gaudriole sont descendus au dernier degré dans le peuple changeant des mots. Ce sont des mendiants misérables qui demandent l'aumône d'un rire, avec des grimaces, et qui font fuir les petits enfants. Ils sont usés jusqu'à la corde qui doit servir à les pendre un jour.

Un public existe, qui accepte d'autres jeux. Ce n'est pas chez nous depuis longtemps. Les cervelles un peu fines se sont toujours délassées aux subtilités de l imprévu, à l'étonnement d'un mot heureux, à l'implacable logique dans l'illogisme, à la folie de la conception. C'est le rire qui naît dans l'âme sous l'effleurement d'une aile bizarre, et non plus dans le corps sous une caresse grossière. L'antiquité a connu de ces chatouilleurs charmants. De tout temps on s'est amusé aux rencontres soudaines des pensées. Un rire intelligent et rapide, né d'une tournure de phrase ou d'une allusion, des gestes inachevés, des rapprochements inattendus, une parole vite effarouchée, la naïveté dans le trait,

mais une naïveté qui n'est pas dupe, l'impression profonde enfin produite par une implacable rigueur dans la folie pure, c'est la forme actuelle de plaisanterie, qui suppose d'autres qualités chez celui qui la manie, qu'une digestion facile ou la connaissance des calembours. Les bateleurs et les chansonniers de bas étage savent eux-mêmes le nom qu'il convient de s'attribuer, pour pouvoir monter dans le train. Ils sont devenus des humoristes, avec un respect inconscient.

§

Le premier humoriste en date fut Socrate, après le Serpent. Car on dira que l'humour peut être parfois son propre jeu, et parfois au contraire l'expression amusante d'une sérieuse pensée. Nul ne discute si Socrate est un merveilleux théoricien. Mais il faut lui savoir gré, connaissant la sagesse humaine, d'avoir compris que l'ironie est maîtresse du monde. Ses dialogues ont l'air d'une gageure contre le lecteur. La pensée s'enlace avec élégance dans les rubans des phrases, tant qu'elle paraît enfin prisonnière de son propre geste mesuré. Et le déroulement habile ressemble à celui des bandelettes d'autour de la momie d'une reine antique, et qui sourit après trois mille ans. On ne sait s'il enseigne ou s'il se joue. Mais à ces amusements, notre âme s'éveille, et le fils de l'accoucheuse mérite les éloges maternels. Aristophane, cet homme d'autrefois, s'effraye d'un rire neuf, comme le comédien qu'un vieux philosophe provoquerait avec le masque à monter sur les tréteaux. Des poètes exquis cependant, comme celui des Syracusaines, unissent la grâce à l'esprit. Il faut aller jusqu'à Lucien, en

négligeant Apulée, conteur de merveilles, mais peu merveilleux.

Parlons-nous de l'Éloge de la Mouche, ou d'Hermotimos? Ce dernier ouvrage rendait inutile, pour l'apologie du scepticisme, Raymond de Sebonde et Montaigne. C'est le chef-d'œuvre philosophique, parmi ceux que l'on écrivit pour nier la philosophie. Mais l'éloge de la Mouche est si plaisant! Et l'Histoire Véritable est un conte où la fantaisie, à certaines pages, trouve des choses inconnues. Celui-là est bien l'ancêtre de tous les étranges esprits. C'est l'Hellène debout au seuil des siècles barbares, accueillant d'un geste léger comme une gerbe de fleurs, la nuit tragique des âges suivants. Un jour vient où sous le fatras des palimpsestes se retrouveront les phrases harmonieuses. On voit surgir de terre soudain, au milieu d'un cloître en ruines, la statuette de marbre qui jadis vint de Paros.

La race latine ignora le rire subtil et charmeur. Ce peuple de soldats et de jurisconsultes, d'architectes et d'hommes d'État, eut assez à faire de construire des forums, des routes et des aqueducs. Un gladiateur pesamment armé ne sait pas mimer les danses légères. Le jeune Horace n'est pas humoriste, ou, s'il l'est, c'est de façon cruelle et inconsciente. Rome fit son éducation dans les bosquets d'Académus. Mais philosophie, sciences, art de parler ou chant de la lyre, tout s'apprend, excepté l'esprit.

Les Gaulois ne connurent pas l'humour. Ou du moins, pour mieux dire, leur genre d'esprit ne renferme pas les éléments de ce qui devait être plus tard l'humour. Nous ne trouvons dans leur littérature rien qui se rapproche de cela. Il y a plusieurs raisons dont la plus importante est sans doute qu'il

ne nous ont pas laissé de littérature, à part quelques chants guerriers ou des formules d'invocation. Les œuvres guerrières et sacrées ne prêtent guère à la fantaisie. Ce ne fut qu'à Rome, par exception, que les augures éclataient de rire en se rencontrant. Singulière façon de saluer, pour des prêtres, gens sérieux. Le moyen âge nous intéresse davantage avec les fabliaux et les farces. Dans le *Roman de Renart*, comme dans *Pathelin* ou le *Cuvier*, notre littérature présente les traits les plus amusants et les plus acceptables de l'esprit gaulois. C'est la vraie plaisanterie discrète, sournoise, ayant l'air de n'y pas toucher. Un canard est humoriste. Il se dandine, l'air indifférent. Puis d'un geste de cou soudain, cueille un pauvre ver qui se tortille, et trouve seul mauvaise la plaisanterie. Le canard reprend sa marche inégale, comme si rien ne s'était passé.

Il est difficile de faire, parmi les auteurs classiques, le départ entre les vieilles formules et celles qui intéressent notre sujet. Le rire énorme de Rabelais sonne-t-il avec l'accent bizarre qui nous amuse? Ce sont des jeux bien grossiers. Le vaisseau de la sagesse flotte sur un océan d'ordures. Pourtant se révèle une âme étrange et puissante, éprise de justice et de charité, et capable d'émotion dans la fantaisie. Et sait-on si cet appareil et ce lyrisme débraillé ne furent pas pour dissimuler des vérités profondes? Un sentiment vague mais sûr nous empêche de mépriser *Rabelais*, en dépit des turpitudes chansonnières sur le *Curé de Meudon*. La gauloiserie l'a interprété. Mais ne fut-il pas plutôt, au lieu de gaulois, d'une obscénité puissante, et par là digne de notre respect?

On n'en dira pas autant de Molière, qui repré-

sente une race disparue. Son rire est celui dont s'esclaffèrent des mâchoires complaisantes, qui se ferment lentement. Il est difficile de définir les éléments de son comique. Le principal titre de gloire dont on a su lui tenir gré est d'avoir été cocu. N'en doutez pas; Armande Béjart, si elle n'eût trompé son mari et père, toute la face du théâtre eût été changée.

Nous ne disons pas que Louis XIV ait fait preuve de non-sens en s'amusant aux pièces de son valet de chambre. Il était intellectuellement au niveau de Laforêt. Et quelle fierté celle-ci ne devait-elle ressentir, comme le jardinier d'Auteuil, à voir tourner en vers par son maître toutes les choses familières, qu'une servante aime d'un muet amour, le pot de chambre et le pot-au-feu! Bien des gens étaient alors du même bois que Laforêt. Les saletés de la vie, décrites complaisamment, firent la joie de cette génération. C'est qu'à côté du bel effort poétique des Racine et des Bossuet, ce peuple gardait comme un reste de la primitive barbarie, des habitudes malpropres. Les alentours du château de Versailles étaient empuantés d'urine, et les princesses allaient fumer leur pipe dans les corps de garde. Ce sont là des manques d'éducation qui n'infirment en rien les qualités sérieuses de la race. On a le droit, semble-t-il, de ne pas vanter les défauts. Molière fut un bon peintre de la société et du temps. Il avait d'ailleurs en lui les éléments d'un humoriste, mais ne les a pas développés. Son début fut amusant. De ses promenades en province, en costumes de roman comique, une fantaisie lui resta, comme un écho des chansons entendues sur la route, par les jours de pluie ou de soleil. Ses premières comédies sont italiennes. Le *Médecin volant* vaut

l'estime. Et jusque dans les pièces les plus ennuyeuses, on trouve des choses exquises, comme le *Sonnet d'Oronte*, un des chefs-d'œuvre de l'esprit français.

Mais comme il s'est vite assagi ! Comme il a su devenir copieusement ennuyeux ! Tout ce qu'on appelle sa philosophie ne consiste qu'à être lourd. Il n'a jamais su mêler l'agrément et le sérieux. A le lire on a l'impression de parcourir un ouvrage d'immoraliste banal et vieux, dans une édition à grandes marges où des enfants et des soldats ont charbonné des images naïves et sales. Les pièces tout à fait sérieuses, comme le *Misanthrope*, ont été sûrement écrites par quelque père Jésuite, pour distributions de prix.

Car la maladresse de la forme égale celle de l'idée. Sa prose encore est acceptable. Aux *Précieuses Ridicules* on peut rire franchement, et ce dialogue aisé n'est pas dépourvu d'esprit. Mais quand il s'avise d'écrire en vers, ses vers sont presque aussi mauvais que ceux de Corneille, et nous devons pourtant supposer qu'on ne rencontre pas chez lui les tragiques élans qui chez Corneille excusent tout.

Et cependant il est classique, et le plus classique. C'est une institution nationale, comme la Morgue ou l'Opéra. Il serait intéressant de rechercher quels mérites font un écrivain populaire ou non. Je crains qu'il n'en soit comme des monarques, que les peuples aveugles n'admirent que pour leur paillardise ou leur cruauté.

C'est un douloureux mystère. Pourquoi les enfants apprennent-ils à lire dans Molière ou La Fontaine ? On a supposé que les fables conviennent aux jeunes esprits, parce qu'elles parlent des ani-

maux. Mais le lion, le renard, l'âne représentent des hommes et non des enfants. C'est une peinture de la vie réelle qui ne plaît qu'à des yeux expérimentés. Il ne faut pas croire avec Lamartine que les enfants se corrompent à la lecture de pareils ouvrages. Ce sont pour eux des livres d'hébreu.

On passerait des heures à citer, après La Fontaine et Molière, et même avant eux, les bons ouvrages d'éducation, dont le choix fait l'éloge des choisisseurs publics. Molière même s'efface devant César. C'est dans les *Commentaires* que l'on commence à apprendre le latin. Ce livre convient aux enfants. Il est d'un style léger.

Il est vrai que les moindres phrases ont cinq ou six pages de long, et qu'elles sont pleines d'incidentes, et d'un tel enchevêtrement qu'un lecteur d'âge mûr doit, pour comprendre, s'y reprendre à deux ou trois fois, en ayant soin de tenir les doigts sur les verbes différents épars dans l'ensemble, pour ne pas perdre de vue, aux dernières lignes, le sens du tout. Il a fallu certes des raisons puissantes pour donner aux débutants un ouvrage difficile et ennuyeux. La suppression de César dénouerait peut-être la crise du latin dans l'enseignement Il faudrait que naquît un nouveau Brutus.

Les raisons puissantes dont on parle sont d'ordre historique et géographique. Les élèves auront plaisir à traduire cet ouvrage malgré sa difficulté :

Parce qu'on y parle des Gaulois qui sont nos ancêtres, ce qui est faux;

Parce que le petit enfant, connaissant la géographie, se retrouvera en pays connu, et dira : « Ah! oui, je sais, Bourges! » — quand on lui parlera d'Avaricum.

Mais laissons César, encore qu'il appartienne ainsi à l'humour.

Nous ne pouvons trouver chez Molière des lueurs de ce qui doit être un jour de l'humour. Il faut s'entendre. On ne reproche pas à un écrivain d'avoir été de son temps. Mais les plus grands ne sont-ils pas ceux qui, tout en marchant avec leurs contemporains, les précèdent. Molière, lui, marche à la suite, avec les maîtres-queux et les valets portant les seringues et les marmites. On devrait une fois dépouiller ce fantôme de son déguisement grossier, pour voir si l'on trouverait, comme sous les masques de Silène, auxquels Alcibiade compare Socrate, une statuette de dieu.

Hélas! Ce sont les oripeaux qui nous charment. L'équivoque est impossible. Et cela est si vrai que lorsqu'on veut glorifier le grand poète, invariablement on rejoue, comme le résumé de l'œuvre, l'attristante *Cérémonie*, avec les jeux de mots en latin de cuisine à quoi nos rates indulgentes ont pris l'habitude de se dilater.

Un écrivain semble inexpugnable dont le succès vient d'avoir flatté les instincts les plus grossiers, surtout quand ceux qui l'admirent peuvent ne pas avouer la vraie raison, et trouver des prétextes d'art spécieux. Mais quand même une attaque isolée paraîtrait grotesque, je sais qu'un dieu entre en agonie, son agonie dût-elle durer des siècles, quand, dans la foule innombrable des croyants, on découvre un seul athée.

Aussi bien, nous eussions mieux fait de le dire, ce qui nous eût évité des paroles contristantes, l'humour vrai n'est pas un produit français. Les modèles sont ailleurs. Ils appartiennent à la race anglo-saxonne. Cette façon de s'égayer ne convient

qu'aux peuples du Nord. Hamlet est un humoriste, et de même les personnages des *Contes fantastiques*, quelle que soit la différence entre Shakespeare et Hoffmann. C'est en Angleterre surtout qu'il faut chercher des exemples, quitte à ramener, si l'on veut, cette forme littéraire à des origines françaises par les Normands envahisseurs. Nous avons en tout cas fourni, sinon la chose, du moins le nom.

Si les Allemands ont en propre la sensibilité rêveuse, qui s'allie fort bien à l'humour, il leur manque d'autre part la soudaineté dans le rire, caractère essentiel.

Sous leur influence, peut-être, mais avec la marque amusante de l'esprit français, les Anglais ont réalisé une forme spéciale de littérature, où la fantaisie est parfois lourde, par le défaut de la race, mais qui représente, même avec les imperfections inévitables, l'expression la plus juste de l'humour.

Si l'on voulait remonter aux origines classiques, on trouverait l'humour dans Shakespeare, comme tout le reste. C'est l'Homère où se sont inspirés tous les écrivain suivants, les amusants et les pittoresques comme les tragiques et les faiseurs de sonnets. Voltaire, le poète au jugement sûr et profond, auquel n'a manqué, pour être l'homme universel, qu'une chose insignifiante, mais dont il fut désastreusement dépourvu, l'esprit, et que son respect pour les gloires nationales, ou ses connaissances scientifiques ne purent pas remplacer, plaisante à la façon légère d'un éléphant aveugle qui se dandine, et promulgue cette vérité de bon sens que Shakespeare, à côté de Molière, est un polisson. — Nous ne sommes pas loin de penser le contraire et de mettre Voltaire et Molière dans le même

panier auquel on dit adieu, les vendanges faites. Il n'y a personne, dans les temps modernes, au-dessus de Shakespeare. On peut, si l'on craint de trouver exagérée cette déclaration, s'imaginer que la phrase est écrite par un apprenti d'humour qui se moque de Shakespeare et va tous les soirs, au Français, applaudir Agésilas. A l'abri de cette amende honorable, nous répétons que, même sur la scène comique, Argan non plus que M. Jourdain ne sont dignes de dénouer les cordons du cothurne d'Hamlet. Shakespeare est génial même dans le rire. Et l'on parle ici de l'ensemble des œuvres. Mais dans la fantaisie et l'humour quels personnages plus de rêve et de réalité tout ensemble que Bottom et Titania ?

Addison est, parmi les modernes en date, le premier nom qui intéresse notre sujet. La formule moderne de l'humour se trouve exacte chez lui. Il ne lui manque que le génie. Swift en avait assez pour deux et même pour trois. Nous ne connaissons en France, comme il convient, que les voyages de Gulliver. Mais les lettres du Drapier sont un modèle de l'humour violent, merveilleusement logique et fort. C'est un des caractères de ce genre d'esprit, que, dans la colère comme dans l'amusement, il donne au style le summum d'intensité. Le doyen de Saint-Patrick a mis son raisonnement puissant et bouffon au service des vérités sociales. Cet écrivain plaisant et étrange, mais d'une étrange plaisanterie, est plus éloquent sans doute dans sa brutale amertume que les gens d'académie. C'est un tempérament qui s'exprime avec sa fougue obstinée, avec la certitude de l'expérience, de la vie dure et farouche, avec un désir profond et presque maladif de justice. Swift ne fait pas d'esprit pour

l'esprit. On l'eût peut-être étonné, en lui disant qu'il en avait. Ce n'est pas l'humour moderne, un peu diminué et dilettante, et se complaisant à des trouvailles heureuses dans le détail. C'est un homme aux passions violentes, aux sentiments exaspérés qui trouve, à force de fureur, le mot juste et qui porte, et qui sait, aussi pour accentuer la valeur de son ironie, la présenter sous une forme froide, avec une logique déconcertante, qui rend mieux la passion cachée et ardente que toutes les clameurs et tous les gestes. Les clowns du rire ignorent toujours qu'un geste sobre est plus expressif que les gambades immesurées. Ils se battent les flancs de leurs bras. Le véritable comique, même n'étant qu'un amuseur, sait que la discrétion dans l'allure est la première des vertus. Un sourire ou même un air morne dévoilera les fantaisies et les sarabandes qui se jouent dans son âme pittoresque, et l'effet produit s'exagérera de la sobriété de la cause. Ce sont les grands comiques et les vrais. Swift ne se déride presque jamais. Il faut ajouter que son génie est plus puissant que joyeux. L'humour est fait d'observation profonde, et de sensibilité. Quand on doit distinguer avec exactitude les côtés amusants des choses, c'est que l'on sait voir, et l'on voit les tristesses également. Il est même plus que probable que le sens de l'humour ne s'éveille qu'à la suite de quelque souffrance. Voici le paradoxe usuel sur la tristesse des auteurs gais. Il est si vieux qu'on lui doit quelque respect. Cependant Swift et Dickens, si toute la vie de celui-là et la jeunesse de celui-ci n'avaient été laborieuses et humiliées, auraient-ils écrit le Tonneau ou les aventures de Copperfield? Les médiocres maudissent la vie, quand elle est dure pour eux. Les gens d'esprit la racontent et nous font rire

ou pleurer. C'est l'humour à la façon de Dickens. Il y a cent manières dans l'humour. Mais c'est toujours un contraste.

Fielding exposera posément, avec un luxe de détails, l'histoire de Jonathan Wild le grand, il énumérera ses exploits, ses actions généreuses et sa mort édifiante. Il se trouve que Jonathan Wild est un voleur de grands chemins. Mais l'auteur ne se dément pas, jusqu'à la fin de l'ouvrage, dans son attitude quasi-sincère d'admiration. C'est le procédé primitif. Appliqué de cette façon, il est juste d'ajouter qu'il est facile et parfois peu intéressant.

Combien plus de variété dans Dickens, qui est le représentant le plus autorisé de l'humour. Ce représentant de commerce a placé des produits un peu partout, chez les romanciers français ou autres qui tiennent l'article « sourire attendri ». Il est convenu d'ailleurs qu'on lui a trop d'obligations pour penser de lui justement. C'est un vieil oncle dont on hérita. On parle rarement du bonhomme dans la maison des neveux. Il fut vraiment trop vieux jeu. Sa fortune, dont vivent les jeunes gens, s'est dispersée un peu partout. De temps à autre on rencontre, aux mains de quelque fashionable, une pièce d'or qu'il agite, avec un orgueil impérieux. Et l'on reconnaît l'effigie. C'est d'un peu de l'or du vieil oncle qu'est faite cette ostentation.

Car chez lui c'est tout l'humour ou du moins une forme spéciale de l'humour, aussi éloignée de la causticité et de l'amertume de Swift que de la bouffonerie géniale de Shakespeare. Le côté sentimental apparaît plus que chez tout autre. L'émotion voisine avec le rire, un rire fait comme l'émotion d'observation et de vue profonde. Il ne faut point chercher, c'est entendu, la perfection du roman.

L'ensemble de l'œuvre est puéril, les histoires se traînent et languissent, les caractères tournent à la caricature. Mais comme tout est vivant, et comme les personnages même les plus exagérés sont présents et vigoureusement dessinés. Et comme les objets eux-mêmes s'animent sous l'évocation, et prennent une physionomie, tantôt grimaçante, tantôt émue. Et quel regard de visionnaire curieux il a penché sur les choses, les âmes et les intérieurs !

C'est le maître de l'humour anglais. Thackeray n'est auprès de lui, bien que son aridité plaise à plusieurs, qu'un observateur ennuyeux. L'influence de Dickens, laissant de côté les défauts, et ne considérant que la forme de l'esprit, fut grande sur les contemporains.

Il a des disciples en Angleterre. En France, ceux qui s'en défendent sont les premiers à l'avoir lu.

C'est l'humoriste du foyer. On sait de quels sentiments, chers à l'âme anglaise, est fait son charme essentiel. Un écrivain populaire, dans le meilleur sens du mot, doit refléter dans ses ouvrages les préoccupations de ses contemporains. Les plaisanteries par exemple sont empruntées à la vie usuelle. Aussi la saveur intime de certains livres ne peut-elle être goûtée entière par des étrangers, comme ces allusions de famille ou de camaraderie qui forment la plupart de nos conversations. Un habitant de New-York s'amusera d'autres phrases qu'un Anglais, car les allusions sont différentes. Un même goût se révèle à propos de choses opposées. Cependant les humoristes américains viennent des humoristes anglais. Mais voyez sur quels sujets s'exerce leur imagination. Arthemus Ward s'égaie à des jeux d'esprit de clocher.

Que trouve-t-on dans Mark Twain? Le reflet des actes et des pensées familiers au peuple où il a vécu. Même le rire a des patries diverses. Une nation jeune et laborieuse s'intéresse au commerce et aux machines ; elle s'est organisée, dans un effort de vitalité puissante, elle a créé de toutes pièces un appareil de gouvernement sur un territoire immense où, par places, errent encore des Indiens libres. Les histoires de Mark Twain se passeront dans des bureaux, dans des commissions du gouvernement, sur les railways ; nous saurons par ses récits fantastiques l'importance du journalisme aux États-Unis, et les feuilles fondées en des villes nées d'hier, où les trappeurs viennent demander les rectifications ou les insertions à coups de revolver.

Les petits garçons bons ou méchants iront à l'école du dimanche.

On fera des plaisanteries sur la lenteur des bureaux et les paperasseries. Le peuple vaincu, sujet inépuisable d'inventions bizarres, sera les Indiens. Dans nos histoires on dévalise les diligences et l'on emporte les voyageurs au fond d'une caverne dans la forêt. Chez Mark Twain, l'aventure sera le scalp.

Et la façon de raconter est bien particulière aussi. C'est la logique impitoyable même et surtout dans l'absurde. Si vous accordez les premières phrases, et comment faire autrement, vous devez suivre l'auteur jusqu'aux plus folles déductions. C'est le système, qui consiste à vous faire accepter habilement une proposition douteuse, dont le reste, à chaque phrase plus faux, découle irréfutablement. Ainsi procédait Spinoza.

Seulement, le style de Twain est plus amusant que celui d'un traité de philosophie. Il a des trouvailles pour l'imprévu du tour. Les comparaisons

les plus lointaines, les plus saugrenues, surgissent soudain. Le style court à la poursuite d'autres images bizarres. Il se trouve que ces images souvent sont d'une justesse absolue. La métamorphose, comme chez les observateurs obstinés, semble prendre vie. Les forces de style même usées, par un changement presque invisible, sont neuves à nouveau. C'est en cela qu'un auteur, même plaisant, est un poète. Il sait voir et faire voir. Les mots respirent.

D'autres écrivains, malgré de louables efforts, et toute la science morte du verbe, n'écriront jamais.

§

C'est une tournure d'esprit vers toutes les impressions. C'est une disposition égale et soudaine à la tristesse comme à la joie; mais la joie est souvent mélancolique et la tristesse s'échappe en des gestes bouffons et rassurants. Des recherches subtiles de pensée fatiguent presque le lecteur. Des naïvetés profondes le désarment. Le même écrivain flétrira rigoureusement les cruautés banales de l'existence, puis se complaira avec indulgence et sans arrière-pensée aux joies faciles de chaque jour. Certes, il n'est pas aisé de noter les qualités essentielles qui font qu'un auteur est un humoriste, car cette fantaisie diverse est chez les uns cruelle, chez les autres triste, bouffonne chez celui-là, correcte et discrète chez celui-ci. Il faut donc trouver pour les rapprocher une disposition qui soit la même pour tous, malgré les formes opposées qui la manifestent. Il semble qu'on la peut trouver dans une sensibilité extrême, en prenant ce mot au sens le plus large. Cette sensibilité fait que nulle impression, même légère, ne passe inaperçue. Un observateur aux nerfs

vibrants, à la curiosité sans cesse éveillée, ressentira fortement. Pour se satisfaire, s'il écrit, il faudra qu'il trouve une forme égale en intensité. Il sera ainsi conduit, volontairement ou non, au style concret et capable, par ses recherches, ses tours imprévus, et ses exagérations, de suivre fidèlement le mouvement de la pensée.

Cette sensibilité se trouve la même chez tous, et l'on n'entend pas seulement la faculté de s'émouvoir, mais le don plus spécial de compatir à tout ce qui souffre. Si Swift a rencontré l'éloquence, c'est en narrant d'un style farouche les misères des Irlandais. Dickens a des pages tristes d'une très grande beauté. Nul n'a mieux que lui su peindre les angoisses et les joies humbles ; c'est un fait bien connu que les humoristes, sous des allures brusques d'ironie, sont presque toujours des gens bienveillants. Leur plus farouche ennemi les désarme d'un bon mot. Ils ont trop à faire de suivre leur vagabonde imagination pour s'attarder à des rancunes. Robin Hood, armé d'une épée, fait la rencontre d'un chaudronnier qui n'a pour arme qu'un bâton. Le chaudronnier rosse Robin Hood, qui, charmé, lui donne cent livres. C'èst un trait déconcertant et d'une logique bizarre. Et c'est tout l'humour.

Car il est plus aisé de définir par des exemples que par des règles ce qui, par définition, échappe à toutes les règles. Nous sommes dans le royaume charmant de la fantaisie. L'humour est affaire de tempérament. Cependant un homme sanguin peut être humoriste comme un mélancolique ou un bilieux. La plaisanterie de l'un sera simplement plus joviale et plus lourde. L'autre dira, les lèvres serrées, des phrases brèves et froides. Il suffit qu'un caractère commun, l'amour de l'absurde, si l'on

veut, se retrouve chez les deux, ou l'énergie des expressions, indiquant la vision nette et vivante de l'objet.

Car il s'agit de saisir les raisonnements et les images sous un angle particulier, comme ces peintres qui trouvent la pose la plus favorable pour mettre leur modèle dans un jour nouveau. On ne dit pas qu'il n'y ait des procédés pour cela. Les humoristes sont en général étonnants dans les descriptions, ayant ce sens du pittoresque qui donne une âme même aux objets inanimés. Il est usuel de prêter aux choses une sensibilité ou des volontés obscures. L'enfant qui frappe le meuble où son front vient de se heurter est absurde, mais est un poète, puisqu'il suppose dans la chaise ou dans la table le désir de l'avoir blessé. On doit admirer Xerxès faisant fouetter l'Hellespont et jeter des chaînes dans la mer. Mme Child Walker a écrit quelques pages sur la totale dépravation des choses inanimées.

Prêter aux objets une pensée muette et sournoise, c'est user de la même convention que le fabuliste à l'égard des animaux. On voit d'avance les effets bizarres qui peuvent en résulter. Dans un intérieur de Dickens, tous les détails s'animent et vivent. Ce n'est pas seulement le marteau de porte qui prend la figure du vieux Marley. Le vent qui chuchote sur les tombes et s'amuse parmi les arbres sait bien où il va et ce qu'il veut. La théière au coin du feu a sa personnalité.

Par ces débauches d'imagination, et par le souci de l'expression forte, l'humour, forme littéraire amusante, se rapproche du symbolisme où se plaît aujourd'hui la poésie. Ce sont deux enfants de la même mère. L'un s'est tourné vers les soucis nobles.

L'autre gambade en costume de clown. Mais un humoriste devenu sérieux serait un poète symbolique. Tous les deux connaissent l'art de dire une chose pour en faire entendre une autre. Ils savent les transpositions et les paraboles. Celui-là suit le déroulement des belles pensées jusqu'à la fin, en maîtrisant son émotion, qu'il dédaigne de laisser voir nue. Celui-ci garde le sérieux au milieu des pires inventions, comme un homme qui, le dos tourné, conterait une histoire folle. Ni l'un ni l'autre ne se livre. Et tous deux savent que les images sont nécessaires pour faire voir. Le poète comme l'auteur gai connaissent le détour heureux, et le désir humain du mensonge, créateur de l'art. Tous deux visent à l'effet, et sont prodigues de leur talent. Le bon symboliste accumule des métaphores dans une page, qui suffiraient à illustrer un volume d'autres poètes. Le bon humoriste a la prétention de faire, de chaque mot qu'il écrit, un mot. C'est pourquoi ces deux formes de littérature sont également exécrées des critiques à lunettes bleues, amateurs des ouvrages honnêtes et pauvres, et qui n'aiment rien d'exagéré.

Il serait puéril de vouloir montrer que les manifestations humaines, les plus diverses, ont, se produisant dans le même temps, quelques éléments communs. La mode change pour tout, pour le pleurer comme pour le rire, et suivant les mêmes lois.

C'est ainsi que l'humour se distingue des autres formes du comique, si l'on veut prendre le terme le plus général. C'est ainsi qu'il diffère de la blague, cette forme d'esprit si particulière et si puissante parfois, mais d'une bouffonnerie plus légère et moins appuyée. La blague vulgaire dont il n'est pas ici question n'est qu'une bourse pour le tabac,

et la fumisterie un métier utile. Ces choses-là n'ont rien à faire avec l'art.

L'humour n'est pas non plus l'ironie. Il n'est qu'une partie du comique, mais il est plus large que l'ironie, bien qu'il use d'elle comme d'un moyen. Si l'on veut, c'est la forme actuelle du comique, celle qui s'accorde le mieux avec nos habitudes et nos goûts. Et toutes ces choses sont de l'esprit.

Cette disposition peut se retrouver, comme il convient, dans les paroles comme dans les actes. Certains écrivent ou disent des paroles amusantes. D'autres mettent dans leur vie cet imprévu et cet art. Une attitude est humoristique comme une réplique ou une boutade. Il est des hommes dont la démarche a la valeur d'un bon mot. La pantomime, chanson de gestes, est un des domaines de l'humour.

L'humour est moins léger que la blague, et plus complet que l'ironie. Il représente un état d'âme un peu maladif et tourmenté, comme tous les états d'âme modernes, aux multiples inspirations. Il ne faut pas oublier qu'il a pris naissance sous des cieux brumeux et moroses, où le rire est parfois un effort. Aussi tous les procédés, même les plus énergiques, sont approuvés qui secouent la tristesse et le sommeil. — L'humoriste, s'il est nécessaire, agitera le squelette d'ivoire au festin de Trimalcion. Le macabre est entré, semble-t-il, depuis peu dans la littérature, mais s'y est fait vite un nom honorable. Il n'est pas d'effet plus sûr que de gambader sur un cercueil.

Edgar Poe, le poète sombre et beau, a laissé les pages les plus bouffonnes; c'est un dont les humoristes peuvent avec orgueil se réclamer.

§

Au fond tout cela n'est pas fort gai. L'amusement qui résulte de la recherche de l'imprévu ne s'adresse qu'à des esprits difficiles à amuser. C'est que sans doute les peuples, comme les individus, à vieillir, deviennent plus exigeants. Peut-être aussi leurs plaisirs, comme ils sont d'une autre nature, sont plus choisis, et ce serait assez pour nous consoler. Il est certain que notre rire est de la meilleure compagnie. Nous portons des vêtements sombres et nos clowns sont vêtus de noir. Il est de bon goût de nous réjouir cérémonieusement et sans gestes. Les coutumes comme les costumes viennent de Londres. L'invasion de l'humour est une conquête anglaise. Les gens du Nord traitent le rire avec la gravité qui convient.

Mais qu'y faire? nous ne pouvons vivre hors de notre temps. La vie a pris de telles allures qu'il manque le temps de se divertir. Les jours sont perdus où l'on avait le loisir de s'attabler autour de la table, et de savourer de longs repas, faits de plats légers et d'entremets. On se nourrira de plum-cake, de pemmican, de bière double et de plaisanteries solides. Un jeu de phrase léger et facile ne nous suffit plus. L'esprit se blase et devient plus impérieux. La jeune déesse fantaisie nous aurait jadis faits esclaves avec une boucle de ses cheveux. Nous n'avons pas de cesse aujourd'hui que nous ne l'ayons scalpée. Mais c'est notre façon de rire. Elle doit être légitime, puisqu'elle parvient à nous amuser.

Du moins, ce n'est pas la farce grossière. Encore que le jeu soit parfois pénible, c'est un jeu

de notre esprit. Il y a de la pudeur dans l'humour. Et peut-être aussi le sentiment que la gaieté n'est qu'un effort pour nous évader hors de la tristesse, effort d'autant plus considérable que les portes de la tristesse sont plus solidement fermées. Certains qui consentent à se distraire l'entendent au sens de Pascal, et doutent avec le philosophe que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels. Cela sauvegarde la dignité. Il faut rire de temps en temps, pour ne pas être écrasés par l'absurdité de la vie. Dans le cortège vers l'inconnu, après les poètes et les mages, viennent en troupe bariolée, jouant d'instruments bizarres, les histrions. Ceux qui passèrent jadis étaient vêtus de rouge ou de bleu, d'après les costumes de leur temps. C'était Arlequin ou Pulcinella, le Pierrot et Colombine, les comiques et les ventres creux, les folies aux grelots agités, comme des chaînes, dont on prend le parti de se jouer. Mais ils disparurent et l'on rêve, pour l'amusement des tristesses, un autre déguisement que leurs oripeaux. L'humour avec sa dignité froide est peut-être l'introducteur d'une farce plus haute et plus grave. Le pierrot lunaire lui-même, grande blouse blanche comme une page pour les musiques et les vers, est las de servir de prétexte à d'insipides rapsodies. Celui que nous attendons viendra-t-il du côté blanc de la lune ou de l'autre face obscure qui nous est cachée pour toujours? Et certes faut-il que ce soit un clown, pour, en son déguisement noir, bondir jusqu'à nous par-dessus les montagnes désolées de l'astre mort.

Je te reconnais, ô clown, mon joueur de flûte, impertinent comme un oiseau. Voici s'enfuir devant ta venue Scaramouche et Diafoirus. Sur la route

se déroula, chansons au vent, masques noués, le cortège de comédie, avec ses rires et ses clameurs. Mais toi seul as le geste sobre, et l'air d'un qui, n'étant pas dupe, prend le rire pour un pis-aller. Tes jambes gantées de noir sont comme celle des faucheux. Dans le vaste cirque encombré de cerceaux crevés et de jupes à paillettes, les burlesques, dont le corps tiré aux poches par les mains larges, doigts écartés, est un losange bariolé, ont sur la figure des lèvres peintes remontant jusqu'aux oreilles. Mais tu ne ris jamais, toi, le rire. Il faut que ta pensée fantasque porte un vêtement sérieux. Qu'on chasse les vieillards ridicules et les malades accroupis ! Nous ne voulons pas des calembours accompagnés par l'orchestre, des bras et des jambes tournant en ailes de moulins à vent. Une comédie se joue entière dans le pli de tes lèvres nuancées. Chacun de tes mouvements est un pas léger vers l'humour. C'est que tu ne peux te mouvoir sans évoquer des milliers de gestes, ayant observé la vie profonde, et sachant traduire en des phrases imperceptibles et absolues son immense et sombre gaîté.

Cependant tu restes pensif, et jamais le rire que tu soulèves ne fait trop tes lèvres s'ouvrir ou tes attitudes s'exagérer. La vision quotidienne étant peut-être une parodie lugubre, il convient, Hamlet folâtre, d'être tout prêt à s'en attrister. C'est pourquoi, et c'est le contraste, tu portes, profond ironiste, en ton vêtement de couleur noire, le deuil de ta propre joie.

GABRIEL DE LAUTREC.

# L'ENFANT

A Mme Louis Chabaneix.

*Ainsi que la servante agile qui se penche*
*pour tirer la chaîne de fer, et se saisir*
*du seau plein d'eau qui goutte sur son tablier,*
*nous nous penchons tous deux ensemble, sur le puits,*
*le puits profond de ce qui fut notre passé,*
*pour voir au fond de l'eau notre jeunesse blanche.*

*Et nous voyons dans ce miroir les ombres chères*
*des deux petits enfants que nous avons été :*
*tes cheveux blonds, ta blouse noire d'écolier,*
*près de mes cheveux bruns et de ma robe claire.*

*Le doux petit garçon docile que tu fus*
*qui restait sage, avec un livre, dans un coin,*
*nos regards, attendris et graves, l'ont revu*
*passer au fil de l'eau des souvenirs d'antan.*

*Le doux petit garçon et la petite fille*
*sont passés devant nous en se tenant la main;*
*ils nous ont regardés de leurs grands yeux tranquilles,*
*puis ils ont continué ensemble leur chemin.*

*Nos âmes d'aujourd'hui les ont vus disparaître,*
*nos si douces petites âmes d'autrefois;*
*nous avons essayé de les faire renaître,*
*en leur parlant, avec des larmes dans la voix :*

*« Revenez, revenez, âmes de notre enfance,*
*nos si douces petites âmes trop sensibles,*
*avec vos grandes joies, vos petites souffrances*
*et le cortège blanc de vos rêves paisibles. »*

*Les rêves de nos petites âmes d'alors :...*
*... Pour étudier, j'étais placée contre la vitre,*
*te souviens-tu ? Je regardais toujours dehors,*
*au lieu d'avoir les yeux sur les pages du livre.*

*Mes rêves s'envolaient au delà des collines,*
*des collines bleues que le beau soleil baisait;*
*je regardais nos petits parterres fleuris,*
*les grands tilleuls, et le ciel qui me souriait.*

*La voix dure de la sœur troublait le silence;*
*elle grondait, de voir mes yeux vers le printemps;*
*sa main, sur le papier, marquait un mauvais point,*
*et mon front se penchait sur l' « Histoire de France ».*

*Et toi?... je me souviens, tu lisais dans des livres,*
*pas ceux que l'on donne à l'école, de plus beaux*
*où l'on parle des pays où l'on voudrait vivre,*
*où les dames qui sont belles sont toujours bonnes.*

*Et tu restais assis, à lire, après la classe,*
*quand les autres petits garçons sont turbulents.*
*Tu avais des taches de rousseur sur ton teint blanc,*
*et des yeux étonnés qui regardaient en face.*

*Je ne te connaissais pas, mais je me souviens*
*du petit garçon que tu étais, et toi-même,*
*tu m'ignorais alors, mais tu te souviens bien*
*de l'enfance de ta petite amie qui t'aime.*

*Nos poitrines d'enfants étaient toutes gonflées*
*de vagues désirs vers ce qui est à présent*

*notre vie, notre vie belle et douce d'amants*
*bienheureux de comprendre ensemble la beauté.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Ah! ne nous penchons plus ensemble sur le puits,*
*mais regardons brûler en une même flamme,*
*et briller ardemment nos deux petites âmes*
*dans les beaux yeux si limpides de notre fils!*

★

*Il fait lourd; les nuées arrondies et pesantes*
*amassent tout le jour du soleil dans leurs flancs;*
*on entend au jardin murmurer les abeilles,*
*le vent chaud caresser les bambous et les herbes,*

*les ailes des pigeons froisser l'air près des vitres,*
*et l'eau couler, jaillir, éclater, fraîche et vive,*
*sur le fond de métal de la vasque sonore.*
*Dans l'assoupissement du logis, volets clos,*

*sonne le battement du temps, dans les horloges;*
*j'écris, ma plume grince et les mouches bourdonnent;*
*l'enfant s'endort, sous la moustiquaire de tulle,*

*et tu viens m'appeler, avec un doigt aux lèvres,*
*« car il faut, me dis-tu, que tu voies la courbure*
*gracieuse de ses bras nus et potelés ».*

★

*Mon petit enfant sait marcher; ses petits pas*
*le conduisent dans le jardin, sous les grands arbres,*
*où, sur la terre, ainsi qu'une neige odorante,*
*les blancs pétales des fleurs d'orangers se fanent.*
*Mon petit enfant s'amuse dans le jardin,*
*mon petit enfant chante, et sa petite main*

*s'emplit du frais parfum des fleurs ; il ne sait pas*
*ce que sa petite voix murmure, et son ramage*
*est comme un gazouillis d'oiseau dans le bocage.*
*Il s'amuse d'un rien, d'une pierre qui luit,*
*il ramasse une feuille, et les grains de maïs*
*que les pigeons viennent becqueter au passage;*
*mon petit enfant regarde les bêtes, sourit,*
*et puis s'assied, pour reposer ses jambes lasses.*
*Il boit encor du lait, et quand il fait la moue*
*il faut le prendre et le bercer contre mon sein,*
*il faut chanter pour lui des chansons, et s'il pleure,*
*c'est que les tout petits enfants ont des chagrins*
*qui débordent, en grosses larmes, sur leurs joues,*
*car ils ne peuvent point contenir dans leur cœur.*

*Le soir tombe; nous prenons ses petites mains*
*et nous marchons avec lui sur l'étroit chemin*
*qui conduit à la grande plaine vers le ciel ;*
*soutenu dans nos bras, il fait de vains appels*
*à la lune, qui poursuit sa marche sereine.*

MARIE ET JACQUES NERVAT.



L'UNIQUE AVENTURE AMOUREUSE

DE

# MONSIEUR DE LA BRUYÈRE

—

*A Mademoiselle R. S.*

M. de La Bruyère alla fermer la fenêtre et vint se poster devant sa glace.

Mais une buée en avait terni la surface brillante, et l'image qui apparut sur le fond mat prit les contours grotesques d'un *Pulcinella* italien, aux basques hilarantes, aux côtes bombées en houppes étincelantes, — réservoirs d'humour.

Et tout à coup, dans la glace, deux épaules se haussèrent, tandis qu'une tête se débattait entre elles, toute frémissante sous des paroles de colère :

« Marauds! faquins! fainéants! » hurla-t-il en brandissant son poing ganté dans la glace, — ce qui, faisant trembler tout son corps, enflait et désenflait les bosses de gaieté de ses côtes, mues, aurait-on dit, par la marée foulante et refoulante d'un rire nerveux.

Mais M. de La Bruyère, bien qu'il eût noté d'un regard perçant le ridicule de son attitude, se contenta de le loger dans sa mémoire pour s'en affliger plus tard... Pour le moment, il se livra avec complaisance à toute l'amertume qui emplissait son âme d'observateur.

« Ah ! » gémissait-il, « le monde est une étrange « comédie ... *en cent actes divers* ... je le veux « bien! »

« Bombez la poitrine!... Rejetez les épaules!...
« Mettez nez au vent!... Portez la main à l'épée,
« et vous verrez les hommes rentrer les épaules..,
« baisser la tête en signe d'humilité... jusqu'au nez
« qui s'écrasera dans la platitude de leur salut!
« Effacez-vous,... et l'on vous effacera! »

Véhémentement, il jeta son chapeau sur le lit défait.

« En vérité », reprit-il, « le monde est une im-
« mense singerie, et le proverbe dit vrai : Tel
« maître, tel valet. »

Il s'emporta :

« Comment! parce que Monsieur le Prince né-
« glige mon mérite et me loge au grenier,... ses
« domestiques négligent mes besoins et me logent
« dans leur : « Oh! quand j'en aurai le temps! »

« Parce que mes messieurs de la Cour me traitent
« en valeur négligeable, mes messieurs leurs valets
« affichent effrontément sur mon passage des airs
« qui disent : Fais pas tant le fier, mon bonhomme!
« tu es à gages comme nous, et l'on peut te chas-
« ser comme on nous chassera!

« Parce que Monsieur le Prince m'exclut injus-
« tement de ses jeux, de ses danses, et m'ordonne
« d'y assister de la porte en curieux inférieur, la
« valetaille ose m'inviter à ses réunions et se per-
« met de sous-entendre que c'est par pitié pour
« mon isolement qu'elle condescend à m'accueillir,
« et qu'en ce faisant c'est par faveur spéciale!

« Palsambleu! parce que la tête des Condé est
« une tempête, et que Monsieur le Duc m'abuse,
« parce que je suis assez bon pour prendre mon rôle
« de précepteur au sérieux et que j'essaie d'orner
« de fleurs une intelligence de bois;... parce que
« je ne suis pas assez *riche* pour demander des

« richesses au Roi, me verrai-je toujours méconnu
« et méprisé ?... »

Le désespoir qui l'emplissait lui courba les genoux. Il se laissa tomber sur une chaise.

Chez les intelligences fortes, le désespoir s'analyse aussitôt que né, et se résout mathématiquement.

M. de La Bruyère ne pouvait faire exception à cette règle, et bientôt il s'écouta murmurer :

« The way out !... the way out ?... »

La langue anglaise, grâce aux efforts du comte d'Harcourt, devenait de plus en plus à la mode vers la fin du règne de Louis XIV ; et le fait d'émailler une conversation de fleurs britanniques était des mieux vus dans la société polie.

Le précepteur du duc de Bourbon n'avait cure de la mode. Il aimait la concision peu spécieuse de cette expression exotique, et l'employait sans aucune arrière-pensée de préciosité.

Une multitude de projets-issues, tels des oiseaux-sauveurs, battirent des ailes dans son cerveau.

Son intelligence les agrippait, un à un, les considérait attentivement, et, nouveau Minotaure, rejetait mutilés ceux qui n'étaient que des chimères.

Deux projets sortirent intacts de cette épreuve, et M. de la Bruyère se demanda consciencieusement lequel serait le plus doux à l'amertume de son cœur.

La vengeance lui souriait...

Il se complut à l'imaginer sous les traits d'un corbeau farouche, prêt à foncer sur sa proie tremblotante.

Poussé autant par le feu de l'envie que par les tendances analytiques de son cerveau, il avait, presque au jour le jour, dégagé de la fange des carac-

tères le principe de vie, et de ces chrysalides éphémères il allait éterniser de brillants papillons...

Maintenant il hésitait à jeter à la face des hommes déchus le reproche sanglant de leur propre image, et son cœur faiblissait devant les haines qu'il sentait monter autour de lui.

.... Affronter seul l'inimitié des grands et des petits... se savoir exclu de toute société par la vigueur même de son génie... se sentir isolé au milieu de la foule qu'effraie le fouet vengeur... se voir méprisé aussi, peut-être, par d'honnêtes gens qui n'admettent pas que l'on se souvienne des torts reçus... aurait-il la force de résister au monde toujours ligué contre qui le démasque ?

Alors le second projet qui s'enfonçait dans l'oubli vint s'accoler au premier, l'aida à se parachever.

C'était une pensée d'amour ! Le corbeau était sauvé par la palombe !

« Pour être fort contre les colères, il me faudrait... » — une pudeur retint un instant le mot sur ses lèvres — « il me faudrait... une amoureuse ! »

Et M. le Précepteur, « désireux de compaignonnage », se laissa aller à son plaisir favori : la contemplation des mots en leur sens originel.

« Voyons », se dit-il, « ce n'est pas ce qu'on
« appelle communément une maîtresse que je veux,
« car maîtresse implique une idée de joug... et
« c'est précisément pour me consoler d'une dépen-
« dance forcée que je veux prendre femme.

« Prendre femme... halte-là ! il faut s'entendre !
« Je suis comme mon bon ami La Fontaine : la
« majesté des liens sacrés et éternels m'effraie !...
« Seulement, moi, je me garde bien de les affron-
« ter. »

Et M. de La Bruyère, se croyant un grand diplomate, sourit au souvenir de son ami, caressant l'accorte servante du cabaret de la *Pomme du Pin*, dans l'oubli complet de sa femme et du nombre de ses enfants.

Mais il rebroussa presque aussitôt chemin vers son idée première et se mit à définir sa compréhension de l' « amoureuse ».

« L'amoureuse », fit-il, « n'est ni une Montespan, « ni une Maintenon. — Dieu protège notre Roi et « sa gracieuse Souveraine !

« Je me la représente mieux sous les traits de « sœur Louise de la Miséricorde ou plutôt encore « sous ceux, d'une grâce si attendrie, de Madame « Marie Touchet, dont l'amour presque maternel « consola de sa royauté Charles IX.

« Sa main devra être fraîche pour chasser de « mon front la brûlure des soucis ; sa bouche, « chaude pour m'insuffler du bonheur. Je la vou- « drai belle pour oublier en elle la laideur de l'hu- « manité ; douce pour qu'elle soit un baume à la « rudesse des hommes ; câline, aimante, amoureuse « pour... »

Le pauvre précepteur, s'étant levé dans le feu de l'évocation, vint butter contre la glace... Il recula d'un pas, et son ivresse s'envola sur un rire strident !

L'amoureux avait aperçu son image dans le fidèle réflecteur de vie, et d'exalté qu'il était, soudain il devint transi !

Alors il s'humilia devant la grandeur de son désir et châtia son corps de ses élans de convoitise. Il se jura de revenir à sa simplicité de cœur première, et d'errer à travers les chemins battus de

la vie, sans pensée de vagabondage vers les sentiers d'à côté.

Une morne tristesse l'emplit à nouveau ; mais résigné dorénavant à toutes les vicissitudes et à tous les déboires, s'étant promis de ne plus sortir du repliement offensif de son caractère, il descendit affronter les colères quasi royales de son élève.

★

Mais la fortune se plaît à se jouer des hommes ; jusqu'aux philosophes qui n'échappent pas à sa roue toujours en mouvement, qu'on croirait guidée — tant il y a de malice souvent dans ses tours — par des yeux nullement bandés ou par une volonté nullement indifférente.

Lorsque M. de La Bruyère, rendu à la sagesse par la déconcertante image de sa difformité physique, se fut remis en toute simplicité à ses devoirs de précepteur, Monsieur le Prince l'avertit que pour célébrer l'union de son petit-fils avec Mademoiselle de Nantes, fille du Roi et de Madame de Montespan, il donnerait une grande fête à laquelle tous ses gens étaient tenus d'assister.

M. de La Bruyère, dont l'amour-propre était momentanément endormi, ne se formalisa pas de la manière dont l'invitation lui était assignée. Il se rendit à ce bal comme l'on se rend à une corvée lorsqu'elle est ennuyeuse, mais non dégradante, et ne se trouva aucunement froissé d'y faire simple figure de servant.

Comme je l'ai déjà dit, la Fortune a des caprices qui ne s'expliquent qu'en tenant compte de son sexe.

Tant que M. de La Bruyère voulut se faire remarquer dans son humble poste près de la porte, elle s'ingénia à rendre ses efforts ridicules ; mais du

jour où le précepteur du duc de Bourbon, réconcilié avec son état d'infériorité, resta figé à sa place, noble jusque dans son humilité, elle contrecarra ses désirs d'effacement et le mit en vue, malgré lui, avec un éclat qu'il n'aurait jamais osé rêver dans ses jours de superbe !

★

Il se tenait modestement à l'écart... Cependant ses yeux mi-baissés, qu'on aurait dit occupés d'une pensée interne, glissaient sur l'en-dehors des courtisans pour s'attacher longuement au plus intime principe vital qui réglait leurs gestes, leurs discours et par-dessus tout leurs paroles pensées, mais non exprimées.

En lui-même, il se désolait des fausses apparences, des faux serments, des fausses assurances d'amitié ou de dévouement, et, tout en admirant la vivacité fine et la galanterie aisée des gentilshommes qui évoluaient devant lui, — et qui n'avaient pas leurs pareils au monde, — il se mit à déplorer les appétits acharnés, les froids calculs et la sécheresse de cœur qui se cachent sous cette enveloppe de frivole joliesse.

A ce moment, entre un double sillon d'admirateurs, une dame passa.

Remarqua-t-elle le sombre mépris de ce regard qui affirmait une supériorité d'âme, ou fut-elle attirée par la fruste beauté qui se dégageait de la laideur fièrement portée de ces traits ?

Toujours est-il qu'elle s'arrêta, et, avec une insolence ravissante, un dédain supérieur, comme si elle se fût trouvée devant une statue quelconque, elle toisa longuement M. de La Bruyère. Puis, se retournant vers son cavalier, respectueusement arrêté dans

l'attente de ses caprices, elle fit à haute voix, pour que tous entendissent le trait d'esprit difficultueusement et méchamment élaboré :

« Dites, Messieurs! est-ce le dieu Terme ? ou « Vulcain serait-il descendu parmi nous, en habit « de cour ? »

Et comme l'on souriait complaisamment à sa saillie, elle voulut provoquer l'hilarité générale.

« Allons ! donnez-lui l'ordre de marcher pour « que l'on voie s'il boite. »

Et pendant que les rires fusaient de tous côtés, M. de La Bruyère, au milieu de son admiration — très ouvertement exprimée par le subit éclat de ses yeux — pour ce joli représentant de la frivolité mondaine, frappait suivant son habitude une pensée juste :

« La rieuse effronterie sur un minois chiffonné « est le coup de pinceau qui fait rentrer dans l'har- « monie du visage quelque trait irrégulier. »

La belle impertinente, qui n'était autre que Mademoiselle Françoise de M.-N*** duchesse d'E*** (1), la meilleure amie de Mademoiselle de Nantes, si l'on peut taxer d'amitié les liens qui unissent une femme de trente ans à une enfant de douze — se radoucit soudain à la vue de ce compliment peu banal qu'est un visage laid qui s'irradie et s'embellit à la seule beauté d'une femme.

Elle changea du tout au tout sa manière d'être.

Sa voix avait pris cette douce intonation—où chaque mot semble frémir sous sa caresse propre — que l'on réserve aux choses qui vous tiennent à cœur, lorsqu'elle demanda :

(1) L'auteur s'est engagé d'honneur à ne pas dévoiler le nom de Mademoiselle de M.-N***, duchesse d'E***.

« Quel est ce cavalier ? »

Les courtisans, surpris et quelque peu piqués de cette volte-face d'humeur, s'entre-regardèrent ; mais aucun ne connaissait, ou ne paraissait vouloir connaître, un si méprisable personnage qu'un professeur d'histoire et de géographie.

A ce moment arriva le comte de Malézieux, qui occupait à la cour un poste des plus importants.

Mis au courant de l'embarras de Madame d'E***, il s'empressa de la présenter au précepteur de Monsieur le duc de Bourbon, à M. Jean de La Bruyère, qui « l'honorait, ajouta-t-il, de son intelligente et précieuse amitié ».

La jolie capricieuse tira une grande révérence au cavalier qu'on lui présentait, et lui fit entendre qu'elle serait heureuse de lui accorder la prochaine contredanse.

Les courtisans se taisaient, étonnés d'une telle faveur, lorsqu'un noble seigneur, le chevalier de Sourdis, s'interposa :

« Vous m'aviez fait l'honneur de me la promettre,
« Madame, et j'osais croire... »

La dame eut une moue qui signifiait clairement qu'elle n'oubliait aucun de ses engagements, mais qu'elle désirait que les cavaliers, ainsi mis en présence, débatissent l'affaire entre eux.

Et c'était vraiment d'une femme, et c'était plus encore digne d'elle, ce que Madame d'E*** venait de faire là. A peine avait-elle distingué un homme qu'elle l'envoyait mourir pour ses beaux yeux.

M. de La Bruyère, grisé par un sourire qu'il crut à son adresse, prit les devants. Aussi gracieusement qu'il le put, il s'inclina devant sa dame, et lui offrit le bras. Puis, redressant la taille, il regarda son rival dans les yeux.

Il avait vraiment grand air. La joie de sortir ainsi de l'obscurité faisait briller son regard, et ses lèvres souriaient à un mot spirituel qui naissait en lui. Son épée, dont il avait agrippé fièrement la poignée, ne ressembla nullement à une férule lorsqu'il adressa à son adversaire ces piquantes paroles :

« Les désirs de Madame sont pour moi des or-
« dres ;... je serai aux vôtres quand il vous plaira ».

Le chevalier de Sourdis eut la bonne grâce de sourire à ce défi si joliment tourné, tandis que Madame Françoise serrait de façon fort tendre, en guise de remerciement, le bras du précepteur.

Ce fut trop pour la raison de ce dernier. Il murmura :

« Je vous aime !... Ne vous moquez pas !... L'a-
« mour naît brusquement, sans autre réflexion, par
« tempérament ou par faiblesse ; un trait de beauté
« nous fixe, nous détermine. »

Et comme elle se riait de cet amour subit qu'elle semblait prendre pour de la galanterie, il dit d'une voix émue :

« Parlez encore !... Un beau visage est le plus
« beau de tous les spectacles, et l'harmonie la plus
« douce est le son de voix de celle qu'on aime. »

*

Huit jours se passèrent, et M. de La Bruyère attendait toujours les témoins du chevalier.

Cette expectative, agréable à un point de vue, était sans grand émoi, car s'il lui était doux de se battre pour l'amour de sa dame, il ne tenait pas à la vie. Toutefois, en cette occurrence, il ne s'exposa à aucun danger, son cartel ne devant pas être relevé.

Quand, par hasard, il détournait sa pensée de la tendre contemplation de son amour, et qu'il se prenait

à s'analyser lui-même, comme aux jours enfuis de quiétude, il s'étonnait de ce qu'un « sentiment », géant de huit jours d'existence, eût pu bouleverser son caractère solidement assis pendant quarante années, au point de le faire revenir de ses préventions contre le duel.

Lorsque ainsi il se considérait, il regrettait non son amour, qui n'avait fait que croître — car, même de sang-froid, il ne déplorait pas cette lueur de tendresse dans la monotonie de sa vie — mais les paroles d'amour échappées à son trouble, et qu'il voyait empreintes de la lourdeur qui lui était habituelle.

Et à part lui, il se comparait à l'âne (que son ami le Bonhomme avait chanté), qui brait croyant murmurer des douceurs. Dans sa colère contre lui-même, il se récitait ces vers.

> Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
> Ne saurait passer pour galant!

A la seule pensée d'avoir paru ridicule aux yeux de Madame d'E**, il s'assombrissait, et ce fut pour lui une heureuse diversion, lorsque ses leçons d'histoire, un instant interrompues, recommencèrent.

Le mariage de son élève avait donné lieu à des réjouissances de toutes sortes : carrousel de la Prise de Grenade, dans lequel M. de Bourbon avait chevauché à la tête de « la » quadrille des Zégris; fête à Meudon, chez M. de Louvois, d'ailleurs arrosée de pluie; promenade à Clagny; fête à Sceaux chez M. de Seignelay, avec l'Idylle de la Paix de Racine et de Lully; feu d'artifice à Trianon ; etc., etc.

Aussi le duc de Bourbon qui, vu son jeune

âge — il n'avait pas ses dix-sept ans, et Mademoiselle de Nantes, étant de cinq ans sa cadette — ne devait avoir de rapports intimes avec sa femme, au lieu d'écouter le docte enseignement de son professeur se laissait aller à rèver de chevaux lancés au galop, de salves de canons, de discours fleuris, d'embrassades musquées, et parfois aussi de la gentille compagne qu'on lui avait donnée par calcul et ambition, et dont on le séparait avant que leur lune de miel se fût levée dans un ciel quelconque, même ne fût-il pas de lit!...

Et c'était avec un certain dépit, où perçait l'orgueil susceptible et rancunier des Condé, qu'il se souvint de sa nuit de noce — divertissement royal devant lequel avait du plier son amour-propre.

Après qu'on l'eut déshabillé en grande pompe, le Roi avait tenu à le mener lui-même vers le lit, « énorme et magnifique», fait exprès pour la circonstance, où gisait déjà celle qui, *en droit...*, était sa femme.

A une distance raisonnable d'elle, on le fit coucher. Puis les courtisans se retirèrent, un sourire amusé sur leurs faces glabres, après avoir donné aux jeunes époux la bonne nuit.

Enfin seuls!... et M. de Bourbon, curieux et enfiévré, allait rapprocher les distances, lorsque dans l'ombre il entrevit deux paires d'yeux qui le surveillaient. Il reconnut sans peine les formes de Madame la Duchesse et de Madame de Montespan.. les deux mères. Même, il lui sembla que le regard de cette dernière l'encourageait, mais le respect de son propre bien lui étant imposé par le Roi et par Madame de Maintenon... il n'osa désobéir devant témoins.

Sa compagne, sentant remuer la couche, se

retourna, à trois-quarts endormie, murmurant :

— Bonsoir! Monsieur mon mari!

Et le duc de Bourbon, bien que tout ému du baiser qu'il déposa sur cette petite main confiante, répondit gouailleur :

— Dormez bien! Mademoiselle ma femme!

Puis il s'isola, immobile et muet, dans sa désillusion, sans plus s'occuper de la petite mariée.

Et comme elle dormait paisiblement, il se dit qu'un gentil dédain sauverait le ridicule de sa situation, et, pour montrer un calme aussi parfait qu'elle, il feignit lui aussi de dormir.

La demi-heure canonique nécessaire pour que le mariage fût tenu valable contre tout caprice étant écoulée, Madame la Duchesse réveilla les deux enfants qui, docilement, regagnèrent leur chambre et leur lit habituels.

Mais M. de Bourbon, s'attardant, vit, au moment où elle chaussait sa mule, que sa femme avait le pied mignon et rose...

Cependant la farce n'était pas finie. La cour avait ri du simulacre du mariage; elle voulut rire jusqu'au bout.

Le lendemain matin, la nouvelle duchesse de Bourbon, qui avait repris sa place dans l'immense lit pompeux, — tandis que son mari, debout et habillé, pâlissait de rage à son chevet — tint un grand lever, accueillant avec une politesse grave, une inconscience fort plaisante, les allusions libertines, les plaisanteries polissonnes sur sa santé présente et sur sa nuit passée....

A ce moment la porte de la salle de travail s'ouvrit toute grande, et Monsieur le Prince entra, tenant par la main celle dont rêvait l'enfant, et

suivi par cette autre dont le précepteur avait voulu s'imposer l'oubli... Mais voyant l'inanité de ses efforts, et comprenant l'inutilité de la lutte, il venait d'écrire, presque malgré lui, la phrase suivante qu'il se hâta de cacher sous un buvard à l'entrée du Maître :

« Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser!
« L'amour a cela de commun avec les scrupules
« qu'il s'aigrit par les réflexions et les retours que
« l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut,
« ne pas songer à sa passion pour l'affaiblir. »

Monsieur le Prince se tint debout en silence quelques instants pour mieux imposer la majesté de sa présence, puis il dit :

« Je vous amène, Monsieur, une nouvelle élève.
« Espérons qu'elle sera laborieuse, et qu'elle fera,
« tant par son travail que par son obéissance, une
« bonne impression sur son mari.

« Quant à vous » — il s'adressa à son petit-fils, — « n'oubliez pas que vous êtes un *Condé*, donnez l'exemple. »

Il attendit une réponse qui ne vint pas; alors il reprit.

« Nous avons jugé préférable, Monsieur, de vous
« adjoindre Madame d'E***, dont la présence adou-
« cira en quelque sorte les heures de labeur de la
« duchesse de Bourbon. »

M. de La Bruyère, qui avait tenu les yeux baissés, non par peur de Monsieur le Prince, mais parce qu'il sentait sur lui le regard enjoué et moqueur de Françoise, balbutia quelques mots que le Grand Condé d'ailleurs n'écouta pas; puis tout à coup, le bruit de la porte qui se refermait lui donna l'impression qu'on le livrait, pieds et poings liés, à quelque esprit tentateur.

Il restait debout, dans la même position, sa pensée essayant de se faire jour à travers le trouble qu'avait occasionné la venue de l'Aimée. — D'ailleurs pourquoi était-elle venue? Etait-ce pour s'acharner sur sa conquête? était-ce pour se moquer de lui et se jouer de sa passion? ou vraiment était-elle là pour adoucir...

Il ricana... En même temps un froissement de papier lui fit lever les yeux. Les enfants s'entre-regardaient en silence, ne sachant que se dire...

A côté de lui, Françoise pliait le papier où il avait noté ses vains efforts pour l'oublier, et, avec un sourire malicieux, le serrait dans son corsage...

Alors il tressaillit... de colère et d'émoi. Une verte réprimande ramena le duc de Bourbon à son travail; mais l'aigreur de cette voix inconnue effraya la petite mariée qui courut se blottir entre les bras de son amie.

M. de La Bruyère eut honte de sa vivacité, de sa méchante humeur, qui n'était que le regret d'avoir laissé voir à une certaine personne l'agitation de son être. D'une voix quelque peu poncive il complimenta son élève sur l'application dont il faisait preuve, et l'assura d'une récompense proportionnelle à son zèle; puis il prépara avec soin, en un cahier propre, une page d'écriture pour la petite duchesse, et, se faisant tendrement persuasif, il l'appela près de lui.

Comme l'enfant hésitait, encore effarouchée, Madame d'E*** la poussa vers son professeur dont elle effleura insidieusement la main, avec un mouvement de recul qui pouvait faire croire que la caresse était involontaire, mais qui en fait la rendait plus exaspérante de tendresse.

M. de La Bruyère, les yeux clos, en trembla de tous ses membres.

L'énigme de cette présence l'agita au point que le frisson, occasionné par l'attouchement, s'éternisa et vint changer en un balbutiement tourmenté les paroles fortes qu'il voulait dire.

Pour le laisser se remettre de son émotion, Madame d'E*** après avoir installé elle-même son amie à la table de travail, se retira dans un coin de la chambre pour se mirer, avec une complaisance souriante, dans la glace de la cheminée.

★

C'était vraiment une belle personne que Françoise d'E***.

Grande et majestueuse, aux noirs yeux profonds, « avec un air brusque, propre au manège et à l'intrigue », qui semblait violer la « retenue » des hommes; aux blonds cheveux très doux, au nez si finement modelé qu'il charmait autant que ses lèvres exubérantes, sa beauté, qui se voilait, tantôt d'une sensuelle langueur, tantôt d'une idéale tristesse, avait capté les sens du duc d'E***, deux fois veuf cependant, mais coureur et libertin, au point qu'il ne vit d'autre solution à son désir que le mariage...

Elle, de son côté, malgré les remontrances du Roi qui trouvait ses trente printemps très mal encadrés par les soixante-quatre hivers du duc, avait consenti à cette union pour échapper à la gêne où la tenait l'avarice presque sordide de la maréchale, sa mère.

Au bout de quatre mois, le duc la délaissa pour aller ailleurs, « fabriquer de nouveaux bâtards », et

Madame d'E***, livrée à elle-même, se livra à son tour à d'autres seigneurs...

La laideur de La Bruyère, et la flamme ingénue de son regard, firent naître en elle le désir d'un amour neuf, ardent, exclusif, reconnaissant.

Elle crut le trouver chez ce précepteur qui n'avait pas dû être gâté par les faveurs féminines, et dont la gaucherie, ainsi que la timidité, dénotaient un cœur probablement très ouvert à l'amour, assoiffé de tendresse qui jusque-là n'avait pas trouvé à s'assouvir.

Elle fut flattée de l'impression qu'elle avait faite sur lui, et de la beauté soudaine que son regard avait allumée sur ses traits. Elle s'imagina la transfiguration qu'opérerait un amour partagé en cet homme mûr, qui s'enflammait comme un page ou un écolier ; et elle résolut de tenter l'épreuve.

Aussi, lorsqu'il fut question de confier la duchesse de Bourbon au précepteur de son mari, persuada-t-elle à son amie de demander pour elle à Monsieur le Prince l'autorisation d'assister momentanément aux leçons.

La petite duchesse, très rusée malgré ses douze ans, formula sa demande comme si elle avait peur de rester en tête à tête avec un homme aussi sombre que le professeur qu'on lui destinait, et par ce subterfuge obtint ce que désirait son amie.

★

Ce fut dès lors autour du précepteur un enveloppement de caresses, de tendres regards, de désirs esquissés, de paroles enflammées, si précises qu'il pouvait se les attribuer sans crainte de se leurrer. Et M. de La Bruyère comprit que toute cette séduction s'étalait bien à son intention ; — mais

ce ne fut pas sans crainte qu'il le vit : car le fait d'aimer lui apparaissait maintenant gros de troubles et d'ennuis, d'agitation et d'énervement; et l'idée d'être comme balancé sur une pointe n'était pas pour lui plaire.

C'est pourquoi au sourire de Françoise il opposa un visage sombre, à ses épanchements, un cœur fermé. Les caresses qu'elle lui prodigua retombèrent sur un corps raidi, et ses yeux virent froidement les lèvres de la tentatrice se plisser en un baiser.

Mais cette impassibilité superficielle, malgré tous ses efforts, n'arriva pas à l'absolu. L'amour qui le brûlait en dedans et auquel il laissait sa pensée se complaire avec bonheur, se trahit dans le tremblement de ses mains et dans le trouble de sa parole.

Ce lui était une torture de cacher sa passion; il eût souffert davantage qu'on la sût.

Il feignait d'avoir oublié les paroles aimantes, la déclaration brûlante de la première rencontre, comme si ce n'avait pas été lui qui les avait prononcées ; mais Françoise ne se découragea pas devant cette froideur qu'elle savait simulée, elle vit que l'amour était en lui, et se promit de l'extirper à son profit.

Un jour que ses avances avaient été repoussées plus rudement que de coutume, elle se hasarda à parler :

« Vous aviez raison ! » murmura-t-elle, « l'amour « naît brusquement, sans autre réflexion, par tem- « pérament ou par faiblesse. »

Elle l'effleura de tout son corps, telle une chatte qui se frotte aux gens, et vit qu'un frisson répondait au frisson de sa chair.

« Moi, c'est par tempérament ! » confessa-t-elle.

Et La Bruyère, entraîné malgré lui, ajouta :

« Moi ! par faiblesse ! »

Elle prit la balle au bond. D'un regard elle s'assura qu'on ne l'observait point.

Les enfants, voyant la diligence du maître se relâcher, jouaient entre eux. Point de danger... point de surveillance !

Elle l'entoura amoureusement, et très bas :

— « Alors ?... tu m'aimes ?... mon Jean ! »

Il baissa la tête.

— « Je t'aime... trop ! »

— « Pourquoi ne jamais me l'avoir dit ? Pourquoi t'en être caché ?... Pourquoi t'être défendu « de cet amour qui nous rend si heureux ? »

Il répondit sentencieusement, mais d'une voix embarrassée, vide de sincérité :

« Quelques-uns se défendent d'aimer et de « faire des vers, comme de deux faibles qu'ils n'osent s'avouer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit. »

Elle le regarda fixement, un doute dans les yeux :

— « Est-ce bien cela ?... Est-ce bien vrai ? »

— « Eh bien, non ! ce n'est pas vrai ! La seule « raison, la voici : j'ai souvent voulu aimer et n'ai « su y réussir ; j'ai cherché ma défaite sans pouvoir la rencontrer et j'ai été contraint de demeu-« rer libre. »

Sa pensée se reportait vers la marquise de Soyecourt qu'il avait aimée en elle d'abord, puis dans sa fille la marquise de Belleforière, mais dont il n'avait su que gagner l'amitié, car elles ne voulurent consentir « par vertu, à de plus chers plaisirs, à de plus tendres engagements ».

Cependant Françoise s'effarait de la confidence.

« Cela ne tient pas à... »

La Bruyère l'interrompit :

« Cela tient à ce que je suis gauche, timide, « embarrassé, laid et peu aimable, et qu'aucune « femme n'a voulu condescendre à passer sur ma « laideur pour chercher la beauté de mon âme ! »

Elle eut un sourire d'une adorable ambiguité :

« Je passerai sur ton corps, m'ami, pour cueil- « lir ton cœur ! »

★

De cet amour, soudain mis à nu par une mutuelle confession, les leçons souffrirent.

La Bruyère n'eut plus la tète au travail.

Sentir Françoise à côté de lui et ne pas la regarder lui eût semblé un sacrilège; il aspirait de touson corps d'amoureux les effluves de tendresse dont semblait être faite l'Aimée, et ses capacités intellectuelles y sombrèrent.

Monsieur le Prince, si le hasard l'eût conduit dans la salle d'études, n'aurait pas été charmé par la scène qui se serait offerte à sa vue :

Les jeunes épousés, heureux des sentiments ignorés jusque-là qui naissaient en eux, feuilletaient gentiment leur gracieux roman d'amour.

Le duc de Bourbon, plus fier que son royal beau-père, avait pris sa mignonne femme sur ses genoux.

La puberté naissante faisait défaillir ses membres, et son visage crispé prenait des airs sérieux, vieillis, réfléchis. La duchesse avait douze ans à peine; cependant à entendre les paroles ardentes de ce jeune homme, à sentir la chaleur de ce corps qui, passant dans le sien, la brûlait des joues jus-

qu'aux jambes, un ébranlement capiteux l'agitait,... avant-coureur de sensations plus précises...

Assis l'un près de l'autre, la main dans la main, leurs corps se frôlant, Jean et Françoise laissaient s'infiltrer en eux une profonde félicité. Elle parlait à peine, car elle jouissait des défaillants désirs de sa chair; lui, qui n'avait pas de ces faiblesses, se contentait de la boire des yeux.

Et parfois il disait :

« L'on peut être touché de certaines beautés si « parfaites, et d'un mérite si éclatant, que l'on se « borne à les voir et à leur parler. »

Alors elle secouait la tête avec un sourire triste, d'un air entendu; elle serrait plus fort la main de Jean, comme si elle eût voulu transvaser en lui ses élans les plus intimes, et guidant cette main elle s'en caressait les genoux, le buste, le visage. Sa voix se faisait câline, zézayante, enfantine et persuasive.

« Se voir et se parler, mon ami, ne sont pas tout « l'amour... Il est des joies plus grandes que ne peut « donner le son de voix qu'on aime, des frissons « plus enivrants qui naissent autrement que de « deux regards qui se comprennent... Il existe une « ivresse plus forte, une ivresse qui m'emplit, une « ivresse qui veut s'abreuver,... une ivresse qu'il te « faut exaspérer et calmer en en prenant ta part,... « une ivresse enfin, m'ami! qui est l'*amour!* »

Mais Jean ne semblait vouloir comprendre le sens de ces ivresses dont elle parlait avec tant de feu.

Il disait :

« Etre avec des gens qu'on aime, cela ne suffit-il « pas?... Rêver, leur parler, ne leur parler point, « penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal! »

Devant son obstination, elle parut céder. Mais le lendemain elle se rendit à la leçon en une robe si échancrée du haut, si collante du buste, si transparente de partout, que La Bruyère pensa voir le corps sans fourreau, en tout son incarnat velouté.

Tels ces chênes robustes que l'orage a préparés invisiblement à la chute, et qu'un moindre vent terrasse, il succomba, lui qui avait résisté aux caresses les plus débordantes de passion, à la simple vue de sa nudité.

Humblement il s'avoua vaincu, et confessa à Françoise le désir qui maintenant l'étreignait à son tour.

Devant cet aveu, il la trouva réservée et même quelque peu effarouchée.

Il s'en étonna, et le lui fit entendre.

Sa réponse fut quasi-maternelle : elle s'était aperçue de la grande folie qu'elle allait commettre, et la raison lui était, Dieu merci ! revenue à temps. Elle avait compris l'immensité de la faute à laquelle elle avait failli se laisser entraîner, et elle s'était juré de ne se rendre coupable d'aucun manquement à ses devoirs conjugaux.

Elle le suppliait, s'il n'était pas sûr de pouvoir contraindre ses désirs, de s'éloigner et de la laisser en paix ; car elle était faible, elle l'aimait et elle ne pourrait supporter de le voir souffrir à cause d'elle.

Comme vous pouvez vous l'imaginer, et comme l'avait espéré la « rusée damoiselle », qui n'avait aucun des scrupules dont elle venait de faire montre, ces paroles ne firent que rendre plus enflammées les supplications de M. de La Bruyère.

Elle persista si longtemps dans sa froideur affectée, elle parla tant de ses devoirs, que La Bruyère

se buta à échauffer la première et à passer sur les seconds.

Ses vains efforts contre cette vertu qu'il croyait une place retranchée et qui n'était qu'une ville ouverte, prête à défaillir, l'épuisèrent.

Il s'objurguait d'abandonner la partie, lorsqu'un incident vint ranimer son espoir, et flatter singulièrement l'orgueil mâle de conquête qui sommeille jusque dans les plus humbles et les plus déchus.

Ayant rencontré Madame Françoise dans un couloir désert du palais, il lui avait murmuré comme à l'ordinaire, sans plus y attacher d'importance, — d'autant plus qu'il avait l'intention de baisser pavillon et de rentrer dans la tranquillité du port, — il lui avait murmuré d'une voix quelque peu dépitée et refroidie :

« Je vous aime!... »

Il s'était attendu à la voir continuer son chemin avec cet air offensé qu'elle endossait chaque fois devant l'expression de son désir, et, double fut son étonnement, double son émotion, lorsqu'avec un cri elle s'abattit contre sa poitrine.

Elle y pleura avec tant de violence, elle l'embrassa avec tant de force, tant de science, que La Bruyère, s'il n'eût été troublé au-delà de toute expression par le contact de cette belle pénitente qui cédait à l'amour vainqueur, se fût étonné combien cette faiblesse était vigoureuse et robuste...

Elle lui dit qu'elle était à bout de résistance, qu'elle se remettait, tremblante, entre ses mains, brisée par la passion.

De sa défaillance il arracha la promesse d'un rendez-vous; mais à peine consenti, elle voulut le rétracter. Il lui objecta la parole donnée... Elle supplia... Il fut inflexible.

Alors, se redressant, charmante de grâce résolue, elle affirma :

« J'y viendrai, puisque je l'ai promis ; mais il ne
« s'y passera rien... rien ! vous serez bien attrapé,
« Monsieur mon ami ! »

Et La Bruyère crut comprendre que cette similibravade n'était qu'une dernière concession accordée à sa conscience d'honnête femme, avant le consentement aux premiers outrages... œuvre de l'amour !

★

Il s'en alla, à Paris, à la recherche d'une maison où il pourrait recevoir l'Aimée en toute sécurité — car Versailles lui apparaissait trop médisant, trop peu secret pour une telle rencontre.

Mais à Paris il s'aperçut que les nids d'amour, très rares, étaient trop chers pour sa maigre bourse de précepteur.

Pour la première fois peut-être, il regretta son caractère de naturel peu aimable qui empêchait et même éloignait de lui l'amitié ; il se mit à déplorer de n'avoir aucune de ces relations complaisantes qui mettent leur appartement à la disposition de leurs intimes.

Il essaya de se rappeler les propos libertins des jeunes écervelés de la cour, dans l'espoir d'y trouver l'adresse d'une maison hospitalière... Ce fut en vain !

Il erra toute la journée à travers les rues et les ruelles, s'attendant à trouver quelque enseigne, quelque inscription qui pût le guider dans sa recherche.

Lorsque enfin, en désespoir de cause, il voulut

rentrer au palais des Condé, il vit que l'heure de la diligence était passée depuis un grand moment.

Lentement alors il s'achemina vers la demeure du bedeau de Saint-Germain l'Auxerrois, chez qui il logeait d'ordinaire, lorsque ses affaires le retenaient à Paris.

Et tout à coup il s'arrêta en pleine chaussée, pris d'une soudaine allégresse, bien qu'en lui-même il se traitait de « pauvre esprit » pour avoir cherché au loin ce qu'il avait sous la main.

Le logis d'un bedeau : le voilà enfin trouvé le joli réduit d'amour!

Le bedeau, mis au courant, prétexta d'abord que la maison d'un serviteur du Seigneur était un endroit bien mal choisi pour une communion en dehors des règles de la Sainte Eglise, mais à la vue de l'or qu'on lui offrait il s'exclama que son amitié le cédait à ses devoirs.

Et La Bruyère, heureux et tranquillisé, fit prévenir son amie qu'il l'attendrait le lendemain vers les midi au n° 5 de l'impasse des Prêtres-Saint-Germain, chez maître Jacob, bedeau.

★

La nuit lui parut interminable.

Pour ne pas friper les draps de lit — car le bedeau n'en avait pas de rechange — il s'étendit dans un fauteuil et essaya de dormir.

Mais le sommeil ne vint pas.

Le lendemain se levait devant lui, effrayant dans ses voiles d'incertitude. Il s'évertua à se le figurer et passa en revue tous les incidents possibles.

L'inconnu lui étant une souffrance, il aurait voulu endiguer le flot de ses pensées, murer toute agitation dans sa cervelle.

Alors pour retrouver le calme, il essaya de se persuader que Françoise n'avait pas reçu sa missive..., qu'elle ne viendrait pas, par caprice ou par scrupule; mais l'idée de son absence ne voulut pas s'imposer.

Le lit, dont il voyait la blafarde blancheur au milieu même de la nuit, lui disait par des associations pour lesquelles il n'était qu'un hôte d'aventure, qu'il n'étalait pas inutilement ses larges flancs...

Ce ne fut qu'au matin qu'il se sentit attiré vers le sommeil qui l'avait fui jusque-là, mais il n'osa s'y abandonner, de peur qu'elle ne le surprît dans cet état qui dénote, non l'attente ni le désir, mais l'insouciance ou la fatigue.

Il étira son corps brisé et engourdi par la posture incommode dans laquelle il avait reposé (oh ironie!), et, dans la crainte de se montrer las à l'œuvre qui l'attendait, il rafraîchit avec le plus grand soin ses membres harassés.

Tel un bâton qui revient sur l'eau, un dicton entendu mainte fois remonta dans sa mémoire :

« Il n'est rien qui creuse l'appétit tant que « l'amour. »

Cette intrusion d'une matérialité fort méprisable — car M. de La Bruyère n'était nullement porté sur la bouche — eut le désavantage de lui déplaire en lui montrant qu'il existait d'autres faits que l'acte amoureux dont son esprit était préoccupé, et par contre, le don de le distraire quelque peu, et de calmer la surexcitation de son désir qui eût pu lui être nuisible.

Il s'inclina donc devant les exigences de l'estomac tout aussi ardentes, paraît-il, que celles du corps — et sortit pour aller aux provisions.

Mais comme il ne ressentait que l'amour en toute

sa simplicité, en toute sa nudité, qu'il n'avait aucune de ces délicatesses qui en fleurissent l'antichambre, et qui ne s'apprennent que par l'habitude des frivolités romanesques que les femmes posent en prémisses à l'acte d'amour, au lieu du perdreau froid, de la salade insidieusement assaisonnée, et des friandises feuilletées — agape habituelle en ces occasions, où, comme au temps des pères de l'Église, le baiser de paix éveillait des idées autres que celles de fraternité, — il acheta de fortes tranches de rosbif, de la charcuterie et du gros pain ; au lieu d'un alicante capiteux, ce fut un rouge-bord de vingt-deux sols qu'il choisit.

Rentré chez lui, il disposa l'en-cas sur le guéridon dont il avait préalablement serré les quelques figurines en porcelaine, et, d'un long regard anxieux, il inspecta le sanctuaire d'amour.

De grands rideaux noirs alourdissaient encore le jour douteux qui semblait stagnant entre les deux murs crasseux du sombre passage, et qui s'infiltrait difficultueusement dans la chambre d'aspect non moins funèbre.

Un vaste lit, noir depuis la charpente jusqu'au baldaquin, occupait presque toute la pièce ; un fauteuil, deux chaises d'un bois foncé (du marronnier sans doute), et le guéridon sur lequel il avait disposé le « restaurant » complétaient le mobilier. Par terre, près du lit, un maigre tapis ; le reste du parquet était nu.

Aux murs deux tableaux galants pendaient, venus là on ne sait comment : une bergère qui se laisse conter fleurette de très près ; et un seigneur qui pénètre par la croisée chez une dame dont on voit le lit dans l'arrière-plan. Sur l'oreiller, deux têtes,

celles des légitimes époux, le mari ronflant en toute confiance, sa femme très éveillée au contraire, un doigt sur les lèvres pour recommander la prudence à son amant.

La Bruyère les jugea propres à distraire un moment la visiteuse de l'objet même de sa visite — ce qu'il ne voulait à aucun prix. Il alla décrocher les tableautins et les glissa sous le lit.

Il rejeta ensuite un côté des couvertures pour que la couche prête fît concentrer sur elle, 'grâce à la blancheur de ses draps, toutes les pensées de Françoise.

Puis, content de lui, il se frotta les mains et admira son œuvre.

Il ne vit pas le côté désavantageux de sa « petite maison ». L'obscurité de la pièce, la laideur sale du passage qui y conduisait lui parurent propices, capables de faire sentir à l'aimée combien leur amour était en dehors, au-dessus du monde et de la chaîne banale des événements, et de lui faire mieux apprécier par là toute la béatitude de leurs transports.

Il voulait que la moindre parcelle de son esprit fût tendue, comme l'était le sien, vers le moment délicieux où ils s'abîmeraient ensemble dans un même frisson.

L'existence d'un amour autre de celui qu'il avait tenté jadis d'imposer à Françoise, et dont elle n'avait pas voulu, d'un amour où ne comptent guère les longs regards échangés, les tendres frôlements de mains, les doux serments — mirlitons sur lesquels s'enroulent dans leur rythme éternellement le même : *amours* et *toujours ;* mirlitons sur lesquels on joue en feignant de les prendre au sérieux, mais dont on se joue dès que l'amour a

fui ; — l'existence d'un amour fait du clapotis des baisers qui s'entreboivent, du craquement sec des corps qui s'étreignent, du râle sanglant des ivresses qui s'entrechoquent et se mêlent, lui était apparu maintenant comme le seul désirable.

★

L'attente de l'Aimée qui, tout d'abord, lui avait donné des sensations délicieuses, commença, comme elle se prolongeait outre mesure, à l'énerver étrangement.

C'est un fait non seulement à constater, mais à déplorer — que déplorent d'ailleurs tous les « parfaits amants » — et qui étonne lorsqu'on considère la divination si aiguë des femmes quand il s'agit de leurs amours, qu'aucune maîtresse n'arrive au rendez-vous au moment où on l'espère sans aigreur, avec la joie la plus souriante.

Non, il faut qu'elle soit en retard!

Ce serait montrer un empressement peu politique d'arriver à l'heure... L'exactitude ferait croire à l'amant que c'est lui qui fait une grâce d'aimer. Alors, adieu à tout ménagement, à toute concession de sa part! car sa maîtresse, pour ne pas le perdre, lui pardonnera — du moins il le croit — toute indélicatesse, voire toute faute...

Que la femme se détrompe et qu'elle amende sa façon de voir.

L'homme qui attend une maîtresse n'a, avant l'heure du rendez-vous, que des pensées douces pour elle.

Il ressasse lentement en lui-même le bonheur qu'elle lui a déjà donné; il rappelle les petits faits insignifiants, mais si pleins de charme, de leur liaison; il se représente les caresses qui l'attendent,

les mots tendres qu'elle lui dira, l'ivresse nouvelle qu'il lui enseignera ; il se dit que leur union est vraiment bonne, féconde en plaisirs, et il s'en félicite!

Mais voilà l'heure qui sonne!

Il est là, tout impatient, tout ému ; déjà il ouvre les bras pour la serrer contre son cœur, le baiser attend, fiévreux, sur ses lèvres, la tendresse dont il va l'enchanter est toute prête — car l'on prépare d'avance, souvent inconsciemment, les mots, les serments d'amour que l'on halète jusque dans les moments les plus passionnés !

L'heure a passé. La tendresse lui échappe, le baiser est perdu, les bras lui retombent! Elle n'est pas venue!..

Pourquoi ce retard? Que se passe-t-il? Qu'y a-t-il ?... Quel obstacle...?

Oh les suppositions mauvaises qui s'insinuent alors à mesure que l'heure s'écoule. Elle ne m'aime pas... elle est étourdie... elle a oublié l'heure du rendez-vous... Elle a été surprise... le mari sait tout! Elle a été écrasée... un accident quelconque l'a retardée... Y a-t-il encore des accidents?... et si cependant... si cependant c'était vrai, qu'elle fût blessée... morte, peut-être,... étendue, pâle, immobile... morte dans quelque officine d'apothicaire pendant que je médis d'elle !... et l'on s'injurie : lâche! brutal! ingrat!

Pour calmer l'anxiété qui vous assaille, l'on se figure alors les petits empêchements courants : le mari a dit : accompagne-moi (oh ! ce tutoiement!) ; elle n'a pu « semer » une amie jalouse... l'enfant est indisposé... que sait-on ? mais ce n'est certainement pas de sa faute ! elle m'aime ! oh oui, elle m'aime ! elle montre tant de plaisir à m'aimer !...

car, qui le croirait en voyant sa figure impassible, et froide, elle penche immodérément vers les voluptueuses ardeurs !... Mais alors ? — Oui !.. mais non ! c'est impossible ! son front ne serait pas si limpide, ses yeux si purs !... et cependant, j'ai cru remarquer !... si ! si ! mais cela saute aux yeux ! elle me trompe, me trompe, moi ! moi ! moi ! Oh ! la coquine ! elle est chez lui en ce moment, chez lui ! dans sa chambre, sur son... Oh ! la gueuse ! ils s'embrassent, *elle* l'embrasse... ils s'aiment... *elle* l'aime... elle dit — ou pense si elle a la pudeur — la pudeur ? la prudence ! de se taire — avec un sourire de pitié, ma foi ! « Ce pauvre... chose qui m'attend... »

Sur ces entrefaites arrive, tout essoufflée, l'Aimée !

Elle a couru les magasins, oublié l'heure, des visites sont survenues... enfin toujours une excuse ! Mais jamais la *vraie :* le plaisir de se dire qu'on l'attend, qu'on souffre en l'attendant !

On lui ouvre quand même les bras, on ressuscite la caresse morte, mais on est soupçonneux, méchant, parfois brutal..., ainsi l'on se met dans son tort, ainsi l'on perd le droit des reproches.

Lorsqu'on est fortement attaché à elle, on lui dit :

« Ma chérie, je t'aime ! tu le sais ! mais cela ne
« peut durer. Ces attentes me brisent, ces angoisses
« me tuent. Je m'use toute ma vie, je suis sans forces
« maintenant ! (Sourire entendu et quelque peu
« piteux !) Ma chérie, si cela doit continuer ainsi,
« mieux vaut rom... »

Elle vous ferme la bouche d'un baiser et d'un « Voulez-vous vous taire, vilain méchant ! » auquel on ne peut résister. D'ailleurs elle promet tout ce qu'on veut, elle se dépense en mignardises, en

petites complaisances, d'ordinaire refusées ; elle est heureuse : elle a fait souffrir ! et puis elle vous reprend mieux après ces détresses ; vous êtes plus faible, plus lâche... L'ivresse pour vous est plus forte, étant plus mauvaise! elle devient la *conquérante !*

Mais qu'elle prenne garde ! Il arrive un jour où on est las de ces énervements qui désagrègent, où l'on se révolte contre ces attentes qui mutilent et terrifient ; alors les caresses n'ont plus de prise sur vous, les voluptés s'effondrent, s'effacent devant la grandeur des tortures qui les ont précédées, et les liens qui paraissaient les plus solidement rivés se brisent devant une horloge qui sonne l'heure de l'absence !

★

Cependant les anxiétés de M. de La Bruyère n'étaient pas de cette espèce.

Des suppositions infamantes à l'égard de son amie, il ne pouvait pas en avoir sans se montrer d'une noire ingratitude. Lui, le sceptique clairvoyant, le sondeur perspicace des consciences, le fin entomologiste des travers, des tares de l'esprit, ne voyait son propre cas qu'avec les yeux que lui avait donnés Françoise.

Comment pouvait-il songer à quelque trahison de sa part ? N'avait-elle pas, pour lui, par amour de lui ! — oh après une longue résistance (mais ceci était encore à son éloge !) — passé outre à ses devoirs d'épouse, à ses scrupules d'honnête femme ?

Non! nul soupçon ne venait ternir l'image brillante de Françoise.

C'étaient des questions de pure cérémonie qui étaient cause de sa surexcitation.

Quelle contenance endosserait-il à l'entrée de sa maîtresse ? Fallait-il s'élancer vers elle, la prendre dans ses bras, la couvrir de caresses ; ou devait-il s'incliner poliment, lui baiser le bout des doigts, et lui faire entendre en phrases masquées, passées au tamis de la galanterie, combien il était honoré et flatté de sa visite.

Il médita longuement sur les diverses réceptions qu'il pouvait lui faire, et inclina à croire que montrer du respect en pareil cas serait l'équivalent d'une injure...

Le premier point réglé, il passa à la considération des incidents suivants.

Depuis longtemps, les faveurs féminines ne s'étaient plus engagées dans la ruelle de son lit ; il se rappelait, avec peine, quelques aventures subalternes, encore y avait-il été plus passif qu'actif...

Il se sentait un parfait honnête homme, et désirait le rester. Cependant, il se disait qu'en amour, seule, à sa connaissance, la brutalité avait réussi ; d'où l'effrayant problème : fallait-il faire montre, sans ménagement aucun, de ses désirs amoureux, ou valait-il mieux l'amener doucement à lui accorder ce qu'il voulait d'elle...

Il ne pouvait douter qu'elle ne le fît avec bonheur... mais la mode d'exprimer sa flamme avait peut-être changé... et Madame d'E*** suivait sûrement les fluctuations de la mode, et tenait non moins certainement à sa stricte observance ! Et cependant, Françoise était si fine qu'elle comprendrait sans peine que deux désirs qui se cherchent ne doivent s'embarrasser du fatras romanesque, mais qu'ils doivent tendre, le plus précipitamment possible, à leur union définitive.

Cette idée de précipitation jointe à celle des phra-

ses amphigouriques et précieuses dont on s'abstiendrait, firent surgir une autre difficulté :

La laisserait-il pour les premières ardeurs dans la gaine de sa toilette, ou lui enlèverait-il dès l'abord tous ses voiles?

L'image d'un Daphnis et Chloë aperçue dans la chambre de Monsieur le fit pencher vers cette dernière méthode, bien que l'idée d'être lui-même l'artisan du dévêtissement l'effrayât.

Il se mit à déplorer la maladresse insigne de ses doigts, et pour atténuer en quelque sorte les retards dont elle serait cause, il prit un ruban, y fit nœud sur nœud, et patiemment s'évertua à les défaire. Puis il eut un retour sur lui-même. Aurait-il à se mettre pareillement à l'état de nature ?...

*

Et c'était en pleine tourmente de perplexités, au moment où les incertitudes redoublées, les hésitations réapparues effaraient son esprit, que l'escalier craqua sous de petits pieds pressés !

C'était elle !... déjà !

Il ne savait que faire... que lui dire : rien encore n'était décidé,

Des yeux il chercha une cachette quelconque : aucun réduit ! les murs nus le repoussaient vers la blancheur des draps ! Il voulut fuir : aucune issue autre que celle par où elle montait !

Alors comme il sentait le pas s'approcher, il voulut refouler le frisson qui le secouait, réprimer l'émoi dont il était rempli.

Dans l'effort qu'il fit pour maîtriser son trouble, ses traits contractés prirent une expression de sauvagerie terrifiante, et son poing, levé, frémit dans l'atmosphère...

La porte glissa et Françoise parut, plus belle que jamais !

Devant cette réception, cette fureur à laquelle elle était loin de s'attendre, elle arrêta son élan d'un brusque mouvement de recul.

La confusion envahit sa figure joyeuse, elle hésita un instant (et pendant ce court instant l'âme de La Bruyère s'en alla vers elle pour la dernière fois!) puis elle s'écroula sur le parquet nu en pleurant :

« Pardon !... Pardon ! »

Tout interdit d'apercevoir Françoise en larmes, à ses pieds, d'entendre ce cri qui renfermait l'aveu d'une faute, M. de La Bruyère, incapable d'aucun mouvement, resta figé dans son attitude de menace.

A le voir impassible dans ce qu'elle prenait pour du mépris, Françoise reprit ses pleurs.

« Pardonne-moi, mon bon ami !... m'ami !... je « t'aimais tant, et c'était pour te sauver que je « suis allée... que je viens de chez *lui !* »

La Bruyère la regarda d'un œil mort ; son esprit, stupéfait, dérouté, ne saisissait pas.

Malgré la peur où la mettait cette immobilité sournoise qui semblait méditer une vengeance farouche, elle s'étonna de ne pas l'entendre demander, que dis-je, réclamer, *exiger* avec une mimique ridicule d'exaspération vaine, *le nom*, *le nom* du misérable qui... du villain que... et à ce silence elle comprit que le cœur était véritablement mort à son amour.

Elle entrevint la défaite proche, à moins que... à moins que le désir d'elle ne se fût enté sur son corps. Alors, elle fit un dernier effort pour briser cette cruelle indifférence, ce froid et sanglant mépris, et provoquer en lui le pardon, lâche devant l'étreinte.

Avec un hurlement de détresse infinie, elle se jeta, implorante, à ses pieds. D'un doigt fiévreux elle fit sauter l'attache du corsage; la robe s'entr'ouvrit, découvrant l'églantine rose de son sein. Son torse se bombait, se raidissait, semblait s'offrir... Et tout à coup, la chute étincelante de ses cheveux blonds, comme une prière plaintive de tout son être, et sous cette robe d'or sa nudité frissonna, embellie.

Sa voix, concentrée sur elle-même, — essence de passion, — vibra :

« C'était pour te sauver, pour te garder à moi, « à moi toute seule, que j'ai subi,— ah ! si tu savais « avec quel dégoût et quelle révolte de toute ma « chair ! — l'étreinte, les caresses dégradantes, « le plaisir de ce Sourdis ! »

C'était en partie vrai ce que disait là l'éplorée.

Le lendemain du jour où La Bruyère avait défié le chevalier, elle se fit porter chez ce dernier.

A brûle-pourpoint elle lui déclara que lui, gentilhomme, ne pouvait se battre avec un professeur, et que d'ailleurs la rencontre n'avait pas de raison d'être. Et elle sut si bien le lui prouver, que le chevalier ne put prendre au sérieux sa préférence de la veille, et qu'il promit de ne pas inquiéter le précepteur du duc de Bourbon, l'amoureux platonique.

Et la raison de ce coup de tête? Françoise avait compris que la conquête de La Bruyère serait, sans doute, longue; et elle n'était pas de ces femmes qui font une retraite avant de prendre un nouvel amant!

Etait-elle sincère en ce moment? Elle n'aurait pu le dire elle-même, car si, d'un côté, elle éprouvait un vrai sentiment d'amour pour La Bruyère, la répugnance qu'elle venait de professer pour le cheva-

lier de Sourdis n'était qu'un leurre pour apitoyer et reprendre celui qu'elle sentait lui échapper.

Ce fut ce qui la perdit. Car à l'évocation de son rival, l'honnêteté naturelle de La Bruyère se révolta contre le partage, son aversion bourgeoise pour les amours difficiles ou défendues s'affirma, tandis qu'une vaste lassitude, un grand désir de repos l'inondait. Il comprit qu'il n'était pas suffisamment armé pour une telle liaison, et que s'il cédait une seule fois à cette chair qui s'offrait, c'était pour lui le naufrage irrémédiable. Aussi, pas un pli de sa figure ne bougea, pas un muscle ne frémit.

Elle prit ce mutisme pour de l'inexorabilité, et, ne voulant s'abaisser plus longtemps a l'implorer, elle ramena ses jupes éparpillées, coiffa et lissa les flots fauves de sa chevelure, rajusta son corsage... et le défiant de ses yeux encore mouillés de larmes, de sa voix où grondait l'insulte, elle cria :

« Je retourne chez l'Autre. Adieu... cocu ! » et sans fermer la porte, elle partit en courant.

★

Quand M. de La Bruyère se retrouva seul, dans la pièce où il avait espéré de profondes ivresses, et où un étonnement, mêlé d'embarras craintif, l'avait tenu figé, une sensation de délivrance fit refluer la vie en ses membres.

Mais peu après il revit la scène telle qu'elle venait de se passer... Il comprit que Françoise était à jamais perdue pour lui, et le regret d'elle entailla son cœur.

Il l'avait rejetée, sans un mot ! Une femme ne pardonne pas une telle insulte.

Son aventure avait pris fin, il ne se le dissimula pas, telle une bougie que l'on souffle !

Alors lui, qui jusque-là n'avait vu pour ainsi dire que par les yeux de Françoise, recouvra toutes ses facultés d'observateur.

Des faits qui lui avaient échappé, des mots qu'il avait entendus sans y attacher d'importance, prirent tout à coup un relief extraordinaire.

Il se remémora la visite de réconciliation que lui avait faite le chevalier de Sourdis.

Celui-ci, l'ayant abordé, lui avait dit d'une voix fort enjouée qu'accompagnait, telle la flûte gouailleuse des antiques cérémonies, un petit rire fat, qui seulement maintenant se révélait à lui plein de clairs sous-entendus :

« Allons ! tendez-moi la main, monsieur de La « Bruyère, et soyons amis. Madame d'E*** m'en a « prié et l'on ne saurait refuser à une si aimable « maîtresse ! »

Maîtresse ! alors elle était déjà sa maîtresse à ce moment ! elle le fut encore, pendant qu'elle lui disait à lui, à un autre que lui, qu'elle l'aimait ! et elle aurait continué à l'être malgré le dégoût que lui inspirait cet amant qui avait forcé ses faveurs.

Ventrebleu ! elle lui avait menti ! menti toujours ! menti sans cesse !

La Bruyère voulait juger son cas en toute équité ; mais la réputation de M. de Sourdis, trop honnête homme pour abuser ainsi d'une femme, rendait l'excuse de Françoise peu plausible.

Alors lui revinrent en mémoire des racontars qu'il avait méprisés dans ses jours de passion :

« Bien des femmes, avait-il entendu dire, ne « sont pas mieux désignées par le nom de leur mari « que par celui de leur amant. Madame d'E*** « en cela est comparable à une déesse antique : « elle a un nombre illimité de noms sous les-

« quels on peut l'invoquer... mais en ceci elle dif-
« fère de la divinité, c'est qu'elle se refuse rare-
« ment aux prières de ses fervents ! »

Le voile d'idéal dont il avait habillé l'Aimée se fendit de tout son long. Il la méprisa du fond du cœur et déplora les sentiments nobles qu'il avait gâchés sur une indigne !

Il s'en voulut de sa désillusion et se considéra avec peu de bienveillance.

La méprise — il le reconnut — n'était attribuable qu'à un manque de perspicacité de sa part. Il s'était enorgueilli à l'idée de séduire une femme honnête, quoique coquette, et c'était lui qui avait été séduit par une dame galante !

Qu'avait-il en somme à lui reprocher?

La galanterie — il l'avait écrit lui-même — est un faible du cœur, ou peut-être un vice de la complexion !

La femme n'est nullement responsable de la « complexion » que le Créateur lui donne; le seul tort de Françoise avait été de mettre ses charmes au service de ce vice, et de le cacher sous des dehors sobres et séduisants.

Bien qu'il se sentît pour elle un invincible dégoût, il regretta la lumière qui s'était faite en lui; car, malgré sa trahison, malgré sa duplicité, il la désirait encore passionnément.

Ces élans du corps, qu'il n'était pas à même de réprimer, lui firent honte.

Avec une indicible tristesse il s'avoua que l'homme a des instincts bas, et que, lorsque les passions entrent en jeu, l'intelligence et surtout la raison sont de lourds et désagréables fardeaux.

Il eût voulut ne point être un « animal raisonnable », pour revenir, sans déchoir, à l'amour de

Françoise... et le regret de ne l'avoir connue, ne fût-ce qu'une fois, le fit défaillir...

Sa passion, peut-être, aurait été ainsi assouvie; en tout cas l'oubli lui serait venu plus vite, car ne savait-il pas que « les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elle leur accordent ; les hommes guérissent par ces mêmes faveurs ».

Il prit sa plume et nota son état d'âme sur un carnet, car au milieu même de sa douleur il restait homme de lettres.

« Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli « les enterre; mais le désir qui persiste est pareil « à ces myrrhes et à ces onguents qui préservent le « corps contre les vers du tombeau, et par là en- « tretiennent vivace le regret de la perte subie. »

Et encore ceci :

« Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme « est borné et que le cœur a ses limites, mais ne « point cesser de désirer ce que l'on n'aime plus, « preuve sensible que l'homme est touché aux « sources les plus profondes de son être; car le « cœur et le corps sont deux; le même fait peut « donner la nausée à l'un, et exaspérer la vivacité « des sentiments de l'autre. »

Il resta ainsi longtemps à s'attrister de cet amour mort-né... puis il se dit que le meilleur moyen d'oublier était de rentrer dans le tourbillon des événements, de sortir de l'atmosphère ambiante de souffrance, « car l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût, et les sentiments ».

Il prit son chapeau, et s'en retourna lentement, l'âme brisée, dorénavant fermée à toute échappée de tendresse, vers les lieux où l'attendait son morne travail de précepteur.

JEAN CYRANE.

# LA DESTINÉE DES LANGUES

—

On a publié naguère dans une revue de vulgarisation un article de peu de bravoure, mais de bonne volonté, sous ce titre brillant : « La Guerre des langues ». Malheureusement, quoique muni d'une érudition toute fraîche et assuré des plus récentes statistiques, l'auteur, qui est un étranger, n'a pu proférer les conclusions qui se seraient tout naturellement imposées à un écrivain français. Il voit la question par le côté extérieur : il est plein de sympathie, mais il manque, et c'est bien son droit, de cet amour qui adore jusqu'aux défauts de sa passion et qui veut que l'être unique triomphe tout entier, même contre tout droit, toute justice et sagesse. Il y a aussi bien du souci commercial dans le désir de M. Jean Finot; souci louable et que même un poète partagerait, puisque la littérature se vend — comme les oranges et comme les fleurs, mais on songe que ce directeur d'une revue française le pourrait être, si son exode avait fourché, d'un recueil allemand ou d'un magasin anglais, et tel vœu touchant la simplification de notre orthographe et, en vérité oui ! de notre syntaxe, ne laisse pas que de nous troubler au souvenir, évoqué aussitôt, d'un célèbre jugement du roi Salomon. *Sit ut est, aut non sit :* ce mot d'un jésuite pré-nietzschéen, la plus haute parole échappée à l'instinct de puissance, doit être rappelé avant toute

discussion. Sa clarté dispense de longs commentaires.

Il est toujours amusant de voir un Tchèque ou un Polonais offrir du fond de son cœur à un Français de Reims ou de Rouen des moyens délicats d'améliorer la langue qu'il apprit dans le ventre de sa mère; on passe sur l'impudence et l'on rit : on aime à rire sur les bords de la Seine et sur les bords de la Marne. Mais nous avons affaire à un sérieux judaïque qu'aucune plaisanterie n'écorche, et il nous faudrait peut-être traiter sérieusement d'un sujet qui semblait réservé jusqu'ici à égayer la fin des vaines séances académiques.

En voici l'exposé, repris à son commencement :

Jadis, assure-t-on, le français était la langue parlée par le plus grand nombre d'hommes. Ce jadis est imprécis. Je vois bien, d'après les petits bonshommes gradués comme des fioles d'officine (dont M. Finot éclaire libéralement l'intellect de ses nombreux lecteurs), je vois bien, dis-je, que le français est aujourd'hui serré d'assez près par le japonais et que, bien au-dessus de la française, la fiole russe dresse sa capsule noire; je vois bien les rapports arithmétiques qu'il y a entre les chiffres 85, 58 et 40, — mais c'est tout, car il s'agit des langues humaines, c'est-à-dire de pensée, d'art, de poésie, et non pas de sucre, de poivre ou de café. Songez qu'il y a presque deux fois plus de moulins à parole qui broient du russe qu'il n'y en a d'adonnés à moudre du français! Et quoi? Il y a encore bien plus de moulins chinois : il y en a trois ou quatre cent millions. La statistique est l'art de dépouiller les chiffres de toute la réalité qu'ils contiennent. Un égale un, parfois; le plus souvent $1 = x$. M. Finot, qui est israélite, devrait se souvenir qu'une petite

tribu de Bédouins a imposé sa religion au monde entier. Le grec classique n'a jamais été parlé à la fois par un peuple plus nombreux que les Suisses ou les Danois.

Mais le grec serait mort et sa littérature aurait péri sans la puissance byzantine; et c'est le javelot romain qui planta le latin dans l'Europe occidentale. La destinée d'une langue est déterminée par deux causes, l'une intime et l'autre d'action extérieure, l'une toute littéraire et l'autre toute politique. Cette seconde cause est la plus forte; elle peut anéantir la première; mais si elle s'y ajoute, au lieu de la contrarier, elle peut acquérir une puissance indestructible. L'avenir sera ce qu'il lui plaira; ce qui est hors de notre influence et de notre raison ne doit pas nous intéresser fortement. Cependant il est évident que la langue de l'Europe future sera la langue du vainqueur de l'Europe; et s'il est probable que la Russie soit la Rome de demain, il est probable que le russe soit le latin des prochains siècles. Le rôle de la France, avilie par des gouvernements indignes, étant désormais purement littéraire (à moins d'un improbable réveil!), la question qui peut amuser est celle-ci : dans quelle proportion, à côté de la langue du vainqueur, les langues des vaincus futurs peuvent-elles espérer de vivre littérairement?

C'est-à-dire à l'état de langues mortes, de langues de parade ou de cénacles. Car la vie et l'unité d'une langue sont intimement liées à la vie et à l'unité politiques d'un peuple. L'histoire de la langue française l'a montré clairement, quoique à rebours, et l'évolution de l'espagnol dans l'Amérique du Sud sera prochainement un argument pour cette thèse, qui n'est pas d'ailleurs contestable. Les états de l'Europe vain-

cue, en perdant leur autonomie, verront leurs langues se fractionner rapidement en une quantité de dialectes dont la différenciation sera croissante. Ou, pour mieux dire, les dialectes de France, par exemple, qui sont encore vivants et fort nombreux, n'étant plus dominés par un parler commun qui les régisse et les coordonne, deviendront de véritables petites langues particulières aussi différentes entre elles que le wallon et le provençal, le picard et le portugais. Les Français de Lyon ne comprendront plus ceux de Nantes, ni ceux de Paris ceux de Rennes. Il y aura des années et peut-être des siècles de grand trouble, une anarchie linguistique analogue à la grande anarchie qui suivit la destruction politique de l'empire romain. Mais les hommes, et c'est leur fin, sont ingénieux à tourner les obstacles que la nature leur impose. Ayant besoin d'une langue d'échange, ils accepteront sans aucun doute celle du vainqueur. Ces acceptations, dont il y a tant d'exemples dans l'histoire, semblent inexplicables parce qu'on les croit bénévoles. Mais si l'on réfléchit que les fonctions publiques, l'influence et la richesse ne sont plus abordables pour les vaincus qu'au moyen de la langue du vainqueur, qui est le bac ou le pont joignant les deux rives du fleuve, les apostasies linguistiques apparaissent au contraire absolument conformes à ce que l'on doit attendre de la nature humaine, toujours inclinée du côté du bonheur sensible.

Cependant les Barbares n'imposèrent pas leurs langues au monde romain ; le latin, que les Vandales avaient respecté en Afrique, ne céda que beaucoup plus tard à l'invasion arabe. Il faut sans doute tenir compte, dans l'examen de ces faits contradictoires, soit de l'intelligence, soit du caractère

du vainqueur. Pourquoi le latin qui avait résisté aux Vandales ne put-il résister aux Arabes ? Sans doute parce que, malgré que leur nom ait acquis une mauvaise odeur, les Vandales, d'une race douce et intelligente, plus sensuelle que vaniteuse, furent vite amollis et amusés par une civilisation dont tous les éléments n'étaient pas étrangers à leur mentalité. Mais aucun contact ni de sentiment ni d'intelligence ne fut possible entre l'Arabe et le Romano-Vandale ; les vainqueurs exercèrent tous leurs droits et même celui du massacre.

Le caractère orgueilleux des Romains avait eu le même résultat que la stupidité des Arabes. Pas plus que l'Anglais ou le Français d'aujourd'hui, ils ne voulurent considérer comme un outil respectable la langue des vaincus ; les soldats de César ne songèrent pas plus à parler gaulois que mexicain les compagnons de Cortez. Chose singulière, Cortez avait trouvé un interprète au seuil de l'empire mystérieux qu'il allait dompter en quelques semaines ; César en trouva autant qu'il y avait de dialectes en Gaule : il y a des hommes pour qui les défenses de la nature deviennent des complices. Mais le futur vainqueur de l'Europe rencontrera, non des dialectes sans intensité, mais des langues robustes et résistantes, appuyées sur des littératures anciennes, respectées, vivaces, sur des traditions administratives, sur la foi populaire qui, en certains pays d'Europe, identifie avec beaucoup de raison la langue, la race et la patrie politique Dans ces luttes suprêmes, les littératures seront encore une force ; quand les armées auront été anéanties, au-dessus des mâles égorgés les femmes se dresseront pleines d'imprécations et de gémissements où la langue des vaincus affirmera sa volonté de vivre,

même pour la souffrance et pour le désespoir, et les enfants oublieront difficilement le son des syllabes qui auront, autant que les larmes, autant que les sanglots, pleuré leurs pères. Mais la vie, plus forte que les sentiments particuliers, est aussi plus forte que les sentiments nationaux. Les langues de l'Europe périront toutes, malgré ce qu'elles contiennent de beauté et d'humanité; elles périront toutes selon la tradition orale : si l'une ou deux ou trois d'entre elles doivent échapper à la mort intégrale et vivre, un peu, comme vivent encore un peu, aujourd'hui, le latin et, beaucoup moins, le grec ou l'ancien français, — lesquelles?

§

Si l'on suppose que le vainqueur de l'Europe et du monde sera le peuple russe, il faut d'abord éliminer toutes les autres langues slaves, qui seront les premières détruites. Aucune d'elles, d'ailleurs, ne possède une littérature qui puisse ou retarder ou même faire regretter beaucoup leur disparition; on peut dès maintenant les considérer comme des phénomènes passagers, et avec un peu d'application déterminer, à un siècle près, tout cataclysme écarté, la date de leur extinction totale. Ceci admis, on appliquera le même raisonnement aux parlers scandinaves dont la vie, rénovée par tel écrivain de génie, n'en est pas moins factice et précaire. Même si l'Europe devait, au lieu de la conquête, subir, châtiment bien plus épouvantable, la paix mélancolique que lui prédisent les humanitaires, on ne voit pas la place que pourrait tenir dans le monde, Ibsen disparu, une langue telle que le dano-norwégien. Ces dialectes réservés à un petit nombre d'hommes sont pour ces hommes mêmes

un embarras et un piège, et plus encore, un tombeau.

Le hollandais ne doit pas attendre une meilleure destinée, ni le portugais; mais ces deux langues pourraient, longtemps encore, évoluer, l'une en Afrique, l'autre au Brésil, où, malgré de singulières modifications, elles garderaient assez de leur figure primitive pour faire douter de leur disparition réelle. Quoique plus vigoureux, mais aussi dénué de force expansive, l'espagnol subirait le même sort et son histoire se continuerait outre-mer, à travers les immensités de plus de la moitié d'un continent immense.

L'envahisseur, qui s'est d'abord attaqué à l'Allemagne, mais déjà enserrée par une conquête presque circulaire, y trouve une sérieuse résistance linguistique, mais sans profondeur, sans racines. La littérature presque toute de science ou de philosophie s'y renouvelait tous les dix ans, et les derniers siècles, depuis Nietzsche, dont le ferment a ravagé mais non renouvelé un monde, trop décadent et déjà ruiné, y ont été presque inféconds. La folie des analyses et des expériences socialistes ont abruti définitivement le peuple allemand en développant sa double tendance à la rêverie sentimentale et à la jouissance matérielle. Ses dernières activités mentales ignorent, plus encore qu'au vingtième siècle, les joies aristocratiques de la création; il est devenu tout entier contrefacteur et assimilateur; il imite, il traduit, il compile. C'est sans répugnance qu'il apprendra la langue du vainqueur; il emploiera à cette besogne, dont il sentira vivement l'utilité hédémonique, les derniers restes de son énergie et son attention depuis longtemps disciplinée. Sa littérature obscure, lourde et sans éclat

n'opposera qu'une faible digue aux puissantes vagues du nouvel océan barbare. Les sentimentalités récalcitrantes trouveront dans la musique un refuge suprême.

Cependant les tentacules de la pieuvre atteignent l'Angleterre et l'Italie. Une île est une proie difficile à atteindre, mais dès qu'elle est touchée, c'est une proie paralysée. Un Etat insulaire n'a jamais d'armée, quelle que soit sa volonté de se créer cet organe de défense ; au centre de la partie mobile de la population, il y a une masse d'hommes plus ignorants, plus orgueilleux et plus timorés que chez n'importe quelle nation continentale. Tout étranger y tomberait comme un Martien et n'y ferait pas régner un moindre désarroi ni une moindre terreur (1). La conquête linguistique des grandes îles est plus facile encore que leur conquête militaire ; il n'y faut que de la persévérance. L'entêtement s'amollit bientôt, pénétré par le doux esprit de lucre, par les saines idées d'utilité ; l'instinct commercial étouffe l'instinct national. Pour les peuples uniquement trafiquants, comme les insulaires, la langue des dieux est celle qui est pour l'or la meilleure glu.

L'Angleterre qui a une littérature n'a pas ou n'a plus de langue littéraire. Tels Anglais qu'on nous apprend à vénérer comme de grands écrivains ignorent jusqu'à l'art élémentaire de la phrase et du rythme; ils écrivent comme ils parlent, en oubliant une partie des mots, et comme ils pensent, en oubliant une partie des idées. Quand ils croient composer, ils juxtaposent. Ils envoient leurs pensées à

(1) Récemment, la vue d'un navire au pavillon inconnu, qui fuyait le mauvais temps, fit que les habitants d'un village de pêcheurs écossais s'enfuirent épouvantés, croyant à une invasion des Boers! Que doit donc être le terrien anglais ?

la bataille, comme lord Methuen ses soldats, par petits groupes compacts et isolés. On ne sait pas encore ce que veut dire *Hamlet;* on sait qu'enlevée la broderie admirable des images il ne reste de *Roméo et Juliette* qu'un conte enfantin. Mais Shakespeare est un tel brodeur! Ici, il y a une langue littéraire, et plus forte que la pensée même dont elle est l'expression. Moment unique : les poètes anglais ne sont presque jamais des artistes, et c'est l'inverse en Italie, où l'art verbal recouvre si peu de vraie poésie. Il n'est pas probable que l'ironie d'un Swift ou d'un Carlyle soit goûtée par un peuple glorieux de sa force et ardent à la vie. Ce n'est pas là de la littérature de vainqueur. Le passage de la langue anglaise de l'état vivant à l'état classique ne pourra donc être déterminé que par le respect dont même des barbares auront appris à entourer le nom de Shakespeare. Si Shakespeare demeure, si le texte de son œuvre est déclaré sacré, des centaines de noms et de livres anglais peuvent entrer dans le temple, escorte du génie sauveur; mais ce triomphe n'est pas certain. Trop libre et trop passionné, Shakespeare, dans les derniers siècles de l'Europe, aura été fort négligé par une Angleterre de plus en plus méthodiste et commerciale. La mort de Ruskin a clos une ère d'activité esthétique ou du moins de tentatives intéressantes pour l'impossible fusion des idées de beauté et de vie humaine. Après la disparition du prophète de la lumière, l'Angleterre est revenue avec délices à ses joies sombres et closes. La peinture claire et les étoffes transparentes sont incompatibles avec la nécessité de la houille ; là où il faut se chauffer beaucoup et beaucoup activer des machines, le plaisir est d'avoir une maison solide, de

manger des choses fortes, de boire en écoutant la pluie battre les vitres. Quelques distractions violentes suffisent, aux jours de beau temps. Mais les revers militaires et des difficultés sociales ont encore durci le caractère de l'Anglais, et les hommes comme la nation se sont enfermés dans un isolement cruel. L'Angleterre se fait souffrir elle-même pour oublier les blessures qu'elles a reçues de l'étranger et c'est la religion qui a bénéficié de cette longue crise d'orgueil. Oublié dans le reste de l'ancienne Europe ou retourné parmi les peuples latins à l'état de superstition païenne, le christianisme est encore vivant en Angleterre au jour même de l'invasion (1). L'orgueil a fini par se liquéfier en une résignation noire : le peuple de Dieu souffre parce que Dieu l'a voulu, et pour être jusqu'au bout le nouvel Israël, il faut que l'Angleterre souffre en silence, ainsi que les Juifs de jadis. Ces idées ont inspiré toute une vaste et basse littérature. Depuis deux ou trois siècles, les femmes seules écrivent, la baisse des salaires dans les travaux intellectuels ayant à la fin écarté les hommes d'une profession dépréciée. Elles cultivent le seul genre littéraire auquel de tout temps elles aient été propres, le roman. Mais ce roman, depuis qu'elles sont sans concurrents ou plutôt sans maîtres, est toujours le même et toujours optimiste : il s'agit invariablement d'un amour contrarié par l'état de péché d'un des

(1) C'est au nom du christianisme que, cette année même, les juges anglais poursuivent comme *obscènes* les livres de libre philosophie scientifique édités par l'*University Press* : la *Pathologie des Emotions*, la *Psychologie sexuelle*, le *Vieil et le nouvel Idéal*, le *Rythme des pulsations*, *Responsabilité et déterminisme*. Ce dernier ouvrage est de M. Hamon ; le premier est du Dr Féré : Ce sont les livres que le cléricalisme protestant envoie maintenant au bûcher de Servet. L'Angleterre est manifestement à la veille d'un renouveau de fanatisme.

amoureux (l'homme, la femme étant le lys parmi les chardons) et dont une conversion soudaine (ou lente, si le magazine a besoin de copie) permet la délicieuse réalisation. Aucune jeune fille de dix-huit ans, aucun homme dépassant la trentaine, aucun personnage marié, ni mâle ni femelle, hormis de vénérables parents, ne figurent jamais dans ces histoires dévotes, si non tout au fond du tableau. De même que les insectes, les Anglais n'ont plus d'histoire, franchie leur crise nubile ; ils ne meurent pas immédiatement sans doute, comme les coléoptères, mais ils vivent dans le silence, le travail et la vertu. Entre le vingt-deuxième siècle et l'envahissement de l'Angleterre, une seule romancière osa une timide allusion au mécanisme de l'amour; elle dut s'exiler en Allemagne. C'est le seul écrivain anglais dont le nom, pendant cette longue période, fut connu sur le continent.

§

(Ici on pourrait supposer que la décadence de l'Europe du Nord avait été singulièrement accrue par la rigueur croissante des hivers : la limite du seigle était descendue à Christiana ; celle du froment à Newcastle et à Copenhague; celle de la vigne passait par Bordeaux, Venise et la Crimée. Les lignes isothermes ayant fléchi sur l'ouest et le centre de l'Europe, par suite d'une déviation du grand courant équatorial, la température de Londres se rapprochait de celle de Moscou. La civilisation avait donc reculé vers le sud, Rome était redevenue la vraie capitale du monde, et la Méditerranée avait retrouvé sa primitive splendeur. Un nouvel empire s'étendait, limité au nord par le Danube, de Vienne à Palerme et de Gênes à Constantinople. La courbe du

grand fleuve, jadis océan entre deux mondes, arrête longtemps les Slaves, malgré les complicités qui travaillaient pour eux à l'intérieur du cercle... Et, on imaginerait toute une histoire future. —Mais c'est trop facile.)

§

L'Italie offre aux Barbares (en toute hypothèse) une résistance imprévue. Sa défense, c'est l'éblouissement. Devant ce spectacle d'une vie extérieure régie par la recherche de la volupté, l'envahisseur s'adoucit, enfin heureux de vivre; les armées fondent; Capoue renaît dans les roses latines et dans les lys florentins. Comment imposer au sourire milanais la rudesse d'une langue mal élevée ? Si une des langues de l'Europe doit survivre à la conquête de l'Europe, ce sera l'italien, la moins souillée, la plus souple, la plus fraîche et, en même temps, la plus égoïste et la plus fière des sœurs romanes. La paresse du peuple italien, sa délicieuse ignorance lui ont forgé à son insu une force linguistique de premier ordre ; l'Italien n'a jamais accepté aucun mot étranger sans le dépouiller d'abord de son harnais d'origine; cette délicatesse a donné au peuple l'illusion que toutes les nouveautés verbales sont des filles légitimes du génie italien, et la conviction de parler une langue pure lui a inspiré un grand dédain pour tous les autres parlers de l'Europe : elle rit devant tous les sons qui ne sortent pas de sa flûte. Enfin l'italien est le vestibule direct du latin qui, en ces siècles éloignés, a gardé son prestige sacré. La connaissance d'une des deux langues mène à l'autre avec facilité, et comme elles évoluèrent sur le même sol, on les trouve historiquement enlacées dès qu'on éventre une colline,

dès qu'on remue les ruines d'une église ou d'un palais. Le latin nous apporta la civilisation antique; l'italien porterait aux hommes futurs la connaissance ou le souvenir des civilisations modernes. Devoir peut-être un peu lourd pour une langue qui s'est perfectionnée dans la bouche du peuple plutôt que dans le cerveau des écrivains! La littérature italienne des derniers siècles est lumineuse et légère, claire et volupteuse; elle n'est que cela, et c'est peut-être ce qui la sauvera. Les sensibilités du Nord viendront se réchauffer en ce ruisselet tiède et parfumé; les hommes, las des philosophies et des sociologies, aimeront la chanson des oiseaux latins.

En linguistique il faut admettre que c'est le peuple qui crée et recrée sans cesse l'instrument; mais les hommes aptes à manier cet instrument délicat et terrible sont en très petit nombre. Dès que les écrivains sont légion, dès que la culture littéraire s'épand sur la nation entière, substituant à la noblesse de l'inconscient la mesquinerie de l'action volontaire et préméditée, il se produit une déviation esthétique et un abaissement intellectuel. On dirait que la civilisation est un gâteau et que les parts sont d'autant plus petites que les convives sont plus nombreux. Ceci ne peut pas encore se démontrer : mais la notion deviendra évidente. Comme tout se tient, si la houille venait à manquer, la production littéraire baisserait de moitié. Les aphorismes de Malthus sont applicables au génie. Parce que des millions d'imbéciles veulent lire des romans-feuilletons, on manquera peut-être un jour de la rame de papier nécessaire pour faire connaître un nouveau *Zarathoustra* aux mille cerveaux d'élite qui seuls le pourraient comprendre. On écrira là-

dessus des choses très belles et très inutiles quand les Barbares auront incendié Paris (1).

A ce moment-là il n'y aura plus guère de littérature française que celle des siècles anciens, et la langue, déformée par les étrangers auxquels on l'aura livrée, ne sera qu'un amas grossier de termes exotiques enchâssés chacun dans une orthographe superstitieuse. Déjà pour bien parler français à la mode des bureaux de rédaction et des cercles sportifs, il faut connaître la valeur des lettres selon l'alphabet de cinq ou six langues étrangères; à la veille de l'invasion, la langue française sera un crachoir international. Nul ne la regrettera, ni même les Français, qu'elle rebutera par son odeur cosmopolite. S'il y a encore quelques poètes, ils useront du latin ou de telle vieille forme séculaire : on écrira en Victor Hugo, en Racine, en Ronsard. La littérature, enfin socialisée, se composera de romans historiques où la civilisation d'aujourd'hui sera représentée sous les couleurs que nous attribuons maintement à l'homme lacustre; avec cela, quelques traités de science élémentaire. Un grand silence intellectuel planera sur notre patrie. La contradiction étant impossible, toute puissance appartenant à l'Etat, seuls pourront parler ceux qui penseront comme l'Etat; mais personne n'aura l'inutile courage d'écrire, si non les scribes officiels appointés pour cette besogne. Les vainqueurs ne toucheront pas à l'admirable organisation française de l'esclavage socialiste; ce bagne sera l'atelier qui travaillera pour entretenir la civilisation renaissante dans le reste de l'Europe. Mais j'espère qu'il se

(1) Sur cette question, devenue d'actualité, voir plus loin les *Epilogues*.

révoltera, afin que tout recommence et qu'il y ait enfin une science historique (1).

§

La France périra ainsi ou de toute autre façon,

(1) M. Robert Waldmüller (Duboc), en visitant Victor Hugo à Guernesey, recueillit son opinion sur la future « langue européenne ». Voici l'anecdote résumée par *le Temps* (7 février), d'après le *Litterarische Echo* de Berlin :

« En 1867, M. Duboc voyageait en France et en Angleterre. Ce fut peut-être un obscur mouvement d'atavisme français qui le poussa à rendre visite, en passant la Manche, au plus grand des poètes français vivants. Il débarqua donc à Guernesey et se fit indiquer Hauteville house. Dès le jardin, il eut de Victor Hugo une première vision à laquelle, certes, il ne s'attendait guère. Hugo, à ce qu'il raconte, était sur le toit plat de sa maison, « vêtu de sa seule dignité », et se livrait à des mouvements gymnastiques après avoir pris une douche froide.

Le visiteur se fit annoncer dans les formes et fut reçu avec une grande affabilité. La conversation s'engagea et tomba, comme il était naturel entre Français et Allemand et à cette époque, sur les rapports des peuples entre eux. M. Waldmüller-Duboc demanda à Victor Hugo s'il était jamais allé en Allemagne. « Non, seulement dans le pays vieux-gaulois du Rhin, que je considère comme français, bien que, ajouta-t-il, pour moi il n'y ait pas de frontières. »

Et là dessus Victor Hugo émit justement la même pensée que Nietzsche devait développer plus tard : « Un jour viendra où l'Europe ne connaîtra que des Européens, et non plus des Français, des Allemands, des Russes Est ce que les Allemands ont une queue ? Je ne vois pas de différence (Waldmüller reproduit cette boutade en français.) Alors le pêle-mêle des langues prendra fin : une seule suffira.

— Laquelle ?

— Trois seulement peuvent entrer en ligne de compte : l'italien, l'allemand, le français. L'allemand avec les consonnes est trop dur pour les méridionaux ; l'italien paraîtrait aux Allemands avoir trop de mollesse : reste le français, la langue où se fondent l'énergie et la douceur.

Et Hugo continua, poursuivant son idée :

— Si Byron n'avait parlé qu'anglais il n'aurait rencontré partout que des gens qui ne l'auraient pas compris ; car, en dehors des Anglais, qui connaît cette langue absurde ?

— Mais quand l'Europe s'avisera-t-elle que tout le monde doit apprendre le français ?

— Qui sait ? Peut-être dès le lendemain de la chute de M. Bonaparte. Alors, en un clin d'œil nous aurons la République.

— Et puis !

— Les républicains français tendront la main aux Allemands. Ceux-ci chasseront leurs nombreux princes... les douanes seront supprimées, etc. »

mais elle périra, et tout périra. Cependant, cette part faite au prophète pessimiste qui vaticine en tous les hommes désabusés d'aujourd'hui, il n'est pas inutile de se livrer à quelques réflexions d'un autre ordre, moins amères et plus vérifiables. Il sera bon aussi de dire le mot que M. Finot n'a pas dit, sans doute parce qu'il n'a pu le penser.

Si l'influence linguistique de la France a diminué, surtout depuis trente ans, on n'y peut voir qu'une cause et cette cause est toute politique. Les peuples ont besoin de savoir la langue du plus fort; dans cette force la littérature est un appoint, elle n'est que cela. Le patronage littéraire de la France s'étend encore aujourd'hui sur la plus grande partie du monde civilisé; il est plus vaste qu'au dernier siècle; s'il est moins profond, c'est qu'il n'a plus pour appui la suprématie militaire. De tous les commerces allemands, c'est celui de Leipzig qui a le plus gagné, peut-être, au traité de Francfort. Il n'a tenu qu'au génie littéraire allemand de profiter de la situation. C'est parce qu'il s'est obstiné à se taire ou parce qu'il n'a parlé qu'avec timidité que les lettres françaises ont maintenu et peut-être étendu leur vieille domination. Sans ce pacifique empire d'outre-frontières, la vraie littérature de France, et toutes les industries qu'elle fait vivre, n'existerait peut-être plus. Qu'il le veuille ou non, un écrivain français a trois clientèles dont voici l'importance décroissante: Paris, l'Étranger, la Province. Il faut donc distinguer de l'influence littéraire l'influence purement linguistique qui s'exerce par la politique et par le commerce. Les livres français sont lus par des hommes qui ne sauraient parler notre langue; ils l'ont apprise ainsi qu'une langue classique, langue de luxe et de loisirs aristocratiques. D'autre

part les Français de France ne lisent qu'en eux-mêmes; ce livre unique et quelques fausses nouvelles, voilà tout l'aliment que se permet leur génie égoïste et national.

Pour propager la littérature française à l'étranger, il suffit que nous écrivions de bons livres dans une langue à la fois traditionnelle et renouvelée par les conseils d'une sensibilité originale; pour propager la langue française, en tant que langue de commerce et d'usage, il suffirait peut-être, à l'heure actuelle d'une politique ferme et au besoin un peu impertinente. Mais l'impertinence diplomatique n'est pas un joujou que puissent manier sans danger ou sans ridicule les humbles hommes d'Etat, les contre-maîtres d'usine, qui ont usurpé en France le rôle de pasteurs de peuples.

Et ce ne sont pas les efforts généreux de l'Alliance française qui pourront suppléer à notre atonie politique, et encore moins les petits remèdes de bonne femme sérieusement préconisés par M. Finot : nommer des correspondants étrangers de l'Académie française, instituer un Prix de Paris pour les étudiants étrangers ! L'inutilité de ces mesures me les ferait accepter volontiers. La France n'est pas une maison de commerce qui donnerait des primes à ses clients ; ni elle n'est une dame qui doive condescendre à rendre moins âpre l'accès de ses faveurs.

S'il faut simplifier çà et là notre orthographe, ou désencombrer de trop puériles règles nos grammaires, que ce soit par des raisons esthétiques, c'est-à-dire d'une utilité hautaine. Nous ôterons des baleines au corsage pour que le profil soit plus pur de la poitrine plus libre, mais non afin de favoriser les mains grossières.

La langue de Victor Hugo n'est pas un volapuk

qu'il soit permis de vouloir accommoder au goût des sauvages comme une fabrication de cotonnade. Il ne paraît pas d'ailleurs qu'il y ait, malgré la logique, le moindre rapport vrai entre la difficulté du français et sa présente inertie d'expansion (1). Le français est-il plus difficile aujourd'hui qu'il y a un siècle ? Loin de là ; il l'est beaucoup moins, par l'abondance des excellentes méthodes répandues dans le public et par l'abondance aussi des livres à bon marché. L'orthographe est la même, mais plus régulière; la syntaxe est la même, mais plus souple. D'ailleurs, à côté de l'orthographe anglaise, ce résumé de toutes les incohérences, toutes les orthographes, même la française, apparaissent cristallines.

Mais je ne professe pas tout à fait les idées communes sur les obstacles qu'apporte en une langue la complication de son orthographe. Les mots dont l'épellation est la plus anormale sont précisément ceux qui se gravent avec le plus de netteté dans la mémoire. Personnellement j'aurais moins d'hésitation sur l'orthographe anglaise que sur l'italienne, et pourtant autant l'une est démente, autant l'autre

(1) Il ne faut pas trop appuyer sur cette inertie. M Finot a lu dans les journaux qu'une école commerciale de Rotterdam a rayé de son programme le cours de français; il transforme cette école unique en « certains établissements pédagogiques... » et pousse une hargneuse allusion à l'Affaire... La langue française est fort répandue en Hollande ; moins ou plus qu'hier, c'est une question difficile à résoudre, mais il est manifestement absurde d'écrire : « Les Hollandais paraissent se détourner de plus en plus de notre langue et de notre littérature. » Il est vrai qu'il y a deux littératures françaises... — De temps en temps les journaux (encore!) nous informent que le français va disparaître à Jersey. Or, il y a vingt ans la connaissance de l'anglais était absolument indispensable à Jersey ; aujourd'hui le français suffit. Je me suis fait rapporter l'an passé la collection des cartes et prospectus distribués aux étrangers : tous sont en français. J'ai eté surpris. Mais l'Angleterre est un si prodigieux laboratoire de mensonges. Il faudrait vérifier la moindre information avant d'en faire état.

est raisonnable. Comment oublier que *Brougham* se prononce *Brôme* ou que *viz.* se lit *nameley?* N'exagérons pas cependant l'attrait de ces chinoiseries. Il en est un peu de la facilité de l'anglais comme de la supériorité des Anglais. C'est un bruit qui courra tant qu'il aura de bonnes jambes. Une langue très utile est beaucoup plus facile à apprendre qu'une langue de luxe. La difficulté, la vérité, la beauté, autant de valeurs relatives. Il ne faut donc pas trop se fier aux petits graphiques amusants que M. Finot a fait graver à la fin de son article pour conquérir l'aveu immédiat de sa clientèle. Six échelles de hauteur arbitrairement graduée affirment aux plus obtus (et au besoin à ceux qui ne sauraient pas lire) que trois échelons gravis, on peut se délecter à lire les poèmes de M. Swinburne, tandis qu'il faut dépasser le dixième pour comprendre les vers de M. Sully-Prudhomme (qui ornent les pages suivantes). Mais je crois qu'il y a là une raison de perspective et que, vue de Turin ou de Barcelone, la proportion ne serait pas tout à fait la même que si on contemple ces symboliques échelles d'Amsterdam ou de Hambourg.

C'est par ces moyens que M. Finot travaille à l'extension de la langue française. Ils doivent lui sembler bons, puisqu'il est intéressé dans cette question qu'un écrivain aurait traitée avec plus de désintéressement ou un savant avec plus de compétence. Mais si l'on voulait recueillir sur la situation réelle de notre langue à l'étranger les renseignements précis et valables que ne m'a pas donnés l'imagerie de la *Revue des revues*, ni ses textes explicatifs, je crois qu'il faudrait s'adresser à ces voyageurs ou à ces touristes qui parcourent sans cesse le monde pour leurs affaires ou leur plaisir. Eux seuls

savent la vérité sur le pouvoir d'échange de la langue française, sur la valeur monétaire d'un mot français à Batavia, à Buenos-Ayres, au Caire ou à San-Francisco et en Europe. Pour l'exportation du livre, de la revue, du journal l'éditeur et le commissionnaire seraient consultés, et il faudrait les croire, car la littérature, par dernier privilège, échappe en grande partie aux douanes. On recommencerait dans dix ans et on saurait quelque chose.

Il vaut peut-être mieux ne rien savoir, et pour ce qui est de nous, écrivains orgueilleux, dire notre vaine pensée sans nous demander si elle retentira très loin ou si elle mourra à nos pieds.

REMY DE GOURMONT.



# *DE KANT A NIETZSCHE* [1]

---

## MÉTAPHYSIQUES ET MORALES
## DU POINT DE VUE DE LA CONNAISSANCE

---

Reconnaître le non-vrai comme condition de vie.

(*Par delà le Bien et le Mal.*)

I. Les métaphysiques et les morales ne relèvent pas d'un critérium de vérité, mais d'un critérium de réalité. — II. Réalité des métaphysiques. Les religions et l'hypothèse. — III. Réalité du phénomène moral : attitude d'utilite d'une physiologie. Les fictions où il s'exprime : la religion, la coutume et la littérature. — La conscience scientifique, dernier effort d'une physiologie pour promulguer ses attitudes d'utilité. Son rôle protecteur. — En contraste avec la mentalité scientifique, le rationalisme : une maladie de l'énergie et un danger pour la Connaissance.

Avec la première partie de la philosophie de Nietzsche, le but vers lequel se dirigeait cette étude a été atteint déjà. La philosophie de la Connaissance, ruinant les anciennes idées métaphysiques, a été réalisée dans sa perfection nihiliste, et le mécanisme de la vie, démonté, n'a plus laissé voir, — avec la croyance à une vérité étreignant la substance des choses, avec la foi en une finalité universelle — que le principe d'illusion qui instituait son mouvement.

Il est temps de poser maintenant les questions qui avaient été retenues jusqu'ici pour laisser cours à ces libres déclarations de l'Instinct de Connais-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 112, 114, 115, 116, 118, 120, 121, 122.

sance, affranchi de toute servitude et maître de son domaine spirituel : une explication de l'Univers propre à calmer l'inquiétude métaphysique demeure-t-elle, d'une part, possible? D'autre part, comment vivre? Une morale peut-elle être constituée et sur quelles données?

I

La réponse à ces questions se fonde sur la distinction essentielle établie par la Critique, entre la Connaissance, en tant qu'elle s'appréhende elle-même, et la Connaissance en tant qu'elle appréhende l'Etre. La Connaissance, en tant qu'elle s'appréhende elle-même, se laisse définir en un système de lois qui nous renseignent à la fois sur son mécanisme formel et sur les modes indéfinis selon lesquels elle appréhende l'Etre. Ces lois se livrent dans leur totalité, il est impossible de les concevoir autres qu'elles ne sont, elles se montrent partout en harmonie avec elles-mêmes, elles sont partout identiques. C'est en raison de cette identité universelle et de ce caractère de nécessité qu'on les déclare *vraies* et que toute science, au cours de laquelle la Connaissance se décrit et s'appréhende elle-même, est dite soumise à un critérium de Vérité.

Il en est autrement de la Connaissance en tant qu'elle appréhende l'Etre et elle prend soin, ainsi qu'on vient de le noter, d'en informer l'esprit au cours de la description qu'elle fait de son mécanisme. On est donc averti que l'Etre ne se révèle à la Connaissance que partiellement, qu'il reste mystérieux, dans ses origines et dans sa fin. Ce qu'il laisse saisir de lui-même, il le divulgue dans la sensation. La sensation est pour la Connaissance la pénombre de laquelle s'élève le monde extérieur avec l'appé-

tit qu'il excite. Elle est, selon l'expression de Nietzsche, « le poids, la balance et le peseur ». La Connaissance ne fait donc rien de plus qu'interpréter, selon la forme de ses lois, ce que l'Être livre de lui-même dans la sensation, et ces lois, situant l'objet de la sensation dans le temps et dans l'espace, le soumettant au mécanisme de la causalité, ont précisément pour effet, respectueuses du mystère où l'Etre se dérobe, de soustraire l'objet et le désir qu'il entraîne à toute détermination et à toute construction définitives; elles ont pour effet de rendre à jamais insaisissables dans son entier, dans son principe et dans sa fin, l'objet et le désir qu'elles dispersent, par le geste même par lequel elles les étreignent, dans le monde de la diversité irréductible à l'identique. Impuissante à saisir l'Etre en sa totalité dans la sensation, à plus forte raison la Connaissance est-elle impuissante à le susciter, à le façonner, à exercer sur lui une action impérative. Car elle ne possède aucun de ces pouvoirs sur la sensation où l'Etre se laisse entrevoir selon qu'il lui convient : elle ne la crée ni ne la détermine en quantité ou en qualité.

Tandis que le monde de la Connaissance relève expressément du concept de Vérité, le monde de l'Etre ne souffre donc jamais l'application de ce concept. C'est pour marquer fortement cette différence que Nietzsche a donné pour condition à l'Etre le *non-vrai*. Aussi faut-il entendre par le *non-vrai* tout le contenu de la Connaissance par opposition à sa forme. Le *non-vrai* c'est ce qui ne supporte aucune explication intégrale, ce qui se dérobe à tout pourquoi et c'est aussi tout le réel, c'est la sensation dans son essence intangible, c'est l'objet, le goût, la vision, le désir, tout ce qui emporte

lutte, conflit, appréciation, et fixation de valeurs.

Or toutes les erreurs et tous les malentendus propagés involontairement ou d'une façon préméditée par la philosophie ont pour cause l'application à l'une de ces deux catégories — être et connaissance — du principe qui régit l'autre. C'est ainsi que les métaphysiques et les morales qui dépendent de la catégorie de l'Etre ont été transportées dans la catégorie de la Connaissance. En raison de cette confusion, on a voulu les réduire à une identité qu'elles repoussent expressément, on a voulu les apprécier et les juger au moyen d'un critérium de vérité dont elles ne relèvent aucunement et qui ne saurait les atteindre. Cette confusion est l'œuvre du rationalisme. Ce terme cependant ne devrait pas désigner autre chose que le système logique des lois de la raison; mais il a été détourné par l'usage de son sens authentique au point que l'on est contraint de n'y plus voir que l'erreur grossière qui y fut introduite et qu'il n'a plus d'autre emploi que de la désigner.

Si l'on persistait à situer, avec le rationalisme, les métaphysiques et les morales dans le monde de la Connaissance formelle, comme il est impossible d'établir leur vérité, il serait nécessaire de nier qu'elles existent. Mais la philosophie de la Connaissance ne saurait consacrer pareille confusion. Elle les retire donc de la Catégorie formelle où vainement on a cru les reléguer et, les considérant sous la catégorie d'existence, elle les regarde, non plus sous le jour de la vérité, mais sous le jour de la réalité — et les découvre aussitôt.

Partout en effet où la vie humaine apparaît, elle se montre accompagnée de métaphysiques et de morales. Les métaphysiques et les morales se ma-

nifestent ainsi comme les attributs d'une énergie donnée, à ce titre comme des réalités. Il n'y a pas à s'enquérir si elles sont vraies, — s'enquérir si une réalité est vraie ne comporte aucun sens, — mais à déterminer leur nature et les conditions sous lesquelles elles se produisent. Or on les voit indissolublement liées à une énergie physiologique en dehors de laquelle elles n'ont point d'existence. Il en faut déduire qu'à cette énergie physiologique appartient la réalité véritable, la qualité, la quantité et le pouvoir d'engendrer des effets. Les métaphysiques et les morales sont les ombres où se représentent, dans le monde de la mentalité et de la motivation, cette qualité, cette quantité et ce pouvoir de causalité du réel. Ainsi peut-on les définir des réalités mythologiques, des fictions aussi, en ce sens que toute représentation diffère par nature de l'objet qu'elle représente et n'est jamais une adéquation. Mais par suite d'une inversion qui est l'essence même du monde moral, c'est d'après cette représentation mythologique, où le réel nous apparaît, que nous apprécions le réel ; c'est à ces ombres portées que, pour la facilité du langage, nous attribuons le pouvoir effectif qu'elles figurent, Ce qu'il nous faut donc considérer dans les métaphysiques et les morales, c'est leur harmonie logique d'une part, qui atteste l'harmonie et l'équilibre de l'énergie physiologique qu'elles représentent ; c'est, d'autrepart, leur efficacité à déterminer des croyances et des actes utiles qui témoignent de la force et de la santé de cette énergie. Or, cette efficacité se mesure à leur pouvoir d'illusionner. C'est donc en ce pouvoir d'illusionner que consistent l'importance et la réalité véritable des métaphysiques et des morales ; c'est là qu'en bon con-

naisseur de fictions, d'ombres et de mythologies, il les faut regarder pour apprécier à ce symptôme la valeur de la réalité physiologique qu'elles figurent.

## II

Des considérations qui viennent d'être exprimées il résulte que les lois formelles de la Connaissance ne sont point qualifiées pour engendrer des métaphysiques et des morales, et que, si des métaphysiques et des morales existent, c'est dans le monde de la réalité historique et psychologique qu'il les faut rechercher.

En ce qui touche aux métaphysiques, l'histoire consultée répond qu'une explication de l'Univers et la foi qu'elle exige pour satisfaire l'inquiétude de l'esprit n'ont jamais fait défaut aux activités humaines assemblées en groupes sociaux. Dès que se manifeste le besoin de cette explication, elles trouvent en elles-mêmes la force de l'engendrer et de l'accepter, car elles possèdent alors un pouvoir d'hallucination proportionné à leur ardeur. C'est ainsi que les religions suscitent avec précision les paradis et les mythes sacrés. Or les holocaustes, les martyres et les guerres saintes témoignent, avec abondance, de la foi que ces inventions soulèvent. Plus tard, aux esprits moins tendus ou qui plutôt, sous l'action de la Connaissance, ont compensé en besoin de lumière ce qu'ils perdaient en force de désirer, des croyances aussi strictes ne sont plus nécessaires. Il leur suffit de savoir que leur conception du monde n'est pas en désaccord avec les lois de la Connaissance. Une métaphysique pour eux n'est plus qu'une explication de l'Être selon le vœu d'un tempérament. Si bien faite qu'elle puisse

être et si harmonieuse, elle ne saurait jamais devenir vérité et objet de foi absolue. Elle demeure une hypothèse. Comme telle elle possède pourtant une vertu apaisante pour l'esprit clairvoyant qui trouve en elle un équilibre et à qui la certitude offerte en des matières qui ne l'admettent pas ne saurait apporter que malaise et inquiétude.

On a vu Nietzsche donnant du monde une explication circonscrite dans l'intérieur du phénomène, justifier et glorifier l'Etre comme phénomène esthétique. Or, cette explication est entièrement valable pour tout être dont l'énergie, impuissante à s'objectiver en l'illusion d'un bien suprême et d'une finalité, éprouve avec force l'émotion de beauté. Cette émotion, qui s'érige en raison d'être et en sujet de l'Univers fournit alors à l'esprit et à son pourquoi la réponse et le principe d'explication dont il est avide.

D'ailleurs, et de ce que Nietzsche s'est interdit de donner une explication de l'Univers en dehors des limites du phénomène, suit-il qu'une telle explication soit interdite? L'existence phénoménale a-t-elle un envers? Une chose en soi est-elle possible? C'est là en somme l'interrogation la plus anxieuse adressée par l'esprit à la philosophie de la Connaissance. Or cette philosophie ne saurait nier qu'une chose en soi ne soit possible non plus qu'elle n'en saurait affirmer la réalité: la chose en soi, à supposer qu'elle existe, est inconnaissable pour elle-même, telle est la seule proposition que formule sur ce point la philosophie de la Connaissance. Les interprétations de l'Hindouisme et de Schopenhauer demeurent des hypothèses possibles, sous la réserve de cette restriction, qui les situe hors de tout état de connaissance, et que d'ailleurs elles impli-

quent. Or cette restriction, malgré l'effroi que tout d'abord elle cause, est seule propre à rassurer ceux dont l'aspiration métaphysique s'exerce à la lumière et sous le contrôle de l'Intellect. A ceux-ci les lois de la Connaissance sont connues; ils savent qu'elles n'engendrent rien d'achevé, rien qui comporte avec une construction finie un apaisement et une solution. Ils savent que c'est en retirant la solution métaphysique, ainsi que sa nature l'exige, du domaine de la Connaissance, en la scellant de la pesanteur du mystère, qu'elle échappe à toute puérilité en même temps qu'à la loi d'insatiabilité qui régit tout désir.

## III

Au retour de cette exploration dans le domaine métaphysique, on entend formuler cette question plus immédiate : la philosophie de la Connaissance engendre-t-elle la morale? Mais on sait maintenant que cette question peut être posée par ceux-là seuls qui, à la manière théologique, voient dans la faculté de connaître les sources de la vie, dans une catégorie de la raison le principe de la morale et dans la vérité la cause du réel. La philosophie de la Connaissance, ainsi qu'on vient de l'exposer, a précisément pour objet de mettre l'esprit en garde contre ces confusions. Elle ne peut donc avoir de réponse pour une question posée en ces termes et grosse de la préoccupation théologique qu'elle dissimule.

Mais comme elle a fait pour les métaphysiques elle regarde la Vie et constate que des morales existent. Le phénomène moral se révèle comme un fait; il est une réalité au même titre qu'une variété végétale ou qu'une espèce animale. A ce titre, il

peut être l'objet d'une science d'observation et il y a lieu de se préoccuper de son essence, de son origine, des conditions de son existence, de ses différents types, des modes de son évolution.

Dans cet ordre d'idées, on remarque que toute société humaine, passée l'époque de la pure spontanéité, se commande à quelque moment de son évolution une série de prescriptions propres à entretenir sa santé et sa force; que l'ensemble de ces prescriptions diffère d'une société à une autre, mais qu'il ne fait entièrement défaut à aucune et qu'il est partout la première manifestation du fait moral. On définit donc une morale une attitude d'utilité particulière à une physiologie donnée. Il en faut déduire aussitôt qu'il n'existe point de morale qui n'ait pour racine une physiologie déterminée, individuelle ou ethnique.

On remarque ensuite que toute activité sociale qui formule sa morale engendre en même temps les mensonges nécessaires pour la rendre efficace. Les plus habituels de ces mensonges sont la croyance que la morale propre à la race est supérieure à toutes les autres races, — la présomption étant un attribut de tout ce qui est vivant, — puis, la croyance au libre arbitre et à la responsabilité qui en découle. Une philosophie qui tient le non-vrai pour une condition de vie n'a pas lieu de s'étonner lorsqu'elle voit la Vie engendrer des fictions. Pour apprécier ces fictions et juger de leur valeur, elle s'inquiète seulement, a-t-on dit, de rechercher si elles ont le pouvoir d'illusionner et à quel point. L'imagination d'un souverain bien, la croyance à la liberté dont la philosophie de la Connaissance a établi le caractère illusoire, alors qu'un faux rationalisme s'efforçait de les imposer comme des vérités,

sont donc considérées par la philosophie de la Connaissance, du point de vue d'une science d'observation, traitant du réel et non du vrai, comme des éléments caractéristiques du phénomène moral à ses débuts dans la plupart des sociétés.

Poursuivant d'un tel point de vue cette enquête, on constate que ces éléments du fait moral se manifestent à l'origine et d'une façon presque universelle sous la forme de religions. Qui s'intéresse à la science du phénomène moral doit donc étudier les religions avec un soin minutieux. Or, par leur variété et par leurs nuances, en harmonie avec la diversité des races et des groupes humains, elles témoignent de leur caractère physiologique. Mettant à profit ce témoignage, on remarque que le groupe social n'est propre à donner naissance à une religion qu'à une époque déterminée de son évolution. Comme les autres phénomènes naturels, comme la fermentation du vin nouveau sous les douves, comme la crise de la dentition chez l'enfant, comme la crise de la puberté chez l'adulte, le phénomène religieux se produit dans un groupe humain, à une date précise.

A mesure que le groupe s'éloigne de cette date, la loi religieuse perd sur lui son empire et les fictions qu'elle avait instituées perdent leur pouvoir d'illusionner. Le philosophe qui observe le phénomène moral avec une impartialité scientifique et ne fait point métier, selon la guise des moralistes de profession, de l'inventer, de le fabriquer et de le débiter, ce philosophe ne blâme pas la Vie de ce qu'il en est ainsi. Un vin qui vieillit se dépouille ; en même temps il gagne en parfum ce qu'il perd en degré. La religion qu'un peuple s'est donnée perd de même la force par où elle contraignait les volontés ;

en même temps les attitudes qu'elle ordonnait, enregistrées maintenant par l'atavisme, deviennent chez les individus des dispositions naturelles. Lorsque ces vertus sont devenues natives, il serait dangereux sans doute qu'elles fussent commandées avec la rigueur d'antan : car aucune de ces vertus n'est bonne en soi et d'une façon absolue. Elles ne valent que pour s'opposer à une tendance contraire dont l'exagération serait nuisible à l'organisme social et irait au gaspillage de sa force. C'est ainsi que la chasteté absolue pratiquée par un groupe humain mettrait ce groupe en péril de mourir ; mais, prescrire la chasteté à des tempéraments trop emportés vers la volupté, c'est seulement les garantir contre un épuisement prématuré, et c'est aussi rendre possibles entre les hommes des associations dont la lutte trop ardente pour la possession des femmes irait à compromettre l'existence. La religion, a-t-on constaté précédemment, n'a d'autre valeur que celle d'un frein, il est bon que le frein se proportionne à l'impulsion de la force dont il a pour but de régulariser l'exercice ; il est bon que ce frein s'use et perde de sa rigueur à mesure que de soi-même s'adapte et se restreint à sa tâche utile la force d'impulsion dont il devait régler l'élan. Il en est de l'esprit de renoncement comme il en est de la chasteté. Le renoncement n'est pas bon en soi pour la Vie ; il n'a de valeur que dans la limite où il empêche l'égoïsme de courir à sa propre perte, soit, parmi un groupe social, dans la mesure où il est nécessaire pour permettre aux individus du groupe de se coordonner. Mais s'il dépasse cette limite, il va mettre ce groupe en état d'infériorité vis-à-vis des sociétés voisines où règne un moindre esprit de renoncement.

A mesure que les vertus morales d'une société se transposent dans la coutume, il semble donc utile que la religion qui prescrivait ces vertus voie diminuer son pouvoir effectif. En fait, d'ailleurs, il en est ainsi et c'est également une loi physique qu'un corps perde sa chaleur dans la mesure où il la communique à un autre.

Ainsi que Carlyle l'a fort bien senti, lorsqu'un groupe social a dépassé l'époque où il est apte à produire le phénomène religieux, le principe moral qu'il renferme encore s'objective d'une part dans la coutume; il s'exprime et se traduit aussi dans l'œuvre littéraire : sans l'entremise d'aucune fiction, une sensibilité, forte et nationale, interprète d'une façon supérieure l'idéal commun aux individus d'un même groupe ; à la manière d'une suggestion dans un milieu propice, elle agit directement sur d'autres sensibilités parentes, pour les fortifier, les exalter ou les affiner.

Donc, les morales existent. Loin que la philosophie de la Connaissance les conteste, elle les tient pour des réalités physiologiques essentielles et les montre se manifestant tour à tour, aux divers âges d'un groupe social et d'une façon concrète, dans la religion, la coutume et la littérature. Mais comme toute chose vivante, la morale est spontanée ; elle se développe, en dehors de toute intervention préméditée de l'esprit humain et la philosophie de la Connaissance lui reconnaît ce caractère : aux moralistes volontaires qui lui reprochent de ne pouvoir fonder une morale sur ses propres principes, elle répond qu'elle ne revendique pas ce rôle s'il ne lui est pas destiné. Il est possible qu'à l'époque où elles parviennent à la philosophie de la Connaissance les intelligences des hommes aient dépassé la

période où une morale émane d'elles. Cela établirait simplement que le savant ne doit point rechercher le phénomène moral en cette période du développement humain. Peut-être en faudrait-il conclure aussi que les intelligences situées à un point de vue de pure connaissance n'ont pas besoin d'une morale en dehors de cette attitude esthétique où on les a vues se complaire à un détour de la philosophie de Nietzsche. Il n'en resterait pas moins établi par la philosophie de la Connaissance que le phénomène moral existe et que les activités lui donnent naissance dans des conditions déterminées, sous des formes diverses et successives.

§

Est-il acquis toutefois que la philosophie de la Connaissance exclue chez ceux qui la possèdent toute action moralisatrice sur le groupe auquel ils appartiennent, sur le groupe qui a favorisé et permis leur croissance. « Tout est nécessité, dit Nietzsche, ainsi parle la science nouvelle, et cette science elle-même est nécessaire (1). » Or, la philosophie de la Connaissance, production dernière et la plus raffinée d'une physiologie, engendre nécessairement à son tour ces esprits libres qui, entièrement dégagés du préjugé religieux de la Vérité, considèrent la morale comme une science d'observation et le phénomène moral comme un phénomène d'utilité. Aux époques de civilisation avancée, alors que la religion particulière à une société voit diminuer son pouvoir d'illusionner, alors que la coutume se voit contester son empire, alors que le goût étranger menace d'altérer par l'invasion de son art et de sa littéra-

(1) *Humain, trop humain*, p. 132.

ture la sensibilité particulière du groupe, l'intervention de ces esprits libres est seule capable de retirer des fictions anciennes prêtes à sombrer, tout ce qu'elles contenaient d'utile et d'essentiel. Seuls, ces esprits parce qu'ils sont indemnes, ainsi que de toute autre croyance, de la croyance nouvelle à la Vérité, ne tiennent pas rigueur à ces fictions de ce qu'elles ont cessé de paraître vraies. Sous leur travestissement idéologique de vérités, dont ils ne furent point dupes, ils n'ont jamais manqué de reconnaître leur réalité physiologique. Elles seront donc pour eux des documents auxquels ils auront recours pour définir et reconstituer l'ensemble des attitudes d'utilité particulières à la race et qui composent sa morale. Ils restitueront ainsi au groupe, menacé d'une dissociation, un idéal de lui-même, un exemplaire de son type normal propre à le fortifier. Il apparaît alors qu'avec la philosophie de la Connaissance l'énergie physiologique de la race, si elle ne crée plus une morale dont elle a déjà engendré tous les éléments, se donne avec la conscience de l'esprit scientifique un moyen nouveau de s'objectiver. Dans une société où la mentalité supérieure que l'on vient de décrire serait devenue prépondérante, il est vraisemblable que cette considération d'un type normal, représentatif de la beauté et de la santé du groupe, se montrerait pourvue d'une efficacité égale à celle des fictions anciennes pour tirer de l'énergie sociale son plus grand effort. Pour qui tient avec Nietzsche le non-vrai comme une condition de vie, ce pourrait être l'objet d'une recherche nouvelle que de déterminer le mensonge, ou tout au moins le principe d'illusion, en lequel s'objectiverait ce point de vue scientifique et auquel se reconnaîtrait son efficacité.

Cette hypothèse d'un groupe humain où serait réalisée communément cette mentalité impartiale peut-elle être considérée comme possible? C'est là un pronostic hasardeux à formuler. Ce que l'on peut constater, c'est que cette mentalité existe déjà de nos jours parmi une élite dans tout groupe humain de civilisation supérieure. On observe, en effet, que, dans l'intérieur d'un même groupe, les fictions successives où se représente la morale, ne se remplacent pas brusquement les unes les autres : il arrive que les plus anciennes se transforment pour une part en les plus récentes et persistent à côté de celles-ci. La religion se mue en la coutume et chez les plus intellectuels se formule en conscience scientifique; mais après que cette dernière métamorphose s'est produite, la religion et la coutume continuent d'exercer leur empire sur une part plus ou moins grande du groupe social, et il est bon que tous ceux qui trouvent encore en ces modes anciens de l'illusion l'aliment qui leur convient n'en soient pas privés. C'est ainsi qu'une même physiologie ethnique réalise par des modes en rapport avec l'évolution intellectuelle des individus qui dépendent d'elles une même attitude d'utilité. C'est donc un fait favorable à la santé et à la vigueur d'un groupe social que les modes représentatifs de sa morale, différents en degré au point de vue de l'évolution intellectuelle, coexistent et pourvoient aux besoins de la nation tout entière; mais il est d'une importance suprême que tous ces modes émanent de la physiologie même de la race et ne laissent pas place, à l'état du moins d'influences prépondérantes, à des modes enracinés dans la physiologie d'une autre race. Or, c'est, dans chaque société humaine, au groupe

le plus avancé, à celui qui a pris une conscience scientifique des attitudes d'utilité de la race, qu'il appartient de veiller à ce qu'aucun élément étranger ne vienne compromettre la vitalité de la race, et jeter l'anarchie dans son organisme. C'est là dans le domaine de l'action, la tâche la plus immédiate et la moins douteuse de ce groupe purement intellectuel. Seul indemne de tout préjugé religieux, il est seul capable d'apprécier la valeur organique du préjugé religieux. Il devra donc prendre soin que la religion particulière adoptée par la race à l'époque où elle a fait sa fermentation religieuse demeure religion d'état, celle offerte à tous ceux-là dont le cerveau est conformé de façon à puiser encore dans la fiction religieuse l'aliment moral particulier à la race. C'est le fait d'une basse sentimentalité philosophique d'imaginer que les religions diffèrent entre elles par le degré de leur vérité, qu'elles aient une réalité véritable une fois détachées de l'organisme ethnique qui les a produites. Mais tous les esprits scientifiques, à quelque groupe qu'ils appartiennent, savent que la religion est un fait physiologique, en sorte qu'un peuple qui se laisse imposer la religion d'un autre peuple est un peuple vaincu par un autre dans son intimité physiologique.

Le groupe le plus intellectuel de toute société veillera avec le même soin à la conservation de la coutume parce qu'elle est un deuxième état de la morale. Il est vrai que l'ampleur de l'Intelligence consiste à *connaître*, c'est-à-dire à se donner en spectacle, un grand nombre d'attitudes mentales différentes, attributs d'une infinité d'organismes; mais la force et la santé de l'Intelligence, et sa vertu critique, consistent à ne pas perdre de vue que *con-*

*naître* et *vivre* sont deux choses et que s'il est intéressant de savoir comment respirent un oiseau ou un poisson, on ne respire soi-même qu'avec ses propres poumons, qu'aussi on ne persiste dans l'existence qu'au moyen de son propre organisme moral. Les esprits scientifiques seront donc tenus en raison du mécanisme impérieux qui les gouverne et à l'encontre au besoin de toute admiration contraire, de préconiser pour la race à laquelle ils appartiennent la religion, la coutume, la littérature, la langue qui se sont développées sur la souche physiologique en vertu d'une loi naturelle, supérieure à toute logique verbale.

L'attitude la plus contraire à l'esprit scientifique dont la philosophie de la Connaissance tend à assurer la suprématie, c'est ce faux rationalisme institué par Kant avec la *Critique de la raison pratique* et auquel se sont attachés avec fanatisme tous les malvenus de la mentalité, tous les impuissants dont l'énergie, contrefaite et bâtarde, ne sait s'objectiver ni en la rigueur de la foi, ni en la perfection de la coutume, ni en l'impartialité de la conscience scientifique, tous ces esprits infantiles dont la puberté religieuse retardée se manifeste et bourgeonne en une moralité intolérante, en une religiosité inquiétante et louche à un âge de l'évolution qui ne comporte plus ces phénomènes. Tandis que les diverses religions positives de l'humanité, filles de la révélation, au temps où la révélation était féconde, offrent l'apparence d'êtres conçus selon le vœu des lois naturelles et selon la logique de l'anatomie mentale, tandis qu'elles montrent encore, avec la beauté logique du squelette, les secrets de leur construction, la religion rationnelle, avec son aspect de monstre hybride, a sa place marquée au

musée secret de l'anthropologie philosophique.

Pourtout ce faux rationalisme avec la morale universelle qu'il engendre, promulgué par Kant, favorisé par les philosophes de l'Encyclopédie, résurrection spectrale du phénomène chrétien avec la Révolution française, a été la menace de ce siècle et sa grande maladie. Il faut le tenir pour un symptôme d'anémie et pour un mal de langueur dans tous les groupes sociaux où il s'est manifesté. Car c'est par défaut de force qu'une physiologie ne se traduit plus en les attitudes d'utilités qui lui sont propres et qu'elle croit se reconnaître en un fantôme idéologique dépourvu de réalité. C'est lorsqu'elle est impuissante à engendrer une représentation d'elle-même qu'elle se conçoit autre qu'elle n'est, se reconnaît en des reflets étrangers et, par cette fausse conception, se renie et se supprime.

Le fantôme rationaliste est particulièrement dangereux dans tous les pays où le christianisme s'est manifesté sous la forme catholique; car il emprunte son apparence vitale et les oripeaux de sa morale universelle à une autre forme religieuse plus voisine du christianisme primitif, à la forme protesante , expression d'une réalité physiologique véritable. Sous couleur de rationalisme, c'est un protestantisme déguisé qui s'offre à la mentalité des races catholiques, et lorsqu'il s'impose il marque, ainsi qu'on l'a noté, la victoire d'une physiologie sur une autre: son triomphe équivaut, pour la race qui le subit, à une défaite sur un champ de bataille. D'ailleurs, il ruine ici toutes les sources de la morale. Car arrachant les racines de la religion et de la coutume, avilissant la tradition où l'esprit scientifique saurait retrouver, et pour les reconstitueren unesynthèse, les éléments vitaux du groupe

social, il propose à des races d'une haute maturité intellectuelle, en France ou en Italie par exemple, un mensonge grossier et mal apprêté qui ne saurait avoir de prise sur elles.

Moins dangereux pour l'énergie sociale dans les pays de race protestante, il est ici plus spécialement un péril pour l'esprit. Car, se confondant, par son enseignement moral, avec la religion et la coutume ancienne, et sous couleur d'interpréter dans un sens plus libéral la religion et la coutume, il retient en ces modes du passé quelques intelligences dont une rigueur plus stricte eût aiguisé l'impatience, leur communiquant l'élan nécessaire pour bondir, par delà les fictions anciennes, dans la région de l'esprit scientifique.

On veut croire ici que la régression religieuse dont le rationalisme, sous les formes, souvent, de la libre pensée, menace encore de retarder le cours de l'évolution intellectuelle, sera enrayée. A côté de l'admirable lignée de savants qui ont été, en notre pays et en des nations voisines, l'honneur de la pensée humaine au cours de ce siècle, l'œuvre géniale d'un Frédéric Nietzsche est aussi un symptôme d'heureux augure. Cette œuvre manifeste que si le rationalisme a plus de prise sur les races protestantes et menace leur plus haut développement, ces races produisent des esprits assez vigoureux pour opposer au mal une violence proportionnée à sa force. A la fin de ces pages consacrées entièrement à analyser les symptômes de ce mal rationaliste qui guette les débiles à l'issue de la religion et de la coutume, on propose l'œuvre de Nietzsche comme le contre-poison le plus efficace à opposer à une éducation bassement sentimentale de la raison, comme le sel le plus propre à purifier

l'atmosphère de l'esprit. En assainissant, après Schopenhauer, la *Critique de la raison pure*, en lui restituant son sens intégral et toute sa force de destruction, en s'opposant d'autre part au pessimisme, en montrant, par delà les ruines de l'ancienne métaphysique, la Vie continuant avec plus d'ardeur son évolution, par-dessus tout, en enseignant la valeur du non-vrai, Nietzsche a réconcilié pour un temps l'Instinct de Connaissance avec l'Instinct vital. Il rend possible par ce contrat provisoire, en faisant accepter une philosophie de la Connaissance pure, le règne d'une modalité scientifique qui, parmi toutes les formes de l'illusion, semble la plus nouvelle et la plus riche en promesses, celle qui inspirant le plus de confiance à l'élite de l'humanité, semble la plus apte à assurer des réalisations nouvelles et curieuses du phénomène Vie.



LA

# POÉSIE MODERNE TCHÈQUE

—

Comme beaucoup de littératures étrangères modernes, la littérature tchèque a été assez longtemps méconnue du public français. Avec les littératures portugaise, norvégienne, etc., elle subissait le contre-coup de l'indifférence trop générale pour ces différents pays, et ce fut l'un des grands mérites du *Mercure de France* de faire une part aux écrivains tchèques grâce aux *Lettres* mensuelles qui initiaient au mouvement littéraire de ce pays.

Il y a une raison spéciale à cette méconnaissance. Le public se laisse rebuter par les aspérités d'une langue essentiellement différente de la langue française, sans réfléchir au lien étroit de parenté qui l'unit à la langue russe, ce qui facilite singulièrement son étude. Une fois pénétré dans le riche trésor de la littérature tchèque, on se prend à aimer ce petit peuple héroïque, pour lequel ses malheurs politiques avaient déjà prédisposé la nation française.

Après l'éclatante période romantique et parnassienne, un affaiblissement général s'est produit dans la jeune littérature tchèque. MM. Vrchlicky, Cech, Sladek, Heyduk, Muzik avaient déjà atteint le sommet de leur célébrité. Mais on ne voyait poindre aucun jeune talent sauf quelques épigones de M. Vrchlicky. En France, la littérature était un champ de bataille ; une réaction contre le Parnasse et une campagne rude contre le naturalisme de Zola. En Bohême, la littérature nageait encore dans les eaux douces, mais stagnantes du romantisme. Il était absolument impossible de ne pas remarquer le triste état

des choses. M. Jean Lier pouvait écrire ces graves paroles pleines de vérité et de tristesse : « Seuls, les optimistes aveuglés par le bruyant théâtre que nous appelons la vie publique peuvent ne pas s'apercevoir que nous périssons, que notre réveil n'était qu'un élan dévié. Nous périssons, sans doute... » La banqueroute politique du parti Vieux-Tchèque, la stagnation de la vie artistique en général, cette atmosphère asphyxiante devait produire un sol fertile, propice à la poussée de vie nouvelle, à l'épanouissement de forces récentes.

§

Le premier signal de cette période nouvelle fut le livre d'un jeune homme alors inconnu, âgé de vingt-quatre ans : *Confiteor...*, de J. S. Machar.

C'était une fusée jetée dans le silence nocturne de la littérature tchèque que ce livre plein de noble élan et de hardiesse juvénile, plein de feu et d'orage. Il portait l'empreinte d'une individualité très forte et très remarquable, d'un réel artiste qui ne craint jamais de dire la vérité et qui sait tenir tête à tous les préjugés de la société et de la nation. Une analyse psychologique très poussée, des sarcasmes amers que l'on dit en serrant les dents afin que les larmes ne jaillissent pas, la douleur et l'inquiétude d'une âme tourmentée par les plus graves problèmes sous l'apparence d'une superficialité légère, d'un scepticisme railleur et d'un dandysme appris de bohème élégant caractérisaient un poète de la famille de Musset et d'Henri Heine. C'est la confession d'un homme sincère qui a toujours bu « à gorge pleine, comme dans une orgie, au calice de la vie », pas toujours avec la mesure recommandée par une morale pudibonde; qui a cherché dans la débauche l'oubli de la douleur sauvage, d'un amour trahi et des problèmes tenaillant son génie tourmenté. Peut-être dans l'œuvre du seul Alfred de Musset on peut trouver des accents aussi forts que ceux du *Chant sauvage* (Divoxy zpev) Ce livre commence par un roman intime et finit par quelques poèmes de ré-

flexion intense qui, avec quelques pièces de Vrchlicky, sont les plus superbes poèmes philosophiques de la littérature tchèque.

Dans le livre qu'il appelle : *Sans titre* (Bez nazvu) et dans le *Troisième livre de poésies lyriques* (Treti kniha lyriky) nous retrouvons le même poète qui, sous une forme un peu nonchalante, semble-t-il, traduit le désespoir d'une recherche vaine de l'apaisement dans les parfums de chevelures féminines. C'est toujours le même ironiste amer. Çà et là encore un éclat de rire folâtre de la jeunesse, fusant à travers la plainte d'une langueur automnale. — Et pourtant : un finale joyeux à cette symphonie mélancolique. Après les nombreux portraits de femmes, d'où émergent le profil esquissé d'une blonde rêveuse aux yeux gris et l'admirable prière « pour cet être bon et doux, qui n'est ni ma sœur, ni ma mère et qui est pourtant tout, ce que j'ai... » splendit une lueur de chaud soleil. Et c'est l'admirable *Toilette de noce* (Na doxonceni svatebni toiletty), un frêle instant de bonheur passager dans la vie du poète, d'une émotion intense et douloureuse. Les trois volumes forment une sorte de trilogie poétique, que termine cette appréciation, en prose, de l'auteur caractérisant son œuvre : « C'est l'observation d'un cerveau froid et les remarques d'un membre de cette génération triste, au moment où douloureuses s'élargit devant elle comme un gouffre la dissolution de notre société empoisonnée, la misère politique, et, dans l'art, les idées inconsolées de notre époque nerveuse, blasée et crépusculaire. »

La trilogie de *Confiteor...* était suivie de quatre recueils de sonnets, intitulés dans leur ordre de succession : *Sonnets d'Hiver, d'Eté, de Printemps et d'Automne.*

L'âme du poète se remplit de plus en plus d'impressions noires et angoissantes. La placidité résignée de la vie de famille n'a pu calmer et abreuver la grande soif de son cœur. Il scrute la misère de la société tchèque. Le ciel morne et gris qui s'étend sur cette nation se re-

flète toujours plus sombre en son âme. Des réflexions pessimistes, des satires acerbes, des railleries amères sur la moisissure de la société, et aussi des paysages tracés à grands traits, fort impressionnants et suggestifs — tout cela se suit dans la mosaïque multicolore de ces sonnets. Çà et là des sentiments altruistes, chez le poète vivement épris des dernières couches sociales, et dans lesquels une conception profonde du sort de la femme se laisse déjà entrevoir.

Grave et troublante est l'impression qui se détache pour le lecteur de ces phrases légèrement tracées, surtout dans le recueil de *Sonnets d'Automne*, paru le dernier·

Cet opuscule me paraît intimement lié avec le livre que M. Machar donnait plus tard sous le titre *Tristium Vindobona*. L'un et l'autre dénotent une conception personnelle et définitive de l'existence du peuple tchèque. Cette conception vraiment neuve et remarquable, la sincérité du sentiment, la profondeur et la justesse de vues que son esprit intuitif lui suggérait, acheva de mettre en déroute la bonne vieille manière de composer de longues tirades patriotardes. La note la plus saillante de sa manière de voir contrastait absolument dans sa sobriété clairvoyante et froide avec la conception vague, superficielle et romanesque du problème d'une petite nation noyée au milieu du flot montant des grandes nationalités européennes.

Vivant à Vienne, éloigné de la lutte quotidienne des partis et des intérêts personnels, il a pu observer tout ce qui se passait dans sa patrie avec plus d'objectivité que le séjour en Bohême ne le lui aurait permis. Les impressions tristes qui étaient le résultat nécessaire de ses observations, il les a mises en vers sous le titre *Tristium Vindobona* (Les Tristes Viennoises), comme un autre Ovide. On y entend la respiration angoissée d'un homme qui voit l'être aimé s'égarer et qui tremble pour sa vie; les cris désespérés d'une âme passionnée; mais aussi l'on y voit le médecin qui pose son diagnostic et ne craint pas de faire usage du bistouri à l'endroit menacé

par l'infection. Son livre est une protestation ardente contre l'esprit féodal, antidémocratique, clérical et germanisant, obstacle au progrès de la nation. Chez lui, le patriotisme est tout à fait conforme au noble amour de la justice, de la liberté et du progrès. Son ironie amère se tourne contre la mesquinerie de la vie publique, la coutume hideuse de jeter l'épithète de « traîtres » à la face de tous ceux qui ne sont pas du même avis que l'insulteur, il règle le compte avec le vieux panslavisme idyllique, avec les folles espérances, qui attendent l'indépendance de la Bohême d'une intervention russe ou française.

Mais le plus riche veinon de sa verve, c'est la haine de ce système gouvernemental qui, depuis des centaines d'années, essaie, comme dans un cauchemar, d'étrangler l'infortuné peuple tchèque. Il faudrait citer en entier le poème intitulé *Au sommet du Kahlenberg*, où il jette les reproches les plus graves et les plus justifiés, au nom de son pays, à la ville de Vienne, cette Dalila qui, sur son sein d'odeurs enivrantes, berce la tête puissante et crédule de ce Samson — le lion tchèque.

Depuis le commencement de sa carrière, on a jeté le nom de « cynique » à M. Machar. Lui-même en fut cause parce que, redoutant la banalité, il avait choisi quelquefois des expressions fortes. Je n'en veux pour exemple que celui de ses *Sonnets d'Automne*, intitulé *Sonnet nihiliste* . Nihiliste et cynique, M. Machar n'est ni l'un ni l'autre. Est-ce d'un nihiliste, ces vers, qui terminent : *Tristium Vindobona?*

O ma chère patrie, prends ma dernière lettre
— non pas comme une excuse — je suis innocent devant toi
Comme un salut très simple, que je veux t'envoyer :
De toi je me souviens, de toi j'ai la nostalgie,
Et je t'aime de toute mon âme...

Le poème : *Madeleine* , qu'il donna presque en même temps, est un poème social par excellence ; il traite le problème de la réhabilitation d'une courtisane. Le poète attaque rudement l'hypocrisie de la morale

bourgeoise, les lâches préjugés des hommes « comme il faut », dont la valeur morale est souvent au-dessous de celle de la femme qu'ils regardent avec indignation et mépris.

La conception juste et profonde des plus grands problèmes de la morale et de la sociologie contraste étrangement avec son expression par le vers léger de huit syllabes. Et comme toujours le poète n'oublie pas de tourner en ridicule les glorieuses Lumières provinciales, ces bons braves députés et maires flanqués de leurs honorables épouses, et toute la triste comédie qu'on joue avec le peuple sous le nom de « Politique ». Mais il ne perd pas espoir. Il croit à un avenir meilleur. « Le peuple est bon, mais ces diables de chefs... »

Je ne veux que mentionner le poème satirique *Les Guerriers de Dieu*, qui prouve que M. Machar est, depuis Havlicek et Neruda, le satirique tchèque possédant le plus de force. Mais l'œuvre se rattache trop aux événements politiques du moment. Elle court donc le risque d'une vieillesse prématurée qui la rendra incompréhensible aux générations suivantes, ou du moins en atténuera la saveur.

Sous le nom de « guerriers de Dieu », qui désignait jadis les troupes héroïques des Hussites, le poète parodie le parti politique des Jeunes Tchèques, représentant la politique actuelle de la nation.

Après avoir fini cette campagne politique, M. Machar publia l'ouvrage qui, à mon avis, est son plus beau et un de plus beaux livres de la littérature tchèque. Je parle de ce recueil de drames lyriques : *Ici devraient fleurir des roses...*

Un large souffle de pitié généreuse a inspiré ces pages, où il peint dans la teinte sombre et la grisaille de la tristesse une galerie de femmes, brisées par le malheur. Voilà le sens de toutes ces poésies : « être femmes, cela signifie déjà : souffrir ». C'est un je ne sais quoi de Dostoïewsky et de Tolstoï condensé dans ce livre ; M. Machar y a trouvé le vrai ton national, purement tchèque, sur-

tout dans la pièce intitulée : *Du train*, qui se rapproche beaucoup de Jean Neruda. Une pauvre vieille femme entre dans le compartiment, plein de paysannes. « Où allez-vous ? » demandent les femmes. Et la vieille raconte, sans larmes. Elle a un fils, qui avait aimé une jolie fille dans son village. Il préparait déjà le mariage. Mais un jour il a surpris sa fiancée avec un garçon de la ferme. Jeannot est un bon garçon, mais trop fougueux — dans une seconde, il a frappé son adversaire d'un coup de couteau. Après avoir trois jours erré dans les forêts, il est revenu,

> Il a mis sa tête dans les mains,
> Et ainsi nous avons pleuré ensemble...

Mais voilà déjà les gendarmes qui l'emmènent en prison ! — La pauvre vieille sanglote... « Et vous allez le voir ? » — « Je lui apporte quelques gâteaux, il les aime tant !... » — « Il sera pendu, à coup sûr », raisonnent les femmes. — « Bon Dieu ! pendu ! Bon Dieu, quelle honte pour lui, quelle misère !... Ces messieurs ont leurs paragraphes, ils mesurent tout si vite ; mais enfin, c'est mon enfant !... » — Le train arrête à Kutna Hora. Et la bonne vieille descend, portant attentivement son petit paquet bleu pour le Fils assassin.

En 1896, M. Machar publia son dernier livre de poésies sous le titre *1893-1896*. Dans cette sorte de « Légende des siècles » il a réuni les poèmes qui traduisent sa conception personnelle de l'histoire. Il promène son regard dans les pages de l'histoire et choisit des personnages comme Néro, Julian Apostata, Napoléon, etc., les considérant toujours à un point de vue original. C'est dans les pièces citées plus haut et dans les poèmes *La mère de Hus* et *La mère Zizka*, qu'il déploie le plus de force, sachant donner en même temps la résurrection parfaite du passé et la marque de sa personnalité.

Signalons encore le prochain cycle *La Crimée* : (Krym) qui renferme les impressions de son voyage en Russie, et dont certains fragments ont été déjà publiés dans les journaux.

Il y a plusieurs hommes dans Machar, comme dirait M. Faguet. On l'a appelé : un romantique-analytique, et nous pouvons peut-être accepter cette appellation, si nous portons notre attention sur la sensibilité élégiaque, dont il cherche toujours à corriger les éclats par une remarque ironique. Cette faculté de s'ironiser soi-même, voilà ce qui le rend si aimable. Très sensible au fond, avec le cœur bon et plein d'amour, il porte le masque d'un railleur cynique — surtout dans sa première manière. Et voilà aussi ce qui le relie à Alfred de Musset et Henri Heine. De celui-ci surtout il a les facultés de critique, de polémiste et de réformateur. Rien ne persiste devant son sarcasme qui arrache sans pitié son masque à la fausse grandeur.

Si l'on y joint le souci du détail caractéristique, le sens de la couleur et du paysage on obtient un ensemble de qualités — tempérées à peine par un léger manque d'oreille musicale dans la facture du vers — qui composent un vrai poète tchèque par excellence et même un poète qui aura un jour sa place sur le Parnasse universel.

Je me suis étendu à dessein au sujet de M. Machar, car s'il est dans la littérature tchèque contemporaine des poètes plus parfaits de forme, comme MM. Sova et Brézina, ainsi qu'on pourra le voir dans la suite de cette étude, il n'est pas de poète plus *social* que ce vaillant lutteur. Il méritait ces développements pour cette autre raison, qu'il fut par ses fameux manifestes littéraires, par ses polémiques avec les vieux auteurs privilégiés, le grand initiateur du mouvement contemporain dans la brillante pléiade des jeunes poètes tchèques.

§

Mais il faut quitter M. Machar, si captivante que soit sa physionomie, pour un autre personnage, M. Antoine Sova. M. Sova débute en 1892 avec un opuscule intitulé : *De mon pays* (Z mého kraje). C'était une suite de courtes et fines poésies, un peu dans le style du Coppée des *Promenades et intérieurs :* des paysages peints dans

une miniature de goût tout à fait moderne évoquant l'impression de la mélancolique contrée de Tabor, où le poète passa son enfance. Ce début indiquait déjà un talent bien réel. Un an après, le public littéraire avait dans les mains les *Strophes réalistes*, album où figurent des personnages brisés par la vie. Il y a déjà plus de subjectivité dans les *Fleurs des sensations intimes* (Kvety intimnich nalad). Sa poésie devient de plus en plus intime et dans le recueil *Pitié et obstination* (Soucit a vzdor), on trouve déjà des pièces merveilleusement fines et suggestives et d'une harmonie du vers presque verlainienne. Dans ces vers, c'est la tristesse d'une sensibilité féminine qui peu à peu se durcit au choc violent des orages et au contact des glaciers. Son front s'est voilé de nuages formidables. Et voilà le penseur qui se révolte contre nos institutions sociales et proteste éloquemment contre le Moloch du militarisme actuel. Une transformation lente, mais achevée. Ce ne sont plus des vers, c'est du sang, ce qui jaillit de son cœur déchiré, dans les phrases saccadées, débordantes d'injures et de blasphèmes, jetées à travers ses dents :

Ah! vous avez pâli ? Quand mon cœur qui vous aime
Vous a-t-il repoussée et quand s'est-il aigri ?
Qu'un chien sur moi se jette et je suis chien de même !
A l'homme seul je dis les paroles du Christ.

Maniaque aujourd'hui dangereux et morose
Je ne puis vivre — moi — chrétien humble autrefois,
Sans avoir le dégoût profond de toute chose
Et sans brûler partout les ponts derrière moi.

La même haine mâle, le même dédain, qui ne le font pas hésiter dans l'emploi de l'expression forte, se montrent dans son dernier livre de poésies : *Tristesses apaisées* (Vybourené smutky). Mais sous cette surface saigne une âme blessée, crispée de douleur à la vue du sort déplorable de la nation tchèque et de notre époque en général. Elle projette les angoisses de l'homme moderne dans les perspectives sombres qui l'entourent.

Toute sa confession sanglotante gît dans l'immortelle fresque symboliste, le *Fleuve*. Le poète voudrait bien sortir de cette morne tristesse. Il a un désir brûlant de la vie et du soleil :

Ils aspirait au ciel, à la voûte infinie :
Oh, du cosmos brillant dans sa tiède harmonie
Pouvoir faire vibrer sur ses flots radieux
Cet hymne à l'Inconnu que chantent les étoiles,
La gloire de la Nuit dont le jour teint les voiles
Et la trace d'or dans les cieux.

Mais je n'ai pas encore parlé du livre l'*Ame brisée* (Zlomenà duse) qui précédait les *Tristesses apaisées* et qui forme le pont entre les deux manières de M. Sova. C'est une description de l'homme tchèque contemporain sous la figure duquel il est aisé de reconnaître le poète, et qu'il suit depuis son enfance, dans le *Chapitre de la jeunesse*. C'est la première foudre qui tonne au-dessus de la tête de l'enfant, fermé encore à la conception d'un drame de famille dans toute sa gravité. Dans le *Premier amour*, en sourdine, un adagio élégiaque et délicat d'une rare valeur poétique et dans le *Roman praguois* le bouleversement tempétueux d'un homme trompé par la femme adorée.

Portant un germe mortel dans sa poitrine, il se réfugie dans une ville d'eaux, où il attend la fin de ses jours. C'est alors, que, moribond clairvoyant, il passe en revue l'état de sa nation, dont le sort déplorable l'attriste plus encore que la certitude d'une mort prématurée. Il songe avec mélancolie au fils d'un de ses amis. L'avenir de ce bébé lui paraît triste. Que voulez-vous? C'est l'enfant d'une *petite* nation. « La lueur d'une grande civilisation ne tombera pas dans son âme. »

Le héros du poème est donc le représentant du type *décadent tchèque*, un type qui est tout à fait différent de son confrère français, n'étant pas dégoûté du présent par satiété de jouissances, mais suffoqué par le manque d'air nécessaire au développement de son activité intellectuelle.

L'âme du poète, douée d'une sensibilité extrêmement irritable, même par la plus faible sensation venant du dehors, et qui ne cesse de se raffiner à mesure que se produit l'évolution du poète lui-même, cette âme-là se sentit profondément humiliée par les trop fameuses injures que Mommsen lança, il y a deux ans, au peuple tchèque. Dans ses poésies précédentes, M. Sova a bien désespéré de sa nation — nous l'avons déjà dit — et il s'est représenté même dans cette réponse éruptive et toute spontanée qu'il adressait à Mommsen comme un esclave qui se trouve face à face avec un imperator brutal et parvenu. Mais cet esclave-là est d'une fierté et d'une noblesse qui ne souffrent jamais la blessure du vainqueur, auquel elle ne peut opposer que le plus profond dédain dont elle soit capable. Aussi ne cherche-t-il pas, en pessimiste proclamé qu'il est, à se consoler, avec des phrases flasques et vides. Il ne lui reste donc qu'à désespérer et *haïr*. Il hait celui qui le bat, et cette haine-là, c'est le seul sentiment positif qu'on trouve dans cette lettre à Mommsen, qui est dans la poésie patriotique tchèque une date.

Quant à la dernière publication de M. Sova, *Prose*, les lecteurs du *Mercure* la connaissent. C'est M. Jean Rowalski qui en a parlé, dans le numéro du mois de mai 1898. Çà et là, nous voyons dans les revues tchèques des pièces, que le poète réunira sous le titre : *Les Vallées de mon royaume* (Udoli mého kralovstvi).

§

Le plus grand génie de la littérature tchèque et à la fois un des plus purs artistes et des esprits les plus élevés de l'Europe contemporaine est incontestablement M. Otokar Brezina. C'est dans un village perdu de la Moravie que ce rêveur de mondes inconnus vit une humble carrière de maître d'école. Pour lui, le monde réel, rempli par la banalité des besoins de la vie quotidienne, existe à peine. Il ne croit qu'aux horizons lointains, à la gloire des couchers et des levers de soleil qui,

de bonne heure, l'ont impressionné, voilant à sa vue physique et découvrant, en même temps, à sa vue intérieure des espaces inaccessibles et troublants.

Il donna en 1895 son premier recueil poétique ; *les Lointains mystérieux* (Tajemné dalky). Il est encore tout imbu, ce petit recueil de trente poésies, du subjectivisme d'une nature capable de toutes les sensations. Tout son être y est en jeu devant ces énigmes angoissantes, dont il ne trouve pas encore la solution. La note dominante, c'est donc le mysticisme, le spiritualisme épuré, embarrassé par le corps, se réfugiant, sur les hauteurs solitaires de l'âme. Néanmoins le fait que le corps existe, sent et frémit dans l'extase de l'âme, ce fait-là cause un sentiment compliqué qui tient autant du sensuel que du spirituel. L'âme est contrainte de se projeter à travers les sens du corps.

Dans mon âme la tristesse demeure
et de langoureuses odeurs amères ;
ma pensée est un cierge de lueur effacée
qui reluit, tremblant, dans le chandelier impur du corps,
posé sur l'autel éternel de l'Inconnu...

La vie extérieure n'a été que monotone et grise.

La lèvre brûlante des femmes n'a point enflammé mon sang de [passion
et la folie amoureuse n'a point relui dans mon regard ;
la braise blanche de la volupté n'a point étincelé dans mes nerfs
et j'ai peu respiré d'odeurs amicales dans ma vie.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je résolvais tout seul dans ma clôture silencieuse le calcul de la vie
je ne me baissais que sur le parterre de mes rêves,
je péchais plus dans les pensées que dans la vie
et j'aimais la chimère et je baisais la vapeur de mes désirs...
Mon printemps a été une triste chanson élégiaque
que la vie m'a jouée, flûtant, d'un tremolo doux...
J'ai respiré de bonne heure le parfum aigre de la pauvreté,
et je moissonnais dans mes sillons la récolte des humbles...

Cette vie réelle, le poète donc n'en veut plus :

Je ne désire pas me désaltérer aux rivages de la vie,

moi qui ai recueilli dans mon âme la douceur des rayons mysti-[ques,
qui me suis agenouillé, rêveur, dans le temple du mystère.

Son âme est comme « le foyer brûlant et sanglant où la lumière grandiose de l'univers s'est reflétée par les trames des forces éternelles », et il s'abandonne avec la volupté langoureuse d'un vrai mystique à l'extase de l'hymen d'un individu passager avec l'Infini éternel :

O toi, force des extases et des rêves —
Envoie ton torrent embrasé sur l'holocauste de mon âme !

Ces extases causent dans ce recueil-là un sentiment de tristesse qui n'est caractéristique précisément que pour lui et qui sera remplacé par un sentiment d'un tout autre caractère.

Dans l'intervalle du temps qui s'est écoulé entre les *Lointains mystérieux* et son deuxième livre de poésies, M. Brezina a subi un changement profond. Tandis qu'il regardait auparavant anxieux et triste les horizons éloignés, il est enfin parvenu dans son *Aube à l'Occident* (Svitàni na zàpadè), à s'expliquer ce qui se cachait d'inconnu derrière les trames des couchants léthargiques. Ce n'est pas la mort, qui nous attend, là-bas, ce n'est qu'une autre forme d'existence, une forme plus intense, plus immatérielle, plus parfaite. Il a donc su comprendre dans toute sa fécondité le principe de la science moderne, le principe de l'évolution incessante, grâce à laquelle ce qui disparaît fête sa résurrection éternelle dans la suite des phénomènes qui lui succèdent.

Ne regrette pas, mon âme, que nous ne parvenions dans ta ville de naissance que dans la nuit et que nous n'en voyions les jardins que dans les crépuscules, après l'angelus : nos propres jours éteints nous joncheront la voie de rayons et les espoirs que nous envoyions devant nous par des années entières nous diront les bienvenus, radieux de joie.

Le jour assombrit les lointains par sa lumière — la nuit enflamme les hauteurs par les ténèbres. Par les crevasses de constructions en ruine, le ciel s'ouvre au-dessus de nous. Et

dans la symphonie de voix fraternelles qui respirent d'une pluie d'odeurs, d'un monde à l'autre — comme des chansons des navires qui s'en vont parallèlement — dans la volupté de la lumière délivrée, dans des contacts inexprimables, sous des ombres que tu as jetées sur ta pensée terrestre moyennant des mystères, comme un signal poussé dans l'angoisse et étouffé par le métal — le songe terrestre se dissoudra en des ondes joyeuses, pour ta fête.

Eternel! Que nos pressentiments soient doux à ceux qui se noyent dans des douleurs! Nous chantons l'hymne composé de mots qui signifient la mort dans toutes les langues de la terre. *Car pour nous autres qui croyons*, ton jour est l'époque où tout mûrit, l'époque amère et pleine d'odeurs à la fois, brûlante dans les épis tourmentés et doucement attiédis par le soir...

Contemplant l'univers de ce point de vue-là, M. Brezina a fini par abandonner la terre et se transporter au milieu des mondes, quelque part dans l'infini, d'où il observe le fonctionnement mystérieux de ce tout grandiose et sans bornes, où rien ne disparaît sans se retrouver sous une autre forme. Il se courbe dans un étonnement extatique devant ce déterminisme implacable, dont les forces apparaissent comme des vents venus des pôles de l'univers, portant en eux les germes des vies à naître, dans la transformation éternelle des énergies données. Reproduisons un petit passage de son troisième livre : *Vents venant des pôles* (Vètry od polu).

O Roi, qui as envoyé devant toi par l'ordre des lumières des jours et des nuits innombrables, rêveurs des mystères, tes serviteurs, afin qu'ils reçussent tes âmes dans des milliers de mondes et les amenassent à toi! O Voix, qui résonnes sous les voûtes de siècles, par les orages dangereux des lumières dans les cataractes des ténèbres, dans le silence partout présent de la mort couvrant la terre comme l'accalmie de la zone brûlante de l'Equateur.

Oh que je lave mes yeux malades du crépuscule à la hauteur de tes montagnes d'où se jettent en bas des sources, résonnant de chansons éternelles. Dans les vents du désir qui coule à travers des siècles venant des âmes innombrables des nuits ensanglantées de notre pôle, jettes-y mes ailes, vers ton équateur!

Qu'elles y grandissent dans la largeur de tes ténèbres magiques éventail de rayons, larges d'un monde à l'autre, fines et fortes, pour qu'elles s'appuyent sur tes plus pures lumières et repoussent par le battement de leurs ascensions les ondes de ma chanson et les chassent vers la terre par les vents alizés des hauteurs!

Dans une extase d'amour je veux chanter aux âmes fraternelles qu'il n'y a pas de douleurs plus grandes que leurs victoires perdues, qu'il n'y a pas de joies plus grandes que les enivrements des regards affinés par l'éternité.

Le quatrième et dernier livre de M. Brezina est intitulé : *Constructeurs du Temple* (Stavitelé chramu). Il faut entendre par là à la fois les grands représentants de l'humanité, travailleurs de l'évolution du monde, et les plus humbles de nos frères, simples, résignés, instruments du destin.

Voici un passage de la pièce intitulée, *Proroci* (Prophètes, les hommes de génie de l'humanité).

Dans les villes dont les tours et les palais tressailleront un jour d'un tremblement de terre, au moment où les nuages en formes inconnues pleureront des larmes de colère, blessés des éclairs venus de leurs propres profondeurs, et que le feu, qui rêvait de sa gloire dans des milliers de terriers cachés, s'élancera pour la vengeance de celui qui pendant des siècles a été emprisonné et qu'il criera dans toutes les langues ton nom et que le soleil changera sa face qu'il avait montrée aux siècles : les prophètes arrivent dans les villes, inaperçus, tes messagers, conquérants de ton royaume.

C'est de toi, qu'ils parlent et de ta gloire
et de la vengeance qui pèse sur la fraternité des âmes,
et qui avait divisé la langue des constructeurs, et leur amour
erre de siècles en siècles au-dessus de la terre
comme l'été des contrées, où éternellement le soleil tombe à [plomb.

Les arbres de la terre portent des fruits nouveaux,
greffés dans leurs jardins mystérieux,
mais leurs espérances, capables d'élans si hauts et de chansons,
bâtissent leurs nids tout bas près de la terre
comme des rossignols!

Et tout cela dit dans la langue d'un virtuose de lettres. M. Brezina s'est créé un vocabulaire de rimes nouvelles et hardies. Son vers coule, cadencé et mélodieux, soit qu'il renferme un rythme régulier, soit qu'il se déroule libre et spontané. Jamais la langue tchèque n'a été maniée avec plus d'éclat et de science technique.

Il est évident, que cette poésie riche est condamnée à n'être comprise dans toute sa beauté que par les rares connaisseurs de la langue tchèque, tout essai de traduction, si satisfaisant qu'il puisse être, ne pouvant en donner qu'une idée bien atténuée.

J'aurais voulu que le lecteur pût faire connaissance de façon plus intime avec la littérature de ce peuple sympathique.

Mais le cadre de cette étude étant forcément restreint, je quitte à regret les trois figures si attachantes de MM. Machar, Sova et Brezina, qui d'ailleurs ne sont pas les seuls de la jeune poésie tchèque à mériter l'attention des intellectuels et du public lettré en général.

JEAN OTOKAR.



LA

# GUERRE DES MONDES

*Suite* [1]

—

## VI

### L'OUVRAGE DE QUINZE JOURS

Pendant un long moment, je restai debout, les jambes vacillantes sur le monticule, me souciant peu de savoir si j'étais en sûreté. Dans l'infect repaire d'où je sortais, toutes mes pensées avaient convergé sur notre sécurité immédiate. Je n'avais pu me rendre compte de ce qui se passait au dehors, dans le monde, et je ne m'attendais guère à cet effrayant et peu ordinaire spectacle. Je croyais retrouver Sheen en ruines et je contemplais une contrée sinistre et lugubre qui semblait appartenir à une autre planète.

Je ressentis alors une émotion des plus rares, une émotion cependant que connaissent trop bien les pauvres animaux sur lesquels s'étend notre domination. J'eus l'impression qu'aurait un lapin qui, à la place de son terrier, trouverait tout à coup une douzaine de terrassiers creusant les fondations d'une maison. Un premier indice qui se précisa bientôt m'oppressa pendant de nombreux jours, et j'eus la révélation de mon détrônement, la conviction que je n'étais plus un maître, mais un animal parmi les animaux sous le talon des Marsiens. Il en serait de nous comme il en est d'eux ; il nous

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 120, 121, 122.

faudrait sans cesse être aux aguets, fuir et nous cacher ; la crainte et le règne de l'homme n'étaient plus.

Mais dès que je l'eus clairement envisagée, cette idée étrange disparut, chassée par l'impérieuse faim qui me tenaillait après mon long et horrible jeûne. De l'autre côté de la fosse, derrière un mur recouvert de végétations rouges, j'aperçus un coin de jardin non envahi encore. Cette vue me suggéra ce que je devais faire et je m'avançai à travers l'Herbe Rouge enfoncé jusqu'au genou et parfois jusqu'au cou. L'épaisseur de ces herbes m'offrait, en cas de besoin, une cachette sûre. Le mur avait six pieds de haut, et, lorsque j'essayai de l'escalader, je sentis qu'il m'était impossible de me soulever. Je dus donc le contourner et j'arrivai ainsi à une sorte d'encoignure rocailleuse où je pus plus facilement me hisser au faîte du mur et me laisser dégringoler dans le jardin que je convoitais. J'y trouvai quelques oignons, des bulbes de glaïeuls et une certaine quantité de carottes à peine mûres ; je récoltai le tout et, franchissant un pan de muraille écroulé, je continuai mon chemin vers Kew entre des arbres écarlates et cramoisis — on eût dit une promenade dans une avenue de gigantesques gouttes de sang. J'avais deux idées bien nettes : trouver une nourriture plus substantielle, et, autant que mes forces le permettraient, fuir bien loin de cette région maudite et qui n'avait plus rien de terrestre.

Un peu plus loin, dans un endroit où persistait du gazon, je découvris quelques champignons que je dévorai aussitôt, mais ces bribes de nourriture ne réussirent guère qu'à exciter un peu plus ma faim. Tout à coup, alors que je croyais toujours être dans les prairies, je rencontrai une nappe d'eau

peu profonde et boueuse qu'un faible courant entraînait. Je fus d'abord très surpris de trouver, au plus fort d'un été très chaud et très sec, des prés inondés, mais je me rendis compte bientôt que cela était dû à l'exubérance tropicale de l'Herbe Rouge. Dès que ces extraordinaires végétaux rencontraient un cours d'eau, ils prenaient immédiatement des proportions gigantesques et devenaient d'une fécondité incomparable. Les graines tombaient en quantité dans les eaux de la Wey et de la Tamise, où elles germaient et leurs pousses titaniques, croissant avec une incroyable rapidité, avaient bientôt engorgé le cours de ces rivières qui avaient débordé.

A Putney, comme je le vis peu après, le pont disparaissait presque entièrement sous un colossal enchevêtrement de ces plantes, et, à Richmond, les eaux de la Tamise s'étaient aussi répandues en une nappe immense et peu profonde à travers les prairies de Hampton et de Twickenham. A mesure que les eaux débordaient, l'Herbe les suivait, de sorte que les villas en ruines de la vallée de la Tamise furent un certain temps submergées dans le rouge marécage dont j'explorais les bords et qui dissimulait ainsi beaucoup de la désolation qu'avaient causée les Marsiens.

Finalement, l'Herbe Rouge succomba presque aussi rapidement qu'elle avait crû. Bientôt une sorte de maladie infectieuse due, croit-on, à l'action de certaines bactéries, s'empara de ces végétations. Par suite des principes de la sélection naturelle, toutes les plantes terrestres ont maintenant acquis une force de résistance contre les maladies causées par les microbes; — elles ne succombent jamais sans une longue lutte. Mais l'Herbe Rouge tomba en putréfaction comme une chose déjà morte.

Les tiges blanchirent, se flétrirent et devinrent très cassantes. Au moindre contact, elles se rompaient et les eaux, qui avaient favorisé et stimulé leur développement, emportèrent jusqu'à la mer leurs derniers vestiges.

Mon premier soin fut naturellement d'étancher ma soif. J'absorbai ainsi une grande quantité d'eau, et, mû par une impulsion soudaine, je mâchonnai quelques fragments d'Herbe Rouge. Mais les tiges étaient pleines d'eau et elles avaient un goût métallique nauséeux. L'eau était assez peu profonde pour me permettre d'avancer sans danger bien que l'Herbe Rouge retardât quelque peu ma marche ; mais la profondeur du flot s'accrut évidemment à mesure que j'approchais du fleuve, et, retournant sur mes pas, je repris le chemin de Mortlake. Je parvins à suivre la route en m'aidant des villas en ruines, des clôtures et des réverbères que je rencontrais ; bientôt je fus hors de cette inondation et ayant monté la colline de Roehampton, je débouchai dans les communaux de Putney.

Ici le paysage changeait; ce n'était plus l'étrange et l'extraordinaire, mais le simple bouleversement du familier. Certains coins semblaient avoir été dévastés par un cyclone et, une centaine de mètres plus loin, je traversais un espace absolument paisible et sans la moindre trace de trouble ; je rencontrais des maisons dont les jalousies étaient baissées et les portes fermées, comme si leurs habitants dormaient à l'intérieur ou étaient absents pour un jour ou deux. L'Herbe Rouge était moins abondante. Les troncs des grands arbres qui poussaient au long de la route n'étaient pas envahis par la variété grimpante. Je cherchai dans les branches quelque fruit à manger, sans en trouver ; j'ex-

plorai aussi une ou deux maisons silencieuses, mais elles avaient déjà été cambriolées et pillées. J'achevai le reste de la journée en me reposant dans un bouquet d'arbustes, me sentant, dans l'état de faiblesse où j'étais, trop fatigué pour continuer ma route.

Pendant tout ce temps, je n'avais vu aucun être humain, non plus que le moindre signe de la présence des Marsiens. Je rencontrai deux chiens affamés, mais malgré les avances que je leur fis, ils s'enfuirent en faisant un grand détour. Près de Roehampton, j'avais aperçu deux squelettes humains — non pas des cadavres, mais des squelettes entièrement décharnés; dans le petit bois, auprès de l'endroit où j'étais, je trouvai les os brisés et épars de plusieurs chats et de plusieurs lapins et ceux d'une tête de mouton. Bien qu'il ne restât rien après, j'essayai d'en ronger quelques-uns.

Après le coucher du soleil, je continuai péniblement à avancer au long de la route qui mène à Putney, où le Rayon Ardent avait dû, pour une raison quelconque, faire son œuvre. Au delà de Roehampton, je recueillis, dans un jardin, des pommes de terre à peine mûres, en quantité suffisante pour apaiser ma faim. De ce jardin, la vue s'étendait sur Putney et sur le fleuve. Sous le crépuscule, l'aspect du paysage était singulièrement désolé : des arbres carbonisés, des ruines lamentables et noircies par les flammes, et, au bas de la colline, le fleuve débordé et les grandes nappes d'eau teintées de rouge par l'herbe extraordinaire. Sur tout cela, le silence s'étendait et, pensant combien rapidement s'était produite cette désolante transformation, je me sentis envahi par une indescriptible terreur.

Pendant un instant, je crus que l'humanité avait été entièrement détruite et que j'étais maintenant, debout dans ce jardin, le seul être humain qui ait survécu. Au sommet de la colline de Putney, je passai non loin d'un autre squelette dont les bras étaient disloqués et se trouvaient à quelques mètres du corps. A mesure que j'avançais, j'étais de plus en plus convaincu que, dans ce coin du monde et à part quelques traînards comme moi, l'extermination de l'humanité était un fait accompli. Les Marsiens, pensais-je, avaient continué leur route, abandonnant la contrée désolée et cherchant ailleurs leur nourriture. Peut-être même étaient-ils maintenant en train de détruire Berlin ou Paris, ou bien, il pouvait se faire aussi qu'ils aient avancé vers le Nord...

## VII

### L'HOMME DE PUTNEY HILL

Je passai la nuit dans l'auberge située au sommet de la côte de Putney, où, pour la première fois depuis que j'avais quitté Leatherhad, je dormis dans des draps. Je ne m'attarderai pas à raconter quelle peine j'èus à pénétrer par une fenêtre dans cette maison, peine inutile puisque je m'aperçus ensuite que la porte d'entrée n'était fermée qu'au loquet, ni comment je fouillai dans toutes les chambres, espérant y trouver de la nourriture, jusqu'à ce que, au moment même où je perdais tout espoir, je découvris, dans une pièce qui me parut être une chambre de domestiques, une croûte de pain rongée par les rats et deux boîtes d'ananas conservés. La maison avait été déjà explorée et vidée. Dans le bar, je finis par mettre la main sur

des biscuits et des sandwiches qui avaient été oubliés. Les sandwiches n'étaient plus mangeables, mais avec les biscuits j'apaisai ma faim et je garnis mes poches. Je n'allumai aucune lumière, de peur d'attirer l'attention de quelque Marsien en quête de nourriture et explorant, pendant la nuit, cette partie de Londres. Avant de me mettre au lit, j'eus un moment de grande agitation et d'inquiétude, rôdant de fenêtre en fenêtre et cherchant à apercevoir dans l'obscurité quelque indice des monstres. Je dormis peu. Une fois au lit, je pus réfléchir et mettre quelque suite dans mes idées — chose que je ne me rappelais pas avoir faite depuis ma dernière discussion avec le vicaire. Depuis lors, mon activité mentale n'avait été qu'une succession précipitée de vagues états émotionnels ou bien une sorte de stupide réceptivité. Mais pendant la nuit, mon cerveau, fortifié sans doute par la nourriture que j'avais prise, redevint clair et je pus réfléchir

Trois pensées surtout s'imposèrent tour à tour à mon esprit : le meurtre du vicaire, les faits et gestes des Marsiens et le sort possible de ma femme. La première de ces préoccupations ne me laissait aucun sentiment d'horreur ni de remords; je me voyais alors comme je me vois encore maintenant, amené fatalement et pas à pas à lui asséner ce coup irréfléchi, victime, en somme, d'une succession d'incidents et de circonstances qui entraînèrent inévitablement ce résultat. Je ne me condamnais aucunement et cependant ce souvenir, sans s'exagérer, me hanta. Dans le silence de la nuit, avec cette sensation d'une présence divine qui s'empare de nous parfois dans le calme et les ténèbres, je supportai victorieusement cet examen de conscience, la seule expiation qu'il me fallût subir pour un moment de rage et

d'affolement. Je me retraçai d'un bout à l'autre la suite de nos relations depuis l'instant où je l'avais trouvé accroupi auprès de moi, ne faisant aucune attention à ma soif et m'indiquant du doigt les flammes et la fumée qui s'élevaient des ruines de Weybridge. Nous avions été incapables de nous entendre et de nous aider mutuellement — le hasard sinistre ne se soucie guère de cela. Si j'avais pu le prévoir, je l'aurais abandonné à Halliford. Mais je n'avais rien deviné — et le crime consiste à prévoir et à agir. Je raconte ces choses, comme tout le reste de cette histoire, telles qu'elles se passèrent. Elles n'eurent pas de témoin — j'aurais pu les garder secrètes, mais je les ai narrées afin que le lecteur pût se former un jugement à son gré.

Puis lorsque j'eus à grand'peine chassé l'image de ce cadavre gisant la face contre terre, j'en vins au problème des Marsiens et du sort de ma femme. En ce qui concernait les Marsiens, je n'avais aucune donnée et ne pouvais que m'imaginer mille choses; je ne pouvais guère mieux faire non plus quant à ma femme. Cette veillée bientôt devint épouvantable ; je me dressai sur mon lit, mes yeux scrutant les ténèbres et je me mis à prier, demandant que, si elle avait dû mourir, le Rayon Ardent ait pu la frapper brusquement et la tuer sans souffrance. Depuis la nuit de mon retour de Leatherhead je n'avais pas prié. En certaines extrémités désespérées, j'avais murmuré des supplications, des invocations fétichistes, formulant mes prières comme les païens murmurent des charmes conjurateurs. Mais cette fois je priais réellement, implorant avec ferveur la divinité, face à face avec les ténèbres. Nuit étrange, et plus étrange encore en ceci, que aussitôt que parut l'aurore, moi, qui m'étais entretenu avec la

Divinité, je me glissai hors de la maison comme un rat quitte son trou — créature à peine plus grande, animal inférieur qui, selon le caprice passager de nos maîtres, pouvais être traqué et tué. Les Marsiens, eux aussi, invoquaient peut-être Dieu avec confiance. A coup sûr, si nous ne retenons rien autre de cette guerre, elle nous aura cependant appris la pitié — la pitié pour ces âmes dépourvues de raison qui subissent notre domination.

L'aube était resplendissante et claire; à l'orient, le ciel, que sillonnaient de petits nuages dorés, s'animait de reflets roses. Sur la route qui va du haut de la colline de Putney jusqu'à Wimbledon, traînaient un certain nombre de vestiges pitoyables, restes de la déroute qui, dans la soirée du dimanche où commença la dévastation, dut pousser vers Londres tous les habitants de la contrée. Il y avait là une petite voiture à deux roues sur laquelle était peint le nom de Thomas Lobbe, fruitier à New Malden; une des roues était brisée et une caisse de métal gisait auprès, abandonnée; il y avait aussi un chapeau de paille piétiné dans la boue, maintenant séchée, et au sommet de la côte de West Hill je trouvai un tas de verre écrasé et taché de sang, auprès de l'abreuvoir en pierre qu'on avait renversé et brisé. Mes plans étaient de plus en plus vagues et mes mouvements de plus en plus incertains; j'avais toujours l'idée d'aller à Leatherhead et pourtant j'étais convaincu que, selon toutes probabilités, ma femme ne pouvait s'y trouver. Car, à moins que la mort ne les ait surpris à l'improviste, mes cousins et elle avaient dû fuir dès les premières menaces de danger. Mais je m'imaginais que je pourrais, tout au moins, apprendre là de quel côté s'étaient enfuis les habitants du Surrey. Je savais que je

voulais retrouver ma femme, que mon cœur souffrait de son absence et du manque de toute société, mais je n'avais aucune idée bien claire quant aux moyens de la retrouver, et je sentais avec une intensité croissante mon entier isolement. Je parvins alors, après avoir traversé un taillis d'arbres et de buissons, à la lisière des communaux de Wimbledon, dont les haies, les arbres et les prés s'étendaient au loin sous mes yeux.

Cet espace encore sombre s'éclairait, par endroits, d'ajoncs et de genêts jaunes. Je ne vis nulle part d'Herbe Rouge, et tandis que je rôdais entre les arbustes, hésitant à m'aventurer à découvert, le soleil se leva, inondant tout de lumière et de vie. Dans un pli de terrain marécageux, entre les arbres, je tombai au milieu d'une multitude de petites grenouilles. Je m'arrêtai à les observer, tirant de leur obstination à vivre une leçon pour moi-même. Soudain, j'eus la sensation bizarre que quelqu'un m'épiait et, me retournant brusquement, j'aperçus dans un fourré quelque chose qui s'y blottissait. Pour mieux voir, je fis un pas en avant. La chose se dressa : c'était un homme armé d'un coutelas. Je m'approchaî lentement de lui et il me regarda venir, silencieux et immobile.

Quand je fus près de lui, je remarquai que ses vêtements étaient aussi déguenillés et aussi sales que les miens. On eût dit, vraiment, qu'il avait été traîné dans des égouts. De plus près, je distinguai la vase verdâtre des fossés, des plaques pâles de terre glaise séchée et des reflets de poussière de charbon. Ses cheveux, très bruns et longs, retombaient en avant sur ses yeux ; sa figure était noire et sale, et il avait les traits tirés, de sorte qu'au pre-

mier abord je ne le reconnus pas. De plus, une balafre récente lui coupait le bas du visage.

— Halte! cria-t-il, quand je fus à dix mètres de lui.

Je m'arrêtai. Sa voix était rauque.

— D'où venez-vous? demanda-t-il.

Je réfléchis un instant, l'examinant avec attention.

— Je viens de Mortlake, répondis-je. Je me suis trouvé enterré auprès de la fosse que les Marsiens ont creusée autour de leur cylindre, et j'ai fini par m'échapper.

— Il n'y a rien à manger par ici, dit il. Ce coin m'appartient, toute la colline jusqu'à la rivière, et là-bas jusqu'à Clapham, et ici jusqu'à l'entrée des communaux. Il n'y a de nourriture que pour un seul. De quel côté allez-vous?

Je répondis lentement.

— Je ne sais pas... Je suis resté sous les ruines d'une maison pendant treize ou quatorze jours, et je ne sais rien de ce qui est arrivé pendant ce temps-là.

Il m'écoutait avec un air de doute; tout à coup, il eut un sursaut et son expression changea.

— Je n'ai pas envie de m'attarder ici, dis-je. Je pense aller à Leatherhead pour tâcher d'y retrouver ma femme.

— C'est bien vous, dit-il alors en étendant le bras vers moi. C'est vous qui habitiez à Woking. Vous n'avez pas été tué à Weybridge?

Je le reconnus au même moment.

— Vous êtes l'artilleur qui se cachait dans mon jardin...

— En voilà une chance! dit-il. C'est tout de même drôle que ce soit vous.

Il me tendit sa main et je la pris.

— Moi, continua-t-il, je m'étais glissé dans un fossé d'écoulement. Mais ils ne tuaient pas tout le monde. Quand ils furent partis, je m'en allai à travers champs jusqu'à Walton. Mais... il y a quinze jours à peine... et vous avez les cheveux tout gris.

Il jeta soudain un brusque regard en arrière.

— Ce n'est qu'une corneille, dit-il. Par le temps qui court, on apprend à connaître que les oiseaux ont une ombre. Nous sommes un peu à découvert. Installons nous sous ces arbustes et causons.

— Avez-vous vu les Marsiens? demandai-je. Depuis que j'ai quitté mon trou, je...

— Ils sont partis à l'autre bout de Londres, dit-il. Je pense qu'ils ont établi leur quartier général par là. La nuit, du côté d'Hampstead, tout le ciel est plein des reflets de leurs lumières. On dirait la lueur d'une grande cité, et on les voit aller et venir dans cette clarté. De jour, on ne peut pas. Mais je ne les ai pas vus de plus près depuis... — Il compta sur ses doigts — ... cinq jours. Oui. J'en ai vu deux qui traversaient Hammersmith en portant quelque chose d'énorme... Et l'avant-dernière nuit, ajouta-t-il d'un ton étrangement sérieux, dans le pêle-mêle des reflets, j'ai vu quelque chose qui montait très haut dans l'air. Je crois qu'ils ont construit une machine volante et qu'ils sont en train d'apprendre à voler.

Je m'arrêtai, surpris, sans achever de m'asseoir sous les buissons.

— A voler!

— Oui, dit-il, à voler!

Je trouvai une position confortable et je m'installai.

— C'en est fait de l'humanité, dis-je. S'ils réus-

sissent à voler, ils feront tout simplement le tour du monde, en tous sens...

— Mais oui, approuva-t-il en hochant la tête. Mais... ça nous soulagera d'autant par ici, et d'ailleurs, fit-il en se tournant vers moi, quel mal voyez-vous à ce que ça en soit fini de l'humanité? Moi, j'en suis bien content. Nous sommes écrasés, nous sommes battus.

Je le regardai, ahuri. Si étrange que cela fût, je ne m'étais pas encore rendu compte de toute l'étendue de la catastrophe — et cela m'apparut comme parfaitement évident dès qu'il eut parlé. J'avais conservé jusque-là un vague espoir, ou, plutôt, c'était une vieille habitude d'esprit qui persistait. Il répéta ces mots qui exprimaient une conviction absolue :

— Nous sommes battus.

— C'est bien fini, continua-t-il. Ils n'en ont perdu qu'*un*, rien qu'*un*. Ils se sont installés dans de bonnes conditions, et ils ne s'inquiètent nullement des armes les plus puissantes du monde. Ils nous ont piétinés. La mort de celui qu'ils ont perdu à Weybridge n'a été qu'un accident, et il n'y a que l'avant-garde d'arrivée. Ils continuent à venir; ces étoiles vertes — je n'en ai pas vu depuis cinq ou six jours — je suis sûr qu'il en tombe une quelque part toutes les nuits. Il n'y a rien à faire. Nous avons le dessous, nous sommes battus.

Je ne lui répondis rien. Je restais assis le regard fixe et vague, cherchant en vain à lui opposer quelque argument fallacieux et contradictoire.

— Ça n'est pas une guerre, dit l'artilleur. Ça n'a jamais été une guerre, pas plus qu'il n'y a de guerre entre les hommes et les fourmis.

Tout à coup, me revinrent à l'esprit les détails de la nuit que j'avais passée dans l'observatoire.

— Après le dixième coup, ils n'ont plus tiré — du moins jusqu'à l'arrivée du premier cylindre.

Je lui donnai des explications et il se mit à réfléchir.

— Quelque chose de dérangé dans leur canon, dit-il. Mais qu'est-ce que ça peut faire ? Ils sauront bien le réparer, et quand bien même il y aurait un retard quelconque, est-ce que ça pourrait changer la fin ? C'est comme les hommes avec les fourmis. A un endroit, les fourmis installent leurs cités et leurs galeries ; elles y vivent, elles font des guerres et des révolutions, jusqu'au moment où les hommes les trouvent sur leur chemin, et ils en débarrassent le passage. C'est ce qui se produit maintenant — nous ne sommes que des fourmis. Seulement...

— Eh bien?

— Eh bien! nous sommes des fourmis comestibles.

Nous restâmes un instant là, assis, sans rien nous dire.

— Et que vont-ils faire de nous? questionnai-je.

— C'est ce que je me demande, dit-il ; c'est bien ce que je me demande. Après l'affaire de Weybridge, je m'en allai vers le sud, tout perplexe. Je vis ce qui se passait. Tout le monde s'agitait et braillait ferme. Moi, je n'ai guère de goût pour le remue-ménage. J'ai vu la mort de près une fois ou deux ; ma foi, je ne suis pas un soldat de parade, et, au pire et au mieux — la mort, c'est la mort. Il n'y a que celui qui garde son sang-froid qui s'en tire. Je vis que tout le monde s'en allait vers le sud, et je me dis : De ce côté-là, on ne mangera plus avant qu'il soit longtemps, et je fis carrément volte-face. Je suivis

les Marsiens comme le moineau suit l'homme. Par là-bas, dit-il en agitant sa main vers l'horizon, ils crèvent de faim par tas en se battant et en se trépignant...

Il vit l'expression d'angoisse de ma figure, et il s'arrêta embarrassé.

— Sans doute, poursuivit-il, ceux qui avaient de l'argent ont pu passer en France.

Il parut hésiter et vouloir s'excuser, mais rencontrant mes yeux, il continua.

— Ici, il y a des provisions partout. Des tas de choses dans les boutiques, des vins, des alcools, des eaux minérales. Les tuyaux et les conduites d'eau sont vides. Mais je vous racontais mes réflexions : nous avons affaire à des êtres intelligents, me dis-je, et ils semblent compter sur nous pour se nourrir. D'abord, ils vont fracasser tout — les navires, les machines, les canons, les villes, tout ce qui est régulier et organisé. Tout cela aura une fin. Si nous avions la taille des fourmis, nous pourrions nous tirer d'affaire; ça n'est pas le cas et on ne peut arrêter des masses pareilles. C'est là un fait bien certain, n'est-ce pas?

Je donnai mon assentiment.

— Bien! c'est une affaire entendue — passons à autre chose, alors. Maintenant, il nous attrapent comme ils veulent. Un Marsien n'a que quelques milles à faire pour trouver une multitude en fuite. Un jour, j'en ai vu un près de Wandsworth qui saccageait les maisons et massacrait le monde. Mais ils ne continueront pas de cette façon-là. Aussitôt qu'ils auront fait taire nos canons, détruit nos chemins de fer et nos navires, terminé tout ce qu'ils sont en train de manigancer par là-bas, ils se mettront à nous attraper systématiquement, choisis-

sant les meilleurs et les mettant en réserve dans des cages et des enclos aménagés dans ce but. C'est là ce qu'ils vont entreprendre avant longtemps. Car, comprenez-vous? ils n'ont encore rien commencé, en somme.

— Rien commencé? m'écriai-je.

— Non rien! Tout ce qui est arrivé jusqu'ici, c'est parce que nous n'avons pas eu l'esprit de nous tenir tranquilles, au lieu de les tracasser avec nos canons et autres sottises; c'est parce qu'on a perdu la tête et qu'on a fui en masse, alors qu'il n'était pas plus dangereux de rester où l'on était. Il ne veulent pas encore s'occuper de nous. Ils fabriquent leurs choses, toutes les choses qu'ils n'ont pu apporter avec eux, et ils préparent tout pour ceux qui vont bientôt venir. C'est probablement à cause de cela qu'il ne tombe plus de cylindres pour le moment, et de peur d'atteindre ceux qui sont déjà ici. Au lieu de courir partout à l'aveuglette, en hurlant, et d'essayer vainement de les faire sauter à la dynamite, nous devons tâcher de nous accommoder du nouvel état de choses. C'est là l'idée que j'en ai. Ça n'est pas absolument conforme à ce que l'homme peut ambitionner pour son espèce, mais ça peut s'accorder avec les faits, et c'est le principe d'après lequel j'agis. Les villes, les nations, la civilisation, le progrès — tout ça, c'est fini. La farce est jouée. Nous sommes battus.

— Mais s'il en est ainsi, à quoi sert-il de vivre?

L'artilleur me considéra un moment.

— C'est évident, dit-il. Pendant un million d'années ou deux, il n'y aura plus ni concerts, ni salons de peinture, ni parties fines au restaurant. Si c'est de l'amusement qu'il vous faut, je crains bien que vous n'en manquiez. Si vous avez des manières

distinguées, s'il vous répugne de manger des petits pois avec un couteau ou de ne pas prononcer correctement les mots, vous ferez aussi bien de laisser tout cela de côté, ça ne vous sera plus guère utile.

— Alors vous voulez dire que...

— Je veux dire que les hommes comme moi réussiront à vivre, pour la conservation de l'espèce. Je vous assure que je suis absolument décidé à vivre, et si je ne me trompe, vous serez bien forcé, vous aussi, de montrer ce que vous avez dans le ventre, avant qu'il soit longtemps. Nous ne serons pas tous exterminés, et je n'ai pas l'intention, non plus, de me laisser prendre pour être apprivoisé, nourri et engraissé comme un bœuf gras. Hein ! voyez vous la joie d'être mangé par ces sales reptiles.

— Mais vous ne prétendez pas que.....

— Mais si, mais si ! Je continue : mes plans sont faits, j'ai résolu la difficulté. L'humanité est battue. Nous ne savions rien, et nous avons tout à apprendre maintenant. Pendant ce temps, il faut vivre et rester indépendants, vous comprenez? Voilà ce qu'il y aura à faire.

Je le regardais, étonné et profondément remué par ses paroles énergiques.

— Sapristi ! vous êtes un homme, vous ! m'écriai-je, en lui serrant vigoureusement la main.

— Eh bien ! dit-il, les yeux brillants de fierté, est-ce pensé, cela, hein?

— Continuez, lui dis-je.

— Donc, ceux qui ont envie d'échapper à un tel sort doivent se préparer. Moi, je me prépare. Comprenez bien ceci : nous ne sommes pas tous faits pour être des bêtes sauvages, et c'est ce qui va arriver. C'est pour cela que je vous ai guetté.

J'avais des doutes : vous êtes maigre et élancé. Je ne savais pas que c'était vous et j'ignorais que vous aviez été enterré. Tous les gens qui habitaient ces maisons et tous ces maudits petits employés qui vivaient dans ces banlieues — tous ceux-là ne sont bons à rien. Ils n'ont ni vigueur, ni courage,— ni belles idées, ni grands désirs ; et Seigneur ! un homme qui n'a pas tout cela peut-il faire autre chose que trembler et se cacher ? Tous les matins, ils se trimballaient vers leur ouvrage, — je les ai vus, par centaines, — emportant leur déjeuner, s'essoufflant à courir, pour prendre les trains d'abonnés, avec la peur d'être renvoyés s'ils arrivaient en retard ; ils peinaient sur des ouvrages qu'ils ne prenaient pas même la peine de comprendre ; le soir, du même train train, ils retournaient chez eux avec la crainte d'être en retard pour dîner ; n'osant pas sortir, après leur repas, par peur des rues désertes ; dormant avec des femmes qu'ils épousaient, non pas parce qu'ils avaient besoin d'elles, mais parce qu'elles avaient un peu d'argent qui leur garantissait une misérable petite existence à travers le monde ; ils assuraient leurs vies, et mettaient quelques sous de côté par peur de la maladie ou des accidents ; et le dimanche — c'était la peur de l'au-delà, comme si l'enfer était pour les lapins ! Pour ces gens-là, les Marsiens seront une bénédiction : de jolies cages spacieuses, de la nourriture à discrétion ; un élevage soigné et pas de soucis. Après une semaine ou deux de vagabondage à travers champs, le ventre vide, ils reviendront et se laisseront prendre volontiers. Au bout de peu de temps, ils seront entièrement satisfaits. Ils se demanderont ce que les gens pouvaient bien faire avant qu'il y ait eu des Marsiens pour prendre soin

d'eux. Et les traîneurs de bars, les tripoteurs, les chanteurs — je les vois d'ici, ah ! oui, je les vois d'ici ! s'exclama-t-il avec une sorte de sombre contentement. C'est là qu'il y aura du sentiment et de la religion ; mais il y a mille choses que j'avais toujours vues de mes yeux et que je ne commence à comprendre clairement que depuis ces derniers jours. Il y a des tas de gens, gras et stupides, qui prendront les choses comme elles sont, et des tas d'autres aussi se tourmenteront à l'idée que le monde ne va plus et qu'il faudrait y faire quelque chose. Or, chaque fois que les choses sont telles qu'un tas de gens éprouvent le besoin de s'en mêler, les faibles, et ceux qui le deviennent à force de trop réfléchir, aboutissent toujours à une religion du Rien-Faire, très pieuse et très élevée, et finissent par se soumettre à la persécution et à la volonté du Seigneur. Vous avez déjà dû remarquer cela aussi. C'est de l'énergie à l'envers dans une rafale de terreur. Les cages de ceux-là seront pleines de psaumes, de cantiques et de piété, et ceux qui sont d'une espèce moins simple se tourneront sans doute vers — comment appelez-vous cela ? — l'érotisme.

Il s'arrêta un moment, puis il reprit.

— Très probablement, les Marsiens auront des favoris parmi tous ces gens ; ils leur enseigneront à faire des tours et, qui sait ? feront du sentiment sur le sort d'un pauvre enfant gâté qu'il faudra tuer. Ils en dresseront, peut-être aussi, à nous chasser.

— Non, m'écriai-je, c'est impossible. Aucun être humain...

— A quoi bon répéter toujours de pareilles balivernes ? dit l'artilleur. Il y en a beaucoup qui le fe-

raient volontiers. Quelle blague de prétendre le contraire !

Et je cédai à sa conviction.

— S'ils s'en prennent à moi, dit-il, bon Dieu ! s'ils s'en prennent à moi !... et il s'enfonça dans une sombre méditation.

Je réfléchissais aussi à toutes ces choses, sans rien trouver pour réfuter les raisonnements de cet homme. Avant l'invasion, personne n'eût mis en doute ma supériorité intellectuelle et cependant cet homme venait de résumer une situation que je commençais à peine à comprendre.

— Qu'allez-vous faire ? lui demandai-je brusquement. Quels sont vos plans ?

Il hésita.

— Eh bien ! voici ! dit-il. Qu'avons-nous à faire? Il nous faut trouver un genre de vie qui permette à l'homme d'exister et de se reproduire, et d'être suffisamment en sécurité pour élever sa progéniture. Oui — attendez, et je vais vous dire clairement ce qu'il faut faire à mon avis. Ceux que les Marsiens domestiqueront deviendront bientôt comme tous les animaux domestiques. D'ici à quelques générations, ils seront beaux et gros, ils auront le sang riche et le cerveau stupide — bref, rien de bon. Le danger que courent ceux qui resteront en liberté est de redevenir sauvages, de dégénérer en une sorte de gros rat sauvage... Il nous faudra mener une vie souterraine, comprenez-vous? J'ai pensé aux égouts. Naturellement ceux qui ne les connaissent pas se figurent des endroits horribles; mais sous le sol de Londres, il y en a pendant des milles et des milles de longueur, des centaines de milles; quelques jours de pluie sur Londres abandonné en feront des logis agréables et propres. Les canaux principaux

sont assez grands et assez aérés pour les plus difficiles. Puis, il y a les caves, les voûtes et les magasins souterrains qu'on pourrait joindre aux égouts par des passages faciles à intercepter ; il y a aussi les tunnels et les voie ssouterraines de chemin de fer. Hein ? Vous commencez à y voir clair ? Et nous formons une troupe d'hommes vigoureux et intelligents, sans nous embarrasser de tous les incapables qui nous viendront. Au large, les faibles !

— C'est pour cela que vous me chassiez tout à l'heure.

— Mais..... non..... c'était pour entamer la conversation.

— Ce n'est pas la peine de nous quereller là-dessus. Continuez.

— Ceux qu'on admettra devront obéir. Il nous faut aussi des femmes vigoureuses et intelligentes. — des mères et des éducatrices. Pas de belles dames minaudières et sentimentales — pas d'yeux langoureux. Il ne nous faut ni incapables, ni imbéciles. La vie est redevenue réelle, et les inutiles, les encombrants, les malfaisants succomberont. Ils devraient mourir, oui, ils devraient mourir de bonne volonté. Après tout, il y a une sorte de déloyauté à s'obstiner à vivre pour gâter la race, d'autant plus qu'ils ne pourraient pas être heureux. D'ailleurs, mourir n'est pas si terrible, c'est la peur qui rend la chose redoutable. Et puis nous nous rassemblerons dans tous ces endroits. Londres sera notre district. Même, on pourrait organiser une surveillance afin de pouvoir s'ébattre au plein air, quand les Marsiens n'y seraient pas — jouer au cricket, par exemple. C'est comme cela qu'on sauvera la race. N'est-ce pas ? Tout cela est possible? Mais sauver la race n'est rien ; comme je l'ai dit, ça consiste à devenir

des rats. Le principal, c'est de conserver notre savoir et de l'augmenter encore. Alors, c'est là que des gens comme vous deviennent utiles. Il y a des livres, il y a des modèles. On aménagerait des locaux spéciaux, en lieu sûr, très profonds, et on y réunirait tous les livres qu'on trouverait; pas de sottises, ni romans, ni poésie, rien que des livres d'idées et de science. On pourrait s'introduire dans le British Museum et y prendre tous les livres de ce genre. Il nous faudrait spécialement maintenir nos connaissances scientifiques — les étendre encore. On observerait ces Marsiens. Quelques-uns d'entre nous pourraient aller les espionner, quand ils auraient tout organisé ; j'irai peut-être moi-même. Il faudrait se laisser attraper, pour mieux les approcher je veux dire. Mais le grand point, c'est de laisser les Marsiens tranquilles; ne jamais rien leur voler même. Si on se trouve sur leur passage, on leur fait place. Il faut montrer que nous n'avons pas de mauvaises intentions. Oui, je sais bien; mais ce sont des êtres intelligents, et s'ils ont tout ce qu'il leur faut, ils ne nous réduiront pas aux abois et se contenteront de nous considérer comme une vermine inoffensive.

L'artilleur s'arrêta et posa sa main bronzée sur mon bras.

— Après tout, continua-t-il, il ne nous reste peut-être pas tellement à apprendre avant de..... Imaginez-vous ceci : quatre ou cinq de leurs machines de combat qui se mettent en mouvement tout à coup — les Rayons Ardents dardés en tous sens — et sans que les Marsiens soient dedans. Pas de Marsiens dedans, mais des hommes — des hommes qui auraient appris à les conduire. Ça pourrait être de mon temps, même, — ces hommes!

Figurez-vous pouvoir manœuvrer l'un de ces charmants objets avec son Rayon Ardent, libre et bien manié, et se promener avec ! Qu'importerait de se briser en mille morceaux, au bout du compte, après un exploit comme celui-là? Je réponds bien que les Marsiens en ouvriraient de grands yeux. Les voyez-vous, hein? Les voyez-vous courir, se précipiter, haleter, s'essouffler et hurler, en s'installant dans leurs autres mécaniques? On aurait tout désengrené à l'avance et pif, paf, pan, uitt, uitt, au moment où ils veulent s'installer dedans, le Rayon Ardent passe et l'homme a repris sa place.

L'imagination hardie de l'artilleur et le ton d'assurance et de courage avec lequel il s'exprimait dominèrent complètement mon esprit pendant un certain temps. J'admettais sans hésitation, à la fois ses prévisions quant à la destinée de la race humaine et la possibilité de réaliser ses plans surprenants. Le lecteur qui suit l'exposé de ces faits, l'esprit tranquillé et attentif, voudra bien, avant de m'accuser de sottise et de naïveté, considérer que j'étais craintivement blotti dans les buissons, l'esprit plein d'anxiété et d'appréhension. Nous conversâmes de cette façon pendant une bonne partie de la matinée, puis, après nous être glissés hors de notre cachette et avoir scruté l'horizon pour voir si les Marsiens ne revenaient pas dans les environs, nous nous rendîmes, en toute hâte, à la maison de Putney Hill dont il avait fait sa retraite. Il s'était installé dans une des caves à charbon et quand je vis l'ouvrage qu'il avait fait en une semaine — un trou à peine long de dix mètres par lequel il voulait aller rejoindre une importante galerie d'égout — j'eus mon premier indice du gouffre qu'il y avait entre ses rêves et son courage. J'au-

rais pu en faire autant en une journée, mais j'avais en lui une foi suffisante pour l'aider, toute la matinée et assez tard dans l'après-midi, à creuser son passage souterrain. Nous avions une brouette et nous entassions la terre contre le fourneau de la cuisine. Nous réparâmes nos forces en absorbant le contenu d'une boîte de tête de veau à la tortue et une bouteille de vin. Après la démoralisante étrangeté des événements, j'éprouvais à travailler ainsi un grand soulagement. J'examinais son projet et bientôt des objections et des doutes m'assaillirent, mais je n'en continuais pas moins mon labeur, heureux d'avoir un but vers lequel exercer mon activité. Peu à peu, je commençai à spéculer sur la distance qui nous séparait encore de l'égoût et sur les chances que nous avions de ne pas l'atteindre. Ma perplexité actuelle était de savoir pourquoi nous creusions ce long tunnel, alors qu'on pouvait s'introduire facilement dans les égouts par un regard quelconque, et de là, creuser une galerie pour revenir jusqu'à cette maison. Il me semblait aussi que cette retraite était assez mal choisie et qu'il faudrait, pour y revenir, une inutile longueur de tunnel. Au moment même où tout cela m'apparaissait clairement, l'artilleur s'appuya sur sa bêche et me dit :

— Nous faisons là du bon ouvrage. Si nous nous reposions un moment? D'ailleurs, je crois qu'il serait temps d'aller faire une reconnaissance sur le toit de la maison.

J'étais d'avis de continuer notre travail et, après quelque hésitation, il reprit son outil. Alors, une idée soudaine me frappa. Je m'arrêtai, et il s'arrêta aussi immédiatement.

— Pourquoi vous promeniez-vous dans les com-

munaux, ce matin, au lieu d'être ici ? demandai-je.

— Je prenais l'air, répondit-il, et je rentrais. On est plus en sécurité, la nuit.

— Mais, votre ouvrage... ?

— Oh! on ne peut pas toujours travailler, dit-il.

A cette réponse j'avais jugé mon homme. Il hésita, toujours appuyé sur sa bêche.

— Nous devrions maintenant aller faire une reconnaissance, dit-il, parce que si quelqu'un s'approchait, on entendrait le bruit de nos bêches et on nous surprendrait.

Je n'avais plus envie de discuter. Nous montâmes ensemble et, de l'échelle qui donnait accès sur le toit, nous explorâmes les environs. Nulle part on n'apercevait de Marsiens, et nous nous aventurâmes sur les tuiles, nous laissant glisser jusqu'au parapet qui nous abritait.

De là, un bouquet d'arbres nous cachait la plus grande partie de Putney, mais nous pouvions voir, plus bas, le fleuve, le bouillonnement confus de l'Herbe Rouge et les parties basses de Lambeth inondées. La variété grimpante de l'Herbe Rouge avait envahi les arbres qui entourent le vieux palais, et leurs branches s'étendaient mortes et décharnées, garnies parfois encore de feuilles sèches, parmi tout cet enchevêtrement. Il était étrange de constater combien ces deux espèces de végétaux avaient besoin d'eau courante pour se propager. Autour de nous, on n'en voyait pas trace. Des cytises, des épines roses, des boules de neige montaient verts et brillants au milieu de massifs de lauriers et d'hortensias ensoleillés. Au delà de Kensington, une fumée épaisse s'élevait, qui, avec une brune bleuâtre, empêchait d'apercevoir les collines septentrionales.

L'artilleur se mit à parler de l'espèce de monde qui était restée dans Londres.

— Une nuit de la semaine dernière, dit-il, quelques imbéciles réussirent à rétablir la lumière électrique dans Regent Street et Piccadilly, où se pressa bientôt une multitude d'ivrognes en haillons, hommes et femmes, qui dansèrent et hurlèrent jusqu'à l'aurore. Quelqu'un qui s'y trouvait m'a conté la chose. Quand le jour parut, ils aperçurent une machine de combat marsienne qui, toute droite dans l'ombre, les observait avec curiosité. Sans doute elle était là depuis fort longtemps. Elle s'avança alors au milieu d'eux et en captura une centaine trop ivres ou trop effrayés pour s'enfuir.

Incidents burlesques et tragiques d'une époque troublée qu'aucun historien ne pourra relater fidèlement !

Par une suite de questions, je le ramenai à ses plans grandioses. Son enthousiasme le reprit. Il exposa, avec tant d'éloquence, la possibilité de capturer une machine de combat que cette fois encore je le crus à moitié. Mais je commençais à connaître la qualité de son courage, et je comprenais maintenant pourquoi il attachait tant d'importance à ne rien faire précipitamment. D'ailleurs, il n'était plus du tout question qu'il dût s'emparer personnellement de la grande machine et s'en servir lui-même pour combattre les Marsiens.

Bientôt, nous redescendîmes dans la cave. Nous ne paraissions disposés ni l'un ni l'autre à reprendre notre travail et, quand il proposa de faire la collation, j'acceptai sans hésiter. Il devint soudain très généreux ; puis, le repas terminé, il sortit et revint quelques moments après avec d'excellents cigares. Nous en allumâmes chacun un et son

optimisme devint éblouissant. Il inclinait à considérer ma venue comme une merveilleuse bonne fortune.

— Il y a du champagne dans la cave voisine, dit-il.

— Nous travaillerons mieux avec ce bourgogne, répondis-je.

— Non, non, vous êtes mon hôte, aujourd'hui. Bon Dieu ! nous avons assez de besogne devant nous. Prenons un peu de repos, pour rassembler nos forces, pendant que c'est possible. Regardez-moi toutes ces ampoules !

Poursuivant son idée de s'accorder un peu de répit, il insista pour que nous fissions une partie de cartes. Il m'enseigna divers jeux et, après nous être partagé Londres, lui s'attribuant la rive droite, et moi gardant la rive gauche, nous prîmes chaque paroisse comme enjeu. Si bêtement ridicule que cela paraisse au lecteur de sens rassis, le fait est absolument exact, et, chose plus surprenante encore, c'est que je trouvai ce jeu, et plusieurs autres que nous jouâmes aussi, extrêmement intéressants.

Quel étrange esprit que celui de l'homme ! L'espèce entière était menacée d'extermination ou d'une épouvantable dégradation, nous n'avions devant nous d'autre claire perspective que celle d'une mort horrible, et nous pouvions, tranquillement assis à fumer et à boire, nous intéresser aux chances que représentaient ces bouts de carton peint, et plaisanter avec un réel plaisir. Ensuite il m'enseigna le poker et je lui gagnai tenacement trois longues parties d'échecs. Quand la nuit vint, nous étions si acharnés que nous nous risquâmes d'un commun accord à allumer une lampe.

Après une interminable série de parties, nous soupâmes et l'artilleur acheva le champagne. Nous ne cessions de fumer des cigares, mais rien ne restait de l'énergique régénérateur de la race humaine que j'avais écouté le matin de ce même jour. Il était encore optimiste, mais son optimisme était plus calme et plus réfléchi. Je me souviens qu'il proposa, dans un discours incohérent et peu varié, de boire à ma santé. Je pris un cigare et montai aux étages supérieurs, pour tâcher d'apercevoir les lueurs verdâtres dont il avait parlé.

Tout d'abord, mes regards errèrent à travers la vallée de Londres. Les collines du nord étaient enveloppées de ténèbres ; les flammes qui montaient de Kensington rougeoyaient et, de temps à autre, une langue de flamme jaunâtre s'élançait et s'évanouissait dans la profonde nuit bleue. Tout le reste de l'immense ville était obscur. Alors, plus près de moi, j'aperçus une étrange clarté, une sorte de fluorescence, d'un pâle violet pourpre, que la brise nocturne faisait frissonner. Pendant un moment, je ne pus comprendre quelle était la cause de cette faible irradiation, depuis je pensai qu'elle était produite par l'Herbe Rouge. Avec cette idée, une curiosité qui n'était qu'assoupie s'éveilla en moi avec le sens de la proportion des choses. Mes yeux, alors, cherchèrent dans le ciel la planète Mars, qui resplendissait rouge et claire à l'ouest, puis, longuement et fixement mes regards s'attachèrent aux ténèbres qui s'étendaient sur Hampstead et Highgate.

Je restai longtemps sur le toit, l'esprit déconcerté par les tribulations de la journée. Je me souvenais de mes divers états d'esprit, depuis le besoin de prier que j'avais éprouvé la nuit précé-

dente jusqu'à cette soirée stupidement passée à jouer aux cartes. Tous mes sentiments se révoltèrent, et je me rappelle avoir jeté au loin mon cigare avec un geste de destruction symbolique. Ma folie m'apparut sous un aspect monstrueusement exagéré. Il me semblait que j'avais trahi ma femme et l'humanité, et je me sentais plein de remords. Je décidai d'abandonner à ses breuvages et à sa gloutonnerie cet étrange et fantaisiste rêveur de grandes choses, et de pénétrer dans Londres. Là, me semblait-il, j'aurais de meilleures chances d'apprendre ce que faisaient les Marsiens et quel était le sort de mes semblables. Quand la lune tardive se leva, j'étais encore sur le toit.

## VIII

### LONDRES MORT

Lorsque j'eus quitté l'artilleur, je descendis la colline, et, suivant la grand'rue, je traversai le pont qui mène à Lambeth. Les végétations tumultueuses de l'Herbe Rouge le rendaient alors presque impraticable, mais les tiges blanchissaient déjà par endroits, symptômes de la maladie qui se propageait et devait si rapidement détruire cette plante envahissante.

Au coin de la rue qui va vers la gare de Putney Bridge, je trouvai un homme étendu à terre. Il était encore vivant, mais tout couvert de poussière noire, sale comme un ramoneur, et de plus ivre à ne pouvoir ni se tenir ni parler. Je ne pus tirer de lui que des injures et des menaces, et s'il n'avait pas eu une physionomie aussi brutale, je serais resté avec lui.

Au long de la route, à partir du pont, il y avait partout une couche de poussière noire qui, dans

Fulham, devenait fort épaisse. Une effrayante tranquillité régnait dans les rues. Dans une boulangerie, je trouvai du pain, suri, dur et moisi, mais encore mangeable. Du côté de Walham Green, la poussière noire avait disparu et je passai devant un groupe de maisons blanches qui brûlaient; le crépitement des flammes me fut un réel soulagement, mais dans Brompton les rues redevinrent silencieuses.

Bientôt, la poussière noire tapissa de nouveau les rues, recouvrant les cadavres épars. J'en vis une douzaine en tout, au long de la grand'rue de Fulham. Ils devaient être là depuis plusieurs jours, de sorte que je ne m'attardai pas auprès d'eux. La poussière noire qui les enveloppait adoucissait leurs contours, mais quelques-uns avaient été dérangés par les chiens.

Dans tous les endroits que n'avait pas envahis la poussière noire, les boutiques closes, les maisons fermées, les jalousies baissées, l'abandon et le silence faisaient penser à un dimanche dans la Cité. En certains lieux, les pillards avaient laissé des traces, mais rarement ailleurs qu'aux boutiques de victuailles et aux tavernes. Une vitrine de bijoutier avait été brisée, mais le voleur avait dû être dérangé, car quelques chaînes d'or et une montre étaient tombées sur le trottoir. Je ne pris pas la peine d'y toucher. Plus loin, une femme déguenillée était affalée sur un seuil ; une de ses mains, qui pendait, était toute tailladée, le sang tachait ses haillons fangeux et une bouteille de champagne brisée avait fait une mare sur le trottoir. Elle paraissait dormir, mais elle était morte.

Plus j'avançais vers l'intérieur de Londres, plus profond devenait le silence. Ce n'était pas tellement le silence de la mort que l'attente de choses

prochaines et tenues en suspens. A tout instant, les destructeurs qui avaient déjà dévasté les banlieues nord-ouest de la métropole et anéanti Ealing et Kilburn pouvaient fondre sur ces maisons et les transformer en un monceau de ruines fumantes. C'était une cité condamnée et désertée...

Dans les rues de South Kensington, je ne rencontrai ni cadavres, ni poussière noire. Non loin de là, j'entendis pour la première fois une sorte de hurlement qui, d'abord, parvint d'une façon presque imperceptible à mes oreilles. On eût dit un sanglot alterné sur deux notes : Oul-la, oul-la, oul-la, oul-la, sans la moindre interruption. Quand je passais devant les rues montant au nord, les deux lamentables notes croissaient de volume, puis les maisons et les édifices semblaient de nouveau les amortir et les intercepter. Au bas d'Exhibition Road, je les entendis dans toute leur ampleur. Je m'arrêtai, les yeux tournés vers Kensington Gardens, me demandant quelle pouvait bien être cette étrange et lointaine lamentation. On eût pu croire que ce désert immense d'édifices avait trouvé une voix pour exprimer sa désolation et sa solitude.

— Oulla, oulla, oulla, oulla, gémissait la voix surhumaine, en puissantes vagues sonores qui parcouraient la large rue ensoleillée, entre les hauts édifices. Surpris, je tournai à gauche, me dirigeant vers les grilles de fer de Hyde Park. Il me vint l'idée de m'introduire dans le Museum d'Histoire Naturelle, et de monter jusqu'au sommet des tours, d'où je pourrais voir ce qui se passait dans le parc. Mais je me décidai à ne pas quitter le sol, où il était possible de se cacher promptement, et je m'engageai dans Exhibition Road. Toutes les spacieuses maisons qui bordent cette large voie étaient vides et silen-

cieuses, et l'écho de mes pas se heurtait de façade en façade. Au bout de la rue, près de la grille d'entrée du Parc, un spectacle inattendu frappa mes regards, — un omnibus renversé et un squelette de cheval absolument décharné. Je m'arrêtai un instant, surpris, puis je continuai jusqu'au pont de la Serpentine. La Voix devenait de plus en plus forte, bien que je ne pusse voir, par-dessus les maisons, du côté nord du parc, autre chose qu'une brume enfumée.

— Oulla, oulla, oulla, oulla, pleurait la voix qui venait, me semblait-il, des environs de Regent's Park. Ce cri navrant agit bientôt sur mon esprit et la surexcitation qui m'avait soutenu passa ; cette lamentation s'empara de tout mon être et je me sentis absolument épuisé, les pieds endoloris, et de nouveau, maintenant, torturé par la faim et la soif.

Il devait être plus de midi. Pourquoi errais-je seul dans cette cité morte? Pourquoi vivais-je seul quand tout Londres, enveloppé d'un noir suaire, était prêt à être inhumé? Ma solitude me parut intolérable. Des souvenirs me revinrent d'amis que j'avais oubliés depuis des années. Je pensai aux poisons que contenaient les boutiques des pharmaciens et aux liqueurs accumulées dans les caves des marchands. Je me rappelai les deux êtres de désespoir, qui, autant que je le supposais, partageaient la ville avec moi.

J'arrivai dans Oxford Street par Marble Arch ; là de nouveau, je trouvai la poussière noire et des cadavres épars ; de plus, une odeur mauvaise et de sinistre augure montait des soupiraux des caves de certaines maisons. Pendant cette longue course, la chaleur m'avait grandement altéré et, après beaucoup de peine, je réussis à m'introduire dans une

taverne, où je trouvai à boire et à manger. Lorsque j'eus mangé, je me sentis très las et, pénétrant dans un petit salon, derrière la salle commune, je m'étendis sur un sofa de moleskine et m'endormis.

Lorsque je m'éveillai, la lugubre lamentation retentissait encore à mes oreilles. La nuit tombait et, muni de quelques biscuits et de fromage, — il y avait un garde-viande, mais il ne contenait plus que des vers, — je traversai les places silencieuses, bordées de beaux hôtels, jusqu'à Baker Street et je débouchai enfin dans Regent's Park. De l'extrémité de Baker Street, je vis, par-dessus les arbres, dans la sérénité du couchant, le capuchon d'un géant marsien, et de là semblait sortir cette lamentation. Je ne ressentis aucune terreur. Le voir là, me paraissait la chose la plus simple du monde, et pendant un moment je l'observai sans qu'il fît le moindre mouvement. Rigide et droit, il hurlait sans que je pusse voir pour quelle cause.

J'essayai de combiner un plan d'action. Ce bruit perpétuel : Oulla, oulla, oulla, emplissait mon esprit de confusion. Peut-être étais-je trop las pour être vraiment effrayé. A coup sûr, j'éprouvais, plutôt qu'une réelle peur, une grande curiosité de connaître la raison de ce cri monotone. Voulant contourner le parc, j'avançai au long de Park Road, sous l'abri des terrasses, et j'arrivai bientôt en vue du Marsien stationnaire et hurlan

Tout à coup, j'entendis un chœur d'aboiements furieux. et je vis bientôt accourir vers moi un chien qui avait à la gueule un morceau de viande en putréfaction et que poursuivaient une bande de roquets affamés. Il fit un brusque écart pour m'éviter, comme s'il eût craint que je fusse aussi un nouveau compétiteur. A mesure que les aboiements

se perdaient dans la distance, j'entendis derechef le long gémissement.

A mi-chemin de la gare de Saint-John's Wood, je trouvai soudain les restes d'une Machine à Mains. D'abord, je crus qu'une maison s'était écroulée en travers de la route, et ce ne fut qu'en escaladant les ruines que j'aperçus, avec un sursaut, le monstre mécanique, avec ses tentacules rompus, tordus, faussés, gisant au milieu des dégâts qu'il avait faits. L'avant-corps était fracassé, comme si la machine s'était heurtée en aveugle contre la maison et qu'elle eût été écrasée par sa chute. Il me vint alors à l'idée que le mécanisme avait dû échapper au contrôle du Marsien qui l'habitait. Il y aurait eu quelque danger à grimper sur ces ruines pour l'examiner de près, et le crépuscule était déjà si avancé qu'il me fut difficile même de voir le siège de la machine tout barbouillé de sang et les restes cartilagineux du Marsien que les chiens avaient abandonnés.

Plus surpris que jamais de tous ces spectacles, je continuai mon chemin vers Primrose Hill. Au loin, par une trouée entre les arbres, j'aperçus un second Marsien, debout et silencieux, dans le parc, près des Jardins Zoologiques. Un peu au delà des ruines de la Machine à Mains, je tombai de nouveau au milieu de l'Herbe Rouge, et le canal n'était qu'une masse spongieuse de végétaux rouge-sombre.

Soudain, comme je traversais le pont, les lamentables oulla, oulla, oulla, cessèrent, coupés, supprimés d'un seul geste pour ainsi dire, et le silence tomba comme un coup de tonnerre.

Les hautes maisons, autour de moi, étaient imprécises et vagues; les arbres du côté du parc s'obscurcissaient. Partout, l'Herbe Rouge envahissait les

ruines, se tordant et s'enchevêtrant pour me submerger. La Nuit, mère de la peur et du mystère, m'enveloppait. Tant que j'avais entendu la voix lamentable, la solitude et la désolation avaient été tolérables; à cause d'elle, Londres avait paru vivre encore, et cette illusion de vie m'avait soutenu. Puis, tout à coup, un changement, le passage de je ne sais quoi, et un silence, une mort qu'on pouvait toucher, et rien autre que cette paix mortelle.

Toute la ville semblait me regarder avec des yeux de spectre. Les fenêtres des maisons blanches étaient des orbites vides dans des crânes, et mon imagination m'entourait de mille ennemis silencieux. La terreur, l'horreur de ma témérité s'emparèrent de moi. La rue qu'il me fallait suivre devint affreusement noire, comme un flot de goudron, et j'aperçus, au milieu du passage, une forme contorsionnée. Je ne pus me résoudre à m'avancer plus loin. Je tournai par la rue de Saint John's Wood et, à toutes jambes, je m'enfuis vers Kilburn, loin de cette intolérable tranquillité. Je me cachai, pour échapper à l'obscurité et au silence, jusque bien longtemps après minuit, dans le kiosque d'une station de voitures de Harrow Road. Mais avant l'aube, mon courage me revint, et, les étoiles scintillant encore au ciel, je repris le chemin de Regent's Park. Je me perdis dans la confusion des rues, mais j'aperçus bientôt, au bout d'une longue avenue, la pente de Primrose Hill. Au sommet de la colline, se dressant jusqu'aux étoiles qui pâlissaient, était un troisième Marsien, debout et immobile comme les autres.

Une volonté insensée me poussait. Je voulais en finir, dussé-je y rester, et je voulais même m'épargner la peine de me tuer de ma propre main. Je

m'avançai insouciant vers le titan ; comme j'approchais et que l'aube devenait plus claire, je vis une multitude de corbeaux qui s'attroupaient et volaient en cercles autour du capuchon de la machine. A cette vue, mon cœur bondit et je me mis à courir.

Je traversai précipitamment un fourré d'Herbe Rouge qui obstruait Saint Edmund's Terrace, barbotai, jusqu'à mi-corps, dans un torrent qui s'échappait des réservoirs de distribution des eaux, et avant que le soleil ne se fût levé, je débouchai sur les pelouses. Au sommet de la colline, d'énormes tas de terre avaient été remués, formant une sorte de formidable redoute : c'était le dernier et le plus grand des camps qu'établirent les Marsiens. De derrière ces retranchements, une mince colonne de fumée montait vers le ciel. Contre l'horizon, un chien avide passa et disparut. La pensée qui m'avait frappé devenait réelle, devenait croyable. Je ne ressentais aucune crainte, mais seulement une folle exultation qui me faisait frissonner, tandis que je gravissais, en courant, la colline vers le monstre immobile. Hors du capuchon, pendaient des lambeaux bruns et flasques que les oiseaux carnassiers déchiraient à coups de bec.

En un instant, j'eus escaladé le rempart de terre, et, debout sur la crête, je pus voir l'intérieur de la redoute ; c'était un vaste espace où gisaient, en désordre, des mécanismes gigantesques, des monceaux énormes de matériaux et des abris d'une étrange sorte. Puis, épars çà et là, quelques-uns dans leurs Machines de Guerre renversées ou dans les Machines à Mains, rigides maintenant, et une douzaine d'autres silencieux, roides et alignés, étaient les Marsiens — *morts* — tués par les bacilles des con-

tagions et des putréfactions, contre lesquels leurs systèmes n'étaient pas préparés ; tués comme l'était l'Herbe Rouge, tués, après l'échec de tous les moyens humains de défense, par les infimes créatures que la divinité, dans sa sagesse, a placées sur la terre.

Car tel était le résultat, comme j'aurais pu d'ailleurs, ainsi que bien d'autres, le prévoir, si l'épouvante n'avait pas affolé nos esprits. Les germes des maladies ont, depuis le commencement des choses, prélevé leur tribut sur l'humanité — sur nos ancêtres préhistoriques, dès l'apparition de toute vie. Mais, en vertu de la sélection naturelle, notre espèce a depuis lors développé sa force de résistance ; nous ne succombons à aucun de ces germes, sans une longue lutte, et contre certains autres — ceux, par exemple, qui amènent la putréfaction des matières mortes — notre carcasse vivante jouit de l'immunité. Mais il n'y a pas, dans la planète Mars, la moindre bactérie, et dès que nos envahisseurs marsiens arrivèrent, aussitôt qu'ils absorbèrent de la nourriture, nos alliés microscopiques se mirent à l'œuvre pour leur ruine. Quand je les avais vus et examinés, ils étaient déjà irrévocablement condamnés, mourant et se corrompant, à mesure qu'ils s'agitaient. C'était inévitable. L'homme a payé, au prix de millions et de millions de morts, sa possession héréditaire du globe terrestre : il lui appartient contre tous les intrus, et il serait encore à lui, même si les Marsiens étaient dix fois plus puissants. Car l'homme ne vit ni ne meurt en vain.

Les Marsiens, une cinquantaine en tout, étaient là, épars, dans l'immense fosse qu'ils avaient creusée, surpris par une mort qui dut leur sembler absolument incompréhensible. Moi-même, alors, je n'en

devinais pas la cause. Tout ce que je savais, c'est que ces êtres, qui avaient été vivants et si terribles pour les hommes, étaient morts. Un instant, je m'imaginai que la destruction de Sennachérib s'était reproduite : Dieu s'était repenti, et l'ange de la mort les avait frappés pendant la nuit.

Je restais là debout, contemplant le gouffre. Soudain le soleil levant enflamma le monde de ses rayons étincelants, et mon cœur bondit de joie. La fosse était encore obscure; les formidables engins, d'une puissance et d'une complexité si grandes et si surprenantes, si peu terrestres par leurs formes tortueuses et bizarres, montaient, sinistres, étranges et vagues, hors des ténèbres, vers la lumière. J'entendais une multitude de chiens qui se battaient autour des cadavres, gisant dans l'ombre, au fond de la cavité. Sur l'autre bord, plate, vaste et insolite, était la grande machine volante qu'ils expérimentaient dans notre atmosphère plus dense, quand la maladie et la mort les avaient arrêtés. Et cette mort ne venait pas trop tôt. Un croassement me fit lever la tête, et mes regards rencontrèrent l'immense machine de guerre, qui ne combattrait plus jamais, et les lambeaux de chair rougeâtre qui pendaient des sièges des machines renversées, sur le sommet de Primrose Hill.

Me tournant vers le bas de la pente, j'aperçus, auréolés de vols de corbeaux, les deux autres géants que j'avais vus la veille, et tels encore que la mort les avait surpris. Celui dont j'avais entendu les cris et les appels était mort. Peut-être fut-il le dernier à mourir, et son gémissement s'était continué sans interruption jusqu'à l'épuisement de la force qui activait sa machine. Maintenant, tripodes inoffensifs

de métal brillant, ils étincelaient dans la gloire du soleil levant.

Tout autour de cette fosse, sauvée comme par miracle d'une éternelle destruction, s'étendait la grande métropole. Ceux qui n'ont vu Londres que voilé de ses sombres brouillards fumeux, peuvent difficilement s'imaginer la clarté et la beauté qu'avait son désert silencieux de maisons.

Vers l'est, au-dessus des ruines noircies d'Albert Terrace et de la flèche rompue de l'église, le soleil scintillait, éblouissant, dans un ciel clair, et ici et là, quelque vitrage, dans l'immensité des toits reflétait ses rayons avec une aveuglante intensité. Il inondait de clarté les quais et les immenses magasins circulaires de la gare de Chalk Farm, les vastes espaces, veinés auparavant de rails noirs et brillants, mais rouges maintenant de la rouille rapide de quinze jours de repos, et il y avait sur tout cela quelque chose du mystère de la beauté.

Au nord, vers l'horizon bleu, Kilburn et Hampstead s'étendaient, avec leurs multitudes de maisons; à l'ouest la grande cité était encore dans l'ombre, et vers le sud, au delà des Marsiens, les prés verts de Regent's Park, le Langham Hotel, le dôme de l'Albert Hall, l'Institut Impérial, les maisons géantes de Brompton Road se détachaient avec précision dans le soleil levant tandis que les ruines de Westminster surgissaient d'une légère brume. Plus loin encore, s'élevaient les collines bleues du Surrey et les tours du Palais de Cristal étincelantes comme deux baguettes d'argent. La masse de Saint Paul's faisait une tache sombre sur le ciel, et sur le côté ouest du dôme, je vis alors un immense trou béant.

En contemplant cette vaste étendue de maisons,

de magasins, d'églises, silencieuse et abandonnée, en songeant aux espoirs et aux efforts infinis, aux multitudes innombrables de vies qu'il avait fallu pour édifier ce récif humain, à la soudaine et impitoyable destruction qui avait menacé tout cela, quand je compris nettement que la menace n'avait pas été accomplie, que de nouveau les hommes allaient parcourir ces rues et que cette vaste cité morte, qui m'était si chère, retrouverait sa vie et sa richesse, je ressentis une émotion telle que je mis à pleurer.

Le supplice avait pris fin. Dès ce jour même, la guérison allait commencer. Tout ce qu'il survivait de gens dans les provinces, sans direction, sans loi, sans vivres, comme des troupeaux sans bergers, et ceux qui avaient fui par mer, allaient revenir; la vie, de plus en plus puissante et active, animerait encore les rues vides, et se répandrait dans les squares déserts. Quoi qu'ait pu faire la destruction, la main du destructeur s'était arrêtée. Tous les décombres géants, les squelettes noircis des maisons, qui paraissaient si lugubres par delà les flancs gazonnés et ensoleillés de la colline, retentiraient bientôt du bruit des marteaux et des truelles. A cette idée, j'étendis les mains vers le ciel, en un élan de gratitude pour la Divinité. Dans un an, pensai-je, dans un an.....

Puis, avec une force irrésistible, mes pensées revinrent vers moi, vers ma femme, vers l'ancienne existence d'espoir et de tendresse qui avait cessé pour toujours.....

## IX

### LE DÉSASTRE

Voici maintenant la chose la plus étrange de

mon récit, bien qu'elle ne soit pas sans doute absolument surprenante. Je me rappelle clairement, froidement, vivement, tout ce que je fis ce jour-là, jusqu'au moment où j'étais debout au sommet de Primrose Hill pleurant et remerciant Dieu. Après cela, je ne sais plus rien...

Des trois jours qui suivirent, il ne me reste le moindre souvenir. Depuis lors, j'ai appris que, bien loin d'avoir été le premier à découvrir la destruction des Marsiens, plusieurs autres vagabonds, errant comme moi, avaient déjà fait cette découverte la nuit précédente. Un homme — le premier — avait été à Saint-Martin-le-Grand, et, tandis que j'étais caché dans le kiosque de la station de cabs, il avait trouvé le moyen de télégraphier à Paris. De là, la joyeuse nouvelle avait parcouru le monde entier ; mille cités, effarées par d'horribles appréhensions, s'étaient livrées, au milieu d'illuminations folles, à des manifestations frénétiques ; on savait la chose à Dublin, à Edimbourg, à Manchester, à Birmingham, pendant que j'étais au bord du talus à examiner la fosse. Déjà, des hommes pleurant de joie, chantant, interrompant leur travail pour se serrer les mains et pousser des vivats, formaient des trains qui redescendaient vers Londres. Les cloches, qui s'étaient tues depuis une quinzaine, proclamèrent tout à coup la nouvelle, et ce ne fut, dans toute l'Angleterre, qu'un seul carillon. Des hommes à bicyclette, maigres et débraillés, s'essoufflaient sur toutes les routes, criant partout la délivrance inattendue aux gens désemparés, rôdant à l'aventure, la face décharnée et les yeux effarés. Et les vivres ! Par la Manche, par la mer d'Islande, par l'Atlantique, le blé, le pain, la viande accouraient à notre aide. Tous les vaisseaux du monde semblaient

alors se diriger vers Londres. Mais de tout cela je n'ai gardé le moindre souvenir. J'errais par la ville — en proie à un accès de démence et, revenant à la raison, je me retrouvai chez des braves gens qui m'avaient recueilli, alors que, depuis trois jours, je vagabondais, pleurant de rage, à travers les rues de Saint John's Wood. Ils me racontèrent par la suite que je chantais une sorte de complainte, des phrases incohérentes, telles que : *Le dernier homme vivant! Hurrah! Le dernier homme en vie.* Préoccupés comme ils devaient l'être de leurs propres affaires, ces gens, dont je ne saurais même donner ici le nom, malgré mon vif désir de leur exprimer ma reconnaissance, ces gens s'encombrèrent néanmoins de moi, me donnèrent asile et me protégèrent contre ma propre fureur. Apparemment, j'avais dû, pendant ce laps de temps, leur conter des bribes de mon histoire.

Quand mon égarement eut cessé, ils m'annoncèrent, avec beaucoup de ménagements, ce qu'ils avaient appris du sort de Leatherhead. Deux jours après mon emprisonnement, la ville, avec tous ses habitants, avait été détruite par un Marsien, qui l'avait saccagée de fond en comble, semblait-il, sans aucune provocation, comme un gamin bouleverserait une fourmilière, pour le simple caprice de faire étalage de sa force.

Je me trouvais sans famille et sans foyer, et ils furent très bons pour moi. J'étais seul et triste et ils me supportèrent avec indulgence. Je passai avec eux les quatre jours qui suivirent ma guérison. Pendant tout ce temps, je sentis un désir inexplicable et de plus en plus vif de revoir, une fois encore, ce qui restait de ma petite existence passée, qui avait paru si brillante et si heureuse. C'était un

désir sans espoir, un besoin de me repaître de ma misère. Ils firent tout ce qu'ils purent pour me dissuader et me distraire de cette pensée morbide. Mais bientôt je ne pus résister plus longtemps à cette impulsion ; leur promettant de revenir fidèlement, et, je l'avoue, me séparant de ces amis de quatre jours avec des larmes dans les yeux, je m'aventurai derechef par les rues qui récemment avaient été si sombres, si insolites, si vides.

Déjà, elles étaient emplies de gens qui revenaient; à certains endroits même, des boutiques étaient ouvertes et j'aperçus une fontaine wallace où coulait un filet d'eau.

Je me souviens combien ironiquement brillant le jour semblait, au moment où j'entreprenais ce mélancolique pèlerinage à la petite maison de Woking, combien étaient affairées les rues, et vivante l'animation qui m'entourait.

Partout les gens, innombrables, étaient dehors, empressés à mille occupations, et l'on ne pouvait croire qu'une grande partie de la population avait été massacrée. Mais je remarquai alors combien les faces des gens que je rencontrais étaient jaunes, combien longs et hérissés les cheveux des hommes, combien grands et brillants leurs yeux, tandis que la plupart étaient encore revêtus de leurs habits en haillons. Sur les figures, on ne voyait que deux expressions : une joie et une énergie exultante, ou une farouche résolution. A part l'expression des visages, Londres semblait une ville de mendiants et de chemineaux. En grande confusion, on distribuait partout le pain qu'on nous avait envoyé de France. Les rares chevaux qu'on rencontrait avaient les côtes horriblement apparentes. Des agents, spécialement engagés, l'air hagard,

un insigne blanc au bras, se tenaient au coin des rues. Je ne vis pas grand'chose des méfaits des Marsiens avant d'arriver à Wellington Street, où l'Herbe Rouge grimpait par-dessus les piles et les arches du pont de Waterloo.

Au coin du pont, je rencontrai un des contrastes baroques, habituels en ces occasions. Un grand papier, fixé à une tige, s'étalait contre un fourré d'Herbe Rouge. C'était une affiche du premier journal qui ait repris sa publication ; j'en payai un exemplaire avec un shilling tout noirci, que je retrouvai dans une poche. La plus grande partie du journal était en blanc, mais le compositeur s'était amusé à remplir la dernière page avec une collection d'annonces fantaisistes. Le reste était une suite d'impressions et d'émotions personnelles rédigées à la hâte ; le service des nouvelles n'était pas encore réorganisé. Je n'appris rien de nouveau, sinon qu'en une seule semaine l'examen des mécanismes marsiens avait donné des résultats surprenants. Parmi d'autres choses, on affirmait — ce que je ne pus croire encore — qu'on avait découvert le « secret de voler ». A la gare de Waterloo, je trouvai des trains qui ramenaient gratis les gens chez eux. Le premier flot s'étant déjà écoulé, il n'y avait heureusement que peu de voyageurs dans le train et je ne me sentais guère disposé à soutenir une conversation occasionnelle. Je m'installai seul dans un compartiment, et, les bras croisés, je contemplai, par la portière ouverte le lamentable spectacle de toute cette dévastation ensoleillée. Au sortir de la gare, le train cahota sur une voie temporaire. De chaque côté les maisons n'étaient que des ruines noircies. A l'embranchement de Clapham, Londres apparut tout barbouillé par la poussière de la Fumée

Noire, malgré les deux derniers jours d'orages et de pluies. Là aussi, une partie de la voie avait été détruite, et des centaines d'ouvriers — commis sans emploi et gens de magasins — travaillaient à côté des terrassiers ordinaires, et nous fûmes encore cahotés sur une voie provisoire, hâtivement établie.

Tout au long de la ligne, l'aspect de la contrée était désolé et bouleversé. Wimbledon avait particulièrement souffert; Walton, grâce à ses bois de sapins qui n'avaient pas été incendiés, parut être la localité la moins endommagée. La Wandle, la Mole, tous les cours d'eaux n'étaient que des masses enchevêtrées d'Herbe Rouge. Les forêts de pins du Surrey étaient des endroits trop secs pour que ces végétations les envahissent. Après la gare de Wimbledon, on voyait des fenêtres du train, dans des pépinières, les masses de terres remuées par la chute du sixième cylindre. Un certain nombre de gens se promenaient là, et des troupes du génie travaillaient alentour. Un pavillon anglais flottait joyeusement à la brise du matin. Les pépinières étaient partout envahies par les végétations écarlates, une immense étendue aux teintes livides, coupée d'ombres pourpres et très pénibles à l'œil. Le regard, avec un infini soulagement, se portait des grès roussâtres et des rouges lugubres du premier plan, vers la douceur verte et bleue des collines de l'est.

A Woking, la ligne était encore en réparation. Je dus descendre à Byfleet et prendre la route de Maybury, en passant par l'endroit où l'artilleur et moi avions causé aux hussards, et par la lande où un Marsien m'était apparu pendant l'orage. Là, poussé par la curiosité, je fis un détour pour chercher, dans un fouillis d'Herbe Rouge le dogcart renversé

et brisé, et les os blanchis du cheval, épars et rongés. Je demeurai là, un instant, à examiner ces vestiges.

Puis, je repris mon chemin à travers le bois de sapins, en certains endroits enfoncé jusqu'au cou dans l'Herbe Rouge; le cadavre de l'hôtelier du Chien-Tigré n'était plus à la place où je l'avais vu, et je pensai qu'il avait déjà dû être enterré ; je revins ainsi chez moi en passant par College Arms. Un homme, debout contre la porte ouverte d'un cottage, me salua par mon nom, quand je passai devant lui.

Avec un éclair d'espoir, qui se dissipa immédiatement, je regardai ma maison. La porte avait été forcée; elle ne tenait plus fermée, et, au moment où j'approchai, elle s'ouvrit lentement.

Elle se referma soudain en claquant. Les rideaux de mon cabinet flottaient au courant d'air de la fenêtre ouverte, la fenêtre de laquelle l'artilleur et moi nous avions guetté l'aurore. Depuis lors, personne ne l'avait fermée. Les bouquets d'arbustes écrasés étaient encore tels que je les avais laissés quatre semaines auparavant. Je trébuchai dans le vestibule et la maison sonna le vide. L'escalier était taché et sale à l'endroit où, trempé jusqu'aux os par l'orage, je m'étais laissé tomber, la nuit de la catastrophe. En montant, je trouvai les traces boueuses de nos pas.

Je les suivis jusqu'à mon cabinet ; là, sous la sélénite qui me servait de presse-papier, étaient encore les feuilles du manuscrit que j'avais laissé interrompu, l'après midi où le cylindre s'ouvrit. Je parcourus ma dissertation inachevée. C'était un article sur « le Développement des Idées Morales et les Progrès de la Civilisation ». La dernière phrase

commençait prophétiquement ainsi : Nous pouvons espérer que dans deux cents ans... Brusquement, mon travail en restait là; je me rappelai l'incapacité où je m'étais trouvé de fixer mon esprit, ce matin d'il y avait à peine un mois, et avec quel plaisir je m'étais interrompu pour aller recevoir la *Daily Chronicle* des mains du petit porteur de journaux. Je me souvins que j'étais allé au-devant de lui jusqu'à la grille du jardin, et que j'avais écouté avec une surprise incrédule son étrange histoire des « hommes tombés de Mars ».

Je redescendis dans la salle à manger, j'y retrouvai, tels que l'artilleur et moi les avions laissés, le gigot et le pain, en fort mauvais état, et une bouteille de bière renversée. Mon foyer était désolé. Je compris combien était fou le faible espoir que j'avais si longtemps caressé. Alors, quelque chose d'étrange se produisit.

— C'est inutile, disait une voix; la maison est vide — depuis plus de dix jours sans doute. Ne restez pas là à vous torturer. Vous seule avez échappé.

J'étais frappé de stupeur. Avais-je pensé tout haut? Je me retournai. Derrière moi, la porte-fenêtre était restée ouverte et, m'approchant, je regardai au dehors.

Là, stupéfaits et effrayés, autant que je l'étais moi-même, je vis mon cousin et ma femme — ma femme livide et les yeux sans larmes. Elle poussa un cri étouffé.

— Je suis venue, dit-elle... Je savais... Je savais bien...

Elle porta la main à sa gorge et chancela. Je fis un pas en avant et la reçus dans mes bras.

## X

### ÉPILOGUE

En terminant mon récit, je regrette de n'avoir pu contribuer qu'en une si faible mesure à jeter quelque clarté sur maintes questions controversées et qu'on discute encore. Sous un certain rapport, j'encourrai certainement des critiques, mais mon domaine particulier est la philosophie spéculative, et mes connaissances en physiologie comparée se bornent à un ou deux manuels. Cependant, il me semble que les hypothèses de Carter, pour expliquer la mort rapide des Marsiens, sont si probables qu'on peut les considérer comme une conclusion démontrée, et je me suis rangé à cette opinion, dans le cours de mon récit.

Quoi qu'il en soit, on ne retrouva, dans les cadavres marsiens qui furent examinés après la guerre, aucun bacille autre que ceux connus déjà comme appartenant à des espèces terrestres. Le fait qu'ils n'enterraient pas leurs morts, et les massacres qu'ils perpétrèrent avec tant d'indifférence, prouvent qu'ils ignoraient entièrement les dangers de la putréfaction. Mais, si concluant que cela soit, ce n'est en aucune façon un argument irréfutable et catégorique.

La composition de la Fumée Noire, que les Marsiens employèrent avec des effets si meurtriers, est encore inconnue, et le générateur du Rayon Ardent demeure un mystère. Les terribles catastrophes, qui se produisirent pendant des recherches aux laboratoires d'Ealing et de South Kensington ont découragé les chimistes, qui n'osent se livrer à de plus amples investigations. L'analyse spectrale de la Poussière Noire indique, sans possibilité d'erreur,

la présence d'un élément inconnu, qui forme, dans le vert du spectre, un groupe brillant de trois lignes; il se peut que cet élément se combine avec l'argone, pour former un composé qui aurait un effet immédiat et mortel sur quelque partie constitutive du sang. Mais des spéculations aussi peu prouvées n'intéressent guère l'ordinaire lecteur, auquel s'adresse ce récit. On n'avait naturellement pas pu examiner l'écume brunâtre qui descendit la Tamise après la destruction de Shepperton, et on n'aura plus l'occasion de le faire.

J'ai déjà donné les résultats de l'examen anatomique des Marsiens, autant qu'un tel examen était possible sur les restes laissés par les chiens errants. Tout le monde a pu voir le magnifique spécimen, presque complet, qui est conservé dans l'alcool au Muséum d'Histoire Naturelle, ou les innombrables dessins et reproductions qui en furent faits; mais, en dehors de cela, l'intérêt qu'offrent leur physiologie et leur structure demeure purement scientifique.

Une question, d'un intérêt plus grave et plus universel, est la possibilité d'une nouvelle attaque des Marsiens. Je suis d'avis que l'on n'a pas accordé suffisamment d'attention à cet aspect du problème. A présent, la planète Mars est en conjonction, mais pour moi, à chaque retour de son opposition, je m'attends à une nouvelle tentative. En tous les cas, nous devrons être prêts. Il me semble qu'il serait possible de déterminer exactement la position du canon avec lequel ils nous envoient leurs projectiles, d'établir une surveillance continuelle de cette partie de la planète et d'être avertis de leur prochaine invasion.

On pourrait alors détruire le cylindre, avec de la

dynamite ou d'autres explosifs, avant qu'il ne soit suffisamment refroidi pour permettre aux Marsiens d'en sortir ; ou bien, on pourrait les massacrer à coup de canon, dès que le couvercle serait dévissé. Il me paraît que, par l'échec de leur première surprise, ils ont perdu un avantage énorme, et peut-être aussi voient-ils la chose sous ce même jour.

Lessing a donné d'excellentes raisons de supposer que les Marsiens ont effectivement réussi à faire une descente sur la planète Vénus. Il y a sept mois, Vénus et Mars étaient sur une même ligne avec le soleil, c'est-à-dire que, pour un observateur placé sur la planète Vénus, Mars se trouvait en opposition. Peu après, une trace particulièrement sinueuse et lumineuse apparut sur l'hémisphère obscur de Vénus, et, presque simultanément, une trace faible et sombre, d'une similaire sinuosité, fut découverte sur une photographie du disque marsien. Il faut voir les dessins qu'on a faits de ces signes, pour apprécier pleinement leurs caractères remarquablement identiques.

En tous les cas, que nous attendions ou non une nouvelle invasion, ces événements nous obligent à modifier grandement nos vues sur l'avenir des destinées humaines. Nous avons appris, maintenant, à ne plus considérer notre planète comme une demeure sûre et inviolable pour l'Homme : jamais nous ne serons en mesure de prévoir quels biens ou quels maux invisibles peuvent nous venir tout à coup de l'espace. Il est possible que, dans le plan général de l'univers, cette invasion ne soit pas pour l'homme sans utilité finale; elle nous a enlevé cette sereine confiance en l'avenir, qui est la plus féconde source de décadence; elle a fait à la science humaine des dons inestimables, et contribué dans une large

mesure à avancer la conception du bien-être pour tous, dans l'humanité. Il se peut qu'à travers l'immensité de l'espace les Marsiens aient suivi le destin de leurs pionniers, et que, profitant de la leçon, ils aient trouvé dans la planète Vénus une colonie plus sûre. Quoi qu'il en soit, pendant bien des années encore, on continuera de surveiller sans relâche le disque de Mars, et ces traits enflammés du ciel, les étoiles filantes, en tombant, apporteront à tous les hommes une inéluctable appréhension.

Il serait difficile d'exagérer le merveilleux développement de la pensée humaine, qui fut le résultat de ces événements. Avant la chute du premier cylindre, il régnait une conviction générale qu'à travers les abîmes de l'espace aucune vie n'existait, sauf à la chétive surface de notre minuscule sphère. Maintenant, nous voyons plus loin. Si les Marsiens ont pu atteindre Vénus, rien n'empêche de supposer que la chose soit possible aussi pour les hommes. Quand le lent refroidissement du soleil aura rendu cette terre inhabitable, comme cela arrivera, il se peut que la vie, qui a commencé ici-bas, aille se continuer sur la planète sœur. Aurons-nous à la conquérir?

Obscure et prodigieuse est la vision que j'évoque de la vie, s'étendant lentement, de cette petite serre chaude du système solaire, à travers l'immensité vide de l'espace sidéral. Mais c'est un rêve lointain. Il se peut aussi, d'ailleurs, que la destruction des Marsiens ne soit qu'un court répit. Peut-être est-ce à eux et nullement à nous que l'avenir est destiné.

Il me faut avouer que la détresse et les dangers de ces moments ont laissé, dans mon esprit, une constante impression de doute et d'insécurité. J'écris,

dans mon bureau, à la clarté de la lampe, et soudain, je revois la vallée, qui s'étend sous mes fenêtres, incendiée et dévastée; je sens la maison autour de moi vide et désolée. Je me promène sur la route de Byfleet, et je croise toutes sortes de véhicules, une voiture de boucher, un landau de gens en visite, un ouvrier à bicyclette, des enfants s'en allant à l'école, et soudain, tout cela devient vague et irréel, et je crois encore fuir avec l'artilleur, à travers le silence menaçant et l'air brûlant. La nuit, je revois la Poussière Noire obscurcissant les rues silencieuses, et, sous ce linceul, des cadavres grimaçants ; ils se dressent devant moi, en haillons et à demi dévorés par les chiens ; ils m'invectivent et deviennent peu à peu furieux, plus pâles et plus affreux, et se transforment enfin en affolantes contorsions d'humanité. Puis je m'éveille, glacé et bouleversé, dans les ténèbres de la nuit.

Je vais à Londres; je me mêle aux foules affairées de Flee Street et du Strand, et ces gens semblent être les fantômes du passé, hantant les rues que j'ai vues silencieuses et désolées, allant et venant, ombres dans une ville morte, caricatures de vie dans un corps pétrifié. Il me semble étrange, aussi, de grimper, ce que je fis la veille du jour où j'écrivis ce dernier chapitre, au sommet de Primrose Hill, pour voir l'immense province de maisons, vagues et bleuâtres, à travers un voile de fumée et de brume, disparaissant au loin dans le ciel bas et sombre, de voir les gens se promener dans les allées bordées de fleurs, au flanc de la colline, d'observer les curieux venant voir la machine marsienne, qu'on a laissée là encore, d'entendre le tapage des enfants qui jouent, èt de me rappeler que je vis tout cela, ensoleillé et clair, triste et

silencieux, à l'aube de ce dernier grand jour.....

Et le plus étrange de tout, encore, est de penser, tandis que j'ai dans la mienne sa main mignonne, que ma femme m'a compté, et que je l'ai comptée, elle aussi, parmi les morts.

H. G. WELLS.

*Traduit de l'anglais par* HENRY-D. DAVRAY.



# REVUE DU MOIS

—

## *ÉPILOGUES*

Le papier et la civilisation. — Les formes ridicules du progrès. — L'ironie de l'Assistance publique. — Les suicides en famille. — Les bêtises des hommes de génie.

**Le Papier et la Civilisation.** — Bien que je sois menacé d'en subir, comme tous les écrivains, les conséquences, qui seront peut-être pénibles, la crise du papier me réjouit — philosophiquement — à un haut degré. *Ex nihilo nihil:* la Science n'y peut rien. Ce n'est pas sa faillite, c'est celle du progrès, conception qui n'a rien à voir avec la Science. La situation est celle-ci. On faisait le papier avec des sapins. Or le sapin manque, — et on ne sait par quoi le remplacer. La Norwège que l'on allait rendre chauve a réglé ses coupes de cheveux. Sans doute il y a encore de bonnes forêts à tondre en Sibérie, mais le transport des dépouilles mettrait le papier à journal au prix du papier à lettre. Ensuite, comme la consommation du sapin est beaucoup plus rapide que la crue du sapin, la terre entière, fût-elle une vaste et unique sapinière, qu'on pourrait encore compter sur ses doigts en quelle année le *Times*, pour faire ses frais devra se vendre une demi-couronne.

La question, à cette heure insoluble, trouble les marchands de papier et rend leur commerce précaire. On ne reçoit plus aux prix courants que les commandes immédiates, livrables dans la quinzaine ou dans le mois. Au delà on ne sait plus. Les prix auront peut-être doublé ; ou bien, il n'y aura peut-être plus de papier du tout.

Pour comprendre la gravité d'une telle crise, il faut regarder l'ensemble de la terre et se rendre compte qu'aucune production terrestre, herbe ou arbre, n'est à

cette heure inutilisée, hormis dans les régions inaccessibles où son exploitation ne paierait pas le rendement. Et toujours la même proportion malthusienne revient à l'esprit obsédé : l'herbe des pampas elle-même pousse moins vite que ne se consume le papier.

C'est la civilisation tout entière qui est en jeu. On a prévu la crise de la houille ; elle viendra. Dès maintenant la moindre consommation extraordinaire de charbon met le marché en désarroi. D'autres crises se sont esquissées cette année : la crise du coke, qui a eu pour conséquence celle de l'acier. Par ricochet presque toutes les denrées ont augmenté. L'exposition qui va s'ouvrir nous laissera, outre la peste bubonique, une cherté de vie peut-être incompatible avec l'exercice normal du travail. La civilisation démocratique est en train de se suicider.

Il n'y a plus assez de papier ; demain il n'y aura plus assez d'acier ; après-demain, il n'y aura plus assez de houille. Si on ne ménage pas les forêts, la terre se desséchera et l'on verra tarie la force même des fleuves et des torrents, suprême ressource. La thèse générale est celle-ci : l'homme détruit les produits de la terre plus vite qu'ils ne peuvent se reconstituer pour suffire à une seconde moisson identique à la première. Alors, ou bien il y a trop d'hommes ; ou bien, ce qui est différent, il y a trop d'hommes qui participent à la civilisation. La science condamne la démocratie ; et pas même la science, les faits la condamnent. La terre ne peut produire assez de papier pour que chacun dispose d'une feuille colombier tous les jours, ni assez de moutons pour que chacun mange une côtelette, ni assez de mûriers pour que chaque femme ait une robe de soie. La répartition socialiste des richesses ne fera pas verdir un brin d'herbe de plus, ni une feuille de mûrier, ni une pousse de sapin. Si les cent mille meurt-de-faim qui trôlent dans Paris recevaient tous les matins de l'État le prix moyen de la vie, ils ne trouveraient peut-être pas à vivre le troisième jour, à moins de prélever leur nourriture, comme une dîme, sur les vivres d'autrui ; car il n'en viendrait pas un bœuf de

surcroît sur les marchés, par cette raison bien simple qu'aucun bœuf, en aucun pays, ne meurt de vieillesse.

La civilisation d'aujourd'hui ressemble à ces vergers à plant perdu qu'on voit en Normandie. Les arbres y sont tellement tassés qu'une ente de plus n'y trouverait place. Il n'est pas question d'augmenter le rendement des arbres, qui est à son extrême limite; il pourrait être question de diminuer le nombre des hommes qui doivent se partager les pommes.

Il va falloir considérer enfin comme inextensible la terre où nous vivons. Et quand même elle serait tout entière cultivée comme un jardin japonais, sa productivité serait encore bornée. La bêtise humaine elle-même, qui donne l'idée de l'infini, comme disait Renan, n'est pas infinie. Peut-être qu'à force de se ronger les pattes, Catoblepas mettra la dent sur le nerf sensible et regimbera. La civilisation est mal dirigée; elle se ruine; le gaspillage la dévore. Tandis que l'Europe ne peut pas suffire à la fabrication des locomotives dont elle a besoin, voici que de gigantesques ferrailles s'élèvent qui, dans moins d'une année, devront être rejetées au creuset. On dirait une mère de famille qui ferait de la dentelle avec le fil dont elle ne raccommode pas les chemises de ses enfants.

**Les formes ridicules du progrès.** — L'idée de progrès prend parfois des formes inquiétantes; elle devient soudain l'un des spectres bien connus, mais bien vilains, qui troublent le labeur des hommes sérieux; mais le plus souvent son masque est de carnaval et grotesque. Ainsi un journal imagina récemment d'organiser ce que l'on appelle une campagne de presse en faveur de ce progrès: remplacer par les chiffres I-XXIV les deux séries de chiffres I-XII par quoi nous comptons les heures de nos tristes journées et de nos bienheureuses nuits (quand on dort). Et des gens, excités par l'absurdité de cette réforme, envoyèrent à ce journal leur avis. Il y eut celui, à retenir, qui avoua ne pouvoir considérer qu'avec mépris les chiffres romains de sa montre, « ces chiffres qui

indiquent des siècles de routine » ! Il fera graver sur ce cadran alors régénéré vingt-quatre chiffres, non pas arabes, mais français (*sic*), vingt-quatre chiffres de progrès et d'affranchissement intellectuel. D'autres, plus hardis, mal satisfaits par une mesure encore teintée de cléricalisme, réclament l'heure décimale, le mois décimal, l'année décimale, quoi encore ? la vie décimale, la décimalisation universelle de la nature? Ne pourrait-on pas s'arranger pour qu'il y ait dix planètes et pour que les femmes portent dix mois ?

Dès qu'on pénètre un peu dans la couche démocratique (et les enquêtes des journaux sont pour cela excellentes), on se trouve en présence de mentalités pour lesquelles il faudrait tout simplifier, tout uniformiser. Ces petites intelligences sont incapables de comprendre que la beauté des choses n'est guère que l'expression d'une différence, que le monde n'est tolérable que parce qu'il est divers, qu'ôter à la vie une seule de ses complexités, c'est la diminuer. Mais au simple point de vue pratique, de telles réformes tâtillonnes et vexatoires ne profiteraient à personne, sinon aux horlogers. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire que les calculateurs de l'Observatoire y trouvassent des facilités ! Va-t-on nous faire perdre encore un peu de temps à des comptes journaliers d'approximation pour qu'une douzaine de messieurs, bien payés pour cela, aient un peu moins mal à la tête quand ils sortent de leur bureau ? Il paraît que les XXIV heures, c'est un progrès belge. C'est aussi une routine italienne. En Italie, le peuple compte l'heure de I à XXIV en commençant au moment où sonne l'Angélus, c'est-à-dire où le soleil se couche; ainsi on compte trois heures selon les saisons, tantôt à sept heures du soir, tantôt à onze heures du soir. Il est probable qu'on s'y reconnaît très bien. Laissons aux heures leurs chiffres, qui sont plus que des chiffres. Une heure c'est un nom, et sous ce nom il y a une réalité; une heure, c'est un paysage de la journée. Cinq heures, pour telles habitudes, c'est le nom d'une oasis. Dix-sept débaptise mon refuge d'une partie de la

joie que mon imagination lui accordait. Quelle apparence qu'on ait jamais confondu trois heures de nuit et trois heures de jour ? Les mots ne s'emploient pas à l'état isolé. Il n'y a guère de mots isolés que dans le dictionnaire. Il n'y a peut-être pas de mots. Il y a des phrases. Il n'y a pas plus de mots entendus dans une phrase qu'il n'y a de petits cubes de verre vus dans une mosaïque. La phrase n'est pas une synthèse; c'est le mot qui est un produit de l'analyse. Et puis, treize heures, la permission de treize heures, cela gâterait un des plus beaux poèmes de Mallarmé. Il faut penser à tout.

**L'ironie de l'Assistance publique**. — Un vieux bonhomme est mort de faim. Je ne sais si cela était nécessaire. On donne beaucoup d'argent pour prévenir ces sortes d'accidents qui déprécient aux yeux du peuple une civilisation qui a son intérêt; cet argent mieux employé nous éviterait des déclamations presque aussi fâcheuses que leur cause. Mais en attendant une plus saine organisation des secours, on pourrait prier l'Administration malheureuse qui ne sait pas remplir le plus élémentaire de ses devoirs, de s'abstenir au moins de certaines ironies fort déplaisantes. Le vieillard en question, déclarèrent, réponse aux journaux, les confortables sycophantes de la bienfaisance officielle, n'est pas mort de faim. En effet, du 25 octobre au 5 février il a touché « trois fois cinq francs, une fois un franc et divers bons de pain ». En évaluant à quatre francs le total des bons de pain on arrive à parfaire la somme d'un louis, laquelle divisée par cent jours donne quatre sous par jour. Mais, en somme, je sais gré au sycophante de n'avoir pas ajouté : « Il y a des pays, Monsieur, où, avec quatre sous par jour, on a une maison de campagne, une femme, des enfants, — et même une petite amie. Notre gaillard a voulu vivre à Paris. Voyons, est-ce notre faute ? » Et d'un ton sentencieux : « Les pauvres ne sont pas raisonnables. »

**Les Suicides en famille**. — De cette horrible manie, presque entrée dans nos mœurs, on a voulu ren-

dre également l'Assistance publique responsable; mais je n'irais pas volontiers jusque-là, même quand c'est la misère qui semble avoir désespéré les malheureux, car on n'a jamais vu qu'elle ait laissé dans la rue des enfants sans pain. La dernière histoire de ce genre oblige même à chercher pour ces assassinats collectifs une toute autre cause que la misère. Il faut nommer, quelque scandaleux que cela paraisse, le christianisme et, quelque révoltant que cela paraisse, le socialisme. Les parents qui tuent, tuent pour éviter à leurs enfants la souffrance et, par surcroît, s'ils ont quelques notions de ce christianisme sentimental qui a corrompu le peuple, pour leur assurer, même aux dépens d'eux-mêmes, le salut éternel. Des lettres publiées dans un journal (1) ne laissent aucun doute sur cette psychologie monstrueuse. Quel spectacle de décadence! Un illustré, lu du seul peuple, donna une image de ce suicide édifiant : trois ou quatre enfants râlant sur des matelas sous les yeux de la mère, à l'air égaré, mais noble! — qui écrit pour le « Petit Journal » ses impressions suprêmes. Et la veille on avait conté les obsèques, la foule émue, la longueur du cortège, les larmes, les fleurs. Ainsi le peuple est complice de tels crimes! Mais qu'il serait facile de la réduire, cette complicité, et de les rendre presque impossibles, ces crimes contre la vie! Non par la douceur; nous sommes trop doux, nous sommes doux jusqu'à être lâches : par la dureté. Qu'on se souvienne des vierges milésiennes, et au croc l'assassin de ses enfants! Qu'on les tire vers l'égout le long des rues comme des charognes de chiens ou qu'ils soient chargés dans la voiture des boueux. Il n'y a peut-être pas de loi plus urgente que celle qui rétablirait pour l'assassin de ses enfants le vieux et respectable supplice des suicidés. « Soyons durs. »

**Les Bêtises des hommes de génie.** — Celle-ci est du comte Tolstoï, et c'est peut-être la plus belle du siècle :

(1) Dans le *Journal* du 31 décembre, par M. Hugues Le Roux.

« Qu'est-ce donc que l'art, si nous faisons abstraction de cette conception de la beauté qui ne fait qu'embrouiller la question ? »

REMY DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

André Lebey : *Les Elégies du jardin mélancolique.* « Mercure de France », 4 fr. — Jean Ricquebourg : *Les chéres visions*, Vanier, 3.50. — Henri de Régnier : *Les Médailles d'Argile*, « Mercure de France », 3.50. — René d'Avril et Paul Briquel : *De Messidor à Prairial.* — Albert Fleury : *Confidences*, « Mercure de France », 2 fr.

**Les Elégies du jardin mélancolique.** Les poèmes antérieurs, déjà nombreux, de M. André Lebey, furent une sorte de commentaire lyrique en marge de la vie sentimentale ; le départ entre la sincérité et la fiction ne se discernait pas aisément, comme il sied en ce genre de littérature : la convention de l'époque et le caractère personnel s'y mêlaient non sans agrément, et le plus grave reproche qu'on pût adresser à ces premières œuvres, c'était, en quelques endroits, trop de hâte et de désordre et de graves irrévérences envers la langue et la métrique. M. André Lebey ne s'est pas encore guéri de toute liberté excessive dans le choix des mots et la façon de les écrire, ni de certaines habitudes de style assez fâcheuses, empruntées à des poètes et prosateurs de la génération qui précéda immédiatement la sienne : c'est ainsi qu'on rencontre dans le Prélude une étrange *vétuseté* pour *vétusté*, très curieux pour un philologue en quête de déformations phonétiques, et beaucoup trop souvent un emploi elliptique de l'infinitif qui est peu plaisant, comme ici :

Par toi *l'aile renaît* au dos qui fut voûté
*Le rajeunir et le jeter* large en plein ciel.

Mais ce sont là maintenant de rares tares, des traces de la négligence ancienne en voie de disparaître et, plus sûr de lui et de son art désormais plus volontaire, M. André Lebey a eu le droit de se rendre témoignage à soi-même, sans téméraire vanité :

Ma main n'élève rien qu'elle n'y ait drapé
Le manteau de beauté qu'il faut sur chaque chose.
Jardinier de mes gazons et de mes roses,
Je les surveille et je les fais ce que je veux ;
Je sais verser mes larmes vers un grand lac bleu
Que mon espoir sillonne en barques pavoisées ;
Et si ma douleur chante aux harpes oubliées,

Malgré moi qui la guide à des cordes meilleures,
Je demeure son maître et domine les heures,
Où je me sens atteint du coup de lance au flanc.

Sans doute il est encore enfermé « dans le jardin où passent les heures », entre les vaines ombres des dieux qu'il sait morts; mais il atteste la beauté d'une vie haute et passionnée où l'esprit inférieur et révolté imposerait aux choses la forme même de son rêve :

Apprends la volupté du choc et que l'entaille
Est comme une caresse à qui voit la victoire:
Ne souris pas devant les jaloux de la gloire,
Ne laisse pas ton cœur en vain saigner d'insulte;
Suis l'élan qui t'emporte à défendre le culte
De tout ce qui tressaille au fond de ton mystère ;
Et si ton cœur te souffle un hymne de colère,
Laissant l'hymne chanter selon le rythme épique
Lève une fleur de sang à ton glaive héroïque.

En écoutant son propre chant, il a suivi le cours des sources claires qui s'élargissent en fleuve, au delà des taillis et des murs, et il a vu dans les ailes du cygne augural emporté vers la mer mystérieuse

Scintiller un joyau de sang, d'or et de nuit

qui lui parut son rêve lointain appareillant aussi vers l'inconnu. L'allégorie est belle ; elle dit la joie de l'aventure acceptée et voulue, l'ivresse d'un vol assez orgueilleux pour s'abandonner au tourbillon des houles et du vent; et si la tempête plus forte devait briser l'essor du cygne vaincu, du moins tomberait-il devant l'image de la Beauté :

Devant son marbre, avec un triomphe serein,
Vers les trois Muses dont les danses immortelles
Alternent leurs pieds nus aux ressemblances d'ailes,
Sur la tombe de ceux qui lui furent fidèles.

**Les chères visions.** M. Jean Ricquebourg a consacré « A la glorieuse mémoire de Leconte de Lisle » la plus importante partie de ce premier volume de vers, composés hors de France, en Cochinchine. Les lèvres du poète scellées par la mort ne lui dispenseront plus, à lui ni à personne, le sourire et le blâme. Mais j'aime à supposer qu'il aurait accueilli avec bienveillance ces poèmes de valeur inégale; il aurait regretté peut-être quelques maladresses de la langue et du rythme, quelques condescendances trop grandes à l'épithète facile ; mais il se serait plu aux tierces rimes ironiques et féroces de *La Justice du mandarin*, aux paysages et aux animaux étudiés et décrits en traits sobres et durs, et aux belles strophes où la pensée métaphysique se laisse apercevoir seulement sous un voile d'images éclatantes.

**Les Médailles d'argile.** Il fut un temps où volontiers ceux qui goûtent son art moins que nous ne l'aimons reprochaient à M. Henri de Régnier d'introduire en son œuvre les personnages des fables médiévales, et pour un peu ils l'eussent excommunié à cause des licornes et des alérions ; ils ne prenaient pas garde que le vêtement allégorique cachait une chair vivante, plus délicate que musclée, mais capable cependant de souffrance, de plaisir et d'émotion. Depuis, toujours grave et un peu hautaine, sa poésie, nostalgique d'autres époques, s'est tournée vers le passé gréco-latin, plus jeune peut-être, plus voisin de notre pensée présente que la légende chrétienne ; et des images plus lumineuses, des formes plus symétriques ont apparu, évoquées par lui. On imagine aisément qu'à nouveau quelques-uns se méprendront sur le sens intime de ces récents poèmes, comme jadis ils se méprirent sur le sens des autres ; ils n'en considéreront que l'extérieur, le décor accidentel, et déclareront très sévèrement que « ça n'est pas de la Vie ».

Peut-on espérer qu'à tout le moins ils se donneront la peine de lire les strophes liminaires qui les aideraient à comprendre, s'ils ne se contentaient pas de regarder en souriant les médailles d'argile et de louer l'adresse du graveur :

> Aucun de vous n'a donc vu
> Que mes mains tremblaient de tendresse,
> Que tout le grand songe terrestre
> Vivait en moi pour vivre en eux,
> Que je gravais aux métaux pieux
> Mes Dieux,
> Et qu'ils étaient le visage vivant
> De ce que nous avons senti des roses,
> De l'eau, du vent,
> De la forêt et de la mer,
> De toutes choses
> En notre chair,
> Et qu'ils sont nous divinement.

Il semble bien que la querelle ainsi faite à M. de Régnier soit du même ordre que l'extraordinaire parole de M. Emile Faguet : « Homère n'a pas d'idées. » Elle est vaine.

Dans un des plus beaux poèmes de ce recueil, la mort des Dieux, M. de Régnier feint d'avoir reçu de Perséphone, la seule des Immortelles qui, six mois de l'année, voie encore les choses de la terre, un grain du fruit mystique qu'elle porte à la main et ainsi selon son désir il a contemplé, parmi les ténè-

bres souterraines, les dieux d'autrefois, ombres pâles de leur propre gloire, vieillis mais beaux encore d'avoir été plus beaux, au temps où les hommes les créèrent par la force souveraine des rythmes, les sculptèrent dans le marbre et inscrivirent dans l'airain de Corinthe leurs adorables effigies. Il sait qu'ils sont morts à jamais et qu'ils se survivent seulement en ceux qui restèrent fidèles à leurs images évanouies et, comme André Chénier à qui sans outrecuidance il put dédier son livre, il voit le monde présent dans le magnifique miroir du passé hellénique, mais les époques intermédiaires, celles où il se plut davantage d'abord, nécessairement, ont laissé en sa mémoire des traces non abolies ; les sentiments de la petite Chrysilla et ceux du voyageur emportant sur la mer sans retour un souvenir qui ne périra pas en lui sont moins élémentaires que ceux des purs Hellènes et vingt siècles bientôt de christianisme pèsent, malgré leur volonté rebelle, sur les pensées des poètes qui s'en veulent affranchir ; et ce n'est pas le moindre charme de l'œuvre de M. Henri de Régnier que le secret désaccord entre les gestes traditionnels de ses personnages et leurs âmes d'aujourd'hui.

**De Messidor à Prairial.** Durant toute une année, M. René d'Avril et Paul Briquel ont publié, chaque mois, en un même cahier les poèmes qu'ils composaient au cours des saisons et des heures : ils les réunissent aujourd'hui en un livre, et, n'était la table qui attribue à l'un et à l'autre sa part réelle de l'œuvre commune, on discernerait malaisément ce qui revient à celui-ci et à celui-là : paysages des marches lorraines interprétés par des poètes qui ne sont point hostiles à quelques métaphysiques, paraboles renouvelées de l'Évangile, légendes locales ; dans la langue, généralement simple et de bon aloi, chez tous deux, des mots barbares, trop abstraits et techniques ou trop servilement calqués sur un exemplaire latin ; et pour les rythmes libres, il paraît bien que tous deux les dénouent parfois outre mesure, jusqu'au point où la mise à la ligne n'indique plus que la déclamation d'une prose cadencée. Mais il faut louer en eux, également sincère et loyal, une sorte de respect religieux du monde qui les environne : ce ne sont point des bucoliastes en chambre ; ainsi que M. Francis Jammes, mais avec moins de force dans l'invention des images, ils observèrent les formes des herbes et des arbres, avec le souci d'en tirer des motifs de décor, mais d'un décor qui exprimât quelque chose de supérieur, leur pensée même ; et que si par exemple M. Paul

Briquel décrit fort exactement des feuillages divers, marronnier, houx, iris, par de très subtiles analogies, il évoque d'autres images que les images exprimées et leur apparente encore des souffrances et des joies humaines. Cela est d'un art déjà sûr et si l'on cherchait des comparaisons, il faudrait penser d'abord aux admirables et mystérieuses verreries où M. Emile Gallé, compatriote de ces poètes, enferme un microcosme de fleurs, de lumières, d'ombre glauque et de pensée tantôt splendide et tantôt obscure.

**Confidences.** Parmi les jeunes poètes qui, tout en gardant libre leur personne esthétique, se réclameraient plutôt de Verlaine que de Stéphane Mallarmé, je n'en sais pas qui, à chaque nouveau volume, donne plus que M. Albert Fleury l'impression d'un progrès continu. Il se laisse aller tout entier à l'émotion du moment; mais quand il la traduit, il n'en ressuscite que le plus véhément et le plus aigu, si bien qu'avec cet aveu presque confidentiel chacun, à son gré, puisse reconstituer, selon sa propre nature, la même émotion, différente et semblable :

Je voudrais vous parler avec des mots si purs
Que votre âme étonnée en serait attentive,
Et je voudrais vous dire
Tout ce qu'une heure fugitive
Retient d'éternité parmi notre délire;
Je voudrais que le miel amer du souvenir
Fût savoureux pour vous à cause de ces choses.
Dont je vous dirais les merveilles,
Si bien que vous liriez un vers et laisseriez
Le livre grand ouvert avec toutes ses feuilles
Parce qu'un mot vous aurait rappelé
D'autres mots endormis au fond de vos mémoires.

Lui-même, l'âme perpétuellement en partance, acceptant que son œuvre ainsi que sa vie changeante n'ait pas d'aspect définitif et volontaire, ne peut faire que des sensations déjà perçues, des images déjà vues ne se mêlent à ses sensations et à ses images immédiates ; mais il y ajoute toujours du sien et du nouveau : s'il a écouté, comme Virgile, le bourdonnement des abeilles dans la haie, il sait aussi découvrir d'autres correspondances plus compliquées, d'où ce vers exquis :

Et le bruit de la source est doux comme une pêche.

Ainsi les campagnes traversées se transforment et s'embellissent en lui; et de même dans les six poèmes *pour Mariette*,

malgré la volonté de supprimer en soi la pensée, mort de l'amour, de s'isoler entièrement de tout ce qui n'est pas le plaisir, fougueux de posséder un beau corps de blonde, il s'agit de bien plus que d'une aventure de quelques semaines ou de quelques mois, et en ces courts chants, d'une sincérité non factice, M. Albert Fleury, en vérité, n'a pas dit seulement son propre désir, mais l'éternel Désir, toujours inquiet, toujours anxieux, frère de la douleur plutôt que de la joie.

PIERRE QUILLARD.

## *LES ROMANS*

Henri de Régnier : *La double Maîtresse*, « Mercure de France », 3.50. — Rachilde : *La Jongleuse*, « Mercure de France », 3.50. — Jacques de Nittis : *Venus ennemie*, « Revue Blanche », 3.50. — Camille Pert : *Mariage rêvé*, Simonis Empis, 3.50. — Georges de Peyrebrune : *Les Passionnés*, Lemerre, 3.50. — Henry de Fleurigny : *La Félure*, Ollendorff, 3.50. — A. de Saint-Aulaire : *Plus fort que l'amour*, Calmann Lévy : 3.50. — Louis de Robert : *Ninette*, Ollendorff, 3.50 — Jean Blaise : *Similia*, A. Colin, 3.50. — Léon de Tinseau : *Mensonge blanc*, Calmann Lévy, 3.50. — Jean Bach-Sisley : *Contes à ma belle*, Ollendorff, 3.50. — A. Vaillé : *Contes de la Belladone*, Librairie de « Germinal », Lyon, 1.25. — Félix-Henry Michel : *La Jalousie des yeux*, « Revue phocéenne », 2.50. — Léon Donnay : *La Besace*, Librairie Internationale, 3.50. — Henry Bleu : *Cabrioles*, Charles, 3.50. — André Ruyters : *Paysages*, Lacomblez. — Rudyard Kipling : *La lumière qui s'éteint...*, Ollendorff, 3.50. — Léon Tolstoï : *Imitations*, Ollendorff, 3.50. — Vetle Vislie : *Solvending*, trad. du norvégien par Sten Bielke et Sébastien Voirol ; Maisonneuve, 3.50.

Avant de commencer ce courrier, je dois une rectification à mes lecteurs : M. Paul Adam me prie d'affirmer en son nom que Maurice Léon, auteur du *Livre du petit Gendelettre*, a bien réellement existé et qu'il convient de lui restituer sa gloire, ce que je fais volontiers.

**La double Maîtresse**, par Henri de Régnier. Ce poète, abandonnant, pour un moment, sa lyre encore vibrante sur la terrasse où sèchent, au soleil, les *médailles d'argile*, descend dans son jardin afin de s'y promener en simple jardinier et voici qu'il fait d'étonnantes rencontres. Coiffé du traditionnel chapeau de paille jaune, qui est la couverture ordinaire du roman français, le jardinier se délasse un peu à goûter les fruits, à cueillir les fleurs parmi la belle ordonnance que lui-même institua. Aussi dérange-t-il des colombes sur des branches et surprend-il quelques jeunes servantes en train de voler des fruits en compagnie de certains gentilshommes aussi

férus d'honneur que de jupons. Il est toujours curieux de voir comment un poète accommode l'amour... sans rime ! M. de Régnier, chose étrange, n'y met point trop de raison. A part le pauvre Galandot, triste héros perché sur deux pattes maigres devant le fermentant marécage du vice fleuri des femmes, on n'entrevoit, sous les arbres rythmiquement taillés en quenouilles, que culbutes savoureuses et miel d'amour follement répandu. Mlle Julie pousse ferme contre son ennemi, l'*indifférent*, les deux pointes, déjà sanglantes d'autres victoires, de ses deux seins joufflus et les deux jumeaux, à peine hors de page, font rage au pays du tendre. Les dames, en ce jardin très ouvert cette fois au grand populaire, y ont toutes plusieurs amants à la nuit et c'est sans doute en cela qu'elles y sont doubles maîtresses en comptant un escadron de soupirants de chaque côté. Les Fanchons et Fanchonnettes y prennent l'homme en grappe, c'est-à-dire plusieurs têtes sur même tige... tant les yeux peuvent différer alors que tige demeure pareille. Mais où la promenade sentimentale et gourmande du maître jardinier se corse, c'est sûrement quand il suit l'abbé Hubertet le long des capricieux méandres de l'allée aux framboises, de ces framboises que M. Fragonard aimait à peindre. L'abbé Hubertet est une des figures les plus mûries du volume... sous la paille jaune (que tant d'auteurs de France sont en train de brasser en fumier !) cet abbé-là, libertin dillettante, élève des hommes, pour en faire des sages et de jolies filles pour les envoyer à la danse, foyer de l'Opéra. Cette culture délicate, très jus de *cuisse-madame* et sucre de vanille poudrant la fraise, l'amène à juger sainement des choses et du monde. Il n'est ni le fripon de ruelle, si connu, encore moins le jésuite que le petit collet transforme en traître italien, le poignard à la langue, ni le prêtre dont Voltaire réclamait le total effacement. C'est *le philosophe*. Le seul philosophe puisqu'il protège Vénus, mais ne s'en sert pas. Aussi quand Hubertet meurt, les danseuses pleurent toutes leurs perles dans les flots légers de leurs petites jupes. Au tournant des charmilles, le long des pièces d'eau où les grosses nageoires des dauphins mettent des reflets de bronze sous l'eau bleue et verte, souvent rose quand les rosiers sont secoués par le passage du maître-jardinier, on découvre de merveilleux sites de cet amour philosophe en rabat de platonisme. Les femmes dévotes, les filles légères et les petits enfants qu'on gifle y trouvent leur compte : toutes et tous une obligeante absolution... et le grec n'y perd point.

On a le choix entre Galandot et Hubertet, Olympia, la grappilleuse italienne servant d'ironique trait d'union aux différentes philosophies. Vers la fin, un palais de singes affublés de la pourpre cardinalice amuse et scandalise le public. Cependant, au jardin de l'auteur, tout est distribué en régal... et la malhonneteté même vous y a un tel air d'honnêteté qu'on ne peut rien y redire... sinon beaucoup à la louange du poète-jardinier et qu'il est en royaume de France un bon roman français de plus.

**La Jongleuse**, par Rachilde. Il me serait difficile de déclarer ici d'une façon précise ce que contient le livre en question. J'ai l'excellente habitude de ne jamais rien penser de mes livres avant de connaître l'opinion de mes meilleurs camarades. Je reçois, au sujet de ce dernier roman, une série de petits compliments, moitié miel, moitié vinaigre, qui ne me renseignent pas du tout. Les uns s'imaginent me flatter en déclarant mon livre « *d'une obscénité révoltante* », et les autres essayent de me faire plaisir en le trouvant « *déplorablement chaste* ». Côté des femmes, il y en a qui se fâchent parce que je n'explique pas pourquoi « *le Monsieur n'a pas violé la Dame dès la première entrevue* ». Côté des hommes, le livre est complètement *raté* parce que la jongleuse, au lieu de mourir *comme une bête qu'on égorge, n'avait qu'à filer pour la Martinique avec son cocher*. Pour consolation il me reste le mot d'un grand poète qui m'accorde le *don d'étrangeté, uni à celui d'un intérêt continu*. Au fond, je demeure très vexée de n'avoir pas trouvé la fin de la jongleuse filant avec son cocher au pays du rhum. Ça, c'était deux mille volumes de plus. La prochaine fois on peut compter sur moi... Je saurai me tenir. Maintenant, comme on me paie pour dire dans cette revue ce qu'il y a sous la couverture d'un livre, j'ai le devoir d'affirmer au public du *Mercure de France* que sous celle-ci on ne trouve rien... rien qu'une poupée, amuseuse de jeunes hommes, ayant nom *la folle du logis*. J'espère qu'on aura le bon goût de comprendre que ma jongleuse est tout simplement une des multiples figures de l'*Imagination* Mais Mathurin Barnabas, de la *Tour d'amour*, me semble bien préférable à Eliante Donalger et beaucoup plus proche de ma particulière façon de voir la vie.

**Vénus ennemie**, par Jacques de Nittis. Histoire médicale, et pour cela seul bien plus littéraire qu'un roman de (...diable! c'est assez délicat à expliquer) de... l'*inutilité de l'effort*.

(Ce joli mot est de Barrès, je crois.) Gabriel Montreano est en observation chez lui-même, il s'examine, s'étudie, se flagelle, se ridiculise puis s'éprend d'un tas de choses à côté. Quel homme de lettres! Il se regarde marcher... ou mieux *s'arrêter*. Il injurie ses parents, ses amis, ses supérieurs, *Vénus* en la personne des journaux français illustrés. On le prendrait, à certains passages, pour un membre de la ligue contre la licence des rues. C'est cynique et navrant, d'un intérêt très merveilleux. Je continue à protester en faveur de ce genre de littérature bien supérieur au naturalisme. On ne voit pas *à travers un tempérament*. Le tempérament ouvre ses propres yeux. Maintenant, n'oublions pas que les meilleurs des livres ne sont que des mémoires. Ainsi les prétendus romans du dix-huitième siècle. On trouve dans l'ouvrage de Jacques de Nittis une poésie mélancolique se nuançant d'orgueil qui fait songer aux Confessions de Rousseau. Or, si Jacques de Nittis, mauvais médecin, c'est-à-dire donnant une furieuse entorse à la vérité, a inventé Gabriel Montreano, c'est un excellent littérateur. Mais si, bon observateur de ses plus curieux cas de clinique, il n'a pas *écrit* son héros, il faut le chaudement féliciter d'avoir eu le courage de dépouiller toutes ces notes intimes avec la finesse et la cruauté d'un critique... de lettres. Les Gabriel Montreano ne sont pas tellement rares dans notre monde d'artistes pour que le type en question ne puisse servir fort à propos d'épouvantail pour ses successeurs. *Vénus ennemie, l'enfant ennemi, l'armée ennemie, la pauvreté ennemie, le génie ennemi, l'homme ennemi*, et en général tout ce qui nous dérange, demande une énergie, appelle un effort, tout cela explique bien des états d'âme comme par exemple qu'on pourrait représenter une nation fichue... au moins dans ce qu'il est convenu d'appeler *l'élite*.

**Mariage rêvé**, par Camille Pert. Un jeune ingénieur, de la race des héros de Bourget, épouse une jeune Parisienne de la race des héroïnes de Paul Hervieu (l'esprit en moins). Dès le début de cette union *ça ne va plus*. La jeune personne, Lucie, est déplorablement étourdie, *petit caniche* de salon et poupée vide. Le mari, trop amoureux, et aussi trop, bien trop naïf, s'en aperçoit et s'efforce de lutter pour son bonheur. Il fait un enfant, elle fait un amant et le vice s'en mêle sous la double forme d'un frère et d'une sœur de la race des héros de Paul Adam. Cela finit par un coup de pistolet sans résultat et le divorce. Une femme à la fois fatale et très honnête reprend

son empire sur André qui sera l'inventeur d'un nouveau système de défense du féminisme : *la nourrice sèche.* (En amour, c'est assez pratique.) Mme Camille Pert a beaucoup de talent. Elle compose admirablement un livre. Cela se tient, c'est solide, pas trop mondain ni moderne, et si ses héros ne sont pas des créations c'est parce qu'elle s'efforce de les choisir dans les milieux connus, et à en faire des visages déjà vus. Je ne reprocherai donc à l'auteur que des futilités : la simplesse de son ingénieur ; il est par trop simple. Quand il vient raconter à sa future belle-mère sa presque innocence on devine aisément qu'il sera... ; en revanche, la jeune mariée demeurée sous des impressions de lune de miel et de plus, dans un état intéressant, ne doit pas, logiquement, tromper son mari. Ça c'est trop littéraire pour être vrai. L'adultère doit être, chez les femmes ordinaires ou mondaines, un réactif violent qui ne s'applique point à un état de ce genre. Un jeune femme, enceinte n'ira pas se jeter dans les bras d'un homme après un bal ou *flirt*. Ce serait mal interpréter la suprême pensée de coquetterie qui conduit ce genre de créature à la faute. Le style de Camille Pert est agréable, je dirai : de bonne compagnie, à part que je n'aime guère la locution *la fixa* pour *la regarda fixement*, dont elle abuse, ainsi que de l'ablation des ovaires, d'un usage moins courant.

**Les Passionnés**, par Georges de Peyrebrune. L'histoire d'une pauvre et douce institutrice de village que tyrannise un Monsieur appartenant à la catégorie néfaste des vieux coqs de province (nous les connaissons tous !). Le type a 48 ou 50 ans, des guêtres, un habit de chasse, un fusil à chiens et des épaules de bouvier. Ou il est alcoolique, ou il court les bonnes. Généralement, en effet, sa femme est morte de tristesse. Le brutal passionné met à mal cette enfant et jusque-là tout est dans l'ordre. De belles scènes avec Tarlaud, l'amoureux éconduit, et une vision maîtresse de toute l'œuvre par le seul étranglement bestial du petit chien. Où cela se complique, c'est lorsque, le viol accompli, la jeune fille reste innocente au point de ne pas comprendre ce qui est en elle quand elle devient enceinte ! Mme de Peyrebrune cherche tant qu'elle peut à se rapprocher de la vie, mais.... son talent la porte souvent plus haut, et ne voulant pas se dépouiller franchement du convenu social, elle est *à côté* du vrai pour avoir voulu le rendre plus poétique. J'admets l'ingénuité d'une jeune fille, même de nos jours, qui n'a que dix-huit ans, mais on ad-

mettra difficilement qu'un viol ne lui apprenne pas la meilleure façon de procréer. Plus tard, cette enfant s'émancipe au point de rejeter tout le poids de son involontaire faute sur les épaules du timide Tarlaud, et elle fuit avec un amour éternel, en un moment conçu, pour le pays de ses rêves. Ici, j'approuve toute les hardiesses de l'auteur : on ne se doit à rien qu'à sa passion, serait-elle la plus folle de toutes, et quand on arrive à se débarrasser des préjugés, des remords et de tout le fatras des éducations sentimentales pour devenir l'aventurier de sa propre aventure, on est à soi seul toute la logique. Le malheur, c'est que les *Passionnés* ont toujours plus d'une passion à la fois, et leur cœur est souvent tiré à quatre chevaux!

**La Fêlure**, par Henry de Fleurigny. Un fou raconte, sous le pseudonyme de *Nevrosus*, son histoire pleine de vérités générales. Il est amoureux, passe en revue les différents genres de maîtresse que la vie peut nous fournir quand on a des rentes et arrive au cocuage définitif. La scène intéressante, mais peut-être pas *à faire* dans le monde, est celle de l'enlisement des coupables, l'amant et la femme, au fond d'une tourbière. Ensuite on interne le mari parce qu'on ne peut pas constater son crime (l'abîme ne rendant pas les morts!). Livre spirituel, sceptique, intéressant, un peu bien *Musset* pour l'époque.

**Plus fort que l'Amour**, par A. de Saint-Aulaire. Ce qui est plus fort que l'Amour, c'est le patriotisme. Je crois que oui, dans les romans! Ce livre est un excellent guide pour visiter les principaux musées d'Italie. Maintenant je signale une page où l'on nous montre, à l'aide du fait-divers Vacher, que, malgré les progrès de la civilisation, un homme peut en France tuer, violer, mutiler trente ou quarante femmes, y compris des petits garçons, sans que la police intervienne et que le moyen âge n'a jamais produit rien d'aussi monstrueux. Cette page de très haute philosophie est non seulement spirituelle mais très intéressante à lire, car, en effet, l'histoire de Vacher est une des plus étranges de notre fin de siècle et elle n'a pas ému beaucoup de romanciers, que je sache.

**Ninette**, par Louis de Robert, joli petit livre illustré, jolie petite femme, sorte de Mimi-pinson en caquetage avec un grand-duc... et la pauvre oiselle devient la proie de cet oiseau de nuit. Agréable aventure lestement narrée.

**Similia,** par Jean Blaise. Similia est la jeune fille d'un pharmacien *homéopathe*. Elle épouse un allopathe après de

jolies péripéties familiales et qui n'ont rien de commun avec les grandes aventures passionnées. Ce livre, très amusant pour ses détails de pharmacie, peut cependant être lu par les demoiselles.

**Mensonge blanc**, par Léon de Tinseau. Recueil de nouvelles allègrement écrites, de l'esprit, un esprit fin, de bon ton, et un style assez distingué pour plaire... même aux gens qui ne sont pas du monde. A citer la drôlerie de la *revanche de Calcatroni*. (A présent je lis toutes les nouvelles d'un livre... en évitant soigneusement de commencer par la première !)

**Contes à ma belle**, par Jean Bach-Sisley. Sous forme d'un calendrier bleu, adorné d'une jeune dame ancienne, des histoires fraîches, épanouies en couronne de fleurs autour du cycle de l'année, d'avril à mars.

**Contes de la Belladone**, par A. Vaillé. Petit livre et grandes histoires de femme-légende : *Essylt* et *Blandine*. Durant la première on entend quelques appels de cor de Wagner et la seconde est un chant de sirène, une offrande aimable d'un corps blanc aux morsures de l'amour.

**La Jalousie des yeux**, par Félix Henry Michel. Cette histoire d'un fou qui aveugle une femme parce que l'obsession de ses yeux le poursuit aurait gagné à être écrite en un style moins outré. L'abus des superlatifs est une chose dont on ne saurait jamais trop se défendre, mais l'auteur est jeune et... phocéen... alors... ce n'est encore que trop de soleil dans l'âme !

**La Besace**, par Léon Donnay. De curieux petits tableaux en un trait de plume assez vigoureux. Des histoires de bohême avec un ton d'indépendance très divertissant. Un peu de tout, même des conseils pour les assassins.

**Cabrioles**, par Henry Bleu. Il y a des gens qui croient que pour imiter Alphonse Allais ou Courteline il suffit d'être absurde et de ne pas écrire. Je pense qu'ils se trompent.

**Paysages**, par André Ruyters. Promenades en Grèce et Turquie. Jolies et suaves descriptions d'un sentiment très purement classique. Nul ne découpe mieux que l'auteur, en quelques phrases bellement froides, une ruine de marbre sur un fond de ciel tendre, teinté d'une aurore amoureuse.

A signaler les traductions de : **La lumière qui s'éteint**, de Rudyard Kipling ; d'un livre de Léon Tolstoï : **Imitations**, contes et légendes russes ; de **Sol vending**, roman norvégien, sombre histoire de Vetle Vislie.

Vient de paraître le dernier **Album Mariani**, contenant d'intéressants portraits de jolies femmes : Jean Bertheroy, Sarah Bernhardt, Loïe Fuller, etc...

RACHILDE.

## *LITTÉRATURE*

Victor Hugo : *Choses vues*, nouvelle série (Calmann Lévy), 7.50. — E. Marguery : *L'Œuvre d'art et l'évolution* (Félix Alcan), 2 50. — Eugène Gilbert : *En marge de quelques pages*, impressions de lectures, préface par le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul (Plon et Cie), 3.50. — Paul Acker : *Humour et Humoristes* (Simonis Empis), 3.50. — Paul Maryllis : *Les Harmonies naturelles*, préface par le Dr G. Barlezieux (Soc. d'Ed. scientifiques), 4 fr. — André Ruyters : *Paysages*, Grèce, Turquie (Paul Lacomblez), 2 fr. — Ernest Tissot : *Les sept Plaies et les sept Beautés de l'Italie contemporaine* (Perrin et Cie), 3.50. — *Les sonnets de Pétrarque à Laure*, traduction nouvelle avec introduction et notes, par Fernand Brisset (Perrin et Cie), 3.50. — *Le Rhapsode de la Dâmbovita*, chansons et ballades roumaines, recueillies par Hélène Vacaresco (Lemerre), 3.50. — Gabrielle Max : *La petite cigale* (Paul Lacomblez).

Quel dommage que Victor Hugo ait gâché son temps à aligner tant de rimes, même riches, il eût fait un *reporter* prodigieux !

Mais voilà : au lieu de traiter la poésie comme elle doit l'être, comme une passade de jeunesse, et encore dont on ne se souvient pas toujours avec plaisir, il s'est ingénié à soutenir une fidélité qui a été jusqu'à la sénilité. Ce que c'est que d'avoir du génie : on dédaigne ses plus heureux dons !

Cette deuxième série de choses vues forme un volume de mémoires très amusant. L'extrait des carnets *pendant le siège de Paris* est un simple agenda à la fois de grand-papa, d'amphytrion et de Moïse sur la montagne. Avec son retour en France commençait pour Victor Hugo son rôle de « chose publique », comme il s'appelle ; et une « chose publique » ne peut plus guère que se voir elle-même. Mais les *Souvenirs de théâtre*, les curieux *croquis* de la cour de Louis-Philippe, de l'Académie, de l'Assemblée nationale de 1848 et surtout les pages sur la Révolution de février et sur les journées de juin sont de l'intérêt non pas le plus fouillé, mais le plus pittoresque.

D'abord cette page réconfortante sur la représentation d'*Hernani* ; et comparez la différence des temps : voyez un peu si le Théâtre Français d'aujourd'hui risquerait jamais une

pareille bataille! Il est à remarquer qu'après le triomphe du romantisme, on en a toujours atténué les véritables péripéties. Ce fut en réalité un succès de scandale transformé plus tard en victoire littéraire. Ecoutons d'ailleurs le poète :

7 mars 1830. Minuit.

« On joue *Hernani* au Théâtre-Français depuis le 25 février. Cela fait chaque fois cinq mille francs de recette. Le public siffle tous les soirs tous les vers ; c'est un rare vacarme, le parterre hue, les loges éclatent de rire. Les comédiens sont décontenancés et hostiles ; la plupart se moquent de ce qu'ils ont à dire. La presse a été à peu près unanime et continue tous les matins à railler la pièce et l'auteur. Si j'entre dans un cabinet de lecture, je ne puis prendre un journal sans y lire : « Absurde comme *Hernani*, niais, faux, ampoulé, prétentieux, extravagant et amphigourique comme *Hernani*. » Si je vais au théâtre pendant la représentation, je vois à chaque instant, dans les corridors où je me hasarde, des spectateurs sortir de leur loge et en jeter la porte avec indignation. Mlle Mars joue son rôle honnêtement et fidèlement, mais en rit même devant moi. Michelot joue le sien en charge et en rit derrière moi. Il n'est pas un machiniste, pas un figurant, pas un allumeur de quinquets qui ne me montre au doigt. »

J'aurais voulu citer le colloque des deux poètes Lamartine et Hugo dans la journée du 25 février 1848, pendant que 300 balles crèvent les vitres de l'Hôtel-de-Ville sur leur tête et que Lamartine rageant de faim arrache avec ses dents la noix de trois côtelettes dont il jette les os dans la cheminée. Hugo positif, caparaçonné de sens pratique, la démarche encore embarrassée d'ailleurs par son ex-épée de Pair de France, Lamartine toujours splendide et irrésistible sur les nuées avec le brandissement de ces os déchiquetés au bout des doigts.

Mais je veux faire connaître ce début des journées de juin :

« En ce moment, une femme parut sur la crête de la barricade, une femme jeune, belle, échevelée, terrible. Cette femme, qui était une fille publique, releva sa robe jusqu'à la ceinture et cria aux gardes nationaux, dans cette affreuse langue du lupanar qu'on est toujours forcé de traduire : — Lâches, tirez, si vous l'osez, sur le ventre d'une femme !

» Ici la chose devient effroyable. La garde nationale n'hésita pas. Un feu de peloton renversa la misérable. Elle tomba en

poussant un grand cri. Il y eut un silence d'horreur dans la barricade et parmi les assaillants.

» Tout à coup une seconde femme apparut. Celle-ci était plus jeune et plus belle encore; c'était presque une enfant de dix-sept ans à peine. Quelle profonde misère! c'était encore une fille! Comme l'autre, elle leva sa robe, montra son ventre et cria : — Tirez, brigands! On tira. Elle tomba trouée de balles sur le corps de la première.

» Ce fut ainsi que cette guerre commença. »

Catherine Sforza, sur les murailles de Forli, comme l'ennemi, s'étant emparé de ses enfants, les amenait au bas des remparts, la menaçant de les tuer, sous ses yeux, si elle ne rendait pas la ville, souleva tout à coup sa robe et leur découvrant son giron nu leur cria : « Tuez-les donc! j'ai là le moule pour en refaire d'autres! »

Le geste de ces pauvres filles, moins barbare, était-il moins beau ?

§

**L'œuvre d'art et l'évolution**, par E. Marguery. — C'est un petit livre où l'auteur n'a voulu, suivant sa propre expression, que « tenter de frayer un sentier de plus dans la forêt mystérieuse de l'esthétique ». Il est très séduisant de pensée et de tendances. M. Marguery, après avoir rejeté les principales définitions de l'œuvre d'art comme : « la vertu qu'a l'invisible de nous causer un plaisir désintéressé » ou « la nature vue à travers un tempérament » ou « la manifestation du génie artistique », montre qu'elle n'est que l'interprétation d'une « *harmonie naturelle* ».

Une « harmonie naturelle » est l'instant d'équilibre du mouvement (lignes, masses, surfaces, sons ou couleurs), équilibre toujours momentané de rythmes dont les coordinations sitôt formées tendent à se développer par des coordinations plus complexes. Saisir cet instant est le propre de l'œuvre d'art, le fixer non pour s'y arrêter, mais pour en retrouver un autre, car tout arrêt est signe de mort. C'est suivant les deux modes alternatifs ou concordants d'*intensité* (c'est-à-dire d'amplitude, de puissance) et de *tension* (c'est-à-dire d'acuité, de grâce), qu'une « harmonie naturelle » s'établit, et comme elle toute œuvre d'art.

Il s'en suit que l'art obéit parallèlement à l'évolution incessante et particulariste de cet équilibre, et il n'y a pas lieu de désespérer de son existence pour le présent et pour l'avenir plus que de la science même.

La partie de l'ouvrage concernant les *Conditions de l'œuvre d'art* est inégale, et tout ce qui a rapport à la *Poésie* est raccourci étrangement. L'analyse de l'auteur pour les autres arts est substantielle, technique; pour la poésie elle est presque purement sentimentale. L'auteur dit : « Ecoutez Dante.., » et il cite; ou : « Ecoutez Victor-Hugo... », il cite et il passe. C'était pourtant le cas d'y étudier « les caractères du mouvement rythmé » et « les équivalences des rythmes ». D'après M. Marguery, « l'art de l'écrivain doit être étudié à part ». D'abord le poète, n'est pas un « écrivain » ; et c'est justement parce que la poésie a toujours été étudiée et comprise en dehors des autres parts qu'elle est si timide, si mal différenciée de l'*écriture*, qu'elle piétine encore sur place.

**En marge de quelques pages**, *Impressions de lecture*, par Eugène Gilbert. — Il est vraiment agréable de passer du général au particulier avec M. Eugène Gilbert.

M. Eugène Gilbert donne, depuis quelque dix années, l'exemple peut-être le plus parfait du critique « impartial sans neutralité », ainsi qu'il l'exprime lui-même. M. Eugène Gilbert est un admirable *récepteur*. N'est pas « récepteur » qui veut. D'aucuns vous présentent une coupe tellement guillochée, ciselée, incrustée de pierres blanches, rouges, vertes, qu'on se déchire la lèvre à y vouloir boire le liquide qui n'y est pas versé; celle d'un autre est d'un cristal transparent, mais fêlé et qui fuit. Il y en a dont le gobelet de métal brûle comme rougi rageusement au feu; tout ce qu'on y verse s'y vaporise avec bruit et fume. Certains très loyaux et simples vous donnent à boire en d'imperméables poches de cuir, mais qui n'ont d'autre forme que celle qu'elles tiennent du liquide qui les remplit. Tout différent est le verre clair, cordial, de M. Eug. Gilbert. Il a sa forme solide, unie, commode. C'est un peu une forme à tout aller, d'usage quotidien, qui volontairement s'efface devant le service qu'elle doit rendre. Au moins les vins n'y changent pas de couleur, on peut les reconnaître et boire en confiance.

M. de Lovenjoul en nous présentant l'auteur dans une sympathique préface écrit : « En France, depuis quelques années, le rôle de la critique littéraire semble avoir quelque peu perdu de son influence, de sa puissance et de sa portée. » M. de Lovenjoul a raison! Et comment ne l'aurait-elle pas perdue? Partial au premier chef, d'une probité louvoyante tout opportuniste, uniquement esclave de la couleur de son journal ou

de sa revue, le critique officiel patenté est maintenant un être hybride en marge de la littérature et de la politique. Un fossé profond le sépare de la vraie vie littéraire comme de la compréhension désintéressée de la beauté. Et certes la solution de continuité qu'il creuse entre le public et les œuvres ne permet pas à celles-ci de développer aussi aisément qu'autrefois leur atmosphère naturelle. Mais peu à peu ne pouvant pas plus se fier à la bibliographie payée qu'à la critique timide ou fausse, le public s'habitue à choisir ses livres lui-même. Dans quelque temps il les choisira plus ou moins bien ; mais avec la faculté qu'il a de les feuilleter à la devanture des libraires, il ne faut pas mal augurer son éducation.

Une des grandes qualités de M. Gilbert est de simplement aider le public à ce feuilletage. Ce n'est pas qu'il l'aide au hasard, car M. Gilbert est catholique et il a soin de s'affirmer tel sans que cette affirmation nuise en quoique ce soit au sentiment de la beauté et de la vérité qui appuie son discernement. Combien d'*anarchistes*, de révolutionnaires, sans parler des chrétiens, s'en pourraient louer et justifier l'excellence de cette formule : « Etre impartial sans neutralité » !

**Humour et Humoristes**, par Paul Acker. — La séduction de ce petit livre de critique pittoresque est charmante. On ne pouvait peindre l'humour avec plus d'humour et avec un humour qui diffère autant de celui des humoristes dont l'auteur parle que chacun de ces humours diffère du voisin.

Le sien a quelque chose d'attendri et de sensible qui rappelle Sterne duquel nos humoristes, tous trop aigus, ne se souviennent guère. Car M. Paul Acker peint les principaux en une suite de tableautins intimes où mille détails imaginés trahissent, on ne sait comment, de la tendresse et rendent le sourire touchant.

Il n'y a rien à dire de ses pages sur le *style des humoristes ;* très fines, elles se suffisent à elles-mêmes. L'auteur constate que nuls mieux que nos humoristes ne continuent la pure tradition classique. Il aurait seulement pu ajouter que conservateurs comme tous les sceptiques, ils font cette tradition un peu étroite et comprennent mal un horizon plus élargi et moins bourgeois. La dédicace à M. Jules Renard des *Mémoires d'un Jeune Homme rangé* par M. Tristan Bernard est significative à ce point de vue. Pour eux, le lyrisme qui ne se repose pas, pose. De ce qu'ils piquent du bec plus qu'ils ne battent des ailes, ils concluent à la plus grande justesse de

leurs fonctions. Or cela dépend de ce qu'on veut voir et des distances qu'on veut franchir.

C'est par ce côté de lyrisme plus déployé et par une sentimentalité que l'humour ne dessèche pas, mais meurtrit, que justement M. Maurice Beaubourg s'élève souvent au-dessus d'eux tous et méritait une autre effigie que celle de la *médaille de chocolat* de M. Paul Acker.

§

Voici le tableau objectif général des **Harmonies naturelles** dont M. Marguery nous formulait le schème dynamique, et qu'à l'imitation des *Harmonies de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre, nous offre M. Paul Maryllis.

« La science, — écrit l'auteur, — qui va aux causes profondes, oublie *l'apparence qui est toute la vie, tout le bonheur.* C'est ici que l'art intervient. La poésie complète la science. Ce que la science a tué pour le connaître, l'art le ressuscitera pour l'aimer. Où la science cherche le vrai, l'art interprète le beau ; et souvent *par la seule intuition du beau, l'art entrevoit des vérités qui seront longtemps encore inconnues de la science* (p. 342). »

Il est vraiment réconfortant que ces paroles nous soient dites par un vrai savant présenté comme tel par le Dr Barbezieux et par M. Henri Filhol, « membre de l'Institut, Professeur au Muséum d'Histoire Naturelle ». J'ai souligné les phrases particulièrement susceptibles de provoquer notre pensée. La demi-science éloigne de l'art et raccourcit ; la vraie science exalte et y ramène de toute la profondeur du mystère que chaque découverte rend plus insondable.

L'ouvrage de M. Maryllis est très complet ; il franchit tous les degrés de la création sous les derniers contrôles de la science. Mais il est évident que le souci de l'exactitude n'a pas pu permettre à l'auteur de se faire illusion sur le caractère littéraire de son œuvre.

Avec **Paysages** nous entrons dans les interprétations personnelles des « harmonies » générales.

Dans ces notules de voyage en Grèce et en Turquie, M. Ruyters imite M. Gide, non sans abus ; c'est une kyrielle de passés définis sur lesquels s'écrase sans cesse la fin des phrases. Dans la volonté de ne jouir que de l'atmosphère des choses plus que des choses mêmes, des sensations immédiates et comme tactiles plus que des exaltations intérieures,

M. Ruytérs pousse très loin l'oubli de toute connaissance ou particularité historique. Ainsi nous parlant des cariatides de l'Erechtéion, M. Ruyters nous dit : « ... l'une d'elles, *noircie par les météores*, étonne parmi ses compagnes encore blanches. » Or cette cariatide, moderne, fut tout simplement noircie pour qu'on la distinguât, portant le deuil de la disparue, d'entre ses sœurs séculaires.

Mais tout le long des pages de jolis frémissements d'heures lumineuses...

**Les septs Plaies et les sept Beautés de l'Italie contemporaine**, par Ernest Tissot. — Ce titre mi-partie ruskinien, mi-partie journalistique, traduirait assez bien l'esprit du livre, si d'abord l'ouvrage était un livre et si ensuite chaque partie remplissait les promesses de son titre. Mais ce livre qui est plutôt un répertoire fantaisiste — l'auteur en convient — n'est ni réellement artistique ni documentaire. Ce sont, liés bout à bout, des interviews, des critiques littéraires, des discussions politiques, des morceaux de romans, des impressions, des descriptions, des études de mœurs, des instantanés — le tout extrêmement cursif. Il est dommage que M. Ernest Tissot n'ait pas songé à intituler, avec simplicité, ses notes de voyage : *Promenades sentimentales en Italie*, ou quelque chose d'analogue. On aurait pu toujours lui reprocher qu'elles fussent d'un sentiment un peu rapide, mais on n'eût pas pensé lui en vouloir des vues d'art neuves et transcendantales (*les septs Plaies et les septs Beautés !*) ou des documents approfondis (*de l'Italie contemporaine...*) que son ouvrage ne nous donne pas. Car je n'accepte point les excuses de M. Tissot qui nous prie de le considérer comme un recueil de « conversations de fumoir ». C'est déjà bien assez que la nécessité nous impose par les musées, les concerts, les anthologies, les revues des sursauts de sensations constants, — modes grossiers de communication appelés certainement à disparaître dans quelques siècles. S'il faut que le livre s'en mêle et renonce à cette unité sans laquelle il n'est point d'impression sincère et profonde, c'est à désespérer de pouvoir jamais jouir sans sollicitations étrangères de l'intensité d'art qui nous aura conquis.

Les « conversations » de M. Tissot sont d'autant plus fâcheuses qu'elles sont faciles à lire, toujours agréables. On sent que la sensibilité de l'auteur est très supérieure au témoignage qu'il nous en laisse. On lui en veut de n'avoir pas

plus souvent sorti du courant banal, hâtif de ses relations, tiré sur la rive comme branches fleuries prêtes à se perdre tant de fines ou chaudes « images », tant de notations de paysages nerveuses, tendres et déliées.

Il me semblait doux de demeurer en Italie avec la traduction des **Sonnets de Pétrarque à Laure**, par Fernand Brisset. Mais dès les premières pages de la préface je tombe sur ces lignes : « Je ne suis point l'ami des traductions en vers, mais j'aime beaucoup les traductions en prose qui donnent la juste mesure de ce qu'un poème contient de véritable poésie. Les beautés de la forme qui ne cachent souvent que le vide du fond disparaissent; les beautés qui restent sont celles qui méritent réellement de rester. » Et de qui sont ces lignes? du célèbre romancier italien Fogazzaro. Qui aurait jamais pu croire que ce dussent être là les raisons de nos préférences pour les traductions en prose!

Pour nous qui pensons qu'il suffit d'être plus ou moins obligé de rendre « *l'aura gentil* » par « la brise légère », pour que toute la beauté d'un vers chavire et sombre comme si l'on traduisait : « la tempête souffle », ce ne fut pas sans quelque angoisse que nous nous abandonnâmes à ce traducteur pour qui « les beautés de la forme de son poète avaient dû souvent cacher le vide du fond ». M. Brisset en effet a soin de rejeter en notes toutes les expressions vraiment poétiques et savoureuses, tout ce qui constitue l'expression lyrique. Pétrarque écrit : « Voilà brisés la colonne superbe et le vert laurier *qui faisaient de l'ombre à mes pensées fatiguées...* » M. Brisset repousse dédaigneusement ce mot à mot pour illustrer son beau texte de « ... à l'ombre desquels mes tristes pensées trouvaient le calme. » (*Sonnet II, à Laure morte.*) Le poète met-il « aveugle et nu », M. Brisset croit bon de transcrire « aveugle et *privé de tout* ». (*LXXVI, à L. m.*) Pétrarque chantait : « Ma sublime flamme... »; M. Brisset préfère : « La femme adorée... » (*XXI, à L. m.*) Pétrarque en sa qualité de poète a tort de se servir de termes figurés : « Celui qui peut dire combien il brûle est dans un bien petit feu. » Mais M. Brisset entend être un traducteur complet et il nous restitue : « Oh! il aime bien peu celui qui peut dire combien il aime. » *(CXXIII, à Laure vivante.)* M. Brisset lui n'aime pas l'obscurité. Si Pétrarque trouve suffisant de dire : « L'esprit est prompt, mais le corps est lent... » le traducteur est là pour ajouter

entre parenthèses : « (à se mouvoir) » et la poésie est sauve. (*CLIV.*) C'est ainsi que trop de concision trouble l'entendement et qu'il est utile de larder les quatrains des poètes de parenthèses comme celles-ci : « Dames joyeuses et (*pourtant*) pensives, réunies et (*pourtant*) solitaires qui vous promenez en causant, où est (*celle qui est*) ma vie, où est (*celle qui est*) ma mort? Pourquoi n'est-elle pas comme d'habitude avec vous? » Et plus loin : « Mais souvent (*ce qu'on a dans*) le cœur se lit sur le front... » (*CLXVII.*)

M. Fernand Brisset est à recommander aux bons littérateurs qui nous mettent en défiance contre les traductions trop littérales.

Dans **Le Rhapsode de la Dàmborita**, Mlle Hélène Vacaresco est-elle littérale ou pas littérale?

Bien qu'elle nous assure dans sa préface que « sur des marges de livres, sur des feuillets de hasard, ces chansons ont été écrites palpitantes encore des lèvres qui enivraient », Mlle Vacaresco ne tranche pas nettement la question, d'autant moins qu'elle se « préoccupe de les fondre en un semblant d'unité » et que cela lui « coûta d'incessants labeurs ». Ces sortes de refontes, tout extérieures qu'elles puissent être, provoquent trop aisément les corrections d'abord, les embellissements ensuite. Du reste Mlle Vacaresco ne suit pas les traditions folkloristes qui veulent pour chaque chanson populaire des références de lieux et de chanteurs. Elle ne nous donne non plus aucun éclaircissement sur la nature des rythmes, sur la langue, sur les airs. Ainsi une particularité de ces chansons est très frappante : des longueurs de vers qui, d'après la disposition typographique, paraissent démesurées. Dans les chansons populaires de n'importe quel pays, c'est un phénomène fort rare ; et il ne me semble point que ce soient les nécessités de la traduction qui aient pu amener ces allongements. Qu'on lise par exemple ce fragment dont les tirets indiquent les divisions : « J'ai donné mon cœur à celui qui ne trahit point. — Et il m'a dit : Reviens dans cent années, et tu trouveras ton cœur sous mon manteau. — Mais dans cent ans nous serons tous les deux poussière, — Et je ne pourrai pas lui demander mon cœur. — Et mon cœur dormira dans sa main en poussière, et dans la poussière de sa main. »

Quoi qu'il en soit, ces poésies sont faites d'une matière populaire admirable, une matière de cendre et de sang. Dans

aucun romancero comme dans ces ballades roumaines, l'Amour et la Mort ne s'étreignent d'un embrassement plus sauvage, et nulle part le jeu du destin n'est d'une sérénité plus brutale. Les sentiments y sont comme les robes, « brodées de fleurs rouges et noires » ; une grâce farouche les balance, à la fois penchante et pailletée. Une nostalgie infinie traverse l'heure voluptueuse et l'on y caresse sa douleur avec des images de printemps. « Son voile est fin comme un nuage d'été. — Et quand elle passe les fleurs regrettent — de ne pouvoir la suivre. » Ou encore : « Une étoile est tombée à l'endroit où tu chantes. — Et le bruit de tes bracelets fait veiller les oiseaux. »

Mais hélas ! que n'ai je la place des abondantes citations !

Et voici **la Petite cigale** de Mlle Gabrielle Max, qui chante aussi non dans les champs, mais dans une petite cour verte où la tristesse fait beaucoup d'ombre. Petits battements du cœur qui rêve font le petit bruit de la chanson qui tant appelle le bien-aimé : « J'ai semé le sable fin et les pétales odorants sur les chemins par où l'Aimé m'apparaîtra. Il viendra au déclin du jour, à l'heure où la gloire du soleil d'été s'épanouit au couchant. — Il suivra les chemins bordés de lourds pavots et de roses sanglantes. — J'ai jeté à pleines mains les fleurs sur le sentier. — J'ai effeuillé tous mes songes sur le sol où passeront ses pas. » Souhaitons que le Bien-Aimé répondant à ces appels ne meurtrisse pas cette jeune âme.

ROBERT DE SOUZA.

## *HISTOIRE, SOCIOLOGIE*

Jean Grave : *L'Anarchie, son but, ses moyens*, Stock, 3.50. — Alfred Naquet : *Temps futurs. Socialisme. Anarchie*, Stock, 3.50.

Jean Grave : **L'Anarchie, son but, ses moyens.** — On connaît les belles études déjà publiées par M. Grave : *La société mourante et l'anarchie; La société future*, dans lesquelles l'auteur fait plus que quiconque pour rendre l'idée anarchique accessible et lumineuse à tous les esprits sincères, et balayer les parti-pris intéressés et les confusions volontaires. Le livre d'aujourd'hui procède de la même inspiration et tend aux mêmes fins. Après avoir montré comment pouvait fonctionner une société sans lois ni maîtres, Grave a l'ambition de montrer comment cette société pourrait être substituée à la

société autoritaire d'à présent, ou, comme il dit lui-même, « comment les mortels fortement épris d'un idéal peuvent le réaliser quand ils savent le vouloir ».

La condition essent elle est l'éducation de l'esprit par lui-même, chez l'individu, un travail de culture personnelle opéré sur chacun de nous, afin que, devenu conscient de son autonomie,il sache la faire respecter en respectant de son côté celle d'autrui.

Il importe que la révolution à venir, pour être féconde, ne surprenne pas un prolétariat impréparé, inconscient de la destinée qu'il doit se faire à lui-même. Autrement, après une brève orgie de jouissances, de nouveaux intrigants se représenteront et une nouvelle cité d'injustice et d'oppression se réédifiera.

C'est cette ignorance des masses qui a fait avorter, ou qui a restreint à des changements politiques toutes les révolutions du passé, sans qu'elles modifient d'une façon essentielle la vie sociale du monde ni même celle d'un pays, sans qu'elles suppriment l'antique division des hommes en possédants et non possédants.

Assurément, une révolution plus ou moins violente est nécessaire, l'expérience démontrant que les privilégiés ne renoncent jamais à leurs privilèges sans des sollicitations d'un caractère persuasif très spécial. Mais il faut que les masses qui feront cette révolution soient averties d'avance qu'elles n'auront rien fait si, en changeant les hommes,elles conservent le principe même des institutions dont elles ont souffert, l'autorité en premier lieu.

Ici se marque la différence essentielle entre la conception des anarchistes et celle des socialistes. Comme il est impossible, disent ceux-ci, que, dans les conditions économiques actuelles, la masse des travailleurs se fasse d'avance une conscience socialiste, le lendemain de la révolution devra être une dictature du prolétariat organisé : lisez des chefs et des théoriciens du parti, qui, sous couleur d'exercer un mandat impératif, exerceront une autorité que le manque d'esprit critique chez les mandants rendra incontròlable. Il est vrai que si l'on s'en trouve mécontent, on pourra les remplacer par d'autres, mais, dit Grave, il n'y a aucune raison pour que ce petit jeu finisse, ni surtout pour qu'il amène une amélioration quelconque. Ne plus charger personne de faire des lois à sa place, telle est la raison de l'abstention des anarchistes dans les exer-

cices électoraux : n'attendre rien de réformes qui devraient être mises en pratique par un quelconque gouvernement, lequel est par définition le protecteur né du régime social existant. Ces réformes, si elles étaient efficaces, seraient rendues illusoires par la façon dont on les appliquerait ou plutôt dont on ne les appliquerait pas ; et si on les appliquait, c'est qu'elles reprendraient d'un côté ce qu'elles paraîtraient donner de l'autre, ne pouvant accorder satisfaction réelle aux masses qu'en attaquant le privilège, ce qui est interdit par définition.

Grave donne d'excellents avis sur la façon dont peut s'exercer la propagande, qui doit agir familièrement, d'esprit à esprit, par la persuasion logique et la conviction raisonnée, non par les caprices de l'éloquence ou la fascination des vaines promesses. Agir par l'écrit, par la parole, en éveillant les idées et non en les imposant. Agir par l'école serait précieux, pour donner aux cerveaux une éducation non autoritaire, mais autonome : seulement l'enseignement qui s'adresserait aux enfants est entravé par mille difficultés matérielles ; celui qui s'adresse aux adultes a l'inconvénient de ne prêcher en général que des convaincus.

La question des grèves et du rôle que peuvent y jouer les anarchistes, l'efficacité révolutionnaire de la grève générale, l'infiltration des idées chez le paysan, sont matière à autant de chapitres intéressants.

Pour la propagande par le fait, les actes de violence, qui, pour beaucoup d'esprits trop simplistes, sont l'unique fin et la raison d'être de l'anarchie, l'auteur ne les blâme ni ne les conseille. Il les explique en montrant qu'ils ne sont que la répercussion, le contre-coup de violences antérieures, infiniment plus générales et d'une malfaisance incomparablement plus étendue, et que nul de ceux qui profitent, à quelque degré que ce soit de l'injustice sociale ne peut refuser d'en être solidaire. Pourtant on peut comprendre que Grave enregistre de pareils actes sans plaisir. Il condamne plus explicitement le vol dit de propagande, à cause qu'il est bien malaisé de le distinguer d'un vol qui n'est pas de propagande, et surtout que le voleur étant la cause occasionnelle des gendarmes, de la police, de la magistrature, de tout un immense appareil de répression, la société bourgeoise, s'il n'existait pas, aurait un grand intérêt à l'inventer. Nul, parmi ceux qui ont le goût de la sincérité envers les autres et surtout envers eux-mêmes, et le souci de connaître les choses dont ils parlent, ne devrait

parler d'anarchie sans avoir lu et médité les ouvrages de Jean Grave, qui en exposent, sous la forme la plus simple, les idées les plus élevées et les conceptions les plus fécondes.

Alfred Naquet : **Temps futurs. Socialisme. Anarchie.** — Ce livre se présente comme un testament politique et un peu aussi comme une confession publique, en sorte qu'il ajoute, en sa première partie au moins, un peu de l'intérêt particulier d'un livre de mémoires, à l'intérêt spéculatif d'une étude de théorie sociale. M. Naquet conte l'évolution de sa pensé et de ses croyances, ainsi que les évolutions de sa carrière politique.

Celle qui lui laisse un regret est sa participation à l'aventure boulangiste. Le regret, dit-il, ne va pas jusqu'au remords, car, pour le but qu'il poursuivait, une revision démocratique de la constitution, le général alezan sur son cheval noir n'était qu'un signe de ralliement à l'usage des foules. Il avait des qualités, nous apprend M. Naquet : il n'avait pas l'âme d'un militaire professionnel, il n'était pas antisémite, encore qu'il se fût seulement résigné à le devenir — il n'était pas clérical, comme il se montra — un peu tard — par sa mort.

Vous remarquerez que toutes ces qualités sont négatives. M. Naquet ne pense pas que Boulanger aspirât à la dictature : s'il y aspirait, M. Naquet s'en consola en réfléchissant qu'il était incapable de la conquérir. Il voit se développer et s'épanouir aujourd'hui les survivants du boulangisme ; ce spectacle lui inspire de la mélancolie et je crois que son apologie a surtout pour but de montrer qu'il fut toujours l'adversaire de ces hommes, même et surtout quand il menait campagne à côté d'eux.

Venant à la situation présente, M. Naquet considère que, vis-à-vis de l'effort grandissant de toutes les réactions, le socialisme est le seul espoir des hommes de progrès et d'avenir. Cependant la doctrine socialiste est une de celles que, dans sa carrière active, il a le plus énergiquement combatues.

Ses idées se sont-elles complètement transformées ? Il ne paraît pas, puisque tout le corps du livre est destiné à montrer l'impossibilité de la construction collectiviste. Après un bref exposé des principes de Marx, M. Naquet conteste les bases même de sa doctrine : la définition de la valeur et la loi des salaires. Pour lui la valeur consiste dans l'utilité actuelle de l'objet et non dans la somme de travail humain qu'il a coûté. Elle se mesure, pour employer un mot barbare (on y

échappe difficilement en économie) à son échangeabilité. — Quant à la loi d'airain, elle n'est que relative, par conséquent ne peut servir d'appui à une théorie absolue.

M. Naquet va plus loin. A supposer que ces lois fussent exactes, se demande-t-il, l'édifice collectiviste se tiendrait-il debout. Il ne le pense pas, et il apporte un grand luxe d'arguments et une grande vigueur de discussion à le contrebattre. Pour lui la cause du mal social n'est pas la mauvaise répartition des richesses : le prélèvement capitaliste est sans importance si on la compare à la totalité des salaires. L'organisation collectiviste serait impuissante à répartir la richesse, sans un immense mécanisme de contrôle qui serait à la fois parasitaire et oppressif : elle s'opposerait au développement du luxe qui est la condition du progrès; à l'essor libre de la pensée sous la forme imprimée. Par contre, elle n'apporterait aucun obstacle à un accroissement excessif de la population, dans lequel M. Naquet, qui paraît fort préoccupé des idées malthusiennes, voit un constant danger.

Et cependant l'auteur déclare adhérer au socialisme. Ce n'est pas un mariage de raison, puisqu'il en indique avec une perspicacité aiguë les difficultés logiques; c'est plutôt affaire de foi. D'abord le collectivisme autoritaire n'est pas tout le socialisme : il y a la commune libertaire et anarchique. M. Naquet est trop perspicace pour ne voir dans l'anarchie qu'une série d'explosions, et pour méconnaître la beauté de la conception anarchique. Même, il est assez intelligentpour ne pas répéter le banal : c'est trop beau pour être possible. Que l'anarchie ne soit encore qu'une utopie, il se peut; mais, dans les questions sociales, l'utopie a la même valeur et la même utilité que l'hypothèse dans les questions scientifiques. Enfin, en présence de la banqueroute de la bourgeoisie républicaine, de la sauvage régression antisémite et nationaliste, le parti socialiste est le seul — et les yeux de M. Naquet ont été ouverts par un récent exemple — où l'on trouve assez de souci de la justice bienveillante, d'aspiration vers le meilleur, d'humanité, en un mot; c'est le parti de l'avenir en face de celui du passé.

Qu'on partage ou non les idées de l'auteur, il est impossible de méconnaître l'attrait que donne à son livre une lucidité qu'on ne rencontre pas souvent dans les ouvrages de cette nature. M. Naquet, qui, à tout prendre, est l'auteur d'une des choses les plus rares qui soit : une réforme sociale, un changement dans les mœurs, a fait paraître dans les choses de la

politique avisé et un esprit fin, il est naturel que cet aspect se retrouve dans ses livres.

MARCEL COLLIÈRE.

## *PSYCHOLOGIE*

*L'Ignorance et l'Irréflexion*, essai de psychologie objective, par L. Gerard-Varet, 1 vol. in-8 (Alcan), 5 fr. — *De la psychologie des Religions*, par Raoul de la Grasserie, 1 vol in-8 (Alcan). 5 fr. — *Les Differentes Manifestations de la Pensée*, par le Dr Jules Guérin (Alcan). — *Le Corps et l'Ame de l'Enfant*, par le Dr Maurice de Fleury, 1 vol. in-18 (Armand Colin), 3 fr. 50.

Dans l'**Ignorance et l'Irréflexion**, thèse de doctorat soutenue devant la Faculté de Paris, M. Gérard-Varet s'est proposé de rechercher quelle peut être la structure de l'intelligence spontanée en qui la réflexion, réduite à de rares et obscures poussées, n'est pas encore devenue un besoin ni une règle. L'auteur étudie donc, non pas la pure ignorance qui se confond avec la pure inconscience et ne saurait être objet d'observation, mais cet état réel de l'esprit qui représente le premier essor de la pensée, antérieur, sinon à toute réflexion, du moins à l'habitude de la réflexion : l'ignorance ainsi entendue dans un sens relatif est « l'identité du réel et de l'apparence et son principe est la passivité mentale ».

La première partie de cet ouvrage est consacrée à l'interprétation par l'ignorance des rapports de la conscience avec les choses, du sujet avec l'objet ; la seconde envisage les principes des choses suivant l'ignorance.

C'est ainsi que M. Gérard-Varet met tout d'abord en lumière le rôle de la passivité mentale dans la philosophie, montrant que plus la réflexion est riche, plus l'esprit rapporte à lui-même de ses propres états, et qu'au contraire plus son ignorance est grande plus il diminue son rôle et aliène ses manières d'être. A mesure, en effet, que l'on s'éloigne du temps présent, il est aisé de constater une progressive diminution de l'activité mentale. Dans le *Théétète* de Platon règne cette doctrine de l'âme passive et docile.

Chez Homère, les croyances et les sentiments ne sont que des delégués de la nature et des dieux.

Toutefois, là déjà, il y a place dans l'esprit pour une classe à part de représentations qui, celles-ci, ne sont plus les humbles reflets des choses et s'élèvent à la dignité de libres arrangements de la pensée : l'invention existe, mais elle s'ignorait

auparavant. Et l'auteur, allant plus loin, examine alors les différentes formes de l'invention dans l'ignorance, soit : la recherche des causes, la métaphore et le mythe, l'art, le rite.

Il nous montre très nettement cette tendance, caractéristique de l'ignorance, à identifier le réel et l'apparence, la métaphore prise au début, comme toute coïncidence, pour une vérité érigée en mythe. Aussi, pourrait-on dire, suivant son heureuse expression, que « la poésie est une mythologie désabusée : elle est la plus ancienne forme du scepticisme ». Et il en est de l'art comme de la poésie. « Il est à l'idole ce que la métaphore est au mythe. Ce n'est qu'à la longue, à force de démentis, de comparaisons, qu'il s'est rendu compte de sa nature... Son vrai commencement marque la fin d'un âge. Il vient quand la première confiance s'en va : il est fils de la réflexion. » Une autre face de cette même tendance qui porte l'esprit primitif à identifier toute analogie, devinée, conçue, fabriquée à toute analogie de nature, à transformer toute comparaison en raison, nous est révélée par le rite. « Puisque l'imaginaire fait corps avec le réel, les dieux font corps avec le monde, et l'homme tenté d'agir sur celui-ci aura également la tentation d'agir sur ceux-là... Par ses pratiques le prêtre n'est plus seulement le spectateur inquiet des choses : il les aide ou il les gêne dans leur essor ; il devient une des forces de la nature ; il contribue à l'ordre du monde. »

Plus loin encore, M. Gérard-Varet distingue les états primitifs de la pensée dans l'ignorance, états plus anciens que les précédents, et qui n'ont plus, comme les idées ou les arrangements de l'invention, leur séjour à l'intérieur de l'esprit, mais débordent la conscience, se répandent dans les organes, s'achèvent en mouvements. Ces modes à demi extérieurs sont, de même que ceux tout subjectifs projetés hors du sujet conscient, objectivés, considérés comme des réalités agissantes. Le langage, par exemple, que nous tenons pour créé par la pensée : l'homme parle parce qu'il pense, est, au contraire, pour l'ignorant, le créateur de la pensée : l'homme pense parce qu'il parle. Entièrement façonné, l'instrument tout-puissant descendit du ciel, révélation décisive, verbe irrésistible. « Pour la réflexion éclairée, le mot vient de nous et vaut par nous ; en soi il est un simple *flatus vocis*. Pour l'irréflexion il existe par lui-même et vaut par lui-même. Il est un être vivant... avec des désirs, des aptitudes, des préférences, des répul-

sions... Dès lors, puisque chaque mot est une force, chaque combinaison de mots est une combinaison de forces... Toute formule est une formule magique. »

L'interprétation du rêve obéit aux mêmes règles que l'interprétation de la parole. « Pour nous les visions du sommeil marquent le plus bas degré de la conscience normale. Sans consistance, vides de contenu, elles ne désignent rien autre chose qu'elles-mêmes, c'est-à-dire des conceptions fluides, des images vaporeuses... modes subjectifs, les plus pauvres, les plus insignifiants dans la vie de l'esprit. » Tandis que pour l'ignorance « le songe rivalise d'influence avec la formule magique, la parole sainte », partageant également ce rôle avec les accidents physiologiques, « simples conséquences à nos yeux du jeu mécanique des fonctions », et que l'ignorance prend pour les « messagers des puissances supérieures... Platon ramène à une même famille la démence, l'intuition prophétique et l'inspiration du poète. »

Au delà de ces états l'auteur place l'étonnement spontané, « accueil enthousiaste, sans discussion et sans réserve, de la représentation », et voit en lui la tendance première de l'ignorance. « Elle ramène le réel à l'apparence, l'apparence à la représentation; elle identifie le monde extérieur et la concience. Elle est une hallucination partielle dans la pensée adulte; elle est une hallucination totale dans la pensée naissante. »

Dans la seconde partie de son ouvrage, M. Gérard-Varet prend ingénieusement position en dehors à la fois et de l'empirisme et de l'innéisme. « La raison est primitive parce qu'en ses commencements, de même que le monde extérieur, elle est identique à la conscience, et que la conscience, dont on ne peut dire ni qu'elle est acquise ni qu'elle est innée, est en effet primitive. La raison réfléchie est en un sens une extension de la première... Mais dans un autre sens, elle est la raison primitive comprimée, réfrénée. . Elle est la raison ignorante... l'imagination transformée, organisée, disciplinée par l'expérience. »

Mais dans l'expérience il y a lieu de distinguer deux expériences, « l'une primitive strictement limitée aux données des sens, l'autre qui fait corps avec la première, qu'on confond avec celle-ci, mais qui est une expérience déjà interprétée ».

Ceci nous explique pourquoi l'expérience n'exerce son action que lentement, péniblement.

En dernier, l'auteur oppose l'ignorance à l'intelligence : « elle est... l'intelligence possible, mais elle n'est pas la réflexion... » Toutefois « ... l'irréflexion persiste à côté de la réflexion... L'ignorance prolonge son action parallèlement à la science ; il lui arrive même de pénétrer celle-ci, de lui imposer en partie ses vues et ses goûts. Mais son rôle a cessé d'être dominateur, sa foi dans l'apparence a cessé d'être entière, sa raison se métamorphose en une autre raison, armée de nouveaux organes, prête à de nouvelles fonctions. C'est, dans l'histoire de la pensée, une ère nouvelle qui commence. »

Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur l'ordre qu'il a cru devoir suivre, allant du complexe au simple, ce qui l'oblige parfois à revenir du simple au complexe ? Peut-être encore serait-on tenté de trouver un peu longs et formant hors-d'œuvre, si l'on peut dire, les chapitres consacrés au début du livre à l'examen des œuvres d'Homère et de Platon, bien que l'auteur ait pris soin de les rattacher à l'ensemble par l'examen de la passivité mentale dans les passages incriminés ; mais il faut reconnaître en définitive que l'ouvrage de M. Gérard-Varet abonde en formules élégantes et concises, en documents adroitement groupés, qu'il porte la marque d'un esprit singulièrement souple, brillant et original — et ceci suffirait pour l'absoudre de toute critique.

Si, dans le précédent volume, M. Gérard-Varet n'a prétendu qu'à esquisser « une analyse possible, une théorie où s'encadrent, plutôt que des lois, des *tendances*... » M. Raoul de la Grasserie, traitant **de la Psychologie des Religions**, a usé de moins de précautions.

Il formule nettement des lois telles que : la loi « des causes efficientes et des causes téléologiques », la loi « de la forme de l'évolution », celles de « condensation et raréfaction », « d'hétérogénéité, de symbolisme, de formalisme, de mythisme et d'imitation »... « de l'unité de l'esprit humain »..., etc.

Nous ne nous attarderons pas à discuter la légitimité de ces lois différentes, d'autant que, pour certaines, l'auteur n'a fait qu'ériger en principe certains axiomes empruntés au sens commun, mauvais prêteur en la circonstance, et que pour d'autres il semble avoir simplement pris une métaphore pour une règle certaine, une comparaison pour une raison, transformé enfin, selon cette méthode peu sûre, une loi physique, applicable à une classe bien définie de phénomènes, en une loi psychologique sans grande portée.

A cette partie de son livre, nous préférons de beaucoup celle où l'auteur s'applique à décrire « dans leur principe, leur genèse, leur évolution, les trois domaines de toute religion : le dogme, la morale, le culte, y recherchant les facteurs psychologiques qui y ont collaboré ainsi que la forte empreinte qu'ils ont laissée sur chaque institution, en s'efforçant de trouver, dans l'état mental de l'homme, la cause d'abord mécanique des diverses religions, et d'expliquer les différences par celles individuelles et techniques ». On trouvera là des analyses intéressantes, un exposé assez complet des diverses formes par lesquelles ont passé les principales religions, le tout accompagné de multiples et judicieuses citations et de nombreuses remarques critiques, non dépourvues de valeur.

Sous ce titre : **Les Différentes Manifestations de la Pensée**, M. le Dr Jules Guérin nous donne, outre un historique des doctrines émises par les penseurs anciens et les expérimentateurs modernes, allant des théories de Platon et d'Aristote jusqu'aux récents travaux de Broca, d'Hitzig et de Flechsig, quelques chapitres où sont résumés des aperçus spéciaux sur l'anatomie, la physiologie, la psychologie comparée, les poisons cérébraux. Une étude sur la pensée termine le volume. Tant en considérant la conscience comme « une *élaboration particulière* de centres nerveux *peut-être spéciaux* qui seraient de plus en plus développés chez les êtres vivants et s'accroîtraient particulièrement chez les races supérieures », l'auteur ne l'estime pas un phénomène indifférent à une évolution progressive, mais considère qu'elle confère aux espèces qui en sont pourvues une réelle supériorité.

Il a déjà été parlé ici, au point de vue pédagogique, du livre de M. le Dr Maurice de Fleury : **le Corps et l'Ame de l'Enfant**. Nous n'y reviendrons donc que pour louer, une fois de plus, l'auteur de sa psychologie claire, bien renseignée. Il résout aisément, grâce à elle, les plus complexes problèmes, et sait en extraire tout le suc pratique avec une facilité qui n'exclut pas chez lui l'élégance.

GASTON DANVILLE.

## *QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES*

*Toute la vérité* (*Congrès général des organisations socialistes françaises*, tenu à Paris du 3 au 8 décembre 1899 ; *Compte rendu sténographique officiel*).—Charles Péguy : *Cahiers de la Quinzaine*. — Paul Desachy : *La France Noire*, Fayard frères, 3.50. — Les

Congrégations et l'Enseignement. — Mme Edgar Quinet : *Cinquante ans d'amitié* (*Michelet-Quinet*), Armand Colin, 3.50.

**Toute la vérité** (*Congrès des organisations socialistes françaises,* tenu à Paris du 3 au 8 décembre 1899 ; *Compte rendu sténographique officiel.* — Charles Péguy : *Cahiers de la Quinzaine*). — Ces deux publications, quoi qu'il en semble tout d'abord, se rattachent à cette chronique des « questions morales et religieuses », précisément par leur signification de moralité. C'est toute la vérité du socialisme, et c'est toute la vérite dite au socialisme. La misérable, l'horrible, l'infâme société bourgeoise, pour parler comme en réunion publique, ne se soutient que par le mensonge. Elle a son étayement d'hypocrisies et de convenances. Elle a le décor des façades. A elle-même et à ses ennemis elle dissimule la profondeur de sa ruine intime. Et c'est ainsi qu'elle dure, en donnant l'illusion de la force et de la solidité. Le socialisme, à peine en commencement d'organisation pour ce qu'il voudrait appeler la terrible et glorieuse lutte de classes, allait-il déjà envelopper d'ombre et de silence ses tares, ses faiblesses, ses misères, faire comme la bourgeoisie abhorrée, ou bien affronterait-il le libre examen et la libre critique, en pleine lumière ?

Chose étrange, ce sont les socialistes les plus révolutionnaires, blanquistes et guesdistes, qui auraient voulu un socialisme de huis-clos et de cachoterie. Ils demandèrent que le dernier Congrès socialiste de décembre fût fermé. Ces gens sont conspirateurs de leur métier, et, quand on conspire, c'est dans une cave, selon le rite ancien. Il est bien plus commode, d'ailleurs, de hurler la mort au bourgeois, si ça ne doit pas se savoir. Et surtout comment se dire, entre frères et camarades, les aménités indispensables, dès que tout le monde peut entendre et tout de même vous gêner un peu ? Heureusement, ces charmantes dispositions des socialistes révolutionnaires n'ont pas prévalu. D'autres ont pensé que le socialisme est assez fort désormais pour dire toute la vérité et que le peuple est assez conscient pour la connaître et la discuter. Le Congrès socialiste a travaillé au grand jour.

C'est ainsi que nous avons le *Compte rendu sténographique* de ce Congrès, complet et sincère. Il n'y manque que quelques riens qui perpétuent, comme de juste, la tradition de notre bonne gaieté française. Je me souviens d'avoir entendu d'âpres citoyens crier aux amis de Millerand : « Eh !

larbins du ministre ! Concierges du ministère ! » A quoi ceux-ci répliquaient avec une haute ironie : « Vive le pape ! Vivent les jésuites ! Vive le moutardier du pape ! » J'ai su depuis que le pape, c'était Jules Guesde, pontife terrible en dogmes et en anathèmes ; que les jésuites, c'était son entourage très habile aux amendements et aux équivoques qui s'y peuvent mêler, et qu'enfin le moutardier du pape, c'était le jeune Zévaès. Tout cela n'est pas au *Compte rendu*. L'idée n'y perd guère. Et, par compensation, nous trouvons dans le *Compte rendu* d'autres facéties non moins réjouissantes. Les organisatiens socialistes étaient représentées au Congrès par des mandats confiés à des délégués. Une ville de 740 habitants, Saint-Bonnet-de-Chavagnac, n'avait-elle pas dix mandats, alors qu'un arrondissement de Paris (le XIe) n'en avait qu'un seul, et le Parti ouvrier français ou Parti guesdiste ne s'était-il pas attribué vingt-sept mandats pour l'unique Guadeloupe ? Les vingt-sept mandats de la Guadeloupe, c'est un chiffre ! Alors, il y a eu un peu de « battage » dans l'organisation de ce Congrès.

Nous devons, somme toute, savoir gré aux éditeurs du *Compte rendu* d'avoir, par une franche hardiesse et avec un soin minutieux du texte, livré aux amis et aux ennemis les « grands jours » du socialisme en leur vérité d'aspirations généreuses, d'espérances impatientes, de colères fougueuses, de haines vengeresses, de volontés formidables. Le seul fait de publier une telle histoire vivante a pour le peuple une valeur éducative. Voici, ô prolétaires, les hommes et les paroles comme ils furent dans la réalité : lisez et jugez. Rien n'est arrangé pour le besoin de nous en faire accroire. Ceci est un livre de bonne foi. Et les bourgeois apeurés, eux aussi, y trouveront le socialisme tel qu'il est, juste, menaçant, redoutable. Nul ne méconnaîtra la beauté et la grandeur de tant d'énergies prolétariennes. Mais combien l'on tremble que ce ne soit demain l'invasion des barbares, et non pas la montée d'un peuple vers le droit et le bien-être, si l'intellectualité et la conscience ne guident ces énergies !

M. Charles Péguy est un des jeunes socialistes formés à la suite de Jaurès par l'Ecole Normale. Il a compris, comme ses camarades qui ont publié le *Compte rendu* du Congrès socialiste, la puissance éducative de la vérité intégralement dite. Il a donc créé des *Cahiers de la Quinzaine* (sorte de continuation du *Compte rendu*) qui donneront des documents et

des renseignements sur ce perpétuel congrès qu'est la lutte sociale. Un ami de province, à qui le jeune écrivain passe sa propre personnalité, lui a dit par une aimable fiction : « Je te prie de m'envoyer des cahiers de renseignements, sans esprit de parti, sur ce qui m'intéresse. » M. Charles Péguy lui envoie, et à nous aussi que cela intéresse pareillement dans les diverses provinces de Paris, ses *Cahiers* avec le sentiment d' « une obligation de droit, perpétuelle, qui ne subit aucune exception, qui ne peut pas grandir ou diminuer, parce qu'elle est toujours totale, qui s'impose aux petites revues comme aux grands journaux, qui ne peut varier avec le tirage, ni avec le concours ou les utilités : l'obligation de dire la vérité ». C'est l'intellectualité et la conscience éclairant de leur lumière les sombres énergies du prolétariat. C'est une œuvre de jeunes intellectuels faisant des idées ou les prenant faites par toute l'activité humaine, pour les répandre en sagesse et en force directrice parmi les cris de la faim et de la colère prolétariennes.

Les trois premiers *Cahiers de la Quinzaine* publiés par Charles Péguy (5 et 20 janvier, 5 février) sont d'un extrême intérêt et d'une véritable utilité. Nous y trouvons les trois fameuses lettres de Wilhelm Liebknecht au directeur de la revue *Die Fackel* (*la Torche*), sur l'affaire Dreyfus ; les admirables articles d'Anatole France sur le socialisme (*Clopinel* et *Après Clopinel*) ; surtout une étude très intellectuelle, très littéraire et toutefois bien socialiste, sur la personne, le talent et l'action de Jaurès. Vous, jeunes esthètes, que le bruit de la multitude socialiste va troubler et epouvanter au fond des cénacles, lisez, pour vous rassurer contre les horreurs du socialisme, les *Cahiers* de M. Charles Péguy. Après ça, vous en aurez peur si vous le pouvez.

**La France Noire**, par Paul Desachy. — C'est un pamphlet par le verbe et un réquisitoire par la documentation rigoureuse. M. Paul Desachy s'en est pris vaillamment à l'Église, non pas à l'irrationnalité de son dogme ou au ridicule de ses dévotions, mais à sa malfaisance sociale. Il fait de l'anticléricalisme en historien et en sociologue, par la dénonciation éloquente des crimes que l'Eglise a commis à travers les siècles contre la pensée, contre la conscience, contre la liberté et la justice, et qu'elle s'acharne à poursuivre en pleine société moderne, au lendemain de la Révolution.

Vraiment, la France est si noire ! Quel effrayant dossier

d'abominations cruelles ou honteuses l'auteur de la *France Noire* est parvenu à établir! Quel musée d'horreurs! Il n'y paraît point, quand tout cela est perdu dans l'immensité de l'histoire. Mais ainsi entassé et serré aux pages de ce seul livre, un tel amas de documents est pour nous faire frémir.

On prétendra peut-être que ce sont là les tares inévitables de toute institution humaine qui a traversé de longs âges d'ignorance et de barbarie. Le grand intérêt de l'œuvre de M. Paul Desachy, et ce qui en fait la valeur vraiment nouvelle, c'est que précisément il montre, par delà les faits historiques, leur cause profonde dans l'esprit de théocratie, d'inquisition, d'oppression hypocrite, de cupidité, de perversité mystique, qui est proprement l'esprit de l'Eglise.

Je devine bien que de certains lecteurs, soucieux de libéralisme et d'ailleurs peu habitués à l'histoire non arrangée, sincère, verront du sectarisme en un tel livre. Ils diront : « Peut-être... mais, c'est excessif! Le clergé n'est point si ignominieux; les bedeaux ne sauraient être si canailles. » L'écrivain leur répond que forcément ils doivent l'être, ignominieux et canailles, par les principes mêmes de l'Eglise auxquels ils sont soumis, et que c'est merveille si la pauvre humanité a tant résisté à une si avilissante et si démoralisatrice influence.

La conclusion de M. Paul Desachy est qu'il faut délivrer de cette influence le pays de la Révolution et de la République. « La lutte, nous voulons la lutte, et la foule dont le mouvement s'accentue dans les faubourgs, la foule, lasse d'entretenir les oisifs et de suffire aux imbéciles, la foule nous pousserait jusqu'au front de combat, si nous n'y courions nous-mêmes de propos délibéré, en démocrates que nous sommes, pour l'honneur et le service de la Révolution. »

De tels cris de guerre, en d'autres temps, auraient risqué d'offenser notre goût de la tolérance et notre souci d'élégance intellectuelle. Mais voici que les Assomptionnistes représentent l'Eglise, dans la sottise, la laideur et l'escroquerie. Ah! mais oui, M. Paul Desachy a raison : la lutte contre l'Eglise des bûchers, déchue maintenant jusqu'à la honte des troncs assomptionnistes!

**Les Congrégations et l'Enseignement.** — Dans l'ordre d'idées de M. Paul Desachy et de sa *France Noire*, une guerre au cléricalisme congréganiste se prépare par des projets de loi sur l'enseignement et sur les associations.

Faute de plus et de mieux, prenons la loi de scolarité (trois années d'études dans un établissement de l'Etat exigées de tout aspirant aux fonctions publiques), comme moyen de défense républicaine. Il faut pourtant nous dire que l'Eglise imaginera aisément quelque arrangement d'externats qui lui permettra de garder la surveillance, et donc l'éducation de ses élèves, qu'elle conduira aux lycées pour les cours, et que ce qui en résultera immanquablement, c'est qu'une pression cléricale s'exercera sur les professeurs de l'Université plus ou moins forcés de respecter la croyance des élèves catholiques, par conséquent d'affaiblir, en maintes occasions, l'expression de leur pensée littéraire, historique, philosophique. Les « pions » congréganistes seront là pour rappeler ce devoir de respect à des universitaires libéraux, braves gens qui ne demandent pas mieux que d'obéir à l'Eglise. Ce sera la cléricalisation de l'Université. A-t-on prévu cette affaire?

Et d'ailleurs, n'est-il pas gênant de rejeter sur un enfant, pour toute sa destinée d'homme, la responsabilité d'un choix d'école qu'aura fait son père? Au cas où très noblement cet enfant accomplirait plus tard une évolution intellectuelle (de combien d'entre les meilleurs esprits n'est-ce pas là l'histoire!), le passé qui lui fut imposé avant la conquête de sa liberté individuelle n'en pèsera pas moins sur toute sa vie. Déconcertante injustice!

Ne serait-il pas plus équitable et plus loyal de résoudre du même coup cette question de l'enseignement et celle des congrégations? Les deux sont étroitement liées. La principale force enseignante de l'Eglise, en effet, ce sont les congrégations. Or, comment des républicains ne songent-ils pas qu'enseigner ou éduquer n'est pas seulement débiter de la grammaire, de l'arithmétique, de l'histoire, de la littérature, mais que c'est former des hommes et des citoyens, et faire la cité humaine? Les moines se mettent, par le triple vœu, en dehors des lois naturelles et des lois civiles. Ils veulent ignorer le sentiment et les généreux devoirs de la paternité. Ils n'ont pas les émotions de l'intimité familiale. Ils ne sont pas des hommes, mais des exilés de la vie, jaloux fatalement et hostiles, et desséchés en leur âme. Ils ne sont pas davantage des citoyens. Dans leur costume comme dans la tradition de leurs ordres, le passé prolonge sa survivance. Ils réprouvent la pensée moderne et condamnent la cité républicaine, faite d'idéal révolutionnaire. Et c'est à ces déformés du triple vœu que la Répu-

blique laisse le soin d'élever des hommes et des citoyens! Mais comment ne les pénétreraient-ils de leur âme fanatique, et comment ne les marqueraient-ils pas de leur empreinte monacale ? Oui, le moine est dans une *incapacité naturelle* et dans une *incapacité civique* d'enseigner. D'autre part, un homme de congrégation, d'esprit plus réactionnaire encore que l'homme qui est simplement d'Eglise, ne peut enseigner librement la philosophie, l'histoire, la science ou même la littérature. Son dogme enchaîne sa pensée et sa parole. Il est tenu de faire fléchir la vérité devant sa croyance. Le moine est dans une *incapacité pédagogique* d'enseigner.

Pourquoi donc ne pas oser interdire l'enseignement, c'est-à-dire la formation des hommes et des citoyens de la République, à des moines qui ne sont eux-mêmes ni des hommes ni des citoyens ? Pourquoi ne pas oser interdire l'enseignement à tous ceux qui font des vœux contraires à la nature et à la vie civique ? Bien plus facilement que pour la loi de scolarité, notre démocratie libérale comprendrait qu'il n'y a dans une telle mesure aucune violation de la liberté, puisqu'il s'agit d'êtres d'exception qui se sont mis hors de la nature, de la société et de l'humanité.

**Cinquante ans d'amitié (Michelet-Quinet)**, par Mme Edgar Quinet. — De 1825 à 1875, du jour où ils se rencontrèrent chez Victor Cousin, parlant de Vico et de Herder, jusqu'au jour où l'un des deux amis mourut, Michelet et Quinet furent unis d'une profonde amitié intellectuelle et affective. Mme Quinet a voulu « éclairer l'histoire des deux amis » en recueillant leurs souvenirs. Le livre est fait surtout de leur correspondance, à laquelle pieusement Mme Quinet n'a ajouté qu'un lien gracieux d'admiration et de tendresse, avec quelques-unes de ces confidences qui révèlent les âmes. « Je ne sais, dit-elle, s'il est possible de préciser ce que Michelet et Quinet se doivent l'un à l'autre ; leurs deux natures essentiellement diverses étaient marquées d'une empreinte ineffaçable ; elle s'est peu modifiée. Mais leur affection mutuelle, profonde et tendre, a pu maintes fois exercer une influence sur leurs sentiments, leurs idées, leurs actes. Quinet aimait en Michelet une bonté, une tendresse quasi-maternelle ; il admirait son génie de toute son âme. Michelet écrit deux fois dans sa vie ces mots qui résument tout : Voilà vingt-cinq ans, voilà quarante ans que je suis amoureux de votre génie. » Très mêlée à l'intimité intellectuelle de son mari, et par conséquent, à celle de Michelet,

Mme Quinet relie l'histoire de la vie des deux écrivains à celle de leurs œuvres. Elle nous fait voir dans quelle inspiration et par quelle suite de circonstances ils étaient amenés à écrire tel ou tel livre. Ces détails ont pour nous un véritable charme. Nous pouvons regarder vivre et penser ces deux grandes âmes.

VICTOR CHARBONNEL.

## ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Sar Peladan : *La Terre du Sphinx* (Egypte), Flammarion, 3. 50. — *La Chine Nouvelle*, Revue illustrée d'Extrême-Orient, Francis Laur, le n° 5 fr. — Ed. Pianchut, *Les Célestes*, Schleicher, 1 fr. — G. Vanor : *Pèlerinages de Nature et d'Art*, Ollendorff, 2 fr. — A. Petitcolin : *Impressions d'Ibérie*, Plon, 3 fr. 50. — A. Dry : *Vers l'Occident, Maroc, Andalousie, Lisbonne*, Plon 3. 50. — Emile Berr : *Au pays des nuits blanches*, Ollendorff, 2 fr.

Je n'aime point M. Peladan. Sa Rose + Croix du Temple, ses expositions, sa tignasse, ses costumes de carnaval l'ont rendu naguère, avec beaucoup de talent, ridicule. Il apparaît, aujourd'hui encore, dans la ménagerie littéraire, — un peu oublié, parce que tout passe ! — un esprit théâtral et puéril, sagace aux expédients, à la mise en scène de son entreprise, -- dupe un peu de soi-même cependant, car la marchandise débitée dans la boutique de l'ésotérisme semble de plus en plus délaissée par la clientèle. — Mais il convient d'apprécier équitablement même ce qui, d'instinct, nous choque. M. Peladan est un homme curieux, ce qui doit être suivi avec intérêt; son œuvre, — l'*œuvre peladane*, comme dit la feuille de garde — dénote un grand effort ; elle a des qualités évidentes, même au point de vue strictement littéraire. On y retrouve, par malheur, un peu trop les tares du personnage, des gestes mystérieux pour intriguer la foule, la pose de l'acteur, une vanité quasiment infantile, qui peut faire sourire ; — la déception enfin et l'amertume des regrets lorsque M. Peladan constate qu'après tout la Légende Dorée n'est pas de ce siècle, et qu'on ne saurait même plus, aujourd'hui, prêcher l'Evangile aux poissons. Nous ne méconnaissons point sa sincérité, par ainsi ; mais entraîné sans doute par l'abondance de sa dialectique, M. Peladan ne reconnut jamais les avantages de la discrétion. Il a vieilli avec ses défauts et continue à pérorer sur les tréteaux du temple, objurguant et anathématisant comme aux jours lointains où ses monitoires étaient colportés de brasserie en brasserie, et lorsque l'ac-

tualité faisait défaut, avaient les honneurs d'une bonne presse. — La **Terre du Sphinx**, son dernier livre, ne saurait être une déception pour ses anciens admirateurs; il nous paraît difficile aussi qu'elle lui en crée des nouveaux.

Cependant nous n'oublions pas que nous en devons parler surtout dans ses rapports avec cette rubrique. La science égyptologique de M. Peladan, aucun savant sérieux ne prendra la peine de la discuter; elle est de seconde et même de troisième main, colligée dans ses lectures uniquement en vue d'un système. Son voyage est celui de tous les touristes, c'est-à-dire qu'il ne saurait valoir que par le voyageur lui-même et par l'expression. Malgré une écriture parfois hâtive, il y a là, nous nous hâtons de le dire, une relation séduisante. Mais la pensée de M. Peladan était de dégager le secret religieux de l'Egypte; et en effet si nous avons déterré des temples, déroulé les papyrus, déchiffré les hiéroglyphes et rangé dans les vitrines de nos musées le bric à brac innombrable des tombes, nous n'en savons guère plus sur la terre de Pharaon, le second sens et les mystères de la religion égptienne, qu'au temps de Théophile Gautier et de J.-J. Ampère. Une fois de plus, et c'est bien fâcheux, la vieille Egypte a gardé son secret, — le secret de la vie et de la mort; elle l'a gardé même pour M. Peladan. Il a eu beau interroger le Sphinx et causer avec les *doubles* fantomatiques, il n'en a tiré que des quasi-dialogues où la profondeur se confond avec l'obscurité et dont les qualités initiatrices ne dépassent point un honnête amphigouri. Tout le long de la *Terre du Sphinx, ce qui est en haut* continue à demeurer comme *ce qui est en bas,* et le grand secret du Sphinx paraît être surtout qu'il est une borne de pierre et n'a point d'autre secret — Ces réserves faites nous mentionnons avec joie des pages naïves comme l'excursion du Sar aux pyramides, — en bicyclette. Il a failli être écrasé ensuite par une charrette anglaise sur la route de Gizeh, et en a si gros sur le cœur qu'il crie : à l'assassin! contre toute la race britannique.

§

**La Chine Nouvelle**, de M. Francis Laur, est une revue copieuse dont quatre numéros ont paru. Son but serait de « préconiser en Chine les idées de progrès industriel et commercial, mais par la paix réformatrice et non pour la conquête brutale et l'annexion ». Nous savons très bien ce qu'il faut

entendre de ce discours dont on accompagne volontiers le départ des bons paquebots exerçant la concurrence internationale : écouler chez les Chinois des fonds de bazar et des boîtes de conserves. La *Chine Nouvelle* offre d'ailleurs des informations intéressantes, des articles nombreux de politique, d'économie et d'histoire locale. On y trouvera des illustrations de propagande, des cartes inédites, voire de la littérature. Le dernier numéro enfin contient une monographie de la province du Ngan-hoei, des notes sur Koang-Tchéou-ouan dont la France a fait récemment l'acquisition, sur les *Associations en Chine,* l'alliance sino-japonaise, les agissements des Anglais et des Américains en Chine, et une très curieuse lettre de M. Vissière, ancien consul de France à Canton et secrétaire interprète au quai d'Orsay, sur la transcription des noms chinois.

Pour mémoire, nous devons mentionner également **les Célestes** de M. E. Planchut, qui écrivit je crois à la *Revue des Deux Mondes*, — petit volume appartenant à l'une de ces encyclopédies énormes et puériles qu'entreprirent plusieurs éditeurs ces derniers mois, et où l'on trouve sous prétexte du *Livre d'or de la Science* jusqu'à un ouvrage sur le *Rôle du bœuf dans la Civilisation* (!). — C'est une sorte de causerie et des notes de voyage concernant l'*Empire du Milieu*, son peuple, ses mœurs, ses villes, son histoire tant aux temps anciens que depuis l'ouverture des ports. Il y a des images en couleur et en noir.

§

**Les Pèlerinages de Nature et d'Art**, de M. G. Vanor, comportent de petites pages sur la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, des coins de province, — tout cela bien court, hâtif et superficiel. — On a peut-être un peu trop dit qu'il était facile de faire un livre avec son carnet de route. M. Vanor a dû vouloir prouver le contraire, car nous nous refusons à croire, d'après son seul itinéraire, qu'il n'ait rien vu de plus intéressant que ce qu'il rapporte.

De M. Petitcolin, qui publia naguère un livre fort intéressant sur ses promenades en Bretagne, la librairie Plon et Cie donne des **Impressions d'Ibérie**, au reste de la même écriture un peu précieuse, attardée en description de ciels et de paysages, narrant les choses de la mer, les types et les coins pittoresques. Il y a même sur Orense, sur Coïmbra, la ville

morte de Lugo et Oviedo, enfin sur la vie portugaise plusieurs chapitres qui facilement retiennent. Peut-être tout cela est-il imprégné d'une philosophie trop facile, un tantinet mélancolique et peu compromettante. Il ne faudrait point non plus demander à M. Petitcolin mieux que des impressions immédiates et ses livres demeurent surtout, qu'il nous passe le mot, des livres d'amateur, de touriste peu hardi à étudier les questions d'art et histoire. Mais nous lui saurons gré de battre en brèche les assertions si fort répandues par la chanson célèbre: *Les Portugais sont toujours gais*. Ils ont plutôt l'air rogue et un fichu caractère; leur manque d'affabilité fait même contraste avec le verbiage si insinuant des Espagnols, et ils nous gardent une telle rancune de les avoir montrés joyeux dans la pauvre opérette qui fit la gloire de M. Audran que les bateleurs, sur les places de Porto, annoncent leurs tours avec des boniments de ce genre: « Il n'y a rien de truqué, rien de falsifié; rien dans les mains, rien dans les poches. Je suis Portugais et non Français. »

Chez les mêmes éditeurs on trouvera **Vers l'Occident** de M. A. Dry, qui est un excellent livre sur le Maroc, l'Andalousie et Lisbonne. Chose assez rare, en effet, lorsqu'il s'agit d'un recueil de voyages, celui-ci ne comporte point que des impressions et des anecdotes; il contient aussi des idées, et le seul reproche peut-être que j'aimerais à faire à l'auteur serait de se défier trop de lui-même. Il craint de répéter, de refaire, de parler de monuments et de sites dont on a déjà parlé. C'est d'une délicatesse fort louable; mais nous savons que l'homme qui pense aura toujours quelque chose de personnel à dire des grands spectacles de la nature et de l'art. M. Dry a noté sincèrement des impressions presque toujours trop rapides et il a cru n'avoir publié qu'un livre sans prétention. Ses meilleures pages sont justement celles où il s'est oublié, où il s'est laissé entraîner un peu; et c'est par exemple la description haute en couleur et en pittoresque de l'Espagne méridionale, où la trace et le souvenir de l'ancienne civilisation arabe font la gloire des villes les plus célèbres; ce sont les chapitres sur Grenade, sur Cordoue et Séville, conquises et asservies par le catholicisme du nord, mais qui s'enorgueillissent et vivent encore aujourd'hui de montrer aux voyageurs les palais merveilleux des rois musulmans. — D'utiles notions sur le Maroc, des considérations fort intéressantes sur l'état actuel de l'Espagne, des notes curieuses sur Gibraltar, et — enthousiastes

cette fois, — sur le Portugal complètent ce volume d'une lecture au reste toujours attrayante et par lequel nous sommes heureux d'avoir fait connaissance avec M. Day.

Pour clore enfin cette revue du tourisme il faut signaler le petit livre de M. Emile Berr, **Au pays des Nuits blanches**, notes humouristiques d'un voyage en Norwège où l'on retrouve les fjords, Bergen et son exposition, Trondjhem et Tromsoë, Hammerfest et le cap Nord, de puantes pêcheries et des camps de Lapons, des cascades, des glaciers et des montagnes, Christiania enfin et le vieil Ibsen au milieu de scènes de paquebot et d'hôtel et de binettes ahuries de passagers tous plus réjouissants les uns que les autres. Il y a des illustrations, et c'est un petit bouquin coquet à mettre dans sa poche.

CHARLES MERKI.

## *LES REVUES*

*Revue des Deux-Mondes:* Le bilan d'une génération, par M. René Doumic. — *La Grande Revue :* Un manuscrit de Challemel-Lacour. — Memento.

Qu'on ait pour les talents de M. René Doumic de l'admiration ou de l'indifférence, on peut, avec une égale justesse, se représenter le critique littéraire de la **Revue des Deux-Mondes** dans la posture d'un singe épluchant une noisette. Il épluche infiniment. Il éplucherait par manie, les quatre mains vides, que les lettres n'y perdraient rien. Son article : *Le bilan d'une génération*, méritait bien la réponse ironique, légère, que lui fit M. Maurice Barrès et dont on est tenté de ne retenir que cette phrase : « Il y a d'autres expressions littéraires que la propagande nationaliste. »

M. Doumic est de ces critiques à facettes... (Le type accompli en reste de M. Jules Lemaître, en dépit de sa fidélité apparente à de tardives convictions.) Leur opinion mouvante n'illusionne guère sur l'abondance de la pensée. Leurs contradictions, loin de les soustraire à l'erreur, la multiplient. Mais, qu'ils congèlent du pathétique, alourdissent de la fantaisie ou raidissent du comique, — jamais ils ne quittent ce sourire qui est l'uniforme de la profession.

« On a vu chez les nations modernes qui cultivent les lettres des gens qui se sont établis critiques de profession, comme on a créé des langueyeurs de porcs, pour examiner si ces animaux qu'on amène au marché ne sont pas malades. Les

langueyeurs de la littérature ne trouvent aucun auteur bien sain; ils rendent compte deux ou trois fois par mois de toutes les maladies régnantes, des mauvais vers faits dans la capitale et dans les provinces, des romans insipides dont l'Europe est inondée, des systèmes de physique nouveaux, des secrets pour faire mourir les punaises. Ils gagnent quelque argent à ce métier, surtout quand ils disent du mal des bons ouvrages et du bien des mauvais. »

En écrivant cela, Voltaire pensait à Fréron, un bilieux. Il garderait moins de rancune à Musset d'avoir, dans un vers détestable, stigmatisé son « hideux sourire », qu'il n'éprouverait de colère à l'endroit des critiques qui déforment « son » sourire dans des phrases molles et des jugements sans consistance.

On étonnerait M. Doumic, si on lui demandait : « Avez-vous découvert un écrivain, depuis votre renoncement à composer des livres pour juger ceux d'autrui ? » Comme un sourire n'est pas toujours une réponse suffisante, peut-être expliquerait-il que le critique, pour se tromper moins que les autres hommes, doit en accepter les opinions moyennes et que, s'il n'y avait pas eu d'Amérique, Christophe Colomb passerait encore pour l'un des plus grands fous du monde. Sans doute, il y aurait quelque exagération à demander au critique de l'héroïsme.

C'est à propos de la réimpression des *Essais de pychologie contemporaine* de M. Paul Bourget que s'exercent les stupéfiantes qualités de M. Doumic. Il définit en ces termes la génération de 1880, — qui dit-il, « restera célèbre pour avoir été comme le terrain où devait éclore, germer et s'épanouir toute une flore malsaine », — son dilettantisme, son ironie :

« Réputé jadis pour son bon sens un peut court, et pour la lucidité de son esprit un peu étroit, le Français se découvrit tout à coup une intelligenee indéfiniment compréhensive. Nulle idée ne lui paraissait plus vraie ou fausse, mais vraie et fausse tour à tour ou tout ensemble. Entre le bien et le mal, il n'apercevait plus d'opposition irréductible. Nulle part aucune distinction tranchée, mais seulement des nuances imperceptibles se résolvant l'une dans l'autre par une série de dégradations continues. Nulle assertion qui ne dût être aussitôt corrigée par l'assertion contraire. Une rhétorique nouvelle enseignait à ménager d'habiles transitions, en sorte que la fin de chaque phrase en détruisît le commencement. Ainsi en-

traîné d'un pôle à l'autre et sans cesse emporté dans un mouvement de pendule, l'esprit devenait incapable de se fixer, c'est-à-dire de choisir, de conclure et de se décider. Il fallait tout comprendre, partant tout admettre. Un seul état d'esprit paraissait intolérable; c'est ce qu'on appelait entre initiés « l'horrible certitude ». L'origine de ce mouvement remonte à Renan dont l'influence a si lourdement pesé sur cette génération pénétrée de son esprit. Il se plaisait alors à donner par les propos frivoles de sa vieillesse un démenti à une vie consacrée tout entière à la recherche laborieuse de la vérité. Pour sa part, il continuait de rester fermement attaché aux principes de la critique rationaliste et d'avoir la même foi inébranlable dans l'avenir de la science ; aux autres, il recommandait une philosophie de doute universel, d'indifférence sceptique, d'insouciance De la philosophie, la contagion s'étendait à toute la littérature, roman, poésie, théâtre, et aux genres mêmes dont la définition répugne le plus au dilettantisme, tels que la critique. Il n'était plus question pour le critique ni de juger ni de classer, mais de raconter les aventures de sa sensibilité à travers les livres. Où donc aurait-il pris le droit d'émettre un avis d'une valeur générale, réduit qu'il était à noter des impressions incertaines, changeantes, dépendant de mille causes variables, du caprice de son humeur et de l'air du temps? Bien peu ont résisté à cet entraînement, au risque de s'entendre reprocher leur épaisseur d'esprit... »

Suit le couplet obligé sur « l'invasion des littératures étrangères », qui aboutit à « signaler dans un intérêt de préservation sociale... l'immoralité du cosmopolitisme ». Et M. Doumic continue :

« Enfin il est inévitable qu'un organisme aussi profondément atteint devienne le théâtre de phénomènes d'une inquiétante bizarrerie : c'est une exaspération du système nerveux, un éréthisme de tout l'être consécutif à des lésions locales, ce sont des erreurs, des illusions, des perversions des sens, ce sont des goûts étranges dont plus tard on ne se souvient ni sans horreur, ni parfois sans honte. Ces désordres pathologiques eux-mêmes n'ont pas manqué à cette période de notre littérature. C'est ici l'apport de l'école sortie de l'imitation de Baudelaire, des dévots de Verlaine, et des ahuris du symbolisme (*sic*). Ceux-là ne recherchent que l'artificiel et le paradoxal, ce qui est à l'envers du bon sens, à rebours de l'ordi-

naire. Sensuelle et mystique, cette école exhale un relent de débauche et un souffle macabre. C'est le coin avancé, corrompu, celui qui tombe en poussière. » — A la bonne heure!

§

« Il détestait l'imprimerie et ne croyait pas qu'en elle fût le salut de l'humanité », écrivait Challemel-Lacour du héros de ces *Etudes et Réflexions d'un Pessimiste* dont il conservait le manuscrit avarement, ne se lassant d'y retoucher, depuis 1861 ou 1869 environ. Ces pages inédites paraissent dans **la Grande Revue**. Nous en reproduisons les lignes saisissantes qui suivent, sur Leopardi :

« Cependant la mort, toujours à l'œuvre, creuse en lui de plus en plus. Presque épuisé, il repasse par Bologne pour aller jouir en Toscane d'un hiver plus doux.

» Il est poète, il est philosophe, il écrit en courant des chefs-d'œuvre ; mais déjà l'amour de la gloire, si puissant sur son âme autrefois, est déraciné en lui par l'excès de la douleur. Il rencontre de nobles amitiés ; car ce désespéré, ce mélancolique, ce misérable que le feu de la fièvre dévore et qu'agitent tous les orages de la pensée, rempli de cette indulgence qui est la grâce du génie, et d'autant plus inoffensif que son intelligence est plus vaste, gagne sans le vouloir tous les cœurs. Il est mort aimé de tous, quoique abandonné ; il avait encore dans la main, sans qu'un seul se fût brisé ni relâché, les fils qu'il avait noués sous tous les toits où il était entré. Mais ni l'amitié ni la gloire ne pouvaient plus rien pour assoupir ses souffrances.

» Chaque hiver, il jaunit, il sèche, il reste immobile et flétri, ne vivant plus que d'une vie toute centrale, comme un arbrisseau. Le feu dans la cervelle, mais un feu infernal et violent, chaque printemps il s'apaise et reverdit.

» Bientôt ce printemps lui-même est trop froid, et il lui faut un soleil plus ardent pour le ranimer. Pauvre, condamné aux privations, portant sur ses épaules courbées avant l'âge le fardeau accumulé de ses espérances déçues, de son patriotisme désolé, des oppressions qui pèsent sur l'Italie et sur lui, il se traîne péniblement de Florence à Rome, de Rome à Naples, et à mesure qu'il avance dans la vie, c'est-à-dire qu'il enfonce dans la douleur, sa pensée monte plus virile et plus sereine, bien que plus attristée, car cette tristesse ne ressemble pas aux molles lamentations qui énervent ; elle n'est que le reflet écla-

tant et sombre de la vérité intrépidement regardée en face.

« Son existence est devenue désormais un supplice d'une effrayante uniformité. Ses maladies ont enfin des noms : elles s'appellent la phtisie impitoyable, l'hydropisie, les scrofules, ce que le vocabulaire médical a de plus atroce. Les os ramollis ne soutiennent plus la frêle machine ; la flamme écrase le flambeau. Les chairs fondues laissent voir tout un squelette à travers une peau ridée, terne et brûlante. Les poumons ne se dilatent plus dans leur prison rétrécie ; le cœur, gonflé de lymphe, n'a que des battements rares, pénibles et irréguliers ; le sang coule incolore et languissant dans ses canaux engorgés. Comme une éponge, le cerveau a bu toutes les forces vitales, et Leopardi peut contempler, vivant, le cadavre en liquéfaction auquel il a plu à la nature d'enchaîner son génie. »

§

Memento. — **L'Ermitage** : des ballades de Paul Fort et des vers de M. Ch. Guérin.

**La Grande France** : *Notre patriotisme*, par M. Jean Rodes.

**La Revue blanche** : y lire *le Journal d'une femme de chambre*, par Octave Mirbeau, et l'exquis poème de Francis Jammes : *Guadalupe de Alcaraz*.

**La Revue de Paris**. — *Le Rire*, par M. H. Bergson. — Des extraits des mémoires du Général d'Andigné dont **la Revue hebdomadaire** publie aussi des fragments.

**La Revue naturiste** (nouvelle série). — Les *Etudes sur la Presse* de M. Maurice Le Blond.

**La Lutte** « après neuf mois de sommeil léthargique reparaît ».

**L'Hémicycle** vient de publier son 1er numéro à Lille.

**La Revue des Revues**. — *Elisabeth Paterson*, par M. J. Monvion.

**Revue encyclopédique**. — *L'enseignement de la Biologie*, par M. Félix Le Dantec.

**La Revue bleue**. — *La mort de Gaston de Foix*, par M. E. Gebhardt.

**La Vogue**. — *L'art des parfums*, par M. René Fleury.

§

La critique a été trop indifférente à la belle tragédie de M. Saint-Pol Roux : *La dame à la Faulx*, — pour que nous

ne répétions pas ici l'éloge qu'en fait dans **la Vogue** M. Edmon Pilon :

« Le style imagé, coloré, souple et neuf convient étroitement à ce sujet d'humanité large. *La Dame à la Faulx* fait époque. Peu louangée actuellement, elle défraiera les propos de la critique future. « Nul, depuis Villiers de l'Isle-Adam, n'a donné plus complètement que dans cette œuvre l'impression du *génie.* » Ce jugement d'un poète ami est le nôtre aussi. Aussi celui qu'adoptera l'avenir. »

Nous découpons aussi, de **l'Ermitage**, cette appréciation :

« Drame ou poème, la *Dame à la Faux* reste une des plus étonnantes productions poétiques de cette année et de plusieurs autres. Œuvre énorme, l'auteur, longtemps silencieux, s'y soulage. Stupéfiante et merveilleuse profusion ! Toute la magique ressource verbale des *Reposoirs de la Procession* — mais ordonnée autour d'une intrigue simple et belle comme une ligne. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Le privilège des journalistes : A propos du mot *béguin.* — Une scie romantique (*Intermédiaire,* 15 février). — Sur un fragment de Stendhal et sur Monsieur Faguet (*Temps,* 14 février, et *Intermédiaire,* 15 février). — Le langage des signes au Mexique (*Petit Temps,* 21 janvier). — Anecdote édifiante pour faire réfléchir les hommes sans religion.

Pour enseigner aux enfants les mystères de l'alphabet et en quoi un lac diffère d'un cap, il faut posséder un diplôme parfaitement en règle. Et si l'on prétend initier de jeunes oiselets aux embûches du latin, il faut encore un autre diplôme ; et quant à ceux qui aspirent à vaticiner en Sorbone, ils doivent se résigner à demeurer écoliers près, et quelquefois plus, de la moitié de leur vie. Là comme en tout, la liberté me plairait davantage avec tant de précautions ; mais enfin le système est défendable, comme sont encore défendables les anciennes corporations qui exigeaient d'un ouvrier la connaissance exacte de son métier. Cependant toute une classe d'enseigneurs échappe, par un privilège singulier, à la règle générale de l'aptitude professionnelle. Un journaliste, pour professer tout, n'est pas tenu de savoir la moindre chose, ni même la langue dans laquelle il opère. Pour un sou, sorti de la sévérité de l'école, l'enfant peut acheter un manuel de mal parler : ce

sera le premier journal venu. Celui, par exemple, que je viens de parcourir et où je lus : « Voilà pourquoi l'on verra souvent encore des contrôleurs stériles par la volonté des ministres... », et, car ce n'est pas une distraction, le malheureux tient à répéter son incongruité : « On se plaindra alors de la stérilité des contrôleurs... » Et il indique le remède! mais ce n'est pas celui-là. Le remède à la stérilité des contrôleurs ressort au chapitre des maladies secrètes : impuissance et stérilité guéries en trois semaines. Les jours où l'on n'a pas tué beaucoup d'Anglais, cela récrée un peu. Parfois on est gâté et chaque colonne parcourue amène son sourire. Ne voilà-t-il pas que tout à côté un autre de ces privilégiés appelle le droit des pauvres « un impôt somptueux »? Ils ont beaucoup moins de drôlerie quand, au lieu de s'abandonner à leur génie, ils prétendent donner au monde de bonnes petites leçons d'érudition. Leurs sources sont trop connues. Pour l'histoire et l'anecdote, ils ont Larousse; pour la langue française, ils ont Littré. De ces deux répertoires également démodés, le second a eu une valeur et peut encore être consulté avec prudence; mais c'est de la science d'il y a trente et quarante ans. C'est pourtant Littré qui a fourni aux journalistes le thème de leurs ridicules dissertations sur le mot *béguin*. Voici du moins ce que l'un d'eux attribue à Littré :

« Béguin, s. m. — Sorte de coiffe, dit Littré, qui s'attache sous le menton. Le béguin est la coiffure de la « béguine », de laquelle lui vient son nom. La béguine elle-même doit son appelation aux *béguins* ou *béguards*, nom donné à des hérétiques du XIIIe siècle, et qui dérive de l'anglais *to beg*, demander, mendier, parce que lesdits hérétiques se vouaient à la pauvreté. »

Malheureusement les *Béguines* existaient avant les *Bégards*, qui d'ailleurs se vouaient bien plutôt à la luxure qu'à la pauvreté. Les Béguines tinrent leur nom de leur fondateur Lambert Le Bègue, lequel vivait au XIIe siècle. Saint Louis les introduisit en France en 1258 et elles y devinrent aussitôt le sujet de brocards dont les poésies de Rutebeuf ne nous ont sans doute conservé que les moins salés. On avait eu la mauvaise idée de les installer près du couvent des Carmes Barrés, lesquels ne passaient point pour des modèles de continence :

Li Barré sont près des Béguines...
L'ordre as Béguines est legière...
Si ne lor puet-on pas desfandre
Qu'eles n'aient de la char tandre.

Elles n'étaient pas cloîtrées ; elles ne faisaient que des vœux temporaires ; elles se mariaient si elles en trouvaient l'occasion et elles la cherchaient, on peut le croire. Rutebeuf en son délicieux *Diz des Béguines* s'en amuse :

Cest an pleure et cest an prie
Et cest an panrra baron (*mari*).
Or est Marthe, or est Marie,
Or se garde, or se marie....

On pouvait donc se *coiffer* ou se *toquer* d'une béguine. Les Barrés, leurs proches, ne furent pas les seuls ni les plus sérieusement *embéguinés*. On n'eut pas d'abord, un *béguin* par métaphore ; ou bien on pouvait par mariage, ou autrement, acquérir licence de *désembéguiner* la *béguine*. Ce mot est un des rares mots dont on écrirait point par point l'histoire.

Des expressions *avoir un béguin*, *une toquade*, *être toqué*, *être coiffé*, il faut rapprocher pour bien les comprendre les manières populaires de dire *cela me botte*, *cela me chausse*, *cela me va comme un gant*. C'est son vêtement qui fournit à l'homme les images par quoi il exprime certaines nuances de la formule abstraite : *cela me convient*.

Presque toutes les religieuses portent un béguin. C'est aussi le nom général de toute coiffe s'attachant sous le menton, le nom du premier bonnet des petits enfants, et le nom du bonnet de toile dont on coiffe les chevaux à l'écurie. Appliqué au caprice, il est fort joli et il a le mérite d'être de vieille race française et de posséder les plus beaux parchemins. Et il est moins usé, quoi que plus vieux de trois ou quatre siècles (1).

§

L'*Intermédiaire* publie une longue réponse de M. Philibert Audebrand, d'où il ressort que c'est bien à Hector de Saint-Maur qu'appartient la fameuse scie romantique

Hirondelle gentille,
Voltigeant à la grille
Du cachot noir,
Vole, vole sans crainte ;
Aux bords de cette enceinte
J'aime à te voir.

(1) Le Dictionnaire Darmesteter-Hatzfeld ne donne que deux sens concrets à *caprice*. J'en signale, pour le supplément de cette excellent dictionnaire, un troisième : *Caprice* est le nom d'une sorte de pâtisserie.

(Et ainsi de suite pendant douze couplets.) Du temps où cette chose passait pour un « charmant petit poème », on l'attribua successivement à tous les prisonniers plus ou moins politiques dont s'occupait l'opinion, depuis M. de Peyronnet jusqu'au maniaque Kersausie et à l'affreux Raspail. L'*Hirondelle* fut composée en 1833 et fut insérée par Fournier de Verneuil dans le bizarre journal qui s'appelait la *Gazette de Sainte-Pélagie*. On la réimprima en 1854 dans le *Mousquetaire* d'Alexandre Dumas, avec une suite qui porte à vingt le nombre total des couplets de cette inoffensive chanson. La restitution de M. Philibert Audrebrand a déjà été faite d'ailleurs, il y a plus de vingt-cinq ans, grâce à Edouard d'Anglemont, par le colonel Staaff, dans sa *Littérature française* où il y a une notice sur Saint-Maur.

§

Il y aura donc toujours du Stendhal inédit ? Il n'y en aura jamais trop, le moindre bout de papier de cet homme extraordinaire étant un document autant de psychologie que de littérature. D'après une revue anglaise, le *Temps* donne ce résumé d'une curieuse découverte de M. W. Morton Fullerton à la bibliothèque de Grenoble :

« L'historien de la pensée française, dit l'écrivain anglais, ne peut négliger ces immenses feuilles sur lesquelles Beyle consignait ses impressions de voyage à travers une Europe qui n'était pas encore couverte d'un réseau de chemins de fer. On y peut trouver les plus précieux documents relatifs à l'influence de la littérature française et des carnets entiers d'extraits de Hobbes avec la discussion des plus importants passages du traité sur la *Nature humaine*. Après un soigneux examen de ces documents, j'ose affirmer qu'avec Cabanes c'est presque entièrement d'Hobbes que vient la méthode de Stendhal. Stendhal finit par lire Hobbes le 3 messidor an XII. Il avait déjà pâli sur un exemplaire des *Beautés de Shakespeare* et une édition en huit volumes des *Pièces* du même. Il avait lu Milton et l'*Odyssée*, de Pope. Toute sa vie il aima l'anglais et étudia les écrivains anglais. Dans ses *Mémoires d'un touriste* qui, pour le dire en passant, sont, avec les *Commentaires* de César, le meilleur livre avec lequel on puisse voyager en France, il cite constamment. C'était un anglophile avant M. Bourget... On a dit qu'avant d'aller en Angleterre, Voltaire n'était point Voltaire. Il serait non moins facile de

montrer qu'avant d'avoir lu Hobbes, Stendhal n'était pas Stendhal. »

» M. W. Morton Fullerton note les précautions que prenait Stendhal pour décourager la police et les espions, pendant ses voyages en France. Constamment exposé aux perquisitions ou aux dénonciations, il écrit en tête de son journal :

Messieurs de la police
Ici rien de politique
J'étudie les vins
le cocuage
et les églises gothiques
et romanes

» Enfin, nous devons encore à M. Fullerton le canevas d'un *Hamlet* incomplet que voulait donner Stendhal à la scène française. C'eût été une curieuse pièce. Rien de plus révélateur sur l'esprit de Stendhal que cette refonte de la pièce de Shakespeare par le jeune Beyle, voltairien et libéral : « Alfred, grand prince et législateur, régnait sur le Danemark. »

» Il conçut l'idée de donner à son pays quelques-unes des institutions bienfaisantes dont jouissaient les peuples méridionaux.

» Il attira ainsi sur lui la haine de la haute noblesse et du clergé, etc.

» On devine ce que pouvait faire de la « stragédie » de Shakespeare, un esprit comme celui de Stendhal. Il abandonna son projet et fit bien. Mais, vaniteux et toujours préoccupé de poser devant la postérité, il ne néglige point d'expliquer dans de longues et copieuses notes pourquoi il n'a pas terminé son *Hamlet*.

» Les quelques traits de Stendhal ainsi dévoilés par M. Fullerton dans les documents inédits qu'il vient de faire connaître confirment, en somme, l'impression que donne le très beau portrait de l'auteur de *Rouge et Noir*, récemment tracé par M. Faguet. C'était un esprit étroit, une âme vaniteuse, un tempérament qui s'appliquait à être passionné. Mais il avait un instinct singulier, admirable à force d'être parfait et infaillible : celui de l'observation. L'amour et le sens du petit fait, voilà ce qui fait l'intérêt des notes de voyage étudiées par M. Fullerton aussi bien que le mérite des œuvres plus considérables de Beyle. »

Il est à peine nécessaire d'ajouter à cette citation que nous protestons contre le ridicule jugement de M. Faguet sur

Stendhal. M. Faguet s'est donné dès l'âge le plus tendre la spécialité des « jugements définitifs », et l'on dit qu'il n'a pas rédigé moins d'une trentaine de volumes de ces arrêts abondamment motivés. Autant en emporte le vent. Quoi de plus charivaresque que d'appeler *esprit étroit* un homme qui aima et comprit tant de choses diverses que Stendhal, *âme vaniteuse,* celui qui précisément méprisa les vanités littéraires pour lesquelles a travaillé si âprement M. Faguet, et *faux passionné,* celui qui a si naïvement souffert de l'amour ? A propos de son élection académique, l'*Intermédiaire* a joué à M. Faguet le vilain tour de publier sous la rubrique *charade* ce « jugement définitif » qu'il porta sur un des plus célèbres romanciers du siècle (nous n'insérerons pas les réponses) :

« On le définit et on ne lui donne son vrai nom qu'en laissant tomber des parties énormes de son œuvre qui contrarient la définition. Car il est ceci, incontestablement, et voilà qu'il est absolument le contraire, d'un ouvrage à l'autre, ce dont on se consolerait, et quelquefois dans le même ouvrage, ce qui désole. Ainsi, il est un romancier purement romanesque à la façon d'Anne Radcliff; et il est un romancier élégiaque et mystique; et puis il est un romancier réaliste admirable; et encore il est, non plus seulement réaliste, mais grossier, bas et violent, ce qui est une dégénérescence du réalisme tellement grave que c'en est précisément le contraire.

« ÉMILE FAGUET. »

§

« Au Mexique, on parle des langues diverses; mais au-dessus des différents dialectes indiens et de l'espagnol, il y a un autre langage, dont se servent toutes les classes de la population et qui est compris par elles d'une manière uniforme : c'est celui des signes.

« Les Mexicains le tiennent pour le plus expressif, le plus clair des langages. Leur œil et leur main sont, il est vrai, d'une éloquence incroyable. Si l'on n'a pas eu l'occasion d'observer des Mexicains causant entre eux au moyen de signes, on ne saurait se faire une idée de la mobilité infinie de leurs gestes et de la profusion de nuances diverses qu'ils savent donner à des signes que le regard de l'étranger saisit à peine, tellement ces signes, ces gestes sont rapides et fugaces. Toutefois, il y a certains gestes qui ont une signification fixe et qui sont

compris, sans erreur possible, par tous les habitants du vaste territoire s'étendant du Texas au Guatemala.

» Redresser tout le corps, en haussant les épaules, en écartant les sourcils, en arrondissant les lèvres, en montrant la paume des mains, signifie, selon l'expression du regard : « Je ne sais pas », ou bien : « Je m'en moque », ou même, d'une façon respectueuse : « Réellement, Monsieur, je n'en sais rien. »

» Quand on passe l'index rapidement de droite à gauche devant la figure, cela veut dire : « N'en parlons plus ! » ou simplement : « Non ! »

» Diriger la main droite lentement et la paume ouverte vers une autre personne, c'est dire à celle-ci : « Attendez un instant, je vous rejoindrai ».

» Porter l'index vers la tempe en lui imprimant un mouvement tournoyant comme à une vrille ; c'est dire : « Cet homme est ivre ».

» Mille autres signes se succèdent ainsi sans trêve ; et la pensée qu'ils traduisent est en soi plus clairement comprise que si elle avait été exprimée en langage parlé (1). »

§

« Il s'est produit, le 13 janvier, à Kairouan, un regrettable incident dont a été victime le pasteur de l'église protestante française de Tunis, et qui a eu pour cause « la peur de l'Anglais ». Avec l'agrément du commandant de place de cette ville, le pasteur Alcais venait tout juste de commencer son culte devant un nombreux auditoire de militaires de la légion, lorsque, bruyamment, le commissaire de police fit irruption dans la salle du culte, escorté d'agents, et intima l'ordre au pasteur français d'évacuer immédiatement la salle. Celui-ci protesta contre cet ordre en faisant valoir sa qualité de pasteur français. Devant l'attitude du commissaire, force lui fut de céder et de fermer immédiatement la salle. Aux plaintes légitimes de M. Alcais, il a été répondu, par l'autorité supérieure, qu'on avait cru, à Kairouan, avoir affaire à un « Anglais », et le directeur de la sûreté des services de la police en Tunisie est allé exprimer à M. Alcais ses regrets de ce pénible incident Il est à souhaiter que la « peur de l'Anglais »

(1) Cf. sur le langage des signes l'article de P. Deniker : *Classement des états sociaux et caractères linguistiques des groupes ethniques*, dans l'*Humanité nouvelle* de janvier 1900.

n'aille pas, en Tunisie, jusqu'à porter atteinte, comme ç'a été le cas à Kairouan, aux droits de bons et loyaux Français dans l'exercice de leur culte ! »

La sûreté d'instinct de ce commissaire de police est vraiment admirable. Une telle anecdote peut être un sujet de longues et fructueuses méditations. Et notez qu'il n'a vraiment pas la trouille le « bon et loyal Français » qui prend la peine d'aller jusqu'à Kairouan pour « exercer son culte », quand il a sous la main Genève, Londres, le temple de Pentémont ! Après avoir médité — ou ri — on jugera qu'il serait grand temps de mettre un frein à la fureur des missionnaires.

R. DE BURY.

## *LES THÉATRES*

VAUDEVILLE : *Le Béguin*, comédie en trois actes, de M. Pierre Wolff (8 février). — THÉATRE ANTOINE : *La Gitane*, drame en quatre actes, de M. Jean Richepin (22 janvier). — NOUVEAUTÉS : *Les Maris de Léontine*, pièce en trois actes, de M. Alfred Capus (14 février). — ATHÉNÉE : *L'Homme à l'oreille coupée* (*Une mauvaise plaisanterie*), comédie en trois actes, de M. Francis de Croisset ; *Un amant délicat*, comédie en un acte, de M. André Picard (23 janvier). — NOUVEAU THÉATRE : *Le Ressort*, étude de révolution en quatre actes, de M. Urbain Gohier (14 février).

La comédie nouvelle de M. Pierre Wolff, **le Béguin**, est agréable. L'observation n'en est pas très originale ni la facture très neuve : M. Pierre Wolff semble avoir subi l'influence de M. Maurice Donnay, et il n'a, de son modèle, ni la grâce, ni la tendresse, ni la délicate habileté. *Le Béguin* n'en est pas moins une pièce presque heureuse, et qu'on écoute sans regret.

Yvonne Derive a un amant officiel, M. Naudet, homme d'âge, plein de douceur et de résignation. Elle a un amant de cœur, Paul Renaud, jeune peintre plein d'ardeur et d'exigeances. Naudet se doute qu'il est trompé, mais il se garde de faire à Yvonne des observations qui pourraient empirer son cas ; Renaud souffre un peu du rôle que joue Naudet dans la vie de sa maîtresse, mais il faut bien qu'il accepte une situation irrémédiable. Tout en somme irait bien, si, pendant une courte absence de Paul Renaud, Yvonne ne rencontrait pas Henri Didier. Didier est un homme élégant et aimable ; il fait à Yvonne une cour qui n'est discrète qu'à demi, et voici qu'Yvonne se met à avoir un béguin pour Henri Didier. La maladroite jalousie de Paul Renaud aggrave les événements, et le zèle

intempestif de Thérèse Girard, une amie d'Yvonne, menace de tout compromettre : Thérèse s'imagine que Paul trompe Yvonne. Yvonne et Paul ne se voient plus, Didier ne quitte plus Yvonne, et ils vont partir ensemble pour Nice. Heureusement, une explication a lieu entre Paul et Yvonne : Yvonne n'a pas trompé Paul : elle n'a eu pour Didier qu'un béguin, donc elle ne l'a pas aimé : se donner à quelqu'un par béguin n'a pas d'importance, Yvonne a toujours été fidèle à son amour. Quant à Paul, s'il va tous les jours dans une certaine maison, c'est pour y faire le portrait d'un vieux général. Et la comédie se termine heureusement.

Le personnage de Naudet est celui que M. Pierre Wolff a le plus finement dessiné. Auprès de lui, des viveurs, insignifiants et brutaux, sont assez spirituellement esquissés. Toute la pièce est conduite avec une légèreté suffisante ; il s'y trouve quelques inventions ingénieuses, et le dialogue n'y manque pas d'adresse.

*Le Béguin* est fort bien joué par Mme Réjane, par MM. Lérand, Nunès, Grand, Gauthier et Numa.

Le spectacle de **la Gitane** fut attristant. M. Jean Richepin a un incontestable talent, mais il lui arrive assez souvent de se tromper, de confondre le violent et le sublime. Jamais il n'avait commis d'erreur aussi grave que *la Gitane* : ce mélodrame puéril semble l'œuvre d'un élève de quatrième qu'aurait beaucoup frappé une représentation de *Carmen*. D'ailleurs, il est oublié déjà, et le mieux est de n'en plus parler.

M. Alfred Capus vient de nous donner une comédie nouvelle, **les Maris de Léontine**, qui est fantaisiste, et qui est charmante.

Il semble que M. Alfred Capus ait l'esprit d'un sceptique optimiste. Ses personnages ne connaissent guère les passions violentes ni les enthousiasmes exubérants ; ils ne s'exagèrent jamais l'importance de leurs actes ni de leurs paroles ; ils sont calmes et pleins de bon sens. Ils ignorent, d'ailleurs, la méchanceté, et ils ont horreur des rosseries, même les plus anodines. M. Alfred Capus est de nos ironistes celui qui, sans doute, a l'âme la plus tendre, et, mieux que tout autre, il pratique la bienveillance. On ne peut lire ni écouter, sans éprouver de la sympathie pour l'auteur, ce qu'imagine M. Alfred Capus.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que tous les personnages des *Maris de Léontine* soient de braves gens. Seule la vaniteuse marquise de Barsac, en qui survivent les plus absurdes préjugés, pourrait être désagréable à rencontrer : elle en est à ne considérer comme mariés que ceux dont l'Eglise catholique a consacré l'union ; le divorce, pour elle, est sans valeur. Mais elle est si naïvement ridicule, ceux qui, par nécessité, ont des rapports avec elle jugent ses opinions si peu importantes, qu'on ne peut guère lui garder rancune de ses idées archaïques ni de ses maladresses. Par deux fois, d'ailleurs, il s'en faut de peu que son zèle inhabile ne rompe l'harmonie entre gens qui ne demandent qu'à vivre heureux et tranquilles. Tout, enfin, s'arrange pour le mieux, et à la confusion de la marquise.

Léontine est une charmante femme ; elle ne peut rien prendre au sérieux ; il faut qu'elle rie de tout. Le mariage et le divorce sont pour elle des événements sans importance. Elle fut la femme de l'excellent Adolphe Dubois ; elle l'a trompé, elle a divorcé : Dubois s'est laissé par bonté accuser de toutes les indélicatesses, pour que le divorce fût prononcé contre lui. Léontine mène la vie galante, et Adolphe Dubois et elle sont restés d'excellents camarades. Dubois fait des billets pour elle ; et quand, lâchée par son amant, ses meubles saisis et vendus, sans ressource, Léontine, en attendant que s'améliore la fortune, vient lui demander asile, il consent, sans trop de peine, à la recevoir. Léontine est très séduisante : le baron de la Jambière l'épouse. Le baron et la baronne habitent les environs de Châtellerault ; Edouard de la Jambière est heureux. Il mérite de l'être, car il est un sage : il ne veut pas apprendre, dans le détail des faits, la vie passée de sa femme. Mais la légère Léontine s'éprend d'un homme grave, du professeur d'agriculture à Châtellerault, Grimard. Par un fâcheux hasard, la marquise découvre Léontine embrassant Grimard. La marquise ignore que Léontine soit la femme du baron, son neveu. Elle raconte l'aventure au pauvre Edouard ; Léontine sera perdue, Edouard sera malheureux. Mais c'est Adolphe Dubois qui vient d'être nommé commissaire de police à Châtellerault ; c'est lui qui doit constater le flagrant délit. Il reconnaît Léontine : la situation est ingénieuse, et la scène faite avec beaucoup d'élégance. Et cet homme excellent, par les conseils qu'il donne à Edouard de la Jambière, réconcilie le mari outragé avec la femme coupable. Et Léontine, qui a

admiré l'attitude énergique de son second mari, se prend maintenant à l'aimer vraiment. La scène entre Adolphe Dubois et Edouard de la Jambière est excellente : c'est une des plus délicates qu'il nous ait été donné de voir, depuis longtemps, dans une comédie fantaisiste.

Ces aventures diverses remplissent les deux premiers actes. M. Capus a imaginé un joli troisième acte. Le baron apprend que Dubois, devenu son ami, est le premier mari de sa femme. Les deux hommes vont se brouiller : mais, cette fois, Léontine intervient, et c'est elle qui les réconcilie. De tels événements ont si peu d'importance! Et, pour que chacun soit content, pour qu'Edouard n'ait plus sujet d'être inquiet, Adolphe Dubois épousera Hortense Silvain, une jeune veuve, cousine du baron, et qui est charmante. Et la marquise pestera, — car son neveu restera le mari d'une femme divorcée et sa nièce qui déjà n'avait pas eu honte d'épouser un simple conseiller de préfecture, qui ne s'appellait que Silvain, portera désormais le nom, si peu aristocratique, de Mme Dubois.

Sans cesse, dans *les Maris de Léontine*, il y a de jolies observations et des mots spirituels. On prend grand plaisir au spectacle de cette très fine comédie, qui est agréablement jouée par Mmes Cassive, Maurel et Burkel, par MM. Germain, Colombay et Torin.

**L'Homme à l'oreille coupée** qui, après de ridicules démêlés avec l'inepte censure, devint **Une mauvaise plaisanterie**, est une erreur de M. Francis de Croisset. Primitivement, la donnée de la pièce — je ne sais ce qu'elle est devenue maintenant — était assez amusante, mais l'exécution en était bien lourde. Il faut espérer que M. de Croisset, qui est fort jeune, saura un jour prendre sa revanche.

M. André Picard, à qui l'on doit déjà d'heureuses comédies, a écrit un acte charmant, **un Amant délicat.** Il est plein d'observations spirituelles, il est habilement mené, et, comme dans *Franchise*, M. André Picard y montre l'inconsciente hypocrisie et la constante vanité de beaucoup d'amours. Cette très agréable comédie est fort bien jouée par Mlle Louise Bignon, par MM. Séverin et Rozemberg.

M. Urbain Gohier est un polémiste ardent et courageux, et nous devons lui garder une ferme reconnaissance pour la noble campagne que, sans souci des vociférations adverses et

des obstacles, il mène contre les honorables faussaires et les assassins vénérés qui prétendent exercer, en ce pays, une autorité absolue. Mais il s'est voulu auteur dramatique, et la pièce qu'il nous a donnée n'est pas des plus heureuses. **Le Ressort** est qualifié « étude de révolution ». M. Gohier croit nous avoir montré comment, aujourd'hui, peut commencer une révolution, et pour quelles causes elle peut échouer. Or, il ne semble pas que *le Ressort* se passe de nos jours. Les personnages de M. Gohier ne sont que de vagues carbonari, qui n'auraient pu vivre qu'avant 1830. Les nationalistes, qui, pourtant, ne manifestent pas une intelligence suprême, complotent avec plus d'adresse et d'une manière moins mesquine que les prétendus révolutionnaires mis en scène dans *le Ressort*. Loin de connaître les dessous d'une révolution, nous ne connaissons pas même, par M. Urbain Gohier, les dessous d'une émeute. Il semble que M. Gohier ignore tout à fait certaines organisations politiques et sociales qui ne peuvent manquer, dans une révolution future, de jouer un grand rôle. Et puis, je ne crois pas que, désormais, une révolution se fasse par ni pour un chef, si éloquent soit-il; un brillant orateur pourra perdre la foi qu'il avait en sa maîtresse, le grand mouvement populaire qui emportera le régime actuel n'en sera pas arrêté.

Ce n'est pas qu'il n'y ait çà et là, dans *le Ressort*, des couplets excellents : certains personnages, au second acte, expriment avec une juste éloquence leurs douleurs et leurs espoirs; ce n'est pas qu'il n'y ait, au troisième acte, une situation ingénieusement imaginée et une scène qui, bien conduite, eût été d'un comique terrible. Mais le moindre des articles de M. Urbain Gohier vaut mieux que son drame.

Lui-même a montré, le soir où se joua *le Ressort*, en quoi il excelle. La représentation était privée la censure étant disposée, bien entendu, à interdire toute représentation publique du *Ressort*. M. Gohier, avant que commençât la pièce, la commenta en une conférence parfaite, où il dit, avec un calme parfois ironique, peut-être, beaucoup de vérités, et ce nous fut, alors, un plaisir vrai d'applaudir la parole de l'auteur de *l'Armée contre la Nation*.

M. Gémier s'était chargé de monter *le Ressort* : il s'est fort bien acquitté de sa tâche, et, en deux rôles de la pièce, dont l'un appris au dernier moment, il s'est montré, une fois de plus, l'excellent acteur que nous connaissons.

A.-FERDINAND HEROLD.

## *MUSIQUE*

Théâtre de l'Opéra comique : *Louise,* roman musical de Gustave Charpentier. — Memento.

A la Pinacothèque de Munich un grand tableau de Rubens nous montre, parmi des architectures byzantines, des femmes, en costume renaissance, disputant à une troupe de lansquenets du xvme siècle les cadavres de leurs enfants.

C'est ainsi que le grand maître flamand nous peint le massacre des Innocents sous Hérode. Cet anachronisme un peu osé cause, à dire vrai, un instant de stupéfaction ; mais, oubliant bientôt fraises et collerettes, et la précision de l'époque où la fantaisie du peintre les a situées, ces femmes apparaissent non plus contemporaines de Catherine de Médicis ou du cruel roi des Juifs, mais rien que des femmes, des mères qui pleurent et qui souffrent l'immense douleur qui ne veut pas être consolée.

Et ce tableau proclame bien haut ce dogme, qu'on ne saurait contester, que le sentiment est indépendant du costume de celui qui l'éprouve.

Après Rubens, après Rembrandt qui, si souvent, nous a fait voir Joseph d'Arimathie dans l'accoutrement d'un bourgmestre de Harlem, et la Vierge coiffée comme une paysanne de Marken, M. Charpentier à son tour apporte, peut-être sans le vouloir, une nouvelle preuve à cette vérité.

Il nous fait comprendre, en effet, que le costume contemporain n'est pas toujours incompatible avec le lyrisme qu'exige la musique, et, de bonne foi, il faut avouer que les préventions absolues que suscitait chez quelques-uns l'idée d'entendre chanter sur la scène une ouvrière de la rue Lepic ou un habitué du café du Delta ne se sont pas justifiées. Lorsque les deux amants laissent parler leur cœur simplement — ce qui arrive au moins une fois au premier acte — lorsque le père malade, abandonné par sa fille, pleure son bonheur évanoui, ils sont des êtres humains exclusivement, et, quel que soit leur costume, ils nous émeuvent.

Mais si se souvenant qu'ils sont de leur et de notre temps, et que peut-être ils ont assisté à des conférences de M. Jaurès ils nous parlent de rentes et de capital, et si déclamateurs prétentieux et non plus amants Julien et Louise se mettent à réciter un catéchisme social, et dissertent sur « la misérable, l'odieuse, l'infâme, l'hypocrite et inféconde expérience », oh

alors l'antagonisme de la vie contemporaine et de la parole chantée reparaît.

En outre ils sont alors fort ennuyeux.

La musique, dans ces occasions, devient tout à fait inutile, car les thèses et les raisonnements n'étant pas de son domaine, elle leur demeure forcément étrangère.

*Louise* nous fait passer par ces diverses alternatives, car *Louise* est une œuvre double, c'est d'abord l'histoire d'une petite ouvrière de Montmartre qui s'éprend de son voisin de balcon, un jeune poète sans profession. Celui-ci, très honnêtement, demande sa main à ses parents qui refusent, sous prétexte qu'un poète est un « crève-la-faim ».

Louise, estimant avec raison la raison insuffisante, s'enfuit vers son « Prince charmant comme dans les féeries » et mène avec lui, près du moulin de la Galette, la vie joyeuse parmi les fêtes de quartier : Vachalcade ou couronnement de muse. Cet abandon tue le père, type du bon ouvrier classique des mélodrames, et Louise, que Julien n'a pas encore tout à fait convaincue que « l'amour des parents n'est rien qu'égoïsme et que son père est un égoïste plus aveugle que les autres », retrouve, après bien des hésitations, un peu de cœur pour venir le voir mourir. Mais la fille de joie ne saurait redevenir la fille. La vie de famille lui est désormais insupportable, avec exaltation elle réclame son amant, et surtout la fête continuelle que promet toujours Paris dont elle entend la grande voix tentatrice, et le père, fou de douleur indignée, la chasse en maudissant la ville qui lui prend son enfant.

Cette petite anecdote, assez commune en somme, n'est autre chose que la transposition contemporaine de toutes les histoires d'amour contrarié, et la moralité qui s'en dégage est à la portée de toutes les intelligences.

Mais M. Charpentier a d'autres ambitions.

Persuadé à juste titre que la musique ne saurait se contenter d'illustrer des faits divers, il a voulu généraliser ses types.

Mais alors pourquoi avoir pris tant de soin de les spécialiser ?

Pour lui le père s'appelle « Préjugé », la mère « Routine », et Louise et Julien, qui réclament la liberté de leur amour, personnifient l'amour libre. Mais, dominant l'action, sorte de fatalité moderne, règne le plaisir. La musique, par l'emploi constant du thème *Voilà l'plaisir, mesdames,* promu à la

dignité de thème symbolique, nous montre que c'est bien lui le personnage principal du drame. Cette invention malheureuse fausse toute la conception primitive de M. Charpentier.

Sans doute il voulait nous montrer la juste révolte de son héroïne contre des volontés qui lui refusent son poète par la seule raison que les poètes sont des « propres-à-rien » et que « si tout le monde est artiste on ne trouvera plus personne pour faire les gros ouvrages », et nous la faire voir allant à l'amour malgré tous les obstacles. Mais l'apparition du bonhomme lumineux, si étrange, dans ce décor de quotidienne réalité — c'est ainsi que se révèle à nos yeux le Plaisir, sous la forme d'un noctambule dissimulant des lampes électriques sous son manteau — vient tout gâter.

Il ne s'agit plus d'amour contrarié, ce n'est pas la voix de Julien qu'entend Louise lorsque, au dernier acte, elle réclame impérieusement sa liberté, c'est la voix du Plaisir, et même d'un Plaisir spécial, du Plaisir de Paris, car lorsqu'il généraliser M. Charpentier ne saurait s'empêcher de particularise, son esprit de clocher, — si on peut se permettre ici cette expression cléricale — le ramène toujours à Montmartre. Non, dans ce chœur qui s'essore de Paris nocturne illuminé, fort adroitement présenté du reste par le musicien, chœur dont les sonorités l'attirent et le grisent, l'amant n'est même pas un choriphée, la rumeur tentatrice ne parle à Louise que de sa propre beauté, et se formule sur des rythmes de valse comme pour bien signifier que sous les grands mots de droit au bonheur il s'agit de droit à la noce, que la liberté d'amour qu'elle exige c'est la liberté de la prostitution, et que ce Plaisir qui l'appelle, elle le trouvera au Moulin Rouge ou au bal des Vaches.

Le personnage de Louise devient dès lors singulièrement ordinaire et perd presque tout intérêt.

M. Charpentier, qui doit tant à M. Zola, dont il pratique le naturalisme romantique, ressemble lui-même au héros de *l'Œuvre* qui, ayant imaginé de symboliser Paris dans une femme robuste et bien en chair, finit, de surcharge en surcharge, par lui dorer les cuisses.

Et c'est ainsi que ses projets ont peu à peu dévié. Il voulait glorifier Paris, et il en a fait un minautore, un moloch qui mange les enfants de presque tout les balayeurs (écoutez les conversations du 2e acte) et c'est devant ce monstre, qu'il nous peint à la manière des sermonnaires, comme une nou-

velle Babylone que s'agenouillent ses deux amants, et c'est en son honneur qu'ils récitent des litanies.

Il a voulu chanter les artistes de Montmartre, et il nous les a présentés tels des fantoches conventionnels, échappés des vies de Bohême d'antan.

Il a tenté de célébrer l'union libre, et il l'a montrée destructrice du bonheur et de la famille. Il ne s'agit pas ici de morale, et la thèse elle-même n'est pas en question, mais la manière peu sympathique dont elle est personnifiée en Louise.

Et pourquoi ne pas signaler aussi l'incohérence qui place cette victime du préjugé et de la routine dans le milieu où, d'ordinaire, on s'affranchit le plus facilement de ces contraintes; sans compter que ce brave homme de père qui semble avoir le cœur sur la main, et que la vue d'une tasse de café met en danse, ne refuserait certainement pas sa fille à Julien après un instant d'explication, surtout une fois que le mal est fait.

Aussi, malgré le charme décent que, avec un grand talent, Mlle Riotton a su lui conserver le plus longtemps possible, Louise devient-elle odieuse dans ce dernier acte, et toutes les sympathies vont au vieux père, tout préjugé et égoïsme aveugle soit-il.

Il est vrai que le public est composé de bourgeois, race que M. Charpentier passe pour tenir en grand mépris. Il a pris soin de faire dire d'avance que sa pièce est anarchiste, car les œuvres de M. Charpentier ne paraissent jamais sans quelque réclame préalable, ayant les allures de manifeste ou même de manifestation politique. Elles sont annoncées bruyamment, presque agressivement, et les bourgeois sont tentés de s'écrier : voilà la révolution qui commence ! Que les bourgeois se rassurent, il n'y a pas ici de révolution, et, du reste, l'auteur fait volontiers le croquemitaine — on raconte qu'il se trouvait dans sa partition à leur adresse une terrible tirade prudemment coupée, mais au fond il les aime, il les choie, il a pour eux mille attentions délicates. Pour les amuser, il fait chanter beaucoup de chiffonniers, des gavroches et des sergots qui, à côté du Plaisir, sont, dans son œuvre, en quelque sorte l'article de Paris — il imagine des hors d'œuvre étrangers à l'action, telle la scène des couturières qui semble un divertissement d'opérette;— il emprunte à l'assommoir « ce bouchon d'Augustine »; — il conduit la vachalcade

chez Louise et Julien au moment où ayant fait leur prière du soir à Paris, ils vont enfin se mettre au lit — et il couronne une muse. Pour eux aussi il prodigue dans son orchestre les timbres qui leur sont chers, violoncelles à l'aigu et harpes perpétuelles.

Mais il faut le reconnaître, il y a des moments où chacun sent en son cœur un bourgeois qui s'éveille, et, oubliant les incohérences et les thèses fastidieuses, se laisse entraîner par l'adresse scénique du musicien. Cette adresse est réelle; M. Charpentier connaît le trompe-l'œil, que d'aucuns appellent l'optique du théâtre, et il est puissamment servi par son instinct dramatique, très supérieur chez lui à l'instinct symphonique. Il sait faire parler à propos ses personnages, et parfois d'une déclamation très juste ; plus à propos encore il sait leur imposer le silence. Les scènes muettes sont nombreuses dans Louise, et l'expression pour n'être pas précisée par les paroles n'en est souvent que plus intense.

Le milieu spécial qu'il a élu bornait forcément son idéal et restreignait son inspiration. Ses idées mélodiques sont peu distinguées, et oscillent trop fréquemment entre le style de M. Delmet et le sentimentalisme de M. Massenet; mais elles sont musicalement agencées. Il y a un monde entre M. Charpentier et certains autres compositeurs de même école. Ses accords ne sont pas séparés par d'incommensurables espaces, ils peuvent s'enchaîner, il ne les violente pas, et fait preuve d'invention spontanée et abondante. En somme on doit lui reconnaître des dons précieux de musicien.

Pourquoi dès lors borne-t-il ainsi son horizon ? Pourquoi s'acharne-t-il à poursuivre cette chimère de la fantaisie et du lyrisme alliés à la réalité contemporaine ? Il sait bien qu'elle est irréalisable, et que ses personnages ne sauraient continuellement mettre l'expression de leurs sentiments en rapport avec le costume que cependant ils conservent tout le temps. Il est des hardiesses inutiles parce qu'inféconds et à la portée de chacun. Je suis persuadé que M. Bruneau, un autre hardi cependant, s'il s'avisait de tirer un drame musical de Germinal ne nous montrerait rien de la Mouquette. S'il est impossible d'être réel, absolument, quel avantage à une demi et disparate réalité ?

Pourquoi lier la musique, cette unique langue universelle et qui ne vieillit pas, à des sujets spéciaux et d'éphémère actualité? Pourquoi l'attacher tardivement à la remorque de la

galère déjà aux trois quarts sombrée du naturalisme ? Pourquoi imiter ainsi les musiciens italiens qui, les premiers, ont mis en pratique les principes de leur demi-compatriote, M. Zola, car ceux qui ont salué en M. Charpentier un musicien enfin bien français ont oublié que dès lors M. Puccini et son inférieur M. Léoncavallo sont eux aussi des Français — éminemment.

Mais, en dépit de ces discussions *Louise* est une œuvre qu'il faut entendre. Parfois elle irrite, parfois elle ennuie, mais parfois elle émeut, et jamais n'est indifférente.

La mise en scène incomparable, le décor de Paris illuminé de Jusseaume, véritable enchantement des yeux, M. Fugère supérieur encore à lui-même, l'orchestre merveilleusement conduit par M. Messager contribuent eux aussi à consolider un succès qui fut très grand le jour de la répétition (grand encore le soir de la première), et à en faire augurer la persistance.

Cependant il ne faudrait pas s'imaginer comme le font quelques panégyristes exaltés que cette œuvre longtemps attendue (on en parle depuis dix ans) soit l'*Œuvre attendue* qui doit bouleverser le monde. Malgré ses tendances révolutionnaires proclamées, les chefs-d'œuvre consacrés non plus que la société n'en sont ébranlés. Longtemps encore il se rencontrera des pères-préjugé et des mères-routine pour refuser la main de leurs filles aux artistes qui passent le temps à « disserter dans quelque brasserie ». Quelques-unes de ces filles pratiqueront l'amour libre — d'autres accepteront des entrevues, aux fins de mariage, à l'Opéra-Comique, selon la tradition que cette fois, en dépit des anathèmes de Julien, on ne pourra déclarer inféconde ; et peut-être même ces entrevues auront-elles lieu pendant les entr'actes de *Louise* dont on dit dans le monde des snobs : « il paraît que c'est charmant et très amusant ».

Memento. — L'Opéra a représenté *Lancelot du lac* de M. Joncières où quelques uns ont retrouvé la manière d'Ambroise Thomas, tandis que d'autres ont découvert, dans *Martin et Martine* de M. Trépard, joué à la Renaissance, la façon de M. Lenepveu. Admirons ces érudits qui savent reconnaître le style de ces deux compositeurs et noter les nuances qui les différencient !

PIERRE DE BRÉVILLE.

## *ART MODERNE.*

Alfred Stevens. — Renoir. — Puvis de Chavannes. — Memento.

Un peintre d'autrefois déjà, son œuvre acclamée en d'autres jours peu à peu était presque oubliée, et les dernières manifestations en ont été bien veules, bien lamentables. De fervents fidèles à un culte ancien ont réuni à l'Ecole des Beaux-Arts un très grand nombre des toiles d'**Alfred Stevens**, espérant de la sorte rendre quelque éclat au nom presque éteint, quelque joie à la solitude du vieillard attristé.

Pour louable que s'avère une initiative, elle ne saurait prévaloir sur la constatation première d'une impression sincèrement sentie. Celle ici se traduit, pour qui s'est promené quelques instants à chercher une parcelle d'émotion surgir de cette peinture présentée : non ! c'est la même chose, un peu trop, toujours, et la valeur expressive s'en atténue d'autant.

Il faut regarder plus avant. Le zèle organisateur à coup sûr fut imprudent. De moi même j'établis une distinction, avant toute autre, indispensable. Que sont ces *marines* prétendues, ces paysages? On eût dû les rejeter, délassements d'impuissant ou d'amateur qui tâtonne. Cela n'existe pas même au point d'être nié.

De plus, l'inconsistance d'un procédé hâtif, une prétention balourde à un faire large, qui reste hasardeux et banal, une singulière maladresse à établir un ensemble, à équilibrer la plus élémentaire composition, outre toutes les toiles où ne figure pas uniquement *une femme en un intérieur moderne*, emporte et anéantit tout le travail du peintre à la fin de son existence artistique et ne laisse subsister qu'un certain nombre d'œuvres datées principalement des dernières années du second empire.

Là même, le charme n'opère point sans mélange. Quelque chose néanmoins retient. Quoi? le dessin est désespérément anonyme, nulle exaltation de coloriste enthousiaste et vigoureux. Un agencement, souvent, de détails disparates, comme dans un endroit, ce fastueux plumeau avec tant de minutie oublié sur un tapis superbe. Accessoires précis, inutiles et risibles. — Quoi encore? la femme? non vraiment : visage de cire découpée, poupée qui ne vit pas, sans passion, sans sentiment, sans nerf. Jamais cette figurine niaise n'a tressailli, sa chair est mal imitée, elle n'est héroïque, ni futile, elle n'a pas d'existence. La *Parisienne*, a-t-on prétendu naguère ! Allons

donc, ce n'est pas même l'image intruse du modèle indifférent qui l'a posée pour le peintre. La femme, non seulement la Parisienne, la *femme,* à travers l'œuvre entier de Stevens, *n'existe pas.* Ce n'est ici qu'un mannequin à faire valoir l'étoffe des robes.

En revanche, à peindre cette étoffe des robes, c'est là, là, et aux particularités d'un mobilier déjà suranné et exquis, là précisément, là seulement qu'Alfred Stevens excelle. A coup sûr, il n'en a pas su modifier les splendeurs selon les chatoiements des lumières progressives ou diverses, il n'en a pas su étouffer les radieux éclats aux contrastes apaisés des ombres, il ne s'est inquiété nulle part du prodige des éclairages, même il n'a pas compris la pénétration de l'air par les pores du satin ou de la soie. Il a été, consciencieux et sûr de soi, un peintre parfait de la mode d'un moment, tel que le pourraient rêver mondaines et couturières.

Nul comme lui n'a drapé avec exactitude un châle aux plis du bras et de l'épaule, ou ne l'a fait s'épandre par ondes harmonieuses ; nul comme lui n'a reproduit le mouvement fier du chapeau merveilleux, nul, avec un pinceau aussi subtil et précis, n'a rendu le détail d'un cachemire des Indes, le serpentement onduleux d'une guirlande, le remous épais d'une jupe au pied d'un fauteuil.

Art tout entier d'exactitude, de minutie et d'un léger doigté, cela, aidé du délice de ces modes un peu étranges et fort gracieuses, la renommée d'Alfred Stevens ne peut tenir désormais qu'à cette beauté gracile. Elle est déjà enviable, parce qu'elle est sûre.

§

D'une puissance autrement radieuse se prolonge en un souvenir défini l'œuvre de **Renoir.** MM. Bernheim jeune et fils viennent de rassembler, pendant quelques jours, la fête d'une soixantaine de merveilles claires, lumières et extases, étincellement prodigieux des visages et des joies !

Celui-là, dès son début, a pénétré la femme : enfant, jeune fille, mère, et il a assisté aux pudeurs, aux ardeurs, aux sensuelles faveurs, aux sourires et aux rêves. Il s'est saisi de la femme, nonchalante ou bientôt fougueuse, de son incurable tristesse et des gaîtés dont elle grise. Il assiste à ses langueurs, à son réveil, à sa mutine fraîcheur, à ses caprices, à sa bonté. Il l'a comprise comme elle est, diverse, palpitante et craintive,

enivrante en ses abandons, et dominatrice quand elle se reprend. Toujours étourdissante, affolante et belle, de par la suprématie splendide de son corps harmonieux, de sa chair assouplie, ferme et fondante, de l'élégance native de ses goûts, de ses désirs et de sa tendresse, à jamais la femme demeure, tout entière, le poème, le rêve irréalisable et la suprême religion. Elle flotte, absente, en la prunelle ardente des hommes, elle éveille, incite et récompense parfois d'un baiser fidèle. Elle est tout ce qui éblouit, tout ce qui enlace, tout ce qui ne peut s'atteindre. Elle est la vie, et, à de certains intervalles, son sourire qui étincelle attire jusqu'en la mort. Sans elle rien ne peut être, par elle l'allégresse des naissances éclate et se prolonge, la mort aimée peut être une fête radieuse. L'éclat de sa présence a pénétré et transfiguré en joie le monde.

Ainsi, éclatante et suprême, diverse comme dans la vie, Renoir l'a vue et peinte. Son dessin s'est fait un enthousiasme pieux, sa couleur chante la femme et l'environne d'extatiques ferveurs. Il l'adore, et il l'exalte, la figurant demi-nue dans sa chair jeune et radieuse, ou l'enveloppant des tissus parfumés dont elle se déifie. Telle qu'elle est, la femme apparaît en ces tableaux de merveille, la forme innombrable du sourire d'Aphrodite.

Et il l'a vue, Renoir, authentique toujours, différente si souvent d'elle-même, et toujours la femme, dans les jardins dont son passage a fait tressaillir les frondaisons songeuses et les fleurs, au théâtre où son attention, lasse un instant des caresses que sa présence partout éveille, se détourne vers le conflit factice d'un drame inférieur à son apparition ; chez elle, dans le salon, à sa toilette ou au bain ; à Paris, à Alger, à Sorrente. Elle lit, elle rêve, elle contemple ; elle sourit ou s'attriste, elle cause ou s'alanguit, solitaire, multiple ; en tous lieux et toujours, le peintre l'a connue et devinée, il la tient vivante et nous l'offre, plein d'amour.

Renoir est un peintre grave, que la sérénité des pures joies domine et dirige. Il a le culte de la femme que professèrent, avant lui, unanimement les grands peintres des grandes écoles, Rembrandt, les Vénitiens, Delacroix, Manet. Il palpite, à y songer, éperdument comme Watteau, les dessinateurs du XVIIIe siècle, Lawrence, Prudhon et Ingres. C'est un peintre grave, c'est un peintre radieux et pénétrant, c'est un des grands peintres de notre temps et de toujours.

La plupart des tableaux exposés ont été vus précédemment :

c'est le *Bain*, aux lignes nettement définies, d'une grâce sèche un peu, non moins exquise, la *Bohémienne*, le *grand portrait de Mme C... et de ses filles*, la *Muse*, la *Source*, la vigoureuse et adorable *Liseuse*, le *Premier Pas*, une étude pour ce qui constitue un des joyaux de l'œuvre : la *Loge;* tels portraits, des paysages raffinés et clairs, cette *femme en robe noire*, décolletée, profil net et mains si pures, la *Pensée*, et la gloire totale du nu féminin sur la blancheur des linges dans *Après le Bain*, et l'ineffable *Grenouillère*, paysage de brume d'été, étincellement d'un visage de femme, énigmatique, doux et profond, dans la volupté calme et dans la paix des heures jouisseuses.

Et les pastels de Renoir, les pastels! ils sont si vaporeux, si savoureux, si légers, un mot trop rude en dissiperait la frêle vigeur ; et ce précis dessin de rêveur, ce féerique et réel *Théodore de Banville!*

§

Au *Luxembourg*, le public est admis à visiter pour quelque temps l'exposition des dessins de **Puvis de Chavannes.** L'exiguïté du musée ne permet pas d'y consacrer, à jamais, une salle entière. On s'y rend compte de la méthode de travail, si simple, si fière du maître, de sa grande conscience, de sa volonté patiente, de son effort incessant vers l'expressif et vers le vrai.

Si l'on allait, sorti du Luxembourg, au *Musée Galliera*, où sont conservés les dessins offerts par les héritiers à la ville de Paris, si l'on pouvait parcourir les musées de la province qui ont si heureusement profité de la générosité de la donation, je crois qu'à cette grande vie probe, austère, méditative, à cet art si haut par la réflexion et la puissance de la réalisation, aucun autre commentaire, aucune meilleure illustration ne conviendrait.

On voit avec quel souci, de croquis en croquis, de note en note, Puvis de Chavannes poursuivait la recherche du mouvement significatif, le surprenait se répercuter à travers les muscles du corps entier, y prolongeant de proche en proche toute la crise stable des gonflements ou des tensions. Peu à peu, de la sorte, un type sortait du tâtonnement primitif, absolu et dépourvu d'emphase, presque le type abstrait d'un mouvement ou d'une action, et le peintre se constituait un répertoire riche et sûr de tous les principaux éléments dont son œuvre matériellement est formé.

Mais là ne s'arrête pas la difficulté. Il faut agencer et choisir, harmoniser en vue d'un effet voulu, d'ensemble ; l'œuvre doit naître, décorative en même temps qu'expressive, durable, universelle. Là, encore, les recherches de Puvis de Chavannes attestent la même patience, le même labeur assidu et réfléchi, la même gravité de conscience. Des fragments ébauchent un groupement ; plusieurs tentent de se rapprocher ; ils s'unissent pour des maquettes sommaires qui posent les attitudes, répartissent par groupes les figures de la composition, et les lient par la distribution des plans, des lumières et de la couleur. Le décor s'affirme, en sa douceur pâle d'automne ou de printemps, et attribue une plus pénétrante précision au sens du tableau total.

Et c'est quand tout cela a été repris, définitivement établi, revu détail par détail et discuté point à point que, sûr désormais de ce qu'il fait, Puvis de Chavannes le transporte dans un carton de plus grande dimension qui sert de modèle enfin à sa composition définitive.

Ainsi semble-t-il bien que s'est élaboré l'œuvre du grand peintre, puisant la force de son génie dans un savoir imperturbable et dans le calme d'un travail lent, méditatif et tenace. L'émotion s'approfondissait avec le progrès du labeur, et ce qui n'était guère, au début, que la reproduction exacte d'un geste, épuré et agrandi, débarrassé par un choix savant de tout le poids inutile, acquérait une signification à jamais hautaine et troublante.

On retrouve, au Luxembourg, maint essai, mainte idée en vue des œuvres connues, et surtout on assiste, spectacle inoubliable et émerveillant, à la lente éclosion du chef-d'œuvre dernier du Panthéon, couronnement de sa vie : Sainte Geneviève organisant la défense de Paris, sainte Geneviève veillant sur la cité endormie !

Memento. — Chez Hessèle, peintures et dessins par **Ramon Pichot** : des dessins et pastels souvent brutaux, non sans charme, *interieurs de gitanos*, etc.. ; — peintures, dessins, eaux-fortes de **Ch. Jousset**.

A la Bodinière, expositions **F. Maillaud, Ant. Torres, Fuster, Kruseman van Elten**.

Chez Durand Ruel, les **Orientalistes** abondent.

S'ouvrira, dans les Galeries Georges Petit, le 10 mars prochain, la première exposition de la **Société Nouvelle de Peintres et de Sculpteurs**, présidée par M. Gabriel Mou-

rey. Y prendront part MM. Alexander, Aman-Jean, Brangwyn, Cottet, Le Sidaner, Henri Martin, Ménard, Lucien Simon, Thaulow, etc., peintres; MM. Alex. Charpentier et Constantin Meunier, sculpteurs.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *CHRONIQUE DE BRUXELLES*

L'année 1899 a fini par un grand deuil dans notre monde artistique : la mort de Joseph Dupont, l'éminent chef d'orchestre dont je vous résumai la féconde carrière et dont je vous rappelai les principaux titres de gloire il y a une couple d'années, lorsqu'on célébra par d'imposantes et cordiales manifestations le 25e anniversaire de sa direction des Concerts Populaires. Cette fin encore vivement ressentie et qui le sera même toujours au cœur de tous nos soldats du Beau, a été suivie quelques jours après de la retraite des deux directeurs du Théâtre de la Monnaie, dont Joseph Dupont fut si longtemps, comme chef d'orchestre et conseiller, le précieux collaborateur et l'associé moral. C'est le dernier de l'an que ces messieurs ont donné leur démission. Par une coïncidence curieuse il y avait juste vingt-cinq ans à cette date qu'ils déposèrent leur première demande de concession. Durant vingt et un ans ils auront présidé aux destinées de la plus importante scène du pays et d'une des plus réputées dans le monde entier. Une première fois ils dirigèrent notre Opéra durant dix années consécutives. Après une éclipse de quatre ans au cours de laquelle on vit se succéder à la gestion de notre principale entreprise lyrique (car n'oublions pas que dans l'espèce il s'agit autant sinon plus d'industrie que d'art), M. Verdhurt et MM. Dupont et Lapinida, ils rentrèrent dans la place pour ne plus la quitter jusqu'à ces derniers jours. Quelque idée que l'on se fasse de leur valeur artistique il est avéré que ce furent deux maîtres hommes de théâtre et qu'ils élevèrent et maintinrent la Monnaie au premier rang qu'elle occupe parmi les établissements similaires. On peut même dire que c'est grâce à leur initiative et à leur énorme activité que l'Opéra de Bruxelles représente un théâtre d'avant-garde ouvert à toutes les manifestations de l'art lyrique, largement éclectique et cosmopolite et conciliant les exigences et le goût du public avec les aspirations des esthètes et des amateurs plus raffinés. Tandis que ces administrateurs modèles continuaient à représenter les ouvrages traditionnels et populaires du répertoire tels que *Faust* et autres

coqueluches des filles de boutique et des calicots mélomanes, ils montaient les œuvres les plus novatrices de Richard Wagner : la *Walkyrie*, *Tristan et Yseult*, les *Maîtres chanteurs*, l'*Or du Rhin*, *Siegfried*, voire des ouvrages encore plus réfractaires à la compréhension de la foule pour ne citer qu'*Yolande* de Magnard et *Fervaal* de Vincent d'Indy. Grâce à lui et à Joseph Dupont, c'est à Bruxelles qu'on vit les plus belles œuvres de Wagner représentées pour la première fois en langue française, et bien avant l'implantation de celles-ci à Paris ! Tout en accordant une généreuse hospitalité aux œuvres des musiciens nationaux, ils poursuivaient au profit de Bruxelles une victorieuse campagne de décentralisation de l'Opéra français. Nombre des plus gros ouvrages de vos pourvoyeurs de pièces lyriques affrontèrent pour la première fois le feu de la rampe à la Monnaie. Quelles retentissantes premières que celles d'*Hérodiade* et de *Sigurd !* A ces soirées, préparées à grand renfort de réclame, accoururent tous les porte-plume de la critique parisienne, et la Monnaie de Bruxelles acquit par la répercussion de ces événements, dans les grands journaux de Paris et de l'étranger, une réputation vraiment mondiale. Puis quels chanteurs ils ont découverts et formés. Presque tous les grands noms, les soleils et les étoiles de l'empyrée lyrique, brillèrent d'abord et longtemps à Bruxelles, et l'étranger ne fit que consacrer une réputation déjà établie et conquise par ces artistes sur la scène de la Monnaie. Notre opéra fut en quelque sorte la pépinière lyrique fournissant à l'Opéra de Paris ses chanteurs en vedette, pour ne citer que Mmes Caron, Bosman, Blanche Deschamps, Melba, Litvinne, Raunay, MM. Gresse, Renaud, etc., etc. Enfin aux titres de MM. Stoumon et Calabresi à la reconnaissance spéciale des amateurs du beau, ajoutons de mémorables reprises d'*Obéron*, de *Fidelio*, et d'*Orphée*.

Leurs successeurs sont MM. Kufferath et Guidé ; le premier est le musicologue très connu, directeur du *Guide musical*, l'une des meilleures revues en son genre, et auteur de livres savants, instructifs et fort documentés, sur les œuvres de Richard Wagner ; le second est un hautboïste, professeur au Conservatoire de Bruxelles, qui joint à une virtuosité remarquable les connaissances musicales les plus solides. Henry Maubel traçait récemment de Guillaume Guidé ce joli portrait :

« Par l'effet d'un instinct extrêmement cultivé, ce peu de chose qu'est, en somme, un hautboïste dans l'univers, appa-

rut en lui comme une chose pleine de beauté et de caractère. Au temps de Théocrite, il eût été, avec une grâce ingénue mêlée de bon sens, un doux berger comme Ménalkas et le chant heureux de sa syrinx eût dit à ses brebis : « Ne craignez pas de vous rassasier d'herbe tendre, vous n'en manquerez pas, car elle repoussera »; nous avons entendu couler, des hauteurs de l'orchestre, sous les âpres et plaintives sonorités des cordes, le son de son hautbois, comme un filet d'eau pure, l'ombre des oliviers balancés par le vent; la voix malingre et triste de l'instrument prenait à ses lèvres l'amplitude et la joie sereine d'une voix de pâtre qui prie, toute la demeure s'emplissait de son chant, par quel miracle? Par le miracle de l'art dont il avait les qualités poussées à la perfection et où il était le premier entre tous; Mottl ne voulait-il pas l'avoir à Bayreuth? »

Si c'est avec regret que l'on voit partir MM. Stoumon et Calabrési, surtout dans le monde des hommes pratiques, autrement dit chez les contribuables qui n'oublieront pas qu'en même temps qu'une honnête maison d'art lyrique ces directeurs avaient fait de la Monnaie, durant leur vingt ans d'administration, une maison de fructueux rapport dont la prospérité rejaillissait sur tout le commerce bruxellois, — c'est avec une véritable allégresse que, dans les cercles d'art sans alliage, chez les purs des purs, et les intransigeants, on salue l'avènement des directeurs nouveaux. On s'attend à de grandes choses de leur part, c'est-à-dire que les préoccupations essentiellement artistiques auront le pas sur les exigences matérielles et commerciales. Mais voilà précisément quel serait le danger pour la stabilité et la durée de leur concession, car il n'est de théatre d'art absolu possible que sous un tyran d'élite et sous les espèces, comme dans les cours allemandes, d'un *hoftheater*, ne dépendant que du mécénisme du prince éclairé, qui... éclaire, et qui choisit ses acteurs et son répertoire; chez un Louis II de Bavière, chez un duc de Saxe-Meiningen. Ailleurs, sous un régime démocratique, un théâtre, quelque subsidié qu'il soit, représente une entreprise marchande s'adressant à la masse des consommateurs. Et ce n'est qu'en sacrifiant au goût médiocre et routinier de ceux-ci, aux adorateurs du veau d'or de *Faust* qu'on peut parfois offrir, aux amateurs plus délicats, des *Tristan et Yseult*, des *Orphée*, des *Fervaal*. C'est ce que comprenaient fort bien les directeurs démissionnaires. Souhaitons un peu de leur sens pratique aux artistes qui leur succèdent. En attendant de voir

ceux-ci à l'œuvre; rien ne nous empêche de crier avec leurs amis : « La direction est morte, vive la direction ! »

Une des conséquences du départ de MM. Stoumon et Calabrési aura été l'éviction de M. Flon de son pupitre de chef-d'orchestre. M. Flon avait du talent, même beaucoup de talent cependant, et il le prouva dans plus d'une mise à la scène, ardue et délicate. Il aura pour successeur M. Sylvain Dupuis, directeur des Concerts du Conservatoire de Liège et de la célèbre chorale, la *Légia*. M. Sylvain Dupuis prendra aussi, paraît-il, la succession de Joseph Dupont à la direction des Concerts Populaires.

Comme chant du cygne de leur régie, qui n'expire qu'en mai, MM. Stoumon et Calabrési nous promettent une reprise des *Maîtres chanteurs* et une autre de la *Flûte enchantée,* celle-ci avec une Reine de la Nuit prestigieuse, une australienne comme la Melba, un gosier de diamant, qui s'appelle Lala Miranda et qui a déjà fait sensation dans *Cendrillon,* dans *Lakmé* et dans *Hamlet.*

Ils avaient fondé l'espoir d'un grand succès sur *Thyl Uylenspiegel,* le nouveau drame lyrique de M. Jean Blockx, écrit sur un texte de MM. Solvay et Cain. L'événement n'a pas répondu à leur attente. Cette pièce ne satisfait ni les artistes, ni la foule qui avait assuré à *Princesse d'Auberge,* le précédent ouvrage de Blockx, une fortune sans analogue dans les fastes du théâtre national. Le tort principal des librettistes a été de s'inspirer d'un chef-d'œuvre définitif, le *Thyl Uylenspiegel* de Charles De Coster, un livre merveilleux que je voudrais voir pénétrer dans ce grand public français par l'influence du « Mercure de France ». Je vous en parlerai plus longuement un autre jour et je vous dirai alors le génial artiste qu'était ce Charles De Coster. Les librettistes auraient mieux fait d'oublier le roman et de puiser dans la légende populaire. Il paraît aussi qu'ils se montrèrent trop complaisants pour le musicien et qu'ils lui fournirent des scènes et des épisodes musicables aux dépens d'une action lyrique homogène et progressive. Ce n'est pas la première fois que son incompréhension et je dirai même son ignorance littéraire joue un tour fâcheux à M. Blockx. Rappelons-nous son *Maître Martin* ou mieux son ours Martin. Quand ces bons musiciens d'ici seront-ils enfin convaincus de cette vérité, que l'exemple magnifique des Gluck, des Wagner, des Berlioz, des d'Indy aurait dû leur apprendre, que pour faire une

belle œuvre lyrique il faut que le poème vaille la musique et que le poète et le musicien forment une personnalité indissoluble? Au contraire ces naïfs musicants sont tentés, intérieurement, de considérer leur parolier comme un inférieur, un praticien, et ils sont presque heureux lorsqu'on proclame leur musique supérieure à leur livret. Les simples, ils ne voient donc point là que cet éloge est un arrêt de mort pour leur œuvre! Car il n'est point d'exemple d'une mauvaise pièce qu'une musique intrinsèquement belle ait préservée d'une fin prématurée.

La figure à la fois espiègle et tendre, luronne et héroïque du Robin Hood flamand était faite à souhait, eût-on dit, pour servir un musicien qui a déjà écrit tant de copieuses et gaillardes pages, mais, je le répète, il eût fallu inventer toute la pièce. Je n'en veux pour preuve que le troisième tableau, tout entier de l'invention des librettistes, et qui est aussi le meilleur de l'ouvrage. Les figures principales n'ont guère de relief, c'est à peine si on parvient à les compléter et à les comprendre à travers les souvenirs de la tradition populaire et les pages vibrantes et émouvantes du roman de Charles De Coster que feu Francis Nautet, le fin critique, appelait à bon droit une Bible nationale pour les Belges. (Hélas! une bible que si peu de Belges ont lue, qu'il a fallu l'occasion de ce tripatouillage de MM. Cain et Solvay — encore, par prudence peut-être, le nom de De Coster n'est pas mentionné sur la partition! — pour apprendre à la plupart de nos compatriotes qu'elle n'était pas écrite en flamand). L'action, qu'on voudrait nerveuse et pétulante comme le héros lui-même, traîne et languit. Il y a d'interminables conversations, de puérils et prolixes hors-d'œuvre, des redites et peu de situations intéressantes.

Comme je vous l'avais écrit déjà à propos de *Princesse d'auberge*, M. Blockx a le tempérament plutôt humoriste que dramatique, et encore son humour est-il d'essence assez triviale et vulgaire. A vouloir s'élever trop haut il s'essouffle, tourne court, et bafouille. Il me fait songer alors à son mirifique Merlyn de *Princesse d'auberge*, qui grandiloque à propos d'art devant une galerie de filles et d'ivrognes. MM. Solvay et Caïn auraient fait chose sage de l'édifier, eux, les librettistes, c'est-à-dire l'élément spirituel dans cette dualité qui fait l'auteur d'un drame lyrique — sur ses moyens et sur la portée de son essor. En flattant son ambition ils l'ont entraîné dans

une mésaventure. Au lieu de présenter *Uylenspiegel* sous un jour plaisant et comique, ils se sont appliqués, trop complaisants envers leur musicien, à montrer les sentiments graves et héroïques du jeune patriote. Ils prennent l'*Uylenspiegel* de De Coster au moment où le supplice de son père transforme en un soldat de la liberté le vagabond insouciant et farceur, en un personnage d'épopée le simple fauteur d'équipées. Or, M. Blockx aurait excellé précisément dans la peinture des frasques et des incartades de la jeunesse d'Uylenspiegel. Pour camper et exalter le révolté, le libérateur, il eût fallu la patte et le souffle d'un autre musicien flamand, de celui qui écrivit les pages brûlantes et inspirées de l'*Escaut*, de *Charlotte Corday* et de la *Pacification de Gand* : j'ai nommé Peter Benoît.

En général, la musique d'*Uylenspiegel* est grise ou monochrone. Cela vous a l'air embu : les effets ne sortent pas. L'idée mélodique est assez courte. Pour employer une expression du langage culinaire, M. Blockx s'entend ingénieusement à accommoder les restes. Son chant manque d'ampleur, de ligne et de suite, mais le bon musicien dissimule sa parcimonie mélodique sous les épices, les condiments et les aromates de l'instrumentation. Son orchestre a généralement de la saveur. M. Blockx continue à abuser du rythme de valse, ce qui faisait dire, sur un ton de pince-sans-rire, au critique du *Guide musical,* qu'il y aurait pour M. Blockx à reprendre la situation lucrative et d'ailleurs honorable des Franz de Suppé et autres Milloecker.

Les chœurs sont bien écrits. Comme dans ses précédents ouvrages, M. Blockx tire un parti opportun des chants et des danses populaires de la vieille Flandre. Sous ce rapport, le 3e tableau, déjà loué plus haut, est fort réussi : la toile s'y lève sur une noce et une kermesse villageoises, dans lesquelles a passé quelque chose de l'alacrité narquoise et débridée des magots et des gothons de Teniers. C'est un agréable pendant du fameux carnaval de *Princesse d'auberge*.

Pour l'interprétation d'*Uylenspiegel*, MM. Stoumon et Calabrési ont choisi ce qu'ils avaient de mieux dans leur troupe : MM. Imbart de la Tour, Gilibert, Pierre d'Assy, MMmes Ganne, Garlancourt, Mativa. De leur côté, metteurs en scène et décorateurs se sont distingués et le décor de la kermesse est digne de la verve du musicien.

En tant qu'œuvre je préfère de beaucoup le *Quintin Massys*,

le petit drame lyrique tiré de la légende du célèbre peintre forgeron, par M. Raphael Verhulst pour être transporté à la scène et enrichi de musique par M. Emiel Wambach. Cette jolie pièce fut jouée à l'opéra flamand d'Anvers et y obtint un gros succès L'aventure est simplette, pas compliquée. C'est l'éternelle histoire du berger qui épouse une reine ou de l'artiste pauvre aimé d'une riche héritière, et qui finit par la conquérir à la force d'un chef-d'œuvre. Mais les vers flamands de M. Verhulst sont charmants, pleins de caresses idylliques et maintenus dans un style archaïque qui n'a rien de forcé, au contraire qui charme par la spontanéité et le naturel. Je connais même peu de livrets aussi bien écrits, et en français je ne vois à leur comparer que quelques poèmes d'opéra de Catulle Mendès. M. Emiel Wambach a écrit sur ces pages de demi-teinte une partition qui en est la véritable complémentaire. Ce poète appelait ce musicien. De tous les musiciens sortis de l'école de Benoît, c'est peut-être Wambach qui tient la veine mélodique la plus abondante et la plus variée. De plus il a du souffle et il le dépense à propos dans le dernier tableau de son drame, tableau plein d'éclat et de vie et qui succède, très bien amené, à des scènes d'amour d'une jolie invention mélodique et d'une orchestration fraîche, rêveuses et troublantes.

Mais l'événement musical le plus artistique de la saison aura été la reprise d'*Iphigénie en Aulide*, au Conservatoire, le troisième par ordre chronologique de cette série de cinq chefs-d'œuvre que le chevalier Gluck écrivit à partir de sa cinquantième année. Mme Bastien, chargée du rôle de Clytemnestre, a produit une impression sensationnelle. C'est une véritable prêtresse de Gluck. Grande et brune, des yeux magnifiques, la voix émotive aux notes troublantes et mystérieuses, à la portée hiératique et presque occulte, la chaleur inspirée, la physionomie d'au delà, la diction, le style, la flamme d'une véritable artiste. A ses côtés excellèrent aussi MM. Dufraune, Seguin et Hennuyer. Et quel prodigieux orchestre! Gevaert avait préparé cette solennité avec cette ferveur et ce soin qu'il apporte dans toutes ses superbes entreprises d'art. C'est aussi ce passionné Gluckiste, au moins aussi initié que le fameux abbé Arnaud, qui a dirigé l'exécution. En 1884, la dernière fois que Gevaert nous fit entendre *Iphigénie en Aulide*, on avait exécuté le dénouement composé d'après Euripide par Richard Wagner; celui, plus développé, entendu l'autre

jour, et dont la beauté grandiose s'adaptait au reste de l'œuvre, était dû à Gevaert même.

Quelle fin héroïque! Dans ce chœur : « En mer! Ilion! » on a la sensation intrépide des voiles qui se gonflent tirant sur leurs agrès, et des navires majestueusement bercés aux premiers souffles d'une brise enfin favorable. L'allégresse indifférente et pour ainsi dire égoïste des armées entraîne dans son courant intrépide et aventurier les derniers adieux des sacrifiés. Achille va rentrer dans le chœur impatient des guerriers. Iphigénie est déjà loin. Le jour tombe. Diane-Artémis revêt sa forme nocturne, une blancheur de lune mêle déjà l'astre à la déesse. « Elle passe, dit Paul de Saint-Victor, dans son cortège d'étoiles, emportant sur son sein la vierge évanouie. Son bras l'enlace svelte et claire, comme le croissant qui brille à son front. Sa victime va devenir sa prêtresse ; tout à l'heure Artémis déposera Iphigénie, endormie encore, sur les marches d'un temple de la Tauride. »

Aux derniers Concerts-Ysaye, on entendit une symphonie d'un jeune prix de Rome, M. Jongen, œuvre très fouillée, mais dont les luxuriances harmoniques s'allient à des idées abondantes, et dont plusieurs parties ont une saveur et un tour éthérés et fériques auxquels on a rarement atteint depuis le Weber d'*Obéron* et d'*Euryanthe*. A cette même matinée on entendit aussi Mme Bréval dans un air de la *Prise de Troie* de Berlioz, dans un autre du *Cid* de Massenet et dans la *Marguerite au rouet* de Schubert.

Nos scènes dramatiques nous servent de titillants et échevelés vaudevilles. Le Molière, toutefois, fait exception et tient grand succès avec la *Conscience de l'Enfant*, ce drame si curieux, mais inégal et d'une langue déconcertante.

Le Parc brille par d'intéressantes matinées littéraires dans lesquelles ont conférencié, sur Musset, Vigny et Corneille, MM. Maurice de Waleffe, Albert Giraud et Ernest Verlant. Il vient de donner avec le plus grand succès la première du *Cloître* d'Emile Verhaeren, pièce pour laquelle MM. Reding et Dormand ont engagé M. Froment, un des plus brillants élèves de Silvain, pour créer le rôle de Dom Balthazar; je vous parlerai le mois prochain de cette belle œuvre.

Des expositions et toujours des expositions! A signaler celle de Joseph Heymans, à la Maison d'Art, un maître paysagiste, un vétéran de l'Ecole belge, qui demeure aussi jeune, aussi puissant, aussi neuf qu'il y a vingt-cinq ans ; celle de M. Mau-

rice Blieck, au Cercle artistique, un tout jeune homme appelé à faire une carrière superbe, à en juger par la puissance, la crânerie, le coloris magique de ses paysages de début, tels que sa *Saison dorée*, ses *Villages flamands*, ses sites de la Campine, ses étangs et ses parcs dorés à la fois par le couchant et l'automne; un futur rival des Courtens et des Gilsoul; et enfin celle du cercle « Pour l'Art » où l'on admirait, entre autres belles toiles, celles du poignant et si bellement faubourien Laermans, le confesseur des banlieues Marolliennes.

Le mois prochain je vous parlerai d'une exposition d'œuvres de Victor Gilsoul ainsi que du salon de la « Libre Esthétique » où se feront entendre, comme conférenciers, nos amis André Gide et Francis Jammes.

GEORGES EEKHOUD.

## *LETTRES ANGLAISES*

Robert Louis Stevenson : *Letters to his family and friends*, 2 vol. in-8°, 25 s., vol. I : XIV-375 p., vol. II ; XIII-384 p., *selected and edited, with notes and introduction, by Sidney Colvin*. Methuen, London. — Vance Thompson : *French Portraits, being appreciations of the writers of young France*, in-8°, XII-241 pages, Richard G. Badger, Boston. — Gelett Burgess : *The Lively City o' Ligg*, in-8°, 219 p., avec cinquante-trois illustrations par l'auteur, Frederick A. Stokes C°, New-York. — Walter Pater : *Leonardo da Vinci*, réimprimé par *The Bibelot*, vol. VI, n° 2, Th. B. Mosher, Portland, Maine. — John Ruskin. — REVUES : *Fortnightly Review*. — *Cornhill Magazine*. — *Blackwood's Magazine*. — *National Review*. — *Contemporary Review*. — *Nineteenth Century Review*. — *The Bookman*. — *Literature*. — *The Outlook*. — *The Saturday Review*.

A maintes occasions, on a vivement et longuement discuté sur la nécessité de publier, après leur mort, la correspondance des écrivains. Que n'a-t-on pas écrit lors de l'apparition des lettres de Flaubert, de George Sand, des Brownings? Que l'on admette ou que l'on condamne ce genre de publication, on n'emploie pour défendre son avis qu'une argumentation sentimentale et d'une valeur fort contestable, et le mieux serait d'accepter le fait accompli et de profiter — car il y a toujours profit à en tirer — de tout ce que peut comporter d'enseignement, la révélation plus ou moins sincère et franche d'une âme de littérateur.

Peut-être faudrait-il que le soin de telles publications fût confié à des hommes suffisamment intelligents et énergiques pour éliminer rigoureusement tout ce qu'il y aurait de dis-

cordant dans ces lettres. Mais n'entamons aucune discussion, d'autant plus que dans le cas qui nous occupe, l' « éditeur » de la correspondance de R. L. Stevenson, Mr. Sidney Colvin, s'est acquitté de sa tâche avec un discernement, une clairvoyance et une fidélité admirables. Son introduction est une merveille de tact, de pénétration, de correction, écrite en un style d'une éloquence émue et d'une netteté claire et expressive. Ses notes, d'une concision remarquable, permettent de suivre facilement et avec précision les différentes périodes de la vie de Stevenson et les diverses phases de son développement. On ne saurait trop hautement apprécier la façon dont Mr. Sidney Colvin s'est acquitté de la part ingrate et difficile d'un tel travail et les deux volumes qu'il nous donne maintenant sont un superbe monument qu'il a noblement dressé à la mémoire de son ami.

Comment juger cette correspondance? Faut-il la considérer comme une sorte d'autobiographie, comme un ensemble de documents, de matériaux biographiques, ou bien simplement comme une œuvre littéraire? Ni d'une façon ni de l'autre, sans doute, ou plutôt un peu de chaque façon. D'ailleurs, est-il raisonnable d'examiner méthodiquement un ensemble de lettres, écrites au cours d'une vie, pendant une période de plus de vingt-cinq ans? Il est vrai que ces lettres ont été rangées, judicieusement, par groupes nombreux, mais seulement pour qu'elles ne soient pas un chaos confus, qu'elles soient autant que possible en ordre, et nullement pour leur assigner une signification rigoureusement précise.

Donc, sans chercher matière à dissertations savantes, il faut s'abandonner au charme qui vous captive dès les premières lettres. À mesure que l'on poursuit sa lecture, on voit apparaître peu à peu la séduisante personnalité de Stevenson. Il se livre tout entier et certes on le connaît mieux par ces lettres que par la biographie la plus méthodique et la plus méticuleuse. Au point de vue littéraire, ses lettres sont extrêmement intéressantes. Malgré tout le laisser-aller, toutes les familiarités, tous les termes d'argot et autres qui ne sauraient trouver place dans une œuvre littéraire, Stevenson exprime vivement et clairement tout ce qu'il veut dire et cela, à sa façon, avec son style, sinon avec une impeccable correction. Et cela n'est-il pas suffisant? Il écrivit certainement comme il parlait, avec autant de naturel, et l'on dit dans la conversation mille choses qu'on ne pourrait sans vulgarité exprimer

dans un poème ou dans un roman; même à cette liberté, il est des bornes, et Stevenson sait ne les franchir jamais.

« Ceux qui le connurent et purent jouir de sa conversation, dit Mr. Sidney Colvin, en subirent le charme et l'attrait à un point que ne peuvent s'imaginer ceux que charment et émeuvent pourtant ses œuvres et ses lettres; peu d'hommes furent humains d'une façon aussi riche et aussi variée, et peu furent aussi bien doués que lui pour exprimer la vie avec le mot exact, le regard et le geste animé. Divers et ondoyant, comme dit Montaigne, plus que tous autres, il semblait avoir en lui une troupe entière de caractères singulièrement assortis — le poète et l'artiste, le moraliste et le prêcheur, l'humoriste et le railleur, l'homme au cœur large et à la conscience tendre, à la curiosité sans cesse en éveil et aux désirs impatients, le bohême rebelle aux entraves et aux contraintes, l'aventurier enthousiaste de mouvement et d'action, caractères qui se trouvent rarement réunis, avec autant d'intensité et de plénitude, dans une personnalité unique. »

C'est Stevenson, ondoyant et divers, que l'on retrouve dans ces deux volumes de lettres. L'espace manque ici pour citer longuement et donner les multiples impressions de ses aspects toujours changeants. Pendant ses études à Edimbourg, ses excursions en France, ses séjours à Menton, à Paris, à Barbizon, à Grez, ses voyages à Monterey et à San-Francisco, ses hivers à Davos, et ses étés dans les highlands d'Ecosse, les années passées à Saint Marcel, près de Marseille, au chalet La Solitude à Hyères, à Bournemouth, ses pérégrinations aux Etats-Unis et à travers tout l'Océan Pacifique, et enfin pendant les dernières années de sa vie à Samoa, il envoie à sa famille et à ses amis les lettres les plus vraiment belles qu'on puisse lire, puisque, sans recherche et sans souci épistolaire, il s'y révèle tout entier, tel que nous le résume Mr. Sidney Colvin dans sa superbe introduction, et tel que nous le trouvons nous-même au cours de ces pages.

Il faudrait un long essai pour être juste envers ces deux volumes, et avant de terminer ce trop court compte rendu, je veux citer quelques opinions curieuses de Stevenson. Tout d'abord, dans une lettre à W. E. Henley, ce jugement sur Meredith :

«..... George Meredith, le seul hommë de génie de ma connaissance...... Je viens de relire pour la troisième et la quatrième fois *l'Egoïste*. Quand je l'aurai lu six et sept fois,

je commencerai à voir que je le connais un peu. Vous serez étonné quand vous le relirez ; je n'avais aucune idée de la matière, matière rouge et humaine qu'il a réussi à recueillir et à accumuler dans cet étrange et admirable livre. Willoughby est, certes, une merveilleuse découverte, un parfait assemblage de nerfs, qu'on n'avait jamais étudié, et cependant maître de tout organisme humain — une charpente de nerfs. Clara est le meilleur caractère féminin que j'aie jamais vu : Vernon est tout aussi bon. Le style et les défauts du livre se justifient grandement d'eux-mêmes après une plus ample étude....... Je vois de plus en plus que Meredith est construit pour l'immortalité. »

En décembre 1890, il porte sur Kipling ce jugement d'une surprenante clairvoyance :

« Kipling est de beaucoup le jeune homme qui promet le plus depuis que..... hum ! hum ! depuis que j'ai paru. Il me déconcerte par sa précocité et ses dons variés, mais il m'alarme par sa surabondance et sa hâte..... Au train où il va, ses œuvres rempliront bientôt le globe habitable, et à coup sûr il est armé pour de meilleurs combats que ces esquisses succinctes et ces feuilles volantes de poésies. Je regarde, j'admire, je me réjouis, mais, pour l'espèce d'ambition que nous avons tous pour notre langue et notre littérature, je me sens blessé. Si j'avais la fécondité et le courage de cet homme, il me semble que je soulèverais une pyramide. »

Cinq mois auparavant déjà, il disait : « Kipling is too clever to live » ; car il voyait déjà, sous les dehors brillants et illusionnants du jeune auteur, tout le factice et tout le décevant d'un heureux procédé.

A maintes reprises, il avoue son manque de sympathie pour les œuvres de Zola, et une fois il dit :

« Je n'ai aucune tolérance pour Zola, bien que cet être curieux, éminemment bourgeois et éminemment français, possède une puissance en son genre, mais il faudrait qu'elle soit dirigée. Je ne donnerais pas un chapitre du vieux Dumas pour tous les bouillons de Zola. C'est du roman qui a la petite vérole — autant que la grande : morbide en tous cas, malsain et forcément hostile à toute joie. »

Les citations seraient innombrables et toutes sont plus tentantes les unes que les autres : mille opinions, en phrases brèves, vivantes, imagées ; mille malices et mille traits d'esprit. Après le *Dr Jekyll* et le *Dynamiteur*, après *Kidnapped*

et le *Prince Othon*, après le *Master of Ballantrœ* et le *Weir of Hermiston*, il faut lire ces lettres et le souvenir sera inoubliable : Tofa Tusitala !

Tout un livre sur les dernières personnalités littéraires de France, une surprise, en somme — peu importe aux « lettres anglaises », mais comme c'est l'œuvre d'un Américain j'en dirai quelques mots. Les défauts tout de suite : critique impressionniste et superficielle, appréciations aventurées, une épithète malheureuse à l'adresse de l'auteur des *Trophées*. Trop de cas de certains : Retté, Bouhélier, Richepin, opinion injuste sur Régnier, Griffin, Merrill, pas un mot de Gustave Kahn alors que d'autres moins importants sont longuement examinés; mais, à côté de cela, d'excellentes choses entremêlées dans ces esquisses légères et rapides, de judicieuses phrases sur Verlaine,Mallarmé, Mendès, Maeterlinck, Verhaeren, Jules Renard, Paul Fort, Francis Jammes, beaucoup d'esprit, une fine ironie, une compréhension vive et hardie — téméraire peut-être — qualités qui feront s'intéresser les curieux d'Amérique à autre chose qu'aux productions de Bourget, de Brunetière et de Doumic. Des portraits et des masques empruntés à Vallotton sont répandus à profusion au long de l'ouvrage de M. Vance Thompson.

*Modern Fairy Tales for City Children*, Modernes Contes de Fées pour les petits Citadins, tel est le sous-titre qu'un autre Américain, Mr. Gelett Burgess, a donné à son recueil : *The Lively City o'Ligg*. Dans une très amusante préface, Mr. Burgess explique qu'il y a, dans les objets, des signes évidents d'animation préhistorique, qui se trouvent dans l'étymologie, dans le genre des mots, etc. ; des signes évidents d'une comatose ou animation dégénérée dans les objets eux-mêmes ; des signes évidents de fonctions et de traits dégénérés dans l'Architecture. Puis, en dix-sept chapitres, il raconte les fantaisies mouvementées de toute sorte d'objets : trains, ascenseurs, réverbères, mobiliers, bateaux, pianos, écuries, bicyclettes, etc. Ces contes réjouiront autant les grands que les petits enfants par leur nouveauté et leur humour de bon aloi. L'auteur a ajouté d'excellentes illustrations à son texte, pour aider les imaginations rebelles ou paresseuses.

*The Bibelot* réimprime, en février, le *Leonardo da Vinci* des *Studies in the Renaissance* de Walter Pater. C'est l'un des plus parfaits essais de ce délicat écrivain, et celui en lequel on trouve le plus grand effort de style de la prose anglaise.

Une prochaine chronique sera consacrée à John Ruskin et à une appréciation résumée de son œuvre et de son influence.

Revues : Mr. Thomas Barclay, dans la **Fortnightly**, veut rompre une *Lance for the French ;* c'est une bonne intention, mais pourquoi donne-t il tant de conseils et en particulier celui-ci : « France cannot indeed afford to ruffle the susceptibilities of so good a customer (l'Angleterre) » ? De Mr. George Moore, l'intéressante *Préface to the «Bending of the Bough»*, et un article de G. Barnett Smith sur Richard Cumberland : *The English Terence.*

Divers articles sont à lire dans le **Cornhill** : *The Mystery of Lord Bateman*, par Andrew Lang ; *Humours of an Irish Country Town*, par Ernest Ensor, et *Isaac Walton's Life of Donne*, par le Rev. H. C. Beeching.

Ailleurs, dans *Blackwood's, National Review, Contemporary, Nineteenth Century,* un grand nombre d'articles sur la guerre sud-africaine, sur le Parlement, sur les questions de politique intérieure se rapportant à la crise actuelle, et fort peu de place est accordée à la littérature.

Le **Bookman** donne, avec un bon portrait, un excellent article sur le Dr Martineau.

Parmi les publications hebdomadaires, **Literature** est certainement la plus complète et la plus intéressante pour ceux qui veulent être renseignés sur ce qui se publie et sur ce qu'on pense.

**The Outlook** et **The Saturday Review** offrent un intérêt un peu différent, mais tout aussi complet.

HENRY-D. DAVRAY.

## *LETTRES ITALIENNES*

Revues et journaux : *Italia Ride. — Il Fanno. — Nuova Antologia. — Flegrea. — Marzocco.* — L'invasion des barbares : *Tolstoï et Sienkievicz ; une querelle éditoriale.* — Théâtre : *Come le foglie,* par G. Giacosa.

Revues et journaux. Il faut ce mois commencer à rebours, en parlant des Revues que dans mes chroniques précédentes j'ai négligées à tort. Il y a souvent dans les revues et les journaux quelque chose de vibrant et de frais qu'on cherche parfois en vain dans les livres.

Saluons, avant tout, un journal hebdomadaire qui paraît à Bologne et qui n'en est qu'à sa huitième livraison : **Italia ride** *(l'Italie qui rit)*, c'est son titre étrange ; M. Zamorani,

le directeur, MM. Lipparini, de Frenzi, Sarti et Vigi, les rédacteurs, suivis par un cortège de beaux noms parmi les jeunes et les vieux. Tout cela est vif et joyeux. La Revue donne des illustrations charmantes en noir et en couleur; le texte, plus qu'humouristique, est gai et débonnaire. Comme il est notoire que pour lancer et faire vivre cette feuille on est prêt à des sacrifices pécuniaires, je crois me trouver vis-à-vis d'une force dont j'aimerais que mes amis et confrères de Bologne pussent largement profiter. Avec un croquis ou une silhouette, un sonnet ou un petit dialogue, on peut bouleverser le monde, du moins le monde intellectuel; et j'ose croire que ces premières livraisons de la Revue n'ont pas encore répondu, par le texte, au type envisagé par ses fondateurs. Nous attendons mieux; et l'expérience et la réflexion compteront pour beaucoup dans cette amélioration nécessaire.

Toujours à Bologne, et par les soins de MM. Anastasi, Butti, Chitarin, Corradini, Lipparini et Zùccoli, on va fonder une grande Société d'éditions et une Revue mensuelle, littéraire et artistique, **Il Fauno** (*le Faune)*. Il faudra en parler sous peu, car *fervet opus* pour atteindre le but d'une manière large et sûre.

Et, après les nouveau-nés et les embryons, voici les vieilles Revues. La **Nuova Antologia** nous a régalés des *Laudi*, par Gabriele d'Annunzio, qui, après un silence remarquable rentre dans la vi extérieure par ces poèmes et par des conférences sur Dante. Girolamo Rovetta confie à cette même Revue le dernier de ses trois mille romans, *La Signorina*, qui menace d'être intéressant et vulgaire, ce qui rentrerait parfaitement dans les habitudes de l'auteur. Il faut, entre parenthèses, rendre justice à l'activité phénoménale de cet écrivain; ainsi la *Flegrea*, à Naples, la *Nuova Antologia*, à Rome, et l'*Illustrazione Italiana*, à Milan, avaient dernièrement et en même temps des travaux littéraires par Rovetta; il serait impossible, de cette allure, de ne pas atteindre le faîte de la gloire. D'excellents articles d'économie et de politique qui paraissent dans la *Nuova Antologia* il ne sied pas de parler ici. Je remarque une étude vigoureuse et profonde par Cesare de Lollis sur le dernier drame d'Ibsen, et quelques croquis par Edmondo de Amicis, qui n'ajoutent rien à la renommée de cet auteur.

**Flegrea**, à Naples, continue sa marche puissante. Les dernières livraisons s'ornaient d'un nouveau roman de Matilde Serao, *Suor Giovanna della Croce*, dont je reparlerai lors-

qu'il paraîtra en volume. *Le théâtre de François de Curel* inspire à M. Ricardo Forster une étude soignée, qui témoigne favorablement de l'esprit d'analyse du jeune directeur de la Revue ; Vincenzo Morello institue une comparaison entre les deux poètes de l'amour, Musset et Catulle, tandis que Giuseppe Lipparini, le savant littérateur bolonais, exprime en vers d'une souplesse et d'un goût merveilleux le mythe d'Hylas. Parmi les auteurs français qui collaborent à cette belle Revue (le manque d'espace m'oblige à passer sous silence une quantité d'articles originaux, curieux et intéressants), — je ne veux pas oublier notre confrère M. Remy de Gourmont, dont les Revues artistiques et littéraires françaises qu'il publie trop rarement dans *Flegrea* ont une personnalité et une indépendance absolument enviables ; et M. Pierre de Bouchaud, qui dans la livraison de janvier nous offrait une série de sonnets, *Hercule et Déjanire*, d'un âpre goût païen.

L'invasion des barbares. C'est à nous, maintenant, de subir l'invasion des littératures du Nord. Je ne me rappelle pas un succès qui puisse être comparé à celui du *Quo vadis* du polonais Henryk Sienkievicz. Nous avons un peu de *Quo vadis* dans tous les coins des respectables maisons bourgeoises : *Quo vadis* vient de paraître en livraison et en brochure ; *Quo vadis* est une des primes offertes aux abonnés du *Corriere della Sera ; Quo vadis* illustré, *Quo vadis* commenté, *Quo vadis* discuté... Je connais des personnes incapables de faire du mal à une mouche et de lire une plaquette de vingt pages, qui ont lu trois fois le *Quo vadis ;* c'est le premier et le dernier effort intellectuel de classe d'excellentes gens, qui ne pourraient faire tort à *Quo vadis* que pour lui préférer la *Case de l'oncle Tom*.

On dit que dans *Quo vadis* on cherche et l'on admire le triomphe de l'idée chrétienne; comme je doute toujours des bons mouvements de mes semblables, il me sera permis de croire que le nu et le sang et le *panem et circenses* qui s'étalent si largement dans *Quo vadis* comptent pour beaucoup dans l'enthousiasme dont le livre a été salué partout. C'est enfin un hommage rendu aux mœurs païennes plutôt qu'aux théories de Jésus.

Et après la Pologne (vive la Pologne, Messieurs !), la Russie nous lance à la tête *Résurrection* par Tolstoï, qui obtient un succès plus littéraire, quoique non moins important. Puisque nous causions journaux tout à l'heure, il sied de rappeler

ici que le **Marzocco** de Florence a pris occasion de cette renaissance tolstoïenne pour changer brusquement son programme artistique. Il y a un an à peine il exultait d'admiration pour l'œuvre toute plastique de d'Annunzio, et aujourd'hui le *Marzocco* prêche un art au fond moral et universel, avec un but et une leçon de vie. Comme le directeur et les rédacteurs d'il y a un an sont les mêmes que ceux d'aujourd'hui, je n'arrive pas à comprendre ce qui peut avoir provoqué ce revirement soudain; mais le fait est singulier, parce qu'il met les écrivains de ce journal aristocratique en contact immédiat avec les socialistes (1).

*Résurrection* a donc son autel en Italie à côté de *Quo vadis;* la Pologne et la Russie se trouvent enfin d'accord chez les autres; et immédiatement une querelle éclata entre les éditeurs. M. Sienkievicz ayant autorisé une seule traduction de ses œuvres par M. Verdinois, il a fait saisir les éditions et les traductions publiées sans approbation de l'auteur. Le tort est de son côté, parce que ni la Russie, ni la Pologne, ce qui est encore la Russie, n'ont aucun traité international pour la propriété littéraire, et bien des auteurs italiens pourraient à leur tour exiger la saisie de leurs œuvres traduites en russe et en polonais à leur insu. Les grands éditeurs de Milan, les Frères Trèves en tête, protestent contre l'incartade de M. Sienkievicz; celui-ci n'a pour soi que le *Corriere della Sera* dont les argumentations sentimentales sur les devoirs de la politesse internationale me semblent bien faibles devant la loi sèche et péremptoire; le tribunal va s'en mêler, mais à propos de M. Sienkievicz il est bon de rappeler le mot italien : *Se non ha altri moccoli, puo andare a letto all' oscuro,* s'il n'a pas d'autres chandelles, il lui faudra se coucher à tâtons.

Théâtre. Au théâtre, je me borne à constater un seul succès, mais un succès énorme, et, heureusement, hors du protectorat de Tolstoï ou d'Ibsen. Il s'agit d'une pièce en 4 actes par M. Giuseppe Giacosa, qu'on vient de jouer à Milan, la ville des baptêmes littéraires italiens. **Come le foglie** *(comme les feuilles)* jouée au mois de janvier a commencé une tournée triomphale à travers l'Italie, et elle franchira les frontières très prochainement. Il n'arrive pas tous les jours de pouvoir signaler une œuvre qui ait devant soi un

(1) Au dernier moment, nous apprenons que M. Enrico Corradini a abandonné la direction du *Marzocco* pour entrer dans un journal politique.

long avenir; cette pièce est la bienvenue dans le Théâtre italien aujourd'hui si restreint comme quantité et si mesquin comme qualité. J'espère placer à côté d'elle la **Corsa al piacere** (*la Course au plaisir*) et *la Scalata all' Olimpo (l'Escalade de l'Olympe)* par Giannino Antona-Travenzi, cinq actes, dont la représentation est imminente.

A la prochaine fois le compte rendu des romans, nouvelles et poèmes.

LUCIANO ZUCCOLI.

## *LETTRES PORTUGAISES*

Points de vue de critique. — L'âme portugaise. — Anthero de Quental et Joâo de Deus. — Leur influence sur les nouvelles générations. — Guerra Junqueiro : *Contos para a Infancia.* — Affonso Lopez Vieira. — *O Naufrago.* — Trindade Coelho : *Desoito annos em Africa.* — Guilherme Gama : *Prosc s Simples.* — M.A. Vaz de Calvalho : *Em Portugal e no Estrangeiro.* — L'*Ave-Azul.* — Les femmes de lettre s. — Revues.

J'ai pas mal de choses, ce mois-ci, sur mon pupitre : de la prose et des vers, des contes et de la critique, des journaux et des revues, des notes également, pour plus tard, à propos du Centenaire récent du grand Castilho. — De tout cela, je le sens, je ne dirai guère aujourd'hui que les réflexions d'ordre général qui m'en sont provenues et que je tâcherai d'enchaîner; car j'aurais trop à faire d'analyser en détail et ceci, pour chaque œuvre de valeur, viendra en son temps, mieux à sa place au sein d'un groupe.

Nulle part autant qu'au jardin des lettres ne fleurissent l'envie et la vanité, ces deux plantes épineuses, aux dards vénéneux et pointus : cette constatation, qui n'est pas neuve et qu'il m'importe assez peu de discuter, m'arrive ces jours-ci de Portugal, avec la lettre d'un ami de là-bas et l'appréciation de mes dernières chroniques. Au sens profond, cette phrase pourrait également vouloir dire que les jugements de critique ne sauraient se montrer impartiaux, sans indisposer quelqu'un, et qu'il faut, en littérature comme en politique, garder prudemment l'opinion étroite d'un parti. Dès qu'il s'agit de l'étranger, le problème devient plus complexe encore, et l'énoncé d'une appréciation absolument personnelle, même pour l'éloge, apparaîtrait presque comme impraticable. Le critique semble n'avoir pas droit au geste spontané.

Mais à quoi bon n'être que l'écho banal d'autres échos ?

Pour moi, j'estime que les œuvres d'ailleurs doivent avoir

pour nous, outre la valeur spéciale que leur prête le milieu, celle moins appréciable dont nous serions portés à les parer ici, en vertu de nos goûts particuliers.

L'exemple des écrivains francisés est instructif à cet égard, et je ne crois pas que nous nous fassions d'Ibsen, par exemple, une idée absolument identique à celle qui est classique en Norvège.

Un auteur étranger ne vaut pour nous qu'en raison de ses aptitudes à nous présenter certaines idées générales, certaines formes imprévues d'émotion psychologique, certains détails pittoresques, en harmonie avec nos façons d'être.

En Portugal et dans presque dans tout le midi européen, où le sol ne se montre guère fécond en philosophies diverses, il faut d'abord tenir compte de l'adaptation au tempérament national de théories ou d'idées venues du Nord, de chez nous en particulier. C'est la qualité même de cette adaptation qui importe ; car nulle idée n'est proprement assimilée qui n'ait été vécue, soufferte.

Combien curieuses à ce point de vue l'œuvre entière et l'existence d'Anthero de Quental, imagination brûlante, penseur inspiré, dont l'influence initiatrice, toute pénétrée de l'esprit démocratique français de 1848, guida jusque maintenant l'éveil de toute vocation poétique, éprise de noble idéal. Comme le disent, l'un en français, l'autre en italien, L. P. de Brinn' Gaubast et Antonio Padula en leurs savantes études lusitanophiles, les *Odes Modernes* et les *Sonnets* d'Anthero permettent de suivre l'extraordinaire évolution philosophique de l'esprit du poète, depuis la catholique ferveur de *Paix en Dieu*, jusqu'au doute cuisant et à l'incrédulité de *Nihil*, à l'ironie pessimiste de *Sarcasmes*. Dans les *Odes modernes* et les *Sonnets* vécut également, de 1860 à 1880, toute l'âme portugaise, l'âme portugaise éprise tour à tour de Conte et de Hartmann, voire de Schopenhauer. Duel étrange entre la raison et l'imagination ; tel est le spectacle philosophique offert par le moderne Portugal intellectuel et, malgré l'exemple victorieux de Theophilo Braga, voire, différemment, d'Eugenio de Castro, c'est encore dans le champ de la pure sensibilité passionnée que les meilleurs de là-bas ont cueilli ou cueilleront leurs plus durables lauriers. L'âme portugaise a quelque chose de plus que l'âme hellénique : elle a la mélancolie et la passion; elle raisonne moins pour ressentir davantage; elle ressemble à ces brumes dorées que le soleil pénètre à l'aube et qu'on

voit ondoyer au-dessus des vagues. Ivre d'images nombreuses et colorées, le lyrisme des poètes lusitaniens garde souvent un accent biblique, introuvable ailleurs en Europe, et la *Lusiade* elle-même n'est qu'une ode admirable à la Patrie. La langue, d'ailleurs, est un instrument merveilleux, que ne saurait dépasser en caresse mélodieuse le provençal lui-même : comme le français elle possède des sons nasaux, mais l'expression qu'elle en retire est tout autre : elle s'y bémolise en quelque sorte pour le rêve, et nulle musique de verbe humain n'égale l'harmonie des belles phrases portugaises.

D'entre les chefs de l'école coïmbrienne de 1860, c'est donc Joào de Deus leur précurseur, qui représente le plus purement le génie lusitanien. Avec lui se noue et se prolonge la tradition qui va de Camoens à Garrett et de Garrett à la renaissance actuelle. Cette tradition s'imprègne bien parfois de baudelairisme, en des œuvres comme celles du malheureux Cesario Verde, ou chez Alberto d'Oliveira, le magistral auteur des *Palavras loucas*, ou de satanisme comme aux strophes puissantes de Gomes Leal, le poète épique de l'*Antechrist ;* quelque chose d'un Poe plus sincère et d'un Dostoiewsky du Sud erre aux jeunes pages d'un José de Figueiredo ou décore de commisération l'*Histoire d'un Paillasse* de Raul Brandào, mais ne reconquiert-elle pas toute son intégrité magnifique, émotive, exaltante en des poèmes inattendus, spontanés, intuitifs comme les *Simples* de Guerra Junqueiro, l'auteur récent et profond des *Contes pour l'Enfance*, grand poète inégal, qui sut, à telles heures inspirées, retrouver au fond de son âme, pour le baigner de mysticisme douloureux et de pitié, le naturalisme ardent des œuvres immortelles.

Fait de sincérité vivante et de chaude exaltation dans la simplicité même, l'art d'un Julio Brandâo est-il autre chose que du soleil en gouttes de rosée dans une âme ? Témoins ces vers où se dépeint en quelque sorte soi-même le poète exquis des *Saudades* et des *Jardins da Morte?*

> Certains vivent des songes qu'ils songèrent :
> Telle la religieuse qui toute en larmes vécut,
> Et dont les yeux tarirent de pleurer.

Tel, avec plus de symbolisme, Joâo de Castro, l'auteur du *Livre Blanc* et du *Morgadinho;* tel même Affonso Lopez Vieira, le si garrettien poète du *Naufrago*, ce livre extraordinaire et subjectif, où se reflète, avec ses deuils, ses mélancolies, ses « naufrages », toute la chère patrie !

Mais quel culte fervent du beau dire, du verbe de flamme, de la phrase rutilante chez tous ! De là cette pensée de José de Figueiredo, parlant d'Eça de Queiroz : « C'est la perfection absolue de la forme brisant, dans la divaguante jouissance des yeux, la luminosité divine de l'Essence. Ainsi, chez les fabuleux argonautes ensorcelés par les mythiques sirènes, croissait l'oubli avec le délire enveloppant d'un nectar sublime, jusqu'à étouffer leur désir anxieux de démasquer un mystère supérieur. Et, les yeux ouverts, fascinés par l'éclat d'une lueur, ils demeuraient extatiques, enchaînés à cette beauté triomphante de la lumière, sans chercher même à se réchauffer au feu dont elle n'était que le faible et pâle reflet. »

Rien n'est plus vrai d'Eugenio de Castro lui-même, dont l'art, exclusivement épris de beauté, semble de prime abord trop personnel pour souffrir aucune espèce d'assimilation.

Du côté de la prose, un certain retour à l'émotion vive, cette musique de l'âme, et l'abandon de la couleur pour la couleur commence à se manifester également chez quelques-uns. Ceci est vrai des *Notes d'un Halluciné*, proses intimes de Campos Lima. C'est le journal d'une passion, journal et passion de poète, lettres de songe et d'amour.

La même caractéristique, dans un tout autre genre, signale le récent volume de Guilherme Gama, intitulé *Proses simples.* C'est un livre tout imprégné du charme infini des choses, bien senties et bien observées. Nulle prétention tapageuse à la maîtrise. C'est doux et rafraîchissant comme une ondée de mai, plein de rêve comme la brume fine à l'aurore sur les guérets d'avril.

Toutes ces proses possèdent une qualité rare en Portugal : le naturel parfait, sans outrance de couleur ou de ton, avec je ne sais quoi de foncièrement lyrique malgré tout, d'intime et de bien à sa place. La voie où s'engage Guilherme Gama présage à son nom d'être placé bientôt à côté des maîtres Fialho d'Almeida et Trindade Cœlho, qui si noblement savent manier le divin langage camonéen, la *langue des fleurs*. De l'écrivain si applaudi des *Meus Amores* vient de paraître un nouveau livre, tout entier d'humour brillant et d'observation précise, où la poésie et l'ironie abondent à la fois ; j'ai désigné *Dix-huit ans d'Afrique, notes et documents pour la biographie du Conseiller José d'Almeida*, si brillamment apprécié dans la *Tribuna* par la plume diserte de Candido de Figueiredo.

L'espoir d'avoir bientôt à revenir sur de tels noms m'est un prétexte à ne pas m'attarder davantage, désireux que je suis de rendre un bref hommage à quelques noms féminins, justement célèbres là-bas ou en passe de le devenir.

*En Portugal et à l'Etranger*, tel s'intitule le récent volume de Maria Amalia Vaz de Carvalho, l'une des plus pures gloires littéraires du Portugal. La veuve illustre de Gonçalvez Crespo fit mieux, en effet, que d'écrire les vers inspirés de son *Printemps d'une femme;* elle aborda les plus ardus problèmes philosophiques et sociaux, les plus délicates analyses. Son livre, les *Hommes de mon temps*, est une merveille d'observation et de jugement sûr. Peu de pays, la France excepté, sauraient lui opposer une rivale, l'Italie peut-être avec Mathilde Serao. Mme Claudia de Campos, à qui l'on doit de pénétrantes études féminines dans le domaine du conte et du roman, telle la *Sphynge*, Mme Alice Pestana (Caïel), l'auteur de *Genovefa Montanha* et tout récemment de *Premières lectures*, Mme Guiomar Torrezao, Anna de Castro Osorio, l'écrivain d'*Infelizes* et d'un roman tout nouveau, *Ambiçoès*, ont là-bas leur public fidèle. Anna de Castro Osorio est précisément la compagne du très délicat poète de *Dor*, disciple d'Eugenio de Castro, Paulino d'Oliveira.

En poésie, Alice Moderno, la muse des Açores, l'écrivain des *Aspirations*, *des Trilles*, des *Martyrs de l'amour*, semble avoir ravi pour ses vers, en sa solitude au bord des flots, le secret harmonieux et magique des harpes éoliennes. Elle a déjà quelques émules : Albertina Paraizo, la poétesse de *Mousses et Roses*, et surtout Beatriz Pinheiro, l'Ada Negri du Portugal, l'épouse du poète Carlos de Lemos, qui dirige avec elle à Vizeu la très curieuse revue au titre exquis, *Ave-Azul*. J'ai retenu au hasard une délicieuse *Oraison*, digne de Joâo de Deus, la ballade des *Trois Cavaliers*, qu'on dirait de folklore, *Psyché*, *Anhelia*, d'un souffle si délicieusement subjectif et panthéistique.

L'*Ave-Azul* témoigne d'un très haut et très sincère effort d'art, et les meilleurs écrivains de l'heure actuelle se rencontrent dans la *Salla de Visitas* qui leur y est ouverte. Ainsi j'ai pu lire tour à tour des vers de Guedes Teixeira, très doux, très berceurs (*No lar*, pièce empruntée à son récent recueil *Esperança Nossa*), de Manuel da Silva Gayo (*La chanson des Tristes amours*), des vers, des vers encore d'Eugenio de Castro, de Carlos de Mesquita, d'Affonso Lopez Vieira, de

Delfin Guimaraès, de Paulino d'Oliveira, etc. Quelque part il est fait place aux poètes de Beira, terre féconde, patrie de Thomaz Ribeiro, Silva-Gayo, Guedes Teixeira, auxquels bientôt il faudra joindre Antonio Correia d'Oliveira, l'auteur délicat d'*Eiradas,* Alvaro d'Albuquerque et J. Agostinho d'Oliveira, le chantre de ces poèmes aux nobles promesses lyriques : *Résurrection, le Songe du Torrent, La Mort de l'oiselet,* trilogie dont le titre unique est *No lar do poeta.*

De Carlos de Lemos, poète achevé, critique pénétrant, il faut retenir *Georgica* et surtout *Estrella d'Alva,* suite de sonnets, d'une forme exquise, où persiste l'influence du maître Anthero de Quental. A citer également, dans le même recueil, des proses de Henrique de Vasioncellos (*Vie et mort de Ste Affra, La Terreur de la Mort*), de Julio de Lemos (*Dans l'alcôve d'Esther*), d'Adolpho Portella (*Tragédie lyrique*), de Sévero Portella (un curieux extrait de *Terre d'exil*), etc., etc.

Mentionnons, en terminant, pour souvenir, nous réservant de les apprécier une autre fois, l'*Arte,* qui continue de paraître à Porto, la *Nova Alvorada,* de Sebastiao de Carvalho, *Ideal et Verdade,* de Campos Lima, publiée à Braga, *A mà Lingua,* de Lopez d'Oliveira, l'ancien rédacteur de *Hoje,* la *Revista Coimbra,* l'*Aurora do Cavado,* revue bibliographique du célèbre publiciste Rodrigo Velloso, l'*Instituto* de Coimbre, la *Revista litteraria,* la *Tradiçao,* revue d'ethnographie, la *Tribuna* à la fois politique et littéraire, etc.

Si nombreuses, comme on voit, sont les voix qui racontent ou qui chantent, en terre de Portugal, que je dois me borner le plus souvent à de fastidieuses énumérations, où fatalement j'oublie toujours quelqu'un.

Qu'on me pardonne pour tout l'amour sincère que je porte au sol glorieux et à la langue de Camoens !

PHILÉAS LEBESGUE.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

ÉSOTÉRISME. — Jean Pierre Brisset : *La Science de Dieu ou la création de l'homme;* Chamuel.

GÉOGRAPHIE. — *L'Expansion coloniale (Asie et Océanie);* May (Encycl. pop. du XXe siècle), 1 fr.

HISTOIRE. — Comte Ducos : *La Mère du duc d'Enghien;* Plon, 7.50. — Martial d'Estoc : *La Franc-maçonnerie, sa politique et son œuvre;* Courrier littéraire de la Presse, 2 vol., 5 fr. — Karl Marx : *La Lutte des classes en France (1848-1850). Le XVIII Brumaire de Louis Bonaparte;* Schleicher, 3.50. — P.-J. Prou-

dhon : *Commentaires sur les mémoires de Fouché;* manuscrits inédits publiés par Clément Rochel ; Ollendorff, 7.50. — N. Schilder : *Histoire anecdotique de Paul Ier;* Calmann-Lévy, 3.50. — L. Wiesener : *Le régent, l'abbé Dubois et les Anglais.* Tome III; Hachette, 7.50.— *Biographie politique du XIXe siècle;* May (Encycl. pop. du XXe siècle), 2 vol. 2 fr.

Littérature, Critique. — Paul Bourget : *Œuvres complètes. Critique. II. Etudes et Portraits;* Plon, 8 fr. — C. Latreille : *La fin du théâtre romantique et François Ponsard;* Hachette, 3.50. — K. Waliszewski : *Littérature russe;* Colin, 5 fr.

Pédagogie. — Alexis Bertrand : *Les études dans la démocratie;* Alcan, 5 fr. — M. Dugard : *De l'éducation moderne des jeunes filles;* Colin, 1 fr.

Philosophie.— Jules de Gaultier : *de Kant à Nietzsche,* « Mercure de France », 3.50.— Charles Renouvier : *Victor Hugo, le philosophe;* Colin, 3.50.

Poésie. — François Coppée : *Prière pour la France;* Lemerre, 0.50. — Remy de Gourmont : *Oraisons mauvaises,* vol. orné par G. d'Espagnat de vignettes tirées en deux tons, jaune souci et vert d'Ecosse; « Mercure de France », 2.50. — Vicomte de Guerne : *Les flûtes alternées;* Lemerre, 3.50. — A.-Fernard Herold : *Au hasard des chemins,* « Mercure de France », 2 fr. — Stuart Merrill. *Les Quatre Saisons,* « Mercure de France », 3.50. — Gaston Sansrefus : *Visions et Chimères;* préface d'Armand. Silvestre; Soc. Lib. d'Edit, 2 fr. — Emile Trolliet : *La Route fraternelle;* Lemerre, 3 fr.

Publications d'Art.— L. Bénédite : *Gustave Moreau et E. Burne Jones* (61 illust.); Ollendorff, 10 fr. — Victor van der Haeghen : *Mémoire sur des documents faux relatifs aux anciens peintres, sculpteurs et graveurs flamands;* Gand, J. Vuylsteke, 3 fr.

Roman. — A. Alhix : *Ménage d'or;* Perrin, 3.50. — Louis Avennier : *Une faute;* Genève, Février, 3.50. — G. Binet-Valmer : *Le Sphinx de plâtre,* « Mercure de France », 3.50. — Th. Bentzon : *Malentendu;* Calmann-Lévy, 3.50. — A. Boissière : *Une Garce;* Fasquelle: 3 50. — Adrienne Cambry : *Rêve de printemps;* Plon, 3.50 — A. Chenevière : *Le Roman d'un inquiet;* Lemerre, 3.50. — Michel Corday : *Des histoires;* Simonis-Empis, 3 50. — Ernest Daudet : *La Princesse de Lernes;* Juven, 3.50. — Paul Gaulot : *Draco;* Plon, 3.50.— E. Le Roy : *Jacquou le Croquant;* Calmann-Lévy, 3.50. — André Lichtenberger : *La mort de Corinthe;* Plon, 3.50. — Georges Peyrebrune : *Les Passionnés;* Lemerre, 3.50. — Jean Volane : *Proses dominicales;* Lemerre, 1.50.

Sciences. — Dr Sicard de Plauzoles : *La tuberculose;* Schleicher, 1 fr. — A. Rebière : *Pages choisies des savants modernes;* Nony, 5 fr. — *Minéralogie;* May (Encycl. pop. du XXe siècle), 1 fr.

Sociologie. — F. Alengry : *Essai historique et critique sur la sociologie chez Aug. Comte;* Alcan, 10 fr. — J. Paul Boncour : *Le Fédéralisme économique, étude sur les rapports de l'individu et des groupements professionnels,* préface de M. Waldeck-Rousseau; Alcan, 8 fr. — Gabriel Chavet : *Justice sociale et justice internationale;* Giard et Brière, 0.50. — Georges Clemenceau : *Contre la Justice;* Stock, 3.50. — Paul Desachy : *La France noire;*

Fayard, 3.50. — Comte d'Haussonville : *Salaires, Misères de femmes ;* Calmann-Lévy, 3.50. — G. Lhermitte : *Le Code rouge : le Sabre et la Loi;* Stock, 3.50. — J. Lourbet : *Le Problème des sexes;* V. Giard et E. Brière, 5 fr. — Baron Charles Mourre : *D'où vient la décadence économique de la France* (260 p.); Plon, 3.50. — A. Naquet : *Temps futurs : socialisme, anarchie;* Stock, 3.50. — Fernand Pelloutier : *Le congrès général du parti socialiste français*, précédé d'une lettre aux anarchistes; Stock, 0.50. — XXX, capitaine de l'armée active : *L'Officier et la Crise française;* Stock, 3.50. — *Congrès général des organisations socialistes; françaises, compte-rendu sténographique*; Bellais, 4 fr.

Théatre. — Louis Bruyerre : *En paix*, pièce en 5 actes; Villerelle, 3 fr. — Paul Hervieu : *Théâtre;* Lemerre, 6 fr. — Albert Mirabaud : *Comme on n'aima jamais*, idylle tragique ; Chamuel. — Henri de Saussine : *Marguerite et Margot;* Ollendorff, 2 fr.

Voyages. — R. Pinon et J. de Marcillac : *La Chine qui s'ouvre*; Perrin, 3.50. — Gaston Sansrefus : *A travers les pays scandinaves*, dessins d'André Royer; Soc. Libre d'Edit., 10 fr.

Divers. — H. Laurent : *Traité de Perspective à l'usage des peintres et des dessinateurs de profession;* Schmid, 3 fr. — Comité d'action de la jeunesse française en faveur du Transvaal : *Les Français au Transvaal;* 13, rue de l'Ancienne-Comédie, 1 fr.

Littérature étrangère. — Gregor von Glasenapp : *Essays*, Kosmopolitische Studien zur Poesie, Philosophie, und Naturgeschichte; Riga, Jonck et Poliewsky. — Tommaso Giarrizzo ; *L'Uomo artificiale*, commedia in 3 atti; Florence, Vedetta artistica, 0.50. — Rudolf Kassner ; *Die Mystik, die Künstler und das Leben ;* Leipzig, Diederich, 6 m. — Giuseppe Lesca : *Dolce Casa*, poemetto lirico ; Rome, Lœscher.

Traductions. — Ernest Haeckel : *Etat actuel de nos connaissances sur l'origine de l'homme*, trad. par le Dr L. Laloy ; Schleicher. — Rudyard Kipling : *La lumière qui s'éteint*, trad. par Mme Charles Laurent; Ollendorff, 3.50. — Max Stirner : *L'Unique et sa propriété*, trad. par R. L. Reclaire; Stock, 3.50. — Comte Léon Tolstoï : *Imitations*, trad. par Halpérine-Kaminsky ; Ollendorff, 3.50. — Ladislas Zaleski : *Le Pouvoir et le Droit*, trad. par Mlle A. Balabanoff, préface de Léon Hennebicq ; Schleicher. — H. G. Wells : *La Guerre des Mondes*, roman, traduit par Henry-D. Davray, « Mercure de France », 3.50.

## *ÉCHOS*

Société anonyme du Mercure de France : convocation des actionnaires. — Les Poésies de Stéphane Mallarmé. — Notre prochain roman. — Publications du *Mercure de France*. — Première exposition de la Société Nouvelle de Peintres et de Sculpteurs. — *Actes*.

**Société anonyme du Mercure de France.** — Les actionnaires de la Société anonyme du Mercure de France sont convoqués en assemblée générale extraordinaire, au siège social, le vendredi 9 mars prochain, à cinq heures et demie du soir.

ORDRE DU JOUR :

Modification des articles 25 et 33 des statuts en vue de reporter au 30 juin de chaque année la fin de l'année sociale.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de trois actions au moins, ou les représenter comme fondé de pouvoir.

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION.

§

**Les Poésies de Stéphane Mallarmé**, édition complète *ne varietur*, contenant plusieurs poèmes inédits et les variantes : cent exemplaires à 100 francs, réservés aux souscripteurs.

Ont souscrit :

Mmes Paul Desmarais.
de Broutelles.
Polovtzov.
Béatrix Ephrussi.
la baronne M. Deslandes.
la princesse de Polignac (2 ex.).
Catherine Botkine.
Georges Sachs.
Mlle Manet.
MM. Maurice Clouet.
Edouard Dujardin.
Léon Guinot.
Paul et Vict. Margueritte.
Aristide Marie.
Albert Mockel.
Stéphane Natanson.
Paul Leclercq.
Théodore Duret.
Alexandre Natanson.
Thadée Natanson.
Romain Coolus.
Robert de Montesquiou.
A. G.
Léon Blum.
Octave Mirbeau.
le Dr Robin.
Gallimard.
Louis-Alfred Natanson.
MM. van der Meylen.
Armand Cabrol.
Alphonse S. Bernasconi.
H.-J. Balli.
René Philipon.
Henri de Régnier.
A.-Ferdinand Herold.
Charles Guérin.
Francis Vielé-Griffin.
André Fontainas.
Boris Barbasch.
Pierre Quillard.
le Cte A. Gilbert de Voisins.
le Dr J.-C. Mardrus.
Charles Morice.
Remy Salvator.
Maurice Fabre.
Emmanuel Laurens.
E. Bonniot.
Kramers.
Dr N.-J. Beversen.
Cyprien-Xavier Godebski.
le comte de Clapiers.
A. Bonger.
le Dr Cazalis.
Pierre Louys.
Ernest Forichon.
Edouard Vuillard.

Les souscriptions peuvent être adressées, à Paris :
à M. Eugène Fasquelle, éditeur, 11, rue de Grenelle;
à M. le Directeur de *la Revue blanche,* 23, boulevard des Italiens;
à M. le Directeur du *Mercure de France,* 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain.

§

**Notre prochain roman.** — Nous commencerons dans notre prochaine livraison la publication d'un nouveau roman de Maurice Beaubourg : *La rue Amoureuse.*

§

**Publications du Mercure de France.**

Les Quatre Saisons, poèmes, par Stuart Merrill, 3.50.

Le Sphinx de platre, roman, par G. Binet-Valmer, 3.50.

Au Hasard des chemins, poèmes, par A.-Ferdinand Herold, 2 fr.

La Guerre des Mondes, roman de H.-G. Wells, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray, 3.50.

De Kant a Nietzsche, par Jules de Gaultier, 3.50.

Oraisons mauvaises, poèmes, par Remy de Gourmont. Vol. orné par G. d'Espagnat de vignettes tirées en deux tons, jaune souci et vert d'Ecosse, 2.50.

§

**La première exposition** de la Société nouvelle de Peintres et de Sculpteurs s'ouvrira le 10 mars prochain, Galeries Georges Petit, rue de Sèze.

*Président :* Gabriel Mourey.

*Peintres sociétaires :* J.-W. Alexander, Aman-Jean, Albert Baertsoen, Frank Brangwyn, Emile Claus, Charles Cottet, André Dauchez, Henri Duhem, Walter Gay, Georges Griveau, Gaston La Touche, Le Sidaner, Henri Martin, René Ménard, René Prinet, Lucien Simon, Frits Thaulow, Eugène Vail.

*Sculpteurs sociétaires :* Alexandre Charpentier, Camille Lefèvre, Constantin Meunier.

*Invité :* Auguste Delaherche.

§

**Actes** : titre d'un petit livre de poèmes que M. Yvanhoé Rambosson vient de faire tirer à 110 exemplaires numérotés, dont 10 sur hollande (Verneuil, imprimerie J. Gentil).

MERCVRE.

# TABLE DES MATIÈRES

## (*TOME XXXIII*)

—

### No 121. — JANVIER 1900



*REVUE DU MOIS*

## N° 122. — FÉVRIER 1900



### *REVUE DU MOIS*



## N° 123. — MARS 1900

## *REVUE DU MOIS*





# TABLE ALPHABÉTIQUE

## PAR NOMS D'AUTEURS (1)

## (*TOME XXXIII*

—



(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.



*Le Gérant :* A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7